Juillet-Septembre. — Tome XXVII

MERCVRE
DE
FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)

PARIS

SOCIETÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCVIII

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America

GEORGES CLEMENCEAU [1]

—

Ce fut une belle chasse, longue et pourtant endiablée, où nul ne s'épargna, ni les valets, ni les chiens. Il n'y manqua que l'hallali trop tôt sonné.

(GEORGES CLEMENCEAU. *Discours de Salernes.*)

Le concours énorme de tout ce qui est pour préparer tout ce qui sera : la carrière d'une chose démesurée qui s'accomplit par nous, — artisans du Pan prodigieux, construit de joie et de douleurs, de crimes et de dévouements compensés en la magnificence du sacrifice qui nous fait plus grands que les dieux.

(GEORGES CLEMENCEAU. *Le Grand Pan.*)

Le 28 octobre 1880, dans un discours prononcé à Marseille, M. Georges Clemenceau constatait, sans en prendre autrement de souci, que ses adversaires politiques — les hommes sages et modérés qui, M. Adolphe Thiers mort, avaient pris à charge d'administrer la Troisième République, selon les

(1) BIBLIOGRAPHIE. — *De la Génération des éléments anatomiques*, 1865. — Seconde édition précédée d'une introduction de Ch. Robin, Germer Baillère, 1867. — *Discours parlementaires et autres*, 1871 à 1893, dans la collection du *Journal officiel*, et en brochures aux bureaux de *La Justice*. — *La Mêlée Sociale*, Bibliothèque Charpentier, 1895. — *Le Grand Pan*, Bibliothèque Charpentier, 1896. — *Les Plus Forts*.

doctrines de ce médiocre assassin — lui reprochaient d'être un « idéologue ».

Quinze ans auparavant, dans sa thèse pour le doctorat en médecine sur un sujet confinant à la métaphysique, à l'époque de la pure floraison du positivisme, alors que les petits chacals qui adaptèrent à leurs intérêts et déformèrent bassement les théories et les méthodes d'Auguste Comte ne glapissaient pas encore, à propos de la genèse des cellules, il écrivait : « Nous ne sommes pas de ceux qui admettent avec l'école positiviste que la science ne peut nous fournir aucun renseignement sur l'énigme des choses » ; et encore « ce qui est absolument incomparable est absolument incompréhensible, disait Buffon. Or les partisans eux-mêmes de la force créatrice lui rendent cette justice qu'elle est absolument incomparable » ; et ainsi, non pas par accident, mais d'après une nécessité essentielle de son esprit, d'une analyse très minutieuse et positive de faits précis, de phénomènes scientifiquement observés, il déduisait les conséquences logiques qui eussent été dédaignées comme superflues par un expérimentateur ordinaire. On est même tenté de croire que ces considérations spéculatives, malgré le peu de place qu'elles tiennent en apparence dans une étude d'ordre tout spécial, aient peut-être déterminé la construction interne de l'œuvre.

Plus tard, exilé de la vie parlementaire par une coalition de haines, M. Georges Clemenceau, incapable d'inactivité mentale, publia dans divers journaux de copieux articles qui étaient bien plutôt des essais sommaires et concis que des chroniques fortuites comme les travaux familiers à ses confrères quotidiens. Il considérait le monde et les hommes avec le désintéressement passionné de

roman contemporain, Bibliothèque-Charpentier, 1898. — *Au Pied du Sinaï*, Henri Floury, 1898.

ceux qui ont beaucoup joui et beaucoup souffert de la vie et qui l'aiment toujours sous des formes multiples. Quand il réunit en volumes les articles épars, il se trouva qu'ils constituaient un tout homogène et qu'ils étaient reliés entre eux beaucoup moins en vertu d'un artifice typographique que par la communauté des idées directrices.

Là déjà, à côté des discussions proprement dites touchant les choses sociales, politiques ou esthétiques, certaines notes de voyage et quelques nouvelles cursives indiquaient chez l'auteur comme un désir de s'exprimer désormais sous d'autres espèces que le raisonnement abstrait et de donner de sa pensée une traduction plus objective et plus impersonnelle. Récemment, dans *Au pied du Sinaï* (1), il a groupé plusieurs études de psychologie sémitique et, quelque jour sans doute, il fera de même pour la série de ses impressions helléniques qui sont d'un voyageur érudit et sincère, très épris du passé et voyant juste le présent, averti de tout comme Louis Ménard et vibrant dans la joie de la lumière comme Claude Monet. Presque en même temps dans *Les Plus forts* — roman contemporain — M. Georges Clemenceau s'essayait avec une immédiate maîtrise en un genre qui semblait d'abord fort éloigné de ses habitudes intellectuelles ; et cependant il édifiait encore une idéologie et il ne cessera jamais d'en édifier de nouvelles, jusqu'au jour où les destinées restitueront son être provisoire à l'ensemble du monde.

Les neuf dixièmes de nos contemporains par imbécillité congénitale, par mode, par déférence aux autorités militaires, religieuses, administratives et mondaines, professent en même temps que le culte de l'argent, de Napoléon, du Sacré-Cœur et de la Sainte Russie une méprisante aver-

(1) *Au pied du Sinaï* est enrichi de fort belles illustrations de Toulouse-Lautrec.

sion pour les idéologues. Cela seul explique aisément pourquoi M. Georges Clemenceau, au temps qu'il fréquentait le Palais-Bourbon, mérita la haine précieuse de MM. Paul Déroulède et Homais cancres nationaux, et pourquoi, lorsqu'il ose imaginer et écrire un roman, très imprévu et qui prête à réfléchir, la presque unanimité des critiques feint d'ignorer cet événement littéraire. La tare de penser qui le signale à la malveillance publique lui vaut, par contre, des admirations et des amitiés fidèles, et j'aimerais à montrer dans une sorte de graphique mental comment toujours elle a marqué d'une manière indélébile ses actes et ses œuvres.

Quand l'étudiant en médecine, prisonnier politique en 1862, familier quelque temps du vieux Blanqui, autant qu'on pouvait l'être de l'éternel enfermé, choisit sa thèse, en 1865, toute sa génération, ivre de science — ce n'était pas alors le temps de la célèbre faillite — acceptait comme une sorte de credo un peu confus les doctrines cependant contradictoires d'Auguste Comte, de Darwin et des psychologues anglais. Lui, par delà l'observation directe, méticuleuse d'ailleurs, ébaucha une théorie sur la genèse des êtres vivants ou tout au moins de leurs éléments ultimes. Il reprit la tradition des grands encyclopédistes et en particulier de Diderot dans le *Rêve de d'Alembert*, et, tout en examinant par le détail les organismes rudimentaires des néphélis, des hirudinées et des glossiphonies, généralisa hardiment jusqu'à l'homme « être collectif, fédération d'éléments anatomiques ». Il affirma l'hétérogénie des êtres — le semblable ne naît pas du semblable — parce que, disait-il, « il est impossible qu'ils soient nés autrement »; et ainsi apparaissait-il informé de philosophie et de métaphysique, écartait la théorie de Leibnitz, sur l'enveloppement des germes, et à celle de Kant

sur la préexistence virtuelle et dynamique de toutes les générations futures substituait la conception de leur possibilité. C'est surtout dans les notes et dans les appendices, qu'il indiquait plus qu'il ne les traitait ces questions annexes au sujet proprement dit et d'une très haute portée.

Vinrent la guerre, l'écroulement de l'Empire, la Commune, l'Assemblée nationale, l'hégémonie de M. Thiers, le septennat, la dictature persuasive de Gambetta, les aventures coloniales de M. Jules Ferry et toujours, sous des noms seuls changés, avec l'enseigne République au fronton de la baraque sociale où des maîtres, créés par lui, le dupaient et le bafouaient, quand ils ne le faisaient pas sommairement mitrailler, le glorieux peuple français, c'est-à-dire la masse énorme de ceux qui peinent pour la joie d'un petit nombre, fut exploité, selon la règle, par des bandes successives de politiciens, de financiers, de militaires, de prêtres et de magistrats, plus la cohue toujours plus vorace et insolente des fonctionnaires. M. Georges Clemenceau vécut, en ces étranges années, dans le monde étrange des parlementaires. Il fut l'un d'entre eux et comme il n'apporta dans la politique que le minimum de versatilité et d'astuces maladroites, comme il ne varia guère en ses opinions et s'exclut ainsi de l'exercice du pouvoir, on le tint pour un adversaire sans pitié qui massacrait les ministères dans l'unique propos de s'égayer en une manière de sport. Puis quand cette idée qu'il était expédient de propager à son endroit fut assez répandue dans la foule par les journaux, de stupides bandits, MM. Paul Déroulède et Lucien Millevoye, aidés et subventionnés par l'honnête directeur du *Petit Journal*, inventèrent les faux Norton et la légende de la trahison: M. Georges Clemenceau avait vendu son pays à l'Angleterre pour trente deniers et sous couleur de

défendre ses principes politiques exécutait ce contrat extravagant. Le faux fut prouvé, reconnu par ses auteurs qui avaient eu la maladresse de compromettre d'autres personnes en même temps que l'ennemi visé plus spécialement ; et les mêmes personnages continuèrent à proclamer que si les documents ne valaient rien, les faits y énoncés n'en étaient pas moins exacts. Alors commença la chasse à l'homme et malgré l'héroïque discours de Salernes, où, pour la première fois, il parlait de lui-même dans une assemblée politique, M. Georges Clemenceau fut vaincu, pour avoir été, dans la conduite de sa vie publique, un idéologue ; on dirait maintenant un intellectuel.

Il succombait fatalement à la haine des plus forts qu'il avait pendant vingt ans combattus, sous leurs uniformes et souquenilles multicolores. La révolution avortée en 1870 tournait dès lors au profit des classes dirigeantes et, peu à peu, la plupart des anciens révolutionnaires d'antan s'aggrégeaient à la petite oligarchie qui mène les hommes ; église, armée, magistrature, finance, haute industrie, toutes les castes hostiles à la masse des petits qui veulent vivre, eux aussi, appelaient à elles par les mille attraits de la vanité et de l'intérêt ceux qui autrefois avaient promis de les anéantir et taisaient leurs rivalités en faveur de l'entente nécessaire à la conservation de leur toute-puissance et de leur caisse.

Dans tous ses discours, où, sauf contre le Déroulède et le Millevoye qui l'avaient provoqué par l'insolence de leur ineptie et de leur mauvaise foi, il est impossible de découvrir une attaque contre les personnes, M. Georges Clemenceau n'avait cessé de dénoncer la conspiration, consciente ou inconsciente, de ceux qui détenaient le pouvoir contre le plus grand nombre de leurs mandataires. Il avait osé dire : « Je n'admets pas qu'il puisse y

avoir une lutte pour l'existence dans une société civilisée. » Il avait demandé pourquoi les patrons marchandant les salaires sur le marché du monde, liberté ne serait pas donnée aux ouvriers de se défendre par une entente internationale contre l'entente internationale de leurs maîtres ; il avait montré les employeurs faisant venir d'Italie des ouvriers qui gagnaient plus ici qu'en leur pays, mais dont le salaire dans un autre climat était insuffisant et qui crevaient à la tâche, n'ayant cure de si peu : « Ils amortissent leurs ouvriers en deux ou trois ans comme un entrepreneur de roulage amortit son cheval en trois ou quatre ans par un surcroît de charge plutôt que de le ménager et de s'en servir pendant dix ans. » Il avait accusé les mauvais bergers officiels de mettre la force sociale au service de l'iniquité et, dans une formule qui suscita les hurlements du Centre, déclaré : « Il y en a qui sont trop pauvres et il y en a qui sont trop riches », et laissé présumer que les maigres, un jour, comme dans les républiques italiennes, réclameraient aux gras une part de leur trop abondante nourriture. Puis il s'était permis de ne pas admirer outre mesure la farce scolaire de la troisième République, n'accordant pas aux fils des pauvres l'instruction donnée aux fils des riches et s'inspirant toujours du rapport de M. Thiers en 1844 sur les trois ordres d'enseignement : « Primaire, destiné à faire sortir le paysan de la barbarie ; secondaire, à former la bourgeoisie libérale et à apprendre les régles du beau aux gens bien élevés ; supérieur, à former des artistes, des hommes de lettres, pour réunir ces gens bien élevés qui sont le pivot de la société. » Il voulait qu'on enseignât au paysan les merveilles de la terre qu'il laboure, le jeu des saisons, le rythme de la vie universelle et, si quelqu'un souriait et l'accusait de métaphysique, observait doucement que cette méta-

physique même n'était pas plus inaccessible aux intelligences que la théologie dépressive du catéchisme qui abêtit méthodiquement le troupeau des faibles et leur enseigne la résignation à la misère et la docilité à la trique et au licou. Il sommait ceux qui osaient prendre charge d'âmes d' « utiliser l'homme enfin » et de donner à l'animal humain l'entraînement qui le mettrait en pleine possession de sa force (1).

Il prétendait même avec outrecuidance que l'animal humain à face blanche n'était pas investi du droit providentiel de civiliser par la tuerie les nègres et les jaunes et qu'il n'y avait peut-être pas de races inférieures, paradoxe d'une monstrueuse générosité repris par Jean Grave. Il voyait dans la conquête « l'abus pur et simple que donne la civilisation scientifique sur les civilisations rudimentaires, pour s'approprier l'homme, le torturer, en extraire toute la force qui est en lui au profit du prétendu civilisateur. Parler à ce propos de civilisation, c'est ajouter l'hypocrisie à la violence (2). » Non content de cela, il avait l'audace de démontrer que, même admise la nécessité politique de pareilles infamies en certaines circonstances, la situation présente de son pays ne permettait pas les aventures de cet ordre, profitables avant tout aux poches des financiers bien pensants et aux militaires professionnels, mais désastreuses pour le budget et dévoratrices de vies humaines : il est vrai que c'étaient des vies humaines d'espèce inférieure aussi, vies d'ouvriers et de paysans.

Un tel scandale devait cesser : M. Georges Clemenceau, déshonoré, discrédité, sans qu'on eût allégué contre lui que des injurieux mensonges, avérés en tant que mensonges chaque fois qu'ils

(1) Cf. surtout le *Discours sur le programme économique du gouvernement*, 31 janvier 1884.

(2) *Discours sur la politique coloniale*, 30 juillet 1885.

furent signifiés avec quelque précision, fut chassé de la tribune. Il s'obstina à ne pas mourir et, la bouche close, écrivit. La meute veillait, inassouvie. Elle le débusqua de partout : le *Figaro*, le *Journal*, l'*Echo de Paris*, retraites momentanées, ne prolongèrent pas l'honorable hospitalité qu'ils lui avaient offerte. Et dans l'*Aurore*, il a repris, toujours hautain, courtois, non sans amertume et sans mépris, la lutte pour toutes les causes qui semblent vouées à la défaite et assumé de prononcer, à l'heure où il le fallait, les paroles qui lui attirassent sûrement des haines nouvelles et de nouvelles injures.

De l'amertume et du mépris, mais pas de haine réciproque dans cette âme réputée haineuse et crue telle sur la foi de quelques drôles. De même pour l'irrémédiable infirmité des gens qui le vilipendent à gueule-que-veux-tu, dans les journaux et dans les salons, avec les réticences habiles que comporte une calomnie savante et très ordonnée, il ne témoigne qu'une ironique et dédaigneuse pitié.

Cette charité du genre humain qui n'appartient pas à la seule secte chrétienne, encore que celle-ci en revendique le monopole, il l'aime hautement, sans fausse honte, dans la *Mêlée sociale* et dans le *Grand Pan*. Elle anime encore ce beau livre, les *Plus Forts*, où il suscite, agissant, vivant, parlant avec une ingénuité féroce et révélatrice les fauves de tout pelage qui se font dans la société, par une entente tacite, la meilleure part et renoncent pour la possession de la richesse et de l'autorité à la simple dignité d'être des hommes conscients et normaux ; grand industriel écrasant impitoyablement ses ouvriers et estimant tout au plus « ennuyeux » que l'emploi du chlore les tue dans ses papeteries ; femme du monde qui se résigne à sauver son âme par des ventes de

charité, amusantes et propices aux passades amoureuses, et trouve « les pauvres bien heureux qu'il y ait des riches »; jeune fille à l'âme faussée qui accepte volontiers, en profitant, la prise de possession d'une partie de l'humanité par l'autre; baron de la finance et prêtre expert aux négociations matrimoniales entre personnes qui fournissent un pourboire de quelque importance; petit arriviste des couloirs parlementaires aussi niais, aussi malfaisant et aussi bien peigné que M. Paul Deschanel et qui parle de « l'élite » ni plus ni moins que ses pareils, prédestinés, on le sait, à conduire le bétail populaire. Toutes les bêtes puantes se retrouvent dans la ménagerie, de l'hyène jusqu'au renard, et grognent, aboient, glapissent leur suprématie avec ostentation.

Selon la norme, elles triomphent provisoirement, mais le vaincu, qui a pesé toutes leurs faiblesses et toutes leurs défaillances secrètes, accepte le monde avec le courage désabusé des stoïciens et croit presque mystiquement aux revanches futures de la justice et de la bonté; il ferme le livre par un mot d'espoir triste : « Avec les vies manquées se fait dans la douleur le génie de l'humanité vivante. » Est-ce le marquis de Puimaufray ou M. Georges Clemenceau lui-même qui profèrent ces suprêmes paroles? Je ne sais; mais elles sont belles.

PIERRE QUILLARD.

PSYCHOLOGIE SOCIALE

DE L'ESPAGNE

—

I

Ce qui frappe dans presque toutes les villes secondaires de l'Espagne, c'est l'absence de bourgeoisie, l'absence de tiers état. A peine compte-t-on quelques maisons décentes à la *Plaza Real* ou à la *Calle Mayor* de toute ville où il n'y a ni hauts fonctionnaires, ni officiers ; la plèbe est sans chefs. Si, de cette plèbe, quelqu'un s'élève d'un degré dans la hiérarchie sociale, il rompt aussitôt les liens qui l'attachent aux gens d'en bas ; il entre dans une autre classe, une autre caste, la caste des fonctionnaires et des *cesantes*. Il n'a plus dès lors qu'une idée fixe : se pousser vers une capitale, Séville, Madrid, Valence, Barcelone. — Faire valoir ses terres, les améliorer, en tirer un bon parti, fi ! L'industrie ? devenir plus riche, plus influent, plus puissant, tout en étant utile à son pays ; aider à vivre autour de lui la plèbe ignorante, l'aider à monter, monter lui-même — de tout cela il n'a cure. Bien s'habiller et se pavaner aux *Alamedas* et à l'Opéra, voilà son rêve, dût-il, pour atteindre le but enchanteur, jeûner deux jours sur trois.

Cette désertion du tiers état est telle que des villes de cinquante mille habitants sont peuplées presque exclusivement de paysans ; ainsi, Lorca, village géant, composé de maisons et de tanières jaunâtres ; la *posada* est une auberge de campagne ; à la *Calle Mayor*, quelques boutiques dont rougirait un chef-lieu de canton français. Seuls, une confiserie, un café et un casino tranchent sur la médiocrité ambiante ; ni gaz, ni électricité ; des lumignons à l'huile que l'on n'allume que pendant la nouvelle lune.

Exténués par plusieurs kilomètres de marche, les laboureurs rentrent au village, après avoir, depuis le matin, sarclé, labouré, foui de très lointaines possessions. Que de temps perdu! Que de peines perdues! Mais il ne convient pas à ces paysans-hidalgos de vivre à la campagne, de vivre dans les fermes : il leur faut des villes.

Si au moins, ils profitaient des agréments ordinaires des séjours urbains ; mais leur seul agrément est d'être réunis entassés. De distractions, ils n'en ont pas, car, s'ils suent ainsi à parcourir les routes poudreuses, c'est tout simplement pour gagner le morceau de pain quotidien.

On dit souvent que si l'Espagne est peu prospère, la faute en est moins aux Espagnols qu'à la terre d'Espagne elle-même. — Pas d'eau !

Il est vrai, en effet, que bien des régions sont peu arables ; mais, en revanche, que de plaines incultes pourraient être productives ! Que de vallées fécondes, sans villages, sans huertas !

Généralement, non seulement le sol est très fertile, mais le sous-sol est très riche de soufre, de plomb, de fer — toutes mines négligemment exploitées ou délaissées.

L'ignorance règne d'ailleurs sans partage, dans ces villages ; certains districts d'Andalousie ont seulement 14 o/o de leurs recrues sachant lire. Des contrées entières sont socialistes, anarchistes même ; on n'y rêve que partage des terres, on n'aspire qu'après la révolution. Xérez, une ville de soixante mille âmes, faillit il y a quelques années être envahie par une bande de plusieurs milliers d'anarchistes descendus des sierras ; et l'on dut, depuis lors, pour éviter de pareilles éventualités, renforcer la garnison. Les paysans sont complètement démoralisés, ils sont corrompus et, d'une façon générale, dépourvus de toute notion d'honnêteté ; ils n'ont ni le sentiment de l'épargne, ni l'amour de la propriété ; gagnent-ils un franc de plus que d'ordinaire, ce sera pour aller aux taureaux. — *Panem et circenses*, rien de plus ; ce sont des brutes mi-sauvages, déchristianisées. Ce peuple souverain — car ce peuple est souverain — nomme des députés ; mais il ne sait seule-

pas à quoi sert un député. Que lui importe ? il n'y a point ici d'opinion publique. La seule façon de concevoir un avenir meilleur, pour beaucoup, c'est la dynamite et l'anarchie ; supprimer les riches, faire sauter églises et palais, c'est là toute leur politique, c'est le seul procédé qu'ils imaginent pour se débarasser des politiciens qu'ils soupçonnent vaguement de ne se disputer le pouvoir que dans le seul but de vivre des dépouilles de l'Espagne.

Je demandais à un prêtre de Cadix :

— Y a-t-il un courant d'opinion républicain très marqué dans le bas peuple de Cadix ?

— Tous les ouvriers de Cadix sont républicains, anti-catholiques, et un très grand nombre sont même anarchistes.

— Pourquoi sont-ils anarchistes?

— Parce que ce sont des ignorants. Un rien, une lueur de bon sens qui pénètre dans leur cervelle, et aussitôt les voilà transformés, convaincus que la société est bonne, les voilà même de parfaits chrétiens... mais ces conversions-là sont éphémères.

Les prêtres andalous, m'a dit un très haut personnage de Séville, ne s'occupent d'ailleurs que très peu de leurs ouailles ; dans les grandes villes, la majorité des habitants accomplit ses devoirs religieux parce que, là, le clergé plus éclairé est plus actif et plus soucieux de remplir sa charge ; mais dans de nombreux villages, 50 o/o des enfants ne font pas leur première communion. Il est d'ailleurs matériellement impossible aux évêques de surveiller leurs diocèses. L'épiscopat d'Espagne est composé d'hommes très instruits, très intelligents et très dévoués, mais ces hommes sont d'ordinaire des vieillards ; ils ne sont plus d'âge à s'en aller à cheval à travers les sierras ou les steppes sans routes, visiter leurs administrés, confirmer les enfants, surveiller les curés.

Même dans les villes, pour beaucoup de catholiques, toute la religion ne consiste plus qu'à suivre une statue de saint aux jours de procession. Cette statue est d'ordinaire une fort belle œuvre d'art : mais c'est vraiment bien insuffisant comme piété que de se borner à

s'encapuchonner d'une cagoule etsuivre, fût-ce pendant les heures les plus torrides de la journée, des saints peints et sculptés. Or tel qui se ferait scrupule de manquer à cet acte de dévotion ne va jamais à la messe, n'a point fait sa première communion et c'est tout au plus s'il est baptisé. A-t-il passé par le régiment, alors, pendant le carême, on lui a appris un peu de catéchisme ; à vingt ans, pour la première fois, il a entendu parler de la Rédemption, de la Trinité. Il se donne d'ailleurs fort peu la peine de savoir ce que peut bien être la Trinité. Dieu, pour lui, c'est le saint de sa confrérie qu'on promène dans les rues, tout illuminé et ruisselant d'or et de gemmes.

II

L'Eglise d'Espagne a été si illustre que, sans craindre pour sa réputation, elle peut entendre de dures vérités ; quant au parlementarisme contemporain, il a été ou est encore représenté par des hommes d'une valeur si incontestable — Castelar, Sagasta, Silvela, — qu'on est d'autant plus à l'aise pour apprécier avec beaucoup de sévérité les principes sur lesquels repose la société espagnole moderne.

L'Espagne, au commencement de ce siècle, a été beaucoup plus éprouvée que la France par l'expropriation territoriale de l'Eglise.

Tandis que certains peuples s'efforçaient de désunir l'Etat et l'Eglise, les Espagnols s'obstinaient depuis des siècles dans la voie contraire ; ils resserraient les nœuds de l'Eglise et de l'Etat, alors qu'Eglise et Etat devraient marcher séparément, le but où ils visent n'étant point le même ; vieille héridité léguée à cette race mi-africaine par les temps où le Patriarche était tout : Père, Juge, Roi et Pontife.

La liberté et l'individualité sont des sentiments occidentaux que l'Espagne a toujours méconnus. L'antiquité et l'Orient n'ont imaginé d'autre forme de gouvernement que le despotisme fanatique et soupçonneux de tyrans s'immisçant jusque dans l'intimité des consciences. L'Espagne n'a pu se dégager de cette conception,

pas plus sous le règne du libre-penseur Charles III que de l'intolérant Philippe II ; la libre-pensée castillane ne fut alors qu'une variété nouvelle d'intolérance et de despotisme ; si elle eût osé supprimer la Religion d'Etat, c'eût été pour la remplacer par une Philosophie d'Etat ; mais brusquement, sans préparation, le XIX^e^ siècle brisa ce moule social.

En 1835, les couvents ont été pillés et supprimés. Or, les moines constituaient la classe dirigeante, l'aristocratie résidente des provinces d'Espagne, les patrons (patronat du reste tout artificiel). Celui qui lui a succédé, le patronat des fonctionnaires, ne l'est pas moins ; moines aussi bien que fonctionnaires sont donc loin d'être des patrons assimilables aux patrons de France ou d'Angleterre.

Conduire politiquement les peuples n'est point le rôle essentiel de l'Eglise ; son domaine est le gouvernement des âmes.

Toutefois, les moines avaient sur les fonctionnaires cet avantage, d'être fixés en certains lieux, d'être rivés à une propriété immobilière, de prendre en quelque sorte racine au sol, et par suite d'être en contact avec leurs concitoyens, d'être unis à eux — comme un estomac malade, un cerveau malade font, tout mauvais qu'ils soient, un tout harmonique avec le corps que l'un nourrit et que l'autre commande.

Les fonctionnaires, eux, vivent en un perpétuel vagabondage ; leur existence est une course échevelée du nord au sud et de l'est à l'ouest ; ils n'ont que du mépris pour les paysans, ils se considèrent comme une race supérieure ; le vulgaire doit les vénérer, car ce sont les prêtres de la sacro-sainte bureaucratie.

Les moines augmentaient peut-être arbitrairement les revenus de la dîme. Mais cette dîme n'était point dirigée sur Madrid ; elle était dépensée dans le pays même ; elle se métamorphosait en retables, en statues, en œuvres d'art ; elle payait les frais des fêtes, des processions, dont tout le monde jouissait, où tout le monde s'amusait.

Les fonctionnaires prélèvent une dîme bien autrement exagérée. Non satisfaits d'un traitement qu'ils estiment maigrelet, ils savent l'arrondir en trafiquant de leurs

fonctions — depuis le garde champêtre dont les complaisances sont cotées quelques centimes, jusqu'au conseiller municipal qui podevine. Et, malgré ce surcroît d'impôts, les églises menacent ruine ; personne n'encourage les beaux-arts ; les fêtes, les processions, ou le menu peuple tant se plaisait, sont lamentables ; l'argent que l'on verse aux caisses gouvernementales s'écoule continuellement ailleurs, comme par un insatiable canal, comme pompé par les inassouvissables suçoirs de Madrid.

Les mêmes griefs que l'on nourrissait contre les moines de 1835, on les nourrit donc contre les fonctionnaires de 1898 ; le nouveau régime n'est — en dépit des apparences — que l'ancien régime aggravé et perfectionné ; les mêmes haines de jadis n'attendent que l'occasion pour éclater.

Ce n'était pas alors, en effet, par haine religieuse qu'on détestait le moine ; c'était la haine du plébéien ignare contre le propriétaire ; ce n'était pas une guerre à la religion, c'était une guerre à la richesse. On n'a pas brûlé les églises — qui étaient à tous ; on a brûlé les couvents — qui étaient à quelques-uns ; on n'a pas massacré les curés qui sont les représentants de Dieu, on a massacré les moines qui ne vivaient que pour eux seuls et que l'on prétendait s'engraisser, comme disent les socialistes, de la sueur du peuple.

L'Espagne était, comme elle est aujourd'hui, la catholique Espagne, bien qu'on y ait traité, en plein dix-neuvième siècle, les religieux et les religieuses pis qu'en pays hérétiques.

Voici un article que je détache d'un journal républicain. On y saisit sur le vif — appliqué aux Philippines — l'ancien mécanisme social espagnol :

« L'humanité présente aujourd'hui peu de types aussi intéressants que le moine espagnol des Philippines. — Celui qui a vu et fréquenté les religieux d'Europe n'a aucune idée de ce qu'est le moine du même ordre dans les régions de l'Extrême-Orient que Légaspiz a conquis au Christ et à l'Espagne... Ce moine est de la famille de celui qui, le premier de tous les soldats, montait à l'assaut de Maëstricht, qui passait le Rhin et l'Elbe en croupe de quelque cavalier andalou ; c'est le moine

qui s'en allait sur les caravelles a la découverte du Nouveau-Monde et qui, pénétrant, à la suite des guerriers de Cortès et de Pizarre, fondait des églises prospères et des chrétientés ferventes au sein des forêts vierges et des immenses pampas ; c'est, en un mot, le moine de la glorieuse Espagne.

« Alors, — quand l'Espagne était l'Espagne — ce moine alla aux Philippines et il s'y perpétua jusqu'à aujourd'hui avec toutes ses qualités et ses vertus. Un jour, hélas ! le moine et le soldat, ces deux soutiens de notre puissance, vinrent à tomber, et avec eux tomba aussi notre puissance. Il n'y eut plus ni *tercios*, ni caravelles, ni galères, ni navires. — L'hérétique nous remplaça ; il nous arracha les plus belles provinces de notre empire...

« Pourtant, aucun de ces malheurs n'a jusqu'à ce jour frappé les Philippines. Là, les ordres religieux ont conservé non seulement l'existence, mais leur prestige et leur pouvoir d'autrefois... ils sont encore ce qu'ils étaient quand régnait Philippe II...

« Ce sont les moines qui maintiennent unis à la métropole — sous les plis du drapeau espagnol — la nombreuse population indigène des Philippines. Ce sont eux qui, à la tête de ces mêmes indigènes, ont repoussé les invasions des Anglais, des Hollandais et des Chinois... Ce sont eux qui ont construit les œuvres innombrables qui attestent aux Philippines notre magnificence ; églises, presbytères, écoles, chemins, digues, aqueducs... Le jour où ils disparaîtraient des Philippines, croulerait jusqu'au dernier vestige de notre domination politique sur ces îles. »

Ce portrait correspond de tous points à celui de l'ancien moine espagnol, patron artificiel, qui a été, sur le continent, remplacé par le fonctionnaire laïque ; il n'y a eu là qu'une substitution de personnes, mais nullement un changement de régime. Sous les nouveaux dominateurs comme sous les anciens, la plèbe croupit, il lui est impossible de se mettre au pas où marche le siècle qui finit. La force des choses appelle d'autres officiers pour enrégimenter ces dociles soldats ; d'où viendront-ils ?

Le fonctionnarisme omnipotent disparaîtra comme le monachisme et il disparaîtra sans laisser, lui, un sou-

vènir honorable. Les moines au moins ont contribué, avec les soldats, à la gloire éphémère de Philippe II; les moines ont laissé des cloîtres et des cathédrales; ils ont même laissé « des chemins, des digues, des aqueducs ». Ils ont été aussi les mécènes des Joanès, des Ribalta, des Ribeira, des Zurbaran, des Murillo.

En un mot, la société espagnole, ayant été impuissante à produire une aristocratie laïque susceptible de la patroner, a reçu de la religion une aristocratie artificielle, exactement comme les sociétés mahométanes d'Afrique et d'Asie ; seulement cette religion ayant été le catholicisme, la société espagnole a été surélevée dans la proportion où le catholicisme est supérieur au mahométisme.

Oh, je sais ! L'Inquisition, les tortures, les cachots, les auto-da-fés !

Pensez-vous donc que l'Eglise soit responsable des deux cent mille auto-da-fés ? Les auto-da-fés sont-ils de l'essence de l'Eglise, sont-ils un dogme ? Ailleurs on n'en vit guère ; et ce mot, auto-da-fé, est passe tel quel dans notre langue, comme si l'Eglise de France nous eût tellement laissé ignorer la chose que le Français n'eût point de mot pour la désigner, comme si auto-da-fé, comme *conquistador*, comme *guerrilla*, comme *torero* ne fût connu que dans la seule Espagne. Beaucoup de catholiques, beaucoup de prêtres furent brûlés vifs par la Sainte Inquisition. La Sainte Inquisition, souvent en lutte avec le Pape, était toujours soutenue par l'opinion publique espagnole. Les auto-da-fés étaient des fêtes populaires, des quatorze Juillet, des divertissements nationaux comme les *corridas*. Les Juifs, échappés aux bûchers castillans, n'avaient point de plus sûr refuge que le ghetto de Rome ; de tous les états d'Europe, les Etats de l'Eglise étaient ceux où ils étaient le plus en sûreté. A l'Africain de *tra los montes*, il fallait du sang, il fallait des victimes ; il n'y avait point pour lui de bonne réjouissance sans auto-da-fés.

Philippe V faillit exciter contre lui Valladolid pour avoir refusé d'assister à une exécution en l'honneur de son joyeux avènement. Et quels efforts étaient ceux des papes pour sauver quelquefois les prisonniers de marque, l'archevêque de Tolède, Carranza par exemple !

— Vains efforts d'ordinaire, car les Espagnols n'entendaient pas être ainsi privés de leurs plaisirs.

Sans l'Eglise, les Espagnols eussent commis autant d'horreurs ; c'est leur vie cela, leur tempérament ; à Cuba, ce ne sont que pendaisons, massacres, tueries sommaires ; les Cubains — des Espagnols eux aussi — rivalisent de zèle avec les troupes royales. Pendant les révolutions de ce siècle, les libéraux tuaient des gens inoffensifs, les pères et mères de carlistes qu'ils ne pouvaient prendre ; c'est pour ce motif que fut fusillée à Valence la vieille mère de Cabrera. Maintenant les Espagnols sont obligés de se contenter des courses de taureaux ; les plus irréductibles se font anarchistes : à défaut d'hérétiques à flamber, on dynamiterait volontiers les propriétaires. Doux pays, douces gens ; l'Inquisition n'en est cependant plus la cause.

Sans l'Église, d'autre part, qui parmi ces hommes féroces, aurait été un mécène pour les Murillo, les Zurbaran, les Joanes, les Alonso Cano ? car il faut des Mécènes aux Virgiles ; il faut un milieu favorable à leur éclosion, à leur développement. Ce milieu, l'Eglise l'a artificiellement créé ; sans elle, les génies seraient nés, seraient morts, sans avoir pris conscience d'eux-mêmes ; inconnus, ils eussent péri en quelque bataille ou quelque équipée. S'il n'y avait point eu, a la Rabida, des moines pour donner un morceau de pain à Christophe Colomb mourant de faim et pour relever son courage défaillant, l'homme dont la découverte ouvrit les temps modernes n'eût probablement jamais découvert l'Amérique ; on l'eût laissé rêver à la rotondité de la terre, à l'évangélisation de problématiques peuples idolâtres. La vie du plus illustre de tous les Espagnols, Cervantès, montre bien ce qu'était ce milieu. Jusqu'à cinquante-sept ans, Cervantès batailla, batailla. C'est seulement à la veille de mourir que le Shakespeare de l'Espagne songea à se révéler ; il était temps.

En réalité, l'Eglise fut en Espagne tout ce qui compta. Que nous importe que l'Espagne ait conquis la moitié du monde ; que lui en reste-t-il aujourd'hui de toute cette gloire retentissante ? Quel accroissement de richesses, quel accroissement de science en est-il résulté pour l'humanité ? Les qualifier d'inutiles, toutes ces victoi-

res, c'est encore être modéré dans ses appréciations ; tandis que les œuvres des artistes et des littérateurs protégés par l'Eglise sont, pour nous, d'un prix inestimable.

Cette Église dont je fais l'éloge, c'est l'Église en tant qu'institution temporelle, terrestre ; c'est l'Eglise d'Espagne, rouage social, aristocratie factice, artificielle, surajoutée. Or ce rouage social aujourd'hui est brisé, brisé pour toujours. L'Eglise, en tant que dépositaire des dogmes du Christ, peut vivre éternellement ; elle s'en flatte et je n'y contredis point ; mais l'Eglise rouage social est une chose caduque, agonisante, morte même. Vouloir ressusciter ce cadavre est le point faible du carlisme ; l'Espagne ne peut redevenir l'Espagne de Philippe II ; les instincts féroces des Espagnols peuvent rester vivaces au fond de leur cœur, mais jamais l'Inquisition ne rallumera ses bûchers.

Ainsi réduite du reste à son rôle moral, l'Eglise est une admirable institution, parce qu'elle repose sur l'Amour et que c'est l'éternel asile de tous les François d'Assise, de toutes les Sainte Thérèse, de tous les Vincent de Paul de l'avenir. Tous ceux qui aiment, tous ceux sur qui la haine n'a point de prise, tous ceux pour qui l'Amour est la seule fin de l'existence, tous ceux-là se jetteront toujours vers l'Eglise soit que — par un privilège de Dieu — ils y entrent directement, soit que, païens, il leur ait fallu, de désillusions en désillusions, suivre le chemin indiqué par Platon ; de l'amour des beaux corps ils monteront à l'amour des Idées, de la Vénus terrestre à la Vénus céleste.

Les hasards des Révolutions et le dégoût du bureaucratisme libéral peuvent rendre le trône à don Carlos, de même que les hasards des élections peuvent remplacer sur la chaire de Saint Pierre un pape libéral par un pape réactionnaire. Ce ne serait là qu'un arrêt momentané imposé à la marche en avant ou d'un peuple ou des fidèles, le résultat final est inéluctable. L'absolutisme et l'Eglise, institution patronale temporelle, sont choses d'autres temps. Si l'Espagne les regrette, vains regrets. L'Eglise n'a plus aujourd'hui le pouvoir de soulever l'Espagne au-dessus de son état social comme jadis. Dans le monde temporel, l'Eglise n'est

plus rien après avoir été tant. Si la plèbe espagnole est impuissante à enfanter des patrons pour la guider comme la plèbe anglo-saxonne, alors, ainsi que par le passé, elle recevra du dehors ses maîtres, ses classes dirigeantes, mais ce n'est plus l'Eglise qui en sera chargée.

Si l'Espagne se relève quelque peu depuis vingt ans, ce n'est point grâce aux prêtres qui rêvent de domination temporelle, ce n'est point grâce aux officiers carlistes, impatients de reprendre les armes : c'est grâce aux officiers anglo-saxons, allemands, suisses, français qui mènent l'armée des ouvriers, jadis sans travail, aux décisifs champs de bataille modernes — les champs de bataille de l'industrie.

Il y a en effet, à Carthagène, à Malaga, à Barcelone, à Séville, à Xérès, à Gibraltar, à Huelva, à Bilbao, à Rio Tinto, il y a des Anglais avisés qui guettent, et, à mesure que reste vide une bonne place qui devrait être occupée par l'élite espagnole, ils se précipitent et s'en emparent comme des chacals affamés.

Carl'Eglise, malgré toute son énergie, n'a point réussi à transformer les Espagnols ; au fond, ils restent les Arabes de l'immobile Orient. De même que la plupart de leurs églises sont des mosquées badigeonnées d'enluminures, vernissées de catholicisme, de même ils ont été simplement badigeonnés, vernissés de l'enduit européen et chrétien. — En dépit des Christs, des Vierges et des retables dorés, on ne sait trop de prime abord si l'on entre dans une mosquée ou dans une église, lorsque l'on foule les nattes de jonc où il n'y a ni chaises, ni prie-Dieu, l'on ne sait trop si les formes noires accroupies, enveloppées d'une obscurité profonde, marmottent leur chapelet ou les louanges d'Allah. Et aussi, en voyant de près vivre, penser et agir ce peuple qui a un Parlement comme les Anglais, on se prend à douter si ce peuple est européen.

Malgré les spoliations du XVIII^e^ siècle, l'Eglise d'Espagne, jusqu'en 1835, était demeurée très puissante. Les couvents étaient innombrables. Dans un pays où il n'y avait ni routes, ni auberges, c'était au couvent que le voyageur et sa mule venaient se reposer le soir et manger ; c'était très bien alors, mais aujourd'hui il y a partout des Terminus-Hôtels. Il en est de même pour

toutes les fonctions que remplissait autrefois l'Eglise. Les moines espagnols défrichaient les plaines vierges : aujourd'hui se sont les syndicats et les sociétés anonymes ; les moines espagnols achetaient des tableaux : aujourd'hui les moines ne sont plus riches, ce sont les banquiers qui sont les nouveaux mécènes ; les moines espagnols étaient les seuls savants, les seuls médecins, les seuls philosophes : aujourd'hui toutes les sciences et philosophies sont sorties de l'Eglise pour n'y jamais plus rentrer.

L'Eglise n'a certes point par son fanatisme ruiné l'Espagne. Les Mores furent expulsés, c'est vrai ; mais ces Mores expulsés que sont-ils devenus ? Une puissante nation ? — Non, l'Empire du Maroc. — Or, l'Espagne catholique est encore sensiblement au-dessus du Maroc mahométan.

La vérité est que la race espagnole est foncièrement africaine comme la race marocaine ; elle fut seulement légèrement influencée de Celtes. La grande différence est dans ce fait que le fatalisme musulman a contribué à abattre cette race, tandis que le catholicisme, l'Eglise, a contribué au contraire à la surélever. Tout ce qui tendra à précipiter la décadence de l'Eglise — puissance temporelle — précipitera de même la décadence de la race espagnole. A moins que l'Espagne ne trouve en elle-même ou au dehors une aide pour remplacer l'appui qui va lui manquer ; il lui faut autre chose qu'un patronat de fonctionnaires, autrement c'est l'anarchie, le désordre.

Il reste d'ailleurs à l'Eglise une place à occuper dans l'Espagne moderne, une grande place même. Plus qu'aucune autre association, l'Eglise renferme un nombre considérable de gens instruits, ils peuvent et ils doivent même individuellement jouer un rôle proportionné à leur instruction et à leur intelligence. Ce qui est fini, ce qui est vieux jeu, c'est l'Eglise gouvernant la société, dominant la plèbe. L'Eglise ne peut plus protéger, mais, individuellement, ses membres peuvent secourir les arts. Pour protéger, il faut être non seulement intelligent, mais riche et puis-

sant ; or l'Eglise n'est plus l'Eglise omnipotente du XIVe du XVe, du XVIe, et du XVIIe siècle ; elle a de la peine à se résigner à sa déchéance temporelle, mais cette déchéance est néanmoins très réelle ; elle résiste et proteste vainement, comme d'ordinaire les propriétaires dépossédés.

Il n'y a donc point témérité à prétendre que le libéralisme espagnol n'est qu'un trompe-l'œil plus malfaisant que le franc absolutisme clérical ; il n'y a donc point témérité à prétendre que la place prise aux moines par les fonctionnaires est plus mal occupée que par le passé : — pures vérités.

III

Mais les moines n'étaient point seuls à diriger l'Espagne, ils partageaient le pouvoir avec les soldats ; or si l'Eglise d'Espagne a subi une effroyable décadence, la puissance militaire d'Espagne n'est pas moins atteinte.

Les Espagnols restent, sans doute, un peuple très brave et très militaire ; mais ils ont cessé d'être redoutables. Ils restent les fiers petits-fils des conquistadors. Les sentiments développés chez eux par le catholicisme furent des sentiments non spontanés, mais contingents, et par suite très susceptibles de s'effacer en même temps que la cause qui les a éveillés s'amoindrit. L'amour de la guerre, de la lutte, de la bataille, les qualités et aussi les défauts que cet esprit guerrier développe sont, au contraire, innés et par suite irréductibles, intransformables. La plèbe espagnole n'est même point émue par une législation militaire scandaleuse qui, moyennant douze cents pesetas, exempte les riches du service militaire, pour en faire retomber tout le poids sur les pauvres. L'aristocratie des autres siècles conduisait elle-même au feu ses manants ; la nouvelle aristocratie bureaucrate ne daigne pas se battre à côté des prolétaires, et pendant que les paysans de Castille et d'Aragon meurent de fièvre et de faim aux colonies, des propriétaires et des bureaucrates cubains, échappés en toute hâte de La Havane, mènent joyeuse vie à Séville et à Madrid, attendant pour y retourner que l'île soit pacifiée. — Le peuple d'Espagne va à la guerre comme à

une *corrida*, il y va non sans forfanterie ; mais lorsqu'on est vraiment brave, on peut être orgueilleux de sa bravoure.

Si vous voulez obtenir quelque service d'un Castillan, dites-lui que les Castillans sont les plus valeureux des hommes, qu'à Cuba, ils se conduisent en héros, que l'Europe entière les admire — ce qui n'est d'ailleurs que vérité — vous ne tarderez pas ainsi à séduire des gens qui, au début peut-être, étaient très mal disposés contre vous.

L'orgueil d'être Espagnol ! c'est pour eux le *Civis Romanus sum*. Soldats, ils sont fiers d'être soldats ; mais s'ils sont drapés dans un manteau troué, ils sont fiers aussi d'être drapés dans un manteau troué, dédaigneux de se donner le moindre mal pour s'en procurer un plus neuf ; c'est un orgueil *sui generis*. Un gnaf de Madrid est orgueilleux d'être un gnaf de Madrid ; il ne fera pas l'effort nécessaire pour économiser un centime afin de s'élever au rang de savetier. Gnaf espagnol il est né, gnaf espagnol il mourra ; il est satisfait de son noble sort. Qu'un riche Yankee ne lui insinue pas que cette profession n'est guère enviable ; sa patrie, ses préjugés, ses vanités, rien ne saurait être préférable.

L'Espagne est en effet une nation militaire parce qu'elle est aussi une nation africaine ; l'Afrique « ne s'arrête qu'aux Pyrénées » et le détroit de Gibraltar n'est « qu'un accident géographique dans la configuration du globe ». Le soleil d'Afrique brûle les plaines — les déserts, les saharas de la Manche et des Castilles. L'humidité et la fraîcheur sont des raretés qui ont inspiré la lyre des poètes ; les jardins du Généralife, de l'Alhambra, de l'Alcazar, les bains où se baignait dona Maria Padilla.

Elle est plus militaire qu'aucune autre nation d'Europe. Jamais empire ne fut plus étendu que l'Empire de Charles-Quint — fût-ce celui des Césars, — et, comme si le monde connu depuis des milliers d'ans n'avait point suffi à l'ambition de cette race conquérante, l'autre moitié de la terre se découvrait pour offrir un champ nouveau à ses infatigables exploits.

Une loi de linguistique tend à faire passer d'une langue dans les autres, avec peu ou point de modifications,

les mots qui désignent les choses le plus en rapport avec le génie de cette langue. L'Anglais a ainsi imposé aux autres langues ses termes industriels : tramways, rails, wagons, steamers. L'Italien, ses termes musicaux : soprano, crescendo, piano-forte. Le Français s'est emparé du domaine de l'élégance : coiffeur, boudoir, salon, toilette, modiste. Il est des mots espagnols qui ont passé tout droit, sans altération, dans notre langue : corrida, conquistador, hidalgo. Un conquistador n'est ni un conquérant, ni un condottière ; conquistador n'a pas de synonyme en français : Cortès et Pizarre furent des *conquistadores* et non des conquérants.

Si la gloire militaire suffisait à elle seule pour établir définitivement la suprématie d'une nation, l'Espagne eût réalisé le rêve de Charles-Quint à la domination universelle ; mais quand d'autres qualités ne viennent pas à la rescousse, elle ne suffit guère qu'à opprimer temporairement les vaincus ; un jour, tout rentre dans l'ordre. Les Pays-Bas, en dépit des massacres, s'insurgent et gagnent leur indépendance. Le Portugal se détache à son tour. La Flandre, la Franche-Comté, l'Artois, le Roussillon se réunissent à la France. Palerme, Naples, Milan échappent à la main castillane qui faiblit ; puis c'est la Sardaigne.

Ne restait-il pas l'Amérique où il y avait de quoi tailler une nouvelle Espagne ? Buenos-Aires, Santiago, Lima, Mexico, Santa-Fé secouent aussi le joug, et, de cet immense empire qui couvrait la moitié du monde, l'Espagne ne possède plus que quelques îles, si insignifiantes, qu'à l'époque de la prospérité elle ne leur accordait aucune attention. Aujourd'hui que les temps sont changés, on les défend avec la dernière énergie, et la redoutable infanterie que Condé eut tant de gloire à affronter est tenue en échec par quelques *cabecillas* et quelques milliers de négrillons.

Au lieu d'exploiter les Flandres et les Pays-Bas, au lieu d'écraser sous des tributs et des impositions exagérées la Lombardie et l'Amérique, au lieu de pressurer un peuple fainéant afin de faire vivre, dans les douceurs de Naples, des Vice-Rois et des Grands, au lieu de gonfler du maigre gain de paysans siciliens les coffres

où s'entassaient déjà les précieux métaux des galions, il faut avoir recours à d'onéreux emprunts, il faut faire patienter des soldats et des fonctionnaires impayés, il faut, comme cet hiver encore à Vélez-Malaga, emprisonner des maîtres d'école pour avoir mendié leur pain dans les rues.

Il a cependant été vaillant ce peuple ; il l'est encore aujourd'hui. Il a refusé d'obéir à Napoléon, après Marengo, Austerlitz, Iéna ; il a, en d'interminables guerres civiles, teint de son sang la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, quand Zumalacaregui menait au feu ses fidèles carlistes contre les troupes constitutionnelles.

Ce sont bien les frères des Arabes inquiets, remuants, batailleurs qui, de l'autre côté du détroit, font des fantasias provocatrices sous les murs de Ceuta et de Mélilla. A peine avaient-ils refoulé l'Islam en Afrique qu'ils se jetaient sur l'Europe. Partout où il y a une bataille à livrer, ils sont là, non seulement à Saint-Quentin mais à Lépante.

Aujourd'hui, c'est l'heure de la retraite. Il faut, coûte que coûte, changer d'existence, se replier en bon ordre, pour sauver les derniers bataillons et, sinon l'honneur — qui n'a jamais été compromis — du moins les débris, les miettes de la grandeur passée.

Un événement extrinsèque d'une importance capitale a d'ailleurs poussé l'Espagne dans la voie des conquêtes ; cet événement fut la découverte de l'Amérique. Les Espagnols, la Reconquista finie, eussent été obligés de discipliner leur humeur batailleuse. S'il leur avait fallu travailler pour vivre, s'ils n'avaient point eu à portée de leur main des mines inépuisables pour entretenir une armée redoutable, ils eussent dû refréner leurs instincts guerriers.

Mais n'étant portés ni là l'agriculture, ni au commerce, ni à l'industrie, ils furent éblouis par l'or du Pérou et du Mexique ; ils avaient un métier tout trouvé, pas difficile à apprendre et rémunérateur : ressusciter les proconsulats de la Rome imperiale. Enorgueillis de tant de trésors qu'ils possédaient par droit de conquête, à quoi bon travailler, pensaient-ils, à quoi bon déroger ? Hidalgos, ils étaient destinés à commander au monde et le monde était destiné à servir de si nobles maîtres.

Et voilà que, morceau par morceau, le monde à demi conquis s'arracha à cette domination insupportable, et il ne resta plus, un beau jour, qu'un peuple ruiné, une armée impuissante ; il n'y avait plus d'esclaves, plus de vaincus à pressurer. Après s'être obstinés à vivre d'une vie d'anciens temps, ils s'aperçoivent soudain que tout a marché autour d'eux, ils sont comme dépaysés dans le monde moderne qui, lentement, s'est transformé, pendant qu'eux s'hypnotisaient en des rêves irréalisables. Et voilà que le peuple de Charles-Quint est économiquement au dernier rang des puissances contemporaines, entre l'Italie et la Grèce.

Le seul moyen de salut serait l'immigration d'une race supérieure, habituée au maniement des affaires, habituée à tirer de la terre et des éléments tout ce qu'ils peuvent fournir. Car ce n'est certes point les hautes classes castillanes qui s'adapteraient à ce rôle ; quant au peuple, ignorant, sans direction, sans capitaux, que peut-il ? De toute nécessité, il faut des capitaux et des patrons pour lutter dans la bataille moderne.

Aussi les Anglo-Saxons d'Andalousie, de Biscaye, des Asturies, si mal vus qu'ils soient de la plèbe, lui rendent-ils cependant un signalé service ; ils la relèvent, ils lui donnent du pain, ils lui indiquent la marche à suivre : pour les plus intelligents, pour les plus entreprenants et énergiques des Espagnols, ils sont un exemple à méditer et à imiter.

Mais pourquoi sont-ce les Anglo-Saxons qui ont quasi exclusivement ce monopole ? Pourquoi ne serait-ce point les Français, d'ailleurs moins antipathiques aux Espagnols, puisque les Français n'ont point besoin pour venir en Espagne de traverser mers et océans, ce qui est, on le sait, leur terreur ; il suffit de franchir les Pyrénées, que Louis XIV avait même nivelées.

En Espagne il y a des mines, des terres, qui seraient productives, des ouvriers en quête de travail, en quête de patrons, désireux de gagner leur vie au lieu de végéter dans le dénuement. Ces ouvriers sont intelligents, vigoureux, bien portants ; ils jalousent moins les étrangers qu'ils ne les admirent, qu'ils ne s'ébahissent devant leur audace et leur esprit d'entreprise. Les plus intelligents d'entre eux s'élèveront par l'exem-

ple et le contact. Et, sans révolutions, sans pronunciamentos, sous la poussée naturelle des exigences de l'opinion publique, le fonctionnarisme, le bureaucratisme serait obligé de rendre gorge et les irrégularités des administrations auraient une fin.

Un peuple tel que le peuple espagnol ne disparaît pas, il s'assimile il se transforme. Qui sera ce transformateur, cet assimilateur ? Si les Anglais prévalent au sud et au nord, les Français sont quinze mille à Barcelone et ils y ont de très importantes usines. Ce mode d'invasion est de nature à porter des fruits plus durables que nos invasions précédentes ; cette invasion-là est celle qui aujourd'hui réussit le mieux ; l'invasion à la Napoléon a fait son temps ; son plus clair résultat fut d'ailleurs de nous attirer des haines légitimes ; l'invasion pacifique coûte moins cher, elle coûte aussi moins de sang ; elle agit de plus très fortement sur le peuple qui en est l'objet ; et puisque ce peuple est notre ami, puisqu'il acclame nos marins et nos soldats et nos harmonies, profitons-en. Ce bon accueil est d'autant plus significatif que l'Espagnol est farouche, qu'il dédaigne l'étranger, qu'il méprisait aussi autrefois le Français — mais le Français du siège de Saragosse et du massacre du deux Mai, qui n'est pas le Français d'aujourd'hui.

IV

On sait de quels bouleversements continuels les républiques hispaniques sont le théâtre. Là, plus encore qu'en Espagne, par suite de la décadence temporelle de l'Eglise, la société est sans direction, sans patrons. Sauf la République Argentine, où depuis quelques années l'élément anglo-saxon, qui afflue, encadre la plèbe désordonnée, partout ailleurs ce ne sont que perpétuelles convulsions. Récemment, la République de l'Equateur est tombée brusquement aux mains de ministres radicaux après avoir été gouvernée par des ministres ultra-catholiques. Aussitôt, c'est la révolution dans tout le pays ; le nouveau gouvernement met le budget au pillage. Les évêques s'enfuient, les frères sont exilés, les moines expulsés. Son Excellence M. Caamanô, ex-

président de la République, qui nous fait le récit de ce bouleversement, se cache à fond de cale d'un bateau chargé de charbon en partance pour l'Europe ; il échappe ainsi à la fureur de son successeur qui se contente de confisquer ses biens.

Evêques, frères, moines, qui hier étaient omnipotents et le redeviendront peut-être demain, sont aujourd'hui traqués comme des bêtes fauves. — Ainsi vont les choses dans le monde espagnol ; ainsi est traitée l'Eglise dans le pays de Garcia Moreno.

L'Espagne a, du moins, sur ses sœurs sud-américaines, cet avantage d'être en monarchie ; il en résulte quelque stabilité.

La plèbe d'Espagne était dirigée par une aristocratie sacerdotale et militaire, mais au-dessus de tout, il y avait le Roi, un roi tellement puissant que le nom de Philippe II est devenu synonyme de monarque absolu.

... Sous un dais orné du globe impérial,
Il est dans Aranjuez ou dans l'Escurial,
Dans ce palais, parfois, mon frère, il est un homme,
Qu'à peine on voit d'en bas, qu'avec terreur on nomme,
Pour qui, comme pour Dieu, nous sommes égaux tous,
Qu'on regarde en tremblant et qu'on sert à genoux,
Devant qui se couvrir est un honneur insigne,
Qui peut faire tomber nos deux têtes d'un signe,
Dont chaque fantaisie est un événement,
Qui vit seul et superbe, enfermé gravement
Dans une majesté redoutable et profonde,
Et dont on sent le poids dans la moitié du monde.

Le petit-fils de Louis XIV, l'héritier de Philippe II est le prisonnier des politiciens et des bureaucrates qui subsistent avec bien de la peine, sur un pays appauvri ; il est le prisonnier d'une pseudo-constitution parlementaire qui n'a que les apparences extérieures du parlementarisme anglais. Chambre des Lords, chambre des Communes, suffrage universel, dérision ici ; aux élections législatives, il n'y a pas un vingtième des électeurs qui votent ; c'est en réalité le président du conseil, tantôt libéral, tantôt conservateur, qui choisit les députés. Si le pays se décidait à voter, s'il se décidait à dire son opinion — ce serait alors non avec le bulletin de vote, mais avec l'escopette — il voudrait un véritable

Roi d'Espagne (la Régente n'est que la servante des ministres, dit-on dans le peuple), il voudrait un roi d'Espagne qui fût une réalité, il briserait les liens factices de ce pseudo-parlementarisme qui étouffe peu à peu tout reste des vieilles libertés, des fueros, il voudrait, suivant la formule carliste, être libre comme le Roi, il voudrait secouer le joug du fonctionnarisme, et il a conservé bon souvenir à la reine Isabelle d'avoir bien souvent ri au nez, avec une désinvolture peu constitutionnelle, des ministres et des généraux.

Aujourd'hui donc, le successeur de Philippe II, de Charles III, n'est ni le Roi, ni les Cortès, c'est le premier ministre. En fait, il jouit d'un pouvoir absolu, convoquant les Chambres ou ne les convoquant pas, suivant sa fantaisie. Le seul frein à sa puissance n'est point l'opinion publique, le suffrage universel — il n'y a pas d'opinion publique, quant au suffrage universel il est docile et indifférent — le seul frein, ce sont les bureaux. Le premier ministre dispose des places en faveur de ses parents et de ses amis, sans que personne s'imagine même qu'il puisse en être différemment. C'est le pouvoir absolu irresponsable, le pouvoir absolu sans compte à rendre, et sans représailles légales à redouter. Ce régime est très funeste pour un pays. Le chef transitoire d'une bureaucratie n'a qu'un intérêt personnel très secondaire à la prospérité du royaume. Si les choses tournent mal, il n'a qu'à se retirer. Un Roi absolu, un Autocrate, a du moins intérêt à ne pas épuiser la vache à lait, de même qu'un propriétaire ménage sa propriété. Aussi est-il responsable sinon de par la constitution, du moins de par la force des choses. Le premier ministre, assimilable à un simple locataire, peut n'avoir d'autre idéal, lui, que de tirer toute la gloire possible de sa situation passagère, dût le pays en être épuisé.

En présence de ce parlementarisme frelaté, on se prend à se demander si l'absolutisme ne serait point un régime préférable. — Quand un peuple refuse de s'occuper lui-même de ses affaires, de son gouvernement, qui vaut le mieux pour lui de l'absolutisme franc d'un autocrate intelligent ou de l'absolutisme occulte d'un bureaucrate irresponsable? Le libéralisme espa-

gnol n'est qu'une imitation maladroite et superficielle du libéralisme anglais. L'Espagne, elle, n'a jamais songé au self government. Quand, en 1868, la reine Isabelle fut chassée, ce fut aussitôt l'anarchie pure et simple, il fallut bien vite chercher un autre souverain en Allemagne, en Italie ; on ne pouvait plus vivre ainsi ; on se mourait de trop de liberté. Et aujourd'hui, parmi les républicains espagnols, beaucoup sont républicains parce qu'ils estiment que le Roi n'a pas assez de pouvoir ; ils sont républicains, parce qu'ils veulent un Président responsable de ses actes et par suite plus libre et plus puissant qu'un Roi constitutionnel. Un chef d'État responsable, s'il est bon, peut faire du bien, tandis qu'un roi constitutionnel ligoté, même s'il est bon, ne peut rien faire, ne peut rien empêcher, ne peut remédier à rien. Sans doute le self government est une conception supérieure, mais si ce peuple est apathique, alors il lui faut à tout prix quelqu'un qui le gouverne ; à quoi bon conserver des hypocrites fictions, que signifie d'appeler parlement une chambre de députés composée non de députés, mais de créatures du premier ministre et dont la volonté n'a, par suite, à ses yeux que tout juste la valeur d'un avis consultatif, puisque ces gens sont là parce qu'il le veut bien et qu'ils n'y seront plus quand il ne le voudra plus?

Un roi absolu, soucieux des intérêts de son trône, s'appuyant sur les grands patrons étrangers et sur les grands patrons espagnols, serait une solution meilleure ; ce roi pourrait frapper la bureaucratie et développer dans le peuple, par l'exemple prospère des patrons qui le feraient vivre, le sentiment de l'individualité.

Autrement l'Espagne court le risque de tomber au rang d'une Grèce, d'une Egypte ou d'une Turquie ; tôt ou tard, les étrangers qui auront engagé des capitaux dans des entreprises dont le mauvais fonctionnement de la bureaucratie entravera le succès, imploreront l'intervention de leurs gouvernements pour les protéger contre les spoliations des fonctionnaires concussionnaires et les délivrer des charges exagérées que fera peser sur eux un État aux abois. Que fera alors cet Etat, cette Espagne, que répondra-t-elle ? ce que répond l'Egypte, la Turquie, la Grèce.

V

Moines, soldats, Roi, rien donc n'existe plus. Tous les soutiens de l'ancienne société espagnole se sont écroulés, la bureaucratie a hérité du pourvoir absolu et elle en abuse.

La foi, la guerre, la bravoure ennoblissaient au moins, autrefois, les défauts des moines et des soldats. Des moines si convaincus, des chevaliers si braves avaient je ne sais quelle farouche grandeur. Mais les bureaucrates, leurs successeurs! qui ne se battent point, et se contentent d'envoyer la plèbe misérable aux Antilles et aux Philippines, qui ne font œuvre de leurs dix doigts et laissent envahir tout le pays par les industriels étrangers!...

Les plus petits détails de la vie révèlent l'importance des bureaucrates. Je demandais un jour à un Portugais (le Portugal est socialement semblable à l'Espagne) pourquoi les Portugais déjeunent à neuf heures et dînent à quatre. Il me répondit: « En Portugal on n'accorde pas aux fonctionnaires — comme en France — une heure ou deux à midi pour manger ; ils entrent au bureau à dix heures et n'en sortent qu'à quatre. » Le reste des humains doit donc subordonner son existence à l'existence des fonctionnaires ! ceux-ci ne sont pas un rouage de la société, ils en sont le pivot, le grand ressort. Si les Portugais ont choisi pour leurs repas ces heures incommodes, ce n'est évidemment pas de par le bon plaisir des fonctionnaires, qui n'ont eux-mêmes fait que se conformer à une coutume préexistante: mais il est bien curieux de constater l'importance que le commun des mortels portugais prête aux fonctionnaires ; pour la plèbe, le fonctionnaire est le *nec plus ultra* de l'aristocratie ; on doit régler jusqu'à l'heure de ses repas sur les nécessités de son auguste vie.

Comment la bureaucratie gouverne t-elle l'Espagne?

Des villes entières, épuisées par la centralisation, ne vivotent encore que grâce aux miettes de la table abondamment servie de Madrid. A Guadalaxara, Madrid accorde l'école militaire du génie, à Ségovie, l'école militaire d'artillerie, à Valladolid, l'école militaire de cavalerie, à Tolède, l'école militaire d'infanterie. Madrid

est obligé de faire ces sacrifices, ces distributions de reliefs pour ne point régner au milieu d'un désert.

Et quelle moralité chez ces bureaucrates ?

On me raconte comment dans une province on se libère du service militaire. Le conseil de révision n'existant pas, c'est l'alcade (maire) et le médecin qui désignent à leur gré les recrues ; il s'agit pour ne point être conscrit de verser 25 à 30 douros (cent cinquante francs) à l'un ou à l'autre des deux juges. — Et il est, mon malheureux interlocuteur, il est dans un grand émoi : car, par ordre supérieur, on rafle tous les hommes de son district, exemptés ou non, et son neveu, qui a un mètre quatre-vingts (exempté pour court de taille) va sans doute être obligé de partir pour Cuba. — Le pire c'est que ni le médecin, ni l'alcade ne parlent de rendre les vingt-cinq douros.

Passons à l'administration des postes. — Toute lettre soupçonnée de contenir quelque valeur, même très minime, des timbres-poste, par exemple n'est certainement jamais remise à son destinataire ; car les employés des *correos* ont un flair et un toucher tout spécial pour reconnaitre les bonnes aubaines. — Un Français de mes amis a eu successivement trois lettres décachetées, parce que ces lettres contenaient des échantillons de soie dont le moelleux avait tout naturellement évoqué l'idée de billets de banque.

Aussi, la loi espagnole a-t-elle dû prescrire des formalités très sévères pour protéger les lettres chargées ; l'enveloppe, la lettre et les valeurs seront cousues d'un double fil rouge dont le nœud sera scellé. Un jour, je ne pus envoyer une lettre chargée à huit heures du soir, parce que, me dit l'employé, les règlements s'opposent à l'enregistrement d'une lettre après le coucher du soleil ; il est de toute nécessité que cette opération ait lieu à « la lumière naturelle ».

Les fonctionnaires des postes sont d'ailleurs passés maîtres en l'art de décacheter les lettres, sans qu'il y paraisse ; aucun secret ne leur est inconnu. Si les cachets ne sont point sur l'extrémité des diagonales de l'enveloppe, ils introduisent dans l'enveloppe un instrument semblable aux clefs de boîtes à sardines, mais plus long, ils pincent la lettre et son contenu, la rou-

lent et la sortent, l'allègent des billets de banque, la réintroduisent et la déroulent, la dépincent et la remettent au destinataire, non sans avoir remplacé par un papier quelconque les billets de banque, pour que le poids y soit,

Quelquefois, avec une cire molle qui se durcit ensuite, ils prennent l'empreinte des sceaux, brisent les cachets, ouvrent la lettre, la recachettent et la scellent avec la cire molle durcie. Quand il y a deux ou trois timbres de poste l'un à côté de l'autre, ils les décollent, coupent l'enveloppe, la vident, puis recollent les timbres sur la coupure.

Je connais un Français, qui, de passage à Séville, reçut une lettre recommandée, contenant deux mille francs. Pendant le trajet, les deux mille francs étaient disparus ; comme la lettre était simplement recommandée, il était impossible de réclamer ; on n'eût obtenu pour tout dédommagement que cinq cents francs d'amende... à l'envoyeur.

Autant est admirable le libéralisme anglais — habeas corpus, liberté individuelle, restriction du fonctionnarisme à sa plus simple expression, représentation réelle et sincère du pays dans le Parlement, en un mot self government — autant est méprisable le libéralisme espagnol ou italien, qui n'est que l'exploitation d'une nation par une bureaucratie parasite et voleuse. Bon plaisir pour bon plaisir, j'aimerais mieux celui d'un Empereur des Russies, il est franc, au moins celui-là, sa nécessité dans des pays primitifs excuse son arbitraire, absout son intolérance. — Le bureaucratisme espagnol n'a jusqu'à présent à son actif que les révolutions, les pronunciamentos de ce siècle ; il essaie de dénationaliser l'Espagne, de la cosmopoliser, d'en extirper l'âme, de rompre avec l'esprit populaire ; le résultat, c'est la haine et le goût de l'anarchie succédant à l'ignorance et à la résignation, le fanatisme toujours haïssable des révolutionnaires et des dynamiteurs succédant aux fanatisme quelquefois bienfaisant des simples et des patriotes.

Le rêve du libéral, suivant le mot de la spirituelle Fernan Caballero, c'est de transformer chaque Castillan

en « archiprêtre de Saint-Positif ». — Jusqu'ici on a bien vu, grâce au bureaucratisme triomphant, l'Espagne perdre de ses anciennes vertus, on n'en voit point surgir de nouvelles.

Une décomposition plus complète menace la société espagnole ; les cadres anciens ont été brisés, mais il reste encore de vieilles idées qui maintiennent la plèbe dans le devoir. Or ces vieilles idées sont battues en brèche chaque jour par le socialisme anti-clérical.

Puisque vous ne pouvez rien, socialistes, rien, rien, pour la félicité matérielle de ces malheureux, laissez-leur leurs curés, leurs moines, leur Sant Iago. — Les curés abuseraient-ils de leur crédulité, ils leur donnent du moins quelque chose en retour. En échange du tribut qu'ils prélèvent, il leur font supporter patiemment la vie, il les font consentir à toutes les misères, à condition que plus tard, après leur mort, ils seront avec Sant Iago assis à la droite de Dieu. Si le curé est une sangsue, c'est une sangsue qui rend la santé.

Pour ainsi décréditer les prêtres, pour hurler que leurs consolations ne sont que des chimères, avez-vous donc — gens trop fortunés, — tant de bonheur en réserve que vous puissiez en semer par toute la terre ? j'en réclame alors aussi un peu pour moi de votre bonheur, je veux prendre part à la distribution.

Si un jour, ces malheureux désillusionnés veulent la Révolution, si, poussés à bout par les souffrances à eux imposées par la bureaucratie, ils réveillent en leur âme ce désir de bataille qui sommeille au fond de tout Espagnol, qu'ils meurent au moins consolés par un idéal, quand ils mourront frappés de balles. Qu'ils ne soient point les soldats de l'anarchie et de l'athéisme, qu'ils soient plutôt les soldats de don Carlos, qu'en agonisant ils espèrent au moins en un monde meilleur et non désespérés, sans idéal, torturés par la haine.

A défaut de compassion, un peu de sagesse ; suppliez plutôt les prêtres de multiplier leurs prêches — votre conduite est si inexplicable que des sceptiques seraient tentés de dire avec les prêtres que c'est le diable lui-même qui vous pousse, vous conseille.

Laissez au moins à cette plèbe abandonnée, laissez-lui au moins ses illusions, si tant est que sa foi ne soit

qu'illusions. Ne la forcez point à devenir athée. Quand même il serait certain qu'il n'y a point de Dieu, mieux vaut pour elle de croire qu'il y en a un. L'homme a t-il donc tort de se considérer comme le centre du monde — la terre, le soleil, les étoiles ? — si petit qu'il soit, il est, après tout, la plus grande chose de la création : le dernier des paysans, n'est-il point plus grand et plus vaste que l'infini des cieux où nulle part peut-être il n'y a de pensée ?

Ce qui maintient encore la société espagnole, c'est donc moins un lien social qu'un lien religieux ; c'est aussi une fiction, le Roi — mais si le Roi venait à être détrôné, laissant le pouvoir suprême aux disputes des intrigants, si les prêtres venaient à perdre l'influence morale comme ils ont perdu l'influence matérielle, il n'y aurait plus place que pour l'anarchie ; car les trois forces sociales, Moines, Soldats, Roi, qui ont fait la force de l'Espagne d'autrefois, se sont effondrées ; la puissance qu'ils se partageaient est passée aux mains de quelque chose d'irresponsable, d'insaisissable, la Bureaucratie.

Mais à côté de la bureaucratie naît peu à peu — principalement en Biscaye et en Catalogne — une classe patronale qu'il faut espérer devoir vite devenir assez forte pour relever enfin l'Espagne de la triste situation où elle est. Cette classe patronale se recrute en partie chez les peuples étrangers, de même que les patrons du moyen âge, les moines, qui, peut-on dire, se recrutèrent aussi au dehors ; car s'ils étaient Espagnols (ils ne l'étaient que trop même), l'institution dont ils faisaient partie, l'Eglise, était bien une chose extrinsèque à l'Espagne, une chose contingente qui n'est pas un produit nécessaire de cette race, mais qui pouvait être ou ne pas être ; or cette Eglise a joué en Espagne le rôle patronal. Les conditions du monde moderne ne lui permettent pas de continuer à jouer ce rôle ; les conditions du monde moderne ne permettent pas davantage aux bureaucrates de le jouer. Les moines ont au moins été, en leur temps, des patrons utiles, tandis que les bureaucrates ne sont que de nuisibles parasites. Il faut de toute nécessité un autre mode de patronat : ce mode de patronat, c'est le patronat actuel de l'Angleterre, des

Etats-Unis, le patronat qui ne vit pas aux dépens de la plèbe, mais qui aide la plèbe à vivre ; c'est le patronat des mines de Bilbao, d'Oviedo, de Rio-Tinto, de Tharsis, de Carthagène — toutes mines appartenant aux Anglais — c'est le patronat que beaucoup de Français exercent à Barcelone, beaucoup de Belges, beaucoup de Suisses, beaucoup d'Allemands. Mais à quoi bon énumérer les conquêtes pacifiques de ces races ? il suffit de constater le fait : ce fait est d'ailleurs, sinon pour le plus grand bien de l'intégrité de la nationalité espagnole, du moins pour le plus grand bien du peuple espagnol ; car l'Espagne, sans les étrangers, courrait le risque, à la prochaine tourmente, de devenir — ce qu'elle eût été jadis sans l'Eglise — un Maroc européen.

GEORGES LAINÉ.

PORTRAITS IMAGINAIRES [1]

SÉBASTIEN VAN STORCK

—

C'était une scène hivernale, par Adrien Van de Velde ou par Isaac Van Ostade. Toute la délicate poésie et tout le confort délicat de la saison du gel était dans les branches sans feuilles, devenues de l'argent, les vêtements fourrés des patineurs, le ton chaud des façades en briques rouges sous la gaze du blanc brouillard, les lueurs du pâle soleil sur les cuirasses des soldats à cheval s'éloignant vers l'arrière-plan. Sébastien van Storck, sans conteste le plus gracieux parmi toute cette multitude en patins qui se mouvait comme un dédale sans fin sur la vaste surface glacée de la prairie couverte d'eau, aimait surtout cette saison de l'année pour son expression de parfaite impassibilité ou tout au moins de parfaite quiétude. La terre était, ou semblait être, au repos, avec cet inanimé du sommeil qui plaisait au caractère particulier du jeune homme. Le lourd été, tandis qu'il dessèche les prairies maintenant étendues mortes sous la glace, met en action toute une vie d'afflux et de lutte qui, si elle brillait très plaisamment roussâtre et jaune pour le peintre Albert Cuyp, semblait tout près de suffoquer Sébastien Van Storck. Pourtant, malgré son appréciation du national hiver, Sébastien n'était pas entièrement hollandais. Sa mère, d'origine espagnole et catholique, avait apporté une richesse de couleur et de forme à la saine fraîcheur

(1) *Imaginary Portraits*, by Walter Pater. London, Macmillan and C°.

de la physionomie hollandaise qui devait préserver sa jeunesse d'aspect bien plus longtemps qu'elle ne dure d'habitude chez les autres peuples. Cette expression mixte avait charmé l'œil d'Isaac Van Ostade, qui avait peint son portrait d'après un croquis fait à l'une de ces parties de patinage, avec sa queue d'écureuil en panache et son manchon de fourrure, dans tout le modeste charme de l'enfance. Lorsqu'il était revenu à la maison, récemment, de ses études dans une localité loin dans l'intérieur du pays, afin de réparer, sur le conseil de son tuteur, une certaine perte de robustesse, quelque chose de plus que cette joyeuse indifférence de la prime jeunesse avait passé. L'homme très docte qui soutenait, comme on l'alléguait, les doctrines d'une singulièrement nouvelle philosophie, ayant de la répugnance à troubler trop tôt la fine intelligence de l'élève qui lui était confié, avait jugé, peut-être, loyal de renvoyer à ses parents quelqu'un dont la subtilité très probablement le rendait capable de faire jaillir d'autrui n'importe quelle théorique lumière ; car la lettre qu'il écrivit insistait beaucoup sur l'intellectuelle intrépidité du jeune homme. « A présent, avait-il écrit, il est influencé plus par la curiosité que par le souci du vrai, conformément au caractère général de la jeunesse. Assurément, il diffère d'une façon frappante de ses égaux en âge par sa passion pour une vigoureuse gymnastique intellectuelle que l'indolence d'esprit de la plupart des jeunes gens trouverait intolérable, mais dans laquelle il montre une valeur qui, parfois, me fait croire que sa vocation finale pourrait être la carrière militaire ; car vraiment la tendance rigidement logique de son esprit toujours l'entraîne vers la pratique. Comprenez-moi bien ! A présent, il est ardent au seul point de vue intellectuel et il n'a marqué aucune préférence quant à une vocation dans la vie. Mais il me paraît être

pratique en ce sens que ses théorèmes donneront corps à la vie pour lui, directement; qu'il cherchera toujours, comme une conséquence logique, l'effectif équivalent de — la ligne d'existence qui sera l'adéquate continuation de — sa ligne de pensée. Cette intellectuelle rectitude, ou candeur, qui, à mon sens, possède en elle une sorte de beauté, a réagi sur moi-même, je l'avoue, avec une qualité scrutatrice.

Cette « qualité scrutatrice » en vérité, beaucoup d'autres personnes, des gens très loin d'être des intellectuels, l'ont expérimentée, une agitation de l'esprit dans son voisinage, singulièrement en désaccord avec le composé des manières et l'ambiance du jeune homme, si jalousement préservées.

Dans la foule de ceux qui regardaient les patineurs, suivant d'un œil satisfait les évolutions de Sébastien Van Storck, se trouvaient les mères pourvues de demoiselles à marier qui bientôt devenaient les soupirantes vers ce riche et distingué jeune homme présenté à elles comme arrivé maintenant à l'état d'homme fait par ses parents ravis. L'aristocratie hollandaise avait mis en avant toutes ses grâces pour s'harmoniser avec l'atmosphère de l'hivernal matin : et, caractéristique du temps, toute la tribu des peintres était là, en grand apparat, attendant les lumières et les ombres qu'ils aimaient le mieux. Les peintres formaient, en vérité, un corps important à cette époque, naturelle conséquence de la prospérité durement acquise par la nation ; ils l'aidaient à la pleine conscience de la géniale et pourtant délicate simplicité qu'elle aimait, pour laquelle elle avait combattu si bravement et était prête à combattre encore s'il le fallait contre l'homme ou contre la mer. Thomas de Keyser, qui comprenait mieux que personne cette espèce de bizarre néo-atticisme qui s'était fait jour

dans le monde, par-dessus l'étendue solitaire de ces marais salés, se demandait si vraiment son type le plus fin, tel qu'il se l'imaginait, pourrait être vu là, finalement l'aperçut vivant et se mouvant, dans la personne de Sébastien Van Storck et il exprima le désir de peindre son portrait. Le jeune homme, à sa surprise, quelque peu, déclina l'offre; pas gracieusement, fut-il pensé.

La Hollande, précisément alors, se reposait sur ses lauriers après ses longs démêlés avec l'Espagne, dans une courte période de complet bien-être, avant que des troubles d'une autre sorte vinssent à commencer. Que des temps plus sombres dussent réapparaître, était clairement senti par Sébastien le vieux, des temps comme ceux de Guillaume le Taciturne, avec leurs insensées luttes intestines qui réclamaient des personnalités similairement énergiques et offraient à celles-ci d'adéquates opportunités. Et c'était une résultante de son honnête génialité de caractère que d'admirer ceux qui « vont de l'avant » dans le monde. Lui-même, presque dès l'enfance, il avait été en contact avec les grands événements. Comme membre des Etats Généraux qui avaient reçu si durement les airs royaux de Frédéric-Henri, il avait assisté au Congrès de Münster et figure en évidence dans le tableau de Terburgh représentant cette assemblée qui avait finalement élevé la Hollande au rang de grande puissance. L'héroïsme avec lequel le bien-être national avait été établi était encore présent à la mémoire; l'air plein de sa réverbération, de son grand mouvement. Il y avait une tradition à maintenir; l'épée, en aucune manière, ne restant au fourreau. L'âge convenait encore à l'évocation d'une généreuse ambition; et ce fils, de qui les dons naturels permettaient tant d'espoir, pourrait jouer son rôle au moins comme diplomate, si la paix actuelle continuait. Le docte philosophe

n'avait-il pas déclaré que les dispositions de son élève le conduiraient toujours à la pratique ? Et, en vérité, le souvenir de ce Taciturne héros exerçait de la fascination sur le jeune homme. Lorsque, environ vers ce temps, Pierre de Keyser, le frère de Thomas, dévoila finalement la tombe de bronze et de marbre dans la Nieuwe Kerk à Delft, le jeune Sébastien fut au nombre des rares personnes présentes et goûta beaucoup la froide et abstraite simplicité du monument, si adéquate à la grande force abstraite et silencieuse du héros qui dormait là.

En absolu contraste avec cet abstrait et cette froideur en art, la demeure de Sébastien, la maison familiale des Storck — une habitation dont la façade survit encore dans l'une de ces patientes architectures de Jean van der Heyde — était, par son minutieux et actif bien-être, comme un abrégé de la Hollande elle-même avec toute la bonne fortune de son « florissant génie » réfléchi, spontanément, dans le goût national. La nation avait appris à se contenter d'une religion qui parlait peu ou ne parlait même point du tout de l'extérieur. Mais nous pouvons nous imaginer qu'une partie de l'esprit religieux avait passé, conformément aux lois de la transmutation des forces, dans le scrupuleux souci de netteté, dans la sévère, antique et conservatrice beauté des maisons hollandaises, dont le sens signifiait que la vie maintenue en elles par les habitants était normalement affection et pureté.

Les fleuristes les plus chercheurs de la Hollande se faisaient un devoir d'offrir au bourgmestre Van Storck les produits les plus choisis de leur talent pour le jardin étendu sous les fenêtres de chaque côté du portique et le long de la centrale avenue de hêtres anciens qui y conduisait. Naturellement cette maison, à un mille de la ville de Haarlem, devint un rendez-vous des peintres qui, en ce temps-là, se mêlaient librement à la haute

société, donnant et recevant des conseils sur le pittoresque domestique. Créatures de loisir — de loisir en ces deux sens — ils étaient l'approprié complément de la prospérité hollandaise telle qu'on l'entendait alors. Sébastien le vieux eût presque souhaité que son fils devînt l'un d'eux : c'était la meilleure situation après celle de publiciste influent ou d'homme d'état. Les Hollandais avaient précisément commencé à voir quel tableau était leur pays, — ses canaux, ses « boompjes», l'étendue largement éclairée de ses prairies sans fin; les milliers de lieues de ses rives singulières ; et leurs peintres, les premiers vrais maîtres du paysage pour lui-même, complétaient leurs informations en la matière. Ils apportaient la preuve, à tous ceux qui se souciaient de voir, de la puissance de coloration qu'il y avait dans ce pays supposablement triste. Par-dessus tout, ils développèrent ce goût ancien des Pays-Bas pour les intérieurs. Ces innombrables scènes de « genre » — conversation, musique, jeux — étaient en vérité l'équivalent de la lecture des romans à cette époque ; sa vie vraie, avec ses propres circonstances, réfléchie en différents degrés d'idéalisation, sans diminution du sens de la réalité, peut-on dire, mais avec un charme d'intérêt de plus en plus épuré et plus parfait. Montrant par eux-mêmes, comme tous ceux qui étudient leur histoire le savent, la bonne simplicité confraternelle de la vie de famille, ce fut l'idéal de cette vie que ces artistes dépeignirent; l'idéal du « chez soi » dans un pays où l'intérêt prépondérant de la vie ne pouvait pas être au dehors. De la terre terrestre — la vraie terre rouge du vieil Adam — c'était un idéal très différent de celui que les sacrés peintres italiens avaient évoqué de l'Italie, cependant, en ses meilleurs types, non sans une sorte de naturelle religiosité. Et, dans la création d'un type de beauté si national

et si naturel, les adorateurs de l'art purement hollandais pouvaient bien se dire que les Italianisants, tels que Berghem, Boll et Jean Weenix s'en allaient bien loin en campagne pour un résultat vain.

La fine organisation et l'aiguë intelligence de Sébastien eussent fait de lui un vrai connaisseur en art, à juger d'après les appréciations qu'il émettait dans ces assemblées des peintres que son père aimait tant. Mais, en vérité, les arts, c'est à peine s'il pouvait les tolérer. Pourquoi donc accroître par une production forcée et artificielle aux monotones afflux, aux monotones compétitions de l'existence ? Seulement, trouvant autour de lui tant d'art, il était forcé pour ainsi dire de s'y conformer, il lui fallait reconnaître et accepter en lui ce qui pouvait le moins heurter les tendances de son propre caractère ou même les faire progresser tant soi peu. Evidemment jaloux, en un certain sens, de ses intérêts intellectuels, il aimait la nature inanimée, — on eût pu le croire, — mieux que l'homme. Il n'appréciait aucunement, en vérité, les chauds bancs de sable de Wynants, ni ces restes fantastiques des anciennes forêts de Hollande qui survivent en Hobbema et en Ruysdael, encore moins les scènes hautement colorées de la bande académique de Rome, malgré l'échappée qu'ils fournissent vers une clairement respirable atmosphère. Car, quoique Sébastien van Storck refusât de voyager, il aimait le lointain, il percevait le sens des choses vues avec éloignement, qui nous emportent, comme sur les larges ailes de l'espace même, loin de notre actuelle ambiance. Sa préférence en matière d'art allait, conséquemment, vers ces perspectives à vol d'oiseau — un oiseau encagé sur ses ailes enfin — dont Rubens a le secret et plus encore Philippe de Coninck, dont quatre œuvres de choix occupaient les quatre

murs de sa chambre ; échappées visionnaires au nord, au sud, à l'est et à l'ouest vers une contrée large ouverte quoique, il faut le confesser, quelque peu morose. Pour le quatrième de ces tableaux il avait échangé avec sa mère un merveilleusement vivant Metsu qui lui avait été légué récemment et sur lequel elle était représentée. Ces tableaux constituaient les seuls ornements qu'il se permît. Du milieu de la maison active ou paraissant telle, encombrée de meubles et des jolis jouets de nombreuses générations, un long couloir conduisait le rare visiteur à un escalier tournant et (encore une fois à l'extrémité d'un long couloir) il se trouvait comme exclu de toute la Hollande causeuse et sous l'étreinte de cette quiétude merveilleuse qui est aussi possible en Hollande, à un si haut point d'intensité tout autour de lui. C'était ici que Sébastien pouvait se livrer, avec la seule espèce d'amour qu'il eût jamais ressenti, à la suprématie de ses difficiles pensées. Une sorte de place *vide !* Ici,—vous en aviez l'impression, — tout avait été mentalement établi par la résolution d'une longue équation dont le résultat s'exprimait ainsi : O = O. Ici l'on ne faisait ou peut-être l'on ne sentait rien ; on pensait seulement. En fait de créatures vivantes ne venaient là librement que des oiseaux, les oiseaux de mer spécialement, et, pour les attirer comme pour les retenir, il y avait aux abords des fenêtres toutes sortes d'ingénieuses inventions, telles qu'on en peut voir dans les scènes de Jean Steen et d'autres. Sans doute quelque peu de sa passion pour le lointain provoquait cette bienvenue offerte aux créatures de l'air. Une extrême simplicité dans leur manière de vivre était, vraiment, la caractéristique de plus d'un Hollandais distingué. — Guillaume le Taciturne, Baruch de Spinosa, les frères de Witt. Mais la simplicité de Sébastien van Storck était

sous certains rapports différente de celle-là et certainement n'avait rien de démocratique. Sa mère croyait voir en lui quelqu'un qui se débarrasse avec soin et peu à peu de toutes entraves, s'habituant graduellement à tirer parti de la moindre ressource, en vue d'une préparation pour un long voyage.

Le Bourgmestre Van Storck recevait une société d'amis, consistant principalement en ses peintres favoris, un soir d'été. On voyait arriver les invités à pied par le beau temps, quelques-uns accompagnés de leurs femmes et de leurs filles, se détachant sur le soleil couchant dont les rayons rouges tombaient sur les vieux arbres de l'avenue et les visages de ceux qui le long de cette avenue s'avançaient : Guillaume Van Aelst, esperant trouver des suggestions pour un tableau de fleurs parmi les fleurs exotiques qui orneraient la salle du banquet ; Gérard Dow, s'attendait à réjouir son œil, parmi tout l'éclat de ce luxe, du combat entre la lumière des chandelles et les rayons d'adieu du soleil ; Thomas de Keyser, résolu à dérober les traits du jeune Sébastien. Albert Cuyp était là qui, développant l'or latent en Rembrandt, avait apporté dans son Dordrecht natal toute une munificence de soleil aussi exotique vraiment que ces fleurs ou les tapis orientaux dont étaient couvertes les tables du Bourgmestre, avec Hooch, le Cuyp des intérieurs, et Guillaume Van de Velde, qui peignait des scènes de plages avec de joyeux vaisseaux de guerre, comme il les aimait pour le cabinet de son patron. Thomas de Keyser arrivait en compagnie de son frère Pierre, de sa nièce et du jeune M. Nicolas Stone d'Angleterre, élève de ce frère Pierre et qui, dans la suite, épousa la nièce. Car la vie des artistes hollandais était exemplaire au point de vue des relations domestiques et leur histoire renferme de nombreux exemples de fidélité mutuelle dans la mauvaise fortune.

Non moins exemplaires étaient les relations des artistes entre eux, faisant servir obscurément parfois le meilleur de leurs dons à peindre les simples accessoires dans le tableau d'un confrère, de telle sorte qu'ils arrivaient ensemble ce soir sans crainte aucune de gâter par des dissensions les interludes musicaux de Madame Van Storck dans le grand parloir d'arrière. A une certaine distance des autres invités, ensemble, trois d'entre eux, le fils, le petit-fils et le grand père, marchant lentement, arrivaient les Hondecoeter — Giles, Gysbrecht et Melchior. Ils conduisirent la compagnie, avant d'entrer dans la maison, par l'évanescent crépuscule, voir les curieuses volailles du Bourgmestre s'en aller au perchoir ; et il faisait presque nuit lorsque la salle du souper fut atteinte finalement. L'occasion était importante pour Sébastien et pour d'autres par lui. Car (était-ce la musique des duos ? se demandait-il le lendemain matin avec un certain déplaisir, en se rappelant tout cela, ou les capiteux vins d'Espagne versés à discrétion dans ces étroits mais profonds verres de Venise ?) ce soir, il approcha de plus près qu'il ne l'avait jamais fait Mademoiselle Van Westrheene, assise à côté du clavecin et apparaissant fraîche et vermeille dans sa robe de satin blanc, garnie de drap de vigogne d'un rouge éclatant.

Si gaiement tempérée, si chaude, était la vie, dans le pays dont Pline avait dit que c'était à peine de la terre ferme. Et, en vérité, la mer que Sébastien affectionnait tellement, et avec une si grande satisfaction et un sens de bien-être dans tout ce qui indiquait sa proximité, n'est jamais lointaine en Hollande. Elle envahit tout, se cache sous vos pieds, s'insinue par un réseau indéfini de canaux, (nullement ces chenaux précis que nous nous imaginons d'après le mot, mais de pittoresques rivières, avec leurs bords pleins de laîche et hantées

par d'innombrables oiseaux), sa fortuité se présente bizarrement même dans votre parc ou dans vos promenades sous bois ; le navire à voiles déployées apparaissant tout à coup parmi les grands arbres ou au-dessus de la muraille du jardin, où nous ne soupçonnions aucunement l'existence de l'eau. Les conditions de vie dans une telle contrée avaient en elles-mêmes un caractère de pathétique permanent et fort. Le pays partageait avec ses habitants l'incertain de la vie humaine individuelle ; et il y avait du pathétique aussi dans le labeur incessamment renouvelé et lourd dont la nécessité s'imposait pour maintenir le sol natal, labeur poursuivi avec abnégation complète, avec une lutte qui devait être poursuivie encore après que l'autre lutte avec l'Espagnol était terminée. Mais quoique Sébastien aimât d'aspirer, toutes proches, la mer et ses influences, de ces considérations-là il s'inquiétait peu. Dans sa passion de « Schwindsucht » — le mot nous manque — il trouvait plaisir à porter sa pensée vers cet élément irrésistible qui vous accorde l'espace d'un pied à peine dans le fléchissement du sable ; vers ces anciens lits de rivières disparues, ne survivant plus que comme chenaux plus profonds dans la mer ; vers ces restes d'une certaine ville d'autrefois qui, dans les limites de la mémoire des hommes, avait perdu le peu d'habitants qui lui restait et, avec ses tombes déjà vides, se dissolvait et disparaissait dans le flot.

Il arrivait, à l'occasion de marées exceptionnellement basses, que certaines remarquables reliques de l'autrefois fussent exposées à la vue sur la côte de l'île de Vleeland. Une charrette de paysan surpris par la mer tandis qu'il quittait le rivage avec de la marchandise ! — vous auriez pu le supposer, n'eût été l'élément gracieux dans sa construction — bois de charpente légère-

ment travaillé qu'une multitude d'attaches en cuivre reliait et adornait, comme un travail d'enfants simples, tandis que le rude et roide siège, ou trône, installé dessus, paraissait le distinguer comme un char d'état. Pour certains archéologues il évoquait l'écrasement par une grande tempête d'un des chefs du peuple primitif de Hollande, en attirail de gala. Mais c'était un autre point de vue que Sébastien préférait ; cette relique était funéraire, nommément, dans son but — l'ultime reste des funérailles solennelles, selon les rites anciens, d'un roi ou d'un héros, dont la tombe même avait disparu. — *Sunt metis metae!* Et avec cela lui vint cette bizarre imagination que lui-même aimerait d'être mort et de s'en être allé depuis aussi longtemps, avec une sorte d'envie pour ceux dont la disparition datait de si loin.

En des jours plus apaisés, il réfléchissait à ce que Pline racontait de ces primitifs aïeux, mais sans le dédain de Pline pour eux. Un Romain blasé pouvait mépriser leur humble existence, fixée par nécessité, d'âge en âge, et sans aucun désir de changement, comme « l'océan emplit ses eaux deux fois le jour, rendant incertaine la question de savoir si la contrée faisait corps avec le continent ou si elle appartenait à la mer ». Mais, pour ce qui le concernait, Sébastien trouvait de la poésie dans tout cela, se demandant quels devaient être les pensées du Hollandais d'autrefois tandis qu'il était à la pêche, avec des filets eux-mêmes en mailles d'herbes marines, comptant pour sa boisson sur la lourdeur des pluies et trouvant refuge, au moment de la montée du flot, dans les dunes, sous une petite hutte construite aériennement sur de grands pilotis, dont l'élévation se conformait à la hauteur de la plus forte marée, tel qu'un navigateur, pensait le docte écrivain, quand la mer était montée, comme un marin naufragé, quand elle

s'était retirée. Suivant l'imagination de Sébastien, il vivait avec de grandes étendue de lumière calme au-dessus et autour de lui, influencé par elles et, en un certain sens, vivant d'elles et sûrement se fût plaint grandement, à l'infinie surprise de Pline, si on en avait fait un citoyen romain.

Et certainement, Sébastien Van Storck ne félicitait point son pays du bonheur qui, selon les paroles d'un autre écrivain ancien, « lui avait accordé un génie aussi prospère ». L'incessante ingéniosité de ses compatriotes à faire et à maintenir de la terre ferme, là où la nature avait voulu que fût la mer, ressemblait plus à de l'industrie animale que ne l'avait jamais fait cette existence de leurs ancêtres. Arrière cette agitation bourrue, fiévreuse, indigne ! Arrière tous ces importuns motifs d'intérêt ! Et puis, son père qui disait : « Mon fils ! sois stimulé vers l'action ! » lui aussi, pensant à cette héroïque ardeur qui avait triomphé de la nature précisément là où la lutte avait été la plus difficile.

Pourtant, en vérité, Sébastien était pris par la simplicité d'une grande affection, mise au jour dans un incident de vie réelle dont il venait justement d'entendre parler. L'éminent Grotius ayant été condamné à la prison perpétuelle, sa femme résolut de partager son sort, uniquement allégé par la lecture de livres que lui envoyaient des amis. Les livres, finis, étaient renvoyés dans un grand coffre. C'est dans ce coffre que la femme enferma le mari et elle fut capable de répondre aux observations des soldats qui le portaient et se plaignaient de sa lourdeur avec un admirable sang-froid qu'elle conserva jusqu'à ce que le prisonnier fût en sûreté, elle-même restant pour faire face aux conséquences de son action ; et il y avait un caractère d'absolu dans cette affection qui amena Sébastien à méditer sur les forces pratiques

qui donnent une forme aux vies humaines. S'il se fût, en effet, tourné vers le pratique d'une carrière, c'eût été moins dans la direction de la carrière militaire ou de la vie politique que vers une autre espèce d'entreprise populaire chez ses compatriotes. Dans la vie ardente et brave de cette époque, si l'épée était remise un moment au fourreau, l'on partait en périlleuses expéditions vers les contrées de neige et de gel à la recherche de ce « passage du Nord-Ouest » pour la découverte duquel les Etats généraux avaient offert des récompenses considérables. Sébastien, de fait, trouvait du charme à s'imaginer ces pays silencieux, assoupis et enchantés de la glace pérennelle, comme dans l'art et dans la vie il pouvait toujours tolérer la mer. Amiral en chef de Hollande, peint par Van der Helst avec, comme arrière-plan, une marine par Backhuizen : parfois son père se le représentant ainsi.

Il y avait encore une autre espèce de caractère vers lequel Sébastien aimait à laisser vaguer, pour un temps, sans frein, ses pensées. Sa mère, à laquelle il ressemblait beaucoup extérieurement, était catholique du Brabant, avait eu des saints dans sa famille et, à plusieurs reprises, l'esprit de Sébastien avait été occupé par de la songerie vers la vie monastique, sa quiétude, sa négation. Le portrait d'un certain prieur chartreux qui, de même que la fameuse statue de saint Bruno, le premier chartreux, dans l'église de Santa Maria degli Angeli à Rome, s'il eût eu le don de la parole, aurait dit : « Silence ! » tenait étrangement compagnie aux visages peints d'hommes publics. Une grande dispute théologique faisait alors rage en Hollande. De graves ministres de la religion s'assemblaient parfois, comme dans la scène peinte par Rembrandt, dans la maison du Bourgmestre, et une fois, non cependant en leur compagnie, vint

un jeune prêtre juif de réputation, Baruch de Spinosa, avec lequel, le plus étonnamment du monde, Sébastien se trouva sympathiser, rencontrant à mi-chemin les idées avancées du jeune juif, pour la confirmation des siennes propres ; et il ne savait pas que son visiteur, très habile à manier le crayon, avait, au cours d'une causerie, pris un croquis de lui sur une feuille volante de son carnet de notes. Attentif à ces troubles théologiques dans l'air autour de lui, il se refusa à être touché par eux, les considérant essentiellement comme une dispute sur des matières peu importantes, anticipant un fugitif regret qui peut avoir visité bien d'autres esprits depuis, à savoir le regret que le vieux, pensif et routinier catholicisme qui avait accompagné les premières luttes pour l existence de la nation et l'avait consolée dans celles-ci, lui eût été enlevé. Et, quant à lui-même, ce qui l'impressionnait dans cet ancien catholicisme, c'était une sorte d'assoupissement en lui — un pouvoir berceur — comme celui de la monotone musique d'orgue que la Hollande, catholique ou non, aime encore toujours tellement. Mais ce qu'il ne pouvait supporter dans la religion catholique, c'était son immanquable tendance vers le concret, les positives imageries d'une foi, si riche en personnes, en choses, en historiques incidents.

Rigidement logique dans la méthode de ses déductions, il atteignit la qualité poétique simplement par la hardiesse avec laquelle il concevait toute la sublime extension de ses prémisses. Le contraste était étrange entre la finesse minutieuse et presque mesquine de son ambiance personnelle — tout le convenu élégant de la vie, dans cette grandissante famille hollandaise — et la froideur mortelle d'un tempérament dont les tendances intellectuelles semblaient nécessiter la fuite immédiate hors de tout ce qui était positif. Il semblait,

si l'on peut dire, être amoureux de la mort ; préférant l'hiver à l'été, ne trouvant une influence tranquillisante que dans la pensée de la terre sous nos pieds, perdant peu à peu son ancienne chaleur cosmique ; regardant avec charme comment leurs couleurs s'évanouissaient des choses, et comment le long banc de sable dans la mer, qui avait été le rempart d'une ville, était emporté à son tour. Quelqu'un qu'il connaissait, un jeune poète pauvre qui, n'ayant dans ses poches que la rémunération imaginative ou même purement potentielle de ses manuscrits, se fût emparé, s'ils eussent été à sa portée, des élégants dehors de la vie, considérait le fortuné Sébastien, possesseur de tant de possibilités de cette sorte et pourtant simplement enclin à les dispenser, comme une créature assurément déconcertante et sans agrément. Très peu de personnes, discernant à demi ce qu'il y avait dans son esprit, eussent voulu pouvoir partager son intellectuelle lucidité et trouvaient une espèce de beauté dans ce jeune enthousiasme vers l'abstraction d'un théorème. Les extrêmes se touchant, son froid et calme détachement de tout ce qui est le plus attirant pour les esprits ordinaires en vint à avoir la puissance d'une grande passion.

Et, pour la plupart, les gens l'avaient aimé, sentant instinctivement qu'il devait exister quelque part une justification de cette différence entre eux-mêmes et lui. On eût dit quelqu'un en mal d'amour : ou c'était une affection intellectuelle, telle qu'on en invoque comme un cas d'empêchement, de même qu'une maladie corporelle, et cela donnait parfois une douceur résignée et touchante à ce qu'il faisait ou disait. Une fois seulement, dans un moment d'excitation populaire qui, à cette époque, était aisée à provoquer en Hollande, il y avait eu un certain groupe de personnes qui

l'auraient fait mettre sous les verroux comme mal intentionné et peut-être conspirateur vis-à-vis de la chose publique. Un seul traître pouvait couper les digues en une heure de temps, dans l'intérêt de l'Angleterre ou de la France. Ou, avait-il déjà commis quelque acte de lèse-patrie, celui qui était si anxieux de n'exposer aucun écrit de sa part qu'il laissait jusqu'à ses lettres sans les signer et qu'il y avait de petits stratagèmes pour avoir des spécimens de sa belle écriture ? Car, avec toute l'inspiration de son mysticisme, il était persistant, tandis que passaient sans faire de bruit les heures, à laisser tous les inévitables détails de la vie au moins en ordre, en équation. Et toutes les singularités parurent être résumées dans son refus de prendre place parmi le groupe de famille en grandeur nature (« très distingué et très soigné », — remarque un critique moderne à propos de l'œuvre), peint aux environs de ce temps-là. Sa mère lui fit des remontrances à ce sujet : elle dut ressentir, un peu glacialement, le néant de l'espoir et plus que la due mesure de froid dans les choses pour une femme de son âge, en la présence d'un fils qui désirait seulement s'évanouir hors du monde comme un souffle, et elle suggéra le devoir filial. « Bonne mère, répondit-il, il y a des devoirs envers l'intellect également, que les femmes ne peuvent que rarement comprendre. »

Les artistes et leurs femmes étaient venus encore une fois souper chez le Bourgmestre Van Storck. Mlle Van Westrheene était aussi présente, avec sa sœur et sa mère. La jeune fille, maintenant, était devenue très éprise de Sébastien ; et elle se trouvait parmi les bien rares personnes qui, malgré sa terrible froideur, l'aimaient pour lui-même. Mais, quoique de bonne naissance, elle était pauvre, tandis que Sébastien ne pouvait que voir combien étaient nombreux les désirs vers sa for-

tune. A la vérité, Mme Van Westrheene mère souhaitait marier sa fille dans le grand monde et mettait en œuvre toute son adresse pour cette fin, comme le font toutes les mères qui ont « des filles à marier ». Sa très saine fraîcheur de teint et d'esprit, sa beauté vermeille, quelques présents éclatants qui avaient passé, tout cela s'accordait avec la couleur de la maison même où ces personnes vivaient ; et pour un instant, la gaie chaleur que l'on peut ressentir dans la vie sembla venir très près de Sébastien, plus près encore et l'entoura. Entre temps, la jeune fille elle-même, prenant note de ce que, dans une précédente rencontre avec elle il avait déjà manifesté quelque inclination à répondre à la sienne et se disant que son père consentirait sans hésiter à un pareil mariage, elle le surprit soudainement par ces coquetteries et ces importunités, tous ces petits artifices de l'amour, qui souvent produisent de l'effet sur les hommes. Seulement pour Sébastien elles semblaient être l'opposé de cette nature absolue que nous attribuons à l'amour. Et, tandis qu'aux yeux de tous ceux qui l'entouraient ce soir, cette cour semblait lui promettre, bien précocement dans la vie, une sorte de tranquille bonheur, il en était à établir la situation en la rapportant strictement à cet idéal de calme indifférence intellectuelle, dont il était le défenseur juré. Placée dans la lumière froide et dure de cet idéal, la jeune fille, avec les intentions personnelles prononcées de sa mère et ses propres coquetteries même, qui emanaient d'une réelle affection, apportant cette chaleur de vie qu'on se figurait à l'avance si proche, paraissait vulgaire ! Et pourtant il se sentait engagé d'honneur ; on jugeait d'après l'attitude des personnes présentes qu'elle et eux le croyaient engagé. Il ne réfléchissait pas à la versatilité de cette notion d'honneur (établie, essentiellement, sur les concrètes et

minutieuses convenances des relations sociales) lui qui, cependant, en principe, accordait une si minime valeur à tout ce qui a un caractère relatif.

Les invités restèrent tard, animés, et célébrant pour ainsi dire des fiançailles par la richesse des vins. Seule la mère de Sébastien savait ; et, à cette heure avancée, tandis que la compagnie était ainsi intentionnellement occupée, elle prit à part le Bourgmestre et lui confia ses craintes, arrivées à leur plus haute intensité maintenant. Le jeune homme s'était glissé hors de la salle ; mais certainement pas avec Mademoiselle Van Westrheene, qui fut soudainement emmenée aussi. Et plus jamais elle ne réapparut dans le monde. Déjà, le lendemain, accompagnée de la rumeur que Sébastien avait quitté la maison, la nouvelle fut connue que le mariage attendu n'aurait point lieu. La jeune fille, en vérité, allégua une raison venant de son côté ; mais elle parut graduellement s'étioler après cela et pour tous ceux qui la voyaient était comme une personne se mourant d'une blessure d'amour-propre. Mais, pour dégager tout son cœur de pauvre jeune fille sur le point de quitter le monde, avant de devenir une *béguine*, elle confessa à sa mère la réception de la lettre — de la cruelle lettre qui l'avait tuée. Et, en effet, le premier manuscrit de cette lettre, écrite avec une très ferme netteté, la rejetant — l'accusant elle, si naturelle et simplement loyale ! de vulgarité, de grossièreté — fut retrouvé, fort singulièrement rattaché, à son dernier mot, au studieux recueil des abstraites pensées qui avait été la vraie occupation de la vie de Sébastien, dans la chambre où sa mère vint pour le voir le lendemain, avec les fragments épars de l'unique portrait de lui qui existât.

Le très net et très élaboré volume manuscrit dont cette lettre constituait la page finale (singulière

transition ! par laquelle un enchaînement de pensées abstraites tirait sa conclusion dans la sphère de l'action), permit complètement aux très rares personnes qui s'intéressaient à lui de jeter un regard, depuis longtemps désireux, dans la curiosité de son existence ; et je m'arrête juste ici pour indiquer en aperçu l'espèce de raisonnement par lequel, faisant de « l'Infini » son commencement et sa fin, Sébastien en était arrivé à considérer toutes formes définies de l'être, la chaude pression de la vie, le cri de la nature lui-même, comme n'étant rien de plus qu'une désagréable irritation à la surface de l'esprit unique et absolu, une pensée passagèrement vexatoire ou un mauvais rêve à son plus haut point d'impertinente importunité dans l'ardeur de la créature humaine.

Le volume était, en effet, une sorte de traité futur : — un enchaînement de pensées, dur, systématique, étroitement rivé, et cependant ces pensées étaient insérées dans les notations de faits d'un journal. Exempt de tout l'accidentel que comporte cette spéciale forme d'écriture avec ses inévitables détails de lieu et de temps, ce volume eût été jugé au point de vue théorique mathématiquement continu. Le déjà si las Sébastien n'eût peut-être jamais pris en main, ou accompli, ce détachement de pensers, dont chacun ayant son commencement en lui-même comme particulière et intime appréhension de tel jour ou de telle heure, semblait cependant protester contre cette disturbance, manifestait une répugnance à se séparer de ces accidentelles associations de l'histoire personnelle qui l'avait suggéré, et ainsi devint une purement intellectuelle abstraction.

La série débutait par le jeune enthousiasme de Sébastien pour une étrange et belle maxime du Docteur Baruch de Spinosa concernant l'Amour Divin :

— Ceux qui vraiment aiment Dieu ne doivent pas espérer être aimés en retour. — Par simple réaction contre une actuelle ambiance dont chaque détail tendait à faire de lui un égoïste fini, cette hardie assertion déterminait pour lui l'idéal du désintéressement intellectuel, le domaine de l'esprit impassionné, avec le désir de rejeter tout le subjectif et de laisser la pure raison parler.

Et ce que la pure raison affirmait en premier lieu, comme étant « le commencement de la sagesse », c'était que le monde n'est rien de plus qu'une pensée ou une suite de pensées : qu'il existe, en conséquence, uniquement dans l'esprit. La pure raison lui montrait, tandis qu'il fixait son œil mental avec une absorption de lui-même de plus en plus grande sur le phénomène de son existence intellectuelle, un tableau ou une vision de l'univers comme étant vraiment le produit — aussi loin que pouvait aller sa connaissance, de son propre et seul pouvoir pensant — de lui-même, là, pensant : comme étant zéro sans lui : et possédant une parfaitement homogène unité par ce fait. « Les choses n'ont rien de commun entre elles », disait l'axiomatique raison, « ne peuvent être comprises ou expliquées l'une par l'autre. » Mais à la pure raison les choses se découvraient comme étant, en leur essence, des pensées : — toutes choses, même les plus opposées, sont les transmutations d'un pouvoir unique, le pouvoir de penser. Tout n'est que pensée consciente. C'est pourquoi, d'autant plus exclusivement, il lui fallait servir l'esprit, servir le pouvoir intellectuel, se soumettre à sa seule direction, peu importe où il serait conduit. Toutes choses devaient être rapportées à lui et, peut-on dire, muées en termes intellectuels, chaque fois que leur valeur essentielle mériterait d'être fixée. « La joie — disait-il, devançant Spinosa — pour » la conquête de laquelle les hommes seraient prêts à

» tout sacrifier — n'est que le nom d'une passion » par laquelle l'esprit passe à une plus grande per- » fection ou à un plus grand pouvoir pensant ; de » même que la douleur est le nom de la passion » par laquelle il passe à une moins grande perfec- » tion ou à un moins grand pouvoir pensant. »

Remontant vers la source génératrice de ce créateur pouvoir de penser en lui, du mystère de son propre être intellectuel vers sa cause première, il réfléchissait, la seule chose que l'on pût faire, l'agrandissement de lui-même dans la vague région de l'hypothèse. De la sorte, quelques-uns, en tous cas, eussent expliqué les progressions de sa mentalité. Pour lui cette progression n'était rien moins que l'appréhension, la révélation de la plus grande et de la plus réelle des idées — la vraie substance de toutes choses. Lui, aussi, avec son existence vivement colorée, avec ce monde pittoresque et sensuel de l'art hollandais et de la réalité hollandaise autour de lui qui l'auraient certainement fait prisonnier de leurs couleurs, de leur gaie chaleur, de leurs luttes pour la vie, de leurs amours égoïstes et rusées, n'était qu'une passagère perturbation de l'unique pensée absolue, dont toutes choses, en vérité, quelles qu'elles fussent, le temps lui-même, les plus durables créations de la nature et de l'homme, tout ce qui ressemble le plus à de l'indépendante énergie, ne sont pas plus que de minuscules accidents ou affections : Théorème et corollaire ! Ainsi ils tenaient debout :

« *Il ne peut y avoir qu'une substance :* (corollaire) c'est la plus grave des erreurs de croire que le non-existent, le monde des choses finies, vues et senties, réellement existe : (théorème) : car, *n'importe ce qui est, n'est qu'en cela* : (corollaire pratique) : la sagesse, donc, consiste à hâter, autant que l'on peut, l'action des forces qui tendent à la restauration de l'équilibre, la calme surface de la pensée

absolue et immuable, à la *tabula rasa,* par l'extinction en soi de tout ce qui n'est que le corrélatif de l'illusion finie — par la suppression du moi. »

Dans l'isolement qui se faisait autour de lui, chose assez singulièrement surprenante, il se demandait s'il y avait, ou s'il y avait eu, d'autres êtres possédés des mêmes pensées, prêt à accueillir n'importe quel être tel comme un véritable compatriote. Et, en fait, il s'assura, précisément alors, en des lectures certes difficiles, mais qui par leur épuisant intérêt ressemblaient presque à un illicite plaisir, d'une sorte de parenté avec certains esprits antérieurs. L'étude de plus d'un aventureux théoricien d'autrefois satisfaisait sa curiosité comme le récit d'une hardie prouesse physique, par exemple, eût réjoui un homme sain. C'était une tradition — une constante tradition — cette pensée hardie qui était sienne ; un écho, ou la voix, comme une hantante récurrence, de l'âme humaine elle-même et, en cette qualité, scellée de naturelle vérité, à laquelle certains esprits ne pouvaient s'empêcher de prêter attention ; discernant également, s'ils étaient réellement sincères, sa pratique conclusion. — L'un seul est : et toutes choses à côté ne sont que ses passagères affections, qui n'ont aucune nécessité ou propre droit d'être.

Comme n'étant pas plus que de tels « accidents » ou « affections », certes, on a pu trouver, dans la circonférence de cet unique et infini créatif penseur, quelque place pour la joie et l'amour de la créature. Il y a eu des dispositions dans lesquelles cet abstrait théorème a seulement conduit à renouveler la valeur des intérêts finis autour de nous et en nous. Centre de chaleur et de lumière, véritablement rien n'a semblé être sous le toucher de son perpétuel été. Il s'est allié à la poétique ou artistique sympathie qui se sent défiée à connaître et à explorer d'autant plus intimement les formes variées de

l'existence finie, justement à cause de ce sens de l'esprit vivace qui circule par toutes choses — une minime parcelle de l'âme unique, dans le rayon de soleil, ou la feuille de l'arbre. Sébastien van Storck, au contraire, était déterminé, peut-être par quelque satiété transmise ou par une fatigue naturelle, vers l'issue opposée du dilemne. Pour lui, cet être abstrait et unique était le pâle soleil arctique, se découvrant au-dessus du niveau mort d'une mer glaciale, stérile et absolument solitaire. Le vivace désir de vie y était congelé. Ce qu'il devait admirer, et aimer s'il le pouvait, c'était « l'équilibre », le vide, la *tabula rasa*, en quoi malgré ces apparentes énergies de l'homme et de la nature, qui en vérité ne sont que des forces de désagrégation, réellement le monde était établi. Et, lui-même une simple circonstance dans la fatale série, en regard de qui l'argile du potier ne pouvait même pas servir de suffisante comparaison, il ne devait pas s'attendre « à être aimé en retour ». De prime abord, en vérité, il avait éprouvé une sorte de jouissance dans ses pensées — dans l'ardente poussée en avant, vers n'importe quelle conclusion, d'une sévère gymnastique intellectuelle, qui évoquait Euclide. Seulement, peu à peu, sous la glaciale influence de telles propositions, l'énergie théorique elle-même, et avec elle son ancienne ardeur pour la vérité, le souci de la traquer de proposition en proposition, fut par le froid banni hors de lui. En fait, la conclusion était là déjà, et aurait pu être prévue, dans les prémisses. Par une singulière perversité, il lui sembla que chacune de ces passagères « affections » — lui aussi, hélas ! parfois — essayait toujours d'être, de s'affirmer *elle-même*, de maintenir son isolé et minime moi, par une sorte de pratique mensonge dans les choses ; bien qu'à travers chaque incident de son hypothétique existence elle eût protesté que sa propre fonction était de mou-

rir. Sûrement ! ces transitoires affections troublaient la liberté, la vérité, le calme béatifique de l'égoïsme absolu qui ne pouvait, s'il le voulait, dépasser la circonférence de lui-même ; pour lequel, à certains moments, avec un sens fantastique de bien-être, il était capable d'une sorte de fanatique dévotion. Et ceux-là, concevait-il, étaient des moments de vraie clairvoyance théorique, dans lesquels, sous l'abstrait de la « perpétuelle lumière », il mourait à lui-même ; tandis que l'intellect, après tout, avait atteint une liberté propre par l'acte vigoureux qui l'assurait que, de même que la nature n'était qu'une pensée de lui-même, lui aussi n'était que la transitoire pensée de Dieu.

Non ! plutôt rien qu'une tache énigmatique seulement, une anomalie, sur cette conscience une, blanche, calme ! Son premier principe une fois reconnu, tout le reste, l'entière suite de propositions descendant vers la pratique conclusion sans cœur, devait se dérouler d'elle-même. Détachement : se hâter de là : replier tout son moi, comme un vêtement que l'on met de côté : devancer, par la force individuelle qu'il pourrait trouver en lui, la lente désagrégation par laquelle la nature elle-même nivelle les éternelles hauteurs : — là serait le secret de la paix, de la seule dignité, de la seule vérité pouvant exister dans le monde qui après tout était essentiellement une illusion. Pour Sébastien du moins, le monde, et les individualités comme lui, avait été dépouillé de toute fin effective. Les plus animés des objets finis, les dramatiques épisodes de l'histoire de la Hollande, les brillantes personnalités qui y avaient joué un rôle, cet art doré, qui nous entoure d'un monde idéal, au delà duquel le monde réel est certes discernable, mais éthéréalisé par le moyen qui le mène à nous : tout cela, pour la plupart des hommes une si puissante attache à l'existence, ne le faisait songer, lui, qu'à la fuite —

aux moyens de fuite — dans un monde sans forme et sans nom, complètement, également gris. L'accent même de ces objets, leur importunité pour l'œil, l'oreille, l'intelligence finie, n'était que la mesure de la distance entre eux et ce qui réellement est. Notre présence personnelle, la présence telle qu'elle est, des choses et des personnes les plus incisives autour de nous, ne pouvaient que diminuer d'autant ce qui réellement est. Restaurer la *tabula rasa*, donc, par un effort continu d'effacement de soi-même ! Positivement fier, parfois, de son curieux nihilisme bien raisonné, il ne pouvait considérer ce qu'on appelle les occupations de la vie que comme une temporisation insignifiante et ennuyeuse. Courbé sur le sacrifice de la riche existence possible pour lui, comme il eût été prêt à sacrifier celle d'autrui, pour la nue et formelle logique réponse à une question (jamais proposée à des intelligences complètement vaines), concernant les conditions et les tendances lointaines de cette existence, il ne se disait pas que si d'autres se fussent enquis avec autant de curiosité que lui le monde ne serait jamais arrivé aussi loin — que le fait d'être arrivé aussi loin était lui-même une grave exception à son hypothèse. Sa bizarre dévotion, s'essorant ou tombant dans le fanatisme, en une sorte de manie religieuse, avec ce qui était réellement une véhémente affirmation de son individuelle volonté, il avait formulé le devoir comme le principe devant retarder le moins possible le rétablissement de l'équilibre, le rétablissement de la conscience primitive — sa libération de ce rêve désagréable, bourru, indigne d'un monde, fait si mal, ou rêvé si faiblement — oublier, être oublié.

Et finalement ce sombre fanatisme, perdant l'appui de sa fierté pour se perdre dans la simple nouveauté d'un raisonnement si dur et si sec, se retourna contre lui, comme le fera toujours notre

fanatisme, en noire mélancolie. Le théorique ou imaginatif désir de hâter la marche lente du Temps était ressenti maintenant comme la fatigue physique qui laisse la lettre ou le livre inachevés, ou bien finit impatiemment, tout de suite, dans le seul but de finir, une importante occupation. Etrange chose ! que la présence pour l'esprit d'une métaphysique abstraction ait eu ce pouvoir sur quelqu'un si heureusement doué pour la réceptivité du monde sensible. Cela eût été à peine possible sans le concours de causes physiques avec les influences propres à une simple pensée. Le moraliste, en vérité, aurait pu noter qu'une espèce moins haute de fierté, la crainte morbide de la vulgarité, prêtait une force secrète à la prévention intellectuelle qui imaginait le devoir sous la forme de la renonciation à tous objets finis, sous la forme du dédaigneux refus d'être ou de faire quoi que ce fût de fini. Mais, outre cela, il était lisible dans ses propres admissions, de temps à autre, que le corps, suivant, comme c'est le cas pour les tempéraments puissants, le poids de l'esprit et de la volonté, l'intellectuelle consomption (si l'on peut dire), avait accompagné, avait accrû ou avait été accrû par, une disposition à la phtisie physique — par un simple accident physique, après tout, de sa constitution corporelle, qui aurait pu même suivre un autre cours, si un autre accident n'avait pas établi sa demeure parmi les hauteurs au lieu de l'établir sur le rivage. Est-ce uniquement le résultat d'une maladie ? se demandait-il parfois avec une soudaine défiance de sa force intellectuelle — cette croyance que moi-même, et tout ce qui m'entoure, tout cela n'est qu'une diminution de ce qui réellement est ? — cette mélancolie mauvaise ?

Le journal, avec cette « cruelle » lettre à Mademoiselle Van Westrheene arrivant comme der-

nier acheminement de cette rigide suite de théoriques déductions, circula parmi les curieux ; et les gens émirent leurs appréciations à ce sujet. Quelques personnes exprimèrent l'avis que de telles opinions devraient être suprimées par la loi ; qu'elles étaient, ou pouvaient devenir, dangereuses pour la société. Ce fut peut-être le confesseur de sa mère qui eut l'appréciation la plus juste. Le vieillard sourit, faisant observer combien même pour les esprits nullement superficiels, la simple enveloppe qu'elle porte altère l'aspect d'une familière pensée ; avec un sourire heureux, tandis qu'il ajoutait (réfléchissant que la vérité, telle qu'elle était émise dans la théorie de Sébastien, était dûment couverte par les propositions de sa propre croyance, et citant la favorite sagesse païenne de Sébastien d'après les paroles tombées des lèvres de saint Paul), « en Lui, nous vivons, nous nous mouvons, nous existons ».

Le lendemain, tandis que Sébastien s'échappait vers la mer, sous la longue et monotone rangée de moulins à vent, comparativement calme d'esprit — réaction de ce plaisant matin après la folie de la nuit précédente — il faisait de la lumière, ou tentait de faire de la lumière, avec quelque succès, de son ultime détresse. Il avait dû, certes, la considérer comme étant peu de chose, à être adéquatement mise en repos pour lui par certaines influences bien éprouvées de l'extérieure nature, dans une longue visite à l'endroit qu'il aimait le plus : une maison désolée, parmi les sables du Helder, l'un des anciens logements de sa famille, propriété, maintenant, plutôt, des oiseaux de mer, et presque entourée par l'usurpante marée, bien qu'il y eût encore des restes suffisants de fortes et douces choses autour d'elle, de quoi former ce qui pour Sébastien était le plus parfait jardin de la Hollande. Ici il pouvait faire « équation » entre lui-même et

ce qui n'était pas lui-même, et mettre les choses en ordre, afin de préparer ce délibéré et final changement dans sa manière de vivre que les circonstances si clairement nécessitaient,

Tandis qu'il était là, avec un ou deux taciturnes serviteurs, une soudaine saute de vent altéra, semble-t-il, en quelques heures sombres et tempêtueuses, le monde entier autour de lui. La force du vent se maintint pendant quatorze jours et son effet fut permanent ; de telle sorte que l'on put croire vraiment qu'un ennemi avait coupé les digues quelque part — un trou d'épingle suffisait pour naufrager le vaisseau de la Hollande, ou au moins cette partie, qui subit une invasion de la mer telle qu'il n'y en avait eu dans la province depuis un demi-siècle. Seulement, quand le corps de Sébastien fut trouvé, apparemment peu de temps après la mort, un enfant gisait endormi, chaudement emmailloté de lourdes fourrures, dans une chambre supérieure de la vieille tour, jusqu'où la marée avait presque monté ; quoique le bâtiment tint encore ferme et cependant avec des ressources de vie à profusion. Et c'est pour le salut de cet enfant, avec un grand effort, comme certaines circonstances paraissaient le démontrer, que Sébastien avait perdu la vie.

Ses parents étaient venus pour le chercher, craignant un suicide, et ils furent presque heureux de le retrouver ainsi. Un savant médecin, bien plus, tenta de réconforter sa mère en observant qu'en tout cas il serait certainement décédé avant peu, lentement, peut-être douloureusement, d'une maladie qui apparaissait alors dans le monde ; maladie produite par les brouillards de ce pays — des eaux, remarquait-il, pas à leur place, « là-haut, dans le firmament » — et dont les effets s'exerçaient sur les personnes rendues exagérément délicates de nature par suite du luxe moderne.

WALTER PATER.

Traduit de l'anglais par GEORGES KHNOPFF.

HYMNE

—

Le matin frémissait du chant des alouettes ;
Les nuages de l'aube étaient épars en l'air ;
Et le vent qui chantait emportait vers la mer
Les roses-thé, comme des envols de mouettes.

Je me levai ; j'ouvris ma fenêtre à l'aurore.
Des bosquets de lauriers neigeux et de lilas,
D'accablantes senteurs montaient vers mon front las,
Et des roses couvraient le marbre des amphores.

Toute la nuit, j'avais souffert de la tristesse.
Je ne savais ce que mon âme désirait,
Car depuis de longs soirs, solitaire, j'errais
Dans des landes intérieures de détresse.

Mais les ruisseaux chantaient la fraîcheur des eaux douces,
Qui mirèrent le ciel en flottant dans les prés,
Et qui reflètent maintenant l'exil des mousses
Et le balancement des dahlias pourprés.

Je suis sorti, joyeux de sentir ma poitrine
S'emplir du vent léger qui venait de la mer.
Des chants de matelots lointains traversaient l'air,
Et l'encens des thyms bleus brûlait sur les collines.

Pendant des heures j'ai couru dans les prairies.
Des frelons entouraient les bleuets tremblotants,
Et des frênes dressaient au seuil des métairies
Leurs torses où montait la sève du printemps.

Puis midi ruissela sur les blés ; les cigales
Cessèrent de rythmer le cantique des pins.
Les forêts s'étageaient comme des cathédrales,
Et des papillons noirs baisaient les romarins.

Et quand le soir tomba sur les prés d'anémones
Comme un fleuve de lys et de coquelicots,
J'ai senti battre en moi l'âme vierge des faunes
Dont les rires jadis faisaient trembler Echo.

Alors, j'ai fervemment adoré toute chose !
Ports goudronneux où les vaisseaux mirent leurs mâts
Dans une eau vacillante et que teinte de rose
Le ciel ensanglanté d'un furtif incarnat,
Collines dont les pins parfument l'atmosphère
D'une odeur de résine éparse dans le vent,
Et dont le sol fleurit de thyms et de bruyères
Roses comme l'aurore aux routes du Levant,
Ruches que le soleil fait brûler dans l'espace
Et dont le miel, porté par des abeilles d'or,
Flotte avec les rayons qui voilent les terrasses
Et moire de reflets l'eau brillante des ports,
Maisons de l'homme, ô temples blancs de la Pensée,
Portes closes sur le destin des inconnus,
Balcons de marbre où l'Espérance s'est lassée
D'attendre des passants qui ne sont pas venus,
Fleuves d'azur dont l'onde emporte les navires
Vers les marais salins, les palmes et les fruits
Que l'Orient pensif mûrit dans ses porphyres,
Sous les torrents du jour et les feux de la nuit,
Vergers de pampres et de fruits, rouges grenades
Qui saignent sur les mains captatrices, roseaux
Où le vent fait danser les cheveux des naïades
Dont les corps blancs se jouent toujours au fond des eaux,
Forêts de chênes et de pins, bois de platanes,
Demeures de l'esprit antique, bosquets noirs
Où Perséphone accroche aux rameaux des lianes
Ses bouquets de pavots pour endormir l'Espoir,
Oliviers où Pallas s'abrite au crépuscule,
Devant les champs d'avoine et les meules de blé
Bassins d'eau tiède où se mirent les libellules,
Coteaux brûlés et noirs aux pampres étoilés,

Où le sang de Bacchus ruisselle en chaque vigne
Et gonfle les raisins sous leurs feuillages verts,
Horizons d'or, émus du passage des cygnes
Qui promènent leurs vols au-dessus de la mer,
Et toi, vaste Océan, qui déferles ta houle,
Et jettes ton écume argentée aux récifs,
Et toi, sauvage mer, qui pleures et qui roules
Vers les dunes de sables et les rocs convulsifs,
Mon âme avec ferveur a célébré vos formes,
Et chanté, vers le soir, la palingénésie
Qui vous fait vivre, mer, fleuves et forêts d'ormes,
Comme vous, thyms, d'où monte une odeur d'ambroisie !

EDMOND JALOUX.

Août 1896.

SVR LA LANGVE FRANÇAISE ★ LA DÉFORMATION VERBALE CONSIDÉRÉE COMME FORCE CRÉATRICE [1]

Nous ne connaissons pas dans leur texte vrai les écrits latins antérieurs au IVe siècle, car ils furent, à cette époque, récrits en langage moderne, purgés de tout ce qui semblait archaïque dans les mots, dans la syntaxe. Il est très probable que le Virgile que nous lisons ressemble à ce qu'aurait pu être Villon réduit au style et au goût de Malherbe, ou à ce qu'est devenu sous la plume des copistes du XVe siècle le rude Joinville du XIIIe. Ainsi l'on nous habitua à considérer comme les chefs-d'œuvres de la littérature latine des œuvres retouchées et qui doivent leur forme pure et agréable à la collaboration commerciale des libraires du temps de saint Jérôme. Mais, comme cette duperie dure depuis environ quinze siècles, nous y sommes si bien asservis que si, par hasard, on retrouvait en quelque Pompéï un authentique manuscrit de Cicéron, les épigraphistes seuls en voudraient tenir compte : la majorité des humanistes continuerait à cataloguer les nuances qui donnent une suprématie incontestable de langue à des œuvres entièrement remises à neuf vers un moment où il est convenu que la décadence de la langue latine est déjà très avancée.

Jusqu'à ce quelles aient atteint leur plus haut point de valeur commerciale, les langues littéraires se transforment avec une grande rapidité. Mais dès que la littérature d'une époque se répand au point de devenir quasi universelle, la transformation de la langue tend

(1) A propos du livre de M. Emile Deschanel, *Les Déformations de la langue française* : Paris, Calmann Lévy, 1898.

à se ralentir, parce que les œuvres écrites dans le ton déjà connu de tous sont celles qui doivent être le mieux accueillies par le plus grand nombre des lecteurs. C'est vers le IVe siècle que la littérature latine acquit sa plus large expansion ; c'était une époque d'inquiétudes et de controverses ; deux grandes idées luttaient pour la conquête du monde, et quand deux idées sont en lutte, elles combattent au moyen de l'écriture. Des gens se mirent à lire qui n'avaient jamais lu ; Rome expédiait le pour et le contre dans tout le monde civilisé. Alors seulement commença pour le latin cet état de fixité qui dura jusqu'à sa mort définitive, après la longue traversée du moyen âge : il y a beaucoup moins loin de Prudence à Adam de Saint-Victor que de Térence à Prudence.

La langue française, après plusieurs crises dont elle était sortie renouvelée et dégagée, s'éleva à une telle fortune littéraire qu'elle en fut immobilisée pendant plus d'un siècle, pendant cent cinquante ans, puisque les poètes de l'an 1819 sont encore sous la domination exclusive de Racine et de Boileau. A ce moment le romantisme a rouvert les canaux de la sève, — et le romantisme dure encore. Nous sommes donc dans une période de vie linguistique et peut-être à un moment très critique, car il s'agit de savoir si le peuple d'aujourd'hui a assez de souplesse et de curiosité d'esprit pour suivre une évolution qui se fait au-dessus de lui et que nos gérontes et nos mandarins lui cachent avec une jalousie de censeurs et de jésuites. Il est à craindre que la littérature, devenue un art d'autant plus hardi qu'il trouve en autrui moins d'accueil, d'autant plus insolent qu'il voit diminuer ses chances de plaire, d'autant plus ésotérique qu'il sent se raréfier autour de lui l'air intellectuel, il est à craindre qu'au lieu de tendre toujours vers de nouvelles frontières, la littérature ne soit destinée à se resserrer en de petites enceintes ponctuées dans le monde, comme un semis d'oasis.

Mais il s'agit de la langue plus que de la littérature, de l'instrument et non des œuvres de l'ouvrier, et je voudrais rechercher, puisque l'occasion s'en présente, si l'instrument est toujours bon, et si, parmi ce que M. Deschanel appelle des déformations, on ne pourrait

pas trouver, aussi bien que des signes de vermoulure, des marques de vitalité et tout un système de feuilles et de fleurs.

La langue française, qui ne semble pas destinée à subir prochainement de graves transformations, est cependant loin de la grande époque de stabilité que certaines langues atteignent avant de mourir. Elle vit, donc elle se différencie constamment. Si on la considère à des moments distants d'un demi-siècle, on trouve toujours que le dernier moment est en état de transformation, ou, puisqu'on pose le mot en principe, de déformation ; comparée au moment précédent, la période ultime semble bien plus bouillonnante, bien plus désordonnée. C'est que toute nouveauté verbale n'acquiert que lentement et souvent après de très longues années sa place définitive dans les habitudes linguistiques. Ce qui était déformation en 1850 est devenu aujourd'hui le principe d'une règle par quoi nous jugeons des déformations actuelles. L'histoire d'une langue n'est que l'histoire de déformations successives, presque toujours monstrueuses, si on les juge d'après la logique de la raison ; — mais la faculté du langage est régie par une logique particulière : c'est-à-dire par une logique qui oublie constamment, dès qu'elle a pris son parti, les termes mêmes du problème qui lui était posé. Du conflit des idées elle tire une idée nouvelle, qui ne doit aux idées d'où elle sort que parfois les lettres qui forment leur commune armature ; la langue transporte à volonté l'idée de *rouge* au mot *noir*, ou l'idée de *tuer* au mot *protéger* : et cela est très clair et très logique.

On peut d'ailleurs, d'une façon générale, accepter l'idée de déformation et l'identifier à l'idée de création. La déformation est, du moins, une des formes de la création. Créer une idée nouvelle, une figure nouvelle, c'est déformer une idée ou une figure connue des hommes sous un aspect général, fixe et indécis. La déformation est une précision, en ce sens qu'elle est une appropriation, qu'elle détermine, qu'elle régit, qu'elle stigmatise. Tout art est déformateur et toute science est déformatrice, puisque l'art tend à rendre le particulier tellement particulier qu'il devienne incomparable,

et puisque la science tend à rendre la règle tellement universelle qu'elle se confonde avec l'absolu. La biologie ne déforme pas moins la vie pour expliquer la vie que la sculpture ne déforme Moïse pour expliquer Moïse. A vrai dire, nous ne connaissons que des déformations ; nous ne connaissons que la forme particulière de nos esprits particuliers.

Pour qu'il fût permis de considérer comme véritablement déformés certains modes verbaux, il nous faut d'abord instituer les règles d'une faculté que nous ne connaissons que par ses résultats. Ne portant que sur les différences, nos règles sont nécessairement caduques ; nous comparons infatigablement l'orange nouvelle au fruit de l'an passé et nous sommes portés à condamner comme incongrue celle qui est encore à moitié verte et qui agace les dents. Mais l'homme spontané, peuple ou poète, a d'autres goûts que les grammairiens, et, en fait de langage, il use de tous les moyens pour atteindre à l'indispensable, à l'inconnu, à l'expression non encore proférée, au mot vierge. L'homme éprouve une très grande jouissance à déformer son langage, c'est-à-dire à prendre de son langage une possession toujours plus intime et toujours plus personnelle. L'imitation fait le reste : celui qui ne peut créer partage à demi, en imitant le créateur, les joies de la création.

Le mot nouveau, l'assemblage inédit de syllabes, l'expression neuve ont un tel charme pour l'homme inculte ou moyennement lettré que cela a toujours été une des charges de l'aristocratie de modérer la transformation du langage. En l'absence d'une autorité sociale et littéraire à la fois, les langues se modifient si rapidement que le vieillard ne comprend plus ses petits-enfants. Nous ne sommes pas exempts, dans notre société, de malentendus analogues, et il y a des mots qui, prononcés par deux générations éloignées de quelque vingt ans, se prononcent selon des significations absolument divergentes. Cela est inévitable et cela est bien, puisque c'est conforme aux lois du mouvement et de la vie. Mais chez les peuples enrichis d'une littérature, la langue est d'autant plus stable que la littérature est plus forte, qu'elle nourrit un plus grand nom-

bre de loisirs et de plaisirs ; à un certain moment, la tendance à l'immobilité ou les ondulations rétrogrades d'un langage rendent parfois nécessaire une intervention directrice dans un sens opposé, et l'aristocratie intellectuelle, au lieu de restreindre la part du nouveau dans la langue, doit au contraire souffler au peuple abruti par les écoles primaires les innovations verbales qu'il est désormais inapte à imaginer.

Un peuple qui ne connaît que sa propre langue et qui l'apprend de sa mère, et non des tristes pédagogues, ne peut pas la déformer, si l'on donne à ce mot un sens péjoratif. Il est porté constamment à la rendre différente ; il ne peut la rendre mauvaise. Mais en même temps que les enfants apprennent dans les prisons scolaires ce que la vie seule leur enseignait autrefois et mieux, ils perdent sous la peur de la grammaire cette liberté d'esprit qui faisait une part si agréable à la fantaisie dans l'évolution verbale. Ils parlent comme les livres, comme les mauvais livres, et dès qu'ils ont à dire quelque chose de grave, c'est au moyen de la phraséologie de cette basse littérature morale et utilitaire dont on souille leurs cerveaux tendres et impressionnables. L'homme du peuple ne diffère pas de l'enfant, mais plus hardi il se réfugie dans l'argot et c'est là qu'il donne cours à son besoin de mots nouveaux, de tours pittoresques, d'innovations syntaxiques. L'instruction obligatoire a fait du français, dans les bas-fonds de Paris, une langue morte, une langue de parade que le peuple ne parle jamais et qu'il finira par ne plus comprendre ; il aime l'argot qu'il a appris tout seul, en liberté ; il hait le français qui n'est plus pour lui que la langue de ses maîtres et de ses oppresseurs.

Cependant cette situation est loin d'être générale et, à défaut du bas peuple, il reste assez de bouches françaises pour que l'envahissement de l'argot ne puisse, de longtemps, être considéré comme un danger. Il ne faut pas d'ailleurs mépriser absolument l'argot ; la vie argotique d'un mot n'est souvent qu'un stage à la porte de la langue littéraire ; quelques-uns des mots les plus « nobles » du vocabulaire français n'ont pas d'autre origine ; en trente ans une partie notable du dictionnaire de Lorédan Larchey a passé dans les dictionnaires classiques.

M. Deschanel trouve donc que « la langue française, si belle, va se corrompant ». C'est assez juste, mais il a négligé d'appuyer cette opinion d'exemples solides ; il ne fait allusion ni à l'invasion grecque, ni à l'invasion étrangère ; la déformation, telle qu'il l'a sentie, est tout à fait bénigne et parfois bienfaisante. Sa délicatesse de vieux lettré plein de belles-lettres classiques est un peu craintive et vraiment pessimiste. Il répète trop volontiers la plainte timorée de Lamennais : « On ne sait presque plus le français, on ne l'écrit plus, on ne le parle plus », — plainte qui ne veut rien dire, sinon : le français étant une langue vivante se modifie périodiquement et aujourd'hui, en 1852, on ne lit plus et on n'entend plus le même langage qu'en 1802, alors que j'avais vingt ans. Il paraît que M. Scherer s'est, lui aussi, lamenté sur « la déformation de la langue française », mais la langue française, de son côté, n'a pas toujours eu à se louer de ses rapports avec M. Scherer, — et tout cela est un peu ridicule.

La déformation par changement de sens, que M. Deschanel réprouve, est quelquefois défavorable et quelquefois utile. C'est un moyen dont la langue se sert pour utiliser un mot qui vient de se trouver sans emploi ; ainsi quand le mot *retraité* eut remplacé le mot *émérite*, celui-ci prit la signification de *habile, expert* et Balzac la vulgarisa. Quel mal y a-t-il à ce que *excessivement* ait pris le sens de *extrêmement*, ou que le mot *potable* s'achemine vers la signification générale de *convenable ?* Les mots ne sont en eux-mêmes que des sons indifférents, rudes ou amènes ; ils n'ont qu'une valeur esthétique ; ils sont aptes à se charger de toutes les significations que l'on voudra bien leur imposer. Nous sommes habitués à lier certains sons à certains sens et à croire qu'il y a entre eux un rapport nécessaire. La connaissance de quelques langues un peu éloignées suffit à purger l'esprit de cette croyance naïve ; l'étude de la transformation du latin en français est encore assez bonne pour nous détromper ; et il n'est pas mauvais, si l'on veut acquérir un bon degré de scepticisme sur ce point, d'apprendre résolument la langue française elle-même. Il ne faudrait pas sourire si l'on prédisait que le mot *pied*, quelque jour, signifiera *tête*. Cela est

déjà arrivé. M. Deschanel en donne lui-même un exemple lorsqu'il rappelle que *dais* a d'abord voulu dire table, conformément à une des significations de son mot d'origine, le latin *discus*. Ce changement de sens rentre encore dans la série des utilisations : dépouillé de sa signification, *dais* aurait péri devant *table* si on ne lui avait assigné une autre fonction. C'est là un phénomène de conservation et non de déformation, et même de conservation créatrice, car empêcher un mot de périr, c'est le créer une seconde fois.

Les changements de prononciation et de forme ne sont pas moins fréquents, ni moins inévitables. La prononciation des mots français a beaucoup varié depuis l'origine de la langue ; on a écrit cette histoire qui n'est pas toujours très sûre. Alors que nous ne savons pas bien nous-mêmes et que la question est discutée de savoir si *oi* équivaut soit à *oua*, soit à *oa*, il est difficile de déterminer la valeur de ce signe, et de plusieurs autres, le long des siècles passés. M. Deschanel a relevé dans la manière d'aujourd'hui quelques prononciations défectueuses des lettres doubles ; il y a une tendance à les faire sentir, comme il y a une tendance à faire sentir les consonnes finales ; mais là encore M. Deschanel insiste trop peu, sans doute pour n'être pas forcé de blâmer le rôle, alors vraiment odieux, de l'école primaire, du maître hâtivement fabriqué par les méthodes artificielles de l'Université. On m'a cité un professeur de géographie d'un collège d'Algérie qui, en l'ignorance de toute tradition orale, affirmait à ses élèves l'existence de villes françaises telles que Le Mance, Cahan, Moulince, Foicse. Les mots communs ne sont pas toujours mieux traités et, comme l'a remarqué M. Anatole France, si on n'apprend pas encore aux enfants à compter sur leurs *doiktes*, c'est que la science des instituteurs primaires est encore neutralisée par la délicieuse ignorance des mères et des nourrices. N'est-elle pas très curieuse cette civilisation qui fait enseigner le français à un enfant de l'Isle-de-France par un paysan auvergnat ou provençal muni de diplômes ? On entend à Paris des gens ornés de gants et peut-être de rubans violets dire : *septe sous*, *cinque francs* : le malheureux sait l'orthographe, hélas ! et il le prouve.

Voila une série de déformations sur laquelle on aurait aimé que s'exerçât l'autorité de M. Emile Deschanel, et un péril pour l'intégrité de la langue qu'il aurait dû signaler avec véhémence, puisqu'il a entrepris une telle campagne. Il reste dans l'anodin et dans l'anecdote, vitupère *castrole* et note que, remplacé par *gerbe*, le mot *bouquet* tombe en désuétude. Ses remarques sont intéressantes, mais il n'a pas su les relier par des idées générales, comme l'a fait, par exemple, M. Michel Bréal dans sa récente *Sémantique*.

Cependant il n'est pas loin de considérer le jeu des suffixes comme un principe de déformation. Si c'est déformer un nom que d'en façonner un verbe, voilà encore une déformation singulièrement féconde et vénérable. Pour *recruter* formé de *recrue*, il a l'autorité de Racine écrivant à son fils qui lui avait parlé de la *Gazette de Hollande* : « Vous y apprendrez certains termes qui ne valent rien, comme celui de *recruter*, dont vous vous servez ; au lieu de quoi il faut dire *faire des recrues*. » Mais Racine avait la même opinion sur à peu près tous les mots du dictionnaire de Furetière et aucune timidité linguistique ne peut surprendre de la part du poète dont l'indigence verbale, imposée par la mode, stérilisa pendant un siècle et demi la poésie française. Sa lettre fut peut-être écrite hier, encore une fois, par quelque vieil académicien effaré à son fils enclin aux mauvaises lectures : « Vous y apprendrez certains termes qui ne valent rien, comme celui de *pédaler*, dont vous vous servez ; au lieu de quoi il faut dire *aller à bicyclette*. » *Pédaler* doit sembler monstrueux à M. Deschanel ; pourtant le mot est excellent de ton et de forme.

Parmi les mots récemment obtenus par dérivation, il en est de mauvais, mais qui le sont surtout à cause de leur inutilité. Un mot de forme française et qui répond à un besoin est presque toujours bon. Je puis partager l'*émoi* que cause *émotionner* à M. Deschanel, mais *arrestation* ne me trouble pas, parce que je ne saurais le remplacer par rien. Il me serait difficile, malgré le désir de M. Deschanel, d'utiliser *imprimer* dans tous les cas où *impressionner* me vient sous la plume ; *imprimer* est meilleur et possède un sens concret qui lui donne plus de force dans la métaphore, mais vraiment :

« Ce spectacle m'a impressionné », si cela peut se traduire par « ce spectacle m'a ému », cela n'a jamais pu, à aucun moment de la langue, se dire par « ce spectacle m'a imprimé ». Malgré les citations de M. Deschanel, ni Molière ni La Bruyère n'ont employé *imprimer* au sens d'*impressionner* ; l'un et l'autre lui donnent le sens purement latin de « frapper » et ne l'emploient qu'avec un adverbe : «... si bien imprimé » ; «... le plus fortement imprimés ! » Dans les deux phrases citées par M. Deschanel, *frapper* le remplacerait fort bien ; *impressionner* le remplacerait fort mal.

L'Académie n'admet pas l'*animation* des rues, mais l'opinion linguistique de l'Académie n'a aucune valeur ; elle le sait elle-même. Sans cela aurait-elle donné quinze voix à M. Lavedan qui confond volontiers *casuel* avec *fragile* ? On n'espère plus sans doute opposer à celle de véritables écrivains français des autorités de cette qualité. Que M. Deschanel condamne des innovations telles que *pourcentage*, *épater*, *terroriser*, *bénéficier*, *différencier*, *socialiser*, *méridional*, cela surprend, car tous ces mots sont du français véritable et tous répondent à un besoin réel, même *terroriser*, qui semble avoir un sens plus actif plus décisif, peut-être à cause de sa nouveauté, que *effrayer* ou *épouvanter*. En est-il de même de *clamer* de *perturber*, de *ululer*, et de tout le groupe des latinismes récemment introduits dans la langue ? C'est assez douteux, car il ne faut demander directement au latin, réservoir légitime de langue française, que des mots réellement utiles et que nos propres ressources linguistiques ont été impuissantes à imaginer.

M. Deschanel signale enfin quelques déformations réelles ; elles sont vénielles. Sans doute *herboriste* est la corruption d'*arboriste* ; sans doute il peut sembler fâcheux qu'on ait confondu *confrairie* et *confrérie*, *palette* avec *poëlette*, *chère* avec *chair*, que le féminin de *sacristain* soit *sacristine*, qu'*ornement* ait donné *ornemaniste* et *fusain*, *fusiniste*, et que, dans le vocabulaire des injures politiques, on oublie, en écrivant *salaud*, que le féminin de cette délicieuse épithète est *salope*, mais avant de condamner des formes qui, malgré les grammairiens, se permettent de dévier un peu de la logique apparente, il faudrait peut-être les examiner avec quel-

que minutie et quelque bienveillance. On découvrirait alors que *fusiniste* et *ornemaniste*, par exemple, étant des formations orales, apparues à une époque où la langue prononce identiquement *in* et *ain*, *an* et *ent*, ne pouvaient prendre, en se dérivant, une prononciation que ne contiennent pas leurs radicaux ; l'aspect de ces deux mots décèle leur origine, qui est récente et populaire. Des professeurs eussent forgé *ornementiste*, comme ils ont forgé *goncourtiste*, qu'ils opposent à *goncouriste*, forme vraie puisqu'elle est la seule qui ne déforme pas la sonorité du radical. Quant au mot *sacristine*, il est très possible qu'il vienne de *sacristie* et non de *sacristain*. Tout cela d'ailleurs est insignifiant et il semblera puéril d'indiquer que *salope* est un substantif et *salaud*, un adjectif, et que, loin d'être le masculin et le féminin l'un de l'autre, les deux mots semblent d'origine différente (1).

M. Deschanel demande : A quoi sert *baser*, puisque l'on possède *fonder* ? « S'il entre, je sors », dit Royer-Collard, quand on discuta l'entrée au dictionnaire de ce verbe excellent et de forme élégante. Voilà une parole et un geste que nous ne pouvons plus comprendre. Royer-Collard ne savait pas que beaucoup des mots dont il protégeait l'aristocratisme contre cet intrus ingénu n'étaient eux-mêmes que des parvenus que le XVII^e^ siècle avait méprisés. Le *Dictionnaire néologique* de l'abbé Desfontaines raille comme prétentieux, ridicules et outrecuidants une quantité de mots alors nouveaux dans le bel usage. L'opuscule est précédé d'une lettre

(1) Le dernier chapitre du livre de M. Deschanel est une petite excursion étymologique qui ne semble pas toujours très heureuse. On ne peut vraiment lui concéder que *exaucer* vienne de *exaudire* ; *bal*, *pompe* et *marmot* du grec *ballo*, *pompê* et *mormô*. Le grec classique n'a rien donné directement et n'a rien pu donner au vieux français. *Contre-danse* n'est pas la corruption de l'anglais *country-dance*, — au contraire. *Gosse* n'est aucunement l'apocope du mot problématique *bégosse*. *Gosse* est l'abrégé de *gosselin* et cela est tellement évident que son féminin, demeuré intact, est *gosseline*. « Le mot *budjet* est notre ancien mot *pouchette*, *bougette* » ; nullement : *pouchette* et *bougette* sont deux mots très différents: l'un est venu en français de l'anglo-saxon *pocca*, *poche*, *pouche*, *pochette*, *pouchette* ; l'autre est le latin *bulga* qui a fourni *bouge*, *bougette*, et ce dernier mot, au sens de sac, bourse, magasin, trésor, est entré très légitimement en anglais avec le dialecte normand. Le verbe *bouger* est d'une autre famille ; il est né du latin *bullicare*, pendant que *bullire* donnait *bouillir*. Tout cela est bien élémentaire, mais l'histoire des mots a son importance et contient sa philosophie, quand elle est exacte.

de Jean-Baptiste Rousseau qui est curieuse parce qu'elle est éternelle comme la plainte du vieillard : « Il règne aujourd'hui dans le langage une affectation si puérile, que le jargon des *Précieuses* de Molière n'en a jamais approché. Le style frivole et recherché passe des Caffés, jusqu'aux tribunaux les plus graves, et si Dieu n'y met la main, la Chaire des Prédicateurs sera bientôt infectée de la même contagion. Rien ne peut mieux réussir à en préserver le Public, que quelque Ouvrage qui en fasse sentir le ridicule : et pour cela il n'y a autre chose à faire que de lui présenter, dans un Extrait fidèle toutes ces phrases vuides et alambiquées, dont les nouveaux Scudéris de notre temps ont farci leurs ouvrages, même les plus sérieux. » On n'est pas très surpris en lisant ce dictionnaire d'y trouver voués à la réprobation des honnêtes gens des mots tels que : Agreste, amplitude, arbitraire, assouplir, avenant ; « *aviser*, pour dire *découvrir de loin*, est un mot bas et de la lie du peuple » ; broderie, coûteux, coutumier, découdre, défricher, sont tenus pour des termes incompatibles avec la littérature, et on rejette encore : détresse, émaillé, enhardir, équipée, germe, geste, etc. Ce n'est qu'après avoir consulté la liste de l'abbé Desfontaines que l'on comprend bien la question de M. Deschanel. A quoi sert *baser* ? A quoi sert *enhardir* ? demandait l'abbé Desfontaines.

Après et malgré toutes mes objections, il m'est très facile de reconnaître l'intérêt du livre de M. Deschanel et la justesse de beaucoup de ses remarques. Il ne lui a vraiment manqué qu'un principe pour faire une œuvre solide et qui fût autre chose qu'un « Dites et Ne Dites pas ». Il admet *cercleux* et refuse *moyenâgeux*, il consent à *télescoper* et recule devant *écoper*. On ne sait pourquoi. C'est le sentiment introduit dans la linguistique ; les mots sont jugés bons ou mauvais selon qu'il plaît et sans que l'on soit tenu à fournir un motif valable et discutable. Si l'on n'admet pas, comme jadis, l'autorité absolue de l'usage, du bel usage, on n'a pour guide que son propre goût ; mais on aurait plus de chances de le faire prévaloir, à écrire en beau style quelques livres de forte littérature qu'à recueillir des anecdotes philologiques. L'opinion de Voltaire ou même celle de Littré,

ou même celle de M. Bréal m'importe peu si elle n'est qu'une opinion. « Le langage actuel de telles écoles littéraires serait-il compris de nos écrivains du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle ? On en peut douter... » Il faut qu'on en puisse douter, car nous écririons en vain, plagiaires misérables, si nous n'écrivions différemment non seulement de Fénelon, mais de Jean-Jacques et de Chateaubriand. Le rêve de M. Deschanel serait-il l'imitation et l'immobilité ? Il reconnaît lui-même que les langues se modifient sans cesse ; mais il ajoute : « Ce n'est pas toujours en bien. » Rien de plus juste, mais comment reconnaîtrons-nous le bien et le mal ?

Quels que soient les changements et, si l'on veut, les déformations que l'usage lui impose, une langue reste belle tant qu'elle reste pure. Une langue est toujours pure quand elle s'est développée à l'abri des influences extérieures. C'est donc du dehors que sont venues nécessairement toutes les atteintes portées à la beauté et à l'intégrité de la langue française. Elles sont venues de l'anglais : après avoir souillé notre vocabulaire usuel, il va, si l'on n'y prend garde, influencer la syntaxe, qui est comme l'épine dorsale du langage ; du grec, manipulé si sottement par les pédants de la science, de la grammaire et de l'industrie ; du grossier latin des codes que les avocats amenèrent avec eux dans la politique, dans le journalisme, et dans tout ce que l'on qualifie science sociale. Ces ruisseaux si lourdement chargés de sable et de bois mort ont encombré la langue française : il suffirait de les dessécher ou de les dériver pour rendre au large fleuve toute sa pureté, toute sa force et toute sa transparence.

REMY DE GOURMONT.

LES FIANÇAILLES

TROIS CONTES

—

I

LE SOUFFLE

Il y a des soirs naïfs où les pensées ont l'air de redevenir toutes jeunes pour se prendre par la main, et s'en aller en rondes, en chantant tout au long, comme de frêles fillettes graves. Les tourelles se perdaient dans le glissement doré de l'heure, comme en agonie tremblotante parmi des brumes de lumière. La petite fille du gardien était restée près de moi, et comme j'avais fait taire ses boniments explicatifs lors de ma visite à travers les salles du château, elle se rattrapait maintenant, à me conter l'histoire de la pauvre Edmette, sa sœur aînée, dont sous le deuil mauve des grappes de glycines elle venait de me montrer la fenêtre dolente. Et pour parler de ces choses, la voix de la petite s'était faite toute douce, tout atténuée, comme vient vers les maisons où quelqu'un se meurt le roulement lointain de la vie sur la paille qu'on a couchée devant les portes.

Ainsi que des porches de basiliques, les lointains du bois semblaient s'ouvrir, grandioses et crépusculaires, sur des plains-chants de soleil ; et tout un décor en fière floraison se haussait parmi

les litanies des cloches berçant des effilements bleus dans le ciel à l'infini, parmi les haleines du jardin sur ma tête approchées ainsi que d'irréelles mains de grâce, et parmi le petit souffle de cette enfant qui parlait. De sorte qu'à mesure il me venait, dans tout ce règne de mélancolique passé et de candide jeunesse, quelque chose comme des effluves éplorés d'anciens regards demeurés là en adieux qui s'éternisent et quelque chose en même temps de très limpide et de très bon, comme une toute blanche nappe d'autel qui me serait descendue dans le cœur.

Elle disait tout cela comme elle savait, gentiment. Et puis il y avait bien des choses qu'elle ne disait pas, qu'elle ne savait pas, et qui m'apparaissaient si claires tout de même sous son babil ingénu ! Je me figurais Edmette d'abord s'élevant toute seule, grandissant peu à peu au milieu de la sauvage nature qui lui apprenait, lui faisait comprendre et désirer la vie. Et le vieux château avec sa voix de jadis et toute sa survivante existence. Et l'attente confiante, pendant longtemps sans doute, de ce qui devait venir, l'attente non pas en de vains flottements de rêve, mais en une ferveur inlassable et sûre, l'attente des choses promises, et la grandissante obsession du désir de vivre sa vie. Et puis un beau jour la rencontre du fiancé, un peintre égaré par là à chercher lui aussi la réalisation de lui-même dans sa communion avec la toujours œuvrante âme des choses. Et alors la grande joie de se trouver.

Parmi de hautes herbes où s'en vont des alignées d'arbres sveltes, ils marchent l'un près de l'autre ; et c'est comme, autour d'un couvent, le pur chemin des processions où beaucoup de cierges auraient laissé de la clarté éparse, où de beaucoup de paupières, lentement, aurait gouttelé de la foi. Dans les hauteurs des feuilles vibrent

des préludes de harpes, et les fils de Vierge qui flottent tout blancs sont peut-être les cordes menues où glissent ces doigts mystérieux. Comme une poignante voix sur l'agenouillement des choses, triomphe, exulte, et troue la nue tout le bonheur de leurs âmes. La terre sourit de tous ses sourires de fleurs au grand ciel chaste. Et voici que sous les pas des fiancés il y a comme de petites blancheurs floconneuses pelotonnées au bout de leurs tiges. Et Edmette veut savoir. Elle cueille l'une d'elles. De tout le souffle de son espoir elle souffle, rieuse... Ff !... Et le fin duvet pâle s'éparpille, monte dans l'air en petits volants de neige comme pour les raquettes des Anges... Ff !... Mais hélas ! Bien des petites ailes blanches ont refusé de s'envoler, trop paresseuses ; et le regard apeuré d'Edmette cherche vite le refuge des yeux amis de peur de se perdre là-bas, vacillant, au large des pensées moroses...

Oh ! pourquoi tout de suite ne se sont-elles pas unanimement envolées, les petites ailes blanches ? Pourquoi les choses sont-elles ainsi, qu'on ne puisse dès qu'on a senti sa présence posséder de toutes ses lèvres, de toute son âme, et presser dès lors jalousement, indéfiniment contre son être le bonheur qu'on a su découvrir ? Ce serait si simple, si logique ! Mais non, sa joie il faut la conquérir d'abord ; il faut attendre que la vie vous permettre de prendre place parmi ceux qui ont le droit de vivre. Et alors il y a l'absence, l'absence odieuse, par qui souvent on s'éloigne l'un de l'autre peu à peu jusqu'au jour où l'on ne peut plus se reconnaître, par qui aussi les trop frêles âmes, lassées de l'insuffisant espoir, tout doucement, tout bonnement finissent par mourir... Pauvre petite Edmette ! Longtemps sa foi l'avait soutenue ; et la grande joie qu'ils avaient de s'aimer lui avait fait bénir l'ivresse des heures de

soleil et la paix des nuits caressantes. Mais lui, sans vain orgueil certes, n'en voulait pas moins pour elle la sécurité d'une tranquille existence. Et c'était long, long, et il devait dépenser bien du courage avant que d'arriver à compter pour quelqu'un... Oh ! le jour qu'il ne faudrait plus attendre, comme ils se vengeraient de toute cette joie retardée, comme ils lui feraient un joli petit nid à leur bonheur, au creux de leurs lèvres, un joli petit nid, bien vite, à chaque minute clos, pour que l'oiselet ne prît sa volée jamais, jamais !... Le petit souffle de l'Aimée serait tout leur printemps, ce petit souffle où sa vie à lui se rythmait, même de loin, au long des tristes heures, ce petit souffle qui n'avait pas pu chasser les vilains flocons blancs, et qui à présent en était devenu si frêle, si lassé, comme s'en allant, s'appauvrissant petit à petit...

Elle se sentait bien toute meurtrie, toute perdue, la pauvre petite Edmette, mais l'espoir au fond des jeunes âmes ressuscite sans cesse, avec sa menue lueur timide, comme l'émeraude fondue au creux d'un calice, d'un vert luisant endormi. Et seulement elle sut qu'elle avait fait un beau songe quand cette chose lui vint aux oreilles : que son fiancé la pourrait épouser à présent, mais qu'elle était trop souffrante, et que la mère de celui qu'elle aimait ne le laisserait pas faire don de sa vie à une enfant presque morte... car peut-être n'était-elle plus tout à fait une femme, étant trop près d'être une âme envolée. Or cette mère, ayant pitié d'elle, un jour était venue ; et ç'avait été sans doute une chose cruelle et douloureuse entre toutes, que d'entendre cette enfant qui s'efforçait de rire, d'être forte, d'être quelqu'un comme tous, implorer et si tristement dire : « Vous voyez, Madame, que ce n'est pas vrai, et que je ne suis pas malade comme l'on dit... »

A pas tremblants, des jours et des jours, atten-

dant un miracle qui sauverait leur bonheur, elle s'était acheminée dans les avenues du parc, avec, devant elle toujours, comme un rappel obsédant de ses espoirs passés, la façade triomphante du vieux château où d'autres avaient vécu. Et puis elle s'était blottie dans sa petite chambre, derrière les ogives de pierre que gagnait le deuil mauve des glycines, rideau de fleurs à jamais tendu entre la vie et son petit cœur mendiant... On dirait à présent que l'air vibre et s'ensonorise, tout alentour, de la frêle oscillation de sa petite âme, comme sous une caresse effleureuse un cristal, mélodieusement, doucement, qui s'éveille et va se mettre à pleurer... Et voilà. Ff !... Comme jadis pour chasser les méchants flocons blancs, mais devenu imperceptible depuis, et pour une fois vainqueur tout de même, son petit souffle un de ces jours va s'exhaler...

— Quand mes yeux s'en revinrent aux choses d'alentour, la petite fille du gardien n'était plus près de moi. Je l'aperçus un peu à l'écart, jouant à la corde, gentiment, dans un dernier miroitement de soleil. La tête renversée elle regardait le ciel, le ciel très doux, le beau ciel bleu qui aime bien les petites filles et ne les fait jamais pleurer. Elle semblait lui sourire, de toute sa tendresse, pour qu'il soit plus content d'être au fond de ses yeux. Et je me mis à écrire ces quelques vers, au hasard, et sans raison :

La petite fille qui joue
Emmi le simple et bon jardin
— Le ciel guette rire sa joue —
La petite fille qui joue,
Sa corde tourne un peu de soleil qui s'éteint.

Elle a des lèvres de prière
Et son regard très frêle sous
Des gouttelettes de lumière.
Elle a des lèvres de prière.
Sa corde chante quelque chose de très doux.

Elle chante des mots étranges,
Elle chante qu'il fait bien bleu
Tout là-haut pour les petits anges.
Elle chante des mots étranges
Sous le ciel qui est doux comme des yeux, un peu.

Autour des petites oreilles
Et puis du petit cœur tremblant,
La corde ébruite des merveilles
Autour des petites oreilles,
Avec tout du soleil en rumeur de bal blanc...

... Et comme la petite fille à chaque tour de corde se haussait, la bouche tendue, j'eus l'impression qu'il était si doux, le beau ciel tout couleur de Sainte-Vierge, qu'elle avait envie de l'embrasser.

II

LA SAINE VIE

De hauts feuillages enfermaient le vaste magasin entre les barreaux d'une geôle verte ; et parmi les moutonnements de petite mer que faisaient les mousses répandues, des fleurs se haussaient, s'escaladaient, chaviraient avec leur richesse de miracle ou de cauchemar. Jusque dans la rue venait par bouffées leur haleine lourde ; et du dehors il se déroulait à l'intérieur des rubans de clarté, un peu comme de la très légère fumée bleue ou comme le jour qui descend au fond des aquariums de verre. Agueline toute petite avait connu la compagnie des fleurs qui n'ont pas de respiration, mais seulement comme une sueur d'angoisse imprégnant les choses autour d'elles. Elle était calme et ignorante au milieu de ce faux jardin, — tel qu'un décor, sans simplicité et sans gaîté, où moins que nulle part ailleurs n'aurait dû se faire l'éducation de sa jeune âme. Elle n'aspirait pas à ressentir la belle

émotion du vrai, n'en ayant aucun besoin. Aux commissures de sa bouche veillait une sérénité. Parfois son regard doux et clair se levait, et de cime en cime, pareil à une aube tranquille, glissait sur les touffes nuancées, caressées de jour et d'ombre, dont se découpaient les contours à la devanture. C'était autour d'elle de grands magnolias, des azalées aux pétales roses, des jacinthes et des lilas dans leurs corbeilles enrubannées, chatoyantes de moires et de reflets, des orchidées dans leurs linceuls raides de papier blanc, des violettes de Parme que des gouttelettes en traînées luisantes semblaient avoir lavées et pâlies, de sveltes lys languissants, et les mille petits yeux peureux, serrés les uns contre les autres, des myosotis.

Il y avait des relents de vie libre qui voulaient sortir de la terre mouillée comme quelque chose d'aphone, d'une gorge. Mais Agueline ne les percevait pas. Et peu à peu les choses ambiantes avaient tonifié son âme. Le décor était entré en elle, envahissant sa tête comme avec de languides floraisons, de déconcertantes arborescences. Ses yeux avaient pris plaisir à suivre les dessins compliqués dont s'ajourait l'ombre autour d'elle. Ç'avait été définitivement les guides qui emmenaient ses regards lors des songeries, les méandres des corolles rares, les silhouettes contournées, historiées, comme stylisées des feuillages, rappelant les étranges papiers peints des chambres ou l'œil ne repose pas. Et puis, à l'âge où elle devenait femme, toute l'harmonie de son jeune être s'était trouvée en déroute. Les préoccupations mystiques de son habituelle compagne, la petite Giselette, lui avaient été révélées un jour. Et comme pour les deux jeunes filles venait l'éveil des imaginations fécondes, un même élan les avait portées tout à coup au milieu d'un monde de ferveurs illumi-

nées. C'était comme si Agueline n'eût jamais vu le ciel, le ciel libre, mais seulement au-dessus d'elle, le lourd velum de feuillages sous lequel penchait sa pauvre tête, veuve de toute gaîté vivante. Car son cœur n'avait pas fleuri. Et le Christ vers qui peinait sa pensée tenait froncés ses sourcils morts sur ses paupières de marbre.

Toutes deux, Agueline et Giselette, s'étaient juré de ne jamais regarder au dehors, plus loin que leur commun rêve, du côté de la vie qui leur faisait peur.

Par delà la baie de la porte où entraient les lumières et les bruits de la ville, Agueline s'était de bonne heure accoutumée à concevoir une réalité misérable et comme dangereuse pour ses trop frêles yeux. Là-bas !... Là-bas, c'était où s'en allaient mystérieusement les vieux messieurs qu'elle avait vu payer de pièces d'or des gerbes de fleurs, et qui avaient eu de si vilains sourires en donnant un nom, une adresse ; c'était où allaient mourir, après qu'on les avait exposées sur le velours des coussins, les pauvres couronnes blanches qu'avaient regardées, inquiètes, les grandes jeunes filles rivées aux pas de leur mère. Ce là-bas était fait sûrement d'atroces choses. Elle ne le connaissait pas, mais elle se souvenait d'un jour où l'on s'était beaucoup moqué d'elle à cause de cette ignorance : c'était très lointain ; on l'avait emmenée pour porter des fleurs et des feuillages dans une chapelle, et pour aider à les disposer devant le Bon Dieu ; et puis, comme en sortant elle avait vu sur les marches de pauvres gens qui demandaient l'aumône, simplement, de tout son cœur, elle leur avait distribué des lys qui lui restaient, à chacun le sien, les obligeant à prendre ; les pauvres gens s'étaient regardés entre eux et ils l'avaient laissée partir... C'était de cela qu'on avait ri... Oh!

les choses du dehors, elle ne les connaissait pas, elle ne voulait pas les connaître...

Pourtant à un moment de sa jeunesse, on crut bien qu'Agueline allait se mettre à regarder dehors où il y a du soleil et à comprendre, et à éprouver les choses, et à vibrer des frissons et des désirs des autres âmes, et à s'élancer vers une Vie. Il y eut un soudain éloignement de Giselette; et puis il y eut un fiancé qui entra dans la maison. Agueline fut heureuse à cette époque. « Agueline! Agueline! disait le jeune homme, vous que je regardais chaque jour et que jamais je n'avais vue sourire — ou si pâlement, comme en rêve et d'un sourire blanc... blanc de même qu'une voix qui est blanche, où il n'y a pas de vie. — Agueline! voici que vos yeux aujourd'hui savent l'irradiement qui est aux regards leur façon de chanter. C'est ma vendange, ma vendange de soleil, Agueline! Et cela est si doux que quand un sourire à présent quitte vos yeux, mon cœur se serre d'angoisse; et que je ne vis plus, dès l'instant qu'elle a disparu, que pour reconquérir cette lumière de vous-même!... » Il y eut ainsi comme un arc-en-ciel posé sur la vie de la jeune fille. Et des choses venaient à elle, s'entr'ouvraient... Oh! oui, son sourire!... C'était de la vérité aussi, et de la simplicité... Comme tout est simple et vrai sans plus, de ce que dit le cœur! Elle sentait au fond de son être une force, une grandeur de vie, une possibilité de création émotionnelle, qu'elle ne devait plus pouvoir désormais humilier, immobiliser en une vaine foi glaciale. Elle sentait sa croyance au bien, son désir d'harmonie intérieure plus vivaces en elle depuis que le ciel bleu riait vers son cœur... Pourquoi fallait-il qu'elle eût peur encore, et qu'elle se rejetât désespérément a sa farouche passion de mysticisme? On la vit exiger le départ de celui qui l'aimait, — on raconta qu'il s'enfuit oublier entre

les bras de vilaines femmes — on la vit s'affoler d'une extraordinaire ferveur, jusqu'au jour où renversée par la violence de profonds troubles cérébraux, elle dut être transportée au loin, à l'air rude des champs.

Beaucoup de temps passa. De dessous les paupières d'Agueline qui palpitèrent un jour, un regard se glissa, humblement, comme pour repartir à la découverte, pauvre regard si las d'avoir tenté l'ascension du ciel. Mais tout de suite Agueline fut éblouie. Une folle averse de tout l'éther lumineux se ruait vers elle, s'engouffrait en un tourbillonnement d'ailes impalpables. Elle se trouvait dans une chambre nue aux cloisons de planche, décorees de grossières images. Et les rayons jetés là, battant la fenêtre, étaient comme une flottée, en rafale claquante, de linges blancs. Les yeux de la malade furent étonnés, et puis s'ennuyèrent. Elle eut la sensation d'être égarée au milieu de choses vulgaires, peut-être au milieu d'une foire... Alors elle referma ses paupières et fut très calme. La fièvre s'en était allée, et somnolente, Agueline goûtait une jouissance douce. Il y avait un bruit vaste grondant dans ses oreilles à travers le grand silence de tout. C'était le bruit de l'eau qui croulait de la vanne sous sa fenêtre. Et dans sa tête, cette tombée de flots avait mis une fraîcheur et peut-être déjà, sans qu'elle le sût, peu à peu avait lavé son âme et son corps de leurs longues souffrances.

Quand elle put être transportée, pour qu'elle commençât à reprendre des forces, on la descendit dans la salle de la ferme dont le plafond était traversé de grosses poutres et qu'occupait dans toute sa largeur l'auvent énorme de la cheminée. Mais le piétinement sale des bêtes que ses yeux suivaient dans la cour par l'ouverture de la porte, l'odeur forte du lait tout chaud dans les grandes cruches alignées, lui furent intolérables

dès le premier jour ; et on dut la porter au dehors, au fond du clos envahi d'herbes pâles et profondes où les pommiers faisaient perler des rires roses. Les grâces fines du printemps venaient, incitatrices de joie. On aurait dit que des écharpes de senteurs se balançaient au-dessus de la terre. Dans la saulaie aux menues feuilles, joyeusement baignés de lumière verte, les oiseaux s'amusaient de l'impressionnable clarté de l'air. Et l'herbe, au soleil, avait des scintillements de tous les tons de vert, comme pour de minuscules féeries, et puis il y avait des étalées d'ombre où il semblait qu'elle sentît plus doux... Agueline éprouvait vaguement une ivresse. Elle essaya de petits pas gênés ainsi qu'au milieu de quelque fête solennelle. Il y avait comme une fondrière au bas du clos, et les floraisons trop fougueuses y blessaient ses souvenirs, et prenaient à ses yeux des airs d'hostilité. Une chenille qui tomba sur sa robe lui fit pousser un cri. La foi nouvelle, clamée universellement alentour, déroutait sa pensée. Et malgré tout frissonnait, égrene depuis sa nuque chaste, au long de sa chair — tel un collier de perles sonores — quelque chose déjà qui était son jeune enthousiasme. Elle s'arrêta devant la rivière à songer. Plus loin la campagne s'étendait. De l'ensoleillement large, il y avait sur les champs comme des trilles lumineux, stridents. Elle se rappela qu'elle avait été si près de mourir et eut une joie de respirer ; alors toutes les choses du passé réapparurent en sa mémoire ; et c'était maintenant comme des stèles abattues au milieu des jeunes pampres, dans la lumière d'un jardin, au milieu de la toute simple poussée des boutons d'or, des coucous et des pâquerettes... Elle pensa au fiancé d'autrefois qui auprès de mauvaises femmes avait été chercher l'oubli. Comme son pâle visage se reflétait dans l'eau de la rivière, elle évoqua les sourires qu'il

chérissait au temps de leur confiance. Alors un trouble gagna toute son âme. La traîne de sa robe glissait sur l'herbe; et avec ses mains, sous le frémissement long et musical des rais de soleil, elle ouvrait des visions dans l'air doré...

Et voici une page qu'elle écrivit ce soir-là au petit cahier de sa vie. Plus tard elle comprit à peine quand elle vint à la relire. C'étaient des choses sans suite...

« Sourire... sourire!... Voilà, je sais... Ça veut dire que l'on consent, qu'on a compris tout de même comme tout est beau, et comme cela est crié partout qu'il faut qu'on vive, qu'on accepte des choses pour tout aimer... Vivre! Avoir la vie de tout dans soi !... Le sourire (il faut que l'âme s'épanouisse ainsi...) c'est de la vie qui fleurit, de la vie de ce que nous sommes bien sûr, très petits; mais elle est très douce au cœur tout de même. Quant on sourit, c'est parce qu'il y a un autre sourire tout près qui guette le vôtre... Oh! Jésus, Lui, il ne sait pas sourire ; il est trop loin, et puis il est trop Grand!...

» Les yeux qui sourient, ils se font plus vivants... Mais oui, les sourires qui y dormaient, qu'on y a éveillés, c'est de la vie (je devais bien comprendre), de la vie, comme une petite buée au fond de ces yeux-là... Oui, oui. Et il faut que ce soit comme cela, sans quoi on n'oserait pas, personne ne les posséderait jamais, ces yeux-là, et ils n'auraient pas de vie...

» Je vois bien... Il y a des êtres de qui c'est la mission ici d'éveiller vos sourires en vous faisant l'aumône des leurs. Ils passent sur le chemin, et ils regardent, pour sauver les yeux qui vont se perdre... Oh ! Je sais bien, maintenant. Mais je sais aussi : il a les *Voleuses de Sourires*... Elles se dressent devant vous, elles les volent au passage... Les *Voleuses de Sourires*!... »

Telles furent les folies qu'elle écrivit ce soir-là... Mais ce jour avait commencé la régénération de sa vie. Maintenant ses paupières, de transparaître entre les rayons du ciel et l'éclat intérieur de sa claire destinée, frémissaient, étaient joyeuses. La respiration des êtres lui faisait battre le cœur, et elle sentait un rythme extérieur à elle la pénétrer et s'établir dans son âme. A travers la Beauté des choses, comprise seulement, un grand rêve d'amour monta. Ce fut un amour tout de sérénité, simple et harmonieux en elle comme la santé de son être. Il lui sembla que ce Crucifix qui l'avait tant désespérée de son geste de mort, devait respirer à présent avec sa poitrine glorieuse ; et qu'alors elle, elle n'aurait plus su que pleurer doucement devant lui, au lieu de dire des choses, des choses, comme jadis... Jadis, Il lui faisait peur ; elle ne L'aimait pas ; Il la tenait sous son regard mort, comme les fleurs de là-bas, aussi, dans l'engourdissement de leurs parfums ; elle cachait ses yeux lâchement pour ne pas voir dehors la Vie qu'Il avait voulue ; et vers Lui dans ses prières elle faisait le geste d'amour sans avoir senti de quelle palpitation d'âme il est le signe... Aujourd'hui, elle regardait ; tout autour, près d'elle, il y avait, accessibles à son amour, à la conquête de ses yeux et à l'étreinte de ses sens, des symboles de Lui. Et elle se sentait accueillie par eux, ils lui souriaient. Ils étaient des rythmes, des rythmes pour une marche vers plus haut... C'étaient : les chants des ramures, les parfums de la terre, les splendeurs des nuits... qui sait?... les paroles d'amour. — O ! l'évocation du fiancé !... De ce qu'il lui avait seulement appris à sourire — bien qu'elle l'eût alors si peu aimé ! — elle lui gardait la reconnaissante tendresse que la femme éternise en elle, pour celui qui lui a révélé l'amour. Et pourtant, l'idée qu'il reviendrait à elle, échappé

des bras de ces femmes, révoltait le cœur d'Agueline. Et il y eut encore un miracle. La philosophie douce qui glisse par les choses, émane d'elles et règne, la conseilla sans brusquerie, et peu à peu en pénétration lente, rapporta encore en elle l'idée de sourire, d'accepter, de pardonner, d'avoir foi malgré tout, toujours. — Dans la rivière où elle se regarda, Agueline sentit les traits de son visage caressés d'une harmonie et d'une joie, Agueline se sentit belle.

Or un soir, ce fut la lutte dernière. Giselette qui était revenue avait pleuré tout le jour de retrouver ainsi changée et écartée d'elle son amie. Toute la ferme dormait. Les deux jeunes filles s'était mises à la fenêtre sans parler. Elles attendaient, car, à cette heure-là même, elles savaient toutes deux que revenant à l'appel d'Agueline, le fiancé était à travers bois en marche vers le village. Une voiture passa avec une sonnerie de grelots qui s'effilait à sa suite dans la nuit. Elles suivirent la traînée de lumière balayant les fossés d'herbe et, sous le collier baroquement tordu et détaché en clarté, le claquement dans l'ombre des sabots du cheval. Au loin tout se recueillit; puis il y eut un très vague roulement de tonnerre. La porte d'une grange qu'on fermait se mit à crier, s'exaspérant méthodiquement, en arpège. « Ecoute », dit Giselette. Et on entendit un bruit d'orage plus proche. Agueline pâlit. La seule présence de son amie lu avait causé un malaise indéfinissable tout le jour, et maintenant comme celle-ci, la sentant davantage inquiète et troublée, lui prenait la main, suppliante, essayant de reconquérir toute son âme, Agueline frisonnant un peu, comme endolorie d'être touchée, s'échappait, nerveuse, farouchement. Elle éprouvait un sentiment pénible d'abandon. Il y avait, tendue entre elle et le fleurissement de la nue, une lourdeur sombre — tel les feuillages

surplombants qui avaient dominé toute son enfance. Et maintenant l'orage éclatait au-dessus de leur tête. Les arbres violentés serraient leur tronc l'un contre l'autre, avec des plaintes; des flaques d'eau sur la route s'illuminaient dans une rage d'éclairs, et il y avait au loin une petite fenêtre dont les vitres s'incendiaient de minute en minute. Giselette murmura : « Tu vois, tu as peur... » Mais toute raidie, les lèvres sursautantes, Agueline secoua la tête. La rafale passait sur elle comme sur les choses, et elle souffrait de leur souffrance. Les choses aussi, sans doute, à ce moment doutaient de leurs forces harmonieuses et du prestige de leur vie. Elle, alors, pouvait bien frissonner et pâlir. Mais son amour régnait dans elle-même, et sa confiance en la Vie; et elle se tenait droite, et levait la tête, et attendait.

Giselette, les nerfs vibrants en une violente crise, roula dans l'ombre au pied du lit.

... Parmi l'égouttement léger des feuilles sur les talus et dans la grâce toute neuve des parfums, Agueline sourit au pas proche du Fiancé tout le sourire de son cœur reposé, de ses yeux comme des aubes, de ses mains en fête, de la pose enfin, glorieuse, d'accueil et de belle attente, qu'elle avait sous la nuit claire à la fenêtre.

III

L'ABSENTE

Il était resté debout sur la barque pour les suivre des yeux jusqu'au tournant de la route. Et tout de suite il se sentit ébranlé comme d'un choc de ce désir, que ce qui venait de se passer ne fût pas irrémédiable, que ce n'eût pas été le dernier regard, le dernier mot d'amour échangé. Il pensa

qu'il aurait pu les accompagner jusqu'à la petite gare qu'on entrevoyait là-bas au bout des haies vertes, et qu'il n'était pas trop tard pour revivre encore l'instant de la suprême étreinte, pour s'envelopper toute l'âme une dernière fois de la chère image. Il hésita. Elle s'en allait à pas graves, à côté de son père, le pauvre vieil homme que, dévouée, elle accompagnait dans son exil. Elle se retourna, de la main lui fit signe, et la pierre du petit anneau, du pauvre anneau de fiancée qu'elle emportait eut dans le soleil une lueur dernière, comme un peu d'adieu et comme un peu d'espoir.

Alors il ne regarda plus, voulant que le geste ainsi se prolongeât au delà de l'heure triste ; et brusquement, pour que ce fût irrévocable, que ce fût une chose bien admise et possible, qu'en réalité il rentrât seul, laissant derrière lui la berge et les talus verts il donna un coup de rame. Ce seul effort lui fit prendre le courant ; il n'avait qu'à se laisser ramener ; et cela lui parut comme une ironie. La barque glissait ; et il n'osait plus faire un mouvement. Il lui semblait que des choses très fines frôlaient ses mains, ses tempes, sa bouche, des choses d'elle, de la pauvre en allée, d'elle dans l'ambiance encore, et qui blottissait son souffle près du sien. Il sentait que s'il avait parlé, c'eût été avec la musique infléchie de *sa* chère voix, et qu'il n'aurait pu faire un geste sans que le rythme en vînt de la douce harmonie qui liait aux choses *ses* mouvements, *ses* attitudes et *sa* grâce. Et le glissement de la barque entre les rives habituelles et étranges criait comme un déchirement de sa vie, grandissait en rumeur dans sa tête comme une menace de la distance accrue de minute en minute. Ainsi le long du petit bras de la rivière il revint vers la chambre basse où il allait attendre peut-être tant d'années en face des

volets fermés de l'autre maison. Quand il eut abordé au bas du clos doré de crépuscule, les herbes flottantes que la barque avait écartées — comme un drap qui se ferme sur un mystère — dans un ballottement rejoignirent leurs dentelles vertes. Il eut le cœur serré davantage et s'enferma pour pleurer l'absente.

D'abord des pensées, des images battent désespérément dans la tête, s'entrechoquent. Il y a un grand remous de sensations. On franchit l'heure première de tout l'élan donné à votre vie dans l'appui suprême des chères lèvres sur les vôtres, et, comme un fervent accueil à tout ce qui continue, on se sent le souffle large dans la poitrine, une magique force s'étant précipitée au fond de vous au travers du dernier baiser. Et la gorge n'est plus étranglée de l'horrible angoisse. Mais jusqu'aux fines pointes des doigts, en petits filets d'onde pleureuse, en petits soupirs de chair, d'imperceptibles frémissements coulent de toute la sensibilité affinée, suraiguë, comme déjà une peur palpitante de l'esseulement et du vide, un deuil de tout ce que ces doigts ne toucheront plus. Et puis c'est, l'abattement, l'impuissance à comprendre cette chose illogique : que toutes les forces se soient soumises qui auraient pu écarter deux êtres, et qu'il y ait l'absence ; que toutes les minutes, on aura besoin, par les regards, par les paroles, de se sentir touché d'un peu de son bien, besoin d'un rayon, d'un sourire, pour être sûr qu'on ne rêve pas ; et que de tout ce qui était on n'aura plus que des souvenirs. Et c'est l'arrachement qui saigne, la crainte folle de tous les crimes, de toutes les lâchetés dont on sait capable l'obscur et le cruel demain !

... Anne-m'amie ! Anne-m'amie ! Souvent en s'adressant à elle il disait ainsi à cause de son nom d'Anne. Cela était arrivé à ne plus être qu'un

nom, dont elle-même se servait en parlant d'elle, tout joliment, dont elle faisait une musique. Anne-m'amie !... Il l'appela longtemps. Il évoqua les grands yeux clairs, si clairs, illuminés d'âme, avec une toute petite buée qui flotte, un enveloppement de rêve de leur profondeur... Et à des moments si loin qu'il la sût, c'était comme si sa pensée, à lui, eût couru vraiment sur elle ainsi que des moires de sa robe, ainsi presque que des frissons de sa chair... Et puis il apprit à attendre, sachant qu'elle reviendrait un jour... après des années ! Il la fit vivre dans toutes les choses autour de son attente, selon l'image qu'elle lui avait laissée.

Or, la petite fille qui vint près de lui un matin avait la voix d'Anne-m'amie, et il lui parut qu'elle avait aussi un peu des traits de son visage... L'éloquent hommage que l'ingénu entraînement vers vous d'un petit cœur d'enfant qui ne sait pas, qui ne sait rien, qui vous regarde et tout d'un coup se confie ! Elle était l'enfant des scieurs de long dont les huttes fumaient aux midis de soleil dans la clairière. Passant là par hasard, on voyait dans un remuement des herbes sa petite robe pâle guetter, se risquer soudain et vite disparaître entre les troncs d'arbre. Elle furetait dans tout le bois comme un petit écureuil sauvage. Et quelque chose en elle attirait : une grâce d'être de la vie libre éclose des rayons du ciel et des parfums de la plaine, un sortilège d'être l'intacte forme où s'exprime le vœu des choses, d'être une inconsciente harmonie sereinement belle, et de s'élancer dans le monde sous le soleil, sans la lassitude encore d'avoir pensé... Il ne comprit pas pourquoi il rapprocha dans son rêve ce jeune cœur ignorant comme un petit génie des bois, et l'âme profonde d'Anne-m'amie, belle de tout l'enchantement d'avoir senti et d'avoir souffert. Il ne comprit pas,

mais parce que son cœur s'était lié si vite à cette enfant, il voulut lui apprendre à avoir une vie selon la vie de celle qu'il aimait.

Des mois, des années passèrent. Ils allaient ensemble par les chemins. Les fleurs qu'aimait Anne-m'amie, sa Petite-Poupée — comme il disait — avait appris à les aimer. Des mots que l'absente disait souvent, il lui avait enseigné à les dire. Et pour peu qu'elle se montrât rebelle à cet envahissement en elle d'une vie étrangère, il avait des colères soudaines devant lesquelles cédait la fillette, afin peut-être de ne lui point faire de peine, et sans doute aussi par quelque malice innée de petite femme. Quant elle fut assez grande, il lui fit lire des livres qu'il avait. Il suivait par-dessus son épaule les lignes noires, au long desquelles couraient les regards incertains sous l'inquiétude des cils. Il guettait l'expression de son visage. Et parfois au cours de certains chapitres où lui revenaient plus obsédants des souvenirs de sa fiancée, son cœur s'arrêtait de battre véritablement, jusqu'à ce que Petite-Poupée eût senti ce qu'il fallait éprouver, ce qu'il fallait dire, pour qu'il naquît un sourire de triomphe au fond des yeux du grand ami.

A cause de tout cela, elle lui devenait très chère. Elle lui fut comme l'animé symbole, toujours présent, de l'absente. Son rêve était de rendre cette âme pareille tout à fait à Celle lointaine dont lui parlaient ses souvenirs. Mais il ne s'apercevait pas que l'image en lui d'Anne-m'amie se déformait à mesure, qu'il la refaisait peu à peu de lui-même, comme un portrait qu'on n'a pas jugé ressemblant d'abord et que l'imagination tout doucement recrée autre, jusqu'à ce que l'habitude des yeux y mette une patine de vérité. Pensant déposer avec fidélité en ce petit cœur le pieux trésor d'un souvenir, il n'y mettait que ses désirs, ses rêves et lui-même.

Or insensiblement les deux êtres s'étaient joints

dans son esprit et dans son cœur. Petite-Poupée était devenue grande et belle ; elle était Anne-m'amie à son départ. Mais elle fut la fiancée qui reste. Et dès lors il l'aima d'amour ; et ses exigences devinrent plus tyranniques encore. Parfois à présent il poussait devant eux la petite barrière de bois au bas du clos, il détachait la vieille barque dont les chaînes s'étaient rouillées et qui gémissait dans son lit d'algues vertes. Ils repassaient ensemble le long des berges de la rivière où avec l'Autre il était passé. Et il avait des sensations compliquées et il eût voulu qu'elle sentît comme lui. Bien qu'il l'aimât et qu'il fût bon, — oh ! l'aveugle besoin de possession absolue, de fusion en soi ! — il ne pouvait supporter qu'elle eût de la gaîté quand il se sentait triste, même sans raison... Hélas ! Petite-Poupée le regardait sans savoir ce qu'il fallait dire... Petite-Poupée !... Petite-Poupée ! Pourquoi laissiez-vous grandir cette gêne entre vous et le rameur de rêves, Petite-Poupée, entre vous et le rameur ?... Un jour, ayant mis sa bouche sur la vôtre, il regarda dans vos yeux, dans vos yeux qui n'avaient pas de couleur — telle l'eau qui passe — et il s'enfuit épouvanté de n'y avoir vu que lui-même, pris de vertige devant un vide...

Il lui resta les paysages aimés, la grande Consolatrice qu'il comprenait seulement, lui semblait-il, la belle nature qu'on peut aimer, elle, sans lui prendre sa liberté, sans influencer en rien, de sa pauvre vie de rêves, la grande vie créatrice où elle triomphe. Un soir il regardait la rivière allongée vers l'horizon en teinte mate, uniforme, comme une large bande presque sans limite de verre dépoli, qu'on aurait plaquée là entre les plaines. Les collines bleuâtres du lointain n'étaient plus qu'une vague ligne tremblée ; et les premières étoiles incrustaient leurs feux blancs dans le ciel à travers les frises ajourées des arbres. Un grand règne de

calme, de calme qui s'impose, s'élargissant jusqu'au dedans de vous-même. Et des parfums errants apportaient l'âme libre de la terre. Il songeait : « Si revenait Anne-m'amie, je ne la reconnaîtrais même pas ; elle serait une vie étrangère à la mienne. Il n'y a que cela de possible : rester extérieurs l'un à l'autre, impénétrables. Ceux qu'on aime, on croit sentir palpiter leur âme ?... Illusion. C'est au dedans de soi-même qu'on regarde : on leur a pris leur vie... Si Anne-m'amie était demeurée, elle n'aurait plus eu de vie, elle non plus. Mais ainsi elle a pu réaliser librement le vœu de son être... Comme elle doit être différente de l'image que j'ai encore d'elle!... » Et soudain derrière la haie, coupant net sa rêverie, ce fut un chant de quelqu'un qui venait. Et sur le seuil, l'apparition. Elle entra... Non, certes, il ne la reconnaissait pas, émerveillante, dominant de si haut toutes les imaginations lointaines avec sa vie grave resplendissant dans ses yeux. Il demeurait dans un éblouissement. L'anneau scintillait au doigt d'Anne-m'amie. Mais c'était son regard surtout : ce regard qui a compris, qui a souffert, et qui ne s'est pas lassé d'aimer... Soudain s'illuminèrent les choses révélées. Et dans ce rayonnement il conçut toute une nouvelle forme de vie miraculeusement simple, vie de deux âmes unifiées et se réalisant l'une l'autre. Il comprit qu'il avait blasphémé, que l'amour était divin, mais que l'absence était une chose monstrueuse, l'absence peuplée des imaginations qui ne font vivre que dans l' « ailleurs », complice de tous les vains rêves à la débandade qui séparent des êtres chers et qui enferment dans soi-même. Et il tendit les bras. Et devant lui s'ouvrit claire la route d'une commune marche vers l'idéal sous le grand ciel, dans une réalité d'Amour et de Présence.

GEORGES PÉRIN.

LES POÈMES DE L'AGE

—

Fenêtres du manoir que le soleil allumé
de rayons froids de lune,
— Avril ouvre mal le printemps —
vous semblez garder en vos chambres
l'éclat funéraire des lampes.

Ouvrez-vous, fenêtres, ouvrez-vous,
que peut-être un rayon,
comme un baiser de blonde amie,
se prélasse au long des cadres
et, comme une caresse nomade,
aille des lèvres jusqu'au front.

Trois portraits ont souri, et rebuvant la vie
de leurs cadres rompus par les seins qui respirent,
s'échappent sans cris et sans peine
trois châtelaines.

Elles vont, et l'écho étonné
les salue jusqu'aux degrés...
On dirait que leur voix ne s'est pas dissipée
et que par les années
qui firent naître la grâce de l'une
quand celle de l'autre se fanait,
l'écho subtil a végété dans le silence
avec l'inflexion d'exquises souvenances.

La première aux yeux bleus,
(avez-vous vu du ciel à travers un diamant ?)
voulut prendre, au vantail de la porte ébranlée,
les fleurs qui n'étaient pas ressuscitées.
Dans les vases mouraient des tiges déjà mortes,
effritant à leurs anses des amours suspendus
dont les pieds dévorés gambadèrent ingénus.

Devant le jardin sans clôture,
qui dressait ses ramures
libres de feuilles ;
devant le seuil
plus nu qu'un jour de funérailles,
— sans la tristesse des porteurs et des cloches,
montrant encore le bruit de proche en proche —
elle s'assit près d'un dieu qui voulait la ravir.

« Toi, dit-elle, et sa voix n'était plus qu'un soupir,
souviens-toi des jardins et souviens-toi des flûtes
que tous, dieux détruits, vous connûtes...
Vieux dieux, vieux marbres,
qui n'avez su tuer le temps parmi les arbres,
le plus pur madrigal de vos socles de pierre
a laissé son ennui tomber dans la poussière...
Pourquoi donc le soleil a-t-il frappé mon cœur ?
J'étais Celle qui défiait l'heure,
et le pinceau que ma beauté avait séduit,
en des tons de chair et de nacre unis,
rendait immortel mon passé d'orgueil...
Pourquoi, devant le seuil,
ai-je espéré la folle ardeur des anciens jours :
amants qui se prenaient leurs maîtresses tour à tour
et ce léger parfum dont les flacons brisés
gardent comme la moiteur des lits et des baisers ?
Plus rien... Le doux jardin ignore que l'on s'aime,
et je suis un débris parmi les vieux emblèmes...
O cadre ! rendez-moi le destin de vos toiles
et si quelque chanteur s'égare, un soir d'étoiles,
au manoir dont je suis le souvenir de paix,
qu'il chante sans vouloir faire vivre mon portrait ! »

★

La deuxième sur la tour allait chercher du vent,
et des halliers qu'elle érigeait,
(la route sans mensonges n'avait pas de forêt)
elle garnissait le temps de chevaliers
et soulevait de doigts fantasques
leurs chevelures et leurs casques.

Il semblait que du ciel
tombait un autre ciel de fer et de bravoure,
que les tournois alternaient aux festins
et que les ménestrels,
dont les harpes aux vers s'accordent,
exaltaient la beauté des belles sur chaque corde.

Mais rien ! De tout tableau voulu,
selon le rêve altier, héroïque et déchu,
sortait le vent, triste coureur des plaines,
et la deuxième qui souhaitait des chevaliers,
des ciels de fer et de bravoure,
des cris de fièvre et des serments,
ne jetait sur la terre
que larmes sans semence éperdues dans le vent.

★

La troisième ignorait les blessures des peut-être
et, près de la fenêtre,
sa robe couleur amarante
et ses yeux couleur de la mer
exigeaient des bateaux et le sable des plages.
Elle s'avançait avec ses sœurs aux cheveux roux
le long des grèves,
et Celles qu'on croyait des sirènes
et dont les bras serraient les bras morts des marins
régnaient en légende aux cœurs enfantins...
La troisième abattait les murs de son manoir
et criait : c'est la mer ! c'est la mer ! c'est la mer !
le soleil qui fulgure à l'horizon de gloire !

La folie seule guettait les yeux de la troisième.
Le prince en pourpoint, la plume à la toque
ne frappe plus aux portes ;
les rois paternels n'ont plus de couronne,
les fées sont rentrées au centre des fleurs,
la Vie trop large n'a plus peur !

RICHARD LEDENT.

MARGIT

(*LA FEMME DU CHEVALIER BENGT*)

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE

(*Suite* [1])

—

ACTE QUATRIÈME

LA CHAMBRE DES SERVITEURS. — Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

CHRISTINE, MARGIT

MARGIT est très pauvrement vêtue. Elle coud et taille une robe.

CHRISTINE

Trois mois déjà ! Et toujours pas de réponse du Roi !

Un temps.

Vous êtes bien laborieuse, madame Margit !

MARGIT

Oui... Le travail est encore la seule chose qui me tienne haut le cœur !

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 101 et 102.

CHRISTINE

Il vous était autrefois si pénible pourtant!

MARGIT

Parce que je ne le connaissais pas. Le devoir n'est pas difficile lorsqu'on le remplit librement et quand il a un but. Il suffit d'une si légère contrainte pour nous démontrer la valeur de la liberté!

CHRISTINE

La liberté? Comptez-vous donc toujours obtenir la cassation de votre mariage?

MARGIT, nerveuse.

Encore!

CHRISTINE

Montrez un peu de patience, chère madame Bengt et prêtez-moi un moment d'attention. J'ai été trente ans mariée. J'ai eu quatre enfants. Je sais donc de quoi il retourne en ménage. Ce n'est que tendresse d'abord... nous savons toutes ça. Puis nos relations se sont trouvées tendues — dame! ça arrive quand on n'est pas du même avis! Nous nous sommes querellés, ce qui est humain. Puis enfin nous sommes redevenus bons amis. L'amour se calme, — hélas! — avec le temps, mais l'amitié grandit toujours, elle, et s'exalte de plus en plus, avec les épreuves de la vie communément supportées!

MARGIT

Cela se peut en effet. Mais s'il était survenu de la haine au lieu et place de cette amitié?

CHRISTINE

Chère dame, quand Tout est passager sur cette terre, comment la haine serait-elle éternelle?

MARGIT

Parce que le Mal est tout-puissant!

CHRISTINE

Ah ! Dieu ! ne parlez pas ainsi ! Certes, il faut que le mal... soit résistant pour pouvoir si longtemps être combattu par le bon. Mais le bien n'aime guère la lutte ; il souffre, au lieu de combattre.

MARGIT

Ne faut-il pas être résistant pour souffrir?

CHRISTINE

Si ! mais d'autre façon ! Ecoutez un peu. Votre enfant...

MARGIT

Oui, je sais ! Votre mari m'a fait hier le même reproche. Je lui ai répondu ceci : « Monsieur le Juge, vous avez toléré que vos enfants aient froid et faim, vous les avez éloignés de votre maison, confiés à des mains étrangères — comment pouvez-vous montrer une pareille tendresse pour les enfants d'autrui ? Serait-ce parce que vous regrettez la dureté dont vous avez fait preuve envers les vôtres ? Cela n'est que peu probable !... — Non, c'est parce que vous ne dédaigneriez point de vous parer facilement d'un mérite que vous n'avez pas, parce qu'ainsi vous détournez l'attention de vos défauts en chargeant de tout votre poids votre prochain ! » Avez-vous toujours été tendre, Madame, pour vos enfants ? N'avez-vous pas souhaité bien des fois qu'ils fussent loin, lorsqu'ils vous dérangeaient dans votre sommeil, votre ouvrage ou vos plaisirs ? Ne les avez-vous pas corrigés pour des fautes qui n'étaient pas des fautes, mais un sujet de plainte simplement pour vous ?

CHRISTINE

Ah ! oui, nous avons tous à nous reprocher quelque chose !

MARGIT

Reportez donc ce léger surplus d'amour que vous vous découvrez sur vos propres enfants. Ne le gaspillez pas sur ceux des autres ! D'ailleurs, je n'abandonne point mon enfant parce que je cesse de demeurer sous le même toit que son père.

CHRISTINE

Mais, chère madame Margit, la vie est si courte et si difficile... pourquoi des amis ne resteraient-ils pas unis ?...

MARGIT

Questionnez le Destin ? Je l'aimais : il m'aimait... Nous nous haïssons maintenant ! Qui peut quelque chose à cela ?...

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, MALÈNE

MARGIT

Que veux-tu, Malène ?

MALÈNE

Si cela ne dérangeait pas trop Madame... Oh ! pardon... je n'avais pas vu qu'il y avait du monde...

MARGIT

Cela n'a pas d'importance. Tu veux tes gages du mois ?... Tu les auras cet après-midi...

MALÈNE hésite à se retirer, l'air défiant, et manifeste un peu d'impatience.

Toi aussi, Malène ! Vous la voyez, Madame ; elle me fut dévouée, se montra patiente, honnête, remplie de bon vouloir tant que je fus riche. A présent que je suis pauvre, la voici !... Ah ! Dieu !

le dévouement aussi peut donc s'acheter ! Heureux les riches !

Elle ouvre une cassette qui se trouve sur la table.

Tiens, Malène, les voici tes gages. Tu es libre désormais. A l'avenir, c'est moi qui ferai ton ouvrage !

MALÈNE, honteuse.

Chère et bonne...

MARGIT

Ah ! pas d'hypocrisie, va !

MALÈNE, marmonnant en s'en allant.

Pas d'hypocrisie ? Hm !...

Elle sort.

SCÈNE TROISIÈME

MARGIT, CHRISTINE

CHRISTINE

Le sort de cette femme n'est pas des plus heureux, madame Margit !

MARGIT

Non certes, mais il est toujours plus désirable que le nôtre. J'ai autant d'occupation qu'elle, à la maison : j'ai de plus toute la responsabilité du bon ordre. La différence est en ceci qu'elle a des gages, tandis que je n'en ai pas, moi.

CHRISTINE

Mais vous avez, vous, tout ce que vous désirez.

MARGIT

Mes gages à moi sont entachés d'humiliations et je les reçois avec humilité, presque avec de la honte. Ma femme de charge, elle, accepte ses gages et n'a besoin ni de me remercier ni de rou-

gir. Elle a la libre disposition de son âme ! Elle peut être à son gré pensive, triste, mélancolique : moi, je dois être aimable, de bonne humeur. Il me faut causer, sourire, venir quand il me siffle... et me donner parce que c'est son envie. Ignominie ! Dégoût ! Elle est libre, elle parce qu'elle travaille ! Et c'est pourquoi je veux travailler aussi moi, pour être libre ! Ah ! si j'avais seulement assez de force pour cela !

CHRISTINE

Vous êtes hors de vous, madame Margit !

MARGIT

Oui, je suis hors de moi... et cela vous étonne !

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, HANS

HANS

Pardon, Madame, je cherchais M. Bengt.

MARGIT

Il y a huit jours que je ne l'ai vu ! Que veux-tu de lui ?

HANS, interloqué.

Je voulais... je croyais... je ne peux pas le dire en présence d'étranger.

MARGIT

Tu voudrais dire, mais tu n'oses pas. Alors, c'est moi qui parlerai pour toi, car je ne connais plus les humiliations. Tu as peur que ton mois échu ne te soit pas payé. Avoue-le franchement !

HANS

Je n'ai pas peur... seulement...

MARGIT

Seulement tu trembles... Cela est si naturel... allons !

Elle ouvre la cassette.

Tiens ! Et te voilà libre. Je n'ai jamais attendu autre chose de toi, car nous sommes de vieilles connaissances déjà.

HANS

Cependant chère et bonne maîtresse...

MARGIT

Va !

HANS, sortant honteux.

Pauvre, mais fière... cela me plaît !

Il sort.

SCÈNE CINQUIÈME

MARGIT, CHRISTINE

CHRISTINE

Où est maître Bengt ?

MARGIT

Il se cache. Il craint des visites de ce genre.

CHRISTINE

Pardonnez-moi, ma chère, mais au nom du ciel, comment avez-vous trouvé ?...

MARGIT

Cet argent ? A quoi bon ?

CHRISTINE

Madame Margit ! Madame Margit !

MARGIT

Vous me soupçonnez. Je suis donc bien forcée de faire mon propre éloge. J'ai vendu mes bijoux.

Mais un pareil soupçon et cet aveu brisent nos liens d'amitié ! Adieu !

CHRISTINE

Ne repoussez pas vos amis...

MARGIT

Je ne les repousse pas... Je n'ai même pas besoin de les repousser. Ils s'éloignent assez d'eux-mêmes.

CHRISTINE

Comme vous êtes amère !

MARGIT

Oui, que Dieu me pardonne !

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, le père THÉOBALD

MARGIT

Nous apportez-vous de bonnes nouvelles, mon père ?

THÉOBALD

Rien que vous ne connaissiez. Je voudrais vous parler.

CHRISTINE, se levant pour sortir.

Adieu, madame Margit !

MARGIT

Adieu !

CHRISTINE sort.

SCÈNE SEPTIÈME

MARGIT, THÉOBALD

THÉOBALD

Si laborieuse !

MARGIT

C'est ce qu'à l'instant disait madame Christine. Dites-moi du nouveau !

THÉOBALD

J'ai peur que cette convoitise du nouveau ne vous mène trop loin !

MARGIT

Etes-vous jaloux du Bailli parce que je me plais en sa compagnie ?

THÉOBALD

Oui, j'en suis jaloux... pour votre mari et votre enfant.

MARGIT

Oh ! cet amour récent des hommes pour l'enfant ! Dites-moi quelque chose que Christine ne m'ait pas dit, mon père, quelque chose à quoi je n'aurai pas pensé moi-même !

THÉOBALD

Votre mari vous aime toujours.

MARGIT

Alors, je le plains !

THÉOBALD

Parce que vous aimez le Bailli !

MARGIT

J'apprécie le Bailli parce qu'il ne ment pas comme les autres... Aimer ? Ah ! Jamais plus je n'aimerai !

THÉOBALD

Votre mari pourtant mérite votre amour !

MARGIT

Mérite ? On ne peut mériter quelque chose, que je sache, en matière de sentiment. Mon mari a perdu mon amour.

THÉOBALD

Vous ne devriez pas voir le Bailli, c'est un misérable !

MARGIT

Le Bailli est mon hôte jusqu'a ce que nos affaires soient arrangées. Que je le veuille ou non, j'ai à lui parler.

THÉOBALD

Respectez votre maison du moins jusqu'à ce que la liberté, une fois encore, vous soit rendue.

MARGIT

Je n'ai nul besoin de votre recommandation pour le faire.

THÉOBALD

Vous péchez, ma fille, au fond de votre cœur : vos paroles sont comme les bras de vos pensées. C'est avec elles que vous vous étreignez l'un l'autre étroitement. Les vérités qu'il vous jette à la face, vous les acceptez avec la même jouissance que ses coups autrefois, quand vous étiez enfants.

MARGIT

Un fossé profond est creusé entre le présent et le passe. Le feu s'est éteint depuis, n'est-il pas vrai, mon père ?

THÉOBALD

Je ne puis là-dessus répondre que pour moi. J'ai cessé la lutte, moi. Je veux vous faire cesser de lutter à votre tour. Si vous saviez à quelle hauteur insultante pour le Dieu que je représente vous vous êtes montrée un jour, devant moi ! Et j'ai vu les anges dépouillés de leurs blanches ailes, j'ai vu la fée perdre son soulier d'or, j'ai vu l'oiseau bleu changer son duvet et son plumage ! Je me souviens encore. Je vous ai vue, au matin de

votre mariage, lorsque vous chassiez, emportée au galop sur votre cheval blanc à travers la forêt. Comme vous passiez légers tous deux sur les gazons humides. Votre monture vous enlevait au-dessus de la vase des marais sans qu'une seule tache de boue souillât votre robe de fête aux reflets argentés. Un moment, tandis que je me tenais caché derrière les troncs, vous regardant, je pensai : « Si elle tombait maintenant ? » Et ma pensée se fit image. Je vous vis dans la boue, étendue ; votre chevelure dorée s'épandait comme un rayon de soleil sur la jonchée pâle des calices des lis d'eau... Tout à coup j'entendis un bruit : c'était votre faucon qui s'élevait rapidement dans les airs. Il volait vers le plein ciel de tout l'essor vigoureux de ses ailes et je le vis s'enfoncer dans la nue.

MARGIT

Vous m'avez dit un jour, il y a bien longtemps de ceci, que la réalité avec sa poussière et sa boue nous était imposée par Dieu, que nous ne devions pas la maudire mais au contraire l'accepter telle qu'elle est. Maintenant vous me déclarez avec de belles paroles que je suis tombée; cela, à l'instant où je suis en marche pour me réconcilier avec la vie ! J'ai échangé le vêtement du riche contre celui du pauvre parce que je suis pauvre. J'ai sacrifié ma jeunesse au devoir que nous impose la nature en devenant mère : mes belles mains sont criblées de piqûres d'aiguille ; mes yeux se sont ternis par trop de chagrin, le poids de l'existence me tient pressée contre la terre, mais mon âme s'élève. Comme le faucon elle monte vers le ciel et vers la liberté, pendant que mon enveloppe terrestre se vautre dans la boue parmi les fleurs déchues et pourrissantes. C'est ainsi que j'explique votre vision, père !

THÉOBALD

L'âme et le corps ne font qu'un !

MARGIT

Cela n'est pas vrai, car en ce cas un domestique ne pourrait jamais voir s'entr'ouvrir pour lui les portes du ciel. Non, Monsieur le Religieux, je suis une belle image que vous aviez plaisir à contempler : le Destin a souillé l'image. Il vous prive de votre joie : de là votre peine. Croyez-vous peut-être que je ne sois pas triste ? Oui, oui, j'en suis arrivée à trouver maintenant que la tristesse est un péché. Et vous, à quoi en êtes-vous arrivé ?

THÉOBALD

Moi, je ne suis pas allé si loin ! Parfois je me crois sur le chemin qui mène au but ; parfois je crois l'avoir atteint ce but, et soudain je m'aperçois que je suis toujours à la même place. Dites-moi franchement, les yeux dans les yeux, devant Dieu : croyez-vous que vous demeurerez éternellement convaincue de ce que vous avez dit et pensé tout à l'heure ? Croyez-vous que vous pourrez toujours maintenir votre âme dans le droit chemin tandis que votre corps faiblira et choira ? Le croyez-vous ?

MARGIT

Non

THÉOBALD

Alors sauvez votre âme !

MARGIT

J'y ai pensé, mais les entraves sont fortes !

THÉOBALD

Le même moyen qui peut servir à retenir l'âme quelque temps en prison, peut aussi nous aider à en échapper.

MARGIT

Ce moyen, vous l'avez peut-être ?

THÉOBALD

Oui, je l'ai !

MARGIT

Donnez-le moi !

THÉOBALD, lui montrant une petite fiole.

Tenez !

MARGIT

Mille grâces. Le chevalier Bengt va venir sans doute. Ne craignez rien et pensez que ce n'est qu'en votre rêve qu'il m'est arrivé de tomber de cheval. Adieu, mon père!

THÉOBALD

Adieu! Ne croyez pas trop tôt la bataille gagnée! Les blessés ne sont pas des morts.

Il sort.

SCÈNE HUITIÈME

MARGIT, KERSTINE

KERSTINE

Monsieur le Chevalier demande si Madame Margit veut bien lui accorder un entretien.

MARGIT

Fais entrer.

KERSTINE, après un pas vers la porte, doucement.

Madame Margit ?

MARGIT

Quoi, mon enfant ?

KERSTINE, d'un ton suppliant.

Ne soyez pas sans pitié pour Monsieur le Chevalier.

MARGIT, avec émotion.

Tu es vraiment une bonne fille, Kerstine ! C'est pour cela peut-être que l'on fait si peu attention à toi ! Ah ! Dieu fasse que je ne sois pas aussi impitoyable que je le voudrais. Prie le Chevalier d'entrer !

KERSTINE sort.

SCÈNE NEUVIÈME

MARGIT, BENGT

Il entre négligemment vêtu, mal habillé, et reste, abattu, sur le seuil de la porte.

MARGIT, profondément émue en l'apercevant.

Approchez, monsieur le Chevalier !

BENGT

Il n'y a plus de Chevalier !

MARGIT

Asseyez-vous, monsieur Bengt.

BENGT

Non, madame Margit, je ne suis pas digne de rester assis en votre présence.

MARGIT

Parlons du présent. Le passé n'existe plus pour nous.

BENGT, se levant et contemplant MARGIT. Il est profondément ému et troublé de la voir si changée.

Oh ! pardon !... Est-ce que ?... Pardonnez-moi. Je voulais vous parler de nos affaires communes... Vous le savez, nous sommes pauvres.

MARGIT

Je le sais aujourd'hui, mais c'est un peu plus tôt que j'aurais dû l'apprendre.

BENGT

Ce n'est point à vous, c'est à moi de me faire ce reproche. Je vous aimais, je voulais vous épargner...

MARGIT

Dites que vous avez préféré conserver dans vos écuries un cheval de chasse que vous ne vouliez pas laisser atteler à la charrue.

BENGT

J'ignorais alors votre force de résistance.

MARGIT

Ou mieux, vous refusiez de la connaître, car cela vous aurait humilié!... Et nous voilà de nouveau revenus aux inutiles reproches!

BENGT

Laissez-moi donc me faire ces reproches à moi-même! Quand, par un malheureux concours de circonstances, tout, autour de nous, s'écroula, j'ai manqué de sang-froid. Vous en avez eu, vous! Vous avez sauvé ce qui pouvait encore être sauvé; vous avez soldé les gages de nos gens, vous avez pris des arrangements avec les créanciers, tandis que je me tenais à l'écart, écrasé de honte et de douleur. Margit, mon premier devoir est de vous demander pardon !

A genoux.

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas suffisamment appréciée, d'avoir cru que vous n'étiez qu'un oiselet joli, fait pour rester en cage et pour briller, rien autre. Pardonnez-moi de m'être laissé aller à la colère, lorsque vous vous êtes servie du droit que, moi-même, je vous avais donné, d'aimer mieux les fleurs que les herbes : pardonnez-moi de vous avoir ravi votre jeunesse et de vous avoir chagrinée.

MARGIT

Vous n'avez pas à demander pardon de ne m'avoir point suffisamment appréciée, car, lorsque nous nous vîmes pour la dernière fois, je n'avais pas encore ces qualités que vous me reconnaissez si aimablement aujourd'hui. Je n'étais alors qu'un pauvre être tel que vous le désiriez près de vous. Ce n'est pas votre faute, si vous m'avez fait de la peine et devons-nous maudire ces peines qui nous furent profitables vraiment? Relevez-vous, monsieur Bengt!

BENGT, se relevant péniblement.

Excusez-moi, madame Margit; et permettez-moi de me reposer... je suis si las!

MARGIT, le conduisant jusqu'à un siège.

Qu'avez-vous? Vous êtes souffrant?

BENGT

Ah! Je crains bien de ne jamais revenir à la santé! Dites-moi maintenant... Que comptez-vous faire lorsque le Roi aura fait droit à... votre demande?...

MARGIT

Travailler... Gagner ma vie!

BENGT

Gagner sa vie !... Travailler?... Le papillon travaille-t-il, lui que Dieu a créé pour être papillon?

MARGIT

Il cherche sa nourriture, jusqu'à ce qu'il meure! Que comptez-vous faire vous-même?

BENGT

Entrer comme intendant chez le Bailli.

Comme égaré par la douleur, ironiquement.

Ha! ha! L'oiselet s'attellerait à la charrue, l'ange ferait des robes et laverait le linge! Alors les chansons cesseraient, les mignonnes mains devien-

draient rouges, les joues deviendraient pâles ! Et pourquoi tout cela? Parce qu'un tilleul tomba sous la cognée, parce que ses rosiers sont flétris ! A moi, j'étouffe... à moi !...

MARGIT, lui offrant un verre d'eau et lui soutenant la tête.

Vous souffrez ?

BENGT

Oui, je ne reviendrai jamais à la santé !

MARGIT

Le Chevalier a tant de choses en tête. Il faut qu'il procure à ses petits la nourriture, qu'il abatte du bois afin qu'ils n'aient pas froid...

BENGT

O quelles paroles reviennent à mon oreille ! Le luth n'est-il donc pas brisé ou vibre-t-il encore !

MARGIT

Pardonnez-moi de n'avoir pas pu deviner toutes les pensées de mon Chevalier.

BENGT

Le Chevalier n'a pas voulu charger de ce fardeau les ailes du papillon léger ! Tu me demandes de te pardonner, Margit ! Qu'y a-t-il encore entre nous ?

MARGIT

Un glaive est encore entre nous, prêt à nous séparer !

BENGT

Lequel, hélas !

MARGIT

La méfiance ! Ces mêmes paroles je les ai entendues autrefois déjà, elles ne vous ont pas empêché de lever la main sur moi !

BENGT

Le passé est loin de nous ! Ah ! pourquoi l'évo-

quer ! Le malheur n'a-t-il pas fait de nous des créatures nouvelles et ne pouvons-nous pas comme telles recommencer la vie ?

MARGIT

Jamais !

BENGT

Voulez-vous donc être toujours mon ennemie ?

MARGIT

Votre ennemie ?... Non pas !

SCÈNE DIXIÈME

LES MÊMES, HANS

HANS

C'est le Bailli du Roi qui prie Madame de lui accorder une entrevue.

BENGT, se révoltant.

Dites que...

MARGIT, au majordome.

Priez M. le Bailli d'entrer.

BENGT

Il ne mettra pas le pied dans ma maison sans mon consentement.

MARGIT

Dans notre maison, monsieur Bengt, chacun peut entrer avec notre assentiment, qui vient nous entretenir de nos affaires.

BENGT

Pardon, vous êtes ma femme encore. Vous n'avez pas le droit de souiller notre logis en y donnant vos rendez-vous.

MARGIT

Bien.

A Hans.

Dites à M. le Bailli qu'il rentre chez lui. Dans une demi-heure, je l'irai voir.

HANS, sort et rentre aussitôt, portant une lettre qu'il remet à MARGIT.

M. le Bailli a laissé cette lettre pour Madame, dont il attend la visite dans une demi-heure.

Il sort.

BENGT

Donc vous ne rougissez pas d'aller relancer cet homme jusqu'en sa chambre ! Mais je ne vous permettrai pas de monter jusqu'à lui, car vous êtes encore ma femme.

MARGIT, lisant sa lettre.

Je ne suis plus votre femme. Lisez !

BENGT

Le divorce !

MARGIT

Oui, je suis libre ! Libre des chaînes, des entraves, de l'esclavage et du serment !

BENGT

Les rois de la terre sont puissants, Margit, mais je ne crois pas qu'ils puissent briser un lien que le ciel a noué ! Vous avez votre liberté, que comptez-vous en faire ?

MARGIT

Je n'en sais rien. Dans une heure nous le saurons tous deux.

BENGT, à genoux.

Margit ! Margit ! Ne t'en va pas ! Tu m'emportes mon âme ! Tu me livres au feu de l'éternelle damnation ! Je t'aime ! Je t'aime !

MARGIT

Tu m'aimes comme un objet à toi, comme ta

chose ! Tu m'aimes en cet instant autant que ta récolte alors que tu allais la perdre !

BENGT

Je t'adore comme on adore la Vierge sainte, car tu es plus forte et plus douce que moi : je suis à tes pieds, vois ! Je te supplie de me relever, car c'est moi le plus malheureux de nous deux. Accepte que je sois ton valet ! Ta volonté sera la mienne aussi !

MARGIT

Croyez-vous que l'on puisse aimer celui qui montre une âme de valet ! Je vous aimais mieux, tenez, lorsque vous me menaciez de me frapper !

BENGT

Margit, toi qui avais un cœur aimant, toi qui pouvais être si bonne, peux-tu rendre un homme si malheureux que moi !

MARGIT, doucement.

Ah ! pauvre Chevalier, que je vous plains d'avoir à vous faire tant souffrir ! Pourquoi ne puis-je encore vous rendre la joie et la douceur de vivre ! Je voudrais tant rester ! Mais il faut à présent que je parte ! A présent !

BENGT

Vous me fuyez, car je suis pauvre et malheureux maintenant !

MARGIT

Qui de nous deux resta lorsque le malheur nous toucha ? Qui s'en alla, qui disparut ? Je m'en vais maintenant mais pour d'autres raisons !

BENGT

Parce que vous en aimez un autre !

MARGIT

Oui ! — Et vous en fûtes cause. La loi me per-

met d'aimer ailleurs...

Elle sort.

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

La salle qui précède la chambre a coucher dans la maison de Bengt. — Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

CHRISTINE, *femme du juge*, et *une* FEMME *qui a un procès à soutenir devant le tribunal.*

Elles sont assises, attendant l'audience.

LA FEMME

Il y a foule aujourd'hui chez le Bailli.

CHRISTINE

Les procès en suspens sont nombreux en ce moment.

LA FEMME

Pardieu, oui ; et l'un est toujours plus embrouillé que l'autre. Ainsi, voilà la femme de M. Bengt, pour ne parler que de cette affaire, c'en est une jolie histoire !

CHRISTINE

Oui, elle a demandé d'être séparée de son mari.

LA FEMME

Elle ! Nenni ! c'est lui qui l'a chassée de son foyer ! C'était un vrai démon d'ailleurs. Même on dit, — je vous laisse à penser à cela, — qu'elle aurait frappé son mari, cet excellent Chevalier ! Et par-dessus le marché, on affirme qu'elle l'a trompé.

Il est vrai qu'il ne faut jamais, lorsque deux personnes se querellent, rejeter la faute sur un seul, mais dans le cas présent, il n'y a qu'une coupable, et c'est elle !

CHRISTINE

Ça !... A qui doit être imputée la faute ? Qu'y a-t-il de vrai là-dedans, on ne peut pas savoir : mais en tout cas je trouve sa conduite scélérate ! Qu'elle ait eu le cœur d'abandonner sa maison, son foyer, son mari et son enfant ! Je ne comprends plus. Il n'y a qu'une méchante nature qui puisse agir ainsi !

LA FEMME

Ce qu'il y a de vrai dans une affaire? Allons ! on le sait toujours ! On sait par exemple, qu'elle a fait abattre tous les chênes du parc, pour avoir de sa fenêtre la vue sur le lac ; on sait qu'elle a laissé durant la maladie de son mari, et par méchanceté, dessécher les rosiers ! Ce n'était qu'une mauvaise femme, véritablement, et je le sais mieux que personne, moi ! Je la connais depuis son enfance. En ce temps, elle restait parfaitement une journée d'été tout entière à martyriser des mouches, tandis que nous épluchions des pommes de terre ! Eh ! bien, et au cloître donc ! Elle y a eu toutes espèces d'aventures. Elle mentait et volait des lettres... Enfin... voler est peut-être un bien gros mot, mais ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'elle décachetait les lettres des autres. Oh ! on connaît très bien sa vie !

CHRISTINE

Peut-être, mais comme on a tôt fait de dire des mensonges aussi !

LA FEMME

Boutt ! Qu'est-ce que ça fait ?... Il n'y a pas de fumée sans feu !

CHRISTINE

Cela n'est pas une preuve. On peut avoir très bien sans feu de la fumée dans le poêle.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, MARGIT

Elle s'arrête sur le seuil de la porte et parle à la cantonade.

LA FEMME

Non, mais regardez-moi ça ! elle n'a pas honte ! Elle vient ici comme si de rien n'était ! Chez le Bailli lui-même qui s'est, comme on sait, chargé d'elle ! Vous allez voir qu'elle aura assez de toupet encore pour nous saluer.

MARGIT, entrant délibérément.

Bonsoir, Madame. Il faut que ce soit ici que nous nous rencontrions !

A la femme.

Bonsoir, ma chère !

La femme lui tourne le dos et se prend à contempler le mur avec grand intérêt. MARGIT tend la main à la femme du juge qui lui refuse la sienne.

Vous êtes fâchée contre moi ?

CHRISTINE

Fâchée ?... Non ! J'ai seulement pitié de vous.

LA FEMME

Avez-vous remarqué ce joli tableau, Madame ? Cela représente Capharnaüm sans doute ?

MARGIT, à CHRISTINE.

Y a-t-il quelqu'un chez le Bailli ?

CHRISTINE

Vous avez probablement à lui parler ?

MARGIT

Il attend ma visite.

LA FEMME, à CHRISTINE.

Il est donc préférable que nous nous retirions, car on n'attend pas notre visite, à nous, et nos affaires ne sont peut-être pas aussi pressées que... les siennes !

Elle se lève.

MARGIT

Du tout ; que je ne vous dérange pas ! J'attendrai mon tour.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, JENS

JENS

La réception de M. le Bailli est terminée pour aujourd'hui. Monsieur le Bailli prie ceux de ses clients qui l'ont attendu de revenir demain.

MARGIT

Monsieur le Bailli m'attend. Prévenez-le que je suis là !

JENS, insolemment.

Parfaitement. Ayez l'obligeance de passer par ici.

MARGIT

Pourquoi ne puis-je attendre ici ?

JENS, avec hésitation.

Parce que... on doit donner ici un coup de balai.

LA FEMME, en sortant.

Jolie société ! Joli ménage !

CHRISTINE

Je m'en lave après tout les mains. En tout cas,

je ne remettrai pas, certes, les pieds dans cette maison !

MARGIT

Que marmonnez-vous sur mon compte, Madame ? Qu'est-ce que cette conduite et ces ironies ?

CHRISTINE

Je ne vous connais plus. Je ne parle pas aux personnes méprisables !

MARGIT

Je suis libre de mes actes, vous l'ignorez sans doute, Madame. La loi m'a rendu ma liberté !

CHRISTINE.

Je n'ai jamais entendu dire de vous : « C'est une femme libre. » Mais bien : « C'est une femme légère. » Et c'est ce que vous êtes ! Dès lors, vous avez en effet le droit de faire visite à l'homme qui vous plaît !

MARGIT

Vous ignorez le caractère des relations que j'ai avec cet homme, à qui d'ailleurs vous rendez visite également. Et vous, vous n'êtes pas libre que je sache ! Vous ne savez donc pas que mon mariage vient d'être annulé par la loi !

CHRISTINE

La loi ne peut rien contre ce qui est indissoluble. Mais elle peut, en effet, délivrer un homme malheureux des griffes d'une mauvaise femme.

MARGIT

La loi est scélérate alors, si elle ne peut pas protéger le plus faible : elle est criminelle si elle penche en faveur du plus fort : mais ce sont les plus forts aussi qui l'ont faite, cette loi !

CHRISTINE

Je ne peux vous répondre, mais je peux toujours vous céder la place !

MARGIT

Dites : « vous sauver. » Vous serez encore plus près de la vérité, Madame !

SCÈNE QUATRIÈME

MARGIT, JENS

JENS, confidentiellement.

Entrez là... Monsieur le Bailli vient à l'instant.

MARGIT

Il y a quelque chose là-dessous !

JENS

Pour Dieu ! ne dites pas cela ! Ce n'est vraiment pas la peine de faire la renchérie, lorsque l'on va voir un oiseau aux œufs d'or, comme le Bailli.

MARGIT

Je ne comprends pas un mot de ce que vous entendez dire !

JENS

J'ai dit... un oiseau aux œufs d'or ! Entrez, je vous prie, entrez !

MARGIT, le fixant avec attention.

Dites à Monsieur le Bailli qu'il se hâte s'il veut que je l'attende.

Elle passe dans la pièce voisine.

SCÈNE CINQUIÈME

JENS, LE BAILLI

Le bailli sort du fond comme s'il avait été derrière la porte à attendre.

LE BAILLI

Fermez la porte à clef !

JENS ferme la porte à clef sur MARGIT.

Mettez un peu de coton au trou de la serrure.

JENS

C'est inutile. En y laissant la clef !...

LE BAILLI

Le lit est préparé ?

JENS

Oui.

LE BAILLI

Le couvert ?

JENS

Il est mis.

LE BAILLI

La table ici... alors.

JENS s'approche de la porte, fait un signe. Deux domestiques apportent la table préparée avec deux couverts. Examinant la table.

Des roses ! Bien ! Du vin ? Capiteux ?...

JENS

Il y en a du fort et du faible !

LE BAILLI

Des fleurs de tilleul ! Très bien ! Le luth ? Où est le luth ?

JENS va chercher le luth. Le bailli le prend des mains de JENS, le pose à terre contre une chaise.

Là ! Fait-il bien ainsi ?

JENS

Hum ! Parfait... Très artistique !

LE BAILLI

Tout est en ordre ?

JENS

Tout !

LE BAILLI fait un geste comme pour dire d'entrer, puis :

Non, attendez !

Il prend une rose au bouquet de la table et se la passe à la boutonnière.

JENS

Monsieur le Bailli connaît son affaire !

LE BAILLI

Oui... j'ai du monde ! Ouvrez la porte. Après quoi tu sortiras et feras le guet !

JENS ouvre la porte, invite MARGIT à entrer, puis il s'éloigne sur la pointe des pieds.

SCÈNE SIXIÈME

LE BAILLI, MARGIT

LE BAILLI

Madame Margit.

MARGIT

Je ne suis plus Madame !

LE BAILLI

Alors... Margit !

MARGIT

Oui, plutôt !... comme autrefois... pendant notre jeunesse. Tu m'as dit que tu voulais etre toujours mon ami, Erik, et m'aider de tes conseils ou de tes actes à la première occasion.

LE BAILLI

Ton ami ?... dis ton esclave, mon adorée !

MARGIT

Merci, sauf du dernier mot qu'il faudra m'épargner ! Je suis simplement venue pour savoir ce qu'on entend par la reddition des anciens biens des communautés religieuses à leurs premiers propriétaires ?

LE BAILLI

Oh ! ne parlons pas affaires, maintenant; parlons de fleurs plutôt !

MARGIT

Non, c'est d'affaires que j'entends parler aujourd'hui.

LE BAILLI

Assieds-toi, chérie ! Repose-toi ! Tu dois être si lasse après tant de mauvais jours ?

MARGIT

Merci !... Oui, j'ai la sensation que mes forces ne résisteront pas jusqu à demain peut-être ! C'est pourquoi, il faut que je te parle dès ce soir.

LE BAILLI

Tu n'as sans doute pas pris le temps de boire et de manger ? J'allais me mettre à table justement. Veux-tu me tenir compagnie ?

MARGIT

Non, merci ! Mais ne te gêne pas. Nous causerons très bien pendant ton repas.

LE BAILLI

As-tu peur de rester assise à côté de moi ? Ne te rappelles-tu pas le temps où nous jouions au petit mari et à la petite femme ?

MARGIT

Oh ! Si... je me le rappelle... ce temps ! Mais il y a cette chambre aussi qui me remémore des rêves irréalisés : c'est un tourment pour moi de me retrouver ici.

LE BAILLI

Nos rêves peuvent devenir des réalités, même s'ils mettent quelque durée à s'accomplir !

MARGIT

Tout ici me rappelle des choses abolies. Je suis

toute craintive. Rien que ce hasard qui te fait aimer d'avoir des roses sur la table... cela me ramène par la pensée à notre première querelle.

LE BAILLI

Ces roses signifient seulement que notre jeunesse remonte et que tout ce qui s'est passé entre naguère et ce moment ne fut qu'un mauvais songe. Tu sais combien je t'aime, ne m'aimeras-tu pas ?

MARGIT

Peut-être, car, toi, tu es un homme. Tu es né pour commander... *l'autre* était né pour être esclave!

LE BAILLI

Alors ! Quel obstacle ?... Tu es libre !

MARGIT

Qu'il ne soit pas question de cela, maintenant! Je veux d'abord liquider honorablement mon passé.

LE BAILLI

Le passé est passé ! Recommence ta vie !

MARGIT

Je l'oserais avec toi, car tu es fort et franc... Et je le sens... je n'ai pas assez de force pour finir le trajet toute seule.

LE BAILLI

Oh ! répète cela ! Mais chaleureusement ! Tu es si froide, Margit !

MARGIT

Je suis comme un bouton de fleur gelé !

LE BAILLI, lui tendant une coupe de vin.

La fleur peut se dégeler.

MARGIT

Pour mourir seulement ! Non je ne veux rien accepter !...

LE BAILLI

Ah ! je veux réchauffer la fleur au souffle de mon âme ardente et jeune, pour qu'elle vive !

Il entoure de ses bras la taille de MARGIT et l'embrasse.

MARGIT

Oh ! pas ici ! Non... pas en cette maison, dans cette chambre ! Ici était posée, ce matin-là, ma robe de mariée : la table était ici, le corbeau était perché près de cette fenêtre. Non ! Non ! Un crime pèse sur nous dans l'air ! Oui, je suis libre, je le sais, et pourtant je me sens enchaînée ! Mes souvenirs m'enchaînent à lui ! Des voix que tu ne peux entendre me crient : « Péché ! Péché ! »

LE BAILLI

Alors sortons d'ici : viens avec moi...

Il la conduit au fond et ouvre la porte.

MARGIT

Par ici... dans la chambre à coucher ?... Que signifie ?...

LE BAILLI

Tu m'aimes Margit !... Et je t'aime !

MARGIT

Alors ?...

LE BAILLI

Alors tu dois m'appartenir !

MARGIT

Comme ta femme, oui peut-être !

LE BAILLI

Le mariage tue l'amour, tu le sais bien, Margit ? Pourquoi ne pas rester libres...

MARGIT

Libres... oui !

LE BAILLI

Et nous aimer quand même !

MARGIT

Monsieur le Bailli ! Pourquoi ne vous vantez-vous pas de votre scélératesse aujourd'hui ? Pourquoi ne me mettez-vous plus en garde contre vos plans infâmes ? Pourquoi ne m'avertissez-vous pas que vous êtes le diable !

LE BAILLI

Parce que je t'aime éperdument !

MARGIT

Et c'est pour cela que vous vous servez maintenant du mensonge ! Souvenez-vous que je vous aimais pour votre franchise. A présent, je vous hais !

LE BAILLI

Croyez que ce que je dis, je le pense : croyez que je veux faire tout pour vous ; croyez que votre volonté d'être libre m'a seule inspiré cette pensée de vous offrir mon cœur librement.

MARGIT

Il y a quelques instants on devait balayer ici ; on a apporté une table et deux couverts. On devait parler ici de choses sérieuses intéressant la vie, toute la vie ; on vous offre du vin !... Non pas ! Arrière avec vos airs d'innocent ; je lis au fond de votre cœur coupable. Vous n'êtes qu'un séducteur vulgaire.

LE BAILLI

Autrefois, c'était toi la séductrice.... il était l'homme d'affaires, lui ! Les rôles sont renversés.

S'agenouillant.

Oui, je suis un séducteur. Oui, je veux vous séduire pour vous rendre heureuse, à mes côtés... non pas comme une esclave, mais comme ma

souveraine. Et si vous pliez sous le faix de vos souvenirs, je vous porterai dans mes bras.

MARGIT

Et vous voilà aussi petit que l'autre, pleurnichant... à mes pieds... comme lui.

LE BAILLI

Margit, veux-tu être ma femme ?

MARGIT

Non !

LE BAILLI

Tu refuses ?

MARGIT

Oui, car je vous méprise ! Aussi bien, je ne crois plus à l'amour comme vous l'entendez, vous, les hommes. J'étais venue à vous pour demander une amitié ; j'étais venue pour rencontrer une âme, qui devait soutenir la mienne et je n'ai rencontré qu'une bête se roulant dans la fange sous l'aiguillon de son désir !

LE BAILLI

Ah ! vous montez en chaire et nous faites de la morale, vous qui venez de briser un lien, sacré pour tous !

MARGIT

Excepté pour la Loi, Monsieur le Bailli !

LE BAILLI

Et c'est vous, vous qui quittez votre maison pour rendre à pareille heure visite à un célibataire, qui voulez lui prêcher la vertu et lui donner l'exemple des bonnes mœurs ! Depuis quand professez-vous cette jolie théorie que la prison du mariage est préférable à la liberté de l'amour ?

MARGIT

Depuis que vous me parlez ! Pendant que j'étais

là à vous attendre, j'ai compris qu'il y a au fond du cœur des hommes des lois qui sont *supérieures* aux vôtres. La Loi m'a rendu ma liberté; les hommes qui ont promulgué cette loi ne me l'ont pas rendue. Vous, les manieurs, les interprètes de cette loi, vous n'y croyez pas seulement. Vous me traitez comme une femme perdue : vos domestiques se conduisent avec moi comme si j'étais une fille ! Et lorsqu'il n'y a qu'un instant, vous avez déclaré brutalement vos intentions, j'ai retrouvé soudain ma foi dans le mariage. Alors j'ai cessé de croire que Dieu avait pu négliger de placer au milieu du désert de la vie une oasis, un paradis; j'ai cessé de croire que le péché originel nous en ait expulsés. Tout cela, je l'aurai reconnu trop tard ! Pourquoi m'avez-vous tous menti depuis ma tendre enfance ? Pourquoi m'avez-vous présenté la vie comme un château où l'on pénètre, un château enchanté où les roses de l'amour fleurissent éternellement sans épine ! Pourquoi m'avez-vous menti, me disant que nous étions des anges, que vous vouliez nous adorer, respectueux, de loin, tandis que vous n'avez qu'un but, nous dresser des embûches, nous faire choir et nous fouler aux pieds ? Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que cette terre est la vallée des larmes; que l'amour ici-bas n'est qu'un joli mensonge; le mariage une succession de charges et de devoirs : que nous autres, les faibles femmes, nous étions destinées à mettre au monde douloureusement des enfants, cependant que les hommes devaient penser, la sueur au front, pour amasser leur pain à la progéniture et à sa mère ? Si vous nous aviez parlé de la sorte, alors nous nous serions inclinées devant le Destin. Nous n'en aurions rien espéré de meilleur !

LE BAILLI

Tout cela, les prêtres vous l'ont dit des centaines

de fois ! Pourquoi refuse-t-on de croire à ce qu'ils disent ?

MARGIT

Les prêtres ont répété cela des centaines de fois ? Alors, vous n'avez donc pas tous menti ? — Je crois aux prêtres de nouveau !

Elle passe et se dirige vers la porte.

LE BAILLI

Margit ?... Un mot ! Où vas-tu ?

MARGIT

Où le Destin me conduit.

LE BAILLI

Je suis ton Destin, Margit... Suis-moi donc !

Il lui prend la taille et tente de l'entraîner au fond.

MARGIT, essayant de se soustraire à son étreinte.

Laisse-moi ou je crie à l'aide...

LE BAILLI

Qui viendrait à tes cris ?

MARGIT

Personne !... Je le crois maintenant, mais Dieu ne m'abandonnera pas !

LE BAILLI

J'en doute.

MARGIT

Alors je m'aiderai moi-même !

LE BAILLI

La biche se défend. Faisons donner le chien ?

Il siffle dans ses mains.

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, JENS, THÉOBALD

JENS apparaît au fond, puis se retire soudainement en voyant le père THÉOBALD sortir de la porte de gauche formant tapisserie.

THÉOBALD

Que signifie?...

LE BAILLI

Cela signifie, si vous voulez le savoir, que cette femme est folle.

MARGIT

Oui, je le fus, quand je crus pour la première fois en vos paroles. Protégez-moi mon père, contre cet homme.

THÉOBALD

Quittez cette maison, monsieur le Bailli ! C'est ailleurs que vous attend votre fiancée !

MARGIT

Il était fiancé ? Et il m'a offert sa main !

THÉOBALD

Votre titre, Monsieur le Bailli, ne vous protège pas contre les atteintes vengeresses de la Loi !

LE BAILLI

Cette femme m'a poursuivi : je n'ai pas pu me débarrasser d'elle. Mais elle a reçu maintenant une leçon dont elle saura tirer profit, j'espère.

THÉOBALD

Vous mentez. Le séducteur, c'est vous !

LE BAILLI

Que je sois le séducteur, possible ! Mais un séducteur honorable, en tout cas, car je l'ai avertie de ne point s'avancer vers moi. — La charogne

était exposée : les vautours sont venus. Tout était prêt. Adressez-lui votre sermon, mon père, car de nouveau elle croit aux prêtres !

Il sort.

SCÈNE HUITIÈME

MARGIT, THÉOBALD, *avec un livre.*

THÉOBALD

Voici donc où vous en êtes !... Sur le bord de l'abîme !

MARGIT

Il n'y a plus qu'un pas à faire...

THÉOBALD

De quel pas voulez-vous parler ?... dites !

MARGIT

... pour glisser aux noires profondeurs de l'abîme !

THÉOBALD

Vous suicider !... La mort ?...

MARGIT

Vous même m'en avez indiqué le chemin !

THÉOBALD

C'est un grand péché que j'ai commis. Faites que je n'en sois pas châtié !

MARGIT

Oui, mais il est difficile de vous suivre ; il est si dur votre chemin, mon père.

THÉOBALD

Il conduit au but ! Je combats et je cherche. Je suis dans la bonne voie maintenant, suivez-moi !

MARGIT

Nos chemins se séparent. Le mien descend... Le vôtre, où conduit-il ?...

THÉOBALD, désignant le ciel.

Au ciel. Il monte ! — Ecoutez-moi. Comme tous les hommes, je suis un pécheur ; mais les paroles que je vais dire ne sont pas de moi. Vous pouvez donc y croire. J'ai dirigé votre jeunesse. Je vous ai appris à rejeter mainte vérité. J'ai contribué à vous ouvrir les portes du cloître. J'ai toujours été droit devant moi : bien que je sois, parfois, revenu sur mes pas, pour reprendre ou ceci ou cela, que j'avais égaré ou jeté. Vous souvient-il de ce jour où j'ai jeté ce livre loin de moi ?

MARGIT

Allons-nous revenir à votre livre encore ?

THÉOBALD

Oui, car nous l'avions — imprudents — tout à fait repoussé. Il y a là des pages que nous aurions pu lire et méditer encore, car elles contiennent des vérités fondées ! Dites-moi... ne voudriez-vous pas rentrer au cloître s'il existait encore ? Ne voudriez-vous pas, au lieu de vous précipiter tête basse dans un autre monde, vous retirer d'abord de cette vie extérieure qui vous a déçue et réfléchir de nouveau dans la tranquillité parfaite sur les mystères de l'existence ?

MARGIT

Oui, mais les cloîtres sont abolis !

THÉOBALD

Il en reste un ! Une ère nouvelle s'est ouverte tandis que nous suivions notre chemin. La partie de l'humanité qui travaillait de tout son corps pour nous permettre de développer notre âme s'est réveillée. Elle a jeté un regard autour de soi. Elle s'est aperçue que nous seuls échappions à la ma-

lédiction de Dieu ! « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Elle a vu que les Chevaliers mangeaient ce que le paysan avait semé et que les Moines avaient accaparé le Ciel. C'est pour cela que l'on a rasé les châteaux et aboli les cloîtres. Le temps est venu maintenant où tous nous devrons porter le stigmate du péché originel. Tous il faut que nous travaillions !

MARGIT

Mais vous parliez d'un cloître ?

THÉOBALD

Oui, un cloître pour vous ! — Il en est un, ou vous pourrez vous retirer loin du bruit, à l'abri de la méchanceté du monde ! Vous y découvrirez de fraîches galeries où vous pourrez respirer à votre aise quand l'air vous paraîtra trop lourd : là, vous pourrez vous livrer à vos pratiques dévotieuses pour l'accomplissement du devoir : là, règne une douce paix indispensable aux âmes après la lutte ; là, vous pourrez vous fortifier par l'exercice de ses difficiles vertus, l'humilité, l'obéissance : là aussi vous pourrez témoigner à celui qui faillit la bienfaisante pitié, qui fait compatir aux coups de la discipline : ce cloître, c'est le foyer

MARGIT

Est-ce dans votre livre, tout ceci, mon père ?

THÉOBALD

Oui, mais dit autrement !

MARGIT

Il y avait aussi dans votre livre quand vous avez béni notre union, mon père, que l'homme était plus fort et plus sage que la femme ; que Dieu pour cette raison avait fait de l'homme le maître de la femme, afin qu'il la conduise et la gouverne. Est-ce vrai ?

THÉOBALD

En général, oui : mais pas en ce cas!

MARGIT

Alors, il vous faudrait avoir un livre pour chaque cas.

THÉOBALD

En effet, oui! Peut-être l'aurons-nous quelque jour?

MARGIT

Un mot encore? Dans le livre du Bailli, il est permis de séparer l'homme et la femme. Dans votre livre il y a : « Ce que Dieu a lié, les hommes ne le délieront pas. » Lequel des deux livres est le bon?

THÉOBALD

Le mauvais esprit s'empare de vous! Vous doutez Margit?

MARGIT

Le doute est le commencement de la certitude. Il ne me reste plus qu'à chercher la certitude, car je ne veux pas vivre dans l'état de doute!

Elle boit en cachette le poison que THÉOBALD lui donna.

THÉOBALD

Mais avez-vous le courage de résister à la grande incertitude?

MARGIT

Le courage?...

Elle écoute.

N'entendez-vous rien?

THÉOBALD, la regardant fixement.

Non!

MARGIT

J'ai fait la nuit dernière un rêve affreux. Je me promenais dans une forêt qui s'étendait jusqu'au

rivage de la mer. C'était un jour d'automne. Le silence était tel que je pouvais entendre, une à une, les gouttes de rosée tomber des feuilles comme une fine pluie. Le ciel resplendissait d'azur parmi les cimes élevées des arbres. J'avançais, j'avançais. La mousse humide cédait, à chacun de mes pas, sous mes pieds. Tout à coup, un oiseau étrange, comme jamais auparavant je n'en ai vu, fondit et se posa sur une branche. Il becqueta le tronç, s'envola plus loin. Je le suivis. Bientôt je me trouvai dans un épais taillis. L'oiseau avait disparu. Je voulus revenir sur mes pas : mais je m'aperçus que des araignées monstrueuses avaient tendu leurs toiles de buisson en buisson. Partout autour de moi ce n'étaient que des toiles. Enfermée de tous les côtés, je m'assis sur une pierre et pleurai de désespoir. Soudain, j'entendis derrière moi des craquements, des crépitements et, me retournant, je vis la forêt enflammée. Je me levai d'un saut et m'enfuis en courant. Le feu me poursuivait. Il me chassa, m'obligeant à franchir ces toiles d'araignée, qui s'appliquaient comme des voiles à mon visage : il me chassait toujours plus avant et plus loin, jusqu'à ce que je fusse parvenue sur un rocher abrupt, qui s'étendait en promontoire dans la mer. Là je pus m'arrêter. Au-dessous de moi, alentour de moi, ainsi qu'une demi-lune chue du ciel, la mer. Derrière moi l'incendie en marche gagnait toujours sur la forêt, avec ses colonnes de fumées asphyxiantes et ses flammes dévorantes. En face de moi la mer libre, infinie, miroitait au soleil, et ses froides ondes m'appelaient doucement pour me bercer et m'endormir!... Croyez-vous que j'aie hésité pour avancer ou reculer ? J'ai tendu mes deux bras vers l'eau libératrice, je me suis élancée en avant et suis tombée dans une gloire de lumière étincelante en l'anéantissement!

THÉOBALD, s'approchant d'elle et la regardant fixement.

Vous n'avez pas rêvé cela!

MARGIT

Je ne sais, mais il me semble que je l'ai rêvé! N'entendez-vous pas des voix?... Chut, je les entends qui se rapprochent!

THÉOBALD

Au nom de Jésus, dites-moi : vous venez d'entr'ouvrir devant vous les portes de l'Eternité!

MARGIT

A l'instant, oui! Vous ne l'avez pas vu : j'ai craint que vous ne m'en empêchiez.

Allant à la porte et écoutant.

Il y avait un enfant qui pleurait! Pauvre petit! Si nous pouvions seulement le secourir?... Peut-être est-ce le vent qui pleure comme les petits enfants, parfois?...

THÉOBALD

C'était votre enfant, madame Margit.

MARGIT

Mon enfant! Ma petite Margit! Car elle s'appelle Margit aussi !... Ah! oui, je voudrais bien abandonner la grande Margit, mais la petite, non... non je ne veux pas! Si je pouvais encore revivre ma vie en elle! Mais en vérité, non, cela est impossible, n'est-ce pas, mon père? Je ne veux pas mourir! Je ne veux pas mourir! Il ne faut pas que vous trompiez cette enfant, que vous lui montriez la terre ainsi qu'un paradis! Il ne faut pas que vous la rendiez aussi misérable que moi!

THÉOBALD

Vous vous repentez... maintenant? Maintenant qu'il est trop tard! Loir de vous à cette heure toutes les pensées terrestres, madame Margit, car devant vous s'ouvre l'Eternité!

MARGIT

Oui, je me repens... je me repens! Mais sauvez-moi, mon père, sauvez-moi, si vous le pouvez!

THÉOBALD

Aucune puissance humaine n'a ce pouvoir! Vous n'appartenez plus à cette vie terrestre. Préparez-vous, car vous allez paraître devant Dieu!

MARGIT

Comment dois-je paraître devant lui?

THÉOBALD

Comme une pécheresse, qui s'est érigée en juge de sa propre action, en maudissant la vie que Dieu créa lui-même!

MARGIT

A-t-il aussi créé le mal dont nous souffrons en cette vie?

THÉOBALD

Non, le mal tu l'as causé par ton égoïsme, toi-même! Si tu t'étais montrée douce et patiente, ta vie n'aurait point été malheureuse!

MARGIT

Prêtre, tu mens. Si je n'avais pas secoué le joug, mes enfants et les tiens en auraient supporté les conséquences toute l'éternité.

THÉOBALD

Ils les supporteront tout de même.

MARGIT

C'est pour cela, vois-tu, que je veux vivre, pour qu'ils connaissent la vérité qui leur donnera la liberté! Rends-moi la vie! O Dieu, sois pitoyable! Je ne peux pas encore paraître devant toi!

THÉOBALD

Tu as voué ton être à la mort, quand tu croyais ta route parcourue. Tu juges donc trop tôt! Veux-

tu donc vivre plus longtemps dans les soucis et le chagrin ?

MARGIT

Oui, car maintenant que je me trouve au terme des souffrances — ah ! cela est étrange ! — les parties de ma vie dorées par le soleil s'accusent et les sombres reculent.

THÉOBALD

Tu vois, tu vois, ingrate ! Ainsi que la Vie, la nature est un amalgame du Bien avec le Mal. Il y a parmi les fleurs des champs, des fleurs ennemies de notre vie, mais ces ennemies ont d'autres ennemies qui leurs sont supérieures en force. Veux-tu vivre, il reste une espérance encore !...

MARGIT

Oui, je veux vivre !

THÉOBALD

Vis donc ! Dans la forêt voisine, je vais aller chercher la plante qui a le pouvoir d'arrêter la mort. Mais la trouverai-je ? Cela, ce sera la volonté de Dieu !

Il va vers la table et prend un sablier.

Je retourne ce sablier. Si je reviens avant qu'il soit vidé, tu es sauvée... sinon, adieu ! Et si nous nous rencontrons de nouveau, nous pourrons alors contempler les choses avec des yeux que n'obscurcira plus le brouillard de la passion. J'ai contribué à te délivrer de l'hypocrisie et de l'égoïsme. Maintenant j'entr'ouvre pour toi le cloître du renoncement et du sacrifice, le seul qui plaise à Dieu !... Sois en paix.

Le père THÉOBALD sort par la porte de gauche. MARGIT reste seule, s'avance vers la tapisserie, pose le sablier sur le parquet, glisse doucement à terre et s'endort sur la première marche de l'estrade.

SCÈNE NEUVIÈME

MARGIT, BENGT

BENGT, éloignant le sablier et réveillant MARGIT.

Margit!... Endormie sur cet escalier, avec un sablier... près d elle... à moitié vide. L'emblème de la mort!

Il s'agenouille et la prend dans ses bras.

Margit! Perle de la mer, blanche fleur de l'été, réveille-toi si c'est le sommeil qui clôt tes paupières! Reviens à la vie, si c'est la Mort qui t'a touchée du doigt!

MARGIT, se réveillant.

Où suis-je?... qui est là?... Ah! mon Chevalier! Retiens-moi dans tes bras... les flots veulent m'emporter aux sombres profondeurs.

BENGT

Margit! Puisque je te tiens de nouveau dans mes bras, qui pourrait t'arracher à moi, si tu ne le veux pas toi-même?...

MARGIT

Hélas! il y a la Mort plus forte que tes bras!

BENGT

Il y a l'Amour plus puissant que la Mort!

MARGIT

Peux-tu m'aimer encore? L'aimes-tu ta Margit si méchante, quelque faible qu'elle ait été?

BENGT

Tu ne m'as jamais fait cette question sans que je te réponde, mais toi, m'aimes-tu Margit?

MARGIT

Je t'aime et je ne voulais pas t'aimer!

BENGT

L'amour fut plus fort que ta volonté.

MARGIT

Ah ! je suis maintenant l'être faible qui a besoin de ta protection !

BENGT

Alors nous nous protégerons mutuellement, Margit. Aucun ne sera le maître de l'autre.

MARGIT, regardant le sablier.

Il est trop tard !

Elle se lève.

Pas encore, mais bientôt ! Vois-tu comme le le sable coule silencieusement mais sûrement ! Il glisse comme le pas du Destin. Lorsqu'il aura coulé complètement, il sera trop tard.

BENGT, retournant le sablier.

Non, Margit, il recommencera sa chute égale.

MARGIT

Je ne veux pas mourir ! Pas maintenant !... Il fait si bon ici, si calme ! Et la petite dort ! Bengt, je suis au détour de la vie dans la mort ! Non, je ne veux pas mourir ! Garde-moi, Bengt ! Ne laisse pas la Mort venir et m'emmener ! Oh ! Seigneur tout puissant, mon sauveur ! Laisse-moi vivre et je te sacrifierai ma volonté et mes égoïstes pensers ! Je laisserai aussi leur volonté à d'autres, leur volonté qui est peut-être meilleure que la mienne ! Bengt, si je vis, veux-tu me pardonner, veux-tu de nouveau m'accueillir à ton foyer ?

BENGT

Si l'oiseau de proie ne vient pas lacérer ma colombe ?

MARGIT

L'oiseau de proie s'est envolé. Le chasseur a

sauvé ta colombe, mais la colombe est devenue si triste qu'elle a voulu périr !

BENGT

Est-il possible ?

MARGIT

Le chasseur s'en est allé dans la forêt chercher les simples qui guérissent. Le Sauveur et la Vierge sainte veuillent l'aider !

BENGT, à la fenêtre.

La nuit est noire ! Il ne les voit peut-être pas. Eclairez-le, milliers d'étoiles, éclairez à ses pieds pour qu'il puisse les trouver !

SCÈNE DERNIÈRE

LES MÊMES, THÉOBALD

THÉOBALD entre rapidement. Il s'approche vivement de la table sur laquelle se trouve un gobelet : il l'emplit d'eau et y exprime le suc de quelques plantes.

THÉOBALD

Il les a trouvées !

MARGIT

Merci, mon Dieu, d'avoir exaucé ma prière !

THÉOBALD, tendant le gobelet à BENGT.

Offrez-lui la coupe de la vie, car c'est vous qui l'avez sauvée !

BENGT

Bois !

MARGIT, hésitant.

Mais... Si... mais si tout restait comme autrefois ! Si notre amour devait s'abolir ! Pouvons-nous le savoir maintenant ?

BENGT

Nous le savons! Tu ne voulais pas m'aimer, Margit : ta fierté t'en empêchait, mais tu m'aimes encore. Tu m'aimes, bien que j'aie été jusqu'à lever la main sur ta chère tête, bien que j'aie été misérablement lâche lorsque le malheur m'accabla. Je voulais te haïr parce que tu m'avais quittée : je voulais te tuer parce que tu avais sacrifié ton enfant et cependant je t'aime! Ne crois-tu pas à la puissance immarcescible de l'Amour sur notre volonté mauvaise ?

MARGIT

Je crois! que le Dieu de miséricorde fortifie notre foi!

Elle boit.

THÉOBALD

Grâces au Père Eternel qui donne le malheur aux hommes, pour qu'ils puissent être heureux!

MARGIT, au bras de BENGT.

Mais la Loi!

THÉOBALD

La Loi ne délie pas les cœurs ! Elle n'existe que pour protéger l'être contre la faute. Sans la faute, le juge n'a pas de raison d'intervenir!

BENGT

Maintenant, Margit, recommençons notre existence ! L'aigle peut vivre encore, même alors que ses ailes auraient été brisées. Mon oiseau bleu peut vivre, même si ses plumes ont perdu quelque chose de leur éclat!

MARGIT

Oui, mon aimé, reprenons l'existence, car il nous faut apprendre à nos enfants que si le ciel

resplendit sur nos têtes, nos pieds du moins touchent toujours à la terre !

RIDEAU

Fin.

AUGUSTE STRINDBERG.

Traduction de GEORGES LOISEAU.

CLAUDE MONET

—

Peu d'hommes, en verité, sont saisis par l'émotion des sites. Il ne faut se laisser illusionner aux départs vers les banlieues chaque samedi soir, aux villégiatures dès le printemps, aux saisons à la montagne ou à la mer. Bien des causes motivent ces déplacements ou ces excursions. On fuit, pour une habitude plus rare et aussi tenace, l'habitude quotidienne des gestes en des lieux identiques, l'atmosphère de fatigue journalière, la ville du travail dont on est las, la puanteur alourdissante que l'on respire trop ; et puis, quelle déchéance mondaine si l'on ne passait un temps de l'année aux plages ou dans les bois! Evidemment, dans ces fallacieuses retraites, aussi peuplées, en général, l'été, qu'un quartier de Paris, les allures sont plus libres, les propos dégagés, la vie simple. Tant d'idylles s'y ébauchent, tant de paix s'y propage. Et, par matière de conversation, il y est décent, en guise de publique gratitude pour tant de salutaires bienfaits, de s'extasier à des beautés de la nature, que la tradition fixe impose à chacun.

Ce sont des points de vue immobiles qui persistent, par delà la disparition même de leur cause, éternels, et rien ne les modifie. La louange d'un paysage ne connaît pas, selon les hommes divers, des formules différentes. L'on sait, en bonne éducation, ce qu'il convient de dire sur le penchant de tel glacier, au bord d'une eau que fend la gracile beauté des nénufars, sur la jetée, ou sur la route à travers la forêt des hêtres ; nul ne s'y méprend, et, satisfait, on reprend, avec facilité, le cours d'une conversation un instant interrompue pour donner à la nature un juste tribut d'admiration sincère.

Cependant quelques étranges artistes pendant l'année entière s'isolent dans un pays qu'ils aiment. Volontiers

ils se privent des plaisirs même intellectuels que seule la capitale fournit, les théâtres ont sur eux peu d'attraits, et le brouhaha ininterrompu des voitures et de la foule dans les rues leur fatiguerait la tête. Ce sont des solitaires inouïs, des exilés de notre vie brillante et active, peut-être des rêveurs. Qui sait même s'ils lisent les journaux ?

Quel passe-temps assez puissant peut les prendre là-bas tout entiers ; je les suppose sans regrets ? Ils sortent dès le jour, ils s'en vont s'asseoir sur le rivage d'un étang, dans les herbes de la falaise, au bord d'un champ au soleil, ou s'étendent au fond d'une combe dans les feuilles roussies du grand bois. Là, ils passent, dans une attitude méditative, des heures, pendant lesquelles ils ne bougent peut-être pas, ils ne disent rien, et cependant restent éveillés. Tout à coup, sur un tronc d'arbre, sur les corolles des fleurs, sur l'écume d'une vague, un vent qui se soulève écarte et ramène, comme un soupir caresse, le miroitement du soleil en pierreries, l'homme saisit la brosse ou le crayon, s'efforce avec ferveur de noter le fugitif aspect. Il ne travaille pas en chambre, selon des principes d'école ou des règles d'atelier ; il est plein de cette idée singulière que tout ce qu'il voit, pourvu qu'il regarde, peut, à de certains moments, l'émouvoir et que son but doit être de saisir et de reproduire pour d'autres les motifs de son émotion. Il ne lui importe pas, dès lors, de modifier, en vue d'agencements pittoresques, les sites formés par le hasard, il accepte indifféremment les groupements de la nature et les remaniements de l'homme ; il est surtout attentif aux impressions changeantes de l'air, du climat, de la température et de l'heure, aux jeux de la lumière, à tout ce qui passe, n'a qu'un temps et disparaît. Il recherche l'impalpable, l'immatériel aspect des choses. Et quant aux choses mêmes, ma foi ! il n'a aucun égard aux modes coutumiers de les considérer, il bouscule les conventions en vertu desquelles on peut s'entendre aisément lorsque l'on parle d'un site. Il se place volontiers où il ne faudrait pas ; les habitudes de la perspective ne sont plus respectées ; il découvre, — (c'est vrai, ingénument, sans songer cette chose horrible : qu'il innove !) — des apparences imprévues, avec leurs relà-

tions insoupçonnées et des contrastes nouveaux.

Aujourd hui certains croient que le paysagiste est ainsi fait qu'il vive constamment dans le paysage, qu'il le guette sans cesse, l'éveille et le surprenne. Son art n'est plus de simple virtuosité académique, il se hausse à des prétentions plus grandes vers la vie, vers l'émotion.

En même temps on a cru à propos de se dégager des séculaires recettes, de rejeter les contrastes prescrits et observés depuis si longtemps, de regarder et de ne peindre que ce qu'on a vu vraiment, loyalement, sans pudeur ni retenue. On s'est efforcé de signifier, d'aussi près que possible, la clarté changeante des instants de la journée, de sorte que, même en l'absence aux ciels d'un disque figurant la lune ou le soleil dont nulle eau ne supporte le reflet, on puisse à coup sûr reconnaître l'heure et la saison que l'artiste a peintes. Plus de paysage qui traduise par des lignes immuables l'apparence stable d'un coin de la terre. Les belles arêtes nobles des montagnes ou de la cime des bois s'agitent, tremblent et palpitent désormais ; un vent les fait chanceler, la lumière les pénètre ou les exalte ; elles se fondent dans l'atmosphère et ne se brisent plus, bêtement, sur le néant.

Chose singulière que si longtemps nul peintre ne fut tourmenté de cet âpre problème. Tous se satisfaisaient de donner la silhouette des accidents du sol dont ils voulaient imiter ou ennoblir l'ordonnance naturelle. Ils copiaient, les meilleurs, un contour dur, abrupt, une brisure de l'objet sur le vide, sans le souci de la matière dont tout cela, les nuages, les eaux, les arbres, les fleurs se compose, et sans se préoccuper de l'air qui les pénètre et les modifie.

Je sais. Voici Poussin, voici déjà des Hollandais, blessés par l'impuissance de leur art, qui s'efforcent d'harmoniser, de coudre ces lambeaux les uns aux autres, d'obtenir une unité par la tonalité générale de leurs tableaux, et ils sont, pour le soin qu'ils ont pris de créer cette liaison factice, cette illusoire et mensongère atmosphère, les premiers en date des vrais peintres paysagistes. Claude Lorrain illumine cette brume imaginaire avec la dispersion d'un rayon solaire qui la

déchire. Turner le premier cherche, et se révéle l'initiateur vers les conquêtes plus récentes.

Il faut lire de M. Paul Signac, en des numéros récents de la *Revue Blanche*, l'histoire authentique de la défaite des procédés traditionnels par les efforts de quelques peintres à la suite des Anglais, Turner, Constable, puis Delacroix, Manet, les impressionnistes. M. Signac, il est vrai, voudrait que l'on conclue à la complète victoire par les néo-impressionnistes (les pointillistes, si l'on veut), mais je crains que, là, il ne s'abuse. Chez eux, en effet, le procédé est devenu, trop visiblement, non plus un moyen d'expression, discret et légitime, parce qu'efficace, mais, en quelque sorte, la seule raison d'être (apparente, je veux bien, faussement) de leurs œuvres, et parce qu'il faut, en général, pour les goûter, s'en abstraire et juger le tableau comme si le procédé n'existait pas.

Néanmoins, Seurat tout d'abord, MM. Van Ryssel-berghe, Signac, Luce, Cross ont obtenu, parfois, par l'application de leur système, dans le plein air, une pulvérulence inouïe de la lumière, et M. Signac comprendra qu'ici, si j'accentue l'objection, je ne veux que mieux faire sentir où elle tend. Il serait impossible de nier l'excellence désormais, de la division systématique de la lumière, comme ils la pratiquent ; je doute de la nécessité de l'employer constamment et partout. J'y vois la cause monotone du peu d'intérêt que leurs œuvres inspirent ; ils oublient que l'imprévu, en art, la surprise constitue un puissant élément de l'émotion sentie. Il faut trop, chez eux, briser la croûte régulière de la lumière pour ne retrouver qu'au-dessous le motif décoratif. Elle s'impose trop matériellemnt, sans fusion avec les autres éléments de l'œuvre, pour ne point faire obstacle et détourner.

Chez les impressionnistes, au contraire, les formes et les lumières se boivent les unes les autres ; elles sont inséparables et ne forment plus deux modes divers de l'expression. Chez Monet, surtout. C'est bien lui qui, en tant que paysagiste, me semble jusqu'ici avoir approché le plus de la vérité.

Qu'on se souvienne d'où il est parti. A la suite de Courbet, dont les atmosphères restent opaques, de

Corot volontiers brumeux et gris, il s'efforce, selon le mot de Delacroix, que M. Signac rappelle justement, de faire jaillir la lumière de la boue, et c'est le premier pas vers la conquête du soleil. De Turner vint, pour lui et pour Pissarro, la révélation, et, dès lors, en divisant, en recomposant, par le mélange, la juxtaposition, de brèves taches colorées, de plus en plus hardiment, Monet, rejetant les bitumes, tout ce qui est terne, épais, sale, maîtrise peu à peu les prestiges de l'air impalpable et les contraint de frissonner chaudement dans les paysages qu'il peint.

Désormais, les peintres sont tenus de ne plus séparer de l'ambiance les objets qu'ils figurent sur la toile, mais elle aussi, de l'exprimer.

Lorsque Meindert Hobbema, par exemple, ou Ruysdael, et, pour nommer aussi un mariniste, Bakhuisen, veulent, je suppose, représenter un paysage sous l'orage, je vois bien le vaisseau mal d'aplomb sur les vagues soulevées, je vois les frondaisons des arbres agitées éperdument dans une direction unique, les nuages qui s'enflent et s'assombrissent ; je vois bien tout cela comme un effet de l'orage dont le peintre veut me donner l'idée ; je ne vois pas, je ne sens pas l'orage même, et surtout je n'ai pas la notion du mouvement qui emporte toutes ces choses ; le tableau reste figé, il ne m'émeut qu'après un complexe travail de mon cerveau qui y réveille, si j'y consens, sur le thème que me propose l'artiste, l'idée d'un orage. L'impression d'orage ne m'est pas imposée.

Pourquoi ? parce que, sans doute, ce qui le constitue a manqué au tableau : le vent même, les alternances mouvementées des ombres relatives et de la lumière, le mouvement.

Entre les deux méthodes on ne saurait hésiter. A la vue d'un tableau de Monet, ce n'est pas par suite d'un raisonnement qu'on est saisi : on s'illumine et librement on respire comme si l'on se trouvait dans l'air libre, au grand soleil.

Sans doute, le peintre n'est pas arrivé du premier coup à un tel résultat. Les incertitudes, les tâtonnements ont été longs, des déboires terribles, et puis, peut-être, l'incompréhension, le ricanement des foules

ont-ils produit, par boutades, des doutes, d'où il fallut, plusieurs fois, se ressaisir. Mais le but poursuivi était si lumineux, la montée vers la lumière si hallucinante et glorieuse que les défaillances devaient être de courte durée, et que la volonté se reprenait bientôt.

Monet, en premier lieu, se créa dans la tradition un métier sûr, une habileté manuelle qui constitue sa première originalité. Des tableaux tels que le *Port de Honfleur* le dénoncent (1866) constructeur de plans solides, observateur déjà de valeurs rares, mais l'œuvre est poussée, selon les procédés de Courbet, au sombre; Monet n'a pas encore découvert la joie.

La joie ! la joie de vivre parmi l'avalanche en pierreries des lumières en fleurs, de respirer un air riche, radieux et enflammé, auprès des eaux qui chatoient et des gouffres flamboyants de la montagne en fête, devint bien vite le principe de tout son art. Et même si, plus tard, délaissant les clartés du midi ou de l'été, il se complaît par intervalles à fixer sur ses toiles l'heure des brouillards ou de la neige, c'est pour découvrir encore, dans l'apparente monotonie de tels suaires gris ou blancs, la surprise des plus délicates irisations dont leur mensonge se compose.

Rien, pour lui, n'est plus désormais une étendue décolorée et terne; toujours des éléments multiples irradient qui démentent l'illusoire des plus livides aspects. Son œil perçoit à l'infini les parcelles diaprées dont un atome impalpable est formé ; il s'en saisit, le décompose et nous restitue en le figurant la palpitation multiforme de l'atmosphère.

En même temps, cette circulation incessante des fluides qui emplit son œuvre, agit sur la coloration et sur la forme de la matière, pénètre les contours de la falaise, se baigne dans le soulèvement de la mer, agite et trempe les feuillages des arbres, brûle les corolles des fleurs, accuse ou atténue les aspérités du sol et des choses, bourdonne en se précipitant tumultueux au fond des creux, rebondit et éclate sur les saillies.

De là, la possibilité pour l'artiste, en ces années dernières, de s'asseoir pendant un long temps devant un site qui, pour un autre identique, variait à ses yeux de saison en saison, d'heure en heure. De Bordighera, de la

Creuse, de partout où il a passé, il a rapporté des toiles fixant des aspects multiples et fugitifs d'un même lieu ; et l'on se souvient de ses séries récentes des *Peupliers à Giverny*, des *Meules* (1891) et de la *Cathédrale de Rouen* (1894).

Sans doute, y a-t-il, au premier abord, quelque chose de fondé dans cette objection que tout cela est la représentation exagérée d'un effet lumineux sur tel endroit déterminé, et certes, peu de gens voient ainsi. Mais il n'est plus question de la fidèle imitation à quoi erronément croyaient tendre les anciens peintres de la nature, l'art consiste en une interprétation expressive, harmonieuse et telle que l'œuvre produise, violemment, inconsciemment, chez qui la regarde, le maximum d'impression que le phénomène vrai a pu produire sur l'artiste.

De cela, Claude Monet a la haute conscience ; il voit, il met en valeur l'élément vital d'un moment de la nature ; il le transporte dans sa peinture à l'aide d'une énergie lyrique si effective qu'elle en recueille, excessive non ! puisqu'elle agit avec une sûreté d'avance calculée, toute la puissance d'émotion possible.

Dans ces motifs toujours les mêmes, dans ces *Cathédrales*, par exemple, que nous revoyons à cette admirable exposition, à la galerie G. Petit, grâce à une attention minutieuse et toujours exacte, il n'y a pas, surgissant de ces pierres que le soleil embrase et fleurit, dont la brume attendrit le pâle rayonnement bleu, une redite, une insistance fatigante, un effet reproduit. En réalité, le motif stable, le prétexte immobile au tableau peut être le même, le tableau lui-même, chaque fois, reste unique.

On comprendra mieux encore cette perpétuelle diversité dans la vie, comparable aux vicissitudes incessantes de la figure humaine selon que l'âge, les passions ou le rêve un instant même l'affecte. si de cette architecture immobile sous l'assaut par milliers de la lumière jamais lasse, on passe à des motifs plus sensibles : les eaux, les arbres, les fleurs.

Voici la rivière, le matin, s'assoupir sous les brouillards, s'étirer, avec des feuillages qui la câlinent, vers un sourire timide encore du soleil. La découpure des fron-

daisons, de leurs reflets et de la crique d'eau n'a pas varié, le poème qui se lève en l'esprit du spectateur est, à chaque fois, d'un mode différent.

De même pour la fugace et gracieuse *Ile des Orties*, gris de perle d'un vert évanescent, et pour toute l'inouïe série de ces inoubliables falaises.

Dans la tendresse, ici, des ruissellements de la clarté solaire, on est, en outre, stupéfait de l'invention ou du choix de la ligne. L'audace de ces caps affrontant l'horizon des mers, ou la noble incurvation des grèves ou se dorlote dans l'aube d'été l'enroulement extasié de la vague sur le sable, n'ont d'analogue, en vérité, que dans l'art le plus subtil des Japonais, avec une même spontanéité, une même simplicité de moyens, une même et complète beauté.

Claude Monet (le peut-on affirmer, car qui sait jusqu'où son génie le conduira dans la conquête de l'air et des lumières ?) semble avoir désormais atteint le sommet merveilleux de son art, et il sied de saluer en lui l'un des quelques peintres prodigieux que notre âge aura connus.

ANDRÉ FONTAINAS.

LECTURES ANTIQUES [1]

—

AVANT-PROPOS

Je voudrais expliquer en peu de mots comment j'ai été amené à publier régulièrement dans le Mercure de France *ces morceaux choisis des littératures classiques.*

Personne ne peut avoir la prétention de découvrir une page oubliée dans l'immense bibliothèque où nous apprenons le grec et le latin. On me l'a fait assez comprendre le jour où j'ai eu l'imprudence de présenter Méléagre : tout le monde le connaissait par cœur, bien qu'il fût, pour une bonne part, inédit dans notre langue. Je l'ai senti plus nettement encore, lorsque ayant envoyé Bilitis *à un éminent professeur de faculté, ce savant (ancien élève de l'Ecole d'Athènes, chargé du cours d'archéologie grecque) m'écrivit négligemment qu'il l'avait lue avant moi. Sa lettre était d'ailleurs charmante.*

Non certes, je ne découvrirai rien. On aurait tort de soutenir que même les gens du monde se bornent généralement à parcourir l'Odyssée *avec* Daphnis et Chloé, *ou bien qu'il connaissent* Antigone *mieux que* les Suppliantes *parce que Mademoiselle Bartet est plus agréable à regarder qu'un volume sans illustrations. Je sais trop maintenant, jusqu'où s'étend l'érudition générale et je ne présenterai plus personne. Ce n'est pas sans dessein que cette série de* Lectures antiques *a débuté, non par un chapitre d'Eumathe ou une lettre de Synésios, mais par un chœur d'Aristophane.*

La seule excuse d'une telle entreprise est que, par une déplorable habitude, on lit le plus souvent les auteurs grecs dans les traductions françaises. Or il suffit d'examiner les plus célèbres d'entre elles pour admirer avec quelle attention zélée certains universitaires s'appliquent

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 102.

à corriger l'original. Avec eux plus d'épithètes hardies, plus de métaphores à double image ; ils répandent sur l'auteur qu'ils daignent embellir une élégance qui leur est personnelle et surtout « un goût » qui supprime ou ajoute, au hasard des phrases, ce qu'il convient de biffer ou d'introduire çà et là. C'est une collaboration dont le Grec a tout l'honneur et le savant toute la peine. Tel est leur désintéressement.

Je l'admire. Je ne l'imiterai point. On trouvera ici de simples « versions grecques », aussi littérales, aussi serviles que possible, c'est-à-dire très respectueuses. Un de mes professeurs, M. Krebs, n'aimait pas qu'on inventât « de petits romans à côté du texte ». Je pense que les auteurs anciens, si on les consultait, seraient de son avis.

Il va sans dire que je choisirai, pour en faire l'objet de ces lectures, les pages les plus intéressantes parmi celles qui ne sont pas dans toutes les mémoires. On trouvera ci-dessous une satire historique, qui, pour être moins connue que celles de Suétone, est cependant d'une autre envergure.

P. L.

*

LA JEUNESSE ET LE MARIAGE DE THÉODORA

Il y avait à Byzance un certain Akakios qui gardait les bêtes féroces dans les arènes des Prasins ; il avait le titre d'arctotrophe (nourrisseur des ours). Cet homme mourut de maladie sous le règne de l'autocrator Anastasios, laissant trois filles encore enfants : Komitô, Théodôra et Anastasia ; l'aînée n'avait pas même sept ans.

Sa veuve devint la concubine d'un autre qui prit en main avec elle les affaires de la maison et la succession d'Akakios...

Dès que les petites filles parvinrent à la puberté, la mère les fit monter sans retard sur la scène, car elles étaient fort agréables à voir. Elles n'y montèrent pas toutes en même temps, mais à mesure qu'elles paraissaient être mûres pour le travail. La première fut Komitô, qui se distingua rapidement parmi les courtisanes.

A sa suite, Théodôra, vêtue comme une petite es-

clave d'une chemisette à manches, l'accompagnait pour la servir et portait sur ses épaules le siège où Komitô s'asseyait pendant les représentations.

Comme elle n'était pas encore formée, Théodôra ne s'unissait point aux hommes ainsi qu'eût fait une femme, mais elle s'accouplait aux débauchés à la façon masculine. Ceci, elle le proposait même aux esclaves qui attendaient leurs maîtres dans les couloirs du théâtre, et qui, trouvant l'occasion bonne, faisaient avec elle cette infamie. Elle passa dans ce mastropéion un temps assez long qu'elle occupa de la sorte en livrant son corps à des actes contre nature.

Sitôt qu'elle parvint à la puberté et qu'elle fut nubile, elle monta sur la scène et devint rapidement courtisane, mais de celles qu'on appelait autrefois des marcheuses. Elle ne savait jouer ni de la flûte ni du psaltérion et jamais elle ne s'était sérieusement exercée à la danse. Elle se contentait de livrer sa jeunesse aux premiers venus et travaillait de toutes les parties de son corps. Ainsi elle se donna à tous les mimes du théâtre et partagea leur genre de vie, aidant à leurs farces et à leurs bouffonneries, car elle était spirituelle et futée d'une façon très originale et on la remarquait tout de suite quand elle arrivait en scène.

On ne la vit jamais avoir une pudeur quelconque devant un homme, ni se troubler. Elle se prêtait sans hésitation aux plus indécentes complaisances.

Tel était le caractère de cette fille, qu'elle se laissait fouetter, gifler, puis faisait des grâces, éclatait de rire, se retroussait et montrait tout nu aux personnes présentes, par devant et par derrière ce qui doit être caché et invisible aux hommes.

Avec ses amants, rieuse et lascive, s'excitant toujours à de nouvelles inventions sexuelles, elle subjuguait les âmes vicieuses sous une invincible domination ; car elle ne tentait point les hommes par les moyens convenables, mais en souriant derrière elle et en tordant sa croupe avec des gestes. Elle dépravait ainsi tous ceux qu'elle rencontrait, même des enfants impubères.

Il n'y eut jamais une femme plus attachée à la jouissance. Souvent, dans les dîners d'amis, elle venait avec

une dizaine de jeunes gens, vigoureux, bien decouplés et rompus au travail amoureux. Elle couchait avec eux la nuit entière et se donnait à tous. Après cela, quand ils étaient partis, elle allait à leurs esclaves, eussent-ils été trente, et s'accouplait à chacun d'eux. Encore d'une telle orgie ne sortait-elle pas rassasiée.

Un jour elle était allée dîner chez un fonctionnaire. Pendant le festin, paraît-il, tous les convives purent l'examiner à leur aise, car elle se renversa sur le bord d'un lit, releva sa robe devant ceux qui l'entouraient, et, sans s'offusquer le moins du monde, leur montra du doigt son obscénité.

Elle qui faisait travailler les trois orifices de son corps, elle maudissait la nature pour n'avoir pas percé un trou plus large au bout de chaque sein, afin qu'on pût inventer là des accouplements nouveaux.

Elle fut plusieurs fois enceinte, mais aussitôt, par tous les artifices elle se faisait avorter.

Souvent, au théâtre, devant le peuple entier, elle ôtait ses vêtements et s'avançait nue au milieu de la scène, ne gardant qu'un petit caleçon qui cachait le sexe et le bas-ventre. Ceci même, elle l'aurait volontiers montré au peuple, mais il n'est permis à aucune femme de s'exposer tout à fait (nue) si elle ne porte pas au moins un petit caleçon sur le bas-ventre (1). Sous cet aspect elle se renversait en arrière et s'étendait sur le plancher. Des garçons de théâtre étaient spécialement chargés de jeter des grains d'orge sur ses parties honteuses, et des oies, qu'on avait dressées à cet office, venaient les prendre là, un à un, dans leurs becs, et les manger. Loin de se lever en rougissant, elle paraissait aimer ce spectacle, et y mettre du zèle.

Elle était tellement impudique qu'elle aimait surtout dépraver les autres. Souvent elle se mettait nue au milieu des comédiens, penchait le corps en avant, présentait sa croupe saillante, et, devant les étrangers

(1) Procope (vie siècle ap. J. C.) est le premier auteur qui fasse mention de ce petit vêtement théâtral, connu aujourd'hui sous un nom plus familier ; il est intéressant de constater qu'il a été innové par la décadence byzantine, bien que ceci ne confirme point les notions historiques et morales de M. Henri Bérenger, mon savant confrère.

comme devant ses amants, elle mimait avec orgueil son vice de prédilection.

Dans ce sens elle soumit son corps à des ravages si effrénés qu'elle en portait les flétrissures, non seulement aux endroits naturels comme d'autres femmes, mais même, semblait-il, jusque sur le visage. Ceux qui avaient eu commerce avec elle prenaient par cela seul la réputation de pratiquer l'accouplement en dehors de la loi de nature...

Elle suivit ensuite Hekêbolos, un tyrien qui avait été nommé gouverneur de la Pentapole. Elle passait pour lui rendre les offices les plus infects ; mais elle eut dispute avec lui et fut aussitôt renvoyée. Alors, comme elle était sans ressources elle s'en procura désormais en prostituant son corps par la voie anormale dont elle avait pris l'habitude.

Elle alla d'abord à Alexandrie, puis parcourut tout l'Orient et rentra dans Byzance, après avoir exercé dans chaque ville des talents qu'un homme ne pourrait nommer par leur nom sans offenser Dieu. De telle sorte que, sous la protection du démon, il n'y eut plus d'endroit où l'on ne connût point le vice de Théodôra.

Telles furent l'enfance et l'éducation de cette femme et c'est ainsi qu'elle fit parler d'elle plus qu'aucune autre courtisane.

★

Quand elle revint à Byzance, Justinien conçut pour elle une passion extraordinaire. D'abord il ne l'approchait que comme concubine, mais bientôt il l'éleva à la dignité de patricienne. Dès lors Théodôra devint extrêmement puissante et put acquérir de grandes richesses.

Elle lui semblait plus douce que tout au monde. Comme il arrive à ceux qui aiment excessivement, Justinien comblait sa maîtresse de toutes les grâces et de tous les biens. Les dépenses qu'il faisait pour elle excitaient encore son amour...

Tant que l'impératrice-mère vécut, Justinien n'eut aucun moyen de prendre Théodôra pour fiancée...

Mais peu de temps après, il arriva que l'impératrice mourut.

Alors il s'occupa de publier ses fiançailles avec Théodôra. Les lois les plus vénérables interdisaient qu'un homme investi de la dignité de sénateur épousât une femme prostituée. Il contraignit l'empereur à déchirer ces lois et à en faire une autre, aux termes de laquelle il pouvait épouser légitimement Théodôra, ce qui rendait accessible à tous les autres (sénateurs) les fiançailles avec des hétaïres...

Justinien et Théodôra reçurent le titre impérial trois jours avant la Fête (de Pâques), pendant le temps où il n'est permis ni de faire des visites, ni même de se saluer. Quelques jours plus tard, Justin mourut de maladie après un règne de neuf années, et, seul, Justinien, avec Théodôra, posséda l'empire.

★

Ainsi Théodôra ayant, comme je l'ai dit, cette naissance, cette éducation et ce passé parvint sans aucun obstacle à la dignité impériale. Son mari n'eut pas même conscience du scandale. (A sa place), que n'a-t-il voulu, dans tout l'empire des Romains, choisir une épouse légitime, bien née entre toutes les femmes, ayant reçu pour sa part une éducation de haut rang instruite à garder sa pudeur, fiancée à la Sagesse, merveilleusement belle, — et vierge, et prouvant qu'elle est vierge par la raideur de ses petits seins !

Il trouva digne de lui de prendre en particulier la commune souillure de tous les hommes, et sans se voir couvert de honte après ce que j'ai rapporté (d'elle), il approcha cette femme qui en avait pris tant d'autres dans ses bras et qui portait en elle l'opprobre de tous ses infanticides par avortement volontaire.

Cependant personne dans l'assemblée du Sénat, voyant cette ignominie entacher le gouvernement, ne s'irrita ni ne protesta. Tous au contraire allèrent se prosterner devant elle comme si elle était égale à Dieu.

Aucun prêtre ne se montra ouvertement indigné. Bien plus, le clergé voulut donner à cette femme le

titre de Maîtresse Divine (1).

Le peuple, qui l'avait admirée le premier, devint et se nomma son esclave, et l'acclama de ses mains dressées. Pas un soldat ne fut révolté d'avoir à courir les dangers de la guerre pour la cause de Théodôra. De tous les hommes, pas un ne se dressa contre elle.

Théodôra était à la fois belle de visage et gracieuse (de corps), quoique petite. Son teint n'était pas précisément pâle, mais plutôt olivâtre. Elle avait le regard brûlant et concentré.

PROCOPE (Anekdota. IX. X.)

Traduit par PIERRE LOUŸS.

(1) Δέσποινα, nom qu'on donnait à Aphrodite, Hekate, Athéna, etc. On sait qu'il s'agit ici du clergé *chrétien*.

LE ROY

(*Suite* [1])

—

Il ne sentit pas non plus la chaleur de la salle à manger qui était pourtant excessivement chauffée, et où mistress Joam faisait manger la soupe à cinq bambins, dressés autour de la table en échelons à peu près égaux. Joam, après avoir fait asseoir le Roy et lui avoir demandé une permission qui demeura sans réponse, embrassa successivement sa femme et les cinq bambins ; puis il essuya son lorgnon, que la chaleur avait chargé d'humidité, et passa dans une autre pièce, où on l'entendit faire ses ablutions à grande eau.

Louis-Henri s'était assis sur une chaise, sans regarder rien ni parler à personne, et il paraissait dormir, bien qu'il tînt ses yeux grands ouverts.

Joam reparut en habit, honneur auquel le Roy ne fut nullement sensible, et on se mit à manger en silence, à l'exception de Louis-Henri qui ne parut pas un instant s'apercevoir qu'il y avait devant lui une assiette et un verre plein. Il prit seulement sur la table un croûton de pain et le mordilla nerveusement.

Lorsque le thé fut bouillant, mistress Joam vint

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 102.

en présenter une tasse à Louis-Henri qui l'accepta et se mit à la boire brusquement, en regardant l'hôtesse d'une façon qui la fit tressaillir : mistress Joam était pourtant une ancienne institutrice que personne n'avait jamais courtisée, qui approchait présentement de la cinquantaine et paraissait encore davantage.

La pauvre dame en était encore à se demander pourquoi le jeune homme la regardait ainsi, lorsque Louis-Henri reposa sa tasse aussi bruquement qu'il l'avait vidée et, parlant pour la première fois, déclara poliment qu'il avait besoin de dormir et de se reposer. Joam et sa femme se levèrent aussitôt en tumulte, et on conduisit le Roy à une chambre bien close, petite et d'aspect très intime : il y avait du feu et une veilleuse allumée tout près d'un lit auquel l'oreiller rebondi, les draps blancs et bien tirés, les couvertures et l'édredon bruns donnaient une apparence confortable.

Une fois seul, après avoir refusé tous les services qu'on lui proposa, Louis-Henri s'assit et commença machinalement de retirer ses bottes; elles étaient un peu larges, en sorte que l'eau de la pluie avait coulé dans l'intérieur comme par une rigole, et il dut retirer aussi ses chaussettes qui lui faisaient maintenant aux pieds une gaine de glace.

Cherchant toujours, machinalement, un endroit où il pût déposer ses bottes sans souiller les tapis, il fit quelques pas pieds nus sur le parquet et soudain, de ce contact avec le bois, il éprouva une impression étrange, comme s'il s'enfonçait dans quelque chose de doux et de léger, et qu'une force obstinée l'entraînât en bas. Son cœur s'amollissait, et toute cette vaste et confuse sentimentalité, qu'il avait sentie frémir en lui dans la chambre mortuaire, débordait sa volonté trop longtemps tendue, ses yeux se noyèrent de larmes, ses sanglots éclatèrent en cris de folie. Il arracha l'oreiller, l'édredon,

les couvertures du lit, et les jeta à terre ; puis il s'étendit sur l'amas et enfouit sa tête dans la plume avec de grands frissons.

Tantôt il pleurait Marie-Adélaïde ; parfois il pensait à mistress Joam, dont il avait remarqué la naissance de la gorge, très potelée et d'une blancheur douce, et l'appelait « maman » en mordant l'oreiller. Il passa ainsi plusieurs heures entières ; par instants, malgré les coussins dont il bâillonnait sa bouche, ses sanglots éclataient dans le silence.

Vers minuit, quelqu'un sonna au cottage, et le médecin, réveillé en sursaut, dut enfourcher son poney et, tout lourd de sommeil, s'enfoncer dans la nuit vers l'agonie d'un malade.

Mistress Joam, qui avait accompagné son mari jusqu'à la porte avec la lampe, revint lentement, à travers le corridor, pour regagner sa chambre à coucher.

Comme elle passait devant la chambre du Roy, Louis-Henri, énervé par le grincement de la sonnette et des portes, le claquement des pas, se mit à pousser des gémissements encore plus forts, en sorte qu'elle en fut tout effrayée et qu'elle entra dans cette chambre, sans songer qu'elle n'avait qu'un peignoir par-dessus sa chemise et les pieds nus dans des savates.

Louis-Henri entendit mistress Joam entrer et il releva la tête, irrité de cette indiscrétion ; il regardait de côté, en dessous, en s'appuyant des deux poings sur l'oreiller, avec son œil arrondi et trouble des jours mauvais, et c'est dans cet instant qu'il vit les pieds nus de mistress Joam, des pieds longs et larges, robustes, mais d'une blancheur douce, comme toute sa personne.

Il semblait à Louis-Henri qu'un immense apaisement venait de descendre en lui, tout d'un coup, comme une lampée de lait pour la gorge irritée :

il ne sanglotait plus, mais il frissonnait longuement, languissamment, avec de petits hoquets, et ses larmes continuaient à couler de ses yeux, en un flot lent et tranquille.

Ce visage congestionné et comme barbouillé de larmes effrayait, bien plùs que les cris encore, mistress Joam. Elle s'était assise sur un tabouret bas, près de Louis-Henri, toute bouleversée, ne sachant que dire, et la lampe, qu'elle oubliait de poser, tremblait entre ses doigts.

Ils se regardaient tous deux en silence, Louis-Henri maintenant dressé sur ses deux genoux ; et, de contempler cette femme, le Roy éprouvait une joie pleine et facile de viking à l'aspect d'une grasse contrée, avec les contours riants des bras nus, les molles ondulations de la gorge blanche, les eaux limpides des yeux que l'émoi élargissait encore, et les teintes calmantes de cette épaisse chevelure pâle que le sommeil avait pittoresquement emmêlée comme le vent fait des moissons et des herbages.

Jamais Louis-Henri n'avait connu, pour nulle femme, ce qu'il ressentait en ce moment, et jamais la pauvre Catherine n'avait ressenti sur elle de tels regards. Les lèvres du Roy rencontrèrent le bras de mistress Joam, et la lampe qu'elle tenait à la main tomba et se brisa sur le parquet. Ils étaient maintenant serrés l'un contre l'autre, car le bruit de la lampe brisée et la brusque invasion des demi- ténèbres les avaient rapprochés encore, et ils pleuraient tous deux sans savoir pourquoi. Elle avait passé son bras autour du cou du jeune homme, et il sentait contre sa joue, sous le peignoir, les battements de son sein.

— Je vous aime ! je vous aime ! je vous aime !

Elle étouffait, elle porta sa main à sa poitrine ; plus prompt, il rompit les agrafes, et les deux mamelles encore pleines de lait vinrent d'elles-mêmes

s'écraser, frémissantes, contre ses lèvres.

— Je t'aime ! je t'aime ! Serre-moi ! serre-moi plus encore !

Oh ! dormir, en baisant ce sein ! Se soûler d'elle, lentement, à pleines bouchées ! Elle lui prit la nuque, sous ses lèvres et murmura, maternelle :

— Mon pauvre enfant !

Et, soudain, à ce mot, il se réveilla. Ce mot, qu'il lui plaisait tant d'entendre, jamais Marie-Adélaïde ne le lui avait dit, muette devant lui, stupide de respect parce qu'il était le Roy. Le Roy ! Il se réveillait dans les plis du peignoir de cette grosse femme, prosterné, l'adorant. Le Roy ! Il n'était plus maître de lui-même, mais la chose de cette femme, appendice de sa grande chair lourde.

D'un bond il fut debout :

— Chienne, gueuse, putain !

Et ce fut un torrent fougueux qui jaillit de ses lèvres gonflées, toute sa sentimentalité tournée en ordure de bête.

— Vas-tu pas sortir d'ici, salope ?

La violer. Ah ! bien oui ! elle était bien trop laide pour cela, avec ses grandes mamelles pantelantes, sa peau bourrelée de graisse, ses yeux brutes qui pleuraient. Et il se mit à la battre, à la bourrer du pied et du poing, crachant, écumant, riant :

— Tiens ! c'est trop bon pour toi ! un coup de pied de Roy ! une taloche de Roy, à toi, c'est volé !

Et comme elle ne disait rien, ni ne bougeait, étendue par terre, anéantie de surprise, de honte et de terreur, il la roula dehors, telle une barrique, referma la porte, très calme, et revint s'étendre sur le lit, crachant et riant toujours, les yeux grands ouverts. Au matin, il riait encore.

X

L'enterrement de Marie-Adélaïde avait été réglé

par Joam qui s'occupait de tout, s'était donné aussi la peine de faire insérer dans des journaux une note annonçant la mort de la douairière de Bourbon et d'écrire même personnellement à quelques partisans désespérés et d'autant plus convaincus de « l'Idée royale ».

Il était venu un prélat romain qu'on disait intrigant de bas étage, assez mal avec la justice, et qui, somme toute, n'était qu'un pauvre fou, comme tous les aventuriers, se donnant mille peines pour mener une existence misérable ; un reporter de journal ; monsieur de Saint-Wandrille ; il y avait encore quelques autres personnalités falotes, mais sans intérêt, en tout huit à dix toqués de France, d'Angleterre ou d'ailleurs. Quelques paysannes du village étaient entrées aussi au cottage, pour voir.

Van Dorn avait fermé tous les volets du salon et tendu les fenêtres et les murs d'étoffes noires. Le cercueil était posé sur quatre chaises et recouvert d'un drap blanc ; on avait allumé quatre cierges et mis de l'eau bénite dans une cuvette avec un goupillon qui n'était autre qu'un petit balai neuf. Deux femmes étaient assises derrière le cercueil, avec des capelines noires qui descendaient sur leur visage ; Parry se tenait debout d'un côté avec sa redingote de cérémonie, et de l'autre côté se tenait Van Dorn revêtu d'une vieille livrée en loques, et, on ne sait pourquoi, serrant frénétiquement un fusil de chasse. Joam, à la porte, introduisait les invités, qui devaient défiler devant le cercueil en jetant de l'eau bénite.

Au delà de la porte et par delà les vestibules, on voyait les quatre fossoyeurs qui fumaient leurs pipes devant la barrière du cottage, très dignes, attendant le moment de porter le cercueil à la chapelle catholique.

Les invités étaient tous en noir et affectaient un

air inspiré, sauf le reporter qui regrettait d'avoir accepté une pareille corvée et grimaçait d'ennui.

Par une autre porte du salon, on voyait sur une table des verres, des bouteilles de bière, du pain, du beurre dans une assiette que recouvrait mal une serviette mouillée, et des tranches de saucisson : c'était pour se refaire après l'enterrement. Le reporter regardait la couleur de la bière et secouait la tête.

Louis-Henri, debout, à trois pas devant le cercueil, vêtu de noir et le visage raviné par les larmes, regardait tout cela, impassible en apparence. Jamais cependant il n'avait vu une telle pompe et son exaltation intime grandissait de minute en minute.

Les « fidèles », après avoir jeté de l'eau bénite au cercueil, passaient devant lui en s'inclinant jusqu'à la ceinture.

Louis-Henri tenait ses mains croisées derrière le dos et il les serrait violemment l'une contre l'autre pour tâcher de garder son calme, mais en vain. A la troisième salutation, il éclata, et, arrêtant le défilé d'un geste brusque et impérieux :

— Messieurs, dit-il et tandis qu'il parlait son cou un peu court rougissait et tournait au violet, messieurs, vous me rendez des honneurs qui me font plaisir... et vous en rendez aussi à celle qui n'est plus, ajouta-t-il très vite, en bredouillant, comme pour l'acquit de sa conscience.

Il s'arrêta, respira une grande minute et continua :

— Mais je ne souffrirai pas que vous me rendiez plus longtemps ces honneurs, avant du moins d'avoir entendu ce que j'ai à vous dire. J'ai une théorie, et elle consiste, messieurs, en ceci : que le Roy doit être le premier de tous, sinon il sera renversé comme l'ont été mes aïeux. Oui ! le Roy doit être le premier en tout et sur tous ! répéta-

t-il avec fermeté en se tournant vers Parry.

Il promena sur toute l'assistance un regard fier et assuré, véritablement royal :

— Hé bien ! j'ai commis une action qui n'est pas belle, Dieu merci ! et que je voudrais tenir cachée au prix de mon sang ! Si j'en garde le secret, je serai semblable à vous tous, à tout le monde. Mais il est digne de moi de la proclamer devant tous !

Les yeux du Roy lançaient des éclairs. Tous étaient stupéfaits et l'écoutaient en silence.

— Je vous déclare donc ! dit-il, que j'ai voulu violer la femme de sir Reginald Joam, mon plus dévoué serviteur.

Il ne put s'empêcher de sourire à cette pensée.

Joam était d'une pâleur de mort. Il avait bien trouvé sa femme toute bouleversee et se disant malade, mais il n'en savait pas la cause.

— Vous ne connaissez pas cette dame, dit encore Louis-Henri avec hauteur. C'est une personne très respectable et digne de toute estime, puisqu'elle m'a repoussé avec indignation (ici sa voix s'altéra un peu, il rougit extrêmement et se mordit les lèvres, à cause du mensonge, car il lui était extrêmement pénible de mentir). Il ne s'agit pas d'elle, qui ne mérite que des éloges, mais de moi ! Mistress Joam, (il sourit), toute respectable qu'elle soit, n'est point belle, point jolie surtout, et elle a près de cinquante ans. Si elle eût été jolie et que j'eusse été entraîné vers elle par l'amour, je dirais à sir Reginald Joam : Je suis le Roy, j'aime cette femme, je la prends ; fixez vous-même ce qu'il vous plaît d'obtenir de moi, ou bien tuez-moi, en admettant que vous osiez le régicide ! et l'énormité du risque en ce monde et dans l'autre aurait été la rançon de l'acte. Mais je n'aime pas mistress Joam, je ne l'ai jamais aimée, je ne pourrais l'aimer sans absurdité ; c'est donc par lâcheté, par polissonnerie, que j'ai

péché, et que faire pour m'affranchir de ce que j'ai fait ?

Les regards du Roy brûlaient littéralement les visages ; des larmes de rage brouillaient ses cils, enfin il eut un grand sanglot et se mit à pleurer comme un enfant. Presque aussitôt, du reste, la crise cessa. Il refoula ses larmes, et reprit avec un véhément orgueil :

— Ne croyez pas, messieurs, que je vous aie fait cette confession pour m'humilier devant vous ! Rien n'est moins humiliant qu'un aveu volontaire. Je vous ai dit cela pour que vous sachiez que je n'ai l'habitude de rien cacher de mon for intérieur, et que jamais je n'aurai cette bassesse de sembler autre que je ne suis. Vous me connaissez maintenant comme je me connais moi-même. Si j'ai eu un mouvement de faiblesse jusqu'à pleurer devant vous, c'est que je suis jeune, et que la mort inattendue de mon aïeule m'a rendu nerveux. Maintenant, il ne me reste plus qu'à serrer la main de sir Reginald Joam, en signe de l'estime que je lui rends ainsi qu'à mistress Catherine Joam !

Louis-Henri fit quelques pas, la main tendue, vers la place qu'occupait tout à l'heure encore Joam, et ce fut alors qu'il s'aperçut que le pauvre médecin s'était enfui.

Depuis qu'il se trouvait personnellement touché dans son moral par les écarts du « viking », Joam trouvait que ce « viking » était un monstre d'orgueil, d'égoïsme et de brutalité, et que ses théories sur le droit royal étaient tout simplement abominables et dignes de la corde. Il éprouvait une grande désillusion, une faillite de rêve, qui, par contre, le consolait un peu de la mort de Charles-Edouard Stuart en 1788, ce qui prouve que le fanatisme n'empêche pas d'appartenir tout entier à son temps. La tête bourdonnante, il s'éloignait au plus vite du Roy qu'il avait envie d'étrangler, et il

s'éloignait pour ne plus revenir.

Louis-Henri mit une bonne minute à comprendre que Joam avait tourné le dos à sa fortune.

— Quelle brute ! murmura-t-il entre ses dents, et il se disposait à regagner sa place, lorsqu'il se trouva inopinément en présence de Van Dorn, très agité et bégayant de fureur.

Le vieux Flamand avait le cerveau dérangé depuis la mort de Marie-Adélaïde, dont il avait été autrefois amoureux en secret et qui était demeurée pour lui un idéal visible et inaccessible. Le ressort de sa vie, entièrement tendu vers la fidélité, en était resté comme faussé. On le voyait errer dans le cottage sans but, le dos voûté, mâchant des jurons et des sanglots, très triste. Ce matin même, il avait fait l'essai de la provision de bière et à plusieurs reprises, pour mieux asseoir son jugement vacillant comme sa cervelle. Son exaltation avait grandi encore depuis qu'il montait la garde auprès de Marie-Adélaïde, avec son vieux fusil de chasse ; l'outrage fait au pauvre Joam le jeta dans l'extrême.

— C'est trop fort, gredin, bégayait-il, c'est trop fort, godferdom ! Un Roy, lui ! Godferdom, un jeune gredin qui a assassiné sa grand-mère, car c'est lui qui l'a fait mourir, et il n'a même pas veillé son corps, il est allé faire des polissonneries pendant ce temps-là, il a le cynisme de l'avouer lui même... Oh ! godferdom ! et que deviendrai-je, maintenant qu'elle est morte, loin de Delft, ma chère patrie... Un Roy, lui ! c'est un bâtard un bâtard papiste. Il n'est même pas légitimé suivant les lois et sa mère était une idiote qui achève de mourir maintenant dans une maison de fous... C'est un bâtard, imbéciles que vous êtes !

— Et tu crois que je supporterai...

Le Roy était sans fureur, lui ! il souriait de son mauvais sourire de méchant viking et ses lèvres étaient blanches. Il marcha droit au vieillard qui

se réfugiait en tremblant près du cercueil de Marie-Adélaïde, arracha un des cierges qu'il éteignit sous son pied, saisit le grand chandelier des deux mains, avec un geste de bourreau empoignant la hache, et l'éleva en l'air. La figure de Louis-Henri était convulsée d'une joie horrible. Personne, tant l'acte avait été brusque, n'avait pu se précipiter au secours de Van Dorn. Louis-Henri fit tournoyer en l'air sa hache improvisée, lentement, puis ses bras s'abaissèrent, et... il éclata de rire, tandis que le chandelier, abandonné par sa main, venait s'écraser à ses pieds, à égale distance du front de Van Dorn et du sien.

— Non ! décidément, tu as une figure trop drôle, vieux paillasse ! dit-il.

D ailleurs la grimace de Van Dorn ressemblait un peu à celle de la vieille gypsy, et Louis-Henri avait toujours une minute de réflexion, quand il pensait à cela. Il prit le vieux par la ceinture (car Louis-Henri était d'une force colossale), et il le jeta avec son fusil au delà de la porte, comme une loque dont on se débarrasse.

— Va-t'en ! cria-t-il, va-t'en avec Joam !

Il riait. Il courut ensuite à un tiroir de commode, y prit de l'argent, et en lança dans la direction du vieillard. Tous étaient consternés et épouvantés.

—Saoule-toi bien surtout ! conclut-il, en riant encore plus fort. Et maintenant, messieurs, allons enterrer cette vieille dame !

Il regarda autour de lui. Il ne restait plus que Parry, qui claquait des dents, le reporter, réfugié auprès de la porte mais désireux de voir la fin de l'aventure, M. de Saint-Wandrille, qui avait une tête de martyr, et Lepori, le prélat, qui avait une tête de fou. Le Roy saisit Parry et le secoua rudement par le collet.

—Je n'ai plus que toi, Parry, vieux Parry ! dit-il.

Et, haussant les épaules, il appela lui-même les

fossoyeurs qui continuaient à fumer leurs pipes, très dignes, devant la barrière du cottage.

XI

Pendant les cérémonies de l'enterrement, Louis-Henri faisait des réflexions sur cette parole qui avait jailli spontanément de ses lèvres et mis le comble au scandale de toute l'assistance.

— Allons enterrer cette vieille dame !

Et pour lui, il la trouvait profondément exacte.

Jamais Marie-Adélaïde n'avait été envers lui autre chose qu'une vieille dame. Elle ne lui avait jamais donné de joie ; elle avait peur de lui ; c'était tout à fait une étrangère.

Il s'irritait contre cette bêtise des gens qui avaient peur de lui, car il se connaissait au fond une véritable bonté native, ou, si l'on aimait mieux, une incapacité de concevoir le mal fait dans l'unique but de chagriner ses semblables, une magnanimité de gros chien, mais, par instants aussi, il lui venait des instincts de loup, et il s'aimait d'inspirer de la peur, pour avoir le droit de mépriser les hommes.

Il frappait la terre du pied, se pinçait les poignets, et ne pouvait se lasser de partager ses regards entre une jeune pêcheuse au profil de madone et le reporter parisien qui avait les yeux cernés, de petites mains molles et lasses, et un je ne sais quoi d'empalé agonisant qui révélait le sodomiste : le Roy avait envie de violer l'une et de battre l'autre.

Il riait parfois en pensant à mistress Joam.

Il avait aussi une grande tristesse de penser qu'on avait mis Marie-Adélaïde dans un si petit cercueil ; il se la figurait alors toute jeune et était sur le point d'en devenir amoureux : au reste, il avait trouvé un moyen de lui faire plaisir et il le

savourait à l'avance.

Lorsqu'il voyait les misérables ornements de Parry, et la pauvre croix noire de la chapelle, il se sentait très ému d'être chrétien et très fier d'être catholique : il aurait voulu que personne ne le fût que lui et Parry.

Au moment où les fossoyeurs, après avoir descendu le cercueil en terre, remettaient leurs pipes dans leurs bouches, très dignes, on entendit un cri d'agonie dans l'air: Van Dorn venait de se pendre à un des arbres du petit cimetière et rendait le dernier soupir ; le vent du large le balançait tout d'une pièce en faisant grincer la corde ; ses yeux morts, tournés en haut, semblaient regarder fixement un vautour qui traçait en volant des cercles concentriques.

— Pauvre Van Dorn! dit le Roy.

Il paraissait profondément attristé ; sa figure était presque décomposée, et il pleurait.

— Pauvre fou répéta-t-il. Si ma grand'mère a su que Van Dorn l'aimait ainsi, et comment ne l'aurait-elle pas su, elle a été bien extravagante de le condamner à une pareille torture, au moins après la mort de mon grand'père, puisque, somme toute, elle était chrétienne ! Et lui !...

Il réfléchissait profondément, sans s'apercevoir que tout le monde s'écartait de lui avec horreur.

— Cela aurait ensoleillé leurs vieillesses, cet amour qu'ils auraient caché à tout le monde... Cette brute de Joam disait bien que mon aïeule, Marie-Thérèse, avait donné ce bonheur-là à un nègre ! Et quel bonheur! quelle nuit !... Mistress Joam était, après tout, encore bien, et qu'est-ce qu'une mistress Joam auprès d'une Marie-Adélaïde ?

Il frissonnait.

— Personne n'a jamais le courage de ses opinions!... Ecoutez tous ! dit-il brusquement en se retournant. Si on ne peut mettre ce vieux fou dans

le même cercueil que Marie-Adélaïde, qu'on l'enterre du moins à côté d'elle, le plus près possible!

Il ne vit plus que les fossoyeurs qui fumaient leurs pipes le long du cimetière.

— Holà, vous autres !dit-il, j'aurai quelque chose à vous expliquer. Venez avec moi boire un verre de bière.

Et ils le suivirent, tous les quatre, très dignes.

Il n'y avait plus personne au cottage, et cette solitude fit de la peine au Roy.

— Pas même Parry ! pensa-t-il.

Il se sentait atrocement abandonné. La vue du fauteuil où s'asseyait Marie-Adélaïde lui serra le cœur. Quand il aperçut la collation funèbre que les mains de Van Dorn avaient dressée sur la table, et surtout la bouteille que le vieux avait cachée, entamée par lui, dans un coin, il fut encore bien plus ému et se détourna pour cacher des larmes à ses quatre convives.

— Asseyez-vous. messieurs ! dit-il avec politesse, remplissez vos verres et faites vos tartines. Prenez aussi du saucisson. Je ne vous donne pas de thé, parce que je ne sais pas allumer du feu. Excusez-moi !

On entendit le heurt des quatre pipes qui vidaient leurs cendres, contre la table ; puis le bruit des chaises remuées ; enfin le cliquetis des quatre couteaux, qui se rencontraient dans l'assiette au beurre, alterné avec le rude entrechoc des mâchoires.

— Messieurs ! dit au bout d'un instant Louis-Henri sans s'interrompre de boire et de manger, à votre sens, qu'est-ce qu'un Roy ?

Les huit mâchoires devinrent immobiles, entre les joues gonflées comme des cornemuses, et les quatre couteaux s'arrêtèrent à égale distance de l'assiette au beurre.

— Mais mangez et buvez, mordieu ! Puis, vous me direz ce qu'est un Roy.

Les quatre hommes avalèrent leur bouchée, regardèrent Louis-Henri et se regardèrent entre eux. Il n'y avait aucune expression dans ces regards. Le plus âgé vida son verre, baissa les yeux et répondit d'un ton indifférent :

— C'est le Roi.

— Quel Roy ? demanda Louis-Henri avec irritation.

L'homme haussa les épaules.

— Je n'ai jamais écrit de lettres. Pour quoi faire ? Paraît qu'il est sur les enveloppes. Mais pourquoi faire que j'écrirais des lettres ? Sur les monnaies, c'est encore l'autre, la Reine. Dans les villes, ils ont des nouveaux pences, paraît ; mais il n'en est pas encore venu par ici. Et puis, pour quoi faire, baste !

Et, il s'oublia jusqu'à lancer un jet de salive, dans un coin, par contenance. Un autre, qui semblait plus éveillé, rougit sous son hâle, et bredouilla :

— J'ai entendu parler du Roi Arthur !

Puis, il toussa, très gêné.

— Est-ce que vous ne votez pas au Parlement ? demanda Louis-Henri.

— Si fait ! répondit le vieux avec un peu plus d'animation, et c'est M. H Nuxton qu'est notre député. Je ne l'ai jamais vu ! On devrait mettre sa figure sur les monnaies. Et puis, baste ! pour quoi faire penser à tout cela ? Est-ce que ça donne un un penny de plus ?

— Ça ne donne pas un penny de plus ! répétèrent docilement les trois autres, et ils rirent, enchantés, en se regardant.

— Si peu de chose, un Roy ! un Roy ! s'exclama Louis-Henri, en s'agitant violemment sur sa chaise et en vidant coup sur coup deux verres de bière, oui ! il faudrait une volonté, Louis XIV ou Buonaparte sans la maladie de Waterloo dont parlait Joam... pouah !... Une volonté, la volonté d'être

véritablement le premier, qui s'impose à tous ; sinon, personne ne veut être véritablement le premier et il n'y a que des pleutres, des fripouilles et des imbéciles comme aujourd'hui !

Il s'agita encore plus violemment, but un troisième verre, s'étrangla et jura. Les quatre couteaux rentrèrent dans les poches.

Le moins stupide des quatre hommes devint positivement rouge :

— Est-ce que, alors, vraiment, vous voudriez faire un changement de...

Puis il s'arrêta, stupéfait et consterné. Où avait-il la tête ? qu'allait-il dire ?

— Le jeune monsieur est fou ! pensa-t-il, et il se leva. Je vais... pardon, et merci !... je vais... chez le coroner... rapport au pendu du cimetière.

— Oui ! il faut aller chez le coroner... rapport au pendu ! répéta le chœur.

— Ah ! c'est vrai ! Vous n'avez pas encore assez vu le cadavre ! Il est de fait que c'est une distraction comme une autre, et que je m'en moque, au reste... Demandez toujours au coroner si on peut l'enterrer avec... qui vous savez ! Je sais bien qu'on refusera ! On ne permet jamais que des misères ! conclut-il en haussant les épaules.

Mais aussitôt après, il leur cria encore :

— Revenez demain ! et amenez tout le pays, si vous pouvez ! Je donnerai encore quelque chose, moi, le Roy !

Il prononça ces derniers mots avec un orgueil infini. Puis, il rentra dans le cottage vide, rassembla toutes les bouteilles en un tas, et se mit à les lancer, posément, l'une après l'autre, contre le mur.

— Moi ! pensait-il, en se livrant à ce jeu de destruction, je suis une volonté, une volonté. Et qu'importe, après cela, que je sois ou non un bâtard, si je suis le premier !... C'est cependant

pour cela qu'ils m'ont abandonné!... Oh ! malédiction ! je suis le Roy ! le Roy !

Et, furieux, grinçant des dents, il saisit la table avec tout ce qu'elle portait encore et vint, d'un véhément effort, la fracasser contre le mur.

XII

Une heure plus tard, Louis-Henri se présentait à une auberge où il savait que logeait Parry, par économie.

A sa première question, la barmaid lui désigna une petite pièce où trois hommes, leur déjeuner terminé, achevaient une bouteille de bière.

— Je crois qu'il n'y a plus qu'à s'en aller, et que tout est bien fini maintenant ! disait M. de Saint-Wandrille.

Il semblait pleurer dans son verre de bière en le faisant tourner entre ses doigts.

— Tout ça, c'est foutu ! déclara Lepori en soufflant sur la fumée de son cigare.

Il n'avait pas l'habitude de la bière anglaise et paraissait fort débraillé, et un peu plus fou qu'à l'ordinaire.

— Je m'en vais ! je m'en vais ! murmurait M. de Saint-Wandrille sans bouger de place, et sa voix était si menue, si affaiblie, qu'on l'aurait crue en effet venir de très loin, toujours plus loin.

— Et où donc allez-vous, monsieur que je vous accorde l'honneur de m'y conduire ?

A la vue de Louis-Henri qui faisait irruption dans la petite salle, les cheveux en rafale, le visage reposé, rose, souriant, M. de Saint-Wandrille se leva, et Parry, très effrayés. Parry surtout avait si peur du terrible Roy qu'il avait déjà résolu de déménager. Sa faible cervelle se brouilla tout à fait, et il se mit à sangloter.

— Là ! comme vous recevez votre Roy ! railla

Louis-Henri, dont la jeunesse avait repris tout à fait le dessus.

Il s'assit à la table, tira un papier et un crayon de sa poche et griffonna.

« Monsieur...

Il s'interrompit d'écrire...

— Qu'est-ce que vous êtes, comte, marquis? Rien du tout. Ça n'est pas tolérable ! Nous allons remédier à cela...

» M. le duc de Saint-Wandrille est nommé capitaine de mes gardes et gardien de ma sacrée personne ! Ordre à lui de me conduire à son château...

— Vous avez bien un château, une bicoque, une chaumière quelconque ?

» ... de Saint-Wandrille. Louis Roy... »

— Et voilà ! Lisez, monsieur le duc ! Et ne pensez pas surtout à vous débarrasser de moi ! Non ! non ! non ! pas avant d'avoir commis un régicide, monsieur le duc ! J'ai bien assez végété comme cela ! Je suis Roy et je veux conquérir mon Royaume... Tenez ! j'ai mis des bottes ! Vous ne croyez pas ? Regardez ! (Et il releva son pantalon râpé, dégageant sa jambe robuste et musculeuse.) Regardez ! et ne soyez pas incrédules, mais fidèles.

— Impayable ! se mit à rire Lepori, béat.

— Pardon ! je vais te payer ! dit Louis-Henri.

Et il lui jeta le verre de Parry à la tête.

— Sais-tu à quoi tu ressembles, maintenant, avec ta figure d'Italien à la bière ? à un faune barbouillé de sperme ! Et voilà !... Vous me croyez ivre ou fou, messieurs... Pas du tout ! mais je suis content d'être Roy, rien que Roy, sans famille, sans amis, sans rien de quoi que ce soit. Car demain je n'aurai plus un papier, plus un shelling et je serai à la mendicité publique... — Une brute de pêcheur que j'avais galvanisée me demandait si je voulais faire un changement de... Oui ! je veux tout changer ! Chambardement

général !... Vive le Roy, même bâtard... Mais je deviens fou !... Baste, cela passera!

Il éclata de rire et devint soudainement très calme.

— Je me suis payé votre tête ! dit-il. Au reste, je suis pressé de me débarrasser du passé, et vous me verrez à l'œuvre, quand je ne serai plus qu'une volonté... N'est-ce pas, Parry, que je ne suis pas un bâtard?... Et puis, de quoi vais-je là m'inquiéter?... Parry, conduis-moi auprès de ma mère.

— Votre mère?

— Mais oui ! ma mère qui est à l'hospice du comté ! Van Dorn l'a dit. Je veux la voir. Je la guérirai peut-être. Un miracle !... Voilà ce qui éberluerait tous ces jean-foutre. Et pourquoi pas ? Charles X, qui n'était qu'un usurpateur, a bien guéri les écrouelles. Allons voir ma mère, Parry. Allons voir ma mère!

Il y avait déjà bien des années que la folle était à l'hospice du comté.

D'abord, elle avait été furieuse, et on l'avait claustrée avec les agités, une camisole de force autour du torse : elle se ridait étrangement et hurlait. Puis la douche la dompta ; ce ne fut plus qu'une loque lourde, toujours remisée dans un coin, un paquet de cheveux et de vêtements d'où se dressaient des doigts longs, velus et tremblants. Pensait-elle à cette seule nuit d'amour sans jamais de lendemain ? Peut-être ! car, au moindre murmure d'une voix d'homme, au seul frôlement d'un pas viril, elle poussait un gémissement, comme un grand appel. Parfois, elle envoyait furtivement des baisers.

Lorsque Louis-Henri demanda sa mère au parloir, une infirmière vint chercher la folle qui poursuivait son rêve taciturne en un coin humide du préau ; elle la fit lever assez rudement, en secouant ses doigts maigres, et l'emmena, très vite, buttante

à chaque pas comme les tout petits enfants. Ses longs cheveux emmêlés lui retombaient au-devant du visage, en forme de voile.

A l'une des extrémités du parloir, accoté à la muraille, Louis-Henri l'attendait, une main crispée dans son gilet, l'œil fixe, tout entier absorbé dans cette pensée :

—Cela que je verrai, après la porte ouverte, sera ma mère !

Son cœur ne battait pas, mais tout son vouloir se raidissait pour réaliser un miracle, pour guérir sa mère, car Louis-Henri ne conservait jamais de purs rêves et la pensée ou le désir n'était jamais pour lui que le premier ébranlement de l'action.

La porte s'ouvrit et la vision de cette loque lourde qui titubait, ses longs cheveux épandus en forme de voile au-devant du visage, lui entra dans les yeux avec la sensation imprévue et cruelle que fait sur la rétine un flocon de savon. L'infirmière avait relevé les longs cheveux, et il apparut un visage, où moussait un peu d'écume.

— Oh ! pas cela ! pas cela ! gémit le Roy.

Il fit deux ou trois fois la longueur du mur à grands pas précipités, frappant le parquet du talon, puis vint se dresser devant l'idiote immobile, aux doigts tremblants.

Il se convulsait dans un tel effort de volonté que, distinctement, il percevait le craquement de ses muscles et le claquement des artères.

La main de la folle, que l'infirmière avait abandonnée, retombait sur le ventre avec une oscillation de pendule, et les doigts grouillaient à cette main, de même que grouillaient ceux de l'autre, comme si ces dix doigts eussent été toujours en quête les uns des autres pour une étreinte toujours impossible.

Louis-Henri prit la main de sa mère et il lui déplut de toucher à cette peau flasque, presque froide,

bien tendue sur des coussins de graisse où se noyaient les veines et les muscles, semblable à une trop grasse terre, qui prend le pied et l'enlise. Il enfonça ses doigts dans cette main, il la laboura du soc de ses ongles jusqu'à ce que le sang jaillît en gouttelettes épaisses, jusqu'à ce que l'idiote poussât un cri. Alors, il lui releva le menton, durement ; l'ardeur impérieuse de son regard plongea dans les marais glauques des yeux maternels.

— Ne me reconnaissez-vous pas, ma mère ? demanda-t-il d'une voix basse et tremblante.

Et il ne lui parlait pas seulement des lèvres, mais par toutes les puissances nerveuses de son être, ralliées en un élan d'orgueil insensé, il cherchait et pourchassait l'âme de sa mère pour l'obliger à se lever et à marcher.

Un sourire tremblota au fond des yeux fangeux de l'idiote :

— Je te reconnais, murmura-t-elle.

Louis-Henri poussa un rugissant sanglot.

— Je t'attendais, dit encore l'idiote.

— Vous m'attendiez ! et moi je vous cherchais. Embrassons-nous, mère !

Il attira le front de sa mère contre sa bouche et ses dents y gravèrent le sceau sanglant de son vouloir. Elle rit.

— Je savais ! je savais !

Elle prononçait d'une langue molle comme les jeunes enfants. Brusquement, ses mains, que le Roy avait prises, s'échappèrent et Louis-Henri les sentit qui s'implantaient sur sa nuque, tandis que les lèvres de sa mère lui mangeaient la face.

— Je savais bien !... je savais bien !... encore une fois !... encore !

D'une secousse terrible, Louis-Henri rejeta la folle ; elle tomba sur les genoux, en pleurant.

— Pourquoi tu ne veux plus, encore une fois... pourquoi ?

Il s'était penché sur elle, rapprochant son visage du sien, et des sanglots inintelligibles faisaient dans sa gorge un bruit de cailloux que le flot remue ; des larmes de rage lui coulaient des yeux : mais il n'avait point conscience de tout cela. Son esprit voyait un abîme glauque et s'assombrissant de plus en plus, où une force le faisait glisser en comprimant ses reins, et son souffle devenait plus rare comme s'il fût entré en agonie, et les mots remplissaient son cerveau d'un bourdonnement.

— *Tu pulvis es et in pulverem reverteris.*

Aux regards des assistants, son visage changeait à vue d'œil. Semblable à ce personnage dantesque qui aspire par les regards la nature du serpent qui le fascine, Louis-Henri allongeait son menton, ridait sa peau, brouillait ses yeux, avançait les dents comme des crocs de loup, agitait ses doigts comme des tentacules de pieuvre ; ses cheveux se dressèrent sur son crâne, et, lentement, jusqu'aux yeux, roulèrent des gouttes de sueur !...

De l'eau qu'on lui jeta au front le ranima. Il se raidit, poussa un grand soupir et regarda autour de lui. La folle avait disparu, entraînée par l'infirmière, et des gardiens entouraient Louis-Henri, très graves, cherchant à comprendre. Il frappa du pied et murmura entre ses dents :

— Oh ! cela ! cela qui me rendra fou... J'aurais dû la tuer ! Pourquoi non ? Parce que c'est une créature humaine !... Qui sait ?. — Parce que c'est ma mère ?... — Ma mère !

Il poussa un grand éclat de rire et, écartant tout le monde, il bondit hors.

Des haillons de brouillard, chargés de pluie, rasaient le sol. Il semblait au Roy qu'il était seul, comme personne n'avait jamais été. Son passé, ce passé de dix siècles et de toute une nation d'hommes, et son avenir, il croyait les voir suspendus en l'air, se balançant au-dessus de sa tête, comme

les deux moitiés d'un pont rompu par le milieu et duquel il serait tombé, si rapidement.

Non ! ni avenir, ni passé ne lui appartenaient : seul était à lui ce présent de folie et de néant, cet abîme d'apaisante déchéance où, dans une nuit, son père, le « dernier », s'était laissé glisser les yeux clos et les bras vaincus.

Il ne raisonnait pas tout cela, il le sentait très consciemment. La nuit l'appelait et, pour arrêter sa course, lui mettait un licol à la gorge.

— A moi !

Et la terre le reconnaissait, la terre trop grasse, qui enveloppait ses jambes trébuchantes.

— A moi !

Et les arbres lui faisait des signes, ils lui chuchotaient :

— Viens ! nos bras sont durs et puissants, ils feront jaillir ta virilité d'un seul coup, jusqu'à la dernière goutte !

— A moi !

Et autour de ses membres, c'était un vêtement, une tunique de bête, emprisonnant sa raison, sa volonté, qui se débattaient.

Il pensa étendre les bras : le réseau les maintint contre sa poitrine comme des moignons d'ailes coupées ; il pensa courir encore : l'abîme l'avait déjà pris jusqu'aux genoux.

— A moi, Dieu ! le Roy est fou ! fou ! fou !

Et il perdit toute conscience.

XIII

Lorsque Louis-Henri se dégagea enfin du ténébreux cauchemar dans lequel son âme se débattait captive au fond des abîmes de la subvie, parmi l'écume des spermes, les reptiles grouillants et le pullulement des végétations monstrueuses, il faisait jour, et même soleil.

Il se trouvait, sans savoir comment, sur la tombe fraîche de Marie-Adélaïde, dans le petit cimetière battu par les vents du large ; son front était appuyé sur la pierre froide et, sous ses lèvres, il y avait du sang, coulé d'une petite blessure, au coin de la tempe.

Devenu semblable aux mobiles privés de sentiment, il avait dû, de par les lois pures de la mécanique, repasser par tous les points que, depuis le début de sa crise, il avait déjà parcourus.

Sa première impression fut qu'il était vraiment bon de vivre, et d'aspirer de l'air à pleines narines et du soleil à pleins yeux, de se sentir une volonté manœuvrant librement, tel un muscle en juste équilibre, et d'être encore Roy puisqu'il n'était pas fou, et d'avoir surmonté une crise telle qu'après pareille épreuve on ne pouvait plus rien craindre.

Il s'aperçut ensuite qu'il avait faim.

Louis-Henri se leva, s'orienta et descendit vers le cottage. Jamais il ne s'était connu tant de force et il regardait les tombes avec mépris, car cette idée s'imposait à lui, qu'on ne mourait jamais que parce qu'on ne pouvait plus vivre, en sorte que la mort n'était que le contre-seing de la nature au bas d'un acte d'abdication.

Et lui, il n'abdiquait pas, Dieu merci. Il savait bien que tout serait bonheur pour lui, puisqu'il le voulait fermement, absolument, et il ne s'étonna point de trouver au cottage M. de Saint-Wandrille, toujours pâle et toujours triste, qui l'attendait assis sur le fauteuil de Marie-Adélaïde, son chapeau calé sur le bec de son parapluie et les mains sur les genoux, les yeux vagues, dans la posture d'un homme qui attendrait un siècle. Louis-Henri aurait trouvé tout naturel qu'une députation du Parlement français fût là, à ses ordres.

— Hé bien, monsieur le duc, quand partons-nous ?

— Tout à l'heure, par le prochain paquebot.

— Et nous allons chez vous ?

— Oui !

— A la bonne heure ! Vous me défrayez de tout... absolument. Je n'ai que ce morceau de pain, reste du festin d'hier, et qui est même très sec, je vous préviens. En voulez-vous ? Non ! vous avez déjeuné. Tant mieux, car je meurs de faim... Nous disions donc que vous m'achetiez des chemises et des chaussettes, surtout, car j'aime le linge propre, et je n'ai pas un shelling de patrimoine.

M. de Saint-Wandrille bâilla.

— Vous avez... tout cela ! dit-il en désignant d'un geste vaste le cottage, contenant et contenu.

— Erreur... erreur complète, et voici pourquoi. En matière de finances, il faut être le plus riche ou le plus pauvre pour tenir le premier rang. Et comme il serait trop long de gagner dix milliards, je me décide à n'avoir rien du tout... D'ailleurs, c'est un vœu que j'ai fait à l'âme de mon aïeule... Dites donc après cela que je n'ai pas l'esprit de famille... Enfin je serai toujours très riche, puisque la fortune de la France est la mienne... Mais dépêchons, si nous ne voulons pas manquer le paquebot.

Et le Roy, déployant toute sa force, commença par saisir le fauteuil duquel M. de Saint-Wandrille venait de se lever, et le lança par la fenêtre dans le jardin. Les tables, grandes et petites, les chaises et guéridons passèrent ensuite.

Louis-Henri ouvrit tous les placards, sonda les tiroirs, engloutit papiers et argent dans ses poches.

Puis, ce fut le déménagement des gros meubles qui culbutèrent dans les allées et les plates-bandes, le fracas des bois brisés, le tonnerre des marbres s'enfonçant dans la terre en projectiles, les vols de poussière et le sac des buissons de fleurs s'émiet-

tant sous la trombe.

Louis-Henri poursuivait son œuvre étrange, de la sueur au visage et de la salive aux lèvres, bras nus, un vrai northman s'abattant sur une villa celto-romaine.

Des gens accoururent du hameau stupéfaits, des femmes et des enfants surtout, car les hommes, à cette heure, étaient à la pêche. On se récriait. Bientôt tout le pays y fut.

— Bien sûr que c'est un fou, à cette heure, comme sa mère.

— Quel malheur ! un bien beau garçon !

— S'il allait se périr, ou périr quelqu'un !

A ce moment, le canon du fusil de chasse de Van Dorn parut à une lucarne, braqué sur la foule. Il y eut des cris de frayeur, mais la crosse parut après le canon, puis le bras du Roy qui jeta l'arme aux assistants. Louis-Henri se montra :

— Hé, bonjour, bonnes gens, enchanté de vous voir. Fâché de ne pouvoir démonter les lits, mais je n'ai pas le temps ; au reste, ils sont là tout dressés pour les amoureux qui auraient peur de l'humidité. Prenez, prenez ce qui est à votre convenance, et priez pour l'âme de feue Marie-Adélaïde de Bourbon, reine douairière de France.. Voulez-vous de l'or ? En voilà !

Et plusieurs poignées de guinées, toutes les économies de Marie-Adélaïde, s'éparpillèrent dans l'espace, rebondirent aux obstacles, s'entreheurtèrent, s'enfuirent comme une race de mortels surpris par un dieu.

— Je savais bien qu'il était fou !

— Ça finira mal !

— On devrait prévenir le coroner !

— Bah ! profitons toujours de l'aventure !

Et les guinées fugitives furent rattrapées et mises en lieu sûr.

Louis-Henri retourna ses poches :

— Plus rien ! rien ! rien... Je regrette de ne point vous donner mes habits, mais je veux faire plaisir à tout le monde et ne scandaliser personne... Monsieur le duc de Saint-Wandrille, ne joindrez-vous pas votre obole aux libéralités du Roy ?

M. de Saint-Wandrille se leva d'un lit où il s'était assis, ne trouvant plus d'autre siège, tira deux sous de sa poche et se rassit.

— Voilà l'aumône habituelle que mes moyens me permettent de donner, dit-il.

XIV

Sur le paquebot.

Le temps est magnifique. Le bruit de l'eau est semblable au froufroutement d'une soie immense et le soleil traîne à la surface des flots de longues écharpes de lumière.

Louis-Henri est parfaitement heureux. Il frappe sur ses poches qui rendent un son mat et creux ; il n'a plus rien à lui, plus rien que ses vêtements et sa volonté ; mais il est certain de conquérir le royaume de France, puisqu'il le veut fermement et absolument. Comment : est-ce qu'on s'inquiète de cela ? il suffit de vouloir.

Au loin, il regarde la mer qui avance toujours d'un élan obstiné et inutile, sans changer de place, et il s'énerve de cette grande activité perdue, il s'estime plus que l'Océan et sa mémoire fredonne le vieux chant du *Roy des Cygnes* :

« La tempête est notre alliée ; l'ouragan notre esclave : il nous jette où nous voulons aller. »

Il se dit également qu'il est tellement pauvre que si la fantaisie prenait à M. de Saint-Wandrille de le quitter là, il n'aurait pas de quoi manger ce soir un petit pain d'un sou, et cette idée l'amuse beaucoup, et il s'égaye de son compagnon assis sur un pliant, ouvrant des yeux pour ne rien voir

et des oreilles pour ne rien entendre, absolument l'air d'une statue de martyr injustement oublié.

Louis-Henri parcourt le pont à grandes enjambées, se réjouit de sentir ses muscles si souples et ses jambes bien d'aplomb, et voilà que tout d'un coup, advenu au bastingage d'arrière, il aperçoit une délicieuse jeune fille qui, elle aussi, regarde la mer.

Elle a seize ans, à peu près. Il ne distingue ni la couleur de ses cheveux, ni celle de ses yeux, tant il est ébloui par cette conviction, qu'il se trouve en présence de cette « âme sœur » par qui chacun de nous pourrait compléter ce couple idéal que la nature désire sans qu'il soit réalisé presque jamais.

Et, comme il se dispose à s'élancer vers cette compagne providentielle qui, de son côté, semble reconnaître celui qu'elle attendait et qu'elle attendra toujours, Louis-Henri s'arrête, une moue d'ennui aux lèvres : les grands yeux charmés de la jeune fille ont dévoilé en un coup toute son âme, et de son corps gracieux qu'un instinct sympatique, ingénument, offre, le Roy a déchiffré déjà toutes les beautés sous l'alphabet subtil des poses et des contours.

Louis-Henri a compris que la jeune fille appartient toute à lui, comme lui à elle : ils n'ont rien à se dire, et rien à se révéler ! La violer ? pas même ! car il ne ferait qu'embrasser son reflet et se mirer dans lui-même. Au fond d'elle, il sait bien qu'il se retrouverait lui-même, las de cette recherche d'une impassible étreinte qui fait la désespérance rageuse de l'onanisme et consomme en dégoût les mariages d'amour. Peut-être que la nature se trompe et que l'homme parfait doit être seul.

Louis-Henri pense vaguement à toutes ces choses et triste il s'éloigne, il disparaît aux regards de la vierge déçue et stupéfaite, rêvant d'une voyageuse laide, sale et vieille qui doit rugir, mordre et

griffer, et qu'il violerait avec haine et plaisir.

La vieille chanson continue son tocsin dans sa mémoire.

« Nous leur avons chanté la messe des lances, depuis l'aurore jusqu'au déclin du jour. »

— ..... Terre ! terre !

Les passagers se pressent sur le gaillard d avant. Louis-Henri contemple la côte de France, surgie en plein soleil, sur l'horizon. Il ne sent aucune émotion, mais son œil de proie s'abat lourdement sur cette vision et l'enserre avec une fixité cruelle.

« Nous avons combattu avec l'épée ; et la mer était rouge comme une blessure qu'on vient d'ouvrir ! »

XV

M. de Saint-Wandrille habitait une vieille demeure aux environs de Lyon. Pour y atteindre, il fallait donc traverser Paris, et les deux voyageurs y restèrent trois jours.

Deux choses semblaient, dans la capitale, absorber toute la faculté d'attention de M. de Saint-Wandrille : le Sacré-Cœur de Montmartre, qui incarnait l'âme de la patrie française, et le Moulin-Rouge, dont il avait d'ailleurs aussi peur que désir et qui lui figurait sans doute l'autre élément essentiel de la France.

M. de Saint-Wandrille était une petite âme puérile, frileuse et par-dessus tout ennuyée et qui cherchait une occasion d'aiguiller sa vie quelque part ; Louis-Henri lui servait de prétexte à exister.

Quant au Roy, il était parfaitement ahuri de toute la cohue parisienne, mais son orgueil lui défendait de le laisser paraître. Suffoqué par l'étroitesse des avenues et des boulevards, écrasé par l'énorme chape d'ombre tombant des maisons hau-

tes, assourdi, défaillant de la fermentation de trois millions de vies enveloppant la sienne, il se figeait dans une impassibilité absolue et ne s'étonnait plus de rien, en vrai paysan.

Parfois, il s'indignait contre cette cohue, agitée de vagues remous, contre cette foule de petites gens pâles et myopes parmi lesquels il paraissait plus grand, plus fleuri, dominateur. Il se flattait de la prendre par l'efflux de sa volonté, comme on conquiert une poignée de mouches en refermant la main : et il se plantait au milieu des carrefours, les yeux fixes et les bras raides, il s'essayait à fasciner les chevaux et les hommes. Les chevaux se cabraient, les hommes invectivaient, mais passaient leur chemin, car Louis XX paraissait beaucoup plus fort que son âge et peu accommodant. Les sergents de ville eux-mêmes haussaient les épaules, et le Roy, grisé de bruit, n'entendant plus, ne voyant guère, s'imaginait commander au bras qui, en arborant le bâton blanc, indiquait le flot des voitures.

Les plaisirs de Louis-Henri se réduisaient à admirer les étalages de joaillerie et de robes multicolores, ou encore à rôder autour du Louvre et de l'Elysée, le passé et le présent.

Le Louvre lui paraissait mesquin, trop peu élevé et trop disparate : il le rêvait aussi haut que la Tour Eiffel, et large en proportion, accablant la ville. Il avait voulu entrer dans le musée de peinture pour voir les salles où avait trôné l'extraordinaire Charles IX, mais dès l'entrée, étourdi par la multiplicité des sensations vives, il tomba en faiblesse.

Les petits soldats rouges et bleus de l'Elysée, avec leurs casaques saupoudrées de poussière et leurs pauvres yeux de chiens fatigués et battus, lui donnaient une pitié immense.

En somme, il trouvait son peuple chétif, médio-

cre d'expression, inélégant d'allure, mal vêtu, il n'eprouvait pas l'impérieux désir d'entrer en contact avec lui, et même le commander lui semblait peu délectable.

Du haut de Montmartre, sans raisonner son impression, il crut voir dans Paris une éponge immense tout engorgée. La plus puissante volonté ne ferait dans cet agregat confus que des déchirures et des loques sans parvenir jamais, peut-être, à graver une trace ferme et durable, et lorsque son regard clair de viking brutal et têtu embrassait cette vaste chose incohérente, les poings convulsés, la bouche mauvaise, il retrouvait par delà les siècles la fureur mystérieuse de Néron qui brûla Rome.

Il y avait trop longtemps que les dessous du chahut et les tutus de la danse se trémoussaient dans les songes de M. de Saint-Wandrille : il lui fallut commettre ces deux péchés.

Louis-Henri ne comprit rien au Moulin-Rouge, qui est pourtant le chef-d'œuvre de la civilisation moderne, c'est-à-dire du grouillement ; les œillades, les effluves aphrodisiaques marinés dans la sueur, qui avaient la prétention d'aller jusqu'au fond de son moi intime peloter et suggestionner le désir, lui faisaient l'effet d'une pleine potée de limaces gluantes qu'on lui aurait jetée sur la peau par les bâillements de son col et de ses manches. Il lui prenait des mouvements de colère que calmait sa conscience d'être admiré, large, imberbe et massif comme la statue antique d'un jeune dieu, avec ses yeux clairs où passaient de brusques emprunts de brutalité sensuelle.

M. de Saint-Wandrille sortit tout rose, les jambes écartées et inquiètes.

A l'Opéra, ce fut autre chose. Arrivé précisément à la minute marquée par l'affiche pour le commencement du spectacle, Louis Henri se mit à tonner, ne comprenant pas qu'on perdît son

temps à attendre. Le fait est qu'il se sentait très étourdi, s'imaginant que les lustres finiraient par mettre le feu à la salle et les spectateurs des loges par tomber sur le parterre. On le mit à la porte, ce qui sauva M. de Saint-Wandrille d'une rechute de concupiscence.

Bref, Louis XX s'ennuyait dans sa capitale.

XVI

Il logeait dans un petit hôtel très honnête de la rue de Chanaleilles, aussi loin de Paris que s'il s'en fût fui à cent lieues, sans autres sujets de distraction qu'une couple de très vieilles dames, un zouave pontifical complètement sourd, et une assez vieille fille dont la tristesse eût fait pitié, si la méchanceté n'avait été gravée sur son visage en traits de laideur hostile.

Suivant le conseil de M. de Saint-Wandrille, il avait dicté à celui-ci deux lettres, l'une pour l'Archevêque de Paris, et l'autre pour le prince d'Armorique, qui était fort riche, très indépendant et, par snobisme, se laissait croire naundorfiste. M de Saint-Wandrille, quoique puéril, n'était pas assez naïf pour espérer un résultat quelconque de ces lettres, mais il prenait un plaisir d'enfant, lui qui n'avait jamais été rien pour personne, de signer :

« De par le Roy, L. de Saint-Wandrille ! »

Aussi ce fut une surprise pour Louis-Henri et son conseiller de recevoir, le troisième jour depuis leur arrivée à Paris, et au moment où ils se disposaient à partir pour le Lyonnais, une petite lettre délicatement parfumée et mouchetée de petits caractères à peu près illisibles, qu'on aurait dits tracés par la main d'une poupée falote dont le ressort aurait été insuffisamment remonté.

Après bien des efforts, on put démêler que

la signature commençait vraisemblablement par « Ar... » et finissait par «... que », en sorte que la lettre devait être du prince d'Armorique.

Louis-Henri qui avait une grande écriture volontaire et têtue, des caractères longs comme la moitié de son petit doigt, trépignait et tempêtait contre l'absurde logogriphe.

Les premiers mots du document : « Mon cher prince, je serai bien heureux... » se lisaient commodément, mais aussitôt après, l'auteur, épuisé sans doute par l'effort accompli, n'avait plus qu'agité sa plume d'une main languissante, car, l'heure passée, on n'avait encore pu déchiffrer que les mots : «... midi... de Varenne... Votre... » qu'un effort désespéré de volonté semblait avoir fait jaillir, à peu près entiers, de la plume.

Louis-Henri, qui avait épuisé durant cette heure toute sa réserve de patience et tout le vocabulaire de son indignation, arracha enfin la lettre des mains de M. de Saint-Wandrille, obstiné à ce travail d'Œdipe, la froissa dans ses doigts, la déchira en pièces et la foula sous ses pieds :

— Il a écrit « midi » ! J'ai lu : midi ! et il est midi moins dix. La rue de Varenne est à quelques pas. Suivez-moi, Monsieur le duc !

Et, sans attendre de réponse, Louis-Henri se coiffa d'un coup de poing furieux et s'élanca dehors.

Le portier de l'hôtel d'Armorique fut si surpris de voir paraître un inconnu, assez mal vêtu, qui demandait à voir le prince à pareille heure, qu'il laissa rouler, jusqu'au parquet, une succulente tranche de rosbeaf mal fichée aux pointes de sa fourchette ; d'un pied dédaigneux, il envoya la viande rouler dans les cendres de la cheminée, et se servit une nouvelle tranche avant que de répondre à l'importun.

Le Roy avait suivi ce manège d'un œil irrité. Il

se sentait grand appétit, n'ayant point encore déjeuné, et le dédain d'une viande comme il n'en voyait jamais de semblable sur la table d'hôte de la rue de Chanaleilles, lui faisait l'effet d'un outrage à son royal estomac affamé.

Il se croisa les bras :

— Drôle ! cria-t'il d'une voix d'ouragan, penses-tu que je suis venu ici pour contempler tes exploits gastronomiques ? Je suis le Roy, et je viens voir le prince d'Armorique, ton maître. Montre-moi le chemin, maroufle. Et si ton maître est à déjeuner comme toi, tant mieux ! Je prendrai part à son festin, et vive Dieu ! j'y ferai honneur !

Le portier bondit sur sa chaise. Le ton, les paroles du Roy et surtout le tutoiement inattendu bouleversaient son esprit.

— Mon Dieu ! pensa-t-il, c'est un fou ! et comme il avait plus de ventre que de courage, il ajouta en lui-même : Il a l'air aussi fort que méchant. Je vais le dépêcher aux laquais de monsieur le prince. Ils s'arrangeront de lui comme ils pourront, et s'il casse la g.... à quelqu'un, ce ne sera toujours pas à moi !

Louis-Henri s'élança par l'escalier qu'on lui indiquait. Il ne sentait plus que sa faim et il ne pensait plus qu'à s'asseoir, coûte que coûte, à la table d'un homme dont le valet faisait déjà chère de richard. De marche en marche, un fumet délicieux lui descendait par bouffées jusqu'au fond de l'estomac, et l'escalier eût-il été plus large et plus confortable, il aurait cru ascendre vers l'Olympe.

A une porte basse et d'apparence un peu bien simple pour une entrée princière, mais derrière laquelle bruits de casseroles et crépitements de feux faisaient rage, le Roy parvint enfin et commença de frapper d'une main impérieuse. La porte s'ouvrit. Louis-Henri ne vit que des cuisiniers, des fourneaux et des viandes rouges.

— Mordieu ! cria-t-il, est-ce donc un cuisinier, que le prince d'Armorique ?

— Ah ! çà, qu'est-ce que vous foutez ici ? répondit sur le même ton un grand diable, pâle de sueur. Pourquoi êtes-vous monté par l'escalier de service ?

La mine ahurie du Roy souleva des rires ; Louis-Henri comprit qu'il était ridicule.

— Bien, dit-il en rassemblant tout son calme, le portier s'est moqué de moi ! Bien, je lui casserai les reins tout à l'heure. Mais pour l'instant, qu'on aille annoncer au prince d'Armorique que Louis-Henri de Bourbon, Roy de France et de Navarre, lui fait honneur de s'inviter à déjeuner à sa table, et qu'il a grand faim !

Et saisissant tout ce qu'il tâta de monnaie dans sa poche, il l'éparpilla dans la pièce.

Les cuisiniers pensèrent comme le portier qu'ils avaient affaire à un fou ; mais comme l'attitude mi-embarrassée, mi-arrogante du Roy prêtait plus à rire qu'à trembler, ils se disposèrent tout simplement à précipiter l'inconnu au bas de l'escalier, avec la joie cruelle des enfants qui torturent une bête.

Mais Louis-Henri n'était jamais d'humeur à se laisser malmener, et ce jour-là, moins encore que d'habitude, car son estomac devenait de plus en plus douloureux. Au premier geste offensif, il ne fit qu'un bond jusqu'au milieu de ses ennemis ; au premier geste, défensif cette fois, il saisit une casserole pleine et en coiffa le chef jusqu'aux oreilles.

Une broche à rôtir au poing, adossé aux fourneaux qu'on ne pouvait tourner, il n'avait pas trop mal l'air d'un Jean le Bon à Poitiers, d'autant mieux qu'il hurlait d'une voix formidable :

— Pour le Roy ! Avancez, coquins, que je vous embroche ! Pour le Roy !

Une porte s'ouvrit bruyamment : le valet de chambre du prince se précipita dans l'office.

— Ah ! çà, tas de salops ! êtes-vous fous ou ivres ?

Louis-Henri ne répondit pas ; d'une bourrade solidement appliquée, il envoya le valet de chambre rouler entre les bras du chef.

Derrière la porte qu'on venait d'ouvrir, il y avait un couloir, ensuite plusieurs pièces qu'il traversa au pas de charge ; enfin une dernière porte poussée, le Roy se trouva dans la salle à manger du prince, en face d'une table bien servie où deux jeunes gens grignotaient des écrevisses du bout des lèvres.

Louis-Henri tenait toujours sa broche en main ; ses cheveux emmêlés ruisselaient de toute la chaleur des fourneaux, ses habits luisaient de toute la graisse des casseroles culbutées. Il s'arrêta brusquement, balança sa broche comme une badine, redressa ses cheveux d'une tape et, tout souriant, d'une voix encore un peu haletante :

— Mon prince ! dit-il, c'est moi le Roy de France. J'ai rossé vos gens qui sont de grands drôles, mais je leur pardonne, car ils semblent cuisiner à merveille. Je vous permets de m'offrir de ces écrevisses !

XVIII

Voilà la façon un peu cavalière dont Louis-Henri fit la connaissance du prince Philippe d'Armorique.

Le prince prit fort bien la chose. Il était assis sur une chaise en bois noir sculpté et les pieds sur un coussin. Bien qu'il se tînt droit du buste, il avait l'attitude d'un homme étendu, tant ses gestes étaient chargés de noblesse et ses membres lourds de lassitude. Très blond, mince, d'une rare elé-

gance, Louis-Henri lui trouva une taille et des mains de femme et de grands yeux étonnés d'enfant malade qui s'éveille.

L'autre jeune homme était un brun quelconque, au regard doux et timide, l'air de ces petits valets de cœur que les femmes s'amusent à barbouiller avec les fleurs de leur corsage pour rire de leur gravité douloureuse.

Une odeur subtile et pénétrante, comme un parfum de virginité flottait dans les appartements du prince, tel que Louis-Henri n'en avait jamais senti.

Dans le holà ! qui suivit l'entrée du Roy, le jeune homme brun ne cessa point de regarder Philippe d'Armorique qui regardait Louis-Henri.

Le prince ne paraissait ni ému, ni étonné. Il avait connu des malheurs, ayant tué en duel son meilleur ami, mais jamais d'accidents ; au reste, il s'ennuyait tellement qu'il était toujours préparé à n'importe quoi où il trouverait de la variété.

Les habits graisseux de Louis-Henri le choquaient comme une souillure, mais il convenait en lui-même n'avoir jamais vu une aussi noble robustesse : nulle féminité, tout chez le Roy était fort et viril, avec une perfection aristocratique des formes, une légitimité des lignes qu'on ne rencontrait jamais chez les gars mal équarris de la campagne.

— Monseigneur ! dit le prince en se soulevant légèrement, je ne pensais point faire ainsi connaissance avec vous, mais Votre Altesse est bien convaincue, n'est-ce pas, de tout l'honneur que ce jour me procure !

Il disait cela légèrement, comme par jeu, et Louis-Henri sentait, malgré l'amusement des paroles, toute l'acuité de ce regard pâle et légèrement trouble qui se glissait voluptueusement au long de ses membres et avait la chaleur prenante

d'une main douce et obstinée. Cela l'étonna et lui déplut :

— Hé bien, prince ! railla-t-il, tout à fait revenu à lui-même, me reconnaîtriez-vous par hasard ?

— Monseigneur ! répondit le prince qui ne semblait s'arracher qu'à grand regret à sa contemplation silencieuse, le fait est que, sans reconnaître Votre Altesse que je n'avais jamais vue, je vous trouve une ressemblance étrange avec... aide-moi donc, Mareuil... avec... Jean le Bon, le héros de Poitiers qui moult aima ses amis et fut moult aimé d'eux.

— Celui qui, captif des Anglais eut cette royale parole pour doucher la joie de ses vainqueurs : « C'est Jehan de Valois et non le Roy de France. » Une volonté qui préféra la défaite et ensuite l'exil à se départir des maximes chevaleresques dont son temps se moquait, répondit Louis-Henri, une lueur d'enthousiasme aux prunelles. Quand on fuit ainsi, même vaincu, on est toujours le premier. Et puis, on n'est même pas vaincu. Savez-vous ce qui perdit Jean le Bon à Poitiers ?

— Bah ! Vous êtes donc historien, monseigneur !

— Je suis tout ! répondit modestement Louis-Henri. Ce qui perdit Jean le Bon à Poitiers, c'est qu'il descendit de cheval, lui et ses chevaliers, s'abaissant à imiter l'ennemi, alors que ses principes lui commandaient de combattre à cheval la canaille anglaise... Mais je crois bien, prince, que vous me laissez debout et sans rien m'offrir !

— Dominique, un couvert pour monseigneur ! s'écria le prince en riant. Asseyez-vous auprès de moi, je vous en prie.

Mareuil repoussa son assiette et détourna les yeux, boudeur ! Mais Louis-Henri ne parut nullement touché des grâces du prince.

— Je suis le Roy, dit-il, et de plus je suis ici comme un mendiant. Le Roy est le maître partout

où il se trouve, et c'est au mendiant à présider le repas. Votre place, prince, c'est votre place qu'il me faut.

— Impayable ! s'exclama le prince en cherchant vainement l'approbation du regard de Mareuil qui boudait de plus en plus. L'orgueil d'un Bourbon et, avec cela, romantique en diable, comme le père Hugo, Louis XIV et Barberousse. Sire, prenez cette place, elle est à vous !

Et, faisant asseoir le Roy devant une assiette chargée de pâté, Philippe d'Armorique lui prit la main, la porta mutinement à ses lèvres et y colla sa bouche.

— Bon Dieu, que vous avez les lèvres humides ! Est-ce que vous baveriez par hasard ?

Et Louis-Henri secouait sa main où les lèvres du prince d'Armorique s'étaient imprimées en blanc.

Le prince fut un peu décontenancé par cette singulière observation ; mais les exclamations de Louis-Henri le dissipèrent bien vite.

— Les écrevisses... le rôti... tout ! tout ensemble sur la même assiette, maraud... — Et qui te dit de m'enlever mon assiette à moitié pleine, drôle... — A boire ! et à pleins verres ! Me prends-tu pour un cuistre ?

C'était un spectacle digne d'être contemplé. Louis-Henri empilait tout sur son assiette, les quartiers du pâté, des tranches de rosbeaf dont il jaugeait de la pointe du couteau la minceur exaspérante, et les écrevisses rouges, et les pilons de volaille jaune d'or, la fine dentelle argentée des poissons, les mousses épaisses des mayonnaises, et la menue grenaille des jolis petits pois d'un vert tendre, un décor vertigineux de natures mortes, un chaos croulant avec ses montagnes de pâtisserie et le fluide bouillonnement des sauces où s'escrimerait, dans le tonnerre des mâchoires broyeuses, l'activité de gloutonnement destructrice d'un Wotan.

Jamais Philippe d'Armorique ne s'était tant égayé.

— Tudieu! savez-vous bien, monseigneur, que vous avez l'appétit de Louis XIV et mangez comme un dieu de Wagner ?

— Chut! ne me dérangez pas! grognait le Roy la bouche pleine. Nous causerons après, s'il vous plaît! et les montagnes s'abîmaient, les torrents s'asséchaient ; les verres, de passer constamment du rubis des vins au blanc pâle du cristal.

Louis-Henri était beau à voir dans l'apaisement de sa faim royale. Le prince s'enchantait de ses yeux qu'adoucissait le contentement, de ses lèvres rouges de vin, de ses joues qu'ensoleillait le sang magnifié ; il se figurait l'épanouissement de chaque muscle sous cette pousse de force neuve, ses mains s'énervaient de ne pouvoir suivre l'évolution des courbes vers la plénitude, et, sans presque savoir, à demi agenouillé, tendu vers cette créature plus parfaite que nos femmes dégénérées en qui le façonné a perverti la forme, il la couvait de son regard, cherchant jusqu'au fond des prunelles la lueur de la vie pour l'étreindre, avec un avant-goût de la possession.

Mais Louis-Henri n'aimait pas qu'on le regardât, haïssant toutes les intrusions indiscrètes dans le for de son moi intime, et comme il avait à peu près tout ce que la table comportait de solide et qu'il méprisait les fadeurs et les mièvreries du dessert, il prit un verre que le laquais venait de lui remplir de vin d'Espagne et le coula jusqu'à la dernière goutte dans le faux-col du prince d'Armorique.

ALBERT DELACOUR.

(*A suivre*).

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

La Question du Latin, nouvelle édition, revue et corrigée par M. Jules Lemaître.

La Question du latin, nouvelle édition revue et corrigée par M. Jules Lemaître. — Les normaliens parvenus à l'état de journalistes éprouvent généralement une grande pitié pour ceux de leurs frères qui ont poursuivi sans gloire le métier d'expliquer aux générations les secrets du cicéronisme, métier inutile sans doute, mais tout de même supérieur à celui de revendeur de morale. Cette pitié, ils ont plusieurs moyens de la proclamer ; souvent c'est en analysant avec le plus grand sérieux tous ces vaudevilles excrémentiels qui, prônés jusqu'aux glaces infusibles, font croire au reste du monde que Paris est une ville exclusivement peuplée de saltimbanques et d'avaleurs de calembours. On se venge comme on peut d'avoir reçu une instruction trop délicate et mangé trop de friandises, alors qu'on n'était destiné qu'à se repaître de lard et de tripailles ; mais cela ne suffit pas à ces rancuniers : il faut dégoûter les autres de la confiture de roses dont le seul parfum les fait vomir. Alors, avec des gestes de recruteurs, ils attirent les gens et soufflent dans le porte-voix des malédictions contre la culture classique, l'art, les lettres, tout ce qui, en somme différencie un Européen supérieur d'un boucher de Chicago ou d'un squatter de Melbourne. C'est la grande vengeance. On ne connut jamais d'autres motifs aux divagations émises il y a peu d'années par un M. Frary, à qui ses études avaient bien mal profité, car c'était un écrivain de la dernière catégorie.

On s'étonne que M. Jules Lemaître ait pris la suite des affaires de cet indigent et la plupart de ses arguments. Cependant M. Jules Lemaître, lui, a un but. Si son entreprise est discutable, du moins peut-elle être discutée.

Comme tout le monde il s'est aperçu que, depuis un siècle, l'activité extérieure de la France s'est singulièrement ralentie. Jusqu'à ces dernières années, elle était si faible que les Anglais, se jugeant sans concurrents, avaient négligé de s'approprier une quantité de territoires vacants, remettant la prise de possession au jour où les intérêts de leur commerce l'auraient exigée. La situation a changé depuis dix ans et la France a acquis, dans la seule Afrique, plus du tiers de ce continent ; si l'on y comprend Madagascar, et déduits les déserts, voilà une patrie nouvelle prodigieusement vaste ; l'Asie, avec des proportions moindres en territoire, mais actuellement plus importante comme situation, nous offre encore un champ d'activité immense et que le voisinage de la Chine rend pour ainsi dire infini. Voilà la question du latin, telle que la comprend M. Jules Lemaître : des gens qui ont à faire valoir un si gros héritage n'ont plus le temps de bâiller sur les *Géorgiques*.

Je serais volontiers de cet avis, si l'on me démontrait qu'il est au contraire profitable de dormir sur *Hermann et Dorothée* ou sur le *Paradis perdu*. M. Jules Lemaître oppose les classiques étrangers aux classiques anciens, sans se douter qu'à une culture, vaine peut-être, mais inoffensive, il substitue une culture peut-être vaine, et certainement dangereuse.

Les études latines ont cet intérêt unique de ne pas être des poisons. L'eau qu'elles offrent à la soif intellectuelle est propre, fraîche et neutre ; elle ne modifie pas l'organisme et l'on peut la boire sans crainte de la sentir plus tard se changer en un philtre qui altère les sensations. C'est en somme un bon moyen de faire passer le temps, de maintenir pendant les années ingrates l'attention fugitive des adolescents : quelques-uns d'entre eux en retireront un grand profit ; aucun n'en éprouvera de dommage certain. Si le latin a une influence, du moins ne s'exerce-t-elle pas au profit d'activités rivales

et discordantes ; car enfin, pour lutter dans le monde contre l'influence anglaise, la France doit-elle se faire anglaise, de mœurs et de langue ? Cette solution qui est, sous une forme claire et brutale, celle de M. Jules Lemaître, n'a vraiment rien qui puisse séduire même un cosmopolite. Chacun, dans le grand creuset du monde, veut être l'élément déterminateur ; le peuple qui cesse d'avoir ce désir et ce but n'existe plus qu'à l'état historique et de poussière d'archives. Voilà pourquoi si l'on doit cesser d'enseigner les littératures anciennes, il faut avoir soin de ne les remplacer par rien. On peut fort bien laisser au milieu social le rôle d'éducateur et donner pour principe à un plan d'études la vie elle-même et ses nécessités immédiates. Un enfant qui aurait fait son éducation en lisant de 1830 à 1840 les livres nouveaux, bons ou mauvais, pêle-mêle, et en ne lisant que cela, en n'étudiant que cela, quelle eût donc été son infériorité relativement au milieu réel, si différent du milieu factice créé par la permanence, dans l'enseignement universitaire, des idées mortes ? Le présent peut suffire au présent, et le milieu au milieu ; si l'on ne demande plus aux études que d'être utiles, il n'y a pas d'inconvénient à les supprimer radicalement et à les remplacer par un enseignement pratique.

De telles questions, en un pays libre, seraient depuis longtemps résolues, si même on avait osé les insinuer. Y a-t-il des pays libres ? On le dit, mais je ne le crois pas, car l'opinion publique se charge de tyranniser les peuples qui ont échappé à l'esclavage des lois restrictives. Cependant, il y a des pays plus libres que la France, surtout en matière d'enseignement. Il y en a où les lettres, les arts, les sciences sont heureusement ravalés au rang de fières marchandises que vend celui qui les possède, qu'achète celui qui en a besoin ; il y en a où les universités, fort nombreuses, sont indépendantes et même inconnues de l'Etat qui n'a pas à s'occuper de ces fabriques d'intellectuels plus qu'il ne s'occupe des fermes et des haras. C'est à ces universités et à leurs collèges, et à tous les collèges particuliers de ces pays qu'il faut demander la solution du problème. De tels établissements sont forcés de donner ce qu'on

leur demande. Que leur demande-t-on? Vendent-ils du grec, du latin, du français, et dans quelles proportions? N'étant pas libres, nous aurions avantage à modeler du moins notre servage sur la liberté des autres. Ce serait un moyen empirique de ne pas faire d'irréparables sottises, car si le quasi-monopole universitaire cesse de délivrer l'enseignement classique, il sera suivi dans son évolution par ses semi-concurrents, et dans cinquante ans il sera aussi difficile d'obtenir la traduction d'un vers de Virgile qu'aujourd'hui l'explication d'une stèle hiéroglyphique. On se résout difficilement à voir le latin enseigné comme une langue rare, par un savant considérable, dans le désert sacré du Collège de France.

Pour moi, je le répète, j'accepterais encore cela, si l'on voulait bien donner au français seul, et encore avec précaution, la place que laisserait le latin. Naturellement l'ancien français serait également abandonné, son utilité pratique étant nulle et sa connaissance devenant fort difficile si l'on ne peut se servir du latin comme mesure commune entre toutes les formes différentes d'un même mot. Le XVI^e^ siècle ne serait pas pour un ignorant des lettres latines d'un abord plus aisé ; à peine pourrait-on prendre pied au XVII^e^ siècle et encore faudrait-il se résigner à ne guère comprendre et à ne guère goûter. Le XVIII^e^ siècle, à partir des encyclopédistes, commencerait à pouvoir être senti ; il faudrait négliger les poètes, ce qui serait agréable et, en somme, ferait commencer les véritables études littéraires à l'époque romantique. La suppression du latin supprime donc à peu près toutes les œuvres françaises antérieures à Victor Hugo et à Lamartine : cela serait assez conforme aux tendances présentes des quelques hommes qui lisent encore parfois un livre qui ne vient pas de paraître.

Les études littéraires seraient faites rapidement ; trois mois d'été suffiraient. Le reste de l'année et deux autres années ayant été données, non à la Science, mais aux sciences usuelles, vers douze ou treize ans un jeune Français serait parfaitement formé et apte à tous les métiers pratiques, à tous les gestes fructueux. La connaissance précoce de la vie suppléerait très facilement

aux lacunes d'un tel enseignement, et les adolescents, légers d'idées générales toutes faites, seraient vite très riches de celles que donne l'expérience et qui seules sont comprises par un esprit moyen.

Les langues étrangères et même l'anglais sont parfaitement inutiles à plus des trois quarts des enfants qui les ont apprises. Un programme général ne peut pas plus comporter l'allemand que l'annamite, l'arabe, ou le mandingue ; et d'ailleurs si l'on prétend favoriser l'expansion des Français vers leurs colonies, ce sont les langues de ces colonies qu'il faudrait leur enseigner de préférence. Ils les apprendraient sur place, en même temps qu'ils s'initieraient au commerce, pendant les longues journées de pirogue. On ne comprend guère la nécessité de l'anglais dans le bassin du Congo ou dans les Amazones, et il est à supposer que dans le Yu-Nam le chinois serait mieux compris.

Le programme radical que je viens d'esquisser est la critique très sérieuse de celui de M. Jules Lemaître, qui ne peut se résoudre qu'à changer d'humanités, et à remplacer une grammaire par une autre grammaire. Si les études latines attachent comme par une meule les Français au fond de leur patrie, on ne voit pas que les études allemandes puissent leur suggérer aussitôt le goût des excursions coloniales. Quoi ! il suffirait de savoir l'allemand pour se sentir soudain le goût d'aller organiser une factorerie sur les bords de la Shangha ou une hacienda sur les bords du Maranon ? Et tous ceux qui savent l'anglais seraient invinciblement poussés à aller faire la traite de l'ivoire dans le haut Oubangui ? Il est presque triste de voir un esprit hardi afficher tant de confiance en une formule et croire qu'on change les caractères sociaux d'un peuple en modifiant l'un des ingrédients de la pâtée intellectuelle dont on gave ses enfants. Apprendre la déclinaison latine ou la déclinaison allemande, ce sont deux exercices dont l'intérêt, purement physiologique, est de communiquer des habitudes actives aux cellules cérébrales ; mais il vaut mieux que ces habitudes soient données par des mots latins neutres que par des mots allemands actifs et qui peuvent avoir, sur la forme même de l'intelligence, une influence défavorable, c'est-à-dire faciliter, hérédi-

tairement, une assimilation pareille à celle dont sont victimes les populations des frontières linguistiques. Il faut accueillir les idées, mais repousser les mots ; le contact des mots est un contact physique ; l'originalité d'un peuple et sa force se mesurent à la pureté de sa langue. Lorsqu'on sait les ravages que fait constamment le français dans l'allemand, on ne souhaite pas pour le français un pareil traitement.

Pour s'en tenir au point de vue de M. Jules Lemaitre, qui est celui de l'expansion coloniale et commerciale, on ne voit pas bien que les études sérieuses, littéraires et métaphysiques, aient pour résultat fatal d'incliner un homme à l'inactivité. La théologie, qui était sa préoccupation unique, n'a pas empêché Livingstone de mener, même déjà vieux, une vie assez aventureuse ; et cette même étude, qui devrait être la plus lourde des pierres, a-t-elle diminué jamais la fièvre voyageuse des missionnaires catholiques, qui, espagnols ou français, ont préparé la voie aux autres hommes dans près de la moitié du monde ? Tous ces explorateurs, qui, en ce moment même, coupent et recoupent l'Afrique dans tous les sens, leurs études classiques et leurs diplômes ne semblent pas les avoir sérieusement paralysés. Croit-on que Gordon fût illettré ? Les Crampel, les Gentil, les Marchand, auraient-ils été plus hardis, s'il ne leur eût été réparti que l'intellect et l'instruction d'un sergent de tirailleurs ? La vérité, c'est que, plus il est instruit, plus il est chargé de connaissances de luxe, et plus un esprit supérieur est apte à l'énergie et à la domination. L'activité cérébrale n'est qu'une des formes de l'activité corporelle et celui qui a plié son attention aux faits intellectuels la pliera tout aussi bien aux faits physiques. Tout exercice musculaire est en somme un exercice cérébral.

Dans un tel ordre d'idée, la question du latin et des études classiques n'est qu'une question de méthode. Peut-être atteindrait-on au même degré de culture générale par des moyens différents ; cela n'est pas impossible, sans doute, quoique jusqu'ici on n'y ait pas réussi encore et quoique la démarcation demeure toujours visible entre deux intelligences égales dont l'une seule a reçu l'éducation traditionnelle, et cela même en

des professions où la préparation classique semblerait le plus inutile. M. Jules Lemaître, pour avoir l'air d'aller même au delà de son paradoxe, a voulu citer deux écrivains qui n'avaient pas « fait leurs classes ». Il a trouvé George Sand et Louis Veuillot ; mais Veuillot avait, avec une belle ténacité, reconquis seul le terrain que lui enlevait l'ignorance ; et quant à Madame Sand, qu'elle fût illettrée, hélas ! cela se voit et nul ne le voudrait contester : elle ne semble pas même avoir toujours compris ce qu'elle écrivait sous l'influence et sous le doigté des hommes.

Aucun problème social n'est soluble que par la liberté. Il faut laisser les hommes — et jusqu'à un certain point les enfants eux-mêmes — choisir leur nourriture intellectuelle. L'Université ne devrait être qu'une association de professeurs dont les seuls programmes seraient le catalogue des connaissances qu'ils se sentent capables d'offrir et d'enseigner. Il est absurde d'imposer, par le miroir du diplôme, la culture classique à tous ceux qui veulent s'élever au-dessus du niveau moyen des instituteurs primaires ; mais il serait monstrueux de la refuser ou de la mettre si haut que pour l'atteindre il fallût la choisir comme but et comme carrière. Si l'on veut respecter, enfin, la liberté de l'éducation, il faut hardiment supprimer tous les diplômes, depuis le brevet élémentaire jusqu'aux agrégations supérieures. Alors on jugera les hommes d'après leur valeur réelle et non plus d'après la valeur factice que leur octroient des années de présence entre certains murs et l'unique faculté que développe l'enseignement intensif, la mémoire. Par le diplôme, l'Etat détient un pouvoir qui serait plus redoutable encore, s'il savait s'en servir ; mais comme on ne peut espérer qu'il consente soit à s'en dessaisir, soit à en user d'une façon sage et raisonnable, il faut plutôt l'encourager à ne rien faire qu'à tenter un bouleversement dont nul ne peut dire s'il serait progressif ou rétrograde. Il suffirait peut-être, pour donner quelque élan à la liberté, de détruire d'abord le préjugé du baccalauréat latin. Mais si on prétend lui substituer quelque baccalauréat anglais ou allemand, le gain sera nié et détruit : une superstition neuve aura

remplacé une superstition vieille. C'est la marche ordinaire des choses.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Le Vicomte de Guerne : *Le Bois sacré*, Lemerre 3.50. — Lucien Legouis : *Les sept branches du Candélabre*, « Mercure de France », 3.50. — Albert Keim : *Un poème d'âme*. — Berthe Reynold : *Jardins suspendus*, Vanier. — Henri Van de Putte : *Poèmes confiants*, Bruxelles, G. Balat. — Frédéric Saisset : *Les Soirs d'Ombre et d'or*, « Mercure de France », 2.50. — André Lebey : *Les Poèmes de l'amour et de la mort*, « Mercure de France », 3.50. — Paul Reboux : *Les Iris Noirs*, Lemerre, 3.50.

Le Bois sacré. M. Alexandre Hepp, chroniqueur, dans une de ces brèves inepties où il excelle, jugea bon d'injurier la très haute mémoire de Leconte de Lisle et de plaindre les pauvres imbéciles qui s'égaraient à admirer, quand nous avons Musette et Mimi Pinson et toutes les ignominieuses romances des élégiaques professionnels, l'*Illusion suprême*, *Qaïn* ou le *Corbeau* ; il se pourrait que prochainement, pour diffamer outre la tombe le maître que nous honorons d'un culte fidèle, on priât M. Rostand, parangon de la gaîté française, de déclamer des strophes bien parisiennes devant la statue inaugurée du penseur stoïque qui haïssait les dieux, les rois et les baladins. Cependant ses hoirs, ses disciples et ses amis font assez bonne figure dans le monde des lettres et M. de Heredia, M. Léon Dierx, M. Catulle Mendès ou M. de Guerne répondraient avec plus d'autorité aux serviles insultes que l'auteur d'une assez plate comédie.

M. de Guerne, à défaut d'un poème de circonstance qu'il se refuserait peut-être à écrire par dignité, apporte à la commémoration de Leconte de Lisle un nouveau recueil de vers, que l'aède disparu et toujours vivant en nous accueillera avec un sourire indulgent, sous les bosquets de myrtes, dans la prairie d'asphodèles. Après les *Siècles morts*, Orient antique, Orient grec, Orient chrétien, M. de Guerne dans le *Bois sacré* livre, encore discrètement, mais sans l'intermédiaire des cosmogonies et des mythes, sa pensée libre et pure aux âmes fraternelles qui ont compris le néant de tout espoir et s'obstinent dans l'effort heroïque vers la Beauté, vers la Justice, vers la Lumière. J'ose croire qu'il se rencontrera quelque Alexandre Hepp pour le qualifier d'impassible, parce qu'il a le souci et le respect de son art ; nous savons que la sotte épithète s'adresse aux plus véhéments et aux plus passionnés, dès qu'ils ne consentent pas à célébrer l'amour et la haine dans la langue des cuisines et à faire pleurer Margot.

Les sept branches du Candélabre. Tout un volume de sonnets, rare et dangereuse tentative après M. de Heredia qui triompha magnifiquement en une pareille épreuve. Mais ce ne sont point ici des vers du même ordre, en fanfares éclatantes d'airain et d'or ; la rime s'assourdit en assonances ; la technique est plus fluide, la langue étrangement complexe et hermétique comme celle de Gérard de Nerval en ses derniers poèmes ; et M. Lucien Legouis put sans outrecuidance dédier son œuvre à Stéphane Mallarmé. Ce n'est pas le développement fragmentaire d'une même idée latente circulant dans les quatorzains isolés et les animant d'une vie commune : impressions directes traduites en images inattendues :

Le soir est un vieillard vierge et vêtu de lin

. . . . . .

... l'eau frémit comme une épaule nue

. . . . . .

La mousse endort au bois des pas mouillés de veuves

(*Passim*)

correspondances entre la pensée et le monde extérieur, à peine distincts l'un de l'autre chez un poète qui a beaucoup lu et pratiqué les philosophes et qui volontiers s'abandonne au grand rêve du panthéisme :

Le vent, cet étranger que tout cœur porte en soi
Elargi de l'exil des néants qu'il conçoit,
Contracte de reflets la grande face sombre.

Je m'écaille de vent au pli dormant des flots
Et, torpeur, je m'enroule au froid des orbes d'ombre,
Œil d'amour et de rêve immensément mi-clos.

(*Tout dans un.*)

hantises des mots légués par les aïeux, riches de séculaires trésors accrus chaque jour par des sensations nouvelles, vision de paysages antiques où passent des figures légendaires, la poésie de M. Lucien Legouis, confuse parfois pour vouloir trop dire en phrases sibyllines, perdrait peut-être de son charme à devenir plus précise, à se disperser moins sur des sujets très divers. Je détache, n'y regrettant qu'un vers (*La vie a plus de flots...*), le beau sonnet *Vers la vie*, où se rencontrent toutes les qualités et tous les défauts d'un art en même temps très sûr et très maladroit :

La lune qui s'attarde au deuil des murs blessés
Est la mémoire molle et limpide des pierres ;
Pourquoi, chers deuils croulants, vous ai-je délaissés,
Ruines où des yeux d'aurore m'épièrent ?

Sur mon front murmurait la caresse des bois,
Où vit l'oubli flexible au geste lent des branches ;
Voici que se réveille, à de joyeux émois,
Le poison de la race aux amphores des hanches.

La vie a plus de flots que l'âme n'a de grèves
Et toujours nous sentons, jaloux d'un vrai repos,
Les linceuls de nos cœurs flotter au vent des rêves.

Va donc vers l'horizon où des souffles brillèrent,
Où des pourpres d'orgueils claquent en lourds drapeaux,
Loin du passé de lune où croulent des prières.

Un poème d'âme. S'il est, par delà les étoiles dans les ultimes gouffres de ténèbres, une géhenne où soient châtiés pendant l'éternité les poètes qui galvaudèrent leur génie et par de mauvais poèmes, complaisants à toutes les bassesses de la pensée, acquirent une gloire usurpée et déformèrent, même après leur mort, d'autres poètes capables peut-être de beaux chants, Alfred de Musset doit subir d'étranges tortures pour avoir écrit la *Confession d'un enfant du Siècle* et l'*Espoir en Dieu*. M. Albert Keim, dont le premier livre décèle en quelques passages d'heureuses dispositions, bien plus encore que celle de Verlaine, de Laforgue et de Baudelaire apparente à certaines réminiscences verbales, a subi la désastreuse influence du grand lyrique trop éloquent. Voici pour la millième fois la crise du doute, la rechute au pire christianisme, puis la débauche :

A moi, la folle et bête orgie...

et le retour derechef à la vertu :

J'erre dans le chemin du vice
— Et cependant, je pense Dieu.

Le recueil se clôt par « un épilogue provisoire », où l'auteur fait profession d'un vague altruisme, en vers terriblement abstraits :

Ce moi n'est pas assez : qu'il s'affirme en autrui.

Déclamation, fausse ironie, désinvolture d'apparat ; quand donc les poètes voudront-ils bien tout d'abord accomplir simplement leur fonction normale et créer, selon leurs forces, un peu de beauté et d'harmonie ? Rien, sauf une singulière méprise qui l'engagea à adorer comme nouvelles de vieilles et vaines idoles, n'interdit à M. Albert Keim d'être l'un de ceux-là.

Jardins suspendus. Quelques courts poèmes non sans grâce, — *L'espace d'un matin* serait assez bien un fragment de

l'*Intermezzo*, ironique et sentimental, composé par une femme et où les rôles sont intervertis — un conte en vers libres, libres à la manière de La Fontaine et de Molière, car aucun n'excède douze syllabes et le jeu traditionnel des rimes s'y joue selon les règles; plus deux dialogues dramatiques, *L'Eternel Pierrot* semblable, sauf l'imagination funambulesque, au Pierrot du *Baiser*, et *Le Spleen du poète* conforme au plus orthodoxe romantisme; le tout, encore que d'inspiration un peu diverse et sans grande unité, assurera à Mlle Berthe Reynold, non par galanterie, mais par justice, la bienveillante approbation des lettrés.

Poèmes confiants. M. Hanri Van de Putte évoque dans une courte idylle de pur soleil la joie puérile de « dix gosses nus » à la baignade, les cercles de l'eau lourde et belle s'élargissant, les taches de lumière qui filtrent à travers les feuilles sur les torses grêles, la sveltesse des corps nus dans l'herbe tiède, toute une fête de soleil et de printemps. Tels les gosses nus, il s'ébroue avec allégresse dans la clairière encore lumineuse de la vie, au long des eaux vives qui fluent et murmurent. Mais sa joie n'est pas entièrement inconsciente : il jouit de la caresse des choses et aussi de leur beauté et note, subtil faune aux aguets, les plus menus accidents de son ivresse sensuelle :

Des mains en or — c'est le soleil — nous brûlent le dos;
mais des mains fraîches — la brise!
jouent à nous caresser la face et les cheveux.

La minute de bonheur est plus exquise pour qui la sait passagère et en goûte pleinement la caduque volupté : M. Henri Van de Putte aime autant que les roses, dans le printemps,

— Les anémones
Ces chairs qui seraient tristes
Ces chairs d'automne...

et de toutes les douceurs humaines il n'ignore même pas la douceur de pleurer. Je lui reprocherais cependant un rythme incertain qui tend vers la prose et des répétitions de mots haletantes et saccadées qui veulent exprimer la passion et donnent à penser à quelques passages de livrets d'opéra; et encore, car il faut tout dire aux poètes qu'on aime, son vocabulaire souvent barbare sans que l'expression y gagne rien en hardiesse ou en ingéniosité.

Les Soirs d'ombre et d'or. M. Frédéric Saisset, contemporain, ou peu s'en faut, des très jeunes et mainte fois excellents poètes de l'école Toulousaine, semble moins qu'eux en quête d'un art rénové. Il lui advient certes de célébrer la

beauté des poèmes non écrits qui gravitent comme des astres muets au ciel intérieur de la pensée ; mais les siens ne se conforment pas à cette splendeur virtuelle, et il les écrit avec beaucoup de soin et même selon une révérence, trop timide à notre gré, pour des formules connues, tant à considérer la langue que le rythme un peu monotone de ses alexandrins. D'où un singulier discord entre l'émotion intime et les mots qui la transcrivent ; et l'on pense à une vierge très frêle surchargée de bijoux et d'orfèvreries héréditaires, trop lourds pour son corps délicat.

Les poèmes de l'Amour et de la Mort. M. André Lebey reçut des fées heureuses les dons qui sacrent les poètes : le lyrisme, le sens verbal, le goût pour les belles images ; mais la mauvaise fée qui préside à toutes les destinées ne fut point absente au chevet de son berceau et elle lui conseille malignement, à certaines heures, de dilapider en pure perte les plus magnifiques trésors. C'est elle qui le sollicite à introduire au milieu de ses alexandrins une phrase rythmiquement informe :

Elles sont tristes, gaies, mélancoliques

et dans deux vers qui se suivent, sans aucun prétexte de déclamation expressive, à compter ou à supprimer l'e muet de *pleure* :

Pleure, pleure encore et sois bénie !
Pleure, pleure sur nos caresses !

Et c'est elle encore qui lui laisse inventer d'extraordinaires métaphores où son cœur « jardin désert » devient un « vieillard qui s'achemine », telle la forêt qui marche dans le drame shakespearien ; elle toujours, qui lui souffle des expressions banales (« les musiques folles, la vieille Bretagne ») et des tournures barbares :

Chimérique amoureux buté vers des toujours.

Puis le temps passé de son pouvoir maléfique, les bonnes fées reviennent ; et M. André Lebey qui les écoute chanter auprès de lui scande l'amour et la mort, la volupté et la douleur ; dans toute la série *Ad amore mortem*, il se hausse aux plus nobles accents et cela vit, saigne et pleure harmonieusement. Ailleurs aussi, les poèmes légendaires *Dans la nuit* sont de belles allégories symboliques et décoratives, et il n'est pas de page où les fées bienveillantes ne l'aient inspiré, quelquefois même en faisant taire tout mauvais conseil et toute voix qui rend trop indulgent envers soi-même. Le sonnet *Révolte* est de ces pages :

Qu'on mure le destin vécu par ma misère !
Assez de sang déjà dégoutte des trophées.

La forêt ne sait plus l'enchantement des fées.
L'azur n'a pas neigé l'oiseau du Baptistère.

Que le marbre soit rouge et se creuse en cratère
Pour éveiller un soir du flot de sa coulée
Eructée au ciel calme en lave auréolée
La nuit d'indifférence où sommeille la terre.

L'étoile aura jailli des cendres de moi-même
Ensanglanter la peur de l'humanité blême
En face du danger plus fort que son génie.

Peut-être, après l'horreur de la gloire éphémère,
Verra-t-elle à l'aurore où fuma sa colère
L'or d'un nouveau soleil sacré par ma folie.

Les Iris noirs. J'ai médiocrement goûté dans le livre inégal de M. Paul Reboux quelques odelettes en rythmes traditionnels où on eût requis volontiers la maîtrise de Ronsard et de Théodore de Banville, non plus que des pages d'album nuisant par leur voisinage fâcheux à de graves et beaux poèmes, comme *Ultima* et *Erôs vengeur* ; il y a là un effort heureux vers l'art hautain et pur d'un de Vigny ; et l'*Epitaphe pour une courtisane* me semble un parfait morceau d'anthologie pour la grâce sensuelle et la douce eurythmie de la tristesse païenne :

Elle aimait qu'on l'aimât, voulant sentir près d'elle
Tout ce que la tendresse engendre de beauté.
. . . . . .
. . . . . .
Sois pieux, étranger. Même sans la connaître,
Offre à Bacchis la rose pourpre et l'iris noir ;
Honore ce tombeau, car le sort fit peut-être,
De celle qui n'est plus, ton épouse d'un soir.

MEMENTO. A cause des affinités qu'il y a entre eux, je traiterai simultanément dans le prochain numéro des livres de MM. Maurice Magre, Henri Ghéon et Charles Guérin : *La Chanson de l'homme*, *la Solitude de l'Été* et *le Cœur solitaire*, plus, de volumes précédemment annoncés et de beaux poèmes de M. Victor Marguerite : *Au Fil de l'heure*.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Jean de Tinan : *L'Exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse*, « Mercure de France », 3.50. — Gustave Kahn : *Le conte de l'Or et du Silence*. « Mercure de France », 3.50. — Eugène Rouart : *La Villa sans Maître*, « Mercure de France », 3.50. — A. Butti et Lécuyer : *L'Automate*, « Mercure de France » 3.50. — Edouard Dujardin : *L'Initiation au Péché et à l'Amour*, « Mercure de France », 3.50. — Catulle Mendès : *Le Chercheur de tares*, Charpentier, 3.50. — Camille Mauclair : *Le soleil des Morts*, Ollendorff, 3.50. — Louis Lumet : *La Fièvre*, Stock, 3.50. — Prosper Castanier : *La Vierge de Babylone*, Charles, 3.50. — Paul Acker : *Le dispensé de l'article 23*, Simonis-Empis, 3.50. — Jérôme Monti : *Miserere*, édition du Baiser, 3.50. — Lucien Donel : *L'Augure*, Perrin, 3.50. — Ananké : *Sous off. d'Afrique*, Vanier, 3.50. — Bertol-Graivil : *L'Affaire Machin*, Société libre d'édition, 3.50. — J. de la Vaudère : *Le Sang*, Ollendorff, 3.50. — Henri Datin : *Yvonne Tasquin*, Société libre d'édition, 3.50. — Félicien Champsaur : *Régina Sandri*, Ollendorff, 3.50. — Blanche Sari-Flégier : *Joséphin*, Vanier, 3.50. — Georges Rency : *Madeleine*, Balat, 3.50. — Edouard Delpit : *Sans Merci*, Calmann Lévy, 3.50. — A. Baumann : *Le Tribunal de Vuillermoz*, Perrin, 3.50. — Emile Benoit : *Le Chemin de l'empire*, Pierret, 3.50. — Armand Charpentier : *L'Evangile du bonheur*, Ollendorff, 3.50.

L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse, par Jean de Tinan. « En amour connaissant l'ivresse, mais très peu la fidélité ; pleine d'honneur, de probité, si ce n'est en fait de tendresse ; bel esprit sans fatuité et philosophe sans rudesse. » Ninon, ou Anne de Lenclos, naquit le 15 mai 1616, ou en novembre 1620, et fut une grande dame dans toute l'acception des deux mots. Rien ne l'épouvanta en ce monde sinon le mariage, acte de suprême bourgeoisie. Cet *exemple* d'amoureuse a tenté bien des écrivains de son temps... dont le très jeune Jean de Tinan qui, heureusement pour lui et pour nous, a l'esprit d'un autre siècle. La trop jolie personne fit de tout, même de la dispute religieuse et des vers. Son désordre... était si plein de retenue (?) et d'élégance (un beau désordre est toujours un effet de l'art) que les gens les plus sévères de son époque le voyaient sans aucun dégoût, y compris Mme de Maintenon. Jean de Tinan la daigne voir aussi d'un œil bienveillant, quoique accoutumé aux *vertus* du quartier Latin. Il écrit son livre, prétend-il, avec toutes les histoires des auteurs *bons à plagier* et il y ajoute, sentiments de convenances personnelles, quelques silences coupés de ses propres soupirs, silences très éloquents ! Mais il ne me paraît point avoir tout plagié, car il aurait aimé à rapporter de charmantes phrases de Jules Janin, phrases d'articles cependant bien dans la note... du temps. « Elle appartenait à Epicure pour être la bergère du troupeau. » (?) Et celle-ci : « Elle savait par cœur tout Montaigne, elle parlait plusieurs langues, surtout la sienne ! » Et encore : « Elle se servait de plusieurs instruments : le luth, le théorbe, la guitare, le clavecin... et elle avait des mains si belles ! » On ne peut pousser plus loin, je

pense, la retenue dans le désordre. Ce livre de Jean de Tinan est un peu court... comme, d'ailleurs, les meilleurs livres. On aurait préféré plus de *roman* ou plus de romanesque, car l'histoire intime de Ninon en est remplie. Avec habileté, l'auteur nouveau de ce conte ancien et éternel a gardé pour la fin la très belle scène du fils épris de sa mère se perçant de son épée. (Je crois qu'il dut descendre d'abord du boudoir de Ninon où il était *sans épée* pour se rendre prosaïquement aux écuries où se trouvait son cheval, là il prit ses pistolets dans ses fontes et se brisa la tête *tombant dans la paille*, situation moins belle je l'avoue, mais plus vraisemblable) et une telle émotion ne calma nullement les ardeurs de Ninon. Si elle avoue, dans ses lettres à Saint-Evremond, que sa vie lui cause quelque horreur, elle termine par des abbés, *gens experts plus que tous autres*. Elle les gardait pour la bonne bouche, très certainement. Deux suggestives figures de Henri de Toulouse-Lautrec adornent la couverture du livre de Jean de Tinan. Une question : Que fait, au dos de cette charmante édition, le nègre, trop connu, *Zamore ?* Je veux bien que le négrillon soit la mouche assassine nécessaire à toutes les blanches beautés de cette époque allant de Louis XIV à Louis XV, mais ce *Zamore* a l'air d'être bien de la suite de Mme Dubarry, ce semble. Encore un détail sans importance, du reste, je ne le mentionne que pour prouver à M. de Tinan que j'ai tourné et retourné son livre. Le meilleur chapitre de cette histoire d'amoureuse est certainement celui de l'amoureux, « Mlle de Lenclos habitait alors rue des Tournelles... », où il s'est écarté de son sujet... ce qui prouve, pour la suite de l'œuvre de Jean de Tinan, qu'il lui est plus difficile de s'emparer de l'esprit des autres que de se servir du sien.

Le conte de l'Or et du Silence, par Gustave Kahn. C'est un peu la Genèse. Du temps que Dieu soufflait sur les eaux, ou cherchait à en sortir, il devait y avoir ce chaos de toutes les semences, de tous les cœurs et de toutes les gemmes. Cela débute ainsi, le monde, et cela doit finir ainsi peut-être. Silence sur les grandes terrasses élevées par l'orgueil, herbe qui repousse entre les pavés après les combats et les luttes du Verbe. L'auteur passe en revue les grandes époques de la terre et descend d'une arche sainte pour aller visiter les peuples. Il en revient toujours chargé de précieux symboles qu'il forge, à coups sourds, dans le calme des nuits que préside Mobed. Ce livre est lourd comme un évangile, très profond, très savant, trop savant et tellement fleuri de pierres précieuses, qu'il éblouit un peu à première vue comme une chasuble constellée. Ce n'est qu'en s'approchant davantage et en n'osant lire que quelques pages par jour, qu'au bout d'une semaine on s'aperçoit qu'il y a là le travail nécessaire à la réédi-

fication de l'histoire du globe entier. La chasuble, comme tous les vêtements sacrés, n'est point au hasard constellée de gemmes, chaque hiéroglyphe a sa signification et chaque joyau doit illuminer tel coin d'ombre.Cette œuvre est patiente, belle et forte : elle vivra mais pas pour les profanes, et j'avoue, humblement, n'en pas toujours comprendre toute la portée... aussi est-ce par son mystère qu'elle me plaît le plus.

La Villa sans Maître, par Eugène Rouart. Le récit intime d'un fou... peut-être d'un sage qui a voulu symboliser l'esprit du renoncement. Joies ordinaires du physique, joies extraordinaires du cerveau et l'envie perpétuelle d'être ailleurs, de vivre en beauté alors qu'on possède des biens médiocres, une femme trop simplement femme, des enfants qui causent trop haut dans la pièce à côté ! et puis on a lu beaucoup Virgile, je crois, et certaines phrases *sur les joueurs de flûtes* aux agenouillements faciles sont un peu bien inquiétantes. Qu'importe, la vie ne peut se vivre à moitié ! Vers la fin, au désert, un manque de respiration inexplicable qui donne l'illusion d'assister à une reprise de sommeil coupée de mauvais songes. L'œuvre est originale en tous les cas et dans une forme intéressante.

L'Automate, par B. A. Butti, traduit de l'italien par M. Lécuyer. L'histoire d'un homme, sans plus. Ce n'est pas flatteur pour les hommes. Très bons premiers chapitres où l'on voit l'enfance du petit Attilio développer tout ce qu'il sera plus tard, en quelque sorte malgré lui. Langue agréable et fort française.

L'Initiation au Péché et à l'Amour, par Edouard Dujardin. Encore un jeune homme qui déplore que les débuts de la vie amoureuse soient vulgaires. Mais, mon Dieu, mes enfants, est-ce que vous ne pourriez pas rétablir les collèges de bayadères ? Voyons, un bon mouvement ! Plus d'hypocrisie et moins de pudeur ! Que l'on dresse un temple à la place de la maison... *de plaisance* et qu'on décrète la religion au lieu de l'utilité publique. Dujardin serait très homme à prendre telle initiative. Son livre est l'*exemple amoureux* et touchant d'un gamin fort bien élevé que cela ennuie d'avoir à connaître *Georgette* et *Mignon* tandis qu'il rêve de déesses mettant des formes à certains rites. Heureux le petit éphèbe qui rencontre la bonne déesse la nuit en clair de lune ! Seulement si tous les jeunes hommes rencontraient Dieu dans l'Amour, ils auraient vite fait de réclamer le diable sous la jupe de la pire souillon. Et ils sont la majorité, ceux qui cherchent l'aventure vulgaire, c'est-à-dire la négation même de la divine aventure.

Le Chercheur de tares, par Catulle Mendès. J'ai entendu dire beaucoup de mal de ce livre et je l'ai lu avec... prémé-

ditation. J'avoue très sincèrement qu'il m'a intéressé comme une histoire vraie malgré son allure de conte fabuleux. Et puis ce livre est curieux en ce sens qu'il prouve, avec éloquence, que le meilleur de nos jeunes symbolistes est encore Catulle Mendès. Il n'y a encore que lui, parmi les écrivains neufs, qui fasse vivre le fantastique et le théâtral. *Du métier*, s'écrie-t-on par ici. Oui, du métier, mais il est assez rare qu'un écuyer qui dresse *en haute école* ne sache pas monter à cheval. Par ce temps de bicyclette, je pense que tout le monde pouvant plus, personne ne peut moins avec génie.

Le Soleil des morts, par Camille Mauclair. Encore un roman dont toute la jeune littérature, à voix basse, dit du mal malgré qu'il vienne d'un jeune. Cette œuvre vaut, justement, par ce qu'elle contient de froide et précise vérité. Les types sont un peu trop saisis sur le vif? Avec quoi fera-t-on de la vérité, alors? L'auteur, si vous allez au fond de l'histoire, ne se ménage guère lui-même. Maintenant il répète un peu trop souvent qu'il fait partie de *l'élite* et il parle de cette *élite* comme si ça existait. Mais ça lui passera. Il est déjà revenu des coteries, des cénacles et des petites chapelles. Il sortira de l'élite par la porte de l'Ennui. En tous les cas, il y a une curieuse tête de femme illuminante et je ne crois pas que ce soit la Loïe Fuller. Elle est belle et vivante et, par sa brutale logique, sa seule raison d'être, elle dispense la vie et la lumière de sa chair aux pauvres moribonds qu'elle achève quelquefois de tuer et c'est très bien. Moi, lecteur, il me suffit qu'un livre soit à la fois bien conçu et bien écrit pour que je m'en contente ; je ne cherche jamais tant de dessous noirs à une couverture jaune.

La Fièvre, par Louis Lumet. Ce livre est un manuel de nouvelle sociologie. Il est écrit avec âpreté, et il est soucieux de sa forme. Je n'aime pas du tout ces œuvres-là, mais quand, par hasard, malgré mon ennui à les lire, je vois éclater l'effort du travailleur qui l'a voulue aussi belle et bonne que possible, je suis content et je ne sais pas railler des goûts qui ne sont pas les miens. L'existence fiévreuse, trop politique de Louis Léclat est notée avec une sincérité extrême; la petite ville de Chudey, usinière et gangrenée par les réunions publiques, est décrite minutieusement. Il y a de jolis intérieurs de famille et une mère intéressante. Je crois que, vers la fin, malgré quelques phrases déclamatoires, je me suis attendri sur le sort de Louis Léclat, fils de travailleur et artisan, du reste, lui-même, de sa propre déchéance fictive. Il est à Paris... pourvu que je ne le rencontre pas. Il doit être devenu député en parlant si bien!

La Vierge de Babylone, par Prosper Castanier. Quelle récréation que les romans de M. Prosper Castanier! Entachés

du souci fort visible de restituer de l'antique, ils sont très souvent jovialement modernes et l'on voit, figurant la couverture de celui-ci, une forte cuisinière de bonne maison étalant ses appas sur champ d'or. De même, la vierge de Babylone parle comme la dernière des bourgeoises. Ça se passe du temps de Balthasar et c'est très vécu... par un bon olier plein de ses classiques, sans doute plus très jeune.

Dispensé de l'article 23, par Paul Acker. Histoires de chambrée, pleines d'une douce philosophie. Amusantes et bien écrites. L'auteur peut continuer, nous l'écoutons avec plaisir.

Miserere, par Jérôme Monti. Il ne serait pas impossible que ce roman fût une réédition car, sous un autre titre, il me semble bien en avoir déjà rendu compte.

L'Augure, de Lucien Donel. Un long débat au sujet de l'inconvénient qu'il y a de former des couples déjà unis par les liens du sang. Beaucoup de scènes d'enfant au début, scènes reposantes mais un peu longues aussi. Livre académique, bien écrit, et je me demande ce qu'il prouve... de plus.

Sous-Off's d'Afrique, par Ananké. On dirait de l'ironie d'un bout à l'autre. Des tas de soldats contents de leur sort et qui se battent comme si, vraiment, ils étaient payés pour ça. Il y a des passages très nature et très bien... seulement personne ne voudra croire qu'on peut, aujourd'hui, faire l'éloge de l'armée sans ironie. Cependant ce serait *original*.

L'affaire Machin, par Bertol-Graivil. Un excellent feuilleton. Il contient un ténor marseillais et assassin, la perle du répertoire.

Le Sang, par Jane de la Vaudère. Histoire d'un fils de fous. *La lutte contre l'idée fixe et l'atavisme.* Drame toujours intéressant.

Yvonne Tasquin, par Henri Datin. Jeune fille déshonorée qui se venge et appelle son ex-amant : « *mon gentilhomme félon.* » A notre époque, c'est plus drôle que de le traiter de *simple crapule.*

Régina Sandri, par Félicien Champsaur. Un jeune maître de la littérature contemporaine s'éprenant d'une jeune personne qui n'est pas bien certaine de son sexe. Lui-même avoue avoir des goûts « *d'androgyne* ». Est-ce que l'auteur sait au juste ce que c'est qu'un *androgyne?* Ouvrir le dictionnaire à l'usage des collégiens dans l'embarras et y trouver ce qui suit : « végétaux réunissant à la fois les fleurs mâles et femelles. » Et c'est pour cela que la couverture s'orne de chrysanthèmes. Régina Sandri, femme, est un chrysanthème. Roman de boudoir que toutes les androgynes apprécieront

certainement. (Et les autres donc!)

Joséphin, par Blanche Sari-Flégier. Simple récit intime de l'enfance et de l'adolescence d'un prêtre. Style très naturel. Lecture agréable.

Madeleine, par Georges Rency. Un jeune mari qui a l'audace et l'enfantillage d'écrire le journal de ses fredaines. Madeleine lit cela comme on boit un calice et elle finit par fuir l'inconstant après lui avoir beaucoup pardonné. On voit un peu trop se passer les choses du haut d'une fenêtre et c'est l'envers de l'avant-dernier livre des Rosny, mais c'est une œuvre d'une grande honnêteté artistique. C'est à la fois trop voulu et pas assez réel, seulement l'émotion dite *d'art* s'y trouve. Georges Rency est un consciencieux : il cherche du nouveau et éprouve le besoin de la phrase élégante, correcte toujours.

Sans merci, par Edouard Delpit. Curieux drame se passant entre une héritière et un tuteur qui l'hypnotise pour avoir sa fortune. Un roman selon les anciens procédés, mêlant l'aventure feuilletonnesque aux descriptions naturalistes. Les premiers chapitres, fort soignés, faisaient prévoir mieux. Au courant des autres, une kyrielle de locutions bien usées. L'auteur a l'air de s'en fiche considérablement, du reste, et ça fait plaisir à sous-entendre qu'il s'en fiche.

Le Tribunal de Vuillermoz, par Antoine Baumann. Prendre successivement tous les membres d'un tribunal et les juger en de longs, de très longs jugements d'où le romanesque est exclu, plaider pour ou contre les mœurs judiciaires et faire de la politique locale par-dessus le marché, c'est d'un grand courage, mais d'un intérêt plus mince Pourtant, à Vuillermoz même, il doit y avoir du bruit.

Le Chemin de l'Empire, par Emile Benoît. Premières amours de Napoléon. (Mon Dieu, oui, encore lui!) C'est un livre qui, paraît-il, vient à son heure dans un temps où la dissolution des mœurs... hein ? Mais nous ne sommes même plus sur le chemin de l'Empire, cher Monsieur, nous sommes sur le chemin de la sociale et ce que c'est moins amusant ! Enfin il contient, ce livre, l'idylle d'Ariette et de Graindor... ça fait pardonner la prière d'insérer.

L'Évangile du bonheur, par Armand Charpentier. Le livre est dédié à Léon XIII et il paraît que ce n'est pas ironique du tout. Au contraire ! Il s'agit du mariage, de l'union libre et de l'amour non moins libre. (Ce que le Pape ne va pas s'embêter !) L'auteur, après avoir envisagé les différentes façons que l'on a de s'accoupler et les quelques impérieux motifs qui y poussent les pauvres diables de mortels, conclut que si l'on détruit tous les obstacles et que l'amour devienne sans mystère, il sera peut-être moins... *couru*... mais ici je cite

pour laisser mon lecteur sur une promesse mirifique :

« Pour en revenir à l'objection que j'ai soulevée contre la liberté de l'Amour, je veux aller jusqu'à admettre que cette liberté entraîne la mort de l'Amour. Eh bien, même s'il en était ainsi, nous ne devrions pas hésiter; car cette mort ne serait qu'une métamorphose. Oui, l'Amour se transmuerait. Sans doute, l'acte de chair, inhérent à notre nature terrestre, conserverait son sens et sa valeur; toutefois, il se restreindrait à l'utilité de la reproduction. La petite volupté physique qui s'y trouve adjointe perdrait toute signification. Car j'ai l'intime conviction qu'une volupté inconnue et supérieure ne tarderait pas à se révéler à nos âmes surprises. Peut-être même arriverions-nous, dès cette existence, à un état de spiritualité que nous ne pouvons pas concevoir quant à présent. Notre matière s'affinerait; un nouvel univers nous apparaîtrait. Entre l'homme de l'avenir et celui des temps modernes, il y aurait une différence analogue à celle qui existe entre le pâtre obscur des âges barbares et le dolichocéphale. En un mot, nous serions libérés de la servitude charnelle. »

Que si c'était moi disant ces choses, on ne manquerait point de me traiter de fou furieux. Je suis ravi de constater que l'auteur de l'*Evangile du bonheur* a parfaitement raison. Depuis longtemps des créatures privilégiées existent qui, devançant l'heure, se sont libérées de la... servitude en question et ont découvert le secret des voluptés durables.

RACHILDE.

P. S. — Je remercie Mme Emma di Rienzi, MM. Lionel des Rieux, André Ibels, Henri Ghéon, André Lebey et Jean Dayros pour l'envoi de leurs vers. Je préviens M. Paul-Louis-Garnier que son charmant ouvrage : *L'Été* ayant eu l'honneur d'être considéré comme un poème, quoique écrit en prose, il en trouvera le compte rendu à la rubrique *poésie*.

R.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

F. Brunetière : *Après le Procès*, Perrin et Cie, 0.75. — Jean Ajalbert : *Sous le Sabre*, « Revue Blanche », 3.50. — Alfred Mayer : *Lally Tollendal*, Stock, 1 fr. — Munier Jolain : *Procès de Femmes*, Calmann Lévy, 3.50. — Camille Bloch : *Le Commerce des grains dans la généralité d'Orléans (1768)*, Orléans, Herluison. — A. Lichtenberger : *Le Socialisme utopique*, Félix Alcan, 3.50. — Ed. Waldteuffel : *La Politique étrangère de Louis XIV*, Ollendorff, 3.50. — Vicomte de Noailles : *Les Anglais en Egypte*, A. Charles, 1 fr. — Julien Villecrose : *Les Lamentations du Peuple*, Giard et Brière, 3.50. — Hugo Schuchardt : *Tchèques et Allemands*, Welter. — Arthur Chuquet : *La Jeunesse de Napoléon*, tome II. *La Révolution*, Armand Colin, 7.50. — G. Schumberger : *Renaud de Châtillon*, Plon, 7.50. — H. Tolra :

Saint Pierre Orseolo, Fontemoing, 7.50. — G. de Crozals : *L'Unite italienne*, L.-H. May. — G. Bapst : *Le Maréchal Canrobert*, Plon, 7.50.

M. Brunetière a jugé bon de publier une deuxième édition de sa brochure : **Après le Procès**, en l'ornant d'un avant-propos et de notes destinées, déclare-t-il, à l'aggraver. Dans la première de ces notes, il déclare « que l'intervention d'un romancier, même fameux, dans une question de justice militaire, lui a paru aussi déplacée que le serait, dans la question des origines du romantisme, l'intervention d'un colonel de gendarmerie ». Au fond, cette phrase résume la brochure. Et elle ne paraît pas constituer un argument bien solide. D'abord, si un colonel de gendarmerie avait des idées sur les origines du romantisme, on ne voit pas pourquoi il serait mal venu à les exprimer. Naguère un capitaine du train des équipages prétendit avoir résolu, par ses connaissances en cryptographie, le problème du Masque de fer. On discuta ses assertions, et si les conclusions de l'auteur furent contestées, c'est que ses arguments étaient sujets à caution, et non que son métier était de commander à des conducteurs d'attelages. Mais, et ceci est plus grave, M. Brunetière doit savoir que M. Zola est intervenu dans l'affaire en question non comme romancier, mais comme simple citoyen. Tout citoyen est justiciable : demain, il peut être cité devant les tribunaux, et il n'aura pour garantie que les formes légales de la procédure. Il a donc le droit de protester, s'il juge que ces formes ont été violées en un procès quelconque, civil ou militaire. Qu'il soit romancier ou porteur d'eau, cela ne fait absolument rien. Il est vraiment fâcheux d'être obligé de répéter des choses aussi simples.

M. Brunetière se demande ensuite « comment tant d'intellectuels — ainsi qu'ils s'intitulent — se sont trouvés, dans toute cette affaire, du côté qu'il n'eût pas fallu ». S'intituler soi-même intellectuel était un ridicule que les signataires des listes pour la revision du procès ne se sont pas donné. Cette qualification leur fut attribuée par M. Barrès, afin de les tourner en dérision, et dès lors elle devint honorable. Suivant la parole de Barbey d'Aurevilly qui sert d'épigraphe au *Mendiant ingrat* de M. Léon Bloy : les plus beaux noms portés par les hommes furent les noms donnés par leurs ennemis.

Maintenant qu'entend M. Brunetière par : le côté qu'il n'eût pas fallu ? Il est certain que les dits intellectuels n'étaient pas du côté du plus fort. S'il se fût agi du balai célèbre, ils n'étaient pas du côté du manche. Comme il s'agissait de sabre, ils étaient du côté de la pointe. Savoir si c'est le côté qu'il faut ou celui qu'il ne faut pas, on peut répondre à M. Brunetière que c'est affaire de goût. Parfois on a l'esprit

fait de telle façon que le côté le moins commode et le moins sûr est tout de même le côté qu'il faut.

Mais M. Brunetière n'est pas de bonne humeur. Malgré le ton de condescendance dédaigneuse qu'il faut bien que le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* emploie, il est tel article de la *Revue Blanche* qui l'a taquiné, impatienté même, car il écrit sans courtoisie : « Quand nos jeunes intellectuels, après avoir publié quelques volumes de vers ou quelques articles dans leurs petites Revues, ne savent plus comment attirer l'attention, ils essaient de la violence et de l'injure ; et la rage de faire parler d'eux les engage dans des convictions qu'on les verra d'ailleurs abjurer ou regretter quelque jour. » Pour être malveillante, cette affirmation n'est pas fort exacte. Il n'y a pas plus de violences et d'injures sous les couvertures blanches ou violettes qu'il n'y en a sous les couvertures jaunes ou saumon : les lecteurs de ces revues le savent. Espérer forcer l'attention en disant son mot dans une affaire dont tout ce qui tenait une plume écrivait alors, c'est un calcul bien naïf que M. Brunetière prête généreusement à ses adversaires. Croira-t-il que parmi les intellectuels il en est qui répugnent d'ordinaire aux manifestations, qui n'aiment point se mettre en avant, et qui l'ont fait, encore que conscients du faible appoint fourni par leur nom, uniquement parce qu'ils sentaient qu'en pareille question il n'était pas séant de demeurer neutre, et de ne déclarer point sa conviction ? Cette conviction, l'abjureront-ils ou la regretteront-ils plus tard ? Je ne pense pas. Il est improbable, mais il n'est pas impossible que la vérité soit manifeste un jour. Si la culpabilité du condamné est démontrée, aura-t-on à rougir, se sentira-t-on déshonoré, ou même diminué moralement, pour avoir supposé qu'il pouvait être innocent, et demandé qu'on fît plus de lumière sur un procès irrégulier et obscur ? Mais s'il est avéré que le prisonnier n'était pas coupable, ceux qui, comme vous Monsieur Brunetière, « tenant la chose pour jugée, ne voulaient point en reparler », ceux-là n'auront-ils pas, à certains crépuscules de fin d'automne, d'embarrassants dialogues avec leur conscience ?

§

On revit toute cette pénible et fiévreuse période en lisant **Sous le Sabre**, le livre dans lequel Jean Ajalbert a rassemblé tous les articles de combat où son indignation criait contre la mauvaise foi des uns et la lâcheté des autres. Violence, certes et des plus dures. Injures ? oui et des plus cinglantes. M. Brunetière pense-t-il que l'auteur du *Petit*, de *En Amour*, de l'*Auvergne* n'eut d'autre moyen de faire parler de lui ?

Ironie ou colère, la bonne tenue littéraire de ces articles permet de les relire avec plaisir. M. Ajalbert flétrit impitoyablement, et avec justice, les timides et les tièdes, les convaincus honteux et trembleurs, particulièrement les écrivains et les artistes, indépendants par état, et qui trop ménagers de ce qu'ils jugent leur intérêt, n'osèrent dire tout haut ce qu'ils vous chuchotaient à l'oreille. Nombre de vers des *Châtiments* sont sertis dans ce livre, ils n'y sont pas déplacés.

§

Comme naguère, le travail de M. Allier sur Calas, il est juste de signaler la brochure de M. Alfred Meyer sur **Lally Tollendal** et le bâillon en 1766. On y voit par quelles machinations on arrive à faire condamner pour trahison un homme coupable d'avoir déplu par son désagréable caractère. A relire surtout les belles pages de Condorcet en réponse à Duval d'Esprémenil qui s'opposait à la revision du procès. A propos de la déclaration faite par l'un des juges de Lally : « Il n'y a pas de délit particulier, c'est sur l'ensemble de sa conduite qu'on a assis le jugement », M. Meyer cite un mot caractéristique de Herne qui défendit au temps de Charles I^er^, l'archevêque Laud. Le conseiller Hilde lui disait : « Nous n'avons jamais allégué que chacune de ses actions, prise en particulier, rendît cet archevêque coupable de trahison, mais nous disons que toutes les fautes de cet archevêque, soit grandes, soit petites, mises ensemble, forment, par accumulation, une grande trahison. — Monsieur le conseiller, répliqua Herne, je vous demande pardon, mais je n'avais pas su jusqu'ici que deux cents lapins pussent jamais faire un cheval. »

§

D'ordre plus joyeux sont les procès que M. Munier Jolain a réunis sous ce titre : **Procès de Femmes**. Il a fouillé les archives judiciaires, les correspondances et les mémoires du XVIII^e^ siècle pour nous présenter cinq jolies femmes qui occupèrent le parlement et l'opinion de leurs aventures ou de démêlés conjugaux assez délicats. Le livre se lit sans effort et sans ennui.

§

Je m'en veux de n'avoir pas signalé plus tôt une courte mais énergique brochure de M. Louis Guétant : **Orient et Madagascar**. Le dernier exploit de nos coloniaux à Sikasso donne un renouveau d'actualité aux appréciations de l'auteur sur notre façon de civiliser.

§

Sous ce titre **Le Commerce des grains dans la généralité d'Orléans** (1768), M. Camille Bloch publie une correspondance inédite de l'intendant de Cypierre, fort intéressante, car elle touche à un des points capitaux de l'histoire économique de l'ancien régime. Depuis 1764, un édit avait affranchi de toute entrave le commerce et la circulation des grains. Cette mesure ne donna pas les excellents résultats qu'on en attendait. De mauvaises récoltes, des spéculations amenèrent un renchérissement tel, que bien des intendants, d'abord partisans de la réforme, demandèrent le retour à l'ancien état de choses. Un des plus zélés pour le bien de ses administrés était l'intendant d'Orléans, M. de Cypierre ; inquiet de voir le blé de plus en plus rare et de plus en plus cher, il fait part de ses craintes au contrôleur général, à M. de Sartine, à M. de Saint Florentin, etc. M. Camille Bloch a fait précéder cette publication d'une judicieuse et substancielle étude où il combat l'opinion d'un de ses prédécesseurs aux archives du Loiret, M. Doinel, qui avait connu cette correspondance, et y avait vu la preuve du fameux pacte de famine, et du prétendu monopole d'accaparement dont le Prévost de Beaumont avait accusé le roi et les ministres. On fait dire à Cypierre des choses qu'il n'a jamais dites ni voulu faire entendre. Si la réforme de 1764 ne produisit pas les heureux résultats qu'on espérait, ce n'est pas qu'il y eut accaparement, c'est que la réforme fut peu ou mal appliquée, avec des hésitations et des tâtonnements qui en empêchèrent l'effet. Et tout à la fin de l'ancien régime, le pouvoir n'avait plus l'autorité nécessaire pour mener à bien une révolution économique de cette importance.

§

Le Socialisme utopique, de M. A. Lichtenberger, nous présente divers écrivains, réformateurs, précurseurs du socialisme, au XVIII^e^ siècle et même comme Mistress Afra Behn, au XVII^e^ siècle. Les uns, comme Tiphaigne de la Roche, Gueudeville, Chappuis, sont des inconnus, dont les spéculations sont plus intéressantes par l'époque où elles apparurent que par leur mérite. Les autres, comme le général Cafarelli du Falga ou l'avocat Linguet, étaient connus autrement que pour leurs écrits socialistes. Cafarelli paraît particulièrement remarquable par l'élévation et la générosité du caractère, Linguet par l'énergie, égalée, guère dépassée depuis, avec laquelle il fait le procès du régime capitaliste.

§

M. Waldteuffel, qui a écrit l'histoire de la conquête de la Hôllande sous ce titre : **La Politique étrangère de Louis XIV**, est, déclare-t-il un ardent apologiste de la France. L'apologiste à fait tort à l'historien.

§

De la brochure de M. le vicomte de Noailles, **Les Anglais en Egypte**, il ressort que la domination anglaise est bien solidement établie dans ce pays. L'auteur la déclare fort onéreuse aux indigènes. Il est à croire qu'une administration française pèserait aussi lourdement sur les Egyptiens, et en outre, elle trouverait encore le secret de coûter fort cher à la métropole.

§

Les Lamentations du Peuple, par M. Julien Villecrose. C'est un livre écrit dans un style demi-lyrique, et dans une louable intention.

§

M. Hugo Schuchardt, correspondant étranger de l'Institut de France écrit une lettre ouverte : **Tchèques et Allemands**, pour éclairer l'opinion française sur la question qui divise l'empire autrichien, et la mettre en garde contre une préférence irraisonnée pour le parti tchèque. Je ne puis que signaler cette brochure instructive, manquant de place pour l'analyser, et de compétence pour l'apprécier.

§

Le deuxième volume que M. Chuquet consacre à la **Jeunesse de Napoléon** a les mêmes qualités que le précédent. La recherche du détail exact y est poussée jusqu'à la minutie. La partie capitale du livre raconte les menées et les intrigues par lesquelles Bonaparte, lieutenant d'artillerie en congé, parvint à se faire nommer lieutenant-colonel d'un bataillon de volontaires d'Ajaccio, et comment il entra en lutte avec les autorités royales et françaises. Il affichait alors les opinions les plus révolutionnaires. Premier consul ou empereur, il n'eût pas balancé à faire fusiller un officier qui eût hasardé le quart de ce qu'il fit alors.

L'ouvrage contient aussi des renseignements intéressants sur la façon dont les débuts de la Révolution furent accueillis en Corse, sur le rôle de Paoli, de Peraldi et de Joseph Bonaparte.

§

Quand on lit le livre que M. Schlumberger consacre à **Renaud de Châtillon**, prince d'Antioche et seigneur de la terre d'Outre-Jourdain, on est séduit par le décor. L'époque est curieuse et mal connue, et M. Schlumberger a tiré bon parti des rares documents francs ou musulmans qu'il avait entre les mains. Mais il est impossible de partager l'admiration que lui inspire son héros, pillard féroce et sans foi, dont le seul mérite fut un courage brutal et aveugle qui le jeta aux pires aventures et finit par causer sa ruine et celle des siens.

§

Les personnes qui s'intéressent à l'hagiographie médiévale liront avec fruit l'ouvrage documenté et développé que M. Tolra a consacré à **Saint Pierre Orséolo**, doge de Venise du x^e^ siècle, qui acheva sa vie dans un monastère bénédictin des Pyrénées.

§

Le livre de M. J. de Crozals, l'**Unité Italienne**, est un utile manuel, qui embrase toute l'histoire de la péninsule de 1815 à 1870. Un grand nombre de portraits, de reproductions de monuments en augmentent l'attrait. Et il n'est pas sans intérêt de relire comment la monarchie de Savoie s'est fondée, au moment peut-être où on est appelé à voir comment elle va disparaître.

§

La librairie Plon s'est fait une spécialité des mémoires militaires. Aujourd'hui, c'est le **Maréchal Canrobert** dont M. Germain Bapst nous donne les souvenirs. Le neveu de Marbot n'est pas aussi amusant que son oncle. Puis les souvenirs recueillis par un interprète, si dévoué, si enthousiaste soit-il, et c'est le cas ici, n'ont jamais ce charme spécial des mémoires écrits ou dictés littéralement par l'auteur lui-même. M. Bapst recueillait tous les souvenirs du vieux maréchal, puis il contrôlait l'exactitude des dates et des faits au moyen des documents contemporains. Tant laborieux que soit un pareil procédé, il doit fatalement occasionner des erreurs. Pour n'en citer qu'une, portant sur un fait connu, le maréchal raconte que le général Bugeaud, député, tua en duel un député de l'opposition, *puis* qu'il accepta de garder à Blaye la duchesse de Berry. Or on sait que c'est le rôle joué par lui en cette circonstance qui fut l'occasion du duel où Dulong trouva la mort. Sans doute que la partie des souvenirs consacrée à la

Crimée et à l'armée de Metz sera, par les faits du moins, plus intéressante.

§

Memento. — Je garde pour le mois prochain, afin d'en parler avec plus de détail : *Le triomphe des médiocres* de M. Paul Adam, et les *Français d'aujourd'hui* de M. Edmond Demolins.

Marcel Collière.

VOYAGES, ARCHÉOLOGIE

Les fouilles d'Antinoé. — Marquis de la Mazelière : *Moines et ascètes Indiens, Essai sur les caves d'Ajantâ et les couvents bouddhistes des Indes*, Plon, 4 fr. — Emile Deschamps : *Au pays d'Aphrodite, Chypre*, Hachette, 4 fr. — Albert Herrent : *Les Ecoles d'Antioche, Essai sur le savoir et l'enseignement en Orient, au* IVe *siècle*, Fontemoing. — Ch. Laroche : *La Crète ancienne et moderne*.

« L'an de Rome 883, est-il écrit dans l'*Égypte* du R. P. Lorty-Hadji, — livre assez fréquent sur les quais et de prix plutôt modique — l'empereur Adrien remontait le Nil quand, à la hauteur d'Hermopolis, son favori Antinoüs se noya. De là provient la ville d'Antinoé, monument funèbre élevé à la mémoire du plus vil des courtisans. — Adrien traça lui-même avec amour le plan de sa ville; il y fit déifier son favori, lui éleva deux cents statues et obligea les habitants à l'adorer. Antinoé fut bâtie sur la rive orientale du Nil, en face de l'endroit où le jeune Bythinien avait péri. En quatre ans, tout fut achevé, rues, maisons, portiques, colonnades et sculptures. Dotée des privilèges de colonie romaine, Antinoé compta bientôt une population nombreuse ; Adrien y avait fondé des jeux gymniques et des fêtes annuelles ; Alexandre Sévère la favorisa de nouveau, car plusieurs colonnes y furent élevées en son honneur. — Dans les premiers temps du christianisme, Antinoé n'avait rien perdu de son éclat, puisque, selon Pallade, on y trouvait un évêché suffragant de Thèbes, douze monastères de femmes et un grand nombre de monastères d'hommes. Les Sarrasins, toutefois, la trouvèrent déserte.

» A l'époque de notre premier voyage, elle offrait encore d'importantes ruines, toutes de l'époque romaine. Les frises et les chapiteaux de ses monuments restés debout se découpaient au-dessus d'un bois de palmiers. Du sommet d'un monticule, on distinguait les deux rues magistrales qui la coupaient à angle droit ; puis, dans la plaine, au delà du massif des ruines, l'hippodrome et le tombeau du cheik Abadeh ; plus au Nord, les grandes colonnes triomphales d'Alexandre Sévère, l'arc-de-triomphe et ses colonnades de granit; enfin,

à droite et à gauche de cette vaste enceinte, les restes de deux villes antiques, l'une égyptienne (Besa), l'autre chrétienne et remplacée depuis par le village de Deyr-Abou-Hennys. »

Suivent, en cette relation, quelques détails sur les ruines comprenant un portique de théâtre avec quatre colonnes intactes, hautes de 50 pieds; l'arc-de-triomphe à trois arcades; les colonnes d'Alexandre Sévère; et le révérend Laorty termine en disant :

« Nous avions reconnu les traces d'un hippodrome rectangulaire, de deux mille pieds sur deux cents de large, et des thermes ou bains qui offraient un chaos de murailles, de piliers, de colonnes, au milieu desquels se dessinait un bassin circulaire. Ce qui résultait aussi de l'état de ces ruines, c'est que les rues d'Antinoé étaient bordées de portiques à deux rangs de colonnes, surmontées des statues d'Antinoüs. — Tous ces restes si remarquables de la ville d'Adrien avaient presque complètement disparu lorsque nous revîmes l'Égypte deux années plus tard. Un jour, Ibrahim-Pacha ayant eu envie de faire élever une raffinerie de sucre et d'autres usines sur l'autre rive du Nil, avait pris les matériaux des édifices romains pour construire ses manufactures. Il ne restait plus que quelques chapiteaux brisés, les jambages de l'arc-de-triomphe et des collines de débris.

» Près des ruines d'Antinoé est bâti le misérable village de Cheik-Abadeh, dont les huttes informes s'adossent à des massifs du palais. On y voyait encore, lors de notre second voyage, une construction qui a été tour à tour temple, église et mosquée. La population du lieu est mahométane; mais par une bizarre tradition, elle a conservé le nom d'Abadeh, saint évêque martyr à Antinoé, dont le tombeau existe dans la chaîne arabique. Les indigènes vont prier sur cette tombe, et quand on leur demande si c'est en connaissance de cause qu'ils rendent cet hommage à un chrétien, ils répondent : « Toi, tu le sais, mais nous nous n'en savons rien. »

§

On excusera ce pathos et la longueur des citations. Aussi bien, il y a là presque tout ce qu'on sait d'Antinoé, ville gréco-romaine édifiée en Égypte (1) et dont M. Gayet fouilla

(1) Cf. *Le Nil, Égypte et Nubie*, par Maxime Du Camp.

L'*Égypte ancienne*, par Champollion-Figeac, indique seulement qu'Antinoé fut construite et gouvernée selon les usages des Grecs. « Le Sénat des Antinoéens, nouveaux Grecs », dit une inscription restituée par M. Letronne (*Recherches pour servir à l'histoire d'Egypte*). — On trouvera dans le tome *Egypte ancienne* de la collection Didot, trois vues des ruines d'Antinoé; je n'ai point eu le

les nécropoles. Peu de voyageurs en parlent, car on ne visita longtemps l'Égypte que pour les ruines de son architecture propre; mais M. Gayet semble avoir bien exploré les trois villes antiques, et l'exposition faite par le musée Guimet (1) comprend des photographies de colonnes égyptiennes et des copies d'inscriptions hiéroglyphiques, des costumes de l'époque romaine et de ces curieux masques chrétiens qui rappellent des têtes de poupées plutôt que des effigies mortuaires. — Tout l'interêt de cette exposition, cependant, est dans les costumes, objets de toilettes et parures, fragments de tuniques, manteaux, vêtements divers sortis des tombes et qui ont gardé une surprenante vivacité de tons; parmi des étoffes criblées de trous, des chaussures rongées, des ornements et broderies, une robe verte et un costume rouge de musicienne sont presque intacts; l'ensemble est d'une richesse de couleurs qu'on n'attendait point de telle friperie. — Sans doute, le climat et le sol de l'Égypte ont de miraculeuses propriétés de conservation; des photographies, dans les vitrines, nous montrent ainsi les corps demi-momifiés qui furent tirés de terre en même temps que les étoffes, et qui subsistent entiers après un laps respectable d'une quinzaine de siècles. Mais que sont nos couleurs et teintures actuelles, passées au soleil au bout du mois, à côté des teintes si franches encore des manteaux et robes d'Antinoé?

Un autre avantage de cette exposition pourrait être aussi bien de nous enseigner l'infinie variété et la polychromie des costumes antiques car nous les imaginons trop d'après les estampes, les dessins *en noir* des ouvrages de vulgarisation et des peintures conventionnelles. Il serait à souhaiter ainsi que la Chambre de Commerce de Lyon, définitive propriétaire de ceux qu'exhuma M. Gayet, prenne soin de faire restituer les principaux, et les publie — au moins à titre de documentation.

Au Musée Guimet, on peut visiter encore, ces temps, les collections fort intéressantes rapportées par M. de Baye de ses voyages en Géorgie et Sibérie (1896-1897).

§

Dans les dernières publications, je mentionne volontiers les **Moines et Ascètes Indiens** de M. de la Mazelière, *Essai sur les caves d'Ajantâ et les couvents bouddhistes des Indes*. — C'est un livre écrit et pensé, qui nous offre un tableau d'abord curieux de la religion bouddhique à ses différentes périodes.

temps de remuer les pierres de taille qui constituent le *Grand ouvrage* de la Commission d'Egypte.

(1) Exposition jusqu'au 30 juin, vestibule du Musée Guimet.

De précieux détails y sont donnés encore sur les monuments, assez rares que les Indes en ont conservés, et qui sont les *dagobas*, *topes* ou *chaityas*, monuments funéraires; les *chaityas*, églises; et les *viharas*, monastères. — Comme on sait, le Bouddhisme comprend surtout deux grands systèmes: le Bouddhisme du Midi, *Hinayâna* ou Petit Véhicule de Salut; c'est la doctrine philosophique et morale que les disciples de Gautama tirèrent de ses instructions; tous les couvents de l'Inde y demeurèrent attachés jusque vers le 1er siècle de l'ère actuelle; la religion alors se modifia, d'abord dans l'Afghanistan et le Penjab, puis dans le Beñgale; à Ceylan et dans le Dekkan, l'Hinayâna fut toujours préféré. — Le Bouddhisme du Nord se nommait Mahâyâna ou Grand Véhicule; c'est un panthéisme compliqué de polythéisme après l'athéisme mystique primitif et dont l'influence ne cessa de grandir depuis le concile de Peshawar au 1er siècle, où plusieurs de ses doctrines furent admises jusqu'à celui de Kanauj au VIIIe siècle, où l'Hinayâna fut définitivement condamné. — Déjà, au temps de l'Hinayâna, il y eut des couvents et des temples creusés dans le rocher; mais les souverains, les nobles, les corporations témoignaient de leur foi en construisant des topes, tumulus hémisphériques en terre avec revêtement de pierres à la base; plus tard en briques recouvertes de ciment. La coupole de la tope était surmontée d'une pointe ou d'une lanterne soutenant un plateau et une sorte de vase que les pèlerins chinois appellent *la coupe de rosée*. Autour du dagoba on élevait une balustrade en pierre avec, aux quatre points cardinaux, des portes triomphales dont les traverses et les montants étaient ornés de sculptures. — Les dagobas, en somme les plus anciens monuments du Bouddhisme, sont des reproductions du tumulus élevé par les Cakyas au-dessus du corps de Siddhârtha Gautama; elles devaient renfermer les reliques d'un Bouddha ou d'un saint. On connaît aujourd'hui encore les dagobas d'Anurâdhapura et de Sanchi (1er siècle), et l'on peut voir, à Paris même, un moulage d'une des portes de Sanchi dans la cour du Musée Guimet. — Les caves Hinayâna d'Ajanta furent construites entre le second et peut-être le premier siècle de l'ère ancienne et le second de l'ère moderne. Les unes sont des monastères ou *viharas*; les autres, des églises, *chaityas*, appelées ainsi parce qu'au lieu d'autel on y trouve la réduction d'une tope ou chaitya. — Mais au contraire de ces premières caves, plutôt simples de décoration malgré leurs colonnades, leurs jubés, leurs fresques — celles des VIe et VIIe siècles sont couvertes de statues des Bouddhas, des Bodhisattvas, des dieux hindous et des divinités symboliques. Le Mahâyâna est l'âge des images. — C'est au reste l'époque la plus brillante du Bouddhisme, la plus remarquable par la

beauté et la richesse des architectures, le développement de la civilisation et des arts. L'époque où fleurissait le Mahâyâna est celle que Max Muller appelle la Renaissance de la littérature sanscrite ; peut-être même doit-on lui restituer les chefs-d'œuvre de la littérature hindoue auxquels on attribuait jadis une si haute antiquité. — Mais je renvoie au livre de M. de la Mazelière pour ces discussions, et le récit des pèlerinages, des cérémonies, la description des caves et le pittoresque spectacle de la dévotion dans les gorges d'Ajantâ. La relation qu'on y peut lire de la vie civile et religieuse des Indes au VIII siècle, l'histoire des transformations subies par le Bouddhisme ne peuvent, de même, qu'être indiquées en ces notes; je me suis attaché aux monuments parce que vraiment on a trop confondu les temples comme les religions des Hindous. Aujourd'hui encore, et malgré les travaux si nombreux des orientalistes, alors que les croyances générales, la mythologie, les religions des peuples anciens peuvent être résumées par quelques notions essentielles, tout ce qui concerne les croyances et les spéculations des peuples indiens ne nous apparaît-il pas tumultueux et multiforme comme les sculptures de leurs pagodes, les échafaudages de dieux, d'hommes et de bêtes qui peuplent les gopuros ? — Pour nos imaginations occidentales et latines, le livre de M. de la Mazelière a surtout le mérite d'être clair, suffisamment informé ; et déjà somptueux des choses qu'il évoque, il peut être consulté plus facilement que maints tomes copieux des bibliothèques, tout en demeurant une lecture. Des reproductions très convenables de photographies accompagnent le texte. Je ne saurais faire un meilleur éloge.

§

Il ne me reste que quelques lignes pour le voyage à **Chypre, Pays d'Aphrodite**, de M. E. Deschamps, dont j'ai déjà mentionné un volume de souvenirs et impressions à propos du *Cataclymos* ou fête de Vénus, à Larnaka. — Après les travaux de M. de Mas Latrie, peu de choses sont à dire des monuments de Chypre (1). M. Deschamps a pu toutefois recueillir quelques inscriptions ; il a visité des ruines, exploré les monuments mégalithiques et les nécropoles phéniciennes de l'île. Surtout son livre est un carnet de route, abondant en anecdotes, en détails sur les coutumes, les croyances et superstitions chypriotes, aux illustrations soignées et qui a bien sa place dans les Collections de Voyages de la Maison Hachette.

(1) Mas Latrie : *L'Ile de Chypre*, Paris, 1879 ; et dans les Archives des Missions scientifiqeus

Les Écoles d'Antioche, *essai sur le savoir et l'enseignement en Orient au* IV^e^ *siècle*, nous remémorent cet énigmatique et pouilleux philosophe que fut l'empereur Julien, et son prêtre apportant l'oie sous le manteau pour restaurer les sacrifices du paganisme. Nous avons là, d'ailleurs, une excellente étude, un peu abstraite et pédagogique, mais fort documentée sur l'éducation antique, la nature des études, la vie des étudiants et des rhéteurs. A noter de curieux renseignements sur le comput digital ; quelques pages sur la musique grecque, — à laquelle toutefois on n'a pas encore compris grand chose ; enfin sur la philosophie, essayant alors de réagir contre le christianisme, de défendre la liberté de pensée devant « les progrès de la religion nouvelle, l'abus qu'elle fait du pouvoir dès qu'elle y parvient, l'intolérance qu'elle professe, les ruines qu'elle amoncelle et la persécution qu'elle suscite, les railleries et les injures dont elle couvre philosophes et philosophie, prêtres et dieux ». Il est d'ailleurs fort peu question d'Antioche dans l'étude de M. Herrent.

La Crète ancienne et moderne, par M. Ch. Laroche est un de ces livres d'actualité, préparés en hâte et qu'on lit en une heure, simplement pour avoir un aperçu des choses et, comme dirait cet autre, « ne point causer trop bêtement en société ». C'est assez dire qu'on n'y saurait voir mieux qu'un travail superficiel et ne dépassant guère en valeur, au triple point de vue de l'histoire, de l'érudition et de l'archéologie, un article de tête au *Petit Parisien*. — Il ne faut point être injuste cependant. M. Laroche s'est donné la peine de rechercher et de mettre en place plusieurs documents, estampes, reproductions de cartes et plans anciens ; il a même un assez bon chapitre sur le siège de Candie. — Mais, le livre fermé, il faut revoir sur l'*Ile de Crète* le petit volume écrit par M. G. Perrot (1), également après une de ces insurrections dont elle semble avoir pris coutume (1867) et qui contient tant de faits, d'observations et, sur les menées des Grecs d'Athènes et la politique de l'Hellénisme, des considérations à présent encore d'une surprenante justesse. — Enfin, on peut recommander le résumé historique de Fazy et Bolonachi (2) sur cette terre classique du législateur Minos, — laquelle avait institué en ses époques lointaines des lois si singulières pour favoriser le développement de la pédérastie.

CHARLES MERKI.

(1) *L'Ile de Crête, Souvenirs de Voyage*, par G. Perrot — 1867.
(2) *Précis de l'Histoire de Crète*, par G. Bolonachi et H. Fazy. Paris, Bruxelles et Genève — 1869.

ROMANIA, FOLKLORE

Le Totémisme, étude d'ethnographie comparee, par J.-G. Frazer, traduit de l'anglais par A. Dirr et A. Van Gennep, Paris, Schleicher frères. — *Littérature orale de l'Auvergne*, par Paul Sébillot, Paris, Maisonneuve.

Le mot *totem* est dérivé de la langue des Indiens Chippeway où *otem* est la forme possessive de *ote*, famille, tribu : *Kit otem*, ta famille. Il caractérise une superstition très ancienne, aujourd'hui restreinte aux peuples sauvages, mais qui fut répandue dans le monde entier et dont l'influence a été considérable sur toutes les civilisations. Un totem est une classe d'animaux ou de plantes à laquelle un clan, une famille se regarde comme liée par un ancêtre commun. Ainsi le clan Tortue des Iroquois descend d'une tortue, qui jadis se transforma en homme ; il en est de même des clans de l'Ours, du Loup, de la Carpe, de la Grue, du Buffle, de l'Ecrevisse, du Figuier, que cela se passe en Amérique ou en Océanie, en Asie ou en Afrique. Partout l'homme respecte son totem, s'abstient de le tuer, de lui faire du mal, et il attend de lui, en échange, une protection particulière.

M. Frazer étudie surtout le totémisme vivant, toujours pratiqué par la plupart des sauvages, et il ne fait que de rares allusions au totémisme des anciens peuples de l'Europe, Egyptiens, Latins, Grecs. Mais maintenant que, grâce à son excellente étude, on est bien fixé sur les caractères particuliers de cette croyance, il sera utile d'en rechercher les traces dans les religions classiques. On pourra ainsi considérer les mythologies sous une lumière nouvelle et rejeter définitivement les trop ingénieuses explications symbolistes. Le totémisme fera comprendre les cultes égyptiens, les métamorphoses des dieux grecs, les lois de Pythagore et celles de Moïse. Le totémisme de la Bible est déjà bien corrompu et semble appartenir à une période où l'origine de l'interdiction de manger certains animaux, jadis totems, n'était plus connue. La fable du fruit défendu semble bien totémiste : le clan sémite qui avait gardé cette légende s'était sans doute cru, à un certain moment, une origine végétale ; de même un des clans Oraon, en Australie, descend d'un Figuier. Il faut peut-être voir aussi une superstition totémiste dans le serpent d'airain.

Les membres d'un clan Bœuf, chez les Batokas, en Afrique, s'arrachent certaines dents pour faire ressembler leur dentition à celle du bœuf. La circoncision est sans doute une pratique du même genre ; ainsi que la grande circoncision par scalpe du pubis pratiquée en Arabie, avant Mahomet. La forme bizarre des coiffures sauvages s'explique par une préoccupation analogue, se faire une ressemblance avec un buffle, un oiseau. Les anneaux de nez et d'oreilles, les bâtonnets et

les rondelles dans les lèvres, le tatouage sont des pratiques totémistes. Beaucoup de sauvages se font tatouer sur la poitrine l'image de leur totem ; d'autres se lacèrent de raïes et de figures qui simulent l'aspect de la tortue, du perroquet, du poisson dont ils portent le nom. Le bouclier des Indiens représente leur totem, ce qui fait songer à l'écu des chevaliers ; le totem — et alors il s'agit d'un totem particulier, individuel — forme le sceau et la signature d'un Indien : ainsi ont-ils signé jadis des traités avec les Européens.

Des Latins avaient pour totem le Loup ; des Israélites, le Bouc ; un clan celte, le Coq, et un autre, l'Alouette ; les Athéniens, la Chouette ; les Arcadiens, l'Ours. Un autre totem des Grecs était le Homard. Jamais les Grecs ne pêchaient de homards et quand on en prenait un par hasard, on le remettait à l'eau. Il y avait en Italie un clan Mouton : les fiancés s'asseyaient pour se marier sur une peau de mouton, on couvrait d'une peau de mouton les nouveau-nés et les morts : aux trois grands actes de la vie on devait ainsi manifester, par ces simulacres, sa fraternité avec le totem. En Egypte, où le mouton était un totem, seul le mangeaient les habitants de la Ville du Loup (Lycopolis).

Les tribus totémiques disent toujours que leur totem ancestral est né de la terre, sorti de terre ; c'était aussi une croyance juive. Elles pratiquent assez souvent, en contradiction avec la coutume ordinaire, le meurtre rituel de l'animal totem. Dans ce cas, le totem immolé revit dans un autre monde, d'où il protège ses enfants. Ainsi les Zunis sacrifient une tortue ; ainsi les Egyptiens sacrifiaient un taureau et les Juifs, un bouc. Cette pratique semble l'origine de la croyance au dieu qui se sacrifie volontairement pour son peuple, mais, étant dieu, ne meurt que d'une mort corporelle et momentanée. On a cru voir aussi dans ce rite l'idée de la permanence de la race opposée à la caducité de l'individu.

Le totémisme, même quand il a disparu comme croyance religieuse, survit souvent dans les faits sociaux. Ainsi les mariages sont prohibés entre personnes du même totem ; et comme ces personnes sont nécessairement parentes, le totem étant héréditaire, la prohibition des mariages consanguins a survécu au totem qui en était la cause. L'homme et la femme ont toujours un totem différent (1) et les enfants sont répartis, d'après des procédés particuliers, entre les deux totems des parents. On trouve le matriarcat, quand la totalité des enfants

(1) Chez les Indiens Arhnaques ils vivent presque séparés, ne se réunissant que dans des cases spéciales appelées « maison d'amour » ; la femme et les enfants couchent dans une case et les hommes ont une case générale à tous. Voir *En Colombie*, par G. Sogler, le compagnon d'exploration de J. de Brettes dans la Nevada colombienne.

était attribuée à la mère ; de là aussi la couvade, l'homme étant amené à simuler l'enfantement pour avoir droit sur ses enfants, à l'autorité qui appartenait jadis seulement à la mère. Ainsi comprise, cette pratique absurde prend un sens raisonnable.

On voit donc combien sera féconde l'étude du totémisme ; déjà M. Andrew Lang en a tiré parti dans *Myth, Ritual and Religion*. Le livre de M. Frazer, contemporain de celui de M. Lang, est un guide excellent pour ceux qui pensent que l'origine des coutumes doit être cherchée dans les coutumes elles-mêmes, on retrouve cette origine en retrouvant la raison d'utilité qui les a déterminés. Les femmes qui se mettent des plumes sur la tête ont perdu le sens de cet usage, qui fut, à un certain moment, très clair pour leurs ancêtres, mâles et femelles : c'est que, comme le dit M. Jules de Gautier, la mimique du geste survit à la raison du geste ; nous sommes coutumiers ainsi d'une quantité d'actes qui n'ont plus d'autre utilité que de rappeler à quelques philosophes que la civilisation est un état de l'humanité où le plus grand nombre possible de gestes sont des gestes inutiles.

§

Le tome XXXV des *Littératures populaires de toutes les Nations* contient un choix des contes, légendes, devinettes, chansons et blason de l'Auvergne. Ce choix, un peu maigre, est relevé heureusement par d'excellentes notes où M. Sébillot donne la concordance des thèmes et fait d'ingénieux rapprochements entre la tradition auvergnate et les autres traditions locales. On s'aperçoit vite que la règle se confirme une fois de plus et que l'Auvergne ne possède aucun conte, aucune chanson qui ne puissent se retrouver dans tout le domaine européen. La croyance aux fées semble plus vivace en ces montagnes qu'en la plupart des autres provinces. Il y a dans le petit volume une douzaine de contes de fées ; l'un deux note la transformation de fées en taupes, croyance répandue aussi dans le Forez, dans les Vosges, en Angleterre, et qui est peut-être un souvenir totémique : ainsi les Gètes, à leur mort, se changaient en leur totem, en ours. Un autre conte fait allusion aux serpents gardiens de trésors ; il est fort joli par ce détail : un homme aperçoit sur le bord d'une fontaine trois anneaux d'or et il en conclut que les couleuvres sont allées boire, car elles ont soin, avant de descendre à l'eau, de laisser sur l'herbe l'anneau qu'elles portent au cou et qui est l'insigne de leur mission ; il se cache, observe et voit bientôt les trois couleuvres reprendre leurs anneaux d'or ; il les suit et découvre le trésor traditionnel, une marmite de monnaies

romaines. Beaucoup de ces récits sont assez mal rédigés, ornés gauchement de mots trop modernes, de phrases prétentieuses; ils n'ont certainement pas été entendus tels qu'ils sont écrits. Il semble aussi que plusieurs rédacteurs se soient plu à accuser, d'une façon assez déplaisante, le côté moraliste de ces petites anecdotes superstitieuses. M. Sébillot, qui n'est intervenu que comme éditeur, constate lui-même que son recueil n'a rien de définitif; il le donne pour un essai dont le véritable but est d'attirer l'attention des explorateurs et de provoquer une enquête sérieuse. On partagera cet avis, tout en reconnaissant l'utilité et l'intérêt d'un volume qui est loin, en somme, de déparer une collection des plus précieuses.

J. Drexelius.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Marius Decrespe : *De la vision provoquée chez les aveugles et d'un nouveau procédé d'hypnotisation*, broch, G. Arbouin, à Troyes. - - Albert Jounet : *Principes généraux de Science psychique. Les sacrements spirituels et le Tiers-Ordre du Catholicisme, Preuve ontomystique de Dieu*, 3 broch. chez l'Auteur à Saint-Raphaël (Var). — Revue : *La Revue théosophique française* (27 mai).

M. Marius Decrespe propose un moyen ingénieux et original de rendre ou plutôt de donner la vue aux aveugles, non la vue ordinaire, mais la *vue* ou *lucidité somnambulique*. « Il ne semble pas très présomptueux, écrit-il, d'espérer que, sous l'influence de procédés hypnotiques convenables, quelques aveugles (les jeunes, surtout) pourront acquérir la notion des formes et peut-être même des couleurs, et utiliser ensuite cette notion, pourvu qu'on leur ait suggéré le souvenir au réveil. » On pourra même, par un entraînement *ad hoc*, les conduire à pratiquer l'*auto-hypnose ad libitum*.

M. Marius Decrespe ne se dissimule pas les difficultés nombreuses et graves que présente l'application d'une telle méthode. Mais on peut les tourner ou les surmonter. C'est ainsi qu'on pourra obvier à la trop faible intensité de la polarité magnétique ou ectinique en entourant, comme le conseille M. Decrespe, les bras de l'ectiniseur d'un solénoïde dans lequel on fera circuler un courant électrique.

Il serait à souhaiter que l'on expérimentât ce procédé.

§

Les **Principes généraux de Science psychique** forment un excellent résumé-synthèse de la science psychique. Les propriétés fondamentales de l'agent astral y sont clairement et savamment exposées. Par là, les phénomènes psychiques se trouvent expliqués dans leurs traits généraux.

Dans sa seconde brochure, M. Jounet expose d'abord ce qu'il entend par Sacrements spirituels de la Pénitence et de la Communion, puis distingue, dans l'Eglise, le corps et l'âme. Le corps serait formé, d'après lui, par le clergé et les fidèles; l'âme par « l'ensemble invisible des âmes droites, généreuses, prises non seulememt parmi les catholiques, clergé ou fidèles, mais parmi les *hérétiques*, *les païens et les librespenseurs*. » Cela permet à M. Jounet d'étendre la signification de la célèbre formule : Hors de l'Eglise point de salut. Avec lui elle devient : Hors de *l'âme* de l'Eglise point de salut. Tout cela serait très bien, mais, malheureusement, M. Jounet n'est pas d'accord avec le *Syllabus*. Il enfreint notamment cet article : « Anathème à qui dira : Les hommes peuvent, dans quelque culte que ce soit, trouver la voie du salut éternel et y parvenir. »

Pour M. Jounet, « le chrétien suprême est évidemment (?) celui qui appartient tout ensemble au corps et à l'âme de l'Eglise » (1).

Et comme il a l'âme ardente d'un néophite des premiers âges du christianisme, il voudrait attirer dans le *corps* de l'Eglise tous ceux qui n'appartiennent qu'à l'*âme*, c'est-à-dire les catholiques imparfaits qu'il appelle *Catholiques de désir*. Pour cela, il propose de créer un *Tiers-Ordre du Catholicisme*, où seraient admis tous les catholiques de désir qui s'obligeraient à pratiquer, une fois par mois, la Confession et la Communion spirituelles et qui, en outre, s'engageraient à ne pas nier le pouvoir d'absolution et la présence réelle.

Si M. Jounet ne s'est pas souvenu du *Syllabus* en écrivant cette brochure, il s'est, en revanche, souvenu de Strada en écrivant sa **Preuve ontomystique de Dieu**.

M. Jounet n'a pas l'abondance de preuves, l'argumentation serrée, rigoureuse et irrésistible de Strada. Aussi, si le lecteur s'intéresse à la question de l'existence de Dieu, il fera bien de lire plutôt l'*Ultimum Organum*, livre I. et *La Religion de la Science et de l'Esprit Pur*, tome II, livre I, que la brochure de M. Jounet. Mais il est vrai que M. Jounet ne s'est pas uniquement proposé de donner la preuve ontologique de Dieu : il a voulu en donner aussi la preuve *ontomystique*. Cette preuve — qui ne peut être que personnelle — consiste dans la pénétration directe, mystique, de la « substance (?) divine ».

Elle « vise la réalité et non sa démonstration » ; elle « substitue, dès ici-bas, un commencement de possession expérimentale de Dieu à une certitude seulement intellectuelle ». Je doute fort qu'il soit possible de faire — dès ici-bas, et même dans une vie future quelconque — la preuve *expérimentale* de Dieu, de posséder Dieu, de s'unir à lui. Car

(1) M. Hugues Rebell n'est pas du tout de son avis. Voir, dans l'*Ermitage* de mai, son article : *Judaïsme et Révolution*, pp. 379 et 380.

l'homme — ne pouvant jamais atteindre la perfection absolue, c'est-à-dire devenir Dieu,— sera toujours distinct de Dieu.

Les brochures de M. Jounet sont écrites dans une langue pure et claire.

§

Dans un très bel article de la **Revue théosophique française**, M. Guymiot constate que l'homme aspire au bonheur, montre que la Science européenne ne répond pas à ce besoin. Il fait du savant un portrait qui n'est pas flatté, mais qui est malheureusement exact. Voici d'ailleurs ce qu'il dit :

« Les foules n'aiment pas la Science à la façon dont on l'entend en Europe ; et les foules ont raison.

» Qu'a fait la Science pour les foules ? Elle a augmenté leur misère. La Science d'Europe n'est que la servante de l'industrie, et l'industrie à quoi sert-elle ? A rendre riches des gens dont bon nombre seraient incapables de gagner leur pain si la fortune ne s'était pas trouvée dans leur maillot.

» Et l'industrie est le but de la Science d'Europe, si bien que nos savants sont devenus des ouvriers ayant une spécialité en dehors de laquelle ils ne connaissent rien. L'un est mathématicien ; il aligne et combine toute sa vie des formules pour permettre à des industriels de trouver, sans savoir comment ni pourquoi, des résultats auxquels sans cela ils seraient tout à fait incapables de parvenir. Et ce savant mathématicien, ne connaissant que ses formules, a une intelligence tellement atrophiée dans ses autres facultés qu'il est même incapable de se demander ce que peuvent bien être les nombres qui sont la base de la science et le rapport de quantité qui forme la chair et les os de son savoir. Un autre est physicien ; il se sert des mathématiques comme un aveugle se sert d'un bâton, mais ne sait rien ni du bâton ni de ce qu'il touche par lui. Un autre est chimiste et, en dehors des combinaisons et des décombinaisons des corps qu'il fait opérer par routine, et quelquefois par hasard, il ne connaît rien au monde. Chacun d'eux a sa science mais manque totalement de savoir ; bon nombre de nos savants ne soupçonnent même pas qu'il y a un savoir et qu'il ne peut pas y avoir de sciences particulières, que celles-ci sont simplement les besognes dévolues aux manœuvres de la pensée. En savoir, les savants spécialistes sont des manœuvres, rien de plus. Quand on les sort de leur métier, ce ne sont plus que des ignares. Et c'est parce qu'ils ont conscience de cet ignavisme, parce qu'ils sentent bien qu'au fond ils sont de faux savants, qu'ils acceptent le rôle de serviteurs de l'industrie, moyennant salaire.

» L'industrie étant essentiellement exploiteuse de la foule, et les sciences (la Science européenne n'existe pas encore et le savoir antique a été mis hors de la portée des foules intellectuelles aussi bien que des foules ignorantes) étant les servantes de l'industrie, la foule éprouve de la haine et du mépris pour les savants et leurs élucubrations, — et cela instinctivement.

» Elle sent et sait, par expérience, qu'elle n'a rien de bon à en attendre ; que les sciences sont pour elle des sources de misères dont le débit va sans cesse en augmentant... Les sciences étant nuisibles à la foule, celle-ci les regarde comme ses ennemies. »

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Cosmopolis. — Nouvelle Revue. — Revue Blanche. — Revue de France. — Memento.

Un peu de patience aurait sauvé M. Emile Ollivier de sa pitoyable destinée : la guerre déclarée sans lui, aidant à la fondation de cette III[e] République dont nous sommes fiers, il gouvernerait comme un Méline ou un Bourgeois et pourrait discourir ailleurs qu'à l'Académie. Tandis que M. Germain Bapst parfait pour les lecteurs de **Cosmopolis,** d'une plume attendrie, un portrait du maréchal Canrobert en Afrique, — à côté, l'ancien ministre montre comment Napoléon III, par « sentimentalité anglaise », se refusa à contracter l'alliance avec la Russie, que lui conseillait le duc de Morny.

M. Emile Ollivier termine par ces lignes qui, sous sa main, prennent une signification curieuse :

« Cette erreur de la logique fut la cause des embarras du règne, de ses tergiversations, de ses déviations, de ses malheurs, car si, dans une certaine mesure, nous restons libres de choisir notre point de départ, nous ne le sommes pas de conjurer les conséquences logiques du choix que nous avons fait. »

M. Pierre d'Amenguy, que préoccupe l'*Ame de l'Armée,* (**la Nouvelle Revue**) trace du sous-officier rengagé une silhouette qu'on croirait épaissie à dessein comme une caricature :

« Quoi qu'il en soit, en raison des garanties présidant à leur recrutement, les sous-officiers en France sont des serviteurs dévoués, modestes et consciencieux. Mais ce serait une erreur de croire que leur horizon se borne aux murs de la caserne. Dans la force de l'âge, à trente-cinq ans environ, et après quinze années de service, la plupart d'entre eux sol-

licitent leur retraite. Comme tout bon Français, élevé dans le culte et la vénération du fonctionnarisme, ils ont entrevu dans leur rêve cet emploi civil à appointements fixes qui leur permettra de s'acheminer sans crainte vers une tranquille vieillesse, époque à laquelle, par une double chance heureuse, ils pourront cumuler deux retraites, militaire et civile.

» Soyons justes ; le sous-officier retiré du service, dans quelque situation que le sort le place, portera toujours avec orgueil le ruban de la médaille militaire. Qu'il ait passé quinze ou vingt-cinq ans sous les drapeaux, il gardera extérieurement l'empreinte ineffaçable du militaire professionnel, la correction de l'attitude et de la tenue, le ton tour à tour du commandement et de la déférence hiérarchique. »

L'officier n'est pas étudié avec moins d'exactitude, et il y perd ce qu'il faut, de l'héroïsme convenu que persiste à lui prêter la majorité des Français. Et — qu'il l'ait voulu ou non, — M. d'Amenguy le représente comme le frère ressemblant d'un placide chef de bureau des Cultes ou du Timbre, ce qui est fort honnête mais ne justifie point un débordement d'enthousiasme.

« *L'âme de l'armée, où donc peut-on la chercher* sinon dans le corps de nos vingt-cinq mille officiers qui, bien qu'issus de toutes les classes de la nation, forment un monde à part dans notre société ? »

Evidemment, le collaborateur de la *Nouvelle Revue* doit être un ancien « vingt-cinq-millième » de cette « âme » pour écrire :

« L'idéal, où peut aller le chercher une armée vaincue depuis près de trente ans et que *systématiquement* on force à garder son sabre au fourreau ? »

Maintenant, quant à prétendre que « nos officiers travaillent modestement et patiemment à leur œuvre *de former des générations* », rien n'est plus discutable : le soldat est à l'officier ce que la paperasse est au bureaucrate, — un moyen d'avancer, dont il ne se soucie pas autrement. Le plus lourdaud paysan, au bout d'un mois de service, n'aspire qu'à être « de la classe » : c'est le fond de sa conversation pendant les 35 autres mois d'obéissance qu'il doit à ses chefs (et non « supérieurs » comme dit la théorie). C'est la plus forte impression que gardent du régiment la plupart des hommes. D'autres y ont appris à parler une langue grossière dont ils perdent difficilement la pratique. Voilà ce qu'il faut entendre par « l'œuvre de former des générations » que poursuivent « nos officiers »...

Il faudrait manquer deux fois de galanterie pour ne pas

croire Mme G. de Montogomery, quand elle assure que « la jeune comtesse Mathieu de Noailles s'est révélée, du premier coup d'aile, poète et grand poète », mais à ces questions :

« Dites-moi si Baudelaire ne s'est pas penché hors de sa tombe pour saluer, lui aussi, le poète qui a signé l'« Invocation » dont voici quelques extraits !

« *Dieux gardiens des troupeaux qui tenez des houlettes*
Rendez-nous l'innocence ancestrale des bêtes;

» *Afin que nous ayons l'endurance des maux,*
Donnez-nous la douceur des sobres animaux.

» *Faites que nous ayons dans nos peines insignes*
L'isolement muet et le dédain des cygnes;

» *Donnez-nous pour souffrir le destin hasardeux*
L'indolence soumise et distraite des bœufs;

» *Faites que nous gardions le sens mystérieux*
De l'infini qui dort dans le fond de leurs yeux,

» — *Et délivrez nos corps, misérables en somme,*
De l'âme glorieuse et maudite de l'homme!

» N'est-ce pas que la descendance de Baudelaire est là dans sa forme la plus vibrante et la plus saine ? »

Il est difficile de répondre autrement que : Madame, rassurez-vous. Baudelaire « ne s'est pas penché hors de sa tombe » : « la douceur des sobres animaux » lui manquait assurent ses biographes, et s'il ressuscitait des morts, il manquerait peut-être assez de grâce pour ne pas reconnaître en la jeune comtesse de Noailles sa fille spirituelle.

M. Urbain Gohier, dans la **Revue blanche**, dénonce *Le Péril* :

« Le pouvoir militaire tient déjà la nation sous le joug. Par la fixation arbitraire et mystérieuse des effectifs, qu'il fait varier de 16.000 hommes en plus de l'effectif budgétaire à 40.000 hommes en moins, qu'il a fait passer en cinq ans de 509.000 à 561.000 hommes sans un mot d'explication, — par l'immense trafic des exemptions, des permissions, des congés, il s'assure d'abord la servilité du peuple affamé de faveurs, et la complicité des Parlementaires en quête de monnaie électorale. Il se procure ensuite une quantité indéfinie de millions qui échappent à tout contrôle.

» Des budgets de 630 millions pour la Guerre, de 285 millions pour la Marine, accrus de 30 à 40 millions de crédits supplémentaires au cours de l'année, augmentés encore de 30 à 50 millions de « dépassements » sans justification, consti-

tuent le trésor de guerre de la *Permanence boulangiste.* »

Voici la conclusion de cet article courageux et clairvoyant :

« Dès qu'on fera mine de nous mettre en joue, tirons les premiers. Sans métaphore.

» Des sociétés naïves se fondent pour « défendre » les Droits de l'homme et du citoyen par la concorde universelle. Quelle ingénuité ! Défense suppose combat. L'homme qui braque une arme sur ma poitrine, je le tue.

» En décembre 1851, les célèbres vainqueurs de l'Algérie, les intrépides professionnels qui faisaient partie de la législative, furent arrêtés au saut du lit. Doux comme des moutons, ils passèrent leur culotte et se rendirent à Mazas. Un seul fit le geste de saisir ses pistolets : « Pourquoi faire ? objecta le commissaire. Si vous me brûlez la cervelle, un autre commissaire viendra tout à l'heure. » Le guerrier, décontenancé, capitula. Or, si, dans le même moment, tous les personnages qui se trouvaient dans le même cas avaient brûlé la cervelle à tous les commissaires, il ne serait pas resté de commissaires pour les empoigner.

» Le 1er mars 1815, comme Napoléon débarquait de l'île d'Elbe à Cannes pour mettre encore l'Europe à feu et à sang, le maire d'un village voisin lui dit : « Nous commencions à être heureux et tranquilles ; vous allez tout troubler. » Si ce magistrat municipal, au lieu de discourir, avait envoyé au Corse une balle dans le ventre, il eût sauvé de la mort plus de cinquante mille hommes ; il eût sauvé la France d'une seconde invasion, du démembrement, de l'occupation étrangère. Ni plus ni moins. »

M. Léon Hennique publie (**Revue de France**) des notes et souvenirs sur G. Flaubert.

« Flaubert, d'ailleurs, par goût, par éducation, ne cessait de prétendre qu'il n'y a rien à sortir du moderne, que le moderne est une amusette, un hochet, le repas banal, — que son moderne, d'un bout à l'autre, il l'avait inventé. Un seul individu lui aurait servi, de loin, dans *Madame Bovary* : un ex-officier payeur des armées impériales, pilier de cirque, de cirqueuses, sorte de matamore, crapule fieffée, qui, le sabre au poing, menaçait sa mère pour obtenir de l'argent...

» Un soir, chez Théophile Gautier, lui et Gautier dansèrent l'*Idiot des salons*, le *Pas du Créancier*, en manches de chemise, à la barbe d'un prince italien tombé là au hasard...

» ... Lorsqu'il est mort, sa mort nous fut un désastre. On se le figurait immortel, comme ses livres.

» Disparu à jamais, l'ami excellent, droit, chaud, le cœur magnanime qu'aucun succès des autres ne blessait, que leur tristesse attristait ! le famélique des rudes, des puissantes

besognes ! le chevalier du beau, uniquement du beau ! Parti, fini, écrasé, la tête lourde encore de mondes !

» Et je le revoyais, solide, gai, le couvre-chef sur l'oreille, tel que je l'avais aperçu le matin de sa dernière fugue vers Croisset !

» Et le timbre de sa voix, son ombre m'environnaient ! une foule de souvenirs, d'ébauches, de phrases de lui, phrases quelconques : « J'aurais été un bon mari, un père extra... mais... la lit-té-ra-ture ! Elle n'a pas voulu me lâcher »... « Tous les doutes me déchirent, au regard de mon œuvre, quand je la remonte, je sens le peu qu'elle mérite »... « Il faut éviter l'assonance, dût-on y passer huit jours, chaque fois »... « J'ai l'intention de m'offrir un Léonidas aux Thermopyles, après Bouvard... »

Memento. — **L'Avril** est une toute nouvelle revue « littéraire » qui prie d'insérer que son second numéro contient : « une étude documentée sur la *Réorganisation du Marché Financier*, une *Lettre d'Algérie* des plus curieuses, et quelques vers inédits. »

La Plume consacre son fascicule de juin à M. Alexandre Falguière.

La Quinzaine. — Correspondance de J.-F. Millet.

M. Charles Vincent signe à **la Revue des Poëtes** (N° 1) — quel beau début ! — cette phrase d'ironie délicate : « Nous les connaissons, ces étoiles de la littérature, souvent transparentes de papier huilé, qui brillent au ciel théâtral de la renommée. Ce sont de fumeux quinquets qu'allume, « à point nommé », le lampiste des coulisses. »

L'Aube Méridionale. — Une délicieuse *Chanson au Bois*, par Henri Ghéon ; *Les mains tendues vers la clarté*, Ernest Gaubert.

Anthologie-Revue. — *Une âme*, poème de G. Kahn.

Dans **Matines**, M. Maurice Hodent résume toute son admiration pour M. H. Le Roux en lui donnant le « titre » de : *le Bon Publiciste*.

Dans **la Revue Idéaliste**, M. Maxime Lanusse tempête contre Emile Zola, et M. Jean Pesquedoux accorde du « talent » à Auguste Rodin. Il est juste d'ajouter que :

« Son Altesse Impériale Monseigneur le Grand-Duc Pierre de Russie, colonel du régiment des lanciers de la Garde, aide de camp de l'Empereur de Russie, qui a épousé, en 1889, la Princesse Militza de Monténégro », s'intéresse aux œuvres bienfaisantes recommandées par cette revue.

La Coopération des Idées. — Extrait d'une lettre de M. Gabriel Séailles : « On a voulu opposer l'élite intellectuelle à la masse de la nation, j'aurais aimé à dire toutes les raisons qu'ont de s'aimer et de s'unir ceux qui travaillent et ceux qui

pensent : le peuple n'a pas d'intérêt contre la vérité. Nous gagnerons à nous connaître. Mais la fin que nous nous proposons ne doit être en aucun cas de créer une caste nouvelle, d'augmenter le nombre des bourgeois ou d'en faire une espèce inédite. Il importe qu'il se forme une élite ouvrière, non pas pour qu'elle se sépare aussitôt des plus ignorants et des plus faibles, mais, bien au contraire, pour qu'elle les élève, pour qu'elle les entraîne et pour que, coordonnant les efforts, elle assure l'émancipation progressive de tous et l'avènement de tous à l'humanité. »

La Lutte et **Durendal**, « Revues catholiques d'art », sont des modèles de typographie.

Simple Revue publie un sonnet de M. Emile Harry dont les deux tercets méritent quelque attention. Il s'agit d'un train :

— Il me fit chevaucher les prés, les champs, les eaux
Sillonnant aux lueurs de ses ardents naseaux
Les tunnels enfumés en leur humide artère...

Et, familiarisé après avoir eu peur,
Je réclamai l'éclair plus vif que la vapeur
Pour distancer le vent sur ce Pégase aptère !

La Revue du Palais. — Une remarquable étude de G. Brandès sur Bjœrnstjerne Bjœrnson.

L'Art libre. — Mme Tola Dorian, lyrique à l'excès, trouve une métaphore séduisante et forte pour caractériser la Légion d'Honneur : « Etoile du devoir ! » écrit-elle.

La Province Nouvelle. — *Vers*, par M. H. de Régnier.

La Cité d'Art. — Une préface de M. P.-L. Garnier pour son livre l'*Eté* et un fragment de cet ouvrage.

La Revue encyclopédique, en l'honneur de Vasco de Gama, consacre un numéro au Portugal. Y lire une étude de M. Louis Pilate de Brinn'Gaubast sur la Littérature portugaise contemporaine.

Le Cri de Paris est le recueil savoureux de toutes les indiscrétions.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Lutte des langues en Belgique, par Abel Chevalley (*Le Temps* 26 mai et suiv.).

On sait que les Flamands de Belgique ont obtenu pour leur dialecte provincial la même valeur légale que le français. On s'en aperçoit dans les timbres-poste, les seuls impri-

més qui aient jamais fait sortir le flamand hors de Flandre. En Belgique, où le français a acquis un goût de terroir quelquefois bizarre, les Flamands s'appellent des Flamingants. Ce sont des gens terribles et qui défendent avec violence le droit pour les petits Belges de ne pas apprendre une langue que leurs maîtres considèrent comme révolutionnaire et diabolique. « Depuis 1830, dit M. Abel Chevalley, les poètes flamands n'ont cessé de célébrer la petite « patrie » flamande, les orateurs de proclamer les droits de la « nation » flamande. Mille fois pendant les récents débats, on a proclamé la nécessité de la « réparation nationale » due aux Flandres. Mais cette « nation » n'avait que des dialectes, pas de langue. Elle dut donc nécessairement recourir au hollandais, jadis exécré. Des congrès néerlandais, qui se tiennent encore, tantôt en Belgique, tantôt en Hollande, consommèrent le rapprochement. En 1864, l'orthographe hollandaise fut adoptée officiellement par le gouvernement belge pour les documents flamands. C'était une victoire pour la petite nation. Chose singulière, elle aboutissait à lui donner pour langue officielle celle dont, trente ans plus tôt, on repoussait, en armes, l'invasion. Un mouvement national qui se confond avec un mouvement littéraire, un mouvement littéraire et national qui, par la force des choses, aboutit à l'adoption d'une langue en somme étrangère, voilà ce qu'il y a, d'abord, dans le flamingantisme. »

Désormais les deux langues auront légalement cours non seulement dans les Flandres, mais en Wallonie, où le flamand est aussi inconnu que le provençal, et cela semble abusif aux Wallons qui n'ont rien demandé et qui se contentent d'une langue qui les met en rapport avec tout le monde civilisé. On ne voit pas bien non plus le profit que les citadins flamands, qui savent presque tous le français, pourront retirer de ce dualisme excessif. Il est clair que c'est là une victoire réactionnaire et que les catholiques espèrent, tapis dans leur patois, catéchiser à leur aise les populations ignorantes. Comme il n'y a pas, quoi qu'on dise, de littérature flamande, en dehors de quelques romans et de quelques chansons, les gens de Flandre ne peuvent recevoir que de Hollande les idées civilisatrices ; mais la Hollande civilisée lit les livres en français ou en allemand, et le hollandais n'a pas un champ d'action assez vaste pour qu'on puisse traduire en cette langue avec fruit tout ce qui paraît d'important dans les autres langues. Le hollandais est une île, belle et riche, mais une île comme le danois, comme le suédois, comme le portugais, comme le russe ; le flamand est un îlot, un rocher désert, d'où l'on ne sort, peut-être, qu'aux jours de grande marée, quand le vent est favorable. Les Flamin-

gants illustres n'y demeurent pas. Quand ils plaident pour le flamand, ils le font en français, car si leur français est parfois médiocre, ils savent que du moins il est compris, à Gand comme à Liège, à Anvers comme à Charleroi.

En somme, je crois que la grande victoire des Flamingants sera illusoire. Rien ne peut empêcher la Belgique, qu'elle ait deux codes ou un seul, d'être, après Paris, la plus riche province de l'esprit français. Tant que Maeterlinck et Verhaeren n'écriront pas en flamand, je ne croirai pas au flamingantisme, mais je veux bien admirer sa fière devise, connue dans le monde entier: *Niet bestellen op zondag !*

MEMENTO. — **L'Eclair.** — *Le Vrai Dr Rommel* par A. Raynaud (10 juin.) — On a reparlé, il y a quelque temps, d'un pamphlet intitulé *Au pays de la Revanche* et que l'on présentait comme l'œuvre typique du chauvinisme allemand. Cependant M. Alfred Fouillée avait pressenti une supercherie et il écrivait dans un de ses derniers ouvrages : « Il ne faut pas s'exagérer la portée de ces menaces qui viennent même peut-être d'un faux Allemand. » C'était vrai. Le faux Allemand était d'ailleurs un de ces hommes sans nationalité précise auxquels il serait peut-être exagéré de demander le genre de patriotisme où s'illustre M. Millevoye. Voici son histoire avec les appréciations du correspondant de l'*Eclair* :

« L'auteur du trop fameux ouvrage : *Au Pays de la Revanche*, mourut à Bellerive, près Genève, le 23 mai 1892 — d'une maladie de poitrine — à l'âge de trente-quatre ans. Il s'appelait, de son vrai nom, Alfred Pernessin, était Français, de naissance du moins. Né à Marseille, en 1858, d'un père genevois et d'une mère anglaise établis commerçants dans cette ville, il reçut de bonne heure une instruction des plus solides qu'il compléta à l'étranger. Il habita successivement la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, séjourna quelques années à Londres où il obtint un emploi à l'agence du Crédit lyonnais. Là, il se lia intimement avec un de ses collègues — son beau-frère plus tard — qui l'amena à Cannes pour faire partie d'une maison de banque nouvellement fondée, à laquelle il versa un cautionnement de 25,000 francs qui lui furent prêtés par un Anglais dont le nom n'est plus présent à ma mémoire.

» Il s'installa à la rue du Cannet (je pourrais indiquer le numéro), dans une chambre meublée et c'est là que, vers la fin de l'année 1885, — il avait alors vingt-sept ans — il écrivit, à l'insu de tous ceux avec qui il était en relations, cet ouvrage empoisonné, bavant le fiel et respirant la haine, qui fit fureur, d'abord au sein de la colonie étrangère en villégiature sur la côte d'azur, peu après en Allemagne et en An-

gleterre, où il avait de nombreuses relations. Je n'insiste pas sur le succès obtenu par ce livre essentiellement démoralisateur. Il fut grand puisqu'on en parle encore aujourd'hui. L'édition en fut confiée à un imprimeur genevois, Soulié ou Soulier, qui flaira une grosse affaire, et un certain Leroyer, habitant Genève également, fut chargé de défendre auprès de l'éditeur les intérêts pécuniaires de l'auteur désireux, pour plusieurs raisons, de rester inconnu. »

L'Etoile *littéraire, artistique, politique* (11 juin). — C'est le premier numéro d'un journal hebdomadaire dirigé par M. Marcel Mouton.

Le Figaro. — *Jupes ou Culottes ?* par Arvède Barine (13 juin). — Sages réflexions à propos d'une anecdote anglaise qui a fait du bruit dans le monde cycliste. Un aubergiste de Dorking refusa de recevoir chez lui une dame habillée d'un « vêtement bifurqué » ; d'où procès et polémiques. Ce qui est amusant, c'est le soin des journalistes de ne nommer les jambes, les culottes, les bas, etc., qu'au moyen des périphrases les plus bêtes. Le terme le plus employé pour dire une culotte est « costume habillant chaque membre séparément ». La plupart des hommes ont pris parti pour l'aubergiste ; la dame est défendue par la Ligue du Costume rationnel. Madame Arvède Barine exprime ainsi son opinion :

« Je m'explique. Personnellement, je n'ai aucune objection au costume des « dames bicyclistes ». Il ne me choque pas, et je le trouve joli quand la femme est bien faite. Mais je soutiens qu'il n'est pas du tout indifférent, pour le type féminin des siècles futurs, que nos filles se rapprochent de l'homme par le vêtement et le genre de vie. L'expérience s'est chargée de démontrer en un tour de main que ce type possède une plasticité remarquable, qui peut être pour son bien ou pour son mal ; cela dépend de la main qui le repétrit, et de l'idée qui guide cette main.

» Une excellente observatrice, d'autant d'acuité que de bon sens, a remarqué qu'il était souvent difficile, dans les collèges mixtes des Etats-Unis, de distinguer les filles des garçons, lorsqu'on ne voyait que les bustes. Ce n'est pas que les garçons se soient féminisés ; c'est que les filles se sont tant soit peu virilisées. Elles font les mêmes études que leurs frères, jouent aux mêmes jeux, se préparent aux mêmes carrières. Il en résulte une adaptation de tout leur être à ces nouvelles conditions d'existence. Ni leur visage ni la silhouette de leur personne ne sont plus tout à fait ce qu'on aurait attendu. Ces jeunes filles sont encore charmantes ; elles doivent cependant servir d'avertissement.

» J'ai eu de mon côté l'occasion de faire la même remarque à Londres, non plus sur des collégiennes, mais sur un audi-

toire de femmes de tout âge, que leurs idées et les circonstances avaient conduites à des existences très courageuses et très honorables, mais très masculines. Coiffées en hommes, vêtues presque en hommes, ayant des teints et des physionomies d'hommes, des poitrines plates et pas de hanches, il était impossible de les distinguer des auditeurs mâles, quand ceux-ci n'avaient point de barbe, selon la mode anglaise du jour. »

Et l'auteur pose, naturellement sans pouvoir la résoudre, cette question : « Le costume masculin peut-il avoir cette influence de déféminiser les femmes ? »

Gil Blas.— *A travers la Ville*, par Maurice Guillemot (17 juin). — Le *Balzac* de Rodin a, on le sait de reste, surexcité la fougueuse médiocrité de plusieurs écrivains innomables qui ont trépigné de joie à cette occasion unique de bafouer le génie. Cette magnifique ébauche peut sans doute ne pas plaire : on peut aussi ne pas bien la comprendre, mais il y a tout de même là un effort violent vers le nouveau, vers l'inconnu de l'art, qui inspire un singulier respect. On ne sait trop si ce bloc est une esquisse puissante ou une ruine grandiose, mais on sent qu'on pourrait le contempler très longtemps comme un arbre ou comme une montagne. A ce propos donc, M. Maurice Guillemot réédite l'admirable lettre de Didot à Lamartine qui lui apportait le manuscrit des *Méditations* :

« J'ai lu vos vers, ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans études ; ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poètes. On ne sait où vous avez pris la langue, les images de cette poésie ; elle ne se classe dans aucun genre défini : c'est dommage, il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés qui dépayseraient le génie français ; lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes : voilà les poètes chéris du public. Ressemblez à quelqu'un, si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise ! Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume, et je vous rendrais un mauvais service en le publiant à mes frais. »

L'étonnant éditeur consentit tout de même à imprimer le volume et il put constater, comme imprimeur, la sottise qu'il avait faite, comme éditeur. Les premières éditions des Méditations portent cette marque singulière : *Au dépôt de la librairie grecque-latine-allemande*, 12, rue de Seine.

Le Matin. — *A Rebours*, par Louis Manini (19 juin). — Vigoureuse réplique aux déclamations aimables de M. Jules Lemaître. M. Manini ne peut croire qu'il suffise de ne pas avoir « étudié » pour devenir à vingt ans un homme actif, énergique et intelligent. A propos de la multiplicité des bac-

calauréats, déjà organisés, il dit : « On a eu beau créer trois ou quatre baccalauréats, ils sont subis aussi mal les uns que les autres. Vous avez été obligés de baisser le niveau des études à l'entrée des carrières. On peut aujourd'hui être admis à l'Ecole polytechnique, à l'Ecole navale, à l'Ecole de Saint-Cyr avec le baccalauréat moderne, c'est-à-dire avec un certificat d'école primaire supérieure hypertrophié de mathématiques. N'ayez crainte : de ce train-là vous ne relèverez pas aisément l'esprit français. Et ni les Anglais ni les Allemands ne nous suivent dans cette voie. Dans les gymnases allemands, on apprend fort bien le latin dans des éditions qui inondent aujourd'hui tout le marché de la librairie. En Angleterre, sauf quelques écoles, fondées par des originaux, qui s'adressent à des familles fort riches et qui veulent ne pas fatiguer leurs enfants, les collèges ont conservé les vieilles méthodes d'enseignement des humanités avec le plein air des exercices du corps, ce qui n'est pas une innovation chez nos voisins. Avec vos nouveaux programmes, au lieu d'avoir des esprits féconds, vous n'aurez que des esprits superficiels fonctionnant à vide. Vous croyez que vous aurez des hommes d'initiative pour nos colonies avec de pareils jeunes gens ? Où voyez-vous les raisons de l'avancer ? Jetez les yeux sur toutes les carrières libérales — et le commerce et l'industrie en sont au premier chef — je suis assuré qu'à Paris vous serez étonnés du nombre d'hommes ayant fait d'excellentes études qui y tiennent le premier rang. »

Le Midi Fédéral. — *La véritable émancipation de la Province*, par Jean Carrère. — Avec éloquence, M. Carrère, qui est un des jeunes hommes les plus aimés et les plus écoutés du Midi, dénonce à son tour nos mœurs centralisatrices; il dit fort justement : « C'est par les mœurs qu'elle doit être combattue. » Il trouve singulier que toute l'attention française se porte sur Paris, sur deux points de Paris, « le Palais-Bourbon, avec ses harangueurs et le Boulevard, avec ses nouvellistes ! »

Le Temps. — *Alexandre Dumas en Sorbonne*, par Paul Souday (17 juin). — M. Hippolyte Parigot vient de soutenir une thèse sur le théâtre d'Alexandre Dumas père, dont il exalte le génie avec un enthousiasme innocent : ce professeur déclare sans rire qu'il n'y a pas eu de dramaturge de cette taille depuis Eschyle et que, comparé à l'auteur de la *Dame de Monsoreau*, Shakespeare est de second ordre. M. Parigot vante en passant le fils du grand homme et donne une analyse confuse de la *Route de Thèbes*, ou la *Troublante*, dont il entendit la lecture. Voici ce morceau, à titre de document :

« Didier, médecin, est un savant et un homme de génie, un homme supérieur (voir *Antony*). Il s'est marié trop tôt à

une brave femme incapable de le comprendre, mais qui lui a donné une bonne fille, Geneviève. Didier a un élève de prédilection, Mathias, matérialiste décidé comme son maître qui ne croit pas à « l'âme », et dont je me rappelle ces mots : « J'ai déjà vu, disait-il à Geneviève, des cerveaux sans pensée, mais jamais de pensée sans cerveau », et dans la même scène de l'acte I^er^ : « Si je te donnais un violent coup de bâton sur le cerveau, que dirait ton âme ? » — « Elle te pardonnerait », répond Geneviève.

» Dans cette famille ainsi composée d'hommes supérieurs et de femmes de cœur simple arrive la Troublante, Miliane, qui y reçoit l'hospitalité avec sa mère. Autrefois riche, le père était mort laissant sa femme et sa fille dans la gêne. Et Miliane a conservé un amer souvenir des leçons de piano, des omnibus avec la correspondance. Elle a vingt-deux ans, l'âge où la femme est « toute-puissante ». Elle répand autour d'elle je ne sais quel charme irrésistible. Elle aime le luxe, elle est à la recherche du bonheur ; elle a des idées à elle, nullement routinieres,et beaucoup plus que le commun des hommes. Elle va à son but par des moyens qui étonnent. C'est la beauté et l'intelligence réunies. *Et c'est la femme.* On voit les ravages que peut faire autour d'elle cette superbe créature de libre esprit. On voit le drame, c'est-à-dire les êtres supérieurs, affranchis des préjugés sur le mariage et autres, aux prises avec des âmes tout unies. Et l'on devine la portée symbolique de la pièce : matérialisme et nature, esprits forts et cœurs croyants, la chair et la foi. Dumas fils avait mis en cette œuvre le meilleur de lui-même, ses idées sur la science, la religion, sur le mariage, la société, la femme, la jeune fille bourgeoise et la société contemporaine. Ce que j'en ai pu entendre était d'une imagination et d'une beauté audacieuses.

» Il va sans dire que la passion, pour mettre ces hautes conceptions en valeur, fait rage. Je me souviens d'une scène, où la Troublante, recherchée par un M. Dominique, qu'elle avait refusé pauvre et qui était devenu riche, et ne voulant pas se « vendre » en mariage (car, disait-elle ou à peu près, lorsqu'une femme se vend, elle ne doit vendre d'elle que ce qu'elle peut reprendre), venait d'essuyer une décharge de revolver dans la rue. Elle disait que le juge d'instruction l'avait interrogée comme une voleuse, et puis lui avait fait des propositions comme à une fille. Puis elle demandait à Mathias du poison. Et le savant médecin, Didier, l'aimait ; et elle offrait à Mathias d'être son camarade dans la vie ; et Geneviève, la douce jeune fille, aimait Mathias... »

R. de Bury.

LES THÉATRES

Comédie-Française. — 10, 29 mai : *Ruy Blas.* — 17, 19 mai : *Le Jeu de l'amour et du hasard.* — 17, 19 mai : *Le Député de Bombignac.* — 18, 23, 27 mai, 1er, 4, 8 juin : *Adrienne Lecouvreur.* — 19 mai (matinée), 13 juin : *La Vie de Bohème.* — 20, 22 mai, 5, 14 juin : *La Martyre.* — 21 mai, 5 juin (matinée), 10 juin : *Denise.* — 22 mai (matinée) : *Catherine.* — 24 mai : *La Cigale chez les fourmis.* — 24 mai, 12 juin (matinée) : *Le Monde où l'on s'ennuie.* — 25 mai : *Le Luthier de Crémone.*

25 mai : Reprise de **Célimare le bien-aimé**, comédie en trois actes, de Labiche et Delacour. — De temps en temps, ceux qui administrent la Comédie-Française découvrent de singuliers fossiles. Aujourd'hui, ils appauvrissent de *Célimare le bien-aimé* le répertoire de notre plus fameux théâtre. Je ne crois pas que personne prenne plaisir au spectacle de ce vaudeville sinistre, où il n'y a ni fantaisie ni observation, et d'où le style est aussi absent que l'esprit. Il est même impossible de soutenir sérieusement que *Célimare le bien-aimé* soit une pièce bien faite. La composition en est rudimentaire. Un interminable monologue, dont la froideur glacerait la verve de l'acteur le plus exubérant, sert d'exposition ; et un dénouement quelconque, et que rien ne peut justifier, termine la comédie, quand les auteurs trouvent qu'elle a assez duré : on ne saura jamais pourquoi ils ne l'ont pas allongée du double ou diminuée de la moitié. Des acteurs consciencieux, MM. de Féraudy, Coquelin cadet, Berr, Leloir essayent, vainement, d'animer cette pièce cadavéreuse.

26, 28, 30, 31 mai, 3, 7, 9, 11, 15 juin : *Célimare le bien-aimé.* — 26, 28, 31 mai : *Le Village.* — 29 mai (matinée) : *Bajazet.* — 29 mai : (matinée) : *Le Testament de César Girodot.* — 30 mai (matinée) : *Le Mariage forcé.* — 30 mai (matinée) : *Mlle de la Seiglière.* — 30 mai : *Dépit amoureux.* — 30 mai, 7, 9, 11 juin, 12 juin (matinée), 15 juin : *La Grève des forgerons.* — 2 juin : *La Joie fait peur.* — 2 juin : *Le Gendre de M. Poirier.* — 3 juin : *Gringoire.* — 6 juin : *Cinna.* — 6 juin : *Psyché* (troisième acte). — 6 juin : Première représentation du **dernier Madrigal**, à-propos en un acte, en vers, de M. Louis Marsolleau. — 7, 9, 15 juin : *Le dernier Madrigal.* — 11 juin : *Les Précieuses ridicules.* — 12 juin : *La Fille de Roland.*

Odéon. — 16, 23 mai : *La petite Ville.* — 16, 23 mai : *La Coupe enchantée.* — 16 mai : *Le Saut de Leucade.* — 17-22 mai, 24 mai-1er juin, 5, 9, 12, 14 juin : *Celle qu'il faut aimer.* — 17-22 mai, 24 mai-1er juin, 5, 9, 12, 14 juin : *La Grand'mère.* — 17-22 mai, 24 mai-1er juin, 5, 9, 12, 14 juin : *Mon Enfant.* —

2 juin (matinée), 3, 7, 15 juin : Les *Faust* (conférence de M. Francisque Sarcey ; fragments, de Marlowe, Gœthe, Lenau, Michel Carré, M. d'Ennery ; *la Damnation de Faust*, de Berlioz, dirigée par M. Colonne).

2 juin : Reprise du **Chien de garde**, drame en cinq actes, de M. Jean Richepin. — Ecrire ce drame est l'erreur la plus grave qu'ait commise M. Richepin, et il est inexplicable qu'on ait songé à reprendre le *Chien de garde*. Cette reprise inutile où M. Decori, dans le rôle de Férou, n'a pas fait oublier Taillade à ceux qui, jadis, l'y admirèrent, a permis, du moins, à Mlle Laparcerie de prouver ses très grandes qualités : elle a su émouvoir et charmer, et elle a joué en vraie tragédienne les deux derniers actes de la pièce.

4 juin, 5 juin (matinée), 8, 10, 11 juin, 12 juin (matinée) : *Le Chien de garde*. — 6, 13 juin : *Le Cid*. — 6, 13 juin : *Les trois Gascons*. — 6 juin : Première représentation de **Bérénice et Corneille**, à propos en vers de M. Tancrède Martel. — 13 juin : *Bérénice et Corneille*.

Vaudeville. — 16 mai-15 juin : *Zaza*.

Gymnase. — 16-31 mai : *L'Aînée*. — 1er-10 juin : Relâche. — 11 juin : Première représentation de **Pour l'honneur**, comédie en trois actes, de M. Alexandre de Blaskovitch (MM. Lérand, Grand ; Mmes Samary, Dauphin, Suzanne Desprès). — 12-15 juin : *Pour l'honneur*.

Renaissance. — 16-18, 31 mai, 1er-7 juin : *La Dame aux camélias*. — 19 mai : Reprise de **la Samaritaine**, évangile en trois tableaux, en vers, de M. Edmond Rostand (Mme Sarah Bernhardt). — 20-30 mai : *La Samaritaine*. — 8 juin : Clôture.

Théatre Antoine. — 16, 27 mai, 30 mai (matinée), 1er, 3, 10, 12, 14 juin : *Les Amis*. — 16, 27 mai, 30 mai (matinée), 1er juin, 5 juin (matinée), 7, 10, 12, 14 juin : *Julien n'est pas un ingrat*. — 16, 27 mai, 30 mai (matinée), 1er juin, 5 juin (matinée), 7 juin : *L'Epidémie*. — 16-25, 27-31 mai, 1er juin : *Un beau soir*. — 17-25, 28-31 mai, 2, 4-6, 8, 11, 13, 15 juin : *Les Tisserands*. — 26 mai : Relâche. — 29 mai (matinée) : *Les Revenants*. — 29 mai (matinée), 5 juin (matinée) : *Blanchette*. — 2, 4-6, 8, 11, 13, 15 juin : *Mariage d'argent*. — 3 juin : *Le petit Lord*. — 3, 10, 12, 14 juin : *Hors les lois*. — 7 juin : *L'Ecole des veufs*.

9 juin : Reprise d'**Herakléa**, drame en trois actes, en vers, de M. Auguste Villeroy. — M. Antoine a eu l'heureuse idée d'augmenter son répertoire de ce drame intéressant, qui fut, il y a deux ans, joué à l'Œuvre avec un succès mérité. Comme

à la création, M. de Max tient superbement le rôle de l'Empereur Héklésias. Auprès de lui se distinguent Mlle Mellot et MM. Daltour et Desfontaines.

9 juin : Première représentation du **Retour de l'Aigle,** épisode historique en un acte, de M. Georges de Labruyère. — Cette pièce, simple et brève, est dans la manière qu'inaugura M. Hennique quand il écrivit la *Mort du Duc d'Enghien*. Ney est le héros, presque l'unique personnage, du drame : le gouvernement de la Restauration l'a chargé d'arrêter la marche vers Paris de Napoléon, débarqué au golfe Jouan. Le maréchal s'est rallié aux Bourbons, il a juré de leur être fidèle : et pourtant il est, pour ainsi dire, honteux de combattre l'ancien maître, celui à qui il doit tout. Une entrevue avec son père, qui lui rappelle toute la gloire impériale, et la lecture d'un message de Napoléon décident Ney : et, au lieu de défendre le Roi Louis XVIII, il aidera l'Empereur à reconquérir le trône. M. de Labruyère a évité les épisodes inutiles et les déclamations vaines. Il va même jusqu'à exagérer la sobriété : c'est ainsi que la scène entre le maréchal et son père, qui est la scène capitale du drame, est, vraiment, un peu trop sommaire. Mais le personnage de Ney est assez heureusement traité, et aussi les personnages, secondaires d'ailleurs, de Lecourbe, de Bourmont, et de l'aide de camp Vavasseur. *Le Retour de l'Aigle* a été très bien joué par MM. Antoine, Daltour, Gémier, et Arquillière.

10 juin, 12 juin (matinée), 12, 14 juin : *Le Retour de l'Aigle*. — 12 juin (matinée) : *Héraklea*.

Palais-Royal. — 16-27 mai : *Le Boulet*. — 28 mai-15 juin : *La Culotte*.

Variétés. — 16-31 mai : *Le Nouveau Jeu*. — 2 juin : Relâche. — 3 juin : Première représentation du **Tour du Bois**, fantaisie en deux actes, de MM. Oudot et de Gorsse, musique de M. Gaston Serpette (MM. Baron, Cooper, Guy, Petit ; Mmes Germaine Gallois, Gilberte, Lavallière). — 3 juin : Reprise d'**Un Chapeau de paille d'Italie**, comédie-vaudeville en cinq actes, de Marc Michel et Labiche (MM. Baron, Guy, Barral, Petit ; Mmes Gilberte, Derval). — 4-15 juin : *Le Tour du Bois*. — 4-15 juin : *Un Chapeau de paille d'Italie*.

Nouveautés. — 16 mai-15 juin : *Le Contrôleur des wagons-lits*.

Athénée. — 16-31 mai : *L'Amour mouillé*. — 1er juin : Clôture.

Gaité. — 16 mai-15 juin : *Le Maréchal Chaudron*.

Bouffes. — 10-31 mai : *La Dame de Trèfle*. — 1er juin : Clôture.

Folies-Dramatiques. — 16-30 mai : *La Fauvette du Temple*. 31 mai-2 juin : Relâche. — 3 juin : Reprise du **Papa de Francine**, opérette-vaudeville en quatre actes, de MM. V. de Cottens et P. Gavault, musique de M. Louis Varney (MM. Pougaud, Vavasseur ; Mmes P. Filliaux, B. Legrand). — 4-15 juin : *Le Papa de Francine*.

Cluny. — 16 mai-15 juin : *Ma Belle-mère*.

Déjazet. — 16-30 mai : *Bébé*. — 31 mai : Première représentation des **Girouettes**, comédie-bouffe en trois actes, de MM. J. Lecocq et G. Mathieu (MM. Paul Jorge, Wagmann ; Mmes B. Quérette, Delagny). — 1er-15 juin : *Les Girouettes*. — 15 juin : Clôture)

Porte-Saint-Martin. — 16 mai-15 juin : *Cyrano de Bergerac*.

Ambigu. — 16 mai-1er juin : *Fualdès*. — 2-15 juin : *La Joueuse d'orgue*.

Théatre de la République. — 16-27 mai : *Kean ou Désordre et Génie*. — 28 mai : Reprise du **Roi de Rome**, pièce historique en cinq actes et huit tableaux, de Charles Desnoyers et Léon Beauvallet (MM. Vauthier, Scipion ; Mmes Cogé, Reyne). — 29 mai-15 juin : le *Roi de Rome*.

Œuvre. — 18 mai : Première représentation de **Morituri**, pièce en trois actes, de M. Saint-Just. — M. Saint-Just doit être hautement loué : il a fait un drame simple et puissant, alors qu'il pouvait ne faire qu'une pièce à scandale, car, bien que l'action en soit mise à l'époque révolutionnaire, la pièce est pleine d'allusions à un double procès qui nous passionne tous. M. Saint-Just a su montrer l'horreur et l'ineptie de la brutalité militaire, et combien ceux qui traînent un sabre dédaignent la plus élémentaire justice. Il n'y a guère que des faits dans la pièce de M. Saint-Just, et, quand ses personnages dissertent, c'est en termes brefs et nets. Et pourtant, rien qu'à l'entendre se refuser à la moindre discussion de ses actes, l'on se prend de haine pour le commandant Verrat, qui est un soldat brave et victorieux, et qui, malgré la bassesse de son intelligence, est moins vil encore que les guerriers étranges dont toute la bravoure et toute la victoire est d'avoir paradé dans des antichambres et des églises. D'ailleurs, M. Saint-Just n'eût-il pas, dans *Morituri*, soutenu des idées hautes et chères, que son drame n'en eût pas moins mérité d'être applaudi, car il est rapide et sobre, et, dans l'ensemble, fort bien conduit. L'interprétation en a été suffi-

sante : M. Damoye, entre autres, a été,dans le rôle de Verrat, aussi grandiloquent qu'il convenait.

Escholiers. — 20 mai : Première représentation de la **Confidente**, pièce en trois actes, de M. André Picard.—Il y a bien des inexpériences dans la pièce de M. André Picard. L'exposition en est lente, diffuse et peu claire, et l'action, une fois engagée, est surchargée d'épisodes inutiles. Et pourtant, il y a longtemps que nous n'avions vu, au théâtre, d'aussi intéressant début : car M. André Picard a su trouver une donnée de pièce des plus curieuses, et développer, avec une singulière intelligence, le caractère de son héroïne. Marthe Auxelles, femme sensible aux chagrins des autres, qui s'est donnée, toute, à la charité, et qui est la confidente et la consolatrice des douleurs intimes, Marthe Auxelles pourra-t-elle vivre en amoureuse ? Elle aime sincèrement Pierre Guisarde, et c'est, semble-t-il, sans arrière-pensée, qu'elle se donne à lui. Mais Pierre soupçonne Marthe de n'être devenue sa maîtresse que par pitié, et il garde des inquiétudes et des craintes qui l'empêchent d'être heureux. Marthe, d'ailleurs, a beau faire, elle ne peut pas oublier toute sa vie ancienne, et, malgré la violence et la sincérité de son amour pour Pierre, elle ne peut pas n'être qu'une amoureuse. Elle reste, toujours, un peu la femme de charité qu'elle fut trop longtemps, et il suffit à Pierre de revoir, un instant, une amie d'enfance, Jeanne Forest, pour qu'il abandonne la désolée Marthe. Il y a, au dernier acte, une scène intéressante, la meilleure, peut-être, de la pièce, entre Marthe et Jeanne. Par une ironie cruelle, Marthe devient la confidente de Jeanne ; elle sent que Pierre ne l'a, sans doute, jamais aimée, elle sent aussi qu'elle ne saura jamais se faire vraiment aimer, et, après un instant de révolte, la pitié, si coutumière, l'emportant encore en elle sur tous les autres sentiments, elle se dévoue et renonce à son amant. La charité, en Marthe, a tué la possibilité de l'amour.

Je crois qu'on peut fort bien augurer de l'avenir de M. André Picard, et je ne serai pas étonné si, d'ici peu, il nous donne des pièces excellentes, et qui seront d'un délicat psychologue.

La Confidente a été très bien jouée par Mlle Jane Rabuteau et par M. Burguet ; dans le rôle principal, Mme Archaimbaud, pleine, d'ailleurs, de bonne volonté, a manqué un peu de finesse.

Représentations italiennes de M. Ermete Novelli. — 8 juin : Première représentation de **Papa Lebonnard**, commedia in quattro atti, di Jean Aicard. — 10 juin : *Papa Lebonnard*.

— 14 juin : Première représentation de la **Morte civile**, dramma in quattro atti, di Paolo Giacometti.

A.-Ferdinand Herold.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Il fait tant d'orage cette après-midi que je n'ai aucune « personnalité »... c'est pas la peine que j'essaye — et puis je suis à la Taverne du Panthéon « où l'École de Toulouse fait un bruit ! » — (« Ah ! ils n'ont pas besoin de faire des « Manifestes », ceux-là !»)... (1)—il n'y a pas moyen d'avoir de la « personnalité », vraiment pas moyen — et puis nous nous sommes perdus à Passy cette nuit... nous avons pris la rue Cortambert dans le mauvais sens... alors nous ne nous sommes pas couchés, et ça n'est plus de mon âge...

Tout ça c'est pour vous expliquer que je vais tranquillement faire mon article avec le dernier numéro du *Courrier francais*... et une paire de ciseaux. Comme dans la grande Presse, quoi !...

Je commence :

Cirque Molier : ... *Disons-le bien vite, ça manquait de femmes*... Grande représentation de Bienfaisance du samedi 11 juin, sous le Patronage de Madame la Duchesse d'Uzès, douairière... *Poule à l'Épée*... Entr'acte. *Entrée à Cheval sur* Patriote... *Double haute école sur* Sapho *et* Zoé, *Meharis montés... etc... etc... etc...* Entr'acte...

La Bodinière : ... *Notre collaborateur et ami le poète Hugues Delorme... fort spirituellement... trame tenue et délicate... Quant à M. Paul Franck, il eut, à son ordinaire, des élégances d'attitudes fort remarquées dans le rôle de Léandre...*

Edmond Teulet : ... *naquit en 1755 au château de Florian (Gard) ... naquit à Paris le 23 février 1862... Chat-Noir... Grillon... Salle des Capucines... Divan japonais... Moulin Rouge... Gaîté Montparnasse... Concert Parisien... Ba-ta-clan... Eden-Concert... Coucou... Quat'-z-Arts... Conservatoire de Montmartre... Le Carillon...* — (Mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ai chaud !...) — *A quoi bon citer : Les Yeux, L'Amour à Séville, La Chanson du Poète, La Chanson de Pierrot, Le Mendiant rose, Le Printemps rose, A Juliette, Ma Musette, La Meunière du Joli Moulin*... (ne les citons donc pas).

Après ça il y a des *Réflexions Rosses* : —« Paul et Virginie *fait plus de mal à la jeunesse que les écrits les plus obscènes.* » ... ça, c'est en effet rudement rosse — pour les Naturistes.

(1) Paul-Louis Garnier : Œuvres inédites.

Et puis, voilà — et mon article n'est pas encore assez long... c'est embêtant...

Je vais découper des réclames dans le *Journal* :

« *Ce délicieux éden, qui a nom* le **Jardin de Paris**, *est trop petit pour contenir mondains et mondaines qui s'y donnent rendez-vous chaque soir.* »

« *Ce ballet,* La Bulle d'Amour, *qui vaut à* **Marigny-Théâtre** *de faire salle comble tous les soirs, est bien la féerie la plus poétique que directeur ait jamais montée.* »

« *M. Charles Léger, directeur du* **Théâtre des Poètes**, est *cet été directeur artistique du* **Casino de Bagnères de Bigorre.** »

« *Que deviendrait Paris sans* **Marigny-Théâtre** ? »

« *Que deviendrait Paris sans* **Marigny-Théâtre** ? ... »

§

Il m'est absolument impossible de consacrer plusieurs pages tous les mois à trouver du génie à M. Tristan Bernard, ça cesserait de paraître sincère, aussi me permettra-t-on de déclarer ce mois-ci que dans *Silvérie* ou *Les Fonds hollandais* (en collaboration avec M. Alphonse Allais) la pauvreté de l'invention le dispute à l'indigence de la forme, et la pénurie de l'enseignement moral à la misère de la composition. Il est à regretter que des œuvres aussi méprisables et répugnantes soient confiées à des acteurs de la valeur de M. Garbagni et de Mlle Barklay.

§

(Quant à la mode de faire écrire au sucre filé « *Zola* » sur... (voir le numéro du mois dernier)... elle se maintient, je vous remercie. C'est à la foire de Neuilly qu'on peut la constater en ce moment.)

JEAN DE TINAN.

MUSIQUE

Académie nationale de musique : *La Cloche du Rhin,* drame lyrique en trois actes, de MM. Georges Montorgueil et P. B. Gheusi, musique de M. Samuel Rousseau. — Opéra-Comique : *La Vie de Bohème,* drame lyrique de MM. Giocosa et Illinois, musique de M. G. Puccini. — L'Ouvreuse du Cirque d'Eté : *Accords perdus,* Simonis Empis.

« Comme livret, nous dit M. Samuel Rousseau dans la *Revue internationale de musique*, je désirais une fable pathétique et élevée, mais, condition absolue, profondément

humaine, où l'intérêt naquît du choc des passions plutôt que de la fréquence des événements; peu de personnages; dans une action claire un heureux mélange de violence, de charme, de tendresse et de poésie, et, si possible, brochant sur le tout, une pointe de mystère et de fantastique... MM. Georges Montorgueil et P. B. Gheusi m'apportèrent **la Cloche du Rhin**, j'étais servi à souhait. »

Quelle est donc cette « fable pathétique et élevée », qui comble d'une manière si absolue les désirs du musicien?

Au v^e^ siècle, en un burg au bord du Rhin, des guerriers barbares ont amené une chrétienne, Hervine, arrachée à un cloître voisin. Pour l'offrir en holocauste à ses dieux, leur chef Hatto brandit déjà son glaive, mais son fils Konrad, ému d'amour par la beauté de la jeune vierge, arrête le bras paternel et brave la rage fanatique de Liba, prêtresse du sanguinaire Odin.

Il tombe aux pieds de sa captive, la suppliant d'être « le parfum dont s'embaumera sa vie » et « la source où s'étanchera la soif dont sa lèvre est brûlée ».

Mais, affermie dans sa résistance par les cantiques de ses compagnes dont l'écho parvient jusqu'au burg, la vierge consacrée au Seigneur reste fidèle à ses vœux. Il la menace alors..... au moins châtiera-t-il ces orgueilleux chrétiens dont Liba lui annonce l'approche, et qui l'osent sommer de rendre la liberté à sa prisonnière..... la cloche de leur couvent maudit, il l'engloutira dans les eaux..... En ces temps reculés, où les choses militaires n'étaient pas perfectionnées ainsi qu'aujourd'hui, les armées se trouvaient et s'abordaient sans difficulté. A peine Konrad s'est-il éloigné que le combat commence. Liba, debout, près du Rhin, en décrit les phases. Cependant, pour assurer la victoire, un sacrifice est nécessaire : Hervine, sans défense, est saisie et précipitée dans le fleuve — et Konrad triomphant revient parmi les acclamations. Mais celle qu'il aime n'est plus. Pour trouver les chemins qui mènent vers elle, il dépose le glaive et la couronne, il renie ses dieux, et, répétant son nom adoré, il erre dans les mystérieuses forêts qui bordent les rives du Rhin. C'est là que le découvrent ses anciens guerriers qui, traqués par les chrétiens aujourd'hui vainqueurs, et guidés par Liba, s'apprêtent à accomplir dans les ténèbres leurs rites sanguinaires. Tel Polyeucte, Konrad dévaste l'autel et brise les vases sacrés; transportés de fureur contre le sacrilège, tous se précipitent sur lui et il devient la victime du sacrifice préparé. Tandis que, image du paganisme barbare agonisant, Liba et les guerriers s'enfoncent et disparaissent dans l'ombre, blessé à mort, respirant à peine, il implore Hervine. Sous la clarté de la lune, celle-ci apparaît; surgissant du fleuve, elle

marche sur les eaux, elle s'approche, et, prenant la main de son amant purifié par le martyre, elle l'entraîne « vers la blanche clarté, vers les cieux éclatants », tandis que doucement tinte la cloche engloutie.

Cette cloche fournit à l'œuvre un titre sonore sans cependant y jouer un rôle prépondérant. Le personnage pour lequel ses tintements annonciateurs de la mort prochaine se font le plus tragiques, Hatto, n'est que purement épisodique et, quoique remplissant à lui seul tout le premier acte, n'a aucune importance dans l'action. Un autre chef, Hermann, dont le fanatisme païen fait double emploi avec celui de Liba, passe aussi inaperçu, parce qu'inutile, bien qu'il chante presque constamment. Faut-il avouer que la chrétienne (vêtue comme Notre-Dame de Lourdes) est, elle aussi, dessinée d'un trait bien pâle. Dans cette lutte entre le christianisme et le paganisme que le musicien a voulu symboliser par une facile opposition de thèmes, ne devrait-elle pas être au premier rang? Il est vrai que, de cette lutte, il n'est pour ainsi dire pas trace dans le drame qui, modéré, s'interdit les hautes ambitions. Ceux qui sont épris de généralisation peuvent regretter que tout, en somme, y demeure individuel : nous voyons des païens vaincus, non le paganisme; et si Konrad abjure sa religion, c'est afin de se rapprocher de la jeune vierge Hervine qu'il aime; il agit à la manière des Juives qui se convertissent pour se marier.

Ajoutons cependant que le dénouement, plein de poésie, nous laisse sous exquise impression.

Quant à la musique, elle témoigne du désir avoué de « satisfaire à la fois l'oreille du public et le cerveau des musiciens » (distinction qui pourrait faire supposer que les musiciens n'ont pas d'oreilles, et que le public n'a pas de cerveau); M. Samuel Rousseau est persuadé que « dans le bon vieux morceau seul on retrouvera la forme et le rythme » (qui donc les a égarés ?). Il estime que le *leitmotiv* oblige à « écourter la phrase », impose « un immense récitatif sans forme ni repos », et ne permet qu'une « mosaïque papillottante, faite d'infinis fragments harmoniques ou mélodiques soigneusement raboutés, en somme, de la miniature pour des gens qui exigent de la fresque ». Affirmations téméraires que quelques exemples réduiraient facilement à néant. Ajoutons que, pour lui, « le *leitmotiv* est cependant un puissant et indispensable facteur d'unité; mais discret et souple il doit être dissimulé dans la trame des *morceaux*, et en former les *dessous* ». Conséquent avec ses idées, M. Samuel Rousseau a donc divisé son œuvre en compartiments distincts, et il a écrit : la légende de la Cloche (écoutée selon l'usage par le chœur sagement rangé en demi-cercle, avec intervention de

ce chœur à la cadence finale), des prières variées, une marche triomphale, des ensembles arbitraires, et, en des pages de contours très arrêtés, il nous a présenté des foules chantant à l'unisson et en octaves, perpétuellement comme un seul homme.

Selon ses propres déclarations, il a voulu conserver la forme ancienne, tout en « utilisant les innovations acquises ». Au public, qui apprécie seulement ce qui est extérieur, il a rendu les morceaux qu'il lui croit chers — aux musiciens il a réservé les *dessous*, où il a relégué le *leitmotiv*, devenu non plus moyen dramatique, mais simple artifice musical.

Ces sortes de compromis, d'ouvrages « juste-milieu » qui veulent se nourrir à tous les systèmes, en se gardant de dangereuses hardiesses, sont trop éloignés de l'idéal d'art que nous aimons pour qu'il ne nous soit pas permis de le déclarer en toute franchise.

Est-ce à dire que nous ne reconnaissions pas cependant les qualités musicales dont ne pouvait manquer de témoigner le sérieux artiste qu'est M. Samuel Rousseau ? Non, certes, et il serait injuste de ne pas signaler certains passages du rôle d'Hervine, et la première partie de son duo avec Konrad au second acte qui sont empreints d'un charme si délicat, ainsi que la scène finale où l'auteur a, dans un ingénieux canon, en quelque sorte apposé sa signature d'élève de Franck ; le récit de la bataille se fait sur un très heureux développement rythmique, l'intervention de la cloche du Moustier ramène de loin en loin de curieuses harmonies, et c'est avec une sombre grandeur que la prêtresse des dieux anciens rentre dans l'éternelle nuit. Ces mérites spéciaux et ceux des interprètes : Mme Héglon, superbe dans la robe rouge et noire de Liba et d'accent parfois si tragique, la poétique Mlle Ackté à la voix si pure, M. Vaguet, dont le talent consciencieux grandit chaque jour, MM Noté et Bartet qui tirent un excellent parti de rôles assez ingrats, les décors de M. Amable et les costumes de M. Bianchini assureront-ils un durable succès à cette œuvre qui, nous le craignons, n'excitera ni enthousiasme, ni colère ? C'est, en somme, un opéra centre-gauche. Qui pourrait, aujourd'hui 9 juin, au lendemain de la première, qui a été plus que favorablement accueillie, dire à coup sûr si l'avenir est réservé aux centres..... politiques ou musicaux?

§

La Vie de Bohême, de MM. Giocosa, Illinois et du maëstro Puccini, qui vient d'être représentée à l'Opéra-Comique avec un brillant succès, n'est pas un de ces ouvrages pro-

fonds et complexes qui nécessitent de subtiles analyses. Drame et musique y sont également superficiels. L'épisode sentimental, le roman de Mimi et de Rodolphe qui en est le vrai sujet, remplit à peine trois scènes, et le reste, cadre disproportionné à cette miniature, consiste exclusivement en une succession de tableaux mouvementés, sortes de pantomimes où disparaît l'action et auxquelles la musique demeure étrangère. Pour la plus grande partie de l'œuvre, l'intérêt réside dans le décor et la figuration, et le véritable auteur, le véritable triomphateur du second acte et de la moitié du troisième, c'est le metteur en scène extraordinairement habile qu'est M. A. Carré.

Tout le monde a lu le roman de Mürger d'où est tiré ce drame ; les héros en sont si populaires que les librettistes n'ont voulu se passer d'aucun d'eux, et, dès le lever du rideau, ils nous présentent Schaunard, Colline et Marcel, puis M. Benoit, Le Propriétaire, cette incarnation non encore démodée, assure-t-on, de l'Infame capital. Ces personnages nous sont montrés constamment, quoique purement épisodiques, car, de même que la foule qui s'esbat dans la rue, la nuit du réveillon, de même que les bourgeois, les grisettes, le juif marchand de bric à brac, les garçons de cafés aux chemises ornées de jabot, le tambour-major, les soldats, les sapeurs, les bonnes et les enfants du second acte, de même que le prêtre qui conduit ses écoliers, les balayeurs de Gentilly, le pauvre transi de froid, les douaniers, le facteur, l'éteigneur de quinquets, le chien du régiment et l'âne de la maraîchère du troisième : Schaunard, Colline, Marcel et aussi Musette ne sont là que pour justifier le titre choisi, et mettre du bruit et du mouvement autour des amoureux. Ceux-ci se rencontrent à la fin du premier acte. Rodolphe, dans sa mansarde, travaille au coin de son... froid, car il n'a « plus de feu ». A Mimi, dont la « chandelle est morte » il ouvre sa « porte » ; le reste se devine. Les jeunes gens trouvent la bande joyeuse des Bohèmes, ainsi que Musette — une camarade devenue grande dame momentanée — au café Momus, tandis que « la folie agite ses grelots ». Puis Mimi, abandonnée pendant l'entracte, attend son amant, sous la neige qui tombe, près d'un autre café, à la barrière. C'est là que, pauvre poitrinaire en plein vent, elle tousse pour la première fois. Elle revient à la mansarde des artistes, et les mains dans un manchon (emprunté à Francine, sa voisine de chapitre), elle meurt en chantant, comme la Traviata, comme toutes nos phtisiques de roman qui vont en Italie consulter des musiciens.

Celui auquel elle s'est adressée, M. Puccini, a certainement été touché par sa jeunesse et par son charme ingénu ;

il l'a traitée avec amour. Les meilleures pages de sa partition se rapportent à elle : la scène dernière du premier acte, où les deux amoureux « échangent leurs serments », et aussi le dénouement, la mort de Mimi qui passe doucement, dans un petit souffle. Pour le reste, il s'est trop souvent laissé aller à cette exubérance quelconque, à ces oppositions de couleurs criardes, à cet impressionnisme parfois grossier que certains confondent avec la peinture de la vie. Il possède, cela est indéniable, le sens du mouvement, mais cette bousculade perpétuelle des personnages, des thèmes, des tonalités et des instruments où ils se complaît finit par lasser ; on souhaiterait qu'il s'arrêtât, et fît à la musique une place fût-elle restreinte. Bizet, dans la scène des Arènes, de *Carmen*, d'Indy dans la Fête du *Chant de la Cloche*, Wagner dans le finale du second acte des *Maîtres Chanteurs* ont prouvé que la construction musicale, la conception d'un grand tableau symphonique n'était pas incompatible avec l'animation d'une foule chorale. Avec M. Puccini, l'apport de la musique à l'agitation générale n'est que de bruit et de rythme, et l'effet *réel* est obtenu simplement par des tambours et des clairons entendus d'abord de loin, puis se rapprochant peu à peu pour s'éloigner de nouveau.

Cependant, M. Puccini ne renie pas le chant, le *bel canto* ; il est Italien, il veut l'être, et veut surtout qu'on le sache bien. Aussi, quoiqu'il connaisse ce qui se passe au delà des Alpes et en ait fait son profit, quoiqu'il ait réprouvé les trilles, vocalises et points d'orgue, qu'il fasse risette au leitmotiv et ait affranchi son harmonie (1), il n'hésite pas parfois devant ces cantilènes intempestives et devant les ensembles vocaux traditionnels, comme dans le *quatuor* du troisième acte où Mimi, Musette, Rodolphe et Marcel, quoique de sentiments très dissemblables, s'efforcent à l'unisson vers les notes suraiguës.

Mais n'y a-t-il pas quelque injustice à juger avec notre manière particulière de sentir cet art spécial qui dérive d'un tempérament si différent du nôtre, cet art auquel le climat ensoleillé du midi qui fait la vie facile et tout en dehors, qui excuse la crudité des couleurs et entraîne aux gestes excessifs, apporte lui aussi son influence. En outre, les accents des mots italiens sur lesquels M. Puccini a modelé sa musique ne légitimeraient-ils pas bien souvent pour nous certaines extériorisations qui, avec les mots français, si malencontreusement prosodiés, nous semblent inexplicables ?

Quoi qu'il en soit, le public a chaleureusement accueilli

(1) Pour le bien prouver, M. Puccini s'amuse, un peu puérilement, à faire le contraire des règles, écrivant sans aucune raison apparente, de pénibles et obstinées successions de *quintes*:

cet ouvrage. Il n'a pas ménagé ses applaudissements à Mlle Guiraudon qui joue et chante en artiste de premier ordre, à M. Maréchal qui fait entendre une voix de ténor au timbre exquis, à MM. Fugère, Bouvet et Isnardon qui peignent, chantent, font de l'escrime, boivent et dansent avec une inaltérable gaîté ; il a aussi acclamé l'auteur, et M. Carré qui fort ingénieusement a donné à *Fervaal* des lendemains d'une si piquante opposition.

Ce succès s'explique de lui-même. A entendre la *Vie de Bohême* on ne se fatigue pas ; c'est bien la partition destinée à ceux pour qui la musique ne peut être qu'un art d'agrément, qu'un simple délassement. Ce n'est pas là un de ces ouvrages hautement artistiques, qui imposent les fécondes réflexions, et dont il est dit qu'ils font penser... Le spectacle est varié ; aux bouffonneries succèdent avec symétrie les scènes sentimentales dont certaines sont empreintes d'un charme touchant et vraiment particulier. Après avoir ri, on peut aussi pleurer.

La *Vie de Bohême* s'adresse donc à des spectateurs trop nombreux pour n'en pas attirer un grand nombre, pendant longtemps.

§

Depuis que la musique est à la mode, il n'est pas de milieu « bien parisien » qui n'ait aujourd'hui son musicien et ses virtuoses, à l'exclusion de tous autres, car les chapelles artistico-mondaines sont plus fermées encore que les chapelles musicales elles-mêmes. Cependant il y a un privilégié qui se glisse partout, dans tous les cercles, dans toutes les écoles, dans toutes les coteries, dans tous les salons : c'est l'Ouvreuse du Cirque d'Été. Dût-on trouver un farouche éreintement du pianiste, du violoniste, du chanteur ou du compositeur favori, — voire de soi-même, — chacun, le lundi matin, s'empresse de lire la lettre de l'Ouvreuse. A elle on pardonne tout : elle écoute aux portes, on lui passe ses indiscrétions ; elle est familière, elle est méchante, elle tutoie l'un, morigène l'autre, mais comme toujours elle a fait rire, toujours on est désarmé. C'est qu'elle a inventé un mode de critique nouvelle : la critique amusante, où il n'est pas besoin d'être du métier pour trouver du plaisir. C'est ainsi que, grâce à sa verve intarissable, elle est parvenue à pénétrer même auprès de ceux qui ne s'intéressent pas « pour » la musique comme disent les Allemands, et c'est ainsi qu'elle a plus fait pour répandre la connaissance et le goût de l'art dont elle est fervente et passionnée que tant de lourds et pédants musicographes. Car, soigneusement dissi-

mulée sous une plaisanterie ou un calembour inattendu, toujours se glisse dans ses articles quelque haute vérité artistique, et, à travers les à-peu-près et les coq-à-l'âne imprévus, transperce, communicative, l'émotion qu'a fait naître en elle les vrais chefs-d'œuvres.

Willy (c'est l'ouvreuse sans bonnet rose — l'ouvreuse en bord plat) est un sensitif en effet, et son impressionnisme excessif n'est pas de ceux qui se dissimulent. Mais par un don spécial, avec Villon, Willy peut dire :

Je ris en pleurs,

ou l'Ouvreuse avec Homère (n'oublions pas que son hellénisme a stupéfait M. Jules Lemaître) :

δακρυοὲν γελασασα.

Orné d'une très spirituelle couverture de José Engel, un nouveau volume d'elle vient de paraître : *Accords perdus*, digne frère de *Bains de son*, *Entre deux airs* et de la *Mouche des croches*.

Ceux qui aiment les termes techniques en trouveront un petit nombre, car Willy en est avare, estimant qu'il les faut abandonner aux croque-notes de profession; mais ils pourront constater avec stupéfaction (le cas n'est pas commun en en effet) que ces termes sont toujours employés avec discernement et précision. Ceux que passionne la musique de Beethoven, Wagner, Franck, Fauré, Chausson, Debussy, d'Indy..... se réjouiront de la voir si bien comprise et louée avec tant de chaleur; ceux qui réprouvent la musique de M. X., de M. Z., de M. *** (compositeurs si nombreux qu'il est inutile d'en tenter le dénombrement) exulteront aux épithètes cocasses dont malignement il les blasonne, parfois, il faut l'avouer, non sans injustice. De même que tous ceux dont les convictions sont ardentes, Willy est, en effet, de parti pris. Cependant s'il ne se résigne que difficilement à obéir à sa conscience lorsque celle-ci lui ordonne d'oublier, momentanément, certaines antipathies, il est plus souple à son appel lorsqu'elle lui enjoint d'adresser une semonce à un musicien pour lequel il se montre en général indulgent. De ce dernier cas, je pourrais facilement citer quelques exemples..... même personnels; et les voisins, à l'Opéra-Comique, de ce fervent, d'Indyste, ont pu le voir se hérisser (ceux qui le connaissent savent que c'est là simple manière de parler), lorsque, à l'orchestre, pendant le second acte de *Fervaal*, passèrent les fantastiques gammes procédant par tons entiers auxquelles ses oreilles ne se sont pu encore accoutumer.

C'est, nul ne le conteste, son droit absolu, mais ce droit l'ouvreuse ne le dépasse-t-elle pas quand, oubliant la mesure, elle se laisse aller à des critiques extra-musicales, s'occupe de la cravate de l'un, vitupère le pardessus de l'autre, dénonce la laideur de celui-ci, ou reproche à celui-là de ressembler à un singe? Parce que les successions harmoniques de M. Bruneau lui déplaisent, parce que M. Reyer emploie à son gré les basons trop à découvert, parce que les œuvres de M. de Joncières répugnent à son tempérament ou que les lettres-mandements de M. Erik-Satie lui semblent loufoques, ce n'est pas une raison pour ainsi forcer la note — fût-elle sans portée.

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART MODERNE

Galeric G. Petit : Exposition Claude Monet.— Galerie Durand-Ruel : exposition d'œuvres de MM. Claude Monet, Renoir, Degas, Pissarro, Sisley, Puvis de Chavannes. — Sir Edward Burne-Jones. — Memento.

Les paysagistes d'autrefois ne connaissaient d'un site que les immuables contours des éléments qui le composent. Si, par exception, ils projetaient de donner l'idée d'un phénomène, orage ou tel autre, ils éveillaient, en l'esprit de qui y regardait, l'idée, seulement, d'un effet que ce phénomène produit, tandis que la cause restait absente. Ils peignaient les objets éclairés par le soleil, ou plongés, par contraste, dans l'ombre ; la lumière même, le rayon impalpable et réel n'existait pas dans leurs toiles. Si Poussin essaya de joindre ensemble les parties de son paysage par la couleur d'une atmosphère commune, la représentation en demeura toute conventionnelle, arbitraire et factice. Claude Lorrain fit de même, et, à leur suite, Watteau, bien que dans certaines de ses œuvres, dans *l'Assemblée dans un Parc*, on sente déjà circuler mieux un air chargé de significations précises et de réelles odeurs. De ceux-là sont issus, en Angleterre, Turner et Constable qui, à leur tour, influèrent sur Claude Monet, sur Manet et sur Pissarro, comme l'un d'eux, venu à Paris, avait déjà, auparavant, surpris et émerveillé Eugène Delacroix.

L'art de **Claude Monet**, que rarement on peut aussi complètement étudier qu'en ce moment, grâce à la double exposition de ses œuvres récentes chez G. Petit, et d'œuvres des diverses périodes de sa vie chez Durand-Ruel, est l'art du mouvement et des vibrations, dans l'atmosphère, de la lumière. Ce n'est pas qu'il ne choisisse, avec soin, le site, non selon des soucis prétendument *pittoresques*, mais à cause d'une émotion

qu'il y a ressentie. Dès lors, ce qui importe, ce n'est pas de froidement s'installer à reproduire l'aspect inchangeable des lieux, comme un topographe ou un architecte, mais de pénétrer, de comprendre à fond, de susciter et d'imposer les motifs d'émotion que ces mêmes lieux lui ont fait connaître.

Le mouvement seul crée l'émotion ; tout paysage a son sens personnel, que l'éclairage accuse, que l'air met en valeur. La vie, la sève, le sang du paysage est, tout entier, dans son atmosphère du moment. Possible que ce sens soit à l'infini variable, il s'agit de surprendre celui qui nous émut ; peut-être aussi serons-nous pris par la succession de ces aspects ; soit ! ne cherchons pas à les exprimer synthétiquement en une fois ; détaillons, faisons comme la nature même, donnons des séries d'impressions.

La lumière et l'air, selon les climats d'abord, selon les saisons, la température, l'heure, agiront de façon différente sur les mêmes objets. Claude Monet a passé sa vie à en traduire le jeu infini et multiple. Sa sensibilité, aiguisée par l'exercice constant, a surpris les plus subtiles modifications, les plus ténus mouvements, et il a pu nous offrir ces admirables séries où il nous fait assister aux moindres prestiges qui exaltent, atténuent, éteignent ou enflamment, tour à tour une même rangée observée de *Peupliers* au bord de l'eau, les mêmes *Meules*, la même façade de *Cathédrale*, le même repli de la rivière, le même coin de la falaise, au gré du moment fugitif.

Certes, selon une conscience minutieuse, Claude Monet observe loyalement la vérité de la courbure des lignes, les plans qui font la solide structure du paysage qu'il bâtit, et, telle fut, dès les heures premières, la qualité foncière de son hardi talent. Il y a de lui des tableaux, un chemin de fer passant parmi les villages d'une plaine d'arbres sous la montagne, un pont de bois sur un ruisseau obscur, et tant d'autres, et des marines anciennes, pleins d'une puissance originale et mâle, qui eussent fait la gloire suffisante à tout autre qu'à ce chercheur.

Mais voici qu'en lui s'est élevé le chant de la clarté ; sa main s'ouvre à laisser pleuvoir la lumière, et son esprit s'enchante du lyrisme étincelant des choses ; il se purifie et s'enivre de joie fervente ; toute la nature s'anime, remue et palpite au baiser de sa brosse enchantée, c'est un prodige lumineux, la fête triomphale où tout s'embrase où tout s'étreint, où tout frémit et s'hallucine. Claude Monet a conquis le soleil, et il en a su fixer, éperdument, les valeurs variables en ses tableaux.

§

M. **Sisley**, plus posément, d'une main sûre et vaillante,

éclaire le paysage qu'il établit avec la plus belle sûreté, et M. **Camille Pissarro** recherche les perspectives et les éclairages inusités. M. Pissarro s'est toujours affirmé un singulier, un âpre et un robuste chercheur. Il a pénétré, de façons diverses et originales toujours, les secrètes attitudes des sites les plus familiers. Son rêve paisible s'est animé d'amour parmi les champs qu'il a longtemps habités, comme aujourd'hui il s'éveille à contempler et à surprendre les gestes, parmi les heures tumultueuses et colorées, des multitudes de nos rues. Un coin de la Place du Théâtre français, avec l'avenue de l'Opéra qui s'en échappe tout entière, les Boulevards un peu, et la vie de la Ville, aux minutes fiévreuses de son soleil ou de ses brumes, surgit, selon les mille plis délicats, évolue et s'écoule. M. Pissarro a tenté, là, et réussi à merveille, une tâche entre toutes ardue, et j'imagine que s'il lui a fallu oublier les malsaines, anecdotiques et outrageantes interprétations que trop de peintres ont données de Paris, il a eu recours volontiers, en les transposant, en vue de l'usage qu'il en voulait faire, aux conseils meilleurs des peintres Japonais. Je ne puis que l'en louer, car il leur a emprunté, non un style ou une manière, mais leur spontanéité d'émotion, leur vivacité d'observation, la délicatesse de leur notation.

§

Dans une salle toute petite, se cachent de merveilleux **Degas**. C'est, un peu, une exposition clandestine, mais pour qui y a pénétré, quelle lumière d'art a jailli! J'y ai surpris et retourné un cadre de la série ancienne des *Courses de chevaux*, quelle autorité, quelle netteté! ce dessin véridique et mordant que Degas seul possède et qu'il a inventé, ce dessin fouilleur, impitoyable et complet s'y prodigue déjà tout entier. Et dans ces quelques pastels ou dessins, dans ces *paysages* réels et imaginés, dans ces études de *Danseuses* quelle profondeur de science, de grâce et de vérité! Degas a restitué à la femme son parfum. Il l'a dégagée des fadeurs galantes et des imbéciles dévotions mièvres; il l'a campée bestiale et désirable, chaude bête de luxure avec sa chair sucrée et forte, son épaississement savoureux, la mate profondeur de sa maturité, comparable à celle des fruits juteux d'automne. La femme qu'il observe et peint n'est pas en porcelaine fine et n'a pas des doigts menus de poupée. M. Chaplin n'y verrait pas la grâce en filigrane des gorges frêles qu'il a rêvées. La femme est bâtie sur squelette et ses chairs l'alourdissent, son visage a des plis de fatigue et ses seins ne se dressent plus toujours. Elle a des gestes et des attitudes qui ne s'en vont pas au gré d'une musique pressentie d'ariette ou de menuet fade

elle marche même, avec une gaucherie d'emprunt, pesamment, et ses mouvements, d'où une odeur molle et fauve s'exhale par bouffées, ne répondent guère aux rythmes des romances convenues. La stupidité de vivre et la préoccupation matérielle des soucis l'accablent, encore qu'elle les veuille démentir par une apparence étudiée de charme plus idyllique ; elles sont, toutes les femmes, telles, magnifiques, alourdies, le centre toujours des sûrs désirs.

§

Quelques toiles mineures de M. **Puvis de Chavannes** groupent, aux creux des rochers ou dans l'ombre de quelque pelouse, le mouvement selon lequel, dans la légende d'un rêve, des fées, des princesses déchues, jusqu'à la ceinture délicieusement nues, ramènent en les peignant leurs cheveux délicats sur leurs douces et claires poitrines. Ce sont d'ingénieuses songeries pures, de fraîches visions calmes par d'harmonieuses prairies, des œuvres austères et grandes, dignes du décorateur hautain et suave du Panthéon et de la Sorbonne.

§

Enfin, la salle dernière de ce miraculeux ensemble que M. Durand-Ruel, en ce moment, présente à notre enthousiasme, sorte de Luxembourg authentique et seul possible (le nom y manque tout juste de M. Whistler ou d'artistes plus jeunes, car des Manet existent, nombreux, en magasin) est consacrée à ce peintre exquis et sensuel, **Renoir**. Monsieur Renoir est le peintre absolu de la grâce moderne, des enfants, des femmes délicates et sensibles, des fleurs et des paysages parfumés.

Il y a de tout cela dans ce petit tableau qui nous offre le vif et délicieux aspect d'une jeune moresque assise parmi des coussins, le visage ouvert, les yeux éclatants de rêve et de vie, éprise de couleurs affinées et ardentes, dans ces portraits de petites filles éveillées et tendres, dans ces têtes de femmes fines et assurées, sans vaine mollesse parmi tant de joie lumineuse.

Dans une loge de théâtre, il place avec attention, des attitudes de vérité et de calme retenue ; il sait le secret des chairs jeunes, des yeux adorables de l'enfance saine, et surtout des joues qu'une roseur immatérielle et franche a colorées. Les belles ombres blondes, les chevelures et les lèvres sensibles, les membres frêles et forts, le mystère soyeux des linges et des étoffes dont la femme s'entoure par son pinceau magicien sont surpris encore, de même qu'autrefois, au siècle du passé,

Watteau, Boucher, Fragonard en ont chanté le poème amoureux. C'est, en effet, des voluptueux et des sensuels du XVIII^e^ siècle, et de ces dessinateurs, avec un rien, pathétiques, que Renoir a pris sa lignée. Il aime, comme eux, la grâce et la fraîcheur des jeunes attitudes de la femme, à l'âge où elle se confond encore avec l'enfant, et il idolâtre d'une égale ferveur tout ce qui s'éclaire de l'approcher. Il faut voir cette nudité pâle et souple parmi les vêtements qu'elle a rejetés, les études de *Baigneuses*, et les torses nus sous les lumières diverses. Il a aimé encore les lieux où la femme se livre à l'extase du mouvement, où l'homme l'adore et l'aide à s'enivrer d'un rêve éperdu de la vie. Les panneaux de la *Danse*, les *Canotiers à Bougival* présentent une composition radieuse et savante où tout, paysages et attitudes, tend à l'exaltation précise de la forme féminine. Et il faudrait rêver une pureté inouïe de la peinture pour trouver un équivalent, pour la suavité et la douceur gracieuse, à la *Jeune enfant portant une corbeille de fleurs*, à la *Femme au chat*, aux *deux petites filles devant un piano*, ou à la *Terrasse*.

Et les portraits féminins de M. Renoir, nul ne figure ici ; mais se souvenir (quelle triomphale stupeur !) de son *Amazone* ou de sa *Jeanne Samary* de prodigieuse beauté !

§

Le vingt juin a été incinéré, à Londres, le corps du plus illustre peintre anglais du moment, **Sir Edward Burne-Jones**. L'art de ce peintre, et généralement de tous ceux qui, avant ou avec lui, sont groupés sous le titre de *préraphaëlites* en dépit d'une vogue passagère et de certaines études solides comme celles de M. de la Sizeranne, de M. O. G. Destrée, de M. G. Mourey, a été peu compris, partant peu goûté, en France. On n'a pas vu assez que les tendances de ce groupe d'artistes pour différentes qu'elles fussent des contemporaines ici ne constituaient pas, comme on l'a trop cru, un art de pastiche et de servile imitation. La confusion provenait du nom même que se donna, par jeu, le premier groupement. Mais il suffit de lire avec quelle ferveur leur porte-parole éloquent et vigoureux, M. John Ruskin, recommande l'étude et l'observation constante de la nature, le retour direct à la vérité de vie pour être pris d'un doute salutaire. Que ces peintres se refusassent à des compositions inélégantes, réalistes comme nous l'entendons en France, cela est bien évident ; mais s'il se cantonnaient dans un monde du rêve le plus délicat, le plus raffiné par des lectures érudites, il n'en est pas moins vrai que leur dessin noble et doucement expressif n'est ni un poncif ni une pure convention. Ils observaient, ils notaient et

surprenaient les gestes naturels, ou mieux des attitudes qu'ils jugeaient suaves, avec la simplicité d'âme, sans doute un peu affectée, par quoi ils croyaient se rapprocher d'un Mantegna, d'un Benozzo Gozzoli ou d'un Fra Angelico de Fiesole.

Et ainsi certains d'entre eux ont produit des œuvres, sûrement un peu précieuses, mais d'une harmonie très grande et très particulièrement significatives. Tel par exemple le *Roi Cophetua* de Burne-Jones, que nous vîmes en 1889, à l'exposition anglaise, le *Vin de Circé*, telles toiles d'entre les meilleures de D. G. Rossetti, de Watts ou les albums de Walter Crane.

§

Memento. — Exposition d'ensemble, galerie Le Barc de Boutteville.—Exposition Baillet à l'Art Nouveau.— Par amour du calembour, je pense, l'Institut a choisi, pour remplacer Gustave Moreau, M. Aimé Morot.

André Fontainas.

ART ANCIEN

Le Goya du Musée Kums au Louvre.

Aucune carrière n'est plus significative que celle de Don Francisco Goya y Lucientes : c'est bien l'expression qu'il fallait, le couronnement nécessaire, l'accord final et résolutif de cette suite symphonique qu'est la longue et si diverse école espagnole ; de l'aurore byzantine à Claudio Coëllo, en passant par Ribera, Zurbaran, Velazquez, Alonzo Cano, nulle part on ne rencontre cette fougue, cette liberté, ce plein-air, cette réalisation lumineuse. Tour à tour flamande et italienne, subissant également l'influence de Rome, de Venise et de Florence, l'école espagnole est impersonnelle au xv^e^ siècle ; ni à Séville, ni à Valence, ni à Tolède, ni en Aragon, ni en Catalogne, le génie libérateur ne naît à l'art indigène : au xvi^e^ siècle l'imitation augmente, puis la tendresse pour les humbles et la préoccupation du réel se font jour ; les colorations puissantes et sévères marquent le xvii^e^ siècle ; enfin par les derniers chaînons, après les très grands, au milieu de la pauvreté de la misère, de la platitude des médiocres et des pires, surgit tout à coup cette révélation prodigieuse et féconde : Goya.

De ce petit Fuendetodos, des bords de cette Huerba aragonaise encore toute jaseuse des souvenirs mauresques, ce fils de doreur s'élance, et le voilà à Saragosse chez Lujan Martinez, un napolitain, chez Mastroleo, le *Suave*, puis à Madrid,

chez Mengs, cet allemand de Bohême à la grâce outrée et à la noblesse conventionnelle et froide, qui semble n'être le premier peintre du roi que par intérim, jusqu'à ce que Francisco vienne reprendre la place laissée vide depuis Velazquez. Puis, c'est bientôt le voyage d'Italie, les longues stations d'œuvres en œuvres, les méditations longues, profondes et répétées, non troublées par le désir de copier et de surprendre, le pinceau à la main, des secrets de facture, mais l'ardente anxiété de pénétrer, de connaître la pensée du peintre. Toutefois, il peint, mais si peu... Le *Mercure de France* le constate : voici ce qu'on y lit (janvier 1772):

ACADÉMIES

Séance de l'Académie des Beaux-Arts de Parme

« Le 27 juin dernier, cette Académie tint sa séance publique pour la distribution de ses prix. On se rappelle que le sujet de Peinture étoit *Annibal vainqueur qui, du haut des Alpes, jette ses premiers regards sur les campagnes d'Italie*. Celui d'Architecture étoit *le plan d'un théâtre propre à la représentation de toutes sortes de poëmes dramatiques*.

L'Académie se félicite, dans le programme qu'elle vient de publier, du grand nombre de concurrens nationaux et étrangers qui ont disputé ses prix. Le premier de peinture a été accordé au tableau qui avoit pour devise : *Montes fregit aceto*, et qui étoit de Mr. Paul Borroni, de Vogheta, élève de Mr. Bossi, professeur de l'Académie. Le second prix de peinture à été remporté par Mr. François Goja, Romain, élève de Mr. Vajeu, peintre du roi d'Espagne. Le premier tableau a paru fixer les suffrages de l'Académie, par une composition ingénieuse, un coloris harmonieux, des nuds bien étudiés. Les soldats d'Annibal occupés à rompre les rochers, exprimoient très bien par leurs différens mouvements, leurs efforts pour surmonter les obstacles qui s'opposoient à leur passage.

L'Académie a remarqué avec plaisir, dans le second tableau, un beau maniement de pinceau, de la chaleur d'expression dans le regard d'Annibal, et un caractère de grandeur dans l'attitude de ce général. Si Mr. Goja se fût moins écarté dans la composition du sujet du programme et s'il eût mis plus de vérité dans son coloris, il auroit balancé les suffrages pour le premier prix. »

Toujours bien renseigné, le *Mercure*.

Mais, le voilà qui rentre en Espagne, qu'il est nommé premier peintre du roi, et qu'il va étouffer visiblement dans l'habit à palmes d'or, et sous le chapeau à plumes blanches

de son nouvel emploi. Ce n'est pas l'épée à poignée d'argent qu'il lui eût fallu à cet indépendant, à ce fier, quelque peu sauvage, à ce briseur de cœurs, à cet élégant et à ce débraillé; non, c'est l'estramaçon de Benvenuto, dont il jouait si aimablement du reste, ainsi que de la dague, aux escrimades en plein vent du parvis de Santa Catarina et de la place de l'Angel... Qu'importe, l'œuvre s'accomplira quand même, malgré son humeur changeante et ses sautes de goût, peut-être même à cause de cette instabilité, œuvre immense, merveilleuse, si diverse, si variée, si vivante et si vibrante. Ce sont les cartons de Santa Barbara auxquels il travaille cinq années, puis cette suite de tableaux de petites dimensions, clairs, pimpants, argentins, aux valeurs pétillantes et à la pâte fine, exubérante de couleur locale, d'esprit et de malice : la *Dispute à la Venta-Nueva*, la *Boutique du Tripier*, les *Lavandières du Manzanarès* les *Gardes du Tabac*, qui sont la joie de l'*Alameda* d'Ossuna et dont l'*Enterrement de la Sardine*, à l'Académie de San Fernando, donne la note exacte. Puis il se fait fresquite, moins heureusement, cette fois. Ce terrible réaliste ne pouvait facilement atteindre à la généralité que demande le mur qui doit enseigner : ses saintes femmes, ses apôtres, ce sont des *manolas* coiffées de mantilles blanches, des *majos* drapés dans la *manta*, et ses archanges et ses chérubins ont des chairs, des souplesses et des lignes trop vivantes, beaucoup trop vivantes pour le saint lieu. Puis, penseur, il dessine les planches des *Caprices*, dont la causticité et l'esprit frondeur font s'émouvoir l'inquisition ; la *Tauromachie*, ces franches et libres eaux-fortes relevées d'aqua-tinte, enfin ses *Malheurs de la Guerre*, qu'il retoucha à la pointe sèche et où il raconte avec une éloquence vengeresse et émotionnante, l'invasion française et toutes les horreurs grandioses des exécutions sommaires, des représailles féroces, des incendies, des viols, de la peste, grand cri de souffrance et de pitié qu'il poussa de telle façon que, maintenant encore, il émeut.

Voilà l'œuvre, — avec Goya portraitiste.

Ah, ici, il est encore, et plus selon moi, hors de pair : cet ancêtre est de demain. De toute son œuvre, c'est la partie que je préfère, c'est du moins celle où il se révèle plus complètement original et puissant. Tout ce que sa touche a d'imprévu, de fantaisiste, de souriant, de spirituel même, tout ce que sa facture a d'infiniment transparent, se trouve dans ses portraits plus que nulle part ailleurs, dons superbes condensés et fondus en une entente merveilleuse de l'expression, de l'unité et du mouvement. C'est Tiepolo, c'est Greuze, c'est Velazquez, c'est Reynolds, mais avec une caractéristique, un élément nouveau, autre, une harmonie, une vigueur savoureuse qui font que c'est seulement Goya. Tout

Madrid, toute l'Espagne y passa, du moins tout *ce qui était*, et *Charles IV*, et la *Reine Maria Luisa*, la mûre amoureuse, et *Godoy* le jeune amant, et le *Prince des Asturies*, et *Moratin* le poète, et *Ventura Rodriguez*, et *Ferdinand VI* et *Juan de Villa-Nueva*, jusqu'à *la Tarani*, cette Maria del Rosario Fernandez, cette enchanteresse au nom de chanson, qu'il drapa si prestigieusement dans de larges écharpes à fils d'or, jusqu'à cette *Maja* enfin, si merveilleusement belle, dont le corps nu irradie splendidement sur les coussins du lit, et que la tartufferie espagnole relègue au fond d'un cabinet noir.

Quelle est cette femme qui est maintenant une des joies de la grande galerie du Louvre et que l'on vient, très intelligemment, d'acquérir à la vente Kums (1)? Cela importe peu : c'est une note de Goya qui laisse bien loin le petit portrait de la *Femme en noir* et celui, assez poncif, du *Général Guillemardet*. Matrone ou grande dame? grande dame assurément, malgré le réalisme effrayant des mains et des bras gros, et la taille très épaisse. Ce n'est pas impunément que pendant sept siècles, le détroit d'Hercule baigna des deux côtés des terres sarrazines : toutes les races de l'Afrique du Nord et de l'Asie ont passé là; de même qu'il y a dans la langue plus de mots arabes que de germaniques, de même que la pompeuse gravité des Castillans n'est qu'un héritage des Goths, de même l'embonpoint hideux, précoce, décevant et irrémédiable des femmes espagnoles, est dû au sang berbère et sémite qui coule dans leurs veines. La tête, les épaules, la poitrine s'enlèvent claires et fleuries, avec une fraîcheur inouïe, entre un fond aux tonalités neutres et une robe d'un vert-céladon très passé, sur laquelle le peintre a posé une valeur qui est une merveille : le petit éventail qu'elle tient maladroitement dans ses gros doigts. Elle est brune, comme la *Duchesse d'Albe*, et, surprise dans la pose, ondée naturellement avec des mèches rebelles, cette courte toison est d'un rendu très profond; le menton est volontaire, la bouche est sensuelle, très sensuelle avec une petite moue désabusée, lassée, qui imprime un caractère troublant aux yeux, de grands yeux noirs qui semblent vides, bêtes dès l'abord, qui trahissent une vive et passagère fatigue, mais qui ne tardent pas à s'animer sous le trait net des sourcils, sous les roses et les nacres du front.

Si fort que les détails sollicitent, il faut toujours en revenir à ces yeux dont on cherche la pensée énigmatique, à ces grands yeux splendides qui ne sont ni ceux de Murillo, ni

(1) Galerie de Goya, galerie du Marquis de Salamança, Paris 1867 : collection Oudry ; collection Edwards, Paris 1870 : Musée Kums, Anvers.

ceux de Velazquez, ces yeux dont nul éclair ne décèle la profondeur, qui se refusent absolument à dire le mystère qui gît sous leurs prunelles placides.

L'harmonie reposée, la tranquillité, la maîtrise calme de cette chaude effigie, la vie intense de ces chairs, les gammes si curieuses, si légères et si transparentes de l'exécution, tout est captivant au plus haut point, dans cette toile : nos jeunes inquiets peuvent venir et s'arrêter longuement devant l'œuvre du vieux peintre : ils y retrouveront tout Manet, quelques autres, — et bien des choses en plus!

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES : G. Clemenceau : *Au pied du Sinaï*, illustré par H. de Toulouse-Lautrec, H. Floury. — A. Geffroy : *Études Italiennes*, Armand Colin, 4 fr. — Georges Lafenestre : *La tradition dans la peinture française*, 3,50. — Arsène Alexandre : *Le Balzac de Rodin*, H. Floury, 0,60. — J. Meier-Graefe : *Félix l'allotton*, Edmond Sagot, 20 fr. — Degas : *Vingt reproductions d'apres des dessins*, Boussod. Manzi, Joyant et Cie. — Eugène Grasset : *Ornements Typographiques*, lettres ornées, têtes de pages et fins de chapitres dessinés et publiés en 1880 pour « Les Fêtes chrétiennes » par M. l'abbé Drioux, Edmond Sagot. — André Ibels : *James Vibert*, Bibliothèque d'art de « La Critique », 1 fr. — Quesnel : *Les grands Artisans de l'arbitrage et de la paix*, imprimerie de Malherbe. — Boleslas Matuszewski : *Une nouvelle Source de l'Histoire*, imprimerie Noizette. — LES REVUES : *L'Estampe Moderne* ; *Les Maîtres de l'Affiche* ; *L'Estampe et l'Affiche* ; *Le Parisien de Paris* ; *Les Quat'z' Arts* ; *L'Œuvre d'Art* ; *Le Mois*. — LES ESTAMPES : Alphonse Mucha : *Les Arts*, quatre estampes décoratives en couleur, imprimerie Champenois, la collection 30 fr. — Paul Berthon : *Six estampes originales*. — Henri Boutet : *Estampes diverses*. — A Mantelet : *Musique de Chambre*. — AFFICHES RÉCENTES.

M. Georges Clemenceau est un cerveau lucide et ouvert, un artiste de notre race et un écrivain de premier ordre. La librairie Floury vient d'éditer de lui, avec le luxe qu'elle sait donner à toutes ses publications, **Au pied du Sinaï**, un volume de nouvelles sur le monde sémite où l'on retrouve l'esprit net, subtil, profond et rapide de l'ancien orateur parlementaire. M. H. de Toulouse-Lautrec a exécuté pour ce livre une couverture et des illustrations hors-texte d'un grand sens dramatique. La vie mystérieuse de l'âme éclate dans ces lithographies vibrantes de lumière diffuse. Ce n'est point là de la caricature, ce n'est plus même du dessin de mœurs, c'est du dessin d'humanité.

Auguste Geffroy, dont on vient de réunir, sous le titre d'**Etudes Italiennes**, plusieurs longs articles sur la Renaissance à Florence et sur la Rome monumentale, fut directeur de l'Ecole Française de Rome. Son érudition, sa conscience, l'impartialité et la clarté de ses jugements rendent instruc-

tif et intéressant ce livre auquel il ne manque pour être très bien qu'un peu de lyrisme d'artiste. Sans doute, entre les lignes et particulièrement dans le chapitre sur la *tranformation de Rome en capitale moderne*, on sent une émotion réelle. Mais cette émotion, il semble que l'auteur ait été incapable de l'exprimer et qu'elle reste cachée dans la phrase comme le mortier invisible qui retient et relie les pierres d'une construction.

Dans **La tradition dans la peinture française**, M. Georges Lafenestre définit le rôle d'artistes savants, scrupuleux et modérés, comme Cabanel, Baudry, Delaunay et Hébert. Ecoutez ce qu'il dit de M. Cabanel :

« La postérité gardera-t-elle à ce vaillant travailleur, à ce maître savant, à ce galant homme, la bienveillance qu'eut pour lui la bonne société de son temps ? Il est toujours imprudent de parler au nom de cette mystérieuse inconnue. Ne peut-on penser, toutefois, qu'elle saura bien, dans son jugement équitable, tenir la juste mesure vis-à-vis d'un artiste dont le souci constant fut de trouver dans ses œuvres cette juste mesure ? Elle ne le mettra sans doute ni aussi haut que l'ont pu rêver un instant ses admiratrices des deux mondes, ni aussi bas que le voudraient voir précipiter les sectateurs violents d'un réalisme exclusif, mais elle le maintiendra, probablement, à un rang des plus honorables, parmi cette nombreuse famille d'académiciens français qui, savants sans pédantisme et laborieux avec grâce, ont autant contribué, depuis deux siècles, que nos maîtres les plus éclatants et les plus originaux, à maintenir la supériorité collective de nos peintres nationaux vis-à-vis des écoles étrangères. »

Je crois en effet que si l'on oublie vite le nom des peintres dont M. Cabanel est le type accompli, la besogne de tels hommes n'est pas vaine. Ils servent de régulateurs. Ils sont en art ce que les conservateurs sont en politique. Les partis avancés font la besogne glorieuse du progrès; les conservateurs ont l'utilité de soutenir assez la tradition pour empêcher les changements brusques, toujours nuisibles par les excès auxquels ils donnent lieu ou par contre-coups.

Le livre de M. Lafenestre est d'une lecture agréable et d'un sens très précis de l'enchaînement des écoles, des groupes et des tendances d'art.

M. Arsène Alexandre a publié sur **le Balzac de Rodin** une brochure spirituelle et vengeresse qui a le mérite d'être capable d'aider à la compréhension des gens de bonne volonté. M. Arsène Alexandre montre notamment que Rodin n'inaugure nullement une nouvelle manière et que « le sculpteur de Balzac est exactement celui des *Bourgeois de Calais*, de *Claude Lorrain*, et tout aussi bien de ce groupe du

Baiser qu'on oppose au *Balzac* » !

C'est par grandes taches générales que Félix Vallotton voit les êtres qu'il portraiture ou qu'il caricature. Il a également le don d'exprimer avec quelques lignes simplifiées jusqu'au schéma les physionomies et les attitudes. C'est ce dont on peut se rendre compte en feuilletant l'album intitulé **Félix Vallotton**, publié simultanément chez Sagot à Paris et chez Stargardt à Berlin par M. J. Meier-Graefe. Le texte est en allemand et en français.

N'ayant pas reçu l'album de **vingt reproductions d'après des dessins de Degas**, je ne puis en parler longuement, mais j'ai vu les planches exposées et je tiens à manifester ici mon admiration pour le talent toujours croissant du maître. On ne saurait jamais trop louer la beauté du dessin et le lyrisme de mouvement de telles œuvres.

Les Ornements typographiques que M. Grasset dessina en 1880 pour les *Fêtes Chrétiennes*, ont certainement le charme habile de tout ce qu'a fait ce maître de la décoration du livre, mais ils manquent de la particulière façon de voir et de tracer, la ligne qui donne à ses travaux actuels tant d'originalité vraie et saine.

En terminant cette revue des livres, je note l'envoi de trois brochures. La première est consacrée au sculpteur **James Vibert** par M. Ibels, qui explique l'œuvre passée et les projets de l'artiste. M. Vibert possède assez de talent pour mériter cet hommage. Par contre je ne vois point pourquoi consacrer une brochure à cette insipide tartine que tout le monde a pu voir au Salon sous le titre : **Les grands artisans de l'arbitrage et de la paix**. Quant à la *création d'un dépôt de cinématographie historique* que M. Boleslas Matuszewtski appelle : **Une nouvelle source de l'Histoire**, c'est peut-être en effet une idée très heureuse au point de vue documentaire de l'histoire, mais l'art n'a rien à faire là.

Les Revues. — **L'Estampe Moderne** (juin). — Au sommaire : *Brunnhild*, par Gaston Bussière ; la *Romance*, par Rœdel ; *Immortalité*, par Fantin-Latour ; *Jeu de fillettes à Laghouat*, par Dinet.

Les Maîtres de l'Affiche (juin). — Ce fascicule contient la *Diaphane* de Jules Chéret, la *Goulue* par Toulouse Lautrec, le *Century* par le peintre américain Maxfield Parrich, les *Cigarettes Laferme* de l'allemand Fritz Rehm et une curieuse prime dessinée par Ibels.

L'Estampe et l'Affiche (15 mai). — Cette revue, toujours intéressante, contient une série d'articles sur l'estampe aux salons : *La gravure sur bois* ; *un graveur sur bois, le Burin*, par Max Prinet ; *L'Eau-forte et la pointe-sèche*, par Georges

Riat; la *lithographie*, par Raymond Bouyer. A signaler également un excellent article de Loys Delteil sur Paul Renouard.

Le Parisien de Paris (29 mai). — Une reproduction fort bien venue du Balzac de Rodin accompagnée d'un bon article de Léon Maillard. Le numéro est d'ailleurs en partie consacré à Balzac avec des articles de Charles Saunier, H. N., Renée, Mireveyre, Royaumont, des extraits de Lamartine et un article d'H. Monin sur les portraits de Balzac par Louis Boulanger, article auquel se joignent de typiques reproductions où l'on retrouve tous les caractères physiognomoniques du Balzac de Rodin.

Les Quat'z Arts (29 mai). — Un pittoresque portrait de Rœdel par Guirand de Scévola.

L'Œuvre d'Art (1er-15 juin). — Fascicule consacré aux deux Salons avec de nombreuses reproductions un peu trop mêlées.

Le Mois (juin). — La librairie Floury a eu l'ingénieuse idée de publier un memento pratique et mensuel, contenant des ornements et des réclames artistiques. Je signale le premier numéro.

Les Estampes. — La librairie Champenois met en vente quatre panneaux décoratifs d'Alphonse Mucha, intitulés **les Arts** et représentant la Danse, la Musique, la Peinture et la Poésie. D'une coloration harmonieuse et de beaucoup de souplesse dans les lignes, ces estampes continuent la série de panneaux décoratifs entreprise avec les *Quatre Saisons*.

M. Paul Berthon vient de terminer plusieurs planches où s'affirme son talent, particulièrement une suite de **six estampes originales** d'un heureux caractère ornemental.

On connaît la réputation d'Henri Boutet comme pointe-séchiste. En attendant la publication prochaine d'un album très personnel quant aux qualités et aux défauts, il vient de tirer une série d'épreuves diverses où on retrouvera sa passion de la grâce féminine et du mouvement.

De M. Mantelet, **Musique de Chambre**, est une gravure d'une grande délicatesse et d'un sentiment subtil de la lumière.

Affiches récentes. — Imprimerie Noizette : **Changement de Propriétaire**, très curieuse affiche de caricature électorale gravée sur bois par Vibert et affichée dans le XIVe arrondissement, première circonscription.

Imprimerie de Malherbe : **Exposition des Arts de la Femme**, par Louis Morin.

Imprimerie Chaix : **Fête donnée par les étudiants**, par René Péan. — **Trianon, allons-y**, par René Péan.

Imprimerie Champenois : **Cycles Waverley**, par Mucha !
Imprimerie Gérin : **L'Estampe et l'Affiche, la Gravure aux Salons**, par J. Peské.
Imprimerie Ch. Verneau : **La Fronde**, par Mlle C. Dufau.
Imprimerie Herold : **La vie de Bohème**, par Forain.
Imprimerie Caby et Chardin : **Bicyclettes Clément**, par Pal.
Ateliers Choubrac : deux affiches pour le **Casino** et **l'Eden de Trouville**.
Ateliers Pal : **Enghien-les-Bains**, et **Bicyclettes La Péoria**.
Affiches d'art O. de Rycker, Bruxelles : **Automobile club de Belgique**, **Bruxelles-Spa**, par Gaudy.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LE MEUBLE ET LA MAISON

Anacharsis Clootz. — Hérétiques et païens. — Mobilier monarchique et mobilier populaire. — La « tiare » de M. Paul Adam et la cheminée de l'usine. — L'âme du bois. — La machine ouvrier d'art. — Céramique et bijouterie. — Les architectes aux Salons. — Dans l'aube !...

Cet excellent loufoque de Clootz nous a laissé, comme la plupart des révolutionnaires, avec des livres d'une médiocrité quasiment occultiste, un bon mot de la fin : France, guéris des personnalités ! Refrain connu, mais juste et qu'il faudra — malgré les éloges, toujours un peu ridiculisants, de Michelet — plus d'une fois encore dire.

Juste, — car c'est « guéris » que prononça l'Orateur du Genre humain devant M. Samson, pénétré.

Du temps, en effet, où ne se signaient cathédrales, jeux, tapisseries, chants liturgiques, *Imitation* ni meubles, s'achevèrent de durables œuvres. Et M. Grasset conseille avec raison au décorateur la modestie et l'effacement de personnalité, — qui paraissent avoir si bien réussi aux auteurs des beautés de la nature.

Las ! aujourd'hui, pour notre dam, le Comédien triomphe dans les lettres et le Peintre dans les arts. S'étant fait enseigner une pose par Talma, Napoléon, homme pressé, se vint faire peindre par Gérard ; il posait, il posait... quand soudain, ayant demandé ce que durait une toile et ayant appris « 600 ans », il se récria, chagrin : C'était bien la peine !...

D'ailleurs...

§

Encore que les Salons, petits ou grands, n'aient qu'une secondaire importance pour l'Architecte dont l'œuvre, à-

l'angle de deux routes ou de deux rues, s'impose (1), et pour le Décorateur qui peuple notre vie avec la foule de ses créatures, l'occasion du moins nous fut offerte de séparer les efforts actuels et de distinguer, en sa marche, le peuple de Dieu des nations païennes d'où il s'échappe et des hérétiques qu'il lui faut, bien que si amusants, rejeter de son sein.

Les païens — dégradés, avilis — ce sont les stupides et maladroits copistes des styles. Leur nullité nous permettra de les passer sous silence. Ils sont légion. Cela ne suffit-il pas ?

Les hérétiques sont ces malades de la personnalité, victimes par contagion des autres arts.

Dénonçons au Saint-Office : M. Guimard, pour gâter une excellente éducation première à exagérer ce Basilide, ce Valentin de M. Horta, dont les compositions (originales, parbleu !) furent déjà bien dangereuses. Aux Belges aussi, MM. Plumet et Selmersheim (Tony) ont pris l'*os de mouton* et le *fil de fer* où s'entortillent, étouffent, pétrifient leurs talents si évidents de décorateurs : ces tiges serpentines ne rassureront jamais l'œil d'un visiteur, quoique leur contraste avec les pleins lourds, carrés et massifs les fasse vaguement espérer de métal ; et les tables, les canapés peuplent cependant autour de lui le salon où il attend d'inquiétantes sauterelles ! Quel imaginatif confiera, d'un cœur serein, un trésor d'art à la vitrine de M. Selmersheim, coffre rectangulaire supporté, arc-bouté par de multiples et incompréhensibles lignes courbes ?... Du moins, dans cette voie néfaste, MM. Pierre Selmersheim et Belville ne paraissent-ils pas avoir égaré de talent ou de savoir.

§

D'où vient donc ce triomphe de l'étranger ? Car il est hors de doute qu'à l'heure actuelle, la France est distancée dans le meuble par ses voisins. Est-ce, comme on l'a dit, parce que chez nous n'existe point, ainsi qu'en Angleterre, ainsi qu'en Belgique, ce type si pratique de la maison appartenant tout entière à une seule famille et dans laquelle toute la vie s'abrite ? Là, devait s'évoquer plus vite la nécessité d'un mobilier, d'un décor adéquats aux habitudes, aux caractères contemporains. Toutefois l'Angleterre, qui commença, n'a

(1) Je ne parle pas du dessinateur d'architecture dont les songes, pour s'exprimer en d'intéressantes, de merveilleuses fabriques, n'en demeurent pas moins songes de peintre et non de constructeur, de yrique des lignes et non de dramaturge de la pierre et du fer. Quel que soit son génie, John Martin l'enchanteur ne fut pas un architecte. M. Trachsel non plus, jusqu'à ce jour.

pas donné ce qu'on pouvait attendre au début ; c'est la Belgique qui paraît avoir recueilli l'outil tombé de sa main...

Mieux que l'une et l'autre en réalité, la France démocratique est douée pour réaliser le meuble rêvé de nos temps. Jadis, les artistes, uniquement occupés à plaire au souverain, ont fait subir à l'art l'influence de son caractère personnel : le Louis XIV fut majestueux, le Louis XV fut style de boudoir, et le Premier Empire, d'administration. Qu'ils sachent, ces artistes, se tourner vers la foule, — comme aux temps des communes... Mais qu'ils n'attendent pas que cette foule leur impose, comme un roi, son idéal ; elle est femme : qu'ils sachent le lui imposer.

Le mérite des Belges fut à coup sûr de remonter hardiment dans le passé aux sources premières de l'inspiration décorative. Seulement, pour concevoir nettement le mobilier, l'ornementation, c'est architecte, je veux dire constructeur, qu'il faut être d'abord : car il y a une harmonie qui découle (bon gré mal gré qu'en ait l'auteur, mais laidement si le phénomène s'accomplit inconsciemment et sans ordre) de l'édifice à ses muets habitants, jusqu'au moindre tabouret, — jusqu'au costume même : notre ridicule « haut-de-forme » et ces tuyaux où s'emmanchent nos membres et notre torse ne sont-ils pas les frères des cheminées d'usine?... C'est de l'architecture comprise en notre sens, en effet, que le menuisier apprendra ce grand principe d'honnêteté : ne dissimuler aucune des nécessités de la charpente, mais au contraire les affirmer au regard, que leur solidité rassure, et en faire les premières (et fécondes) lignes de décoration. Les accidents de l'assemblage fourniront d'eux-mêmes de quoi rompre la monotonie des lignes de charpente.

Où enfin, nous rejetterons tout à fait l'emprise étrangère, c'est en maintenant que le bois n'est pas une matière plastique et impersonnelle qu'on ait le droit de modeler à sa guise. Il conserve une vie et une âme! car il a *un sens*, que nul ne doit couper par des courbes téméraires : à trancher ses fibres, elles anéantissent sa force de résistance. Quant à le maquiller, comme il est de mode, ce bois qui, dans la nature, revêt toutes les teintes, mais nuancées, mais parlantes, c'est un acte de vandalisme!

§

— Oui. Mais le meuble que vous destinez à la foule ne devra-t-il pas triompher de celui qu'on donne par le bon marché? — Assurément. — Eh bien, ce qu'on lui livre sort de la machine. — Ce n'est pas un obstacle! Les moulures qu'exécute la machine sont aujourd'hui si variées que leur

combinaison peut donner, sous une direction artiste, des œuvres de beauté. On l'a vu quelque temps, chez MM. Le Cœur et Bigaux, sous l'influence, dit-on, de M. Julien Polti — un architecte.

Certes, l'œuvre ne réussira pas d'un coup.

M. Bennouville l'a tentée : sa logique, malheureusement, a fléchi. Il s'est arrêté, comme les autres, à l'étude des nécessités essentielles. S'il n'ignorait pas qu'il existe d'autres besoins, il n'a pas encore été jusqu'au bout des raisonnements plus subtils qu'il faudrait suivre pour les satisfaire : tantôt il ne s'en soucie pas, laissant à l'apparence une fâcheuse brutalité ; tantôt il cherche à satisfaire à ses exigences au petit bonheur : de là, des erreurs de lignes.

§

D'autres — tel M. Sorel — se contentent, dirait-on, d'appliquer au mobilier les formes découvertes par M. Vaudremer.

Il y a autre chose dans le meuble : commode et léger, qu'il soit de peu de matière ; solide, qu'il présente des lignes droites et révèle la plus grande ingéniosité dans des assemblages où les pièces ne soient point affaiblies par leur rencontre.

Ces difficultés laissent comprendre pourquoi, de même que l'architecture sur les autres arts, plus libres, le mobilier retarde sur la céramique. Ici, on n'a pas craint de dérober les secrets du feu : et les Delaherche, les Bigot, les Massier, les Tiffany, les Gallé, et, au dehors des Salons, Thesmar, ont créé déjà leurs chefs-d'œuvre. Hélas ! leur art est un art coûteux et par là non populaire, — ce qu'il doit devenir.

Ce caractère ploutocratique s'explique mieux dans le bijou où Lalique a racheté des lourdeurs, du reste rares, par quelles splendeurs de couleurs et de richesse ! où Gueyton, cet orfèvre par excellence, et Fouquet ont fait de si grands, de si beaux efforts... Et si le comte du Sceau de la Croix n'apporte pas un intérêt de composition, il enrichit du moins, par son invention des émaux translucides en épaisseur, l'antique écrin des pierres précieuses.

Mais l'architecture ? — Ne proclamons également que les triomphateurs : ici, ce sont MM. Legros père et fils, pour leur *hôpital Boucicaut*, un très noble travail, M. Denis pour une *Villa* au Tréport, et M. Despeyroux pour un *cabaret* ; là, M. Roy a un beau *château*, encore que trop Renaissance, et M. Provensal, un *château* aussi, où la fantaisie habituelle de l'artiste s'est assagie, trop assagie selon les mécontents.

Et enfin, oubliant les vilaines décorations crème de droite et

de gauche, saluons, au milieu des sucreries d'une sculpture égarée loin du Monumental tutélaire, la Ligne Nouvelle, aux plis de contre-forts, dans... vous savez bien qui! Il se dresse, seul de force à lutter avec les vastes courbes de la Galerie : c'est ainsi qu'il devait apparaître après la nuit, ivre de café et de ce plan, « la Comédie humaine », — dans l'aube !...

Les XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Je m'étais trop empressé de me rejouir et de crier bravo, il y a quelque temps, quand je vous annonçai la fondation définitive du Conservatoire flamand d'Anvers, avec, à sa tête, Peter Benoit, le grand musicien national qui en est le promoteur et, en quelque sorte, le vivant programme. Trente ans il a combattu pour obtenir que son école de musique flamande fût promue au rang d'un Conservatoire, et à présent qu'il semblait obtenir gain de cause, on menace de le frustrer indignement de la situation qui lui revient comme directeur dudit Conservatoire.

En effet, le gouvernement qui nommait Benoit à ces hautes fonctions rendait cette nomination illusoire et même dérisoire, en infligeant en même temps au maître un règlement administratif et une tutelle de profanes, incompatibles avec sa dignité d'artiste. On lui imposait le contrôle et la supré matie d'un Conseil d'administration composé de marchands de pruneaux et corinthes, de traficants en lards d'Amérique, et d'autres mercantis.

Peter Benoit avait demandé, pour son Conservatoire d'Anvers, le même règlement que celui du Conservatoire de Bruxelles, c'est-à-dire à être traité sur le même pied que M. Gevaert. Rien de plus légitime.

A ce propos, on rappelait dernièrement que lorsque M. Gevaert fut appelé de Paris pour recueillir la succession de Fétis, les « bureaux » se flattèrent aussi de lui imposer un conseil de surveillance et un règlement tracassiers. Gevaert mit le marché à la main du ministre, autrement dit, il lui donna à choisir entre lui et ces contrôleurs.

Le ministre d'alors, M. Kervyn, eut le bon esprit de ne pas hésiter entre ces quelconques et l'éminent artiste que nous avons encore le bonheur de voir à la tête du Conservatoire de Bruxelles, pour le plus grand bien et la prospérité de cette institution.

Il paraît que le ministre d'aujourd'hui, M. de Bruyn, — sans doute instigué par quelque néfaste cuistraillon placé à la tête du bureau des Beaux-Arts — n'apporte pas dans le

conflit actuel le même sens d'équité et d'opportunité. Il a laissé aller les choses si loin, se brouiller tellement les cartes que Benoit a donné sa démission de directeur du Conservatoire récemment fondé, ne voulant à aucun prix d'une situation qui ferait de lui le subalterne de quelques prétentieux ronds de cuir aussi capables d'apprécier la musique et la pédagogie musicale que la Société des gens de lettres de comprendre la beauté du Balzac sculpté par Rodin.

Le grand « obstructionniste », le chef de la cabale et de l'intrigue menées contre Peter Benoit, serait le gouverneur de la province d'Anvers, un armateur enrichi, un propriétaire foncier, noble de fraîche date, qui se fait appeler, long comme le bras, Monsieur le baron Osy de Zegwaart.

Cet Osy qui fait, à en croire ses fermiers du polder anversois, un agronome d'une certaine compétence sinon un maître très généreux, s'est mis à la tête de la camarilla des marchands de denrées coloniales ou autres qui briguent la direction du nouveau Conservatoire au préjudice de l'homme éminent acclamé récemment encore par tout le pays artistique, lorsque ce Conservatoire, son œuvre personnelle, fut officiellement fondé.

Mossieur le Baron, très agacé par le mouvement des esprits en faveur de Benoit, aurait même fait savoir à son compère du ministère des Beaux-Arts, qu'il démissionnerait au cas où le musicien obtiendrait gain de cause.

Chose incroyable, le ministre hésite entre cette cinquième roue, cette mouche du coche et le grand artiste pour qui tient le pays tout entier.

Notre gouvernement catholique trouverait cependant quantité de millionnaires ultra-conservateurs convenant parfaitement à ce rôle décoratif et tout de surface d'un gouverneur de province, alors que je ne vois pas quel musicien consentirait à usurper la place de Peter Benoit.

M. Osy de Zegwaart est, paraît-il, dans la vie privée et ses rapports avec ses administrés, un fort galant homme, mais il n'a point illustré, que je sache, son nom par une œuvre ou une action notoire.

Je crois même que si son nom a quelque chance de passer à la postérité, ce sera parce qu'on trouve ce nom dans les *Époques* de Caron de Beaumarchais.

J'ai découvert, en effet, dans les œuvres complètes de l'auteur du *Barbier de Séville* (au tome V, page 320, édition Collin, 1809), une lettre datée de 1792, adressée par Beaumarchais à un marchand de Rotterdam, appelé Osy de Zéquewart (*sic*), dans laquelle il se plaint de la lenteur et des retards que celui-ci apporte à lui livrer les fusils qu'il lui a achetés.

Voici un passage de cette lettre, peu connue, ai-je lieu de croire, des admirateurs de Beaumarchais et, je le gagerais, ignorée des descendants du marchand de fusils, en question :

« Vous êtes payé par moi, monsieur, et vous ne m'aidez point à faire partir les marchandises que j'ai loyalement soldées! voilà bien mes griefs et mes sujets de plainte. Vous êtes trop fin négociant, homme trop éclairé, monsieur, pour ne pas être frappé de la justice de mes reproches. Recevez les salutations d'un homme blessé jusqu'au vif et qui le signe ouvertement. »

A quoi le Rotterdamois, marchand de fusils, répond par une lettre dont Beaumarchais reproduit la fin en constatant que les termes en sont *aussi insignifiants* que si ledit Osy était *grand politique.*

Les démêlés d'un Osy de Zéquewart avec l'auteur du *Barbier*, à propos d'une affaire de fusils, sont donc pour le nom du gouverneur actuel de la province d'Anvers la seule chance d'immortalité.

Pardon, je me trompe. Ce nom d'Osy je le retrouve encore dans les *Odes funambulesques* de Théodore de Banville, en ce quatrain facétieux :

Les demoiselles chez Osy
menées
Font bien de renoncer aux hy-
ménées.

Mais l'Osy que plaisante le poète était, si je ne me trompe, une danseuse de l'Opéra, de mœurs aussi légères que sa danse, et ne figure sans doute point dans l'arbre généalogique du baron hollandais qui gouverne l'une de nos plus belles provinces.

Quoi qu'il en soit, les titres ou les faux titres de ce baron à la mémoire de la postérité sont assez médiocres comparés à l'éclat qui entoure le nom de Benoit, compositeur de tant de partitions populaires en ce pays et applaudies à Londres et en Allemagne (à quand le tour de Paris?) — le nom du fondateur de notre école de musique nationale.

Aussi, le pays flamand élève-t-il la voix. Une démonstration a eu lieu il y a quelques jours à Anvers en l'honneur du musicien illustre que M. Osy se flatte de traiter comme un gratte-papier de sa préfecture. Des protestations et des adresses couvertes de milliers de signatures et émanant de toutes les sociétés et confréries musicales des Flandres, sont envoyées au ministre, pour le prier de mettre fin à ce crispant provisoire en supprimant au plus vite le règlement d'achoppement et en maintenant Benoit dans une position qui lui revient à lui seul.

Dans ces conditions, le gouvernement, à moins de défier le sentiment national et l'opinion publique (il est vrai que les récentes élections législatives viennent de consolider le pouvoir de ce gouvernement ignare et le plus outrageusement népotique qui soit!) se résignera forcément, puisqu'il lui en coûte, à se priver des services administratifs de Mossieur le Gouverneur.

Cependant, des journaux affirment que loin de ménager l'artiste en faveur de qui se produit ce mouvement, les Osy lui auraient donné sur les ongles, en d'autres termes, qu'ils l'auraient menacé d'une mesure disciplinaire au cas où ses partisans continueraient à se remuer pour lui. Ce serait vraiment en agir avec trop de cynisme, et en quelque piètre estime artistique que je tienne le ministre des Beaux-Arts, le gouverneur d'Anvers et leurs séquelles, je crois ces gens trop *politiques,* comme disait Beaumarchais de l'autre Osy, pour se mettre à dos tout le pays flamand, et je dirai même tout le pays des lettrés et des artistes.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Stephen Crane : *The Open Boat and other Stories,* 301 pages, in-8°, 6 s. Wm. Heinemann, London. — Richard Le Gallienne : *The Romance of Zion Chapel,* 297 pages, in-8°, 6 s., John Lane, London.

REVUES. — *Cosmopolis. — The Dome. — Nineteenth Century Review. — Fortnightly Review. — Macmillan's Magazine. — Cornhill Magazine. — Blackwood's Magazine. — Gentleman's Magazine. — New Century Review. — Century Magazine. — St. Nicholas. — Contemporary Review. — North American Review. — National Review. — Saturday Review. — Literature. — The Outlook. — University Magazine. — Bookman.* — Memento.

Sous ce titre : **The Open Boat and other stories,** M. Stephen Crane a réuni une quinzaine de nouvelles où se rencontrent les mêmes qualités qui firent le succès de *The Red Badge of Courage.* Pourtant quelques-unes de ces histoires semblent bien faibles : d'autres, par contre, atteignent la perfection du *conte,* et, particulièrement dans les *Midnight Sketches,* M. Stephen Crane a su avec maîtrise choisir et présenter le détail nécessaire pour l'exacte impression du conte. Il possède, certes, ce don spécial de la perception des détails, sa vue saisit des aspects multiples parmi lesquels il sait choisir et éliminer ; de là une légèreté tout extérieure et superficielle, une impossibilité d'aller au delà des apparences, dans la confusion de la vie et des événements ; M. Stephen Crane ne se préoccupe pas des causes, ne cherche pas l'aspect éternel et immuable derrière les illusoires apparences, les circonstances seules l'intéressent mais non les choses. Son

style exact, souple et vif reflète son esprit intuitif, gai, sceptique, inconstant et superficiel, et le livre en son entier a les mêmes qualités et les mêmes défauts.

Après l'œuvre piteuse qu'avait été *The Quest of the Golden girl*, c'est avec quelque appréhension qu'on ouvrait le nouveau roman de M. Richard Le Gallienne : **The Romance of Zion Chapel.** Tout d'abord quelques prétentieuses sentences faisaient redouter d'insupportables dissertations sur un sujet peu intéressant ; mais l'auteur heureusement n'allait pas au delà de cette menace, et on pouvait continuer sans trop de difficultés. Enfin vers le dixième chapitre le roman commence réellement et c'est l'histoire d'un jeune *pastor*, apôtre d'une nouvelle religion, arrivant dans une ville industrielle pleine de gazomètres et de rues interminables, noires et hideuses, qui aime à la fois et successivement deux femmes, puis une troisième ; la deuxième meurt phtisique, la troisième disparaît et il se suicide avec la première. Dans les trois cents pages où se développe cette triste histoire, M. Le Gallienne a accumulé une multitude de choses en un extraordinaire mélange ; ses caractères sont incomplètement humains : il manque à l'homme une bonne dose de virilité aux femmes un peu plus de naturel ; à M. Le Gallienne beaucoup de bon goût, le sens exact des proportions et tant d'autres choses. Il lui faudrait aussi moins de sensiblerie et de sentimentalité, moins d'attitudes et de jugements factices et superficiels ; car quelquefois, il se rencontre, chez lui, de la vraie sensibilité, une réelle délicatesse, de l'esprit assez fin, et de l'émotion sincère ; et parmi l'excès de ses descriptions et la prodigalité d'épithètes, il a parfois des phrases heureuses. Peut-être que M. Le Gallienne finira par ne se servir que de ses qualités et il serait alors un excellent écrivain.

Revues. — **Cosmopolis** (juin). — Dans son aticle sur la *Current French Literature*, M. Edmund Gosse exprime son enthousiasme pour *Cyrano de Bergerac* et sa gratitude pour M. Rostand. C'est une opinion à considérer, et l'on peut très bien comprendre qu'un critique anglais soit séduit, mais ce qui est moins excusable c'est la confusion que fait M. Gosse de M. Rostand et de la poésie française, car cela l'amène à dire malheureusement « qu'après quinze ans de respectueuse expectative il s'est enfin lassé d'attendre dans le brouillard, la pluie et le froid une aube qui ne vient jamais ; lassé d'une obscurité volontaire, d'un éloignement de tous les sujets communs à l'humanité, de l'absence de vie, de mouvement et de lucidité », et que, « résigné, il en était arrivé à croire que la poésie française serait à l'avenir une négation du sens de la lumière et de la nature ; un mystère rosicrucien expli-

cable aux seuls initiés ; une mixture d'absinthe, d'anarchisme et d'Alfred Jarry. » Ayant à choisir entre *Ubu Roi* et *Cyrano de Bergerac*, M. Gosse n'hésite pas et se déclare pour le poème (!) de *Cyrano* auquel il prodigue les épithètes : *laughing, fighting, bragging, sparkling, captivating*, etc. Certes M. Gosse est mieux informé que ne pourrait le faire supposer ce jugement déconcertant, et les étincelantes verroteries du costume de Cyrano ont pu de si loin lui paraître gemmes précieuses ; mais son éblouissement n'est pas de longue durée et peu après il dit hautement son admiration pour Racine ; plus loin, il a de courtes et heureuses phrases sur Hugo, Renan, Zola, Barrès et Huysmans, et d'exactes appréciations de Remy de Gourmont, Henri Mazel et Albert Juhellé. Dans ce même fascicule, M. W. B. Yeats examine *The Celtic Element in Literature* ; plein d'un espoir prophétique pour l'avenir, M. Yeats écrit : « Le Mouvement Celtique tel que je le comprends est surtout le jaillissement nouveau de cette source (les légendes celtiques) et nul ne peut présumer de quelle combien grande importance cela peut être pour les temps à venir, car chaque nouvelle source de légendes est un nouvel enivrement pour l'imagination du monde. Cela vient à une époque où l'imagination du monde est aussi prête pour une ivresse qu'elle l'était lors de la venue des gestes d'Arthur et du Graal... » Dans *My Indian Friends* le professeur Max Müller raconte que dès 1833, à peine âgé de 10 ans, il rêvait de l'Inde et qu'en 1841, à l'université de Leipzig, il commençait l'étude du sanscrit pour la continuer pendant sa longue existence. Chose curieuse, il n'a jamais été aux Indes, mais il raconte complaisamment avec une sorte de puéril orgueil la réception par les Brâhmanes de sa traduction du Rig-Veda. Dans un article, intitulé *Walt Whitman, Man and Poet*, M. R. M. Bucke dit d'excellentes choses sur le grand poète américain, et d'inutiles, sans avoir dit les nécessaires. Enfin, comme pour justifier les prophéties de W. B. Yeats, un des plus intéressants écrivains de la Renaissance Celtique, miss Fiona Macleod, emploie heureusement dans un beau conte légendaire : *The Wayfarer*, les ressources nouvelles du folklore gaelique.

The Dome (N° 5). — Ce numéro présente un intérêt plus grand encore que les précédents ; un court et excellent article de Gleeson White sur le Paris du troisième empire, accompagné d'une série de reproductions des très curieux dessins de Méryon. La partie littéraire rassemble, après un beau poème de F. Vielé-Griffin, les meilleurs des jeunes poètes, offrant ainsi un aperçu très exact du mouvement poétique le plus récent : Laurence Binyon, Laurence Housman, Stephen Phillips, Arthur Symons, Francis Thompson, W. B. Yeats et

Fiona Macleod avec un de ses meilleurs récits celtiques. Après une notice sur le *White King*, de Campbell Dogdson, vient une série de reproductions d'estampes par Hans Burkmair, Leonhard Beck, H. A. Payne, Byam Shaw et Rosa Bonheur. Enfin deux chants avec musique de piano par Edgardo Levi et T. F. Dunhill terminent ce charmant volume. Il faut une fois de plus souhaiter ample succès à l'intelligent directeur de The Unicorn Press pour cette heureuse tentative d'une publication vraiment artistique qui gagnerait à être plus fréquente.

The Nineteenth Century Review (juin). — Parmi une série d'articles sur des sujets très variés mais peu littéraires: coopération, socialisme, politique intérieure et générale, religion, musique, agriculture, hôpitaux et chloroforme, M. Gladstone, les végétariens, etc, se trouve publiée la conférence que M. Fréderic Harrison fit à Oxford, devant la Bodley Literary Society, sur le *Style in English Prose*, et qui est un admirable résumé de toutes les qualités que doit posséder l'écrivain en prose.

The Fortnigtly Review (juin). — La récente représentation à Londres de l'Anneau du Niebelung a donné occasion à deux excellents articles, le premier, de M. Ernest Newmann : *Wagner's Ring and its philosophy*; le second est un récit des relations de *Friedrich Nietzsche and Richard Wagner*. D'autres articles d'intérêt divers : *L'insurrection de Cuba, le Parti Libéral et Lord Roseberry, The Misgovernment of Italy* par Ouida, deux appréciations de *Gladstone*, et un article sur *Alphonse Daudet*, par Annah Lynch.

Macmillan's Magazine (juin). — M. J. W. Mackail a écrit une parfaite et concise introduction à Théocrite; M. Stephen Gwynn dit d'excellentes choses de *William Morris*; M. Andrew Lang publie *A cousin of Pickle*, et enfin un collaborateur anonyme explique aux Anglais pourquoi ils n'ont pas besoin d'une Académie; l'Académie en session, leur dit-il, est un spectacle qu'ils pourraient se donner chez madame Tussaud; de temps en temps, il est vrai, un homme de génie se glisse dans cette Chambre des Horreurs, mais une pesante médiocrité est la principale qualification pour jouir d'un fauteuil et la vigueur littéraire doit être en France bien vivace puisqu'elle a su résister depuis si longtemps à l'influence corruptrice de ce disgracieux parasite.

Cornhill Magazine (juin). — M. E. V. Lucas donne la seconde partie des lettres inédites de Charles Lamb à Robert Lloyd où les deux correspondants apparaissent sous un aspect particulièrement sympathique. Dans *Sixty Phases of Fashion*, Mrs. Simpson raconte d'anciens souvenirs et dit de jolies choses sur la crinoline; de M. R. M. Sillard : *Humours of the Thea-*

tre et *A Theory of Talk*, anonyme.

Blackwood's Magazine (juin). — Un amusant article : *Among the young Lions* où l'auteur décrit les habitudes et les idées des *petits féroces* de Londres. Une étude de André Chénier par J. C. Bailey, et un anonyme, qui avait sans doute du temps à perdre, s'occupe des naturistes et de Saint-Georges de Bouhélier, de leur *sentimentalité innocente*, et de leur erreur à se croire novateurs, tandis qu'ils sont tout simplement *early victorian*.

The Gentleman's Magazine (juin). — *The Clean-Shirt Ministry*, par J. P. Hogan, M. P. *Teaching of R. L. Stevenson*, par Sylvanus Urban. *The Birds of Wordsworth*, par John Hogben. *The Poetic Faculty and Modern Poets*, par E. G. Wheelwright.

The New Century Review (juin). — Le troisième article de M. George Trobridge sur *Swedenborg et la Pensée Moderne* a pour sujet particulier *les Sexes et le Mariage*. M. Dyke Rhode fait un intéressant historique du journal comique *Punch*. L'article obligatoire sur les conséquences probables de la guerre hispano-américaine; d'autres sur la politique en Extrême-Orient, le Socialisme, le Ritualisme et l'Eglise, etc.

The Century Magazine (juin). — Beaucoup de choses espagnoles dans ce numéro : M. Stephen Bonsal décrit *Toledo, the Imperial City of Spain*, tandis que les dessins de M. Joseph Pennell évoquent toutes les beautés gothiques de la vieille cité. Quelques pages du Capitaine Alfred T. Mahan, sur *The Spanish Armada* et *The Fate of the Armada* par W. F. Tilton. M. W. D. Howells commente des dessins inédits de Vierge sur *Don Quichotte*.

Saint Nicholas (juin). — Un très amusant article de M. Gerald Brenan sur l'ancien royaume d'Yvetot, écrit en un style alerte, et plein d'anecdotes très spirituellement racontées. M. L. Irwell conte ses expériences de collectionneur de timbres.

The Contemporary Review (juin). — De nombreux et longs articles sur l'actualité : la guerre hispano-américaine et M. Gladstone.

The North American Review (juin). — Encore des articles sur la guerre à Cuba, sur une *entente* anglo-américaine; et de Max O'Rell des *Reminiscences of a young french officer*.

The National Review (juin). — Un amusant et judicieux article de M. D. S. Maccoll sur *The International Exhibition of art* avec de parfaites appréciations de Whistler et de Manet. Les inévitables articles sur la guerre, et, sous la signature *Huguenot*, quelqu'un, paraissant bien informé, pré-

tend dire *The Truth about the Dreyfus case.*

The Saturday Review (21 mai). — Divers articles sur M. Gladstone ; *S.S. Atlas,* par R. B. Cunninghame Graham ; *Mr. Shaw's Profession,* par Max Beerbohm, etc. — (28 mai). Une étude subtile et juste d'*Arthur Rimbaud*, par Arthur Symons; une *Eclogue* de John Davidson, et diverses contributions, par Ernest E. Williams, Holt S. Hallet, Ernest Beckett, Max Beerbohm, etc. — (4 juin). Des articles de Ernest E. Williams, R. B. Cunninghame Graham, F. G. Aflalo ; un poème de John Davidson; une critique d'art sur Carrière, Beardsley, Lautrec, Renouard, Vallotton, Lepère, etc. — (11 juin). Encore un poème de John Davidson ; une critique dramatique de Max Beerbohm qui a remplacé G. B. Shaw, malade et marié ; d'autres articles par Ernest E. Williams, W. Earl Hodgson, etc.

Literature (21 mai). — *Among my books, Montaigne,* par Mrs. Lynn Linton ; des articles sur *Sophie Arnould, Hermann Sudermann* et la *Poésie Persane* ; une *American Letter*, par Henry James — (28 mai). *Among my Books,* par Stanley Lane-Poole ; *The Academic Statesman,* au sujet de M. Gladstone ; un intéressant article du Prof. Dowden : *The Elizabethan Poetomachia ; Studies for Portraits,* par Frederic Wedmore. — (4 juin). A propos de *l'Art et la Morale* de M. Brunetière, une intéressante dissertation sur *The Inhumanity of Art* ; *Among my Books,* par sir Herbert Maxwell ; *Madame Guilbert,* par Henry Harland, des articles sur la magie et sur les dernières productions dramatiques en France. — (11 juin). Un *leading article* intitulé : *The Sterility of Oxford ; Among my Books,* par Frederic Harrisson ; *Rosemonde,* par H. de Vere-Stacpoole ; *American Letter,* par Henry James.

The Outlook (21 mai). — Des appréciations et des souvenirs de M. Gladstone, par des membres du Parlement ; des articles financiers et politiques ; des comptes rendus dramatiques, littéraires, etc., des notes, et un poème *In Praise of War*, par Beekles Wilson. — (28 mai). Encore des *Gladstone Memories*, des articles politiques, *The Philosophy of the « Ring »*, et *Smart for Smart's Sake*, par J. Hepburn Millar. — (11 juin). *Why Live in London?* par Alexander Smellie ; *Harling*, par sir Herbert Maxwell, *The Conversion of Scotland*, par Neil Munro; un compte rendu de *The Ambassador*, la pièce de John Oliver Hobbes (Mrs Graigie).

The University Magazine (juin). — *The Eighteenth Century View of Opera*, par Ernest Newmann ; *A modern conversation*, par John Fulfort ; *Twelwe Years in a Monastery*, par G. Topham, etc.

The Bookman (juin). — Une quantité considérable de comptes rendus de livres récents ; un article sur un

nouvel écrivain : M. W. C. Scully; d'autres pages signées par le docteur Richard Garnett, le professeur Macalister, quelques portraits d'écrivains.

MEMENTO. — Louis Barsac : *Shadows and Fireflies*, 88 pages, 3 s. 6. d., Unicorn Press, London. — Edgar Jepson : *The Keepers of The People*, 358 pages, in-8, 6 s., C. A. Pearson, London. — *Some Welsh Children*, 177 pages, Elkin Mathews, London. — K. T. Hinkson : *The Wind in The Trees* IX-104 pages, Grant Richards, London. — G. Bernard Shaw : *Plays, Pleasant and Unpleasant*, 2 vols., XXVI-235 et XVIII-320 pages, Grant Richards, London.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Polémiques hispano-cubaines. — Milo-Maria Fabra : *Presente y futuro*, 1 vol., Collection Elzevir illustrée de Juan Gili, Barcelone. — *La Verdad de la guerra*, 1 vol., Coll. Herres, Madrid. — *Zumalacarregui*, 3e Série, Tome 1er des *Episodios Nacionales*, 1 volume en vente à l'administration des œuvres de Perez Galdos : Madrid. — Ramos Carrion : *Colorin, Colorao...* Librairie de Hermondo, Madrid. — Juan Ochoa : *Un alma de Dios*, nouvelle Coll. Elz. illustrée de J. Gili, Barcelone. — Moreria y Galicia : *Poësias*, prologue d'Antonio de Valbuena, même collection. — *Revista critica de historia*. — *Revista contemporanea.*

L'analyse au jour le jour de la production littéraire à l'étranger, telle que l'a comprise le *Mercure de France*, n'offre pas seulement un intérêt au dilettante curieux de formules d'art inédites ou oubliées, elle peut à l'occasion fournir une documentation précieuse quand la destinée fait passer à l'état de sanglante réalité tel ou tel problème social longtemps méconnu et traité à la légère.

Notre rubrique est de création trop récente pour qu'il soit possible de chercher dans ces colonnes la trace de l'incendie qui s'étend actuellement de Cuba aux Philippines : nos lecteurs du moins pourraient avoir intérêt à apprendre qu'il y a cinq à six ans, un débat contradictoire et littéraire mit en évidence les revendications cubaines : une véritable escarmouche eut lieu dans la *Espana Moderna* entre l'illustre Juan Valera, champion de la métropole, et le brillant Rafael Merchan, lequel mit sa subtile dialectique au service de la cause de ses compatriotes.

On peut retrouver également les termes de la discussion dans les *Cartas Americanas* (1re et 2e Séries) qui figurent dans l'édition complète des œuvres de Valera (Madrid, Fernando Fé) et la riposte dans le premier tome des *Variedades* de Rafael Merchan (Bogota, 1894).

Cette polémique, désormais historique, offre un intérêt

réel que n'accroîtra guère la lecture des deux volumes suivants.

Presente y futuro (aujourd'hui et demain), de Milo Maria Fabra, sort de la jolie collection elzevir illustrée de J. Gili (Barcelone). Je n'en retiendrai que la première partie consacrée à l'hypothèse d'une guerre hispano-américaine : ce volume fut à l'époque de son apparition une manière de guerre de demain, comme il s'en publie souvent chez nous ; diverses phases d'action étaient imaginées, certaines étapes de la lutte prévues et entre mille possibilités, une conclusion raisonnable servait de point final. M. Milo Maria Fabra a témoigné d'une connaissance heureuse des stratagèmes américains ; l'avenir justifiera-t-il ses espérances optimistes ? souhaitons-le puisque l'Espagne donnera, à son avis, une leçon de magnanimité à l'Ancien et au Nouveau-Monde.

Le second volume : **La vérité sur la guerre**, porte comme sous-titre : révélations d'un journaliste américain ; des photographies donnent un véritable cachet d'authenticité à ce reportage traduit de l'anglais : œuvre de propagande excellente, pamphlet en faveur de l'Espagne, réponse heureuse aux attaques de la presse jaune ; on se familiarisera, à la lecture de cette relation de voyage, avec ce célèbre camp des insurgés, on se mettra en contact avec des mœurs qui nous étonnent : « Si vous ou tel autre correspondant améri-» cain, dit Maximo Gomez à notre reporter, vous avisez de » pénétrer dans le campement pour écrire la vérité sur notre » situation, je vous fais fusiller, caramba! » En mettant même en doute l'authenticité des sources de ce volume, vous avez un échantillon des idées attribuées aux insurgés.

L'opinion populaire, surexcitée, demande avant tout des récits militaires : et une partie de la production littéraire de cette année sera dans cette note.

Perez Galdos, le romancier vibrant et sensitif en qui se reflète l'âme populaire de l'Espagne, avait pressenti ce mouvement : arrêtant brusquement ses études psychologiques, il a compris qu'en cette veillée d'armes, le récit d'héroïques campagnes pouvait seul intéresser son public.

Il a donné jadis des preuves de son talent dans ce genre, car durant six années, 1879-1885, il a écrit, sans interrompre ses autres travaux, vingt volumes d'histoire romanesque : les **Episodios Nacionales** (2 séries). Le 10e volume de la 2e série nous avait laissés aux premières tentatives du carlisme ; c'est là qu'en dépit de sa promesse, (nous nous en réjouissons!) il reprend son récit abandonné. Il s'excuse d'une façon charmante, comparant l'écrivain au politicien ; tous deux sont soumis à la pression de l'opinion publique. Cette dernière est responsable de leur manque de parole. Il nous annonce une 3e

série d'*Episodios*, dix volumes semblables à celui que nous allons analyser et celui-ci nous a semblé un chef-d-œuvre du genre.

Ceci portera à trente tomes la merveilleuse collection des *Episodios Nacionales* (il en a été tiré une édition de luxe illustrée par les meilleurs dessinateurs de l'Espagne). Laissons pour un instant les *Romans contemporains* au second plan, et occupons-nous des *Episodios Nacionales*.

Perez Galdos fit ses débuts dans le roman historique, *El Audaz*, histoire d'un radical de jadis qui parut dans la *Revista de Espana* vers 1871 ; mais ce fut tout, car il publia coup sur coup ses romans modernes de la première manière, et en 1879 seulement, il donna, dans le roman historique, une mesure de son talent fécond, souple et original.

Il est certain que le succès obtenu en France par les romans d'Erckmann-Chatrian fut un stimulant pour lui ; Galdos les avait lus et avait pris dans leur ensemble, un exemple heureux ; imita-t-il le procédé, comme on l'a écrit : j'en ai toujours douté, l'auteur des *Episodios Nacionales* est doué d'un talent très impressionnable, il défend difficilement sa superbe originalité contre la fascination du livre en cours de lecture ; la prose simple des deux collaborateurs alsaciens fut pour lui une semence féconde ; l'élève a dépassé les maîtres, il nous a restitué quarante années de vie nationale.

Mais hélas ! les interventions nombreuses des armes françaises dans cette période de l'histoire d'Espagne nous rendent pénible la lecture de la première série, véritable contre-épopée napoléonienne. Nous sommes plus à l'aise avec l'expédition du Trocadéro et la fin du règne de Ferdinand VII, nous suivons en toute liberté l'évolution libérale où l'hétérodoxie apparente de l'auteur sert de ferment à un loyal espagnolisme. Il nous en apporte aujourd'hui une nouvelle preuve. Devant l'horizon assombri, il reprend après quinze ans le récit interrompu.

Ferdinand VII est mort, le carlisme fait des progrès sous une régence débile : la révolte ensanglante la Navarre et s'étend de Jaca à Bilbao.

Les armées se suivent et s'observent : jamais guerre fratricide ne fut plus horrible, jamais représailles plus inhumaines.

Zumalacarregui, à la tête de l'armée carliste, promène la guerre sainte sur les contreforts des monts pyrénéens et profite de l'attrait exercé sur les populations par l'arrivée du prétendant don Carlos pour porter des coups décisifs.

Au début du récit un alcalde aragonais convaincu de relations avec l'armée royale doit être passé par les armes, il reçoit les exhortations d'un aumônier carliste : or il se trouve que cet ecclésiastique a été le séducteur de sa fille : le confes-

seur s'agenouille pour recevoir l'absolution du condamné. Il se relève, et le désir qu'il a de réparer l'outrage ancien le pousse à travers les camps rivaux. Le belliqueux aumônier devient tour à tour intrument dans les mains du général carliste, transfuge parmi les royalistes, puis incorporé derechef dans l'armée sainte : son courage est exploité par les deux factions, son âme est attristée et son cœur est lassé, quand le hasard lui fait recevoir les confidences du général Zumalacarregui ; c'est une silhouette inoubliable que celle de ce héros. Elle domine ce récit, Galdos a voulu fixer en elle une légende belle et triste de révolte inutile.

L'horreur de la guerre civile donne aux tableaux qui vont passer sous nos yeux une beauté atroce qui rappelle les eaux-fortes de Goya : les fusillades alternent avec les paysages colorés des montagnes : le bivouac succède au calme de la vie champêtre, une réalité brutale enserre le rêve le plus chimérique. Nous assistons à la destruction d'une église où les carlistes enfument quelques rebelles et c'est là que nous apparaît pour la première fois la sauvage fille de l'alcalde, Salomé ; nous la retrouverons penchée sur les mourants ; et plus tard encore, dans un misérable campement que sa belle âme aragonaise semble éclairer. Nous suivons le va et vient incertain du chapelain, entre les deux camps, et derrière la fumée de la bataille apparaît la cour du prétendant [oisif. Mais notre pitié va aux humbles qui souffrent et meurent en silence, à Zumalacarregui dont l'âme est simple comme celle du peuple.

L'antinomie qui existe entre les lois relatives et temporaires et l'idéal immuable d'éternelle justice, telle m'a semblé l'idée dominante de l'œuvre ; cette antinomie morale s'affirme dès la première scène : le thème revient dans la bouche de l'ermite qui calme la fougue belliqueuse du chapelain ; et n'est-ce pas pour avoir méconnu les règles éternelles que Zumalacarregui meurt si tristement dans sa maisonnette blanche, suivi de près par notre héros que ses inconséquences ont bien pu étouffer ?

Telle est l'explication que nous proposons : Perez Galdos n'est pas un moraliste didactique, il dévoile rarement des échappées sur sa pensée : il lui suffit de créer des situations et des caractères ; à vous le soin de philosopher, ami lecteur !

Signalons un volume de Ramos Carrion, **Colorin, colorao**, des contes, de courtes nouvelles écrites jadis et hier pour les journaux : ces exquises nouvelles ne manquent ni de charme, ni d'émotion ni de couleur... j'en prends à témoin le vermillon rehaussé du titre du volume.

Nous parlerons de l'œuvre de Ramos Carrion à propos de *Zarzamora*, cette nouvelle que nous promet l'éditeur Gili.

J'ai parlé de cette collection elzévir illustrée à laquelle j'ai emprunté *Presente y futuro*, elle s'accroît chaque jour et peut rivaliser par l'exécution avec nos petites collections illustrées. Revenons sur quelques-uns des derniers volumes qui y sont publiés.

Les **Poesias**, de M. Moreria y Galicia, sont d'un versificateur habile qui semble appartenir à l'école de Campoamor: elles sont d'une intimité délicieuse et d'un véritable charme. Nous avons gardé ce souvenir de paysages rêvés et nous déplorons seulement un certain modernisme qui nous choque parfois dans la poésie castillane et même chez les maîtres.

Un Alma de Dios, le 12e volume de la même collection, est une simple nouvelle de Juan Ochoa ; elle semble appartenir au genre semi-naturaliste qui exista chez nous. Louons une facture assez franche qui rappelle un peu la netteté de Maupassant. Nous parlerons plus à loisir dans notre chronique catalane de l'*Escanya-pobres* de Narcisso Oller. M. Rafael Altamira vient de donner une excellente version castillane.

La **Revista critica de historia y litteratura** consacre un article aux publications faites à Lisbonne à l'occasion du centenaire.

Citons, dans la **Revista contemporanea** du 30 avril, un article de M. Cotarelo sur le prétendu livre des querelles du roi Alphonse le Sage.

EPHREM VINCENT.

LETTRES LATINO-AMÉRICAINES

Bernardo Couto Castillo : *Asfodelos*. — Francisco de Olaguibel : *Oro y negro*, Mejico. — Général Luis V. Mansilla : *Rozas*, Paris. — Emilio Berisso : *Arpegios*, Buenos-Aires. — Abraham Lopez Penha : *Camila Sanchez*, Barcelona. — Santiago Perez Triana : *De Bogota al Atlantico*, Paris.

Le conte et la nouvelle sont d'acclimatation récente en Amérique. Les malveillants attribueront le fait à une recrudescence de la paresse de lire et d'écrire les œuvres de longue haleine, mais il est plutôt dû à un raffinement du goût, si nous voulons nous ranger à l'opinion du critique pour qui la nouvelle est l'élixir de la quintessence. Ce qu'il y a de certain, c'est que de même qu'à l'ode et au poème ont succédé le sonnet et les poésies courtes, ainsi à la narration posée du roman a succédé cette forme courte et vibrante, la nouvelle, qui s'adapte mieux à l'agitation de la vie moderne et satisfait davantage l'impatience de notre curiosité. Sous le titre de

Asfodelos, Bernardo Couto Castillo a recueilli une série de contes unis par un « leitmotiv » funèbre.

Dans toutes les pages, on voit le rire, « le seul rire encore logique » de Notre-Dame la Mort, non pas de la mort qui nous accueille comme une mère à la banqueroute de nos illusions, mais de la mort cruelle et perfide qui surprend l'homme en pleine félicité. Cependant l'obsession de la mort, telle qu'on l'observe dans les contes de Couto Castillo, me paraît révéler une intensité de Vie aigrie par les obstacles qui en contrarient l'épanouissement. Je ne sais pas pourquoi *Asfodelos* me rappelle un brave homme de mon pays qui dormait à côté d'une urne cinéraire « pour s'enlever la crainte ».

Certains livres sont une espèce d'*enfer esthétique* où les auteurs enferment les éléments sataniques, diaboliques, criminels de leur esprit. *Asfodelos* me fait cet effet-là, d'un de ces livres d'émancipation et de soulagement au moyen desquels nous pouvons parcourir inoffensifs la route de la vie. L'impression générale que laisse cette œuvre dans l'esprit du lecteur, c'est que l'auteur est un pessimiste ; la vie en Amérique en produit beaucoup ; approfondir les causes de ce pessimisme et les mettre en évidence serait faire l'histoire de notre vie morale à travers notre histoire politique et sociale. Par l'effet d'une prédominence de l'imagination et d'une curiosité inconstante, un grand nombre d'intelligences se sont mises en désaccord avec le milieu ou se sont placées au-dessus. Le progrès individuel de bien des esprits à été naturellement plus rapide que celui du milieu social rebelle jusqu'à un certain point au perfectionnement harmonieux. A la culture esthétique a succédé un mécontentement, un trouble profond dans les âmes ; déjà les « folâtreries démocratiques », la vulgarité des mœurs, la rareté des jouissances intellectuelles blessent profondément les sensibilités raffinées ; de ceux-là on peut dire en toute justice qu'ils sont venus trop tôt dans un monde trop jeune. Dans les villes plus ou moins commençantes d'Amérique, celui qui cultive son esprit dans une direction artistique souffre plus que dans les villes d'Europe. Il en est beaucoup qui émigrent vers des centres plus civilisés, d'autres succombent... Il faut croire que quand la culture intellectuelle se généralisera et que les « cas » d'aujourd'hui constitueront une Force, celle-ci tendra à élever le niveau social, accélérant ainsi le progrès de la société.

Couto Castillo, comme l'Alfonso Castro de son conte, rêve avec des personnages de Poe et de d'Aurevilly et avec les êtres démoniaques de Baudelaire.

S'il y a eu une évolution dans les genres littéraires, il y en a eu une aussi dans le style, dans la technique. L'éducation

classique et la tradition castillane sont plus faibles en Amérique qu'en Espagne; l'influence française, assez souvent défavorable à l'originalité, a donné aux lettres latino-américaines une tournure qui les distingue un peu des lettres de source absolument pure. Don Juan Valera, l'éminent critique espagnol, a pressenti cette différence, il y a des années, en saluant l'*Azul* de Dario comme un précieux livre français écrit en espagnol. La prose tend à se faire moins oratoire et plus plastique, le vers plus subtil et plus libre; on martelle moins les consonnes et le rythme ondule et flotte avec plus de grâce autour de l'idée. Pour me servir d'un exemple, je dirais que dans le vers on joue plutôt des instruments à corde que de ceux de cuivre. Au cri succède le soupir, aux clameurs de la multitude les voix intimes. A mon avis cette « évolution » dans la technique correspond à une « évolution » sentimentale : nouveaux états d'âme, nouveaux moyens d'expression.

Le volume de poésies **Oro y Negro**, par Francisco de Olaguibel, appartient à cette nouvelle poésie nuancée et musicale. Quelques-uns de ses croquis, ballades et rondeaux rappellent Julian del Casal, l'admirable poète cubain. C'est là le plus grand éloge qui se présente sous ma plume.

Au cimetière de Southampton j'ai vu la tombe de Don Juan Manuel de Rozas, le célèbre dictateur argentin; au Grand-Hôtel de Paris, au Bois, au Moulin Rouge, j'en ai vu d'autres de ces dictateurs que l'Amérique produit aussi facilement que la terre produit les ronces qui, comme des boas, s'enroulent autour des arbres jeunes et les étouffent. Paris est une espèce de bagne libre de dictateurs américains. Du continent lointain, quand ils sont à l'apogée du pouvoir, ils voient en songe un hôtel, avenue des Champs-Elysées, une loge à l'Opéra, et alors, c'est l'accaparement des millions, les grincements de dents. Et, de cette manière indirecte et paradoxale, Paris excite les tyrannies et les guerres civiles en Amérique. Quelqu'un a montré qu'il y aurait à faire un pendant au livre d'Alphonse Daudet en racontant la vie dans la grande ville des *Présidents en exil*; malheureusement, si nous avons des modèles à revendre, nous n'avons pas de Daudet.

Le général Mansilla, bien connu dans la société parisienne, et dont Maurice Barrès a esquissé la silhouette de causeur dans le prologue d'*El Diario de mi vida*, vient de publier un essai historico-psychologique sur son compatriote **Rozas**. Il n'y poursuit pas le dictateur de la phrase passionnée dont le colombien Vargas Vila a flagellé *los providenciales*; il n'emploie pas la satire merveilleuse avec laquelle l'équatorien Juan Montalvo (entre parenthèses, l'un des plus parfaits

artistes qu'ait eus la langue espagnole) a terrassé Garcia Moreno ; le général Mansilla montre dans les origines familiales de Rozas, dans son développement postérieur, les causes qui ont fait de lui l'arbitre sans pitié d'un peuple. Il montre aussi comment ce peuple était mûr pour la tyrannie, conformément à son opinion : « Il n'y a pas de tyrans, ni dans l'acception grecque, ni dans l'acception moderne du mot, qui n'ait derrière lui un peuple pensant comme le tyran même, désirant, voulant comme lui. » Après avoir analysé la vie et les actes de Rozas avec une franchise et une impartialité rares chez nos historiens, il termine par une phrase pleine de charité et de compréhension. Il convient d'être indulgent envers le peuple : « Même, dit-il, quand il soutient les démagogues et les tyrans, il est toujours de bonne foi. Au milieu de ses défaillances, de ses contradictions, de ses lâchetés, si son aspiration matérielle est l'amélioration de sa condition, son aspiration morale est le bonheur. » Et comme l'auteur avait déjà auparavant unifié le tyran avec son peuple, il n'est pas difficile d'étendre le pardon au premier.

Le livre du général Mansilla est une vaste causerie érudite et intéressante, nourrie de faits, de citations et d'observations qui jettent une grande lumière sur les problèmes de sociologie américaine.

Arpegios, par Emilio Berisso. Primeur littéraire où l'on remarque le recueillement naturel de celui qui se présente pour la première fois au public, mais où se découvre un poète ingénu qui souffre de la tristesse mi-vraie des adolescents. Son *Cantor* est un fils autochtone des pampas argentines, un frère de Santos Vega.

Sur la côte nord de la Colombie, dans le port de Barranquilla vit plein d'enthousiasme et de bonne volonté Abraham Lopez Penha. On rapporte qu'il a fondé une librairie qui est quelque chose de plus qu'un bon commerce, une espèce d'œuvre d'apostolat artistique. Il y a fondé des revues pour la propagande des lettres modernes, il y a écrit des livres qu'il publie en éditions de luxe. C'est un excellent esprit, mais à mon avis trop docile aux conseils de la critique. Son premier livre, *Cromos*, fut vivement censuré : « Décadent à outrance », disait-on de lui, et maintenant, pour ne pas mériter le même qualificatif, il publie un « roman de mœurs », **Camila Sanchez**, roman de mœurs américaines, observons bien, où tous les personnages parlent et discourent comme des hommes du temps de Cervantès, au cœur de la vieille Castille. Attendons un troisième livre où l'auteur se tiendra dans un juste milieu, où, profitant de ses dernières lectures classiques et de son goût pour la littérature moderne,

il nous régalera d'une œuvre plus affranchie des suggestions de la critique.

Si Tartarin avait lu le livre **De Bogota al Atlantico**, de Santiago Perez Triana, il aurait changé d'itinéraire, et au lieu de s'embarquer pour l'Algérie à la recherche des lions et des aventures, il serait allé jusqu'aux forêts vierges qui ombragent les torrents de l'Orénoque. Dans ces bois qui virent la blanche figure de Humboldt, il aurait connu un chasseur authentique de bêtes féroces, l'indien Saturnino, maréchal-ferrant, tondeur de taureaux, les jours de semaine et « tueur de tigres » les dimanches.

S'il suffit à certaines gens d'une frise, d'une colonne brisée, pour donner libre carrière à leur imagination, quel thème exquis de méditation ne trouveraient-ils pas en face des montagnes coupées à pic sur lesquelles se détachent, à une hauteur de deux cents mètres, taillés dans le roc vif un énorme caïman, des gueules d'animaux, des hommes de taille énorme, traces, dit l'auteur, de l'on ne sait quel empire disparu ?

Ceux pour qui l'existence civilisée des villes n'offre qu'affaires mille fois répétées seraient séduits par la tragique idylle du gouverneur vénézuélien et de la danseuse espagnole, vivant d'une vie libre près des bruits du fleuve et de la forêt, au milieu des cris des fauves et des perroquets sauvages.

C'est un livre qui enchanterait plus d'un adorateur de l'exotique, ce livre où un fugitif politique conte son odyssée à travers un monde inconnu. Quelle page plus étrange que cette représentation faite par le voyageur et ses compagnons, devant des êtres primitfs, d'un drame composé de réminiscences du *Ruy Blas*, de Victor Hugo ?

Elevé aux universités allemandes, familiarisé avec le boulevard parisien et la cité de Londres, Santiago Perez Triana retourne dans sa patrie, et là, les hasards de la politique le poussent de nouveau ; il va de Bogota à l'Atlantique, se frayant un passage souvent difficile, dormant sous le ciel pur du tropique, sautant de sur le dos de la mule dans la pirogue indigène : de là ce livre d'une philosophie ironique, d'un humorisme serein, ce livre qui est en même temps œuvre d'artiste et de sage. En présence du dangereux, du difforme et du rudimentaire, il rit, se souvenant peut-être de l'aphorisme de Zieling : « Le rire n'est que le triomphe du sujet sur l'objet imparfait. »

PEDRO-EMILIO COLL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

HISTOIRE. DOCUMENTS. — Germain Bapst : *Le Maréchal Canrobert*, t. I.; Plon, 7.50. — P. Boyé : *Un Roi de Pologne et la Couronne ducale de Lorraine, Stanislas Leczinski et le troisième traité de Vienne*, d'après des documents inédits ; Berger-Levrault, 12 fr. — J. Brissaud : *Un Libéral au XVII^e siècle. Claude Jolly (1607-1700)* ; Fontemoing, 2 fr. — Duc de Broglie : *La Journée de Fontenoy*, avec eaux-fortes en coul. de Ad. et Alph. Lalauze ; Rahir, 500 fr. — Arthur Chuquet : *La Jeunesse de Napoléon. II. La Révolution* ; Colin, 7.50. — L. Dimier : *Benvenuto Cellini à la Cour de France* : Leroux, 3 fr. — Douchy : *La Guerre Turco-Grecque de 1897* ; Baudoin, 5 fr. — H. Muller : *Les Origines de la Compagnie de Jésus, Ignace et Lainez* ; Fischbacher, 3.50. — F. Mugnier : *Jehan de Boyssoné et le Parlement français* ; Champion, 6 fr. — Général Hardy de Périni : *Batailles françaises. Louis XIII et Richelieu, 1621-1643*, ill. ; Flammarion, 3.50. — Lavisse et Rambaud : *Histoire Générale*, t. X. *Les Monarchies Constitutionnelles, 1815-1847 ;* Colin, 12 fr. — J. Weber : *Le Panorama des Siècles* ; Schleicher, 1 fr.

LITTÉRATURE. CRITIQUE. — Léon Bazalgette : *L'Esprit nouveau dans la vie artistique, sociale et religieuse* ; Soc. d'Edit. Littéraires, 3.50. — Duc de Broglie : *Voltaire avant et pendant la Guerre de sept ans* ; Calmann Lévy, 3.50. — H. s. j. Chérot : *Bourdaloue inconnu. Prédication, correspondance*, etc... Heliograv. Dujardin ; Retaux, 2 fr. — M. J. Darmesteter : *La Vie d'Ernest Renan* ; Calmann Lévy, 3.50. — Léon Daudet : *Alphonse Daudet* ; Fasquelle, 3.50. — P. Lacombe : *Introduction à l'Histoire littéraire* ; Hachette, 7.50. — Ph. E. Legrand : *Etude sur Théocrite ;* Fontemoing, 12.50. — Eugène Montfort : *Exposé du Naturisme*, discours prononcé au congrès littéraire de Bruxelles ; Bruxelles, « La Lutte ». — Adolphe Retté : *XIII Idylles diaboliques* ; « La Plume », 3.50. — F. Strowski : *Saint François de Sales, Introduction à l'Histoire du Sentiment religieux en France* ; Plon, 7.50. — Georges Soreau et Marc Langlais : *Légendes et Contes du Maine* ; Gautier, 2 fr. — Teodor de Wyzewa ; *Beethoven et Wagner, Essais de Critique biographique* ; Perrin, 3.50.

PHILOSOPHIE. SOCIOLOGIE. — E. Abramowski : *Le Matérialisme historique et le Principe du Phénomène social* ; Giard, 2 fr. — A. Binet, H. Beaunis et Théodore Ribot : *L'Année psychologique ;* Schleicher, 15 fr. — L. Charpentier : *L'Ordre Social* ; Ollendorff, 1.50. — Paul Deschanel : *La République Nouvelle* ; Calmann

Lévy, 3.50. — Ed. Goblot : *Essai sur la Classification des Sciences* ; Alcan, 5 fr. — Charles Malato : *L'Homme nouveau* ; Stock, 1 fr. — Jacques Sautarel : *Quand égorgerons-nous enfin... ?* — R. Saleilles : *L'Individualisation de la Peine* ; Alcan, 6 fr. — G. Tarde : *Etudes de Psychologie sociale* ; Giard, 7 fr. — *Déclarations de G. Etiévant* ; « Les Temps Nouveaux », 0.10. — *Les Anarchistes et les Syndicats* ; « Les Temps Nouveaux », 0.10.

Poésie. — René d'Avril : *Un Jour, puis l'autre*, rondels ; Nancy, « Revue Lorraine », 1 fr. — Noel Bazan : *La Messe Bleue* ; Lemerre, 3 fr. — Jules Barbier : *Les Iambes* ; Lemerre, 6 fr. — G. de Colvé des Jardins ; *Les Oberliques* ; Charles, 1.50. — Jean Dayros : *Les Solitaires, vers* ; Vanier, 3.50. — Henri Ghéon : *La Solitude de l'Eté* ; « Mercure de France », 3.50. — Louis Hollande : *Les Voix lointaines* ; Charles, 3.50. — André Lebey : *Les Poèmes de l'Amour et de la Mort* ; « Mercure de France », 3.50. — Eddy Lévis : *Flèches perdues* ; Vanier, 3 fr. — Victor Margueritte : *Au Fil de l'heure* ; Plon, 3.50. — F.-H. Michel : *Les Spirales* ; Ollendorff, 4 fr. — P.-A. Mussy : *Au Pays des Carillons* ; Lemerre, 2 fr. — Paul Reboux ; *Les Iris Noirs* ; Lemerre, 3 fr. — Blanche Reynold : *Jardins suspendus* ; Vanier, 2 fr. — Emma de Rienzi : *L'Advenu* ; Guérin, 3.50. — Lionel des Rieux : *Les Colombes d'Aphrodite* ; « Mercure de France », 2 fr.

Publications d'Art. Esthétique. — *Paris Grand Prix*. Album ill. par Caran-d'ache, A. Guillaume et Ch. Léandre ; Per Lamm, 1 fr. - A. Soubies : *Histoire de la Musique. Hongrie*, avec grav. ; Flammarion, 2 fr. — Arsène Alexandre : *Le Balzac de Rodin* ; Floury, 0.60. — A. de Beruette : *Velasquez*, préf. de Bonnat, 68 reproductions et 16 héliograv. hors texte ; Laurens, 50 fr. — M. Collignon : *La Polychromie dans la Sculpture grecque*, avec 10 pl. ; Leroux, 5 fr. — Anatole France : *La Leçon bien apprise, conte inédit*, image et manuscrit par L. Lebègue ; Floury, 65 fr. — Georges Lafenestre : *La Tradition dans la Peinture française* ; May, 3.50. — Georges Montorgueil : *Paris dansant*, avec douze compositions de Villette ; T. Belin, 300 fr. — L'Ouvreuse du Cirque d'Eté : *Accords perdus* ; Simonis Empis, 3.50.

Roman. — Paul Acker : *Dispensé de l'article 23*, préf. de Willy ; Simonis Empis, 3.50. — A. Aderer : *Le Vœu* : Calmann Lévy, 3.50. — Jean Ajalbert : *Sous le Sabre* ; « Revue Blanche », 3.50. — Alphonse Allais : *Amours, délices et orgues* ; Ollendorff, 3.50. — Ananké : *Sous-off's d'Afrique* ; Vanier, 2.50. — Georges Auriol : *Ma chemise brûle* ; Flammarion, 3.50. —

R. Aynard : *Ames recluses* ; Calmann Lévy, 3.50. — Emile Benoit : *Le Chemin de l'Empire* ; Pierret, 3.50. — M. Bernard : *Au Pays des Dollars* ; Calmann Lévy, 3.50. — Bertol-Graivil : *L'Affaire Machin* ; Soc. Libre d'Edit., 3.50. — C. Bertrand : *Au coin d'un bois* ; Fasquelle, 3.50. — H. Bezançon : *Des Maris, S. V. P* ; Plon, 3.50. — P. Aubéry du Boullay : *Germaine* ; Soc. Libre d'Edit., 3.50. — Paul Bourget : *Un Crime d'amour*, ill. de Marchiati ; Lemerre, 3.50. — F. C. Boutet : *Contes dans la Nuit* ; Chamuel, 3.50. — Marie-Anne de Bovet : *Petites Rosseries* ; Lemerre, 3.50. — René Boylesve : *Le Parfum des îles Borromées* ; Ollendorff, 3.50. — Félicien Champsaur : *Un Gueux* ; V. Havard, 3.50. — Jules Claretie : *Le Prince Zilab*, ill. de Calbet, J. Dedina et A. Boyé ; Borel, 3.50. — M. Colombier : *Le Prince Brutus* ; Flammarion, 3.50. — Henri Datin : *Yvonne Tasquin* ; Soc. Libre d'Edit., 3.50. — C.-L. Dauriac : *Les Orgues de Fribourg* ; Vanier, 2.50. — F. Dhers : *M. le Prétendant* ; V. Havard, 3.50. — E. Dodillon : *Le Purgatoire de Mme Roblin* ; Lemerre, 3.50. — Edouard Dujardin : *L'Initiation au Péché et à l'Amour* ; « Mercure de France », 3.50. — J. Esquirol : *A mi-côte* ; Stock, 3.50. — Robert Eude : *Grisée* ; Havard fils, 3.50. — J. de Ferrière : *Leur Fille* ; Ollendorff, 3.50. — Judith Gautier : *Khnou-n-atonou (Fragments d'un papyrus)* ; Colin, 3.50. — André Gladès : *Résistance* ; Perrin, 3.50. — Gyp : *Miquette* ; Calmann Lévy, 3.50. — Gustave Kahn : *Le Conte de l'Or et du Silence* ; « Mercure de France », 3.50. — Henry Kistemaeckers : *Lueurs d'Orient* ; Flammarion, 3.50. — A. de La Hire d'Espie : *La Chair et l'Esprit* ; Girard, 3 fr. — Charles Le Goffic : *Morgane* ; Colin, 3.50. — Camille Lemonnier : *Un Mâle*, préf. de J.-H. Rosny (édition définitive) ; « Mercure de France », 3.50. — Tristan L'Hermitte : *Le Page disgracié, où l'on voit de vifs caractères d'hommes, de tous tempéraments et de toutes professions* ; Plon, 6 fr. — Mme Lescot : *Sublime Mensonge* ; Calmann Lévy, 3.50. — Daniel Lesueur : *L'Amant de Geneviève* ; Calmann Lévy, 3.50. — Pierre Louys : *La Femme et le Pantin* ; « Mercure de France », 3.50. — René Maizeroy *Le Miracle de Lise* ; Flammarion, 3.50. — Catulle Mendès : *Le Chercheur de Tares* ; Fasquelle, 3.50. — Edgard Monteil : *Les Copurchics*, ill. de Tauzin ; Flammarion, 3.50. — Jérôme Monti : *Miserere* ; « Le Baiser », 3.50. — J. Naurouze : *L'Otage (le Bardeur Carbasane), Histoire d'une famille pendant cent ans* ; Colin, 3.50. — François de Nion : *Les Façades* ; « Revue Blanche », 3.50. — Jean Reibrach : *La Force de l'Amour* ; Ollendorff, 3.50. — Georges Rency : *Madeleine* ; Bruxelles, Balat, 3.50. — D. Riche : *Le Charme d'Amour* ; Flammarion, 3.50. — Louis de Robert : *L'Anneau* ; Fasquelle, 3.50. — Edouard Rod : *Le Ménage du pasteur Naudié* ; Fasquelle, 3.50. — B. Sari-Fléchier : *Joséphin* ; Vanier, 3 fr. — Cl. Sénéchal : *Voie douloureuse* ; V. Havard, 3.50. — Jean de Ti-

nan : *L'Exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse*, couverture de Toulouse-Lautrec ; « Mercure de France », 3.50. — Léon de Tinsau : *Un Nid dans les Ruines* ; Calmann Lévy, 3.50. — G. Toudouze : *Enfant perdu (1814)* ; Hachette, 3 fr. — *L'Amour est mon péché...*, par l'auteur d'*Amitié amoureuse* ; Calmann Lévy, 3.50.

Théatre. — Eugène Alberge : *Un Passe-temps à Trianon*, opéra-comique en 1 acte, musique de Prosper Morton ; May. — Romain Casalot : *Notre-Dame de l'Institut*, fantaisie en 4 tableaux ; Pierret, 2 fr. — François Coppée : *Théâtre*, t. V. *Le Pater, Pour la Couronne, l'Homme et la Fortune* ; Lemerre, 5 fr. — A. P. de Lannoy : *Le Mystère d'Adam, suivi du Miracle des Fous* ; Lechevalier, 0.60. — Jean Richepin : *Le Chien de Garde* ; Fasquelle, 2 fr. — A. Soubies : *Almanach des Spectacles, année 1897* ; Flammarion, 5 fr.

Voyages. — A. Bertrand : *Au Pays des Bas-Rossi, Haut Zambèze*, avec 105 grav. et 2 cartes ; Hachette 20 fr. — P. de Lauribar : *Douze ans en Abyssinie, souvenirs d'un officier* ; Flammarion, 3.50. — F. Martin : *Le Japon vrai* ; Fasquelle, 3.50. — André Petitcolin : *Arvor* ; Plon, 3.50.

Divers. — Paul Bluysen : *Félix Faure intime*, ill. ; Juven, 3.50. — Boleslas Matuszewski : *Une nouvelle source de l'histoire* (création d'un dépôt de cinématographie historique). — Albert Jounet ; *Principes généraux de Science psychique. — Les Sacrements spirituels et le Tiers-ordre du catholicisme* ; chez l'Auteur, à S.-Raphaël. — Hugues Rebell : *Lettre à un Catholique* ; Charles, 1 fr. — William Vogt : *L'Affaire Dreyfus à Genève* ; 0.50.

Traduction. — Jules Brun : *La Veillée*, douze contes trad. du roumain ; Firmin-Didot, 3.50. — E.-A. Butti ; *L'Automate*, trad. de M. Lécuyer ; « Mercure de France », 3.50. — M.-J.-G. Frazer : *Le Totémisme*, étude d'ethnographie comparée, trad. par A. Dirr et van Genep ; Schleicher.

Mercvre.

ÉCHOS

Une lettre de M. Paul Fort. — Un théâtre populaire en Poitou. — *L'Antigone* de Sophocle sur un théâtre en plein air. — Une Question. — L'Exposition Rembrandt. — Vient de paraître au *Mercure de France.*

Une lettre de M. Paul Fort.

Mon cher Vallette,

Puis-je compter sur votre obligeance pour vouloir bien imprimer dans le *Mercure* cette lettre :

Monsieur Maurice Le Blond,

Je lis dans votre dernier article de la Plume : «(M. Francis Jammes)... que M. Paul Fort commence à *éreinter* par derrière, ce qui est le commencement du succès... »

Tous nos amis communs connaïssent assez mes relations avec Francis Jammes pour qu'il me soit complètement inutile de répondre à votre insinuation. Si, pourtant, vous prétendez que le succès d'un auteur commence dès que je l'éreinte par derrière, je regrette, Monsieur, de ne devoir jamais vous éreinter que par devant.

PAUL FORT.

Un théâtre populaire en Poitou

Mon cher Vallette,

Voulez-vous me permettre de vous signaler une ingénieuse formule de théâtre en plein air, inaugurée en Poitou l'an dernier ? Ce sera une modeste contribution aux notes sur le provincialisme et le folklore que le *Mercure de France* sait ne pas dédaigner.

Cette formule me semble originale surtout par sa simplicité, et son exclusivisme local. Elle peut s'énoncer ainsi :

Etant donné un site, un paysage, des ruines, au milieu desquels s'est déroulée une action historique, est née une légende, a vécu un poète, évangélisé un saint : rajeunir ou préciser, dans l'esprit populaire, à l'occasion d'une fête locale (assemblée, rosière, bachelerie, pèlerinage) cette action, cette légende, cette existence, cet apostolat, par le réalisme ou le symbole, dans le cadre naturel, sans aucun décor, rideau ou truc, avec, comme troupe improvisée, des acteurs indigènes.

Il est donc indispensable que l'œuvre soit écrite pour le décor, avec unité d'action et de lieu. Il faut, avec ces moyens, devant un public déjà entraîné par sa familiarité avec les faits manifestés, qui souvent, depuis des siècles, ont sur son esprit une influence psychique considérable, évoquer l'âme même des choses environnantes ; peupler l'ambiance des souvenirs dont est faite la mentalité, la spiritualité de ce peuple ; l'émouvoir par le déjà su, le déjà aimé, parfois l'uniquement su, l'uniquement aimé ; par l'exagération de la vérité et de la vie.

Ce n'est pas là un programme théorique.

Le theâtre poitevin a déjà un groupe d'auteurs et un répertoire.

La première représentation a eu lieu le 13 juin 1897, dans les ruines d'un vieux château féodal dont la construction est attribuée par la légende à la fée Mélusine : le château Salbart, au village de Ternenteuil, sur les bords de la Sèvre, à 7 kilomètres de Niort. Il s'agissait de fêter la cinquantaine d'Emile du Tiers, un poète ami des mœurs rurales et particulièrement des costumes et des coiffes de nos paysannes poitevines, familier de ce paysage et de ces ruines. Un jeune docteur, M. Pierre Corneille, écrivit à cette occasion une moralité légendaire, où les paysans en costume traditionnel, la Sèvre, le château, la fée et le poète vivaient en d'harmonieux symboles faisant des objets, des interprètes, du public un seul être collectif délicieusement absorbé dans la commune illusion. Plus tard, ce fut une légende galante du pays Mothain : « La Dame de Chambrille », deux fois mise en scène par deux auteurs différents, M. Corneille et M. Aug. Gand. Ce dernier fit encore représenter dans un paysage Chef-Boutonnais une scène dans laquelle le paysan défend contre le citadin ses droits à conserver son patois, ses coutumes, ses légendes, ses chansons.

Nous voici à quatre représentations en moins d'une année, et ce n'est pas fini.

Le 14 juillet prochain, un jeune Père bénédictin fera jouer à Ligugé les épisodes locaux de la vie de saint Martin, là où le thaumaturge fonda le premier monastère des Gaules et se prépara, par treize années de solitude, à son apostolat. Un professeur du Lycée de Poitiers, un dévôt à Mélusine, M. Armand Ray, prépare pour Lusignan un drame légendaire sur la fée poitevine, patronne des folkloristes. Enfin M. Corneille, voyant son ambition grandir avec le succès, vient d'écrire un drame héroïque en 3 actes avec unité de temps, d'action et de lieu, n'impliquant aucun autre décor que le carrefour d'une forêt réelle, et symbolisant la lutte des Romains et des Gaulois en Poitou, les derniers efforts des Celtes et de

leurs druides contre l'envahisseur. C'est un drame à grand spectacle, avec chœurs de druides, chants sacrés, processions dans le dédale du bois. La scène se passera en pleine nuit, à la lumière des torches, le deuxième dimanche de Septembre, près la petite ville de La Mothe-Saint-Héraye.

Je vous laisse, mon cher ami, le soin de tirer une conclusion si vous trouvez que cette tentative collective de renaissance régionaliste mérite quelque attention.

Vôtre,

GUSTAVE BOUCHER.

§

L' « Antigone » de Sophoole a été donnée la semaine dernière à Bradfield College. La représentation a eu lieu en plein air, dans une carrière spécialement aménagée, et la pièce très soigneusement montée. Un court compte-rendu, par M. More Adey, paraîtra dans notre prochain numéro.

§

Une question.

Amsterdam, 18 juin 1898.

Monsieur,

Y a-t-il quelqu'un parmi les collaborateurs du *Mercure* — ou ailleurs — qui puisse donner la clef du chapitre cryptographique, dans la *Physiologie du Mariage* de Balzac? Ce chapitre mystérieux, en Hollande du moins, est toujours à l'état de mystère.

On vous saurait donc gré d'une communication dans vos échos.

QUELQUES ABONNÉS.

Les réponses — s'il y en a — au prochain numéro.

§

Exposition Rembrandt, septembre-octobre, à Amsterdam. — Le Comité annonce qu'il a déjà reçu, pour cette merveilleuse manifestation d'art ancien, les adhésions des principaux collectionneurs de l'Europe. Dès aujourd'hui, la réunion est assurée de plus de 60 tableaux provenant des galeries particulières d'Angleterre et de France, des musées de Glasgow, Leipzig, Karlsruhe, Strasbourg. En même temps il y aura une collection de plus de 200 dessins originaux.

§

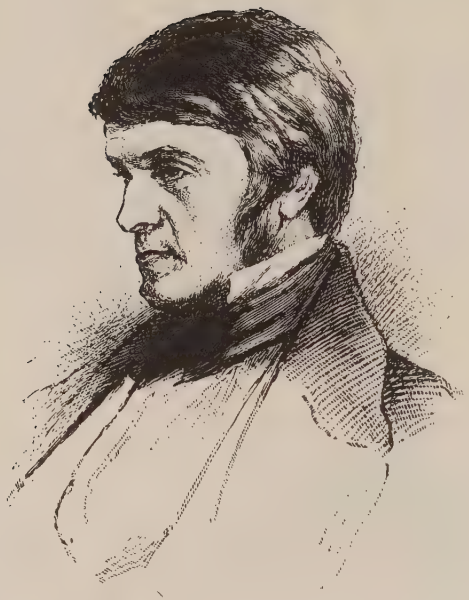
Vient de paraître au *Mercure de France* :

La Femme et le Pantin, roman, par Pierre Louys, 3.50. La première édition de ce roman a été tirée dans le format in-8, et contient en frontispice une reproduction héliogravée du *Pantin*, de Goya: tirage, 609 exemplaires, savoir : 9 ex. sur japon impérial, à 30 fr. (*épuisés*); 10 ex. sur whatman, à 30 fr. (*épuisés*); 40 ex. sur hollande, à 20 fr. (*épuisés*); 550 ex. sur alfa, à 10 fr. (*presque épuisés*); tout le tirage est numéroté de 1 à 609. — La Rançon, roman, par Marcelle Tinayre, 3.50. — Le Cœur Solitaire, poèmes, par Charles Guérin, 3.50. — Ballets et Variations, par Marcel Réja, couverture en lithographie de Henri Héran, 3.50. — Le Jour qu'on aime, poèmes, par Georges Pioch, 3.50. — Les Syracusaines, scènes intimes de la Vie alexandrine, d'après Théocrite et Sophron, par Marcel Collière, 1 fr.

Mercvre.

Le Gérant : A. Vallette

Paris. — Imprimerie du Mercvre de France, Lucien Marpon. 128, rue d'Alésia.



SAMUEL LAURENCE PINX. JULIEN TINAYRE SCP.

THOMAS CARLYLE

THOMAS CARLYLE

ESSAI

—

C'est principalement une description de l'esprit de Carlyle qu'on trouvera dans cet *Essai*. Ses idées proprement dites y sont aussi exposées ; mais nous nous sommes surtout préoccupé de rechercher leurs origines, c'est-à-dire leur raison d'être psychologique ; nous avons moins insisté sur les applications que Carlyle en a faites. Il nous a paru, en effet, que le plus pressé était de montrer d'abord une forme d'esprit, et tout ce que pouvait cette forme d'esprit ; de faire sentir, dans un moment où on les recherche trop peu, bien qu'on en ait grand besoin, les avantages d'une certaine qualité de pensée, — la vertu de cet élixir spirituel que *Sartor Resartus*, par exemple, entre toutes les œuvres de Carlyle, concentre si bien en soi. A cet égard, la présente étude est comme le commentaire de *Sartor Resartus*, que nous avons essayé

de traduire (1) ; elle en est l'illustration avant tout psychologique.

Sartor Resartus marque le point de départ (identique au point d'arrivée) de la pensée de Carlyle. Il est lui-même l'aboutissement d'une longue suite de travaux. Carlyle acheva cet ouvrage en 1831, à l'âge de 36 ans. Un examen spécial de ces trente-six premières années importe donc d'autre part à qui veut bien connaître Carlyle. Notre travail s'appuie à cet égard sur les données biographiques de cette période, étudiée par nous dans l'ouvrage de Froude (2).

I. — Enfance de Carlyle

I

Thomas Carlyle naquit le 4 décembre 1795, l'aîné de cinq enfants, à Ecclefechan (Kirkfechan, église de Saint-Féchan), gros bourg du Dumfriesshire, situé non loin d'Annan, à six milles du golfe de Solway, sur la limite ouest de l'Ecosse et de l'Angleterre. Ce Dumfriesshire est un pays abrupt, tout en ravines, vallées, rochers, cascades, dont les sites ont fourni manifestement quelques-uns des paysages de *Sartor*. Ensuite, limitrophe de l'Angleterre, et, avant l'union des royaumes, pays frontière, *border*, durant tant de siècles de luttes, une vie violente et hasardeuse persista longtemps dans ses montagnes, la vie des marches du moyen âge. La secte des Caméroniens y a eu ses derniers adeptes. Le souvenir des persécutions qui s'acharnèrent sur cette secte longtemps encore après la défaite de son chef par le duc de Monmouth y était devenu une sorte de tradition sacrée, orale-

(1) Voy. *Mercure de France*, à partir du n° 71.

(2) *The Early Life of Thomas Carlyle*. 2 volumes. *Carlyle's Life in London* (passim), 2 volumes.

ment perpétuée dans toutes les fermes du comté. On y naissait communément presbytérien et batailleur, avec la double violence du covenentaire et du borderer. Ce caractère était surtout marqué dans la famille Carlyle, encore qu'elle fût d'origine anglaise (1). Le vieux Thomas Carlyle, charpentier de son état et grand-père de l'écrivain, était le type du borderer : batailleur et coureur d'aventures ; peu enclin à s'engourdir dans un métier tranquille. « Il ne buvait pas », dit son petit-fils, « mais c'était un homme entier, emporté, indomptable, d'une finesse et d'une résistance d'acier. » James Carlyle, son fils, père de notre Carlyle, avait hérité de la violence paternelle ; mais chez lui elle s'était concentrée, avait tourné à la gravité, à la raideur puritaine : les explosions n'en étaient que plus fortes. C'était un homme d'une admirable droiture, d'un jugement profond, mais qui semblait ne pas vouloir se laisser aimer. « Son cœur était comme muré », dit Carlyle. « Ma mère m'a avoué qu'elle n'arriva jamais à le comprendre. On eût dit qu'une atmosphère de crainte nous éloignait de lui, moi principalement. Mon cœur et ma langue retrouvaient leur liberté avec ma mère. Il ne déguisait pas son mépris pour les mots inutiles, pour ce qu'il appelait jacasser. Je me souviendrai longtemps de son « Ha? » indifférent et glacé pour vous fermer la bouche. » Ainsi le dédain paternel serait devenu, à un degré plus haut, le fameux Silence du fils ; cette froideur hautaine du premier pour les menues paroles et les menus faits charriés en myriades par la vie courante, pour les innombrables verbosités et activités inconscientes où s'éparpille et se perd l'immense trésor sombre et rayonnant de la Conscience, — aurait tourné chez le second, sa sensi-

(1) Elle tenait très probablement son nom de sa ville d'origine Carlisle. Elle passa en Ecosse avec les Bruces, sous David II.

bilité propre et ses études particulières aidant, en faculté métaphysique et stoïque : car la pensée de Carlyle paraît parfois singulièrement dure, par excès de sensibilité, comme le caractère du père était escarpé et triste par excès de conscience.

II

L'enfance de Carlyle fut sévère, silencieuse, concentrée. Elle se passa dans une maison que Carlyle le père, maçon de son état, s'était bâtie de ses mains. Il n'y faisait pas bon s'enhardir pour la marmaille. Pour ce James Carlyle, pour cet homme qui, presque dès l'enfance, avait eu à pourvoir lui-même à sa subsistance, « comme un Indien vivant de sa chasse », cette pauvre maison d'Ecclefechan représentait le résultat de patients efforts, elle était le signe d'un laborieux établissement dans la vie, la halte de longs acheminements. Tout y était leçon d'opiniâtreté, de travail, de sincérité. Les enfants y grandissaient intimidés et raisonnables, attentifs à ne rien déranger en leurs ébats, apportant dans leurs jeux mêmes quelque chose d'ordonné et de profitable. « Dans tous les jeux d'enfants », dit Carlyle, « vous discernerez un instinct créateur : l'enfant sent qu'il est né homme, que son sort est de travailler. Le plus beau présent que l'on puisse lui faire est un outil. » Il est des enfances plus libres, plus primesautières, plus nuancées : celle de Robert Burns, par exemple, sombre et lumineuse, toute voilée des larmes de la vie et tout illuminée des sourires de la nature. Le père était plus accessible ; on pleurait ensemble quand les soucis de leur existence de fermiers besogneux devenaient trop cruels, quand on avait reçu une lettre trop insolente du régisseur. Mais Robert s'en allait oublier

par la campagne, et le vent fou des champs séchait ses pleurs. Pauvre Robert Burns, dont l'âme alerte et « gaillarde » faisait trop crédit à la vie, et qui finit par être affreusement dupé par cette débitrice de mauvaise foi. — Tom, lui, pleurait moins et se consolait moins. Sa sensibilité était plus concentrée et plus intense. Mais de la sorte, une extraordinaire puissance de pathétique, d'imagination, grandissait en lui silencieusement ; une subtile perspicacité aussi.

Cet enfant taciturne, replié sur lui-même, avait des rêveries et des découvertes surprenantes. Çà et là, dans les demi-ténèbres et le demi-sommeil de son âge, de radieux reflets du monde s'allumaient tout à coup en un prisme éblouissant et enchanteur. L'émerveillement de vivre s'épanouissait par coups soudains en lui. Il tressaille, la première fois qu'il lui arrive de lier deux idées ; en apprenant qu'Ecclefechan « est située au milieu d'une Contrée, d'un Monde » ; qu'il y a d'autres gens que ceux qu'il voit ; que la Diligence, qui chaque jour traverse le village en deux sens opposés, n'est pas chose mécanique, comme « quelque Lune terrestre se levant et se couchant, à l'instar de celle du ciel, par simple loi de nature », mais bien chose animée, dramatique, surgie là de par la volonté véhémente des hommes, en vertu d'une nécessité, d'une question de vie ou de mort, du besoin de s'unir par ce lien les uns aux autres ; une navette vivante « circulant dans la trame des cités ». Cette découverte est une percée rayonnante sur des horizons immenses et indéfinis, le point de départ de toute une dialectique entrevue et fulgurante comme un éclair où se résumerait un monde. Il a, très réellement, une première aperception de l'Unité où tout se coordonne, de la Force universelle où tout s'enchaîne ; et là-dessus l'enfant fait, de lui-même, une réflexion qu'il retrou-

vera, plus tard, formulée dans un vers de Schiller : « Tout chemin, même ce simple chemin d'Ecclefechan, mène au bout du monde. — *Denn jede Strasse führt ans End' der Welt.* » Le monde a beau être agité, divisé, partagé en une multitude d'égoïsmes et d'opinions, plein d'impasses et de labyrinthes : qu'importe à l'Harmonie générale qui englobe tous les détails et toutes les différences ; qu'importe à la Force universelle, par qui l'Hirondelle, « décrivant son vol par-dessus les nations en guerre », revient, chaque printemps, faire œuvre de joie et d'amour ; par qui « la gouttelette qu'on secoue de sa main mouillée est déjà, le lendemain, emportée, sur l'aile du vent du Nord, au Tropique du Cancer », par delà toutes les mares et tous les égouts ; par qui cette petite rivière d'Ecclefechan, au bord de laquelle Carlyle enfant vient rêver, « attentif à son courant, à ses glous-glous », a coulé, d'un fil ininterrompu, à travers toutes les vicissitudes. « Oui, songe tout à coup l'enfant, le matin même où Joshua traversa le Jourdain à gué, tout comme le midi où César passa le Nil à la nage en tenant au sec ses *Commentaires*, cette petite rivière, aussi assidue que le Tibre, l'Eurotas ou le Siloë, murmurait à travers la solitude, encore innomée, inaperçue : c'est encore ici, comme dans l'Euphrate et le Gange, une veine ou une veinule de l'universelle circulation des Eaux, laquelle, avec ses artères atmosphériques, a duré et durera aussi longtemps que l'Univers. La Nature seule est antique, et l'art le plus ancien n'est qu'un champignon parasite ; ce roc où tu t'assieds est vieux de six mille ans. » Voilà, exprimée par l'homme fait, la plus forte intuition de l'enfance de Carlyle. Maintenant, devant le ruisseau qui coule perpétuellement, c'est l'idée même de la Durée qu'il conçoit, une des idées essentielles de Carlyle, celle qui l'achemine

directement à l'idée accablante de la Force, de l'Unité. Car, verra-t-il, si, semblable à cette eau qui coule toujours, la Nature se renouvelle sans cesse, c'est qu'elle est Une ; c'est que le Fait indestructible dont elle est l'expression s'y manifeste à chaque instant toujours le même ; que la Force unique qui l'anime, et qui toujours est identique à elle-même, à chaque instant s'y prouve à elle-même ; c'est que tout se tient ; que tout coopère avec tout, rien ne s'interrompt ; c'est que les vicissitudes les plus brusques ne sont que les degrés insensibles d'une continuation indéfinie ; que les choses seront toujours ce qu'elles ont toujours été ; que le passé, le présent, l'avenir n'existent pas pour elles, et qu'elles n'ont pas d'autre moment que celui où elles ont été voulues, c'est-à-dire l'Eternité, c'est-à-dire la Pensée.

III

Cependant, que va-t-il advenir de cette âme d'enfant, que sature, à l'en stupéfier comme un opium, l'émerveillement de vivre ? Il est, chez les enfants doués, des âmes comme somnambules dont l'intensité de vision intérieure se traduit, à l'extérieur, par une sorte d'immobilité hagarde et stupéfaite. C'est pourquoi l'on dit fréquemment que de tels enfants sont « idiots » ; et ils peuvent bien le devenir, en effet, si, comme le somnambule qu'un réveil brusque peut tuer, leur sensibilité est soumise à des contacts brutaux ou même irréfléchis ; si elle est inconsidérément provoquée, hors de la sphère d'intuitions silencieuses et véhémentes où elle s'exerçait jusque là, à des manifestations immédiates et trop réglées. Il ne faut jamais brusquer un enfant à qui l'on ne peut reprocher que son silence. Cependant, il ne faut

pas non plus le laisser trop livré à lui-même ; la grande question est de savoir diriger sa sensibilité, de savoir ménager à sa sensibilité des applications salutaires, dans la vie.

C'est ici qu'apparaît la bienfaisante efficace de la mère de Carlyle. Margarêt, ou, familièrement, Minnie Carlyle, sut faire germer dans l'âme de Carlyle enfant un sentiment très vif, très cordial et très grave aussi de la vie ordinaire, humble, domestique ; elle sut éveiller dans son cœur ces facultés de sympathie active et pratique qui devaient vivifier, par la suite, toutes les vues de l'esprit. Tandis que Carlyle le père, par sa profondeur triste, par le déploiement d'un éternel scrupule de puritain, intimidait la maisonnée, et Tom principalement, qui ne pouvait pas encore apprécier la taciturnité paternelle, s'y reconnaître lui-même, comme il le fit plus tard, — la bonne mère Minnie entourait ses enfants d'indulgente et joyeuse sollicitude. Elle savait les faire parler, provoquer, comme en se jouant, leurs petites réflexions. Tom, surtout, l'occupait ; il était le préféré, celui dont les mères disent, ravies, qu'il leur donne « le plus de tourment ». Et c'était quelque chose, en effet, que de diriger cette nature véhémente et concentrée, obéissant avant tout à des impulsions intérieures, et dont on ne pouvait jamais prévoir les explosions.

Elle ne manquait pas, le Dimanche, de le conduire aux offices de la petite église presbytérienne du village. Tous ces pauvres gens, là, étaient convaincus réellement qu'ils avaient « leur salut à gagner ou à perdre ». Ils appartenaient à la confession non conformiste, confession alors inquiétée dont les adeptes n'avaient, dans la contrée, que quelques chapelles pour se réunir. Une de ces chapelles se trouvait à Ecclefechan ; l'office qui s'y célébrait chaque Dimanche était l'événement de la

semaine; les Dissidents s'y rendaient de très loin; il en venait même de Carlisle, de l'autre côté du golfe de Solway. C'était là par excellence l'église écossaise des campagnes, avec sa liturgie si simple et sa cordialité tout évangélique. Dans « ce pauvre temple de son enfance, nu, rustique, blanchi à la chaux », Carlyle sentit pour la première fois, autour de lui, sourdre, des profondeurs les plus obscures de la vie, l'aspiration de la Conscience. Certaines de ces physionomies d'anciens Dissidents restèrent gravées comme au burin dans sa mémoire. A soixante ans de distance, il revoyait encore par moments, « comme avec ses yeux », en une vision âpre et fouillée d'Albert Dürer, pâles sur le fond ténébreux du Passé, ces vieux visages pensifs, creusés en mille rides éloquentes par toute une longue existence de devoir, de scrupule, de minutie loyale; il revoyait ces « faces accablées, patientes, attentives », ces vieillards « veufs pour la plupart, solitaires là, les enfants tous partis, la femme en allée pour toujours, ou quelquefois encore à leur côté, çà et là, fidèle comme une ombre, et devenue d'une ressemblance de sœur avec son vieux »; il revoyait « la pauvreté propre et frugale de ces bonnes gens, leurs vieux habits grossiers bien conservés, leur frac d'ancienne mode aux queues jusqu'à mi-jambes ». Ils se tenaient là comme de « vieux apôtres » qui ont beaucoup peiné pour leur Christ; et maintenant une bénédiction descendait sur eux.

Carlyle, dans ses Mémoires, insiste sur ces religieuses et humaines impressions d'enfance. On peut admettre, en effet, qu'il eut alors un de ces trois ou quatre saisissements profonds qui, sans parler des nécessités innées, décident des idées d'un homme de génie. On le voit frappé de ce spectacle d'humble et forte humanité offert de la sorte à son imagination. Tous ces vieux visages

« accablés, patients, attentifs », que la longue peine scrupuleusement supportée jusqu'au bout a ciselés en de telles rides, modelés en méplats où s'étale la clarté de l'âme, ne lui disent-ils pas la magnificence de la destinée humaine et ne lui parlent-ils pas de vie héroïque? Désormais, il possède en germe ce sentiment pittoresque et glorieux de la vie la plus usuelle, ce sens du pathétique dans l'habituel, cette faculté d'émerveillement, d'adoration, de *stupeur* au milieu des incidents les plus coutumiers, dont le livre des *Héros* est le magnifique épanouissement. Ainsi sa conception héroïque de l'existence sera basée sur un fonds de vérités humbles et pratiques, sur l'observation sincère et minutieuse, sur la sympathie qu'inspirent les plus obscurs visages humains, sur tout ce qui alimente directement et ordinairement nos esprits et nos cœurs; elle se composera de la sève même; du monde : — et de même qu'elle lui assurera à tout moment un point de vue prestigieux et tragique sur la vie, de même elle le préservera à tout moment de la déclamation et du faux parti-pris de grandeur. Dans *French Revolution*, parlant de Paul Jones, le rude marin écossais dont l'Assemblée constituante décréta les funérailles, il s'écrie : « Pauvre Paul Jones! à quoi bon tout cela? Est-ce qu'il n'aurait pas mieux valu pour tes funérailles la cloche de la petite église presbytérienne (*Kirk*) et six pieds de terre écossaise parmi la cendre de ceux que tu aimais. »

II. — Ses années de jeunesse

I

L'adolescent de sensibilité aiguë, de forte imagination, que pouvait donner un tel enfant, eut à soutenir une rude lutte contre l'éducation rationa-

liste qu'on recevait alors dans les Universités. C'est à l'Université d'Edimbourg, où son père l'envoya à sa sortie du Gymnase d'Annan, afin de faire de lui un lettré, un « scholar », et de lui donner ainsi les moyens d'entrer dans la carrière du sacerdoce qu'il souhaitait lui voir choisir, ambition assez fréquente dans les familles presbytériennes pauvres des campagnes où il advenait qu'un enfant se montrait particulièrement doué, c'est à l'Université d'Edimbourg que Carlyle fit sa première rencontre avec le genre d'esprit qui pouvait le plus le heurter, c'est-à-dire l'utilitarisme. L'enseignement y était tout entier fondé sur les doctrines de Bentham. Cet enseignement montrait le monde comme un agrégat d'intérêts divers entre lesquels il fallait savoir évoluer, d'après lesquels il fallait savoir se déterminer. Il y avait, suivant l'évangile benthamiste, un « Progrès de l'Espèce »; et ce « Progrès de l'Espèce » consistait dans une compréhension toujours meilleure de l'intérêt collectif, extérieur à l'individu, et avec qui l'initiative individuelle devait coûte que coûte coïncider. L'individu était tenu de se guider non d'après lui-même, mais d'après des données extérieures, connues du plus grand nombre, approuvées, et, pensait-on, prouvées. Sa responsabilité était mondaine, non morale. Là-dessus, on faisait avec Locke, et surtout avec Thomas Reid et Dugald-Stewart, la psychologie de l'individu conçu pour une telle fin. De la sorte, on obtenait quelques pauvres idées, qui, catégorisées par une artificielle logique d'école, bien rangées à la file, « chacune tenant les basques de l'habit de l'autre », constituaient le vade-mecum du parfait rationaliste.

L'on tirait vanité de ce mince bagage. L'on se gonflait d'une suffisance d'esprits forts. Tous ces jeunes « scholars » d'Edimbourg avaient des lieux de réunion à eux, des clubs, où, après les cours,

ils ressassaient entre eux, niaisement, les clichés de leurs professeurs, les bavardages universitaires alors en faveur : « Plus de mysticisme »; « Ages d'ignorance »; « Préjugés »; « Progrès de l'Espèce »; toute la lyre benthamiste. Aussi, exactement comme, de nos jours, dans les associations d'étudiants, c'était merveille de voir tous ces oisons scolastiques caqueter intarissablement, « tomber à une manie de creuse argumentation, par quoi les uns, les meilleurs, devaient vite finir dans un morbide, impuissant scepticisme; les autres, les pires, crever de parfaite suffisance, et mourir à tout but spirituel ».

Le jeune Carlyle luttait de son mieux contre l'empire d'une telle culture; et dans cette réaction énergique de nouveaux traits de sa nature commençaient de paraître, l'humour entre autres. Comme cette éducation universitaire développait singulièrement les instincts « arrivistes », ainsi qu'on dirait aujourd'hui, il se trouvait perdu dans une cohue de jeunes gens « dépourvus de tout sens de la grandeur, du profond, de quoi que ce soit d'humain ou de divin », mais munis en revanche « d'un flair sensible au moindre parfum de promotion prochaine ». Beau sujet pour l'humour naissante de Carlyle, qui ne se faisait pas faute d'en décocher à tout propos les sarcasmes. Ceux de ses camarades d'Université qui montraient quelque distinction d'esprit, « onze sur onze cents », voyaient en lui un nouveau Swift, ne l'appelaient jamais que « Jonathan », « Dean », « Doctor ». Il leur écrivait, paraît-il, dans la manière énorme et pince-sans-rire des *Lettres du Drapier*, des épîtres qui faisaient leur joie : « Scurrilous, blackguarding, flattering, vexing, pernicked, witty letters. » — Ensuite, il s'isolait dans des études personnelles qui n'étaient certainement pas inscrites aux programmes universitaires. Il savait au fond de quels

livres réside une vie authentique; il s'exerçait à les lire, ces livres. « L'homme étant toujours le principal objet pour l'homme, c'était déjà mon occupation favorite de démêler le caractère sous la pensée, et, d'après l'Ecrit, de construire l'Ecrivain. » Ceci est à remarquer : non qu'après tant d'autres il faille redire à ce propos que cette façon de lire, chez Carlyle et chez d'autres, a renouvelé l'histoire et la critique; mais parce que cette façon de lire, et dès les années de jeunesse, est fortement caractéristique de qui l'a. Dans cette préoccupation précoce de saisir avant tout l'écrivain, c'est-à-dire le *caractère*. la personnalité, ce qui constitue l'être profond et nécessaire de l'homme, ne voyons-nous pas se marquer déjà l'individualiste des *Héros*, avec toute la sorte d'homme que cet individualiste implique? Et c'est bien à cette nature d'homme qu'était déjà conforme « le plan fondamental de l'âme humaine et de la vie » qui commençait ainsi de se former dans l'adolescent. « Ebauche bien imparfaite, maintenant que j'y reporte les yeux, mais cependant la seule vraie que je pusse alors tracer, susceptible, l'expérience aidant, d'être rectifiée et développée indéfiniment. »

Tout de même, le triste rationalisme prit, provisoirement, le dessus, et parvint à déconcerter ce cœur intrépide. Il avait beau se dire : « Allons, courage! voici des Livres et nous avons un cerveau pour les lire; voici toute la Terre et voici tout le Ciel, et nous avons des yeux pour les contempler», le monde, qu'on s'obstinait à lui montrer comme un composé de « mobiles calculés », s'ouvrait devant lui, lugubrement, « tel qu'un Hadès pâle et vide, un Pandemonium éteint ». Sans doute, là encore, il pouvait s'essayer aux dédaigneuses vaillances de l'humour, à regarder la vie de la façon qu'elle mérite, « avec son étrange tréteau, où tout à la fois dansent des paillasses et des gens sont

décapités et écartelés » (probablement parce qu'ils ne veulent pas danser avec les paillasses), cela ne l'empêchait pas de se sentir singulièrement désarmé au moment d'entrer dans une vie ainsi faite. Du reste, uniquement composée de mots, cette triste éducation soi-disant expérimentale ne valait même pas ce pour quoi elle se donnait, elle ne munissait même pas ses pupilles de ce vulgaire entraînement pratique que ses théories rendaient pourtant si nécessaire. Carlyle fit partie d'une génération toute saturée de « Logique d'Attorney » et avec cela incapable d'agir et de s'attacher à quoi que ce fût.

Et chez lui cette inappétence à la vie réelle s'aggravait en proportion de la hauteur de sa nature.

II

Ici commence une phase obscure, qu'il a minutieusement racontée dans *Sartor* (1). C'est l'histoire d'un jeune homme d'aptitudes exceptionnelles qui débute dans la vie, pauvre, sans position (Carlyle, alors dans un poste peu sûr de professeur, avait, avec raison, refusé d'entrer dans le sacerdoce, puis essayé sans succès du barreau et du métier d'ingénieur), et que stérilise par surcroît l'éducation qu'on a caractérisée plus haut. C'est aussi l'histoire de bien d'autres jeunes hommes. Ce chapitre, en y joignant le précédent (*Pédagogie*), est un de ceux que la jeunesse universitaire et littéraire, en Angleterre, lit le plus volontiers; et chez nous, dans les milieux analogues, il pourrait être lu avec non moins de profit. Rarement l'on a rendu plus sensible (malgré quelques longueurs) le drame intérieur d'une Pensée véhémente qui ne sait à quoi se prendre et comment se réaliser.

(1) Livre II. chap. III. *Où Teufelsdræckh se met en route.*

C'est tout convulsé d'un tel effort et d'une telle déconvenue que Carlyle nous apparaît à ce début de sa carrière. Le souci d'exister en tant que force intellectuelle est à ce moment chez lui l'instinct même de la conservation, et ce qu'il y a de plus impérieux, de plus élémentaire, on pourrait dire de plus aveugle, dans cet instinct. « Tout par l'IDÉE », se répète-t-il ; et la préoccupation de l'Idée le presse, l'hallucine, et il va, roide et fermé, sans voir la route, c'est-à-dire le monde, lequel le regarde aller avec la malveillance que peut provoquer une telle indifférence. Les circuits de cette route du monde, ses tournants brusques avec leurs perspectives inattendues, l'incessante variété de ses topographies qui chaque fois déplace les aspects, les points de vue, procure un angle nouveau, tout ceci est perdu pour lui ; il va, suivant une rectiligne direction idéale qui est comme la projection de son exorbitante impatience intellectuelle. Rapide, libre de tout bagage d'expérience, sa pensée franchit d'un seul bond tous les accidents de la route ; par malheur, ces accidents, ces détails, ces divers aspects du fini, sont aussi des possibilités, des points de vue ouverts, et, au fond, ce qui importe le plus.

Mais le monde est sans attraits pour lui : monde-machine, à son estime, dont on lui a trop montré les rouages d'intérêts calculés. A quoi bon ? dit-il, et il se renferme dans une impassibilité stoïque. Un tel spectacle ne saurait solliciter son intelligence. Cruelle méprise, et dont, sans cesse excitée, sa douloureuse sensibilité devrait pourtant l'avertir. Mais, stoïcien aussi inexpérimenté que fervent, il laisse sa sensibilité supporter tout, sans daigner faire intervenir son intelligence dans ce que sa sensibilité supporte. De la sorte, les merveilleuses facultés d'observation qu'implique cette dernière

restent inactives ; l'intérêt est ailleurs, croit-il ; et il passe outre, à côté du but.

III

Diverses idées cependant commençaient de s'agiter en lui, parties diverses d'une féconde conception de la vie, mais qu'un état d'esprit encore si peu normal ne permettait guère jusqu'ici de coordonner. Trois idées surtout se partageaient ses réflexions anxieuses, trois idées qui devaient se correspondre puisqu'une même nécessité les suscitait en lui, et dont, en effet, la combinaison devait plus tard lui fournir le principe peut-être fondamental de sa morale (1) ; trois idées encore incohérentes : Force, Droit, Temps. L'idée de Force, nous avons vu quelles impressions d'enfance en éveillèrent en lui le germe. Puis cette idée se fixa à mesure qu'il prit conscience de sa propre valeur. Il se vit enfin comme une Force au centre de la Force générale : et toute sa destinée était de rendre manifeste en lui quelque touche de cette Force universelle. Comme il le dira dans les *Héros* : « Force, Force, partout Force ; nous-même une mystérieuse Force au centre de cela. Les paroles de l'homme ne sont pas fausses, ni ses œuvres ici-bas : aucune Inanité et aucun Simulacre ; une masse en feu de Vie projetée du vaste sein de la Nature elle-même. *Enflammer* le monde, le Créateur du monde l'a ordonné ainsi. » L'idée de Droit n'était donc que le corollaire de l'idée de Force ; car si, après Hobbes, Carlyle disait : « Le Droit, c'est la Force », il le disait dans un tout autre sens, non pas en jouisseur, mais en stoïcien. Cependant, comment établirait-il que son Droit était dans sa Force, comment se ferait-il reconnaître en tant que

(1) Identité de la Force et du Droit.

Force originale, comment passerait-il du pouvoir au fait? Un tel pouvoir, le monde n'a jamais su que le combattre et que tâcher à le maintenir indéfiniment virtuel au fond de l'individu. Ici Carlyle, le Carlyle de cette jeune et difficile époque, s'arrêtait net, pris d'angoisse. Il se voyait pauvre, dénué, et avec cela en marge de tout, compromis d'avance par l'exceptionnel de sa nature. La seule solution possible, le Renoncement, l'irrévocable consentement à la vie d'épreuves, de risques mortels peut-être qu'allait lui valoir cette nature d'exception, et, là-dessus, l'intrépide marche en avant, l'affirmation impérieuse, implacable: ceci n'était point jusqu'ici pour lui la fulgurante évidence qui devait un jour illuminer son esprit. Son être n'était pas encore prêt à ce pas décisif, où, en effet, s'arrête souvent le développement moral non seulement des hommes ordinaires, mais des hommes de valeur. Et il restait là, hésitant, avec des vertiges, des appréhensions vagues, inerte sous la corrosion d'une épouvante continue.

L'idée de Temps surtout l'accablait, entre toutes inconciliable et menaçante. Le Temps, c'est-à-dire ce qui est immédiat, ce qui est urgent, inévitable, borné, et, tout ensemble, ce qui est illusoire, obscur, vertigineux ; Chronos, Saturne dévorant ses enfants. « O Temps, nous sommes, nous, tes fils, si profondément enfoncés dans ton trouble élément, que ce n'est qu'à de rares intervalles que le reflet de notre haut séjour d'azur peut arriver jusqu'à nous. » Est-ce qu'un jour, pourtant, Jupiter, le Maître-des-Heures, des Heures qui sous ce spectre harmonieux prirent le nom nouveau de Grâces, ne vainquit point Chronos son père, et, dans le « haut séjour d'azur » conquis, ne fit pas de sa force son droit et sa règle? Toute cette catégorie de faits antinomiques que lui représentait ce mot de Temps, Carlyle ne pouvait-il pas se la sou-

mettre, la plier à servir son idéal, sa force ? Alors le Temps serait pour lui la forme même de son sens intime, et, suivant ses propres expressions, « le passage du pouvoir au fait, de la force au droit ». Mais une telle victoire sur le Temps, sur la Nécessité, n'était possible qu'au prix du Renoncement, du Renoncement par qui son âme resterait libre au milieu des pires complications de la vie, et agirait, et s'épandrait, et se multiplierait, à travers les innombrables vicissitudes de ce monde, selon la force qui était en elle.

IV

Alors, faute encore de pouvoir cela, dans le jeune cœur du Carlyle de cette époque, dans ce cœur énergique mais incertain jusqu'ici, anxieux, des désirs de bonheur s'élevèrent. Un assez dense sentimentalisme s'y insinua. Sans doute, ce sévère et dur jeune homme, ce pauvre fils de paysans tourmenté d'ambition intellectuelle, pour qui intelligence et volonté n'étaient qu'un même mot, ne pouvait jamais s'attarder bien longtemps à ces « considérations secondaires » que furent toujours pour Thomas Carlyle le bonheur et la sentimentalité. Mais, dans ces heures de jeunesse, avec un cœur plein de trouble, les enthousiasmes de tête ne manquent pas de susciter, même chez un Carlyle, un égal besoin de passion et de plénitude sentimentale.

C'est à ce moment que Carlyle rencontra celle qui devait être la Blumine de *Sartor*, Margarêt Gordon. La rencontre eut lieu dans un salon de Kirkcaldy, petite ville du comté de Fife où Carlyle résidait alors comme professeur. De naissance noble (elle descendait des Gordons de l'Aberdeenshire), Margarêt Gordon était néanmoins

sans fortune, orpheline élevée par une tante elle-même peu fortunée. D'ailleurs, belle, élégante, titrée, cette jeune fille semblait promise à une riche union. Ici, elle se détachait très lumineusement et très suavement sur un fond terriblement grisâtre et pâteux de petite société provinciale ; elle était là, dit Carlyle, comme une sorte d'étrangère. Lui aussi, il était là comme un étranger, le plus singulier des étrangers. Au moment où il rencontra Margarêt, ses idées sur la femme relevaient, comme tout le reste, de ce même enthousiasme de tête qui, sans mesure, ramenait tout à des types pour ainsi dire idéographiques à force d'arbitraire et spéculative simplification. La femme, pour lui, c'était « l'attirante et mystérieuse prêtresse, dont la main dressait l'invisible Echelle-de-Jacob par où l'homme pouvait monter jusqu'aux Cieux ». Ainsi sa manière de considérer le monde au point de vue absolu de l'idée, manière jusqu'ici pleine de gêne et de contradiction pour lui-même, pleine d'équivoque pour le monde, devenait en revanche, à l'égard des femmes, quelque chose de très réel et de très appréciable, à savoir un respect sincère, une délicatesse spontanée, charmante, non sans finesse, certes, et non sans élégance, et qui ne pouvait point échapper à une femme intelligente.

C'était à cette époque, autant qu'on peut se le représenter d'après les portraits qu'on a de lui et qui se rapportent à des dates plus avancées de sa vie, un grand et maigre jeune homme à la physionomie toute de véhémence contenue. Le front, sous les cheveux drus, était bas et large, surplombant, fruste, établi comme un pan de granit sur les deux puissantes arcades sourcilières. L'œil, brun, enfoncé, concentrait en sa profondeur une volonté toujours en lutte ; le mouvement effréné de la pensée, l'inapaisable frémissement de la sen-

sibilité s'y résolvaient en une fixité singulière du regard, en une immobilité magnétique, comme l'*immobilité* d'une vertigineuse rotation. Le modelé de la joue se creusait sous la consomption d'une telle intensité de pensée. Le nez saillait, droit, ferme, de ce ravinement tourmenté. La bouche, fine et très arrêtée, avait déjà, dans la jeunesse de ses contours, cette contention dont l'âge accentua sculpturalement le plissement méditatif. Et le menton, avancé, répétant en bas la note puissante du front, parachevait en force cette face.

Avec cela, Carlyle sut, de bonne heure, porter de l'air qu'il fallait ce masque impérieux. Au plus obscur de ces difficiles années de jeunesse, incompris, dénué, plein d'intime déconcertement, il ne garda pas longtemps cette gaucherie refrognée, cette timidité sombre qui enhardit les dédains. Même, il n'est pas défendu de supposer qu'il avait déjà dans son aspect cette sévère élégance que nous montrent certains de ses portraits. Déjà on le voit arborer avec grande aisance sa fierté de jeune héros intellectuel; faire délibérément jouer dans sa façon d'être les nuances les plus relevées de son caractère. Jeune homme, tout annonçait en lui le dominateur spirituel dont la moindre parole devait, trente ans plus tard, retentir dans toute l'Angleterre. Seulement, jusqu'ici, cet ascendant, aussi bien qu'il subjuguait, exaspérait. Ce petit professeur de mathématiques, pauvre, de problématique avenir! Ce dut être là, parmi la médiocrité morne des salons de la petite ville écossaise, une bien altière, étrange, inquiétante apparition.

Mais il y en avait une qu'une telle apparition charmait : Margarêt Gordon. Elle avait entendu parler de lui comme d'un être bizarre, impossible, « à part »; sans doute, quand elle le vit enfin.

quand elle vit cet extraordinaire visage, ce fut pour elle comme une révélation. Elle-même méritait, en tant que jeune fille, et avait essuyé le même blâme bourgeois qui s'attachait à Carlyle. Elle passait pour fantasque, « originale »; et il est certain que c'était une fière créature, « un Ange terrestre éclatant et chaud, autrement enivrant que tant de poupées de femmes aux placides veines de qui circule trop peu de feu éther ». Elle avait une beauté brune, sérieuse et passionnée, bien faite pour captiver ce profond et véhément jeune homme; le charme d'un visage « où sourires et rayonnements se jouaient sur un fonds de gravité ».

Quel beau moment ce fut pour l'imagination de Carlyle, que cette période sentimentale. Au travers des perplexités douloureuses où commençait de le jeter son jeune parti-pris d'absolu, la passion fut comme une soudaine percée rayonnante, un chemin fleuri, ouvert tout à coup, où tendrement la jeune fille l'appelait. Après avoir infructueusement prêté au monde la roide harmonie de ses malhabiles idées, il lui prêta, joyeux, avec une nouvelle confiance, l'harmonie plus vivante et plus souple de son amour. Il ne s'était pas trompé: la vie était simple, belle, grande; « elle se déployait harmonieusement comme quelque belle campagne royale dont le souverain maître serait le seul Amour ». Les différences de rang, la pauvreté, les difficultés, l'hostile incompréhension des hommes, tout s'effaçait dans la splendeur que de beaux yeux aimés, aimants, versaient généreusement sur sa vie. Et, rassurée, sa pensée se détendait enfin dans « un balsamique apaisement encore inéprouvé ». Quelque chose de ce calme limpide, de ce kief doré, qui, en cette heure unique, baignait la jeunesse de Carlyle, se réverbère, dans *Sartor*, aux pages où cet amour est raconté. Carlyle y est lumineux comme les poètes anglais savent l'être

lorsque leur imagination caresse quelque rêve de bonheur; lumineux comme Spenser et comme Shelley. Lui aussi, en ce moment fugitif mais qui passe avec un tel frisson de lumière, il place son rêve dans des paysages d'âme tout pénétrés de mélancolie radieuse; il le couche sur quelque versant de colline arcadienne, ou bien il l'accoude à quelque terrasse de belvédère. De là, au travers des brumes bleuâtres de sa magie sentimentale, il regarde au loin s'agiter le monde. Là-bas, les cités des hommes bouillonnent, pétries de tumultes et de grimaces; mais peu s'en trouble sa sérénité. Combien de pas impatients, affolés, font monter dans les airs cette grande poussière lente, semblable à l'haleine d'une respiration paisible; combien faut-il de cris d'effort et de douleur pour produire cette monotone, rêveuse rumeur d'estuaire, qui annonce ici, non pas la lutte et l'action, mais l'indifférent, l'inévitable écoulement d'un monde? Qu'importe à qui vit dans le reculé et charmant paysage psychique d'une intelligence fixée et comme éternisée au sein des plus ineffables extases du sentiment?

Hélas, les partis-pris du sentiment ne sont pas moins arbitraires que ceux de l'intellect, et Carlyle ne tarda pas à éprouver les mécomptes qu'ils préparent. Ce mirage tomba d'un coup, et en même temps finit pour Carlyle ce que l'on pourrait appeler sa période imaginative, c'est-à-dire son entêtement d'idées gratuites et absolues. Des deux femmes qu'il rencontra dans sa vie, l'une, Margarêt Gordon, fut pour lui comme le triomphe de son imagination; l'autre, Jane Welsh, comme le triomphe de sa raison, en entendant ici par raison son sens profond du *fait*, sa foi profonde, héroïque, au fait, son sentiment vif et glorieux de la vie usuelle, nécessaire. Enthousiasme imaginatif, puis foi dans la réalité, germination des idées,

puis vérification des idées : tout le développement de l'esprit et de la conscience de Carlyle tient entre ces deux termes, entre les deux femmes qui semblent, dans sa vie, les représenter.

C'est par la lettre suivante, bien d'une jeune fille anglaise, que Margarêt Gordon, de qui la tutrice, soupçonnant son goût pour le pauvre professeur de mathématiques, voulait hâter le mariage avec un plus confortable « Monsieur Quelquechose », signifia leur rupture à Carlyle :

«... Un long, long adieu, ami ! Un conseil aussi, et comme c'est celui que je vous laisse en vous quittant, attachez-y quelque prix. Développez ce qu'il y a de douces dispositions dans votre cœur. Réprimez certaines visées extravagantes de votre imagination. Il arrivera une époque où vos talents seront appréciés. Déjà, parmi ceux qui vous connaissent, on les constate avec étonnement et admiration. Ils seront appréciés plus tard par les hommes dont l'opinion compte. Le génie vous rendra grand, que la vertu vous fasse aimer ! Rapprochez la distance si grande qui vous sépare des autres hommes par des manières aimables et bonnes. Ménagez leur infériorité, et soyez sûr qu'il vous respecteront aussi bien et qu'il ne vous en aimeront que mieux. Pourquoi cacher le fond de votre cœur ? J'ai risqué ce conseil dans l'anxiété que j'éprouve pour votre bonheur à venir, j'y mets toute la sincérité de mon amitié... Adieu, adieu. Quand vous penserez à moi, pensez-y comme à une tendre sœur à qui votre bonheur donnera toujours de la joie et vos peines du chagrin. »

III. — Etude de sa sensibilité

I

Là-dessus, un autre homme se serait empressé d'adopter, quant à la vie, le point de vue que le

cas semblait comporter, c'est-à-dire un sentimentalisme amer, fatal, byronien et werthérien ; il aurait arrêté une bonne fois, sur cette expérience, sa conception du monde. Carlyle, non pas : et c'est ici que l'on commence à surprendre la qualité la plus intime de sa pensée. Il faut examiner de près cette phase décisive de l'esprit de Carlyle.

Il aurait si bien pu s'obstiner dans son sentimentalisme, « se mettre à écrire des poésies sataniques » ! Non seulement c'était fort la mode alors, mais, en somme, cela se trouvait être le besoin le plus immédiat de sa sensibilité. En effet, combien la douleur même d'un amour déçu augmente, pour peu qu'on la cultive, l'émotion de vivre ! Quel charme puissant dans la mélancolie d'un sentiment blessé ! Que de choses un cœur désenchanté sent mieux ; quelle intensité et quelle finesse dans une conception élégiaque du monde ! Et comme Carlyle fût aisément parvenu à une telle vue, en se laissant aller, comme Werther, comme Byron, à son passionné désespoir !

C'était pour sa sensibilité une issue facile, indidiquée, nécessaire peut-être ; et c'était par surcroît, puisqu'il inclinait vers les Lettres, une affaire à mettre en volumes, — *tales*, *novels*, *romances*, — d'un succès certain. Et comme le lui disait son ami Irving, le seul ami qu'il eût, et qui s'intéressait comme un frère à son avenir : A quoi bon tant d'études solitaires (ses études allemandes) qui ne regardaient que lui ? Il ne s'agissait pas de lire, il s'agissait de se faire lire. Il vivait trop dans un monde idéal. — Hélas, sa vie, pas plus en ce moment que jamais, n'était pour lui matière à littérature ; elle ne devait pas être « une chose dont on pût parler et faire un récit ! » Son chagrin ne valait pas la peine d'être raconté. Et il s'appliqua à l'user, non pas en le narrant à grands gestes,

non pas plus en le promenant en d'insignes tourismes sentimentaux à la Byron (*Childe Harold*), ou à la Chateaubriand (*Itinéraire*) (1); mais en le maintenant sous le frottement de la vie la plus quotidienne, obscure, anonyme ; en le traînant dans tous les pas vulgaires de l'existence. Dans la poussière de cet aride chemin il en voulut flétrir le dangereux charme élégiaque et floral. « Puisqu'il faut que de telles choses soient écrites, heureux celui qui, comme notre Philosophe-des-Habits, peut les écrire sur l'insensible Terre, avec la semelle de ses souliers seulement, et qui peut en même temps *survivre* à pareil écrit. »

Et continuer de devenir.

Ainsi s'essayait, dans une circonstance mémorable, ce profond et patient sentiment de la vie, cette qualité de sensibilité qui se marquera si complètement dans des lignes comme celles-ci : « L'événement, la chose dont on peut *parler* et faire un récit, n'est-ce pas, dans tous les cas, quelque déchirure, quelque *solution de continuité* ? Quand ce serait même un événement heureux, cela implique un changement, une perte (de force active), et de cette manière, soit dans le passé, soit dans le présent, c'est une irrégularité, une maladie... Le chêne dans la forêt grandit mille ans en silence. Seulement, la millième année, quand le bûcheron arrive avec sa hache, des échos retentissent à travers les solitudes ; et le chêne *s'annonce*, lorsque avec un fracas qui retentit au loin, il *tombe*. Mais avec quel silence se fit la plantation du gland, tombé du sein de quelque vent de passage. Même lorsque notre chêne a bourgeonné ou s'est revêtu de feuilles (événements heureux), y eut-il sur le terrain quelque bruit de proclamation ? A peine, d'un observateur attentif, quelque bruit de reconnaissance. Ces choses n'*arrivent* point, elles

(1) Cf. *Sartor*, Livre II, Chap. VI. *Chagrins de Teufelsdræckh*.

se *font* lentement, non en une heure, mais dans la suite des jours : qu'y avait-il à en dire ? Cette heure qui passe paraît semblable à celle qui va venir. »

II

Mais cette sensibilité, en se contenant ainsi, en se concentrant si étroitement, en se refusant désormais à tous les sentimentalismes où elle eût pu s'épandre, se décuplait ; une longue patience devenait sa règle, une *immobilité* extérieure où elle s'aiguisait sans cesse. C'est aussi un peu de lui qu'il a écrit : « La douceur, la tendresse, la charmante affection d'un enfant : mais tout ceci comme congelé en contradiction aiguë, en abnégation, isolement, peine orgueilleuse et désespérée. Une âme douce, éthérée, regardant au dehors, si sévère, implacable, farouche et tranchante, comme du fond d'un emprisonnement de glace aux parois épaisses. » Il y eut là une série d'années, les plus tristes années de sa vie, dit-il, où, dans ce parti-pris d'immobilité, dans cette gageure de silence, dans cette résolution de laisser, malgré tous les obstacles et toutes les sollicitations, sa conscience se constituer d'elle-même, sa sensibilité ne cessa de se développer, de s'accumuler. C'est durant ces années que s'emplirent à déborder ces profonds réservoirs d'électricité spirituelle d'où devaient jaillir les fulgurations qui sillonnent et illuminent en tous sens les étendues de sa pensée. Son excitabilité naturelle parvint jusqu'à l'extrême aigu ; sa violence héréditaire s'attisa, gagna à son fourmillant brasier les ultimes fibres de l'être ; tout cela, sans aucun bruit, aucune lueur au dehors, en raison inverse d'une absolue passiveté de surface. Ses perceptions, si subtiles dès l'enfance,

prirent la ténuité et le corrosif d'un trait d'eau-forte ; et chaque minute les multipliait et les compliquait aux profondeurs les plus reculées et jusqu'ici les plus inaccessibles de sa nature.

Alors commença une réaction violente de cette sensibilité, ainsi parvenue à son plus haut degré de véhémence, sur l'intelligence de Carlyle qui fut de la sorte amenée à manifester ses plus intimes caractères distinctifs. C'est à ce moment-là, notamment, qu'elle fit paraître cette propriété de « spontanéité fatale » (1), qu'elle gardera jusqu'au bout. Poussée par une si pressante sensibilité, cette intelligence ne discutera pas, n'analysera pas : en tout ordre de choses, elle ira droit à l'idée générale, essentielle, à la caractéristique intérieure, fatale, dont dépendent les apparences. De cette façon seulement elle acquerra son extension totale et se satisfera. Carlyle tirera de cette nécessité même toute sa méthode, qu'il ne cessera de perfectionner. Mais combien une telle disposition d'esprit dut d'abord être excessive et désordonnée, en ces longues années de lutte silencieuse, de passiveté extérieure, « quand partout les apparences des choses lui résistaient, l'oppressaient, le menaçaient de la plus affreuse destruction, et qu'il ne pouvait trouver paix et force qu'en pénétrant dans les choses mêmes. » C'est bien là l'intelligence qui concevra *Sartor Resartus*, mais, jusque là, combien, encore une fois, l'action dut en être tâtonnante, déréglée, dévastatrice. Il les a racontées, ces terribles heures hyper-imaginatives (2), où, talonnée sans trêve, la furie de conception dont il était possédé se prenait à toutes choses comme pour en mettre à vif l'âme : tant que, pour son esprit, la vie, arrachée, sous ces prises tragiques, à son atmosphère d'habitude, d'inconscience, d'ac-

(1) Emile Montégut.
(2) SARTOR. *L'Eternelle Négation*.

tualité, s'évanouissait dans on ne sait quel Absolu noir, dans on ne sait quel vide, où cette imagination la voyait se flétrir et s'éteindre, comme une flamme à qui l'air manque. « Hommes et femmes, autour de moi, même me parlant, me faisaient l'effet d'automates. »

Surtout, sous cette réaction furieuse de la sensibilité, sa pensée s'était faite passion : et il voyait de plus en plus que le fait de penser ainsi engageait terriblement sa vie même tout entière. Et la question mystérieuse de nouveau se posait. Allait-il s'engager à fond ? Seraient-elles obéies, les voix toujours plus pressantes du Renoncement ? *Muss es sein* ? Oserait-il être l'homme de ses idées ? Heures d'agonie, où la Volonté, trop faible encore, bonne comme force d'inertie, nulle comme force active, ne répond pas à la véhémence de la pensée ! Que de radieuses intelligences mortes de cette disproportion du caractère ! Allait-il donc périr, lui aussi ?

III

Comment cette Volonté se dégagea enfin, s'affirma, souveraine, en une magnifique péripétie de tout l'être, équilibra la sensibilité par le caractère, l'écrivain par l'homme, — par l'homme que le Renoncement élève au-dessus de toutes les angoisses, munit de la puissance d'affirmation : Carlyle l'a raconté dans une page enflammée, frémissante d'enthousiasme désespéré, significative entre toutes, si l'on réfléchit qu'il a très incontestablement fallu que Carlyle ait pu *d'abord* l'écrire, cette page, pour pouvoir ensuite écrire — l'œuvre entier de sa vie. Nous la citons, en la faisant précéder des quelques détails biographiques qui s'y rapportent.

C'était vers l'été de 1821. Carlyle habitait Edim-

bourg, ayant quitté Kirkcaldy et le petit poste de professeur qu'il y occupait. Il peinait là, maintenant, inconnu, gagnant difficilement de quoi vivre à des compilations pour l'encyclopédie de Brewster ; exilé dans ses pensées ; plus que jamais sérieux et plus que jamais sensitif ; « le cœur consumé d'une combustion sulfureuse et lente ; en proie à des combats et à des angoisses sans nom dont le souvenir lui causa toujours une sorte d'horreur. » Il venait de passer trois semaines d'insomnie totale. Un bain quotidien sur le rivage, entre Leith et Portobello (petite station balnéaire dans le voisinage d'Edimbourg), constituait, en ces cruelles conjonctures, son unique soulagement. Une après-midi du mois de juin, par une chaleur accablante, comme, en son allée quotidienne à la plage, il longeait péniblement Leith Walk (avenue qui menait alors d'Edimbourg au faubourg de Leith), — une indignation le souleva soudain, son cœur se gonfla d'un afflux puissant, et une fulgurante fanfare de pensées héroïques éclata aux profondeurs orageuses de sa sensibilité : « Après tout, que crains-tu ? Pourquoi, comme un lâche, vas-tu toujours piaillant et geignant, tremblant et t'affaissant toujours davantage ? Quel est le comble des maux qui t'attendent ? la Mort ? Eh bien, soit, la Mort ; ajoutes-y les tortures de Tophet, et tout ce que le Diable et l'Homme cherchent, veulent ou peuvent contre toi ! N'as-tu pas un cœur ; ne peux-tu pas tout supporter ; et, comme un Enfant de la Lumière, quoique proscrit, fouler sous ton talon Tophet lui-même, pendant qu'il te consume ? Qu'il vienne donc ; je vais à sa rencontre et je le défie ! Et, à cette pensée, il ruissela comme un effluve de feu dans tout mon être ; et je secouai loin de moi la vile Peur pour jamais. J'étais fort, d'une force inconnue ; un esprit, presque un dieu. A dater de ce jour, le caractère de ma misère changea : plus

de Crainte, plus de Lamentations, mais l'Indignation et le Défi terrible aux yeux flamboyants. — Ainsi l'assourdissante clameur de l'Eternelle Négation avait pénétré toutes les retraites de mon Etre, de mon Moi ; et ce fut alors que ce Moi, se dressant tout entier dans la native majesté de la créature de Dieu, lança pour jamais sa puissante Protestation. Car c'est bien une telle Protestation, c'est-à-dire l'affaire la plus importante de la Vie, qu'on peut voir dans ce Défi, pris à un point de vue psychologique. L'Eternelle Négation avait dit : Regarde, tu es orphelin, proscrit, et l'Univers est à moi, à moi, le Mal ; à quoi tout mon Etre répondit : Je ne suis pas tien, je suis libre, et pour toujours je te hais ! C'est de cette heure que j'incline à dater ma nouvelle naissance spirituelle, mon Baptême de Feu ; c'est alors peut-être que je commençai à être un Homme. »

IV

Voilà bien le vrai Carlyle ; l'homme en qui gronde le vieux sang de toute une race de borderers et de covenentaires, — et chez qui le débat de conscience s'est haussé jusqu'à la pure spéculation morale.

Maintenant, si cet homme, là, avec sa merveilleuse sensibilité domptée, dirigée vers des fins spéculatives, avec son inébranlable résolution, vient à regarder en lui-même, il y discerne un ordre, une eurythmie inconnue jusque-là. Il voit, par exemple, que les trois formes identiques de son sens intime, qui jadis se contrariaient si cruellement, ces trois idées de Force, de Droit et de Temps, se sont enfin confondues en un seul et logique état de son être. Sa Force, elle est indubitable, puisqu'il a trouvé dans son Renoncement le moyen de ne relever que de lui-même ; et, quant

à son Droit, d'un homme assez fort pour soumettre ainsi l'intelligence (sensibilité) à l'autorité de la valeur morale, et cela au point d'identifier l'intelligence avec la valeur morale, au point d'appeler l'intelligence « le résumé exact de la valeur humaine », de cet homme l'on peut dire qu'en faisant acte de force, il fait, du même coup, et de cette façon seule, acte de droiture.

Il voit donc qu'il n'a aucune espèce de Droit, en dehors de celui que lui-même, en sa Force, se crée. Aucun « Droit de l'Homme », inné, antérieur, gratuit ; mais des pouvoirs innés (*mights*) qui, en se manifestant, deviennent des droits (*rights*).

Mais ils ne peuvent se manifester qu'à travers le Temps. Et c'est bien sur ce point que sa sensibilité s'est perfectionnée, qu'elle est à la fois le plus subtile et le plus ferme. Cette heure qui passe en ce moment et qui ne lui est cependant point douce, il la considère comme semblable aux autres ; il l'empêche de produire une « solution de continuité », de rompre la trame de son devenir ; il la fait servir à ses fins. Les perceptions brûlantes que cette heure lui apporte en foule ne provoquent chez lui que la conscience de sa force. Désormais Carlyle a atteint une sorte de sécurité tragique où il sent bien que si la force et le droit « diffèrent terriblement d'heure en heure », à cause des apparences contradictoires du moment, qui, incitatrices à des fautes de détail, viennent s'interposer entre eux, — il se trouve, en somme, qu'avec le Temps, dans la longue suite des événements et des expériences, — et pourvu qu'événements et expériences aient en général été, ceux-là correctement interprétés, celles-ci sincèrement accomplies, — la force et le droit sont identiques. Favorisées par cette manière de sentir, vigilantes et aiguës, ses facultés d'observation ne laissent plus passer une heure, quelque pénible qu'elle soit, un fait, quelque

obscur qu'il soit, sans en tirer la leçon qu'ils comportent et sans démêler quel acte d'individualité ils appellent. De la sorte, le Temps, loin d'opprimer son sens intime, contribue à lui fournir forme. — Qui m'a forgé un cœur d'homme ? peut-il dire comme le Prométhée de Gœthe. N'est-ce pas le Temps tout-puissant ? Plus d'angoisse devant le Temps et ses prestiges ! « Les vagues rugissantes du Temps ne doivent point l'engloutir : mais le soulever jusqu'à l'azur de l'Eternité. »

EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)

LA VILLE, LE TRAVAIL ET LA MORT

—

Orgueilleuse de vivre avec ses mille vies,
offrant ses seins de feu et sa bouche de cuivre
aux baisers du soleil mourant parmi les nues,
la ville est belle comme une femme grande et nue.

Le fouillis des mâtures sur l'eau calme du port
est comme un silencieux métier, plein de dentelles
tissées afin d'orner le sein des vagues vertes :
un désir de départ palpite aux flammes folles.

Devant le corps vivant de la ville étalée
d'innombrables fanaux s'allument sur les quais ;
c'est le soir ; dans le bruit les lumières sont nées :
les poumons de la nuit soufflent ces étincelles.

Une humanité grouille et glisse aux mains géantes ;
un cri de désespoir vers le front calme, monte :
le front touche aux étoiles, et ne veut pas comprendre
dans sa sérénité de méditation.

Ville hypocrite des jours de fête, qui souris
avec tes femmes et tes fleurs, sur les balcons
les exaltantes griseries de ta joie ivre,
tes vains drapeaux, et ton alcool et tes chansons,

nous sommes la chair vive qui cimente tes os,
mais tes riches maisons ne s'en souviennent plus ;
la vie est un fuseau, tournoyant dans tes rues,
dont les fils arrachés traînent dans les ruisseaux.

Tes machines en feu ont des baisers qui broient
nos membres nus jouant à la clarté des globes,
mais crachent des bijoux pour le luxe et la joie
des fous en oripeaux auxquels se vend ton corps !

Le soir, dans tes faubourgs, pleins d'usines qui fûment
le soleil est pâli comme un front de victime ;
la nuit tombée, tu n'es, ô ville qui consumes,
au loin, qu'un peu de brume illuminée qui bruit.

Et cependant, la Mort, l'œil séché dans l'orbite,
passe comme une gueuse et frappe à nos volets ;
nos enfants, en naissant, tendent les bras vers elle
et la mère angoissée, la nuit, l'entend venir.

Nous voulons t'invoquer, ô Mort, ô juste Mort ;
ironique passante, écoute-nous, c'est l'heure ;
en nous, au jour présent, l'humaine chair sanglote
et le pain des vivants est amer de nos sueurs.

Cesse de revêtir nos blouses de travail
et de baiser au front nos nouveau-nés tous nus ;
frappe aux grilles des parcs, pousse la valetaille
et pénètre à pas sourds près des lits à sculptures.

Alors, tes pieds glacés, pose-les à tâtons
sur les corps mélangés par la douce luxure,
n'oublie pas les berceaux, et fuis à l'abandon,
en laissant les bijoux orner la pourriture...

... Mais tu passes, ô Mort, ce soir, dans nos faubourgs
avec ton pas égal où résonnent des mondes...
en vain, vers vous, ô Ville, ô Mort, notre voix monte :
l'insensibilité du destin est en vous.

Il faut encor peiner à la clarté des globes
et broyer notre grain de vie avec douleur.
Travail, nous nous tournons vers toi, libérateur
qui crées la joie future en faisant notre force.

Comme à l'échelle immense au ventre de Jacob,
les générations montent à l'horizon ;
les fils sortis de nous seront puissants et beaux :
nos sangs auront servi d'engrais pour leurs moissons.

Notre grain germera aux champs de la durée,
refleurira dans la chair rose des petits,
et ce meilleur de nous fera, dans le soleil,
le geste de l'amour qui perpétue la vie.

JACQUES NERVAT.

SONATINES

—

COMME EN UNE GONDOLE...

—

A Monsieur Paul Fort.

Ohé ! Vous Autres tous, quand don Juan mourut, ce ne fut pas aussi triste qu'on l'a conté — ce ne fut pas plus triste que la mort d'un toréador secoué, avec ses broderies d'or et ses soies, au milieu du soleil de l'arène, sur les cornes en sang d'un taureau ! Ce fut même plus joyeux, plus délibéré et plus triomphant !

Voyez !

Les nobles roses rougissent encore près des verres de Venise où le vin de Tokay a versé sa folie et le vin de Bourgogne sa vieillesse ducale, couleur pelure d'oignon. En des vases d'argent se fanent des pivoines, comme des chairs chiffonnées. Partout, des hanaps, des vidrecomes, des gobelets. Les nappes roulent des fruits et des épices.

Ainsi, des tons de soufre et de rubis se mêlent, au milieu de la fête délaissée, à des tons de vermeil, et l'arome des liqueurs se marie aux parfums (poivre et framboise) des roses de Bengale.

Les guitares et les violoncelles abandonnés laissent planer du silence, dans la salle éblouissante de la lumière des girandoles, au feu des cristaux, des pêches, des oranges et des grenades. Sur le manteau de l'immense cheminée, repose un grand

miroir, éclatant et calme comme un étang au crépuscule, et soutenu par de vieilles cariatides en marbre, dont les rires ironiques et nacrés, pareils, avec l'environ somptueux des cuirs de Cordoue, aux rires des satyres d'un parc de bronze, égaient l'âtre seigneurial. Et des flambeaux grésillent dans cette chambre ardente de l'Orgie.

Don Juan est là, comme s'il avait roulé sous la table, le talon de sa fine botte sur un coin de la nappe, le visage pâle, les bras allongés sur le parquet, la sueur de la débauche aux tempes, du sang à ses dentelles. Sa lèvre sourit encore, sous sa moustache noire, et son corps, plein de grâce, affecte une pose nonchalante de las d'être aimé, à côté d'un verre brisé, d'un flambeau renversé et d'une épée morte.

Le menuet tantôt interrompu était un menuet câlin en qui l'âme d'un musicien trop jeune soupirait à l'ombre de charmilles sur lesquelles la lune neigeait sa tremblante lumière, à l'heure chaude où se pâment les crapauds à la gorge mélodique et où les perdrix se cherchent dans les blés. Toutes les notes étaient comme des sanglots d'amour.

Et l'on dirait que cette musique au rythme langoureux chante encore à l'oreille de Juan.

Cependant, au dehors, parmi les corridors, retentit un bruit de marbre et de ferraille : c'est le Commandeur, harnaché pour la vengeance, qui regagne, au cimetière, son cheval de pierre et qui retourne, sous le ciel sinistre de là-bas, figurer la gloire d'un vieil homme de guerre et l'image d'un père outragé. Les musiciens, les domestiques, les femmes et les amis courent en criant sous les portiques comme si le tonnerre avait brûlé leur maître ou leur amant, et s'ils devaient annoncer à l'avenir que la statue, de son geste tombal, les a remplis de la terreur des bagnes de autre monde. Ils fuient, hallucinés, sous le

étoiles, en songeant que les fêtes sont finies et que les gages ne seront plus payés. Et la ville prochaine les voit arriver avec de l'épouvante au front — et laids comme si c'était eux qui fussent trépassés au festin redoutable.

Mais, tandis qu'ils se font les prophètes terrifiés de la nouvelle, l'ordre se rétablit dans le palais où don Juan a fermé ses paupières. La lune a pu, sans devoir se convulser d'horreur, gravir plusieurs degrés d'argent au-dessus du parc. Les jardins, trop souvent ouverts aux fêtes villageoises, sommeillent loin des abeilles d'or, et leur flore, vaporeuse au clair nocturne, suit les chemins rectilignes, que bordent en symétrie de grands vases antiques. Les Apollons nus et les Pomones blanches se sont mis des masques de lumière argyréenne, comme s'ils allaient à un bal travesti offert par Diane. Au fond du paysage bleuâtre rêvent un labyrinthe, d'où s'envolèrent, au dernier printemps, les frou-frous de soierie des Lucinde, et un petit lac de jaspe, avec une nacelle attachée sous de sveltes peupliers. Et le fronton du vieux château prend là-haut un silencieux bain d'étoiles et songe à son passé en écoutant la nuit jouer au loin ses pâles airs de flûte.

Pourquoi se lamenter? Celles qu'il a séduites seront seules affligées! Mais, sans crainte du glaive de marbre qui venait arrêter ses beaux gestes d'amour, don Juan a trinqué avec son convive des minutes suprêmes et il a bu gaillardement le coup de l'étrier! Puis il a sauté dans la mort comme dans une gondole filant aux heures des sérénades. Et tandis que le Commandeur parlait d'une voix de cuivre et se mettait en garde, Juan fredonnait une chanson, rajustait, d'un mouvement de sa main nerveuse, son jabot, retroussait sa moustache — et le libertin songeait déjà, dans sa mimique d oiseau

prêt à s'envoler, à séduire les diablesses et à faire pousser de nouvelles cornes aux diables !

Son rôle est éternel.

★

VERS LES GLACIERS VIERGES

—

A Alfred Vallette.

Au détour de la route, l'auberge de son père surgissait, bâtie en bois, avec des plats d'étain sur des dressoirs et des tables brunes, où posaient de lourdes chopes.

C'était à mi-côte de la haute montagne, et de là on voyait, à ses pieds, des vallées vertes avec des chalets et des bestiaux, et de petits lacs pareils à des émeraudes enchâssées dans des prés ; au-dessus, c'était des rochers, puis des glaciers qui paraissaient les frères du ciel. Autour de l'auberge, s'élevaient des sapins noirs.

Dès que le temps était propice, elle s'asseyait devant la porte de l'hôtellerie et jouait de la cithare.

Les voyageurs s'arrêtaient pour l'écouter et buvaient, en rêvant, de la bière blonde, que l'hôte leur versait d'un geste machinal. Car il semblait que c'était l'âme du pays qui vibrait là, entre le firmament et la terre.

Elle avait, au surplus, une beauté robuste, en son costume de montagnarde. Ses cheveux bruns étaient tressés en formes de nattes, soutenues suivant la mode cantonale, par une double cuiller en argent qui posait sur sa tête des antennes brillantes.

Elle portait un collier de bijouterie, en carcan, et un plastron rouge, à bandes orangées, avec, de chaque côté, de larges pendeloques en filigrane.

Elle tenait ses avant-bras nus ; son profil était grave et sa voix était chaude.

On la regardait jouer de la cithare à cause de sa beauté, mais elle, ne regardait personne.

Lorsqu'elle faisait ainsi de la musique, et que ses doigts caressaient les cordes de son instrument — dans le son argentin de la boîte sonore, on reconnaissait le murmure des ruisseaux et le mugissement des torrents. Et l'on songeait aussi aux brouillards fantômaux qui glissent au flanc des monts ou qui se lèvent sur les pâturages aux heures mélodiques du crépuscule ou lorsque l'aube rosit les sauvages sommets.

D'autres fois, c'était l'écho des danses aux villages, les jours où les bruits de fête s'élèvent parmi les vallons, quand la jeunesse rythme sa joie par des valses. Ou bien l'air devenait triste comme la plainte du bouvier soufflant dans sa trompe pour rassembler les vaches au lent grelot, à l'approche des métairies.

Parfois il semblait qu'on entendît, à travers les arpèges de Léonore, un jeune paysan revenant du travail et lançant à l'atmosphère limpide du soir, en chant d'espoir, son bonheur de vivre — la toque sur l'oreille, une fourche sur l'épaule, et, à la taille, une ceinture de laboureur.

Certains jours d'été, la voix de Léonore se mêlait aux sons de la cithare. Elle laissait alors s'envoler des roulades passionnées qui avaient couvé longtemps au fond de sa poitrine et que le vent emportait à travers les sapins.

Elle regardait la longue route blanche qui se déroulait, là-bas, au long de la montagne et qui venait du val de l'horizon et de la plaine très loin-

taine, où poussent les oliviers et les platanes. On eût juré qu'elle attendait un étranger.

Mais, seule, passait journellement la diligence. Elle était attelée de six chevaux blancs et roulait avec un bruit exultant de ferrailles, de grelots, et de fouets claquant par-dessus les ornières.

Le postillon en était jeune et blond ; il montrait une cocarde à sa coiffure, des bottes brillantes, et de la gaîté plein ses lèvres. Au détour des rampes, il jouait du cor.

Quand brilla, pour Léonore, l'heure des épousailles, le postillon lui dit qu'il l'aimait. Il avait apporté un bouquet de fleurs, blanches comme la neige, qu'il avait cueillies lui-même sur un roc sourcilleux.

Il dit : « J'ai six chevaux blancs, un cœur en fête, et un chalet de bois d'où l'on voit un lac bleu. J'ai le rire prompt et l'humeur débonnaire. Voulez-vous de moi pour mari ? »

Mais elle le repoussa et se remit à jouer de la cithare en regardant au loin la voie trop souvent déserte. Le postillon, pendant un an, ne sonna plus du cor, mais un jour sa fanfare retentit à nouveau dans les ravins. Et plus jamais il ne parla d'amour à Léonore.

Celle-ci faisait toujours de la musique, les regards sur la route poudreuse et les cimes bleues de l'horizon. Quand elle se reposait, les mains jointes sur son tablier de soie noire, elle ne cessait même pas d'interroger le ciel.

Le postillon continuait de passer ; l'été les paysannes lui confiaient des hottes de fleurs pour les villes prochaines ; un jour il arriva avec un jeune garçon qui lui ressemblait et auquel il apprenait en souriant à conduire ses chevaux.

Léonore jouait encore de la cithare, les yeux au large ; mais à mesure que s'écoulèrent les années, sa musique se fit mélancolieuse. On n'y entendait

plus des refrains de garçon au retour du labour, ni l'écho des danses, aux soirs dominicaux, quand les voix deviennent plus claires dans les cirques des monts.

C'était comme la plainte triste d'un vieux cœur, des larmes d'argent, des souffles de souffrance où rarement un chant enthousiaste essorait sous ses doigts. On eût cru que les brouillards de novembre planaient sans cesse autour des cordes de son instrument.

Cela dura longtemps. Mais la route resta toujours vide pour la musicienne. Ses cheveux devinrent pareils à la neige, qui est près du ciel, et un jour son âme s'envola vers les glaciers vierges.

Le postillon était devenu un beau vieillard, à boucles frisées. Son cor fanfarait opiniâtrement dans les gorges et les défilés. Ses fils l'accompagnaient. — Et ce fut lui qui fut chargé par son village de déposer sur le cercueil un bouquet de fleurs blanches, pareil à celui qu'il avait offert jadis à Léonore en témoignage d'amour. — Et peut-être qu'alors l'âme envolée vers les glaciers vierges regretta la Vie.

★

LA BOUILLABAISSE A CARQUEIRANNE

—

A Paul Baum.

Ohé ! La mer bleue brille, bleue jusqu'au fond de l'horizon, bleue comme si toutes les fées y avaient saigné tout leur cœur. S'y mirent les oranges, balles d'or qui éclairent la côte et prolongent le sourire vermeil du pays. Les grands eucalyptus

encensent le matin, et la voix d'un coq monte au ciel.

Ouvrons toutes les fenêtres, vers les quatre points cardinaux ! Que le son de l'angelus entre avec l'odeur des flots qui bruissent, et que nous puissions voir, sur l'île de Porquerolles, les derniers restes de l'aurore — un peu de rose, un peu de sang (comme si on avait violé la fille d'Hypérion !). Puis, de l'autre côté, au-dessus du bourg de Carqueiranne, les monts de Toulon, avec le Faron en proue dans l'azur et dominant la plaine des champs d'oliviers. Ils sont calcaires et chauves, ces géants, et, sous les rayons qui saluent d'un alleluia de lumière l'orgueil de leurs fronts armés de citadelles, ils veillent sur le large.

Mais partout gazouillent les alouettes ; et, dans leurs petites cages pendues sous les treilles, autour des villas, chantent aussi les chardonnerets et les pinsons des chasseurs du pays. Ils s'égosillent comme aux heures d'affût et crient : « Ripiripi ! Le beau temps aborde à nos roches en héros matinal qu'il nous faut célébrer ! Les fleurs s'ouvrent en suivant le soleil du regard : elles formeront le cortège du radieux débarqué, et nous serons, lourant et trillant, les musiciens de la fête ! »

Voici déjà venir, sous les pins parasols, un feutre à larges bords abritant sa figure puissante et aimable, au profil patricien, et rappelant celle d'un vieux sénateur romain qui eût aimé à converser avec les courtisanes — voici venir, solennel, égrillard et rasé de frais, Monsieur Gairard, de Pierrefeu, qui fut jadis tonnelier et aubergiste. La physionomie rapide comme celle d'un acteur comique, appuyant son corps râblé et toujours vert (les jardinières le savent !) sur une canne en chêne-liège, cueillie aux confins de ses vignobles, une chaîne d'or sur son ventre de bon convive, il sourit encore à la vie comme à une nouvelle maîtresse. Rustique

et l'œil hautain, il regarde tour à tour la Méditerranée, où l'on pêche aux oursins, aux poulpes et aux dorades masquées d'or, et Madeleinô, la servante italienne de l'Auberge du Balcon.

Car Madeleinô porte devant elle, comme si elle devait offrir aux clients ces fruits charnels ! deux seins audacieux ; elle a des yeux pétillants, et, sous les frisons noirs de son front, des joues purpurines. Avec ses couleurs cireuses, luisantes de jeunesse et ses avant-bras nus, qu'elle tient sans cesse ouverts, elle m'a fait songer — que Satan m'emporte ! — au Bambino de cire, que le curé en chasuble orfévrée promenait, il y a trois jours, sur de la paille, à la messe de Noël, pendant ce minuit doux, où, derrière les vitraux de l'église, tandis que des petites filles et des religieuses chantaient au jubé, la lueur suave des étoiles couvait le parfum des violettes pâmées et des narcisses, sur les terrasses des collines endormies.

Tout à l'heure, Madeleinô servira de l'absinthe aux joueurs de boules. Maintenant elle pend à des cordes du linge blanc qui va sécher aux caresses de la brise, et elle arbore ainsi des drapeaux transparents au réveil clair de ce coin de village.

Madeleinô ? Peut-être qu'elle rêve à Giovanni, le pêcheur génois, dont les jambes sont aussi brunes et brillantes que le bronze et qui affecte des allures d'athlète au repos lorsqu'il radoube ses filets sur le pont mouvant de son esquif vert-Céladon. Elle y rêve langoureusement, pendant que Monsieur Marius Bouisson, le patron de son auberge — où l'on prépare la meilleure bouillabaisse de toute la Provence ! — avale à côté d'elle un verre de Xérès, pour se donner du cœur, et parle de tirer des petits oiseaux dans la montagne. Il est fiévreux, car il a voyagé aux colonies, sait le temps qu'il va faire, et dit, en montrant les bateaux aux voiles orangées, éparpillés par la mer saphirienne : « Nous,

aurons des langoustes aujourd'hui! »

Oui! L'onde est lisse et calme comme un miroir, et chacun, depuis l'aurore, qui l'a mise en feu rose, jusqu'à Madeleinô qui y a miré un instant sa chevelure d'ébène et ses dents carrées, en allant chercher des huîtres à la réserve de son maître, a pu y regarder son image et voir, parmi les herbes d'argent et les plantes glauques, — telles des flèches de lumière — filer les poissons diaphanes loin de la perche à trident qui sert à les piquer!

Et les pêcheurs sont partis avant l'aube. Au milieu du silence du pays assoupi, l'eau clapotait sous leurs rames, dans le petit havre; ils étaient arrivés avec des lanternes. Mais le soleil s'est dégagé du lait pâle du levant et il se fixe au firmament sans nuage avec une netteté éblouissante de grand écu incendié: les gens vont donc à la jetée attendre le retour des barques, qui cinglent à l'horizon dans la clarté heureuse.

— Avez-vous fait bonne pêche, Joseph Allègre ou Jean Bazergue ?

Ils sautent pieds nus sur la digue — et l'un dit :

— Voilà le poisson de Saint Pierre, qui porte au flanc la marque du pouce du disciple du Christ, depuis le jour de la pêche miraculeuse ! En voulez-vous? Voici des dorades, des oursins « pleins comme d'œuf », des poulpes, pour l'aïoli, et de la bouillabaisse !

La bouillabaisse grouille dans les paniers d'osier humide, qu'elle rend pareils à des écrins de pierreries et résonnants comme des bruyères affolées par la canicule. Car les écailles y brillent en joyaux et les bêtes marines y vibrent comme des grillons. Et voyez les couleurs de feu des cigales de mer, qui chantent pour les naïades au sein des flots comme leurs sœurs le firent pour Mireille dans la plaine de Valmajour. Voilà les capricieuses langoustes qui s'avançaient sur les rochers à pas de danseuses

cambrées, tâtant l'eau de leurs sveltes antennes, granulées de cristal. Elles crispent diaboliquement leurs pattes et leurs queues, susurrent et crient en voyant compromise leur svelte élégance aux tons de porphyre. Voilà les murènes, aux robes d'écailles, dont les têtes serpentines et l'œil féroce rappellent le sort des esclaves antiques dévorés par elles dans les viviers. Jean Bazergue leur brise le crâne à coups de rames. Voilà de tout petits poissons (on dirait des feuilles!) aussi verts que l'émeraude, avec des yeux de rubis, ou aussi bleus que le lapis lazuli, et des rougets de nacre rose! Sont-ce des reflets d'onde faits chair? Du soleil mis en écailles? Est-ce tout le frissellis d'un golfe lumineux pris d'un coup de filet? Voilà enfin, leurs nageoires éployées, la fureur gonflant leurs gorges, les rascasses épineuses et tigrées, aux masques de monstres japonais!

O vous que tente, en sa saveur saline, sa joie amère, sa fraîcheur de vie, cette corbeille, venez dans la cour de l'Auberge du Balcon, là, près de la vague! Une plate-forme ourlée d'une vigne, des volets, une terrasse la rendent joyeuse, et cette hôtellerie s'anime au reflet du large et s'éclaire à la réverbération des flots comme à une rampe: on attend un rendez-vous d'opéra ou l'aubade d'un imbroglio.

Et dans la cour, près des poules qui picorent et des pigeons roucoulant ou qui battent l'azur de la côte de leur triomphale blancheur, Madame Bouisson jette la vivante bouillabaisse à une marmite de terre que chauffe au cul un feu vif de brindilles. Madame Bouisson penche son chapeau de paille sur l'oreille, comme les bergères des dessus de pendules, et, vigilante cuisinière, elle mélange savamment l'huile et le safran, y mêle le ceste d'orange, le thym, la gousse d'ail, le poivre et le laurier.

Tout se pénètre ainsi, l'herbe des bois odorants, la senteur des jardins, la pulpe salée des langoustes, la chair âcre des rascasses ! Tout le pays ! Toute la mer ! Le feu flambe ; ses gestes en pointes parodient les crêtes rouges des coqs qu'ils narguent, et la marmite, bourrée des bonnes choses de la terre et de l'onde, devient, dans le midi qui sonne clair au soleil du zénith et au clocher de l'église, un brûle-parfum rustique et marin, où mijoterait un peu du cœur de la Provence !

Madeleinô, en jupon rouge, de la lumière sur son front, pose les nappes sur les tables de la terrasse.

Monsieur Marius Bouisson gourmande à grands gestes le petit pâtre boucané de Soliès-Pont, qu'il a à son service, et qui a laissé s'échapper deux pinsons qu'il s'*esquintait le tempérament* à nourrir, assure-t-il, depuis deux ans. Mais sa rancune est brève. Et il répond en souriant à un client qui lui demande du vin de ses vignobles, au bouquet de violettes (comme si le jus des fleurs s'était mêlé, dans la campagne, à celui des vignes !) et il annonce avec orgueil une merveilleuse bouillabaisse à un horloger d'Arles, qui est de passage, et à un marchand d'oignons qui revient de la Crau.

— Ces bougres ! Ils parlent sans cesse de boire et de manger ! Ils ne parlent jamais d'amour ! s'écrie monsieur Gairard qui arrive toujours vert, toujours gai, et regarde deux jeunes jardinières qui s'en retournent du travail en serrant des bottes de jacinthes sur leur poitrine.

— Voilà la bouillabaisse !

Tous les visages s'illuminent.

EUGÈNE DEMOLDER.

FLANERIES INACTUELLES

—

I

Mes impossibilités. — Sénèque : ou le toréador de la vertu. — Rousseau : ou le retour à la nature *in impuris naturalibus*. — Schiller : ou le Moral-Trompeter von Sæckingen (1). — Dante : ou la hyène qui *fait des vers* dans les tombes. — Kant : ou *cant* comme caractère intelligible. — Victor Hugo : ou le phare au bord de la mer du non-sens. — Liszt : ou l'école de la facilité, du style courant... après les femmes. — George Sand : ou *lactea ubertas*, ce qui veut dire : la vache à lait au « beau style ». — Michelet : ou l'enthousiasme qui ôte l'habit. — Carlyle : ou le pessimisme par suite d'une mauvaise digestion. — John Stuart Mill : ou la clarté blessante. — Les frères de Goncourt : ou les deux Ajax en lutte avec Homère. Musique d'Offenbach. — Zola : ou « le plaisir de puer ».

2

Renan. — La théologie c'est la perversion de la raison par le « péché originel » (le christianisme). A preuve Renan qui, dès qu'il risque un *oui* ou un *non* d'un ordre général, frappe à faux avec une régularité scrupuleuse. Il voudrait par exemple unir étroitement *la science* et *la noblesse* (2) : mais la science fait partie de la démocratie, cela est palpable. Il désire représenter, non sans quelque ambition, une aristocratie de l'esprit : mais en même temps il se met à genoux devant la doctrine contraire, l'*évangile des humbles* (3), et non seulement à

(1) Le *Trompeter von Sækkingen* (et non Sæckingen), poème de Scheffel très populaire en Allemagne. Le compositeur alsacien Nessler en a fait un opéra.

H. A.

(2) *La science* et *la noblesse*, en français dans le texte.
(3) *Evangile des humbles*, en français dans le texte.

genoux... A quoi sert toute libre pensée, toute modernité, toute moquerie, toute souplesse de torcol, quand, avec ses entrailles, on est resté chrétien, catholique et même prêtre ! Renan possède, tout comme un jésuite et un confesseur, sa faculté inventive dans la séduction ; sa spiritualité ne manque pas de ce large sourire bonasse de la prêtraille, — comme tous les prêtres il ne devient dangereux que lorsqu'il aime. Personne ne l'égale dans sa façon d'adorer, une façon d'adorer qui met la vie en danger... Cet esprit de Renan, un esprit qui *énerve*, est une calamité de plus pour cette pauvre France malade, malade dans sa volonté.

3

Sainte-Beuve. — Il n'a rien qui soit de l'homme ; il est plein de petite haine contre tous les esprits virils. Il erre çà et là, raffiné, curieux, ennuyé, aux écoutes, — un être féminin au fond, avec des vengeances de femme et des sensualités de femme. En tant que psychologue, un génie de *médisance* (1) ; inépuisable dans les moyens de placer cette médisance ; personne ne s'entend aussi bien à mêler du poison à l'éloge. Ses instincts inférieurs sont plébéiens et parents au *ressentiment* (2) de Rousseau ; donc il est romantique, — car sous tout le *romantisme* (3) grimace et guette l'instinct de vengeance de Rousseau. Révolutionnaire, mais passablement contenu par la crainte. Sans indépendance devant tout ce qui possède de la force (l'opinion publique, l'académie, la cour, sans excepter Port-Royal). Irrité contre tout ce qui croit en soi-même. Suffisamment poète et demi-femme pour sentir encore la puissance de ce qui est grand ; sans cesse recoquillé comme ce ver célèbre, parce qu'il sent toujours qu'on lui marche dessus. Sans mesure dans sa critique, sans point d'appui et sans épine dorsale, avec souvent la langue du *libertin* (4) cosmopolite, mais sans même avoir le courage d'avouer son *libertinage*. Sans philosophie en tant qu'historien,

(1) *Médisance*, en français dans le texte.
(2) *Ressentiment*, en français dans le texte.
(3) *Romantisme*, en français dans le texte.
(4) *Libertin* et *libertinage*, en français dans le texte.

sans la puissance du regard philosophique, — c'est pourquoi il rejette sa tâche de juger, dans toutes les questions essentielles, en se faisant de « l'objectivité » un masque. Tout autre son attitude en face des choses où un goût raffiné et souple devient juge suprême : là il a vraiment le courage et le plaisir d'être lui-même,— là il est passé *maître*. — Par quelques côtés c'est un précurseur de Baudelaire.

4

L'Imitation de Jésus-Christ fait partie des livres que je ne puis pas prendre en main sans éprouver en moi-même une résistance physiologique : elle exhale un *parfum* (1) d'éternel féminin pour lequel il faut déjà être Français — ou bien wagnérien... Ce saint a une façon de parler de l'amour qui rend curieuses même les Parisiennes. — On me dit que le plus *avisé* des jésuites, Auguste Comte, qui voulait conduire les Français à Rome par le détour de la science, s'était inspiré de ce livre. Je vous crois : « la religion du cœur »...

5

G. Eliot. — Ils se sont débarrassés du Dieu chrétien et ils croient maintenant, d'autant plus, devoir retenir la morale chrétienne. C'est là une déduction anglaise, nous ne voulons pas en blâmer les femelles morales à la Eliot. En Angleterre, pour la moindre petite émancipation de la théologie, il faut se remettre en honneur, jusqu'à inspirer l'épouvante, comme fanatique de la morale. C'est là-bas une façon de faire pénitence. — Pour nous autres, il en est autrement. Si l'on renonce à la foi chrétienne, on s'enlève du même coup le *droit* à la morale chrétienne. Cela ne s'entend absolument pas de soi ; il faut remettre ce point sans cesse en lumière, malgré ces Anglais, aux esprits superficiels. Le christianisme est un système, un ensemble d'idées et d'opinions sur les choses. Si l'on en arrache un concept essentiel, la croyance en Dieu, on brise en même temps le tout : on ne garde plus rien de nécessaire entre les

(1) *Parfum*, en français dans le texte.

doigts. Le christianisme admet que l'homme ne sache point, ne *puisse* point savoir ce qui est bon, ce qui est mauvais pour lui : il croit en Dieu qui seul le sait. La morale chrétienne est un commandement ; son origine est transcendente ; elle est au delà de toute critique, de tout droit à la critique ; elle ne renferme que la vérité, en admettant que Dieu soit la vérité, — elle existe et elle tombe avec la foi en Dieu. — Si les Anglais croient en effet savoir par eux-mêmes, « intuitivement », ce qui est bien et mal, s'ils se figurent, par conséquent, ne pas avoir besoin du christianisme comme garantie de la morale, cela n'est en soi-même que la conséquence de la souveraineté de l'évolution chrétienne et une expression de la *force* et de la *profondeur* de cette souveraineté : en sorte que l'origine de la morale anglaise a été oubliée, en sorte que l'extrême dépendance de son droit à exister n'est plus ressentie. Pour l'Anglais, la Morale n'est pas encore un problème...

6

George Sand. — J'ai lu les premières *Lettres d'un voyageur* : comme tout ce qui tire son origine de Rousseau, cela est faux, factice, boursouflé, exagéré. Je ne puis supporter ce style de tapisserie, tout aussi peu que l'ambition populacière qui aspire aux sentiments généreux. Ce qui reste cependant de pire, c'est la coquetterie féminine avec des virilités, avec des manières de gamins mal élevés. — Combien elle a dû être froide avec tout cela, cette artiste insupportable ! Elle se remontait comme une pendule — et elle écrivait... Froide comme Hugo, comme Balzac, comme tous les Romantiques, dès qu'ils étaient à leur table de travail. Et avec combien de suffisance elle devait être couchée là, cette terrible vache à écrire qui avait quelque chose d'allemand, dans le plus mauvais sens du mot, comme Rousseau lui-même, son maître, ce qui certainement n'était possible que lorsque le goût français allait à la dérive ! — Mais Renan la vénérait...

7

Morale pour psychologues. — Ne point faire de psychologie de colportage ! Ne jamais observer pour

observer ! C'est ce qui donne une fausse optique, un « tiquage », quelque chose de forcé qui exagère volontiers. Vivre quelque chose pour *vouloir* le vivre — cela ne réussit pas. Il n'est pas *permis* pendant l'événement de regarder vers soi, tout coup d'œil se change là en « mauvais œil ». Un psychologue de naissance se garde par instinct de regarder pour voir : il en est de même pour le peintre de naissance. Il ne travaille jamais « d'après la nature », — il s'en remet à son instinct, à sa *chambre obscure* pour tamiser, pour exprimer le « cas », la « nature », la « chose vécue »... Il n'a conscience que de la *généralité*, de la conclusion, de la résultante : il ne connaît pas ces déductions arbitraires du cas particulier. Quel résultat obtient-on lorsqu'on s'y prend autrement ? Par exemple lorsque, à la façon des *romanciers* (1) parisiens, on fait de la grande et de la petite psychologie de colportage ? On épie en quelque sorte la réalité, on rapporte tous les soirs une poignée de curiosités... Mais regardez donc ce qui en résulte — un amas de pâtés, une mosaïque tout au plus, et en tout les cas quelque chose de surajouté, de mobile, de criard. Ce sont les Goncourt qui atteignent ce qu'il y a de pire dans le genre, Ils ne mettent pas trois phrases l'une à côté de l'autre qui ne fassent pas mal à l'œil du *psychologue*. — La nature, évaluée au point de vue artistique, n'est pas un modèle. Elle exagère, elle déforme, elle laisse des trous. La nature, c'est le *hasard*. L'étude « d'après la nature » me semble être un mauvais signe : elle trahit la soumission, la faiblesse, le fatalisme, — cette prosternation devant les *petits faits* (2) est indigne d'un artiste *complet*. Voir *ce qui est* — cela fait partie d'une autre catégorie d'esprits, les esprits *antiartistiques*, concrets. Il faut savoir qui l'on est...

8

Pour la psychologie de l'artiste. — Pour qu'il y ait de l'art, pour qu'il y ait une action ou une contemplation esthétique quelconque, une condition physiologique préliminaire est indispensable : l'*ivresse*. Il

(1) *Romanciers*, en français dans le texte.
(2) *Petits faits*, en français dans le texte.

faut d'abord que l'ivresse ait haussé l'irritabilité de toute la machine : autrement l'art est impossible. Toutes les espèces d'ivresses, fussent-elles conditionnées le plus diversement possible, ont puissance d'art : avant tout l'ivresse de l'excitation sexuelle, cette forme de l'ivresse la plus ancienne et la plus primitive. De même l'ivresse qui accompagne tous les grands désirs, toutes les grandes émotions ; l'ivresse de la fête, de la lutte, de l'acte de bravoure, de la victoire, de tous les mouvements extrêmes ; l'ivresse de la cruauté ; l'ivresse dans la destruction ; l'ivresse sous certaines influences météorologiques, par exemple l'ivresse du printemps, ou bien sous l'influence des narcotiques ; enfin l'ivresse de la volonté, l'ivresse d'une volonté accumulée et dilatée. — L'essentiel dans l'ivresse c'est le sentiment de la force accrue et de la plénitude. Sous l'empire de ce sentiment on s'abandonne aux choses, on les force à prendre de nous, on les violente, — on appelle ce processus : *idéaliser*. Débarrassons-nous ici d'un préjugé : idéaliser ne consiste pas, comme on le croit généralement, en une déduction et une soustraction de ce qui est petit et accessoire. Ce qu'il y a de décisif c'est, au contraire, une *formidable* expulsion des traits principaux, en sorte que les autres traits disparaissent.

9

Dans cet état on enrichit tout de sa propre plénitude : ce que l'on voit, ce que l'on veut, on le voit gonflé, serré, vigoureux, surchargé de force. L'homme ainsi conditionné transforme les choses jusqu'à ce qu'elles reflètent sa puissance, — jusqu'à ce qu'elles deviennent des reflets de sa perfection. Cette transformation *forcée*, cette transformation en ce qui est parfait, c'est — de l'art. Tout, même ce qu'il n'est pas, devient quand même, pour l'homme, la joie en soi ; dans l'art, l'homme jouit de sa personne en tant que perfection. — Il serait permis de se figurer un état contraire, un état spécifique des instincts antiartistiques, une façon de se comporter qui appauvrirait, amincirait, anémierait toutes choses. Et, en effet, l'histoire est riche en antiartistes de cette espèce, en affamés de la vie, pour lesquels c'est

une nécessité de s'emparer encore des choses, de les consumer, de les rendre plus *maigres*. C'est, par exemple le cas du véritable chretien, d'un Pascal par exemple ; un chrétien qui serait en même temps un artiste *n'existe pas*... Qu'on ne fasse pas l'enfantillage de m'objecter Raphaël ou n'importe quel chrétien homéopathique du dix-neuvième siècle. Raphaël disait *oui*, Raphaël créait l'affirmation, donc Raphaël n'était pas un chrétien...

10

Que signifient les oppositions d'idées entre *apollinien* et *dionysien*, que j'ai introduites dans l'esthetique, toutes deux considérées comme des catégories de l'ivresse ? — L'ivresse apollinienne produit avant tout l'irritation de l'œil qui donne à l'œil la faculté de vision. Le peintre, le sculpteur, le poète épique sont des visionnaires par excellence. Dans l'état dionysien, par contre, tout le système émotif est irrité et amplifié : en sorte qu'il décharge d'un seul coup tous ses moyens d'expression, en expulsant sa force d'imitation, de reproduction, de transfiguration, de métamorphose, toute espèce de mimique et d'art d'imitation. La facilité de la métamorphose, reste l'essentiel, l'incapacité de ne *pas* réagir (— de même que chez certains hystériques qui, obéissant à tous les gestes, entrent dans tous les rôles). L'homme dionysien est incapable de ne point comprendre une suggestion quelconque, il ne laisse échapper aucune marque d'émotion, il a au plus haut degré l'instinct compréhensif et divinatoire, comme il possède au plus haut degré l'art de communiquer aux autres. Il sait revêtir toutes les enveloppes, toutes les émotions : il se transforme sans cesse. — La musique, comme nous la comprenons aujourd'hui, n'est également qu'une irritation et une décharge complète des émotions, mais n'en reste pas moins seulement le débris d'un monde d'expressions émotives bien plus ample, un résidu de l'histrionisme dionysien. Pour rendre possible la musique, en tant qu'art spécial, on a immobilisé un certain nombre de sens, avant tout le sens musculaire (du moins jusqu'à une certaine mesure : car

à un point de vue relatif, tout rythme parle encore à nos muscles) : de façon à ce que l'homme ne puisse plus imiter et représenter corporellement tout ce qu'il sent. Toutefois c'est *là* le véritable état normal dionysien, en tous les cas l'état primitif ; la musique est la spécification de cet état, lentement atteinte, au détriment des facultés voisines.

11

L'acteur, le mime, le danseur, le musicien, le poète lyrique sont foncièrement parents dans leurs instincts et forment un tout dont les parties se sont spécialisées et séparées peu à peu — même jusqu'à la contradiction. Le poète lyrique resta le plus longtemps uni au musicien ; l'acteur au danseur. — L'*architecte* ne représente ni un état apollinien ni un état dionysien : chez lui c'est le grand acte de volonté, la volonté qui déplace les montagnes, l'ivresse de la grande volonté qui a le désir de l'art. Les hommes les plus puissants ont toujours inspiré les architectes ; l'architecte fut sans cesse sous la suggestion de la puissance. Dans l'édifice, la fierté, la victoire sur la lourdeur, la volonté de puissance doivent être rendues visibles : l'architecture est une sorte d'éloquence du pouvoir par les formes, tantôt convainquante et même caressante, tantôt donnant seulement des ordres. Le plus haut sentiment de puissance et de sûreté trouve son expression dans ce qui est de *grand* style. La puissance qui n'a plus besoin de démonstration ; qui dédaigne de plaire ; qui répond difficilement ; qui ne sent pas de témoin autour de soi ; qui, sans en avoir conscience, vit des objections qu'on fait contre elle ; qui repose sur soi-même, fatalement, une loi parmi les lois : c'est *là* ce qui parle de soi en grand style.

12

J'ai lu la vie de Thomas Carlyle, cette *farce* (1) involontaire, cette interprétation héroïco-morale des affections dyspeptiques. — Carlyle, un homme aux fortes paroles et aux fortes attitudes, un rhéteur par néces-

(1) *Farce*, en français dans le texte.

sité, agacé sans cesse par le désir d'une forte croyance et par son incapacité à y parvenir (— en cela un romantique typique !). Le désir d'une forte croyance n'est *point* la preuve d'une forte croyance, tout au contraire. Lorsque l'on *possède* cette croyance, on peut se payer le luxe du scepticisme : on est assez sûr, assez ferme, assez lié pour cela. Carlyle étourdit quelque chose en lui-même par le *fortissimo* de sa vénération pour les hommes d'une forte croyance et par sa rage contre les moins stupides : il a *besoin* du bruit. Une *déloyauté* envers lui-même, constante et passionnée — c'est là ce qui lui est propre, c'est par là qu'il demeure intéressant. — Il est vrai qu'en Angleterre on l'admire précisément à cause de sa loyauté... Eh bien ! c'est très anglais cela, et si l'on considère que les Anglais sont le peuple du *cant* parfait, c'est même légitime et non pas seulement compréhensible. Au fond Carlyle est un athée anglais qui veut mettre son honneur à ne *point* l'être.

13

Emerson. — Il est beaucoup plus éclairé, plus vagabond, plus multiple, plus raffiné que Carlyle, et, avant tout, il est plus heureux... Il est de ceux qui se nourrissent instinctivement d'ambroisie seulement et qui laissent de côté ce qu'il y a d'indigeste dans les choses. Opposé à Carlyle, c'est un homme de goût. — Carlyle, qui l'aimait beaucoup, disait de lui, malgré cela : « Il ne nous donne pas assez à mettre sous la dent. » Ce qui peut avoir été dit avec raison, mais pas au détriment d'Emerson. —Emerson possède cette bonne et spirituelle sérénité qui décourage tout sérieux ; il ne sait absolument pas combien il est déjà vieux et combien il sera encore jeune, — il pouvait dire de lui avec le mot de Lopé de Vega : « *Yo me sucedo a mi mismo.* » Son esprit trouve toujours des raisons d'être heureux et même reconnaissant ; et quelquefois il frôle la sereine transcendance de ce digne homme qui revenait d'un rendez-vous amoureux *tamquam re bene gesta.* « *Ut desint vires*, dit-il avec reconnaissance ; *tamen est laudanda voluptas.* »

14

Anti-Darwin. — Pour ce qui en est de la fameuse « Lutte pour la *Vie* », elle me semble provisoirement plutôt affirmée que démontrée. Il se présente, mais comme exception ; l'aspect général de la vie n'est point l'indigence, la famine, tout au contraire la richesse, l'opulence, l'absurde prodigalité même, — où il y a lutte, c'est pour la *puissance*... Il ne faut pas confondre Malthus avec la nature. — En admettant cependant que cette lutte existe — et elle se présente en effet, — elle se termine malheureusement d'une façon contraire à celle que désirerait l'école de Darwin, à celle que l'on *oserait* peut-être désirer avec elle : je veux dire au détriment des forts, des privilégiés, des exceptions heureuses. Les espèces ne croissent *point* dans la perfection : les faibles finissent toujours par se rendre maîtres des forts — c'est parce qu'ils ont le grand nombre, ils sont aussi plus *rusés*... Darwin a oublié l'esprit (— cela est bien anglais !), les *faibles* ont plus d'esprit... Il faut avoir besoin d'esprit pour arriver à avoir de l'esprit, — (on perd l'esprit lorsque l'on n'en a plus besoin). Celui qui a de la force se défait de l'esprit (— « laisse-le s'en aller ! pense-t-on aujourd'hui en Allemagne — il faut que l'*Empire* nous reste (1) »...). Ainsi qu'on le voit, j'entends par esprit la circonspection, la patience, la ruse, la dissimulation, le grand empire sur soi-même et tout ce qui est *mimicry* (une grande partie de ce que l'on appelle vertu appartient à cette dernière).

15

Casuistique de psychologue. — Celui-ci connaît les hommes : pourquoi donc étudie-t-il les hommes ? Il ne veut pas obtenir sur eux de petits avantages, ni même de grands, — c'est un homme politique !... Celui-là connaît aussi les hommes : et vous dites qu'il ne veut rien en tirer pour lui-même ; c'est, dites-vous, un grand « impersonnel ». Voyez donc de plus près ! Peut-

(1) Allusion à un vers du *Cantique de Luther* : « *Lass fahren dahin... das Reich muss uns doch bleiben* » que Nietzsche applique à l'Empire allemand.

H. A.

être veut-il même un avantage encore *pire* : se sentir supérieur aux hommes, avoir le droit de les regarder de haut, ne plus se confondre avec eux. Cet « impersonnel» *méprise* les hommes : et le premier est de l'espèce plus humaine, quoi que puisse en faire croire l'apparence. Il se place du moins en égal, il se place *au milieu*...

16

Le tact psychogique des Allemands me semble être mis en doute par une série de cas dont ma modestie m'enpêche de présenter la nomenclature. Dans un cas je ne manquerai pas de grandes occasions pour démontrer ma thèse : je garde rancune aux Allemands de s'être mépris sur Kant et sa « philosophie des portes de derrière », comme je l'appelle, — ce n'était point là le type de l'honnêteté intellectuelle. — Ce que je ne puis pas entendre non plus, c'est ce « *et* » d'un mauvais aloi : Les Allemands disent « Gœthe *et* Schiller », — je crains même qu'ils ne disent « Schiller et Gœthe »... Ne *connaît*-on donc pas encore ce Schiller ? — Il y a des « et » encore pires ; j'ai entendu de mes propres oreilles, il est vrai seulement parmi des professeurs d'université : « Schopenhauer et Hartmann »...

17

C'est aux âmes les plus spirituelles, en admettant qu'elles soient les plus courageuses, qu'il est donné de vivre les tragédies les plus douloureuses : mais c'est bien pour cela qu'elles tiennent la vie en honneur, parce qu'elle leur oppose son plus grand antagonisme.

18

Pour la « conscience intellectuelle ». — Rien ne me semble aujourd'hui plus rare que la véritable hypocrisie. J'ai de grands soupçons que cette plante ne supporte pas l'air doux de notre civilisation. L'hypocrisie fait partie de l'âge des fortes croyances, où, même en étant *forcé* de faire parade d'une autre foi que la sienne, on n'abandonnait pas sa foi. Aujourd'hui on l'abandonne, ou bien, ce qui est plus fréquent encore,

on fait acquisition d'une seconde croyance, — dans tous les cas on reste *honnête*. Il est incontestable que de nos jours il est possible d'avoir un plus grand nombre de convictions que l'on en avait autrefois : possible, c'est-à-dire permis, ce qui signifie *inoffensif*. C'est ce qui produit la tolérance envers soi-même. — La tolérance envers soi-même permet plusieurs convictions : ces convictions vivent en bonne intelligence, elles se gardent bien, comme tout le monde aujourd'hui, de se compromettre. Avec quoi se compromet-on aujourd'hui ? — Avec de l'esprit de conséquence. Lorsque l'on suit une ligne droite. Lorsque l'on ne prête pas à double sens, je veux dire à quintuple sens. Lorsque l'on est véridique... Je crains bien que, pour quelques vices, l'homme moderne soit simplement trop commode : ce qui fait que ceux-ci s'éteignent littéralement. Tout le mal qui dépend de la volonté forte — et peut-être n'y a-t-il pas de mal sans force de volonté, — dans notre atmosphère molle, dégénère en vertu... Les quelques rares hypocrites que j'ai appris à connaître imitaient l'hypocrie : c'étaient, comme l'est aujourd'hui un homme sur dix, des acteurs.

16

Beau et laid. — Rien n'est plus conditionnel, disons *restreint*, que notre sens du beau. Celui qui voudrait se le figurer, dégagé de la joie que l'homme cause à l'homme, perdrait pied immédiatement. Le « beau en soi » n'est qu'un mot, ce n'est pas même une idée. Dans le beau l'homme se pose comme mesure de la perfection ; dans des cas choisis il s'y adore. Une espèce ne peut pas du tout faire autrement que de s'affirmer de cette façon. Son instinct le plus bas, celui de la conservation et de l'élargissement de soi, rayonne encore dans de pareilles sublimités. L'homme se figure que c'est le monde lui-même qui est surchargé de beautés, — il *s'oublie* en tant que cause de ces beautés. Lui seul l'en a comblé, hélas ! d'une beauté très humaine, trop humaine seulement !... En somme, l'homme se reflète dans les choses, tout ce qui lui rejette son image lui semble beau : le jugement « beau » c'est sa *vanité de l'espèce*... Un peu de méfiance cependant peut glisser

cette question à l'oreille du sceptique : le monde est-il vraiment embelli parce que c'est précisément l'homme qui le considère comme beau ? Il l'a représenté sous une forme *humaine* : voilà tout. Mais rien, absolument rien ne nous garantit que le modèle de la beauté serait l'homme. Qui sait quel serait l'effet qu'il ferait aux yeux d'un juge supérieur du goût ? Peut-être paraîtrait-il osé ? peut-être même réjouissant ? peut-être un peu arbitraire ?... « O Dionysos, divin, pourquoi me tires-tu les oreilles ? » demanda un jour Ariane à son philosophique amant, dans un de ces célèbres dialogues sur l'île de Naxos. « Je trouve une espèce d'humour à tes oreilles, Ariane : pourquoi ne sont-elles pas encore plus longues ? »

20

Rien n'est beau, il n'y a que l'homme qui soit beau : sur cette naïveté repose toute esthétique, c'est sa *première* vérité. Ajoutons-y de suite sa deuxième : rien n'est laid que l'homme qui *dégénère*, — avec cela l'empire des jugements esthétiques et circoncis. — Au point de vue physiologique, tout ce qui est laid affaiblit et attriste l'homme. Cela le fait songer à la décomposition, au danger, à l'impuissance. Il y perd décidément de la force. On peut mesurer au dynamomètre l'effet de la laideur. En général, lorsque l'homme éprouve un état d'affaissement, il flaire l'approche de quelque chose de « laid ». Son sentiment de puissance, sa volonté de puissance, son courage, sa fierté — tout ceci s'abaisse avec le laid et monte avec le beau... Dans les deux cas nous *tirons une conclusion* : les prémisses en sont amassées en abondance dans l'instinct. Nous entendons dans le laid comme un signe et un symptôme de la dégénérescence : ce qui rappelle de près ou de loin la dégénérescence provoque en nous le jugement « laid ». Chaque indice d'épuisement, de lourdeur, de vieillesse, de fatigue, toute espèce de contrainte, telle que la crampe, la paralysie, avant tout l'odeur, la couleur, la forme de la décomposition et fût-ce même dans sa dernière atténuation sous forme de symbole — tout cela provoque la même réaction, le jugement « laid ». Ici une haine jaillit : qui l'homme hait-il ici ? Mais il n'y a à

cela aucun doute : *l'abaissement de son type*. Il hait du fond de son plus profond instinct de l'espèce ; dans cette haine il y a un frémissement, de la prudence, de la profondeur, de la clairvoyance, — c'est la haine la plus profonde qu'il y ait. C'est à cause d'elle que l'art est profond...

21

Schopenhauer. — Schopenhauer, le dernier Allemand qui entre en ligne de compte (— qui est un événement européen comme Gœthe, comme Hegel, comme Henri Heine, et non pas seulement un événement local, « national »), Schopenhauer est pour le psychologue un cas de premier ordre : je veux dire en tant que tentative méchamment géniale de faire entrer en campagne, en faveur d'une dépréciation complète et nihiliste de soi, de la vie, les instances contraires précisément, la grande affirmation de soi, de la « volonté de la vie », les formes exubérantes de la vie. Il a interprété, l'un après l'autre, *l'art*, l'héroïsme, le génie, la beauté, la grande compassion, la connaissance, la volonté du vrai, la tragédie comme conséquence de la « négation » ou du besoin de négation de la « volonté » — le plus grand cas de fabrication de fausse monnaie psychologique qu'il y ait dans l'histoire, abstraction faite du christianisme. Si l'on regarde de plus près, il n'est en cela que l'héritier de l'interprétation chrétienne : avec cette différence qu'il sut *approuver* aussi dans un sens chrétien, c'est-à-dire nihiliste, ce que le christianisme avait *rejeté*, les grands faits de la civilisation humaine (— il les approuva comme chemins de la « rédemption », comme formes premières de la « rédemption », comme stimulants du besoin de « rédemption »...)

22

Je prends un cas isolé, Schopenhauer parle de la *beauté* avec une ardeur mélancolique, — pourquoi en dernière instance ? Puisqu'il voit en elle un *pont* sur lequel on peut aller plus loin, ou bien sur lequel on prend soif d'aller plus loin... Elle est pour lui la délivrance de la « volonté » pour quelques moments —

elle attire vers une délivrance éternelle... Il la vante surtout comme rédemptrice du « foyer de la volonté », de la sexualité, — dans la beauté il voit la *négation* du génie de la reproduction... Saint bizarre ! Quelqu'un te contredit, je le crains bien, c'est la nature. Pourquoi y a-t-il de la beauté dans les sons, les couleurs, les parfums, les mouvements rythmiques de la nature ? Qu'est-ce qui *pousse* la beauté *au dehors* ? Heureusement qu'un philosophe le contredit aussi et non des moindres. Le divin Platon (— ainsi l'appelle Schopenhauer lui-même) soutient de son autorité une autre thèse : que toute beauté pousse à la reproduction, que c'est là précisément l'effet qui lui est propre, depuis la plus basse sensualité jusqu'à la plus haute spiritualité...

23

Platon va plus loin. Il dit, avec une innocence pour laquelle il faut être grec, et non « chrétien », qu'il n'y aurait pas du tout de philosophie platonicienne s'il n'y avait pas d'aussi beaux jeunes gens à Athènes : ce n'est que leur vue qui transporte l'âme des philosophes dans un délire érotique et ne leur laisse point de repos qu'ils n'aient répandu la semence de toutes choses diverses sur un monde si beau. Voilà encore un saint bizarre ! — On n'en croit pas ses oreilles, en admettant même que l'on en croie Platon. On devine au moins qu'à Athènes on philosophait *autrement*, avant tout en public. Rien n'est moins grec que de faire, comme un solitaire, du tissage de toiles d'araignées avec des idées, *amor intellectualis dei* à la façon de Spinoza. Il faudrait plutôt définir la philosophie, telle que la pratiquait Platon, comme une sorte de lice érotique, contenant et approfondissant la vieille gymnastique agonale et toutes les conditions qui *précédaient*... Qu'est-il résulté en dernier lieu, de cet érotisme philosophique de Platon ? Une nouvelle forme d'art de l'*Agon* grec, la dialectique. — Je rappelle encore *contre* Schopenhauer et à l'honneur de Platon que toute la haute culture littéraire de la France *classique* s'est développée sur le terrain des intérêts sexuels. On peut chercher partout chez elle la galanterie, les sens, la lutte sexuelle, « la femme », — on ne les cherchera jamais en vain...

24

L'art pour l'art (1). — La lutte contre la fin en art est toujours une lutte contre les tendances *moralisatrices* dans l'art, contre la subordination de l'art sous la morale. *L'art pour l'art* veut dire : « Que le diable emporte la morale ! » — Mais cette inimitié même dénonce encore la puissance prépondérante du préjugé. Lorsque l'on a exclu de l'art le but de moraliser et d'améliorer les hommes, il ne s'en suit pas encore que l'art doive être absolument sans fin, sans but et dépourvu de sens, en un mot, *l'art pour l'art* — un serpent qui se mord la queue. « Plutôt pas de but du tout, qu'un but moral ! » — ainsi parle la passion pure. Un psychologue demande au contraire : que fait toute espèce d'art? ne loue-t-elle point? ne glorifie-t-elle point? n'isole-t-elle point ? Avec tout cela l'art *fortifie* ou *affaiblit* certaines évaluations... N'est-ce là qu'un accessoire, un hasard ? Quelque chose à quoi l'instinct de l'artiste ne participerait pas du tout ? Ou bien la faculté de *pouvoir* de l'artiste n'est-elle pas la condition première de l'art ? L'instinct le plus profond de l'artiste va-t-il à l'art, ou bien n'est-ce pas plutôt au sens de l'art, à la *vie*, à un *désir de vie ?* — L'art est le grand stimulant à la vie : comment pourrait-on l'appeler sans fin, sans but, comment pourrait-on l'appeler *l'art pour l'art ?* — Il reste une question : l'art ne fait-il pas paraître beaucoup de choses laides, dures, douteuses qu'il emprunte à la vie ? — Et en effet il y a eu des philosophes qui lui prêtèrent ce sens : « s'affranchir de la volonté », voilà l'intention que Schopenhauer prêtait à l'art, « disposer à la résignation », voilà pour lui la grande utilité de la tragédie qu'il vénérait. — Mais ceci — je l'ai déjà donné à entendre — c'est l'optique d'un pessimiste, c'est le « mauvais œil » — : il faut en appeler aux artistes eux-mêmes. *L'artiste tragique que nous communique-t-il de lui-même*? N'affirme-t-il pas précisément l'absence de crainte devant ce qui est terrible et incertain ? — Cet état lui-même est un désir supérieur ; celui qui le connaît l'honore des plus grands hommages. Il le communique, il faut qu'il le communique, en admettant

(1) *L'art pour l'art*, en français dans le texte dans tout le chapitre.

qu'il soit artiste, génie de la confidence. La bravoure e la liberté du sentiment, devant un ennemi puissant, devant un sublime revers, devant un problème qui éveille l'épouvante — c'est cet état *victorieux* que l'artiste tragique choisit, qu'il glorifie. Devant le tragique, la cour martiale de notre âme célèbre ses saturnales ; celui qui est habitué à la souffrance, celui qui cherche la souffrance, l'homme *héroïque*, célèbre son existence dans la tragédie, — c'est seulement à sa propre vie que l'artiste tragique offre la coupe de cette cruauté, la plus douce.

25

S'accommoder des hommes, tenir maison ouverte avec son cœur, cela est libéral, mais ce n'est que libéral. On reconnaît les cœurs qui ne sont capables que d'hospitalité *distinguée* aux nombreuses fenêtres voilées et aux volets clos : ils gardent vides leurs meilleures chambres. Pourquoi donc ? — Puisqu'ils attendent des hôtes avec lesquels on ne s'arrange *pas* « comme on peut ».

26

Nous ne nous estimons plus assez lorsque nous nous communiquons. Ce qui nous arrive véritablement n'est pas du tout éloquent. Si les événements le voulaient, ils ne sauraient pas se communiquer eux-mêmes. C'est qu'ils manquent de paroles pour cela. Nous avons déjà dépassé les choses pour lesquelles nous avons des mots pour les dire. Dans tous les discours, il y a un grain de mépris. Le langage, semble-t-il, n'a été inventé que pour les choses médiocres, moyennes, communiquables. Avec le langage celui qui parle se *vulgarise* déjà. — Extrait d'une morale pour sourds-muets et autres philosophes.

27

« Ce tableau est ravissant ! »... La femme littéraire, insatisfaite, excitée, vide au fond du cœur et des entrailles, écoutant, tout le temps, avec une curiosité douloureuse, l'impératif, qui, des profondeurs de son organisation, lui souffle : « *aut liberi aut libri* » ; la femme littéraire, assez cultivée pour écouter la voix de

la nature, même quand elle parle latin, et, d'autre part, assez vaniteuse, assez petite oie pour se dire encore en secret et en français : « Je me verrai, je me lirai, je m'extasierai et je dirai : Possible que j'aie eu tant d'esprit ? »...

28

Les « impersonnels » parlent. — « Rien ne nous est plus facile que d'être sages, patients, supérieurs. Nous distillons l'huile de l'indulgence et de la sympathie, nous poussons la justice jusqu'à l'absurdité, nous pardonnons tout. C'est pourquoi nous devrions nous tenir un peu plus sévèrement, c'est pourquoi nous devrions nous créer, de temps en temps, une petite passion, un petit vice passionnel. Cela peut nous être amer, et, entre nous, nous rirons peut-être de l'aspect que cela nous fait avoir. Mais à quoi cela sert-il ! Il ne nous reste pas d'autre façon de nous surmonter nous-mêmes : c'est là notre ascétisme, notre façon de faire pénitence ... *Devenir personnel* — c'est la vertu des impersonnels »...

29

D'une promotion de doctorat. — « Quelle est la mission de toute instruction supérieure ? — Faire de l'homme une machine. — Quel moyen faut-il employer pour cela ? — Il faut apprendre à l'homme à s'ennuyer. — Comment y arrive-t-on ? — Par la notion du devoir. — Qui doit-on lui présenter comme modèle ? — Le philologue : il apprend à *bûcher*. — Quel est l'homme parfait ? — Le fonctionnaire de l'Etat. — Quelle est la philosophie qui donne la formule supérieure pour le fonctionnaire de l'Etat ? — Celle de Kant : le fonctionnaire en tant que chose en soi, placé sur le fonctionnaire en tant qu'apparence.

30

Le droit à la bêtise. — Le travailleur fatigué qui respire lentement, qui a un regard doux, qui laisse aller les choses comme elles vont : cette figure typique que l'on rencontre maintenant, au siècle du travail (et de « l'Empire » ! —), dans toutes les classes de la société, met aujourd'hui main basse sur *l'art*, y compris

le livre, et avant tout le journal, — combien plus encore de la belle nature, de l'Italie... L'homme du soir, avec les « instincts sauvages endormis » (1) dont parle Faust, cet homme a besoin de la villégiature, du bain de mer, des glaciers, de Bayreuth... Dans de pareilles époques, l'art a droit à la *reine Thorheit* (2) — comme une espèce de vacance de l'esprit, de la verve, du sentiment. C'est ce que Wagner comprit. La *reine Thorheit* rétablit...

31

Encore un problème de la diète. — Les moyens dont se servait Jules César pour se défendre de l'état maladif et des maux de tête : énormes marches, genre de vie aussi simple que possible, séjour ininterrompu en plein air, fatigues continuelles — ce sont en grand les mesures de préservation et de conservation contre l'extrême vulnérabilité de cette machine subtile qui travaille sous la plus forte pression, de cette machine que l'on appelle Génie.

32

L'immoraliste parle. — Rien n'est plus contraire aux goûts du philosophe que l'homme *en tant qu'il désire*... S'il ne voit l'homme que dans ses actions, s'il voit cet animal le plus brave, le plus rusé et le plus endurant, égaré même dans des détresses inextricables, combien admirable lui paraît l'homme ! Il l'encourage encore... Mais le philosophe méprise l'homme qui désire, et aussi celui qui peut paraître désirable — et en général toute désirabilité, tous les *idéaux* de l'homme. Si un philosophe pouvait être nihiliste, il le serait parce qu'il trouve le néant, — mais seulement ce qui est futile, absurde, malade, fatigué, toute espèce de lie dans le gobelet vidé de son existence... L'homme qui est si vénérable en tant que réalité, pourquoi ne mérite-t-il

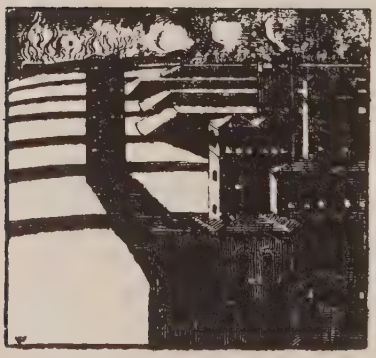
(1) Allusion au vers du *Faust* de Goethe :
« *Entschlafen sind nun wilde Triebe* »
H. A.

(2) Parsival. — Je traduirais volontiers « la pure imbécillité ».
H.A.

point d'estime lorsqu'il désire ? Faut-il qu'il en pâtisse d'être si capable comme réalité ? Faut-il qu'il contrebalance ses actions, la tension d'esprit et de volonté qu'il y a dans toute action, par une paralysie dans l'imaginaire et dans l'absurde ? — L'histoire de ses désirs fut jusqu'à présent la *partie honteuse* (1) de l'homme. Il faut se garder de lire trop longtemps dans cette histoire. Ce qui justifie l'homme, c'est sa réalité, elle le justifiera éternellement. Et combien plus de valeur a l'homme réel, si on le compare à un homme quelconque qui n'est que tissu de désirs, de rêves, de puanteurs et de mensonges ? avec un homme *idéal* quelconque ?... Et ce n'est que l'homme idéal qui soit contraire au goût du philosophe.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit de l'allemand par HENRI ALBERT.



(1) *Partie honteuse,* en français dans le texte.

LA PURIFICATION

I

Si tu disais : « L'Automne alangui dans le soir
S'attriste et pleure ; Octobre s'éplore aux ramures ;
La nuit tombe d'en haut, et, vois, les grappes mûres,
Le vendangeur les jette à l'oubli du pressoir.

« En mon âme lassée et mauvaise, un vent noir
Expire mornement ses suprêmes murmures ;
Et mes lèvres, jadis rouges comme des mûres,
Sont pâles de dégoût : j'ai trop voulu savoir !

« Les bois sont morts, les prés déserts, les forêts nues.
On ne voit plus, du fond des lentes avenues,
Quelque passant venir implorer un toit sûr.

« Morte à jamais la joie au vaste parc sonore,
Où le ciel découpait ses dentelles d'azur...
C'est l'Automne et ses deuils, pourquoi t'aimer encore ? »

II

Si tu disais, ô Femme attardée à mon seuil,
Sentant ton âme enfin trop lasse d'elle-même :
« Pauvre fou, tu n'es pas l'élu que mon cœur aime,
Et mes yeux, sans pleurer, te verraient au cercueil.

« Loin de moi ton ivresse et ton brûlant accueil !
Si l'ardeur de tes bras voulait m'avoir quand même,
En vain tu me broierais dans un râle suprême,
Stupéfait d'enlacer la raideur d'un écueil.

« Fuis-moi, et blanchis-toi dans des sphères plus sûres
De la honte et du poids de mes vieilles luxures !
Seule, la brute, ardente à savoir l'inconnu

« De ma chair qui n'a plus de secret, tant la ville
A dans les nuits d'orgie adoré mon corps nu,
Peut trouver le bonheur à ma caresse vile »

III

Mais lente, et sinueuse, en des pudeurs nouvelles,
Pensive, dans tes mains tu as caché ton front,
Songeant aux soirs de pureté qui reviendront
Peut-être, sous le fouet des remords qui flagellent.

Un voile s'étendait sur tes yeux infidèles,
Tes yeux clairs, dont beaucoup encore se mourront...
C'est fatal ! Le Passé surgit comme un affront,
Les nuits d'amour mauvais, sinistres, se révèlent.

Tu as fixé sur moi la nuit de tes regards,
Et comme délirante, en des gestes hagards,
Tu m'étreignis dans les spasmes fous du délire.

Le désespoir tordait ton corps souple et fluet ;
Mais comprenant ce qu'en mon cœur tu pouvais lire,
Tu as bu lentement mon long pardon muet.

IV

Tu m'as dit : « Oublions ce Passé que j'abhorre,
e rêve du bonheur de n'adorer que toi :
¡Permets à mes désirs de t'élire pour roi
Dans la virginité qu'à tes côtés j'arbore.

« J'ai vécu au hasard du mal qui déshonore,
Mais tu eus pitié si doucement de moi !
Je veux vivre ta vie en ce mystique émoi
Qui me force à t'aimer, à te chérir encore.

« Purifiée aux feux angoissants des remords,
Je ressuscite enfin, en laissant sur les morts
Que les fleurs de mes seins ont damnés, mes souillures.

« Je veux redevenir la Vierge d'autrefois,
Et savoir l'infini des communions pures
En l'appel éperdu de nos chairs, de nos voix ! »

PAUL BRIQUEL.

L'ART ET LE BALLET

LA DANSE ET L'ART

—

Une vieille maxime chinoise s'énonce, très paradoxalement, en ces termes : « on peut juger d'un souverain par l'état de la danse, durant son règne. » Libre aux beaux esprits de railler les proverbes et maximes populaires : leur contradiction souvent flagrante indique simplement que la vérité sur un sujet ne peut se résumer par une formule simple ; il y a des preuves en faveur de la thèse, mais il y en a aussi en faveur de la thèse adverse, la réalité est autrement complexe que cela nous plaît à imaginer, et il lui répugne d'entrer tout entière dans les petits casiers de nos classifications.

Parmi les manifestations esthétiques qui font la joie des âmes contemporaines, un art est souverainement méconnu : la danse. De la poésie ou des lettres en général, il n'est personne qui ose avouer ne pas connaître la dernière œuvre, roman ou poème, on en parle et on en discute, on a ses amours et ses haines, on en expose avec plaisir de plausibles raisons, on tranche avec aisance des questions difficiles, comme quelqu'un à qui toutes ces choses sont familières. La musique a ses dévots d'une ferveur si manifeste et imposante que quiconque est incapable de rien comprendre à cet art s'abstient du moins avec prudence d'en témoigner publiquement, et, interrogé, se sacrifie par quelque approbation évasive. Les écoliers d'un instrument savent quelle distance il leur resterait à franchir et ne restreignent pas l'art au menu tapotement de leurs doigts encore malhabiles. L'architecture à ses enthousiastes, toujours respectés, et seul un rustre pourrait se permettre de con-

fondre un chromo avec un Vinci : ne point s'intéresser aux toiles qu'émettent si copieusement les peintres contemporains, voilà en vérité qui est du dernier stupide, et ne mérite aucune commisération.

Cependant, si avec quelque sérieux je viens à parler de la danse, mon interlocuteur sourit et me répond qu'en toute sincérité les bals sont une institution fort divertissante. J'insiste, affirmant sans équivoque que j'entends parler d'une des plus sérieuses manifestations d'art de l'activité humaine. La gaîté se change en un apitoiement courtois. Selon toute évidence j'ai parlé à des aveugles de l'enthousiasme que m'inspirent les beautés de la lumière. Ils me plaignent au fond de leur cœur, et ne daignent pas me répondre, comme on plaint un fou qui profère de sa voix candide de magistrales absurdités...

De nos jours en effet, qui s'inquiéta jamais d'artistes en ce genre? Quelle émotion ont-ils suscitée, quelle passion enflammée? J'y songe maintenant, comment sont-ils connus ceux-là, quelle gloire a proféré leur nom parmi les foules? Des chanteurs ou chanteuses de café-concert, des lutteurs de foire! à la bonne heure, on les connaît, on les acclame ; les deux mondes se disputent l'audition ou le spectacle de leurs inepties ; mais eux? La renommée facétieuse a projeté un nom qui, répété de bouche en bouche et réverbéré à toutes vitrines semble accaparer toute l'estime dévolue à l'art de la danse. Ce nom est celui d'une danseuse, pour la plupart il signifie clairement : la Danseuse. Du moins celle-là, par la puissance de son art, la virtuosité de son exécution, mérite-t-elle que l'universel hommage s'agenouille devant elle, étoile radieuse, suffit-elle à éblouir de lumières toutes les âmes? Admirable contre-sens! Parmi celles qu'elle eût pu élire pour la belle allure de leur essor ou la désinvolture de leurs pirouettes, l'admiration a choisi son idole et l'a proclamée insigne Danseuse, à cause de l'opulence d'une chevelure, à cause de la régularité d'un visage!... Par où se révèle plus âcre, l'incompréhension, mieux le mépris général ; comme un poète dont le nom serait universellement cité, mais seulement pour la bizarrerie de ses coiffures ou la singularité de ses vêtements...

Je ne puis donc plus m'étonner si mon enthousiasme tout à l'heure suscita les quolibets d'un interlocuteur quelconque ; mille autres en eussent fait autant à sa place : en quoi ils ne sont point malintentionnés mais mal renseignés. Et, très simple, je répète la vieille maxime chinoise qui s'énonce paradoxalement ainsi :

« On peut juger d'un souverain par l'état de la danse durant son règne. » Rien d'étonnant à cette proposition, quand on apprend que pour le Céleste-Empire la danse était une affaire capitale. Une telle importance y était attachée que le palais impérial même contenait l'école de danse, obligatoire pour les fils des grands. Et ce n'est point seulement en cette civilisation spéciale que la danse fut élevée à un tel rang d'admiration. Volontiers, avec l'assurance d'un contemporain du fusil à répétition, on passerait outre, sans s'appesantir, jugeant malséant d'attacher quelque importance à des êtres aussi étranges et d'une âme aussi différente de la nôtre. Mais que d'autres témoignages ne peut-on pas invoquer en faveur de notre objet ! Certes, il serait au moins oiseux de remarquer que tous les peuples de tous temps s'évertuèrent en un jeu de leurs diverses facultés physiques, selon des rythmes, et vraisemblablement, tant que ce globe ne sera pas en entier refroidi, des gens sacrifieront à ce rite — Mais c'est comme une des plus nobles et des plus belles formes de l'activité humaine que la danse fut considérée par maint et maint peuple. Les peuples-enfants qui ne s'ingéniaient point à des ferventes oraisons ni à d'opulentes offrandes estimaient qu'il n'y avait point de sacrifice plus digne et plus propre à honorer la divinité, de quelque nom qu'elle s'appelât. Les Grecs qu'on ne saurait décemment soupçonner de barbarie lui attribuaient sous le nom d'orchestique une très large place dans leur existence, et pour ne point accabler par des nomenclatures, on peut rappeler simplement que depuis Salomé de cruelle mémoire et Protée le fabuleux, jusqu'à la Guimard et la Camargo et la Taglioni, les noms ne manquent pas de ceux ou celles qui, par leur art, communiquèrent à leurs contemporains le violent frisson de la beauté. Seulement, semblables aux roses mortes, ils n'ont laissé que le souvenir pour attester leur radieuse existence.

Comment donc est-il advenu que la risée et la commisération accueillent aujourd'hui une chose qui fit l'admiration et la joie des âges révolus ; rangée parmi les arts elle nous semble une intruse : une des fleurs du bouquet s'est-elle fanée ou sommes-nous devenus, malheureux, incapables maintenant d'en ressentir la subtile splendeur ?

§

Deux sœurs jumelles amicalement enlacées ont parcouru le monde suscitant les mêmes joies, recueillant les mêmes hommages à travers la diversité des nations. Pas de fêtes où l'on ne se réjouît de leurs gracieuses présences et il ne venait à personne l'idée sacrilège d'inviter l'une sans inviter l'autre. Si inséparablement unies que l'on eût dit que les séparer l'une de l'autre c'eût été enlever son âme à chacune d'elles. Ce n'est point qu'elles se ressemblassent quant à l'aspect extérieur; difficilement on les eût imaginées plus dissemblables ; et chacune d'une allure singulière évoluait pour son propre compte. Mais par un accord extrême, elles s'unissaient et communiaient dans le mystère, de telle sorte que la beauté de l'une ne s'épanouissait vraiment que secondée par la beauté de l'autre, et réciproquement celle-ci n'était rien — ou presque — sans celle-là.

Ainsi la Musique et la Danse passèrent de compagnie à travers les générations se complétant réciproquement, les deux ailes eût-on dit d'un même oiseau ; et les gestes du corps et des membres, véritables mélodies de mouvement étaient le support précieux et le repère tangible offert aux âmes que berçait la voix des lyres et des flûtes. Une même puissance — divinité dispensatrice à l'homme des plus pures jouissances — déterminait et modulait pour l'oreille des enchaînements de phrases sonores, déterminait et modulait pour les yeux des enchaînements de gestes harmonieux, et des deux modes accouplés, se renforçant mutuellement, naissait l'auguste frisson de la beauté. Quelle différence ? l'une par la vue, l'autre par l'ouïe, toutes deux concourraient au même résultat : la danse était la musique des yeux comme la musique la danse de l'oreille.

Mais, semblables à ces espèces animales ou végétales que des conditions climatériques ou autres empêchèrent de se développer pendant que leurs sœurs parvenaient à une perfection brillante, les deux sœurs rompirent au cours des âges le nœud de leur solidarité étroite, et par le développement excessif de la musique en même temps que la danse stagnait en de puériles acrobaties, le divorce fut consommé. Le renfort d'instruments et de timbres divers, l'enrichissement de ses procédés mélodiques et harmoniques et plus particulièrement le concours du génie créèrent à la Musique une indépendance devenue suprématie incontestée. Par là se fit l'éducation des oreilles qui purent suffire elles-mêmes à l'émotion, au lieu que la Danse, arrêtée dans son évolution, continue d'avoir indispensablement besoin d'un support musical proprement dit. Nous jouissons sans inquiétude d'une symphonie, tandis qu'une danse, enveloppée d'un silence total, ne nous paraîtrait guère plus qu'une gesticulation absurde.

Devant le blasphème et les dénégations disons impies, et tous ou presque tous, nous ne voudrons certes pas tenter d'entraîner les convictions par la rigueur d'arguments déductifs. Nul raisonnement valable ne saurait contraindre un nègre à admirer la Vénus de Milo plutôt que la Vénus hottentote, et cependant notre opinion est assise là-dessus avec quelque stabilité.

Nous avons invoqué devant l'injustice générale et contre la rigueur par trop définitive d'appréciations par trop superficielles, le droit pour la Danse d'être considérée autrement et mieux qu'un simple divertissement d'intérêt futile. A côté des Lettres ou histoire des idées et des sensations par l'intermédiaire tout conventionnel du verbe, à côté de la Peinture et de la Sculpture ou synthèses des formes et des couleurs de la vie en tant qu'on les considère en un moment déterminé de leur évolution, à côté de l'Architecture qui procède par synthèse de formes, déjà plus lointaine, plus symbolique, mais toujours condensée en un moment déterminé, à côté enfin de la Musique dont le prestige réside en une succession de formes lointaines et symboliques comme dans l'Architecture, mais une succession: une évolution, — ce qui fait de la Musique une puis-

ance singulièrement plus palpitante, plus vivante — à scôté de ces modes reconnus et consacrés de l'art, nous réclamons pour la Danse une place, pas la moindre.

Ici convient de préciser avec quelque soin les termes. Toujours sans la prétention, stérile d'ailleurs, de convaincre qui ne veut pas se laisser persuader. De toute évidence, si l'on entend par « art » simplement les cinq manifestations : Musique, Peinture, Sculpture, Lettres, Architecture, la Danse n'en fait pas partie, voilà qui est concluant et limpide. Cependant une révélation surnaturelle ne nous a point gratifiés de ce dogme : je ne discute point le mystère de la Sainte-Trinité, je l'accepte ou je le refuse ; ce cas étant écarté, je demande ce que peuvent avoir de commun les cinq manifestations en question ; c'est-à-dire quelle signification comporte le mot « art » et dès lors selon que la Danse répond ou non aux conditions requises, la question sera tranchée, dans un sens ou dans l'autre.

— Or, des intérêts considérables sont en jeu. Il apparaît malaisé d'enfermer en une même proposition une statuette de Tanagra et une sonate de Beethoven, un tableau du Vinci et un drame de Shakespeare. Difficulté du reste sans autre importance, puisque nous n'allons pas à ces œuvres avec nos cerveaux pesants de syllogismes et de déductions, mais avec nos toutes gracieuses sensibilités.

Des formules plus ou moins complexes, souvent ingénieuses, parfois heureuses nous ont été offertes à ce sujet par les divers philosophes, n'attestant guère plus que le talent ou même le génie de leurs auteurs. Depuis Aristote jusqu'à Guyau, en passant par Kant et Schopenhauer, MM. Spencer et Grant Allen, chacun croit de son devoir d'émettre sa théorie, plus ou moins ingénieuse. Bravement on y va de sa petite proposition et il n'est pas jusqu'au moindre philosophailleur qui n'ait là-dessus des idées très arrêtées. Sentences propices aux amateurs d'étiquettes et de catégories, renfermant presque toujours une certaine part de vérité ; mais il est bien entendu que l'art et l'artiste les méprisent et les narguent avec un beau dédain, comme les corps de la nature n'attendent pas, pour s'unir selon leurs affinités, les décrets de messieurs les chimistes. Ce qui clai-

rement signifie que les lois et théories que nous établissons ne régiront la marche des phénomènes qu'à la condition de se modeler d'après eux. Et ici éclate une différence à ne pas omettre : les phénomènes naturels chimiques ou physiques se comportent suivant des complications relativement simples, au lieu que les manifestations de l'esprit et plus particulièrement de l'art offrent une complexité et un imprévu déconcertants à qui veut les analyser. Ce sont des sphinx jaloux de leur énigme et qui ne rencontrèrent point encore leur Œdipe, malgré d'honorables approximations.

Quiconque en effet se trouve devant une œuvre d'art ne va point consulter les canons les plus récents, et après un docte travail de comparaison et d'estimation, déclarer : « cela en vérité est beau » ; mais par une œuvre intime et mystérieuse après le recueillement qui convient, il s'écrie, transporté d'un bel enthousiasme : « voilà une œuvre qui est belle, » quitte à modifier les magistrales lois précédemment établies, ou au contraire : « voilà qui est vain et stupide », les mêmes lois déclarassent-elles le contraire.

C'est pourquoi, sans nous ingénier à de laborieuses abstractions, et confiants en la pure émotion que nous avons ressentie, et confiants en le bel enthousiasme qui nous a exaltés jusqu'à l'admiration : voilà une œuvre qui est belle ! et confiants au témoignage des âges révolus qui attribuèrent à la Danse une origine divine et lui firent une place d'honneur dans leur culte de la beauté, nous aimerons et estimerons cet art disgracié ou méconnu, dussent les formules admises être scandalisées à la pensée du sacrilège.

La Danse nous apparaîtra la plus haute, la plus émouvante manifestation de l'art en général, en tant qu'elle ne traduit pas simplement un moment déterminé on une évolution abstraite par l'intermédiaire des sonorités ou par l'intermédiaire tout conventionnel du verbe, mais en tant qu'elle traduit la vie ; la vie même, palpitante et sanglotante, en tant qu'elle traduit la vie d'une façon immédiate avec la fluidité de ses gestes, l'éloquence de ses attitudes, la passion de ses mouvements.

C'est que la Danse n'est point une série de gambades

ou de gesticulations exécutées par de joyeux compères tant bien que mal sur l'accompagnement bruyant de quelque orchestre, elle n'est pas le rituel de minutieux et mornes mouvements — pas si loin la jambe — que des élèves remplis de bonne volonté et de zèle s'appliquent à reconstituer exactement. Elle n'est pas l'hygiénique gymnastique où s'évertuent les jambes des existences trop sédentaires, pas plus qu'elle n'est la formalité obligatoire où doivent sacrifier les adolescences de bonne compagnie. Une idée au juste préside à son destin, qui fait d'elle — au lieu de la frivole et négligeable personne qu'on s'imagine — une très magnifique divinité. Au moyen d'évolutions et d'attitudes choisies, se succédant selon les lois divines et mystérieuses du rythme, elle prétend exprimer pas des pensées, ce qui est peu : des émotions ce qui est tout. Elle n'a point intention de parler d'esprit à esprit, de cerveau à cerveau ; l'artifice de toute convention lui répugne, et elle répudie la parole, le verbe comme un interprète infidèle et suppôt de trop de ténèbres : c'est d'âme à âme qu'elle prétend s'exprimer, par la vertu du rythme et l'évidence des formes.

§

L'individu, à quelque espèce qu'il appartienne, vit dans un milieu, qui se compose ausssi bien des éléments de la nature que des individus à lui semblables, même de ceux qui lui sont liés d'une façon étroite par le sang et l'affection élective. Cet individu n'existe comme tel qu'à la condition de se différencier d'une façon suffisante du milieu qui l'environne. Il peut le faire d'une façon aussi faible que possible : toujours est-il qu'il le fait. Une plante peut ressembler le plus parfaitement du monde à sa congénère : il n'en est pas moins vrai que la nourriture de l'une n'entretient pas l'autre, et ainsi pour les diverses fonctions dont elles disposent ; leur intérêt propre demeure distinct. Et ce qui est vrai pour la plante l'est encore plus pour l'individu humain, chez lequel les fonctions sont autrement multiples et complexes.

Cette différenciation amènera donc une série ininter-

rompue de conflits, d'actions, ininterrompue tant que l'individu persistera à demeurer distinct de son milieu, c'est-à-dire à ne pas mourir. Cette série d'actions d'un milieu différent sur un individu produit ce qu'on appelle l'émotion ; comme elle continue d'avoir lieu tant que l'individu continue à vivre, à un certain point de vue qui est à proprement parler le point de vue esthétique, la vie et l'émotion se confondent en une même conception : l'émotion c'est la vie, la vie c'est l'émotion.

Je retiens cette constatation et la veux inscrire en lettres d'or en un domaine familier : « la vie c'est l'émotion. » D'un homme que rien ne touche, voué à des labeurs quelconques mais que nulle passion n'enthousiasme, qui ne séduit aucune délice, on dira avec une nuance plus ou moins dissimulée de mépris : « c'est un homme sans sensibilité, sans vie. » Et l'on se détourne. D'une œuvre conçue et exécutée peut-être selon les canons les plus stricts, mais qui ne communique aucun élan, et n'attendrit ni n'apitoie, on dit aussi : « cela est froid et sans intérêt, cela n'a aucune émotion, aucune vie. » Et l'on s'éloigne.

C'est que l'œuvre de l'art est décidément dénuée de tout attrait si elle ne traduit l'émotion, et par elle, la vie.

Cet individu que nous avons vu subir fatalement une série d'émotions, aussi longtemps que dure son existence, il est là, le voici vivre c'est-à-dire sentir devant nous. S'il recevait d'une façon passive toutes les impulsions adverses qui lui sont communiquées avec un beau dédain de s'inquiéter de telles influences, nul doute que les forces extérieures n'arrivassent à le transformer à leur image.

Ainsi le roc qui conserve une superbe impassibilité devant la furie de la mer, se dissout peu à peu sous ses assauts continuels. Mais la force intime de l'être vivant ne reste pas inactive en cette occurrence : elle se révolte et proteste à sa manière : elle n'est point la matière impassible qui se laisse docilement modeler ; à l'action du milieu extérieur succède et s'oppose la réaction de l'individu, par où il proclame qu'à aucune influence il ne demeura insensible, repoussant celle qui lui déplaît, accueillant au contraire celle qui est à sa guise.

L'individu ne cesse donc de réagir sur le milieu de façons aussi diverses que sont diverses les façons dont le milieu agit sur lui. Il s'accommode ou se met en défense selon les cas. Si c'est un grossier, d'organisation encore rudimentaire, les seules conjonctures brutales de vie et de mort suscitent en lui une émotion suivie invariablement d'une réaction de sa part ; mais si c'est un être perfectionné, un homme civilisé par exemple, il a su rendre plus rares les grands bouleversements qui mettent trop directement en danger son existence, sa sensibilité s'affine, s'aiguise vers des sensations plus minutieuses, et il acquiert la faculté d'être ému et de réagir en des circonstances infiniment plus délicates. Un soldat ou un manœuvre traverseront avec le plus superbe sang-froid des épreuves où la femme du monde trouvera mille et un considérables motifs de désespoir ou d'allégresse.

Remarquons du resteque si chacun de nous connaît sa propre vie, la succession de ses émotions et sentiments, par le témoignage de la consciense, nous ne connaissons la vie de tous les autres êtres, y compris nos gracieux contemporains, que précisément par ces réactions qui la manifestent extérieurement. Un fourmillement de formes, de gestes et d'attitudes, voilà ce qu'est à coup sûr pour nous le monde, avant que nous lui ayons appliqué un travail spécial d'interprétations, interprétations toujours contestables d'ailleurs, puisqu'elles coexistent contradictoires.

Ces modes par lesquels toute vie se révèle, ces réactions qui apparaissent la clé de l'énigme du monde, ces fidèles interprètes d'une langue pour nous incompréhensible, quels sont-ils donc? L'être rudimentaire qui nous occupa tout à l'heure offre à cette question une réponse fort simple. L'intrigue ni la complexité ne sont point son fait ; une proie se présente : il bondit ; un agresseur, il se défend ou il s'enfuit. Cependant maintes fois l'alerte est fausse ou l'occasion moins immédiate : à une émotion moins violente il répond par une réaction moins violente ; il se contente d'esquisser en le déformant plus ou moins, le mouvement : crispation des poings et tension de tout le corps pour la colère, ratatinement et reploiement sur soi-même de tout l'indi-

vidu, comme voulant se dérober aux regards, pour la crainte. Ces commencements d'action se produisent instinctivement, hors toute préméditation, si survient une émotion déterminée. Ils en sont le corollaire obligatoire et leur inutilité évidente n'empêchent pas qu'ils se manifestent. Ils sont, sans plus, la traduction au dehors de la vie intime de l'individu.

Mais chez l'homme civilisé, la question n'apparaît plus aussi limpide. De moins en moins ici les manifestations extérieures surgissent avec une brutalité immédiate. Son industrie a transformé les influences de telle sorte qu'elles ne lui parviennent plus, en grande partie, qu'atténuées, assoupies, comme en une amotphère plus spirituelle. Il ne s'émeut plus seulement à un objet présent, mais à la pensée de cet objet. Le sentiment s'est substitué à l'émotion. Un domaine de l'esprit s'est créé, où se transposent selon un mode moins matériel les mêmes mouvements d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse, d'expansion ou de reploiement. C'est bien le même rite de vie ; mais vécu par des êtres qui ont deux mains en plus et deux pieds en moins, et chez lesquels un cerveau s'impose. C'est pourquoi ils continuent d'attester en toute naïveté leurs réactions par des rudiments de mouvements appropriés dont la signification d'utilité peut être devenue décidément méconnaissable mais dont la valeur d'expression persiste évidente, comme condensant dans sa concision toutes les virtualités imaginables, comme prenant de la vie même le sens esthétique, le mouvement, et négligeant de s'attarder à la réalité matérielle des faits. Ainsi, si l'on nous montre un fils tuant son père, ce qui nous émeut avant tout c'est le geste du bras qui frappe, non la façon dont pénètre le couteau, la façon dont le sang jaillit — ou autres détails physiologiques.

Il y a donc pour toute la série diverse des émotions et des sentiments un mouvement, un geste, une attitude. Chaque mouvement de l'âme se traduit d'une façon fatale par un mouvement déterminé de l'individu. Tous deux sont accouplés d'une façon si impérieuse qu'on a le droit de les considérer comme synonymes l'un de l'autre. Mieux : des experiences contemporaines ont démontré que le système est reversible et en imposant

artificiellement à l'être des mouvements et des attitudes spéciaux, on crée de toutes pièces en son âme la série des émotions et sentiments qui y sont indissolublement liés. Essayez d'imiter le plus parfaitement possible l'aspect extérieur d'un qui est au comble de la fureur : d'un visage dur, les sourcils contractés et les mâchoires serrées, brandissez une arme avec la décision d'une attaque immédiate, et pour une personne tendre et pacifique que vous soyez, des sentiments de quelque violence ne tarderont pas à se lever en vous.

A côté de ce mode d'expression — disons, en langage courant, à côté de la mimique — exempte de toute convention, et qui apparaît comme une floraison spontanée de vie et qui participe de la grâce simple et un peu mystérieuse de la nature : printemps diapré, forêt touffue, mer tumultueuse, à côté donc fut institué un mode complètement différent : la parole. Par l'artifice de certains sons ou combinaisons de sons nous pouvons entre nous, nous renseigner touchant des faits précis, des événements complexes. Intermédiaire précieux, grâce à qui sont notés des détails ténus, et qui rend possible l'engrenage tout de minutie des civilisations contemporaines. Cer nous sommes au courant de l'intrigue, nous avons le mot de l'énigme. Les hiéroglyphes que nous confions au papier ou ceux que nous émettons par la voix, une si longue et si invétérée habitude nous a familiarisés avec eux que l'artifice ne nous paraît plus si évident, et d'aucuns même s'imaginent en toute sincérité qu'il n'existe pas. Volontiers on leur attribue une valeur propre, une vertu intrinsèque au lieu qu'ils n'ont réellement que la valeur que nous leur accordons. Si de plus, on veut bien considérer que cette valeur, la signification des termes n'est pas strictement délimitée, n'a pas un point de repère fixe, immuable, comme la dimension du mètre par exemple, on comprendra que selon les époques d'une civilisation, ou ses milieux, selon même chacun des individus qui vivent en un même milieu, la valeur de signification d'un terme ou d'un ensemble de termes variera d'une quantité plus ou moins appréciable. Sur l'interprétation de la proposition la plus simple, deux hommes quelconques différeront presque toujours

par quelque point : faute que la convention tacite ait été pour eux bien déterminée. Par où il transparaît que ce nouveau mode d'expression, le verbe, n'est autre chose qu'un artifice permettant de se faire comprendre par l'intermédiaire toujours vacillant d'une convention.

Et nous voici en présence de deux langages, l'un immédiat : le geste, l'autre médiat, la parole. L'un fleurit spontanément, par un mystère que nous n'avons pas à approfondir, propage de lui-même autour de lui l'émotion qui le suscita, l'autre, hésitant et toujours se transformant exige qu'on le confronte sans cesse avec le texte d'une convention tacitement établie. Opération, nous avons vu, qui peut devenir très vive à cause de la grande habitude.

La concurrence entre ces deux langages, chacun de propriétés si diverses, s'est incontestablement résolue à notre époque par la déroute totale, honteuse du geste et l'insolente victoire du verbe. L'un de précision minutieuse est mécanique, l'autre d'une large vérité palpitante, il semble que leur conflit soit celui d'une civilisation pratique et brutale où toutes choses sont mises à profit d'une façon étroitement utilitaire contre une, délicate et raffinée, qui prise avant tout la beauté, dans la multiplicité de ses manifestations éternelles. Là est vraisemblablement le secret de la royauté actuelle, incontestée, du verbe, et le mépris plein de commisération que l'on dispense si magnifiquement à son rival malheureux.

Sur la danse ou mode d'expression par des gestes et des attitudes, la parole prévaut. Cependant, il est telles circonstances où, violant la loi des préjugés accrédités, en une minute solennelle et poignante, nous sentons toute la vanité des paroles et des phrases, si peu académiques qu'elles soient, et l'émotion et la passion, on ne les manifeste plus que par d'informes exclamations, des attitudes et des gestes expressifs. Les « οἴ, οἴ, φεῦ, φεῦ » du poète grec apparaissent des gestes sonores en harmonie avec des gestes matériels, et devant un trépas inopiné qui ne sent le ridicule des savantes rhétoriques, des laborieuses péroraisons ? Nous oublions trop volontiers que la parole a pour mission de traduire la pensée non l'émotion, et pourtant un acteur qui ne souligne

d'aucun mouvement les périodes de son discours, nous apparaît d'un intérêt tout relatif. Il manque de vie disons-nous. Certes.

Une plaisanterie généralement accréditée veut que « la parole ait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ». Il demeure en tout cas que consciemment ou inconsciemment il s'en sert pour dénaturer son émotion.

§

Nous concevons dès lors par quels moyens la Danse peut légitimer les prétentions que nous lui avons attribuées, les mouvements d'expression dont est maintenant connue l'existence et la portée, il faut bien savoir que la Danse ne s'astreindra pas à les copier servilement, sans plus. Il est bien entendu qu'elle est un art, c'est-à-dire qu'elle applique des procédés d'exagération ou d'effacement, d'arrangements de rapports à la matière sur laquelle elle s'évertue. Pour la représentation visuelle d'un moment déterminé, statique par conséquent, il y a deux choses, la photographie et la peinture. Pour la représentation visuelle d'une série de moments, d'un phénomène en évolution, dynamique par conséquent, deux choses encore : le cinématographe et la Danse. Pas plus qu'un tableau proprement dit ne ressemble jamais à une photographie, si parfaite que celle-ci se prétende, la Danse ne saurait se confondre avec la reconstitution intégrale des mouvements ou cinématographie. C'est pourquoi on ne saurait arguer contre le manque de naturel apparent de certains temps de la chorégraphie : il est telles attitudes ou telles réalisations où ne peuvent parvenir que les seuls initiés ; il est tel dégagement sur les pointes ou telle arabesque qui nous charment par la sveltesse de leur allure, par le défi qu'elles semblent jeter aux lois les plus immuables. La nature et l'art n'ont point la ressemblance étroite d'une photographie à son modèle ; que conclure de là : si l'art nous charme mieux, c'est la nature qui a tort, évidemment.

Une question vaudra qu'on l'élucide spécialement : à savoir de ne pas confondre avec la danse la mimique, malgré des analogues superficielles de procédés.

En outre, l'emploi d'un même terme « Danse » pour désigner à la fois un art ainsi compris et le passe-temps banal où les sexes adverses trouvent un charmant prétexte à rencontre et à divertissement, semble inciter à une confusion d'autant plus regrettable qu'il anéantit le premier terme dans le second. Non pas que les deux soient d'essence distincte et de signification totalement différente : le même principe au contraire les constitue. Si ces danses de société ou d'agrément, comme on voudra les appeler, différent d'une façon totale selon les diverses époques et les diverses sociétés, c'est que chacune représente un ensemble tout fait, réglé minutieusement et qui est la traduction chorégraphique de l'âme de chaque époque et de chaque société. Pour qui est incapable de penser soi-même et de traduire sa pensée, il y a les moules tout faits, moules dont il s'accommode d'autant mieux qu'ils lui sont mieux appropriés. Nous avons peine à nous assimiler la gavotte ou la pavane, mais les contemporains du grand Roi y trouvaient tout naturellement l'expression de leur âme pompeuse et emphatique. De même, nous n'empruntons point une danse à un peuple étranger, sans l'avoir déformée et accommodée à notre usage, sans quoi elle n'est qu'une fantaisie sans importance aussitôt oubliée que proposée.

La Danse en tant qu'elle est un art ne veut pas être restreinte à ces engins de divertissement, pas plus que le langage ne se réduit aux clichés, locutions courantes, métaphores usées, et toutes propositions que l'habitude a émoussées, jusqu'à en faire des mécaniques formules, des rituels sans autre valeur, et, la plupart du temps, veufs de leur âme.

MARCEL RÉJA.

LE DISPENSATEUR DE BEAUTÉ

—

A Jean Lorrain.

Thérèse revenait de Suède. Elle y avait passé quatre mois très doux, d'une douceur enveloppante de neige et de fourrures, auprès de sa marraine qu'elle chérissait filialement. Elle avait connu la valeur des hospitalités septentrionales, et le charme étrange de ce pays, où l'on a le sentiment d'être allégé et comme purifié au contact des horizons glacés, cependant que la vie intérieure devient intense et grave. Mais elle avait beaucoup souffert d'être aussi longtemps séparée de Raoul. O le cher, cher absent pour qui son cœur s'était conservé dans la neige... Et maintenant, elle allait le retrouver. Ces maisons de campagne, ces petits chemins, ces bois étaient la banlieue de son visage. Le train sifflait. Elle approchait... Pourquoi la grande joie de ce revoir était-elle décomposée par une terrible angoisse ?

Thérèse redoutait évidemment la minute tant souhaitée du contact. Cela se marquait à son attitude, au mouvement de son buste rejeté en arrière, buté contre la cloison du compartiment, comme pour retarder la rapidité douloureuse du train. Et son âme était pareille : les âmes des voyageuses que l'homme aimé attend au bout des rails jaillissent par delà la portière, et s'en vont, aériennes, par les fils électriques. La sienne se raidissait en un recul d'effroi, comme à l'approche d'un fer rougi au feu. Pourquoi? — Pourquoi, durant ces

mois d'absence, les miroirs lui avaient-ils été si cruels? Ah! les mauvais réveils, les mauvaises toilettes, la lutte contre l'évidence, et la certitude implacable de la réalité: quelques fils blancs, un amollissement de la ligne de bouche, un peu de friperie aux paupières et d'empâtement dans le menton, rien — tout! — « les uhlans de la décrépitude, ma chère», comme disait son amie madame de Sterne, son visage jusque-là intact marqué de l'initiale flétrissure — ah! Raoul, Raoul, voilà ce qu'elle vous rapportait... Que penserait-il, l'adoré, que dirait-il devant cette déchéance qui lui apparaîtrait tout d'un coup? Son amour n'en recevrait-il pas le choc qui désagrège? L'aimerait-il encore?... Et c'était bien à son amour surtout qu'elle songeait, à son cher amour menacé. Le sifflet déchirant du train lui parut être le cri de son inquiétude.

Le train s'arrêta. Raoul était là, à l'attendre. En descendant de wagon, elle lui jeta son regard de détresse. Il vit ce pauvre visage taré, ce regard douloureux. Il comprit... Et aussitôt fut conçu le généreux mensonge.

★

Ils s'en allèrent dans le coupé, dont le resserrement capitonné mettait en valeur leur tendresse. Les glaces furent baissées sur les caresses et les paroles. Thérèse parla beaucoup, canalisa ses heureux souvenirs de voyage pour submerger sa peine. Mais elle ne cessait de penser: « Mon Dieu! A-t-il vu?... Peut-être pas encore... mais tout à l'heure, sous les lumières... oh! »

— Et vous, demanda-t-elle, qu'avez-vous fait? Comment allez-vous?...

— Bien, répondit Raoul... c'est-à-dire... Je ne sais trop ce qui m'arrive... *Ma vue a beaucoup baissé depuis ces derniers temps.*

Elle poussa un cri. Etait-il de tristesse, de compassion ou de salut? Laquelle avait vibré, la coquette victorieuse, l'amoureuse égoïste défendant son amour, ou la compagne qui avait promis de partager la bonne comme la mauvaise fortune, les jours de l'épreuve et les jours de la prospérité?

Ils arrivèrent à l'hôtel dont le luxe était une parure à sa beauté. Les nuances des meubles et des tentures étaient les servantes harmoniques de son teint. Thérèse pensa que maintenant elles allaient devenir insolentes. Elle évoqua la révolte des esclaves, jadis si humbles et soumises, brusquement arrogantes devant la déchéance du maître. Et dans son cœur germa de la haine pour ces inexistences, comme si elles eussent été des consciences responsables. Elle haït non seulement la réalité matérielle des étoffes, mais les petites vies fugitives des nuances et des reflets.

Raoul la laissa aux soins de ses femmes. « Je vous attendrai au boudoir », dit-il avec une respectueuse tendresse.

Thérèse se retira dans ses appartements. Les femmes s'empressèrent autour d'elle. Elle dut subir leur bavardage mercenaire.

— Madame a-t-elle fait un bon voyage?

— Comme Madame a bonne mine!

— Madame est toujours la même, toujours aussi belle.

Thérèse vit dans les yeux des femmes luire les ironies cruelles. La joie des jalousies latentes triomphait dans ces regards moqueurs. Mieux que par des paroles de franchise brutale, elle se vit dépouillée par ces basses flatteries, sous lesquelles sifflaient les serpents. Et elle prévit aussitôt les ricanements de l'office, où les serpents apportés, réchauffés, nourris, se dérouleraient, se déploieraient librement et victorieusement, et du fond de ce repaire dresseraient leurs têtes venimeuses par

toute la maison, par la rue, par la ville... Elle eut une vision horrible. Et elle connut une minute la folie de tuer.

L'eau parfumée du bain ne l'apaisa point, non plus que la caresse enveloppante du crépuscule. Elle songeait que Raoul l'attendait au boudoir... Le danger qu'elle avait cru un moment évité lui apparut immédiat et terrible. Les yeux affaiblis le seraient-ils suffisamment pour ne pas atteindre sa chair misérable?

Elle vint enfin, offerte au martyre. Raoul commanda qu'on apportât les lampes. Les jaunes du boudoir s'éclairèrent précieusement. Les nuances et les reflets vécurent, s'éclipsèrent, se posèrent ailleurs, gambadèrent joyeusement autour d'elle, comme des farfadets et des gnomes. Elle se tenait debout, au milieu de la ronde cruelle. Mais elle n'avait plus l'énergie de la haine. Elle se déclarait vaincue, et suppliait ces adversaires.

— Venez, dit Raoul, en attirant près de lui la chère fugitive. Venez, que je vous regarde ! que je retrouve mon jardin !...

Et quand elle fut assise sur ses genoux :

— Oui, oui, vous voilà bien, vous revoilà toujours pareille, toujours jeune, odorante et belle... Vous me rapportez tous mes bouquets intacts...

Elle tressaillit, songeant aux paroles identiques des femmes. Les serpents ! Les serpents !... Lui aussi, le grand aimé, leur donnait-il asile ?... Elle le contempla fixement. Elle ne vit que deux bons yeux remplis d'admiration et de tendresse, *des yeux qui reflétaient de la beauté*... Oh ! les pauvres malades, comme elle en eut pitié !

... Et comme elle fut heureuse !

Cependant Raoul, assis sur le divan bas, familier des caresses, déposait sur chaque partie de son visage les saintes huiles amoureuses.

Il baisa les paupières avariées.

— Voici tes yeux toujours éclatants, tes yeux de désir et de lumière.

Il baisa les lèvres atteintes.

— Voici tes lèvres toujours fraîches...

Il baisa le menton taré.

— Voici ton menton toujours pur...

Il promenait ses mains pieuses dans l'abondante chevelure ou couraient de minces filons d'argent.

— Et les voici, tes beaux cheveux noirs « comme un troupeaux de chèvres qui descendent de la montagne de Galaad », tes cheveux parfumés, tes cheveux glorieux... Comme j'aime tes cheveux noirs...

Thérèse se laissait glisser, enliser aux sables mouvants de l'extase. Et à ce moment, celle qui pensait aux pauvres yeux infirmes, aux yeux trompés, ce n'était sûrement pas la compagne attentive aux sollicitudes. La cause pénible avait disparu devant la joie finale. Et dédaigneuse des ironies mercenaires, victorieuse de la révolte des nuances et des reflets, la femme purifiée reconquérait sa tiare, et l'amoureuse triomphait.

★

Le matin elle lui demandait :

— Comment allez-vous, mon ami?

Il la regardait.

— Ma vue baisse toujours, répondait-il. Chaque nuit fait un peu plus de nuit...

Devant cette infirmité qui frappait l'homme aimé, Thérèse n'eût su dire la nature de l'émotion qui habitait son âme. Etait-ce de la peine ou de la joie? En réalité, c'étaient les deux ; et par une bizarre mixture psychologique, ces deux sentiments opposés se pénétraient si bien l'un l'autre qu'ils formaient un sentiment *unique*, où l'on n'eût pu discerner la part de chacun.

Mais le bonjour matinal de Raoul était toujours pareil :

— Quant à vous, il est inutile de vous demander de vos nouvelles. Comme vous êtes jolie, ce matin !... Est-ce plus qu'hier, plus qu'il y a dix ans ? Je ne sais. Pour vous, c'est toujours, toujours... Vous êtes vraiment marquée d'un sceau mystérieux. Vous avez le secret de la jeunesse et de la beauté éternelles.

Thérèse se sentait rafraîchie, renouvelée, comme d'un bain merveilleux. L'hôte étrange de son âme se délectait à ces paroles créatrices, et le dualisme de son sentiment inclinait alors vers l'*unité joyeuse*.

Et de même les soirées se perpétuaient, les divines soirées au divan, où dans l'écharpe des cheveux déroulés Raoul promenait ses doigts, en répétant :

— Comme ils sont noirs, les cheveux de mon aimée !... Moi je deviens gris... Tout devient gris autour de nous... Comment mon aimée fait-elle pour conserver ces beaux cheveux noirs ?...

*

Des mois, des ans passèrent. Passèrent-ils comme ces mauvais chemineaux qui laissent le long de leur chemin la trace de leurs vols et de leurs souillures ? Le visage de Thérèse fut-il marqué des ornières que creuse dans la boue des chairs molles la lourde charrette du Temps ? Non sans doute, puisque la vertu des paroles matinales et la consécration des soirées la maintenaient intacte ; puisque Raoul continuait de l'aimer ardemment, et de l'aimer *pour sa beauté*.

Sa sérénité s'établit ainsi dans une sécurité définitive, et elle contemplait orgueilleusement l'avenir. Une seule chose l'affligeait : que la vue de Raoul baissât, baissât tous les jours, dans des pro-

portions qu'elle constatait effrayantes... Mais cet effroi ne se manifestait qu'en pitié pour l'autre. Elle ne songeait plus jamais à le transporter sur elle-même, car à mesure qu'elle prenait davantage possession de sa beauté, elle avait oublié les liens étroits qui unissaient cette beauté aux yeux infirmes... Se rappelait-elle qu'à l'heure initiale elle avait accepté des yeux trompés simplement *l'erreur* de sa jeunesse, et qu'elle y vit d'abord le salut, non point de son visage, mais seulement de son amour ? Songeait-elle que peu à peu elle s'était détournée des sourires railleurs de ses femmes, de la cruauté des tentures, de la franchise brutale des miroirs et des ruisseaux, et que ce regard de Raoul n'avait été que le dernier refuge d'une jeunesse et d'une beauté qui ne résidaient plus que là ? Non, tout cela n'existait pas. Avec une confiance orgueilleuse de femme, et cette extraordinaire faculté d'abolition qu'elles ont presque toutes, elle avait supprimé les rapports, et elle croyait sincèrement, de ce qu'elle s'était placée dans le réflecteur infirme, qu'elle s'était placée hors du temps. Son visage s'était détaché des contingences. Il portait en lui-même sa magique vertu. Aussi cet étrange dualisme qui avait composé son sentiment primitif s'était-il maintenant rompu, remettant chaque élément à sa place distincte : elle souffrait de cette épreuve que lui étaient les chers yeux malades. Et elle était heureuse du miracle de sa beauté.

Et vraiment, n'était-ce pas avec raison qu'elle croyait à cette réalité bienfaisante ? Puisqu'elle ne s'extériorisait que dans ce regard, qu'elle ne se mirait plus qu'en lui, qu'elle n'était pensée, réfléchie, et par suite créée que par lui — et qu'elle y était belle — elle l'était en effet dans la seule réalité par où le monde nous soit accessible. Non seulement Raoul baisait les cils, les joues,

les lèvres, et, en leur donnant ce sacrement d'amour, il les régénérait. Non seulement ses mains étaient une teinture glorieuse aux cheveux dénoués, ses lèvres étaient créatrices, ses paroles étaient créatrices. Cela n'était en somme que le prestige de l'éternelle illusion. Mais la grandeur de son acte, c'était que, par son sacrifice, il pût faire *une réalité* de cette jeunesse et de cette beauté qui s'étaient réfugiées dans l'asile suprême de son regard.

*

Un cruel sacrifice... Car il y a dans l'économie de la vie une loi rigide d'équilibre. Et Raoul s'amoindrissait lui-même de tout ce qu'il donnait à Thérèse. Il volait pour elle la destinée humaine, mais il était obligé de lui faire des remboursements personnels.

Son mensonge créateur exigeait le renoncement à son indépendance vitale, l'acceptation d'une faiblesse enfantine, l'atrophie volontaire de ses regards et de ses mouvements. Cet homme fort et sain, en pleine possession de son activité et de sa lumière, descendit résolument dans l'ombre misérable. Il le fit avec joie, puisqu'à ce prix elle demeurait tranquille et heureuse, puisqu'il enfermait ainsi dans un refuge inaccessible celle qui habitait son cœur et son regard.

Son existence était vouée à la servitude des infirmes. Il dut abandonner successivement ses lectures, ses occupations, ses intérêts, les joies au soleil. Il ne sortait plus qu'au bras d'un domestique, ou d'un ami. Ses mains maladroites, puis incapables, tâtonnaient autour de lui dans l'obscurité lumineuse, où il descendait par une dégradation parallèle. Car il avait souci de maintenir un constant équilibre entre son regard et le visage de

Thérèse. Et un jour il devint tout à fait aveugle, parce que c'était à ce prix seulement qu'il pouvait encore la prendre sur ses genoux, et lui dire :

— Comme vous êtes toujours belle !... Comme vous êtes toujours jeune !... Comme j'aime vos cheveux noirs !...

★

Il faut reconnaître que Thérèse soigna son malade avec une grande sollicitude. Elle fut vraiment la compagne, la présence douce et fraîche autour du front d'épreuve... Elle le fut surtout à mesure que le sentiment de sa beauté se détacha du regard de Raoul, et qu'elle la posséda, non plus comme une erreur, non plus même comme relative, mais dans la foi d'une entité.

Mais alors, un nouveau sentiment germa peu à peu en elle : « Hélas ! ma jeunesse et ma beauté s'étiolent à des soins misérables, à côté d'un infirme. »

Oh ! elle la repoussa, la pensée corrosive, elle voulut l'arracher, la mauvaise herbe... Elle ne fit que la cultiver. Antigone se dévoilà hors des rigidités antiques. Elle s'humanisa d'une féminité moderne. Et elle connut le regret.

Ce qui était l'humble et grave devoir lui apparut un grand sacrifice ; car elle ne pouvait pas se niveler aux simples femmes, elle qui était parée d'une jeunesse et d'une beauté exceptionnelles. Il y a des pauvres créatures destinées aux fonctions serviles, aux cornettes des silencieuses recluses, et qui, comme telles plantes, ne sauraient vivre autre part que dans l'ombre. Mais sa vertu a elle, sa mission humaine n'étaient-elles pas de mettre en valeur cette beauté dont elle avait le monopole, et qui lui était confiée sans doute pour qu'elle lui fit produire à la joie des regards toute la majesté qui était en elle ? Elle n'avait pas le droit de détourner,

au profit d'un unique, cette œuvre magnifique de la création. Elle appartenait à la lumière.

Ainsi peu à peu se sentait-elle dévoyée dans son rôle de nonne. Un autre sentiment aurait pu la soutenir : son amour pour Raoul. N'était-elle pas l'amoureuse ? Oui, elle l'avait aimé profondément. Mais à mesure que s'était développée en elle cette confiance qu'elle était une élue, dont la jeunesse et la beauté étaient au-dessus des atteintes du temps, l'orgueil avait usé l'amour. L'amoureuse s'était peu à peu retirée devant la gloire de la femme. Elle s'exaltait dans la passion de sa chair, dans la jalousie ardente de son visage, et y consumait toutes les forces de son être. En sorte que sa tendresse amoindrie, puis nuancée de regret, puis troublée de dépit, mua enfin en une véritable rancune contre cet infirme *pour lequel elle sacrifiait sa beauté.*

Quand l'amant vint, elle se jeta dans ses bras.

*

Par la délicate après-midi printanière, Thérèse se promenait au bras de son amant. Elle jouissait de la fine lumière qui tombait sur elle, de la fraîcheur venue des arbres, des feuilles, des herses d'arrosage, de la jeunesse éparse dans l'atmosphère. Un vaporisateur mystérieux lui soufflait au visage de l'essence odorante de vie.

Ils allaient lentement, imprégnant leur joie d'être ensemble du parfum des violettes qu'ils tenaient à la main. Thérèse pensait que cette heure d'amour dans le joli soleil faisait valoir sa triomphante jeunesse, et elle souriait aux fragilités vertes... Soudain l'amant serra son bras, et s'arrêta brusquement. Il était très pâle. Il dit :

— Regarde... regarde... là...

Elle regarda. Raoul venait, conduit par un domestique. Il marchait sur l'autre trottoir, et arri-

vait en sens inverse. L'amant effrayé voulait fuir, se dérober dans quelque rue latérale, éviter la rencontre...

Mais Thérèse, installée dans la sécurité de l'heure charmante, poussée peut-être par un désir de bravade féminine, tira le bras cabré de son amant :

— Mais non !... Viens donc... *il ne nous voit pas...*

★

Raoul s'approchait. Il avait la marche saccadée et le front levé des aveugles. Mais brusquement, il traversa la rue d'un pas subitement rapide et assuré. Il s'avança en face de l'amant, et montrant Thérèse du doigt :

— C'est votre maîtresse, monsieur ?... Je ne vous en fais pas mon compliment. Comment osez-vous sortir ainsi, en compagnie d'une vieille maîtresse ? Car elle est vieille, cette femme-là... elle est vieille... Ne vous en êtes-vous point aperçu ?

Et lui enlevant alors tout ce qu'il lui avait donné, il la dépouilla impitoyablement :

— Regardez ces yeux vaseux.., ces lèvres molles... Voyez ces cheveux... et ces rides... et cette peau, ah ! la vilaine peau de vieille... Et vous embrassez ça !... Vous caressez ça !... Il faut que ces baisers vous soient payés bien cher pour que vous n'en sentiez pas la moisissure... Je vous salue, monsieur.

Thérèse poussa un cri, s'affaissa. Et les passants qui accoururent virent sur le trottoir un écroulement de chairs flasques, — une hideuse vieille à cheveux blancs.

JEAN MADELINE.

L'AME QUI NEIGE

—

Elle est morte un jour qu'il neigeait
Dans les fleurs qu'elle avait cueillies,
L'enfant frêle qui vendangeait
Pour son âme blanche des lys!...

Elle est morte un jour qu'il neigeait,
L'enfant blanche aux pâleurs de cierge
Qui vint cueillir mon âme vierge...
— Elle est morte un jour qu'il neigeait.

Elle est morte en les jardins blancs
Où son âme venait, jadis,
Songer, près des cygnes dolents
Qui glissaient dans son blanc ennui.

— Mais ils sont tous morts aujourd'hui
Les neigeux cygnes de jadis.
Leur plumage s'est effeuillé,
Et les lys jonchent les allées!

Et comme pour les étoiler,
L'enfant blanche dans les allées
— Blanche et de brumes habillées —
S'est endormie en un sachet
De pétales et de duvet
Et de neiges étiolées.

— Dans les calices mutilés
Son âme sembla s'exhaler
Après s'être en un blanc baiser
Avec la neige fiancée. —

. . . . . .

— Maintenant, il neige en mon âme.
Il neige l'âme d'une femme.

*

... Et dans les paysages pâles
Je rêve que je glane, glane
Des moissons de fleurs diaphanes
Parmi des parfums qui se fanent.
— Le ciel s'embaume de pétales,
Tandis qu'en mon âme il s'épanche
Comme des moissons d'odeurs blanches.

Et puis, je vais m'agenouiller
Dans les fleurs, au bord des étangs,
Et je rêve alors que j'entends
Le chant des cygnes envolés.
— Il semble au loin que des arpèges
En mourant viennent me frôler.
Et c'est du silence qui neige
Dans mon âme, en musiques blanches !

Et puis, quand j'irai sommeiller
Dans les jardins qui se déflorent,
Je veux que pour me crucifier
Dans la neige où, blanche, elle dort,
Quand la Nuit viendra sous les branches,
Il neige des étoiles blanches...

LOUIS LESTELLE.

Septembre 1896.

SUR LA VÉRITÉ DE LA MORALE [1]

—

A Paul Grosian.

Pendant que se heurtent, en un chaos calamiteux, les multiples activités sociales et les multiples appétits individuels, quelques esprits, nobles, sinon puissants tous, essaient, dans le silence des appétits et l'exaltation de la volonté, de remettre le mors de l'intelligence entre les dents de la bête humaine.

Alors que la confusion des cerveaux semblait se joindre à l'ignominie des cœurs pour rendre à jamais impossible toute direction spirituelle de l'Humanité, des voix s'élèvent, lointaines comme si elles venaient de quelque île de songe et d'exil, — lointaines, mais grandissantes. Et les maîtres de l'heure, sous la clarté de quelques lueurs aussi lointaines, sentent apparaître à leur front la laideur de leurs sentiments, le désordre de leurs vœux et la stupeur de leurs intentions : toutes les vilenies de leur vie de bêtes à plaisir.

Et, sur la tempête de grognements, où l'on entend hurler la négation : « Fais ce que veux ; il n'y a plus de morale», — pénible formulation de la situation actuelle de la Morale, formulation qui, d'ailleurs, signifie : « Il n'y a plus de Morale, parce que l'ancienne morale n'existe plus et que la nouvelle n'est pas encore établie... » — des voix montent, inégales mais toutes distinctes, qui répudient différemment la négation grossière, des hommes protestent au nom de l'Homme : M. Desjardins, M. Sheldon, M. Bernard Lazare, M. Luigi Friso, M. Remy de Gourmont...

§

— Le devoir est, et il est impératif par lui-même, répond M. Desjardins (*Le Devoir Social*). Cela n'est

(1) A propos des *Chevaux de Diomède*, de M. Remy de Gourmont.

que la répétition de l'aveu d'impuissance de la raison kantienne, et c'est environ le jugement *gendarmesque* : La loi est la loi.

C'est à peu près de la même leçon que, l'an dernier, en une série de conférences (*An ethical movement*) qui firent le tour des Etats-Unis, M. Sheldon régala l'hypocrisie saxonne, devenue, sur la terre américaine, la plus grande du monde, comme est la plus grande du monde toute chose américaine.

En réalité, ces deux affirmations du devoir impératif, — la première selon le sens de la morale pratique, la seconde selon ce sens politico-religieux qui est la propriété exclusive des Anglo-Saxons et que l'Armée du Salut a tenté un peu vainement d'exiber en France, — ces deux affirmations ne sont que l'expression de la persistance du sentiment du devoir : rationnellement elles ne signifient rien, car dans l'affirmation *le devoir est*, c'est précisément le devoir qu'il s'agit de déterminer.

Pourtant, dans les deux affirmations, il y a encore implicitement : « Le devoir tel qu'il est donné environ par la morale pratique, ou environ par la religion réformée est le devoir. » Et, selon ces contenus implicites, les devoirs de MM. Desjardins et Sheldon qui étaient apparemment insignifiants deviennent mauvais ; car ils ne sont ainsi que le rétablissement de deux formes du devoir inadéquates aux actuelles aspirations de la liberté humaine. Car le devoir n'est rien, s'il n'est pas le devoir être des activités de l'Homme et supérieurement de la liberté (1), — qui n'est pas, d'ailleurs, la fantaisie.

— Alors, triompheront ici les négateurs, vous reconnaissez que les diverses morales actuelles sont mauvaises, donc qu'il n'y a plus de morale. Notre nihilisme...

— Point. Votre nihilisme n'est que partitif, comme tous les nihilismes. Et seulement des jugements insuffisants le peuvent poser comme absolu. Ainsi ce qu'on a nommé le nihilisme en ces dernières années, c'était la pratique du syllogisme : « Tout ce qui est est mau-

(1) La liberté dans l'Homme est le libre-esprit, qui est la disposition de l'Homme à se réaliser selon ses possibilités et les fins rationnelles de ces possibilités.

vais, mais il y a quelque chose de bon ; donc détruisons tout pour qu'à la place de ceci puisse être mis ce qui est bon. » Le syllogisme du néant absolu serait : « Tout est vain, donc la destruction est vaine. » Et la formulation elle-même du syllogisme ne serait pas, parce que vaine. Et le nihiliste lui-même disparaîtrait, parce que la vie implique des efforts...

Ainsi le nihilisme, tel qu'il s'est montré en ces dernières années, contient un *bon* ou un *mieux* indéterminé. C'est cet indéterminé que des anarchistes ont expliqué ainsi : « Le mieux est l'état de nature ; donc retournons à l'état de nature. » C'est aussi cet indéterminé que les communistes révolutionnaires remplissent de la proposition : « Le mieux est l'état de communauté, donc, etc... ». Toutes solutions enfantines, qui pourtant contiennent, implicitement, la négation de la morale actuelle, explicitement, l'affirmation d'une possible meilleure morale.

Un point de vue plus paresseux du nihilisme est : « Ce qui est, est selon ses propres lois, devant lesquelles l'homme est vain. » Ce syllogisme, qui diffère très peu du jugement de la nécessité : « Ce qui est, est », établit, inconsciemment d'ailleurs, un *déterminisme* naïf à l'usage d'intelligences non cultivées : l'entrée de la démocratie dans la vie politique, qui est le phénomène social le plus profond de ce siècle, a projeté dans la vie intellectuelle un certain nombre d'intelligences rudimentaires qui ont été stupéfiées par la prise de conscience de certains procédés du raisonnement, le principe d'analogie par exemple, et se sont immuablement arrêtées à ces maigres procédés. Ce sont ces intelligences sur toutes qui rendent obscur pour beaucoup, par leur explication opiniâtre de l'addition et de la soustraction philosophiques, l'actuel problème moral, — qui ne laisserait pas sans cela que d'être fort embrouillé. A ces jeux navrants de braves gens ont perdu d'utiles échoppes.

Aussi bien, près des formidables monuments des diverses morales établies, ces choses ne sont que des maisons de poupées ou des huttes d'Esquimaux ; et il est immédiatement plus important de rechercher comment ces morales établies ne sont plus la forme même

de l'activité humaine, donc sont oppressives pour cette activité, et par conséquent doivent se disloquer pour une conformité nouvelle (1).

Or des deux sortes de morale, sociale et religieuse, aucune n'a de sanction acceptable par la pensée ou même le sentiment.

A la sanction sociale : « La Loi fonde la Morale », la pensée répond rationnellement : « Vous inversez ; la Morale est le fondement de la Loi. Et comme vous n'avez plus que le spectre d'une Morale, vous n'avez plus que le spectre d'une Loi. »

A la sanction divine par l'immortalité de l'âme, la pensée moderne oppose la mortalité de l'âme comme individuelle selon la dissolution en l'Ame universelle, et la théorie de l'hérédité qui rejette dans la postérité terrestre les fruits des actions et des intentions humaines. De cette sanction divine, la pensée contemporaine retient pourtant le prédicat : « Que toute action ou intention, parce qu'elle est comme liberté est comme vérité. »

Et c'est là le fondement du Droit Abstrait, donc de la Morale et de l'Etat.

Nous pourrions donc déjà poser : Il n'y a plus de morale ; mais il a la *Morale*, et l'élaboration d'une nouvelle morale.

§

Comme on voit, le développement des actuelles recherches morales répète, plus complexe, le développement des mêmes recherches en des temps et des conditions analogues : Les morales établies, toutes insuffisantes et souvent opposées, sont confrontées et niées ; seule subsiste la possibilité de vérités relatives sur la négation d'une vérité générale, soit absolue. C'est Ænésidème, à l'aurore de la révolution chrétienne ; c'est Bayle à l'avant-veille de la Révolution française. Sur une immense indécision des principes auxquels se puissent

(1) Il n'est pas nécessaire de montrer que le développement de l'activité humaine, selon la liberté concrète, est un des prédicats de la morale.

rattacher les actions des hommes, une immense tolérance des mœurs.

Mais parce que l'homme a le vital besoin de rattacher son existence à des raisons d'existence, une profusion de recherches, où les plus naïves sont les plus nombreuses et les premières, relève, dans le champ des activités humaines, les jalons d'un nouvel établissement moral.

L'homme, comme individu abstrait des particularités ou de la généralité des individus, veut d'abord légitimer sa réalité ici-bas. C'est immédiatement la doctrine du bonheur ; mais cette doctrine, en validant la prépondérance des appétits et des désirs les plus forts au détriment des plus faibles, n'est qu'un statu-quo de la condition humaine, lequel contient la négation d'une vérité ou seulement d'une tendance supérieure de la vie.

Cette vérité supérieure à la vérité de la vie individuelle, c'est la vérité de la vie des groupes sociaux ou des nations. Les rapports des hommes entre eux dans cette condition nouvelle fait réapparaître le sentiment de la Justice. C'est de ce point de vue qu'en les *Porteurs de torches*, M. Bernard Lazare essaya avec une grande vigueur d'analyse d'établir la valeur des divers moments de la morale qui formulent les diverses activités de l'homme ; les multiples contradictions auxquelles il aboutit purent lui démontrer que le procédé expérimental, plus encore qu'en les sciences de la Nature, était insuffisant dans les sciences de l'Esprit.

Cette tentative élevait, pourtant, le but des recherches dans sa véritable sphère : celle de la Morale, la justice étant un moment véritable de la Morale...

A ce point du développement des recherches morales, nous trouvons un livre qui contient à la fois les deux faces du problème : d'une part, une synthèse érudite et souple des négations, d'autre part et comme conséquence, l'affirmation des droits de l'individu en le cas d'un caractère de ce temps qui se développe dans l'indépendance de sa volonté.

Ce livre : *Les Chevaux de Diomède*, de M. Remy de Gourmont.

§

Sans nous arrêter à ce principe de la préface : *Rien ne se transforme et rien ne meurt...* principe auquel l'auteur donne lui-même, au cours de son œuvre, de multiples démentis, nous retiendrons la proposition conséquente : *La Morale a fauché toute la joie humaine. Fanette est heureuse parce qu'elle ignore la distinction du bien et du mal...* (p. 43)

Si, en effet, rien ne se transforme, il n'y a pas de morale ; l'homme est éternellement comme il est actuellement ; il ne doit pas être autrement qu'il est. Le *devoir-être* impératif (selon la religion), ou volontaire (selon la philosophie) est supprimé : Il n'y a pas d'Ethique.

Donc, toute morale, parce que n'ayant aucune vérité, serait mauvaise, et pourrait produire de mauvais fruits, comme *faucher la joie humaine.*

Mais, je crois, c'est précisement par cette conséquence que l'auteur veut démontrer le néant de la morale. Or tout moraliste, dans le cas, l'accordera d'autant plus facilement que la notion de bonheur n'appartient pas à la morale : le devoir-être des individus entre eux, mais au sentiment pratique : le bonheur est la conciliation dans l'individu des appétits, des désirs et des sentiments, les moindres étant dissous par les plus grands.

Nous disons que cela n'implique pas la morale, car les moindres ici peuvent être les plus élevés, ceux qui objectivement, selon la progression de l'esprit, c'est écrire selon la morale dans sa notion, devraient triompher. Casuellement, le bonheur, ne connaissant pas le devoir, dissout, par ex. les sentiments dans les désirs, quoique la vérité téléologique soit contrairement de dissoudre les désirs dans les sentiments. En ce dernier cas, l'homme, non comme être moral, mais seulement intelligent, progresse, portant avec lui sa postérité ; dans l'autre cas, il régresse, en entraînant sa postérité, vers l'animalité (1).

(1) Il est bien entendu — et c'est l'un des prédicats de toute morale pratique même — qu'il n'y a mal à régresser que lorsqu'il y a conscience de cette régression. Qu'un homme, par exemple, se

Ces deux jugements, remarquons encore, n'ont rien de la morale; ce sont des jugements selon l'intelligence : la sphère où nous considérons actuellement l'homme. Le jugement moral ne vise l'homme que dans la sphère de la moralité, laquelle suppose le droit abstrait, c'est écrire le rapport immédiat des hommes entre eux, selon une fin commune : l'établissement de la société, c'est écrire la progression de l'esprit dans le sens de la généralité. Ainsi, c'est la Morale qui fonde la société. De là, on peut savoir quelle niaiserie il y a à fonder la morale sur la société, et comme je suis avec l'auteur quand il nie cette petite morale opportune et personnelle des soutiens ordinaires de la Société...

D'ailleurs, c'est cette manière de morale qui est allée usqu'à poser le bien comme l'ennemi précis de l'homme. Rationnellement le bien est la réalisation de ce qui doit être; et ce qui doit être, c'est le mieux de l'Humanité, lequel implique le mieux des sociétés, implique le mieux de chacun, dont le bonheur est un moment passé.

Ainsi, *Fanette est heureuse*, non parce qu'elle ignore *la distinction du bien et du mal*, mais parce qu'étant inapte à cette distinction, elle reste dans son inaptitude. Lucile, qui serait apte à cette distinction, serait heureuse en s'y élevant; et serait malheureuse de ne s'y élever pas, car elle resterait avec une aptitude sans emploi, un sentiment sans satisfaction, — ce qui est proprement la douleur, hors les emplois plus malheureux encore qu'elle pourrait faire de cette puissance sans objet.

Ceci, qui est *comprendre la vérité de chacun*, n'implique point au contraire qu'*il ne faut pas chercher la vérité* (p. 51). Car la vérité de chacun est déjà le fondement de la vérité de tous, simplement de la vérité. Et, puisque la vérité est, elle varie, pour rester la vérité, avec les divers moments du Monde : Il y a une vérité astronomique, comme biologique, comme intellectuelle, comme morale. En celle-ci, les vrais et les faux rapports des hommes entre eux sont le bien et le mal,

détruise en buvant de l'absinthe, c'est une ignorance physiologique et non une faute morale.

lesquels n'impliquent aucune sanction pénale, ni sanction divine, puisqu'ils contiennent déjà leur vraie sanction : la sanction morale.

Nous sommes bien loin de la morale actuelle, contre laquelle, seule, je reste convaincu que l'auteur s'élève, son livre étant ainsi, bien plus qu'un essai de négation de la morale, une situation de l'individu dans l'actualité du Monde. Et c'est sa vérité grande, à lui, d'appartenir ainsi au monument intellectuel de la Morale future,

Car, quoi que pose encore l'auteur, l'Humanité, donc l'homme progresse. Il progresse dans les sensations qui s'étendent, dans la Conscience qui s'affine, dans l'Intelligence qui s'accroît. N'est-ce pas attesté dans ce livre par de hautes règles comme celles-ci : *L'indulgence, c'est la forme aristocratique du dédain* (p. 50), laquelle me satisferait pleinement si *l'indifférence* remplaçait l'indulgence ; *Mon caractère ne me permet pas l'indignation...* (p. 150).

Elles eussent, en son temps, bien embarrassé Eginhard, qui était pourtant un homme de valeur ; et elles embarrasseraient encore beaucoup le plus sensible des nègres ou de nos maîtres ès-lettres. Elles sont les fruits délicats de siècles de rigueur et de siècles d'indignation. Elles sont la légitimation d'orgueilleux massacres et d'inexorables proscriptions. Pour qu'elles arrivassent au jour de l'intelligence il fallut que des races entières fussent longuement et lentement roulées par les vagues humaines comme les galets polis par les flots des océans.

Il faut même, pour que, sous nos cieux cruels, les délicatesses des scepticismes élégants fleurissent avec les hautes civilisations, que *la race des croyants...* la *vraie réserve du monde,* en vérité ! maintienne, contre l'abandon de ceux-là, la perpétuité de l'Humanité sous les espèces du Sentiment et de l'Intelligence projetés dans l'Avenir : la foi et le savoir !

Ce ne sont pas les simplicités qui produisent la foi et le savoir, mais les puissances, les excès de puissance avec lesquels se constituent les personnalités particulières (familles), générales (sociétés), et universelles (le monde dans sa totalité et son unité).

Alors, les puissances qui ne se dépensent pas entièrement dans les seuls individus qui les portent, s'expriment sentimentalement : « — Il y a Quelqu'un de plus puissant au-dessus de nous, qui nous dirige, et dirige tout : Craignons-le, aimons-le ; écoutons-le », et s'expriment intellectuellement : « — Il y a des vérités supérieures aux vérités connues et aux vérités individuelles, il y a une Vérité qui fait la vérité des vérités : Connaissons-là. » Et voilà l'humanité croyante en marche vers un Dieu tout-puissant et tout-mystérieux ; et voici l'humanité connaissante en observation devant la phénoménalité, en déduction devant les lois connues, en synthèse devant les lois nouvelles ! Le Monde, sous la triple forme des phénomènes (être), de leur continuité (essence) et de leur unité (notion), entre dans l'Homme, par la triple activité de l'âme, de la conscience et de l'esprit, pour devenir la triple substance qui fait éternellement d'elle-même autre chose qu'elle-même, qui unifie jusqu'à l'infini l'infinie dispersion de ses apparences.

Tout est devenir : donc tout doit être autre : Ce qui est comme nécessité (la Nature) doit être comme connaissance ; ce qui est comme liberté vide (l'Homme) doit être comme liberté réalisée ; ce qui est comme universel vide (le Monde) doit être comme universel pratique ; et ce qui est comme absolu individuel (l'Idée) doit être comme absolu universel (la Philosophie).

Un universel Devoir projette ainsi la Nature et l'Humanité, souvent défaillante, vers l'Esprit absolu, auquel elles ne vont que parce qu'elles en sont la puissance, quand elles en sont la puissance — hors les matières désagregées qui se dispersent dans l'obscurité des espaces, ou les intelligences régressives qui se perdent dans les obscurités de l'âme.

Et ce devoir, dans la limite où les individus ne sont pas encore dissous par les généralités (races, groupes, sociétés), est le devoir proprement dit, en lequel l'homme dispose de sa liberté devant les vérités supérieures. Et ce devoir avec ses différents moments est la *Morale* (1).

(1) L'auteur des *Chevanx de Diomède* me permettra ici de l'assurer être son reconnaissant lecteur.

§

Cette détermination de la Morale (sans pouvoir ici une démonstration (1), laquelle serait une Ethique, de ses moments successifs) est le fondement nécessaire des recherches en cet objet. Les introductions trop fréquentes dans le domaine de la Morale de phénomènes simplement psychiques, intellectuels ou volontaires, et l'introduction de manifestations du Droit ou de l'Etat montreraient la nécessité de ce fondement, si celle-ci n'était, très apparemment, une vérité logique.

L'axiome ancien qu'il n'y a pas de moralité où il n'y a pas de liberté, se trouve confirmé ici. La liberté humaine est en effet l'origine de la morale. L'homme seulement qui s'est élevé à la volonté libre devient un être capable de moralité, s'il n'est pas encore la personne morale.

En effet, la première détermination de la volonté libre est logiquement immédiate : elle ne se produit pas dans la personne(2) mais dans les choses, qui deviennent plus facilement la matière de la liberté, matière qui est la propriété. Les rapports des propriétés élèvent les individus à des rapports de personnes par ce compromis : le contrat. C'est le domaine du *Droit abstrait* ; mais ce n'est pas encore la Morale, car les hommes ne sont engagés ici que selon un rapport formel.

Ce rapport amène d'ailleurs cette réflexion que la substance du rapport de propriété n'est pas dans les objets de la propriété, mais dans les hommes eux-mêmes. Ainsi les hommes sont la substance du Droit ; c'est en eux-mêmes que les individus trouvent leur vérité dans cette sphère, où la volonté de l'homme est la volonte prépondérante. Cette volonté qui s'affirme comme juge interne et suprême de l'homme est la volonté morale. Et par elle l'individu est devenu per-

(1) Nous écrivons ainsi que la vérité d'une idée ne peut être extérieure à cette idée elle-même, mais qu'elle est le développement vérace (rationnel) de cette idée. Il n'y a qu'une seule démonstration de la vérité de la Morale, c'est l'établissement de l'Ethique.

(2) Ce qui impliquerait la médiation : La liberté de chacun est la liberté de tous.

sonne morale. Et la sphère de la personne morale est la *Morale* elle-même (1).

Cette intériorité de la volonté n'est d'abord que formelle. La personne affirme son droit d'être la seule pensée et volonté de ses actions. C'est là ce qu'on nomme ordinairement le dessein. Mais en se posant, dans le dessein, comme créatrice de ses actions, la personne se pose également comme responsable de celles-là ; elle se pose comme juge de la valeur de l'action par rapport à elle-même : c'est *l'intention*.

Enfin, parce que ses actions se développent dans le Monde, la personne est entraînée dans un compromis où elle doit poser sa valeur subjective comme valeur réelle et générale. L'action bonne pour elle, n'est définitivement bonne qu'autant qu'elle l'est pour tous. La généralité des biens subjectifs et particuliers est le *bien* : la fin pour soi de la Morale.

Le bien ainsi posé reste évidemment une généralité abstraite (2) qui ne devient concrète qu'en prenant le contenu de la Substance sociale : l'Etat. Mais en se posant d'abord comme bien, il se pose comme Conciliation des activités humaines, conciliation selon laquelle les meilleures dissolvent les plus mauvaises ou les brisent. Et les meilleures ne sont pas ici un vain mot, comme dans le bonheur où les meilleures sont seulement les plus grandes, mais elles sont les activités les plus générales et les plus élevées, selon l'Esprit.

(1) « La libre volonté — dit Hégel, *Philosophie de l'Esprit* § 448 — est :

» A — elle aussi d'abord volonté immédiate, et partant individuelle, c'est la personne. L'existence que la personne donne à sa liberté est la propriété. Le droit comme tel est le *droit formel* et abstrait ;

» B — volonté qui s'est réfléchie sur elle-même, de telle façon qu'elle a son existence au dedans d'elle-même, où elle est en même temps déterminée comme volonté particulière ; c'est le droit de la volonté subjective : *la moralité* ;

» C — volonté substantielle en tant que réalité qui, dans le sujet, est conforme à sa notion, et en tant que nécessité complètement développée : c'est la *vie sociale*, la vie telle qu'elle est dans la famille, la société civile et l'Etat... »

(2) C'est écrire, une généralité qui est supportée par la (ou les) personne, et qui n'a de sanction que dans l'esprit moral (et le sentiment moral). La sanction pénale est un moment de l'Etat qui tient à l'état de la Raison dans le Monde.

— Mais, interviendra-t-on ici, vous ne voulez pas pourtant élever tous les hommes à des états d'esprit dont la plupart sont incapables !

— C'est précisément cette capacité qui est la limite de l'élévation à obtenir de chacun des hommes. Et, en elle, l'homme réalise à la fois son bonheur et le bien. En quoi il apparaît que la Morale est elle aussi une bonne mère, quand on n'a pas la naïveté de la croire aveugle ou la ruse de la remplacer par un gendarme.

C.-M. SAVARIT.

LECTURES ANTIQUES

—

POÉSIES DE NOSSIS

—

Ci-suivent les œuvres complètes de la poétesse Nossis, telles qu'elles sont venues jusqu'à nous par les soins de Constantin Céphalas, à qui nous devons l'Anthologie palatine.

Nossis vécut à Locres en Calabre, vers 330 avant J.-C. Elle était fille de Theuphilis et petite-fille de Kleokha. Elle connut des poètes et fit elle-même des vers qui furent longtemps chantés, puisque Méléagre, deux siècles plus tard, louait encore leur « parfum d'iris ».

Les voici. On peut supposer que de toutes les choses charmantes qu'elle a dites aux Anciens, une seule nous est conservée : la première. Quatre vers suffisent à perpétuer le nom de celle qui a si bien parlé de Kypris.

I

Rien n'est plus doux que l'amour ; tous les bonheurs sont moindres que lui ; de ma bouche je cracherais même le miel.

Voilà ce que dit Nossis : « Celle que Kypris n'a pas baisée ne sait pas ce que sont les roses de Celle-là! »

II

Hêta honorée, ton sanctuaire Lakinien parfumé d'encens, souvent du haut du ciel tu descends pour le regarder.

Reçois ce vêtement de byssos. C'est pour toi qu'avec sa fille bien née Nossis, l'a tissé Theuphilis, fille de Kleokha.

III

Il semble bien que l'Aphrodite a été heureuse de recevoir en présent ce filet de la chevelure de Samytha.

Car il est très compliqué, et il est parfumé de nectar, de celui-là même qu'Elle répand sur le corps du bel Adôn.

IV

Artémis, qui as Dâlos et Ortygia adorable, dépose ton arc et tes chastes flèches dans le sein des Kharites.

Lave dans l'Inôpos ta peau pure, et viens à la maison, pour délivrer Alkétis de ses couches difficiles.

V

Les Brettiens ont jeté leurs armes de leurs épaules infortunées, frappés par la main des Lokriens, combattants rapides.

Ces armes, à la louange du courage, sont couchées dans le palais des dieux, et ne regrettent pas le bras des lâches qu'elles ont quittés.

VI

Entrées dans le temple, regardons la statue de l'Aphrodita, comme elle est bien sculptée dans l'or.

C'est Polyarkhis qui l'a érigée, ayant acquis une grande richesse, grâce à la beauté de ce corps qui est son œuvre.

VII

Kallô a suspendu dans la demeure de la blonde Aphrodita son portrait qu'elle fait faire en tout semblable [à la déesse].

Comme elle se tient tendrement ! Voyez de quelle grâce elle fleurit ! Je te salue, car il n'y a pas une tache sur ta vie.

VIII

Même d'ici on reconnaît Sabaïthis ; c'est son image par la beauté, aussi par la grandeur d'âme.

Regardez : la sagesse et la grâce de celle-ci je crois les voir. Salut mille fois, [tu es] bénie, femme.

IX

Ce tableau a les traits de Thaumareta. Comme il représente bien l'air majestueux et la beauté de cette [femme] aux paupières douces.

A ta vue, même la petite chienne gardienne te caresserait, croyant voir la maîtresse de la maison.

X

C'est le portrait de Melinna. C'est bien elle. Vois comme son gentil visage semble me regarder tendrement.

Vraiment comme la fille ressemble en tout à sa mère ! C'est une belle chose quand les enfants sont ainsi l'image de leurs parents.

XI

Passe en riant aux éclats, et amicalement, dis-moi quelques mots. Je suis Rhintôn le Syracosien,

petit rossignol des Muses. Moi et mes parodies sur les tragiques, nous avons mérité la couronne de lierre.

XII

O étranger ! si tu navigues vers Mitylène callichore, pour l'éclairer de la fleur des grâces de Sapphô,

dis que j'étais chère aux muses, que la terre Lokrienne m'enfanta, et sache que mon nom est Nossis. Va.

Traduit par PIERRE LOUŸS.

LE ROY

(*Suite* [1])

—

Le Roy se sentait agité lorsqu'il passa dans le fumoir du prince. Il jonglait avec de merveilleuses potiches de Chine, il voulait décrocher les panoplies d'armes plus ou moins empoisonnées, monter sur les sofas ; les gobelets de liqueur qu'on lui offrait lui échappaient des mains avant d'avoir atteint ses lèvres : il était charmant.

Le prince, oublieux de sa chemise trempée de vin d'Espagne qu'il avait dû quitter, raffolait de son hôte. Il s'était assis sur le sofa, auprès de Louis-Henri, tout près, et il jouait à mêler ses longs doigts blancs et mous aux fermes doigts bruns du Roy.

— Je ne sais pas ce que vous avez mis sur vos habits, prince, disait Louis-Henri, mais ça sent horriblement bon et ça m'agace.

Il babillait comme une fillette qui a bu du champagne.

Le prince lui avait fait quitter sa redingote graisseuse et Louis-Henri trouvait qu'il faisait encore chaud.

Il s'enfonçait dans les coussins du sofa, il aurait voulu se briser lui-même ou briser quelque chose ; une vague inquiétude lui serrait le cœur.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 102, 103.

Mareuil n'était pas là ; le valet de chambre n'y était plus, et Philippe d'Armorique riait d'un rire nerveux et trouble.

— Mais buvez donc ! buvez donc ! monseigneur !

Il lui versait un nouveau gobelet plein entre les lèvres, en appuyant légèrement la main sur sa nuque.

— Et puis, maintenant, il faut allumer votre cigare !

— Ah ! mais laissez-moi tranquille, vous, nom de D...

Et Louis-Henri allume un énorme cigare sans même savoir ce qu'il fait, car il n'a jamais fumé ; il ignore même ce que c'est. Marie-Adélaïde ayant proscrit le tabac de son cottage.

Le prince rit ; Louis-Henri rit aussi et commence de fumer.

— C'est pas tout ça, mon bon ami. Il faut parler de choses sérieuses. Je suis venu ici pour conquérir le royaume de France.

Il tend ses deux mains, enfantinement.

— Donnez-moi de l'argent, et je te fous maréchal de France !

Le prince ricane, il a couru à sa table, écrit quelques mots sur la feuille d'un calepin, arrache la feuille, la plie, revient à Louis-Henri et lui glisse la feuille dans une poche de son gilet, bien au fond.

Le Roy est immobile maintenant et son regard suit la fumée du cigare qui s'élève droitement, en volutes blanches.

Les viandes, les vins et surtout le tabac font leur office. Autour de lui, c'est un tournoiement général ; il veut se cramponner au sofa et ses mains lourdes, moites de sueur, ne peuvent obéir.

La fumée du cigare s'épaissit et lui noie les yeux. Il lui semble pourtant qu'il voit la figure du prince, pâle, crispée, les yeux aigus, une lèvre tremblante.

Il sent aux reins une pression douce et tenace, qui le soulève lentement ; ses yeux, languissamment, se ferment ; un grand choc nerveux traverse sa nuit...

Toute sa volonté lui est revenue, en un instant. Ses yeux grands ouverts voient. Mareuil est debout, grimaçant, les cheveux hérissés ; quant au prince, à demi relevé du sofa, il cligne des yeux comme un myope et ses lèvres tremblantes découvrent dans leurs palpitations ses dents petites, blanches, des dents de loup. Que se passe-t-il ? Louis-Henri éprouve une rage sauvage :

— Pour le Roy !

Il se tient debout, il brandit un guéridon chargé de tasses, de pâtes et de carafons colorés. Flac, un bruit de porcelaines et de verres cassés, puis de fuite !

— Pour le Roy !

Louis-Henri ne se souvint jamais très bien comment il était sorti de l'hôtel et avait rejoint M. de Saint-Wandrille.

XVIII

Louis-Henri parla à peine durant que le train l'emportait avec son secrétaire d'état vers Lyon. M. de Saint-Wandrille n'était pas loquace, en sorte que tous deux n'échangèrent pas dix paroles de la journée. En arrivant cependant, à Lyon, il parut que M. de Saint-Wandrille était un peu agité :

— Monseigneur, dit-il, nous allons voir Viviane... Elle doit être venue au-devant de nous avec la carriole... Je vous en supplie, monseigneur, soyez aimable avec Viviane. Elle a un caractère... un caractère...

Ce trouble amusa un peu Louis-Henri qui ne savait pas craindre les difficultés de la vie.

Il fut, au reste, tout à fait surpris lorsque, au sortir de la gare, il vit ce qu'était la Gorgone de M. de Saint-Wandrille, une superbe paysanne de trente à quarante ans, riche en chevelure, magnifique de formes autant qu'une déesse latine, avec les yeux les plus beaux et les plus impérieux du monde.

Il est vrai que tout le monde tremblait devant elle, le petit paysan qui tenait le cheval par la bride et ne semblait pas destiné à d'autre rôle qu'à passer sur sa personne la manie souffleteuse de Viviane, les employés de la gare qu'elle traitait en chiens et qui couraient sans rouspéter, le pauvre M. de Saint-Wandrille dont les yeux suppliants semblaient s'agenouiller devant elle :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Viviane tendait une lettre dont l'adresse était pour « Louis-Henri de Bourbon, au château de Saint-Wandrille ». La pauvre nature usée et défoncée de M. de Saint-Wandrille était entièrement accablée par la volonté vigoureuse et têtue de la belle paysanne. Il se courbait de plus en plus sous la domination de son regard et ses yeux troubles ne savaient plus lire. Ce fut Louis-Henri qui lut avec sa belle indiscrétion.

— Cette lettre est pour moi !

Il prit la lettre, et sans plus s'inquiéter du colloque orageux où Viviane grondait, où M. de Saint-Wandrille implorait, il ouvrit l'enveloppe.

« Mon Roy bien-aimé,

» Pourquoi traiter avec une pareille rigueur le plus dévoué, le plus soumis et le plus passionné de vos serviteurs, le plus tendre de vos adorateurs ? Jamais je n'oublierai l'heure divine qu'il m'a été donné de passer auprès de vous, jamais je n'abdiquerai l'espérance de cette vie nouvelle qui s'est

dévoilée devant moi, consacrée tout entière à mêler votre esprit au mien, mon cœur au vôtre, à mériter une confiance, une effusion égales à la confiance de mon amitié, à l'effusion de mon amour. Quand vos chers yeux connaîtront les larmes, quand votre cœur se sentira troublé, souvenez-vous qu'il est au château d'Armorique quelqu'un qui vous attend, qui ne pense qu'à vous, qui ne rêve que de vous, qui ne vit que pour vous et qui ose porter ses lèvres tremblantes sur l'adorable mystère de vos yeux et de vos lèvres.

» PHILIPPE D'ARMORIQUE.

» P. S. — Pourquoi n'avez-vous pas touché le chèque qui est dans la poche gauche de votre gilet ? Ne craignez pas de frapper à ma bourse. Tout n'est-il pas commun entre ceux qui s'aiment ? Je vous couvre de baisers. »

Louis-Henri trépigna de fureur. C'était moins l'horreur de l'acte tenté, la rancœur du souvenir, que l'indignation contre tout ce qui voulait l'envelopper, le dominer, usurper sur sa volonté libre, jouer au protecteur.

Et le chèque était bien dans sa poche, un chèque de cent mille francs.

Louis-Henri y prit à peine garde ; il compare seulement les deux écritures semblables parce que lisibles, assez fermes, disant une émotion presque solennelle. Ces caractères, tracés par la main qui avait prétendu lui donner la volupté ultime, qui y avait peut-être réussi, lui firent mal à voir. Il eut presque un rugissement de délire.

De la pointe d'un crayon, il traça au dos du chèque ces mots :

« Vous êtes un salop ! Si je vous revois, je vous tuerai ! »

Cela le soulagea un peu. Il replia le papier en

quatre, mit l'adresse dessus et, sans affranchir, la jeta au bureau de poste de la gare.

— Sans doute, je le tuerais ! murmura-t-il avec un frisson.

XIX

Viviane nourrissait certainement l'espoir d'évincer le Roy de l'hospitalité offerte par M. de Saint-Wandrille, mais elle comptait sans son hôte.

La carriole du château de Saint-Wandrille semblait, toute en débris, remonter au temps des mitraillades de Collot d'Herbois, et Louis-Henri s'interrogeait sérieusement sur l'opportunité d'aller à pied, plutôt que de commettre en pareil équipage la majesté d'un Roy de France. Si on l'eût voulu contraindre à monter, il s'y fût certainement refusé.

Viviane prit le mauvais parti.

— Il n'y a pas plus de trois places dans cette voiture ! déclara-t-elle péremptoirement.

— C'est bien ! Alors, vous irez à pied ! répondit Louis-Henri en sautant prestement dans la carriole et en y prenant large place.

M. de Saint-Wandrille se mit à suer; Viviane, d'un regard, acheva de l'anéantir :

— Est-ce vous qui...

— Je vais aller à pied, Viviane, j'y vais tout de suite !

— En avant donc ! cria Louis-Henri.

Et le cheval, quoique d'aspect plutôt débile, prit une allure de Bucéphale.

C'était Louis-Henri qui avait usurpé les rênes. Viviane était toute pâle : elle avait peur et colère à la fois. Chaque regard qu'elle dardait sur Louis-Henri était un homicide d'intention.

— Vive-Dieu ! s'écria tout à coup le Roy, vous

prétendez, Madame, qu'il y a ici trois places ? En fait, je n'en vois que deux. Ce petit paysan n'est pas assis, il est accroupi sur le bord du marche-pied, et c'est miracle qu'il ne soit pas déjà en morceaux sur la route. Petit, tu ne dois pas être lourd. Viens t'asseoir sur Madame.

Le petit paysan ne bougea pas ; mais il se mit à rouler des yeux égarés, et à trembler, non sans sujet, car un soufflet formidable de Viviane assomma ses velléités de révolte.

— C'est bien !

Louis-Henri rassembla les guides d'une main, se dressa, enleva le petit paysan comme un paquet jusqu'à sa place et lui-même vint s'abattre, tenaille vivante, sur les genoux de Viviane, qu'il maintint immobile de ses fesses dures et nerveuses.

Les claquements du fouet répondirent aux protestations, aux cris de rage. Le petit paysan blémit de terreur. Le cheval bondit et fila comme une flèche.

— Et maintenant, cria Louis-Henri d'une voix rugissante, qu'on me foute la paix, ou c'est moi qui vous fous tous en l'air !

XX

La première personne que Louis-Henri remarqua, en passant de l'obscurité du dehors à la douce lumière de lampe qui ouatait la petite salle à manger de Saint-Wandrille, fut Clothilde de Saint-Wandrille, la fille du châtelain. C'était une enfant de quinze ans.

Le châtelain l'avait eue, déjà vieux, d'une femme aussi vieille que lui qui était morte de cette imprudence.

Clothilde, au reste, ne comptait pas, n'existait pas dans la maison, sinon par les déchets de cou-

ture et de tapisserie que ses pauvres mains débiles laissaient tomber et traîner partout, à la grande exaspération de Viviane, qui la rudoyait et la pourchassait sans merci jusque dans sa petite chambre.

Cette misérable pousse, entée sur des troncs desséchés et dont la sève avait oublié la route, cette créature d'automne procréée, portée et accouchée dans le labeur et la souffrance et dont toute la vie n'était qu'un acte de souffrance, n'avait jamais su vouloir, aimer, ni haïr. Quand Viviane lui refermait brusquement, presque sur les doigts, le vieux piano désemparé où elle tapotait des bribes de musique religieuse, apprises du curé à tenir l'harmonium dans l'église, elle se levait sans mot dire et allait s'asseoir dans un coin, les yeux rouges, sans même le pouvoir de pleurer.

Elle pleurait seulement quand le fouet de Viviane sifflait sur le dos de Toutou, son chien, mais elle pleurait en silence, sans le savoir peut-être, et ses larmes coulaient au long de ses joues, doucement, sans qu'elle songeât même à les essuyer.

Le soir, lorsque Toutou se glissait dans sa petite chambre, avec son obstination indomptée et ses ruses de bête, lorsqu'il sautait sur les couvertures du lit et y roulait voluptueusement son corps souillé de boue, Clothilde n'osait lui faire la peine de le chasser, et cependant elle savait que le lendemain Toutou serait roué de coups, qu'elle ne pourrait pas le sauver, et que son cœur en battrait une chamade d'agonie ; alors elle ne pouvait s'endormir et, toute la nuit, pleurait.

Mais la révolte lui était inconnue. Elle avait l'instinct non de l'asservissement, où se nourrit la haine, mais de l'anéantissement du bouddhiste, cet éternel suicidé, et il lui semblait si naturel que ce néant d'être qu'elle était fût annihilé par Viviane,

une volonté.

Que faisait-elle, lorsque Louis-Henri entra? D'apparence, ses doigts poussaient l'aiguille au long de la tapisserie commencée, et ses yeux suivaient les lignes d'imprimerie d'un « bon livre » que le curé lui avait prêté ; mais en fait, elle ne réalisait aucune de ces tâches contradictoires, et ni le mouvement inutile des doigts, ni l'entrecroisement des caractères noirs sur la page blanche n'impressionnaient son moi intime ; les yeux grands ouverts, elle rêvait qu'elle n'était plus et qu'une ombre pâle, d'un gris tendre légèrement rosé, l'envahissait peu à peu tout entière, la noyait, étouffait lentement cette vie qui n'était qu'un acte de souffrance, la berçait, l'ensevelissait enfin dans le non-être. Et elle ne raisonnait point cela, elle ne s'en rendait même pas bien compte, car de pareilles pensées eussent fait horreur à son catholicisme ; elle sentait seulement que l'ombre rose s'épaississait et devenait en même temps d'un noir sombre, opaque, une nuit véritable, une nuit de vrai et paisible sommeil, où pleuvaient des pétales roses qui, eux aussi, devenaient noirs.

Louis-Henri la regarda, mais il n'aurait su dire qui elle était. Clothilde portait toujours un vêtement de couleur éteinte, d'un jaune qui avait la pâleur du blanc et l'insignifiance du marron, un vêtement étroit, par économie d'étoffe, qui carrait la poitrine, et sur ces seins légers, d'une menuité attendrissante, étendait une apparence de massivité grossière et ridicule ; les épaules assez bien faites par la nature, et tombantes, se déformaient sous des plis maladroits et des bouffants disgracieux, d'où le col fragile et très long semblait non pas jaillir, mais tomber par le poids trop lourd de la tête. La ceinture de taille se nouait trop haut, presque à la chûte des épaules, en sorte que la vraie

taille, si fragile, se perdait sous l'épanouissement de la jupe et qu'il se formait, au milieu du dos, une fausse taille qui paraissait épaisse et mal tournée.

Et que signifiait cette tête aux bandeaux blond pâle qui mangeaient tout le front, et chargeaient sottement la nuque fine, les yeux trop clairs, deux gouttes d'eau teintées d'un reflet d'hyacinthe, les joues grises et maigres, le nez trop fin avec des narines pincées de déjà morte, les lèvres closes sans sourire.

Même le regard du Roy n'eut pas le temps de descendre aux mains si frêles, si maigres que les veines exactement marquées leur traçaient une bleuâtre auréole. En voyant l'étranger dont rien ne lui avait annoncé la venue, Clothilde s'était enfuie sans un mot, sans un geste, elle, son livre et son chien qu'elle emportait dans ses bras, de peur qu'il n'aboyât au survenant et ne fût, pour ce fait, battu.

Louis-Henri, avec un sourire de pitié, s'assit dans le fauteuil de Clothilde : il y a des cas où un pareil acte a déjà quelque chose du viol, mais le fantôme falot qu'était mademoiselle de Saint-Wandrille ne laissait aux lieux où il passait ni empreinte, ni parfum, ni chaleur.

A ce moment, Viviane, toute secouée des colères amassées dans la route, accourut. Elle venait de renverser dans le feu toutes les marmites de la cuisine.

— Hé bien, vous ne souperez pas, dit-elle, tout est brûlé !

— Bah ! je ne suis pas difficile, répondit le Roy en allongeant ses pieds jusque sur la table et en saisissant sur une servante un beau pain doré dans lequel il se mit à mordre avec un sans-gêne philosophique.

Viviane hurla d'horreur, car elle aimait les meubles nets et le pain doré.

Louis-Henri reprit :

— Sans compter que je me passerais encore de souper, puisque vous coucherez avec moi cette nuit. Je suis fort, vous avez pu vous en apercevoir le long de la route, rien qu'à l'échantillon de vigueur que mes fesses vous ont fourni, et vous devez avoir de l'expérience. Nous ne nous ennuierons pas !

Viviane en avait entendu de lourdes, lorsqu'elle gardait les vaches dans son enfance ; mais les gars qui lui salaient les oreilles de leurs propos audacieux avaient une lueur de folie aux yeux, une flamme aux joues, aux lèvres, un sourire d'émotion bestiale qui la touchaient et, même lorsqu'elle refusait, mettaient en vibration sa chair ; tandis que l'insolence froide et gouailleuse du Roy lui donnait du fouet en plein cœur.

— Misérable drôle, crois-tu que monsieur me laissera insulter par toi ? Je lui raconterai tout, et il te flanquera à la porte, espèce de chemineau.

— Peuh ! tu crois qu'on expulse un Roy comme cela ? Tout ce qui est ici m'appartient, c'est du droit monarchique le plus élémentaire, ou bien ce ne serait pas la peine d'être Roy. Il me plaît de séjourner ici !

— Est-ce que tu crois m'en imposer avec toutes tes balivernes ? J'irai chercher la gendarmerie, si tu ne veux pas sortir de bon gré.

— Alors, si la gendarmerie se rebelle contre moi, tant pis pour la gendarmerie !

Et Louis-Henri tira de sa poche un petit revolver tout chargé.

— Assassin !

— Ah ! tu m'ennuies ! en voilà grandement assez ! gronda le Roy, et il marcha sur Viviane, qui, très pâle, l'attendit de pied ferme, le regard fixe.

Louis-Henri remit le pistolet dans sa poche.

— Tu es une volonté, dit-il, et tu mérites mieux

que de l'intimidation.

Il la regarda fixement :

— Tâche de bien me comprendre. Je suis venu en France non pour obéir, mais pour commander. Est-ce d'un quelconque banal de dire de pareilles choses ? Hé bien, celui qui parle ainsi te dit : Ce soir, tu me plais, et je te plairai, quoi que tu en penses. Regarde mes bras, ma poitrine, mes jambes, toute ma personne. Si tu veux, nous aurons une nuit superbe, une nuit de dieux, et puis après, nous ne nous regarderons plus, nous nous haïrons même peut-être, nous nous haïrons déjà en nous aimant, ce qui doit-être le plus haut degré de l'amour. Mais décide-toi ce soir, tout de suite ; demain, on ne sait pas ce que c'est !

Il lui prit les poignets et, sans dire un mot, il lui mit les lèvres sur les lèvres ; puis lui quittant les mains, et retirant de sa poche le revolver qu'il jeta sur la table :

— Va chercher maintenant la gendarmerie, dit-il.

Il avait fait trois pas en arrière et elle le regardait, frémissante et farouchement immobile : l'éclat de ses yeux et le tremblement de ses lèvres et de ses doigts disaient un hymne magnifique de colère et de désir. Leurs regards plongeaient jusqu'au fond l'un de l'autre, jusqu'au fond de leur orgueil et de leur luxure, comme en un double viol.

— Ce soir ! ce soir ! dit Louis-Henri, songes-y bien, ce soir. J'ai vu une réserve de foin et je vais y coucher ; tu le diras à Saint-Wandrille. Mais ce soir ! n'attends pas demain. Un moment viendra où tu voudras certainement, et peut-être il sera trop tard ! Ce soir !

Il frappa du pied et, son pain sous le bras, il sortit au jardin où la pluie tombait en grosses gouttes. Viviane prit le revolver et brusquement, dans un coup du sang, tourna l'arme contre l'ombre qui s'éloignait. La voix de M. de Saint-Wan-

drille se fit entendre. Il venait enfin d'arriver à pied.

Viviane rejeta le revolver et, lançant du poing un baiser furieux vers le jardin, courut bien vite rudoyer son maître.

XXI

Louis-Henri dormit seul et mal. L'orage enveloppait la maison et l'accablait d'électricité.

Il vit le prince d'Armorique qui ricanait devant lui, en le palpant. Les doigts du fantôme étaient comme des baguettes de fer rougies au feu, et elles lui meurtrissaient la chair jusqu'aux os, qui craquaient distinctement avec un roulement semblable à celui du tonnerre ; et le cauchemar le liait, lui serrait la poitrine à l'étouffer: il ne pouvait faire un mouvement...

Puis, il se trouva sans savoir comment dans une chambre qui était fermée et, derrière la porte, le prince s'efforçait d'ouvrir en haletant. Lui, soutenait la porte qui frissonnait sous ses mains, prête à céder, et il se réjouissait de ce qu'elle céderait bientôt, et une voix intime le suppliait d'ouvrir cette porte, de reculer jusqu'à un lit qui était là, derrière, et semblait s'étendre toujours, et toujours davantage, large et profond comme un monde, et toute sa chair, lâchement, attendait cela qu'il savait bien, il s'en réjouissait...

La porte céda : et du fonds du rêve sa volonté furieuse, d'un effort suprême, le ramena à la veille, comme un noyé qu'on arrache aux eaux, et il se réveilla brisé, palpitant de tout le corps, couvert de sueur.

Dans l'agonie de sa chair son orgueil hurlait, désespérément. Ainsi, il se rendait... il se rendait à merci, à cela. Ses mains se joignirent, si fougueu-

sement que les ongles de chaque main s'enfoncèrent dans la peau de l'autre, et il pria ainsi :

« Seigneur Dieu, à moi ! Je veux être libre, indépendant, et j'en ai le droit, puisque je suis le Roy. Je t'ai beaucoup délaissé, Dieu ! je reviens à toi, car je crois que j'ai besoin de toi. Tout le fond de ta religion est cela, l'affranchissement de l'homme. Hé bien, donne-moi ta grâce, et moi, de mon côté, je donnerai ma volonté. Mais donne-moi ta grâce ! je le veux, tu l'as promise à tous les hommes, et moi, vraiment, je mérite que tu fasses quelque chose pour moi. Je veux être libre, tu m'entends, je veux être libre. Ta grâce, ta grâce ! »

Il se raidit, les poings crispés, les yeux tournés fixement vers le ciel :

« Evidemment, tu m'entends, évidemment tu existes, car je n'ai pas pu assez faire par moi-même pour être libre, et il faut que je sois libre. Il le faut ! je le veux, c'est tout dire. Puisque je ne puis me passer de toi, il est de nécessité que tu sois : sinon, comment serais-je moi-même ? Je te crée comme tu m'as créé et chacun de nous deux suppose l'autre. Je ne puis être complet sans toi, et tu te complètes par moi-même, puisque tu t'es incarné pour moi. Tout s'enchaîne ! tout s'explique. Tu es ! je le sais, et je le sens. Tu es et tu me rendras libre ! »

Le cœur de Louis-Henri cessa de parler ! il se tenait immobile, enlevé dans une méditation vertigineuse, sur les dernières cimes de la volonté humaine. Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles il crut flotter au-dessus d'un grand abîme ; après quoi, il redescendit dans le réel.

XXII

Louis-Henri s'aperçut qu'il faisait jour. Des arbres touffus du petit parc qui s'avançaient jusqu'à sa grange et que l'orage avait rafraîchis, il tombait

des perles d'eau avec des gouttes de soleil. On entendait les oiseaux, et au delà, vers la maison, des accords de musique.

Louis-Henri n'avait jamais entendu de musique ; ce lui fut une sensation étrange, et il marcha vers la maison.

Louis-Henri voyait pour la première fois cette maison dans le plein jour. Elle lui parut petite et délabrée; mais propre, l'apparence d'une ruine coquette, et en effet Viviane la faisait peindre et gratter, ou la peignait et grattait elle-même, tout le temps, et sur toutes les faces : sa volonté têtue de paysanne la défendait, non sans quelque bonheur, contre la déchéance finale. Au rez-de-chaussée, à côté de la salle à manger, il y avait un salon pour lequel Viviane avait fabriqué des housses, et c'est dans ce salon que se trouvait le piano.

Clothilde aimait à y descendre le matin, lorsque toute la maison dormait encore, et elle jouait, lentement, pendant des heures, des airs tristes. Elle connaissait des airs d'église, que le curé lui avait appris pour son harmonium ; aussi quelques mouvements de marches pour les processions, pour l'entrée et la sortie des offices, mais elle ne les jouait jamais par fatigue du bruit et de l'activité. Il lui fallait des notes graves, larges, bien plaquées, qui lui tombaient lourdement sur le cœur comme des gouttes de pluie qui s'écoulent d'un toit.

Ce n'est pas qu'elle se sentît triste et songeât à harmoniser son milieu avec ses pensées pour savourer le bonheur de plénitude de la souffrance ; la tristesse suppose un vouloir et un non-pouvoir, et Clothilde ne voulait rien, n'était pas plus triste que gaie. Mais la tristessse des choses lui faisait un rythme, le plus lent et le plus doux de tous les rythmes, qui la berçait jusqu'au non-être. Ses yeux peu à peu devenaient fixes, elle oubliait le soleil, les battements pénibles du sang dans son cœur,

et sous ses paupières abaissées il se faisait une nuit éternelle, une pluie éternelle de pétales roses qui devenaient noirs.

Toutou, étendu à ses pieds, la regardait, et elle était ainsi jusqu'à ce que Viviane fît une entrée brusque et fermât le piano, qui ne rendait déjà plus que des râles.

Pourquoi, ce jour-là, voulut-elle jouer quelque chose d'autre, la Marche du *Prophète* de Meyerbeer, dont ses doigts indifférents avaient coutume de saluer, dans l'église, le défilé empressé des cortèges de mariage ? Depuis la veille, lui était-il donc monté au cœur quelque griserie inconnue de vivre, pour qu'elle s'enhardît à entr'ouvrir le manteau de paix de ses somnolences au vent ensorceleur des musiques triomphales ?

Louis-Henri était entré au salon, sur la pointe des pieds, de peur de troubler la messe d'harmonie, lui qui ne savait point étouffer le claquement de ses pas sur les dalles des églises. Toute sa primitive et brutale nature ressentait un sursaut étrange. Les sensations de l'ouïe, qu'il n'avait point accoutumé de dissocier pour en raffiner à part, restaient pour lui mêlées à tout ce qui, du monde extérieur, lui était déjà habitude, comme un assaisonnement ajouté aux mets familiers et qui leur prête soudain une nouvelle âme.

Il restait là, immobile derrière Clothilde qui ne s'avisait point de sa présence, à regarder la pompe soudaine et le sublime des choses et de lui-même.

Un rayon de soleil, étalant comme une plaie saignante au travers d'un rideau rouge, lui fut tout un décor pour l'immense fracas des tueries d'hommes, où les « sires des lys » épanouissaient leur bannière. C'était là ce que lui chantaient les hautes sonneries des trompettes anabaptistes, ces coups éperdument donnés et reçus, cette folie de férir dont voulut dans la déroute de Crécy se saoû-

ler, une fois encore avant de mourir, le vieux chevalier aveugle, Jehan de Bohême, lorsque pour la charge suprême il se fit attacher avec ses compagnons, et aussi la joie destructrice du viol après quoi il y a du sang enfin à tous les membres, et l'éclat solaire des cuirasses, les panaches qui se balancent, et le surnaturel sourire des villes en flammes ; et aussi la pourpre auguste qu'il avait portée par ses ancêtres, et dont ne semblait-il pas que ses larges épaules avaient gardé comme le poids?

Puis, au défilé des fanfares, il montait en lui, du fond de ses entrailles, un grand souvenir hallucinateur du temps magnifique des Valois, ses vrais pères, la claire chevauchée de Patay, sous la Vierge casquée qui fit tout ce qu'elle voulut, les étendards claquant au vent et les écharpes fleuries tout le long des étroites fenêtres regorgeant de têtes à hennins, le pas sonore des chevaux, le heurt lourd des hallebardes, et la joie lumineuse des trompettes, la sourde émotion des tambours, le tintamarre fou des cloches de hautes cathédrales, et le cri prodigieux des peuples qui croient et qui aiment.

« Noël ! Noël ! à notre sire le Roy ! »

Il marchait très vite d'un bout à l'autre du salon, si léger que le plancher ne criait point sous ses talons, presque soulevé de terre.

Que faire ? que faire ?

Oh ! vivre ! ressusciter des foules qui veuillent encore ! Rejouer ce Charles-Edouard dont lui avait tant parlé le pauvre Joam, le plus magnifique geste de nos petits siècles si chiches en volonté, alors que sur les plateaux d'Highland, perdu entre les grands ciels pâles de septembre, les lointains mouvants de l'Océan glauque et les fonds veloutés de la plaine où rampent les peuples, le Prétendant pouvait croire que c'était sa couronne à lui, ce soleil qui parsemait d'or les espaces, et que les aigles des

Grampians, se jouant avec les nuées tourbillonnantes, le saluaient eux aussi d'un « Vive le Roy ! »

Hurrah ! enfoncer son cheval dans les marais des Prestonpans, charger les canons bourrés jusqu'à la gueule, chasser les régiments au seul vent de sa claymore, traquer d'un seul écho de sa chevauchée royale les cavaleries épouvantées jusqu'à l'extrémité d'un royaume !

L'âme des Vikings, des vieux Francs, des chevaliers abrupts palpitait en Louis-Henri, l'emplissait tout entier.

Quelle mesquinerie, cette chambre trop pauvre d'air, et cette poussière que soulevait chacun de ses pas, cette poussière des lieux habités, toute chargée de restes d'existence, presque animée à force d'avoir été remâchée et respirée par des organismes vivants, — ironique à force d'avoir servi de seul miroir aux pensées des humains, quel symbole !

O siècles chétifs ! siècles du savoir impuissant ! emprisonnés par la fumée, assourdis par la vapeur, étourdis par l'électricité, captifs du bien-être et du médiocre, ô siècle de Napoléon, dont le seul homme est un sergent-fourrier de génie, psychologue et mathématicien, qui sut, par son bon sens, conduire l'admirable geste de 1815 à la prudhommesque défaite de Waterloo, plate comme une erreur de calcul. Siècles anémiques, puissé-je vous écraser comme cette poussière !

Et il frappa du pied le sol.

Clothilde se retourna et le vit. Elle pensa qu'il était choqué de sa musique et qu'il lui intimait l'ordre de se taire, comme faisait Viviane lorsque, réveillée, elle descendait au salon. Ses longues paupières battirent comme les ailes d'un oiseau qui cherche vainement à s'évader de la souffrance, tandis que son regard s'agrandissait et se creusait en abîme où, tout au fond, tremblait une lueur de

larme. Cela lui faisait une peine infinie d'avoir déplu à celui-là seul, elle d'ordinaire si indifférente ; et d'instinct, elle éleva son bras devant son visage, non pour se défendre de toute cette tempête qui convulsait le visage du Roy, car il lui eût bien semblé juste qu'il la frappât s'il avait voulu, mais pour échapper au tourment de voir ce qu'elle prenait dans la physionomie du Roy pour des marques de mécontentement contre sa personne.

Il fit un pas vers elle, alors elle s'affaissa, elle s'abîma sous ce regard volontaire qui lui meurtrissait délicieusement les yeux, et, au travers des légers voiles de son corsage, donnait l'impression à sa gorge d'un bouquet de fleurs mouillées aux mille très petites épines.

Mais Louis-Henri, énervé de la stupide extase, de toute l'humilité de cet être qui s'abandonnait sans étonnement et sans joie, comme une pierre inerte, à la pente, tourna brusquement le dos à Clothilde et sortit du salon. Dans son irritation et son mépris, il l'aurait tuée, comme on repousse du pied une pierre qu'on rencontre sur son chemin.

XXIII

La vie de Louis-Henri à Saint-Wandrille était singulière.

La compagnie de M. de Saint-Wandrille lui était devenue insupportable depuis qu'il avait sondé tout le néant de cet homme, son misérable asservissement à Viviane dont il mendiait les hargneuses bontés ou avec une obstination craintive où se sentait cependant le mépris.

Louis-Henri s'abstenait donc d'assister aux repas ou de coucher dans la maison, où cependant il aurait toujours pu trouver un couvert dressé, une chambre disposée par les soins de Viviane. Il se

conduisait là en vagabond toléré, dormant dans le foin de la réserve ou dans la paille chaude du cheval, mangeant au pain qu'on laissait sur les buffets, au fromage qui se séchait dans une armoire, aux pommes du grenier, au lait de la chèvre, aux œufs du poulailler.

Il passait de longues heures à rêver sans rien faire : le cheval le fixait de ses gros yeux ternes, en lui soufflétant au visage l'haleine de ses grands naseaux, toujours immobiles ; autour de lui, les plumes des volailles froufroutaient dans la paille et il se voulait heureux, sans pensées, solitaire et unique, parfaitement libre.

Ne pouvait-on pas être Roy sur les moindres choses et dans le plus petit espace possible ? Puisque l'humanité présente le dégoûtait, ne valait-il pas mieux remonter les siècles, retourner vers les âges primitfs où on vivait brutement sur un coin de terre, sans autre horizon que le ciel éternellement semblable et inaccessible ?

Plus heureux que les compagnons de Can, il n'avait ni ville à construire, ni fauves à forcer pour sa nourriture ; la paille serait toujours chaude, même l'hiver. Les fourrés étroits mais touffus du petit parc abandonné de Saint-Wandrille lui faisaient, s'il savait se modérer, une forêt puissante à parcourir, à menus pas, en une journée.

Tout au fond, près de la petite grotte d'où sortait en cascade le ruisselet au cresson, il menait la chèvre et la faisait paître.

Etendu dans l'herbe au bord du gouffre minuscule, couvert contre les bruits hostiles de la maison par un bout de forêt, il voyait tout en face de lui la bauge du cheval qui s'interrompait après chaque bouchée pour le regarder en ami, et il finissait par démêler un langage à ses yeux ternes, parfois un salut, ou de l'étonnement de le voir immobile, ou de la gaieté à cause de ses poses

olympiennes.

Là, les oiseaux remplaçaient les poules du foin et leur empressement de supplicateurs qui attendent une bribe de pain l'amusait ; la chèvre aussi fixait des yeux d'extase sur ce pain et semblait, au fond de ses prunelles et dans les clappements de ses lèvres, jouer tout l'immense drame passionnel des existences supérieures, tandis qu'au-dessous de Louis-Henri, dans la poussière, des cités de fourmis s'élaboraient, vivaient, s'affairaient et s'écroulaient parfois au gré de la baguette du Roy, semblable à un dieu qui s'amuse.

Puis il se lassa de la sérénité d'un dieu et les bouleversements ne lui suffirent plus ; il lui fallut créer.

Alors des villes s'édifièrent, au long du ruisselet au cresson. Leurs places, grandes comme des mains ouvertes, s'ornèrent d'obélisques, leurs temples dressèrent jusqu'à la cheville du dieu les pointes aiguës de leurs clochetons ; des mottes de gazon leur firent des jardins superbes et leurs rues s'alignèrent toutes droites, en boulevards grandioses, et en avenues pompeuses. Des ports leur furent déblayés et creusés parmi les touffes de cresson, et des flottes s'y balancèrent à l'ancre, des flottes qu'un goujon eût avalées. Partout, des bribes de mouchoir blanc flottèrent, de fiers pavillons où une fine pointe d'aiguille barbouillée de terre jaune avait brodé trois lys d'or.

Louis-Henri sourit, il avait refait Paris, il avait reconstruit le royaume de France. Il ne lui manquait plus que des sujets, tout petits, à la taille de leurs cités et sous le niveau de son mépris, mais il ne put parvenir à faire des hommes.

Il s'ennuya derechef, car si stupide qu'en fût la race, l'homme lui manquait.

Il laissa la chèvre brouter ses Académies ; les moineaux souillèrent ses Agoras et ses Portiques ; les limaces se vautrèrent dans ses temples ; les

fourmis consentirent à démolir ses maisons pièce à pièce pour la routine de leurs travaux, mais ne voulurent point de ces demeures toutes faites qui les auraient obligées à vivre sans travail : quelques jours jouèrent devant Louis-Henri la sinistre comédie des siècles.

Un matin, comme le Roy fouillait de son regard las les profondeurs bleutées du ruisselet au cresson où s'agitaient les têtards, Toutou franchit la haie d'arbres qui gardait sa retraite et vint tomber en abois devant lui. Louis-Henri reconnut bien Toutou, mais Toutou transformé, pétillant de joie, tout en malice, Toutou ayant découvert le mouvement et la gaieté, et quêtant les autres de participer à sa trouvaille.

Mais Louis-Henri n'aimait pas qu'on le troublât quand il s'ennuyait, et un olympique coup de pied apprit à Toutou l'inconvénient de déranger la sérénité des Roys et des dieux.

Toutou resta gisant et gémissant dans l'herbe ; Clothilde accourut à ses cris et sembla se pétrifier à la vue du Roy.

Louis-Henri constata avec étonnement qu'il y avait de la vie répandue sur le visage de cette jeune fille qu'il croyait jusqu'ici morte-née. Ses joues avaient une couleur de rose et il vit dans ses yeux cette douceur de miel qu'il rêvait aux ciels de l'Attique ; ses boucles défaites et emmêlées offraient le charme d'une moisson mûre lorsque le soleil s'y étale.

Il prit le chien dans ses bras et tout doucement l'apporta à Clothilde. L'enfant était dans une perplexité horrible et douce. Elle aurait donné sa vie présente pour que Louis-Henri lui adressât une parole douce et sympathique ; mais elle aurait donné ce qu'elle attendait de salut dans l'avenir pour pouvoir s'évader de là et disparaître aux regards de « l'homme ».

— Vous avez très peur de moi, Mademoiselle, dit le Roy avec une espèce d'humeur bourrue où il y avait un reproche et aussi de la supplication.

Elle ne sut faire aucun geste qui pût signifier une réponse quelconque ; mais elle regarda Louis-Henri avec une terreur et une stupidité si profonde qu'il l'aurait prise en horreur pour jamais, s'il n'eût été occupé en ce moment-là à déposer entre les bras de la jeune fille Toutou, qui cessa alors de pleurer et se mit à lécher les mains pâles et frêles de sa maîtresse.

Louis-Henri vit les pauvres mains si fines de Clothilde que les veines semblaient meurtrir, et en même temps, sa main effleura le sein de Clothilde dont il sentit, sous le gonflement disgracieux de l'étoffe mal ajustée, le battement doux et tiède. Louis-Henri n'éprouva rien de sensuel, mais quelque chose d'inconnu, la sympathie, et il se réjouit d'être enrichi de ce sentiment nouveau, qui était comme une tension de la volonté bienveillante.

Tous deux caressaient le chien, sans se regarder, pour le plaisir que leurs mains fussent l'une près de l'autre, comme deux amies, après une trop longue absence. Lui, ne pensait point à parler, trouvant que c'était inutile et qu'on se comprenait bien mieux sans cela ; mais elle, plus fine, parce que femme, jugeait qu'il fallait dire quelque chose ; mais quelle chose ? Il était si dur de vaincre la timidité qui lui serrait autour de la gorge un collier d'épingles !

Elle avait voulu dire merci ! de sa plus douce voix ; mais elle n'avait pu que proférer une sorte de plainte, semblable au déchirement de toute sa fragile poitrine.

Enfin, comme dans un rêve, sans s'entendre elle-même :

— Pourquoi ne vous voit-on jamais ? dit-elle.

Puis elle éclata en sanglots.

Louis-Henri fut plus ému qu'il ne l'avait jamais été. Il passa son bras autour de la taille frissonnante de Clothilde et appuya contre son épaule la tête de la jeune fille, jusqu'à ce qu'il sentît les tressaillements de ce corps contre son corps et le souffle tiède de cette haleine contre son visage.

— Ne pleurez plus ! petite amie ! ne pleurez plus du tout, du tout !... Allons ! diable ! ne pleurez plus !... Chut ! vous dis-je ! commanda-t-il moitié suppliant, moitié grondeur, et il la berçait doucement. Assez ! assez donc ! chut ! chut !

Elle ne pleurait plus, mais elle avait encore de grands frissons qui la secouaient des talons à la nuque, et elle se laissait traîner plutôt qu'elle ne marchait au long des gazons. Sans s'en apercevoir, elle foulait les cités du Roy que son petit pied suffisait à réduire en poussière, et Louis-Henri s'amusait de la voir piétiner son rêve ; comme cela lui semblait puéril, tout ce qui n'était pas l'auguste enfantillage de porter cette petite fille entre ses bras !

Ils étaient presque arrivés à la maison, en suivant le ruisselet aux cressons sous l'entrelacement des branches chargées de verdure. Lui ne savait que répéter :

— Hé bien, petite amie, c'est fini, fini le gros chagrin. Etes-vous contente, maintenant ?

A entendre une voix si douce, tout son cœur à elle se fondit, et les sanglots la secouèrent comme un pauvre petit oiseau malade.

— Pardon ! pardon ! monsieur ! Je ne peux pas faire autrement. Et cependant, je suis heureuse, bien heureuse.

Un silence.

— Qui êtes-vous ? reprit-elle plus courageuse.

— Le Roy ! le Roy !

— Non ! non !

Louis-Henri, si susceptible, comprit cependant

très bien qu'elle n'élevait aucun doute sur sa Royauté mais que cela lui était indifférent, et qu'elle voulait seulement savoir de lui quelque chose de personnel, de plus familier.

— Louis-Henri ! dit-il. Un ami ! petite Clothilde !

Elle répondit : « Un ami ! » très vite, avec la joie d'un petit animal qui a trouvé et volé une friandise, et, ayant pris les doigts de Louis-Henri, elle osa les presser, timidement.

XXIV

Dès ce soir-là, Louis-Henri commença de manger et de coucher à Saint-Wandrille. Sa chambre, qu'il n'avait jamais occupée jusqu'ici, était au fond d'un couloir que commandait la chambre de Viviane. Lorsqu'il passa devant cette chambre pour aller dormir, il entendit qu'on l'appelait :

— Psst ! psst ! Hé ! pas si vite, mon petit homme !

Il haussa les épaules, fit encore trois pas dans le couloir, puis revint et entra.

Viviane avait déjà retiré son casaquin rouge, et sa jupe noire. Ses seins se haussaient hors du corset noir, d'une beauté puissante et impérieuse ; superbe était la courbe double de ses bras bruns relevés, soutenant les nattes croulantes de sa chevelure. Une formidable odeur de sexe, de parfums vénériens et de fleurs pâmées remplissait la petite chambre et la feutrait tout entière.

Le Roy, mordu de désirs, et outré de toute cette violence sur sa volonté, s'assit néanmoins, un peu pâle. Il regardait Viviane sans mot dire et sous ses lèvres, qu'un tremblement convulsif écartait et refermait tour à tour, ses dents brillaient toutes blanches.

Viviane le regarda aussi un moment silencieuse, en continuant à secouer ses nattes, à pleines mains, et en se balançant sur les hanches, d'un rythme

lent et voluptueux. Le trouble de Louis-Henri l'amusait et la faisait fière.

— Hé ! hé ! mon petit, qu'est-ce que t'as à me dire ! demanda-t-elle enfin, sur un ton vif et provocant, en lâchant d'un coup toute la masse de cheveux, qui lui couvrit les épaules, les bras, et roula en molles cascades jusqu'à la ceinture.

— Rien ! répondit Louis-Henri en croisant ses jambes l'une sur l'autre.

Son regard devenait fixe et mauvais.

— Hé ! voilà du plaisir à volonté. T'es content, dis? Tout ça à toi pour une nuit ; et d'un geste magnifiquement impudique, elle releva son jupon rouge, comme elle aurait relevé une traîne.

Louis-Henri fit jaillir du sang de ses lèvres, mais ne bougea pas.

— Qu'est-ce que tu vois, petit? hé ! conte cela !

— Un c... répondit le Roy en haussant les épaules. Cela n'a rien de si extraordinaire !

Viviane ne put réprimer un violent éclat de rire :

— Ah ! ça, tu te moques de moi, dis, morveux? cria-t-elle, toute rouge, et arrachant son jupon d'un seul coup, tout chaud et encore tout odorant de sa chair, elle le lui jeta sur la tête.

Louis-Henri frémit, comme si du métal en fusion l'eût touché, mais sa volonté se bandait en proportion de son sexe et son orgueil suffisait à rétablir la balance.

— Tu me dégoûtes profondément ! dit-il. Pourquoi n'es-tu pas venue me trouver, lorsque je t'avais priée de le faire? Penses-tu que moi, le Roy, je sois à tes ordres et qu'il soit digne de moi de répondre, quand tu dis : Viens ! comme à un chien? Ai-je la tête d'un suppléant du père Saint-Wandrille, quand tu te sens tellement salie de toute l'ordure de cet homme, qu'il te faut un bain de force, de jeunesse et de caresses propres pour te purifier à tes propres yeux ? Pouah ! je te dis que

tu me dégoûtes ! Penses-tu me contraindre par tout cet étalage de boucherie, tout ce bazar de pommade ? Je t'ai dit que je voulais partout être le premier, le maître. Ce n'est pas une saoulerie de bête qu'il me faut, mais une conquête à force vive, où on se mord, en même temps qu'on se baise ! Une prise d'assaut, voilà ce qui est digne de moi ! Pourquoi n'es-tu pas venue quand je te désirais librement ?

— Parce que ça ne me plaisait pas, mon cochon. A-t-on jamais vu ? Faut-il que je m'agenouille devant monsieur ? Dis-moi donc un peu, espèce de jean-foutre, si tu as vu beaucoup de femmes comme cela ? et jetant pêle-mêle le corset et la chemise, elle le menaça de ses seins, ronds, polis et pointus comme des casques.

— Sans doute tu es bien tournée, gredine ! s'écria le Roy en frappant du pied avec colère, car il sentait que la tête commençait à lui tourner, mais je ne te veux plus librement à cette heure, voilà tout ! L'autre fois, il y avait une excuse ! Maintenant, non ! non ! c'est un péché, un vrai péché !

— Qu'est-ce qu'un péché, monsieur saint Joseph.

— Il a été écrit : Celui qui regarde une femme avec concupiscence est souillé, et c'est lumineusement évident, puisque celui qui cède à la concupiscence ne se possède plus lui-même, et devient l'esclave de la créature qu'il désire. L'asservissement, voilà la souillure !

Le Roy avait repris tout son calme à dialectiquer ainsi. Il se leva et fixa Viviane avec tout l'orgueil de sa suprématie sauvée.

La femme se mit à rire.

— En v'là un calotin ! Va donc demander des leçons au curé, tu feras bien mieux. Il a couché avec moi, le curé, même que quand je lui ai passé mes bras autour du cou, il a tourné de l'œil entre mes tetons. Es-tu convaincu maintenant ?

— Je sùis convaincu que le curé est un lâche et un drôle, indigne d'être prêtre. Ce n'est pas une raison pour que je sois indigne d'être Roy. Comprends-tu, chienne en chaleur ?

— En chaleur ? en chaleur ? et de ta peau peut-être, saint Joseph ! Attends, je vais te dire ce que tu es, sale pédéraste ! C'est ton ordure de prince qui t'a tourné la tête ! Tiens, va donc avec lui et emporte sa lettre surtout. Je n'en voudrais pas pour me torcher le derrière !

Et fouillant dans sa jupe d'une main fébrile, elle lui jeta une lettre froissée, sans enveloppe. Louis-Henri la ramassa et reconnut l'écriture.

— Ah ! gueuse ! hurla Louis-Henri, tu crois que je ne suis pas en état de te bouter, comme une bête que tu es ? Oui, j'ai envie de ta peau ! oui, je te désire avec fureur. Mais je ne te prendrai pas, parce que tu serais trop contente. Seulement je te laisserai un souvenir de moi !

Il se jeta sur elle avec rage, la saisit à bras le corps, et la culbuta sur son lit. Elle riait de la chatouille, à moitié folle, croyant qu'il se décidait, jouissant déjà de son étreinte.

Il s'était penché sur elle. Elle poussa un cri aigu, effrayant : les dents du sanglier avaient saccagé le nid d'amour, comme un hallier.

— Tu es marquée ! marquée ! cria-t-il, je t'ai marquée de mon baiser, comme personne n'avait jamais fait.

Il se releva, chancelant, les yeux troubles, les lèvres rougies, puis s'en alla, la laissant évanouie, presque.

XXV

Lettre du prince d'Armorique à Louis XX interceptée par Viviane.

« Mon cher sire. Je ne comprends rien à vos actes. Pourquoi repoussez-vous mon amitié,

comme vous en useriez avec quelque maladie épouvantable ? Je ne vous parle pas du léger cadeau que j'avais pris la liberté de vous offrir : il me semble tellement évident que les biens d'un ami appartiennent en plénitude à son ami que je trouve inutile d'insister sur cette vérité capitale. J'ai pris en plaisanterie vos menaces de mort, et je pense avoir bien fait. Vous auriez si mauvaise grâce à reconnaître par un procédé aussi inhumain les sentiments que j'éprouve à votre endroit, qu'il est impossible qu'une pareille pensée vous soit venue de sang-froid. Chère âme de ma vie, comprends-moi. Il serait folie de supposer même que tu renonces au bonheur qui s'offre à toi. Oui, je l'atteste ! l'amitié est le plus divin bonheur qui se puisse rencontrer sur la terre. L'amour ne saurait en rien lui être comparé. L'amour supposant deux êtres absolument dissemblables, implique nécessairement un supérieur et un asservi, un conquérant et une proie : en un mot, l'un des sujets de l'acte est en même temps objet par rapport à l'autre et de là sont des désaccords, des dissonances dans l'harmonie du geste, et toujours un sujet de mécontentement de l'un envers l'autre. L'amitié ne comporte ni premier, ni second, ni maître, ni esclave : elle est la plus haute puissance de la sympathie, le moment où les deux volontés, ne sachant plus comment se pénétrer spirituellemenr, confondent leurs manifestations matérielles et s'abandonnent dans l'étreinte l'une de l'autre. O merveilleuse étreinte des amis ! alors que l'amant et l'amante demeurent irréductiblement distincts ou ne peuvent que se mélanger en sorte que la personne de l'un absorbe celle de l'autre, les deux amis se fondent en un être unique et nouvel qui est chacun d'eux élevé à sa plus haute puissance de vie, chacun d'eux, et quelque chose de plus, âme de sympathie qui les cimente l'un et l'autre.

Cher dieu de mon âme et de mon corps, laisse-moi t'initier à ces joies chastes à force d'être vraies, saintes à force d'être pleines, augustes à force d'être infinies ; laisse-moi t'emporter dans l'extase pure où la volupté devient aussi aiguë qu'une souffrance, et force les portes du ciel. Aime-moi ! aime-moi un peu pour tout cet amour que j'ai pour toi ! Mêlons-nous ! confondons-nous, créons un être combien plus désirable que le triste fruit de l'amour : nous-mêmes transfigurés en un ange d'orgueil, de feu et de béatitude. »

XXVI

L'Eglise de Saint-Wandrille était une vieille bâtisse branlante et à demi-ruinée. L'extérieur des murs, qui semblaient rentrer dans l'église comme pour écraser les fidèles, tout barbouillés de la crasse du temps et la de lèpre des mousses sous l'écrasement d'un toit affaissé et bâillant, était un spectacle pitoyable. L'intérieur était si obscur malgré le brisement des vitres, que la vétusté, la poussière et la misère s'y voyaient moins et donnaient moins d'horreur.

Jamais personne n'assistait aux messes de la semaine ; aussi l'abbé Porchet fut-il très surpris de trouver, en arrivant, Louis-Henri qui l'attendait. Le Roy se confessa, communia ; puis, après avoir totalement édifié le petit voyou qui servait d'enfant de chœur, il sortit de l'église avec l'abbé Porchet et prit avec lui le chemin du presbytère. L'abbé Porchet était un grand blond, pâle et maigre, qui avait l'air triste et maladif.

— Il fait un beau temps, monsieur ! dit Louis-Henri.

— Oui, monsieur ! répondit l'abbé avec une froideur qui ne cherchait pas à se dissimuler.

— Il fait vraiment beau, oui monsieur !

Et le Roy, jugeant qu'il avait assez sacrifié à l'art des préparations, continua :

— Sauriez-vous m'expliquer, monsieur, vous qui faites profession d'étudier les hommes, pourquoi la sodomie semble plus impérieusement attrayante que le coït ordinaire ?

L'abbé regarda Louis-Henri avec une véritable stupeur ; mais celui-ci continua sans s'émouvoir :

— Moi qui vous parle, monsieur, je puis servir d'exemple. Je sais que le secret de la confession vous interdit de garder la mémoire des aveux que je vous ai faits tout à l'heure. Mais il me plaît de vous les rappeler. J'ai reconnu éprouver un penchant violent pour la sodomie. Et ne me dites point, monsieur, que ce goût pour un acte contraire aux desseins de la Providence est surexcité par ce piment de perversité qui nous porte vers l'inconnu ou vers l'interdit. Ce me serait une pensée flatteuse et presque consolante d'attribuer mon vice à ce sentiment de fierté qui porte certains à se mettre au-dessus de la règle. Mais dans l'état où je suis avec Dieu, il ne s'agit pas de se mentir à soi-même. Il n'y a ni perversité, ni orgueil dans ce qui me concerne. En effet, l'acte sodomique n'est point pour moi un inconnu par rapport au coït, puisque je suis vierge ; ils sont donc tous deux égaux devant ma curiosité. L'orgueil non plus n'est pas ici de mise, car, si je descends en mon for intérieur, je puis m'assurer aussitôt, que loin de me sembler glorieux et libérateur d'un préjugé, l'acte auquel je pense se présente à moi sous l'aspect d'une bassesse, d'une saleté, d'une abdication de ma fierté et d'un véritable asservissement à une personne que je méprise infiniment.

— Monsieur, répondit l'abbé avec une certaine chaleur, vous avez d'étranges conversations, mais puisqu'il vous plaît de les avoir, c'est votre affaire.

Je vous répondrai donc que vous venez de me donner la réponse même à la question que vous posez. C'est parce que l'acte dont vous parlez vous paraît une saleté et une déchéance que vous le préférez à tous autres.

Le Roy rougit et suspendit sa marche. Il paraissait frappé.

— Monsieur, ce que vous dites là me désole, mais me paraît extrêmement juste.

— La nature, monsieur, continua l'abbé qui s'échauffait de plus en plus, ou plutôt ce qu'on nomme de ce nom, est une conseillère d'abdication. Elle ne nous suggère rien que de bas, parce qu'elle tend à nous absorber en elle et à nous embourber tous également dans la matérialité, tandis que la grâce, au contraire, développe la personnalité de chacun de nous. Je comprends tout ce que la doctrine de Manès avait de séduisant pour l'esprit.

— Manès, je ne connais pas ce nom!

— Tant mieux pour vous, monsieur. Manès avait tort du reste, car la nature n'existe pas. Ce n'est pas une force, mais un manque. Par le fait même de notre imperfection, nous nous éloignons de Dieu, à moins de rester fixés à lui, inébranlablement. Le péché originel a rompu le lien sympathique, et depuis lors, nous tombons naturellement, car la pesanteur vers le néant est la grande loi de l'univers. Monsieur, ce que nous aimons par-dessus toutes choses, c'est le repos, c'est-à-dire l'abdication de notre volonté, la mort de notre personnalité, c'est-à-dire le néant. Et c'est pour cela que faisant Dieu à notre image, nous croyons le rabaisser en le tenant pour actif et mobile. Monsieur, toute la philosophie est à refaire. Nous avons construit celle de la mort; la philosophie de la vie reste à faire, ou plutôt, elle est faite, c'est le christianisme. Mais qui le comprend?

— Et vous appliquez votre système à mon cas

particulier? demanda non sans impatience Louis-Henri qui n'aimait pas qu'on s'écartât de la question une fois posée.

— Monsieur, il s'applique de lui-même! répondit l'abbé avec un peu d'humeur. Nos sophistes croient chercher dans la débauche le développement de leur personnalité : ils se trompent! Ce qu'ils désirent,au contraire, c'est l'étourdissement, le grand lâchage de toute la tenue que la volonté nous impose, l'abêtissement pour tout dire. Et les plus fiers sont les plus forcenés à s'avilir, parce que leur rôle leur pèse davantage. Et vous suivez la loi commune. Vous rêvez de ne plus vouloir, de ne plus vous élever au-dessus des autres. La supériorité de votre chasteté vous donne le vertige et la bassesse commune vous fait envie.

— Voilà qui me paraît puissamment raisonné! fit le Roy. Vous êtes bien intelligent pour un si médiocre milieu.

— Monsieur, vous croyez en vain me flatter en vantant mon intelligence. Je suis encore bien plus intelligent que vous ne supposez. Mon intelligence est immense et universelle. Je sais tout, je comprends tout, je devine tout. Evêque, cardinal, pape même, toutes ces dignités n'auraient rien qui fût au-dessus de mon génie!

Louis-Henri conçut une vive estime pour un homme qui osait dire de pareilles choses.

— Vous êtes certainement quelque chose de grand! déclara-t-il, et je ne peux m'expliquer comment il s'est pu faire que vous ayez violé vos vœux.

On était arrivé devant la clôture du presbytère, au delà de laquelle une friche pleine de mauvaises herbes conduisait à une bicoque basse et sale. L'abbé s'arrêta et se retourna brusquement vers son compagnon.

— De quoi vous mêlez-vous là, monsieur?

— Je vous sais gré déjà de ne pas nier. C'est plus propre! Et maintenant, je me mêle de ce qui me regarde. De quel front osez-vous prêcher le devoir, lorsque votre exemple semble en démontrer l'impossibilité?

— Monsieur, je vous salue.

— Tout doux! je n'ai pas encore fini! Je commence à peine!

Et poussant violemment la clôture. Louis-Henri entra dans ce qui tenait lieu de jardin au presbytère. Moi, monsieur, je ne fais pas d'aussi beaux raisonnements que vous. Je sais seulement qu'il y a des gens pour dire : je ne crois pas à la Religion parce qu'il n'y a pas de raison d'y croire, et je les trouve stupides. La foi est un acte de volonté; par là même, elle est supérieure à la non-foi, absolument. Les prétendus libres-penseurs sont des eunuques de la pensée. L'idéal de l'homme est l'homme qui veut le plus. Hé bien, le christianisme qui est plein de mystères est bien supérieur aux autres religions, parce qu'il exige, pour être cru, le maximum de la volonté humaine. Mais comment vous, philosophe chrétien, avez-vous pu faire cette lâcheté d'abdiquer votre vouloir devant la tentation, voilà ce qui me passe! Oh! quelle lâcheté, monsieur.

— Monsieur, je suis chez moi! Je vous prie de sortir.

— Monsieur, je ne sortirai, je vous en réponds, que lorsque cela me fera plaisir. Vous ne voulez pas débrider votre plaie devant moi, comme j'ai débridé ma plaie devant vous? Je le ferai moi-même pour vous. Ce qui vous manque, monsieur, c'est la volonté, et vous venez de le prouver en n'osant ni avouer ni nier. Vous ne serez jamais pape, cardinal, évêque, pas même peut-être doyen, parce que vous ne voulez pas être vous-même.

L'abbé laissa tomber un bras au long de son

corps, et lâchant brusquement, à la débandade, tout le trop-plein de son cœur, se mit à gémir d'une voix rauque et entrecoupée :

— Hé bien, mon cher ami, vous avez mis le doigt sur le mal. Comment puis-je faire quelque chose, puisque tous les moyens d'action me manquent à la fois : pas d'argent, pas de beauté, pas d'éloquence et pas de volonté! Non! pas seulement de quoi entretenir mon misérable jardin, l'image même de ma misérable âme! Voyez! j'ai planté là un rosier et ici des dahlias! Tout cela a raté faute de soins, de pauvres soins que pourrait donner un enfant de dix ans. Et Dieu sait que ce n'est pas le temps qui me manque! Je m'ennuie à mourir dans ce trou infâme. Pas de volonté! pas de volonté! et pour tout la même chose! Les femmes, je les hais, je les méprise, rien ne me semble plus vil que la concupiscence, et cependant dès la première œillade, je suis transpercé, brûlé, anéanti! une œillade même involontaire, la vue d'une nuque, d'un bras nu, d'un bas de jambe suffit. C'est épouvantable, et surtout épouvantable de penser qu'on ne pourra pas lutter, qu'il n'y aura même pas de résistance... Et après, du dégoût, de l'horreur, du désespoir, à se briser la tête contre le mur... La religion, même supplice. J'ai les meilleurs arguments du monde. Quand je raisonne, le christianisme me semble aussi logique, aussi certain que les vérités mathématiques. Son fondement est cet axiome évident pour toute créature raisonnable : il faut que l'homme soit indépendant des choses inférieures, et tout le monde sait ce qu'il faut entendre par choses inférieures. Quand je raisonne, monsieur, j'en viens à m'étonner qu'on ose dire : quelle religion choisir? comme si le christianisme catholique par l'esprit libérateur de son dogme n'était pas infiniment supérieur, je ne dis pas à

toutes les religions présentes, mais à tout ce qu'on peut concevoir d'inventable. Et je ne parle pas des arguments historiques... Avec tout cela, mon pauvre monsieur, je n'ai pas la foi !

— Parce que vous n'avez pas de volonté !

— Nom de D... oui ! Je n'ai pas de volonté, je le sens bien. Mais qui est-ce qui en a ? On n'a plus la volonté de croire, pas plus que celle d'achever une révolution, d'exorciser la folie, de donner de son bien aux pauvres, ou d'être heureux simplement, heureux. Pas même cette volonté-là ! Nous sommes mûrs pour le bouddhisme qui est l'abomination de la désolation, la plus infâme de toutes les doctrines, la religion de la mort, enfin !... Monsieur, un de ces jours, je vous en préviens, on me trouvera mort, ou fou ! Vous vous rappellerez, alors, que j'étais né pour être pape. Il ne m'a manqué qu'un petit rien, mais c'est ce petit rien qui fait vivre !

XXVII

Par Wagner, Louis-Henri et Clothilde apprirent à passer de la sympathie à l'amour. Clothilde jouait au piano la marche du *Lohengrin*, comme celle du *Songe* ou du *Prophète*, pour les mariages. Le Roy l'avait priée de jouer tout son répertoire et elle y avait bien consenti, car d'ailleurs, comment lui refuser quelque chose ?

Elle tremblait d'abord de tout son corps en commençant, une pâleur d'agonie sur le visage, des larmes plein les yeux, et des soupirs, des sanglots étouffés, tandis que sous ses doigts frissonnants se brouillaient les accords.

Puis, elle reprenait vie, et Louis-Henri comprenait toute la simplicité vraie de cette étonnante harmonie qui n'est, à proprement parler, que le cri de douleur, d'amour, ou d'espoir de l'âme hu-

maine ; alors la conscience intime de sa personnalité s'exultait jusqu'à une extase silencieuse où, solitaire, hors des images extérieures, il se sentait absorbant en soi l'univers. Toute autre musique au contraire l'étourdissait, le dispersait, le jetait dans une espèce d'énervement qui touchait à la fureur, et sa nature primitive, tout au rebours des nôtres, entrait du premier coup dans l'unité et la simplicité de la musique de l'âme, tandis qu'il se rebutait de celle des sens, la trouvait diverse et compliquée.

Le répertoire de Clothilde était bien court, mais elle reprenait toujours les mêmes morceaux ; elle les jouait même plusieurs fois de suite, et indéfiniment. Au début, quand elle avait plaqué le dernier accord, elle s'arrêtait, les mains encore étendues sur les touches, la tête penchée, attendant que Louis-Henri dît quelque mot d'encouragement ou de blâme, lui demandât une répétition ou un changement ; mais le Roy restait le plus souvent silencieux, oppressé par son émotion toujours renaissante, et ce n'était que lorsque les battements des veines autour de son front s'apaisaient comme les bouillonnements d'une inondation qui rentre lentement dans son lit, qu'il retrouvait la force de crier :

— Hé bien ! c'est donc déjà fini ?

Et Clothilde répondait doucement :

— Oui ! mais je peux recommencer, si cela vous fait plaisir !

— Faites donc ! mais faites donc ! balbutiait Louis-Henri avec une impatience irritée, un son de sa voix rauque et étouffée qui terrorisait Clothilde.

Alors, elle recommençait bien vite, elle poussait les notes de ses doigts éperdus, à la façon d'un troupeau affolé et beuglant, et elle n'entendait plus, elle ne pouvait plus, il fallait qu'elle s'abandonnât aux sanglots.

Louis-Henri était très surpris toujours, car il ne se mettait jamais, par la pensée, en situation de comprendre les sentiments d'autrui, et il ne pouvait s'expliquer qu'on prît occasion de se désoler pour des paroles qu'il avait dites sans aucune intention hostile; mais comme, somme toute, il avait beaucoup de sympathie pour Clothilde, et que de la voir en larmes lui était non seulement désagréable, mais pénible, il se levait, s'approchait d'elle, lui prenait les mains et la regardait. Il ne trouvait rien à lui dire, car sa langue était plus rude que son cœur, et lorsqu'il voulait la consoler de paroles, la stupidité béate avec laquelle elle écoutait le son de sa voix l'irritait jusqu'à des mots dont elle manquait s'évanouir.

Ainsi c'était là tout leur tête-à-tête, ces pressions de mains cordiales, nettes, sans fièvre, dont la chaleur ranimait Clothilde, dont la fermeté lui donnait l'impression d'un appui solide, d'une force amie sur quoi s'appuyer pour la fatigue de vouloir vivre ; il y avait aussi les regards qu'ils se donnaient mutuellement : ceux de lui, troubles et anxieux, voulaient dire : Pourquoi êtes-vous ainsi ? se peut-il qu'il existe de pauvres petits êtres, fragiles et pitoyables comme cela ?

Et ceux d'elle s'élargissaient, se creusaient d'un étonnement immense, énigmatique, incompréhensible ; en fait, elle ne pensait à rien, et elle s'abandonnait haletante à une sensation de larmes chaudes qui lui auraient coulé par tout le corps.

Mais pour Clothilde, ces sensations étaient trop fortes, beaucoup trop troublantes : un moment, elle se croyait plus légère, presque aérienne et qu'elle allait s'envoler dans une assomption, et aussitôt après ses yeux s'obscurcissaient de brouillards et d'étranges cloches lui bourdonnaient à l'entour des oreilles, heurtant son front parfois du choc lourd de leurs battants; toujours, elle se

retrouvait plus faible, comme brisée, comme si quelques gouttes de sa vie s'étaient écoulées dans cette joie et dans cette souffrance.

Alors, elle en vint à redouter, à l'égal d'une torture, ces moments où il lui prenait les mains et la regardait; tout en jouant ce qu'il aimait le mieux, elle s'efforçait de l'oublier, de se persuader qu'il n'était pas là, qu'il était sorti, ou que sa sotte musique l'avait endormi, ou même que tout cela n'était qu'un rêve et que Louis-Henri n'avait jamais existé!

Elle continuait cependant à jouer, de tout son cœur, de toute son âme, avec une rapidité croissante, recommençant immédiatement les morceaux à mesure qu'ils étaient finis, ne s'entendant même pas, mais toute grisée de cette pensée que « c'était vrai ! c'était vrai pourtant! » et aussi qu'il allait advenir tout à coup qu'elle ne pourrait plus résister au vertige et qu'elle sangloterait, sangloterait éperdue, presque évanouie, l'âme suspendue aux lèvres, et la tête sur l'épaule du Roy qui serait accouru pour la secourir. Etrange et puérile comédie qui se renouvelait tous les jours, et que tous deux attendaient sans la comprendre, avec un éternel étonnement qu'elle eût été telle qu'ils savaient bien pourtant qu'elle serait.

Un jour, Louis-Henri, qui cependant parlait peu à Clothilde, lui dit :

— Comme vous jouez bien !

Il paraissait si profondément pénétré, qu'elle le contempla avec attention. Lui, la regardait avec une expression de fixité étrange, presque douloureuse.

— Comme vous jouez bien ! répéta-t-il ; mais on sentait à son agitation, qu'il pensait encore à autre chose. Comme vous jouez bien !... Il faut que je vous dise !... Venez au jardin ! Il faut que je vous dise !

Il l'emmena, en lui tenant la main par le bout des doigts seulement qu'il pressait. La matinée était chaude. La lumière s'avançait sous les arbres, au travers du bocage, comme d'une marche lente et triomphale, caressant les douces herbes qui luisaient sur son passage, avec son cortège d'insectes joyeux.

Et, une fois la maison disparue, au long du ruisselet aux cressons jusqu'à la grotte chevelue de mousses, toute l'échappée de verdure si doucement nuancée par l'ombre frissonnante des grands arbres semblait un décor d'Arcadie.

— Clothilde dit gravement Louis-Henri, vous êtes laide !

Elle restait là, assommée, aussi sûrement que par un coup de poing sur la nuque, n'ayant plus la force de pleurer.

Louis-Henri reprit :

— Entendons-nous ! Vous êtes laide, Clothilde, parce qu'on a voulu vous enlaidir et que vous ne savez pas résister. Mais moi, je veux que vous soyez belle, comprenez-vous ; je le veux, asseyez-vous !

Il l'obligea à s'asseoir brutalement sur une pierre.

Elle se prit à trembler, à grelotter de tous ses membres sans savoir pourquoi. Tout était fini ! N'était-elle pas perdue ? n'allait-elle pas mourir ? Elle ne voyait déjà plus ! Le cauchemar la paralysait.

— Je veux que tu sois belle ! je le veux !

Il grinçait des dents ! elle poussa un faible soupir ; ses yeux se fermèrent.

Le Roy arracha le nœud qui attachait les cheveux de Clothilde et les fit tomber sur ses épaules. Elle gémissait maintenant, presque indistinctement, comme un enfant malade.

— Je veux qu'elle soit belle ! suis-je le maître, oui ou non ? Quelle honte de l'habiller ainsi ! Je

veux ! je veux ! Il fit jaillir les agrafes des portes. Le buste de Clothilde apparut, maigre, frêle, pitoyable, comme une ébauche, mais d'un dessin si pur, si adorablement délicat. La peau était blanche, très douce ; le froid la déshonora aussitôt de marbrures violettes. Mais cela même ne fit qu'exalter la compassion de Louis-Henri.

— Je savais bien que ta laideur n'était pas réelle. Sois belle, Clothilde ! Je t'aime !

Et, doucement, légèrement, comme une amitié bien naturelle, il la réchauffait toute de ses lèvres.

Elle était maintenant étendue dans l'herbe, très pâle, les bras ouverts, évanouie ; et il ne se pressait point de la ranimer, occupé très gravement à fleurir de guirlandes sa chair et sa chevelure.

Enfin, lorsqu'elle fut bien parée, semblable à une naïade morte il lui jeta un peu d'eau au visage :

— Clothilde ! Clothilde ! regarde-toi dans le ruisseau aux cressons, et vois comme tu es belle !

Il parlait d'une voix caressante, doucement rieuse.

— Pourquoi m'avoir réveillée ? balbutia-t-elle sans relever encore les paupières. Je rêvais qu'on m'avait embrassée et que j'étais morte !

Et un grand frisson la secoua tout entière, puis un autre, et un autre.

XXVIII

C'était période d'élections à Ecul... On devait faire un conseiller municipal en remplacement d'un élu socialiste qui avait dit au maire : « Merde ! vous êtes un c... » et donné ensuite sa démission, jugeant qu'on ne respectait pas la liberté de discussion à Ecul...

Louis-Henri se rendit à cette petite métropole et se mit à vaguer de ci, de là. Des affiches sur les murs attirèrent ses regards et les fixèrent :

« Citoyens ! disait l'une d'elles, il y a trop longtemps que nous gémissons sous la tyrannie d'une faction qui nous dévore et nous déshonore.

» Suivez-moi à l'assaut de cette Bastille nouvelle, de cette citadelle du privilège et du népotisme, de cette mairie, pour la désigner par son nom, dont monsieur X... a fait sa propriété, son fief, comme au temps les plus sombres et les plus reculés du moyen âge.

» Vous me connaissez tous ; depuis dix-huit mois que je suis parmi vous, vous m'avez vu à l'œuvre. Vous savez combien Ecul... m'est cher, et que si vous m'accordez le très grand honneur de vous représenter dans nos assemblées municipales, je n'aurai d'autre rêve, d'autre pensée que l'embellissement, la prospérité de notre magnifique Ecul...

» Vous savez mon programme :

» Suppression du Sénat et des Abattoirs (1).

» Suppression des Armées permanentes et du second garde champêtre qui grève le budget communal et ne sert qu'à rendre au chef de la faction (vous me comprenez) des services dont aurait rougi un vil agent de l'Inquisition cléricale.

» Suppression de l'indemnité de logement au curé.

» Séparation des Eglises et de l'Etat.

» Arbitrage international pour supprimer les guerres, et les curés sac au dos au lieu d'aller rigoler dans les hôpitaux.

» Suppression de la propriété individuelle et la petite propriété affranchie de la grande.

» Voilà ce que je tiendrai à faire triompher, citoyens.

» Citoyens, vous saurez faire la différence entre les vrais amis du peuple comme moi et les faux socialistes comme M... qui avait écrit : Vive la Liberté ! au-dessous de ses affiches, et qui a fait,

(1) *Sic*.

c'est notoire, asperger d'eau bénite son dernier gosse par les curés.

» Plus de compromission ! plus d'abstentions !

» Debout, citoyens, en avant, et criez tous avec moi :

» Vive le Progrès ! Vive la Paix ! Vive le Travail !

» Guerre aux ouvriers étrangers et aux machines qui font baisser le prix de la main d'œuvre.

» N'oublions jamais l'Alsace-Lorraine et vive la République internationale ! »

Une autre affiche plus petite annonçait que l'indomptable candidat de la Protestation nationale conviait tous les vrais amis du peuple à une réunion publique chez le marchand de vin de la place en face de l'église.

— Il faut que je voie cela ! se dit le Roy, moi aussi je suis un vrai ami du peuple, puisque c'est mon peuple, comme je suis l'ami de la chemise que j'ai sur le dos, parce qu'elle est ma chemise et qu'on ne peut même pas concevoir que je ne sois pas l'ami de ce qui est à moi, une dépendance de moi-même. Ou je me trompe fort, ou ce candidat de la protestation nationale est un terrible révolté qui a dû cruellement souffrir de la tyrannie. Quelle audace, et comme il appelle, sans crainte des conséquences, le peuple aux résolutions les plus extrêmes. Voyons quel paraîtra le plus grand, à mon propre jugement, de lui ou de moi-même ? C'est là une expérience à tenter !

De son pas lent et ferme le Roy, à l'heure indiquée par les affiches, gagne le petit marchand de vin de la place, en face de l'église.

Il fait une soirée de douceurs et de parfums. Les derniers rayons du soleil d'or très pâle descendent de l'horizon sur la terre avec un glissement de caresses ; et les petits papillons blancs, les rondes d'insectes dont le bourdonnement dit une joie bruyante et monotone suivent ces rayons, font la

fête et s'ébattent dans leur splendeur mourante, s'y roulent et s'y heurtent plus violemment, jusqu'à ras de terre, avec une sorte de rage de plaisir. Au loin, des vapeurs bleuâtres montent, lentement, dans le ciel, dont elles semblent draper les indéfinis contours et faire éclater, au-dessus d'elles, l'immensité éperdue. Sur ce fond de rêve, les formes semblent s'agiter lentement comme les images dans l'eau : il n'y a plus d'objets immobiles, et les bouquets d'arbres, figés cependant sous le calme du crépuscule, reculent vers la fraîcheur des brumes vespérales avec un frémissement d'aise. La cloche de l'église tinte et Louis-Henri regarde de ce côté : la misérable église aussi est paré de lumière; des oiseaux chantent à petits cris, dans ses vitraux, et la grandeur du clocher se découpe nettement très haut, très haut dans de l'ombre éclairée, où il semble battre des ailes et, le bec grand ouvert, répondre au cri d'émoi de toute la nature. Un coq chante là-bas, de toute sa force, pour accompagner le roulement clair du marteau que le forgeron laisse retomber mollement sur l'enclume. Il y a du rire dans l'air.

Cependant la foule se presse à la porte étroite du caboulot : on se fait petit, on s'aplatit contre les montants de bois barbouillés de rouge pour franchir le seuil qu'obstrue le cabaretier, commissaire de la réunion, en bras de chemise, une face tourmentée de petit conspirateur de bas étage qui craint l'apoplexie des salles surchauffées, et les tyrannies avilissantes du garde champêtre, des épaules courbées de manœuvre de la politique accoutumé de tendre l'oreille aux mots d'ordre chuchotés, la main aux distributions clandestines et aux poignées de mains suantes, bourreau et martyr, tyran et esclave.

— Est-ce que vous avez votre carte d'électeur?

C'est le cabaretier qui interroge Louis-Henri, la

main toujours tendue, menaçante à la fois et suppliante par tradition, par habitude.

— Ma carte d'électeur! Pour quoi faire?

— Ne venez-vous pas pour assister à la réunion électorale?

— Oh! là! là! je me fous pas mal des élections! Je viens faire du chambardement.

— Du chambardement. Comment du chambardement... Voilà un électeur qui vient faire du chambardement!

Un autre homme, maigre, nerveux, avec cette même apparence insolente et humiliée à la fois, ces mêmes oreilles toujours tournées vers une confidence, cette bouche mince et allongée pour des mots glissés entre haut et bas, toute cette crapuleuse dégaine particulière aux agents politiques et aux marchands de cartes transparentes, s'avance, sautillant et empressé.

— Hein?... quoi?... hein?... que se passe-t-il?

Et ses yeux, toujours mobiles, ne peuvent jamais se fixer, et sa voix s'assourdit, toujours davantage, comme pour des choses malpropres à dire.

— Moi, un électeur, crie Louis-Henri qui s'impatiente, qu'est-ce que c'est que ça, un électeur? qui est-ce qui vous a dit que j'étais un électeur? Est-ce que vous allez m'embêter longtemps comme ça? Allons, je veux entrer. Otes-vous de là!

— Voyons, mon garçon... mon ami, insinue le personnage sautillant, que cette altercation embarrassée énerve et effraie presque, car il n'a pas l'usage des besognes actives.

— Je ne suis pas votre garçon et encore moins votre ami. Je suis...

Louis-Henri s'arrête devant le mot, le mot magique et ridicule, hausse les épaules et tempête plus fort.

— Je veux entrer, enfin, c'est clair! Le peuple, c'est tout le monde, je suppose. Vous avez besoin de

tout le monde pour renverser la tyrannie, fainéants que vous êtes, propres à rien... Vous ne comprenez seulement pas celui que vous représentez ici... Dieu, que vous êtes laids!

Ce cri a échappé à Louis-Henri, d'instinct, presque à son insu, et le marchand de votes, en pleine déroute de ses idées, abasourdi par l'absurdité du dernier argument, marmotte :

— C'est bon! c'est bon!... Laissez-le passer! Qu'est-ce que vous voulez?... C'est peut-être un bon républicain!

Louis-Henri est étreint par l'horreur de la petite salle, après les splendeurs du dehors! Oh! cette foule qui se piétine, se tasse sur des bancs rembourrés d'une sale étoffe crevassée, brillante, confite de poussière et de crasse, ou sur des chaises difformes, cette atmosphère de tabac, de sueur, de relents de crachats, ce verre déjà gris de buée et de bavures qu'un meneur aux gestes d'agité, aux yeux trop grands dans sa face trop maigre fait passer de main en main, à la ronde, plein de vin blanc; ces visages aplatis de petits bourgeois qui attendent, sans pensées, devant cette estrade, comme ils attendraient devant leur absinthe, et à côté d'autres têtes véritablement souffrantes sur des corps déformés par le travail, oui! des têtes de misérables, de maudits de la vie et de la beauté qui se tournent, en une angoisse extatique, vers cette même estrade où se débite l'idéal, tandis que de plus jeunes, insouciants encore du malheur, sinon du mal, rient, marmottent des obscénités et se poussent du coude.

Louis-Henri, cependant, veut tenir ses yeux aveuglés sur toute cette laideur : il attend le protestataire, le révolté, l'homme fort et beau, naïvement...

Maintenant, il y a, sur un coin de l'estrade, des individus qui causent entre eux et se congratulent,

des physionomies quelconques, impossibles à décrire sinon avec ces seules expressions : plat! plat! laid! laid!

Deux seulement retiennent l'attention du Roy, un homme pesant, tout en ventre et en lèvres, une sorte de gros curé barbu qui agite solennellement un immense chapeau au bout de son bras, à la façon d'un ostensoir, et un petit maigre, voûté, les cheveux blancs hérissés, la figure ratatinée et comme meurtrie de rides rougeâtres et d'un nez crochu. Comment, c'est cela, le protestataire, ce petit vieux à l'expression des traits basse et rageuse ? Louis-Henri espère follement qu'il s'est trompé, mais il n'y a pas moyen de douter. Le petit être racorni a déjà dit :

— Citoyens, vous savez tous pourquoi je vous ai réunis ici!

Louis-Henri n'écoute pas. Il crie désespérément :

— Holà! l'orateur! Racontez donc ce que vous avez souffert!

L'autre s'arrête d'abord, un peu interloqué de l'interruption, puis il bondit sur l'occasion qui s'offre de satisfaire sa manie bilieuse.

— Ce que j'ai souffert! oh! vous le savez bien tous, citoyens!... Ce que nous avons souffert, veux-je dire, nous autres, les amis du peuple!... Tenez! pas plus tard qu'hier encore... Ah! vous demandez ce que nous avons souffert ? Un abus de pouvoir, une tyrannie intolérable...

Il s'arrête un moment, non seulement parce qu'il étouffe de colère, mais parce qu'il fouille au fond de son esprit pour trouver quelques traits d'imagination bien atroces dont il parera le petit fait tout cru qu'il va servir à ses auditeurs.

— Hé bien, hier, oui, hier encore, le garde champêtre a dressé procès-verbal à notre excellent ami Laragne, dont nous occupons la salle en ce mo-

ment, sous prétexte qu'il avait sa porte ouverte après l'heure. Vous me comprenez ! sa porte ouverte après l'heure ! Et pourquoi, sinon pour permettre aux amis du peuple de se réunir à l'abri de la tyrannie ? Est-ce que tout le monde ne sait pas que môssieu le maire passe toutes ses nuits dans une maison !... oui ! dans une maison, vous me comprenez !... une maison ouverte après l'heure !

L'orateur, éperdu, ricane pour se donner une contenance, car il songe que peut-être en voulant insinuer à son sens quelque chose d'atroce, il va tomber sous le coup de la loi touchant la diffamation publique.

Une interruption le tire d'affaire à temps ; c'est l'éclat de rire gras et sonore d'un grand homme chauve qui s'est poussé jusqu'au pied de l'estrade, le maire.

Louis-Henri constate que le nouveau venu n'a point l'apparence d'un homme, mais d'un énorme bloc de graisse où un doigt léger et indifférent a indiqué la place des yeux, du nez, de la bouche et du menton ; au moindre sourire du personnage, ses lèvres minces semblent s'absorber dans le capitonnage blanchâtre qui recouvre l'ossature de sa tête, le gouffre où sa bouche s'entr'ouvre d'une touffe à l'autre des poils blancs bordant les contreforts de ses oreilles, et entre les deux rangées plutôt minces de ses dents jaunes, la langue roule et s'étale presque hors de la cavité, énorme, épaisse et immobile, semblable à l'épave d'un chargement de saindoux. Il rit en ce moment, franchement, monsieur le maire, l'homme-principe, solidement planté sur ses pieds formidables, ses deux mains croisées sur le ventre, deux mains blanches où l'on ne distingue pas d'os et dont la peau, bourrelée autour des cercles brillants des bagues, s'amasse pour déborder et se rejoindre par-dessus,

presque deux quartiers de graisse, ballants, attachés aux manches du veston d'alpaga.

L'homme rit, d'un rire qui ressemble au pétillement grave de la friture dans une poêle, et il est si content, si pleinement content, de lui d'abord, et aussi de la fureur hideuse du petit orateur maigre qui convulse tout son visage, et semble vouloir faire jaillir ses ongles hors de ses doigts tordus pour les lancer aux yeux de son adversaire. A eux deux, quelle laideur !

— Hein donc ! où est-ce que vous m'avez vu passer les nuits ?

— Sans doute, que vous les y passez, les nuits ! Et les journées dans les sacristies ! Répondez un peu à cela ! dans les sacristies, avec les calotins... les ca... lo... tins... Allez donc chanter la messe !

— C'est vous qui l'avez chantée, la messe !

— Moi, j'ai chanté la messe ?

— Oui, vous avez chanté la messe, du temps de l'ancien curé.

L'autre est atterré.

— La belle affaire ! C'était... bah !... c'était à la Sainte Cécile.

— A la Sainte Cécile, et encore à la fête patronale... Enfin, vous avez toujours avoué la Sainte Cécile !

L'autre écume.

— Et après ? après ? Ce n'est pas un crime d'avoir chanté à la Sainte Cécile... Vous !... vous !...

— Oui ! c'est cela ! Dites après cela que vous êtes un partisan de la liberté ! Clérical !

— Jésuite !

— Calotin !

— Cafard !

— Et le gros président, là, qui a été serpent, car il a été serpent.

— Moi, j'ai été serpent !

Mais la protestation du président s'étouffe au

fond de son cou d'apoplectique.

C'est l'orateur qui reprend :

— Et après ? Vous, vous avez été élevé au séminaire, dans une boîte à curés... Une sale boîte à curés, parfaitement.

— Oui, mais j'en suis sorti ! Tandis que toi, il n'y a pas si longtemps que tu léchais le derrière du curé.

— Moi, je le... Enfin, c'est trop fort ! C'est chez les ratichons qu'on apprend à inventer des histoires pareilles.

— Ratichon toi-même !

— Frocard, enjuponné !

— Mangeur de bon Dieu !

— Avaleur de pains à cacheter !

— Celle-là, tu ne la feras croire à personne, mon petit. Tout le monde sait bien que je mange du saucisson le Vendredi-Saint.

— Et moi, ce jour-là, je mange... je mange...

— Oui ! c'est-à-dire que tu jeûnes avec un cilice sur la peau.

— Cilice ! vous entendez tous ces mots de curé qu'il a là ! Je vous dis qu'il a été ordonné prêtre. Il dit la messe en cachette ! C'est un curé, un jésuite, un mouchard du pape.

— Va donc lui baiser la mule, espèce de mulet !

Louis-Henri bondit sur l'estrade :

— Je demande la parole, crie-t-il, je demande la parole pour vous dire que vous êtes tous laids, laids à faire peur, laids à faire hurler, et que je vous emm...

Et le Roy sort en courant de la salle, au milieu des huées.

XXIX

Le curé se pendit quelques jours après. Une fille qui lui avait tourné la tête émettait la préten-

tion qu'il la suivît et l'épousât. Etait-elle de bonne foi ou seulement perverse ? elle vint dans l'église, cria, fit rire les enfants de chœur qui laissèrent tomber les burettes. Alors le malheureux se pendit ainsi qu'il l'avait prévu.

Tout le monde alla le voir mort : les femmes se signaient de peur, et en même temps se pincaient les hanches en marmottant des ordures. Viviane y fut la première, Louis-Henri le dernier.

Le Roy se tenait un peu à l'écart, contemplant ce cadavre, tout ce qui restait d'une des plus belles intelligences qu'il eût connues. Il cherchait vaguement d'instinct, sans calcul philosophique, à démêler, sur cette face violette et boursouflée, l'énigme même de la vie.

Il n'y avait rien d'effrayant sur ce visage depuis que les chairs gonflées étaient retombées, avaient repris dans l'ensemble leur place normale et coutumière ; les yeux, dont on n'avait point rabattu les paupières, étaient demeurés grands ouverts, fixes et vitreux, mais calmes : ils semblaient regarder en dedans, non dehors. La bouche s'était révulsée, découvrant les dents qui faisaient une tache très blanche sur le fond sombre de la face, mais, à bien prendre les choses, on pouvait voir là presque un sourire.

C'était une image de paix et de calme ; et précisément contre cette paix et ce calme, contre cette immobilité et cet inviolable silence s'exaspérait Louis-Henri ! Oh ! en venir à ce repos, à cet état de déchéance, d'abandonnement, sourire de ce toujours même sourire, regarder toujours cette chose, la même, en dedans, le doute de soi-même, de la vie, le « nihil » qui nous emplit tout entier lorsque les muscles ont replié une dernière fois la peau froide et lourde sur notre vouloir suprême de respirer, de souffrir, d'être encore, jusqu'à ce que...

Une grosse mouche bourdonnante, au corselet

bleuâtre, traçait des cercles obstinés et de plus en plus étroits autour de la tête ; elle s'abaissait parfois jusqu'à la bouche, et demeurait là, immobile et bruyante, à caresser les lèvres du vent léger de ses petites ailes, sans que ces lèvres tendres, autrefois si sensibles, fissent un mouvement pour s'écarter d'elle.

Louis-Henri, de dégoût et d'impatience, frappa du pied. Pour chasser la mouche, il voulut s'approcher, et agiter son mouchoir ; mais il comprit aussitôt que c'était inutile, complètement inutile, et que l'autre ne s'en relèverait pas davantage, dût la grosse mouche bourdonnante à la livrée de mort se poser sur ses lèvres, s'insinuer dans sa bouche et y fouiller les chairs de son aiguillon venimeux. Un étourdissement le prit.

A lui aussi, un jour, les mouches baiseraient les lèvres, en attendant pire.

Non ! non ! cela n'était pas ! il eut un sursaut de tout l'être. Comme en une formidable vision, il les voyait, tous ces systèmes d'anéantissement et de transmutations dont il avait entendu parler, toutes ces conciliations avec la lâcheté humaine qui ne sait pas vouloir être, toujours elle-même, et éternellement ; et il sentait si bien que lui, du moins, lorsqu'il en serait réduit à cela de ne pouvoir empêcher les mouches de lui boire le sang des lèvres, sa volonté se prolongerait toujours, d'être le Roy, le premier, l'homme libre, soi enfin.

Il avait poussé inconsciemment un cri qui le secoua de sa rêverie. La mouche était entrée et, par la brèche d'une dent tombée, avait franchi la barrière des mâchoires. Le Roy passa la main sur son front et regagna le chemin de Saint-Wandrille.

— Monseigneur, monseigneur, m'accorderez-vous l'honneur de vous saluer ?

Le Roy qui s'en retournait lentement, la tête basse et réfléchissant malgré lui, fut obligé de re-

garder celui qui l'appelait ainsi. C'était un cavalier, monté sur un cheval blanc, de la couleur des lys. Sous son costume élégant et pincé, qui prêtait un peu de tenue et de raideur à ses formes trop fines et trop voluptueuses, il mit un instant à reconnaître Armorique.

Le prince se penchait sur le cou de son cheval blanc. L'une de ses mains, gantée, tenant la cravache et le bridon paraissait petite, si menue que c'était miracle, si délicate qu'on avait honte du poids grossier qui la faisait se pencher et plier. L'autre main, nue, flattait le cheval d'une caresse tant merveilleusement douce que le cheval s'en énervait de plaisir et que, sur sa peau épaisse, en frissonnaient les touffes soyeuses de sa crinière.

— Monseigneur, vous êtes plus beau que jamais! dit le prince.

Il souriait. Il ne souriait pas du masque de stupeur dont s'immobilisait le visage du Roy.

Louis-Henri ne répondait pas. Il regardait la main nue, blanche, et, c'était fou, cette obsession d'un minuscule arc-en-ciel qu'il voyait entre les doigts, comme le soleil en suspend aux filaments visqueux des bavures.

Le prince cependant poussait lentement son cheval vers Louis-Henri immobile.

— Vous ne bougiez pas, monseigneur. Alors, c'est moi qui suis venu. Au château d'Asculias vous demanderez le prince d'Armorique. Tout le monde vous renseignera... Ainsi, vous êtes toujours chez ce vieux gâteux de Saint-Wandrille? Je vous plains. Comment cela peut-il se faire?

Il le distrayait ainsi par des phrases banales. Et soudain, comme le Roy se saoulait d'horreur à regarder cette main blanche nue, si propre, il sentit un souffle sur ses yeux, puis ses lèvres battirent, prisonnières, comme une nuit qui serait tombée sur lui, froide et chaude, en même temps!

C'etait doux et délicieux comme la lâcheté, comme la mort.

— Nom de D...!

Le hurlement du Roy fut si terrible que le cheval fit un écart et s'emballa.

— Au château d'Asculias ! cria le cavalier triomphant, les yeux en fièvre.

L'écume coulait de la bouche du Roy, de ses lèvres humiliées, tombantes. Il aurait voulu vomir tout cela. Ses doigts avaient ramassé de la terre qu'ils pétrissaient sans savoir.

Et Louis-Henri considérait le prince d'Armorique qui s'éloignait, pensait qu'il avait, comme une putain, les lèvres peintes.

XXX

Le Roy avait pris sa course maintenant pour rentrer à Saint-Wandrille. Il poussa la porte d'un coup de poing, traversa toute une allée du parc, sans regarder ni à droite ni à gauche, et se précipita dans la maison, vers le fumoir de monsieur de Saint-Wandrille.

Un cri salua son entrée, et il vit alors une chose étrange. Monsieur de Saint-Wandrille était à genoux au milieu de ce fumoir, accoté à un vieux divan. Et sur son dos il y avait un cavalier étrange : Viviane, croisant ses deux jambes sur la poitrine de l'homme. Et tandis qu'elle lui tambourinait les joues de ses deux paumes, lui, enivré de sentir les deux mains de Viviane sur son visage et ses jambes lui meurtrissant le cou et les épaules, les yeux en exase, baisait éperdument les fortes cuisses...

Louis-Henri ne dit pas une parole. Il laissa Viviane descendre de sa monture, rabaisser ses jupes et sortir ricanante.

Monsieur de Saint-Wandrille restait à genoux,

le front terrassé sur le divan, les yeux pétris par la souffrance. Tous deux, assez longtemps, se regardèrent.

— Vous êtes encore plus bas que moi !... Peut-être... Qui sait ?

— Que me voulez-vous enfin ? demanda monsieur de Saint-Wandrille avec une sorte de révolte.

— Je veux que vous repreniez goût à la vie... Une occasion unique... Vous allez devenir quelque chose de grand. Levez-vous d'abord.

— Pour quoi faire ? Je suis bien ici !

Louis-Henri s'étonna de l'éclair méchant qui luisait aux yeux du vieillard. Il y avait une incommensurable haine, dans ce regard, et toute la folie d'un singe lubrique.

— J'ai à vous parler !

— Sera-ce bien long ?

Monsieur de Saint-Wandrille ricanait maintenant, caricature de Viviane. Jamais Louis-Henri ne l'avait vu ainsi.

— Ecoutez-moi ! continua-t-il. Ce que je veux vous dire est considérable. Il faut sortir de l'état où nous sommes, tous deux. Je suis le Roy et vous êtes ma noblesse, mon expérience, mon tuteur et mon conseiller naturel... Ecoutez-moi bien ! reprit-il plus haut avec impatience il est impossible que : je ne triomphe pas de toute cette tourbe, de cette canaille vile qui tourbillonne confusément comme une poussière. Je suis le Droit, je suis le Nom, je suis la Jeunesse, je suis la Volonté, oh oui, la Volonté ; eux sont le Rien, Rien, Rien !!... Si j'avais vécu au temps de Louis XVI... Mais je me sens de taille à tout recommencer... Il suffira que je me montre et tous les fantômes se fondront comme les brumes au soleil ; car je suis encore cela, la Vie qui s'aime elle-même et qui veut être.

La voix de monsieur de Saint-Wandrille, toujours agenouillé, répondit avec une netteté dure et indifférente :

— Vous avez parfaitement raison !

— J'ai évidemment raison ! reprit Louis XX. Vous devez connaître des noms de gentilhommes semblables à vous, qui s'ennuient et qui meurent de cet ennui. Il faut les voir, les rassembler, leur faire comprendre. Je recommencerai le retour de l'île d'Elbe ; si nous échappons au premier garde champêtre, j'aurai tout de suite des partisans. Les germes de volonté qui flottent dans les cerveaux ou qui sommeillent, engourdis, au fond des entrailles, accourront vers ma Volonté, comme les oiseaux vers un miroir. Tout se concentrera, se coordonnera. On sera si étonné, si heureux, si enivré de vivre et de ne plus s'ennuyer, d'avoir une raison de ne pas mourir... Sinon... eh bien ! au point où vous en êtes, qu'est-ce que la prison, même la mort, peuvent vous représenter de terreur ?

— Quand partons-nous ? interrompit monsieur de Saint-Wandrille.

— Il faut d'abord les noms. Où aller ?

— Les noms ! C'est elle qui les a !

— Qui, elle ?

— Viviane !

— Viviane a les noms de ceux qui peuvent nous seconder ?

— C'est cela même ! Viviane a les noms de ceux qui peuvent nous seconder.

La voix du vieillard tremblait, par saccades, et ses dents, les unes contre les autres, grinçaient.

— D'ailleurs j'ai besoin de lui parler, puisque nous partons !

— Monsieur de Saint-Wandrille !

— Je vous dis que vous avez raison, archi-raison !

Il s'impatientait.

— Mais pour tout cela, il faut que je voie Viviane, que je parle à Viviane! Faites-moi le plaisir, si vous voulez réussir dans votre entreprise, d'appeler Viviane et de lui dire que j'ai à lui parler!

Le Roy eut un cri :

— Comment encore!

— Hé bien, qu'avez-vous à vous étonner? Viviane n'est-elle pas à mon service et n'ai-je pas le droit de lui parler toutes les fois que cela est nécessaire?

Sa respiration se haletait de plus en plus; en son visage convulsé les yeux se globaient hors des orbites; un peu de langue papillotante commença de lui sortir de la bouche, tout contre la lèvre inférieure.

— Et puis enfin, tout cela ne vous regarde pas, il me semble. Les moyens que j'emploie pour vous faire plaisir, j'en suis libre. Je vous suivrai où il vous plaira, ce soir... demain... la semaine prochaine... Mais maintenant, il faut que je parle à Viviane, il le faut absolument... Vous pensez à Dieu sait quoi?... Et quand cela serait! C'est mon droit, mon droit, mon droit et personne n'a rien à y voir. Absolument personne!... Quelle tyrannie, quelle injustice!... oh! oh! oh!

Il commençait de râler, toujours à genoux, de la salive aux deux coins de la bouche. Un hoquet, brusque, involontaire secoua Louis-Henri, et un jet de sanie, jusqu'aux cheveux blancs de monsieur de Saint-Wandrille, jaillit.

Mais Louis-Henri ne dit pas une parole, car lui-même aussi se sentait moins ferme et un peu de honte lui amollissait l'âme.

XXXI

La chambre de Clothilde était une pièce assez grande prenant vue exclusivement sur le parc de

Saint-Wandrille. Il y avait même, devant les deux fenêtres, des arbres qui poussaient leurs branches jusqu'aux vitres et ne laissaient presque jamais passer que de minces filets de soleil.

Quand Clothilde avait besoin de lumière, il fallait qu'elle la cherchât sur la pelouse, et sa chambre était si sombre qu'il était impossible d'y lire, ou du moins très pénible. Les coins des murailles formaient des sanctuaires d'ombre.

Jamais aucun souffle d'air ne secouait les tapisseries des murs, si anciennes et si confites de poussière que leurs personnages chevaleresques s'étaient évanouis : on ne distinguait plus vaguement, dans les demi-ténèbres, que des membres dressés ou des éclats de visages. Clothilde les connaissait bien, ces débris d'images et elle s'y intéressait singulièrement. Elle ne songeait pas à reconstruire par l'imagination les figures où s'étaient autrefois coordonnés tous ces fragments, effort de vie bien trop fatigant pour elle; mais elle attachait à tous ces objets épars la signification d'une heure, d'un moment précis où un filet de lumière glissait jusque-là ou s'en retirait. La Vierge de plâtre et son énorme chapelet de bois, fixés sur la tenture, à droite, marquaient deux heures; la lumière s'enroulait alors doucement autour des jambes nues de l'enfant et leur donnait un reflet de chair pâle et rayonnante. Et Clothilde avait peur de cette chair nue, pâle et rayonnante, de cette chair gonflée d'enfant, et toutefois elle en prenait du plaisir, comme elle avait peur du soleil, cependant que toute sa vie se mouvait autour de ces instants où les rayons de lumière ressuscitaient des fragments d'images au long du mur.

Puis, sitôt que le soleil avait rétrogradé en deçà de la Vierge de plâtre, Clothilde avait peur, toujours, du grand chapelet de bois qui semblait un serpent roulé; elle se répétait bien chaque soir que

le lendemain, au plein jour, elle retirerait le chapelet, elle ne le laisserait plus envelopper et étreindre la statuette ; mais deux heures venaient et l'afflux d'émotions qui, alors, la secouait toute ne lui donnait point loisir de penser au gros chapelet bleu, si bonasse, si inoffensif à la lumière, avec son minuscule crucifix de bois argenté.

Après la Vierge de plâtre, après les fragments d'images des tentures, Clothilde s'amusait surtout avec les poussières : il en était de drôles qui battaient dans les rayons de soleil et bien drôlement colorées ; elle tourbillonnaient sur place, avec une vélocité fantastique, sans jamais se mêler ni se chercher les unes les autres, et chacun de leurs atomes donnait à Clotilde la sensation la plus saisissante du jeu solitaire et paisible.

C'étaient là tous les plaisirs de sa chambre. Clothilde n'aimait pas les bruits ; elle ne s'entendait pas marcher elle-même, et le craquement des boiseries ou le froissement des feuilles d'arbre lui faisaient très peur. L'entrée brusque de Louis-Henr l'épouvanta. Elle était étendue, presque couchée sur un vieux divan, la tête enfoncée dans un coussin. Elle se redressa, puis retomba avec un cri de douleur.

— Venez ! dit Louis-Henri, il faut que vous veniez.

— Ou donc, mon Dieu ?

— Là où je veux vous emmener ! J'ai besoin de vous. Suivez-moi.

— Je suis malade, je suis malade ! Je ne peux seulement pas me tenir debout.

— Malade ! allons donc ! Pourquoi êtes-vous malade ? C'est absurde ; et puis ce n'est pas vrai !

— Je me sens pourtant bien mal, je vous assure.

— Le mal ! qu'est-ce que c'est ? Expliquez-moi tout, très vite !

— Oh ! ne me demandez pas cela ! Ayez pitié de moi !

— Je n'aurai point pitié de vous ! Je n'ai pitié de personne ! Je ne sais pas ce que c'est que la pitié. Dites-moi ce que vous avez.

— Je suis malade, oh ! mon Dieu... Je suis malade naturellement. Cela m'arrive souvent ainsi !

— Ah !

Louis-Henri fronça les sourcils et resta pensif. Clothilde se tordait les mains.

— Oh ! mon Dieu, pourquoi faut-il que vous soyez venu, maintenant ? Quel malheur ! quel malheur !... Vous avez horreur de moi !

Louis-Henri haussa les épaules avec une extrême violence.

— Vous êtes sotte ! Pourquoi voulez-vous que j'aie horreur de votre état ? Je ne comprends pas ces choses. On se libère de l'ordure par le mépris et non par l'horreur. Tout ce qui est imposé par la nécessité, tout ce qui représente une manifestation de la volonté universelle est fort, digne d'admiration, beau absolument. Il y a de la beauté dans les flux de sang de la femme, comme il y en a dans ces magnifiques coliques par où l'organisme humain décharge d'un grand coup tout le superflu de ses humeurs, crises tragiques dont la chair frémit et halète. On trouve bien de la beauté dans les halètements, dans le gonflement furieux du désir ; et cela est juste, pourvu qu'il n'y ait pas de faiblesse, mais seulement épanouisement du vouloir de conquête. Seulement, qu'on applique cela à tous les efforts naturels, et l'homme sain sera conçu pleinement beau. Je ne connais pas dans le Règne de ma famille une institution plus profondément juste, plus conforme au génie des miens, que la chaise percée où le Roy s'asseyait publiquement comme sur son trône et que l'on

emportait ensuite avec le cérémonial dû aux choses royales. Du point de vue de la volonté, l'homme est entièrement beau et on s'affranchit un anoblissant les basses choses beaucoup plus qu'en se laissant impressionner par elles... Levez-vous !

— Je ne peux pas ! je suis brisée.

— Clothilde, le moment est solennel pour nous deux. Par un effort de ma volonté, par une extension de ma propre personne, je veux... tu m'entends bien... je veux considérer que tu as la beauté, le charme, la grâce mêmes. Je veux t'aimer comme on peut aimer un ange du ciel et une déesse de la terre. Je veux que tu sois digne de moi, affranchie par moi. Je veux que tu sois ma compagne.

Elle se taisait, pâle et presque inanimée, les yeux grands ouverts et fixés sous le battement continu des paupières. Les muscles de sa face étaient affreusement tirés, de grandes ombres se creusaient sous ses yeux, au long de ses narines, au coin de ses lèvres.

Et cependant, sur sa figure allongée démesurément, une sorte de lueur se répandait peu à peu, une sorte de flamme intérieure qu'on eût dit vouloir jaillir au-devant du regard dur de Louis-Henri.

— Lève-toi !

Elle se dressa, avec un gémissement de douleur, et un grand frisson, mais elle se tint debout devant lui.

— Tu m'as entendu. J'ai dit que je voulais t'aimer comme jamais femme ne fut aimée... Tu ne souffres plus. Tu es prête à marcher ?

Elle fit signe que oui, mais sans parler.

— Voilà que déjà, tu deviens belle. Est-ce la délivrance, ou une illusion que me donne ma volonté ? Qu'importe ? tu es belle par rapport à moi ! Tes yeux s'animent... je veux que tes yeux s'ani-

ment, s'enflamment, étincellent. Je veux que le sang remonte à tes joues ! Je veux que tu sois belle, plus belle, plus belle encore. Tu es belle, un peu. Donne-moi ta main ! Je veux la brûler de mes lèvres ; je veux y imprimer le plus fougueux des baisers. Jamais la plus belle des belles n'aura senti sur sa main un baiser pareil.

Au contact des lèvres du Roy, toute la chair de Clothilde tressaillit et exhala sa souffrance en une sourde plainte.

— Regarde comme la vie s'ouvre devant nous, ensoleillée et merveilleuse. C'est le règne de la liberté, c'est le règne de la conquête, c'est le règne du vouloir... Tu seras heureuse, Clothilde, tu seras heureuse, mon admirable compagne, ou tu mourras... Si je te demandais d'être à moi, en cette heure, sur ce divan... réponds-moi, Clothilde !

Il ouvrit les bras. Elle s'y laissa tomber, mais lourdement, sans chaleur, comme une branche fatiguée qui se rompt et mesure la terre.

— Oh ! s'écria le Roy avec une sorte de rage, ce n'est pas ainsi que je te voudrais. Mais tu en viendras à m'aimer, farouchement, sauvagement, comme une louve, lorsque je t'aurai prise, avec tout ce qu'il y a en moi de volonté et de fureur !

Il la secoua rudement, pour l'étreindre ; elle ne se plaignait plus.

— Mais de tout cela l'heure n'est pas encore venue, continua-t-il avec emphase. Pour renouveler le monde par nous-mêmes, il faut la bénédiction de Dieu. Nous irons la demander à un prêtre. Et quiconque s'opposera à notre passage, j'ai repris mon pistolet. Viens !

— Où donc ? articula-t-elle avec force.

— Où la liberté, le bonheur, mon amour et ma volonté exigent que tu sois. Viens, te dis-je.

— Il faudra sortir de la maison.

— Ah ! çà, es-tu folle ? Qu'est-ce que nous pour-

rions faire de bon dans cette maison ?

— Je ne veux pas sortir de la maison. Je ne veux pas bouger d'ici sans l'autorisation de papa !

— L'autorisation de papa ! Voilà une chose, dans le monde, dont je me fous d'une façon toute particulière.

Il la lâcha cependant, stupéfait.

— Papa ! papa !

— Si tu savais comme il s'inquiète de toi, ton papa, en cet instant.

Il réfléchit une minute.

— Mais alors, tu n'as jamais pensé à te marier, jamais, jamais !

— Je ne veux pas bouger sans l'autorisation de papa !

— Alors, tu te plais dans cette maison, où Viviane te tourmente, t'insulte, ferme ton piano quand tu veux jouer, et va jusqu'à toucher tes joues avec ses doigts... je l'ai vu !... Oh ! Dieu ! quelle honte !

Il suffoquait.

— Je ne veux pas désobéir à papa.

— Obéir, obéir, gronda le Roy. On n'obéit pas, jamais ! La volonte ne se contraint pas ; elle se suggestionne.

— Je ne veux pas bouger sans la permission de papa... et de Viviane.

— He bien puisque tu aimes à être humiliée, brisée et contrainte, tu le seras par moi, n'aie pas peur... Viens donc ! je le veux, je le commande.

A ce moment, Toutou qui était sorti dehors, dans le jardin, gratta à la porte avec un gémissement étouffé, où se révélait la crainte qu'il éprouvait toujours que Viviane l'entendît et le fouettât.

— Nons emmènerons Toutou ! dit Louis-Henri, nous l'emmènerons partout avec nous !

Clothilde parut frappée.

— Et il ne sera plus battu jamais. pauvre Toutou ?

— Qui donc oserait le battre, quand il sera mon chien, le chien du Roy?

— Pauvre Toutou!

— Allons, viens donc!

Il lui saisit le bras, avec une sorte d'emportement. Elle n'opposait plus aucune résistance; elle fit quelques pas très fermes, vers la porte, d'un air résolu. Cette porte était ouverte depuis l'entrée de Toutou. Ils prirent ensuite un corridor et ensuite ils traversèrent la salle à manger.

Le chien, qui les suivait, s'en fut flairer à la porte close du fumoir. Au delà, on entendait un bruit mat et sourd de baisers donnés en pleine chair lourde et la voix de Viviane qui criait: « Hue! hue! » en faisant claquer ses doigts sur de la peau. Louis-Henri crut que Clothilde avait compris; car, l'ayant regardée, il la vit très pâle avec de l'égarement dans les yeux. Il l'entraîna plus vite...

Maintenant ils étaient devant la vieille grille rougie aux lances tordues. Après, commençait la route, le soleil à foison, l'espace grand ouvert.

Clothilde mit un pied hors de la maison paternelle, regarda toute cette poussière miroitante, tout ce soleil, tout ce ciel, tout cet horizon s'enfonçant au loin, là-bas; et promenant un regard éperdu sur toutes ces choses, elle retomba en arrière, sur le sol du parc, en deçà de la grille, évanouie...

Le Roy ne tenta point de lui porter secours, ni de la relever, ni de l'appeler. Il avait trop bien compris qu'il était vaincu, que sa volonté encore une fois avait donné de la tête contre l'inertie immanente et universelle; et laissant Clothilde aux soins de Toutou qui lui réchauffait les mains et le visage avec de plaintifs gémissements, il s'enfonça vers l'horizon, seul... Ses pas se dirigeaient vers Asculias.

XXXII

Le prince d'Armorique a demandé qu'on lui servît ses repas dans sa chambre. Il prétexte un grand mal de tête et que tout le bruit du salon et de la salle à manger d'Asculias le fatigue et l'énerve. En face de lui, Louis-Henri est assis, sombre, le regard baissé, têtu, et le prince, très heureux de sa prochaine victoire, les yeux chargés de caresses magnétiques, s'interroge longuement lui-même sur les plaisirs savamment tortueux par où il doit façonner et plier la volonté sauvage du Roy.

Ils sont assis maintenant l'un près de l'autre, mais non côte à côte. La nuit monte. Le prince se penche vers Louis Henri et lentement l'accable de ses regards :

— Il n'y a plus de haine entre nous deux ?

Le Roy ne répond pas. Le prince d'Armorique se penche vers lui, lui prend la main et, l'emprisonnant doucement emmi ses doigts fins et nerveux, commence d'en ployer et asservir les phalanges sous une caresse dominatrice.

La main du Roy est chaude, mais elle ne frémit pas.

— Parlons philosophie ! dit Louis.

— Philosophie de la beauté ?

— Plus tard ! Que je vous interroge d'abord !

— Et quelle question ?

— Sur la justice.

— Sur la justice ?... Est-il déjà ivre ? s'interroge joyeusement le prince.

— Qu'est-ce que la justice ?... Vous n'avez pas l'air de le savoir. Je l'ai demandé autrefois à un coroner anglais qui m'a répondu des inepties... Et je sais bien cependant que le jour où je comparus devant une cour d'assises, je crois en Angleterre, je fus humilié jusqu'au plus intime de mon être,

de voir ces hommes qui n'étaient rien de plus que moi, qui même étaient quelque chose de moins que moi, former des prétentions à me juger. Juger,. c'est-à-dire connaître du bien et du mal. Il n'y a que la vérité qui ait le droit de juger, c'est-à-dire Dieu seul, c'est élémentaire.

— Oui, s'il y a un Dieu.

Louis-Henri haussa les épaules.

— Croyez-vous tout cela que je vous ai dit?

— Pourquoi pas?

Le prince en riant prit l'autre main, et la serra contre la première, les domptant l'une par l'autre dans le mol étau de ses mains à lui, tièdes. Il crut percevoir un léger frisson dans la chair captive, et s'enorgueillit de plaisir.

— Vous devez au moins croire ceci, qu'il n'y a que la vérité qui puisse juger.

Le prince s'impatientait, cependant que, par la pression infligée aux bras du Roy, il l'obligeait à se pencher un peu vers lui, la tête près de son épaule, ses yeux sous son regard, et sa bouche à portée de boire son souffle parfumé.

Rapidement il lui fut possible d'apprécier la violence du désordre charnel qui s'affirmait davantage de seconde en seconde, et que le Roy ne dissimulait plus.

— Or, qui peut juger? reprit Louis-Henri avec un calme de la voix dont le prince pouvait mesurer maintenant tout le mensonge. Le peuple est bien une vérité du fait même de son existence, mais seul, le Roy, parce qu'il est cette vérité, devenue consciente elle-même, peut juger en son propre nom. Admettez-vous que je sois, moi seul, le juge?

— Oui, oui, vous êtes le juge.

Vers lui, le prince attire les mains, tout proche de lui, pour que par elles, l'ardeur impérieusment magnétique de son vouloir sensuel s'insinuât

jusqu'au plus profond des veines de l'autre.

— Je suis le seul juge ! affirme Louis-Henri d'une voix légèrement tremblante.

— Tu es le juge !... Et maintenant, parlons de la beauté, qui rit, étincelle, éclate en ton visage transfiguré.

Louis-Henri, presque renversé sur les genoux du prince, s'en maintenait encore séparé par un miracle extrême de son vouloir.

Armorique quitta ses mains qui demeurèrent jointes, comme par une docilité dévotieuse, là où il les avait couchées, et par les reins et le milieu du corps, d'un effort lent et obstiné, doux comme une caresse, il l'inclina tout à fait, l'inondant des ardeurs de son regard.

Louis-Henri laissa échapper un faible gémissement.

— M'aimes-tu ?

— Oui ! répondit le Roy d'une voix qui se noyait, j'ai voulu t'aimer et je t'aime. Ecoute-moi encore quelques instants. Crois-tu en Dieu ?

— Je crois en la beauté, je crois en toi !

— Crois-tu en Dieu ?... Ce n'est pas là une question banale que je te fais. Réfléchis bien, prince. Crois-tu en Dieu ?

— J'y croirai, si cela te fait plaisir !

— Répète : je crois en Dieu librement, et par un effort de ma volonté...

— La grâce est répandue, partout, autour de nous. Elle s'offre à qui la veut fermement.

— Répète : je crois en Dieu.

— Je crois en Dieu.

— Et j'espère en son infinie miséricorde. Je veux espérer en l'infinie miséricorde de Dieu. Répète : je veux espérer en l'infinie miséricorde de Dieu.

— Je veux espérer en l'infinie miséricorde de Dieu... Et maintenant en voilà assez.

La voix du prince s'est faite rauque, saccadée.

Les yeux de Louis-Henri sont sous ses lèvres. Il plonge un dernier regard dans ces yeux dont l'acuité et la fixité impassible l'étonnent ; mais d'une secousse violente, ses lèvres et sa main s'abattent et se referment sur la proie.

Mais il n'entend pas le bruit du baiser ; il n'entend pas le râle qu'il comptait arracher aux entrailles de l'autre. Il n'étreint que l'air ! Ses yeux que la folie aveuglait se dessillent. Il ne s'explique pas que Louis-Henri soit devant lui, l'œil atrocement dilaté, le visage pourpre, les lèvres tremblantes, et que cet objet brillant luise entre ses doigts, le canon d'un revolver.

— Ecoute ! dit le Roy avec un calme effrayant, qui laisse tomber les mots goutte à goutte, comme le filet d'une eau glacée, et comprends bien ce qui va se passer. Tu as reconnu que j'étais le juge, tu as remis ton âme entre les mains de Dieu. Maintenant, je t'ai vu en l'attitude où je voulais te voir pour n'éprouver plus pour toi que de l'horreur, et me libérer à jamais du regret. Tu as porté la main sur ton Roy, une main infâme et sacrilège, tu as tenté de souiller en Louis XX et l'âme, et le corps, et la Majesté royale. En mon âme et conscience, devant le ciel et la terre, la cause examinée et entendue, je te condamne à mort. As-tu quelque chose à dire ?

— Que tu es un grand fou de te charger du poids d'un acte sanglant au lieu de t'abandonner doucement à la volupté qui t'attendait.

— Prince d'Armorique, ma conscience royale te livre au bras de ma justice. Puisse ton âme être lavée par l'effusion de ton propre sang !

La détonation a retenti, légère, si légère que le bruit n'en a point dû éclater au dehors...

Louis-Henri a maintenu son rôle de dignité emphatique jusqu'au bout ; mais maintenant que le prince est renversé sur le sofa, dont un filet de

sang jailli de la tempe vient soudain d'aviver la couleur de pourpre, une sorte de rage bestiale, et indigne, à la vue de ce sang, s'empare de lui. Ses instincts de fauve brusquement s'épanouissent.

Il monte sur le sofa, il frappe le cadavre du pied ; un torrent d'injures ordurières soufflette le front pâle du prince, qui semble encore souffrir de son vain espoir décu. Cette main qui s'est portée sur lui, avec le poignard d'or qui ornait la table de travail, il la taillade ; cette tête qui l'a baisé, il en saisit les cheveux soyeux et il la force à s'incliner jusqu'à terre, jusqu'au tapis où il la laisse pendre.

Et il rit, il rit, tandis que de son doigt trempé dans le sang du mort il se barbouille les lèvres, il lave, en tout son corps, la trahison sacrilège du supplicié. Et ce sang même, il en fait couler quelques gouttes sur sa langue avec des voluptés de tigre.

XXXIII

Lorsque la crise tomba, Louis-Henri s'aperçut qu'il était nuit. La haute lampe, sous la mousse dorée de son abat-jour, continuait d'éclairer paisiblement la tête morte, très blanche, sur le tapis rouge, et dont les longs cheveux épandus et souillés cachaient la plaie béante.

Aux murs les lourdes tentures avaient des retombées molles et enveloppaient la scène sanglante comme un nid. Point de bruit au dehors, le prince d'Armorique ayant clos son appartement et défendu qu'on le dérangeât.

Dans ce décor la mort se faisait douce et Louis-Henri se sentait sans horreur devant l'acte accompli. Il s'en fut à la porte s'assurer que la clef en était bien tournée, mais sans hâte, avec l'intime certitude que rien d'hostile n'arriverait et qu'ayant si justement agi, il ne se pouvait faire qu'il y eût pour lui quelque dommage.

Il revint au cadavre, lentement, releva la tête humiliée et la posa sur un coussin très doucement. Il étala les cheveux à l'entour, comme une couronne, et, ayant pris de l'eau, lava soigneusement le front sanglant et les cheveux. Des coussins dissimulèrent les souillures du sofa et celles du tapis.

Ainsi le prince paraissait non pas dormir mais sourire, d'un sourire un peu contraint et douloureux comme une bravade de défi. Louis-Henri songea à clore les paupières rigides, mais elles résistèrent à sa pression, et il finit par y renoncer. Le mort était mieux ainsi, les yeux grands ouverts.

Comme il ressemblait peu au cadavre de l'apostat pendu, quelle beauté fine et délicate survivait à la bonne volonté de vivre dans cet être qui n'avait été quelque chose que par le corps ! Louis-Henri s'étonnait d'éprouver tant de sympathie pour le prince maintenant que justice était faite ! c'était au reste une sympathie douce et sans regrets. Il l'admirait et jouissait du spectacle esthétique de sa beauté ; il prenait plaisir à se sentir allégé lui-même de l'obsession douloureuse du passé à jamais perdu ; la vue du sang coulé flatta son attention et la retint, car ce sang, c'était la rançon certaine de sa liberté et du péché de l'autre, c'était le symbole saisissant de l'holocauste purificateur.

A la flamme de la lampe, il alluma les bougies des candélabres et les disposa autour du cadavre. Il lui passa ensuite un scapulaire qu'il portait sur lui en souvenir de Marie-Adélaïde, et lui donna sur la bouche, avec recueillement, le baiser de paix.

— Que Dieu ait ton âme, que Dieu ait ton âme ! répéta-t-il.

Il s'agenouilla auprès du cadavre et commença de prier avec ferveur, récitant tout ce qu'il savait

d'oraisons et de psaumes. Les heures passèrent.

Il se leva et inspecta la bibliothèque. Louis-Henri y vit ses œuvres de prédilection, à lui, les Evangiles de la volonté individuelle, Polyeucte, Goetz de Berlichingen, la Jeanne d'Arc de Schiller. Il en choisit les plus beaux passages et, assis au chevet du cadavre, il commença de les lire à mi-voix, s'exaltant lui-même et doublant son émotion par cette illusion enfantine que le prince l'entendait; et, par cette forte lecture, sentait s'éveiller en lui des volontés neuves et saines. Parfois il s'interrompait pour réciter une prière.

Ainsi se passa la veillée des morts, et la nuit parut courte à Louis-Henri. Il avait prié avec une si ardente volonté, une obstination si bien appliquée à son but, qu'il ne doutait pas d'avoir dégagé l'âme captive des ordures de son péché et l'avoir évoquée en haut vers la grande liberté du salut.

Le jour commençait à percer les tentures, lorsque Louis-Henri s'avisa enfin qu'il fallait fuir. Il s'approcha du mort sur la pointe des pieds et lui parla:

— Maintenant, tu es heureux! disait-il, maintenant tu reconnais que j'avais raison contre toi, que je t'ai aimé et que j'ai bien agi! Maintenant, tu me bénis, tu me remercies! Adieu, prince d'Armorique, adieu.

Il lui prit la main, la serra avec une cordialité abandonnée et mit ses lèvres sur le front.

L'impression de froid lui donna une vive secousse et il comprit alors qu'il avait passé la nuit avec un cadavre. Il se secoua comme pour chasser un cauchemar, prit les fleurs des vases pour les jeter sur la poitrine du mort, en tas, et, l'ayant contemplé une dernière fois, il descendit lentement dans le parc par un escalier dérobé.

XXXIV

Ce fut en escaladant le mur d'enceinte du parc d'Asculias que le Roy, pour la première fois, sentit son cœur chanceler dans sa poitrine. Il désirait qu'on ne le vît pas, et que personne n'en vînt à lui demander qui il était, ce qu'il faisait là et pourquoi il sortait ainsi d'Asculias.

Cependant il avait agi justement ; il ne se sentait point de remords dans l'âme, et si l'acte n'avait pas été chose faite, il l'aurait réalisé encore sans hésitation. Mais plus il raisonnait ainsi, plus il avait peur d'être assailli par quelqu'un qui lui crierait :

— Assassin!

Assassin, et pourquoi? Qu'était-ce donc alors que le juge qui, sans autre mandat qu'un parchemin acquis, Dieu sait comme, ou quelque brigue peut-être honteuse, prononçait solennellement la peine de mort, sans que tremblassent les poils de ses sourcils; quel donc alors le bourreau qui, sans examen préalable, comme le taureau fond sur le rouge, se jetait sur un homme pour le traîner à la mort ; et quel le soldat qui, de loin, au juge, avec une rage folle et sans cause, anéantissait des vies inconnues, comme on décapite avec une baguette les têtes hautes des chardons ?

Lent à raisonner et à comprendre, Louis-Henri se fâchait contre lui-même, s'exaspérait de sa lâcheté tout en accélérant le pas hors des routes fréquentées, l'ouïe en garde et la main sur la crosse du revolver.

Enfin, c'était intolérable, ce trouble qui ressemblait à du remords, alors qu'il n'avait point de regret. Car du moins, qu'il n'eût pas de regret, cela n'était point douteux.

Louis-Henri s'arrêta dans une vigne à l'ombre d'un noyer. Le soleil était encore sur l'horizon, et les

oiseaux commençaient à chanter. Leurs voix tombaient une à une dans le grand silence de la nature, comme des pierres au fond d'un puits.

Il s'adossa au noyer et pensa. Il voulut évoquer devant soi l'image du prince et s'assurer qu'il avait bien agi. Il revit Armorique tel qu'il était dans l'instant où, par une souplesse de couleuvre, lui-même s'était dégagé de ses mains, et, bondissant en arrière, avait pris le revolver dans sa poche.

Un gémissement lui monta aux lèvres, à ce souvenir. Oui, il le comprenait pleinement en cette seconde, Armorique devait toujours être pour lui nécessairement celui qui veut, et tôt ou tard il serait venu à lui et il se serait remis entre ses mains, à discrétion. Il était donc dans sa logique en tuant Armorique; il devait le tuer et il avait justement agi en le tuant.

Mais alors, pourquoi ce trouble?

Autour de lui, Louis-Henri promena ses regards.

L'impression d'une immensité nue et farouche, pour la première fois, l'écrasa. Lui qui, d'ordinaire, se tenait pour plus grand que tout l'extérieur, et ordonnait toutes choses par rapport à soi-même comme une araignée tisse sa toile, il se voyait petit et faible, son ombre lui parut mince et débile sur le sol, comme tout ce soleil qui comme un océan de feu roulait tout autour de lui des flots de lumière blanche.

Il revint s'accoter au noyer; mais en le regardant de plus près, il jugea qu'il était bien haut et qu'il agitait comme de longs bras ses longues branches.

Et Louis-Henri s'exagérait encore sa faiblesse : comme ses mains lui paraissaient peu de chose, qui déjà s'alourdissaient du poids du petit revolver.

Non! non! il n'était pas le premier, il n'était pas le Roy, celui qui commande et qui, par lui-même, représente la verité.

Sa tête tourna, ses mains se portèrent aux tempes humides de sueur; une violente douleur lui enfonçait les yeux dans les orbites comme des traits acérés et brûlants.

Et soudain dans son étourdissement et dans sa nuit cette vérité jaillit, cette vérité toute de fait et d'expérience que la pratique des siècles a gravée indélébilement au cœur de l'humanité :

— La justice ne peut s'incarner que dans la force. La justice n'est que le droit de la force ! La justice sans la force n'est que le crime !

On l'a bien prouvé, il s'en souvenait maintenant, à tous ceux qui ont invoqué leurs droits à contretemps, et ces mêmes opprimés de la veille l'ont bien prouvé à leurs oppresseurs sitôt que la force leur est venue aux mains, telle une courtisane qui passe d'alcôve en alcôve. Tout est permis à celui qui a la force, c'est dans sa logique de pousser son propre personnage jusqu'aux plus extrêmes conséquences et aux plus éloignées; il ne fait que d'user de son droit, et quiconque use de son droit n'agit-il pas justement ? Mais celui qui n'a pas la force dans sa main n'agit justement que par la soumission ou par le sacrifice.

Et Louis-Henri se dit en soi-même :

— N'aurais-je pas dû me livrer et dire : Voilà ce que j'ai fait !

A cette pensée d'humiliation et de bassesse, devant l'image de sa propre faiblesse opprimée, foulée, chargée de chaînes, insultée et traînée devant des quelconques, aux yeux d'une foule stupide, le Roy sentit toute l'amertume de sa destinée lui remonter au cœur. Sa volonté défaillit et il s'absorba à contempler le canon de son revolver.

Mais il se ressouvint de cette immobilité de l'apostat pendu et du prince, il se ressouvint de la rigidité glacée de Marie-Adélaide et de la rigidité

grimaçante de Van Dorn, et il lui vint à l'esprit que ceux qui avaient eu ainsi la lâcheté de se précipiter dans la mort comme dans un néant ou de s'y abandonner comme à un sommeil gardaient éternellement quelque chose de cette immobilité rigide et que c'était comme un masque qui s'appliquait pour jamais sur eux et écrasait les battements libres de leur volonté captive.

— Il faut vouloir ! il faut toujours vouloir ! cria-t-il, et il fit tournoyer son revolver entre ses doigts pour le rejeter loin de lui.

Par la pression involontaire d'un doigt sur la gâchette, le coup partit et la balle du revolver fusa dans l'air.

Louis-Henri, qui avait porté la main à son front, la retira humide et rouge. La balle avait frôlé la tempe, au-devant de l'oreille, éraflant profondément la peau du visage, jusqu'à l'os. Que de quelques millimètres seulement le trajet de sa course eût été autre, et l'os fracassé lui livrait, jusqu'au cerveau, passage.

— Est-ce donc si peu de chose la vie ?

Une sorte de rage lui montait à la tête. Ainsi, en une seconde, par l'accident d'une inadvertance, le crâne pouvait s'aplatir (il suivait avec la main tous les contours de sa tête), les yeux jaillir hors des orbites, la langue s'étaler sur les lèvres, pâteuse, ou peut-être s'ouvrir sanguinolente sous les mâchoires brusquement refermées.

Malgré tout son courage physique, Louis-Henri sentit de la sueur à la racine de ses cheveux secoués et du brouillard devant ses regards ! On pouvait donc mourir de la sorte, sans y penser, et le ressort de la volonté de vivre pouvait se briser, comme celui d'une montre, par le choc d'un peu de poussière.

— Je veux vivre ! je veux vivre !

Bruyamment, il aspira toute la lumière, tout

l'air, tout le bleu de l'espace, tout, tout, jusqu'à la souffrance.

— Mourir ! mourir sans raison, comme s'éboule un petit caillou. C'est impossible ! Un Roy ne peut pas mourir comme cela !

Il prit de son sang et le considéra avec plaisir, maintenant. Le battement douloureux des artères, la lourdeur soudaine de l'os heurté qui semblait lui peser au cerveau le fit sourire.

Tout ce sang répandu en vain, cette souffrance qu'il sentait bien ne pas être mortelle, criaient bien haut que ce n'était pas sans raison qu'il se brisait, le ressort âprement tendu de la volonté de vivre. On ne meurt que lorsque la volonté de vivre n'est pas assez véhémente pour annuler l'effort hostile de la destruction ; on ne meurt que lorsque l'on a trop vécu !

Dressé en face de l'horizon, transfiguré, Louis-Henri abaissa ses regards orgueilleux sur l'espace du ciel qui se creusait et s'enfonçait là-bas, sur le sol lumineux, sur les arbres immobiles, et il se sentit plus haut, plus beau, plus majestueux ! que tout cela, puisqu'il était le Roy de la terre, puisqu'il voulait fermement, absolument la force.

Le sang continuait encore à dégoutter de son front. Il le prit, en éparpilla les gouttes dans l'air, comme pour la prise de possession de sa Royauté ; et, tête nue, tout courant, il s'élança dans la plaine.

ALBERT DELACOUR.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

Le Centenaire de Michelet. — Du progrès, ou la Revanche de la Voile. — Conseils de guerre italiens. — Les Cris de Paris.

Le Centenaire de Michelet. — On vient de fêter un grand écrivain avec une pompe qui a paru excessive, si mal habitués que nous sommes à la glorification du génie. Les gouvernements populaires ont de trop grand soucis d'équilibre pour se permettre de telles distractions ; placés dans la situation des sauvages que le soin quotidien de la nourriture abrutit et écrase, ils songent plutôt à ne pas mourir qu'à sourire et à faire lever la pâte électorale plutôt qu'à se livrer aux jeux désintéressés de la pensée. Il ne faudrait donc pas croire, malgré les apparences, que c'est au poète qu'une statue vient d'être érigée sous des regards officiels ; la cérémonie fut purement électorale et politique : il suffit pour le prouver de constater l'abstention des mêmes personnages alors qu'il s'agissait d'un autre écrivain, plus glorieux encore et plus grand, de Chateaubriand, le Fleuve Océan du dix-neuvième siècle français. Ce qu'ils ont fêté en Michelet, c'est l'approbateur ivre d'une révolution dont ils se disent les continuateurs ; c'est l'optimiste qui a prédit une époque heureuse dont ils se croient les contemporains ou les précurseurs ; c'est le sentimental dont la tendresse facile et naïve est l'inépuisable lac où ils puisent leurs hypocrites déclamations. Leur intervention aura peut-être pour résultat d'obscurcir momentanément la gloire de Michelet comme elle réussit naguère à diminuer le rayonnement de Victor-Hugo. Ils avaient fait de l'un une sorte de derviche hurleur de la République ; ils ont fait de l'autre une manière de Grand saint Nicolas laïque.

Il ne faut pas que cela nous dégoûte de relire l'*Oiseau*, l'*Insecte* ou la *Mer*. Ces livres, et d'autres, renferment des themes de méditation. Il y a des choses pour l'âme dans l'œuvre de Michelet. Il a écrit des pages qui exigent que, les yeux relevés et ouverts vers l'infini, on rêve à soi, au monde, à la destinée des êtres. Ces pages, dont il n'y a pas une seule dans Alphonse Daudet, par exemple, ou dans Monsieur Zola, sont dans Michelet plus abondantes peut-être que dans tout autre écrivain de ce siècle, et les écrivains de ce siècle sont peut-être les seuls qui puissent encore nous toucher et nous courber. Un livre comme l'*Insecte*, s'il n'apprend rien à qui a lu Réaumur, Darwin, Fabre, fait cependant réfléchir plus que toute science directe, plus même que les observations personnelles. Quand Michelet nous a fait comprendre qu'il n'y a aucune communication possible entre l'homme et l'insecte, que le monde des insectes nous est absolument et pour jamais fermé, que nous n'en pouvons connaître que ce qui se voit, il a ouvert à la philosophie de la vie une aussi grande avenue que Darwin et dans un sens contraire : n'y a-t-il pas là de quoi penser, de quoi se réjouir longtemps dans les délices de l'incertitude ? Michelet confesse qu'il n'a pu *aimer* l'insecte. Il faut que la barrière soit forte pour avoir découragé celui qui communia même avec l'eau qui coule, avec la feuille qui tombe, avec la graine qui vole. Il *aima* donc tout le reste, mais surtout la femme. Il y avait en lui du prêtre. Il aimait la femme comme un confesseur aime sa pénitente, avec une tendresse chaste et curieuse, une participation innocente aux péchés, et des larmes pour les larmes. Les femmes, qui veulent-être aimées de toutes les manières, ne détestent pas celle-là : enfants, elles feraient des fautes rien que pour la joie d'être pardonnées, la joie de pleurer et de rire en même temps. Il semble, d'après le mouvement féministe, que les jeunes femmes d'aujourd'hui ont d'autre goût que celles qui lurent passionnément la *Femme*, ce bréviaire sentimental ; le sentimentalisme n'est plus guère à la mode que dans le domaine d'où il devrait être spécialement exclu, celui des théories sociales ; mais la mode n'est pas toujours d'accord avec le penchant secret des êtres qu'elle tyrannise, et il n'est

pas sûr que l'indépendance, l'isolement et l'ironie soient devenus, en si peu d'années, l'idéal commun des femmes. Au point de différenciation individuelle où est parvenue l'humanité, chaque race a presque atteint la valeur d'une espèce, et, dans chaque race, les deux sexes ont une évolution à certains égards divergente. La femme tend nécessairement à devenir de plus en plus femme ; mais si la forme actuelle de la civilisation favorise cette accentuation, elle entrave au contraire la masculinisation de l'homme, et l'écart reste constant. Les grandes guerres prochaines, inévitables dès que la Chine aura été partagée (notre époque sera peut-être appelée la Trêve africaine ou la Trêve Chinoise) rétabliront la marche inverse, puisque la femme règne pendant la paix et l'homme pendant la guerre.

Voilà ce qui peut faire penser que le sentimentalisme amoureux de Michelet peut plaire encore à beaucoup de femmes, et à tels hommes, malgré la sécheresse de cœur de l'humanité d'aujourd'hui. Cependant, pour mon goût particulier, je mêlerais à cette confiture de roses un peu d'absinthe ironique. Nous ne sommes pas dans l'Ouest américain ou la Femme est une sorte d'animal sacré ; notre vieille expérience d'antiques civilisés nous rend parfois un peu gouailleurs devant les convulsions de « l'éternelle blessée ». A la voir filer le long des boulevards, la croupe écrasée sur la selle de la bécane, les yeux morts et les jambes alertes, si l'on songe encore à l'animal sacré, c'est surtout à celui de Bénarès. Le monde et nos cœurs sont pleins de contradictions. Il faut regarder la vie, sourire et n'être dupe qu'à moitié. Après Michelet, un peu de Renan sera salutaire.

Du Progrès, ou la Revanche de la Voile. — Quand un petit voilier est rencontré la nuit, au milieu du brouillard. par un fougueux transatlantique, le petit voilier est coupé en deux, en l'espace d'une seconde, exactement comme une noix que le couteau sépare en deux écales. C'est admirable : personne ne s'en aperçoit, non pas même les gens du voilier qui a coulé aussitôt, malgré les gestes tragiques de ses vergues. On m'a conté une telle scene : le passager, demeuré tard sur le pont, aperçut le long du navire un grand fantôme blanc

oscillant au-dessus de la vague ; c'était la voilure d'un bateau de pêche. Aucune secousse n'avait été sentie ; aucun cri entendu : les seuls signes de l'agonie furent l'apparition du grand fantôme blanc. Ces meurtres sont quotidiens pendant la saison de la pêche, le long du Banc : si donc, le Voilier, un jour, s'est révolté, que dire ? Heureuse révolte, si elle faisait réfléchir les hommes, si elle pouvait les guérir de cette folie de la vitesse qui a fait autant de victimes en six minutes qu'en six mois, la guerre de Cuba ! Il n'y faut guère songer. Dès que l'homme a remporté un avantage sur la nature, il s'efforce, comme mu par un instinct pervers, à dénaturer cette conquête, à la transformer en agent de destruction. Les chemins de fer et les grands vapeurs pourraient, à l'heure actuelle, être maniés et exploités avec une sécurité presque absolue, mais le démon de la rapidité intervient, chuchote des paroles troubles et l'homme jette dans le foyer de sa machine la pelletée de charbon fatale, celle qui va *nécessairement* le conduire à la mort. Cette aberration est la rançon du progrès. On dirait que la matière du progrès est inextensible et qu'on ne peut le tirer d'un côté sans qu'elle ne découvre de l'autre une surface nue. En d'autres termes, il semble que tout progrès soit fatalement compensé par un recul ; n'est-il pas banal de dire : ce que l'on gagne en vitesse, on le perd en sécurité ? Cet aphorisme naïf à force d'être évident s'applique aux actes de tout ordre et, finalement, la notion du progrès n'est sans doute qu'une illusion. Pour la conserver intacte (ce qui est, je crois, nécessaire), il faudrait l'identifier a la notion du nouveau. Le nouveau est toujours meilleur, parce qu'il est le nouveau, et voilà tout. L'histoire est pleine d'anecdotes qui confirment cette vue un peu sceptique : ainsi le pain noir est devenu le pain de luxe, depuis la vulgarité du pain blanc ; le linge fut un grand progrès, il remplaçait la laine, mais en ce siècle les médecins ont conseillé de revenir à la laine ; il est convenu que les gens qui ne peuvent manger de viande sont malheureux, et cependant il y a une tendance aujourd'hui à considérer la viande comme un poison ; on a longtemps vanté les bienfaits de la Renaissance qui latinisa la littérature francaise, et maintenant on songe

a se débarrasser du latin ; naguère, l'alcool était encore regardé comme une sorte de nourriture, un « aliment d'épargne », et voilà qu'il est devenu le Maudit. Il y aurait, de ces anecdotes, une très longue et très malsaine litanie, mais à quoi bon décourager la ferveur ? N'ai-je pas lu récemment une analyse du procès de Calas, qui m'a laissé fort perplexe sur son innocence et sur la bonne foi de Voltaire? Heureux les simples, heureux les croyants ! Hélas ! je crois seulement que tout est possible et que l'on peut à la fois tout croire et douter de tout.

Conseils de guerre italiens.—Les huis-clos ayant acquis depuis quelque temps une assez mauvaise réputation, les militaires italiens ont jugé au grand jour leurs récentes victimes. Deux atténuations seulement à ce grand jour : tous les journaux de l'opposition avaient été supprimés d'avance, et les défenseurs des accusés étaient des officiers sous les ordres du président,— sous ses ordres, puisque ses inférieurs en grade. On dit que ces jeunes lieutenants ont plaidé avec une certaine énergie pour leurs clients. C'est possible, mais de telles pratiques n'en sont pas moins indignes et elles présagent pour demain de cruelles et justes représailles. Il est également monstrueux de soumettre au jugement des sabreurs des théories sociales et des polémiques de presse. Qu'ils se jugent entre eux, qu'ils se condamnent les uns les autres, selon leurs usages secrets, mais qu'on ne soumette jamais à leur appréciation les actes et les idées des hommes libres. On ne s'est guère indigné en France de la répression sauvage qui a suivi les bénignes révoltes de Milan. Vous avez insulté l'armée par vos cris ! La pauvre femme interpellée par le militaire répond : J'ai crié « du pain ! du pain ! » Cinq ans de réclusion. Des centaines de femmes, d'ouvriers sans travail, ont été ainsi envoyées au bagne, en compagnie d'une quantité de journalistes. Où est l'Italie des Iles Borromées ?

Les cris de Paris. — On a parlé il y a quelque temps d'une prétention du préfet de police : il voulait supprimer les traditionnels « cris de Paris » et forcer les marchands du pavé à vendre en silence leurs pauvres denrées. Cela serait un bien vilain petit attentat à

la liberté, mais c'est impossible. J'ai beaucoup observé ces cris qui sont poussés abondamment sous mes fenêtres et je suis persuadé qu'ils sont devenus purement physiologiques et aussi invincibles que les cris des animaux. Vendant toujours la même chose, le marchand ou sa femelle poussent toujours le même cri, et chaque sorte de denrée exige encore un cri toujours identique. Le ton ne change pas plus que les paroles, et les paroles sont parfois si indistinctes que tel cri, après deux ans, est demeuré pour moi inanalysable. Beaucoup de ces mélopées remontent à plusieurs siècles ; on les a notées dès le treizième siècle, et c'est le même oiseau et la même chanson. Certaines phrases, bien musicales, sont jolies ; quelques-unes, sur le ton populaire, meurent brusquement en une dissonance ; d'autres sont coupées par quelques mots de *parlé*. Cette musique des rues a son petit intérêt ; c'est un ramage un peu grossier, mais pittoresque ; les phonétistes y feraient de curieuses observations sur la vocalisation des consonnes : ainsi l'*r* se transforme en *eu* ; des suites entières d'articulations sont remplacés par des voyelles aspirées et on s'aperçoit que la consonne n'est pas absolument indispensable au langage humain, mais à condition que les phrases soient prononcées sur un ton musical, comme dans certaines langues sauvages.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Pierre Louys : *La Femme et le Pantin*, «Mercure de France», 3.50. — Marcelle Tinayre : *La Rançon*, «Mercure de France», 3.50. — Judith Gautier : *Kou-n-Atonou*, Colin, 3.50. — Henri Gréville : *Villoré*, Plon, 3.50. — L'auteur d'*Amitié Amoureuse* : *L'Amour est mon péché*, Calmann Lévy, 3.50. — André Theuriet : *Lys sauvage*, Charpentier, 3.50. — René Boylesvê : *Le parfum des îles Borromées*, Ollendorff, 3.50. — Léon Barrucand : *Un grand Amour*, Lemerre, 3.50. — J. de Tallenay : *Le Réveil de l'âme*, Ollendorff, 3.50. — Valentin Grandjean : *Autour d'un Péché* : Clerget, 3.50. — François de Nion : *Les Façades*, «Revue Blanche», 3.50. — P. E. Boutet : *Contes dans la nuit*, Chamuel, 3.50. — Louis Besse : *Amour Charnel*, Librairie parisienne, 1.50. — Carle Dauriac : *Les orgues de Fribourg*, Vanier, 1.50. — Félicien Champsaur : *Un gueux*, Victor Havard, 3.50. — Alphonse Allais : *Amour, délices et orgues*, Ollendorff, 3.50. — De la Hire d'Espie : *La chair et l'esprit*, Edmond Girard, 3.50. — Paul Mussche : *Simplement*, «La Lutte», Bruxelles, 3.50. — Aubrey du Boulley : *Ger-*

maine, Société libre d'édition, 3.50. — Georges Soreau et Marc Langlois : *Légendes et contes du Maine*, Blériot, 3.50. — Al. Georget : *Artistes*, Lemerre, 3.50. — Raymond Aynard : *Ames recluses*, Calmann Lévy, 3.50. — Masson-Forestier : *Angoisses de Juges*, Armand Colin, 3.50.

La Femme et le Pantin par Pierre Louys. Que nous naisse par hasard, dans ce siècle mécanique, pervers, non plus pourri, mais arrivé au squelette, ce siècle sans idée amoureuse, avare de tous les beaux gestes ingénus et gras, un écrivain doué d'un rare talent qui sache ce que c'est que la passion, c'est-à-dire qui se souvienne des rites anciens, et il obtiendra, d'emblée, la faveur du public, de tous les publics, car il paraîtra révéler au monde une religion nouvelle. Or, Pierre Louys nous est né... Je ne ferai point ici l'éloge de l'auteur d'*Aphrodite*. Il fut, spontanément, sans hésitation, de par la grâce même de l'amour qu'il remit à sa place, à la fois sur son véritable autel et sur son véritable lit. Après la prêtresse antique il devait, naturellement, nous montrer la moderne jeune femme, fauve telle qu'elle est, non seulement aujourd'hui, en Espagne, ou ailleurs, mais telle qu'elle doit être toujours et partout. Il s'inspire du célèbre tableau de Goya : des jeunes folles en jupes rondes et soyeuses, les pieds visibles sous les volants légers, balancent et lancent un pantin veule, une silhouette d'homme correctement vêtu, un pantin aux yeux vides et au corps depuis longtemps vidé. Elles tournent et bondissent autour de lui sur les bords d'un précipice, dont on aperçoit quelques fleurs mièvres, dissimulant l'horreur du dernier vide, celui de la mort. Elles ont eu la perfide tendresse de dissimuler la chute profonde, prochaine, par le châle frangé, la large couverture dans laquelle, linceul doux et chaud, elles le daigneront recevoir... si le hasard veut bien qu'il retombe juste au milieu. Ce tableau est une merveille. A l'écrivain bien plastique qui est Pierre Louys, cette page sombre et gracieuse, relatant tout ce que l'Espagne ardente peut fournir de folie, de brutalité, d'amour malicieux et maléficiant, devait inspirer une originale peinture de mœurs. Il a peint une cigarrière, une pauvre fille peu élevée, encore moins élevable, une animale « aux toisons d'astrakan bouclé sous les bras », une simple petite coureuse des rues sachant plus danser que vivre, et en a fait la tortionnaire d'un homme assez naïf pour supposer que le bon vouloir de cette femme serait subordonné au sien. En traversant le carnaval de Séville, il est heureux que l'auteur ait découvert cette jolie fille, car, sans la rapide séduction, nous n'eussions pas eu l'image photographique de cette rencontre, le double, pour ainsi dire, de l'autre image : la *Femme et le Pantin* de Goya. Don Mateo est un de ces taciturnes Espagnols qui rêvent de vengeance et de galanterie mêlées,

pauvres hères tourmentés de soif de sang qui ne désirent boire, au fond, que des baisers insaisissables. Il donne tout, prévoit tout et, ayant fait la leçon au passant qui se précipite à son tour, il pardonne tout pour arriver probablement à se tuer vers la fin de l'intrigue. Mais finira-t-elle ?

Ce roman est-il l'Espagne ? Je ne crois pas, car l'Espagne est une chose convenue, un article de Paris que l'on vend dans tous les bazars, rouge et jaune, avec quelques grelots en castagnettes. Louys a voyagé en ce pays, il y a mangé le véritable chocolat espagnol, si aphrodisiaque, et l'a dit délicatement, sans appuyer trop le coude sur un traversin. Il a trouvé un homme d'aspect rude et très galant, ils ont causé femmes et cigares, on sent qu'entre temps l'auteur écrivit à André Lebey, lui faisant part de ses impressions, et que le camarade, en lui rendant ses lettres exquises, lui a presque fourni son volume. Cela sent toute l'intimité, la vérité, le nonchaloir du voyageur qui ne voyage pas pour d'autre que pour lui et quelques amateurs du pittoresque feminin. Ce roman n'est pas l'Espagne, c'est du Pierre Louys, car l'auteur d'*Aphrodite* ne touche rien qu'il ne fasse son bien et ne chante rien qui ne devienne sa note personnelle. Cette Espagnole est certainement toutes les femmes de la terre, en une qui vit à Séville, parce qu'on est à Séville plus libre qu'ailleurs. La nouvelle œuvre de Louys ne peut se comparer à la première et on ne peut dire si elle est meilleure au moins bonne; elle est tout autre et très sincèrement séduisante. Nous lui souhaitons le même succès, mais est-ce bien utile ? Aux écrivains doués, le succès n'est pas nécessaire, ajoutons qu'il est presque toujours fatal, il vient comme la foudre, fait à jamais resplendir ou tue...

La Rançon, par Marcelle Tinayre. J'aime assez que les femmes s'occupent du grand *Adultère* et s'en occupent avec intelligence. C'est ce que Mme Tinayre semble faire dans son dernier livre, mais elle oublie, à dessein, sans doute, d'orner cet adultère du tas de séductions qui le rendent... excusable. L'amant est ici plus vieux que le mari ! plus raisonnable, plus néfaste, il parle d'abondance sur les sujets les plus délicats comme par exemple l'éducation des enfants et les soins à donner à ces ordinaires résultats du mariage. En tous ces discours de haute sagesse, on découvre que l'amour est autre chose, décidément, que la passion ; c'est une entente raisonnable de tous les petits intérêts du ventre et de l'imagination réunis, c'est une politique entre le besoin d'aimer et le besoin de changer d'amour ; la meilleure preuve que l'amour n'est plus qu'un besoin de changer, c'est que, vers la fin du volume, l'amant est obligé de céder de nouveau le pas au mari; dans une belle lettre fort touchante

qu'il écrit à la femme coupable, il lui explique qu'il la lègue définitivement à son devoir... et elle trompera l'amant avec le mari, cela nous paraît on ne peut plus certain. L'intention de ce livre est pure. Son allure est un brin bourgeoise, tirée en cordeau, passive, résignée. Il est question de tout, sauf de l'amour. L'auteur n'a aucune idée (et je l'en félicite) de ce qui peut être la passion en le sens absolu du mot. La passion est l'appétit de la souffrance sous toutes ses formes, puisque la volupté n'est pas autre chose. Alors on ne peut pas souffrir d'un homme, amant ou mari, qui n'a pas l'idée bien nette que son devoir à lui est d'être *l'excès*. Amant ou mari, l'auteur nous présente *des moyennes*. La force même des choses ramène la balance à égalité, et la femme demeure perpétuellement entre ces deux plateaux, jusqu'au jour où elle prendra, espérons-le pour elle, un chenapan qui, lui troisième adultère, lui apprendra l'art du fléau d'amour. Maintenant, le style de Mme Tinayre est agréable, assez travaillé pour ne pas être un style de femme et il donne lui-même la sensation d'une bonne moyenne d'art. Mais que je n'aime pas cette phrase : « L'enfant est la moitié de la vie de la femme et l'amour l'autre moitié. » Non, Madame, l'amour est toute la vie, qu'il soit l'amour maternel ou qu'il soit l'amour, et jamais aucune femme n'a pu se partager. Ou elles se donnent toutes à l'enfant : ce sont les sages, ou elles se livrent toutes à l'amant : ce sont les folles... à moins que... Mais je ne veux pas scandaliser l'auteur de la *Rançon*. J'ai bien trop de respect pour lui.

Kou-n-Atonou, par Judith Gautier. Des broderies de nuances violentes sur des soies indiennes, japonaises ou chinoises de couleur adorablement tendres. Un fonds de grâce orientale et des brutalités furieuses de style d'un effet très original. Une poésie charmante avec assonances bizarres, traduite d'un papyrus très adroitement fragmenté. Mme Judith Gautier garde le secret de ces transcriptions heureuses d'un art perdu en le sien propre, qui est plus viril qu'aucun autre art de femme. On dirait une guerrière égrenant des perles dans un casque sonore... mais elle n'oublie point, quant à l'amour qu'elle chante, de demeurer la séductrice.

Villoré, par Henri Gréville. Des *Snobs* de province et bien trop vieux jeu. Une moralité mondaine des plus haute-laine, véritable tapis de douceur placé sous les pieds des gens assez heureux pour s'être donné la peine de naître. Une jeune fille peut lire et s'abuser sur *le monde*, avec cette idée que les artistes sont destinés à faire ressortir la bonne tenue des gens qui l'habitent.

L'amour est mon péché, par l'auteur d'*Amitié Amoureuse*. Une histoire d'institutrice. La jeune personne de grande

famille pauvre s'introduisant, pour les plus honorables motifs, dans une très grande famille riche qu'elle détraque à souhait. Elle épouse tout le monde autant par vice que par vertu. C'est très moral.

Le lys sauvage, par André Theuriet. Poésie, poésie. Une pauvre petite bossue qui cherche Dieu dans l'amour... à moins qu'elle ne cherche l'amour dans le Dieu de ses rêves. Elle construit des chapelles, fait peur au clergé par sa charité et son zèle sacerdotal, et elle meurt, toujours sauvage, deux fois sainte. C'est académique, mais fort gracieux, et cela sent bon le village.

Le parfum des Iles Borromées, par René Boylesve. Non, je n'aime pas *les exotismes*, mais j'aime toujours les romans bien écrits, en quelque pays qu'il plaise à l'auteur de les faire se passer. Mme Belvidera est adultère. Gabriel Dompierre est amoureux et Carlotta meurt d'avoir été trop belle. Il y a un Anglais moderne, des gens qui ont des allures de trouble-fête et de bufles marchant dans des fleurs, mais cela est vibrant, bien composé pour plaire en chatouillant les sens et le cœur. J'aime les tortures du jeune amant et sa façon de sentir la pourriture des feuilles mortes sur la peau de sa maîtresse. Une belle scène quand il court à travers flots, vents et marées, pour rejoindre la bien-aimée qui se porte comme un charme... Hélas! Un charme fatal. Je ne dis pas ces choses pour amuser René Boylesve, dont je pense certain mal, mais, par acquit de conscience, car si je n'aime pas *l'exotisme*, je suis, je crois, une exception *en France*, et c'est le droit d'un auteur de choisir tel parfum qui lui convient, afin de le mélanger à son encre. Il y en a trop qui préfèrent l'empoisonner, cette encre, et qui ont tort, en dehors de toute question d'art.

Un grand amour, par Léon Barrucand. Ceci pourrait bien être l'histoire d'une honnête femme, c'est-à-dire d'une femme qui n'aime qu'un homme dans sa vie... Après tout, c'est possible et cela serait peut-être s'aimer soi-même ou mieux : se respecter. Un type curieux de grand seigneur très peint au vif : le duc de Cressan. Roman bien écrit, et intéressant, quoique l'introduction du récitatif de l'amoureux fervent, le savant raisonnable, me semble en trop et ne pas finir. La volonté de demeurer correct ne nuit cependant point à l'intrigue. Il y a un crime et un aveu de crimes, vers les dernières pages, qui sont de fortes et bonnes pages.

Le réveil de l'âme, par J. de Tallenay. Un gros livre. Roman passionnément mystique, très attachant. Il s'agit d'un dédoublement. Un homme se retrouvant dans l'ancienne existence d'un moine de l'abbaye de Villers. Très belles descriptions de cette abbaye. Au point de vue de la composition, toute la partie traitée en style moyenageux semble affaiblir

le dramatique du reste de l'œuvre, à cause même de sa fidélité à restituer une époque, mais, en somme, une œuvre philosophique des plus intéressantes. Les travaux archéologiques s'édifiant sur la trame de ce roman sont d'un très heureux développement et assez *habiles* pour plaire.

Autour d'un péché, par Valentin Grandjean. Un évangéliste de la cité de Calvin qui chasse son fils de la vie parce qu'il a une maîtresse. Bizarre cité que celle de Calvin. Des détails amusants sur l'esprit de Messieurs les pasteurs. Quels pasteurs que ceux qui ne peuvent admettre la brebis galeuse !

Les Façades, par François de Nion. Ce volume est le premier roman écrit avec sincérité sur le monde par quelqu'un qui en est. Le premier devoir d'un homme du monde est de ne se sentir d'aucun monde, mais de demeurer *lui* malgré son entourage. M. de Nion a très bien tiré parti de l'incendie du bazar de la Charité, et le type de la jeune fille qui aide ses parents en se vendant *plusieurs fois* à son époux est délicieusement trouvé ; seulement je ne me sens pas dans ce qu'on appelle le monde... peut-être parce que *cela* nous est fermé à tous... Un homme qui écrit a cessé d'appartenir au monde, tel que l'entend le vrai faubourg... où on est bête.

Contes dans la nuit, par F. C. Boutet. Contes fantastiques et philosophiques. Très jolies descriptions. D'étonnantes sensations de bijouteries remuées.

Amour Charnel, par Louis Besse. Petit roman très, trop parisien.

Les orgues de Fribourg, par Carle Dauriac. Elégante plaquette contenant les émois d'un peintre doublé d'un musicien, assez poète d'ailleurs.

Un Gueux, par Féiicien Champsaur. Une idylle un peu fougueuse. L'auteur nous semble toujours dépasser les bornes... des convenances : mais y a-t-il des convenances en amour, à part le mariage dit des dites ?

Amours, délices et orgues d'Alphonse Allais. Que ce titre est joli ! et les histoires, donc. Mais faire l'éloge d'Allais, c'est devenu si banal.

La chair et l'esprit, par A. de la Hire d'Espie. Il y a la lettre d'un Monsieur à une dame pour lui expliquer que l'aimant beaucoup il ne l'a pas prise... justement. C'est fort bien fait, car la dame est furieusement hystérique. Mystère de la chasteté appliqué à la luxure. Excellent aphrodisiaque.

Simplement, par Paul Musshe. Très petites histoires sur de très petits enfants. Beaucoup plus grand talent.

Germaine, par Aubrey du Boulley. Petit roman mélancolique. Il y a, vers la fin, une femme qui tombe dans les bras d'un homme « *comme une étincelle sur un baril de poudre* ». Bizarre métaphore.

Légendes et contes du Maine, par Georges Soreau et Marc Langlois. Racontées dans une langue bonhomme, ces légendes sont amusantes, surtout le conte où le diable arrive chez M. de Mondragon en calèche découverte, comme un préfet en tournée politique. Dialogues en curieux patois manceau.

Artistes, par Alphonse Georget. Farces et cérémonies d'atelier. Petite idylle du modèle sensé *vierge* qui hésite à poser nu. Ce modèle finit par devenir artiste lui-même. (Une manière de reprendre sa virginité, fort compromise par un goujat. Par exemple d'inutiles tirades sur les *neo-décadents* et les messieurs peu amateurs de beau sexe... Depuis Socrate, cher Monsieur... oui et ce n'est pas d'hier, vraiment.

Ames recluses, par Raymond Aynard. Dans la *Belle et la bête*, une grande delicatesse de touche à propos des fluctuations d'une jeune fille entre le mariage et la prise de voile. Agréable style et, surtout, original style, ce qui est rare de nos jours. *L'évocation*, le conte égyptien de la fin du volume, est aussi très, très bien.

Angoisses de juge, par Masson-Forestier. Voici un livre excellent, d'un très savant métier, plein de détails exquis. Il donne l'impression d'avoir été écrit par un très fin magistrat ayant touché de près aux misères humaines, acharné chasseur de *l'indice*... qu'il reconnaît ensuite tellement faux! Le rapport contre le voleur, supposé innocent, est un chef-d'œuvre. Il y a bien longtemps que je n'avais lu d'ouvrage si proche de ce que cherchent depuis un demi-siècle les naturalistes, voire les naturistes. M. Masson-Forestier est un écrivain de l'école de Flaubert, mais il ne l'imite pas. Je laisse mes lecteurs sur ce livre, histoire de les récompenser de leur patience à avoir peut-être lu les autres. A citer en entier : *Le Médecin de campagne*.

RACHILDE.

PSYCHOLOGIE

A. Hamon : *Déterminisme et Responsabilité*, 2.50. — D. Mercier : *Les Origines de la Psychologie Contemporaine*, Alcan, 5 fr. — Noémi Dorel : *Différences sexuelles de la Mentalité*, Bibliothèque de la Nouvelle Encyclopédie, 1 fr.

Sous le titre de **Déterminisme et Responsabilité**, M. A. Hamon vient de réunir en un volume les leçons par où débuta son cours de criminologie à l'Université Nouvelle de Bruxelles. Les premières sont consacrées à l'importante question du *Libre Arbitre* et du *Déterminisme*. Après avoir défini le libre arbitre d'après les philosophes classiques, l'auteur expose les processus physiologiques de l'activité mentale

et de l'acte volontaire, et constate que la volonté n'est pas une faculté, un pouvoir spécial, mais une résultante. « Comme a dit M. Ribot, le « je veux » ne constitue pas, ne crée pas une situation, il la constate. La volonté n'est pas une entité, c'est la représentation mentale consciente d'un acte avant son exécution. » Le libre arbitre se trouve donc en contradiction avec les lois de causalité naturelle, de conservation de la matière. Enfin « l'inexistence de la liberté morale » n'entraîne pas, comme les adversaires du déterminisme l'ont objecté, « la destruction de la personnalité, de l'individualité ». « L'individualité n'est pour un être que la résultante des milieux ancestraux, cosmiques, sociaux. Elle ne peut exister qu'à la condition que le déterminisme soit la vérité. »

M. Hamon passe ensuite à la *Définition du Crime* et critique tout d'abord les définitions proposées déjà par MM. Garofalo, Tarde, Manouvrier, Durckeim, Gouser, Carré, Ferri, Blocq et Onanoff. En ce qui concerne ces derniers auteurs, nous avions nous-même tenté de déduire de leur définition, basée sur une des lois les plus générales de la science, quelques propositions intéressant le problème de la responsabilité (1). Voici quelle était, dans ses traits essentiels, la théorie de MM. Paul Blocq et Onanoff. Se basant sur des considérations à la fois d'ordre biologique et d'ordre physique, ces auteurs rappellent tout d'abord, que le milieu où se trouvent les êtres vivants est en état d'équilibre instable physique et chimique, et que la *fonction* des êtres vivants s'accomplit en mettant à profit cette variété d'équilibre du milieu, afin de remplir leur *but*, conscient ou non, lequel consiste en accumulation de forces vives utilisables, dont ils disposent ultérieurement au mieux (2). Le mécanisme par lequel ils remplissent leur fonction est ce que ces auteurs ont appelé le mécanisme d'identification. Celui-ci consiste à déterminer aux choses des attributs identiques à ceux des représentations mentales auxquelles ces mêmes choses ont antérieurement donné lieu.

D'autre part, faisant observer que le passage des objets matériels de l'équilibre instable physique à l'équilibre stable physique ou chimique, entraîne toujours une perte d'énergie terrestre, MM. Paul Blocq et Onanoff catégorisent, d'après cette loi, les événements de ce monde, en deux clas-

(1) Gaston Danville : *D'une Théorie du crime considéré au point de vue psycho-physique. Son application à la détermination de la mentalité.* (Compte-rendu du 3e congrès d'Anthropologie criminelle. Bruxelles 1892.)

(2) Et non, comme l'a imprimé M. Hamon : *Ou mieux* : *Le mecanisme.*

ses, suivant qu'ils produisent une augmentation ou une diminution de forces vives terrestres utilisables.

C'est dans la deuxième de ces catégories que rentrent les *malheurs*, et les *crimes*. Le *malheur* peut résulter ou non de l'intervention de l'homme. Au premier cas, il sera dû à un défaut du mécanisme fonctionnel du sujet, qui, alors, aura déterminé aux choses des attributs non identiques à ceux des représentations mentales qu'il en avait, ce qui le différencie du crime, dans lequel le même mécanisme fonctionnel n'est pas altéré. Le *crime* pourra donc, selon ces auteurs, être dédéfini ainsi :

« Il y aura crime chaque fois qu'un sujet, en connaissance des attributs des choses, aura dérivé des forces à son profit personnel, et n'y sera parvenu qu'en diminuant, par le même acte, les forces vives terrestres utilisables. » Or, objecte M. Hamon, « pour qu'il y ait crime, il est nécessaire et indispensable que l'auteur du crime ait notion que son acte va diminuer les forces vives terrestres utilisables. Il « s'agit donc, écrit justement M. G. Danville, d'apprécier un état intellectuel. Et, il ajoute ici, le jugement est tout à fait simple, d'après la vie cérébrale antérieure ou d'après les circonstances de l'acte. » Eh bien ! Non ! vraiment non ! le jugement n'est pas simple du tout. Quel est l'homme qui a notion qu'un de ses actes augmente ou diminue les forces utilisables ? Nous ne pensons pas qu'il y en ait un seul qui réfléchisse sur cela avant d'agir. Ainsi un individu A a tué un autre individu B pour s'approprier les choses possédées par B. Evidemment A, au moment où il décide son acte, en a la représentation mentale. En même temps il a *conscience des conséquences de son acte.* » Mais est-ce autre chose que nous avons voulu dire ? Le problème subsiste. Il s'agit en effet d'apprécier de qu'elle façon A *a conscience*, si ses représentations mentales sont justes ou erronées quant aux propriétés des objets, aux conséquences de ses actes, et en second lieu d'estimer quelles sont ces *conséquences* elles-mêmes, ce que nous avions exprimé ainsi : « Il résulte de cette définition du crime, que 1° la *mesure de la criminalité* se fonde sur l'un des termes de la proposition soit sur l'*état du fonctionnement du mécanisme d'identification*, et que 2° la *mesure du crime* dérive nécessairement de l'autre terme soit le *plus ou moins de diminution de forces vives* produite. » Or, je persiste à penser qu'il est simple d'apprécier « d'après sa vie cérébrale antérieure ou d'après les circonstances de l'acte » qu'il commet, l'état mental d'un individu.

Prenons, par exemple, le cas d'un individu qui, ignorant les propriétés d'une substance explosive, y aura mis le feu et aura entraîné de la sorte une catastrophe. Il est clair qu'a-

lors, précisément, la représentation psychique de l'explosif et de ses qualités n'ayant pas eu lieu, n'a pu être identifiée avec les attributs réels de la substance, objet de cette représentation. Le sujet s'est donc mal acquitté de sa fonction, et c'est à ce défaut de son mécanisme fonctionnel que doit être imputé l'accident qui, dès lors, doit être regardé comme *malheur* et non comme *crime*. L'événement lui-même, remarquons-le en même temps, a consisté — ce qui s'accorde naturellement avec la précédente définition que nous avons donnée du malheur, d'après MM. Blocq et Onanoff, — dans le passage d'une force en état d'équilibre instable physique et chimique, en force en état d'équilibre stable chimique, avec déperdition de forces vives terrestres : combustion de la poudre, mort d'un plus ou moins grand nombre d'êtres humains. Qu'un meurtre, au contraire, ait lieu dans les conditions que suppose M. Hamon, soit : l'appropriation par l'assassin de la fortune de la victime, il est évident que le meurtrier possédait la représentation psychique de l'acte en lui et de ses conséquences, tant au point de vue de la suppression d'un être humain qu'à celui des biens qu'il convoitait. Ce n'est même que dans ces conditions que le crime a été décidé et accompli. Le sujet a déterminé à l'objet des attributs identiques à ceux de la représentation mentale qu'il en avait. Il en est donc ici, comme on le voit, tout différemment que dans l'exemple que nous avons cité d'un malheur commis par l'homme, où le sujet n'avait pas déterminé à l'objet des attributs identiques à ceux de la représentation mentale qu'il en avait : ici le crime est patent. Enfin, chez un halluciné qui pense prendre un chiffon pour écraser une mouche et tue son enfant en le lançant contre l'animal imaginaire qu'il croit voir sur un mur, il est clair que les représentations psychiques des attributs des choses sont erronées, et que, par suite, il n'y a pas crime.

Une seconde objection de M. Hamon est celle-ci. « Contrairement à l'opinion de M. Danville, les différences ethniques affectent le crime défini d'après MM. Blocq et Onanoff. En effet, M. Danville lui-même écrit : « Le meurtre d'un homme qui, chez tous les peuples civilisés, est considéré comme un crime passe au contraire pour une action d'éclat dans certaines tribus malaises. Cela s'explique selon la définition précédente : le meurtre commis par le Malais n'est pas un crime, car le Malais pense que le meurtrier d'un homme s'approprie, par ce fait seul de l'avoir tué, les vertus de sa victime. Chez lui, les représentations psychiques des attributs des choses sont donc erronées. » Donc le même acte commis consciemment en France et en Malaisie sera ici crime, là, non-crime! » Il est à peine besoin de faire remarquer, après les exemples que

nous avons précédemment donnés, que si le *meurtre* est le « même acte » en France et en Malaisie, les conditions dans lesquelles il s'accomplit sont seules aptes à le faire qualifier ou non de *crime*; ces conditions sont évidemment différentes dans les deux pays cités, ce qui n'enlève rien au caractère d'universalité de la définition que nous défendons, attendu qu'il n'existe pas, pour une représentation mentale, deux façons de correspondre à la réalité de son objet. Les attributs des choses sont les mêmes en France qu'en Malaisie, seules les représentations psychiques qu'en possèdent les individus peuvent différer.

Une dernière critique nous est adressée par M. Hamon. « Quel criterium aura-t-on de la diminution des forces vives terrestres utilisables ? tuer un individu, c'est évidemment diminuer les forces vives terrestres utilisables... Mais A, qui tue B, peut avoir notion que la disparition de B libère nombre de forces vives terrestres utilisables. En effet, un tyran diminue ces forces par sa tyrannie. Un individu qui le tuerait empêcherait la continuation de cette diminution, accroîtrait même ces forces. Donc il n'y aurait pas crime, bien qu'il y eût meurtre avec connaissance des attributs des choses. » Certainement ! et il ne viendrait à l'esprit de personne d'assimiler un meurtrier politique à un assassin vulgaire. D'aucuns parmi ces meurtriers furent d'ailleurs glorifiés à juste titre comme des bienfaiteurs de leur patrie : faut-il rappeler l'hymne antique à la louange d'Harmodios et d'Aristogiton ?

Il est vrai que M. Hamon part, lui, d'un principe tout différent pour établir la définition du crime qu'il formule ainsi : « *Tout acte conscient qui lèse la liberté d'agir d'un individu de même espèce que l'auteur de l'acte est crime.* » Il se préoccupe là de se débarrasser de « toute idée collatérale : causes, but, conventions sociales, réprobation, approbation... » Mais en éliminant ces idées de causes et de but, il détache par là même le phénomène de tout caractère défini et sa définition se trouve s'appliquer alors, si l'on peut dire, à un nombre indéfini de phénomènes hétéroclites, en même temps qu'elle retire au mot *crime* un sens précis, car cette formule devient applicable également à une intervention, soit utile, soit nuisible, et à des faits indifférents. L'acte d'un sauveteur se portant au secours d'un individu qui tombe à l'eau est, selon cette définition, un crime, de même que l'acte d'un photographe faisant la traditionnelle injonction : Ne bougeons plus ! Il serait facile de multiplier des exemples de ce genre, démontrant que cette définition ne satisfait pas aux exigences de la logique la plus élémentaire qui entend qu'une définition s'applique à un seul objet, le comprenne entièrement

mais à l'exclusion de tout autre.

Outre ce manque de précision, la définition de M. Hamon présente un autre inconvénient grave. C'est que si, comme il semble l'admettre lui-même, la criminologie comprend, non seulement l'étude du crime — et étudier le crime tel que le définit M. Hamon, conduirait à l'examen de la plupart de nos actes quotidiens, même les plus indifférents — mais encore l'étude des moyens propres à supprimer ou au moins à diminuer la criminalité, encore faut-il pour cela posséder du crime et de la criminalité une notion qui puisse servir de base pour l'étude de sa genèse, des conditions dans lequel il s'accomplit, etc. Or comme, systématiquement, M. Hamon a écarté de sa définition tout ce qui peut rattacher le crime à des circonstances de causes ou de but, il se trouve que cette définition demeure impropre à caractériser suffisamment la criminalité (comme nous venons de le voir par deux exemples pris entre mille) pour nous permettre de fonder sur elle cette « hygiène et cette thérapeutique sociale » dont M. Hamon reconnaît lui-même la nécessité. Aussi après avoir fait la critique des théories judiciaires de la *Responsabilité*, des théories des sociologues tels que MM. Tarde et Ferri sur le « droit de punir » en arrive-t-il à formuler cette constatation : « L'individu qui commet des *actes dissonants* dans la société au milieu de laquelle il vit, provoque nécessairement dans cette société un besoin de réaction... Nous estimons donc qu'il faut remplacer le terme de responsabilité sociale par celui de réactivité sociale... La réactivité sociale a pour produit *nécessaire*, au lieu des peines et des châtiments, un traitement préventif, une hygiène et une thérapeutique sociales... » Mais à quel signe reconnaîtra-t-on ces *actes dissonants* puisque, par l'absence du terme *crime*, M. Hamon démontre lui-même que sa définition ne peut servir en criminologie ! Il faudrait alors une définition de l'*acte dissonant* et une démonstration de la nécessité d'un traitement préventif de l'*acte dissonant*. Nous rappellerons au contraire que la théorie de MM. Paul Blocq et Onanoff que nous avons exposée offre à ce point de vue une base solide et scientifique, établie en dehors de toute idée d'approbation ou de réprobation, de responsabilité personnelle ou sociale, et que leur définition du crime apporte à l'appréciation de la criminalité un important élément de précision qui fait totalement défaut à la formule proposée par M. Hamon.

Toutefois, nous devons en terminant, reconnaître à l'auteur de *Déterminisme et Responsabilité* les qualités de clarté, d'érudition aisée et point pédante, qui rendent son volume intéressant et agréable à lire.

Les Origines de la Psychologie contemporaine, de M. D. Mercier, tendent moins à indiquer l'origine des idées directrices de la psychologie contemporaine qu'à tenter, par un ingénieux assemblage de coupures, adroitement empruntées aux principaux auteurs, de montrer le caractère en apparence transitoire des théories actuelles, ce qui sert de prétexte à une apologie du néo-thomisme. Nous avons déjà dit ici, à propos du livre de M. C. Piat (1), ce qu'il fallait penser de ces prétendues critiques adressées à la psychologie contemporaine, aussi nous excusera-t-on de ne pas insister sur ce nouvel essai de réconciliation de la science et de la foi!

Il est regrettable que de nombreuses affirmations sans contrôle et une excessive confiance en d'hypothétiques données moins que vérifiées déparent quelques remarques justes de Mlle Noémie Dorel dans son essai sur les **Différences Sexuelles de la Mentalité**. C'est là néanmoins un curieux opuscule.

GASTON DANVILLE.

SCIENCE SOCIALE

G. Tarde : *Les Lois sociales*, Alcan, 2,50. — *Essais de Psychologie sociale*, Giard et Brière, 7 fr. — Charles Sarolea : *Essais de Philosophie et d'Histoire*, Bruxelles, Weissenbruck. — Saleilles : *L'Individualisation de la Peine*, Alcan, 6 fr. — Langlois et Seignobos : *Introduction aux Etudes Historiques*, Hachette, 3.50. — Henry Bérenger : *La Conscience nationale*, A. Colin, 3.50.

Le champ des idées, tout comme un autre, a son riche sous-sol, et celui-ci, pour ne pas connaître les *booms* et les *krachs* (les ignore-t-il tant que ça?) n'en est pas moins exploré et exploité de la même façon qu'un *placer*. Parmi les fouilleurs, il y en a d'esprit opiniâtre qui y ajoutent galerie à galerie et n'abandonnent leur mine qu'après avoir tari le dernier filon, et d'autres de tempérament explorateur qui se contentent de forer çà et là des puits de sonde et de laisser aux survenants le soin d'exploiter le gisement reconnu. Taine était plutôt de ceux-là et M. Tarde serait plutôt de ceux-ci. Toutefois après avoir, d'une tarière vigoureuse, criblé le champ en question de trous de mine, et, en particulier, après avoir percé, maçonné et exploré trois vastes puits qu'on pourrait baptiser de l'imitation, de l'opposition et de l'adaptation, M. Tarde vient d'éprouver le louable souci de dresser la carte d'ensemble de ses Indes-noires, de montrer la richesse et l'homogénéité du bassin que ses sondages atteignent. De là

(1) C. Piat : *La Personne Humaine* (V. *Mercure de France*, n° 97.)

son nouveau livre, — petit livre cette fois : — **Les lois sociales**, *esquisse d'une sociologie.*

Dans les quelques lignes qui en forment l'avant-propos, l'auteur s'excuse avec grâce de n'avoir jusqu'ici donné que des vues partielles de son système : « Ceux qui nous suivent n'ayant rien de plus pressé que de démolir ces bâtisses pour en utiliser les matériaux ou s'en approprier un pavillon détaché, autant vaut-il leur épargner la peine de cette démolition et ne leur livrer sa pensée qu'en fragments ; toutefois à l'usage des esprits singuliers qui se plaisent à reconstruire ce qu'on leur offre à l'état fragmentaire, comme les autres à briser ce qu'on leur présente d'achevé, il n'est pas inutile peut-être de joindre aux parties éparses de son œuvre un dessin, une esquisse indiquant le plan d'ensemble qu'on aurait aimé à exécuter si l'on s'en était senti la force et l'audace... »

Cela est dit de façon charmante, mais comment alors soi-même se sentir le courage d'ébaucher cette esquisse et de résumer ce plan ? Le livre est si court, cent-cinquante pages environ, qu'on ne peut vraiment qu'y renvoyer le lecteur désireux de connaître dans ses grandes lignes le système de M. Tarde, et tout lecteur soucieux d'idées générales devrait avoir ce désir, le nom de M. Tarde étant sûr de rester, avec ceux de Joseph de Maistre, de Comte, de Balzac, de Le Play, de Taine et de Renan, parmi ceux de nos plus grands penseurs du siècle ; il est bon de le noter, bien qu'il n'y ait plus guère aujourd'hui de mérite à cela, mais comme je fus peut-être le premier à l'avancer, je suis bien en droit de le redire.

En même temps, et sous le titre d'**Etudes de psychologie sociale**, M. Tarde a réuni en un volume plus copieux un certain nombre d'articles parus dans des revues de sociologie, de philosophie ou simplement de littérature. Car je pourrais dire, s'il en était besoin pour lui concilier les sympathies du *Mercure*, que ce grand penseur est aussi un écrivain très artiste ; dans des *Souvenirs de transports judiciaires*, il y a une description du village après qu'un crime passionnel s'y est commis que Mérimée n'aurait pas désavouée, et plus loin, un essai sur la *Graphologie* est dans son genre un chef-d'œuvre de finesse psychologique et de joliesse littéraire ; si l'écriture de M. Paul Baudry explique « pourquoi les élégantes femmes d'une nudité si fine et si distinguée qu'aime à peindre cet artiste, ont le nez droit et un peu pointu avec une mollesse de corps si charmante » celle de M. Tarde doit de même évoquer je ne sais quel jardin de Décameron où sous de délicats ombrages, de beaux éphèbes et des courtisanes un peu tendres deviseraient d'idées subtiles sans cesser de penser à l'amour.

Je compte d'ailleurs consacrer à ce « bel-esprit », comme on disait si bien autrefois, un article d'ensemble ici-même, et ceci me permet de le laisser là pour l'instant.

§

Pour la même raison, et aussi parce que M. Collière a annoncé l'intention d'en parler ici le mois prochain, je ne dirai rien du dernier livre de M. Edmond Demolins : *Les Français d'aujourd'hui*, dont le vrai titre, par symétrie avec son précédent, pourrait être dit : *A quoi tient l'infériorité des Français*. D'autant qu'un autre livre, **Essais de philosophie et d'histoire** de M. Charles Saroléa, me permet de dire un mot de la question.

M. Saroléa, de culture française et de sympathie anglaise (il professe à l'Université d'Edimbourg), de nationalité belge d'ailleurs et, même à ce point de vue, né à Gand et élevé à Liège, me semble, par ce mélange d'influences, tout à fait adapté à une égale compréhension des diverses civilisations d'Europe ; les articles qu'il a réunis sous le titre un peu trop vague qu'on a vu sont en effet presque tous consacrés à des comparaisons fort judicieuses entre la France et l'Angleterre.

Hélas ces comparaisons ne sont guère consolantes : que ce soit au point de vue de l'expansion territoriale ou du développement de la richesse, de l'accroissement de population ou du rayonnement de la langue, de la diminution de la criminalité ou de l'alcoolisme. peut-être même de la floraison des lettres, des sciences ou des arts, nous trouvons l'*english speaking race* en posture meilleure et s'améliorant toujours. Il n'y a plus aujourd'hui, pour croire à la mission sacrée, au génie dominateur de la France, que les derniers fétichistes de la Révolution. M. Saroléa inclina autrefois à être de cette religion, par réaction, comme Quinet, contre ce qui, dans le catholicisme, l'avait laissé insatisfait; mais d'année en année il me semble bien se rendre compte que cet « article d'exportation » du génie national est sans valeur. Ce n'est pas la Révolution seule qui a ruiné la France, mais elle y a terriblement contribué; sous ses deux grands principes, le droit à l'insurrection, origine de notre anarchisme, et le programme jacobin, origine de notre anticléricalisme et de notre collectivisme, elle reste le chancre de la France et des pays de langue latine qui subissent l'influence française ; on voit d'ailleurs, après cent ans de ces idées, où en sont les peuples dits latins, et l'on voit par contre ce que sont devenus les peuples de langue anglaise, germanique ou slave qui, eux, ont eu le mauvais goût de ne pas mordre au « cinquième Evangile », comme Carlyle appelait la Déclaration des droits de l'homme, et de ne puiser que dans les quatre autres ce qu'ils

avaient besoin d'énergie individuelle et de synergie sociale.

Oui, cette fin de siècle est attristante. La France ne vit plus que par une petite élite, élite de grands hommes à qui nous devons notre prestige d'esprit, élite de vaillants à qui nous devons notre domaine colonial; le pays ne les suit pas. Si on faisait un plébiscite loyal, neuf voix sur dix vendraient les colonies à l'Angleterre et fermeraient la bouche aux plus grands penseurs s'ils pensaient autrement que M. Homais. Après 1870, nous nous sommes consolés en nous enorgueillissant de notre richesse et de notre génie artistique, et voilà que cette fameuse richesse est en train de se fondre au subtil creuset des hauts barons, et que nos arts sont annexés par le damné Gentleman comme de simples micronésies! Les Anglais sont arrivés par la seule magie de leur volonté à faire naître de leur sol rebelle des Carpeaux et des Ingres: à force de s'efforcer de chanter juste, ils finiront, le prochain siècle, par avoir des Wagners! Je ne sais trop, à cette époque, avec quoi, nous autres, nous nous consolerons.

La seule supériorité qui nous reste c'est celle du roseau pensant sur l'univers qui l'écrase: nous savons ce dont nous nous anémions et ce dont nos voisins se fortifient; Tocqueville, Montalembert, Claudio Jannet, Taine, Demolins, P. de Rousiers, bien d'autres, nous l'ont dit; à ces noms M. Saroléa pourrait joindre le sien; nul mieux que lui n'est à même de nous donner cette *Psychologie du peuple angais* qui ferait pendant à la *Psychologie du peuple français* de M. Fouillée dont nous parlions la dernière fois. Car ce n'est pas un univers stupide qui nous vainc, c'est un autre « roseau pensant » et à voir ce qu'il a fait quand il n'avait guère conscience de sa force et qu'il se laissait aller au gré des brises, on se demande avec effroi ce qu'il ne fera pas quand il saura ce qu'il veut et comment il peut!

§

L'Individualisation de la peine! Le titre choisi par M. Saleilles est un peu rébarbatif, mais le sujet est important et le livre clair, agréable à lire, même un peu trop complaisamment développé. C'est toute une philosophie du droit pénal qui s'y cache, et le droit pénal, on l'a dit, c'est la sociologie criminelle adaptée à l'idée de justice.

Ce qui doit combler de joie les personnes souriantes, c'est que le dernier avatar, le progrès suprême, la conquête définitive de la civilisation en ce domaine, consiste juste à revenir à la doctrine pénologique du moyen âge, pas même à celle des tribunaux laïcs, mais, *horresco referens*, à celle des officialités ecclésiastiques. C'est dans ces cours que le justicier, sans chercher à soupeser la gravité du péché commis,

ce qui est l'affaire de Dieu « lequel seul sonde les cœurs et les reins », sans avoir pour le coupable haine ou mépris (qui sait si aux yeux de Dieu le péché véniel du saint n'est pas plus douloureux que le crime de l'assassin ?) lui appliquait la peine qu'il jugeait le plus propre à le faire repentir, dans le sens religieux du mot, à le corriger et à le rendre à la société

Aujourd'hui, sous l'influence du *Contrat social*, les idées sont tout autres. De la conception abstraite de la faute a découlé l'idée de la peine égale pour tous; le délit pénal est devenu ainsi semblable au délit civil où l'indemnité est toujours égale au dommage causé : qui casse les verres les paie. En outre, de la préoccupation de la liberté, on en est arrivé parfois, comme le Code pénal allemand, à exiger chez le délinquant la plénitude du libre arbitre, ce qui, strictement, rendrait toute pénalité impossible, aucun expert n'étant à même de pouvoir affirmer si tel acte a été commis ou non en état de libre arbitre. Enfin, pour supprimer tout arbitraire du juge, on a, tantôt comme le Code pénal italien de 1889, dressé un répertoire minutieux de tous les délits possibles avec la peine en regard, ce qui réduit la justice répressive à une sorte de consultation de catalogue, tantôt, comme notre loi de 1885 sur la rélégation, prescrit telle peine dans tel cas, ce qui fait du juge un automate prononçant une pénalité non parce que le délit la mérite, mais parce que le délinquant réunit les conditions numériques chiffrées par la loi.

Cependant, et d'une façon générale, notre droit pénal, à nous Français, se tient en garde contre ce double défaut d'imprécision métaphysique et d'exces de précision juridique. Un très grand progrès réalisé sur le droit pénal de la Révolution par le Code pénal de 1810, consiste dans l'élasticité de la peine : le juge peut choisir entre un maximum et un minimum ; plus tard, en 1826 et 1830, s'introduit le système des circonstances atténuantes ; puis des jurisconsultes, surtout français, mettent en vogue la théorie des responsabilités partielles, d'autres jurisconsultes, surtout italiens, veulent qu'on substitue à la préoccupation du crime celle de la criminalité. Ces idées passent dans la législation : la loi Bérenger, aux antipodes de la loi sur les récidivistes, permet au juge de surseoir à la peine ; les hommes de la Révolution auraient ici crié à l'arbitraire, mais il y a un arbitraire excellent et le juge seul est à même de voir si tel inculpé est susceptible ou non d'amendement. De la même préoccupation d'individualiser la peine judiciairement, et non légalement car alors il n'y a plus de vraie individualisation, vient chez les Américains l'usage des sentences indéterminées et des prisons privées ; le *reformatory* d'Elmira

ouvert par un particulier est déjà célèbre ; les condamnés qui lui sont confiés par les tribunaux sortent de chez lui dès qu'ils sont guéris. Un résultat analogue pourrait être obtenu en France si l'administration pénitentiaire était confiée à des magistrats ; il y aurait alors deux individualisations successives, une au moment de la sentence, une au cours de la peine (1).

Ceci suffit pour dire l'intérêt et la gravité du problème, sa difficulté puisqu'il touche à tout, même au libre arbitre, cette croix des philosophes, et aussi sa solubilité dont « le progrès incessant des sciences, suivant la phrase qui enthousiasmait Baudelaire, nous fait retrouver la formule perdue depuis si longtemps ! »

§

Dans la collection du Collège des sciences sociales qu'ouvre ce livre de M. Saleilles, M. Seignobos annonce *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, et ceci me rappelle le livre qu'il a dernièrement donné avec M. Langlois, **Introduction aux Etudes historiques.** C'est un guide, d'esprit très louable, à l'usage de tous ceux qui ont à faire usage des documents d'histoire : analyse et synthèse, critique externe et critique interne, tout y est prévu, exposé, conseillé. Ce ne sont que poteaux indicateurs : attention ! habitude dangereuse ! gare aux apocryphes ! pas de parti pris ! C'est la revanche des érudits sur les historiens. A toutes les pages, Michelet, Guizot, Thierry, Taine, Fustel de Coulanges y voient leurs béjaunes et cette pauvre dame qu'est la philosophie de l'histoire y passe de fort mauvais quarts d'heure. Le livre fini, on a besoin de se débarbouiller avec quelques pages de Montaigne. La seule histoire vraiment vraie est l'*Uchronia* de Renouvier. Ah les chercheurs bien intentionnés de petites bêtes ! Que diraient MM. Langlois et Seignobos si on épluchait ainsi leur livre ? Dès la première ligne de la première page, je lis : « Le titre de cet ouvrage est clair. Cependant il est nécessaire de dire nettement ce que nous avons voulu et ce que nous n'avons pas voulu faire, car sous ce même titre *Introduction aux études historiques* des livres très différents ont déjà été publiés. » Mais alors, ô érudits, il n'est pas si clair que ça !

(1) Pourquoi, à ce propos, au lieu de distribuer les condamnés dans les maisons centrales suivant le ressort des cours, ne les distribuerait-on suivant la nature des crimes ? Il y aurait par exemple, une maison centrale affectée aux meurtriers, une autre aux crimes de ruse, une autre aux crimes de chair, et encore, une pour les débutants, une pour les endurcis, une pour les amendés, etc.

§

La Conscience nationale: Sous ce titre un peu ambitieux mais point injustifié, M. Henry Bérenger donne au public l'examen de conscience, sincère et probe, que chacun devrait au moins faire dans le secret de ses réflexions. Crise de l'enseignement dans le sens le plus général de ce mot, de l'enseignement non seulement par l'école, mais par la presse, par l'armée, par la religion, par la littérature, par l'exemple politique, voilà le sujet du livre ; les considérations s'y appuient sur des documents et les chiffres conduisent à des propositions fermes ; le ton général est grave et empreint de mélancolie. On aimerait à reprendre, l'un après l'autre, chacun des grands sujets qu'aborde l'auteur, mais il faudrait pour cela un livre aussi considérable que le sien, plus même puisqu'il y aurait çà et là des réserves ou des critiques à faire ; je m'excuse donc de ne pas commencer, d'autant que, je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'au prochain livre de M. Bérenger, il y aura à faire moins de critiques et moins de réserves. C'est un des intérêts de ces recueils d'articles divers que l'on a si grand tort de blâmer, de montrer l'évolution des idées ; M. Bérenger a écrit sa deuxième partie, la Religion et la France, quand il se trouvait sous des influences personnelles un peu spéciales ; j'ai idée que quand il reprendra ce problème, ce sera avec autant de sincérité et plus de hauteur ; la fin même de son livre et aussi les campagnes de presse qu'il a depuis menées m'en sont garantes. La crise de la conscience nationale est en effet assez générale et assez grave pour que nul ne néglige les terrains communs d'entente, il n'y a que trop de fossés et de murs dans le champ des idées de France.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Paroles d'Evangile social. — La fin des joueurs de flûte. — Léon Bazalgette : *L'Esprit nouveau*, Société d'éditions littéraires, 3.50. — Henry Bérenger : *La Conscience nationale*, A. Colin, 3.50. — Anatole Le Braz : *Au Pays des Pardons*, Rennes, Hyacinthe Caillière, 3.50. — Le Père W. Elliot (avec Introduction, par Mgr Ireland, et Préface, par l'abbé Félix Klein) : *Le Père Hecker*, Lecoffre, 3.50.

Dans ma dernière Chronique du mois, j'avais dit quel est, pour le Socialisme belge tel que l'ont formé mes amis Jules des Essarts, Emile Vandervelde, Jules Destrée, le grand et salutaire souci d'une idéalité morale. Je puis donner cette fois à mes remarques une confirmation intéressante.

C'en est à peu près fini, parmi nous, de la manifestation du 1er Mai, qui ne fut que tumultueuse et révolutionnaire. On ne saurait faire, avec la meilleure volonté du monde, la révolution à date fixe. Mais, au Pays noir des mineurs, le 1er Mai est une fête, la grande fête populaire du Travail. Un immense cortège est organisé, chaque année, dans les centres ouvriers, et surtout à Charleroi. Sur des chars décorés de verts branchages et de drapeaux rouges, quelques rudes gars, en vêtements de travail et tous muscles tendus, représentent les divers corps de métier : la mine, la métallurgie, la verrerie. Une foule innombrable les suit et les acclame, en un grondement de houle qui répand par la ville un lourd éveil de joie. C'est la glorification triomphale des Travailleurs et du Travail humain.

Et les écrivains socialistes disent, dans leurs journaux, brochures ou manifestes :

« En ce jour où les paysans des Flandres plantent le Mayboom, — l'arbre de mai, — où les gars de la Campine et du Limbourg chantent de vieux lieds, où l'on parle de fleurs et d'amours, où partout on voit les jeunes filles parer de guirlandes les autels de la Vierge, en ce jour consacré à la fête du Travail, le Parti socialiste affirme une fois de plus, partout où le Prolétariat est organisé, sa force, sa puissance pour le bien. »

La puissance d'un parti pour le bien! Cela peut nous surprendre, nous que les politiciens ont désaccoutumés de si hautes paroles et qui n'entendons guère parler que de la puissance des partis pour l'intérêt ou les ambitions à satisfaire.

Cette puissance pour le bien se proclame dans un curieux document, dans un Manifeste du 1er Mai que les sénateurs et les députés socialistes de Belgique lurent et distribuèrent à leurs ouvriers, lors de la dernière fête du Travail à Charleroi. Il faut le publier ici, pour bien montrer qu'un Evangile social nouveau peut être annoncé aux foules modernes, et que cet Evangile nouveau, s'il est en indéniable conflit avec le christianisme d'inquisition ou d'église, n'est pourtant que l'Evangile ancien élargi, développé, approprié aux conditions de la vie nouvelle.

MANIFESTE DU 1er MAI

Aimez-vous les uns les autres!
JÉSUS.
Prolétaires de tous pays, unissez-vous!
KARL MARX.

Ce jour là, PREMIER MAI 1898, ceux que le Peuple avait élus pour le défendre par la parole, lui parlèrent ainsi, au milieu d'une foule immense :

« En cette heure de fête et de printemps, l'Évolution perpé-

tuelle de la nature apparaît plus éclatante. Comme elle, gonfle-toi d'espoir et prépare-toi pour la Vie Nouvelle.

» O Peuple, prends conscience de tes droits et prends conscience de tes devoirs. Sois fraternel et bon; des joies et des douleurs d'autrui, déclare-toi solidaire. Ne cherche pas ton bonheur ailleurs que dans le bonheur général. Partout respecte la faiblesse et la souffrance, chez la Femme, chez l'Enfant, même chez l'Animal, et que la Force de tous protège la détresse des petits!

» C'est tous les jours qu'il faut être Socialiste : la Foi nouvelle sera plus propagee par des actes quotidiens que par des discours. Sois soucieux de ta Dignité. Redoute les boissons qui enivrent et les passions qui avilissent. Méprise la résignation morne des épuisés et des lâches. Que le fécond esprit de Révolte te possède, et que la haine vigoureuse des choses mauvaises, mais non des hommes qui les conservent, enflamme ton fier courage.

» Gloire aux Laborieux ! Le Travail honore et réconforte. Il est saint. Mais l'Excès de travail est maudit : il abrutit et déprime. Nous voulons la Journée de Huit Heures, pour que, après huit heures de repos, huit heures encore chaque jour tu puisses vivre avec les tiens, te distraire et t'instruire.

» Instruis-toi. Les cours et les écoles, les journaux et les livres, sont des instruments de liberté. Bois aux fontaines de la Science et de l'Art : tu deviendras alors assez puissant pour réaliser la Justice. Fais l'inventaire des idées et des religions : tu les trouveras multiples et contradictoires, et tu seras Tolérant pour toute conviction sincère.

» Tes frères sont, non seulement les hommes de ton pays, mais ceux de l'univèrs entier. Bientôt viendra la fin des guerres et des armées. Chaque fois que tu pratiqueras les Vertus Socialistes de Solidarité et d'Amour, tu avanceras cet avenir prochain ; et, dans la paix et la joie, surgira le monde où, le devoir social de tous mieux compris pour le développement total de chacun, triomphera le Socialisme! »

Et lorsqu'ils eurent ainsi parlé, ils distribuèrent des milliers de feuilles pareilles à celle-ci, afin que s'en gardât le Souvenir.

Ont signé : La Fontaine, Edmond Picard, sénateurs ; Jean Caeluwaert, Ferdinand Cavrot, Jules Destrée, Léopold Fagnart, Léon Furnémont, Joseph Lambillotte, Henri Léonard, Emile Vandervelde, députés ; et pour le Comité Organisateur de la Manifestation : Paul Pastur, président, Emilio, secrétaire.

Oui, voilà ce que des sénateurs et des députés belges peuvent prêcher et prêchent à leurs électeurs. Et nos pauvres parlementaires, qui sont honnêtes tout simplement ou malhonnê-

tes, amis ou ennemis du Panama, il nous semble risible de les imaginer en ce rôle de prophètes, d'éducateurs idéalistes, d'annonciateurs mystiques. C'est par de tels contrastes, brusquement aperçus, qu'on sent notre misère politique et notre décadence sociale. Il suffit, chez nous, qu'un homme soit du parlementarisme pour que son autorité, en dehors des vulgaires disputes d'intérêt, ne soit plus reconnue. « Politiciens » est un terme de mépris et de condamnation. Et cela est grave. Cela est profondément triste.

Mais un mouvement social se fait déjà en dehors de toute politique. Des écrivains, des orateurs, des étudiants se mettent à l'œuvre pour regarder de près le problème complexe d'une rénovation sociale. Et ceux-là ont bien compris qu'il n'est pas de révolution des intérêts sans une révolution des idées et, comme a dit Jaurès, « pas de révolution de la propriété sans une révolution de la conscience ».

Ceux-là vont au peuple pour lui annoncer un idéal nouveau non seulement de vie physique meilleure et de mieux-être, mais aussi de vie intellectuelle, de vie esthétique, de vie morale, de vie sociale, de vie religieuse plus libre et plus grande. Ceux-là célèbreront bientôt le 1er Mai d'une humanité plus heureuse. Et ils répéteront l'Evangile glorieux des socialistes belges :

« Des rangs des vaincus de la vie, de ces Humbles, de ces éternellement Exploités, s'élèvent maintenant des chants d'allégresse ! Car ces hommes qui communiaient chaque jour en un même labeur, en de mêmes souffrances, communient aujourd'hui en une même Foi, en un même Espoir !

» Mai ! Le Renouveau de la Nature !

» Mai ! Le mois de Maïa, la Cérès des Germains, la déesse aux triples mamelles.

» 1er Mai ! La Fête du Travail ! Et aussi de la Fécondité ! Et aussi des Moissons, Moissons belles d'or ! Car le grand Semeur est venu. Et le jour est proche où nous recueillerons la géante Moisson de Justice et de Fraternité ! »

Je ne me méprends pas trop, n'est-il pas vrai ? Ce sont bien là des paroles d'Evangile social.

§

Ces temps derniers, j'ai vu à leur tâche généreuse quelques-uns des jeunes hommes que je sais le plus épris de ce rêve d'une société meilleure par les conditions de vie physique et par la conscience. Les noms de Marc Lafargue, Jean Viollis, Maurice Magre, Emmanuel Delbousquet, Fernand Pradel, étaient déjà des noms littéraires que la revue l'*Effort* nous avait apportés de Toulouse en plein Paris, et qui s'étaient imposés à l'attention, même parmi l'encombrement

de nos « déracinés » et de nos « arrivistes ». Dès les premières œuvres lues (entre lesquelles *le Jardin d'où l'on voit la Vie*, de Marc Lafargue, l'*Emoi*, de Jean Viollis, et la *Chanson des Hommes*, de Maurice Magre, furent une révélation d'écrivains véritables), il parut bien que ces « jeunes » ne joueraient plus seulement des airs de symbolisme ou de décadentisme. C'était la fin des joueurs de flûte. Et, en effet, il s'est formé à Toulouse un groupe littéraire où se trouvent unis ces noms divers et qui, dans la revue l'*Effort* et dans un journal hebdomadaire : le *Midi Fédéral*, exprime des vues très libres et hardies, non plus sur l'art pur et les petites malices d'un vague esthétisme, mais sur la vie et les graves problèmes de l'évolution sociale.

Marc Lafargue écrivait naguère : « Y a-t-il encore, dans la jeune bourgeoisie, des nerfs qui ne soient pas détendus, des cerveaux capables d'enfanter de mâles résolutions, et des corps que soulève la divinité intérieure de l'enthousiasme ? Ne semble-t-il pas, à voir les jeunes bourgeois exagérant encore l'égoïsme, le sens politique et sauvagement individualiste de leurs pères, qu'ils soient comme ces malades dont la personnalité s'exalte au moment de la mort, et que nous assistions à la fin d'une classe ? J'aurais été tenté de le croire si, parmi une majorité de petits politiciens roués qui nous font un crime du haut idéal d'éducation que nous voulons propager dans les consciences, nous n'avions pas pu recruter quelques cœurs fermes, quelques jeunes gens aux chairs sans lâcheté. Nous irons ensemble parmi le peuple. Nous nous installerons, le soir, avec quelques jeunes ouvriers, sous la lampe, et sans d'autres secours que de rares livres nécessairement insuffisants et la faiblesse profonde de nos intelligences. »

Pourquoi s'étonnerait-on que ces choses soient dites, et dites avec un tel accent ? Il y a vraiment dans notre race française un tourment d'idéalisme, une force de vie morale qui se ranime à chaque flot de sang d'une génération nouvelle. Non, la jeunesse de France n'est pas morte. Non, elle n'est pas vouée au délicieux et lugubre linceul de pourpre des dilettantismes sensuels, esthétiques, mystiques. Le cri d'éveil est venu du pays où l'on aime le soleil et la vie. Voici la jeunesse prête pour l'œuvre nécessaire.

On ne sera que quelques étudiants, quelques apprentis écrivains, quelques journalistes du *Midi Fédéral*, mais on ira aux ouvriers avec l'âme pleine de vérités à dire. On leur portera une vigoureuse dénonciation et une impitoyable critique des réactions de toute sorte, politiques, morales, sociales, religieuses, et aussi une affirmation ardente d'un idéal d'humanité supérieure. Chaque homme plus homme, et

les hommes entre eux plus humains ! Telle est la formule d'éducation populaire dont s'inspirent les jeunes de Toulouse et par laquelle ils s'efforceront d'éveiller les consciences, de susciter les énergies, en un mot d'élever l'âme de la foule. Oui, ô délicieux joueurs de flûte, quelques étudiants, qui pourraient être des poètes, se feront apôtres parmi les ouvriers.

Et ce rôle leur sera un noble succès. Nous en avons fait l'épreuve. Car, il y a quelques semaines, mes jeunes amis de Toulouse me demandèrent d'aller inaugurer la série de leurs conférences populaires. Plus de deux mille auditeurs, dont quinze cents ouvriers, vinrent à la salle du Capitole pour entendre exposer le conflit entre « l'Eglise et la Vie nouvelle des peuples ». Il était bien naturel que les cléricaux fussent gênés par le mouvement ainsi déterminé. Ils prétendirent m'empêcher de prendre la parole. Antisémites, nationalistes, petits crevés des cercles catholiques, ridicules dévots des confessionnaux et des sacristies, agenouilleurs râpés en quête du mariage à dot verte, gentilhommes à haute visière, ils furent tous là, pour un étonnant vacarme de sifflets. Mais la poigne des étudiants et des ouvriers s'abattit sur cette dégénérescence de religion et de race. On expulsa de rude façon les plus reconnaissables crétins. Et la conférence s'acheva dans le calme. Nous avions ensemble gagné une vraie bataille. Ce fut parfait. Un rapprochement, une solidarité s'établit entre les travailleurs intellectuels et les travailleurs manuels, contre l'adversaire commun. Et dans un immense Punch à la *Ligue des étudiants républicains*, auquel prit part un grand nombre de compagnons socialistes, ce fait bien significatif fut proclamé et célébré en une série de toasts pleins d'enthousiasme.

Nous recommencerons cette fête parmi les faubourgs de Toulouse, puis à Albi et à Carmaux. Ils y songent déjà, mes crânes amis du *Midi Fédéral*, qui ont foi en l'âme populaire et veulent la faire revivre en l'animant de leur généreuse jeunesse.

§

L'Esprit Nouveau, par Léon Bazalgette. — Ce livre pourrait s'intituler aussi bien : l'*Esprit de vie nouvelle*. A propos de l'actualité fort diverse des hommes et des événements, l'auteur fait une rigoureuse critique des survivances réactionnaires qu'il découvre dans l'art, dans la religion, dans la vie sociale, et il affirme la nécessité d'un « nouveau devenir ». Ces survivances sont le catholicisme et tout ce qui en est un reste, une empreinte dans les âmes modernes : le mysticisme, le pessimisme, le néo-idéalisme. Peut-être M. Bazalgette met-il quelque excès d'ardeur, qui risque de paraître entaché de

sectarisme, à confondre tout cela et à proscrire, par exemple, l'idéalisme de Burne-Jones pour cette raison discutable qu'on peut y reconnaître l'idéal chrétien de Giotto et de Fra Angelico, ou « un idéal dérivé du christianisme ». Mais il y a comme un plaisir de vengeance à suivre sa protestation violente contre le christianisme sacerdotal, ecclésiastique, inquisitorial, qui dévirilisa et *dés-humanisa* pendant de longs siècles tant de générations crédules, et qui déforma les consciences, les âmes, la vie tout entière, ou bien les anéantit par des servitudes mortelles. La partie affirmative du livre est encore plus intéressante. « Affranchissement de l'individu; retour aux voies de nature, acheminement de l'humanité vers sa propre conscience, telles sont les grandes lignes du nouveau devenir. » M. Balzalgette nous les expose avec l'éloquence que donne la foi. Il nous crie : « Désormais croyons en la nature et en l'humanité, qui sont les vrais dieux ! » Nous pouvons d'abord l'entendre et aller ensuite notre chemin, plus loin que sa foi. Et, quelques réserves faites, c'est justice de tenir ce livre : l'*Esprit nouveau*, pour l'un des plus nobles, graves, généreux, robustes à la fois de pensée et de style, qui aient été publiés ces derniers temps par la jeunesse littéraire.

La Conscience nationale, par Henry Bérenger. — Non pas la conscience « nationaliste ». Quelques-uns ont voulu s'y méprendre, avec injustice. Il y a, dans le livre de M. Henry Bérenger, une critique fort sévère de nos institutions et de notre état social, qui ne va guère avec la confiance aveugle et furieuse du « nationalisme ». Mais il est vrai qu'il croit en « la survie de l'idéal français », et donc de la France. Pourquoi ne pas y croire ? Les ridicules soutenueurs « nationalistes » ont bien pu nous inspirer quelque dégoût de dire avec amour le nom de la patrie. Ce serait pourtant une injuste faiblesse de ne pas garder et avouer un haut respect de la conscience française telle qu'elle fut et telle qu'elle devra être. La politique, la religion, l'enseignement, l'armée, sont dans des conditions misérables. Mais il reste la « conscience nationale » qu'expriment le mieux, si l'on veut, les plus durs détracteurs du parlementarisme, de l'Eglise, de l'Université, du militarisme. La France se relèvera par l'énergique vitalité de cette conscience, que réveilleront les impitoyables critiques. C'est tout ce que M. Henry Bérenger a voulu dire. Et il l'a dit avec un esprit vigoureux, une âme passionnée et une éloquence chaleureuse. Michelet a écrit : « Toute la variété de mes travaux a germé d'une même racine vivante : le sentiment de la France et l'idée de la Patrie. » (Préface du *Peuple*). Voilà l'excuse de M. Bérenger, s'il en a besoin.

Au Pays des Pardons, par Anatole de Le Braz. — C'est une réédition. L'ouvrage avait paru en 1894, mais n'était guère sorti de Bretagne. Il est écrit avec un sentiment profond de la nature et de l'âme bretonnes, et avec un pieux amour. Une poésie douce, triste, y est épandue parmi les réalités les mieux vues et peut-être trop abondamment racontées.

Le Père Hecker, par le Pere W. Elliott (avec Introduction, par Mgr Ireland, et Préface, par l'abbé Félix Klein). — Une grave question divise en ce moment les catholiques d'Europe et met aux prises d'une maligne polémique deux fractions du clergé : les Jésuites d'une part et leurs partisans, et d'autre part les prêtres qui défendent la tradition libérale. Il s'agit de savoir si l'Eglise sera *américanisée*, c'est-à-dire si elle se pénétrera de l'esprit rénovateur des évêques d'Amérique. Les principales idées ou tendances de ce qu'on appelle l'*américanisme* se trouvent bien indiquées, et de façon toute *vivante*, dans le remarquable ouvrage que nous signalons. La préface très intéressante de M. l'abbé Félix Klein révèle, malgré l'extrême prudence littéraire, l'impatience à peine maîtrisée du clergé — disons : intellectuel — contre les néfastes et visibles excès de l'autoritarisme ecclésiastique. M. l'abbé Félix Klein sera une victime de plus. Attendons. Cette nouvelle lutte fera seulement la preuve que l'Eglise catholique est vouée à l'inertie et à la mort dans le plus farouche broiement des consciences.

VICTOR CHARBONNEL.

VOYAGES, ARCHÉOLOGIE

Larroumet : *Vers Athènes et Jérusalem*, Hachette, 3.50. — Emile Guimet : *Plutarque et l'Egypte*, Leroux. — Bertrand Auerbach : *Les Races et les Nationalités en Autriche-Hongrie*, Alcan, 5 fr. — André Petitcolin : *Arvor*, Plon, 3.50. — Memento.

Les lettres que réunit à titre de Journal de Voyages en Grèce et en Syrie M. Larroumet furent écrites au *Temps* et au *Figaro* en 1896 et 1897, au cours de deux excursions organisées par le *Tour du Monde* et la *Revue générale des sciences*. Les voyageurs, conduits en Grèce d'abord, visitèrent Olympie et Delphes (un peu sous la pluie d'ailleurs) Mycènes et Tyrinthe, Délos et Athènes; et il convient d'insister sur le réel intérêt que de telles promenades, relativement rapides, purent offrir sous la conduite de savants et d'archéologues comptant M. Salomon Reinach, M. Monceaux, M. Homolle et les membres de l'école française d'Athènes, — susceptibles de commenter sur le sol même les travaux et les fouilles qui ont renouvelé depuis cinquante ans l'histoire et l'archéologie

de la Grèce — C'est là, on le pense, un tourisme auquel les agences Cook n'accoutumèrent point. On voudrait le voir se renouveler de temps à autre, toutefois, car il donnerait aux écoles archéologiques, — le livre de M. Larroumet en est l'exemple — une propagande de bon aloi; on se rendrait mieux compte des choses qu'elles accomplissent avec les sommes plutôt médiocres qui leur sont allouées ; de plus, rien ne vaut, pour ouvrir les idées, entendre parler de son pays hors de lui-même et « voir par un bout l'infinie vanité des hommes ». — M. Larroumet, qui fit son pèlerinage en helléniste, ne résiste point au désir de noter des choses sur l'influence française et la politique extérieure. — Mais je ne puis retenir, ici, que des impressions d'art et de voyage.

Après Delphes et Olympie, c'est Mycènes et l'acropole d'Athènes qui semblent surtout avoir frappé M. Larroumet ; à Tyrinthe on arrive tard et après une journée de fatigue ; mais la vieille cité des Atrides, dressée sur sa colline abrupte, dans un pays d'aspect sinistre, avec les murs pélasgiques formant l'enceinte de son acropole fournit une impression surprenante :

« A mesure qu'on approche, la végétation devient de plus en plus rare ; encore quelques pas, elle se réduit à de maigres broussailles. Une malédiction semble peser sur ce coin de terre souillé par tant de crimes. La montagne est comme vêtue de deuil, la terre et les rochers sont couleur de rouille, de cendre et de sang. Bientôt la route est devenue un sentier difficile : nous sommes en pleine montagne. Tout à coup, ce sentier fait un coude brusque sur la droite, et au fond d'une allée formée par deux énormes murailles, la fameuse *Porte des Lions* apparaît...

» L'écueil, devant les monuments trop décrits et trop représentés, c'est que la vue directe soit inférieure à l'attente escomptée. Ici, l'impression est plus forte que tout ce que l'on a pu voir ou lire. Au fond de l'allée pélasgique, la porte s'ouvre, colossale et surbaissée. Sur le linteau, les lionnes archaïques se dressent, décapitées, les pattes de devant appuyées contre une base de colonne, dans une pose qui les étire, les allonge et accuse leur caractère félin. La colonne serait l'autel de la cité, et les deux lionnes le garderaient, comme les animaux héraldiques qui accotent les blasons du moyen âge. — Cette sculpture est grande et puissante dans son réalisme primitif. Elle évoque le souvenir des œuvres assyriennes. On songe à la *lionne blessée* qui traîne en rugissant ses pattes de derrière paralysées, et à la *chasse du roi*, avec ses quatre lions morts, le mufle contre terre et le corps allongé.

» La Porte des Lions est l'entrée d'une cité de géants et tous les drames qui se sont passés là semblent réglés par un tel

décor. Les passions devaient y être surhumaines; l'action et la pensée, le geste et la voix n'y pouvaient être que terribles. Et ceci n'est pas une impression ressentie après coup; on ne saurait rien de la légende, qu'en cet endroit, devant une telle architecture, l'imagination formerait d'elle-même des rêves effrayants.

» La porte franchie, nous sommes dans une enceinte circulaire que limite un haut rempart pélasgique, et, à droite, un abîme bordé d'un mur semblable. En face et au-dessus, les ruines s'étagent sur une pente raide. – Cette enceinte serait l'ancienne agora où les fouilles de Schliemann mirent successivement à découvert cinq tombeaux. C'étaient autant de trésors. Ils contenaient dix-sept cadavres, les uns réduits à l'état de squelettes, les autres partiellement conservés — ces cadavres étaient littéralement bardés d'or; — masques, diadèmes, cuirasses, bijoux — et au fond des sépulcres, ils brillaient comme des idoles d'une fabuleuse richesse »...

On sait que Schliemann s'empressa de télégraphier au roi de Grèce et à l'Univers qu'il venait de découvrir les tombeaux d'Agamemnon et de sa suite, de Cassandre et du cocher Eurymédon, égorgés par Clytemnestre et Egisthe. Ce qui est certain, c'est que l'heureux chercheur venait d'exhumer toute une civilisation. Il y a désormais un art mycénien, et c'est au musée d'Athènes qu'il le faut étudier.

« Aucune collection en Europe, dit à ce propos M. Larroumet, ne produit une impression aussi saisissante. On se trouve en face d'une civilisation représentée par son art; prodigieusement riche, encore voisine des temps préhistoriques et déjà raffinée, composite et originale. — A Mycénes avaient abouti, avant l'invasion dernière, l'art de l'Asie, des îles Ioniennes, de l'Egypte, et à ces divers éléments, la race achéenne avait ajouté sa propre marque. Les tombeaux de l'acropole ont livré, avec les squelettes qui sont ici, des centaines d'objets en or : couronnes, cuirasses, bijoux, coupes, vases, poignées d'épées, figurines religieuses, plaques et rondelles d'ornement, animaux héraldiques et symboliques. Puis des vases d'argent, des armes de bronze, des objets d'ambre, d'albâtre et de porcelaine. Tout cela ciselé, gravé, martelé, repoussé, avec une richesse d'invention et souvent une perfection de travail surprenants. — Mais les plus attirants de ces objets sont les masques funéraires, car dans leur gaucherie, ils visent au réalisme complet; ils veulent reproduire des physionomies, même mortes. L'un d'eux surtout, avec ses paupières closes, son nez droit aux narines pincées par la mort, la barbe soigneusement peignée et la moustache taillée en croissant montre par la boursouflure et l'affaissement de la décomposition commençante qu'il a été moulé sur le cadavre, puis

estampé — ce masque de Mycènes est admirable de tristesse, — l'universelle tristesse des morts — et de fierté survivante à l'être (1).

§

Mais voici à propos de l'acropole d'Athènes quelques considérations sur l'architecture grecque, dont les Romains ont dénaturé les éléments, — méconnaissant, dit très bien M. Larroumet, les principes essentiels et les rapports logiques qui les déterminaient :

« Dans l'art grec, point de recherches ni de surcharges ; aucun désir de produire l'effet par l'étalage de la masse ; rien de colossal ; les dimensions sont déterminées par la destination de l'édifice, son emplacement, la nature des matériaux, le site, l'horizon. — Les Romains ont cru pouvoir appliquer les éléments de cet art à toutes les grandeurs, élever les colonnes et étendre les frontons à toutes les échelles. Chez eux, la grandeur, au lieu d'être le résultat naturel des proportions, était produit par l'étalage des masses ; ils causaient plus d'étonnement que d'admiration. — La Renaissance et les temps modernes d'ailleurs n'ont d'abord vu la Grèce qu'à travers Rome. Puis à l'erreur qui croyait pouvoir grandir arbitrairement les ordres grecs, ils en ont ajouté une autre. Ils ont multiplié les ornements sans autre but qu'eux-mêmes. Des trois ordres, ils ont employé de préférence le corinthien, le plus riche de tous, le plus éloigné de la simplicité primitive, le plus récent aussi et déjà marqué de décadence. De là cette surcharge qui, à partir du XVI^e siècle, est allée toujours croissant, ce luxe de décorations lourdes et compliquées, efforts laborieux d'une imagination qui se tourmente, alors que l'art grec résultait de la raison, appliquant avec aisance des principes simples et sûrs. Devant les Propylées, le souvenir des plus célèbres édifices de Rome souffre de la comparaison qui s'impose. On se dit aussi que les imitations de la Renaissance ont été plus romaines que grecques, et on trouve que c'est un malheur. Quant aux applications de l'art grec à des œuvres modernes comme la colonnade du Louvre et la Madeleine, on estime que ces énormes constructions, ici, auraient choqué comme une erreur et un excès barbares. »

Enfin, quelques mots donnés aux quatorze statues d'Athéna mutilées par les Perses et qu'on exhuma, ayant encore l'éclat

(1) Cf. le tome VI de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* ; MM. Perrot et Chipiez ont résumé là tout ce u'on sait de la Troie historique, de Tyrinthe et de Mycènes depuis les fouilles de Schliemann et de Dorpfeld ; plusieurs restitutions et plans, des reproductions abondantes permettant de se faire une idée de cet art asiatique et barbare de la Grèce primitive qui a été appelé l'*art mycénien*.

de leurs vives couleurs, ramènent à la question de la décoration polychrome des monuments, et M. Larroumet affirme très exactement d'ailleurs que dans l'art grec, les édifices et les statues étaient peints :

« Nous avons eu, dit-il, beaucoup de peine à reconnaître cette vérité révélée par Hittorf. Longtemps l'architecture et la sculpture gréco-romaines nous étaient apparues comme uniformément blanches ou grises. Jusqu'à ces dernières années, « la pure blancheur des marbres dans la verdure » était un lieu commun littéraire. Il a bien fallu se rendre à l'évidence, après un examen plus attentif des œuvres connues de tout temps, et, surtout, la vue des œuvres nouvellement découvertes. Il reste des traces de peinture sur le Parthénon, mais les fouilles exécutées dans ces dernières années sur les divers points de la Grèce ont mis au jour des quantités d'œuvres où la couleur primitive avait conservé toute sa vivacité, depuis les statues archaïques exhumées sur l'acropole par M. Cavvadias jusqu'aux terres cuites de Béotie et d'Asie Mineure. — En Occident on compte bien sur la pluie et la poussière, sur les moisissures et les fumées pour atténuer la crudité des édifices et sculptures; notre lumière, notre climat et la couleur du sol expliquent ce parti-pris : les monuments s'harmonisent avec un milieu gris naturellement. Mais en Grèce, dans l'Attique surtout, les terrains et les rochers offrent souvent la couleur et l'éclat des pierres précieuses ; ils sont rouge vif, bleu foncé, jaune clair, violet, lilas; le ciel les couvre d'une voûte d'azur et la mer les sertit d'émeraude ; et malgré la vivacité propre à chacun de ces tons, leur ensemble est plein d'harmonie, d'une harmonie vibrante et chaude. Sur cette terre éclatante, l'art empruntait son caractère à la nature, et les peintres décorateurs procédaient comme celle-ci. A leurs édifices et à leurs statues, ils appliquaient les couleurs dont la nature leur offrait l'exemple. Au bord de cette mer et sous ce ciel, ils faisaient chanter sur la pierre les notes les plus vives, le rouge, le bleu et le jaune. Ils y joignaient les métaux : le vert du bronze, le fauve de l'or, le blanc de l'argent. Lorsque du haut de l'acropole on a regardé le panorama de l'Attique, l'imagination se tournant vers le Parthénon et l'Erechtéion les revêt aussitôt des teintes vigoureuses que l'œil vient de voir répandues sur la terre (1). »

(1) On pourrait ajouter ici quelques mots, car la décoration polychrome fut pratiquée très tard en Occident; l'architecture dite gothique admettait encore la polychimie, — sans doute d'après des principes différents et plus proches de la symbolique chrétienne que de l'imitation directe de la nature, — et les raisons de climat et de milieu n'ont point seules motivé son abandon. Dès le XVI^e^ siècle

§

Le second voyage dont parle M. Larroumet fut mené par M. Ch. Diehl, à qui nous devons de si remarquables travaux sur l'art byzantin, et comprit l'Orient et la Palestine. Je me suis trop attardé et je ne puis que signaler d'intéressants chapitres sur Rhodes, Famagouste, Baalbak, Jérusalem. — A Damas, enfin, on fit voir à M. Larroumet le chemin fameux où Saint Paul rencontra le Seigneur et sa vocation d'apôtre : mais il paraît que la tradition a changé l'endroit pour « la commodité des touristes ».

M. Emile Guimet a fait tirer à part un article de la Nouvelle Revue, sur **Plutarque et l'Egypte** où il établit fort justement d'ailleurs que l'auteur célèbre de *Vies parallèles*, — celui des anciens, avec Apulée, qui nous a procuré cependant le plus de renseignements sur les croyances de l'antique Egypte, n'était jamais allé même à Alexandrie, et n'en parlait que sur la foi d'auteurs et de voyageurs aussi suspects que lui-même. Le traité *de Iside et Osiride* par contre donnait d'utiles indications sur le culte d'Isis tel qu'on le pratiquait en Europe, c'est-à-dire transformé par les idées grecques. M. Ampère (*Voyage en Egypte et en Nubie*) avait déjà signalé l'ignorance générale des Grecs sur les choses d'Egypte, et montré « qu'ils étaient hors d'état de comprendre une ligne d'un texte hiéroglyphique. Aussi leur attribuait-il l'invention de ces mystères prétendus égyptiens, dont les occultistes nous ont tant rebattu.

Les Races et les Nationalités en Autriche-Hongrie de M. B. Auerbach, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy, méritent au moins une mention dans cette revue rapide des livres, encore qu'il y soit surtout question d'ethnologie et de politique. — C'est l'étude, si l'on veut, des conséquences politiques de l'ethnologie ; et l'antagonisme des peuples et communautés ethniques de l'Empire aurichien, agrégat et Babel où voisinent Allemands, Tchèques, Polonais, Magyars, Slovènes, Ruthènes, Slovaques, Roumains, Serbes, Croates, Italiens et Ladins Frioulans est ici exposé avec un luxe de détails, une multiplicité d'indications et de chiffres dont il faut surtout retenir que l'auteur s'est consciencieusement informé. — Après avoir interrogé les faits primitifs et essentiels : à savoir les carac-

commence la décadence de l'architecture : on ne s'inspire plus que des œuvres gréco-romaines, d'ailleurs mal connues, imitées par à peu près ; nous ajouterons l'influence des idées puritaines, l'austérité niaise qui sévit tout à coup et modifie les mœurs, le costume, — amène ainsi la grisaille et la laideur des monuments. — C'est peut-être encore un des bienfaits du protestantisme.

tères anthropologiques, l'idiome, le mode de colonisation, l'influence du milieu géographique, puis les phénomènes d'un degré plus élevé : la restauration de la langue et de la littérature, le réveil des traditions, les péripéties de la lutte des races, M. Auerbach conclut du reste à la décomposition prochaine de l'Empire du Habsbourg. « Mais, dit-il, aucune des nations qui le constituent ne saurait affecter l'indépendance absolue, soit qu'elles se réunissent aux nations dont elles se considèrent comme des membres séparés, soit qu'au sein de la monarchie, elles se constituent en provinces antonomes. — C'est même cette dernière solution qui a le plus de chances et prévaudra, à moins de bouleverser les assises sur lesquelles l'Europe trouve un équilibre incertain. C'est un système fédératif que l'Autriche élabore, enfante dans les douleurs et les convulsions, — dans lequel elle survivra ou plutôt revivra. »

Le livre de M. Auerbach, étayé d'une bibliographie polyglotte et de cartes et graphiques propres à élucider le texte, n'est peut-être point une lecture pour le public comme le veut la *prière*. Pour certaines questions, c'est réellement un ouvrage à consulter,

Arvor de M. Petitcolin, que j'indiquerai pour finir, est un honnête livre sur la Bretagne, d'une écriture peut-être un peu précieuse aux dépens de la clarté, mais qui nous parle de choses et de pays que nous aimons entre tous ; où l'on trouvera aussi de jolies pages sur les sites, les anciennes petites villes et les êtres de la côte armoricaine. De Port-Navalo jusqu'à Paimpol, c'est la presqu'île de Rhuis avec la Tour de Sarzeau, Auray, Vannes, la Ville Close de Concarneau, Quimper, le Folgoat, Roscoff, Morlaix, Saint Pol de Léon, Tréguier ; et il y a de vieilles églises de granit, des châteaux écroulés, des calvaires aux figurines de guignol comme à Saint-Thégonnec et à Guimiliau, des landes et des grèves, et des caps fabuleux de rochers contre lesquels bataille l'Océan ; — puis de braves matelots, bien simples, et durs à la fatigue, hâlés, cuits et brunis par le vent de la mer et le soleil, qui font oublier un peu les romans de mœurs parisiennes, les malins et les fricoteurs.

Memento. — De M. Ed. Planchut : *Les Races jaunes*, un petit livre sur la Chine avec planches en couleur et illustrations reproduites, la plupart, de la *Chine ancienne* par G. Panthier (Schleicher frère s. Les livres d'or de la Science, encyclopédie populaire à 1 fr.). — Parmi les bizarres projets de voyages, il faut signaler celui de trois explorateurs, dont le lieutenant de vaisseau Hourst, qui ont sollicité une subvention du conseil municipal de Paris, afin d'entreprendre, en ballon, la traversée du Sahara. — Le premier numéro de la *France de demain*,

revue mensuelle de propagande pour les affaires coloniales et l'extension française, reproduit les discours prononcés par MM. Bonvalot et Jules Lemaître à la Sorbonne, en grande séance du comité Dupleix. On y parle sur la nécessité des voyages et la réforme de nos « systèmes d'éducation et d'instruction ». M. Lemaître accuse le latin. Il y a des *Remarques sur les avantages et désavantages de la France et de la Grande Bretagne*, traduction de l'anglais du chevalier John Nicholls, 1744, et, ainsi, p. 89, il est question des sucres.

CHARLES MERKI.

BIBLIOPHILIE, HISTOIRE DE L'ART

Les Bouquinistes des Quais au XVII^e^ siècle (*Bulletin du Bibliophile* (15 mai). — Le Chef-d'Œuvre de l'Imprimerie Nationale (*Petit Temps*), 10 juillet).

Les bouquinistes, qui alors étalaient leurs livres non seulement sur les quais, mais aussi sur les rebords du Pont-Neuf, eurent déjà beaucoup d'ennuis au XVII^e^ siècle. On les avait déjà chassés en 1649 des boutiques du Pont-Neuf; en 1697, on voulut leur défendre encore les quais et les parapets. C'est alors qu'Étienne Baluze prit leur défense. Le manuscrit de son intéressant mémoire est conservé à la Bibliothèque nationale.

« Autrefois, dit Baluze, une bonne partye des boutiques du Pont-Neuf estoient occupées par les librairies qui y portaient de très bons livres qu'ils donnaient à bon marché. Ce qui estoit d'un grand secours aux gens de lettres, lesquels sont ordinairement fort peu pécunieux.

» Les libraires de la rüe Saint-Jacques firent pour lors de grandes instances pour empescher qu'on ne continuât ce trafic, et enfin ils en vinrent à bout dans le temps des guerres de Paris sur la fin de la minorité du Roy.

» Les pauvres libraires qui n'ont pas moyen de loüer des boutiques ont tasché de gagner leur vie en estallant des livres de peu de conséquence sur les quays et sur les rebords du Pont-Neuf.

» Ces livres sont de vieux fonds de magazins de libraires, qu'on ne leur demande pas, le fretin (qu'ils appellent parmy eux *carimara*) des bibliothèques, la despouille de quelque pauvre prestre décédé, de meschants paquets, achetez aux inventaires, tous livres qu'on n'ira jamais demander dans les boutiques de libraires.

» Cependant on se sert de ce prétexte pour empescher ces pauvres gens de continuer leurs estallages, parce, dit-on, qu'ils empeschent qu'on ne visite les boutiques de libraires;

ce qui est très faux. Car on ne trouvera pas à ces estallages des livres de conséquence, pour lesquels avoir il faut nécessairement aller chez les grands libraires.

» Aux estallages on trouve de petits traitez singuliers qu'on ne connoît pas bien souvent, d'autres qu'on connoît à la vérité, mais qu'on ne s'avisera pas d'aller demander chez les libraires, et qu'on n'achette que parce qu'ils sont à bon marché; et enfin de vieilles éditions d'anciens auteurs, qu'on trouve à bon marché et qui sont achetez par les pauvres, qui n'ont pas moyen d'achetter les nouvelles.

» En cecy il faut considérer autant pour le moins l'interest des gens de letres, que celuy des libraires, et que ce ne sont pas ceux ordinairement qui ont le moyen d'estudier qui estudient, mais bien ceux qui n'ont pas le moyen d'estudier, c'est-à-dire les pauvres. Pline l'a dit, il y a longtemps : *Amat studia, ut solent pauperes.* De sorte que si on leur ôte le moyen d'achetter des livres à bon marché, on perdra de bons esprits, qui pourroient devenir habilles gens et faire honeur au royaume par la facilité qu'ils auroient d'estudier.

» Les libraires ne sont establis que pour le service des gens de letres; ce qui doit obliger les magistrats à s'opposer à leur avarice, de crainte que la cherté des livres, qui est toujours chez les grands libraires, ne ruine la littérature. Ils doivent servir également les pauvres et les riches. Ils peuvent vendre chèrement aux riches, à la bonne heure. Mais ils doivent donner à bon marché aux pauvres; et c'est ce qu'ils ne font pas et ne feront jamais.

» On dit encore contre ces pauvres gens que, sous ce prétexte, ils distribuent des livres de contrebande. Ce qui est très-faux, et peut être attesté faux par beaucoup d'honnestes gens qui avoient accoustumé de s'arrester aux estallages.

» Il a plus esté vendu de livres de contrebande dans la rüe Saint-Jaques qu'il n'a esté vendu de vieux bouquins aux estallages. C'est ce qui est certain.

» Mais quand mesme il seroit vray, ce qui n'est pas, que ces pauvres gens débitoient des livres de contrebande, le remède dont on se sert ne peut pas empescher ce commerce. Car ceux qui le font portent les livres dans leurs poches et sous leur manteau, et les vont distribuer dans les maisons où ils ont leurs habitudes. Cela est de notoriété publique.

» On dit encore contre ces pauvres gens que lorsque quelque valet ou autre a desrobé quelque livre, il les leur porte pour le vendre, ce qui est très préjudiciable au public. A cella on respond que ce remède n'empeschera pas ce mal; car on porte esgallement ces sortes de livres aux marchands qui sont sur le quay des Augustins. Outre qu'il ne faut pas

oster la liberté de vendre séparément quelques livres, [y] ayant de pauvres gens qui sont obligez dans leur nécessité de vendre leurs livres peu à peu pour subsister.

» Ainsy il semble qu'on devroit tolérer, comme on a fait jusques à présent, les estallages, tant en faveur de ces pauvres gens qui sont dans une extrême misère, qu'en considération des gens de letres, pour lesquels on a toujours eu beaucoup d'esgars en France, et qui, au moyen des défenses qu'on a faites, n'ont plus les occasions de trouver de bons livres à bon marché. »

C'est donc probablement à Étienne Baluze que nous devons cette bibliothèque en plein vent, sans laquelle disparaîtraient tous les livres qui n'ont pas une valeur de catalogue, — et ce sont souvent les meilleurs.

L'Imprimerie Nationale prépare pour l'an 1900 une *Histoire de l'Imprimerie en France au quinzième et au seizième siècle*, due au libraire érudit, M. A. Claudin. Il s'agit d'ordonner un ouvrage qui contienne les spécimens les plus curieux de l'ancien art typographique français, et « en effet, à côté des caractères Garamond, adoptés par l'Imprimerie royale lors de sa fondation par Richelieu en 1640, qui figurent pour l'impression de cette histoire jusques y compris la préface, à côté des caractères Grandjean, gravés en 1693 et employés jusqu'à la fin du premier empire, qui ont servi à l'exécution du corps de l'ouvrage, on a placé des spécimens de caractères employés par les imprimeurs qui ont exercé en France depuis le quinzième siècle.

« Dans l'exemplaire offert au président de la République, on retrouve par exemple les polices ou alphabets de l'atelier établi à la Sorbonne en 1470; des imprimeurs parisiens Friburger, Gering et Crantz établis en 1473 rue Saint-Jacques, à l'enseigne du *Soleil d'or;* des ateliers de Pierre César dit Cæsaris, maître ès arts, et Jean Stoll; de Guillaume Mayn, val et Ulric Géring: de Gaspar, Russangis, Louis Simonnet, de Bourges, Richard Blandin, d'Évreux, Jean Symon et plusieurs autres, qui travaillaient en coopération, dès 1475, rue Saint-Jacques, au *Soufflet Vert*; puis des grands ateliers lyonnais, de ceux d'Angers et de Tréguier.

» L'ouvrage est un résumé d'anciens exemples, dans lequel entrent aussi de précieuses reproductions de lettres ornées et de gravures, dont la première — de l'atelier des frères de Gourmont, Paris, 1587 — représente l'auteur du *Tableau des arts libéraux* offrant son livre au duc de Nevers.

» L'œuvre complète renfermera plus de douze cents planches extraites des livres les plus rares et réunis à grand'peine, douze cents planches parmi lesquelles la grande lettre ornée du titre de la *Mer des hystoires*, une gravure du

Thérence en français, de Vérard; une autre de l'atelier de J. Maurand montrant le « roy Gontran et le roy Childerich son nepveu »; les marques de Pigouchet et de Simon Vostre, des *Heures d'Amiens* et des *Heures de Verdun;* le titre du *Discours du songe de Poliphile*, de l'atelier de Jacques Kerver, et encore de l'atelier de Louis Cyanens, le frontispice très finement dessiné d'une nouvelle du *Décaméron de Bocace.* »

La contemplation de toutes ces merveilles engagera peut-être les éditeurs de livres de luxe à revenir enfin décidément à la gravure sur bois, à abandonner tous ces truquages de la gravure mécanique, qui sont l'un des déshonneurs de notre siècle. Seul, le bois peut accompagner la lettre : tous ceux qui aiment les livres comprennent cela.

R. DE BURY.

LES REVUES

Les événements actuels ont inspiré à M. Urbain Gohier, à côté des excellents articles de polémique que l'on doit à cet écrivain, le goût de certaines recherches d'histoire comparée. *L'Armée de Condé* que publie **la Revue blanche** (1er juillet) est un document de la plus grande valeur pour ceux qui s'intéresseraient à la formation de l'esprit de corps chez les officiers de notre armée.

Dans cette même publication, à côté d'un fragment bien curieux du *Saül* de M. André Gide, — M. Remy de Gourmont donne sur l'*Esthétique de la Langue française* des pages du plus haut intérêt. Ses remarques, s'il est possible d'en discuter quelques-unes, sont d'une intelligence et d'une ingéniosité qui égalent celles qui assurèrent aux travaux de eu Darmesteter, sur le même objet, leur fortune parmi les lettrés.

« Il n'est pas bien certain en effet, — écrit M. de Gourmont — que le vieux français fût aussi dénué qu'on l'a cru : si les innovateurs avaient connu leur propre langue aussi bien qu'ils connaissaient le latin, auraient-ils négligé *afaiture* pour *construction*, ou *semblance* pour *représentation*? La nécessité n'explique pas tous ces emprunts ; la vanité en explique quelques autres : il a toujours paru aux savants de tous les temps qu'ils se différenciaient mieux de la foule en parlant une langue fermée à la foule. Dans l'histoire du français il faut tenir compte du pédantisme. Sur près de deux mille mots purement latins en *sion* et *tion*, il n'y en a pas vingt qui puissent entrer dans une belle page de prose littéraire : il y en a moins encore qu'un poète osât insérer dans un vers. Ces mots et une quantité d'autres, appartiennent moins à la

langue française qu'à des langues particulières qui ne se haussent que fort rarement jusqu'à la littérature, et si on ne peut traiter certaines questions sans leur secours on peut se passer de la plupart d'entre eux dans l'art essentiel, qui est la peinture idéale de la vie..... Un mot n'a pas besoin de contenir sa propre définition. Dans l'instrument nommé *télescope*, l'idée de *voir de loin* n'est aucunement essentielle, mais si on la croyait nécessaire, le mot *longue-vue* était bien suffisant et capable de porter, comme *lunette*, une double ou une triple signification. Le *télescope* aurait pu encore, sans aucun danger, être appelé *tube* ou *tuyau* : c'est ce dernier nom qu'il eût sans doute reçu si le peuple avait été appelé à le baptiser. Comme *jumelles*, mot populaire, presque argotique, est joli, comparé à *microscope*, *stéréoscope*, d'une barbarie si savante et si triste! Au pédant qui invente *binocle*, l'instinct heureux de l'ignorant répond par *lorgnon* : à *cycle*, *tricycle*, *bicycle* et tous leurs dérivés, l'ouvrier qui forge ces machines oppose *bécane* : il n'a pas besoin du grec pour lancer un mot d'une forme agréable, d'une sonorité pure et conforme à la tradition linguistique. »

Raillant les médecins, — « les médecins de Molière parlaient latin, les nôtres parlent grec. C'est une ruse, qui augmente plutôt leur prestige que leur science » — M. de Gourmont présente «sans observations une liste de mots avec leur nom correspondant en patois médical », et il ajoute : « on jugera de quel côté sont la raison et la beauté. » On pourrait prononcer que la raison est des deux côtés, et qu'il n'y a pas plus de beauté dans *adenoïde* que dans *glanduleux*, *asthme* et *court-vent*, parmi les exemples cités. Ceux que l'auteur choisit pour démontrer la barbarie des botanistes sont tout à fait probants : « Là, il n'y a aucune excuse, car toutes les plantes ont un nom original et rien n'obligeait les botanistes français à accepter la ridicule nomenclature de Linné, alors que la nomenclature populaire est d'une richesse admirable. Pour le seul mot *clematis vitalba* ou *clématite*, en véritable français, *viorne*, du latin *viburnum*, il n'y a pas dans la langue et dans les dialectes moins d'une centaine de noms (1); en voici quelques-uns, parmi lesquels on pouvait choisir : *aubevigne*, *vigne blanche*, *vignolet*, *fausse-vigne*, *veuillet*, *vioche*, *vigogne*, *viorne*, *vienne*, *vianne*, *viaune*, *liaune*, *liane*, *viéne*, *vène*, *liarne*, *iorne*, *rampille*, et des mots composés très pittoresques : *barbe de chèvre*, *barbe au bon Dieu*, *cheveux de la Vierge*, *cheveux de la Bonne Dame*, *consolation des voyageurs*. A quoi bon alors le mot clématite (qui n'est d'ailleurs pas laid)? Quel est son rôle si ce n'est celui de négateur de tous ceux qu'il a l'orgueil de remplacer.

(1) E. Rolland, *Flore populaire*, tome Ier.

Elle est singulière la légendaire pauvreté d'une langue où l'on pourrait dans l'écriture d'un paysage nommer trente fois une plante sans répéter deux fois le même nom! Mais une langue est toujours pauvre pour les demi-savants. Que d'images pleines de grâce dans ces noms que le peuple donna aux fleurs! Ainsi l'*adonis aestivalis* ou *autumnalis* est appelé : *goutte de sang, sang de Vénus, sang de Jésus*; l'*anemone nemorasa* est la *pâquerette*, la *demoiselle*, la *Jeannette*, la *fleur des dames*; la *pulsatilla vulgaris* est la *coquelourde*, la *coquerelle*, le *coqueret*, la *coquerette*, la *clochette*, le *passevelours*, la *fleur du vent.* »

M. de Gourmont est partisan de « soumettre à une simple opération de nettoyage « les mots grec » imposés au dictionnaire français ».

« Il y a dans les langues une beauté visible que l'on diminue en introduisant dans la cité verbale des figures étrangères, des voix dissonantes : les mots grecs : il semble que, vomis par les cartons de Flaxman, des guerriers vêtus d'un seul casque à balai, fassent la cour à des marquises ou à des grisettes : qu'ils rentrent dans leurs cartons, qu'ils réintègrent leurs musées et continuent, rouges autour des vases noirs, leurs éternels gestes, ou que, résignés à la loi du milieu, ils se fassent, par le costume et par l'accent, les fils du peuple où ils se sont introduit. »

S'il déplore que des « vocabulaires entiers » soient gâtés par l'anglais, M. de Gourmont note que l'Anglais donne dans un pareil travers :

« Il y a à Londres un jargon mondain et diplomatique : *thé dansante, landau sociale, style blasé, morning-soirée*; *solide* s'exprime par *solidaire, bon morceau* par *bonne-bouche* et *de pied en cap* par *cap à pie.* »

Je ne crois pas très exact de comprendre dans ce « jargon mondain et diplomatique » l'expression *cap à pie*. Celle-ci, comme cette autre : *Queen's Levée* qui signifie la cérémonie du *Lever de la Reine*, et cent différentes encore, peuvent avoir leur origine à l'époque de la Conquête. Thomas Percy, dans ses *Reliques of Ancient English Poetry* (ici même *Relics* a conservé la vieille orthographe) cite des chansons et des ballades populaires où le cas est fréquent, d'un refrain mi-anglais mi-français :

And heraults in hewkes, hosting on high
Cryed Largesse, Largesse, Chevaliers très-hardie.

Cette formule est encore usitée dans l'installation solennelle des Chevaliers de la Jarretière. Michael Drayton, qui vécut de 1563 à 1631, appelle une de ses pastorales : *Dowsabell.* On rendrait au nom harmonieux de l'héroïne sa forme primitive

en écrivant : *Douce et belle*, avec d'autant plus de certitude que, d'après Percy, cette pièce serait traduite du français. De même le mot : *rescues*, autrefois *rescous* de notre mot *rescousse*, ou *morte* qu'on trouve dans les vieux auteurs anglais pour *mort* et ce mot lui-même qui est encore le terme propre pour désigner, à la chasse, la mort du cerf, etc...

La corruption du sens des mots français d'un usage constant en Allemagne est typique : *restauration* y signifie un *restaurant*; *fidelle* s'y applique couramment à un homme marié qui trompe sa femme, ou léger, etc...

Mais voici la réforme « chimérique » que propose M. de Gourmont pour conserver à notre langue sa pureté :

« Une académie serait utile, composée d'une vingtaine d'écrivains — si on en trouvait vingt — ayant à la fois le sens phonétique et le sens poétique de la langue. Au lieu de rendre les arrêts par prétérition, au lieu de se borner à omettre, dans un dictionnaire inconnu du public et déjà démodé quand il paraît, les mots de figure trop étrangère, elle agirait dans le présent, et les formes refusées ou bannies par elle seraient proscrites de l'écriture et du parler. Elle serait chargée de baptiser les idées nouvelles : elle trouverait les mots nécessaires dans le vieux français, dans les termes inusités, quoiques purs, dans le système de la composition et dans celui de la dérivation. Son rôle serait, non pas d'entraver la vie de la langue, mais de la nourrir au contraire, de la fortifier et de la préserver contre tout ce qui tend à diminuer sa force expansive. Elle agirait dans le sens populaire, contre le pédantisme et contre le snobisme : elle serait, en face des écorcheurs du journalisme et de la basse littérature, la conservatrice de la tradition française, la tutrice de notre beauté verbale.

» Indulgente pour les déformations spontanées, œuvre de l'ignorance, sans doute, mais d'une ignorance heureuse et instinctive, elle admettrait avec joie les innovations du parler populaire; elle n'aurait peur ni de *gosse*, ni de *gobeur* et elle n'userait pas de phrases où figure *kaléidoscope* pour réprouver les innovations telles que *ensoleiller* et *désuet*. »

Memento. — **La Revue du Palais** insère : des souvenirs de M. Blowitz sur *M. Dufaure*, un article de M. C. Mauclair : *l'Opposition intellectuelle française* ; de M. H. Imbert un portrait intéressant de *Vincent d'Indy*.

Cosmopolis. — *Gladstone*, par F. de Pressensé. Ceux à qui le Sarcey du *Temps* ne suffit point, trouveront dans cette revue un Sarcey trimestriel : *Le Théâtre à Paris*.

Nouvelles publications : **l'Avril** qui porte en épigraphe :

Enfin luira l'Avril Révolutionnaire

(Paul Roinard)

Je fais en traversant les groupes et les ronds
Sonner les vérités comme des éperons

(Ed. Rostand)

La Revue jeune, d'où je découpe ces vers de Francis Jammes :

. . . . . .

Et je garde en mon cœur comme de fraternelles reliques,
Ce matin et ces soirs mélancoliques,
Et j'ai fait le poème du matin et des soirs,
Et j'ai fait le poème où je proclame en somme,
« Homo, sum,
Et nihil humani a me alienum puto, »
Pour que l'encens de cet encensoir
Empêche Dieu de voir fauter les hommes,
Les hommes de Batignolles et de Puteaux !

La force des convictions et la jeunesse peuvent excuser dans une certaine mesure les plus violents jugements. C'est la raison de l'indulgence que la plupart d'entre nous ont montrée envers les trois disciples de M. de Bouhélier. Lui-même n'a pas toujours fait preuve, envers d'estimables écrivains, de la courtoisie dont il use pour entretenir des relations publiques avec M. Sarcey ou M. Fouquier. A **la Plume**, Monsieur Maurice Leblond commence une série d'études qu'il intitule *la Parade littéraire*, par un article du plus absolu mauvais ton sur M. Francis Jammes. Ce n'est pas discuter le mérite littéraire d'un poète que d'en écrire : « C'était un garçon un peu niais, un peu malade, etc... » En outre, M. Leblond éclabousse de son encre, au passage, quelques poètes qui ont le goût de préférer les vers de M. Francis Jammes aux productions des naturistss.

M. Stuart Merrill qualifie justement le procédé dans la lettre suivante qu'il adresse au directeur de *la Plume* :

« *Marlotte (Seine et Marne).*

» Mon cher Deschamps,

» Tant que Messieurs les Naturistes se sont bornés à proclamer le génie de M. Saint-Georges de Bouhélier, et que celui-ci, entre deux rodomontades, nous a donné des œuvres intéressantes, nous n'avions, nous les aînés, qu'à subir gaiement leurs critiques et à leur ouvrir largement nos revues. Mais aujourd'hui que ces jeunes gens introduisent dans la littérature des procédés dignes tout au plus de Basile, notre devoir impérieux est de protester au nom de la dignité de l'Art et de l'amitié qui lie plusieurs d'entre nous.

» Je n'ai pas à rappeler la volte-face de M. de Bouhélier

qui, insuffisamment encensé par notre ami Retté, lui refusa, du jour au lendemain, toute espèce de talent, et se mit à faire de timides courbettes devant M. de Régnier qu'il avait assuré maintes fois de son mépris littéraire. Ne réussissant pas à couvrir les théories vides du Naturisme d'un nom connu dans notre génération, ces jeunes gens n'hésitent pas aujourd'hui, pour nous diviser, de recourir à la calomnie. Je n'en veux pour preuve que la dernière chronique de M. Le Blond, où il insinue que M. Paul Fort « éreinte M. Jammes par derrière ». Quelques amis ont vite fait justice de cette calomnie auprès de M. Francis Jammes, et je tiens, de ma propre autorité, moi qui n'accepte pas l'esthétique de l'auteur d'*Un jour*, à déclarer ici même que M. Fort a toujours été le partisan fidèle et le défenseur convaincu de M. Francis Jammes. D'ailleurs, M. Le Blond s'attirera d'autres démentis que le mien, et nous agirons de même chaque fois qu'il essayera de semer parmi nous la discorde par d'aussi odieuses insinuations.

» Il ne me reste qu'à souhaiter à ces jeunes organisateurs de *la Victoire*, qui me semblent avoir été élevés sur les genoux de M. Barrès bien plutôt que dans le giron de la Nature, *d'arriver* le plus vite possible. Peut-être alors dédaigneront-ils de s'occuper d'une génération qui a facilité leurs débuts, qui s'est gardée pure de toutes compromissions, et qui a l'orgueil de croire qu'elle a mérité des lettres françaises.

» STUART MERRILL.

» 23 juin 1898. »

On n'a pas oublié (?) qu'un Congrès littéraire fut organisé, à Bruxelles, par les soins de **La Lutte**. Cette revue publie une correspondance édifiante où « Le pître mécontent de son boniment », désigne M. Monfort; où M. Pol Demade renvoie à « l'auge à laquelle ils boivent et mangent », M. Van de Putte qui le soufflette par écrit, M. Ruijters qui le « tient pour un parfait goujat », M. Rency qui se borne à l'appeler « mal élevé, grotesque, lâche ». (*La suite au prochain numero.*) Un rédacteur de *La Lutte* écrit en outre : « Au numéro de juillet du *Mercure de France*, M. H. Hirsch s'efforça d'être spirituel tout au long des cinq pages qu'il consacra à relater les débats du Congrès littéraire de *La Lutte* à Bruxelles. Reconnaître qu'il y a complètement réussi serait, même de la part d'un catholique, pousser la charité un peu loin. » Cette appréciation n'est pas flatteuse pour les orateurs dont on a choisi cependant les meilleures périodes prononcées à la cour du roi Pétaud.

La Lutte montre qu'elle pourrait être parfois intéressante

en publiant un fragment de *Louis XI*, de M. Paul Fort, livre déjà célèbre et qu'admirent tous ceux qui en ont entendu la lecture, par son auteur.

Beaucoup plus courtoise, Mme Georges Regnal, « avec ses remerciements », prie d'insérer :

« Lire dans *Simple Revue* un remarquable article d'Auguste Marguillier sur Léon Bloy, et voir dans son prochain numéro le fac-simile de l'aquarelle d'Edmond Rocher, pour le premier prix de son concours littéraire. »

Le **Bulletin Polonais** a particulièrement souci de la gloire d'Adam Mickiewicz, mais n'y a-t-il pas quelque danger à lire dans la traduction en vers français que s'est infligée M. V. Gasztowtt, l'épopée du grand poète : *Soplitza* ou *La Lithuanie en 1812* ? Qu'on en juge sur ces quelques vers :

Télimène, en pensant à ces choses, se lève,
Se dresse sur ses pieds tendus ; et, fille d'Eve,
Elle entr'ouvre son col, s'incline de côté,
Examine avec soin ses restes de beauté,
Ensuite du miroir interroge la glace,
Baisse les yeux, soupire... et retourne à sa place.

. . . . . .

Mais le Comte ? Il pourrait entrer dans la famille
Et, faute de la tante, épouser la pupille.

. . . . . .

C'est de l'orge perlé, qui, servi sur nos tables,
Nous donne ces bouillons parfaits, inimitables.

. . . . . .

« Zosia, vous me semblez oublier tout à fait
Votre rang et votre âge ; en ce jour en effet
Vous avez quatorze ans. Nourrir de la volaille,
Fi donc ! Ce ne sont point plaisirs à votre taille.

. . . . . .

— » Des hôtes ! On permet enfin que je les voie !
Pendant deux ans qu'avec mes dindons j'ai vécu,
Un vieux pigeon sauvage est le seul que j'ai vu. »

. . . . . .

L'Assesseur veut le prix pour sa Sanguszkowka,
Et le Notaire pour la Sagalasowka.

. . . . . .

L'impassible Gervais, qui jamais ne recule,
Met gravement sa main droite sur la pendule

Et l'autre sur sa hanche ; et puis, ainsi campé :
« Président de hasard, dit-il, tu t'es trompé :
Je ne suis qu'un moineau.....»

. . . . . .

Le coup sera mortel lancé d'un bras nerveux,
Et ce coup mortel vise, on le voit à ses yeux,
Le seul des Horeszkos en ligne féminine...

etc., etc...

Simple Revue (déjà nommée) publie des fragments de *Mémoires des Réfugiés*, par Mme Modona « en souhaitant qu'ils soient remarqués d'un éditeur ». *Avis.* — Dans le même numéro « pour faire suite à un précédent referendum » : « Quelle est la coiffure que les Messieurs préfèrent pour la Femme ? »

M. Emile Trolliet (**Revue idéaliste**), oppose à la « vilaine *Terre* de Zola », la *Bonne Terre* de M. G. Fabié.

La lyre de l'A et du B se recommande d'Auguste Vacquerie, de Maurice Barrès, de M. Izoulet, et enfin de MM. A. Pradel et Chrysostome Pédant.

Revue Nouvelle vient de paraître à Bruxelles.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une Erreur de Tolstoï (*Le Temps*, 11 juillet). — *Almanach du Midi* (1898-1899). — Memento.

Le Temps jouit d'une grande, et très légitime autorité en matière de politique étrangère et de questions coloniales ; il est même le seul journal de France qui, comme certains journaux anglais et américains, entretienne par le monde des voyageurs et des explorateurs ; on s'y renseigne fort bien sur les ressources de Madagascar ou sur l'état social de la Chine ; il possède en ce moment un correspondant spécial à Dowson City, aux mines du Youkon, sous le Cercle polaire : ne pourrait-il en accréditer un autre près de la République des Lettres ? S'il est avantageux pour un journal d'avoir, en ce qui touche aux pays lointains, la réputation d'un témoin véridique, serait-il donc utile, quand il s'agit des choses de l'esprit et de la tradition littéraire, d'avoir celle d'une gazette rétrograde ou provinciale ? On le croirait vraiment, à voir le soin que prend M. Hébrard à faire, deux ou trois fois par semaine, écorcher, par les plus humbles cuistres de son équipe, la littérature — et la langue françaises. Quelques-uns de ces modestes chevillards se cachent (avec une grande facilité) sous l'absence d'une signature, mais, hélas ! la sottise

elle-même a une sorte de physionomie ; elle a une odeur particulière, — et même, avec de l'habitude et de la persévérance, on arrive à distinguer d'entre leurs congenères les sots les plus informes et les plus incolores. Il y en a un qui signe malgre lui par ce tic d'intercaler çà et là dans ses phrases bigornes telle interjection funèbre et démodée, le « (oh ! combien !) » inventé jadis par Moréas, peut-être, ou Paul Adam, dont le génie alors était obscur. On sait que le sot, par faiblesse cérébrale, est précisément porté à imiter les manières de dire et de faire dont il se moque ; les mères défendent à leurs enfants d'imiter les infirmes, parce qu'elles savent instinctivement qu'à force de marcher torte une jambe droite se déforme. Il faut donc parler sans amertume des sots, même qui nous sont le plus nuisibles de ceux, même des plus méchants et des plus menteurs : leur sottise est leur vraie punition et ils sont trop privés du seul grand plaisir humain, du plaisir intellectuel, pour que leur état n'inspire pas quelque pitié.

Voici la note du modeste et anonyme chevillard :

« J'ai eu déjà l'occasion de faire remarquer, au lendemain du jour où a paru la traduction française du dernier livre de Tolstoï, *Qu'est-ce que l'art ?* combien il est difficile à un homme, même du plus éminent esprit, de se tenir tout à fait « au courant » du mouvement littéraire, en pays étranger. On juge bien les œuvres, mais à quelles méprises ne s'expose-t-on pas, quand on s'avise de déterminer la place que les œuvres et leurs auteurs tiennent dans la curiosité ou l'estime du public ? C'est ainsi que Tolstoï dénonce, comme les représentants authentiques de l'art français contemporain, une bonne douzaine d'écrivains dont beaucoup de Français lettrés n'ont jamais lu, ne liront jamais une ligne. »

Et voici les douze premiers noms d'écrivains français contemporains vivants ou morts que je relève en feuilletant le livre de Tolstoï : Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Mallarmé, Huysmans, Péladan, Paul Adam, Régnier, Gourmont, Maeterlinck, Moréas, Rodenbach. Il y en a bien aussi une douzaine d'autres, nommés ou non par Tolstoï, dont il faut ne pas lire, ne jamais avoir lu une ligne : à cette condition, on peut exercer la profession de Français lettré ; ce n'est pas à la portée de tout le monde. Le chevillard a oublié de nous dire si la profession est compatible avec la lecture des romans de Pierre Louys ; il faut l'espérer, sans quoi le recrutement des « fins lettrés » deviendrait vraiment difficile.

L'Almanach du Midi, publié sous la direction de Jean Carrère, est destiné à être le supplément perpétuel, renouvelé tous les printemps, des journaux du Midi. Il est tout entier

rédigé en français, ce qui suffirait à prouver, si on ne le savait déjà, qu'aucun des dialectes actuels de la langue d'oc n'est universellement compris. M. Carrère n'a, d'ailleurs, ni l'ambition ni le goût de vouloir, même littérairement, séparer le Midi du Nord et il est trop intelligent, lui-même poète français, pour croire qu'une séparation linguistique puisse être utile aux populations d'au delà de la Loire. Il faut laisser aux Flamingants ces conceptions obscurantistes. Avec ses collaborateurs, M. Carrère voudrait seulement que le Midi conservât au moins quelques traits de ses mœurs séculaires et c'est selon cet esprit que, par exemple, il défend les courses de taureaux. La suppression de ce divertissement, au nom d'une loi qui ne le prohibe aucunement, est un véritable abus de pouvoir administratif et une détestable sottise. Ce sont les mœurs qui doivent dicter les lois. Vouloir réformer les mœurs au moyen d'affiches, c'est avouer une incurable présomption. Les courses de taureaux ne m'intéressent pas ; mais je trouve bon que chacun s'amuse selon son gré, — et je ne vois pas bien ce que les courses de chevaux ont de particulièrement moral. Les gens qui en dévorant leur filet de bœuf se lamentent sur les pauvres taureaux « si méchamment mis à mort par Judith » me semble bien grotesques ou bien hypocrites. Il n'est aucunement nécessaire de manger du bœuf, ni nulle viande : la viande est un luxe, comme le jeu. Et enfin, une arène est peut-être un lieu moins déshonorant pour l'humanité qu'un abattoir. M. Carrère défend les courses de taureaux au nom d'un seul principe, qui en effet suffit à défendre toutes les causes, le principe de liberté :

« Si, car tout est possible, il reste encore, à Paris ou ailleurs, des esprits étroits, incapables de comprendre qu'un principe de liberté est supérieur à tout, qu'on nous permette alors la déclaration suivante :

» Nous sommes quelques-uns dans le Midi, de Marseille à Bordeaux, de Nice à Bayonne, qui sommes fermement décidés à lutter coûte que coûte sur le terrain populaire où l'heureuse fatalité des faits a placé le symbole des revendications méridionales.

» Soutenus par le peuple du Midi, éclairés désormais sur la libre mission que nous nous sommes donnée, nous ne céderons devant personne.

» Que se rassurent donc les esprits pusillanimes, pour la timidité desquels nos droits sont suspendus par un fil à je ne sais quels changements de ministères. Les hommes politiques n'accordent jamais rien spontanément, et le peuple n'obtient que les libertés qu'il réclame et *surtout qu'il exige*.

» Nous sommes maintenant une force à la fois compacte et

variée. Le public a retenu la leçon de liberté que les circonstances mêmes lui ont donnée ; et si quelque « ministre à poigne » veut en faire l'expérience, nous l'attendons.

» Cela dit simplement, une fois pour toutes, en souriant comme il convient, revenons à nos fêtes de joie... »

Memento. — **L'Eclair**. — *Les Mémoires de Mme Liane de Pougy* (3 juillet) :

« A notre première question :

» — Nous voudrions savoir, Madame, comment est née votre vocation littéraire. Quelque extraordinaire événement en a-t-il décidé, ou bien avez-vous, avant votre roman, publié ou écrit ?

» Liane de Pougy répond :

» — Vraiment, jusqu'à aujourd'hui, rien de moi n'a été publié, sauf une façon de lettre sur le couronnement du tsar et qui parut à l'époque des fêtes russes dans un grand journal parisien. La lettre n'était pas signée d'ailleurs et il était simplement dit qu'elle venait d'une de nos plus connues Parisiennes. Mais si je n'ai rien publié, j'ai écrit. Je me suis toujours sentie comme en puissance de littérature. A la réflexion (car je réfléchis beaucoup), il m'est venu souvent l'idée d'écrire, de fixer, pour moi seule d'abord, des impressions rapides, des regrets. J'ai fait cela. Et c'est ainsi qu'un beau jour s'est trouvé presque fait l'*Insaisissable*. »

N'est-ce point charmant ?

Le Gaulois. — *Chateaubriand*, par Henri de Régnier (28 juin) :

« Si on regarde un portrait peint ou gravé de M. de Chateaubriand, on l'y voit de taille moyenne, avec un visage long et osseux, les yeux beaux, la chevelure abondante et bouclée. Les épaules hautes semblent porter le poids d'une lourde fatigue. Un air d'ennui assombrit la physionomie. Rien n'a pu distraire M. de Chateaubriand de ce malaise originel. Ni l'amitié, ni l'amour, ni la gloire n'ont eu raison en lui de ce mal du siècle dont il a tracé un si éloquent tableau et laissé un si illustre exemple. La contagion en dure encore. On cherche toujours des remèdes. Quelques-uns croient en avoir trouvé un dans l'action et on nous propose la vie pour nous guérir d'elle. C'est alors qu'on nous a préconisé la bizarre école des « Professeurs d'énergie », Napoléon, par exemple, pour ne nommer que celui dont on a le plus abusé.

» Vraiment le remède n'est pas neuf. Chateaubriand l'a tenté. Quelle existence fut plus diversement active que la sienne ! Il a rempli de grandes places, touché à de grandes choses. Si son action fut petite sur les événements, elle fut considérable sur les pensées. Il put en voir les effets et en

suivre les conséquences. Il pouvait se satisfaire doublement puisqu'il connut le plaisir d'agir et la conscience d'avoir agi. Et pourtant il s'ennuya. Il « bâilla sa vie » et quelle vie ! qui eût comblé le plus exigeant par sa durée, ses circonstances. Il fut un homme de gloire et il fallait vraiment l'être pour penser, comme on l'a dit, que s'endormir dans un salon, après dîner, fût un moyen qu'on prît garde à lui. La plupart de nos contemporains qui s'en croient tant ne pourraient-ils pas ronfler à table même, qu'on n'en perdrait pas un coup de dent et qu'ils n'obtiendraient pas un coup d'œil ? »

Deux Tombes, par Emile Faguet (6 juillet) :

« Chateaubriand a été l'homme, assez rare peut-être, qui a vécu tout le siècle qui l'a suivi. Quand on sait compter, on s'aperçoit qu'il n'y a ni une de nos manières de sentir ni une de nos manières de penser qu'il n'ait inventée pour son usage personnel et pour le nôtre. Toute la littérature du XIX^e^ siècle, qu'est-ce que c'est ? Des variantes des œuvres de Chateaubriand. Je ne vois guère que Scribe, Béranger et M. Ledrain — et c'est leur gloire — qui soient nettement en dehors du sillon qu'il a tracé. On ne peut pas, non plus, tout avoir. Sa part malgré ces exceptions considérables, reste immense. »

L'autre tombe, c'est Bossuet. Que vient-il faire là ? Démontrer que Chateaubriand n'était pas humble. Est-il donc nécessaire d'être humble ? Il est nécessaire de suivre son génie, voilà tout et Chateaubriand fut fidèle à lui-même. Le jugement de M. Faguet est d'ailleurs juste et son article excellent.

La Liberté. — *A propos d'Arthur Rimbaud*, par Georges Izambard, 9 juillet. — L'auteur conte ses souvenirs du collège de Charleville, où il fut le professeur de rhétorique de Rimbaud (1870). A cette époque, le séminaire envoyait une partie de ses élèves suivre les cours du collège et M. Izambard avait une quinzaine d'auditeurs en soutane et une douzaine en veston. Parmi ces derniers Rimbaud, qui avait la passion des vers latins, faisait « des cent et cent cinquante vers d'enfilée, que nul pédagogue, certes, n'exigeait de lui, mais qu'il écrivait de verve, pour sa seule délectation de virtuose, en une langue qu'il voulait et savait rendre claire et diserte, tout comme le français qu'il écrivait alors, tout comme le bigorne à lui qu'il écrivit plus tard, tout comme l'éthiopien qu'il sut parler si couramment sur la fin de sa vie, explorateur devenu.

» Et c'est au sujet de ce fin latiniste, de cet extraordinaire et enragé fort-en-thème, de cette *volontaire* bête à concours (deux prix au concours académiques : Vers latins et Discours latin), c'est à son sujet, dis-je, qu'on me vint jeter la Normale à la tête... »

Le Réformiste. — *Le certificat d'études primaires* (8 juillet). — Fragment de l'examen d'un enfant qui fut admis et reçut son parchemin; cela se passait naguère à H., sur la Loire (1).

« — Qui fut roi après Napoléon I^er^? — L'élève.....

» — Comment mourut Louis XVI? — L'élève.....

» — Sous quel gouvernement vivons-nous aujourd'hui? — L'élève.....

» En dézespoir de cauze j'envoyai mon candidat à une grande carte de France et lui dis :

» — Montrez-moi Nantes? — L'élève.....

» — Montrez-moi Orléans? — L'élève finit par montrer Orléans.

» — Que s'est-il passé à Orléans en 1429. — Il répondit après un moment de réflexion : Jeanne d'Arc a délivré Orléans en 1429.

» — Qui donc assiégeait Orléans? — C'étaient les Prussiens. »

Ensuite il déclare : « Le blé est une plante de la famille des gallinacées. » Ce malheureux enfant avait fait une dictée sans faute, tout l'effort de l'enseignement primaire portant sur l'orthographe.

Le Temps. — *La Vie à Paris*, par Jules Claretie (16 juin). — Lettre de Sainte-Beuve à un poète mort jeune et demeuré inconnu, M. Tremblai :

1^er^ juin 1830.

« Monsieur,

» J'ai été extrêmement touché de la lettre et des vers que vous m'avez adressés, et en même temps je suis embarrassé pour répondre dignement à tant de confiance.

» Vous avez la bonté, monsieur, de juger de moi par mes vers et de m'attribuer, comme dispositions habituelles, ce qui n'est qu'éclair passager dans ma vie. Vous êtes malheureux et vous me demandez des consolations; je voudrais bien en posséder le secret, monsieur, et avoir en moi la source d'eau vive ; je n'en serais point avare assurément. Mais ce n'est pas en nous autres qu'il faut la chercher. Quand on a la foi et l'appui d'une religion positive, la source de toute consolation est trouvée; quand on n'a pas le bonheur de croire, le mal presque irrémédiable; on ne peut l'assoupir que par des conseils humains fort imparfaits ; l'amour, quand il n'est pas contraire à l'ordre, est ce que la terre a de mieux à offrir aux âmes qui y sont exilées ; l'amitié pour beaucoup, mais j'ai le malheur de ne pas trop compter sur son efficacité souveraine Je crois peu aussi au pouvoir de la poésie.

(1) Ce journal s'imprime selon une orthographe spéciale, dite simplifiée.

» Pardon, monsieur, de si mal répondre à vos questions si pleines de candeur et de confiance; mais, moi-même, si je l'osais, et si je croyais qu'il y eût en ce monde quelque poète qui eût le secret que vous cherchez, je lui demanderais à lui-même ce que vous me demandez à moi, car, comme vous, monsieur, j'ai besoin de ce qui me console, mais je me fais moins d'illusions peut-être et je ne cherche plus par désespoir de trouver et par l'idée où je suis que la religion seule donne ce calme qui n'est pas le bonheur mais qui suffit, après la première jeunesse.

» Adieu, monsieur, et croyez à mes remerciements bien vifs et à ma considération parfaite.

» SAINTE-BEUVE. »

Le Petit Temps. — *Les derniers manuscrits de Victor Hugo* (30 juin).

« M. Paul Meurice publiera-t-il tout ce qui reste encore chez lui des manuscrits de Victor Hugo? Il nous le disait hier encore : « Non, tout ne sera pas publié. Des strophes se rencontrent, dans les papiers du poète, jetées au hasard, inachevées; des fragments incomplets, des ébauches de poème que l'écrivain eût certainement revus plus tard et remaniés s a quoi bon publier cela? Assez d'autres pièces demeurent; absolument parfaites, et décèlent leur belle origine. »

» Puis il y a, dans les papiers de Victor Hugo — et c'est en cela que le soin délicat et attentif de M. Paul Meurice s'exerce encore utilement — des pages que leur auteur repoussa, presque aussitôt après qu'il les eut écrites. Edmond About, par exemple, ou Emile Augier n'eurent, pendant quelques années, que des rapports assez méchants avec Victor Hugo: plus tard, après l'exil et l'apaisement, des réconciliations intervinrent, et de sincères amitiés remplacèrent les rancunes passées. M. Paul Meurice brûle impitoyablement tout ce qu'il rencontre évoquant des querelles effacées, des polémiques regrettées.

» Quatre volumes encore seront publiés, et M. Paul Meurice espère bien qu'en 1901, à la veille du centenaire de Victor Hugo, l'œuvre, enfin, sera complètement connue. « Ce siècle avait deux ans! » Ainsi le vaste génie du poète aura rempli de son œuvre et de sa pensée cette longue période d'un siècle.

» En novembre prochain, nous aurons, sous le titre de *Choses vues*, des notes extrêmement curieuses sur le siège de 1871, sur l'Assemblée constituante, sur la politique de l'époque, sur l'Académie française où Victor Hugo fut deux fois repoussé : ces notes racontent les visites qu'il fit, en

cette occasion, à ses trente-neuf électeurs. Ce volume sera des plus intéressants.

» Puis viendront, sous le titre d'*Océan*, des mélanges bizarres de prose et de poésie, et encore un volume de poésies, *Terre et ciel*. Le dernier volume rassemblera vraisemblablement le reste des manuscrits. M. Paul Meurice consacre à cette tâche difficile le meilleur de son temps; il a certes la plus lourde des responsabilités, puisqu'il est à la fois chargé de la publication des œuvres posthumes, surveillance des œuvres antérieures à 1885, en qualité de tuteur de la fille du grand poète.

» Les manuscrits que met en ordre M. Paul Meurice sont assez confus ; Victor Hugo, malgré qu'il fût, à la fin de son admirable carrière, très maître de sa forme, raturait et corrigeait beaucoup. »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — 16 juin, 4 juillet : *Dépit amoureux*. — 16 juin, 4, 15 juillet : *Le Monde où l'on s'ennuie*. — 17 juin : *Faute de s'entendre*. — 17 juin, 19 juin (matinée), 22, 25 juin, 3, 5, 11 juillet : *Célimare le bien-aimé*. — 19, 21, 24, 28 juin, 1er juillet : *Adrienne Lecouvreur*. — 19 juin (matinée) : *Psyché* (3e acte). — 19 juin (matinée) : *Les Précieuses ridicules*. — 19 juin, 15 juillet : *Le Mariage forcé*.— 19 juin : *Mlle de la Seiglière*. — 20, 26 juin : *Le bonhomme Jadis*. — 20, 26 juin, 6 juillet : *Œdipe roi*. — 22 juin : *La Grève des forgerons*. — 22 juin, 6 juillet : *Le dernier Madrigal*.— 23 juin : *La Cigale chez les fourmis*.— 23 juin : *Griselidis*. — 25 juin : *Gringoire*. — 26 juin (matinée), 10 juillet : *Cinna*. — 26 juin (matinée) : *Les Fourberies de Scapin*. — 27 juin : *L'Étrangère*. — 29 juin : *Le Rez-de-chaussée*. — 29 juin : Reprise de **Celle qu'on n'épouse pas**, comédie en un acte, en prose, de M. Paul Alexis (MM. Leloir, Leitner; Mmes Bertiny, Lynnès, Marie Lecomte). — 29 juin : Reprise du **Tricorne enchanté**, comédie en un acte, en vers, de Théophile Gautier (MM. Coquelin cadet, Georges Berr, Pierre Laugier, Dehelly; Mmes Muller, Kalb). — 29 juin : *L'Été de la Saint-Martin*.— 30 juin : Relâche. — 2, 3, 5, 11 juillet : *Celle qu'on n'épouse pas*. — 2, 3, 5, 11 juillet : *Le Tricorne enchanté*. — 2 juillet : *Le Gendre de M. Poirier*. — 7 juillet : *Denise*. — 8 juillet : *La Fille de Roland*. — 9, 13 juillet : *Hernani*. — 10 juillet : *La Joie fait peur*. — 12 juillet : *Catherine*. — 14 juillet : *Horace*. — 14 juillet : Fragments de Michelet. — 14 juillet : *La Marseillaise*. — 14 juillet : *Le Médecin malgré lui*.

Odéon. — 16, 17, 19-21, 23-29 juin : *Mon Enfant.* — 16, 17, 19-21, 23-29 juin : *La Grand'mère.* — 16, 17, 19-21, 23-29 juin : *Celle qu'il faut aimer.* — 18 juin, 19 juin (matinée) : *Le Chien de garde.* — 22 juin, 30 juin (matinée) : Les *Faust.* — 30 juin : Conférence de M. Lintilhac sur Michelet ; fragment de Michelet ; Ode à Michelet, de M. Auguste Dorchain. — 30 juin, 14 juillet : *Horace.* — 1er-13 juillet : Relâche. — 14 juillet : *L'Ecole des Maris.* — 14 juillet : *Marianne.* — 15 juillet : Clôture.

Vaudeville. — 16 juin-12 juillet : *Zaza.* — 13 juillet : Clôture.

Gymnase. — 16-20 juin : *Pour l'honneur.* — 21 juin : Clôture.

Théatre Antoine. — 16 juin : *Les Amis.* — 16 juin : *Le Retour de l'Aigle.* — 16 juin : *Julien n'est pas un ingrat.* — 16 juin : *Hors les lois.* — 17 juin : *Blanchette.* — 17 juin : *Héraklea.* — 18 juin : *Mariage d'argent.* — 18 juin : *Les Tisserands.* — 19 juin : Clôture.

Palais-Royal. — 16 juin : Clôture.

Variétés. — 16-19 juin : *Le Tour du bois.* — 16-19 juin : *Un chapeau de paille d'Italie.* — 20 juin : Clôture.

Nouveautes. — 16 juin-15 juillet : *Le Contrôleur des wagons-lits.*

Gaité. — 16-23 juin : *Le Maréchal Chaudron.* — 24 juin : Reprise de **la Poupée**, opéra-comique en quatre actes et cinq tableaux, de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Edmond Andran (Mmes Debério, Jane Evans ; MM. Paul Fugère, Soums, Lucien Noël). — 24 juin-15 juillet : *La Poupée.*

Folies-Dramatiques. — 16 juin-15 juillet : *Le Papa de Francine.*

Cluny. — 16 juin : Reprise des **Trente millions de Gladiator**, comédie-vaudeville en quatre actes, de Labiche et M. Philippe Gille (MM. Lureau, Dorgat, Hamilton, Muffat ; Mmes Emma Bonnet, A. Cuinet, Dyliane). — 17 juin-15 juillet : *Les Trente millions de Gladiator.*

Porte-Saint-Martin. — 16-29 juin : *Cyrano de Bergerac.* — 30 juin-11 juillet : Relâche. — 12 juillet : Reprise de **Cendrillon**, féerie en cinq actes et trente tableaux, de Clairville, Monnier et M. E. Blum (MM. Gardel-Hervé, Alexandre fils, A. Lévy ; Mmes Théry, J. Lambert, Tassilly). — 13-15 juillet : *Cendrillon.*

Ambigu. — 16-30 juin : *La Joueuse d'orgue.* — 1er juillet : Relâche. — 2 juillet : Première représentation de **la Bande à**

Fifi, pièce en cinq actes et huit tableaux, de MM. Gardel-Hervé et Maurice Varret (MM. Léon Noël, Champagne, Bour, Degeorge ; Mmes D. Renot, Moïna Clément, Guertet). — 3-15 juillet : *La Bande à Fifi.*

Théatre de la République. — 16 juin : *Le Roi de Rome.* — 17 juin : Reprise des **Orphelins du Pont Notre-Dame**, drame en cinq actes et huit tableaux, d'Anicet Bourgeois et Michel Masson (MM. Bouyer, Charlier ; Mmes Jane Méa, Renée Cogé, Marthe Marsans). — 18 juin-7 juillet : *Les Orphelins du Pont Notre-Dame.* — 8 juillet : Première représentation des **Volontaires de la Loire**, pièce patriotique en cinq actes et six tableaux, de M. Fernand Meynet (MM. Normand, Francisque, Charlier, Scipion). — 9-15 juillet : *Les Volontaires de la Loire.*

Œuvre. — 20 juin : Première représentation de **la Victoire**, tragédie en cinq actes, en vers, de M. Saint-Georges de Bouhélier. — M. Saint-Georges de Bouhélier est un fort bon poète, il sait très bien son métier, et, de lui, on pourrait citer plusieurs poèmes qui sont excellents : aussi, ne faut-il pas s'étonner que, dans *La Victoire*, abondent les beaux vers, et que des odes gracieuses y alternent avec de sonores fragments épiques. Mais l'œuvre ne semble pas avoir été écrite pour la scène. Elle rappelle ces tragédies savantes que, à la fin du XVI^e^ et au commencement du XVII^e^ siècle, écrivirent, après Jodelle, des poètes érudits qui pensaient imiter les anciens : de pareilles pièces ne font guère songer aux œuvres d'Eschyle ni de Sophocle, et, s'il est un écrivain antique de qui on puisse rapprocher leurs auteurs, c'est du seul Sénèque. Souvent, d'ailleurs, les imitateurs surpassèrent le modèle, et, si la valeur dramatique de ces tragédies est à peu près nulle, leur valeur épique ou lyrique est parfois très grande. Leur représentation serait impossible, mais, fréquemment, leur lecture cause les meilleures surprises : c'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que Montchrestien termina *la Reine d'Ecosse* par un chœur qui est une admirable plainte lyrique.

M. Saint-Georges de Bouhélier s'est, sans doute, préoccupé d'abord d'écrire de beaux poèmes. Il y a réussi : le récit du Veilleur, ample et vigoureux, est d'un bel héroïsme, et il y a, entre Eunice et le duc David, une scène qui fait une idylle amoureuse des plus charmantes. Mais le lien qui unit ces heureux fragments est des plus frêles, et la situation capitale du drame, qui eût pu donner prétexte à des scènes émouvantes, est sommairement traitée, en quelques vers. *La Victoire* est, en somme, bien plutôt qu'une tragédie, un recueil de poèmes, sans grand rapport les uns avec les autres, et je souhaite que M. Saint-Georges de Bouhélier publie son œuvre prochai-

nement : ce nous sera une occasion de lire de beaux vers.

Dans *la Victoire*, qui était assez bien mise en scène, Mlle Jane Rabuteau a fort bien gracieusement joué l'héroïne.

25 juin : Reprise de **Solness le Constructeur**, drame en trois actes, d'Ibsen, traduction de M. le comte Prozor (Mmes Suzanne Després, de Wills, Hedwige More ; MM. Lugné-Poe, Léon Pollet, Avernès, Hardy-Vayre).

Représentations italiennes de M. Ermete Novelli. — 16 juin : *La Morte civile*. — 18 juin : Première représentation de **Michele Perrin**, commedia in due atti, di Bayard. — 18 juin : Première représentation de **la prima Volta**, commedia in uno atto, di Giannino Antona-Traversi. — 20 juin : Première représentation de **Spettri**, dramma in tre atti, d'Ibsen. — 21 juin : Première représentation d'**Un dramma nuovo**, dramma in tre atti, di Tamayo e Baus, riduzione di Ermete Novelli. — 23 juin : Première représentation d'**Alleluja**, dramma in tre atti, di Marco Praga.

A.-Ferdinand Herold.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Paris s'amuse, 10 Albums ; *Nos jolies Actrices*, 5 Albums : *Paris la Nuit*, 10 Albums : Librairie d'Art, Boschet, chaque album, 0.60.

Si les estampes de Debucourt nous ont conservé l'aspect des « *Promenades* » du dix-huitième siècle... (gazes et linons, chapeaux empanachés, soupirs confondus, expressions étouffées, égarement et délire !)... nous pouvons demander aujourd'hui aux fortes et impitoyables lithographies de Henri de Toulouse-Lautrec de nous renseigner, sinon sur le *Palais-Royal* plutôt délaissé — sur la vie des music-halls aux passages fardés de filles. — Il a fait des « *Yvette Guilbert* » des « *Polaire* » une « *Marcelle Lender* » si empoignantes qu'on ne les voit plus cruelles... je sais de lui un portrait de Maxime Dethomas, devant une « consommation », à quelque *redoute* où sont des femmes en maillots roses, d'un éreintement plombé extraordinaire... on connaît mieux ces avant-scènes sanglantes et dorées qu'occupent auprès de gigolos en papier mâché d'effarantes figures plaquées de poudre de riz comme d'ulcères... il les a suivies jusque devant des « toilettes » où, pour atteindre le flacon d' « odeur » au stilligoutte poisseux, il faut buter contre des vases oubliés, dans lesquels une touffe de cheveux, roulée sur le doigt, surnage... il nous a montré leurs draps isabelles... et, comme disait Maurice Barrès, Toulouse-Lautrec devrait être, semble-t-il, « *évidemment subventionné par les familles pour inspirer aux jeunes gens*

l'horreur des conjonctions illicites »... — mais les familles feraient un mauvais choix...

Ce n'est pas de dégoût que nous avons frissonné, c'est de la chaude émotion, (qui vaut la peine qu'on vive), que donne à ses fervents la rencontre de l'impression vraie... Le document mis en œuvre par une psychologie sûre et un métier habile... Ah ! c'est rudement bien ! (et, si jamais je m'en sens capable vous verrez comme je ferai un bel « *Essai* » là-dessus !...)

... Mais les jeunes gens des familles, auxquels nous nous intéressions ci-dessus avec M. Barrès, sont plus séduits, je crois, par les photographies Reutlinger Stebbing ou Benque des Albums que j'ai l'honneur de vous présenter.

§

Voici les **Cafés-Concerts**. Ces photographies sont amusantes, ce seront de précieux recueils, plus tard, quand nous serons gâteux (« *Souvenez-vous en!... Souvenez-vous en !* »)... et le petit texte qui court en bas des « images » a des côtés *catalogue* amusants...

Voici *Polaire* et voici *Balthy*... ce n'est pas le même genre. Voici *Polin*... et voici une jeune personne qui a un maillot mi-parti franchement obscène... Allons, mais c'est très amusant ces albums!...

Une double page pour *Mademoiselle Guilbert* (et à la ligne).

J'en passe et des meilleurs, et j'en passerai encore... *Jeanne Bloch* ne désarme pas et frise soldatesquement sa moustache... *Footit* est sublime... On m'avait montré *Willy* à la première de « Fervaal », c'était un monsieur qui épongeait un crâne, et je m'étais étonné qu'il eût figuré « *Le Bain de la Parisienne* » — voici une photographie de lui avec des cheveux tout frisés et le sein provocamment découvert — ça le change beaucoup : il est très gentil... Voici *Bruant*... cinq *Sisters Barrisson* — ah ! Sophia, que vous souriez bien... Voici une photographie de *Duclerc* qui n'a rien de son ardeur, et ses admirables bras sont restés dans le cadre... Voici la suave *Micheline*... *Lise Fleuron*... (devise : « *Amor et Odi* »), *Clara Ward*... c'est une ex-princesse qui ayant rencontré un tzigane... vous savez? passons... Vous savez aussi, sans doute, que *Séverin* est le successeur des Deburau et des Paul Legrand... *Margyl* est très belle, la photographie qu'on en donne est médiocre... j'étends le bénéfice de cette remarque à celles de ces jeunes personnes que je n'ai jamais eu le plaisir de voir...

La Journée de la Parisienne. *Jane Derval*, qui a posé presque toute cette série, a un joli sourire avec de précieux petits airs rosses en-dessous... elle dort, elle se réveille, elle met ses bas, elle met un collier de perles, et elle boit du

Vin Mariani, ce sont de louables occupations... Et voici, dans la série, Mmes *Sorel* et *Lucy Gérard* qui déjeunent, elles en sont au café... voici *Nebbia* qui sourit... et puis c'est *Jane Derval* qui se couche, et s'endort dans un délicieux mobilier de la maison Krieger, avec appareils d'éclairage de MM. H. Beau et Bertrand Taillet, et piano de la maison A. Bord (ce sont des réclames)... Il est inutile de vous cacher que les corsets sont de chez Leoty, les chapeaux de chez Carlier, les gants et les voilettes de chez Henry, et la parfumerie de chez Lenthéric... vous l'auriez deviné ? J'ajouterai qu'à la page 4 de la couverture on recommande « l'Elixir Vert Galant »... « *Force, Sante, Jeunesse et Vigueur sont rendues par ce puissant régénérateur* » — il est inutile, n'est-ce pas? d'insister.

Le Coucher de la Mariée. Encore *Willy*... cette fois-ci je le reconnais bien. Il est « *d'une chasteté mutine* » a dit excellemment M. Georges Montorgueil. Interviewé, il aurait répondu « *Je me déshabillais comme si c'était gratis* »... c'est exquis !... Et l'on sait que Willy (sous un pseudonyme) est le plus lu de nos critiques musicaux, et le seul lisible (avec Pierre de Bréville qui fonctionne ici, naturellement)... la pantomime n'est pour lui qu'une distraction à ses occupations de bureau... c'est son « *violon d'Ingres* »... j'oserai dire qu'il en joue comme le regretté Stradivarius.

Paris qui danse. Ça commence par l'*Opéra*... Il n'y a pas assez de photographies de Mademoiselle *Zambelli* — et il y en a assez de Mademoiselle *Cleo de Merode* — il y en a trop de... et il y a de petits « rats » qui sont tout plein mignons. Ça s'appelle la Chorégraphie...

Ce n'est pas dans des albums de « vulgarisation » que l'on peut espérer trouver les stupéfiantes photographies qu'il y a de la *Loïe Fuller* :

La danse ! Le duvet des plus soyeuses plumes
S'embrase dans l'extase où voici revenu
— Quelle âme a donc passé les rives inconnues ?
Un rythme d'outre-tombe où des mondes s'allument,

C'est une strophe d'André Lebey sur cette inoubliable « *Danse du Feu* ». — Et voici les sœurs *Martinez* dansant *La Pavane*.

Airs ailés de Lulli !
Gavottes et pavanes !
Iris et frangipane
Du doux temps de Lulli !

C'est une strophe de Stuart Merrill...

La *danse Anglaise*... « Hah! Ta ra ra boum! Hah! » c'est tout à fait dans nos habitudes. Mais que la *Danse Espa-*

gnole nous embête lorsqu'elle n'est pas montmartrisée par *Duclerc* ou boulevardisée par *Polaire*, ou lorsque ce n'est pas *Little Tich*, génial, qui la danse... Fandango, boléro, jota et cachucha,.. oh! la! la! et *Carmen Munos* — (il doit y avoir des *tildes* chez l'imprimeur pour « *La Femme et le Pantin* ») — et *Carmen Rocca*, *Guerrero* et *Otero* (*Caroline*), mantilles et castagnettes, éventails et œillets, et puis n'oublions pas le petit tambour de basque, et les seguedilles de la *Tortoyoda*!...

J'ai déclaré ici même, il y a quelques mois, avec une jeune ardeur qui a fait rigoler mes chers amis et a indigné quatre journalistes octogénaires (« *Passe encore de bâtir, mais planter à cet âge* ! ») que j'adorais les petites *Danseuses Russes*... je continue à les adorer. C'est à leur considération seulement que je pardonne Mazeppa à l'Ukraine... Voici trois gracieuses photographies d'elles... *Natascha* et *Nupa Rappo* (Paris s'amuse. Album 9)... regardez plutôt... c'est étonnant la quantité de dents qu'il y a dans leur sourire!

Nos jolies Actrices. Si je vous citais les 130 noms de ces « jolies » actrices, il y en a qui vous étonneraient bien. Rassurez-vous... les photographies sont très retouchées, et ce n'est de la faute de personne si le talent et la beauté... mais des « actrices » c'est toujours excitant... Souvenez-vous du beau poème de Franc-Nohain:

Devant la vitrine d'un Photographe
Vint à passer un monsieur grave
Qui sortait de chez son tailleur
Ou bien d'ailleurs
Mais qui n'était pas décoré de la Légion d'Honneur
. . . . . *Le monsieur s'arrête*
Pour considérer avec une attention soutenue
Le portrait de quelques personnes connues
Notamment, il n'est pas mauvais qu'on le remarque,
Le portrait de Monsieur de Max
Et celui de cette ballerine à la mode
Qui a nom Cléo de Mérode
J'ignore quel effet cela lui produisit
Et si
Ces personnes lui suggérèrent quelques idées..

N'en doutez pas, cher ami et pur poète, n'en doutez pas, elles les lui suggérèrent...

Remarqué dans ce tas de photographies: *Lucy Gérard*, *Reichenberg*, *Delna*... vous voyez bien que c'est très retouché!...

Paris la nuit: C'est *Les Variétés* — (voici tous les sourires de Mlle *Diéterle*) — *Bullier*, *Folies-Bergères*, *Moulin-*

Rouge, Olympia, Scala, Casino de Paris, et l'ex-*Moulin de la Galette*... Rien n'y manque.

De jolies poses de *Lise Fleuron*... Trois *Anna Held* enfantines...

La *Cavalieri*, boudeuse, sérieuse et svelte, semble une « Dame-aux-Camélias » que l'on aurait privée de dessert... si jolie qu'on lui pardonne presque de chanter en costumes voyants sur des scènes non subventionnées, au lieu, gentiment, avec un simple costume tailleur tout uni, de passer dans la rue un jour que n'ayant rien à faire, on pourrait occuper toute son après-midi à la suivre avec des rêves minces... (« C'est tout ? » demande une lectrice impatiente. — « Chère Madame, on ne fait pas tout ce qu'on rêve ! »)

Les *Sisters Hengler* — avec leurs jolis cous longs et souples — si bien qu'il faut absolument que je les compare à des fleurs sur tige — sont ce que j'ai vu de mieux comme *danseuses anglaises* « sérieuses ». Frêles aussi comme... comme... toujours comme des fleurs...

Et pour terminer, Messieurs et Dames, la « collection des albums parus » c'est un médaillon de Mademoiselle *Renee Maupin* — médaillon qui ne rend d'ailleurs ni le caractère de sa parfaite beauté, ni son charme unique, ni... je m'arrête avant que vous ne vous aperceviez que j'en suis « éperdument épris »...

JEAN DE TINAN.

MUSIQUE

Gustave Robert : *La musique à Paris 1896-1897*, Delagrave, 3.50. — Maurice Kufferath : *Les Maîtres chanteurs de Nurenberg*, de R. Wagner, Fischbacher. — Jacques Cor : *Les Maîtres chanteurs*, de Richard Wagner, Etude musicale et littéraire, Fischbacher

Le livre de M. G. Robert nous parle de concerts qui ont eu lieu il y a un an déjà, et il semble qu'il soit un peu tard pour en discuter les appréciations. Cependant le répertoire de nos chefs d'orchestre varie peu, et les numéros de leurs programmes de 97 sont encore d'actualité en 98. Après son beau-père, M. Chevillard nous a, lui aussi, fait entendre la *Thamar* de Balakirew, et il est temps encore de demander à M. G. Robert pourquoi « il est difficile de passer sur la forme de cet ouvrage ». On peut aussi l'interroger au sujet « des réserves qu'il convient de faire sur certains procédés de développement de la Symphonie de Franck », œuvre admirable qui sera toujours d'actualité. Dans la longue étude, toute hérissée de mots techniques, qu'il lui consacre, M. Robert en effet ne formule pas ces réserves d'une manière bien

distincte. Et cependant il ne craint pas d'entrer dans les détails, il dissèque chaque morceau à la manière d'un professeur de composition en présence de ses élèves. Malheureusement, son enseignement est un peu confus, et, il faut l'avouer, fourmille d'erreurs. Qu'est-ce que ce thème-tvpe qui, d'après lui, reparaît dans toutes les parties de la symphonie ? Celui auquel il assigne ce rôle est absent de la seconde, et il est impossible de comprendre comment M. Kobert parvient à l'y découvrir. L'analyse de cette seconde partie est du reste, par suite de fautes d'impression, nous voulons l'espérer, fort peu cohérente. Le 2e thème y prend la place du 1er, et *si bémol majeur* est confondu avec *si bémol mineur*. Comment ensuite ne pas s'étonner devant cet étonnement : « il est curieux que dans cette seconde partie on ne trouve pas les mêmes combinaisons symphoniques que dans la première » ; et devant cette affirmation : « il est rare qu'il y ait développement. » Il est vrai que, pour M. Robert, le moindre dessin accessoire, le plus fugitif développement mélodique assume le rôle de thème. Tout, pour lui, devient exposition ; aussi fait-il à Franck le singulier reproche, qui étonnera ceux qui, si souvent, ont accusé le maître de manquer d'idées, d'en introduire trop dans ses morceaux. (Ajoutons qu'il découvre le même défaut dans le prélude de *Parsifal* et dans la Symphonie en *ut mineur* de M. Saint-Saëns.)

Quant au rappel des motifs principaux dans le finale, il lui paraît imité de Beethoven et de Wagner. Comment M. Robert n'a-t-il pas vu qu'il n'y a aucune analogie entre la simple *citation* faite au début du finale de la symphonie avec chœur, et le retour d'idées qui, chez Franck, se mêlent à la trame symphonique, et deviennent nouveaux éléments de développement ? En outre M. Robert ignore-t-il le trio en *fa dièze*, écrit en 1840, où le maître français (liégeois encore à cette époque) a en quelque sorte inauguré le système du *leitmotiv* symphonique, auquel il est resté fidèle toute sa vie, tandis que Wagner, inconnu encore, inaugurait de son côté le *leitmotiv* appliqué au drame ?

En résumé, l'analyse de M. Robert se borne à une nomenclature très arbitraire de thèmes ; marchant pour ainsi dire à la découverte, il note au passage ce qu'il rencontre. Mais du plan si simple et si frappant adopté par le musicien, du rôle prépondérant de la tonalité, de la construction particulière du second morceau où à trois brèves mesures à 3/8 se superpose la primitive mesure à 3/4 il n'est pas question. Et cependant M. Robert ne craint pas les termes précis, bien qu'il les emploie souvent comme au hasard. C'est ainsi que les mots « contre sujet » et « réponse » passent sous sa plume sans paraître représenter pour lui un sens bien défini, et qu'il

parle quelque part de « la strette du mouvement » (?).

C'est le droit de chacun d'aimer ou de ne pas aimer une œuvre, nous ne tenterons donc pas de discuter avec M. Robert au sujet du prélude de *Parsifal* auquel nous avons vu qu'il reproche la multiplicité de ses thèmes, et « l'absence de développement », tout en voulant bien concéder « qu'il n'ira pas jusqu'à prétendre que la manière dont il est traité constitue une réelle défectuosité ». Libre à lui, également, d'estimer que dans la scène du Vendredi-Saint « l'orchestre, se suffisant seul, les paroles qui sont greffées sur sa trame ne peuvent qu'en contrarier les belles lignes mélodiques ». Mais nous lui demanderons où se trouve la « Ballade de Mime » ?...

Depuis qu'il est question de *leitmotiv*, les musicographes se sont appliqués à en voir partout, et on ne peut se figurer avec quelle ingéniosité des rapprochements ont été parfois imaginés auxquels les auteurs n'avaient aucunement songé. M. G. Robert est le premier, cependant, croyons-nous, qui ait découvert dans la IX^e^ Symphonie « des ébauches du thème final, dans le premier temps (partie en *ré majeur*) ».

Plus loin, au cours d'une sérieuse analyse des concerts Nikisch, nous rencontrons encore de bien singulières expressions. Au sujet de *Tristan*, « le mouvement, nous est-il dit, a été bien supérieur (?) à celui qui est de coutume chez nous ; même on peut le trouver exagéré pour le début ». — De quelle supériorité s'agit-il ? — Et à propos du « motif du coffret » (?) il est question de « deux croches et une double croche qui viennent s'abattre sur un accord de septième dominante avec tonique diézée (?) ».

L'emploi des termes techniques est décidément bien dangereux pour ceux qui n'en connaissent pas nettement le sens. On risque de provoquer le sourire des professionnels, et il n'est pas prouvé qu'une érudition apparente en impose beaucoup aux amateurs.

Quoi qu'il en soit de ces critiques, le livre de M. Robert contient de nombreux documents utiles à consulter, des pages où, se contentant de noter ses impressions, l'auteur a souvent rencontré l'expression juste pour les caractériser et les faire partager, enfin une étude documentée sur l'art du violoniste, à propos d'Ysaye. Il faut signaler aussi, à l'honneur de M. Robert, que contrairement à la plupart de ses confrères il s'occupe des œuvres de musique de chambre; il nous parle des quatuors de MM. d'Indy, Ropartz, Debussy... et la préoccupation de cet art si élevé prouve, plus que les analyses didactiques, un réel sentiment de musicien.

§

Ecrire un nouveau livre sur les **Maîtres Chanteurs,**

après tous les commentaires, toutes les explications gloses ou analyses qu'a fait éclore cet ouvrage depuis son apparition il y a trente ans, peut paraître une entreprise téméraire. M. Kufferath l'a tentée cependant, et avec succès. Sans doute son récit de la comédie lyrique de Wagner et son étude de la partition ne nous peuvent rien révéler de très nouveau. Mais, de même que pour *Lohengrin*, *Tristan*, *la Walkyrie*, *Siegfried*, et *Parsifal*, il a su réunir sur la genèse de l'œuvre, et sur toutes les phases de sa composition, des anecdotes (ce qu'il y a de plus précieux en toute histoire) et des documents dont plusieurs étaient inconnus. Puis il nous fait assister à la première représentation à Münich en 1868, et à celle de Bruxelles en 1885, sur laquelle, en bon patriote, il insiste particulièrement. Avec cruauté, il rappelle en passant à M. Bellaigue l'article fameux où le critique de la *Revue des Deux-Mondes* se montra si mauvais prophète quand il déclara que jamais public français n'admettrait une œuvre pareille ; il parle ensuite de l'exécution de 1888 à Bayreuth, et passe bien légèrement, il faut le reconnaître, sur celles de Lyon et de Paris en 1897, les meilleures cependant qui aient été données en langue française. Mais tous ces renseignements se trouvaient déjà, épars, en de nombreuses publications, et, sans leur rien révéler, ne pouvaient pour la plupart des mélomanes wagnériens que raviver de récentes et personnelles impressions.

Où M. Kufferath se montre plus instructif, c'est quand il nous parle des poètes et musiciens qui, avant Wagner, ont élu Hans Sachs pour héros de leurs ouvrages. Les pages consacrées au drame de Deinhardstein et à l'Opéra-Comique de Lortzing sont du plus vif intérêt ; il en est de même de celles où, d'après Wagenseil, nous sont révélés les rites des ancien nes guildes, et où même sont cités quelques vieux chants de maîtrise. Dans l'étude musicale on trouvera aussi de fines remarques sur le *lied*, sur son rôle spécial dans les *Maîtres Chanteurs*, sur les ensembles et sur les chœurs. L'archaïsme dont Wagner a su donner ici la couleur sans tomber dans le pastiche est également indiqué d'une manière très ingénieuse, ainsi que son souci constant d'unité et de symétrie, démontré autant par le parallélisme des scènes entre elles que par la filiation des éléments thématiques.

Au point de vue technique, nous devons cependant relever une erreur que déjà a commise M. Schuré. Les deux éminents musicographes wagnériens, et beaucoup d'autres avec eux, croient que le célèbre final du 2e acte est une fugue. Il n'en est rien. Parlant du thème de *bastonnade*, qu'il appelle : thème de fugue, M. Kufferath dit : « Tantôt dans les dessus, tantôt à la basse, prenant pour contre-sujet et réponse ici la

première période de la sérénade (44 a), plus loin la deuxième (b) ou encore la troisième, la fugue se poursuit à l'orchestre... » Cette phrase seule démontre l'erreur de M. Kufferath ; énoncer en effet que le thème 44 sert de réponse au thème 45, c'est prouver qu'il n'est pas question à proprement parler de fugue, ou c'est méconnaître la structure particulière de cette forme de l'art musical. En outre, le contre-sujet étant la partie qui accompagne (1) le sujet, on ne peut dire ici que ce thème 44 (la sérénade) assume le rôle de contre-sujet du thème 45 (la bastonnade) à moins que accompagner ne signifie marcher avant ou après, et non en même temps — ces fragments de thèmes étant exposés successivement.

Il y a ici entrées canoniques, imitations, style fugué... mais non pas fugue.

On pourrait discuter aussi certaines dénominations de motifs, demander à l'auteur ce qu'il entend par : *thème doux et fort* (au début de la troisième scène), et pourquoi il qualifie de *rythme polkant* la phrase à 3/8 (plutôt valsante) de Beckmesser dans la scène avec Sachs au troisième acte. On pourrait surtout s'étonner qu'un ouvrage aussi sérieux, aussi complet, d'une lecture aussi instructive et intéressante de toute manière, observe au sujet de la traduction d'Ernst un silence presque absolu. M. Kufferath, qui personnellement a tant contribué à la diffusion de l'idée wagnérienne, sait bien cependant apprécier, nous en sommes convaincus, l'œuvre de notre confrère si regretté.

§

M. Jacques Cor s'occupe, lui aussi, des *Maîtres Chanteurs*, mais il se contente de noter quelques impressions personnelles. « On a tant écrit, nous dit-il, sur Richard Wagner, nous sommes inondés d'une telle masse de documents touchant chacune de ses œuvres, qu'il m'a paru meilleur de dire bonnement ce que j'ai senti, au lieu de répéter, moi centième, des choses sues de tout ceux qu'intéresse cet art. L'impressionisme, discutable en matière de critique littéraire, me paraît seul de mise dans l'analyse des œuvres musicales, et le sentiment seul est fécond. »

Malgré son sous-titre, nous ne trouvons donc pas en réalité dans cette brochure une analyse musicale et littéraire. Nous rencontrons des opinions, simplement énoncées. Nous nous refusons à admettre quelques-unes d'entre elles ; à M. Cor, comme à M. Kufferath, nous ferons observer que le final du second acte n'est pas une fugue. Nous lui dirons aussi que nous ignorons pourquoi il déclare le second renversement de l'ac-

(1) Les Allemands le dénomment *Comes*.

cord de quinte augmentée : accord saugrenu. Ensuite nous ne pourrons qu'approuver absolument ses remarques très justes sur la différence entre la gesticulation et l'action si souvent confondues, et de nombreux passages où très finement est transcrite la spéciale émotion qui émane de certaines scènes des *Maîtres Chanteurs*.

PIERRE DE BRÉVILLE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

E finita la commedia ! Avec une unanimité qui ne correspond certes pas au vœu des artistes, le jury chargé de décerner le prix quinquennal a frustré M. Emile Verhaeren de la minime indemnité pécuniaire qui lui revenait comme à un des poètes les plus probes, et les plus désintéressés de ce temps.

La chose était prévue. Dès la nomination du jury celui-ci s'était déjà prononcé. Les jurés qui remplacèrent les démissionnaires ou les morts appartenaient au même monde de fonctionnaires, de professeurs et de journalistes que ceux-ci ; c'est-à-dire à une sorte de tiers-état de lettres, monde timoré et opportuniste, ennemi des innovations et des initiatives.

Ces messieurs ne cachèrent pas leur sentiment. Ils ne se réunirent et ne délibérèrent que pour la forme. Cette fois, contrairement à ce qui s'était passé pour le dernier prix quinquennal, le gouvernement conservateur — oh combien ! — avait soigneusement éliminé de ce jury tout lettré, fût-il professeur d'université de l'Etat, suspect de sympathie pour les *oseurs*, les apporteurs de neuf.

Il ne s'était adressé qu'aux plus routiniers et aux plus conformes des messieurs Petdeloup du monde de l'enseignement dit supérieur. Ainsi il s'était bien gardé de recourir à M. Wilmotte, le « rapporteur » de l'autre fois, qui avait montré dans son compte-rendu des travaux du jury un esprit ouvert sinon acquis aux tentatives nouvelles.

Il fallait éviter à tout prix que les cinq mille francs fussent octroyés à un rueur dans les rangs, à un contempteur des pasticheurs et des recommençards. M. Wilmotte n'était pas bien redoutable cependant. Il n'est même pas dit qu'il se fût prononcé pour Emile Verhaeren. Ne lisait-on point dans son rapport à propos du puissant poète cette phrase pleine de réserve : « A partir de 1888, M. Verhaeren a abdiqué l'intelligible au sens vulgaire du mot ; il s'est réfugié dans l'inaccessible, ou du moins il a hérissé les abords de sa retraite pour en écarter la foule des *esprits modestement littéraires*.» Mais M. Wilmotte n'a pas semblé assez modestement littéraire aux académiciens (académiciens qui ne sont pas même

comme chez vous des écrivains pour de vrai) et, capable de compréhension sinon d'admiration, on l'a remplacé par un politique, incapable, celui-ci, je le jurerais, d'apprécier même la beauté plus sage et plus prudente, la poésie d'assimilation parnassienne, l'art « dans les rangs », mais l'art tout de même du lauréat à qui sont allés ses suffrages.

Car, à propos de M. Albert Giraud, le lauréat actuel, il n'est pas mauvais de rappeler que celui-ci fut autrefois l'adversaire implacable des pions, des journaleux et des ronds-de-cuir qui l'acclameront aujourd'hui et le revendiqueront comme un des leurs. Il les fustigea de belle encre et en des discours non moins cinglants. Mais il lui aura suffi de se poser non en « modérateur » mais en adversaire inconciliable du généreux poète, de l'homme de génie qui se trouvait mal à l'aise dans les canons prosodiques consacrés et qui dérangeait les profanes dans leurs admirations de commande, pour valoir à M. Giraud, en même temps que l'admiration des *esprits modestement littéraires*, le compromettant patronage de la tourbe ou plutôt du néant de nos lettres. Voilà à quelle espèce de popularité mènent les mœurs politiques, introduites dans le combat ou mieux le tournoi littéraire !

Une petite question de droit se pose à propos du prix quinquennal. *Hors du siècle*, le livre couronné n'appartient point à la période 1893-1898 mais bien à celle qui l'a précédée. Depuis 1892, M. Giraud n'a même rien publié. Au contraire, jamais l'activité littéraire de M. Verhaeren n'a été plus grande que durant les cinq ans qui viennent de s'écouler et dans la production desquels le jury avait à choisir l'œuvre ou l'ensemble d'œuvres dignes du fameux prix. Dans mon avant-dernière lettre, je vous énumérais l'importante liste de livres que Verhaeren a ajoutés, en ce laps de temps, à son œuvre déjà si considérable.

Je parlais plus haut de l'Académie, cette institution fossile à laquelle se rattache, dont émane même cette non moins mirifique institution du prix quinquennal. Un jeune député de Bruxelles, M. Carton de Wiart, vient dans un récent discours à la Chambre, d'en signaler la vétusté et le grotesque. L'originalité de cette académie littéraire c'est qu'elle ne compte aucun littérateur. D'ailleurs le jury chargé de décerner le prix quinquennal était exclusivement composé de gens n'ayant presque rien de commun avec la littérature. N'est-ce pas Berlioz qui se moque agréablement dans ses *Grotesques de la musique* de ces jurys d'exposition universelle forcés de se prononcer sur des produits dont la valeur échappait fatalement à leur compétence ; ainsi un jury d'instruments de musique était chargé d'apprécier les instruments de chirurgie. C'est un peu ce qui se passe dans notre suave

pays lorsque l'officiellat intervient dans les choses de la littérature. Des bandagistes ou des fabriquants de clysopompes sont appelés à couronner le meilleur romancier ou le plus méritant poète.

Voici comment l'orateur en question a formulé ses critiques on ne peut plus justifiées.

« La classe des lettres de l'Académie comprend des archéologues, des archivistes, des historiens, des orientalistes, des philosophes, des juristes, des sociologues, des hagiographes, mais pas un romancier, pas un poète. C'est là un phénomène qui frappe vivement ceux qui croient, avec le dictionnaire, que la culture des lettres et la littérature sont des choses synonymes... Le développement pris en Belgique depuis une vingtaine d'années par la littérature d'expression française est vraiment admirable. Il s'est manifesté et se manifeste chaque jour par la révélation de talents sincères et robustes. Les étrangers s'en rendent compte beaucoup mieux que nous-mêmes. Cette renaissance littéraire, cette production si considérable, notre Académie non seulement ne les a pas encouragées, mais elle semble les ignorer ! Elle n'a pas songé à appeler dans son sein un seul des représentants de la génération littéraire qui donne à notre pays un rayonnement qui lui manquait et le signale à l'admiration de nos voisins, pas plus d'ailleurs que le gouvernement belge n'a songé à les honorer d'une de ces distinctions dont il est prodigue pour les savants et les artistes. »

M. Carton de Wiart aurait pu ajouter à ses justes observations quelques anecdotes des plus édifiantes. Récemment, lorsque M. Emile Verhaeren fut décoré de l'ordre de Léopold, grâce à d'instantes démarches de plusieurs amis influents, vous ne devineriez jamais à quel argument ses protecteurs durent avoir recours pour forcer la main au ministre. Ils représentèrent Verhaeren comme un poète éminemment orthodoxe, le poète catholique par excellence. N'était-il pas l'auteur des *Moines* ? Le ministre et ses bureaucrates n'avaient et n'ont sans doute rien lu encore, de l'auteur des *Aubes*. Mais ils le décorèrent sur la foi du titre clérical d'un de ses ouvrages !

Il y a quelques années, le gouvernement français se proposait de donner la Légion d'honneur à quelques écrivains d'ici. Il fit part de ces bonnes dispositions au cabinet belge. Croiriez-vous que nos gouvernants supplièrent votre ministre de ne pas donner suite à son projet, parce que vous auriez eu l'air de faire la leçon aux « décorateurs » d'ici ; les écrivains dont il s'agissait n'ayant pas encore obtenu le moindre ruban dans leur chère patrie.

La question du Conservatoire d'Anvers dont je vous entre-

tenais le mois dernier a enfin été réglée à la satisfaction des Flamands et des artistes. Peter Benoit reste décidément à la tête de cet établissement et le règlement vexatoire qu'on voulait lui imposer a été abrogé. Le ministre a cédé à la pression de l'opinion publique qui s'était manifestement prononcée en faveur du musicien éminent qu'on se flattait de mettre sous la tutelle administrative de quelques séminaristes. *All's well that ends well.*

Je vous ai entretenu déjà de la nouvelle direction de notre théâtre du Parc. M. Henry Maubel, l'excellent écrivain qui a été appelé par la municipalité à la tête de notre première scène dramatique, inaugurera en octobre prochain des lundis littéraires analogues aux samedis de l'Odéon. Ces matinées se donneront à des prix populaires de sorte que tout le monde y aura accès. Elles auront lieu à la fin de l'après-midi, de 4 1/2 à 6 heures. Le programme en sera court, substantiel, varié ; on y lira des vers et de la prose, voire une scène dialoguée de quelque théâtre impossible, pour l'instant du moins. L'*Art moderne* nous apprend que des œuvres dramatiques telles que celles de Villiers de l'Isle-Adam, de Banville, du théâtre en liberté d'Hugo, des poèmes dialogués qui ne sont pas réellement destinés à la scène auront place au programme de ces matinées consacrées spécialement à la littérature contemporaine. Toute la littérature française leur fournira des œuvres, mais la plus grande partie du programme sera composée de morceaux provenant d'écrivains de ce siècle et comme il s'agit avant tout d'en faire des séances d'initiation, on y fera la place la plus large aux écrivains des vingt dernières années et parmi ceux-ci aux Belges.

Les représentations d'abonnement consacrées mi-partie au répertoire, mi-partie aux spectacles d'art pur d'avant garde, constitueront comme un petit théâtre d'exception en annexe au théâtre ordinaire et attireront toute une catégorie d'amateurs lettrés que la pièce à la mode n'amorce pas.

M. Maubel donnera entre autres deux pièces nouvelles de M. Maurice Beaubourg et *Ton Sang* de M. Henry Bataille.

Quand vous publierez cette chronique l'*Albertville* ne sera plus qu'à quelques journées de l'embouchure de l'Escaut. L'*Albertville* ? Qu'est-cela ? me demanderez-vous. C'est le steamer qui a conduit au Congo de nombreux fonctionnaires et une députation de journalistes invités à assister dans les premiers jours de juillet à l'inauguration du premier chemin de fer congolais. Ils sont partis vers le milieu de juin et depuis, en ce morne été, leurs compatriotes n'ont cessé de s'occuper des péripéties et des escales de leur périple. La traversée aura été des plus gaies et des plus originales. Le monde de la presse compte en effet, ici, une catégorie de jonrua-

listes dont vous n'avez point l'équivalent en France. Ce sont bien les gazetiers dignes de ce copieux et humouresque pays. Ils incarnent admirablement les qualités de décor, de faste, de vie rabelaisienne qui caractérisent cette race aux prodigieux appétits. Toujours en « nopces et festins » comme ils disent, je les soupçonne de s'escrimer bien plus de la fourchette que de la plume. Ce sont les *impresarii* de nos grandes fêtes publiques, les organisateurs ingénieux et inventifs des « attractions » de la capitale. On leur dut il y a quelques années la restauration d'un tournoi sur la Grand'-Place et plus récemment une représentation, au théâtre de la Monnaie, de l'Escrime à travers les âges, spectacle inoubliable, à la fois artistique et savant, dont on ne verra peut-être jamais plus le pareil. L'an dernier on fut redevable aussi à ces joyeux compagnons du succès ébouriffant que remporta la restitution en *staff* de Bruxelles d'avant 1830, sous ce titre de *Bruxelles-Kermesse*. Jamais titre ne fut mieux porté. Ce qu'on dévora, ce qu'on ingurgita dans les brasseries et les guinguettes de cette ville postiche et pastiche ne pourrait être imaginé par quelqu'un qui n'a point l'estomac flamand. Cet été bruxellois promettant d'être exceptionnellement gris et maussade, les habitués et piliers du *Bruxelles-Kermesse* d'antan ont profité de cette excursion au Congo pour aller continuer la petite fête à bord de l'*Albertville*, qu'aussitôt l'un des plus facétieux de ces compères baptisa l'*Albertville-Kermesse*. A la veille du départ les journaux, qui avaient délégué chacun l'un des leurs en cette mission festive, publièrent les chiffres fantastiques de ce qu'on engouffra de victuailles et de fûts dans la cale de ce bâteau de Gamache ou de Gargantua. L'*Albertville* n'embarqua pas moins de quatorze mille bouteilles de champagne. Et le reste en proportion.

Un des passagers, chroniqueur très répandu dans le monde des théâtres, des jeux, et de la haute noce, n'emportait pas moins de huit cents chemises. Dame, il paraît que cette cocagne perpétuelle s'est conciliée tout le temps avec l'élégance et la correction la plus irréprochable. A bord, les trois ou quatre toilettes par jour étaient de rigueur comme dans les villes d'eau, et les fêtards se livraient au flirtage le plus intensif autour des deux seules passagères appartenant à notre grosse bourgeoisie, autrement dit à notre patriciat. N'étaient pas de la partie que de seuls journalistes de tables d'hôtes. Sur la liste des passagers j'ai relevé les noms de M. James Van Drunen, un écrivain délicat qui enrichira sans doute de croquis nouveaux ses substantiels et pittoresques *Carnets de Route*, et de M. Louis Moreels, le délié et correct dessinateur du journal la *Réforme*, qui fit autrefois un long séjour au Congo et contribua même à la fondation de plu-

sieurs stations. En compagnie des fêtards se trouvait aussi M. Raymond Nyst, le représentant du Sar Péladan en Belgique et l'un des chefs de notre école occultiste ou ésotérique. Rien ne serait plus édifiant et plus piquant que la lecture des divers journaux de bord tenus par ces messieurs. Autant de voyageurs, autant d'impressions et d'interprétations différentes. On en a eu un avant-goût en lisant les descriptions les plus contradictoires qu'ils faisaient de Lisbonne dans leurs journaux respectifs. Pour l'un, la capitale du Portugal était un paradis, pour l'autre elle manquait de charme ; un troisième en parlait comme d'une ville de huitième ordre. Et notez que chaque correspondant aura été de la meilleure foi du monde !

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Paul Ernst : *Lumpenbagasch*. — *Im chambre séparée*, Berlin, Joh. Sassenbach. M. 1.50. — Paul Ernst : *Polymeter*, Berlin, ib. id., M. 1.50. — E. R. Weiss : *Trübungen*, Leipzig, Verlag Kreisender Ringe, M. 2 — Paul Lansky : *Aphorismen eines Einsiedlers*, Leipzig, ib. id, M. 3. — Johannes Schlaf : *Walt Whitman*, Leipzig, ib. id., M. 2. — G. Stoskopf : *G'schpass un Ernscht*, Strasbourg, Schlesier u. Schweikhardt, M. 3. — Paul Bornstein : *Am Ende eines Jahrhunderts*, vol. I à IV, Berlin, S. Cronbach, à M. 1.50. — Memento.

M. Paul Ernst ne voit pas la vie par ses côtés réjouissants. Est-ce parce que ses préoccupations sociales le font s'intéresser aux misères des petites gens, ou parce que son âme, un peu terre à terre, ne sait point s'élever à une conception sereine de l'univers? Je ne sais trop. Le fait est qu'il semble se plaire aux détails répugnants que présente le commerce entre les hommes, et les mesquineries des esprits bornés ont toutes ses sympathies. Peut-être espère-t-il par là faire œuvre de propagande socialiste. Mais s'il croit ainsi élever les masses, il me semble qu'il n'y réussit guère. Ses deux petits drames **Lumpenbagasch** et **Im chambre séparée** ont été joués à la « Société dramatique » de Berlin. J'ignore ce que le public a bien pu en penser, mais ils sont en tous les cas ce que le genre réaliste a donné de plus déplaisant. Cela est pénible, étriqué et sans esprit. Disons de suite, pour avertir le lecteur, que « chambre séparée » est un mot allemand, du genre masculin, qui veut dire, en français, « cabinet particulier ». La scène se passe dans un cabaret adjacent à un café-concert (en allemand *ein Chantant*). Les patrons, le personnel, les divettes (en allemand *Chansonetten*) exploitent le client, un pauvre petit commis, très fier d'être à pareille fête. Que nous sommes loin des jolis petits dialogues rosses de la *Vie parisienne* ! Décidément, le vice manque de grâce dans cette ville,

où la culture n'a pas encore pénétré. Nous retrouvons là tout ce que la prostitution a de clandestin, de répugnant, de bassement intéressé, de traqué par la police... en un mot : de berlinois.

Quand M. Paul Ernst se met à faire des vers, il n'est guère plus heureux. Il ne les écrit pas en dialecte de Berlin ou en argot de Hambourg comme ses dialogues, mais, pas plus que sa prose, ils ne témoignent d'une inspiration très élevée. **Polymeter** se compose de petites sensations très courtes et très matérielles, notées dans une forme très lâchée. Ce sont des pièces de trois ou quatre vers dans le goût de celle-ci :

Tu passes dans la prairie couverte de rosée
lentement.
J'ai vu derrière toi ton sillon dans l'herbe.

Dans les morceaux plus longs, les idées et la forme ne s'harmonisent pas davantage. Pourtant, quelques strophes, où la maîtresse reproche à l'amant de ne pas avoir assez d'argent pour l'épouser, m'ont semblé assez jolies.

Avec son nouveau recueil, **Trübungen**, M. E. R. Weiss est en progrès sur ses précédentes plaquettes. Sa langue est devenue plus souple et plus plastique. Soit en vers, soit en prose il sait exprimer des états d'âmes complexes et tourmentés. Parfois, l'idée est trop à l'étroit dans le cadre de l'expression. Il veut saisir l'insaisissable et il n'y parvient point. La fréquentation des poètes français lui a été très salutaire, mais il imite encore trop servilement Dehmel et Liliencron.

Aphorismen eines Einsiedlers. — *Aphorismes d'un solitaire*. — M. Paul Lanski continue les méditations sereines mais désenchantées qu'il avait commencées dans *les sentiers de Dionysos*. L'influence de Nietzsche s'y reconnaît à chaque pas, et si M. Lansky à beaucoup lu Chamfort, il n'a pas su cependant lui emprunter sa légèreté d'expression. La langue allemande, avec le rejet du verbe et l'allongement des mots composés, n'est décidément pas faite pour les maximes courtes au style serré. Mais il ne faut pas demander la netteté d'une médaille à ce qui, par définition, tend vers le nébuleux. Notre solitaire a donc essayé de dire en peu de mots des choses très profondes et souvent assez vagues. Il analyse le superbe orgueil de l'homme libre, la douceur du regard de la femme, la mélancolie du rêveur, la profonde solitude de l'animal social. « Lorsque je me suis senti d'accord avec moi-même, je me suis trouvé dans la solitude ». « Je me suis oublié, comment me souviendrais-je de vous? »... Les *Aphorismes* de M. Lansky sont un jeu facile dont quelques bas-bleus, chez nous, ont pris le monopole.

M. Johannes Schlaf réunit, sous le titre du premier,— **Walt Whitman**, — trois essais publiés dans des revues il y a quelques années. Ce sont des articles de documentation et d'analyse, plutôt que de critique. Les notes sur Paul Verlaine et sur la poésie lyrique du Chat-Noir sont pleines d'aperçus imprévus qui témoignent, sinon d'une compréhension très profonde, du moins d'un réel désir de s'assimiler des choses peu familières. Au contraire, l'étude sur Walt Whitman, ainsi que les traductions de l'auteur des *Brins d'herbe*, sont de tout premier ordre.

Les poésies alsaciennes de M. G. Stoskopf sont très aimées d'un certain public. On les vend sous les galeries de l'Odéon tout aussi bien qu'aux étalages *Unter den Linden*. Les Allemands y voient une preuve de la germanisation des provinces perdues, les Français une marque de leur attachement enraciné à la mère patrie. De cette façon il y en a pour tous les goûts. Dans **G'schpass un Ernscht**, on retrouve les qualités du précédent volume de M. Stoskopf: une poésie badine et légère avec de l'humour et beaucoup de gros bon sens. La couverture du volume est moins bien réussie que celle qu'avait donnée M. Sattler. Les dessins du texte, entre autres les paysages de M. Feuerstein, sont bien couleur locale.

La série de volumes entreprise par l'éditeur S. Cronbach de Berlin, sous la direction de M. Paul Bornstein, mérite toute notre attention. C'est une sorte d'encyclopédie sur les progrès intellectuels et sociaux accomplis pendant le dix-neuvième siècle. **Am Ende des Jahrhunderts** se composera d'une série de petites monographies dues aux plumes les plus autorisées. Six volumes ont déjà paru : *Une histoire de l'Allemagne au dix-neuvième siècle*, par M. Gebhardt ; la *Femme au dix-neuvième siècle*, par Mme Mina Cauer ; l'*Histoire des Juifs*, par le Dr Bernfeld ; *La vie sociale*, par M. Steinhansen ; l'*Histoire de la musique allemande*, par M. Max Graf; l'*Art décoratif*, par M. Rosner. Je reviendrai séparément sur les plus intéressants de ces volumes et me contente de signaler aujourd'hui les excellentes qualités de la monographie musicale de M. Graf. Voilà une série qui devrait bien trouver sa contre-partie en France.

§

Memento. — **Neue Deutsche Rundschau** de juillet débute par un article de M. Hans Müller sur le *Mouvement des idées sociales du libéralisme au socialisme*, article qui donne prise à bien des attaques et sur lequel j'aimerais bien avoir le temps de revenir. M. Müller préconise un rapprochement (et même une confusion) entre le libéralisme et le socialisme,

parce que, dit-il, « le libéralisme n'est pas lié à l'institution de la propriété individuelle » (!). — Notes de M. Swarzenski sur l'*Objet d'Art*.

La question de la culture intéresse beaucoup nos voisins d'outre-Rhin. Ils la confondent volontiers avec l'éducation. *Was ist Bildung*? telle est la question qui a été posée par un concours de la **Umschau**, une revue qui publie dans ses nos 16, 17 et 18 les trois travaux concernant ce sujet qui ont été couronnés (sur 256 qui ont été envoyés). **Die Kritik** (juillet) fait allusion à ce concours et reprend la question. M. Hugo Stehr arrive à la singulière conclusion que la *Bildung* s'identifie avec « la joie de vivre, le véritable bonheur et la joie dans le bonheur ».

Déjà précédemment dans le **Magazin für Litteratur** (25 juin), M. Karl Heckel, non sans ironie, avait traité le même sujet. Il rappelle le mot de Goethe : « D'ailleurs, je déteste tout ce qui ne fait que m'instruire, sans augmenter mon activité, sans lui procurer une vie nouvelle. »

M. Carl Peters, le célèbre explorateur africain que la disgrâce impériale a fait se retirer à Londres, publie dans **die Romanwelt** (n° 37) une étude sur la décadence de l'Europe méridionale et ses causes. « Le processus de rajeunissement qu'a subi le monde romain peut se répéter. César a sauvé l'Empire romain après la grande crise du premier siècle avant Jésus-Christ, en lui amenant, des provinces, un nouveau sang jeune et généreux... Pourquoi ne pas recommencer... Les races latines sont chevaleresques et intelligentes. Elles ont une série d'avantages que nous (les Allemands) ne possédons pas. Il est dans l'intérêt d'une culture universelle qu'elles surmontent le point mort dans leur développement, pour passer, comme élément vivant, dans l'évolution historique de l'avenir. »— La même revue traduit un intéressant roman de Thomas Krag, le *Serpent d'airain*.

Die Nation. — Sous le titre de *Timon de Paris*, un article presque élogieux sur le *Mendiant ingrat* de M. Léon Bloy, signé J. V. Widmann (16 juillet).

Die Zeit. — Souvenirs sur Brahms, de Richard Wallaschek (16 juillet).

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

George Moore : *Evelyn Innes*, 480 pages, in-8°, 6 s., Fisher Unwin, London. - - Mrs Humphry Ward : *Helbeck of Bannisdale*, 464 pages, in-8°, 6 s., Smith, Elder et Cie, London. — George Egerton : *The Wheel of God*, 322 pages, 6 s., in-8°, Crant Richards, London. — Edgar Jepson : *The Keepers of the People*, 358 pages, in-8°, 6 s., C. A. Pearson, London. — *Some Welsh Children*, 177 pages, Elkin Mathews, London.

— Mrs K. Tynan Hinkson : *The Wind in the trees*, IX-104 pages, in-8o,5s., Grant Richards, London — Louis Barsac : *Shadows and Fireflies*, 88 pages, 3 s. 6 d., Unicorn Press, London. — REVUES. — *Cosmopolis*. — *Nineteenth Century*. — *Fortnightly Review*. — *National Review*. — *Blackwood's Magazine*. — *Cornhill Magazine*. — *Macmillan's Magazine*. — *Temple Bar*. — *Gentleman's Magazine*. — *Century Magazine*. — *Contemporary Review*. — *University Magazine*. — *New Century Review*. — *Literature*. — *The Outlook*. — *Saturday Review*. — *The Bookman*.

Une œuvre comme **Evelyn Innes**, le récent roman de M. George Moore, ne peut pas être discutée ; elle doit être acceptée telle que l'auteur nous la donne. Qui serait assez présomptueux pour critiquer l'*Education Sentimentale* ? De pareils ouvrages peuvent être étudiés et commentés, mais tout autre tentative serait ridicule. Il est impossible d'ajouter ou de retrancher sans détruire leur unité, et par conséquent la critique ne peut intervenir : apprécier seulement est permis. L'héroïne du roman, Evelyn Innes, est la fille d'un vieux musicien passionné d'instruments anciens et de musique religieuse. Sa mère qu'elle a perdue fut une cantatrice célèbre ; elle-même possède une voix admirable, mais la situation de son père ne permet pas qu'elle puisse aller se perfectionner et devenir une grande artiste. Les années passent sans qu'elle voie la possibilité de réaliser jamais son rêve, lorsque survient Sir Owen Asher, un amateur éclairé qui s'éprend d'elle et finit par la décider à le suivre. Il lui donne les moyens de cultiver sa voix et elle devient une grande artiste. Pendant six ans elle chante les drames de Wagner qu'elle interprète admirablement tout en étant la maîtresse de Sir Owen. Mais elle est catholique, et a reçu une longue éducation religieuse. Jeune fille, à la suite de crises morales causées par son isolement, elle fit une retraite dans un couvent, et malgré toute l'influence de son amant qui est un agnostique, un matérialiste, elle est restée foncièrement croyante et elle est sans cesse timorée et tourmentée de scrupules à cause de sa vie irrégulière. Cependant elle a été fidèle à Sir Owen et doit l'épouser quand elle quittera le théâtre. Mais elle rencontre un musicien Ulick Dean qui, à l'encontre de Sir Owen, a d'étonnantes doctrines spiritualistes : occultiste, kabbaliste, il admet tous les dieux, et en particulier tout l'olympe celtique et croit à une révélation continuelle et à une sorte de métempsychose. Elle l'aime et devient sa maîtresse. Mais ses scrupules ne lui laissent aucun repos ; avoir deux amants lui paraît monstrueux et prise d'une crise de remords, elle retourne à sa foi, se confesse, rompt avec ses deux amants et va faire une retraite au même couvent où elle alla plusieurs années auparavant ; sa retraite se termine et le roman en reste là, la laisse en voiture en route pour retourner chez elle.

Sur cette simple donnée M. George Moore a écrit une œuvre compacte et puissante. Evelyn Innes n'est pas une femme ordinaire, et l'auteur en fait une femme tout à fait supérieure, mais néanmoins malgré sa situation particulière et son caractère spécial elle est évidemment un type d'une signification générale ; par une suite d'indications des plus subtiles et des plus profondes, l'auteur fait admirablement comprendre la dualité de son personnage, et met parfaitement en opposition chacun des côtés de son caractère ; d'un bout à l'autre Evelyn Innes commande l'intérêt sans qu'intervienne jamais une circonstance qui ne soit logique. Doit-elle penser ceci ou cela ? agir en ce sens ou en cet autre ? Qu'importe si elle ne choisit pas toujours à notre gré, et c'est dans ces contradictions même qu'elle est femme réelle et vivante. Peut-on souhaiter que Madame Bovary ou Eugénie Grandet ait pris telle détermination au lieu de telle autre? Les personnages du second plan sont admirablement conduits, et gardent toujours leur exacte importance. Sir Owen Asher est aussi soigneusement dépeint qu'il est nécessaire ; Ulick Dean est suffisamment indiqué pour que son étrange personnalité intéresse sans éclipser Evelyn Innes ; le père de l'héroine est tel que le veut la simplicité de son caractère et la passion unique et exclusive de sa vie ; vers la fin apparaît un personnage inquiétant, un Mgr. Mostyn qui très probablement aura dans *Sister Teresa*, l'œuvre prochaine de M. George Moore et la suite du présent récit, une importance considérable. — Le livre comporte aussi toute une érudition musicale jamais inutile ni déplacée, qui en augmente encore l'intérêt.

Il s'est trouvé qu'après *Evelyn Innes* j'ai lu **Helbeck of Bannisdale** et j'ai pu clairement me rendre compte de tout ce qui les sépare. Alors que les personnages de M. George Moore sont profondément et intensément humains, sont réellement vivants, ceux de Mrs Humphry Ward sont factices et imaginés en vue de certaines situations et d'un certain dénouement. C'est tout simplement là le roman de *genre* qui peut avoir de séduisantes qualités mais qui ne résiste pas à une analyse exacte et sérieuse. L'auteur met en présence Alan Helbeck, catholique fanatique, et Laura Fountain, fille d'un savant agnostique qui a gardé de l'éducation que lui donna son père une aversion insurmontable pour tout ce qui semble superstition et religion. Ces deux caractères se trouvent en présence, et vivent de longs mois sous le même toit et, malgré tout ce qui les éloigne, ils arrivent à s'aimer passionnément. Et voici la thèse que soutient Mrs Ward, c'est que l'amour ne suffit pas pour rapprocher et unir deux êtres, car ni l'un ni l'autre ne veulent céder sur la question essentielle, la foi de l'un et l'incroyance de l'autre ; après diverses péripéties la jeune fille, fatiguée de la lutte et sentant bien

qu'elle n'aura jamais la foi, se suicide, et tout est terminé. Ça aurait bien pu ne pas commencer ; Alan Helbeck est surtout un ascète à l'esprit faux et étroit qui s'astreint farouchement à toutes les exigences et observances religieuses, auxquelles seules il semble attacher une réelle importance ; Laura Fountain est une ignorante, nous est-il dit, mais qui assez curieusemeut ne parvient pas à céder la moindre des idées qu'elle a acquises par ouï-dire. Si ces deux êtres-là s'aimaient passionnément comme l'auteur le prétend, ils finiraient bien par s'entendre ; mais que deviendrait la thèse à soutenir ? Et alors nous avons tout le roman avec ses caractères de premier plan et d'autres secondaires, incomplets et inhumains et une foule d'événements inutiles et impossibles. La conclusion aurait pu arriver plus tôt ou plus tard sans le moindre inconvénient.

Quelques volumes de nouvelles d'une psychologie féminine des plus intéressantes ont acquis une juste notoriété à l'auteur — une femme — qui signe George Egerton. *Keynotes, Discords, Symphonies*, révélèrent le développement d'une personnalité qui graduellement acquérait plus de certitude de ses moyens et plus de netteté et de clarté dans ses idées. Son récent volume, **The Wheel of God**, n'est pas à proprement parler un roman ; il ne comporte ni intrigue, ni complications ; les circonstances extérieures restent toujours au second plan et leur importance est proportionnée à l'influence qu'elles exercent sur Mary Desmond, l'héroïne de ce long récit. L'auteur nous montre successivement des phases diverses de la vie de son personnage et sait ne dire que juste le nécessaire des gens et des choses ambiantes ; par une suite d'indications, de touches légères, Mary Desmond finit par apparaître d'une façon précise, par prendre une vie réelle, malgré l'ordinaire des circonstances heureuses ou difficiles où tour à tour elle se trouve : son enfance douloureuse et dévouée, la mort de sa mère, la dispersion de ses sœurs et de ses frères, son exil volontaire à New-York et la vie infernale qu'elle y mène, gagnant sa vie dificilement à des ouvrages qui l'épuisent, son retour à Londres et la vie toujours aussi difficile, ses successives situations, ses deux mariages, la mort de son enfant et de son second mari, tout ceia se déroule et survient avec la tranquillité fatale de la tragédie quotidienne, comme en une longue série de tableaux où le même personnage sans cesse occupe le premier plan. L'auteur a le talent particulier d'animer les moindres personnages, les moindres incidents d'une grande intensité de vie, mais en les présentant toujours dans leurs rapports avec son héroïne. Celle-ci n'est ni plus ni moins que toutes ses contemporaines, et même on pourrait dire que l'auteur en a voulu

faire, au milieu de circonstances qui sont toujours assez générales, comme un type, résultat d'une certaine éducation et vivant sa vie telle qu'elle vient, restant toujours la même, résignée et forte, parmi les tribulations qu'amènent les implacables résolutions de la roue de la fortune, *the Wheel of God*.

On se demande en lisant le livre de M. Edgar Jepson : est-ce une satire ? est-ce sérieux ? est-ce une fumisterie ? Ce doit être un peu de tout cela et plus. On retrouve dans **The Keepers of the People** certains personnages des précédents romans de l'auteur, qui d'abord se trouvent en Angleterre et n'y font pas grand chose d'intéressant ; un des personnages principaux, Ralph Falcon, est un bizarre individu qui ne sait que répondre : *oui*, ou *non*, ou *je ne sais pas ;* il est assez simple d'ailleurs pour s'étonner quand il rencontre des imbéciles. Puis dans la seconde partie, on se trouve transporté dans un pays asiatique : Varandaleel, où Ralph Falcon est quelque chose comme un sultan. Il règne là à la façon d'un chef de sauvages ou du plus ordinaire Abdul Hamid ; il massacre, tue, exécute, fait tous ses caprices et tout le monde est heureux, parait-il ! Il n'est guère possible de soumettre le livre à une critique sérieuse ; il n'y a qu'un lien tout factice entre les deux parties du livre, entre les personnages et les événements ; M. Jepson fait agir ses caractères à sa seule fantaisie sans que jamais on retrouve la moindre vérité humaine. Ce sont des fantoches, des brutes, ou des êtres impossibles. Les événements sont aussi fantaisistes que les personnages ; ils arrivent toujours à propos pour mettre en relief quelque aspect d'un personnage, sans lien logique avec le reste, par conséquent sans raison d'être. L'intérêt se trouve dispersé sur trop de personnages qui passent tour à tour au premier plan en faisant des gestes de pantins et de marionnettes, et sur une série d'événements sans suite. On se demande pourquoi et pour qui l'auteur s'est donné la peine d'écrire ce livre, car vraiment s'il a eu l'intention de dépeindre un pays idéal, ce qu'on ne peut un instant supposer après Varandaleel, il aurait bien pu sans s'épuiser trouver autre chose ; sa contrée est un compromis entre la barbarie et la civilisation sans avoir leurs avantages réciproques. Enfin, il n'y a là ni satire, ni sérieux, ni fumisterie, ni plus ! Alors que reste t-il ?

Un livre me parvient, au titre simple : **Some Welsh Children**, et anonyme par modestie trop grande, car je sais quelle âme délicate et charmante eut les émotions profondes et douces, narrées sans prétention littéraire en ces pages captivantes. Souvenirs d'enfance, d'une intense vie affective, entre des êtres aimés et respectés, plusieurs disparus mainte-

nant, mais que la compagne de jadis fait revivre dans ces pages émues ; la contrée galloise célébrée dans ses beautés et sa grandeur parce qu'elle est ardemment aimée ; les objets aussi, anciens et pieusement conservés ; et, sans intrigue, une unité parfaite à cause de l'amour unique, que l'auteur nous raconte, pour toutes ces choses qui sont sa vie.

Plusieurs volumes de vers ont depuis quelques années acquis à Mrs Katharine Tynan Hinkson une enviable notoriété parmi les récentes générations, et elle fut à plusieurs reprises associée au mouvement qu'on a dénommé Renaissance Celtique. En effet Mrs Hinkson est Irlandaise et l'on retrouve dans nombre de ses poèmes une inspiration particulièrement celtique et toujours la spéciale caractéristique de sa race. Son récent volume, **The Wind in the Trees**, indique un progrès réel sur les précédents et un développement achevé des qualités qu'on y trouvait déjà, un peu indécises et incomplètes. Il faudrait citer une foule de passages et de poèmes entiers pour bien montrer ce qu'est le talent poétique de Mrs Hinkson ; on sent le poète vraiment ému devant les plus simples choses de la nature et exprimant son émotion avec un charme tendre et délicat, et ce n'est pas un mince mérite que de sentir directement et immédiatement la vie des choses et de pouvoir le dire avec simplicité. Les vers sont musicaux sans prétention et le vocabulaire sans recherche ni affectation.

M. Louis Barsac a réuni sous le titre de **Shadows and Fireflies** un certain nombre de courts poèmes, d'une facture très soignée, où il exprime quelques jolies pensées, fait de rapides descriptions, raconte de minuscules légendes et de menus incidents. Ces vèrs ne sont pas exempts d'un certain charme, et contiennent parfois de délicates notations ; certaines expériences intimes sont écrites avec une discrétion tendre et douce. Le volume est admirablement édité par *The Unicorn Press* qui annonce une série de livres de vers du même genre ; un soin très artistique est apporté à l'impression, au papier, aux caractères, et les couvertures sont dessinées par d'excellents artistes.

§

Cosmopolis (juillet). — Un panégyrique de W. E. Gladstone par Justin Mac Carthy ; *The Three Powers in Greece* par Sir Ch. W. Dilke ; divers articles littéraires par Mrs W.K. Clifford et Mrs Freiligrath-Krœker ; une critique littéraire d'Andrew Lang et une critique dramatique de Arthur B. Walkley.

Nineteenth Century (juillet). — Une dissertation politique de Frederick Greenwood sur *the Anglo-American Future* ; deux articles sur Gladstone et ses rapports avec l'Eglise romaine et les non-conformistes ; une revue des Salons de pein

ture de Paris par Claude Phillips ; et une longue et descriptive analyse de Cyrano de Bergerac, *that strangely fascinating play* !

The Fortnighly Review (juillet). — Deux articles sur Gladstone par lord Stanmore et Henry St John Raikes ; des appréciations politiques par R. S. Yorke sur Wei-hai-Wei, par Diplomaticus sur l'entente anglo-américaine et par Francis W. Hirst sur l'Autriche ; de M. Auguste Filon une étude sur les œuvres de Jean Richepin et de M. Rostand, une étude sur Leopardi, poète et philosophe, par W. Knox Johnson.

The National Review (juillet). — Les articles de ce numéro renseignent de la plus exacte façon sur les opinions les plus générales de politique intérieure et extérieure et sur les questions les plus importantes du moment.

Blackwood's Magazine (juillet). — Sir John R. Mowbray raconte d'intéressants souvenirs sur sa longue carrière parlementaire ; Jan Malcolm disserte sur les récentes représentations du *Ring* à Covent Garden.

Cornhill Magazine (juillet). — De M. Garnet Smith, une étude sur le réel Cyrano de Bergerac, des extraits d'articles publiés par Canning dans l'Anti-Jacobin, et d'amusantes anecdotes racontées par Miss Maude Valérie White.

Macmillan's Magazine (juillet). — Un article de M. Andrew Lang, une intéressante étude des mœurs et du caractère espagnols, par M. Charles Edwardes ; et un essai sur Daudet par M. A. F. Davidson.

Temple Bar Magazine (juillet). — Des souvenirs anonymes et des plus intéressants sur les prédications de Dupanloup et de Lacordaire, parmi une grande variété d'autres contributions.

Gentleman's Magazine (juillet). — Un fort curieux article de M. Philip Kent, quoique un peu confus, sur des souvenirs parlementaires.

The Century Magazine (juillet). — *Holy Week in Sevilla* par Stephen Bonsal avec des illustrations de M. Joseph Pennell ; une histoire des flibustiers cubains par Winston Churchill ; un portrait de l'empereur d'Allemagne par M. Poultney Bigelow.

The Contemporary Review (juillet). — Un article de Madame Darmesteter sur l'œuvre récente de M. Bodley ; *M. Gladstone*, par Normann Hapgood ; *IdealLondon*, par Frédéric Harrisson ; *The Religion of M. Watt's Pictures*, par Wilfrid Richmond.

The University Magazine (juillet). — *The Science of Emotions* par Robert Park, *Paganisme and Christianity* par C. B. Bennett, *A Socialist View of Liberty* par George Ives, *English misrule in Ireland*, par Thomas Fitzpatrick, etc.

The New Century Review (juillet). — *Pickwickian studies* par Percy Fitzgerald, diverses autres contributions par Robert Denis, R. Murray Gilchrist, T. H. S. Escott, Jerome Dyer, etc.

Literature (18 juin). — *Among my books*, par le prof. Mahaffy ; un poème de F. B. Money-Coutts ; une nouvelle de Rosamund Venning ; et d'intéressantes revues des dernières publications littéraires, artistiques et autres. — (25 juin). Un leading : *The Teaching of English Litterature* ; un poème *Tœdium vitoe* par Sir Lewis Morris ; *Among my Books* par Dean Hole ; des articles sur Burne-Jones, Wagner et les Nibelungen, une lettre d'Henry James ; etc. — (2 juillet). *The spiritual Novel* ; *Among my Books* par William Sharp ; une intéressante lettre d'Amérique par W. D. Howells, etc. — (9 juillet). De M. George Meredith, *Forest History* un poème de vingt-neuf quatrains où le poète a mis une fois de plus d'admirables accents. — (16 juillet). Un leading *Poetic Drama* à propos de Cyrano de Bergerac ; *Among my Books*, par M. Abel Chevalley, un poème de W. W. Gibson et une lettre de France de M. Gabriel Monod.

The Outlook (18 juin). — Un poème de Laurence Housman : *Powers of Air*, et de M. George Wyndham une excellente appréciation de Maurice Mæterlinck. — (25 juin). Un poème de Albert Kinross, un intéressant article sur l'*American Fiction in England*, une critique de *Pelléas et Mélisande* à propos de sa représentation à Londres, d'autres articles sur Burne-Jones, Hans Richter, R. L. Stevenson, etc. — (2 juillet). Une étude sur M. Chamberlain et sa politique et le reste du numéro consacré à des voyages et excursions faits ou à faire. —(9 juillet). Une intéressante critique de M. Lionel Johnson sur la *Sacred and Mystical Poetry ;* des vers de R. L. Stevenson ; une critique assez juste de *Cyrano de Bergerac*, etc. — (16 juillet). Un fragment de R. L. Stevenson : *Discipline of Conscience*, des vers, et une quantité d'articles divers.

The Saturday Review (18 juin). — Un poème de John Davidson, et d'intéressantes contributions par Ernest E. Williams, R. B. Cunninghame Graham, Max Beerbohm, etc — (25 juin). Un poème de M. Edmund Gosse, *In Memoriam Edward Burne-Jones*, par D. S. M., des articles de Max Beerbohm sur *Pelléas et Mélisande*, de J. F. Runciman, sur *Wagner and Young Paris* ; *Shakespeare and Montaigne* par J. Churton Collins. — (2 juillet). Un article sur *les Elections en Allemagne*, et de M. Frank Harris une excellente appréciation du Balzac de Rodin. — (9 juillet) Un nouveau fragment de l'originale étude *The True Shakespeare* par M. Frank Harris, *The Nibelung's Ring* à Covent Garden, par J. F. Runciman ; un compte rendu par Max Beerbohm de *Cyrano de Bergerac*, où il est

parlé de l'instinct de M. Rostand pour la *technique* — la *pyrotechnique* du théâtre : les fauteuils sont à quinze shillings, mais il y a cinq actes qui sont honnêtement longs, et chacun d'eux vaut bien trois shillings, même si l'on n'aime pas la pièce, ce sera quelque chose de pouvoir, plus tard, raser ses petits neveux en leur contant les prouesses de Coquelin dans le rôle de Cyrano. — (16 juillet). La suite de l'Etude de Frank Harris sur *The True Shakespeare*.

The Bookman (juillet). — Un article sur M. Maurice Hewlett, les opinions littéraires de M. Gladstone par Clement Shorter, une étude sur Fogazzaro par Helen Zimmern, des portraits de Stevenson, George Moore, d'après Manet, Hermann Suderman, Fogazzaro.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le 4e centenaire de la découverte des Indes et la *Revue Encyclopédique*. — *O Rei Galaor*, poème dramatique, par Eugenio de Castro. — *Auto da Ravuha Claudia*, satire, par Julio Dantas. — *Os novos*. — *L'Ile des amours*, par Antonio Feijo. — *Œuvres complètes* de Gonçalvez Crespo. — Publications récentes.

Le Portugal vient de célébrer, en mai dernier, le quatrième centenaire de la découverte des Indes par Vasco de Gama, le héros des Lusiades et l'un des plus glorieux ouvriers de la grandeur lusitanienne. A cette occasion, la *Revue Encyclopédique* publie un numéro spécial, où sont groupés, pour l'instruction du public français, des documents de tout ordre.

Avec beaucoup de sens critique et historique, Louis Pilate de Brinn' Gaubast s'y occupe de la littérature portugaise durant le cours du siècle. Ce travail pourra servir à prouver qu'après les Russes, les Norvégiens, les Italiens, quelque chose de précieux demeure, pour notre surprise de demain, tout à l'extrémité de l'Europe sud-occidentale. Tant il est vrai, ô Gama, que l'ère des découvertes n'est jamais close.

S'il est vrai que l'on puisse comparer les âmes et les tempéraments à des liquides diversement colorés, à travers lesquels diversement viendrait se jouer le faisceau lumineux des idées primordiales, émanées d'ailleurs et de loin, il serait curieux de voir quelle déformation spéciale les écrivains et poètes d'une terre traversée d'influence française ont pu faire subir à nos formules, à nos systèmes, inconsciemment. Je dis inconsciemment, parce qu'il n'y a jamais chez les vrais maîtres de réelle servitude, et quiconque aura lu Eça de Queiroz par exemple, tout en reconnaissant en lui un adepte des théories de Flaubert et du réalisme, ne pourra songer à le taxer d'imitation ; car, outre que bien souvent le disciple

s'égale au maître, il est surtout grand parce qu'il est lui-même. De même Eugenio de Castro, le néphélibate Eugenio de Castro, tout en étant le promoteur du symbolisme en Portugal, garde pleinement toute sa personnalité de poète portugais. Son *Roi Galaor*, paru dernièrement, encore que pénétré d'un pessimisme étrange peut-être importé d'Allemagne, exhale tout entier le relent d'un fatalisme, où passe quelque chose d'oriental. Des Esseintes, j'imagine, eût aimé ce drame morbide, cette légende plutôt, où circulent des souffles de folie, où se crispent sans raison des ongles de terreur, où des clefs de prison mêlent leur bruit d'argent au chant d'une vierge, dont le père vient de crever les yeux pour l'empêcher de se laisser prendre aux séductions mortelles de la vie. Faut-il résumer l'intrigue? D'une première union clandestine, le Roi eut un fils qu'il abandonna sur une route; de son mariage avec la reine Gudule, il eut une fille, Sibylle, qu'il retient enfermée, à seule fin de lui garder l'entière innocence, au loin des multiples déceptions. Elle s'évade pourtant aux bras de l'Inconnu, lequel n'est autre que le fils du Roi et son propre frère. Ce poème, écrit en alexandrins magnifiques, témoigne de la singulière faculté que possède le poète de se renouveler à chaque œuvre. D'un art plus sûr, d'une marche plus ferme et d'une indéniable unité cette fois, le *Roi Galaor* est le digne frère de *Belkiss* et de *Sagramor*.

Incontestablement, Eugenio de Castro maintient sa place au premier rang des jeunes, des *Novos*.

Toutefois, sinon à l'encontre, du moins à côté du mouvement qu'il suscita naguère et qu'on pourrait tout simplement dénommer intellectuel, quelques autres de moindre envergure peut-être, mais quand même pleins de virtuosité, ont tenté de renouveler la poésie du cœur et de la sincère émotion sentimentale. L'influence notable de Joâo de Deus a pu les encourager dans cette voie où le Bon cherche à rejoindre le Beau, sans explorer les multiples états de l'âme et les morbidesses de la sensation, en s'aidant seulement de la puissante intuition des joies et des pleurs. Désireux de vivre la Vie et la proclamant par là même profitable, les Guedes Teixeira, les Gonçalvez Cerejeira, les Queiroz Ribeiro, dont il faut retenir quelques pièces d'une poignante sincérité, les Adolpho Portella et d'autres encore, dont je signalais dans ma dernière chronique les toutes récentes productions, repoussent délibérément des Esseintes pour aller à Jocelyn. Un trait d'union pourrait facilement s'établir entre les deux groupes, entre les pessimistes et les non-pessimistes, grâce à l'idéaliste auteur des *Palavras loucas*, Alberto d'Oliveira et surtout à Julios Dantas, un tout jeune celui-là, plein d'ardeur et d'avenir. Devenu à son tour presque chef d'école, depuis la publi-

cation de l'incomparable *Nada*, il se propose de restaurer les formes archaïques du vieux portugais, celles où se moulèrent les géniales pensées des Camoëns et des Sa de Miranda. Après le palpitant lyrisme de *Nada*, il vient de se révéler maître dans la satire, dès l'apparition de son *Auto da Rayuha Claudia*, dirigé contre le très classique Fernando Costa.

Les uns et les autres, d'ailleurs, ont le culte de la forme parfaite et du style osé, imagé, sensuel. Comment pourrait-il en être autrement sous un ciel où la passion domine, où le soleil puissant vêt les choses de flamme et de beauté ? Au même courant franchement nationaliste appartient presque toute la jeune génération des conteurs, tels Julio de Lemos, Paulo Osorio, Verediano Gonçalvez, Anthero de Figueredo, lancés à la suite des maîtres Fialho d'Almeida et Trindade Coelho. De ce dernier vient de paraître la 3e édition de *Meus amores*, ce chef-d'œuvre de style, de gracieuse observation et de sincérité intuitive, dont je me réserve de parler bientôt plus au long. Je me propose, en effet, de résumer les récents travaux de la jeune littérature *contista*, de façon à ce que la prose ait son tour. N'oublions pas de signaler aussi l'apparition d'un nouveau livre d'Antonio Feijo, le nostalgique et très parnassien poète de *Sacerdos magnus*. le traducteur du *Livre de Jade*. Cette œuvre s'intitule l'*Ile des Amours* et s'imprègne d'un pessimisme doux, dont le charme triste captive. En même temps viennent de recueillir un très légitime regain de succès les *Œuvres Complètes* de l'impeccable Gonçalvez Crespo, brésilien de naissance et dont le lyrisme voluptueux est plein d'une passion concentrée que son parnassisme n'exclut pas.

Mentionnons encore la publication des *Illusions perdues*, du néo-romantique Alberto Bramao, *Lendas*, du comte de Bertiandos, *Figuras de Cera*, de J. Simoès Dias, *Amarguras*, de Maria Margarida Pinto, *Heresias*, de José Gonçalvez, *Flores de Inverno*, de D. Maria José Furtado de Mendonça, *A minha alma*,de Teixeira de Paschoaes, *Infelizes*,de D. Anna de Castro Osorio.

Du côté des revues, signalons les sérieux efforts de l'*Arte Livre*, sous la direction d'Azevedo Coutinho, et la prochaine apparition d'une *Revista nova*, qui doit grouper dans son sein quelques jeunes de talent.

Tous nos vœux à toutes les bonnes volontés, à toutes les initiatives vraiment empreintes du noble souci de l'Art.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES TCHÈQUES

K. Egor : *Pomsta neznamé viny*, Prague, Grosman et Svoboda. — Charles Kaminek : *Dissonance*, Prague, « Symposion », Kosterka. — Georges Sumin : *Zapadly kraj*, « Modra Knihovna ». — Poésies de dilettantes. — Charles Hlavacek : *Mstiva Kantilena*, Prague, « Moderni Revue ». — Jaro Hilbert : *O Boha*, Prague, Bursik et Kohout. — Collections nouvelles. — Traductions. — Grammaire tchèque. — Revues : *Moderni Revue*. — *Volne Smery*. — *Literarny listy*. — *Nase doba*. — *Rozhledy*. — Mort de Charles Hlavacek.

La Vengeance du crime inconnu, de M. Ch. Egor. Il est difficile d'indiquer les tendances de ce livre. L'auteur prétend s'y montrer comme un pessimiste et un élégiaque, ce qui n'est déjà pas très original, mais il n'y réussit que d'une façon assez confuse. Il y a là une soixantaine de pièces, sans qu'une seule frappe par une profonde pensée ou une émotion véritable. La forme seule peut intéresser, encore que M. Egor ait des progrès à faire, progrès que cette œuvre de début n'est d'ailleurs point sans promettre.

M. Kaminek, dont le *Dies irae* fut remarqué, publie un nouveau livre de poèmes en prose : **Dissonance**, qui témoigne des mêmes qualités et appelle les mêmes observations. L'auteur est un névrosé, aussi bien dans son style que dans le choix de ses sujets. Ses personnages sont des sensitifs et des intellectuels, sans cesse travaillés de pensées contradictoires qui se succèdent par antithèses. Très habile dans l'art des descriptions psychologiques, il sait dépeindre les moindres mouvements de l'âme avec une abondance et un éclat étonnants. M. Kaminek, dont le succès est vif, doit être compté parmi les écrivains tchèques d'avenir.

Région basse, de Georges Sumin, roman assez banal d'un auteur peu connu. C'est l'histoire d'un aristocrate de Moravie, qui chasse sa femme légitime pour prendre une actrice comme maîtresse et, à la suite de cette liaison, finit par perdre toute sa fortune qui passe entre les mains d'un juif. L'auteur serait-il antisémite, comme la fin de son roman le fait croire?

Avant de parler des excellentes œuvres de MM. Hlavacek et Hilbert, il faut mentionner une série de livres qui contrastent violemment avec ceux-là. « Il me semble, disait récemment M. Pierre Quillard, que nombre de prétendus poètes déshonorent la poésie... » Eh bien, il y en a en Bohême! Parmi ceux qui ont cru devoir de manifester ainsi fâcheusement cette saison, citons surtout : MM. B. Dostal, avec son livre le **Désir**, H. Uden, avec **Clara**, B. Vajgrt, avec son **Culte de la mort**, Frédéric Zavadil, auteur de **Quand le soleil luit**, et Fréd. Hron qui nous a servi des **Chants bariolés**. On regrette que ces messieurs ne se

soient point occupés de tout autre chose que de littérature.

Au sortir de ce marécage, c'est un plaisir vif de lire la nouvelle œuvre de M. Charles Hlavacek, la **Cantilène vindicatrice**, douze poèmes accompagnés d'une gravure originale par l'auteur (tirage à petit nombre sur hollande). Le premier livre du poète, *Tard vers le matin*, n'était pas homogène ; celui-ci n'a qu'un seul sujet : venger l'art trahi. Sous une forme symbolique parfaite, une ironie mystérieuse et amère, l'auteur n'est pas toujours très intelligible, mais il captive et émeut. Il s'appelle lui-même « le Gueux » et parle de la « legende du péché des roses jaunes » :

... Ma voix est aujourd'hui trop rude
et, gueux, je ne puis être fier que de ma faim.

Il évoque la plaine vaste, les villes tranquillement dormantes, la région stérile où les nuages noirs font leurs prières, les chiens malades qui aboyent dans les rochers humides, les lourds lanquenets, les luttes des citoyens contre leur évêque-seigneur, scènes et décors moyenâgeux dans une atmosphère de mythe et de souffrance, jusqu'à la résignation finale, l'anéantissement :

Tout est mort déjà, tout est mort — le pays ne respire plus,
et tout est vain, tout est vain — l'obstination et l'orgueil sont perdus ;
le rugissement de la vengeance ne retentira jamais ici, dans le calme
... car mort est le royanme des Gueux : [de la mort :
Oh ! c'est ce qui devait arriver.

Découvrir le problème de la vie, décrire l'homme avec ses passions, sa faiblesse ou sa force, tel est l'art de M. Jaro Hilbert. Voici brièvement le sujet de son nouveau drame réaliste, **Pour Dieu** : Dans une famille, le mari, sa femme et la sœur de celle-ci sont athées : seule la mère du mari et le médecin de la maison sont croyants, chacun à sa manière. Tout à coup, l'enfant de la maison tombe malade. Dans son angoisse, la femme s'adresse à Dieu, promettant de lui consacrer son enfant s'il guérit. L'enfant est sauvé. Mais la femme, mère de l'enfant, se sentant l'obligée de Dieu, au lieu de tenir sa promesse, redouble de haine contre lui. L'enfant tombe de nouveau malade. Tous se remettent à prier, croyant que leur impiété est seule cause de leur malheur. La femme se retire même de la maison, les autres lui persuadant que sa présence peut empêcher Dieu d'entrer. Le combat qui se livre dans le cœur de la femme est poignant et admirablement rendu. Lorsqu'elle revient chez elle, son enfant est mort. Elle éclate alors en terribles imprécations. On ne l'avait donc chassée de la maison que pour laisser Dieu lui tuer son enfant ! « Traîtres ! s'écrie-t-elle, traîtres !... Et toi qui es là-haut, tu es le plus grand de tous ! » — Cette manie du blas-

phème est une des particularités de la jeune littérature. On l'a déjà vue se manifester à plusieurs reprises dans les poèmes. Bien entendu, la censure n'a pas permis la representation de ce drame qui a seulement paru en librairie.

§

M. Kosterka, traducteur des œuvres scandinaves et rédacteur du *Sbornik pro filosofii, mystiku a okkultismus*, a fondé une collection, sous le titre de **Symposion**, qui a pour but d'éditer les œuvres les plus remarquables de la jeune littérature tchèque et étrangère.

J'annonce aussi une nouvelle entreprise littéraire du même genre, la **Bibliothèque universelle**, établie sur le modèle de la *Reclam-Universal Bibliothek* allemande, et destinée au grand public. Elle peut être appelée à exercer une réelle influence sur les classes moyennes du peuple, mais à condition de bien choisir les œuvres qu'elle publiera. C'est à son rédacteur, M. J. Kvapil, d'y avoir la main. L'éditeur de cette collection est M. Otto.

§

Parmi les **traductions** récemment parues, je signale : *Le Coupable*, de Coppée (trad. J. Benosowsky); l'*Antéchrist* et les *Apôtres*, de Renan (édités par l'Imprimerie des Ouvriers); *Choix de petits poèmes en prose*, de Baudelaire (trad. St. K. Neumann, édit. « Symposion »); la *Mort*, de Schnitzler (trad. F. Javurek) et *En Passant*, de Przybiszewski, de l'allemand; la *Patrie et l'Internationalisme*, de Hamon, et *Égalité*, de Bellamy (tous deux à l'Imprimerie des Ouvriers). On traduit également les œuvres d'Ibsen et l'édition en est commencée.

§

J'appelle l'attention de ceux de mes lecteurs qui voudraient étudier le mouvement littéraire en Bohême sur une nouvelle **grammaire tchèque**, de Henri Hantich (Ernest Leroux, éd., Paris), que je leur recommande chaleureusement.

§

Moderni Revue. — Traduction d'une courte pièce de Knut Hamsun : la *Voix de la vie*. Analyses de *Chair*, d'Eugène Montfort, de *Figures et Choses qui passent*, de Pierre Loti, de l'*Intruse*, de Mæterlinck. Un nouveau poème de G. Karasek.

Volne Smery s'occupent du projet du monument de François Palacky.

Rozhledy. — Traduction d'un article russe : *Tolstoï et Nietzsche*. Un beau conte, *Aktaion*, de M. Bazarov. Analyses de *Déracinés*, de M. Barrès, de la *Cathédrale*, de J.K. Huysmans, et de l'*Intruse*. Excellente critique sur le Salon de Prague, 1898, de Jarosl. Kamper.

Literarni listy traduisent l'*Élémir Bourges*, de Léon Paschal, et la *Victoire de la prose*, de Maurice Le Blond. Un excellent article de M. G. Karasek sur l'*Evolution de la Critique française*. Belle analyse de l'*Intruse*, qui a été jouée dernièrement à Prague avec beaucoup de succès.

Nase doba. — *L'Antique, nous et nos gymnases*, par M. Peroutka, et une bonne étude du Dr F. Krejci, l'*Horizon psychologique*.

Dans presque toutes les revues, des articles sur François Palacky, dont on célèbre cette année le centenaire national.

§

Charles Hlavacek est mort, la nuit du 14 au 15 juin. Ce fut un des meilleurs parmi les jeunes. Poète et peintre de talent, il se distingua également dans ces deux arts. On lui doit en particulier une série de vignettes originales publiées dans *Moderni Revue*, dans *Novy Kult* et dans divers volumes. Au concours ouvert par *Zycie*, l'artistique revue de Cracovie, pour la composition de sa vignette de titre, ce fut Hlavacek qui obtint le premier prix. Ce fut le meilleur des jeunes critiques d'art de Bohême. Comme poète, on lui doit ces deux livres exquis : *Tard vers le matin* (Pozde k ranu) et la *Cantilène vindicatrice* (Mstiva kantilena) dont je parle plus haut. Charles Hlavacek n'avait que vingt-quatre ans.

JEAN ROWALSKI.

VARIETES

Les faux inédits de Stendhal (1).

> On frémit quand on songe à ce qu'il faut de recherches pour arriver à la vérité sur le détail le plus futile.
> HENRI BEYLE.

J'avais des préjugés, c'est-à-dire — explication stendhalienne, — je croyais *parce qu'un autre me l'avait dit*, que M. Jean de Mitty était de « ces mains pieuses », si à tort bafouées par le vain beylophobe, M. Augustin Filon, et qui se sont données pour devoir d'arracher à la Bibliothèque de Grenoble ses derniers secrets. Et j'ai suivi le conseil de l'au-

(1) V. *Mercure de France*, n° 102.

teur d'*Armance*. Moi aussi, j'ai voulu être impérieusement guidé par le souci de la vérité, j'ai voulu me prouver que M. Jean de Mitty était de « ces mains pieuses ». Hélas! mon préjugé est tombé. D'ailleurs, en tout genre, malheur à qui tâche, avait une fois écrit le jeune Henri Beyle à sa sœur Pauline. J'ai tâché. Il m'est arrivé malheur.

Car pour avoir, dans un précédent numéro du *Mercure de France*, étudié et comparé divers textes desquels il résultait que M. Jean de Mitty formulait des inexactitudes d'appréciation, plagiait et ne se montrait pas assez scrupuleux, — voici que je suis accusé de véhémence de langage et de manque de courtoisie! Est-ce parce que, suivant encore le conseil de Stendhal, j'ai écrit « sans éloquence et sans belles phrases obscures, à l'allemande, tout simplement de petites phrases...? » Mais la question vise ailleurs.

J'ai reproché à M. Jean de Mitty de s'être directement inspiré de Raoul Colomb, au point de s'emparer de ses propres phrases. J'aurais pu ajouter que tout son chapitre : *M. de Stendhal n'était pas beau*, rappelle trop visiblement l'article, paru en 1853, d'Arnould Frémy ou les détails biographiques de M. Maurice Tourneux : « Toujours amoureux ou croyant l'être, Beyle avait la faiblesse de chercher à dissimuler par des artifices étrangers les disgrâces de son obésité, de l'âge et de la goutte; mais, en dépit de son ratelier, de son toupet, de ses teintures et même, dit-on, de son corset, il n'était point beau... »

A cela, M. Jean de Mitty ne répond pas.

En revanche, il prétend que je lui ai reproché « d'avoir contesté à M. de Stendhal le droit de s'appeler M. de Beyle ». J'ai humblement fait remarquer que M. Jean de Mitty confondait titres et dates et que Beyle avait pris la particule, non sur l'ordre de Daru, mais à l'exemple de son père. Que Chérubin Beyle eût ou non le droit de se l'approprier, — je ne l'ai même pas examiné, et la leçon que M. Jean de Mitty consent à m'apprendre sur *la qualité de noble homme* vient mal à propos, — ce qui ne m'empêche pas de le remercier de son grand zèle.

Vous vous rappelez ce passage de la préface que Beyle consacra, en 1826, à son livre de *l'Amour*. L'auteur explique que, quatre ans auparavant, lorsqu'il corrigeait les épreuves « de cette espèce de voyage moral », il traita son propre manuscrit « avec ce respect aveugle que montrait un savant du quatorzième siècle pour un manuscrit de Lactance ou de Quinte-Curce qu'on venait de découvrir ».

M. Jean de Mitty raconte qu'il a eu semblable respect aveugle.

J'avais écrit : « Pour peu qu'on ait mémoire fidèle, on

s'aperçoit que des pages et des pages des *Pensees* ne sont pas du tout inédites », et je citais de nombreux exemples. Il m'est répondu : « La moitié même du chapitre aurait-elle été déjà publiée que j'eusse agi de même. » Et pour cause : « Ce cahier — *les Pensées* — représentait pour M. de Stendhal un ensemble de réflexions et de documents autobiographiques dont il espérait tirer un volume ou tout au moins la matière d'un volume. Ce dessein est manifeste. » Or, d'exacte manière, c'est le commentateur beyliste qui nous le fait savoir, ce cahier est le magasin où Stendhal puise chaque fois qu'il en a besoin pour un concours à l'Institut, pour un discours, une préface. Mais cela ne détruit en rien ma critique.

Ah! comme nous l'aurions applaudi si, au lieu de prétendre que toutes les *Pensées* sont inédites, M. Jean de Mitty avait eu soin d'indiquer que tel passage qu'il publiait — un coin du magasin, — avait antérieurement servi dans tel volume. Les fidèles de la chapelle beyliste, — je ne parle pas des quelques inévitables intrus, — se seraient, à coup sûr, réjouis de connaître mieux encore l'effort continuel du Maître. Les véritables lettrés auxquels veut seulement s'adresser mon honorable contradicteur ne me désapprouveront pas.

Ils ne me désapprouveront pas, « ces gens considérables, réputés de par le monde, pour l'excellence de leurs écrits et pour l'autorité de leur parole, etc. » — et aussi, bien qu'il me souvienne que M. Jean de Mitty, en des lignes laudatives, traita M. Maurice Barrès, — oh! ce déchet de Stendhal! — d'esprit subtil, d'un des plus nobles représentants de l'intellectualité moderne et qu'en une causerie beyliste parue dans le *Journal*, l'auteur de *Sous l'œil des Barbares*, à son tour, traita son encenseur d'excellent esprit !

Et ce n'est pas tout. Vraiment y a-t-il « à disputer sur de pareils détails, besogne fastidieuse et dépourvue de mérite? »

J'avais écrit que M. Jean de Mitty avait eu tort de reprocher à Mérimée « d'avoir perpétué un Stendhal sensuel, gros bonhomme qui ne croit à rien ». On ne m'a pas répondu à ce sujet. M'aurait-on répondu si, m'appesantissant davantage sur les notes et introduction, j'avais tenté de défendre Prosper Mérimée d'avoir, en adroit courtisan du Prince-Président, mutilé, dénaturé, rendu inintelligible la *Vie de Napoléon?* Tant de crimes de la part de l'auteur de *Colomba* qui, au lendemain même de la mort de son ami, écrit la célèbre brochure : « H. B. par un des quarante Eleuthéropolis », où il ne craint pas de rapporter les mots les plus grossiers que Beyle avait entendus de la bouche de l'Empereur! — où il va jusqu'à se faire l'écho des dires du défunt qu'il pleure : « Il soutenait que tous les grands hommes ont eu des goûts bizarres... il prétendait que Napoléon lui-même avait eu du

faible pour un de ses aides de camp! » Peut-être que si Mérimée a sabré certains mots tragiques, c'est qu'il a cru utile de le faire pour l'harmonie des fragments que lui soumettait Raoul Colomb. Et alors mon honorable contradicteur aurait dû nous donner le texte véritable de la *Vie de Napoléon*. Nous aurions comparé et condamné. Mais M. Jean de Mitty se contente de nous faire connaître, — et, pour ce, qu'il en soit sincèrement félicité, — d'autres fragments, qui concernent le vainqueur de Rivoli, en tant que consul et empereur. Or, en avant-propos de la *Vie de Napoléon*, il est dit : « Il ne s'agit nullement ici de consul et de l'empereur. »

Ah! la LO-GIQUE! — la logique dont parlait M. de Stendhal, « en mettant un intervalle entre la première syllabe et le reste du mot », ainsi que le rapporte Mérimée, alors que M. Jean de Mitty ajoute enfantinement : « en levant un doigt! »

Maintenant qu'on me permette un dernier mot.

Je voudrais cordialement persuader à mon confrère de la *Revue Blanche* que, notre différend, je ne l'ai provoqué que par *dévotion beyliste*. M. Casimir Stryienski se plaignait, à juste titre, dans un récent numéro de la *Nouvelle Revue*, qu'il ait été fort peu écrit sur Stendhal. C'est en disputant sur le grand écrivain que nous pourrons, autour de nous, le faire connaître et estimer. Ce sera encore la meilleure marque de filiale affection que nous portons à sa mémoire.

Comme il demandait des nouvelles de l'*Amour* qu'il venait de publier, le libraire répondit à l'auteur : « On peut dire qu'il est sacré, personne n'y touche. »

Malgré les critiques que j'ai formulées, je souhaite que M. Jean de Mitty n'obtienne pas du tout semblable réponse. Si, comme moi, des acheteurs sont colère en maints endroits, par d'autres, comme moi, ils seront satisfaits.

Henri Beyle écrivait huit jours avant sa mort :

— « Inutile de pousser plus loin mon examen : le lecteur réfléchira et saura bien conclure... »

Quelle phrase si propice en fin d'article!

Raphaël Mairoi.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie. — H. Stein : *Manuel de Bibliographie générale* ; Picard, 18 fr.

Histoire. Documents. — Bonnault d'Houet (Baron de) : *Les Francs Archers de Compiègne, 1448-1524* ; Lechevalier, 7.50. — Léonce de Brotonne : *Lettres inédites de Napoléon Ier, collectionnées sur les textes* ; Champion, 12 fr. — J. Ferrère : *La Situation religieuse de l'Afrique romaine depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'invasion des Vandales* ; Alcan, 7.50. — P. Galimaut : *L'Eglise à travers l'Histoire* ; Giard, 3.50. — P. A. S. J. Hamy : *Entrevue de François Ier avec Henry VIII à Boulogne sur Mer en 1532* ; Gougy, 10 fr. — E. Lamairesse et G. Dujarric : *Vie de Mahomet d'après la tradition* ; Maisonneuve, 2 vol., 10 fr. — P. Marin : *Le Lieutenant-colonel Picquart?* Stock, 3.50. — P. Marin : *Esterhazy ?* Stock, 3.50. — R. Minon ; *La Vie dans le Nord de la France au XVIIIe siècle, études, scènes et récits* ; Lechevalier, 6 fr. — Louise Michel : *La Commune ;* Stock, 3.50. — Emile Ollivier : *L'Empire libéral, études, récits, souvenirs*, t. III. *Napoléon III* ; Garnier, 3.50. — L. Teste : *Notes d'Histoire contemporaine* ; Champion, 7.50. — J. Turquan : *La Citoyenne Tallien* ; Montgredien, 3.50.

Littérature. — Emile Bergerat : *Le Cruel Vatenguerre, mémoires d'un grand homme* ; Ollendorff, 3.50. — Adolphe Brisson : *Pointes sèches* ; Colin, 3.50. — Augustin Filon : *Les Grands Ecrivains français : Mérimée* ; Hachette, 2 fr. — Victor Hugo : *Œuvres Posthumes. Les Années funestes* ; Hetzel, 2 fr. — A. de la Halle : *Aucassin et Nicolette. Le Jeu de Robin et de Marion*, trad. d'Arthur Bovy ; Soc. Belge de Libr., 1.25. — Maurice Le Blond : *Emile Zola devant les Jeunes*, avec un portrait d'Emile Zola par Henry de Groux ; « La Plume ». — P. Le Breton : *Quelques observations sur l'Aulularia de Plaute* ; Klincksiek, 2. 50. — A. Lefranc : *Les Idées religieuses de Marguerite de Navarre d'après son œuvre poétique* ; Fischbacher, 5 fr. — F. Lhomme : *La Comédie d'aujourd'hui : les Lettres et les Mœurs* ; Perrin, 3. 50. — L. Maigron : *Le Roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott* ; Hachette, 10 fr. — Boris de Tannemberg : *Un Dramaturge espagnol, M. Tamayo y Baus* ; Perrin, 1 fr. — J. Teste : *Etudes de littérature européenne* ; Colin, 4 fr. — *En Pique-Nique* (Publication annuelle de la Société des Gens de Lettres) ; Colin, 3.50. — *Livre d'hommage des Lettres françaises à Emile Zola* ; Soc. Libre d'Edit., 3.50.

PHILOSOPHIE. SOCIOLOGIE. — A. Espinas : *La Philosophie sociale du XVIII^e siècle et la Révolution française* ; Alcan, 7.50. — Emile Faguet : *Politiques et Moralistes du XIX^e siècle*, 2^e série ; Lecene, 3.50. — M. Jacquinet : *Des problèmes de la Vie et de la Mort et de quelques questions qui s'y rattachent* ; Perrin. — D. Mercier : *Les Origines de la Psychologie contemporaine* ; Alcan, 5 fr. — Ossip-Lourié : *Pensées de Tolstoï d'après les textes russes* ; Alcan, 2.50. — Kæthe Schirmacher : *Le Féminisme aux Etats-Unis, en France, dans la Grande-Bretagne, en Suède et en Russie* ; Colin, 1 fr.

POÉSIE. — Francis de Croisset : *Les Nuits de Quinze ans*, pref. d'Octave Mirbeau ; Ollendorff, 3.50. — Franc-Nohain : *Flûtes* ; « Revue Blanche », 3.50. — Jean George : *Orient* ; « Imprimerie Nouvelle ». — Charles Guérin : *Le Cœur Solitaire* ; « Mercure de France », 3.50. — A. Le Braz : *La Chanson de la Bretagne* ; Calmann Lévy, 3.50. — Victor Margueritte : *Au fil de l'heure* ; Plon, 3.50. — Léopold Novali (L. Crilanovich) : *Pages posthumes* ; Gênes, R. Instituto Sordo-muti, 2.50. — Georges Pioch : *Le jour qu'on aime* ; « Mercure de France », 3.50. — Marcel Réja : *Ballets et Variations*, couverture en lith. de Henri Héran ; « Mercure de France, » 3.50.

PUBLICATIONS D'ART. ESTHÉTIQUE. — Carrier-Belleuse : *La Terre cuite française*, 24 pl. ; Guerinet, 20 fr. — G. Meunier : *Histoire de l'Art* ; Alcan, 0.60. — N. Rondot : *Graveurs sur bois à Lyon, au XVI^e siècle*, avec 2 pl. hors texte ; Rapilly, 7.50. — André Ruijters : *La Musique et la Vie* ; Fischbacher, 2 fr. — Ed. Stoullig : *Les Annales du Théâtre et de la Musique, 27^e année, 1897* ; Ollendorff, 3.50.

ROMAN. — Jean Ajalbert : *Celles qui passent* ; Ollendorff, 3.50. — Ch. Anold : *L'éternelle Ennemie* ; Lemerre, 3.50. — J. Arnulf : *Chair inquiète* ; Flammarion, 3.50. — L. Barracand : *Un grand Amour* ; Lemerre, 3.50. — Julien Berr de Turique : *Le Mari rêvé* ; Ollendorff, 3.50. — C. Berton : *Au coin d'un bois* ; Fasquelle, 3.50. — Paul Bourget : *Un Crime d'amour*, ill. de Machiaty ; Lemerre, 3.50. — C. Bruno : *L'Essai du Bonheur* ; Flammarion, 3.50. — François Coppée : *La Bonne Souffrance* ; Lemerre, 3.50. — Mme Alphonse Daudet : *Journées de Femmes* ; Fasquelle, 3.50. — Ernest Daudet : *La Mongautier*, roman des temps révolutionnaires ; Plon, 3.50. — Diane : *Irène* ; Soc. Libre d'Edit., 2 fr. — Paul Georges : *Encore des Nouvelles* ; Soc. Libre d'Edit., 3.50. — Valentin Grandjean : *La Cité de Calvin* : *Autour d'un Péché* ; Clerget, 3 fr. — Gustave Guiches : *Trop de Zèle* ; Flammarion, 3.50. — Gyp : *Ohé les Dirigeants !*, images coloriées du Petit Bob ; Montgrédien, 1 fr. —

Martial Hémon : *L'Inutile Vertu,* préf. par François de Nion ; Ollendorff, 3.50. — Jehan d'Ivray : *Le Prince Mourad, roman de mœurs égyptiennes* ;Lemerre, 3.50. — E. F. Johanet : *Autour du monde millionnaire américain* ; Calmann Lévy, 3.50. — J. Kervoël : *Autour de l'Amour* ; Soc. Libre d'Edit., 3.50. — H. de la Ferrière : *Deux romans d'aventures au* XVI^e *siècle* : *Arabella Stuart* ; *Anne de Caumont* ; avec un portrait de l'auteur et une notice sur sa vie et ses écrits par le Comte Baguenault de Puchesse ; Ollendorff, 7.50. — P. Lagrange : *L'Indécis,* illustré ; Soc. Libre d'Edit., 3.50. — Henry Lavedan : *Les Beaux Dimanches* ; Calmann Lévy, 3.50. — Pierre Louys : *La Femme et le Pantin* ; « Mercure de France », 3.50. — Pierre Louys : *La Femme et le Pantin,* édition de luxe ornée d'une reproduction en héliogravure du *Pantin* de Goya : « Mercure de France», 10 fr. — J. Morgan : *L'Inutile Labeur, Essai d'une Biographie psychologique* ; Plon, 3.50. — Gabriel Mourey : *Cœurs en détresse* ; Ollendorff, 3.50. — Richard O'Monroy : *Cocardes et Dentelles* ; Calmann Lévy, 3.50. — Ossit : *Il n'y a plus d'Iles bienheureuses* ; Lemerre, 3.50. — Mme E. Pieczynska : *L'Ecole de la Pureté* ; Fischbacher, 3.50. — Liane de Pougy : *L'Insaisissable,* précédé d'un portrait de l'auteur ; Per Lamm, 3.50. — Emile Pouvillon : *Le Roi de Rome* ; Ollendorff, 3.50. — E. de la Queyssie : *Les Confessions, Bonnes Gens* ; Plon, 3.50. — J-H. Rosny : *Les Retours du Cœur,* avec 56 grav ; Hachette, 3.50. — Remy Saint-Maurice : *Le Recordman* ; Lemerre, 3.50. — André Theuriet : *Lys Sauvage* ; Fasquelle, 3.50. — Marcelle Tinayre : *La Rançon* ; « Mercure de France », 3.50. — Pierre Valdagne : *L'Amour par principes* ; Ollendorff, 3.50. — Pierre Veber : *M. et Mme Lhomme,* illustr. de Pupett ; Juven, 3.50. — Vigné d'Octon : *Siestes d'Afrique* ; Flammarion, 3.50.

SCIENCES. — E. Aubert : *La Photographie de l'invisible : les rayons X* ; Schleicher, 1 fr. — Dr P.-E. Lévy : *L'Education rationnelle de la Volonté, son emploi thérapeutique* ; Alcan, 4 fr.

THÉATRE. — Paul Alexis : *Celle qu'on n'épouse pas,* 1 acte ; Fasquelle, 1 fr. — Alfred Capus : *Petites folles,* comédie ; Ollendorff, 3.50. — Marcel Collière : *Les Syracusaines,* scènes intimes de la vie alexandrine d'après Theocrite et Sophron ; « Mercure de France », 3.50. — H. Lyonnet : *Le Théâtre au Portugal* ; Ollendorff, 3.50. — Georges de Porto-Riche : *Théâtre d'amour* ; Ollendorff. 3.50. — Antonin Thienard : *Velléda* ; Charles, 1.50.

VOYAGES. — Paul de Lauribar : *Douze ans en Abyssinie* ; Flammarion, 3.50. — Edm. Planchut : *Les Races jaunes* ; Schleicher,

1fr. — Charles Rabot : *Aux fjords de Norwège et aux forêts de Suède* ; Hachette, 5 fr.

Divers. — A. Darlu : *M. Brunetière et l'Individualisme* ; Colin, 1fr. — E. Duclaux : *Avant le Procès* (l'affaire Dreyfus) ; Stock, 0.50. — L. Marthin-Chagny : *La Sémilique Albion* ; Jouve, 3.50. — *Almanach du Midi*, publié chaque printemps sous la direction de Jean Carrère ; Bordeaux, 0.50. — *Propos sur l'Armée*, par un ancien officier ; Soc. libre d'Edit. 1 fr.

Littérature etrangère. — Adolfo Albertazzi : *La fortuna di un uomo* ; Gênes, « Iride ». — Autor ⁂ : *Mizeni...* ; Prague, Volter a Zika. — Gianès A. Kampysès : *To Dakhtylidi tès manas* : Athènes, Maisner et Kargadoyrès. — Kurt Martens : *Roman aus der Decadence* ; Berlin, Fontane, 3 m. 50. — Ch. Rappoport : *Zur Charakteristik der Methode und Hauptrichtungen der Philosophie der Geschichte* ; Berne, Steiger, 1 m. 75.

Traductions. — Fogazzaro : *Malombra* ; Ollendorff, 3.50. — Mozart : *Nouvelles Lettres des dernières années*, traduites par H. de Curzon ; Fischbacher, 2 fr.

Mercvre.

ECHOS

Une lettre de M. Oscar A.-H. Schmitz. — Une lettre de M. Henri Albert. — Le Nouveau-Théâtre. — Œuvres poétiques d'Emile Bernard. — Livres futurs. — Notre Catalogue n° 17.

Une lettre de M Oscar A.-H. Schmitz.

Bergamo, le 22 juin 1898.

Cher Monsieur Vallette,

Le rédacteur de votre chronique de « Lettres allemandes » a, dans le dernier numéro du *Mercure*, cité un passage d'un article publié par moi dans la *Wiener Rundschau*. La façon dont ce fragment est cité pourrait donner lieu à des interprétations fâcheuses, et laisser croire que je pourrais manquer à la reconnaissance que j'aurai toujours pour la charmante hospitalité des réceptions du *Mercure*.

Malgré certains détails sans importance, dont quelques-uns peuvent être inexacts, le sens général de mon article n'en reste pas moins l'expression indubitable de ma sympathie

pour les « intellectuels » français et leurs aimables défauts.

Je vous prie de croire, cher monsieur Vallette, à mes meilleurs souvenirs.

Oscar A.-H. Schmitz.

§

Une lettre de M. Henri Albert.

Mon cher Vallette,

Vous avez bien voulu me communiquer la lettre où M. Schmitz proteste contre le choix des citations que j'ai prises dans un article signé par lui. — Quoique cette polémique ne soit guère faite pour intéresser les lecteurs du *Mercure*, je tiens cependant à affirmer que je n'ai jamais mis en doute les sympathies de M. Schmitz pour « les *Intellectuels ;* — d'ailleurs, aurait-il pu faire autrement dans une feuille sémite étrangère? — J'avais simplement trouvé bizarre le rôle que l'on faisait jouer là à M. Maurice Barrès et voulais, en outre, montrer ce qu'il y a de singulier à rapprocher les rédacteurs du *Mercure de France* des quelques vétérinaires mystiques qui fréquentent le café de la *Source*. Mais, libre à M. Oscar A.-M. Schmitz de puiser où bon lui semble ses renseignements sur la littérature française.

Cordialement vôtre,

Henri Albert.

§

Le Nouveau Théâtre. — M. Paul Franck vient de prendre la direction du Nouveau-Théâtre de la rue Blanche, avec la collaboration, comme administrateur général, de M. Gustave Labruyère.

Dans cette belle salle, si bien située, si vaste, si propre à servir de cadre au grand spectacle d'art, remettre en honneur le drame historique et la haute comédie dramatique, faire en un mot de leur théâtre une des premières scènes littéraires de Paris, tel est le but du jeune directeur et de son associé.

« Ces derniers temps, dit leur programme, dans la louable préoccupation de réaliser hâtivement les tendances de l'évolution naturelle et constante de l'art théâtral, se sont créées des scènes qui n'ont peut-être pas donné tout ce qu'on était en droit d'espérer d'elles.

» Ayant suivi attentivement ce mouvement, il nous a semblé qu'en continuant le sillon tracé par les maîtres du

théâtre et par les jeunes au talent déjà notoire, nous pourrions arriver à monter, grâce à cet ensemble, des œuvres d'un intérêt puissant, et faire non tel ou tel Théâtre, mais du *Théâtre*. »

Le Nouveau-Théâtre ouvrira le 1er octobre prochain avec *Rembrandt*, drame en 5 actes et 8 tableaux, de MM. Virgile Josz et Louis Dumur.

Le second spectacle sera consacré à Victor Hugo et comprendra les *Trouvailles de Gallus*, qui n'ont jamais été mises à la scène.

Viendront ensuite :

Chantereine, drame en 5 actes, de M. Georges de Labruyère.

La Mandragore, 5 actes, de M. Jean Lorrain.

Le Roi de Rome, 5 actes, de MM. Ed. Pouvillon et Armand d'Artois.

Une comédie dramatique en 4 actes, de M. René Maizeroy.

Une pièce de Mme Séverine.

Un Fait divers, drame en 5 actes, de M. Veyrin.

La Justicière, 3 actes, de M. Auguste Villeroy.

Dans la Nuit, 4 actes, de MM. André de Lorde et Eugène Morel.

Une œuvre de Villiers de l'Isle-Adam.

Un drame de Dumas père.

D'un interview paru dans la *Patrie*, sous la signature de M. J. Lecocq, extrayons les lignes suivantes, qui préciseront encore le projet de MM. Franck et Labruyère :

« — Ce que nous voulons faire : un vrai théâtre ; un théâtre pour le grand public, et non pour une petite chapelle plus ou moins intransigeante. Nous n'entendons nullement prendre la suite du Théâtre-Libre et de l'Œuvre. Nous voulons, c'est là notre idéal — est-il trop audacieux? — prendre place entre les Français et l'Odéon. Voyant, connaissant les tendances, les aspirations des jeunes, nous tâcherons de leur offrir le moyen de se faire connaître.

» Le Nouveau-Théâtre n'aura nulle étiquette en iste; ni réaliste, ni symboliste : vrai théâtre. Chez nous les auteurs ne s'essaieront point, comment dirais-je bien, sur une scène privée, une scène d'étude ; non, ils auront une véritable scène avec le grand public pour juge.....

» Ce que nous soignerons tout d'abord, ce sera l'interprétation ; nos chefs d'emplois se succéderont dans les principaux rôles; ce ne sera pas toujours le même qui jouera le personnage important des pièces; car, avec ce système, trop en faveur dans bien des théâtres, l'artiste, se surmenant, n'a

pas le loisir d'étudier ; dans ses divers rôles, il se montre toujours le même et le public se lasse peu à peu de le voir.

» Après l'interprétation, nous veillerons aux décors ; nous voulons l'absolue exactitude réclamée par les auteurs ; notre mise en scène sera aussi soignée que dans les premiers théâtres. Par la suite, si le public nous encourage et répond à notre appel, nous viserons au grand luxe ; n'est-ce point le rêve de monter somptueusement une belle œuvre ?

» Ce que d'ores et déjà nous pouvons vous affirmer, c'est que nous travaillerons le plus qu'il nous sera possible. Nous avons pleine confiance en notre tentative ; elle répond à un actuel besoin ; le public viendra ; pour ma part, je suis convaincu que le peuple — artiste dans l'âme, n'en déplaise à ceux qui le méconnaissent — aime les belles œuvres. J'en ai acquis la preuve aux samedis poétiques de l'Odéon et aux séances musicales de l'Ambigu. Le peuple s'intéresse à tout ce qui touche à l'art... »

Enfin, dernier détail, grâce au grand nombre de places de sa salle, le Nouveau-Théâtre réalisera la réforme la plus ardemment souhaitée par tous : le théâtre à bon marché.

Le prix du fauteuil d'orchestre ou de balcon est uniformément fixé à 2 fr. 50.

Il est en outre créé, en guise d'abonnement, des cartes de dix coupons, au prix de 20 fr., *non personnelles*, indéfiniment valables, permettant par conséquent toutes les combinaisons possibles, et qui, sous la seule condition de se faire inscrire quelques jours d'avance, donneront également accès aux premières représentations.

§

Œuvres poétiques d'Émile Bernard. — En un volume qui portera ce titre : *Le Voyage de l'Être*, et qui s'imprime actuellement au Caire, M. Émile Bernard a réuni toutes les poésies qu'il a écrites depuis 1886 jusqu'à 1898. Cet ouvrage, qui contiendra un portrait d'Émile Bernard d'après une peinture d'Henri de Toulouse-Lautrec, et six dessins de l'auteur, est divisé en neuf parties : *Susurrements — Cœur nu — Sentimentalités solitaires — Sensualismes — Malaises cordiaux — Foi — Extases et Luttes — Paysages — Le Livre d'Hommages*. Le prix du volume est de 5 francs. Les souscriptions sont reçues à l'Imprimerie Centrale M. Roditi, Haret-el-Rouey, Le Caire.

§

Livres futurs. — M. A.-Ferdinand Herold travaille à un roman : *La Mendiante d'Ephèse.* — M. G. Ramaekers annonce pour paraître prochainement, orné de vignettes par lui-même, un livre de vers intitulé : *Les Fêtes de l'Été* (Édition de *La Lutte*, 80 pages, 1 fr. 25).

§

Notre Catalogue n° 17, illustré de huit portraits gravés sur bois, est en distribution. Envoi franco sur demande.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon.
128, rue d'Alésia.

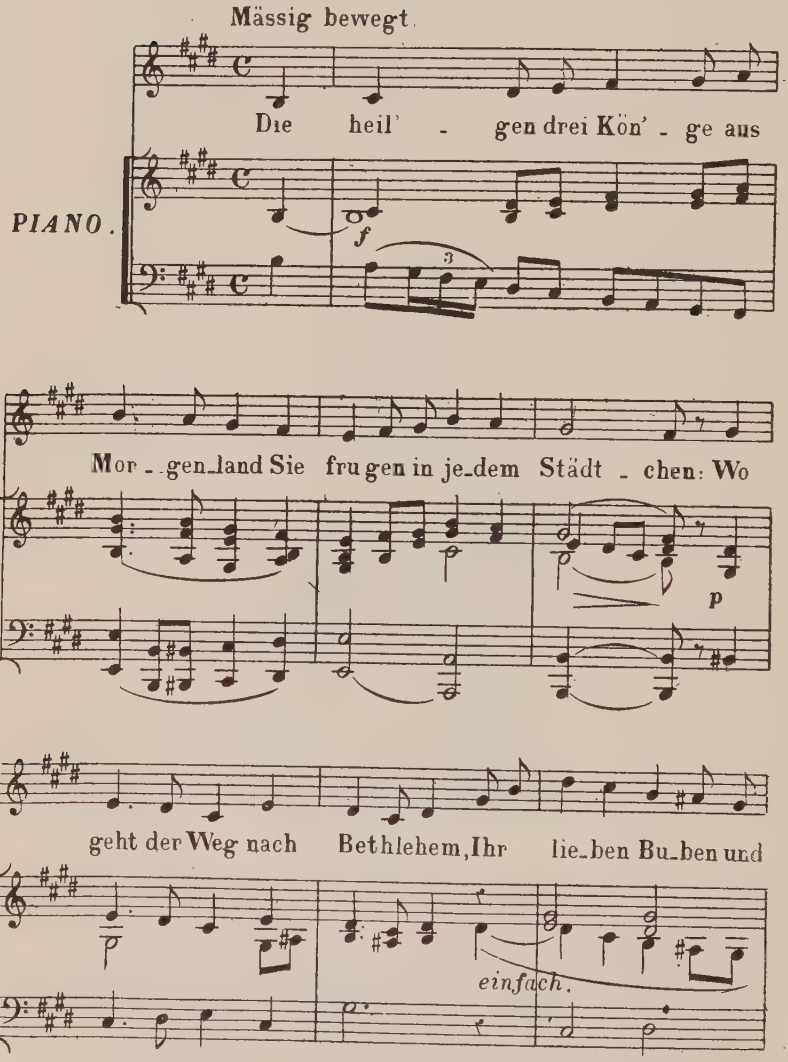
CHANSON DES ROIS MAGES

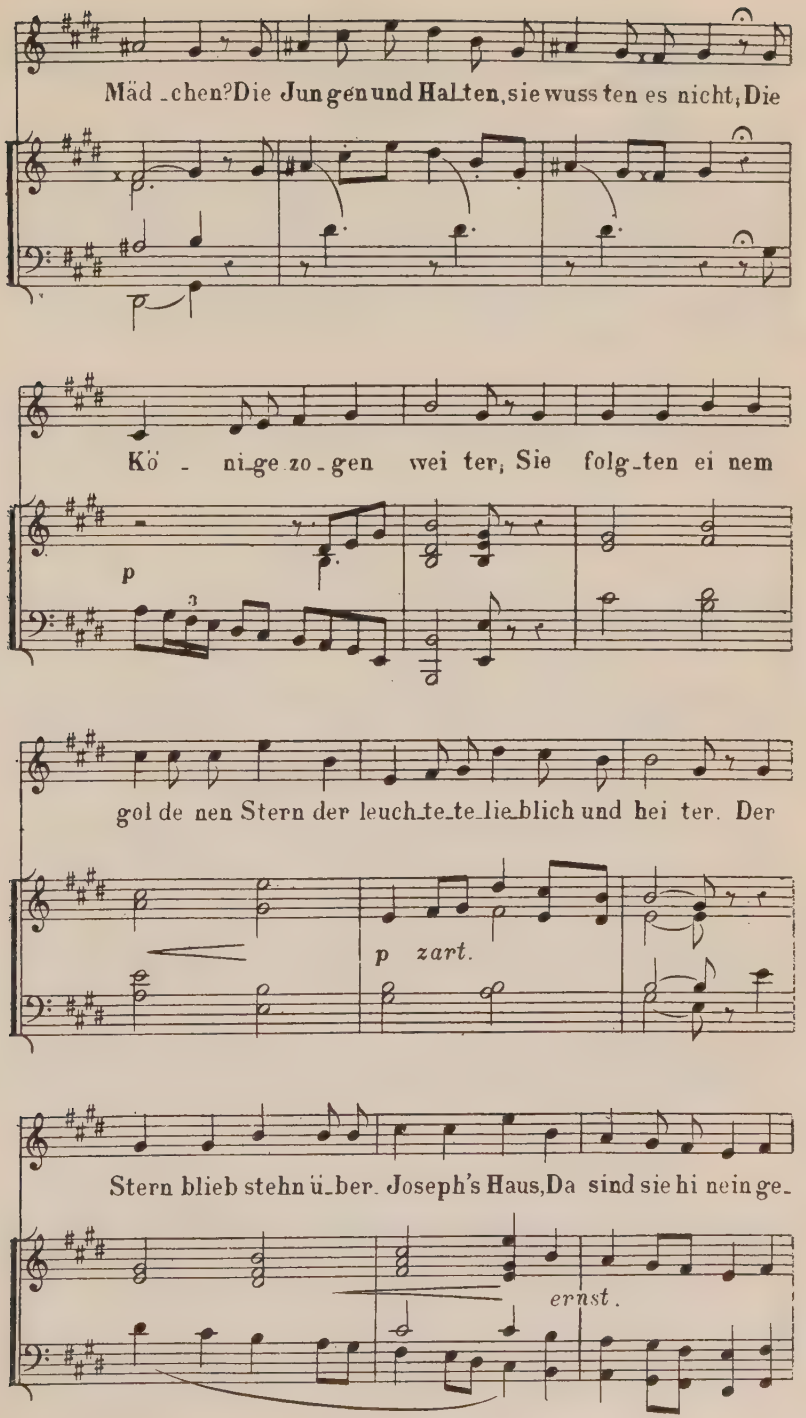
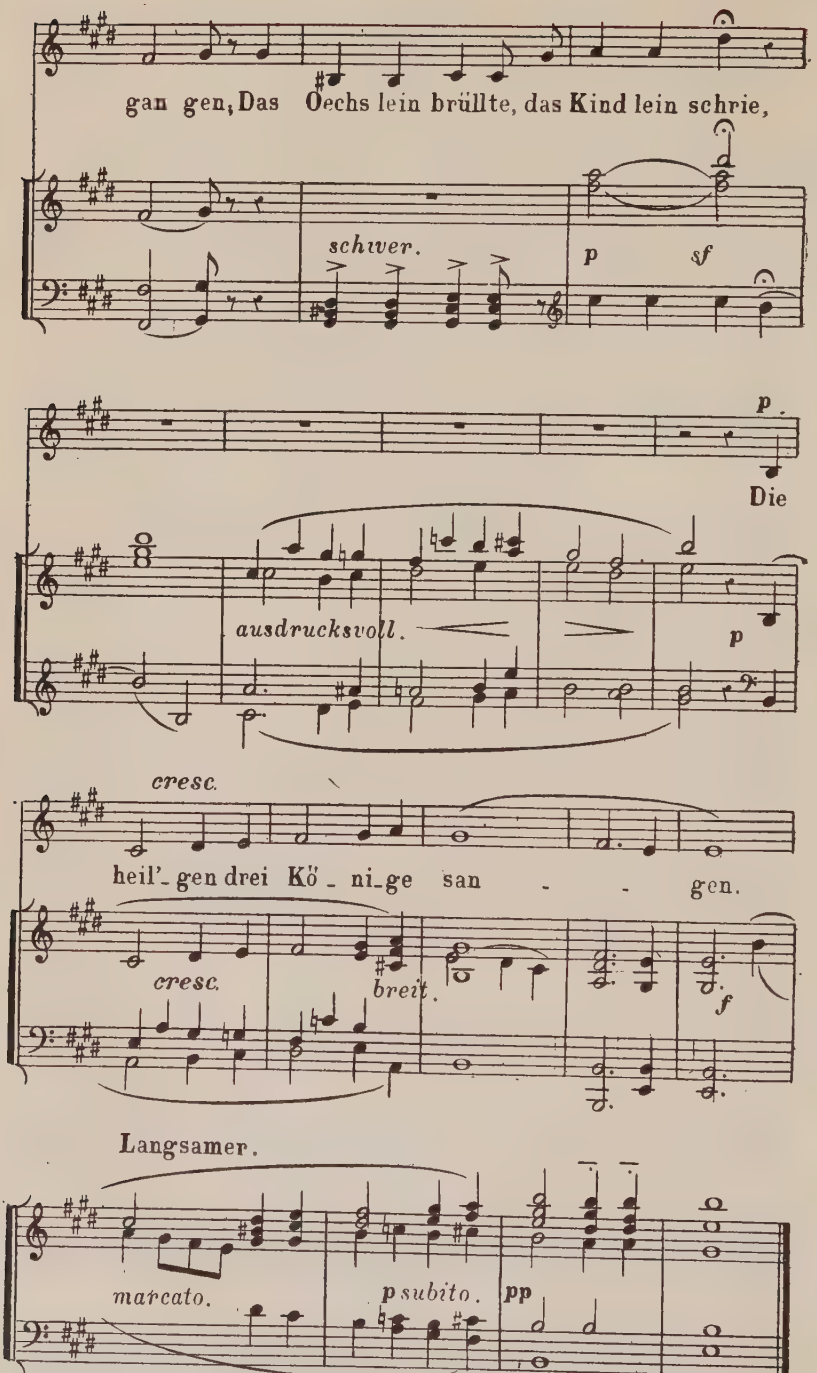
A MADAME HENRI DE RÉGNIER

CHANSON DES ROIS MAGES

Paroles de
HENRI HEINE.

Musique de
PIERRE LOUYS.




Mäd_chen? Die Jungen und Halten, sie wussten es nicht; Die
Kö_ni_ge zo_gen wei ter; Sie folg_ten ei nem
p
3
gol de nen Stern der leuch_te_te_lie_blich und hei ter. Der
p zart.
Stern blieb stehn ü_ber Joseph's Haus, Da sind sie hi nein ge_
ernst.

gan gen, Das Oechs lein brüllte, das Kind lein schrie,
schwer.
p
sf
p
Die
ausdrucksvoll.
p
cresc.
heil'_gen drei Kö_ni_ge san - - gen.
cresc.
breit.
f
Langsamer.
marcato.
p subito.
pp

L'ŒUVRE DE BISMARCK

—

Voici un homme qui eut les funérailles grandioses et farouches des héros. Sa race le déifia et fit à sa dépouille une apothéose splendide ; les ennemis le maudirent en un unanime ouragan d'imprécations. C'est le signe d'une grandeur. Car l'ignominie humaine veut toujours qu'on ne puisse faire du bien aux uns sans faire du mal aux autres.

Mais il importe de juger les grands hommes avec une calme sympathie ; il faut essayer de les comprendre, de pénétrer leur âme hautaine. Et si le poids du bien dépasse le poids du mal, l'humanité peut se réjouir.

Aussi bien les ultimes coups de pied de tant d'ânes de plume et l'impuissante bave de tant de gosiers que fit râler la terreur, ces choses méprisables font songer à des esclaves ivres qui danseraient sur le cadavre du maître.

Très simplement, sans nous arrêter aux côtés anecdotiques de cette vie en ligne droite, nous essayerons d'en démêler la merveilleuse logique, de

suivre la genèse et le développement d'une grande idée et de comparer au but poursuivi le résultat atteint.

§

Ceux qui le haïssaient lui opposèrent l'autre grand mort de l'année, et pour eux Bismarck fut le génie du mal comme Gladstone fut le génie du bien.

Mais ces deux hommes furent le produit de deux milieux opposés : Gladstone naquit chez un peuple repu et bienveillant par son incomparable prospérité. Bismarck était le fils d'une nation pauvre et avide, en grande lutte pour son existence, Bismarck fut l'homme des sommets, le génie abrupt et redoutable. Gladstone eut une merveilleuse moyenne de toutes les qualités ; son intelligence manquait d'envergure, mais elle était étonnamment progressive et laborieuse. Bismarck eût été incapable de pitié pour les races faibles et opprimées ; mais Gladstone jamais n'eût fait l'empire.

Des deux hommes, Carlyle n'eût mis qu'un seul au rang des héros et d'un seul la vie eût intéressé l'historiographe florentin.

Robuste et d'athlétique stature, figure de proie et de domination, cet homme aux appétits formidables, à l'esprit qui écrase et qui foudroie, eût enthousiasmé, à l'égal de Castruccio Castracani et d'autres héros, l'ami sublime de l'admirable duc de Valentinois. Il en eût écrit très simplement la vie splendide. Et la fin de l'histoire eût été sans doute ainsi : « Il avait des répliques vives et souvent très mordantes ; et comme il n'épargnait pas les gens, il ne trouvait pas mauvais qu'on ne l'épargnât point aussi. Voilà l'origine de tant de bons mots qui viennent de lui et de tant d'autres

qu'il s'est laissé dire sans se fâcher. » Et il eût cité alors toute une suite de ces mots étonnants qu'affectionnait la puissante simplicité des renaissants.

§

Othon de Bismarck descendait d'une de ces antiques races de hobereaux turbulents et pauvres qui, ayant dû abdiquer, par le malheur des temps et à cause du développement d'une bourgeoisie industrieuse, forte et calme, leur existence de libres rapines, se réfugièrent dans les services de l'Etat et accaparèrent presque exclusivement les hautes fonctions de l'armée.

Après une jeunesse de gentilhomme campagnard libre et large au grand air, tempérée uniquement par la pratique de ce rigide protestantisme qui a peu à peu perdu tout le caractère d'une religion pour devenir une morale étroite, mais robuste et virile, Bismarck fut un étudiant bretteur et buveur, paresseux et bizarre, le traditionnel étudiant allemand.

Les années de fougue et d'exubérance passées, en bon jeune homme allemand et selon les exigences d'une époque où la coutume prussienne eût de Lohengrin et de Siegfried fait de brillants officiers de cavalerie, il décida de se vouer au service de l'État. La carrière politique de Bismarck fut rapide et brillante. Son intelligence précise et forte et son caractère dominateur s'accommodaient assez mal de l'obligatoire passage par les emplois secondaires. Indépendant d'allures et rueur à l'occasion, il fut la terreur des gens sages qui rapidement avaient pressenti en lui l'homme de demain (der kommende Mann).

§

La situation politique de l'Europe, de l'Allemagne surtout, était, comme l'état moral, trouble et terne en même temps que convulsive et pleine de germinations mystérieuses. Sur toute la génération planait encore le cauchemar de l'aigle. Après le formidable broiement et la revanche inespérée et glorieuse, les pays allemands, avec leur multitude de principicules et leurs gouvernements à perruque encore mal coupée, paraissaient retomber peu à peu dans leur séculaire veulerie. En philosophie comme en littérature et dans les arts plastiques se manifestait un irrésistible mouvement en arrière. (Le romantisme, Schelling, peintres de Munich et de Dusseldorf.) En politique aucune unité de vues ; le lien de la confédération inefficace et lâche ; des rivalités et des haines d'état à état, la haine de la Prusse et la peur de l'Autriche, une effrayante impuissance. Dans le peuple le mécontentement était général ; la vie économique languissait. Le rêve universel d'un empire allemand puissant et de cohésion forte semblait illusoire et irréalisable même dans le plus lointain avenir. Car manifestement la vieille base de l'empire s'effritait de toutes parts. Il y avait quelque chose de pourri en Autriche : le centre de l'Allemagne était un empire où l'élément germanique était en infime minorité et menaçait de s'effondrer sous la poussée des nationalités longtemps opprimées. La Hongrie se libérait. Les Slaves allaient en faire autant ; mais l'irréductible haine réciproque de tant de races faisait leur faiblesse et était, alors comme maintenant, l'unique base de la domination des Allemands.

Il était évident que le centre de l'Allemagne

allait se déplacer, que le rétablissement du vieil empire était à jamais impossible.

Avec la décrépitude de la vieille Autriche contrastait l'efflorescence rapide du royaume de Prusse. Le dernier né à la civilisation des états allemands, malgré son territoire exigu et pauvre et sa population minime, aspirait depuis longtemps au rôle de grande puissance. La forte race des Hohenzollern y avait installé une administration puissamment centralisée, lui avait donné une organisation militaire unique au monde ; la gloire du Grand Électeur et de Frédéric II dominait l'histoire de l'Allemagne. L'Autriche et tout l'Empire s'étaient trouvés impuissants à refréner l'allure libre et l'ascension vers les plus hautes destinées des rois de Prusse. Il est vrai que l'effondrement pendant l'invasion napoléonienne avait semblé définitif. Mais le réveil fut inespéré et splendide. La Prusse écrasée joua le rôle décisif dans la grande épopée, et le jour de Waterloo Frédéric-Guillaume III et Stein durent voir qu'il n'y avait désormais plus de limite à l'ascension de leurs pays.

Pendant les années qu'il fallut à l'Europe pour se ressaisir, la Prusse travailla sans relâche à son développement intérieur, tandis que l'Autriche cultivait sa propre décomposition et que les petits états végétaient, attendant la lutte, dès lors inéluctable, des deux puissances rivales, pour se porter ensuite du côté du plus fort. La Bavière avec ses rois naïfs, pleins de bonne volonté et si ridiculement romantiques, était devenue le centre de la réaction catholique dans les arts et dans les lettres. Munich était la métropole d'un art factice et sans caractère. Un air plus sain et plus viril régnait en Prusse.

La haine jalouse du royaume des Hohenzollern était pour ainsi dire le seul trait d'union des états allemands. L'hégémonie de la Prusse paraissait

probable, mais seulement dans un avenir qu'on supposait très éloigné. On en tremblait néanmoins ; mais dans tant d'impuissances réunies, où trouver les moyens de résister ! Il ne fallait pas davantage songer à l'étranger : la France seule aurait pu intervenir ; mais les souvenirs de l'invasion empêchaient même qu'on songeât un instant à l'inviter à se mêler des affaires intérieures.

Toutes les circonstances étaient donc favorables à la Prusse, qui pouvait espérer de brillantes destinées.

Le jeune Bismarck, ambitieux et plein d'espoirs et de projets, si même il était né dans un autre état de la confédération, on peut affirmer qu'il eût choisi la Prusse pour y tenter la fortune politique, comme le Danois Moltke la choisit pour y tenter la fortune des armes.

§

« Le choix des Ministres est un article de fort grande conséquence pour un souverain dont la prudence se distingue particulièrement dans cette élection, car le premier jugement qu'on fait de la capacité d'un prince est fondé sur les qualités des gens qui l'approchent de plus près ; et lorsqu'ils ont de la conduite et de la fidélité, le maître est sans doute prudent et sage de les avoir choisis habiles et de savoir se les conserver fidèles. Mais, même s'il avait d'autres qualités, on jugera toujours mal un souverain dont la faute capitale est le choix de méchants ministres. »

Ainsi parle le prince de toute politique. Et il dit encore : « Il y a parmi les souverains trois sortes d'esprits : les uns voient tout d'eux-mêmes, les autres ne voient qu'à mesure qu'on leur montre, et les derniers enfin ne voient ni d'eux-mêmes, ni lorsqu'on leur montre. Les premiers sont d'excel-

lents et de rares génies, les autres sont médiocres et les derniers sont pitoyables. » Et le merveilleux philosophe, s'il avait assisté à l'histoire de ce siècle, eût ajouté: «Tous ceux qui connaissaient Bismarck ne manquaient jamais de regarder Guillaume Ier comme une des meilleures têtes du monde, pour avoir su choisir un ministre de cette capacité. »

Bismarck sans doute n'eût guère plu à Frédéric-Guillaume IV, le roi faible et bon et précocement tombé en enfance. Mais le frère du roi était là, héritier du trône et régent du royaume.

Elle est singulière l'histoire de ce prince, le plus exécré des princes d'abord, qui dut fuir devant l'émeute qu'il avait voulu mitrailler, et qui par le travail d'un grand ministre devint l'empereur glorieux et puissant d'un empire nouveau et l'idole du peuple. Caractère fruste et droit, intelligence moyenne, hésitante, impersonnelle, le prince Guillaume était suffisamment aventureux et ambitieux pour n'être pas un obstacle à des projets d'aventures et d'ambition : c'était l'homme providentiel qu'il fallait à Bismarck, l'homme dont le grand ministre pouvait faire un grand roi — puisqu'on peut être un très grand roi « encore qu'on n'ait pas l'imagination fertile ».

§

Dans l'état d'absolue désorganisation où végétait l'Allemagne, l'idée de l'empire, si elle hantait encore la majorité des esprits, semblait irréalisable ou si lointaine qu'on se lassait d'espérer.

Et cependant l'avenir était menaçant pour le monde germanique.

La France s'était redonnée aux Bonapartès et, dans une nouvelle crise, on pouvait appréhender

le désir d'aventures nouvelles. L'unité italienne était inévitable et des indices certains semblaient indiquer qu'il y aurait là une ennemie nouvelle du germanisme, une précieuse et fidèle alliée de la France.

Mais à l'est surtout grandissait le plus formidable danger qu'eût jamais connu le monde germanique. Ayant pour avant-garde les peuples slaves de l'Autriche brûlant de désirs de révolte et de vengeance, et les Polonais, dont une insurrection malencontreuse arrêta, il est vrai, mais pour si peu de temps, la lente infiltration parmi les nations allemandes et le travail souterrain de désorganisation et de démoralisation, l'empire russe avec ses millions de barbares mi-mongols se préparait des destinées mystérieuses.

Avec une implacable logique et une unité de vues comme l'histoire d'aucun peuple n'en fournit d'exemple, un double syndicat, administratif et religieux, semble depuis des siècles préparer ce formidable réservoir d'hommes à la conquête violente de l'Occident, à la destruction des races germaniques.

Bismarck dut voir très tôt que dans la réalisation du vaste empire rêvé seulement se trouvait le salut des races germaniques.

L'empire ne pouvait se créer sans violence, car jamais l'Autriche ne consentirait à abandonner sa séculaire prépondérance. Tout l'effort de Bismarck se porta sur l'organisation militaire de la Prusse. Celle-ci avait fait son entrée dans l'histoire en peuple de soudards conquérants. Le prince-régent, géant rude et têtu, vrai fils de sa race, était le souverain futur sur lequel pouvait compter le futur grand ministre. Le grand stratège ne devait guère tarder à surgir des rangs de l'armée.

Bismarck préparait l'avenir sans jamais cacher aucun de ses vastes desseins. Aussi bien les gran-

des idées, les projets glorieux n'ont aucun besoin de mystère, et seuls les petits complots et les vilaines manigances pour la satisfaction d'appétits mesquins ont besoin de l'ombre des chancelleries et de la diplomatie. En politique comme en toutes choses le grand jeu s'accommode du grand jour. Leur propre grandeur protège les grands projets et les belles idées. Les diplomates sont gens entre tous peu clairvoyants et leurs vues se bornent aux petits détails de petits complots, toujours habiles et dérisoires. Les grands projets leur font hausser les épaules ; ils n'y croient que lorsqu'ils les voient réalisés. A Pétersbourg comme à Vienne, comme à Paris, Bismarck parlait à qui voulait l'entendre du nouvel empire allemand sous l'hégémonie de la Prusse qu'il rêvait d'établir. Partout et surtout même à Berlin, les politiciens, sceptiques par profession et qui ne croient qu'aux petites choses parce que les petites choses leur sont seules abordables et les font d'ailleurs vivre, les politiciens rirent dans les coins où ils menaient leurs intrigues et le « fou Bismarck » devint un sujet d'inépuisables plaisanteries. C'est un état d'esprit éternel, et, maintenant comme toujours, les immenses bouleversements qui se préparent et grâce auxquels le centre de la civilisation se déplacera, se font sous l'impulsion de quelques rares individus, en dehors des diplomates et des politiciens qui les ignorent au point que même il ne leur en naît aucune appréhension.

Pendant que la plus folle des impératrices le prenait pour un être bizarre et fou, Bismarck s'assurait de l'imbécillité profonde de Napoléon III, et il comprit qu'il fallait peu de ruse pour empêcher cet homme de contrecarrer ses entreprises en Allemagne.

Et lentement approchait le jour où il fallait essayer les réalisations.

Le Danemark devait servir de champ d'expérience. Avec une armée suffisamment solide et de bonnes forteresses, le petit royaume du Nord était l'adversaire rêvé pour une sorte de grandes manœuvres sanglantes de l'armée prussienne. La situation du Slesvig-Holstein était trouble depuis des années. Il y avait des querelles de langue soigneusement envenimées. On avait joué des frères opprimés du Nord comme plus tard on devait jouer des frères opprimés de l'Est. D'ailleurs Bismarck ne pouvait tolérer un prince étranger dans le nouvel empire; pour des motifs stratégiques et commerciaux et pour des raisons de nationalité il ne voulait non plus renoncer aux duchés: les limites de l'empire futur, pour être naturelles et logiques, en exigeaient l'annexion. Il y avait un autre intérêt à voir comment se comporterait l'armée autrichienne, la seule armée à craindre parmi toutes celles des états allemands qu'on aurait à combattre demain.

L'armée prussienne se montra merveilleusement organisée et prête aux grandes choses. L'armée autrichienne promettait d'autre part une résistance sérieuse.

Pendant deux années encore on organisa en Prusse. En même temps la diplomatie travaillait. Par des promesses adroites on endormit les convoitises de Napoléon, on s'assura sa neutralité. Il est probable que l'empereur voulait finasser et se réservait d'intervenir dans le jeu avant la fin. Mais la rapidité d'une guerre qui ne dura que quelques semaines confondit tous ses projets. Après Langensalza, Sadowa : ce fut un foudroiement. Les annexions et le démembrement des petits états se réalisèrent selon le programme d'avance arrêté. La Prusse avait enfin des limites précises et formait un bloc solide. Elle pouvait dicter la loi aux états non annexés. Il ne restait plus guère que quelques enclaves dans le royaume ; quelques principicules

furent préservés par leurs alliances avec la famille impériale de Russie ; mais leur situation en faisait d'humbles satellites dans l'orbite de la Prusse, à laquelle par la force des choses ils s'uniront quelque jour.

Après la plus rapide et la plus sanglante des guerres, la paix la plus profitable. Dès lors le rôle historique de l'Autriche était terminé. La Prusse dominait en Allemagne.

La diplomatie bismarckienne,qui avait fait rester dans l'expectative la France, obtint rapidement ce triomphe nouveau de se faire de l'ennemie si cruellement battue une alliée fidèle.

Quatre longues années de préparatifs et de malaise. Dès le lendemain de la guerre d'Allemagne, une lutte décisive entre la France et la Prusse apparaissait inévitable. L'enjeu de la lutte était la prépondérance politique en Europe ; la prépondérance économique, intéressant davantage l'ignoble multitude, devait être l'inévitable conséquence de la prépondérance politique. C'était la bataille décisive des appétits. Le peuple français le comprit admirablement : il sentait que quelque chose d'énorme lui échappait. Il désirait la guerre. Le peuple allemand ne la désirait guère ; il ne comprenait trop où l'on allait le mener : on voulait lui donner quelque chose, et les peuples comme les individus sont plus sensibles à la perte de ce qu'ils ont qu'à l'acquisition de choses inespérées.

En Prusse, le gouvernement seul voulait la guerre. En France elle était désirée par la cour et par le peuple. Le peuple allemand redoutait cette guerre et maintenant encore les gens simples s'étonnent d'une victoire qu'ils n'avaient jamais espérée. Mais un gouvernement admirable avait préparé le plus inattendu des triomphes.

En France, on était convaincu de la facilité de la victoire et on croyait la défaite absolument im-

possible. Aussi, le gouvernement avait-il fait preuve d'une impéritie absolue.

Pour Bismarck, il fallait que l'Empire allemand sortît de cette guerre. Il fallait susciter l'enthousiasme patriotique des peuples, il fallait convaincre les petits pays que la défaite de la Prusse entraînerait leur esclavage, que dans le cas probable où la Prusse par ses seules forces remporterait la victoire, ils seraient sans défense exposés à sa vengeance. On joua habilement de « l'ennemi héréditaire », les chansons et les discours rappelaient Napoléon et Turenne; l'atmosphère se chauffait; les armées étaient aux frontières prêtes à l'invasion. On voulut mettre le droit dans le jeu de la Prusse en forçant la France à déclarer la guerre pour le plus futile des motifs. Les « frères allemands d'au delà des Vosges » qu'il fallait délivrer d'un séculaire esclavage, agirent beaucoup sur l'imagination du peuple dont la bêtise ne se demanda pas un instant si ces frères allemands désiraient cette étrange délivrance. Bismarck joua merveilleusement de la bêtise populaire et cette bêtise étant la seule chose immortelle, on ne peut trouver de plus inébranlable fondement pour un empire.

En France on n'avait besoin d'aucun artifice pour chauffer l'humeur belliqueuse du peuple. Au nom du patriotisme, le Français fonce aveuglément sur tout ennemi qu'on lui désigne et l'Allemand, ou plutôt le Prussien, était depuis longtemps pour lui l'incarnation de l'ennemi.

Napoléon, en outre, voulait personnellement cette guerre : le peuple français devenait impatient; les idées républicaines progressaient chaque jour. Les sujets de mécontentement étaient innombrables, si bien que le trône tremblait furieusement. Une action d'éclat pouvait seule sauver la situation. Une défaite de la Prusse eût été la plus

éclatante des actions et dans une victoire qui semblait facile, le trône des Bonapartes devait acquérir une stabilité infinie.

Mais le plus folâtre et le plus incapable des gouvernements n'avait rien prévu. C'était comme si on ne pouvait même croire à une résistance sérieuse de la Prusse. Quelques manigances diplomatiques auprès du gouvernement bavarois restèrent sans résultat, car déjà l'aigle prussienne tenait le pauvre roi Louis dans ses serres rapaces.

La guerre était inévitable. Mais qui allait en faire sonner l'heure?

Bismarck s'est fait gloire d'avoir allumé cette guerre au moment le plus favorable pour son pays, en gardant pour lui toutes les apparences du droit et de la justice. Et c'est en effet l'instant le plus splendidement glorieux de sa carrière.

Les plus grands génies seuls savent des plus petites causes tirer des résultats merveilleux. Et qu'on ne ravale donc pas cette fortune issue de l'effacement de quelques mots dans un papier diplomatique. La ruse, que les ennemis toujours appellent hypocrisie, est la plus indispensable et la plus utile de toutes les qualités chez un homme d'état. « Il faut être renard pour découvrir les pièges et lion pour se défaire des loups. La force ne suffit pas et la ruse est absolument nécessaire aussi; ce qui fait voir qu'un prince n'est pas toujours obligé de garder sa parole, lorsque les raisons de le faire ne subsistent plus et que cela porterait un trop grand préjudice à ses états. » L'Allemagne était debout pour la guerre inévitable ; en France, on l'attendait pour un avenir quelque peu plus éloigné. L'homme de génie devait la faire éclater à l'heure la plus avantageuse pour son pays : il devait diriger la destinée et la violenter alors que la France imprévoyante se laissait vivre au gré de l'heure.

Et qu'on n'accuse pas Bismarck au nom d'une vaine morale, car la morale n'est pas entrée encore dans la politique ; elle est toute en mots et fournit au vaincu un oiseux prétexte de maudire le vainqueur.

Personne ne supposera le gouvernement de Napoléon plus à cheval sur la morale que n'importe quel autre gouvernement. « Parce que les hommes sont des scélérats et qu'ils vous manquent à tout moment de parole, vous n'êtes point obligé non plus de leur garder la vôtre et vous ne manquerez jamais d'occasions légitimes pour la rompre. »

Dire qu'au moment de la dépêche d'Ems le vent était à la paix, c'est parler en ignorant, à moins que par paix on n'entende cette espèce d'armistice avant les combats, par quoi les diplomates industrieux diffèrent parfois pour quelques semaines l'inévitable. Au moment où Bismarck raturant la dépêche se trouvait, dans la simplicité d'un amical repas, le plus tragique des héros, forçant la main au Destin féroce, il est certain qu'à Paris des hommes désespéraient à la pensée que l'occasion de gloire allait s'évanouir et que la faiblesse seule les retint pour l'instant de déchaîner le fléau.

Nous ne parlerons pas de cette guerre qui fut le triomphe de l'organisation et de la calme technique sur l'héroïsme désordonné !

Tout était prêt en Allemagne — car c'est l'Allemagne réconciliée et non la Prusse que la France trouva en armes devant elle. La violence du premier choc et sa foudroyante rapidité décida de tout. Car déjà l'étonnant psychologue des peuples savait que « les Français sont naturellement plus courageux que robustes et quand on peut résister à leur première violence, ils perdent incontinent courage et deviennent comme des femmes. Outre

cela, ils ne peuvent supporter la fatigue et la disette et ils sont si négligents que si on sait les surprendre dans leur désordre ils sont aisés à vaincre. » Et c'est pour ces raisons que les hommes du Nord avaient en outre mis l'hiver dans leur jeu.

Les princes d'Allemagne étaient des pantins légers et maniables dans les mains de Bismarck. Le malheureux et romantique Louis II qui avait assisté à la guerre avec tristesse, qui voyait la victoire avec indifférence et qui savait dans quel but cruel d'esclavage futur on avait dans maintes batailles poussé ses soldats aux endroits où la mitraille les devait le mieux décimer ; le pauvre roi que hantait l'idée de l'empire germanique, mais d'un empire où ce n'étaient pas les margraves de Brandebourg qui devaient tenir le sceptre, dut, avec quelle tristesse au cœur, dans le Versailles du grand roi qu'admirait son impuissance, offrir au Hohenzollern la couronne de l'empire nouveau.

Vint la paix.

On dit que Moltke et le parti militaire, qui crurent nécessaire à la sécurité de l'œuvre le rempart des Vosges à jamais rendu infranchissable par de savants travaux stratégiques, imposèrent à Bismarck l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. On dit aussi que celui-ci rêvait un démembrement plus profond de la France par le rétablissement du duché de Bourgogne dans les limites à peu près qu'il eut à la mort de Charles le Téméraire — et ce rêve qui paraît insensé se comprendrait chez cet effrayant broyeur d'états.

§

Dès la fin des luttes commença l'ascension paisible du Germanisme et la plus étonnante expan-

sion économique. L'impulsion irrésistible avait été donnée.

L'industrie et le commerce allemand eurent une fortune rapide : nous les voyons peu à peu éliminer la France sur le marché du monde et menacer l'Angleterre. Avec la richesse, la population augmente et les Allemands sont en voie de peupler l'Amérique et préparent le triomphe du germanisme aux plus lointaines contrées.

On dit que Bismarck, vers 1875, voulut un second écrasement de la France. Sans doute craignait-il, pour la lutte à venir du Germanisme contre le Slavisme, une ennemie toujours puissante, car il savait le rapprochement de la France et de la Russie inévitable contre l'Allemagne, que l'une hait par sentiment et par souvenir et l'autre par intéret. Son habileté politique a seule pu retarder aussi longtemps cette fatalité.

La triple alliance et le traité secret avec la Russie furent après la guerre les points culminants de l'activité politique de Bismarck à l'extérieur.

A l'intérieur, cet homme étrange se chargea d'un rôle imprévu. Il poursuivit au moins une utopie : cimenter l'unité politique de l'empire par une espèce d'unité religieuse assez imprécise. Utopie ! Batir sur la bêtise humaine, c'est batir sur le roc le plus inébranlable. Combattre cette bêtise, et la combattre dans ce qu'elle a de plus précieux : le culte qu'elle s'est créé à son image — c'est une œuvre d'insensé. Le Kulturkampf ne servit qu'à exaspérer le fanatisme catholique et à donner une force nouvelle à la religion romaine.

Vouloir réduire par la violence le socialisme, c'était peut-être poursuivre une seconde utopie. Opposer la force à ceux qui veulent solidariser toutes les faiblesses, c'est une expérience souvent tentée et toujours malheureuse. Mais ce puissant craignait pour son œuvre et ne pouvait prévoir

alors de quelle façon lamentable le socialisme allait se perdre dans le sable et devenir un parti d'opposition politique comme un autre après avoir écouillé les foules et les avoir rendues inaptes pour longtemps à toute révolte.

§

Vint le « nouveau cours », le changement du personnel politique.

Le vieux ministre se retira dans ses forêts paisibles. De là, il suivait avec une angoisse exaspérée la marche de son œuvre à travers des périls que lui seul eût pu éviter. Souvent il désespérait. Un certain romantisme emphatique semblait pénétrer dans la politique; des maladresses à l'égard des petits souverains ressuscitaient les sentiments particularistes, des complots longtemps médités réussirent, assurant à tel principicule de puissantes protections.

De brefs grondements, de tonnants rappels à la voie droite vinrent du Sachsenwald chaque fois qu'une erreur irréparable menaçait l'avenir de l'empire. Mais rapidement le pouvoir nouveau dut revenir à la route ancienne et l'on en vint jusqu'à pratiquer à nouveau les mêmes erreurs — celle par exemple qui tendait à enrayer par la violence la marche en avant du socialisme — tant l'impulsion avait été irrésistible.

§

Que ceux qui trouvent chez l'homme des vices et des défauts, — et tout le monde en trouve — en regardent la cause et ils verront que ces vices et ces défauts sont précisément les qualités les plus hautes et les plus rares en politique. Dans l'état actuel de la politique, le sentimentalisme,

l'humanitarisme et toute bonté qui n'est que généreuse faiblesse, ne peuvent que mener les nations à la ruine. Ils faut haïr ces humanitaires qui sont si peu hommes et qui connaissent si peu les hommes. De tout son tempérament d'homme puissant, Bismarck devait combattre les veules sectaires des deux juifs qui reprirent avec un triste succès les affaires de l'autre juif contre lequel l'humanité se raidit depuis des siècles, en vain!

La politique n'est pas le domaine des rêveurs : il faut des héros prêts à entreprendre la lutte contre toute l'immense stupidité humaine et dans ces temps de parlementarisme où l'imbécile multitude a délégué le pouvoir de faire le mal en son nom à quelques centaines de fripouilles choisies, les hommes d'Etat doivent plus que jamais joindre l'énergie inexorable à la ruse. Fatalement les grands ministres doivent récolter une ample moisson de haine. On leur en veut de ne pas rassasier tous les appétits, alors que le plus souvent leur maximum de pouvoir, qu'ils ne s'arrogent qu'au prix des pires luttes, leur permet à peine de choisir le moindre mal.

La lutte d'homme à homme, par la force et par la ruse, est à l'origine de toute politique. A mesure qu'un plus grand nombre d'hommes — clan, cité, état — s'est senti des intérêts solidaires, le but de la politique s'est élevé. Bientôt elle réglera les rapports de race à race — ensuite, diront les utopistes, de continent à continent jusqu'à ce que l'humanité entière se sente solidaire. Mais les hommes, se sachant petits, ne croiront jamais à leur grandeur future. Ils accuseront des pires maux la politique, sans vouloir comprendre que le plus souvent cette politique n'est qu'un frein à leur férocité et que leur invincible imbécillité l'empêche seule de faire parfois le bien.

§

L'œuvre de Bismarck paraît solide et durable. Elle n'est certes pas parfaite. On peut regretter l'hégémonie de la Prusse, antipathique pour ses allures soudardes, et Berlin est la pire des capitales. Mais l'Autriche par sa veulerie politique n'était pas davantage sympathique et Vienne, bazar mi-oriental, mi-parisien, est devenue la plus déplaisante des grandes villes.

L'empire était nécessaire et seule la Prusse pouvait en assumer la réalisation. Il faut attendre que le temps estompe les angles trop durs de l'édifice nouveau et lui donne la patine nécessaire.

Un pire reproche, c'est que l'empire semble avoir tué la belle Allemagne des penseurs, des philosophes, des poètes, des artistes. L'intellectualité germanique semble ignorer dorénavant les belles envolées et les nobles spéculations. Tous les efforts se portent aux buts directs, aux choses d'utilité. Mais là on peut soutenir qu'après l'étonnante période d'efflorescence intellectuelle qui s'étend de 1770 à 1850 et dont Wagner et Nietzsche furent les dernières fleurs, un repos était inévitable. Si la prospérité économique actuelle assigne à l'activité du peuple un but uniquement matériel, ne peut-on avec certitude attendre de nouvelles splendeurs après cette période d'incubation et d'installation? Dans les jardins fraîchement ordonnés les fleurs ne s'épanouissent pas dans tout leur pur éclat et les arbres ont peu de fruits. Mais le temps est là, nécessaire également à l'œuvre des jardiniers et à celle des constructeurs d'empires. Il faut attendre. La prospérité matérielle n'est pas un obstacle à l'épanouissement intellectuel; au contraire. Et déjà des indices certains

annoncent la résurrection future de la belle Allemagne des penseurs et des poètes.

§

L'homme est mort, l'œuvre vit. L'ascension de l'empire germanique continue sans obstacle. Des colonies habilement établies, une marine déjà redoutable semblent les jalons de la ruine future de l'Angleterre. Les Allemands tiennent en grande partie le commerce du Monde. Ils s'infiltrent dans tous les pays, sans grand danger il est vrai pour leurs nouvelles patries et sans grand profit pour l'ancienne : car nulle race ne se fond aussi vite que la race allemande, ne s'absorbe aussi rapidement, aussi complètement, dans le sein des autres races.

La ruine de la Carthage nouvelle, que haïssait Bismarck qui en connaissait la fragilité, semble probable. La décomposition de l'Autriche est une affaire de peu d'années : les Allemands bientôt opprimés par les Slaves imposeront à l'Europe leur réunion à l'empire. La Hongrie, royaume déjà à peu près indépendant, deviendra, comme le voulait Bismarck, le plus redoutable allié de l'Allemagne. Mais alors sans doute viendra l'échéance terrible et l'Allemagne se souviendra de son grand homme ! Il faudra réduire par la violence les Tchèques et ce sera la lutte de la grande race Slave contre la grande race Germanique. Les Moujiks affamés dans leurs steppes auront la nostalgie des terres meilleures. Comme les barbares germains s'étaient infiltrés dans l'empire romain et le désorganisaient à l'intérieur avant que les hordes en armes ne vinssent l'anéantir, déjà les Polonais souples et intrigants, avant-garde du slavisme, s'infiltrent dans les pays germains et

portent jusque dans les plus hautes régions leur influence désorganisatrice.

Alors viendra l'heure de la lutte définitive entre la civilisation et la barbarie. Et ce sera le recommencement éternel. Pour que rien n'y manque la mère de la civilisation, la plus glorieuse des nations d'occident, qui semble fatiguée depuis longtemps du fardeau de toutes les gloires, sera là qui prêtera la main aux barbares pour la destruction de l'œuvre qui fut en majeure partie la sienne. Elle se suicidera dans l'assouvissement de sa haine folle. Et ce jour de la grande tragédie, victorieuse — les auspices sont favorables — ou vaincue, la grande Germanie se souviendra de Bismarck et comprendra mieux sa grandeur.

PAUL GÉRARDY.

DOUTE

Ma Tristesse sanglote derrière les volets clos,
Au coin du feu, sous la lueur solitaire de la lampe,
Cette nuit sans lune où rien ne bouge dans l'enclos,
A moins qu'un vagabond de la ville n'y rampe.

Mais non, je suis bien seul avec mon rêve
Qui chante comme une salamandre parmi les flammes.
Dehors, le vent de tout ce jour a fait trêve
Pour courir sus à la ville où pleurent les femmes.

Mon cœur a presque peur de toute cette paix.
Pourtant il ne passera plus de mendiant sur la route,
Et nul malfaiteur n'est blotti sous la haie :
Mais malgré moi je songe aux villes qui crient déroute.

Passé le seuil de l'enclos, ce sont tous les chemins
Qui vont à l'encontre de l'aube ou à la suite de la nuit,
Vers les champs où sommeille l'espoir des lendemains
Et la ville où chaque maison de ses cent voix gémit.

Fermez toutes les fenêtres, fermez toutes les portes !
Il fait tant de silence ici que j'entends, en ma vigile,
Le cri du grillon et la marche des cohortes,
La prière des champs comme le blasphème des villes.

O mon Dieu, je m'agenouille au coin du feu,
Et j'ose vous demander où est mon vrai devoir :
Est-ce ici dans la joie de votre création, ô Dieu,
Ou là-bas dans la ville où le soleil est noir ?

Mon Dieu, veuillez enfin que j'aie la foi,
Malgré que je sois, vous le savez, impur et vil,
Et peut-être dans ma solitude entendrai-je votre voix
Me dire s'il faut rester aux champs ou aller vers la ville.

PLUIE D'AUTOMNE

O pluie, douce pluie sanglotante
Qui éveilles ma peine comme des larmes de mère
— Pluie si froide, larmes si amères ! —
Dans le crépuscule où nul oiseau ne chante,

Ne cesseras-tu ton tintement monotone
Sur le toit de ma maison aux vieilles tuiles
D'où se sont envolées vers de lointaines îles
Les hirondelles que rebrousse le rude automne ?

Près de l'âtre où éclatent en fleurs de flamme les bûches,
Je lis des histoires tristes de très vieilles reines
Qui me font oublier les anciennes semaines
Où les abeilles bourdonnaient dans les ruches.

Dehors, les tourterelles ouvrent large leurs ailes
Pour recevoir le baptême sacré de la pluie,
[nuient,
Et les poules secouent leurs plumes dans la grange où s'en-
Griffant parfois la paille, les chats roulés pêle-mêle.

Personne à cette heure ne passera sur la route,
A moins que la mendiante à la chevelure rousse
Ne vienne, avec son geste qui craint qu'on la repousse,
Mendier un peu de pain, comme le remords cherche l'absoute.

Au fond de la salle sombre je me sens seul au monde,
Ce soir où les cheminées ont une odeur de suie,
Et je demande en vain son secret à la pluie
Qui me fait presque pleurer comme un enfant qu'on gronde.

Le secret de la pluie est-il celui des larmes ?
— Pluie si froide, larmes si amères ! —
Ah ! réponds, cœur d'enfant sur qui pleure une mère,
Le secret de la pluie est-il celui des larmes ?

L'APPEL DANS LE JARDIN

Le jardin est petit, mais parfumé de fleurs,
Et sa porte est bien close aux Passantes en pleurs
Qui vont criant malheur tout au long de la route
Pour leur pied qui trébuche et leur âme qui doute.

O Paradis d'avril, nous t'avons bien fermé,
Pour que ton seuil fût vierge au passage de mai !
Ainsi que des baisers de nos lèvres pareilles,
Tes fleurs n'ont frissonné que du vol des abeilles.

Nulle main n'a cueilli jusqu'au soir de ce jour
Tes lilas un peu lourds de leur parfum d'amour
Et ta glycine qui, lente, à peine se penche
Sous le faix d'un oiseau sautant de branche en branche.

Nous voudrions rester les heureux prisonniers
Des arbres qui demain empliront tes paniers,
Sœur, et des fleurs qui ont lié de leur guirlande
Les heures du désir aux heures de l'offrande.

Mais la Nuit, dont je sens derrière notre mur
La présence, m'appelle à quelque rêve obscur,
Et dans les chemins creux les Passantes de l'ombre
Se pressent, et le bruit de leurs pas dit leur nombre.

Faudra-t-il te quitter à l'angelus du soir,
Jardin de belle vie et de si bon espoir,
Où, écoutant danser par tant d'enfants la ronde,
Nous avons oublié la souffrance du monde ?

Vois ! la Nuit s'accroupit au loin sur les hameaux
Où les vieillards assis se chuchotent des mots
Dont eux seuls, héritiers des secrets de naguères,
Pourraient dire le sens qui présage des guerres !

Les femmes, tricotant à la chandelle, ont peur,
Car leurs hommes n'ont pu parler que de malheur,
Et tout le monde sait que notre pauvre terre
Doit, pour les jours futurs, souffrir ce qu'il faut taire.

Peut-être, ô sœur, quand l'ombre aura passé le seuil,
Nous faudra-t-il porter parmi la foule en deuil,
Notre trésor d'amour à la mauvaise Ville,
Qui hait Dieu, malgré Christ et son doux évangile.

Et ce sera fini de la paix au soleil,
Et du sommeil au pied du cerisier vermeil,
Et de la volupté de sentir l'herbe chaude
Sous nos corps enlacés et nos mains en maraude

L'angelus va sonner sur les chaumes blottis
Du village où l'on met au lit tous les petits.
Sœur, il est temps enfin d'ouvrir large la porte
Aux Passantes de l'ombre : un ange les escorte.

Une main sur la bouche et l'autre sur les yeux,
Sibylles de la route, elles liront aux cieux ;
Puis elles nous prendront les clefs de la demeure
Où ne tintera plus pour nous l'appel de l'heure.

Nous ne connaîtrons plus que les tristes maisons
Dont, le soir, les miroirs sont pleins de trahisons,
Et les carreaux ternis tels les yeux d'un malade
Qui se laisse mourir au son d'une ballade.

Et tandis qu'étranglée aux mille poings du Sort
La Ville hurlera, louve ou chienne, à la mort,
Nous rêverons tout bas, saisis d'un peu de crainte
Et n'osant, pour agir, délacer notre étreinte,

A ce petit jardin tout parfumé de fleurs
Dont la porte était close aux Passantes en pleurs,
Jusqu'au soir saint où nous sûmes, sans plus de doute,
Que l'Esprit du Seigneur s'avançait sur la route !

STUART MERRILL.

LA MORT D'ANTINOÜS

—

A l'heure où le silence tombe, tout parfumé, sous l'agonie des roses, à l'heure où l'air bleui, venu des monts lointains, bat d'une aile mouillée qui mouille les paupières, quand les sables d'or chaud mordent l'orteil crispé avec des dents criss-santes, durant cette même heure où les hommes n'osent plus songer de peur d'ouvrir les bras, l'empereur Adrien, celui que mine un mal cruel, est descendu vers le fleuve en s'appuyant sur l'épaule nue de son favori.

L'EMPEREUR : J'ai la fièvre. Ce vent frais me calmera peut-être. Oui, j'ai encore la fièvre et je ne comprends plus... Tu devrais m'expliquer, toi, dieu par ma volonté, toi, le premier de mes esclaves. Tu es dieu et je suis roi, entends-tu ? Nous sommes égaux. Parle !

ANTINOUS : Quel beau soir, Seigneur.

L'EMPEREUR : Je veux que tu me répondes.

ANTINOUS : Je vous écoute, Seigneur.

L'EMPEREUR : Ne sens-tu pas ton épaule s'arrondir davantage sous la paume de ma main ? Je suis ton maître.

ANTINOUS : L'air est tellement doux...

L'EMPEREUR : Non. L'air est lourd. On y respire tous les poisons du Nil. Ce fleuve, là-bas, c'est aussi la guerre. Je remonterai à cheval et il faudra bien qu'il recule ! Je le ferai enchaîner entre deux murailles plus hautes que la plus haute de ses crues. Je ne veux plus le voir se tordre devant ce palais comme un ennemi blessé jetant des sorts. Mais encore des murailles à bâtir, c'est long.

L'impatience me ronge. Oh !... tout est trop long pour le temps immobile qui ne m'avance rien. J'ai la fièvre, moi, le maître de l'empire, et on peut mourir de la fièvre... je suivrai le conseil de mes devins. Ils prétendent que pour purifier les eaux mauvaises, il suffit de les fouetter de fouets de soie trempés dans le lait de la lune, c'est-à-dire dans le suc des chélidoines. Ah !... vraiment, l'air m'étrangle ! j'étouffe !

ANTINOUS : Que les dieux protègent l'empereur Adrien.

L'EMPEREUR : Protège-moi, Antinoüs... Pauvre dieu ! je te retrouve ici tel que je t'ai laissé : un enfant. Tu es toujours mon fils et c'est pour cette cause que je te parle comme je penserais... je suis malade, mon fils. je souffre d'un mal singulier plus effrayant qu'une blessure. De la bataille il me demeure un bruit sourd au fond des oreilles. Cela m'étourdit et me grise bien autrement que les vins arômatisés que nous avons bus sur les terrasses. Je repartirai. Une force me pousse à tout détruire. Je suis heureux, pourtant, de t'avoir contemplé une dernière fois. Tu es un jeune arbre, une grande fleur... je suis heureux et je suis inquiet. Les fleurs inquiètent parce qu'elles se fanent. On ne sait ce que tu aimes et je ne sais où j'irai demain. Je suis poursuivi par des archers invisibles dont les flèches molles plient sur ma peau, n'osant pénétrer jusqu'à mon cœur. Les dieux veulent ce supplice. Tu es dieu. Ah ! l'air est chaud, l'air est trop chaud, ce soir ! Ces odeurs violentes, ces odeurs sauvages ne sortent pas du Nil. A l'endroit où tu vas te baigner, vers la fin du jour, j'ai dit que l'on brûle de l'encens depuis l'aurore. Ce sont des odeurs de cadavres qui me hantent, toute la pestilence de la guerre. Je me rappelle... dans le tumulte des armes, parmi les bonds de mes soldats, dans la fumée des incendies, mon cheval... Prends

garde à ce caillou! Pourquoi marcher pieds nus? Tu n'as pas chaussé les sandales de pourpre? Est-ce qu'un dieu doit oublier ses sandales? Tu ne te respectes point, Antinoüs, et tu me désobéis.

ANTINOUS: Seuls, mes pieds sont libres, Seigneur. Ils me mènent malgré moi.

L'EMPEREUR: Une aventure étrange, mon fils! Les jambes de mon cheval s'emmêlant aux entrailles d'un éléphant éventré, les tirant, les déroulant, les traînant, toujours galopant de leur galop furieux. Il me parut d'abord que je foulais de la chair vive et je ne m'étonnai pas, j'en ai pris l'habitude, mais, me retournant, j'aperçus toute cette puanteur derrière moi en longues sinuosités de reptile et je vis ruisseler du sang qui était bleu! J'ai charrié cette horreur pendant toute la bataille. Je garde, aux narines, son odeur affreuse, j'en rapporte la fièvre. Oui, le fleuve roule aussi des serpents morts. Le fleuve est plein de chairs pourrissantes... Cela corrompt le pur galop du vent. Tout est corrompu chez moi! Le parfum de l'encens est une odeur de tombe. Du soupirail de toutes les prisons s'exhalent des haleines maudites. Il est inutile de nourrir des prisonniers. Si on veut vivre paisible, il faut étouffer toutes les plantes. Ce présage, Antinoüs? La course de mon cheval entravée, ses pauvres jambes frissonnantes... On a dû l'abattre, le cher animal, tant les nœuds de l'hydre infâme le tenaient solidement. Je pense — le vent me calcine — qu'il faudrait, pour mieux vivre, s'isoler... anéantir le monde, tuer tout, même ses chevaux!

ANTINOUS: Il convient d'épargner vos chevaux, Seigneur. Le monde est grand.

L'EMPEREUR: Ne marchons pas si vite... Et les filles juives ramassées sous les tentes, les belles filles juives que je t'ai fait offrir par mes soldats? J'avais donné l'ordre de leur crever les yeux... *après.*

ANTINOUS : Vos ordres ont été fidèlement exécutés, Seigneur. Je les ai entendues crier... sans les avoir vues.

L'EMPEREUR : Tu n'as pas voulu les regarder ? Tu ne daignes plus examiner mes présents ! Et à quoi vont servir mes victoires ? Tu es un enfant, tu ne sais rien. Ne pouvais-tu t'amuser à chauffer toi-même les aiguilles d'acier aux flammes de ton autel ? On me l'avait certifié et je ne voulais pas le croire ; ce n'est pas de ton âge. Ta bouche est trop mélancolique. Je l'ai vue dormir, souvent, comme si elle ne respirait plus. A quoi rêves-tu, quand tu rêves, si ce n'est au plaisir ? je te veux plein de joie. La tristesse d'un dieu ferait peur. Ces filles étaient très belles. La plus belle — on l'a trouvée dans le coffre de son père, enfouie sous un tas d'or — brillait comme un morceau d'ambre. Elle avait ses cheveux ramenés sur le front, ses dents découvertes par le rire de l'épouvante et ses yeux fixes pleuraient de la lumière ; elle avait l'air d'une bête des forêts. Ces femmes-là s'agrandissent les yeux à compter les étoiles. Leurs doigts sont tellement chargés de bagues qu'elles ne peuvent plus se peigner. Elles cachent leurs cheveux sous des bonnets de chanvre teint et elles n'y touchent plus dès qu'elles sont riches. De curieuses esclaves d'amour, mon fils ! Elles possèdent les secrets des philtres. A Rome on ne connaît point cette espèce depuis mes nouveaux édits. Voilà pourquoi je te les envoyais. Sais-tu exactement ce qu'elles sont devenues ?

ANTINOUS : Je l'ignore, Seigneur. Elles ne doivent pas être allées loin avec leurs yeux crevés.

L'EMPEREUR : Ah !... elles se seront jetées à l'eau... j'en suis sûr, maintenant ! Elles seront allées, comme des bêtes rampantes, empoisonner mon fleuve ! je le devine au feu qui dessèche ma poitrine. J'ai mis des gardes le long du Nil, mais il n'y

en a pas à l'endroit où tu te baignes. Elles se seront jetées là. Elles t'ont vu et désirent te revoir dans la mort. La mort ce n'est pas une barrière pour l'amour. On n'est jamais tout à fait mort quand on aime. Les gardes ! appelle mes gardes ! je veux qu'on cherche ces filles au plus épais du limon, tu m'entends ? Et on les ira traîner dans le désert.

ANTINOUS : Seigneur... vous avez défendu à vos soldats de se promener au bord de l'eau. Vous vous agitez pour peu de chose.

L'EMPEREUR : En effet, je me souviens... j'ai défendu aux gardes... c'est qu'il n'est pas possible de leur crever les yeux. Ce sont de bons serviteurs. Il faudrait un pretexte. On a connu un frondeur aveugle qui visait bien en visant au hasard... Ma tête éclate, Antinoüs. Ai-je donc bu de l'origan dans mon vin ? La fièvre... la fièvre !

ANTINOUS : Seigneur, calmez-vous. Le vent s'amollit. Le sable est humide. Venez ! Je vous montrerai des fleurs merveilleuses. Elles flottent, près du rivage, sans tige et sans feuille, comme des œufs vides. Vous verrez mes ibis familiers et les grands lotus. Je chanterai pour vous à travers les roseaux.

L'EMPEREUR : Je ne veux rien voir ! je ne veux rien entendre ! Tu m'as trahi ou tu me trahiras ! Va !... Ma fièvre s'explique facilement et il n'est pas besoin des prédictions de mes astrologues. Qu'as-tu fait des filles juives, dis-le ? Celle, surtout, dont la chair était couleur d'ambre ?

ANTINOUS : Je vous jure, Seigneur, que je ne les ai pas regardées.

L'EMPEREUR : Tu ne les as pas regardées mais tu y penses, fourbe !

ANTINOUS : Je les ai peut-être vues n'y pensant point, Seigneur. L'une d'elles a laissé flotter des voiles là haut, sur la terrasse, car elle courait...

L'EMPEREUR: De quel ton tu m'apprends cela! Ses voiles! Ses voiles! Que t'importent les voiles de cette femme! Et que n'es-tu donc une femme toi-même, tu saurais mentir! Ah! elle courait... pourquoi courait-elle?

ANTINOUS: Pour échapper au bourreau, Seigneur! Je ne puis vous dire que la vérité, je suis votre esclave.

L'EMPEREUR: Tais-toi! Tu es un dieu! Et tu ne seras jamais qu'un dieu, une idole, un monstre, une créature née de l'inconnu. Tes vérités sont des mensonges puisque tu réserves en toi un cœur plein de silence. Les dieux non plus ne parlent pas... ou ils prononcent des paroles inutiles qu'on peut interpréter de mille manières. Je ne tiens pas à ton respect, vil joueur de flûte! Tu m'as jeté un sort. Je saurai te punir, dussé-je m'aveugler moi-même en me perçant de mon épée. Les devins m'ont déclaré qu'un enfant naîtrait de l'empereur Adrien, un enfant qui l'égorgerait avec des ongles de prostituée. Mais je ne crains rien. Je ne suis pas un de ces romains seulement épris de voluptés, tout tremblant de faim et de froid dès qu'ils s'éloignent des étuves de Rome, je sors de l'Ibérie farouche, toutes mes passions sont acides et rouges comme le sang des grenades! Je ferai couler tant de ruisseaux de pourpre que je purifierai les eaux de ce fleuve maudit... O Antinoüs! Antinous! J'espérais me laver, moi, dans la paix du sommeil et je ne dormirai plus puisque des yeux de femmes sont tombés dans le Nil! Aie pitié de ton maître! Console ton roi, mon fils! Songe que j'ai donné à ces hommes qui étudient les astres pour ma gloire tout le butin de la guerre, or et argent; je leur ai donné tous les jeunes fruits mâles cueillis au sein des mères rôdant autour des chariots de mon armée. Ils les ont sacrifiés dans les carrefours de mes jardins à l'époque du crois-

sant. Et saurai-je ce que je veux savoir ? Le peuple Juif sera-t-il soumis ? Vais-je mourir entre les mains d'une courtisane ? Quand je te regarde, pourtant, ce sont les jongleurs que j'ai envie de chasser... Ne sont-ils pas plus malades que moi ? Ils m'ont fait réduire en cendres — quelle abomination ! — un anneau de tes cheveux afin de pénétrer tes pensées. Antinoüs. leurs esprits ne seraient-ils pas troublés par une funeste jalousie ? Toi, criminel ? Non ! Non ! j'offenserai ta divinité en te soupçonnant... Allons par là. Les rives sont désertes. Oui, tu as raison, le vent est plus frais. J'écouterai volontiers chanter les roseaux. Quelles sont ces fleurs flottant comme des œufs vides ? Où sont tes oiseaux familiers ? Le soir est doux. Ah ! mon fils bien-aimé, toute douceur vient de l'ombre. J'espère en l'obscurité comme j'espère en toi ! Vois ! C'est l'instant mystérieux ! Les étoiles tremblent, prêtes à inonder ton autel de leurs larmes de joie. Tu es le dieu de la joie triste et la pluie d'amour désaltère les fièvres. Oui, le sable est plus fin, plus pâle et il plonge sa pente unie sous les vagues limpides. On dirait une tunique de lin plis à plis noyée. Oh ! Ces grands lotus dressant leur couronne d'orgueil. Salut à vous, mes frères, rois du fleuve sacré, chastes gardiens de mon trésor. Défendez-le ! Tendez vos tiges en forme d'arc, si vous avez frôlé la souplesse de ses reins, et lancez haut vos blanches corolles qui s'azurent à l'espoir de la nuit !... Ils boivent, les ibis jumeaux, ils boivent, le col courbé l'un près de l'autre ! ainsi deux amphores qu'on emplit l'une à l'autre ! Ils sont ivres de l'ivresse de vivre et cela seul signifie toute la vie ! Vaine, la science de mes astrologues ! Le vertige des batailles s'est enfin évanoui dans le reflet de ton corps adorable ! O Antinoüs, n'avance pas, ne trouble pas ton image ! Laisse-moi contempler la claire vision du Dieu...

ANTINOUS : Ne vous penchez plus, Seigneur. L'eau est profonde...

L'EMPEREUR : Je me mettrai à genoux pour m'incliner davantage, car tout est permis à l'Empereur. Non ! La Vénus égyptienne dont la tête mélancoliquement ovale est couvée par l'épervier d'or, la belle idole mince dont le corps semble fuir comme un trait perfide devant les prières et les offrandes, la mère de toutes les Vénus parce qu'elle demeura vierge, *Athara*, elle-même, serait jalouse d'Antinoüs ! Ecoute, mon fils, si je meurs je te lègue l'empire. Un dieu doit être roi, c'est-à-dire le maître absolu. Les oracles ont assuré que tu rêvais cela. Je le souhaite également. Tu trouveras — je crois bien à l'intérieur d'un carré de byssus ornant ma couche — une clé, celle d'un petit coffre de fer, très lourd, enterré sous la neuvième colonne de ton temple. Ce coffre contient l'*abaddir*, une pierre obscure comme une goutte de nuit, la pierre venue des astres. Moi mort, prends-la et règne ! Elle est la puissance du prince qui la possède... Pourquoi détournes-tu le front? Derrière l'eau verte une femme t'aurait-elle provoqué avec des yeux sanglants ? Tu as eu peur !... Les Juives ! Les Juives ! Appelle mes gardes ! Mon épée ! Qu'on me rapporte mon épée ! J'ai donc bu, ce soir, tous les poisons du Nil ! Appelle mes soldats et qu'on fouette ce fleuve de fouets de soie trempés dans le lait de la lune...

ANTINOUS : Oh ! Seigneur... il faudrait aller vous reposer !

L'EMPEREUR : Il n'y a plus de repos pour ton roi. Tu l'as dépouillé de sa puissance. Il n'y a plus de fraîcheur et l'onde est amère : les cieux y font ruisseler du sel ! Je ne veux plus clore mes paupières quand les étoiles s'ouvrent sur toi... Gloire, à quoi me serviras-tu ? Un enfant est né de mon cœur, il a jailli de ma poitrine, il s'est élevé jus-

qu'à ma gorge pour m'étouffer de ses mains armées d'ongles pointus, de ses mains de prostituée... et ils regardent les filles juives qui le guettent, blottis entre les lotus de la rive. Le bourreau leur a mal crevé les yeux. Tout est mal fait depuis que règne Antinoüs... Mon fils, cherche une epée pour que je tue ces mortes !

ANTINOUS : Excusez-moi, Seigneur, mais... voici l'heure du bain.

L'EMPEREUR : L'heure du bain? Ah! c'est juste... moi je peux souffrir de la fièvre, toi, tu te baignes; tu aimes les caresses de l'eau beaucoup plus que mes paroles... tu es si jeune! Va !... J'attendrai... Ton image ! Tu as troublé ton image en entrant dans le lit du fleuve. Ta beauté s'efface, le dieu est parti... Antinoüs!... Antinoüs !...

... O Nil, vieux Nil, père des métamorphoses, conquérant et maître de la terre avant moi, je t'adjure de garder la forme du dieu ou de me rendre la déesse ! Par Athara, au nom de l'Amour, change le sexe d'Antinoüs pour qu'il puisse mentir, pour qu'il soit *une femme* lorsqu'il me reviendra ! . . . . . .

...Et le silence tomba sur l'agonie des roses.

RACHILDE.

RÉPRIMANDE A BILITIS

—

Dans quel pays suis-je venue, et quelle est cette île-ci, où l'on entend ainsi l'amour ?

PIERRE LOUYS. *Les Chansons de Bilitis.*
XVLIII

I

LES BAISERS

Ferme doucement tes bras, comm une ceinture sur moi !
LXV

Lève tes bras nus, Bilitis !

Une ombre aux lèvres cajoleuses,
tiède comme une haleine d'iris,
de courbe en courbe rôde et se glisse
vers ta bouche, en douce joueuse.

Pour t'en couvrir elle dénoue
mollement aux flouves sa vêture ;
et souples le long de tes joues
tes boucles, ondulant déroulées, désavouent
l'azur prédestiné qui glace tes yeux durs.

Bilitis amoureuse, amoureuse d'amour !
l'ombre deux fois aimée, en tes mains captive,
captive ta bouche à son tour ;
et dociles à ta lèvre aux subtils détours,
frémissent des lèvres biffides...

Et la roue immortelle où fut tissé le jour
pour t'abuser dévide au silence des rives
des écheveaux mêlés de ténèbres perfides.

II

SILENCE

La nuit est si profonde, qu'elle
entre dans mes yeux.
XLII.

La brise est muette ; l'air immobile.
Les astres suivent lentement leur cours.

Une eau frôleuse à peine se joue
à tes pieds de paresseuse
et l'essaim des baisers légers en ballabile
hésite de te voir pensive.

Cette heure est inquiète et douce
d'un silence qu'on sent errer, et qui devine.

Et tu lèves les bras, Bilitis,
pour repousser peut-être une ombre ardente qui t'invite
et insiste, couchée à tes hanches divines...
et tu lèves tes mains divines
vers ton front qu'un instant la folie a hanté,

— et l'azur glacial dont bleuissent tes cils
jette un vierge regard, longuement taciturne,
et que noircit encor d'un effroi mal dompté
le reflet de ces eaux, profondes et nocturnes,
où ton âme flotta pendant la volupté.

III

L'AUBE INCONSCIENTE

Ecoute, Bilitis, écoute et lève-toi.
Rassemble toutes tes pensées
éparpillées
qui voltigent pareilles à des abeilles étonnées.

Elles se posent de ci, de là,
en désarroi,

lasses, déjà, de leur fol élan d'ailes,
et pesantes d'errer aux vagues de la mort.

Toutes tes pensées sont loin de toi.
Mais voici que tu les rappelles
et qu'elles reviennent, essaimées
du plus loin des hautes feuillées
où ton désir sauvage effraya leur essor.

Bourdonnantes, elles reviennent ;
et la ruche, à leur frêle tumulte, s'éveille :
la ruche si longtemps silencieuse d'elles,
mais riche d'elles, et tiède encore
du blond parfum des infidèles.

Légères, mobiles, rieuses du sort,
elles s'y blottissent en familières ;
et l'on dirait que tes paupières
où glissent et brillent des points d'or,
impuissantes encore à fixer les rebelles,
imitent le voltigeant caprice de leurs ailes.

IV

AVERTISSEMENT

Tu souffrirais moins sur ce lit
pour mettre un enfant au monde.
que pour accoucher de ton amour.
LXXII.

Immobile, attachée à tes pieds immobiles,
l'ombre que tu aimas, ô Bilitis, n'était qu'une ombre,
et telle qu'un reflet, docile aux lignes de l'onde
et menteur, et qui fuit si l'onde vacille.

Prophétesse déçue de la Joie
qui songes d'ici jusqu'aux astres,
n'est-ce pas la face de Dieu
que ton illusion regarde
aux plis vagues où flotte un lumineux fantôme ?

Mais lève-toi ! découvre l'ombre qui se voile
et pénètre son front évasif de fantôme :
o Bilitis, c'est ton visage !

Sa parure d'amante amoureuse,
— ses yeux, ses boucles ballantes, sa bouche !
— toute sa bouche est un mensonge
où languissamment tu prolonges
le mal de ta bouche amoureuse.

Et le doux vœu d'aimer, que tu détournes
du monde innombrable d'amour,
triste, avec un sourire qui prie,
s'il vient en exilé pensif et te découvre,
son geste, — hélas ! son geste d'étranger, —
noue un songe qui pèse à ta fragile épaule.

Ton visage te rit, lascif, et tu l'écoutes !
mortellement en pleurs, ton visage te frôle...
le voile est vide. Nul n'est ici
que ton regard penché sur son néant torride;
et ta lèvre, pour le Baiser,
insinuante, inapaisée,
goûte à sa lèvre l'aride arôme,
— goûte à sa vaine lèvre tarie
l'aridité du désir stérile...

V

AURORE NUPTIALE

Les fleurs qui vont fleurir vont toutes naître de moi.

C.

Or lève-toi !
Debout, toute dressée,
tremblante encore,
ivre d'un souvenir glacial et vermeil
pareil au sang rouge des neiges,
donne au victorieux Soleil
la nue merveille de ton corps.

Le choc des ondes de l'aurore
ébranle les blancs môles du ciel,
et toute la terre en éveil
éperdument se donne aux vagues multicolores
des flammes au flux torrentiel !

Lève-toi, et de mains hardies
accueille les torrentielles flammes.
Ouvre les yeux, la bouche, ouvre les bras
vers la tumultueuse vie,
que la terre déjà, haletante comme une femme,
d'un million de bouches te dédie !

Eloquentes et unanimes,
toutes les voix, de partout venues,
pénètrent ta chair de leur murmure.
Les brises, — écoute ! — emplissent tes oreilles
d'une multitude qui chante et tressaille.
L'air est vibrant du vol des abeilles.

Regarde et vois ! Du soleil haut levé
la lumière soudain par vivantes poignées
jette aux guérets le céleste méteil...
lève-toi, lève-toi ! Ouvre les bras, ouvre ton sein !
Un rayon t'a percée de son glaive vermeil,
et joyeuse et pleurante, et folle d'être, et belle
sous le vouloir viril qui dompte ton destin,
tu chantes, tu ris, et toute, tu salues
le verbe soudain vibrant d'or
dont palpitent tes hanches nues...

Oh dresse-toi, salue et prie :
voici la généreuse et magnifique Vie !
Le verbe, le flux d'or torride et d'amour,
il ruisselle à ton front, et fait la force éclore,
il se glisse en ta chair, en ta chevelure et s'y noue,
et brûle, brûle ton œil ébloui,

— O Bilitis, tes yeux effrayés et ravis
où, sur l'abîme errant de tes rêves obscurs,
ainsi qu'un dieu naissant des ténèbres qu'il troue,
jaillit, en l'héroïque espoir de la nature,
l'infini présagé des Puissances futures.

ALBERT MOCKEL.

INTRODUCTION

AU FAUST DE GŒTHE

—

Tout Français lettré à lu une fois dans sa vie quelque traduction du Faust de Gœthe. Très peu cependant connaissent le Faust. Si l'impression de certaines scènes — de celles surtout popularisées par la peinture ou la musique — est, chez la plupart, restée vive, plus vive d'ailleurs que profonde, l'idée qu'ils se font de l'ensemble est fort vague, ou même ils ne s'en font aucune. Quelques zones lumineuses dans un immense nuage, tel leur apparaît le Faust. Ils vénèrent mais ne comprennent pas et ne sont pas sûrs qu'on puisse comprendre. Je n'examinerai pas ici la part de responsabilité qui revient aux traducteurs dans ce malentendu. Il existe, m'a-t-on dit, une trentaine de traductions françaises du Faust. J'en connais un peu trois ou quatre parmi les plus réputées. Et mon sentiment est que, si les unes pèchent par ignorance de l'allemand et les autres par ignorance du français, toutes souffrent d'un défaut bien plus grave : à savoir l'insuffisance intellectuelle de leurs auteurs. Mais je suppose que nous ayons une version convenable du Faust et je considere seulement les difficultés que présente l'œuvre elle-même à un lecteur désireux de s'en approprier le sens total.

Je commence par dire que l'obscurité du Faust est une légende. De ce que le Faust est l'œuvre la plus profonde et la plus compréhensive de toute la poésie du XIX^e^ siècle il ne s'ensuit pas qu'il soit une apocalypse. Rien de plus contraire au génie de Gœthe. Mais ç'a été le malheur du Faust de naître en Allemagne. Les Allemands, comme le remarquait H. Heine, ont la fureur de chercher une signification à tout. Que signifie le Faust? Il en va du Faust comme de tout ce qui est grand dans la nature et dans l'art : il porte sa signification en soi-même. Tel n'a point été l'avis des innom-

brables commentateurs qui ont éprouvé le besoin de l'interpréter pour leur propre usage et pour le nôtre, et imaginé d'en rendre les abîmes plus distincts à travers la fumée crasseuse de leurs métaphysiques, de leurs cosmologies ou de leurs morales. Tout commentaire du Faust est à éliminer sans examen : j'entends tout commentaire dogmatique. L'idée de nous resservir ou mieux de nous remâcher, en systèmes de philosophie ou en thèmes d'édification laïque la substance d'un tel poème est la plus plate qu'il se puisse. Il est vrai que ni la neuvième symphonie de Beethoven, ni la Tétralogie de R. Wagner n'échappent à ce traitement. Les théologiens, les professeurs, les critiques à idées et à « synthèses », les rénovateurs de la morale et les mystiques, persuadés pour la plupart que le genre où ils excellent est précisément celui qui comporte l'expression la plus adéquate de la vérité, se sont installés sur ces œuvres en raison de ce qu'on pourrait appeler leur contenu universel. L'universel, justement la spécialité de ces messieurs! A eux de mettre le Faust en lumière, d'en expliquer la portée cosmique, la grande leçon! Et, effectivement, il n'est pas exagéré de dire que le sujet du Faust est le plus général possible, qu'il embrasse la vie humaine en sa totalité. Mais à savoir si les plus hautes intuitions sur la vie, sur l'art de vivre auxquelles une expérience multiple et profonde puisse conduire un esprit aussi royalement libre que Gœthe, se laissent ainsi mettre en doctrines, en démonstrations, en « vérités ». Il y a nécessairement une trahison, je dirais presque un abêtissement de sa pensée dans ces façons prophétiques ou professorales de la traduire. Sans doute les commentaires ont cet avantage d'être portatifs et de se faire comprendre tout de suite en donnant réponse à des questions, à des « problèmes » déjà posés, classés dans notre cerveau. Mais si le cerveau qui a conçu le Faust était précisément net de ces questions et de ces problèmes! Les commentaires sont quelque chose de rond, d'achevé : ils disent d'où l'on est parti et où l'on arrive. Mais s'il est dans l'essence du Faust de nous laisser sur une impression d'inachevé, d'incommensurable! La bévue propre du cuistre, c'est de supposer que les ques-

tions théoriques et scolaires sur lesquelles il concentre depuis sa jeunesse une attention laborieuse, sont inhérentes à l'esprit humain. Il ne s'avise point que l'originalité de pensée, que l'intelligence consiste justement à ne point ressentir, du moins à élaguer très vite mille difficultés abstraites où la foule savante reste empêtrée. Le Faust est conçu à mille pieds au-dessus de ce que les « commentateurs » voudraient lui faire signifier. Ce qui est neuf et génial, ce qui est supérieur, est à soi-même sa mesure. Ne prétendons pas éclairer le Faust avec nos abstractions; mais laissons-le dissiper l'abstraction en nous par la force de son éclat naturel. Il ne s'agit pas de commenter le Faust ; il s'agit d'y pénétrer profondément, de l'entendre, de le bien lire.

Mais cela ne va pas tout seul et c'est pourquoi nous avons entrepris cette étude. Si le Faust n'est pas une apocalypse, il ressemble assez à un labyrinthe. Ce poème nous frappe et nous déconcerte par une particularité fort étrange. Pris à part, chacun des grands épisodes dont il se compose offre un sens clair, forme un tout majestueux et puissamment ordonné. Mais a mesure qu'on avance, la signification de l'ensemble se fait plus incertaine et plus obscure ; elle s'élargit jusqu'à devenir insaisissable, elle semble se dérober dans l'infini. On est comme un voyageur perdu dans un dédale de collines et vainement en quête d'un sommet d'ou son regard embrasse toute la chaîne. Sans doute il y a un drame dans le Faust, un drame régulier et précis avec exposition, nœud et dénouement. Je veux dire le pari engagé sur le salut de Faust entre le Seigneur et Méphistophélès, le pacte conclu à la suite de ce pari entre Mephistophélès et Faust lui-même, enfin le salut de Faust. Mais ces scènes, en y joignant les épisodes qui y tiennent par un lien certain, sont de beaucoup les moins nombreuses. Elles forment deux ou trois groupes séparés par d'énormes distances, entre lesquels s'étendent plusieurs suites de tragédies et de spectacles particuliers, vastes masses qui semblent exister pour elles-mêmes et qui, à première vue du moins, écrasent et font perdre de vue le drame, bien plutôt qu'elles n'y apparaissent subordonnées. Au sur-

plus, il importe de remarquer que le drame du Faust, loin de correspondre à l'idée première, génératrice, du poème tout entier, y a été en quelque sorte introduit après coup. Le pacte entre Méphistophélès et Faust ne figurait pas dans les premiers fragments publiés. Le Prologue dans le Ciel, qui expose le pari entre le Seigneur et Méphistophélès et s'annonce maintenant comme le support de tout l'édifice, n'a été écrit qu'en 1797, c'est-à-dire vingt-cinq ans au moins après la conception initiale. On dirait un effort tardif du poète pour concentrer entre des bornes précises une œuvre qui allait se développant sans mesure dans son imagination et selon quelque loi incalculable.

Voilà à quoi tient l'obscurité du Faust, l'espèce d'impression décevante et sybilline qu'il fait à un lecteur légitimement préoccupé de sa signification totale. Mais assurément ce ne peut être là qu'une première apparence due au manque d'orientation et facile à surmonter. Nous ne saurions soupçonner Gœthe de cette mystification qui eût consisté à nous mettre l'esprit à la torture en assemblant sous un titre unique une série de conceptions grandioses sans lien véritable, à nous lancer à la recherche d'une idée d'ensemble qui n'existe pas. Un génie aussi ferme, aussi dominateur, aussi lucide en ses desseins, n'a pas commis cette faute de se désintéresser du tout de son œuvre, dans la joie d'en réaliser richement les parties. Entre toutes ces grandes constructions poétiques qui se succèdent sous nos yeux, il y a quelque convergence profonde et mystérieuse. Le Faust a certainement son unité ; il faut la chercher là où elle est et nous en donner le sentiment. Pour être d'autre essence que l'unité organique et fermée d'une œuvre d'art, elle n'en règne pas moins souverainement sur tout le poème. C'est elle qui fait à chaque épisode un fond sombre, riche, insondable, et lui donne sa couleur tragique. Ainsi l'âme d'un pays parle aux cœur par tous ses sites. Ainsi, il y a dans une grande destinée un mystère qui imprègne tous les lieux où elle passe.

Il est incontestablement très avantageux, pour se guider dans le Faust, de connaître les circonstances si singulières de sa composition. Gœthe l'a commencé

vers vingt-cinq ans et terminé après quatre-vingts. On sait avec quel caprice, quel imprévu apparent il y a travaillé. Il l'a abandonné pendant des périodes de dix, de quinze, de vingt années, surprenant et scandalisant presque ses amis par son inconstance. Puis il s'y remettait dans le mystère, en exécutait un fragment parfois très considérable, parfois assez court, et, comme s'il se fût tenu pour satisfait d'avoir imprimé à son œuvre une physionomie, une orientation nouvelles, il la laissait à nouveau dormir. On est parvenu à établir avec une suffisante exactitude la date de rédaction de chacune des scènes. Ces renseignements sont précieux. Ils rendent compte de la différence des styles entre les grandes parties du Faust, par la différence des époques. Surtout ils font comprendre pourquoi on s'épuiserait vainement à chercher dans le Faust un plan unique et rigoureux. Si Gœthe n'a pas fait son poème d'un seul coup, c'est qu'il ne l'a pas conçu d'un seul coup. Les arrêts et les reprises de ce gigantesque labeur ne sauraient être traités comme de simples accidents, ils répondent à quelque nécessité interne, a quelque fatalité de la conception elle-même. L' « idée » du Faust ne s'est jamais présentée tout entière à l'esprit du poète ; il y avait sans doute en elle quelque chose d'inépuisable. Mais, à dire vrai, elle ne l'a jamais quitte. « Partout, écrivait-il à Humboldt, en 1832, elle l'avait accompagné doucement dans la vie. » Elle a travaillé, elle s'est amplifiée, approfondie, creusée, raffinée dans sa conscience. Tantôt concentrée, impérieuse, mûre pour quelque réalisation grandiose ; tantôt éparse, inquiète, à la recherche d'éléments nouveaux. Parfois riche d'un présent splendide, toujours grosse d'un mystérieux avenir. C'est cette idée qu'il faut saisir à son origine pour comprendre la loi de son étrange développement.

De tous les sujets qui s'offrirent de bonne heure au génie de Gœthe, nul ne l'a autant passionné que la légende du docteur Faust. C'est qu'un tel sujet, exigeant un poète aussi supérieur par l'étendue intellectuelle que par l'imagination tragique, lui représentait la mesure de sa propre puissance. La destinée du mysté-

rieux héros, jeté par la désillusion de la science dans la frénésie de la volupté et de l'action devait émouvoir jusqu'aux dernières profondeurs une jeune âme ardente et lucide, également avide de connaissance et de bonheur, prise d'effroi à la pensée de sacrifier l'un à l'autre, docile déjà à cet idéal de ne pas plus pécher par l'esprit contre la vie, que par la vie contre l'esprit.

Il suffirait, à défaut de renseignements positifs, de méditer un peu sur les premières scènes de l'œuvre pour se convaincre que le poète n'a pas commencé par en mesurer les dimensions et en arrêter les grandes lignes, mais qu il s'est jeté au cœur de son sujet dans un mouvement d'enthousiasme. La personnalite de Faust s'est emparée puissamment de son imagination et de son cœur et il l'a fait parler ; il lui a fait dire son ambition de titan, son dégoût de science, sa soif de vie, son âpre volonté, sa nostalgie. Ce qu'on peut appeler l'*idée* du Faust est sortie de ce fragment bien plutôt qu'elle n'en ait précédé et gouverné la composition. Elle s'est imposée au poète avec les suites infinies dont elle était grosse. Il s'était, comme malgré lui, chargé d'un monde. Par cette seule analyse du malheur de Faust, il ouvrait une question en quelque sorte démesurée : la question de la puissance de l'homme. Et il s'obligeait à y répondre selon ses forces d'homme. S'il en est ainsi, il ne faudra donc pas accuser Gœthe de s'être complu à étendre artificiellement le cadre du Faust. En réalité, ce cadre ne pouvait être rempli : il ne comporte pas moins qu'une interprétation de toute l'expérience humaine. C'est ce que je voudrais mettre en évidence.

Faust est un savant allemand du temps de la Renaissance. Il faut nous le représenter âgé de quarante à quarante-cinq ans. Versé dans toutes les connaissances de son époque, glorieux, entouré de disciples, il désespère du savoir humain et de la vie. Son savoir, amas de mots, est une marchandise misérable qu'il ne débite qu'avec horreur. Et pour acquérir ce trésor, il a mené une existence dont un chien ne voudrait pas. Enfin il s'est adonné à la magie, espérant arriver par elle à l'intuition des forces de la nature. Et en effet, il est main-

tenant en son pouvoir de se donner le spectacle de la vie universelle, d'évoquer dans un raccourci éblouissant de splendeur toutes les lois par ou s'entretiennent la variété et l'harmonie du cosmos. En langage plus abstrait, la magie l'a conduit d'un coup au terme idéal de la science : à la représentation de tous les rappports qui composent, par leurs infinies combinaisons, la trame visible, l'apparence du monde. Mais, hélas ! ce n'est qu'une représentation, une image ! Ce n'est pas la réalité. Sous ce décor, dont la contemplation suffirait à rendre ivres les hommes ordinaires, l'être se dérobe, et qu'est-ce qu'un savoir qui ne nous le fait pas toucher ? Médiocre courage que celui qui ne prétendrait pas plonger dans l'abime, et s'arrêterait satisfait à cette brume brillante des choses et des phénomènes, sous laquelle se dissimule le mystère des mystères. Qu'est-ce que l'être ? Comment se crée-t-il ? — Ici éclate la grandeur de Faust. Il comprend que jamais la spéculation abstraite ne pourra répondre à une pareille question, que la contemplation intellectuelle, restant nécessairement extérieure à son objet, est incapable de nous initier à l'action par où l'être se crée. Vainement les métaphysiciens d'Université iront-ils subtilisant de plus en plus leurs concepts, dans l'espoir que le plus subtil et le plus raffiné de tous, parce qu'il ne sera presque plus une pensée, leur fera toucher la réalité dernière. L'idée ne peut enfanter que l'idée. L'homme ne saurait pénétrer l'action créatrice de la nature, que dans la mesure où il y participe lui-même avec conscience. Ainsi la spéculation doit conduire à l'action un esprit assez libre, assez dégagé, assez naturel pour ne pas rester empêtré dans ses rêts, un esprit parfaitement pur de cuistrerie. Loin de proclamer l'insuffisance de l'intelligence, la décision de vivre et d'agir est en ce cas l'effet d'une intelligence trop forte pour se faire une idée rétrécie d'elle-même, pour imaginer qu'elle tienne tout entière dans les façons de comprendre du savant et du professeur. Faust, qui depuis sa jeunesse, n'est presque pas sorti de son cabinet, ferme les livres d'astronomie qui lui découvraient jusqu'aux extrêmes horizons du Ciel, et il évoque hardiment l'Esprit de la Terre : car l'homme est une plante de la Terre et c'est la

vie de la Terre qui circule en lui. A cet esprit « dont il se sent si proche », il demande de l'emporter pour un instant de la durée, lui, être éphémère, dans sa course éternelle, de l'admettre à la divine activité qui sans cesse engendre, détruit et renouvelle, qui fait la vie avec la mort, le bien avec le mal. Il veut être dieu !

Mais il a trop demandé. Il a demandé quelque chose de surhumain et d'inhumain. L'esprit de la Terre est trop profond, trop monstrueux pour que la compréhension et la volonté d'un homme puissent s'égaler à lui, entrer pleinement dans son dessein ; Faust qui l'a témérairement évoqué chancelle d'épouvante à sa vue. L'Esprit, d'un mot foudroyant le remet à sa place (1) et le laisse plus désespéré encore à son impuissante solitude.

Le Faust pourrait finir là. La tentative titanique de Faust a échoué. La folie de son espérance lui a été criée brutalement. La vie ne saurait plus avoir de valeur à ses yeux. Un arrêt irrévocable l'a rejeté dans la vulgaire condition de l'homme. Il restera ce qu'il prétendait cesser d'être : un jouet, un des incalculables caprices de cet être infini dans la pensée inépuisablement ordonnatrice et féconde duquel il a voulu entrer de force. En dépit des quarante ans de Faust, ce que Gœthe a exprimé ici, c'est la chimère de toute adolescence héroïque ! Chimère grosse de vérité, prélude nécessaire de toute vie dominée et menée par l'intelligence. Car il faut avoir pratiqué tout jeune l'orgie de l'intelligence pour en conserver plus tard le ferme usage. Il faut avoir aimé la vérité métaphysique jusqu'à vouloir nous y perdre, jusqu'à vouloir faire rentrer l'univers dans chacun de nos actes et de nos sentiments. Il faut avoir couru la même aventure que Faust. Le monstrueux visage de l'Esprit infini ne nous est pas apparu pour nous précipiter tout d'un coup du haut de nos ambitions, mais l'inexorable platitude des événements s'est assez chargée de les flétrir. L'image

(1) Faust : Toi qui circules autour du vaste monde, esprit actif comme je me sens près de toi !

L'Esprit : Tu ressembles à l'esprit que tu conçois, pas à moi !
(Il disparaît).

Faust (chancelant sur lui-même) : Pas à toi ? A qui donc ? Moi, image de la divinité ! Pas même à toi !

harmonieuse du grand Tout que nous nous étions faite, et au centre de laquelle nous nous enivrions de nous-même tombe à nos yeux comme un brouillard, et autour de nous se dessine peu à peu en lignes sèches et dures, le petit coin de la terre ou ce que nous appelons le sort nous a placés. L'absolu dans lequel nous nous croyions portés s'évanouit et notre existence n'est plus qu'un des innombrables accidents qui peuplent le temps et l'espace, une chose errante qui s'ignore. Nous ressentons cette découverte comme le malheur des malheurs : car, en ôtant toute signification éternelle à notre être et à notre pensée, elle taxe d'absurdité toutes nos passions et nos entreprises et nous en dégoûte d'avance. Moment de désespoir, sublime par ce qu'il enveloppe de bonne volonté et de force!... le dernier de nos désespoirs d'enfant, mais la garantie indispensable de la seule virilité vraie.

Pour comprendre ces premières scènes du Faust, il faut en sentir l'extrême jeunesse. Ni l'âge attribué au héros, ni sa force mentale, ni l'extraordinaire solidité des vers de granit dans lesquels il enserre des pensées vastes comme le monde ne doivent nous faire illusion à cet égard. Faust a tout lu, tout enseigné ; il n'a pas encore vécu. Il croit toucher aux amères conclusions de la sagesse; mais comment le pourrait-il ? il n'a rien expérimenté, mis la main à rien encore. Son expérience est toute subjective. Il ne sait que sa puissance, son aspiration démesurée. C'est la première fois dans toute la littérature qu'un poète s'est rencontré tout ensemble assez prématurément lucide et assez près de ses vingt ans pour pouvoir éterniser le drame intellectuel de l'adolescence.

On voit, dès à présent, que le Faust ne saurait se développer à la façon d'un drame ordinaire, s'il faut entendre par ce mot un conflit de passions et d'événements suivi à travers ses phases essentielles jusqu'à la victoire ou la défaite qui le termine. Faust est vaincu. Il ne lui reste qu'à se détruire ou à continuer de vivre en vaincu résigné. C'est ce dernier parti qu'il prend. Si Gœthe n'avait eu que des soucis d'artiste, il pouvait s'en tenir là. Le commencement du Faust, depuis le premier monologue jusqu'au moment où les chants de

Pâques retentissent aux oreilles du désespéré et détournent le poison de ses lèvres, forme une œuvre d'art complète dont on ne peut comparer la sombre et riche beauté qu'à celle de la symphonie en ut mineur. Mais une conscience plus haute défendait au poète de nous laisser dans le vague sur la suite d'une destinée dont cette première aventure faisait éclater brusquement la grandeur sans en faire connaître la ressource profonde. Il ne pouvait s'arrêter sur le désespoir de Faust comme sur une conclusion, sur une philosophie de la vie. Car il y a contre ce désespoir un argument de fait autrement sérieux que toutes les considérations de morale et de sentiment : à savoir qu'une âme capable de le ressentir est incapable de s'y arrêter elle-même, bien plus y contracte une force nouvelle. Elle s'est, avec un élan fou, épandue dans le vide ; violemment rejetée sur soi-même, elle se blesse, mais elle se concentre et se resserre. D'épanouie et naïve, elle devient âpre, ridée, méfiante, sage. Elle ne se précipitera plus vers rien : car elle est guérie de la chimère de l'absolument bon et de l'absolument vrai. Mais elle ne déclinera rien, elle ne se refusera à rien : car si elle n'a pu embrasser l'infini de la vérité et de l'être par la puissance de la volonté et de la raison pures, et si peut-être cet infini n'est qu'un nom, qui lui dit que les plates occasions de la vie ne réservent pas un noyau de sagesse à qui sait y mordre? De plus, elle est devenue maîtresse d'elle-même, difficile, et saura distinguer l'expérience de l'illusion.

Ainsi le divin Esprit — que Faust serait prêt à maudire — ne s'est pas désintéressé de lui. Il ne se désintéresse plus de l'audacieux qui s'est une fois précipité pour le saisir. En se dérobant à ses prises, il lui laisse des trésors : l'énergie blessée, la clairvoyance, l'amertume, commencements de la sagesse. Il délègue auprès de Faust un étrange compagnon.

Faust, après l'échec de sa terrible tentative s'était résolu au suicide. Mais le son des cloches de Pâques, les chants de la résurrection, ont retenti au moment suprême et il a versé des larmes d'enfant sur la douceur de la terre. Le renouveau de la nature, l'allégresse pieuse du peuple qui se répand dans les champs

en fleur par ce plus beau de tous les dimanches, ont ramené dans son âme non pas la paix, mais une indulgence haute et clémente pour l'homme, pour la vie, pour l'illusion. Rentré de sa promenade, il ouvre, avec une tendresse grave le livre de la bonne tradition : le Nouveau Testament. A la lumière de la lampe, il commente les formules métaphysiques du quatrième évangile dans une pensée de bienveillance, quand paraît le Tentateur : Méphistophélès. La figure la plus individuelle peut-être, la plus âprement accentuée que Gœthe ait jamais tracée. Il en avait, dit-on, pris certains traits à son ami de jeunesse Merck, dont l'ironie dure fut un merveilleux stimulant pour sa nature harmonieuse et trop aisément épanouie.

Méphistophélès c'est « l'esprit qui toujours nie », le génie de la moquerie et de la destruction, le diable enfin, le méchant, tel que les idéalistes et les sentimentaux le détestent à juste titre. Rien ne germe qu'il ne s'acharne à le flétrir, aucune sensibilité qu'il n'essaie d'empoisonner par le dégoût d'elle-même, aucun enthousiasme qu'il ne s'applique à convaincre de boursouflure. Il guette avec rage tout ce qui veut vivre. Il dessèche, brûle, inonde, bouleverse. Mais de tous les êtres de la création, c'est avec l'homme que sa tâche est le plus facile. La plante et l'animal emploient toute leur aveugle énergie à ne s'incorporer que de bonne et résistante matiere et à se défendre contre le néant. Pour eux la « tendance à persévérer dans l'être », dont parle ce Spinoza mort poitrinaire et sans posterité à 34 ans, n'est pas au moins une ironie. Ils ne sont désagrégés que par la force brutale. Mais la créature « raisonnable », la petite divinité bipède se désagrège elle-même par l'inquiétude et la duplicité. Elle se charge de mêler à toutes les productions de l'activité « supérieure » qui lui est propre, un élément de ruine : le mensonge, et dans le mensonge lui-même un second mensonge pour couvrir la laide face du premier et le distinguer du mensonge simple et cru. C'est du moins ainsi que juge Méphistophélès. Aussi fait-il bon marché de l' « homme moral ». Et dans ce docteur Faust, dans ce chercheur d'étoiles qui est en quelque sorte le comble

de l'homme moral, spirituel, voit-il d'avance une proie assurée.

Méphistophélès est le mal en ce sens qu'il détruit pour détruire, pour tout ramener au niveau de sa propre impuissance. Mais considéré de plus haut, il est bienfaisant. « Je suis l'esprit, dit-il de lui-même, qui toujours veut le mal et toujours produit le bien. » Le Seigneur le regarde avec complaisance et explique en ces termes son rôle providentiel : « De tous les esprits qui nient, le Malin m'est le moins importun. L'activité de l'homme en vient trop aisément à s'endormir, il se complaît bien vite dans l'absolu repos. C'est pourquoi je lui attache un compagnon qui, en l'irritant, l'actionne; le diable doit créer lui aussi à sa façon. » Et en effet, ce qui, parmi les prétentions de l'homme moral, tiendra bon contre l'analyse corrosive de ce suprême psychologue, Méphistophélès, sera très fort et très intelligent, sera de diamant. La conscience humaine a fréquemment besoin de ces bains de vitriol pour entretenir sa propreté, raviver son énergie, sa vertu. Méphistophélès ne fait peur qu'aux faibles, contraints de suspendre à la toile d'araignée de quelque chimère, de quelque « idéal » une existence qu'ils ne peuvent pas porter. Il effraye plus encore les douteux, les équivoques, les rusés, gent immanquablement « idéaliste » et à grands sentiments. Mais le loyal, le clair, le fier, qui ne nourrit à l'égard de la vie qu'une intention pure et translucide, celui-là recherche volontiers l'insolent compagnon. Il sait combien sa morsure nous éprouve. Aussi, avec quelle paisible dignité Faust l'accueille et le laisse salir en propos pleins de force et de pittoresque la création tout entière !

Comment Méphistophélès va interpréter notamment les ambitions grandioses de Faust, il est aisé de le comprendre. Faust, trop sérieux pour se contenter de science abstraite, a fait ce rêve fou : devenir dieu, se rendre participant de la divinité interne de la terre, tout être, tout vivre ! Méphistophélès en rabat ! « Voici, pense-t-il, un professeur qui veut secouer la poussière de sa bibliothèque et de ses cornues et connaître le monde. Les grands mots dont il se paye ne sauraient avoir d'autre sens précis. Le docteur Faust est las

d'étudier, il se fait vieux, il veut jouir. » Et c'est pour l'aider en ce dessein qu'il lui offre ses services. Faust les accepte de haut, dans un mouvement de désespoir lucide; non pas avec le tremblement goulu de l'enfant, je veux dire de l'homme ordinaire qui met la main sur des friandises, mais sans joie, en pleine possession de soi. L'Esprit sublime dans le sein duquel il avait prétendu fondre sa misérable existence l'a rejeté. Quelle ressource lui reste? Du moment qu'il est impuissant à faire de sa vie la réalisation de sa pensée, le parti le plus violent, le plus arbitraire est encore le moins indigne d'être tenté. Suivre Méphistophélès, c'est une façon de se fuir soi-même ou d'essayer. Faust conclut le pacte proposé. Il se lance à travers le monde, résolu à se perdre dans les aventures que lui ménagera le génie de son compagnon, lequel croit savoir l'amertume finale de toute expérience humaine et en triomphe d'avance.

Or, dans ce pacte, la dupe ce n'est pas Faust. Méphistophélès le croit perdu par cet acte de renoncement exalté à la raison, à la science, « les suprêmes forces de l'homme ». Mais il ne comprend pas à quel point Faust, tout en lui cédant, le domine. L'illusion ne trouble pas un instant ce cœur ferme dont la capacité dépasse de tant toutes les jouissances des sens et de l'ambition vulgaire, qu'il défie Méphistophélès de lui procurer une minute de vie qui le satisfasse et qu'il souhaite de voir durer. A peine attache-t-il de signification à l'engagement écrit que le diable exige de lui pour l'autre monde, en échange de ses services sur cette terre. Des enfants seuls s'en effrayeraient. Et c'est précisément la puérilité du diable de croire que même la suprême déception puisse faire d'un Faust un enfant. Le diable n'a pas mesuré la grandeur possible de l'homme. Voilà pourquoi il est dupe. Un Faust ne conçoit qu'une déchéance humaine : c'est d'être vaincu dans sa pensée, de capituler devant l'illusion.

Faust voulait entrer dans la vie comme un dieu. Il y entre comme un pauvre être de chair. Il y entre par la tendresse, par la faiblesse et par la faute. Il subit et fait subir la loi. Il séduit une jeune fille que cet amour marque pour le ciel, mais voue ici-bas à la honte et à la mort. Il l'arrache aux pâles limbes de l'innocence : il éveille,

fait briller en elle un rayon de l'essence éternelle. Au jour du jugement il la retrouvera dans la phalange des « pénitentes », des vraies martyres, de celles qui ont souffert pour l'amour de l'homme et pour le bonheur. Mais sur cette terre, elle expie affreusement. Et il y aura longtemps que ses petits os seront émiettés, que Faust, brûlé, mûri par tant de soleils et d'automnes, continuera à mener par le monde une existence de catastrophes et de gloire. Faust commencera l'apprentissage de la vie par la faute. Il le poursuivra par toutes les erreurs humaines. Idée fondamentale, pourrait-on dire, de la morale de Gœthe, qu'on se figure si misérablement, quand on l'accuse d'une espèce d'optimisme contemplateur, d'une acceptation toute païenne et voluptueuse de la nature. Personne n'a eu une notion plus sévère et plus tragique du mal, ni plus compris que l'homme ne se forge un peu de sagesse qu'au feu de la souffrance. Personne n'a suivi d'un regard plus profond les répercussions des sentiments dans les destinées, ni la puissance de destruction et de ruine que contiennent les plus douces passions humaines. Il n'a pas cru au péché. Il tenait au contraire le sentiment d'une culpabilité mystique, pour la forme du mal, c'est-à-dire de la destruction, la plus insidieuse et la plus haïssable, parce qu'elle porte ses ravages au plus intime des consciences et proportionne ses effets à leur délicatesse. Mais il n'a pas non plus glorifié béatement la joie de vivre. Ce genre de paganisme, si paganisme il y a, est trop vulgaire, pour qu'il soit permis d'en soupçonner un Gœthe. Il n'a vu dans la vie ni un fardeau douloureux, ni une mine de jouissances à exploiter, deux façons d'être exclave et de s'abêtir, mais la matière d'un art profond. L'homme ne fait rien de bien spontanément; il faut qu'il se soit trompé. Le christianisme, c'est, sous des noms tentateurs, la haine, la prohibition pure et simple de la nature ; mais la « nature » entendue à la Rousseau, ce peut être aussi bien la niaiserie et la folie. Une conscience ne s'assagit et ne s'élève, n'acquiert quelque empire sur la destinée, qu'en réfléchissant sur ses erreurs. Gœthe n'a pas cru a la vertu du sacrifice en soi, mais il a montré que l'individu ne progresse en bonté et en puissance que par une série de

renoncements et de recommencements nécessaires. Il n'a pas eu ce sentiment olympien et impassible, que les « pauvres d'esprit » lui prêtent, de la destinée humaine, mais un sentiment tragique. L'âme de Gœthe était tragique par la profondeur de son naturalisme. Le Faust, qui est le poème de la puissance humaine, pourrait s'appeler par là même le poème de l'éducation par la faute, par l'erreur et par le malheur.

Une éducation humaine, voilà donc ce qui se poursuit d'un bout à l'autre du Faust. Ces drames publics et privés, ces mondes de l'histoire et du rêve au centre desquels nous retrouvons le héros tantôt agissant, tantôt interrogeant et contemplant, se présentent comme autant d'écoles pour une activité et une intelligence d'homme. De là, leur convergence, leur sens suprême. Sur toutes ces aventures tragiques, s'éprouve et se forme ce qu'il y a de plus grand dans la nature : une âme, une volonté, une pensée. Et c'est par là qu'elles sont tragiques. Tout change, tout passe autour de Faust. Mais en lui quelque chose ne change pas ou plutôt progresse et s'affermit toujours : c'est le courage de l'intelligence, c'est la droiture de la volonté, c'est la hauteur du sentiment, c'est la clairvoyance héroïque en présence des coups et des révélations de la vie. Toujours plus capable de recevoir le plein enseignement des choses, parce que toujours plus maître de soi. A chaque tournant de sa destinée, après chaque catastrophe ou chaque demi-triomphe, son énergie se retrouve inentamée, son œil grand ouvert. Non certes, comme aimeraient à le propager certains débiles aigris, que le malheur et la joie soient passés sur lui sans l'atteindre, qu'il n'ait pas été meurtri, blessé, enivré, qu'il n'ait pas été homme. Mais il s'est dominé ; dans le naufrage il a pleuré, mais il n'a pas tremblé ni invoqué le ciel. Il a osé enfoncer assez profondément dans chaque épreuve pour en rapporter au jour, fût-ce au prix des plus cruelles déchirures, un nouveau mystère de sagesse et l'enseignement d'une activité meilleure. De là sa pacification. Car il y a en lui une puissance de vénérer silencieusement la loi même dont il a été ou dont il a rendu un autre être victime. Il voit trop clair et trop loin pour croire que ces distinctions vio

lentes de bonheur et de malheur, de victoire et de défaite, auxquelles le jugement du commun des hommes se laisse entraîner par une sensibilité sans contrepoids, existent dans les événements eux-mêmes. Y a-t-il un malheur qui ne nous fasse savourer des joies d'esprit inconnues, qui ne donne à l'âme quelque beauté ? Y a-t-il un bonheur réel qui ne se paie en mal et en désordre ? Rien ne réussit, rien n'est vaincu absolument. C'est notre courte vue, ou plutôt ce sont nos irritations, nos rancunes, notre partialité qui établissent ces catégories, et s'imaginent puérilement que l'essence des choses comporte de ces noms flétrissants ou louangeurs, lesquels n'expriment que nous-mêmes. Faust est un héros par la décision de subir tout entière la révélation de la réalité, de ne pas l'interrompre ni y couper court par des cris furieux ou joyeux d'enfant, de se respecter soi-même en la respectant.

Ce qui relie ensemble toutes ces tragédies du Faust, c'est donc la bonne volonté du héros. Le drame de sa destinée ne s'arrête pas, parce que Faust a toujours en lui de quoi le soutenir. Le vaisseau repart pour des contrées nouvelles, parce qu'il n'a pas sombré dans la tempête, ni ne s'est fatigué dans l'accalmie des ports. Ni la volupté ni la douleur ne viendront à bout de Faust : car il reste âpre et difficile dans la volupté, serein et sage dans la douleur. Si chaque épisode de sa riche existence prend l'apparence d'un tout harmonieux, c'est qu'il en a dégagé et recueilli le sens. Ce qui restait nécessairement morcelé et incomplet dans la réalité, s'achève dans son esprit. Mais cet infatigable expérimentateur de la pensée et de l'action ne s'endort pas sur une expérience. Son ardeur suscite sans cesse autour de lui de nouveaux cercles de la vie. Par son sérieux, il les embrasse dans toute son étendue. Le Faust est inachevé comme une sagesse d'homme, il est fragmentaire comme l'acquisition de cette sagesse.

On a dit que le Faust « manque de colonne vertébrale » ou encore « qu'il en a plusieurs ». Le lecteur comprendra maintenant à quel point ce reproche est déplacé. Il prouve qu'on s'obstine — contre tout sens critique — à exiger de l'œuvre un genre d'unité auquel je soutiendrais volontiers qu'elle est supérieure : car il y

a quelque chose d'au moins aussi imposant que l'unité et l'harmonie d'une œuvre d'art : ce sont les révolutions, les brisures d'une grande destinée. J'entends grande, non par l'heureux accident d'aventures hors de pair, mais par le courage et la droiture d'intelligence qui les rendent éducatrices. Il y a quelque chose de plus émouvant que la perfection d'une tragédie ou la rondeur d'une statue : c'est la courbe incalculable d'une vie hautaine. L'homme à qui rien ne suffit parce qu'il n'a jamais su qu'exaspérer sa sensitivité sur toutes choses, est un enfant incurable et bien vite agaçant : c'est le dégoûté byronien, le malade romantique. Tout autre Faust. L'insatiable en lui, c'est la volonté de connaissance et de puissance et par là même de bonté efficace.

Et maintenant, nous accusera-t-on d'être tombé nous-même dans le « commentaire » ? On se tromperait de tout. Nous avons si peu prétendu proclamer les significations, dévoiler la doctrine secrète du Faust, que toute notre analyse démontre au contraire l'inanité d'une telle prétention. Celle-ci ne serait pas seulement vaine ; elle serait lourde et injurieuse au premier chef. Nous avons essayé de libérer l'esprit d'un lecteur sérieux de cette tension métaphysique, de cette application laborieuse qui plisse le front, fait cligner les yeux, empêche de voir. Il ne faut pas, par une bonne volonté d'ailleurs estimable, se courbaturer sur le Faust : car il ne pourrait lui-même entrer en nous que courbaturé, caricatural. Le vrai sérieux n'est pas laborieux, n'est pas pénible, n'est pas dogmatique. Le Faust est grave. C'est un des grands livres de la sagesse humaine. Mais, justement, il est au-dessus de tout dogmatisme moral. Il est anti-moral. S'il y a une vérité dans le Faust, c'est celle-ci : que la vie de l'homme est une éducation. Idée anti-morale s'il en fût. Car elle signifie que chaque homme doit chercher, par une réflexion honnête et forte sur la réalité qui l'entoure la règle et l'idéal valables pour lui. La « morale » ne suppose-t-elle pas au contraire que la règle et l'idéal sont antérieurs et supérieurs à la vie, définis d'avance et que tous les efforts de l'homme doivent tendre à les réaliser, c'est-

à-dire à modeler le réel sur l'abstraction? Pur Kantisme. Des méchants diraient que l'abstraction étant ce qui n'existe pas, la « morale » n'enseigne au fond que la négation louche, la méfiance timide et la haine hypocrite du réel. Ils ajouteraient que par là même elle fait merveilleusement l'affaire des prêtres et des professeurs de philosophie, gens de peu de réalité, de peu d'intensité psychologique. Faust estime qu'il n'y a d'activité bonne et juste que celle qui est inspirée par une connaissance profonde des êtres sur qui et pour qui nous pouvons quelque chose, par la compréhension de leurs désirs, de leurs besoins, de leur fort et de leur faible, des conditions vraies de leur bonheur. Il juge de la valeur d'une action par le bonheur qu'elle produit. Cela est anti-moral. Il y a une formule du bien et de la justice qui précède toute expérience, qui serait vraie alors qu'il n'y aurait pas une terre et des hommes! Un Kant n'a pas besoin de sortir de son cabinet pour la découvrir. Elle se trouve les yeux fermés : car c'est ainsi que la « raison pure pratique » nous parle le plus distinctement. Faust, qui tient toujours ses yeux grands ouverts sur le monde et sur la vie, n'entendra jamais le langage de la « raison pure pratique » familier au moindre Kantien, ni celui de « l'esprit pur » connu du moindre « idéaliste ». Avec toute sa bonne volonté, son énergie inquiète, il reste emprisonné dans ce qui passe. Ces messieurs sont installés dans « ce qui ne passe pas », dans « l'éternel » ! L'immuable lumière, guide de la vie, dont le philosophe ne détache pas les yeux, manque à Faust. Il en est réduit à attendre, de chaque jour qui se lève, l'indication de nouveaux devoirs. Was ist Pflicht? Die Forderung des Tages. Qu'est-ce que le devoir? Ce que chaque jour exige — Non! le devoir ne change pas avec les jours. Il est « l'autonomie de la volonté »! — Faust rêve d'une humanité toujours plus grande, plus habile, plus belle, plus mûre. Mais il y a une formule définitive de l'homme, de ce qui est « vraiment humain » et de ce qui ne l'est pas. Il n'y a, en quelque sorte, qu'à la copier par nos actes. Les prêtres et les professeurs de morale aiment faire admettre que la meilleure activité humaine est une copie, une copie de l'idéal, il est vrai! S'ils se res-

semblent tous, qu'en conclure, sinon qu'ils sont tous « vraiment humains », qu'ils participent ensemble à « l'humanité ».

Faust est anti-moral parce qu'il ne veut pas faire partie du troupeau. Il est anti-moral parce qu'il est vaillant, fort et droit ; droit, c'est-à-dire non doucereux, non « pur », non oblique. Il prétend être le forgeron de sa propre vertu et de sa propre responsabilité afin que ce soient vertu et responsabilité réelles. Sa moralité n'est pas abstraite, dogmatique, métaphysique. Je veux dire : c'est une moralité réelle, donc mêlée de mille fautes, de mille faiblesses, de mille erreurs, donc non exprimable non mesurable à l'aune. Il est inquiétant, il est haïssable : il ne promène pas à travers le monde un type satisfait et béat de l'homme. Il ne sait rien que ce qu'il a appris.

Après nous être arrêté, appesanti peut-être sur le héros, retournons-nous vers le poète. Après avoir parlé « morale », parlons « littérature ».

Il faut lire le Faust comme on se promènerait dans des galeries grandioses ou délicates construites à des époques différentes par un même artiste toujours en quête d'une forme nouvelle de la perfection, capable de finir, et le prouvant par quelques chefs-d'œuvre absolus, mais plus avide encore de recommencer. Pour un tel homme, l'œuvre de chaque moment est moins un but qu'un essai. Voilà pourquoi il la commence avec fougue, mais aussi la néglige dès qu'un projet plus difficile, conforme, lui semble-t-il, à un plus complet idéal, s'impose à son esprit. Il préfère le mécontentement, la déception de ses admirateurs, plus intéressés en un sens à le voir mener à bout la tâche entreprise, que se perdre en de nouveaux desseins, au reproche que lui adresserait son intelligence, s'il s'arrêtait dans la conquête du possible. Aussi en usera-t-il en grand seigneur avec ses propres créations. Il se bornera à un fragment si ce fragment signifie suffisamment le tout. Puis, il en construira un autre tout à côté, peu soucieux de la diversité des styles. Car il peut se dire que par la souveraine activité dont elle témoigne, elle réserve une satisfaction supérieure aux esprits capables de juger aussi librement qu'il a librement agi. Bien plus, son

art repose sur l'application de lois naturelles qu'un jour ou l'autre il sera tenté d'approfondir. On le verra alors se dérober, laisser en suspens ce qu'il faisait pour s'absorber dans des investigations de savant ou des méditations de philosophe. Tel fut Léonard de Vinci. Tel Gœthe dans toute sa carrière, mais très manifestement dans le Faust. Le Faust, suite d'œuvres d'art dont quelques-unes appartiennent à ce qu'il y a de plus grand dans la littérature, est, dans son ensemble, autre chose qu'une œuvre d'art.

Distinguons donc chez l'auteur de ce poème le travail incessant de l'homme sur sa propre intelligence et sur sa vie — et le travail de l'artiste sur une matière qu'il juge digne et qu'il s'efforce d'éterniser. Le Faust, comme ensemble, est le témoignage du premier. De là son pathétique, une sorte de pathétique incommensurable.

PIERRE LASSERRE.

ÉTANG

Il a plu tout le jour des feuilles sur l'étang.

Qui te retient encore ici ? La nuit endeuille
L'onde où tu recherchais les sourires d'antan ;
Un clair de lune intermittent
N'indique à tes regards que cette ombre : des feuilles.

Il était un miroir d'eau fleurie et stagnante
Où la joie unissant nos têtes inclinées
Se mirait pour l'orgueil de s'entrevoir nimbée
Du soleil qui dorait l'eau fleurie et stagnante.

Des nymphéas, y prodiguant leur beauté blanche,
Apparaissaient à nos rêves l'éclosion
Des sourires joyeux dont la communion
Avait fleuri dans l'eau stagnante.

Afin que l'inconnu frissonnant d'une voix
Approuvât le bonheur qui se mirait, parfois
Un vent calme y ridait des chansons somnolentes...
O ces feuilles sur lui ! Et le silence en moi !

Il était un miroir d'eau fleurie et stagnante.

GEORGES PIOCH.

THOMAS CARLYLE

ESSAI [1]

—

IV. — Son point de vue

I

L'image éloquente que nous venons de citer constitue une formule très précise et très complète du mysticisme où Carlyle est maintenant parvenu et qui est la féconde propriété définitive de sa pensée. Cette image est comme la transposition, en morale stoïcienne, de ces vers où tient tout le panthéisme de Gœthe :

> « Ainsi je travaille sur le bruyant Métier du Temps,
> Et tisse le Manteau vivant de la Divinité. »

Ce « bruyant Métier du Temps », Carlyle vient d'en pénétrer le mécanisme. Il va tisser sa vie dans la trame forte et serrée des jours. Il ne redoute plus le complexe réseau d'airain de cette trame. Supérieur à sa destinée, quelle qu'elle soit, à tous les liens qui peuvent l'enserrer, il voit, sans défaillance, que sa vie est une chose vraiment plus compliquée et assujettie qu'il n'avait cru ; qu'elle n'est nullement, au rebours de ce qu'il s'était d'abord figuré, toute tracée d'*avance*, selon un plan idéal ; nullement « tout étalée devant lui à la

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 104.

façon d'un Programme »; qu'elle n'est, à une courte distance en avant de lui, « qu'un écheveau *in*dévidé de possibilités, d'appréhensions, de tentatives, de vagues lueurs d'espérance ». Il ne rejette plus la trame présente de cette vie, c'est-à-dire le Temps, l'expérience. C'est à la Vie même, telle que la lui mesure et la lui règle le Temps parcimonieux, qu'il demandera de lui fournir la substance de ses idées, l'aliment de sa force, les stipulations de son droit. Ce mysticisme est donc surtout une faculté d'application, d'application scrupuleuse, passionnément minutieuse et réaliste. C'est peu d'avoir bondi, du premier coup, dans le centre de la cause : au travers de « la tourmente de l'Action », il faut maintenant refaire lentement, en comptant ses pas un à un, le chemin qu'on n'avait parcouru qu'à vol d'oiseau, à vol d'aigle, dans le fulgurant coup d'aile de l'intuition : — de façon à se rendre compte de la fin par les moyens mêmes, à faire valoir la lumière en la multipliant sur les objets, à suivre les reflets de la cause absolue et cachée dans les choses relatives et visibles. *Transitoriis quære æterna.*

Un peu après ce « Baptême-de-feu », vers l'époque donc où s'affirmait cette compréhension des choses, la vie de Carlyle devint soudain plus mouvementée, plus abondante en spectacles, en objets de réflexion. Circonstance favorable, et qui venait bien à son heure : il avait acquis maintenant assez de sécurité intérieure (« Centre d'Indifférence »), pour pouvoir, autant qu'il le fallait, maintenir son perçant regard sur tout ce fourmillant kaléïdoscope du Non-moi.

Ce kaléïdoscope, il put le voir s'agiter là ou les combinaisons en étaient le plus nombreuses et le plus bigarrées, à Londres même (une situation de précepteur, que lui avait trouvée son ami, le pasteur Irving, l'y avait amené). Londres fut

l'énorme et fantasmagorique Caverne de cet autre prisonnier, — assez fort toutefois pour ne point s'effrayer des fantômes. Qui peut dire ce que fut, pour un tel esprit, le séjour d'une telle capitale? De ses pensées intimes, là, de son sentiment de la vie au plus fort de la presse de la vie, ses biographes n'en parlent pas beaucoup, et un simple biographe n'a certainement que peu de choses à en dire : mais combien, à certaines pages de *Sartor*, il apparaît que, dans ce dramatique milieu des capitales, le drame de son âme a redoublé de force et de variété ! Où donc, mieux que là, eût-elle trouvé plus d'occasions de se déployer en tous sens? Carlyle, avec la tournure spéculative de son esprit, n'en est pas moins, comme Balzac, comme l'Edgar Poe de l'*Homme des foules*, un de ces génies dont la sensibilité s'épanouit dans la tragique électricité que dégage l'agitation moderne des grandes villes. Humour, sens du pittoresque, pathétique sentiment de l'existence, toutes ces façons de sentir qui distinguent à un si haut degré Carlyle étaient là sollicitées sans cesse. Tantôt c'était quelque rêverie humoristique, dans Monmouth-street, au Marché-aux-Guenilles (1), parmi toute cette friperie lamentable qui, hier encore, se démenait en gestes superlatifs dans « la chaude frénésie de la vie ». Tantôt c'était, devant son imagination surexcitée, comme un brusque panorama de toute cette frénésie elle-même, une vue globale de la gigantesque Cité surprise au plus fort de sa convulsion titanique, « grouillant comme un de ces pots d'Egypte qu'emplit un nœud de vipères apprivoisées, chacune luttant à qui aura la tête le plus haut » (2). D'autres fois, la réflexion philosophique prenait son tour, mais, vivifiée elle aussi

(1) *Sartor*, Livre III, Chap. VI.
(2) *Ibid.* Liv. I, Chap. III.

dans un tel milieu, elle ne faisait qu'augmenter l'intensité de la vision et du sentiment : « Là, dans cette vieille Cité, fut déposée, il y a deux mille ans, pour ne pas dire plus, la première braise vive d'un foyer ; et là, brûlant d'un éclat plus ou moins triomphal, suivant le combustible que la région donnait, elle a brûlé et elle brûle encore, et tu peux en personne en voir la fumée même. Ah ! et la braise vive du Feu Vital, cette braise vive autrement mystérieuse, c'est là aussi qu'elle fut alors déposée ; et miraculeusement elle brûle encore et se propage ; et tu en vois encore la fumée et les cendres dans ces Salles-de-Justice et dans ces Cimetières, et, dans ces Eglises, les soufflets qui l'activent ; et sa flamme, s'émanant encore de tous les visages, doux ou haineux, continue ou de te réchauffer ou de te brûler » (1). Et tout autour de cette vie ardente, inextinguible, l'infini, l'abîme inconnu ; le sentiment que Carlyle en avait déjà prenait alors, par l'effet d'un si violent contraste, une force toute nouvelle : « Ce flot de vie roulant à travers ces rues, et où se mêlent toutes les conditions, tous les âges, d'où vient-il, où va-t-il ? De l'Eternité vers l'Eternité ! »

II

C'est muni de cette sensibilité lyrique, appuyée sur l'intérieure certitude morale, et se fortifiant maintenant dans la multiplicité de ses expériences, que, vers le même temps, Carlyle traversa les milieux littéraires de Londres. Il y fit, suivant Bryan Procter, figure d' « orgueilleux mystique ». Je croirais cela volontiers, à condition toutefois de remplacer « orgueilleux » par quelque autre qualificatif plus atténué. En effet, si sa sensibilité,

(1) *Ibid.* Livre II, Chap. VIII.

telle que nous la connaissons, devait vouloir se satisfaire et s'affirmer, c'était là. Il pouvait bien, à cette époque, comme il nous le dit dans *Sartor*, être « le Pérégrin des Sources sacrées », c'est-à-dire rechercher passionnément « les grands hommes », et penser en avoir enfin trouvé là : ce désir n'était que la projection, souvent violente, de sa propre originalité, de sa plus intime conception du monde. Au surplus, avec une soif comme celle d'un tel pèlerin, les « sources sacrées » qui pouvaient s'offrir là étaient des plus tarissables.

A l'époque de ce premier séjour de Carlyle à Londres (1824), l'école romantique anglaise vieillissait. La poésie historique, avec Southey, Charles Lamb, Thomas Moore, Thomas Campbell (sans parler de Walter Scott, simple amuseur comme le vieux Dumas), avait produit toutes ses œuvres ; et déjà ces œuvres accusaient tout le factice du sentiment qui les avait engendrées. De savantes archéologies bariolées, de la couleur locale à foison, des mannequins hiératiques ou barbares, sur qui se roidissaient de sacerdotales étoffes ou s'imbriquaient de fantastiques armures, d'énormes « fabriques » orientales, romanes, gothiques, renaissance, en tout un décor d'opéra, où la résurrection d'une époque n'était que le déroulement d'une toile de fond, où la vraisemblance d'un personnage n'était qu'une question de costume, voilà ce qui, à dix ans de distance, restait de toute cette poésie, de *Madoc*, de *Roderick le dernier des Goths*, de *John Woodwill*, de l'*Epicurien* et de *Lalla-Rookh*. Il n'eût pas fallu chercher dans ces œuvres les variétés de sentiment qui, chez nous, sont, chacune, au fond d'œuvres analogues, une essence appropriée : ni la mélancolie passionnée d'un Chateaubriand, ni le noble rêve plastique d'un Gautier, ni l'héroïque misanthropie d'un Flaubert ; toutes façons de sentir propres à faire naî-

tre cette sympathie vivante qui seule peut comprendre ou retrouver l'âme des civilisations étrangères ou disparues. Flaubert s'est fait archéologue en dégoût de M. Homais: Southey, lui, sous la défroque magnifique de Roderick, n'en était pas moins, à la manière anglaise, un zélateur de M. Homais, c'est-à-dire un défenseur du *cant*, un protestant prude et conservateur, « borné comme un chantre de paroisse », dit Carlyle. Ainsi des autres, et chacun d'eux avait sa façon de n'être pas l'homme de son œuvre. Sous le lyrisme celte de Campbell, il y avait un dandy littéraire des plus avisés, le client de lord Brougham et le directeur influent du *New Monthley Magazine* ; Charles Lamb s'évertuait en pastiches élisabéthéens, lorsqu'il lui eût été si facile d'être, sans plus, le charmant humoriste des *Essais d'Elia*. Seul, l'épicurien Thomas Moore semblait bien être l'homme de *Lalla Rookh*, ce voluptueux de poème ; et encore ceci n'empêchait pas le décor oriental de ne se trouver là, une fois de plus, que par surcroît : car il y a certes quelque différence entre le grand « kief », morne à force de profondeur, des pays d'Orient, et la volupté de cette âme brillante et facile. Quel abîme sépare ces écrivains là de Carlyle ! Une civilisation, pour eux, n'était qu'un beau décor. Une civilisation, pour Carlyle, était le développement et l'expression d'un sentiment central ; pour expliquer celle-là, il fallait percer jusqu'à celui-ci (1) : et toute la force sympathisante, divinatrice, du sentiment propre à l'historien ou au poète était requise par une telle tâche de psychologie. Le clinquant de Southey, de Campbell, de Moore était d'un mince secours spirituel pour Carlyle ; encore moins, le commerce des hommes qui se contentaient de ce clinquant.

(1) Voir, de préférence, là-dessus, *The Ancient Monk*, dans *Past and Present*.

La poésie philosophique, avec Wordsworth et Coleridge, offrait plus de sincérité. Elle avait de quoi attirer Carlyle, imprégnée comme elle était de métaphysique allemande ; d'autre part, elle continuait le réalisme intime et minutieux de Burns, de Crabbe et de Cowper ; elle était donc aussi vivante que spéculative. A ces qualités elle avait, avec Wordsworth, ajouté quelque chose d'ample, d'imposant, de presque religieux ; « la plus humble vérité était une assise suffisante pour le trône royal du vers » ; et du haut de ce trône une sérénité magnifique descendait doucement sur la vie humaine consolée. Le don de cette poésie intime et sereine, un poète anglais l'a défini : la puissance de guérir. « Viendra-t-il une heure où l'Europe retrouvera la puissance de guérir que possédait Wordsworth ? » C'est bien, en effet, cette vertu qui agit dans des vers comme ceux-ci par exemple : « Le soleil est fixé, et la magnificence infinie du ciel est fixée à la portée de tout œil humain. L'Océan sans sommeil murmure pour toute oreille. Les devoirs premiers brillent là-haut comme des astres. Les tendresses qui calment, caressent et bénissent sont éparses sous les pieds des hommes comme des fleurs. » De là, « la crainte mélancolique subjuguée par la foi, les consolations bénies aux jours d'angoisse » ; de là, « la force de la volonté et la puissance de l'intelligence, et l'esprit individuel maintenant sa retraite inviolée, sans y recevoir d'autres maîtres que la conscience, et la loi suprême de cette intelligence qui gouverne tout. »

Dans cette calme et ferme voix qui discourait ainsi parmi la paix profonde des vallons du Westmoreland ne semble-t-il pas que l'on perçoive, éteints en inflexions plus basses, quelques-uns des éclats héroïques du verbe carlylien ? Et pourtant Carlyle n'aimait pas la poésie de Wordsworth, et même l'homme, qu'il ne connut que plus tard, ne

lui inspira jamâis qu'une vénération froide, une antipathie respectueuse. Il trouvait cette poésie trop calme, trop reposée ; surtout, probablement, à cette époque.

Si Wordsworth était trop placide, Coleridge était trop fantaisiste. — De l'ancienne trinité lakiste, Coleridge seul habitait alors Londres. C'est avec un frémissement d'espérance que Carlyle fut le visiter dans sa demeure de Highgate, tout en haut de cette colline d'où le Philosophe « dominait Londres et ses nuages de fumée, comme un sage désintéressé des vaines batailles de l'existence ; attirant vers lui les pensées des innombrables bonnes âmes qui s'y trouvaient encore engagées. Ses contributions réelles à la poésie, à la philosophie, ou à n'importe quelle autre province de la littérature humaine, avaient été petites et tristement intermittentes, mais il avait, surtout parmi les jeunes gens, une réputation plus haute que celle d'un littérateur ; il jouait le rôle d'une sorte de prophète. Il passait pour posséder seul en Angleterre la clef du transcendentalisme allemand, et pour connaître le sublime secret de croire par la *raison* ce que l'*entendement* avait été obligé de rejeter comme incroyable. » De quel élan Carlyle dut être porté vers un tel homme, dont il attendait des paroles définitives sur cette morale transcendante qui faisait toute son étude. Il est intéressant de se représenter cette entrevue, qui fut une date dans la vie de Carlyle (1), car il y apprit, par l'exemple et la vue de Coleridge lui-même, non pas quel usage il fallait faire, mais quel usage il ne fallait pas faire de la métaphysique allemande. Il entrait donc dans ce salon de Highgate, que fréquentait tout ce que Londres comptait, dans les partis avancés, d'illustrations littéraires et théologiques, célè-

(1) Cf. *Vie de Sterling*.

bre enfin comme autrefois, quoique pour des raisons inverses, la mansarde de Johnson. Il apercevait « un gros homme mollasse, à la fois court, replet et avachi, la bouche saliveuse, le nez barbouillé de tabac, avec une paire d'étranges yeux bruns, timides, mais vifs et profonds, sous un grand front ovale, d'où pendait une grosse floche de cheveux gris. » La conversation commençait, ou plutôt le soliloque du gros homme, car il ne pouvait pas causer, il lui fallait prêcher. Il parlait dolemment de la condition misérable du monde, adonné à l'athéisme et au matérialisme, plein de fausses croyances, de fausses poursuites et de faux résultats. Toute science était devenue mécanique, la science non pas d'hommes, mais de castors. L'Eglise elle-même était tombée dans une condition impie et mécanique; le contenant seul restait d'elle, la forme matérielle; « elle faisait penser à la carcasse d'un chameau jadis rapide, maintenant squelette abandonné à la torréfaction de l'universel désert, sinistre présage à qui passait, salutaire navire du désert jamais plus. » L'âme humaine était aveuglée, hébétée, prostrée sous l'influence de l'athéisme et du matérialisme, de Hume et de Voltaire. Le monde était à cette heure un monde éteint, déserté de Dieu et incapable de bien faire jusqu'à ce qu'il eût changé son cœur et son esprit. — Tout ceci, quoique dit dolemment, longue plainte diffuse d'homme lymphatique, n'était pas sans sonner juste dans l'oreille de ce Radical mystique qu'était Carlyle. Quel remède à cela, demandait-il; comment un tel changement s'opérerait-il? A cette question, le gros homme semblait s'éveiller de sa prêcherie morne; le vrai Coleridge apparaissait, le métaphysicien brillant et débraillé, qui, combinant les théories allemandes avec l'anglicanisme, s'était fait une théosophie prestigieuse, fantastique, véritable mirage gnostique dont le

rayonnement occupait à cette époque une bonne partie de l'horizon intellectuel de la jeunesse littéraire anglaise. Alors, il vous disait que la clef du mystère de l'univers consistait dans un credo religieux correctement compris ; que les incertitudes qui régnaient dans le credo jusqu'ici accepté pouvaient, grâce à certain intellectuel changement d'angle, être converties en certitudes. Il fallait donc, et c'était là le changement d'angle, qu'à la raison empirique, à l'entendement, se substituât la raison pure, intuitive, absolue, le verbe. Et les mots allemands de donner : la distinction entre la *Vernunft* (raison) et le *Verstand* (entendement) des Allemands, tout roulait là-dessus ; et c'est ce qu'il montrerait dans son grand ouvrage sur le *Logos*. L'on verrait, s'écriait-il, comme, racine et branches, il vous réduirait en cendres la vieille église, et comme, alors, à la façon des alchimistes pour les substances organiques en général, il vous extrairait de ces cendres un « Esprit astral » qui ne serait autre que l'image même, mais transsubstantiée, de l'ancienne église, son pendant éthéré. Et là-dessus c'étaient des imaginations éblouissantes, d'extraordinaires perspectives de cités célestes, toute la fantastique et composite Jérusalem que pouvait édifier dans les nuées ce fabuleux architecte à la fois gnostique, panthéiste et anglican.

Carlyle, tel qu'on peut se le représenter là, sérieux, attentif, avec son énergique désir de dépasser en fait de croyance, en fait de tout, les affirmations officielles, n'écoutait probablement pas sans émotion discourir le vieux métaphysicien. Après tout, l'homme qui était devant lui avait voulu faire, à sa manière, ce qu'il avait lui-même le plus à cœur de faire ; seulement, cette manière, trop évidemment, n'était pas sans reproche. Plier la métaphysique à des fins théologiques,

l'abouter, comme une rallonge, aux révélations officielles, ceci lui paraissait grandement équivoque, un vrai tour de passe-passe intellectuel. Il ne fallait pas jouer ainsi avec le vrai ou avec le non-vrai. Du faux au vrai, il n'était aucun degré de transition. Aucune « alchimie » ne pouvait transformer en religion intérieure une quelconque des nombreuses choses qui appelaient nos mépris. Comment ce brillant négligent de Coleridge ne voyait-il point que son alchimie spirituelle avait un terrible air de ressemblance avec les suspectes opérations mentales du *cant*, et que son bel « Esprit astral » sortait des cendres à peu près comme la « respectabilité » provenait de l'hypocrisie ? Nous croyons bien que c'est dans le salon de Highgate qu'est née chez Carlyle cette hautaine indifférence en fait de spéculation théologique, qui, dans un pays où l'on se paie si facilement de mots en matière de théologie (et théologie est ici un peu le synonyme de morale officielle), devait s'affirmer, tout le long de la vie du philosophe, en un si écrasant silence. Enfin, dans ce même salon de Highgate, non seulement il écoutait les doctrines, mais il voyait l'homme, et, pour ce regard perçant, positif, une relation entre celles-là et celui-ci ne pouvait manquer de se dénoncer : elles étaient aussi ingénieuses et inconsistantes qu'il était brillant et paresseux. L'œil, d'ordinaire indécis, pouvait bien s'allumer dans l'amusement de la fantaisie philosophique débridée, aucune de ces pensées n'était assez réelle, assez prise au mot, pour mettre dans cet œil une flamme durable, la volonté de l'homme aussi bien que la dilection de l'artiste. Là était le grand point pour Carlyle. En somme, Coleridge passait sa vie à « mettre du clair de lune en bouteille » ; il distribuait aux initiés ces fioles mirifiques couleur d'éther et couleur de vide. Carlyle aussi s'en revint avec la sienne, mais ce

n'est pas à cet élixir qu'il demanda d'entretenir ses forces.

Ainsi, ni Byron pour la conduite du sentiment, ni Coleridge et son école pour la conduite de l'entendement : aucune des formes récentes, modernes, que lui offrait la littérature de son pays, ne s'adaptait à sa sensibilité. C'est ailleurs qu'il commençait à chercher et c'est ailleurs qu'il commençait à trouver pour elle un moule approprié. Par exemple, si, parmi les gens de lettres de Londres, dans l'émulation que leur société lui pouvait donner, il venait à s'interroger sur le rôle de cette sensibilité considérée comme faculté littéraire, nul doute que la réponse de sa conscience là-dessus, — de sa conscience et non pas seulement de son sens critique, — eût pu s'accorder avec les vues les plus originales de Fichte, par exemple, dans sa *Destination de l'homme de lettres*. L'écrivain digne de ce nom devait s'appliquer à dégager et à faire saillir avec le plus possible de dramatique relief la caractéristique cachée au fond des choses ; il devait montrer que cette signification dernière des choses est divine, « pleine de splendeur, de merveille et de terreur » ; afin que cet effort eût des résultats vraiment positifs, il devait choisir l'objet à soumettre à de telles prises le plus près possible de lui et des autres hommes. Pour atteindre ainsi le tréfonds enchanté et mystérieux de l'objet, ni la fougue sentimentale de Byron, ni la subtilité théologique de Coleridge ne suffisaient : seul l'éclair de l'émotion morale, dardé au bon endroit par une stricte dialectique, avait une percée assez rapide et assez aiguë. Alors l'écrivain montrait vraiment « que toute « Apparence », tout ce que nous pouvons voir dans le monde, n'est que comme un vêtement pour la « divine idée du Monde », pour « ce qui gît au fond de l'Apparence ».

III

Mais il faudra parler à part de ces études allemandes. Avant de trouver chez les écrivains allemands l'aide décisive qu'elle ne rencontrait point chez les écrivains anglais, la sensibilité de Carlyle, telle que nous la savons conditionnée, reçut des développements derniers fort intéressants à suivre. De plus en plus, avons-nous vu, elle se mêlait à la presse de la vie. Même ce séjour à Londres ne représente qu'une partie de ses décisives perceptions. Ce n'est pas sans raison que le traducteur de *Wilhelm Meister* désigne quelque part du titre d'« Années de Voyage » toute cette période de sa vie. Comme le héros de Gœthe, il voyagea alors passablement, et dans le même esprit. Ah ! ce ne fut guère un « tourisme sentimental » ; ce ne fut pas non plus un tourisme utilitaire : mais ce fut, si l'on peut dire, comme le périple, sur « les vagues rugissantes du Temps », d'une idéologie profondément mystique et positive, positive précisément parce qu'elle était mystique, et que les flots du Temps ne soulevaient jamais si haut vers l'éternité qu'alors qu'ils se pressaient et s'entrechoquaient le plus sous elle. Les significations spirituelles ne se dégagaient nulle part mieux que des mornes épaisseurs du positif et du matériel.

Carlyle là-dessus avait même l'avantage sur Gœthe : il était Anglais, mieux que cela, Ecossais, fils de pauvres paysans écossais, et savait tout ce qu'il en coûtait « pour rendre un peu plus vert quelque petit coin de cette terre ». Je ne sais, par exemple, si Wilhelm Meister lui-même eût trouvé dans son mysticisme la force d'application et d'observation minutieuse qui se complaît à cette des-

cription d'usine : « Birmingham (1), un beau spectacle à voir du haut des collines qui environnent cette cité de Tubalcaïn. Des torrents d'épaisse fumée, où éclate de temps à autre quelque flamme sombre, s'échappent de mille fourneaux. « Mille marteaux tombent en alternant sur le rouge enfant de la fournaise. » L'on entend l'énorme cadence d'innombrables machines à vapeur, le roulement des bannes et des wagons, la rumeur des voix, coupée par le bruit saccadé des treuils chargeant ou déchargeant les péniches le long du canal, ou bien par quelque terrible détonation de canon nouvellement fondu que l'on éprouve. J'ai vu les laminoirs ; visité les ateliers ou l'on polit les canons de fusil, les sabres, les boutons, les couverts de table et toute sorte d'ustensiles et colifichets ; visité aussi les fonderies qui forment, au nord de la ville, tout un district, et où cent cinquante mille ouvriers sont occupés à fondre le minerai brut ; vu les mines de houille, véritable image de l'Averne ; les cylindres, les cuves, aussi grandes qu'une église de campagne, et remplies de couperose, d'eau-seconde et de vitriol. Et tout cela a sa grandeur comme aussi sa laideur. » Je ne sais pas non plus si le même Gœthe, se promenant, en compagnie d'Eckermann, sous les pommiers de la route d'Erfurt, au printemps, et, à la vue de ce renouveau pour qui il ne fallait qu'un peu de pluie et un peu de soleil, de ce pauvre sol labouré depuis des siècles et dont les forces se retrouvaient toujours, s'écriant « que le monde ne pourrait pas subsister s'il n'était si simple », eût poussé la ferveur de ce sentiment mystique de la nature jusqu'à de minutieuses descriptions agricoles comme celle-ci : « Le Kent (2) est un beau pays, fertile et bien cultivé, arrosé par de claires rivières, boisé suffi-

(1) *Early Life*, t. 1. p. 239. Lettre de Carlyle à son frère John.
(2) *Early Life, ibid.:* Lettre à son père.

samment, quoique pas trop, très pittoresquement accidenté. Le pays entier repose sur la craie. Elle s'étend en bancs immenses, divisés en strates par des couches siliceuses. L'agriculture, dans le Kent, a fait plus de progrès que dans bien d'autres comtés anglais, bien qu'il y ait des choses qui feraient sourire un fermier écossais. Ainsi, il leur faut cinq chevaux et deux hommes pour labourer, et la charrue a des roues ; j'ai souvent pensé à Alick (un de ses frères) faisant le double de besogne avec deux chevaux. Toutefois, ils sont autrement avancés que dans le Warwickshire, par exemple, où l'agriculture, on peut le dire, est un art inconnu, tant le terrain y est morcelé. Ici, une cinquième partie du sol n'est pas couverte de haies gigantesques et jamais taillées ; mais ils organisent leurs cultures suivant des principes plus rationnels. Partout, d'ailleurs, dans un comté comme dans l'autre, la vie semble facile et confortable. J'ai visité leurs proprets petits cottages de briques, au toit de tuiles, et vu les gens à table, devant leur plat de porc, de lard, ou de bœuf, leur pot d'ale, et un énorme pain, gros comme une enclume, dominant le tout. » — Voilà un homme qui s'intéresse à la vie, qui entre sympathiquement dans le détail des choses, qui s'attache étroitement à la réalité matérielle et littérale. Pourquoi ? Parce que le sentiment du sublime stimule chez lui le sens du réel, et réciproquement. Jamais le frisson de l'inconnu ne l'a tant pénétré que depuis qu'il vit avec plus d'application pratique ; et s'il s'enfonce ainsi avec une sorte de passion dans le minutieux détail de la vie, c'est qu'il sait bien que tout cet innombrable détail — « n'est pas là pour son propre compte ».

Mais de toutes les circonstances qui développèrent ces dispositions de sa pensée, celle qu'il faut le moins oublier de noter, c'est son voyage d'alors à Paris (novembre 1824). C'est un fait riche de

conséquences, qu'une telle imagination se soit trouvée en contact avec un tel milieu. Dès l'abord, il lui fut assez malaisé de sentir tout l'incomparable drame de vie qui se jouait là. Les moyens directs, appropriés au milieu, lui manquaient. Par exemple, la qualité de sensibilité qui, manifestée par Chateaubriand, Lamartine, Vigny, et, à un degré moindre, par le Romantisme naissant, faisait alors l'essence de la civilisation parisienne, lui était fort inconnue, et, du reste, incommunicable, car l'eût-il connue, eût-il été pourvu à ce sujet de toute l'information critique désirable, que cette explication du monde par la passion, tout intense et sincère qu'elle fût, l'eût médiocrement enthousiasmé, et, en lui rappelant Lord Byron, l'eût confirmé dans l'ordre d'antipathies que ce nom suscitait en lui. Il fit donc un détour, il s'en fut chercher Paris là où on ne le trouvait déjà plus guère, au Palais-Royal (1), à ses yeux serre d'élection de cet *Hortus Siccus* qu'était encore pour lui, — ses lectures des écrivains du dernier siècle aidant (Rousseau excepté), — la civilisation parisienne. Et, en effet, il put voir là tout le contraire de l'identité de la force et du droit ; des gens qui se croyaient venus au monde avec toutes sortes de droits, droit au bonheur, droit à des « sensations agréables », en même temps qu'avec une exemption totale en fait de devoirs. Qu'on se figure, dans ce brillant mauvais lieu, l'âpre Ecossais presbytérien, d'imagination pathétique, avec son passionné scrupule encore aiguisé, multiplié et dramatisé par la culture littéraire moderne. — C'est pourtant ce sentiment puritain, dont un autre n'eût tiré que des déclamations vulgaires, qui fut, en ce Paris, le point de départ de ses plus subtiles émotions de pensée ; c'est par lui qu'il

(1) *Early Life*. Lettre à son frère John.

pénétra dans le tragique intense qui là, plus qu'en nulle autre civilisation, était au fond des choses. Il y pénétrait par l'avenue qu'il pouvait, mais une fois ceci fait, combien, avec un tel homme, la portée du point de vue puritain était dépassée ! comme l'artiste et le psychologue s'ajoutaient au moraliste ! quelle acuité et quelle véhémence de perception ! Tout l'éclair visionnaire qui court aux pages flamboyantes de la *Révolution française*, c'est alors qu'il s'alluma dans son esprit. On imagine difficilement un lieu (fût-ce Londres), ou plus subtilement la vie put le fasciner. Il parlait d'Apparence et de Fait caché au fond de l'Apparence : où donc l'Apparence était-elle, plus que là, apprêtée et vertigineuse ; et où donc se cachait un Fait, plus formidable, et qui communiquât à l'existence une plus mystérieuse saveur ? N'était-ce pas dans ce Paris artificiel qu'avait éclaté une Révolution Française, c'est-à-dire « le plus nu des faits hagards » ? Le gouffre de « Force invisible », sur qui s'étend l'Apparence comme une fragile pellicule, s'était ouvert là, sur ce point précis du monde, et cela avait été la Révolution française. Là, cette force invisible, que Carlyle invoquait sans cesse, non point par métaphore philosophique mais par réel besoin du cœur, avait été plus qu'une figure, de dialectique stoïcienne, elle s'était manifestée authentiquement, pratiquement. — Et jusqu'à quel point elle avait prouvé que nulle chose n'était là autrement que pour son compte à elle, toute cette civilisation troublée, anxieuse, pleine de l'énigme des temps modernes, le disait assez. — Avec quel âpre et ravivé sentiment de l'inconnu, Carlyle dut s'enfoncer dans les tumultes de ce Paris ! (1) Comme la complication furieuse de cette existence, avec son

(1) Il y resta douze jours.

fourmillement inouï de détails, son attifement innombrable d'anecdotes, de manies, de spécialisations, dut approfondir, pour son esprit, les élémentaires et tragiques abîmes spirituels où pendait vertigineusement tout ce fastueux orage de vie humaine aux replis indéfiniment multipliés et combinés.

IV

Ainsi se développait et se perfectionnait, dans une âme libre, cette essentielle faculté de sentir l'existence d'une façon mystique, c'est-à-dire comme une chose à la fois imperceptible et démesurée, locale et universelle, habituelle et prodigieuse, sollicitant tout ensemble et avec une égale énergie notre sens du réel et notre sentiment du sublime, notre activité pratique et notre rêve spéculatif. Ces divers voyages (Londres, Birmingham, le Kent, Paris, etc,), qu'il a emblématiquement racontés dans *Sartor* (1), n'y contribuèrent pas peu. Et c'est comme conséquence expresse de cette suite de spectacles, d'expériences, de contacts, qu'il trace, à la page d'après, les premiers linéaments de ce qu'il appelle son Diagramme du Monde, en d'autres termes, qu'il dégage son point de vue. Cette impression d'ensemble a toute la valeur d un décisif état d'esprit: « Les principaux résultats de l'Activité et des Acquisitions de l'Homme, conclut-il, sont aériformes, mystiques, et conservés par la Tradition seulement : telles sont ses Formes de Gouvernement, avec l'Autorité sur qui elles reposent; ses Coutumes, ou façons qu'il adopte et pour ses habits corporels et pour ses habits spirituels; plus encore, son fonds collectif de Métiers, tous les moyens qu'il a trouvés de manipuler la Nature : toutes ces choses,

(1) Livre II. Chap. VIII : *Centre d'Indifférence*.

quelque indispensables et inappréciables qu'elles soient, ne peuvent en aucune façon être mises sous clef; elles doivent, comme des esprits, se transmettre, flottantes, sur d'impalpables véhicules, de père en fils; que si l'on demande à les voir, nulle part elles ne sont saisissables. Toujours, depuis Caïn et Tubalcaïn jusqu'à nous, on a pu voir des Laboureurs et des Forgerons : mais où donc se trouve entreposé notre séculaire SAVOIR-FAIRE en Agriculture, en Métallurgie, et autres Industries? Il se transmet sur l'air atmosphérique, sur les rais du Soleil, par Audition et par Vision; il est chose aériforme, impalpable, d'une qualité toute spirituelle. Qu'on ne me demande point non plus de dire : Où sont les LOIS; où est le GOUVERNEMENT? On aura beau aller à Schœnbrunn, à Downing-Street, au Palais-Bourbon : on n'y trouvera que des bâtisses de brique ou de pierre, et quelques liasses de Papiers nouées de rubans. Où donc faut-il voir les mains qui détiennent ce tout-puissant GOUVERNEMENT aux subtiles trames? Partout, et nulle part : visible seulement dans ses œuvres, ceci est également, en soi, chose aériforme, invisible; ou si l'on veut, mystique et miraculeuse. Ainsi spirituelle est toute notre Vie quotidienne; tout ce que nous faisons jaillit du Mystère, de l'Esprit, de l'invisible Force; et c'est seulement comme une légère image vaporeuse, comme un chimérique Palais d'Armide, que l'Actuel se produit au jour hors de la grande Profondeur mystique. »

Voilà un monde héroïque, où l'Esprit est tout. Le Héros, c'est-à-dire l'être qui vit dans « la sphère intérieure des choses », dans l'Idée, dont les choses ne sont que la représentation, dans « la profondeur invisible », dont elles ne sont qu'une émanation, le Héros serait l'habitant naturel d'un tel monde. — Mais ceci n'est qu'une façon de

parler. Qu'y a-t-il sous cette idée du monde ? un sentiment formé, une sensibilité achevée, dont la qualité définitive se marque pleinement dans le caractère du point de vue qu'elle a adopté; un homme, enfin, un homme complet, enthousiaste et perspicace, parvenu à la toute-puissante certitude que par delà les incessantes et contradictoires vicissitudes de l'Apparence, il y a une idée permanente, un fait indestructible; qui, donc, se livre, d'un esprit libre et curieux, à ces vicissitudes, employant à en suivre le jeu rapide et complexe toute la dextérité, tout le délié d'une intelligence infiniment sensibilisée, mais imperturbable; et qui, d'avoir ainsi fait à loisir, minutieusement et réalistement, le tour des choses, d'avoir amassé une somme de *perceptions* égale à la quantité des objets sensibles, n'en retrouve que plus complètement sa *conception* propre : réagissant, là-dessus, avec toute la force redoublée de cette conception, sur tout objet expérimenté, et réverbérant sur l'étendue entière du champ de l'expérience la lumineuse sympathie de son intime sentiment. Possession merveilleuse du monde et de la vie ! Possession héroïque et transfiguratrice ! Des Héros, un Monde où l'Esprit est tout : stoïque et fécond point de vue que cette pensée se fournit à soi-même sur l'univers, et qui fait qu'elle s'occupe minutieusement de l'univers; angle d'optique spirituelle grâce à qui elle peut « pénétrer d'une vue clairvoyante et pure la nature de bien des choses, au point de les faire *siennes* »; foyer sans cesse attisé d'où la double faculté simultanée d'application et d'idéalisation rayonne et se ramifie tout à son aise.

EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)

LA FÊTE
DE L'AUTOMNE ET DES VERGERS

—

HYMNE

Automne ! J'ai vécu pres des rouges pressoirs
où les cœurs en chantant disaient la fête humaine
du vin nouveau, de la lumière et de l'espoir,
dans les raisins gonflés qui venaient des coteaux.

Les vieilles femmes assises devant les portes,
avec leurs mains usées se haussaient jusqu'aux treilles,
et les moissons dorées de leurs grâces d'aïeules
tombaient dans la clarté des spacieuses corbeilles.

La servante en riant cueillait dans les halliers
l'automne et les fruits longs qui saignaient sur les branches,
et près des seuils passaient les chars au lit de blés
où dormaient vers le soir les enfants aux joies blanches.

Tous les cœurs étaient mûrs comme des fruits sanglants ;
et du jardin ouvert sur la porte des plaines,
un hymne lourd montait des glèbes apaisées,
pour célébrer les champs et l'allégresse humaine.

Et la joie renaissait au cœur des belles granges
où les foins parfumés disaient le vieil été,
et la vie se mêlait aux clairs charmes passés
des moissons au front d'or et des rouges vendanges.

Le sang du soir coulait dans les ruisseaux des fermes,
et toute la paix sainte était dans les fruits lourds
où l'automne luisait au front des espaliers
sur les arbres des champs et aux rameaux des treilles.

L'or pâle des vergers brillait aux yeux jaunis
des vieux hommes des champs, inactifs et tranquilles,
et la joie palpitait sur leurs membres débiles,
à voir les grands paniers de lumière et de fruits...

L'aïeule au cœur séché comme un jardin mourant
sentait sa joie plus forte et ses jours plus paisibles
parce qu'au sang vieilli la sève lourde et ivre
faisait un ciel nouveau sur le jardin mourant...

O grande joie paisible des vergers troublants,
automne, temps divin des prières dorées,
j'ai vu les épousées de jadis au printemps,
fécondes du bonheur de la terre accouchée !

O fête des couchants, des hymnes et des hommes,
des greniers alourdis de cueilles et d'espoir,
ta splendeur est montée sous la clarté des soirs
où l'automne chantait dans l'or sombre des glèbes !

*

FRESQUE

O vieil homme des champs, ton front est attendri
par le soir rose et doux qui s'égaie sur la route :
tes yeux se sont pâlis dans la maison tranquille
et ton cœur s'est séché comme un ruisseau tari.

Les vivaces chansons des enfants dans les vignes
s'attardent à frémir aux pierres de ton seuil,
pauvre homme qui demeure à voir passer la vie
au solitaire enclos où expire ton cœur.

Le rire parfumé des filles de la plaine,
qui cueillent la lumière et les raisins des treilles,
s'en vient au fond de toi comme un pauvre soleil
un peu timide et doux et tout fleuri d'abeilles.

Les vieilles femmes ont de calmes yeux pâlis
comme les fleurs séchées qui dorment dans les chambres..
est-ce qu'on sait aussi tous les chagrins fanés
qu'ont fait, en expirant, les vieux soirs de Septembre ?...

Un homme chante au loin dans les labours profonds...
le soir est calme et doux comme tes mains d'aïeul...
la porte tremble un peu du long baiser pieux
que l'angelus a mis aux lèvres des sillons.

L'heure frémit et meurt dans le vent aux rosiers...
voici ton grave seuil et tes yeux qui s'en vont
comme un pauvre enfant triste et qui regarderait
le soir d'automne long mourir dans les vergers...

PAUL-LOUIS GARNIER.

REFLEXIONS SVR LE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE DE M. PAVL SABATIER [1]

Il semble que l'Eglise, qui n'a jamais beaucoup compris les Saints, en soit arrivée à ne plus même les aimer. C'est de toutes parts contre ces fiers et libres esprits l'émeute de la niaiserie dévotieuse et de la sécheresse piétiste. Pendant que les protestants nient jusqu'à l'idée de sainteté, les catholiques la font descendre si bas qu'elle n'est plus pour eux qu'une formule que le codex talismanique ajoute à la liste vulgaire des préparations médicinales. Je ne réprouve pas les superstitions ; les plus humbles ont une raison d'être aussi profonde que les plus délicates croyances religieuses et, en somme, l'esprit humain n'est capable que de deux états, l'état de foi et l'état d'incrédulité : croire à la Justice et croire à la Sainte Vierge, c'est également se rejeter en dehors de la certitude vers le pays des dogmes, des hypothèses, des désirs et des rêves. Il serait cependant plus facile de trouver dans l'histoire un fait certifiant l'intervention d'un personnage mythologique qu'un fait duquel l'idée de justice puisse s'inférer légitimement. Création de notre esprit, le monde des idées générales est déterminé par la forme même de l'esprit humain ; cette forme est inéluctable : tout ce qui tombe du moule est de même valeur et il est déjà beau qu'on ose se permettre un classement d'après des signes équivoques. Je ne réprouve donc pas les superstitions dévotes, mais certaines tendances me conseillent de les ranger à la place que la botanique réserve aux champignons et aux moisissures. Les *Gesta sanctorum* doivent au contraire

(1) Collection de Documents pour l'histoire littéraire et religieuse du Moyen Age 1. *Speculum Perfectionis seu S. Francisci Assisiensis Legenda Antiquissima auctore fratre Leone. Nunc primum edidit Paul Sabatier.* — M. Sabatier a publié antérieurement : *La Vie de S. François d'Assise.* Les deux ouvrages, à la librairie Fischbacher.

être recueillis parmi les productions les plus nobles de l'humanité.

Il est peu probable que la sainteté soit un état particulier à la religion chrétienne ; mais les autres religions n'étant pratiquées que par des peuples d'enfants ou de vieillards, nous ne pouvons guère ordonner de comparaisons utiles. Cependant ce que l'on sait du bouddhisme autorise à croire que l'Inde a connu de véritables saints.

Le saint est par excellence l'homme qui se suffit à lui-même, l'égoïste admirable qui n'a besoin pour être heureux que de ne pas vivre. Levé de terre et véritablement suspendu entre l'infini et la réalité sensible, il s'éloigne peu à peu du centre natal, monte et va s'unir au Divin. S'unir et non pas se fondre : le saint a toujours une personnalité très accentuée ; il est toujours original et parfois si singulier qu'il dérouta de son vivant des personnes de bonne volonté. N'ayant pas besoin des hommes, il évolue en dehors des conditions sociales ; il est très souvent au-dessus de son temps et toujours à côté. Ne craignant rien et souhaitant secrètement la mort, le saint est tellement libre que nous pouvons à peine comprendre un tel état de liberté. Enfin ne désirant rien d'humain, refusant d'avance toute part dans les joies connues, étant le convive surérogatoire qui regarde, déjà nourri, le repas des autres, il n'est capable que de sentiments désintéressés et bienveillants : sans amour il n'y a pas de saints, il n'y a que des stoïques ou des cyniques.

Ces traits sont un peu généraux et peut-être auss les trouvera-t-on trop exclusifs : ils se rapportent en vérité plutôt au saint mystique et contemplatif qu'au martyr ou à l'hospitalier, mais je crois que le saint véritable est inactif, l'action étant une jouissance humaine.

On sait que le calendrier est fort mêlé. Il contient beaucoup de martyrs, personnages qui, placés dans une position difficile, firent preuve d'une belle fermeté ; il contient des fantômes, des saints nés d'une réformation verbale, d'une faute de lecture, d'une légende, d'un conte populaire : il y a des saints de faveur, canonisés par raison d'état ; d'autres, en grand nombre, ont été

élus directement par le peuple, à peu près comme aujourd'hui la foule adopte un tribun ; saint Columban, grand fondateur de monastères, fut un véritable homme politique, redouté des rois d'Austrasie. Sans réduire l'état de sainteté à l'état de fakirisme, on peut admettre que le saint est surtout un contemplateur.

Les solitaires sont très séduisants. Avant Robinson, ils vécurent insulaires, ayant choisi une île située dans l'infini. Saint Antoine, ermite modèle, est resté célèbre et un peu ridicule. Il faut lire son histoire dans le voyage de saint Jérôme et surtout la page où il reçoit la visite de l'ermite Paul : c'est un des morceaux les plus pathétiques de la littérature chrétienne. Siméon, par ses excentricités, a popularisé la manie des stylites. Il y eut un moment où le monde fut couvert de stylites. Vivre au haut d'une colonne était regardé comme un acte de grande sagesse. Beaucoup de stylites devenaient idiots ; Siméon se balançait continuellement à la manière de certains derviches, en chantant ; on venait de fort loin le contempler et des foules campaient autour de sa pyramide.

Le stylisme avait été choisi pour la certitude d'isolement qu'il offrait, rien n'étant plus difficile que de trouver, même dans un monde à demi desert, une véritable solitude. On voit des ermites désespérés fuir, toujours fuir, devant la vénération qui attire vers eux le peuple et des imitateurs. La plupart des ermitages devinrent le noyau d'un monastère. Plus tard, il y eut les reclus, prisonniers volontaires qui se faisaient murer dans une cave.

Je ne sais si les solitaires furent de véritables contemplateurs. Il est probable que très peu d'entre eux eurent la tête assez forte pour résister à l'isolement absolu. Les tentations de saint Antoine sont la légende d'une vérité. D'après saint Jérôme, le seul désir humain d'Antoine fut, après s'être nourri de dattes pendant plus de soixante ans, de manger un morceau de pain ; d'autres ermites en eurent de plus vulgaires et beaucoup, ayant voulu une vie de paix et de silence, ne trouvèrent dans leur caverne que le trouble et les hennissements de la chair. On aime, dans les vieilles images, à les voir inclinés sur une tête de mort : malgré

que dans ces temps rudes les crânes gisants fussent sans doute assez communs, il ne faut trouver là qu'un symbole, mais assez terrible. A de certaines époques, la vie fut si épouvantable aux faibles que l'idée de la mort se confondait avec l'idée même de la vie.

Les vrais contemplateurs vécurent dans les cloîtres, à l'abri de la douce civilisation monacale ; et les plus grands, dans les cloîtres des cités, comme Hugues, comme Richard et ces Victorins qui élevèrent si haut la philosophie mystique. La pensée et le silence même ne sont possibles qu'au milieu des hommes.

Les saints ont nécessairement pratiqué la pauvreté, puisque la richesse est ce que l'homme désire le plus, et puisque le saint ne fait rien comme les autres hommes. François d'Assise, le premier, fit de la pauvreté une sorte de noblesse. Le jour qu'au milieu du peuple il se dépouilla de tout vêtement, on vit, peut-être pour la première fois, un homme mettre d'accord son geste et sa pensée. Les plus véridiques parmi les plus convaincus permettent souvent que l'un fasse à l'autre quelques concessions et il est beau, déjà, que la vie d'un réformateur ne soit pas la négation directe de ses principes. Sans doute, puisque la pensée et l'action, quoique nés d'un même générateur, évoluent selon des plans divergents, un tel accord n'est pas indispensable, mais une mauvaise éducation logique nous le fait regarder comme très heureux ; nous y sommes si peu habitués que la surprise pourrait nous enivrer. L'acte de saint François aurait peut-être été le principe d'une révolution dans les mœurs, si les mœurs n'étaient éternellement déterminées par la nature humaine. Il en atténua un peu l'illogisme, cependant, en créant une vaste fraternité qui porta partout, pendant quelques années, l'exemple du désintéressement social et du souci spirituel. Les frères, successeurs des moines, ont un esprit fort différent. Ils sont ignorants, ignorent jusqu'au bréviaire (que saint François n'exigeait pas), ne travaillent que peu et à des métiers domestiques, bientôt tombent à la mendicité. Loin d'être une force créatrice, les Franciscains, dès la mort de leur fondateur, se dressent comme un reproche en face de l'Eglise opulente. Ils préparèrent la Réforme, avec une grande innocence, et

se trouvèrent trop faibles pour opposer au mouvement la moindre digue. A ce moment leur rôle est épuisé ; ils ne sont plus qu'une des étapes visibles dans la longue sécularisation des ordres religieux à laquelle l'église romaine travailla sans relâche jusqu'à une époque récente.

Saint François ne destinait pas ses frères au service politique de l'Eglise ; il ne semble avoir eu d'autre but que de vivre humble, pauvre et joyeux, parmi la tristesse des malades et des pauvres. On retrouve perpétuellement en lui ce goût, si particulier aux saints, de faire le contraire de ce qui séduit l'ordinaire humanité. De là son dédain pour l'argent : « Vrai ami et imitateur du Christ, François méprisant absolument toutes les choses du monde, exécrait par-dessus tout l'argent ; il induisit ses frères par la parole et par l'exemple à fuir l'argent comme le diable (1). »

Un jour qu'une pèlerine avait laissé dans l'église de la Portioncule une offrande d'argent, François s'indigna, envoya un des frères jeter la bourse sur le fumier (2). Ainsi tous ses actes sont des exemples et toutes ses paroles, des actes. La pauvreté qu'il avait choisie n'était aucunement figurative ou symbolique ; elle était réelle. Il rougissait de rencontrer un pauvre plus pauvre que lui-même (3), et jamais il n'accepta une aumône dépassant son besoin immédiat. Il ne voulait pas que l'on pensât au lendemain, n'admettait ni l'épargne ni les provisions (4). Saint Bonaventure, qui vivait en un temps où son ordre était déjà en décadence, fait de la mendicité franciscaine une œuvre pie qui confère une sorte de grâce particulière, même au cas où on mendierait pour la forme (5). Rien de plus opposé aux idées de saint François qu'une telle pratique ; il l'aurait jugée

(1) *Speculum*, p. 31 : « Verus amicus et imitator Christi Franciscus omnia quæ mundi sunt perfecte despiciens super omnia execrabatur pecuniam, ad fugiendum ipsam tanquam diabolum fratres suos verbo et exemplo induxit. »

(2) *Spec. ibid.* : « Super stercus asini. »

(3) *Spec. Cap. 17* : « Quod verecundabatur videre aliquem se paupe riorem. »

(4) *Spec. Cap. 19* : « Quod nolebat fratres esse sollicitos et providos de crastino. »

(5) *Spec.* p. 41. Note de M. Sabatier.

sacrilège et hypocrite, s'il avait pu la comprendre. Cette attitude l'eût consterné ; il eût déclaré indigne de vivre près de lui et eût doucement écarté de son bercail celui de ses frères qu'il aurait surpris à recevoir une aumône sans la nécessité absolue du morceau de pain. La glorification de la mendicité, que l'on voit encore traîner dans la vaniteuse littérature de tel faux pauvre, n'est pas une idée franciscaine. François se veut pauvre pour réconforter les pauvres ; il supporte joyeusement sa misère volontaire ; il traverse le monde comme une espérance et non comme une ironie. De telles idées sont devenues difficilement accessibles aux hommes d'aujourd'hui ; elles gardent cependant leur valeur, même philosophique, puisque la plus haute richesse et la plus basse pauvreté sont des états égaux devant l'absence de besoins et l'absence de désirs. La pauvreté n'est plus un idéal, peut-être parce que la liberté n'est plus une passion.

Saint François d'Assise fut un très libre esprit ; il était doux et humble, mais ferme et volontaire. Aucunement théologien, peu instruit et surtout par la littérature populaire des légendes et des romans de chevalerie, il respecte beaucoup l'autorité ecclésiastique, mais il la redoute encore davantage. Il n'est pas l'homme de la tradition ; il imagine, il innove, il crée ; il n'a pas peur d'être original. On le représente toujours tel qu'un béat, les yeux au ciel et les mains dans ses manches ; je crois qu'il avait plutôt le ton d'un gueux royal, avec quelque chose de surhumain dans le regard, dans la voix, dans le geste. « Fils de marchand, dit M. Paul Sabatier, François avant sa conversion stupéfiait ses concitoyens par ses manières de grand seigneur. Devenu réformateur de la vie religieuse, il garde les mêmes allures. Le cœur s'était transformé, l'imagination restait la même et le langage aussi. La réforme de l'Eglise lui apparaissait comme une sorte de chevauchée épique. Les gestes des chevaliers sont pour lui sur le même plan que les actes des martyrs (1). On dirait par mo-

(1) « Carolus imperator, Rolandus, Oliverius et omnes palatini et robusti viri qui potentes fuerunt in prælio prosequendo infideles cum multo sudore et labore usque ad mortem habuerunt de illis victoriam memorialiter et ad ultimum ipsi sancti martyres sunt mortui pro fide Christi in certamine. » *Spec.*, 4.

ments qu'il met Charlemagne, Roland et Olivier au-dessus de saint Augustin, de saint Benoît et de saint Bernard (1). Le personnage qui hante son imagination, c'est l'empereur (2), et quand il veut féliciter ses amis, il les appelle ses chevaliers de la Table-Ronde (3). »

Ce pauvre véritable, ce serviteur des lépreux, est évidemment un aristocrate. Il est né pour commander ; il n'en impose que par amour, mais il en impose. On ne se révolta jamais ni contre ses ordres, ni contre son enseignement, même quand sa bonté, peut-être alors un peu ironique, voulait protéger les voleurs et les loups. Il avait des fantaisies ; il était poète. Malade, il dit : « Non habeo voluntatem comedendi, sed si haberem de pisce qui vocatur squalus forsitan comederem. » Et au même instant « ecce quidam venit apportaes canistrum in quo erant tres magni squali bene parati et cuppi de gammaris quos libenter comedebat sanctus pater (4). » Il chantait volontiers en s'accompagnant d'une guitare et c'est ainsi qu'il composa ses cantiques. Il avait des idées singulières. On connaît son amour pour les bêtes, les oiseaux et surtout les alouettes (il leur souhaitait la protection de l'Empereur (5)); il avait également une sorte de culte pour les forces naturelles, pour le feu, et aussi pour les fleurs, les arbres, les pierres. Il y a dans quelques-unes de ses paroles une sorte de panthéisme naïf, assez traditionnel, d'ailleurs, et qu'on retrouve jusque chez Notker et chez Fortunat. Son sentiment de la beauté de la nature était vif. Il faisait toujours réserver dans le jardin conventuel un coin

(1) C'est à propos de la règle qu'il a voulue pour ses frères. Il avait un certain dédain pour les constitutions anciennes : « Ed ideo volo quod non nominetis mihi aliquam regulam neque sancti Benedicti neque sancti Augustini, neque sancti Bernardi, neque aliam viam et formam vivendi praeter illam quae mihi a Domino est ostensa misericorditer et donata. » *Spec.*, 68.

(2) Si imperator alicui servo suo integrum regnum suum daret... Si locutus fuero imperatori supplicando et suadendo dicam sibi ut amore dei et mei faciat legem specialem quod nullus homo capiat vel occidat sorores alaudas... Si enim veniret Assisium imperator et vellet aliquem de civitate illa assumere in suum militem, camerarium vel familiarem, nonne gaudere deberet ? » *Spec.*, 100, 114 et p. 266.

(3) « Isti sunt fratres mei milites tabulæ rotundæ. » *Spec.*, 72.

(4) *Spec.*, 112.

(5) *Vide supr.*, en note.

pour les fleurs et pour les herbes odoriférantes : « Ideo dicebat quod frater hortulanus deberet facere semper pulchrum horticellum ex aliquâ parte horti ponens et plantans ibi de omnibus odoriferis herbis et de omnibus herbis quae producunt pulchros flores ut tempore suo invitarent homines ad laudem qui illas herbas et illos flores inspicerent (1). » Mais son grand amour, après Dieu, c'était le soleil et nul ne l'a plus amoureusement chanté. M. Sabatier établit définitivement l'authenticité de ce *Cantique du Soleil* et en cite toutes les variantes anciennes. Celle du manuscrit d'Assise (2) est la plus archaïque et sans doute la plus vraie ; elle ne diffère que peu du texte des *Conformités*, ce qui prouve que malgré sa crédulité Barthélémy de Pise était fort consciencieux.

Ces notes à propos d'un livre ne sont que pour appeler l'attention. On nous promet le texte original latin des *Fioretti*, puis une édition critique des *Fioretti* ; il y aura donc encore prochainement des motifs de penser a saint François d'Assise. Bientôt nous viendra, mais d'une autre main, une *Legenda aurea* bernardine ; et ce sera une belle occasion pour comparer ou plutôt pour différencier saint Bernard et saint François, deux grands remueurs d'âmes, deux grands dominateurs spirituels. Les travaux de M. Paul Sabatier sont admirables, de science — et de tendresse franciscaine. Ils ont un autre intérêt ; c'est d'être le premier effort grave tenté par l'érudition française pour enlever à la piété ecclésiastique un de ses derniers champs d'activité, l'hagiographie. Traitée avec une entière liberté d'esprit, cette partie si riche de l'histoire des hommes redeviendra une source de réconfort spirituel. Il y a une grande vertu dans le récit d'une vie qui évolue au-dessus des contingences sociales. Tout ce qui tend à détacher l'homme de la terre n'est pas bon, parce que le goût de la vie et des activités animales est nécessaire à l'animal humain, mais il y a une sorte de désintéressement dédaigneux qui augmente notre puissance sur les choses en exaltant le sentiment de la liberté.

M Sabatier, ni dans les prolégomènes du *Speculum*

(1) *Spec.*, 118.
(2) Codex 338 des Archives du Sacro Convento.

Perfectionis, ni dans sa *Vie de saint François d'Assise*, ne se laisse aller à des réflexions d'ordre général ; et il a raison. Je crois qu'à sa manière il est un homme pieux : piété envers la créature élue dont il restaure le portrait, piété envers les textes qu'il veut purs. On ne s'aperçoit pas trop de ses tendances confessionnelles, et cela est fort heureux, car l'odeur de consistoire n'est pas même, comme l'odeur de sacristie, noyée dans le parfum oriental des encensoirs ; elle s'élève brutale et âcre, chargée de l'odeur des graisses brulées qui plaisent à Jéhovah. Un autre aurait jeté sur cet autel des sacrifices toutes les légendes, toutes les fleurs, toutes les herbes odoriférantes du jardin mystique ; mais il est plus libéral que les Bollandistes ; il est plus catholique que le jésuite qui, colligeant des documents franciscains, néglige et méprise les *Fioretti*. Il sait que pour comprendre un homme, c'est avec les yeux de cet homme, et non avec ses propres yeux, qu'il faut contempler le monde où il a vécu.

REMY DE GOURMONT.

LE COMTE DE LA DIGUE

—

A Alfred Vallette.

PREMIÈRE PARTIE

LES HOTES DE L'ESCAL-VIGOR

I

Ce premier juin, Henry de Kehlmark, le jeune « Dykgrave » ou comte de la Digue, châtelain de l'Escal-Vigor, traitait une nombreuse compagnie, en manière de Joyeuse Entrée, pour célébrer son retour au berceau de ses aïeux, à Smaragdis, l'île la plus riche et la plus vaste d'une de ces hallucinantes et héroïques mers du Nord, dont les golfes et les fiords fouillent et découpent capricieusement les rives en des archipels et des deltas multiformes.

Smaragdis ou l'île smaragline dépend du royaume mi-germain et mi-celtique de Kerlingalande. A l'origine du commerce occidental, une colonie de marchands hanséates s'y fixa. Les Kehlmark prétendaient descendre des rois de mer ou vikings danois. Banquiers un peu mâtinés de pirates, hommes d'action et de savoir, ils suivirent Frédéric Barberousse dans ses expéditions en Italie, et se distinguèrent par un attachement inébranlable, la fidélité du thane pour son roi, à la maison de Hohenstaufen.

Un Kehlmark avait même été le favori de Frédéric II, le sultan de Lucera, cet empereur voluptueux, le plus artiste de cette romanesque maison de Souabe, qui vécut les rêves profonds et virils du Nord dans la radieuse patrie du soleil. Ce Kehlmark périt à Bénévent avec Manfred, le fils de son ami.

Aujourd'hui encore, un grand panneau de la salle de billard d'Escal-Vigor représentait Conradin, le dernier des Hohenstaufen, embrassant Frédéric de Bade avant de monter avec lui sur l'échafaud.

Au xv^e^ siècle, à Anvers, un Kehlmark florissait, créancier des rois, comme les Fugger et les Salviati, et il figurait parmi ces Hanséates fastueux qui se rendaient à la cathédrale ou à la Bourse, précédés de joueurs de fifres et de violes.

Demeure historique et même légendaire, tenant d'un burg teuton et d'un palazzo italien, le château d'Escal-Vigor se dresse à l'extrémité occidentale de l'île, à l'intersection de deux très hautes digues d'où il domine tout le pays.

De temps immémorial, les Kehlmark avaient été considérés comme les maîtres et les protecteurs de Smaragdis. La garde et l'entretien des digues monumentales leur incombaient depuis des siècles. On attribuait même à un ancêtre de Henry la construction de ces remparts énormes qui avaient à jamais préservé la contrée de ces inondations, voire de ces submersions totales dans lesquelles s'engloutirent plusieurs îles sœurs.

Une seule fois, vers l'an 1400, en une nuit de cataclysme, la mer était parvenue à rompre une partie de cette chaîne de collines artificielles et à rouler ses flots furieux jusqu'au cœur de l'île même ; et la tradition voulait que le burg d'Escal-Vigor eût été assez vaste et assez approvisionné pour servir de refuge et d'entrepôt à toute la population.

Tant que les eaux couvrirent le pays, le Dykgrave hébergea son peuple, et lorsqu'elles se furent retirées, non seulement il répara la digue à ses frais, mais il rebâtit les chaumières de ses vassaux. Avec le temps, ces digues, près de cinq fois séculaires, avaient revêtu l'aspect de collines naturelles. Elles étaient plantées, à leur crête, d'épais rideaux d'arbres un peu penchés par le vent d'ouest. Le point culminant était celui où les deux rangées de collines se rejoignaient pour former une sorte de plateau ou de promontoire, avançant comme un éperon ou une proue dans la mer. C'était précisément à l'extrémité de ce cap que se dressait le château. Face à l'Océan, la digue taillée à pic présentait un mûr de granit rappelant ces rocs majestueux du Rhin dans lesquels semble avoir été découpé le manoir qui les couronne.

A marée haute, les vagues venaient se briser au pied de cette forteresse érigée contre leurs fureurs. Du côté des terres, les deux digues dévalaient en pente douce, et, à mesure qu'elles s'écartaient, leurs branches formaient un vallon allant en s'élargissant et qui représentait un parc merveilleux avec des futaies, des étangs, des pâturages. Les arbres, jamais émondés, ouvraient de larges éventails toujours frémissants d'arpèges éoliens. Les fuites de daims passaient comme un éclair fauve parmi les frondaisons compactes, où des vaches broutaient cette herbe humide et succulente d'un vert presque fluide qui avait valu à l'île son nom de Smaragdis ou d'Emeraude.

Malgré la popularité des Kehlmark dans le pays, ces derniers vingt ans le domaine était demeuré inhabité. Les parents du comte actuel, deux êtres jeunes et beaux, s'y étaient aimés au point de ne pouvoir survivre l'un à l'autre. Henry y était né quelques mois avant leur mort. Sa grand'mère paternelle le recueillit, mais ne voulut plus remet-

tre le pied dans cette contrée à l'atmosphère et au climat capiteux de laquelle elle attribuait la fin prématurée de ses enfants. Kehlmark fut élevé sur le continent, dans la capitale du royaume de Kerlingalande, puis, sur les conseils des médecins, on l'avait envoyé étudier dans un pensionnat international de la Suisse.

Là bas, à Bodemberg Schloss (1) où s'était écoulée son adolescence, Henry représenta longtemps un blondin gracile, légèrement menacé d'anémie et de consomption, la physionomie réfléchie et concentrée, au large front bombé, aux joues d'un rose mourant, un feu précoce ardant dans ses grands yeux d'un bleu sombre tirant sur le violet de l'améthyste et la pourpre des nuées et des vagues au couchant ; la tête trop forte écrasant sous son faix les épaules tombantes ; les membres chétifs, la poitrine sans consistance. La constitution débile du petit Dykgrave le désignait même aux brimades de ses condisciples, mais il y avait échappé par le prestige de son intelligence, prestige qui s'imposait jusqu'aux professeurs. Tous respectaient son besoin de solitude, de rêverie, sa propension à fuir les communs délassements, à se promener seul dans les profondeurs du parc, n'ayant pour compagnon qu'un auteur favori ou même, le plus souvent, se contentant de sa seule pensée. Son état maladif augmentait encore sa susceptibilité. Souvent des migraines, des fièvres intermittentes le clouaient au lit et l'isolaient durant plusieurs jours. Une fois, comme il venait d'atteindre sa quinzième année, il pensa se noyer pendant une promenade sur l'eau, un de ses camarades ayant fait chavirer la barquette. Il fut plusieurs semaines entre la vie et la mort, puis, par un étrange caprice de l'organisme humain, il se

(1) Voir *Climatérie* dans *Mes Communions*.

trouva que l'accident qui avait failli l'enlever détermina la crise salutaire, la réaction si longtemps souhaitée par son aïeule dont il était tout l'amour et le dernier espoir. Avec les tuteurs du jeune comte, elle avait même fait choix de ce pensionnat si éloigné, parce que celui-ci représentait, en même temps qu'un collège modèle, un véritable *Kurhaus* situé dans la partie la plus salubre de la Suisse. Avant d'être convertie en un gymnase cosmopolite destiné aux jeunes patriciens des deux mondes, le Bodemberg Schloss avait été un établissement de bains, rendez-vous des malades élégants de la Suisse et de l'Allemagne du Sud. L'aïeule d'Henry avait donc compté sur le climat salubre de la vallée de l'Aar et l'hygiène de cette maison d'éducation, pour rattacher à la vie, pour régénérer l'unique descendant d'une race illustre. Ce petit-fils idolatré, n'était-il pas le seul enfant de ses enfants morts de trop d'amour ? Kehlmark recouvra non seulement la santé, mais il se trouva gratifié d'une constitution nouvelle ; non seulement une rapide convalescence lui rendit ses forces anciennes, mais il se surprit à grandir, à se carrer, à gagner des muscles, des pectoraux, de la chair et du sang. Avec ce regain d'adolescence il était venu à Kehlmark une candeur, une ingénuité dont son âme, trop studieuse et trop réfléchie jusque là, ignorait la tiédeur et le baume. Autrefois contempteur des travaux athlétiques, à présent il se mit à s'y entraîner et finit par y exceller. Loin de bouder comme naguère aux péripéties des gageures violentes, il se distinguait par son intrépidité, son acharnement ; et lui qui, pour s'épargner la fatigue d'une ascension dans le Jura, se cachait souvent dans les souterrains, au fond des anciennes étuves de la maison de bains, brillait maintenant parmi les plus infatigables escaladeurs de montagnes. Il demeura, en même temps que liseur et

homme d'étude, grand amateur de prouesses physiques et de jeux décoratifs ; rappelant sous ce rapport les hommes accomplis, les harmonieux vivants de la Renaissance.

A la mort de la douairière qu'il adorait, il était venu s'établir dans le pays dont, depuis ses années de collège, il entretenait un souvenir filial et dont les habitants impulsifs et primesautiers devaient plaire à son âme friande d'exubérance et de franchise.

Les aborigènes de Smaragdis appartenaient à cette race celtique qui a fait les Bretons et les Irlandais. Au XVIe siècle, des croisements avec les Espagnols y perpétuèrent, y invétérèrent encore la prédominance du sang brun sur la lymphe blonde. Kehlmark savait ces insulaires, tranchant par leur complexion nerveuse et foncée sur les populations blanches et rosâtres qui les entouraient — faire exception aussi, dans le reste du royaume, par une sourde résistance à la morale chrétienne et surtout protestante. Lors de la conversion de ces contrées, les barbares de Smaragdis n'acceptèrent le baptême qu'à la suite d'une guerre d'extermination que leur firent les chrétiens pour venger l'apôtre saint Olfgar, martyrisé avec toutes sortes d'invention cannibalesques, représentées d'ailleurs méticuleusement et presque professionnellement en des fresques décorant l'église paroissiale de Zoutbertinge, par un élève de Thierry Bouts, le peintre des écorchés vifs. La légende voulait que les femmes de Smaragdis se fussent particulièrement distinguées dans cette tuerie, au point même d'ajouter le stupre à la férocité et d'en agir avec Olfgar comme les bacchantes avec Orphée.

Plusieurs fois, dans le cours des siècles, de sensuelles et subversives hérésies avaient levé dans ce pays à bouillant tempérament et d'une autonomie irréductible. Au royaume, devenu très pro-

testant, de Kerlingalande, où le luthérianisme sévissait comme religion d'Etat, l'impiété latente et parfois explosive de la population de Smaragdis représentait un des soucis du consistoire.

Aussi l'évêque du diocèse dont l'île dépendait venait-il d'y envoyer un dominé militant, plein d'astuce, sectaire malingre et bilieux, nommé Balthus Bomberg, qui brûlait de se distinguer et qui s'était un peu rendu à Smaragdis comme à une croisade contre de nouveaux Albigeois.

Sans doute en serait-il pour ses frais de catéchisation. En dépit de la pression orthodoxe, l'île préservait son fonds originel de licence et de paganisme. Les hérésies des anversois Tanchelin et Pierre l'Ardoisier qui, à cinq siècles d'intervalle, avaient agité les pays voisins de Flandre et de Brabant, avaient poussé de fortes racines à Smaragdis et consolidé le caractère primordial.

Toutes sortes de traditions et coutumes, en abomination aux autres provinces, s'y perpétuaient, malgré les anathèmes et les monitoires. La Kermesse s'y déchaînait en tourmentes charnelles plus sauvages et plus débridées qu'en Frise et qu'en Zélande, célèbres cependant par la frénésie de leurs fêtes votives, et il semblait que les femmes fussent possédées tous les ans, à cette époque, de cette hystérie sanguinaire qui effréna autrefois les bourrèles de l'évêque Olfgar.

Par cette loi bizarre des contrastes en vertu de laquelle les extrêmes se touchent, ces insulaires, aujourd'hui sans religion définie, demeuraient superstitieux et fanatiques, comme la plupart des indigènes des autres pays de brumes fantômales et de météores hallucinants. Leur merveillosité se ressentait des théogonies reculées, des cultes sombres et fatalistes de Thor et d'Odin ; mais d'âpres appétits se mêlaient à leurs imaginations fantasques, et celles-ci exaspéraient leurs tendresses

aussi bien que leurs aversions.

II

Henry, nature passionnée et de philosophie audacieuse, s'était dit, non sans raison, que par ses affinités, il se sentirait chez lui dans ce milieu bellement barbare et instinctif.

Il inaugurait même son avènement de « Dyk grave » par une innovation contre laquelle le dominé Balthus Bomberg devait infailliblement fulminer, du haut de son pupitre pastoral. En effet, pour flatter le sentiment autochtone, Henry avait invité à sa table non seulement quelques hobereaux et gros terriens, deux ou trois artistes de ses amis de la ville, mais il avait convié en masse de simples fermiers, de petits armateurs, d'infimes patrons de chalands et de voiliers, le garde-phare, l'éclusier, les chefs d'équipe de diguiers et jusqu'à de simples laboureurs. Avec ces indigènes, il avait prié à cette crémaillère leurs femmes et leurs filles.

Sur sa recommandation expresse, tous et toutes avaient revêtu le costume national ou d'uniforme. Les hommes se modelaient en des vestes d'un velours mordoré ou d'un roux aveuglant, ouvrant sur des tricots brodés des attributs de leur profession : ancres, instruments aratoires, têtes de taureaux, outils de terrassiers, tournesols, mouettes, dont le bariolage presque oriental se détachait savoureusement sur le fond bleu marin, comme des armoiries sur un écusson. A de larges ceintures rouges brillaient des boucles en vieil argent d'un travail à la fois sauvage et touchant ; d'autres exhibaient le manche en chêne sculpté de leurs larges couteaux ; les gens de mer paradaient en grandes bottes goudronnées, des anneaux de métal fin adornaient le lobe de leurs oreilles aussi rouges que des coquillages ; les travailleurs de la glèbe

avaient le râble et les cuisses bridés dans des pantalons de même velours que celui de leur veste, et ces pantalons, collant du haut, s'élargissaient depuis les mollets jusqu'au coup de pied. Leur petit feutre rappelait celui des bazochiens au temps de Louis XI. Les femmes arboraient des coiffes à dentelles sous des chapeaux coniques à larges brides, des corsages plus historiés, aux arabesques encore plus fantastiques que les gilets des hommes, des jupes bouffantes du même velours et du même ton mordoré que les vestes et les culottes ; des jaserans ceignant trois fois leur gorge, des pendants d'oreille d'un dessin antique quasi-byzantin et des bagues au chaton aussi gros que celui d'un anneau pastoral.

C'étaient pour la plupart de robustes specimens du type brun, de cette ardente et pourtant copieuse races de Celtes noirs et nerveux, aux cheveux crépus et en révolte. Paysans et marins hâlés, un peu embarrassés au début du repas, avaient vite recouvré leur assurance. Avec des gestes lourds mais non empruntés, et même de ligne souvent trouvée, ils se servaient du couteau et de la fourchette. A mesure que le repas avançait, les langues se déliaient, des rires, parfois un juron, scandaient leur idiome guttural, haut en couleur avec, pourtant, des caresses et des veloutés inattendus.

Logique dans sa dérogation à l'étiquette, violant toute préséance, l'amphytrion avait eu le bon esprit d'asseoir chaque fois à côté d'un de ses pairs de l'oligarchie une fermière, une patronne de chaloupe ou une poissonnière, et, réciproquement, à côté d'une voisine de château, se calait un jeune nourrisseur de crâne encolure ou un chaloupier aux biceps noueux.

Les amis de Kehlmark constatèrent que presque tous les convives étaient dans la fleur ou dans la chaude maturité de l'âge. On aurait dit une sélec-

tion de femmes avenantes et de gars plastiques et galbeux.

Parmi les invités se trouvait un des principaux cultivateurs du pays, Michel Govaertz de la ferme des Pèlerins, veuf, père de deux enfants, Guidon et Claudie.

Après le seigneur de l'Escal-Vigor, le fermier des Pèlerins était l'homme le plus important de Zoudbertinge, le village sur le territoire duquel était situé le château des Kehlmark.

Durant la minorité et l'absence du jeune comte, Govaertz l'avait même remplacé à la tête de la *wateringue* ou conseil d'entretien et de préservation des terres d'alluvion, dites polders, conseil dont le Dykgrave était le chef. Et ce n'était pas sans une certaine mortification d'amour-propre que, par le retour de Kehlmark, le fermier des Pèlerins s'était vu relégué au rang d'un simple membre des comices en question. Mais l'affabilité du jeune comte avait bientôt fait oublier à Govaertz cette petite diminution d'autorité. Puis, auparavant, il ne siégeait dans la wateringue que comme représentant du Dykgrave, tandis que comme juré il avait droit d'initiative et voix délibérative dans le chapitre. De plus, n'avait-il point été récemment élu bourgmestre de la paroisse ? Gros pataud, quadragénaire de belle prestance, pas méchant, mais vaniteux, de caractère nul, il avait été extrêmement flatté d'être invité au château et d'occuper, avec sa fille, la tête de la table. Soutenu par ses compères, surtout stylé et instigué par sa fille, la non moins ambitieuse mais plus intelligente Claudie, il incarnait les prérogatives et les immunités civiles et tenait frondeusement tête au pasteur Bomberg. Un instant, il craignit que le comte de Kehlmarck ne profitât de son influence pour se faire nommer magistrat du village. Mais Henry abhorrait la politique, les compétitions qu'elle engendre, les bassesses, les intrigues,

les compromissions qu'elle impose aux hommes publics. De ce côté, Govaertz n'avait donc rien à craindre. Aussi résolut-il de se faire un ami et un allié du grand seigneur, pour réduire le dominé à l'impuissance. Cette attitude lui avait été recommandée par Claudie dès qu'on apprit l'arrivée du châtelain d'Escal-Vigor.

Pour honorer le bourgmestre, le comte avait assis Claudie Govaertz à sa droite.

Claudie, la forte tête de la maison, était une grande et plantureuse rustaude, au tempérament d'amazone, au sein volumineux, aux bras musclés, à la taille robuste et flexible, aux hanches de taure, à la voix impérative, type de virago et de walkyrie. Un opulent chignon de cheveux d'or brun casquait sa tête volontaire et répandait ses mèches sur un front court, presque jusqu'à ses yeux hardis et effrontés, bruns et fluides comme une coulée de bronze, dont un nez droit et évasé, une bouche gourmande, des dents de chatte, soulignaient la provocation et la rudesse. Toute en chair et en instincts, un besoin de tyrannie, une ambition féroce parvenait seule à réfréner ses appétits et à la conserver chaste et inviolée jusqu'à présent, malgré les ardeurs de sa nature. Pas l'ombre de sensibilité ou de délicatesse. Une volonté de fer et aucun scrupule pour arriver à ses fins. Depuis la mort de sa mère, c'est-à-dire depuis ses dix-sept ans — aujourd'hui elle en comptait vingt-deux — elle gouvernait la ferme, le ménage et, jusqu'à un certain point, la paroisse. C'est avec elle que devrait compter le pasteur. Son frère Guidon, un adolescent de dix-huit ans, et même son père le bourgmestre, tremblaient lorsqu'elle élevait la voix. Un des plus beaux partis de l'île, elle avait été très recherchée, mais elle avait éconduit les prétendants les plus argenteux, car elle rêvait un mariage qui l'élèverait encore au-dessus des autres

femmes du pays. Telle était même la raison de sa vertu. Magnifique et vibrant morceau de chair, aussi affriolée qu'affriolante, elle décourageait les poursuites des mâles sérieusement intentionnés, quoiqu'elle eût voulu s'abandonner, se pâmer dans leurs bras et leur rendre étreinte pour étreinte, qui sait, peut-être même les provoquer et, au besoin, les prendre de force.

Afin de mater et d'étourdir ses postulations, Claudie se dépensait, la semaine, en corvées, en besognes éreintantes, et, aux kermesses, elle se livrait à des danses furieuses, provoquait des algarades, fomentait des hourvaris et des rixes entre ses galants, mais leurrant le vainqueur, le maîtrisant au besoin, affectant encore plus de brutalité que lui, allant jusqu'à le battre et le traiter comme il avait servi ses rivaux, puis s'esquivant, intacte. Ou s'il lui arriva de rendre furtivement une caresse, de tolérer quelque privauté anodine, elle se reprenait au moment critique, rappelée à la sagesse par son rêve d'un glorieux établissement.

Aussitôt qu'elle eût vu Henry de Kehlmark, elle se jura de devenir châtelaine de l'Escal-Vigor.

Henry était beau cavalier, célibataire, fabuleusement riche à ce qu'on prétendait, et aussi noble que le Roi. Coûte que coûte il épouserait cette altière femelle. Rien de plus facile que de se faire aimer de lui. N'avait-elle pas fait tourner la tête à tous les jeunes villageois ? A quelles extrémités les plus huppés ne se seraient-ils pas résolus pour la conquérir ? Il ferait beau voir qu'un homme la refusât si elle consentait à se livrer à lui.

Claudie savait déjà, pour l'avoir entrevue dans le parc ou sur la plage, que le comte était accompagné d'une jeune femme, sa gouvernante ou plutôt sa maîtresse. Ce concubinage avait même mis le comble à la sainte indignation du dominé Bomberg !

Mais Claudie ne s'inquiétait pas outre mesure de la présence de cette personne. Kehlmark ne devait pas en faire grand cas. La preuve c'est que la demoiselle ne s'était pas même montrée à table. Claudie se flattait bien de la faire renvoyer et, s'il le fallait, de la remplacer en attendant le mariage; assez sûre d'elle-même pour se donner à Kehlmark et le forcer ensuite à l'épouser. Puis, la jordaenesque femelle jugeait assez insignifiante cette petite personne pâle et mièvre, vaguement anémique, maigrichonne, privée de ces robustes appas si prisés des rustres.

Non, le comte de la Digue n'hésiterait pas longtemps entre cette mijaurée et la superbe Claudie, la plus éblouissante femelle de Smaragdis et même de Kerlingalande.

Durant le dîner, elle jaugea l'homme avec des regards et un flair lascifs de bacchante, en même temps qu'elle estimait le mobilier, le couvert et la vaisselle avec des yeux de tabellion ou de commissaire priseur. Quant à la valeur du domaine, elle lui était connue depuis longtemps, d'ailleurs comme à tous ceux du village. Ce vaste vallon triangulaire, limité de deux côtés par les digues, et du troisième par une grille et de larges fossés, représentait, avec les cultures et les bois dépendants, près du dixième de l'île entière. Et la rumeur publique attribuait en outre à Kehlmark des possessions en Allemagne, aux Pays-Bas et en Italie.

On se racontait aussi que son aïeule la douairière lui avait laissé près de trois millions de florins en titres de rente. Il n'en fallait pas davantage pour que la positive Claudie jugeât Kehlmark un épouseur, un mâle très sortable. Peut-être s'il n'avait pas été riche et titré, l'eût-elle préféré un peu plus membru et sanguin. Mais elle ne se lassait pas d'admirer son élégance, ses traits aristocratiques, ses mains de demoiselle, ses beaux yeux outre-mer,

sa fine moustache, et sa barbiche soigneusement taillée. Ce que le Dykgrave présentait d'un peu réservé ou d'un peu timide, de presque langoureux et mélancolique par moments, n'était pas fait pour déplaire à la pataude. Non point qu'elle donnât dans le sentimentalisme : rien, au contraire, n'était plus loin de son caractère extrêmement matériel ; mais parce que ces moments de rêverie chez Kehlmark lui paraissaient révéler une nature faible, un caractère passif. Elle n'en régnerait que plus facilement sur sa personne et sur sa fortune. Oui, ce noble personnage devait être on ne peut plus malléable et ductile. Comment aurait-il subi, sinon, si longtemps le joug de cette « espèce », de cette demoiselle, que l'expéditive Claudie n'était pas loin de considérer comme une intruse ? Le raisonnement que se livrait la gaillarde ne manquait pas de logique : « S'il s'est laissé engluer et dominer par cette pimbèche, combien il serait plus vite subjugué par une vraie femme ! »

Et les façons d'Henry n'étaient point faites pour la décevoir. Il se montra tout le temps d'une gaîté fébrile, presque la gaîté d'un penseur trop absorbé qui cherche à s'étourdir ; il lutinait et agaçait sa voisine de table avec une telle persistance, que celle-ci se crut déjà arrivée à ses fins. Ce laisser-aller de Kehlmark acheva de scandaliser les quelques hobereaux invités à ces excentriques agapes, mais ils n'en firent rien paraître, et, tout en se gaussant intérieurement de cette réunion saugrenue, à laquelle ils avaient consenti d'assister par égard pour le rang et la fortune du Dykgrave, en sa présence ils affectèrent de trouver l'idée de cette crémaillère souverainement esthétique, et se récrièrent d'admiration. Nous laissons à penser en quels termes ils racontèrent cette inconvenante mascarade au dominé et à sa femme, dont, avec deux ou trois bigotes, ces nobilions gourmés et collet-

monté formaient les seules ouailles. L'un après l'autre ils demandèrent leur voiture et se retirèrent furtivement avec leurs prudes épouses et héritières. On ne s'en amusa que mieux après leur départ.

Le comte, qui dessinait et peignait comme un artiste de profession, se plut, au café, à croquer un très pimpant médaillon de Claudie, qu'il lui offrit après qu'on l'eût fait circuler à la ronde, pour l'émerveillement des naturels de plus en plus ravis par la rondeur de leur jeune Dykgrave. Michel Govaertz, particulièrement, était aux anges, flatté des attentions du comte pour son enfant préférée. Tout le temps Henry avait trinqué avec elle, et il ne cessait de la complimenter sur son costume : « Il vous sied à ravir, disait-il. Combien vous vous imposez plus naturellement sous ces atours que cette dame, là-bas, qui se fait habiller à Paris ! » Et il lui désignait du regard une baronne très compassée et fagotée, assise à l'autre bout de la table, et qui, flanquée de deux désinvoltes loups de mer, ne s'était point départie, depuis le potage, d'une moue dégoûtée et d'un silence plein de morgue.

— Peuh ! avait répondu Claudie, vous voulez rire, monsieur le comte. C'est bien que vous nous ayez prescrit le costume du pays, sinon je me serais aussi vêtue comme nos dames d'Upperzyde.

— Je vous en conjure, reprit le comte, gardez-vous de pareil affublement. Ce serait faire acte de trahison !

Et le voilà qui se lance dans un panégyrique du costume naïvement approprié aux particularités du terroir, aux différences de contrées et de races. « Le costume, déclare-t-il, complète le type humain. Ayons nos vêtements personnels comme nous avons notre flore et notre faune spéciales ! » Ses mots imagés semblent peindre et modeler de belles formes humaines harmonieusement drapées.

Au plus fort de sa conférence éthologique, il s'aperçoit que la jeune paysanne l'écoute sans rien comprendre à son enthousiasme.

Pour la distraire, il se mit en devoir de lui montrer les diverses pièces du château fraîchement restauré, bourré de souvenirs et de reliques. Claudie prit le bras du comte et, ouvrant la marche, il invita les autres villageois à les suivre d'enfilade en enfilade. Les yeux de Claudie, comme deux charbons ardents, dévoraient l'or des cadres, des lambris et des torchères, les tapisseries féodales, les panoplies d'armes rares, mais demeuraient insensibles à l'art, au goût, à l'ordonnance de ces luxueux accessoires. De nobles nus, peints ou sculptés, entre autres les copies des jeunes hommes du Buonarotti encadrant les compositions du plafond de la Sixtine, ne la frappaient que par leur costume *in naturalibus*. Elle éclatait, en se renversant, d'un rire polisson, ou bien se couvrait le visage, jouant l'effarouchement, la gorge houleuse ; et Kehlmark la sentait frémir et panteler contre sa hanche. Michel Govaertz marchait sur leurs pas avec la bande ahurie et égrillarde. Des loustics commentaient les toiles de maîtres, s'affriolaient et, devant les nudités mythologiques, faisaient, de l'œil et même du geste, leur choix.

A plusieurs reprises, le bourgmestre alla leur recommander plus de discrétion.

Comme il revenait de les rappeler vainement à la décence : « Quelqu'un qui n'est pas content de vous voir parmi nous, monsieur le comte, dit-il, c'est notre dominé, Dom Balthus Bomberg. »

— Ah bah ! fit le Dykgrave. En quoi lui porté-je ombrage ? je ne pratique pas, j'en conviens, mais je crois en savoir aussi long que lui sur le chapitre des religions, et quant à la véritable, l'éternelle vertu je m'entendrai bien avec les braves gens de tous les cultes... Au fait, Dom Balthus a décliné

mon invitation d'aujourd'hui, en donnant à entendre que pareilles promiscuités répugnent à son caractère... En voilà de l'évangélisme!... Il est gentil pour ses paroissiens...

— Savez-vous bien, qu'il a déjà prêché contre vous! dit Claudie.

— Vraiment? Il me fait beaucoup d'honneur.

— Il ne vous a pas attaqué directement et s'est bien gardé de vous nommer, reprit le bourgmestre, mais les assistants ont tout de même compris qu'il s'agissait de Votre Seigneurie, lorsqu'il dénonçait tels beaux châtelains venus de la capitale, qui affichent des idées de mécréants et qui, manquant à tous leurs devoirs, donnent le mauvais exemple aux humbles paroissiens, en moquant, par leurs mœurs dissolues, le très saint sacrement du mariage! Et patati, et patata! Il paraît qu'il en a eu pour un bon quart d'heure, du moins à ce que nous ont raconté mes dévotes de sœurs, car ni moi, ni les miens nous ne mettons le pied dans son église!...

En entendant cette allusion à son faux ménage, le comte avait légèrement changé de couleur, et ses narines accusèrent même une nerveuse contraction de colère qui n'échappa point à Claudie.

— N'aurons-nous pas l'honneur de saluer madame... ou, comment dirai-je, mademoiselle...? demanda la rustaude en balbutiant avec affectation. Une nouvelle expression de furtif mécontentement passa sur la physionomie de Kehlmark. Ce nuage n'échappa non plus à la fûtée paysanne. « Tant mieux, songeait-elle, la mijaurée semble déjà l'avoir excédé! »

— Vous voulez parler de mademoiselle Blandine, mon économe, fit Kehlmark d'un air enjoué! Excusez-la. Elle est très occupée et, de plus, extrêmement timide... Son grand plaisir consiste à préparer et à diriger, dans la coulisse, mes petites

réceptions... Elle est quelque chose comme mon maître de cérémonies, le régisseur général de l'Escal-Vigor...

Il riait, mais Claudie trouva ce rire un peu pincé et étranglé. En revanche ce fut avec une intonation sincèrement attendrie qu'il ajouta : « C'est presque une sœur... A deux nous avons fermé les yeux à mon aïeule ! »

Après un silence : « Et vous viendrez nous voir, aux Pèlerins, monsieur le comte?» demanda Claudie, un peu inquiétée dans ses spéculations matrimoniales, par la flexion presque fervente des dernières paroles de Henry.

— Oui, monsieur le comte, vous nous feriez grand honneur par cette visite, insista le bourgmestre. Sans nous vanter, « les Pèlerins » n'ont point leur égale dans tout le royaume. Nous ne possédons que bêtes de choix, sujets primés, les vaches et les chevaux aussi bien que les porcs et les moutons...

— Comptez sur moi, fit le jeune homme.

— Sans doute, monsieur le comte connaît-il tout le pays? demanda Claudie.

— Ou à peu près. L'aspect en est assez varié. Upperzyde m'a laissé le souvenir d'une jolie villette avec des monuments et même un musée curieux... J'y découvris autrefois un savoureux Frans Hals... Ah, un Joufflu petit joueur de chalumeau; la plus merveilleuse symphonie de chair, de vêture et d'atmosphère dont cet exubérant et viril artiste ait jamais enchanté la toile... Pour ce ravissant petit drôle, je donnerais toutes les Vénus, même celles de Rubens... Il me faudra retourner à Upperzyde.

Il s'arrêta songeant qu'il parlait latin à ces braves gens.

— On m'a entretenu aussi, reprit-il, des dunes et des bruyères de Klaarvatsch... Attendez donc. N'y a-t-il point par là des paroissiens bizarres?...

— Ah, les sauvages ! fit le bourgmestre, avec protection et mépris. Une population de sacripants! Les seuls vagabonds et indigents du pays ! ... C'est notre Guidon, mon vaurien de fils, qui les a pratiqués! Chose triste à dire, il pourrait être des leurs !

— Je prierai votre garçon de me conduire un jour par là, bourgmestre! dit Kehlmark en faisant passer ses hôtes dans une autre pièce. Ses yeux s'étaient allumés, au souvenir du petit joueur de chalumeau. A présent ils se voilaient et sa voix avait eu un tremblement, un accent d'une indicible mélancolie, suivi comme d'un sanglot déguisé en toux. Claudie continuait à regarder à droite et à gauche, supputant la valeur marchande des bibelots et des raretés.

Dans la salle de billard, où ils venaient d'entrer, toute une paroi était prise, comme on sait, par le *Conradin et Frédéric de Bade*, peinture de Kehlmark lui-même d'après une gravure très populaire en Allemagne. Le suprême baiser des deux jeunes princes, victimes de Charles d'Anjou, mettait sur leur visage une expression d'amour extrême, quasi sacramentel, intensément rendue par Henry.

— Çà?... Deux petits princes. Les maîtres d'un de mes très arrière-aïeux... On va leur couper la tête! expliqua-t-il, singulièrement gouailleur, à Claudie qui béait devant cette peinture presque avec des yeux de badaude, habituée des exécutions capitales.

— Pauvres enfants! remarqua la grosse fille. Ils s'embrassent comme des amoureux...

— Ils s'aimaient bien! murmura Kehlmark comme s'il eût dit *amen*. Et il entraîna plus loin la pataude. Comme elle constatait naïvement la profusion de statues et d'académies d'hommes parmi les tableaux et les marbres : « En effet, ce sont des machines comme il s'en trouve à Upperzyde et dans d'autres musées! ... Cela meuble! Faute de

modèles je travaille d'après cela! » répliqua Kehlmark, et cette fois d'un ton indifférent, contrefaisant, aurait-on dit, les intonations profanes de ceux qu'il pilotait.

Moquait-il ses invités ou se surveillait-il lui-même?

Selon la mode villageoise, on s'était mis à table à midi.

Il était neuf heures et le soir tombait.

Tout à coup on entendit sonner et ronfler des cuivres.

Des torches se rapprochèrent avec des rythmes de sérénades foraines et projetèrent, dans la pénombre des salons, un rougeoiement d'aurore boréale.

III

— Qu'est cela? Une trahison, un guet-apens! se récria Kehlmark en prenant un air intrigué.

— Nos jeunes gens de la Ghilde de Sainte-Cécile, notre « harmonie », qui viennent vous souhaiter la bienvenue, monsieur le comte! annonça cérémonieusement le fermier des Pèlerins.

Les yeux de Kehlmark brillèrent d'un feu oblique : « Une autre fois, je vous montrerai mon atelier... Allons les recevoir! » dit-il, en rebroussant chemin et en se hâtant de descendre l'escalier d'honneur, heureux, semblait-il, de cette diversion contre laquelle pestait intérieurement la rusée Claudie.

Les Govaertz et ses autres invités le suivirent en bas dans la vaste orangerie dont on avait ouvert, sur l'ordre de la toujours invisible Blandine, les larges portes vitrées.

Les musiciens de la Ghilde se sont formés en demi-cercle au pied du perron.

Ils soufflent à pleins poumons dans les tubes à

larges pavillons et martellent en conscience la peau d'âne des caisses.

Tous portaient, à quelques variantes près, le costume pittoresque des gars du pays. Chez beaucoup, l'accoutrement, élimé et même rapiécé, contractait plus de patine et de ragoût que les nippes trop neuves des convives. Il y en avait de franchement débraillés, sans veste, en manches de chemise, la vareuse dégageant leur col robuste jusqu'à la naissance des pectoraux.

C'étaient presque tous de grands et fermes garçons, des bruns bien découplés, recrutés dans toutes les castes de l'île, dans les fermes de Soudbeartinge aussi bien que dans les taudis de Klaardatsch. La Ghilde, d'essence très démocratique, fondait les fils de notables avec la progéniture mâle des pillards d'épaves et des coureurs de grèves.

Les plus jeunes de ces petits-fils de naufrageurs, des gamins aux cheveux ébouriffés, aux yeux brillants mais farouches, à la figure brunie comme celle des anges du Guide, déjà membrus, le pantalon tenu par des cordes d'étoupe en guise de bretelles, et finissant aux genoux par des déchiquetures ornées d'épines et de feuilles mortes, remplissaient, moyennant quelques deniers de pourboire, l'office de porteurs de torches. Et sous prétexte de raviver l'éclat du luminaire, mais à la vérité pour s'amuser, à tout bout de champ ils retournaient leurs falots et aspergeaient le sol des langues enflammées de la résine qu'ils trépignaient ensuite pour les éteindre, sans crainte de brûler leurs pieds nus dont la plante était devenue dure comme la corne.

En l'honneur du Dykgrave, la Ghilde Sainte-Cécile joua de très vieux airs du pays, qui contractaient une indicible patine harmonique dans la tiédeur parfumée de ce soir. Un, surtout, navra et

surprit délicieusement Henry par sa mélodie plaintive comme le jusant, la rafale sur la bruyère et les ahanements onomatopiques des diguiers enfonçant des pilotis. Ces manœuvres, ou plutôt leurs chefs d'équipe, le chantent en effet pour donner du cœur à leurs hommes pendant le travail. Attelés chacun à une corde, simultanément ils guindent en l'air le lourd mouton et le laissent retomber. Les jambes se tendent, les torses se prosternent, et les croupes se redressent en cadence. On entend aussi cet air à bord des sloops de pêche. Des marins prennent leur instrument avec eux et, par leurs rhapsodies et leurs bucoliques, ils trompent les heures parfois mornes et les calmes plats du large, accordant leur plainte et leur langueur au rythme haletant des vagues.

Un des gars, élève de l'école de musique d'Upperzide, avait transcrit ce chant pour fanfare. Le petit bugle stridait cette mélopée modulante et un peu rauque, sur un accompagnement de tubas et de trombones évoquant la basse profonde des flots.

Kehlmark considéra le joueur de bugle, un adolescent mieux découplé et plus élancé que les compagnons de son âge, aux reins cambrés, au teint d'ambre, aux yeux de velours sous de longs cils noirs, à la bouche charnue et très rouge, aux narines dilatées par de mystérieuses sensualités olfactives, aux cheveux noirs plantés drus, avantageusement moulé dans son méchant costume qui adhérait à ses formes comme leur pelage aux membres élastiques des félins. Le corps doucement balancé et tortillé semblait suivre les ondulations de la musique et exécutait sur place une danse très lente, comparable au frémissement des trembles, par ces nuits d'été où la brise se réduit à la respiration des plantes. La sculpturale cambrure de ce jeune rustre qui joignait le relief mus-

culaire de ses pareils à l'on ne sait quel souci de la ligne, rappelait précisément à Kehlmark le *Joueur de chalumeau* de Frans Hals. Cet éphèbe lui représentait un merveilleux tableau vivant d'après la toile du musée d'Upperzyde. Son cœur se serra, il retint sa respiration, en proie à une ferveur trop grande.

Michel Govaertz s'étant aperçu de l'attention accordée par le Dykgrave au jeune soliste, profita de la pause qui suivit pour aborder celui-ci et l'amener assez brutalement par l'oreille, au risque de la lui meurtrir, auprès de Kehlmark.

Rien ne rendrait l'expression à la fois piteuse, effarouchée et extatique du petit sonneur de bugle brusquement confronté avec le Dykgrave. Il semblait que dans ses yeux et sur sa bouche se concentrassent toute la sublime détresse d'un martyr.

— Monsieur le comte, voilà mon fils Guidon, le vaurien dont je vous parlais tout à l'heure, ricana le bourru en faisant pivoter le gamin sur lui-même ; voilà le compagnon des sacripants de Klaarvatsch, un fieffé paresseux, une mauvaise tête qui réunit peut-être toutes les qualités de gosier des pinsons et des alouettes, mais qui ne possède aucun des mérites que j'espérais rencontrer chez un garçon de mon sang. Ah! rêvasser, siffloter, roucouler dans le vide, béer aux mouettes, s'étendre sur le dos ou se vautrer au soleil, comme les phoques sur un banc de sable, voilà qui lui convient!... Figurez-vous que depuis sa naissance il ne nous a encore été d'aucune utilité. Comme il ne nous aidait en rien à la ferme, j'avais songé à en faire un matelot et je l'embauchai comme mousse sur une barque de pêche... Bernique! Après trois jours, un bateau qui rentrait au port nous l'a ramené... Au milieu de la manœuvre, il s'arrêtait court pour regarder les nuages et les vagues... Sa négligence et son étourderie lui

valurent plusieurs dures corrections, mais les coups n'avaient pas plus raison de ce méchant mousse, que les remontrances et les exhortations. De guerre lasse, il m'a bien fallu le reprendre et le mettre à une besogne d'endormi : il garde les vaches et les moutons dans les landes de Klaarvatsch, avec ces petits pouilleux qui portent ce soir les torches de la Ghilde... Bâti comme vous le voyez, monsieur, n'est-ce pas une honte? Et pleurnichard! Ça se met à braire, ça se trouve mal quand on tue un porc à la kermesse ou quand le boucher passe la craie rouge sur le dos des ouailles à convertir en gigots!... Guidon, c'est une fille manquée... Mon vrai garçon, c'est notre Claudie... En voilà une qui abat de la besogne!...

— C'est dommage, il a pourtant l'air bien intelligent! remarqua le Dykgrave, avec autant d'indifférence que possible. Et c'est qu'il joue adorablement du bugle. Que n'en faites-vous un musicien pour de vrai!

— Ah ben ouiche! Vous vous moquez, monsieur le comte. Il est incapable de s'appliquer à quoi que ce soit de profitable. Ma parole, pour m'en débarrasser, j'ai déjà voulu le livrer à des saltimbanques. Peut-être eût-il fait un bon pitre? En attendant, il ne me vaut que des dégâts et des affronts. Ainsi ne s'est-il pas avisé de barbouiller de charbon les murs fraîchement blanchis de la ferme, sous prétexte de représenter nos bêtes!

— Aurait-il aussi des dispositions pour la peinture? proféra d'un air ennuyé Kehlmark, qui alla même jusqu'à prendre la contenance de quelqu'un qui réprime un bâillement.

Les camarades de Guidon faisaient cercle autour des Govaertz et de Kehlmark, s'amusant de la confusion du petit pâtre mis ainsi sur la sellette par son propre père. Les drilles se trémoussaient, se donnaient l'un à l'autre du coude dans les reins,

soulignant, par des rires et des murmures, les doléances que le bourgmestre faisait sur son fils.

Avec Guidon, Henry se sentait le point de mire de tous ces narquois. Claudie couvait son frère de regards durs et malveillants. Henry devina que le bourgmestre ravalait et décriait ainsi son garçon pour flatter Claudie, sa préférée. Entre cette fille rude, presque hommasse, et ce petit paysan plutôt affiné, l'incompatibilité devait être crispante à l'extrême. Perspicace, Henry se suggéra de violentes querelles au foyer des Govaertz, et il en eut le cœur singulièrement étreint. Au surplus Claudie lui parut visiblement agacée de l'attention témoignée par le Dykgrave à cet enfant répudié, mis au ban, vivant presque en marge de la famille.

— Ecoutez, bourgmestre, nous en reparlerons! reprit Kehlmark. Peut-être y aura-t-il moyen de faire quelque chose de ce fantaisiste!

Paroles bien évasives et qui n'engageaient à rien, mais en les prononçant Henry ne put se défendre de tourner un instant les yeux vers le pastoureau, et dans ce regard celui-ci lut ou du moins crut lire un engagement bien plus sérieux que celui contenu dans les termes mêmes. Le pauvret en ressentit une joie pleine d'espérance et de balsamique augure. Jamais on ne l'avait regardé ainsi, ou plutôt jamais il n'avait lu tant de bonté dans une physionomie. Mais le jeune réfractaire se trompait sans doute! Le comte aurait été bien fou de s'intéresser à un paroissien si fallacieusement recommandé par le fermier des Pèlerins. Qui songeait encore à s'empêtrer de ce sauvageon, de cette mauvaise graine?

— Pourvu que Claudie ne lui dise point trop de mal de moi! songeait le petit berger, souffrant de voir le Dykgrave entraîné et pris à l'écart par la terrible sœur. Mais Kehlmark se retira pour donner des ordres à Blandine. On servit à boire aux

musiciens. Lorsque le conte revint trinquer avec eux, comment se fit-il qu'il omit de choquer son verre contre celui que lui tendait — oh si dévotement ! — le fils du bourgmestre Govaertz. Celui-ci en éprouva un moment de tristesse, mais se reprit aussitôt à commenter le regard caressant de tout à l'heure. Il s'écarta des buveurs pour errer dans les salons et admirer à son tour les tableaux. Occupé ostensiblement à batifoler avec la plantureuse Claudie, Henry observait souvent à la dérobée le jeune bugle de la Ghilde. Il surprit l'expression à la fois réfléchie et extatique du petit devant *Conradin et Frédéric*, auxquels la sœur n'avait accordé tout à l'heure qu'une attention de liseuse de causes et de supplices célèbres.

A pleins verres, le Dykgrave avait fait raison aux rudes donneurs de sérénades. Il leur sembla même un tantinet éméché, ce qui n'était point fait pour les choquer, eux les indigènes de Smaragdis, solides buveurs comme tous ceux du Nord. La compagnie, en appétit d'exercice, se répandit dans les jardins et sur la plage qui retentirent de lourds ébats et de clameurs luronnés. Le hourvari effara même un couple de mouettes dans les arbres de la Digue, et Kehlmark, qui se promenait avec Claudie sur la terrasse du côté de la mer, vit quelque temps les bestioles tournoyer avec des cris lamentables autour de la lanterne du phare et leur accorda un effluve de poétique commisération, dont sa compagne ne se douta pas un instant. Quelle corrélation s'imaginait-il exister entre leur sauvagerie et ses propres angoisses? Puis il se remit à débiter des propos badins à la fille du bourgmestre. Cependant les confrères de la Ghilde réclamaient leur petit bugle, et comme il s'éternisait dans les appartements, devant les peintures, ils s'en furent le relancer et l'entraînèrent, quoi qu'il en eût, au fond du parc. Henry s'exagéra

sans doute leurs dispositions taquines à l'égard du jeune Govaertz, car, avec Claudie, il se porta, étrangement sollicité, du côté de leurs groupes turbulents. Son approche les intimida et coupa court aux brimades qu'ils allaient exercer sur leur souffre-douleur. Toutefois, une sorte de pudeur ou de respect humain empêchait Kehlmark d'intervenir directement en faveur de son protégé; il se détournait de lui et s'abstint même de lui adresser la parole; mais en batifolant avec Claudie, il élevait la voix et Guidon se figura très ingénument que le comte voulait être entendu de lui...

Enfin, la bande se décida à regagner le village. Le tambour battit le rappel. Après de derniers cumulets sur l'herbe, les petits va-nu-pieds de Klaarvatsch coururent rallumer leurs falots. La musique prit la tête du cortège. Le comte leur donna la conduite jusqu'à la grille d'honneur et les vit ensuite, aux sons scandés de leur marche favorite, s'évanouir dans la grande ormaie régnant entre le château et le village.

Claudie, sautillant au bras de son père, lui vantait le comte de la Digue ou plutôt sa fortune et son luxe, mais sans avouer encore au fermier le grand projet qu'elle avait conçu.

Le petit Guidon, tête droite, jouait sa partie avec une bravoure inusitée. Son bugle semblait provoquer les étoiles. Et, tout le temps, Guidon songeait au maître de l'Escal-Vigor. Dans les échos de sa fanfare, il espérait retrouver les accents de la voix évangélique du Dykgrave, et c'était aussi un peu de son regard profond qu'il épiait dans les ténèbres veloutées. Bizarre contradiction : nonobstant cet enthousiasme, le pauvret se sentait le cœur gros, la gorge nouée, les yeux tout disposés aux larmes — et c'étaient parfois des appels de détresse, des cris au secours, que son cuivre adressait au lointain protecteur qui les écoutait encore, non

moins navré de sympathie, bien après qu'ils se fussent éteints sous les ormes particulièrement solennels.

IV

Blandine, la jeune femme qui donnait de l'ombrage à l'ambitieuse Claudie, celle que le comte avait appelée, non sans persiflage, l'économe, le régisseur de l'Escal-Vigor, approchait de la trentième année. Jamais à la voir, blanche, délicate, les allures réservées, les traits empreints d'une extrême noblesse, la physionomie mélancolique et fière, la mise soignée, on ne se fût douté de son humble extraction.

Fille aînée de tout petits paysans, laitiers et maraîchers, originaire d'une de ces rudes contrées flamandes que se sont partagées la France, la Hollande et la Belgique, jusque vers sa seizième année elle eût pu le disputer en formes plantureuses et en façons pataudes avec la jeune fermière des Pèlerins ! Seule enfant du premier lit, son père se remaria et, pour combler le malheur de la petiote, mourut après lui avoir donné quantité de frères et sœurs. La marâtre de Blandine l'excédait de travail et de coups. Elle fut courageuse et stoïque, vraie bête de somme : non seulement elle aida sa seconde mère dans les besognes du ménage, s'occupa de débarbouiller, de veiller et de soigner ses puînés, mais elle travaillait au potager, gardait les vaches, se rendait toutes les semaines à pied au marché de la ville, chargée de jarres à lait et de mannes de légumes.

Par la suite, souvent aux heures de solitude, penchée sur un ouvrage de couture, Blandine devait évoquer la contrée natale et, notamment, la chaumière paternelle :

Celle-ci s'encapuchonne de joubarbe et de

mousse; les murs effrités dissimulent leurs lézardes derrière l'enchevêtrement du chèvre-feuille et de la vigne folle. Dans la cour, des porcs s'ébattent près du fumier, entre des poules qu'ils effarent et des pigeons blancs qui s'envolent sur le toit avec ce frou-frou plaintif que font leurs ailes; un chien noir, à poil ras, de la race des *spits*, à la fois gardien vigilant et solide bête de trait, bâille dans sa niche et, par la chatière ouverte dans la porte de l'étable, s'estompent deux vaches mastiquant le trèfle nouveau.

Blandine se suggérera bien des années encore, à Smaragdis, les alentours de sa borde familiale au pays de Campine. La Nèthe court non loin de là et se livre à des méandres buissonniers; un de ses bras morts se perd derrière le courtil dans les parages marécageux. Les vertes *drévilles*, ou petites allées d'aulnes hirsutes et de saules gibbeux que circonviennent à la saison les chèvrefeuilles parfumés, accompagnent en chaperons jaloux, la course de la rivière argentée, qui, là-bas, aux confins du village, fait tourner un moulin à eau pour la grande joie de la marmaille.

L'intendante de l'Escal-Vigor se rappelle, derrière les prairies et les cultures, une morne étendue de bruyère, au milieu de laquelle se renfle un mamelon où des genévriers noirs et difformes s'accroupissent comme un conventicule de *cabouters*, — farfadets de la garigue — autour d'un hêtre isolé — arbre si rare dans cette région, qu'un oiseau de passage dut en laisser choir la graine.

Cet arbre miraculeux appelait évidemment une de ces petites figurines de la Vierge, renfermées sous verre, dans une miniature de reposoir, que les simples appendent avec un instinct étonnant aux endroits les plus romantiques de leurs paroisses. Ce tertre rappelle l'oratoire en plein air sur lequel Jeanne d'Arc écoutait ses « voix..... »

La petite Blandine présentait dès l'âge le pius tendre un composé étrange d'exaltation et d'intelligence, de sentiment et de raison. Elle avait été élevée dans la religion catholique, mais, dès le catéchisme, elle répugnait à la lettre étroite qui vivifie tout. A mesure qu'elle avança en âge, elle confondit l'idée de Dieu avec la conscience. C'est assez dire qu'aussi longtemps qu'elle se crut la foi, sa religion n'eut rien de celles des bigotes et des cafards, mais fut une religion généreuse et chevaleresque. Les dispositions poétiques, la fantaisie, se conciliaient chez Blandine avec un large et probe sens de la vie. Vaillante et adroite, si elle possédait l'imagination d'une bonne fée, elle en tenait aussi les doigts industrieux.

Femme, gouvernant l'économie d'un domaine seigneurial, elle se revoit fillette, petite vachère, à l'ombre du hêtre dominant la vaste plaine campinoise. Par la pensée, Blandine écoute râler les rainettes dans les flaques et elle se délecte comme autrefois à l'incomparable arôme des brûlis d'essarts, que la brise porte à des lieues! Bivacs du berger accusant, au crépuscule, leurs spirales de fumée et, à la nuit, leurs pâles flammes éparses ! Ame de la plaine infinie! Parfum sauvage, avant-coureur de la région, que n'oubliera jamais plus quiconque l'a respiré.

C'est de cette poésie un peu farouche et triste, mais cordiale et énergique, inspiratrice des devoirs, et même des sacrifices, voire des héroïsmes anonymes, que s'était imprégnée Blandine, alors une petite paysanne, laborieuse, mais qui trouvait le temps de rêver et d'admirer, malgré les durs et constants labeurs auxquels sa marâtre l'attelait.

Il y avait surtout une époque climatérique qui induisait en nostalgie rétrospective la pseudo-châtelaine de l'Escal-Vigor : c'était aux approches du vingt-neuf juin, jour des SS. Pierre et Paul, le mo-

ment où les contrats entre maîtres et valets sont abrogés.

Ces mutations de domestiques servent chaque année de prétexte à une fête dont Blandine se souvient avec une voluptueuse et lénitive mélancolie. A Smaragdis, il lui suffit de l'odeur des seringas et des sureaux pour se représenter le cadre et les acteurs de ces pompes rustiques :

Un beau soleil active les fragrances des haies et des bosquets. La caille blottie dans les blés piaule sensuellement. Personne ne travaille aux guérets. Dans leur empressement à prendre du plaisir, les hommes ont abandonné, çà et là, la faux et la serpe, la herse et le traînoir. Si les cultures sont désertes, par contre, le long des routes vicinales, c'est une procession de voitures maraichères bâchées de blanc, chargées non point, comme les vendredis, de légumes et de laitages, mais peintes à neuf, tapissées de fleurs, les arceaux tressés de rubans, menées grand train par des chefs d'attelage endimanchés, ébaubis et farauds, et au fond desquelles se trémoussent des rustaudes non moins réjouies, parées de leurs coquets atours.

Ces valets vinrent prendre le matin, en cérémonie, les servantes à leur ancienne résidence pour les conduire chez leurs nouveaux maîtres, et, comme les gars ne doivent être rendus à destination que le soir, ils profiteront de la longue journée estivale pour lier connaissance avec leurs futures compagnes de semailles, de façons et de récoltes.

Souvent les journaliers d'une même paroisse, les salariés de petits paysans, empruntent un char à foin à un gros fermier et se cotisent pour la location des chevaux. Toutes les équipes : batteurs en grange, vanneurs, aoûterons, vachères, faneuses, prennent place sur le chariot, transformé en un verger ambulant, où les faces rouges et joufflues

éclatent dans les branches comme de rondes pommes de vin.

L'émouchette caparaçonne les forts chevaux, car les taons font rage le long des chênaies ; mais les mailles du filet disparaissent sous les boutons d'or, les marguerites et les roses. Des cavalcades se forment. Les voitures se rendant aux mêmes villages, ou revenues des mêmes clochers, cahotent à la file, trimbalent de compagnie leur nouvelle légion de servantes.

Défilé éblouissant et tapageur, apothéose des œuvres de la glèbe par ses affiliés. Sur leur passage, l'air vibre de parfum, de lumière et de musique !

Bouviers et garçons de charrue, le sarrau bleu festonné d'un ruban écarlate, la casquette ceinte d'un rameau feuillu, une branche pour aiguillon, précèdent le cortège en manière de postillons, ou caracolent sur les accotements ; d'aucuns affourchés à la genette, les jambes très écartées tant leurs montures ont le dos large, d'autres assis en travers de la selle, les jambes ballant du côté du montoir, comme on les rencontre au crépuscule par les sentiers, après le labeur.

Leurs voix éclatantes se répercutent d'un village à l'autre.

— Voilà encore un *rozenland* ! un « pays de roses » ! disent les gamins que leur approche ameute près de l'église ; car on a dénommé « pays de roses », ces chars de joie, à cause du refrain de la ballade que les compagnons ne chantent que ce jour-là :

Nous irons au pays des roses,
Au pays des roses d'un jour,
Nous faucherons comme foin les fleurs trop belles
Et en tresserons des meules si hautes et si odorantes
Qu'elles éborgneront la lune
Et feront éternuer le soleil (1).

(1) Voir, dans les *Nouvelles Kermesses* : *La Fête des SS. Pierre et Paul.*

Des sarabandes se nouent à la porte des cabarets. Les « pays de roses » — le nom a passé des chars à la charretée humaine — envahissent la salle en vacarmant comme un sabbat. A chaque étape, on emplit de bière et de sucre un énorme arrosoir et, après en avoir détaché la gerbe, on le fait circuler à la ronde de couple en couple.

La fille, aidée par son meneur, trempe la première les lèvres au breuvage, puis, d'un geste retrouvé des temps héroïques, elle se cambre, son bras nu presque aussi robuste que celui des mâles de la bande, saisit l'anse de l'original vaisseau, le brandit, le soulève au-dessus de sa tête et finit par l'incliner vers son cavalier.

Un genou en terre, le soiffard embouche le tuyau du réservoir et pompe sans relâche avec des mines béates que la petite Blandine comparait, bien malgré elle, à l'extase des communiants recevant leur Dieu les jours de fêtes carillonnées. Les coteries se sont fait accompagner d'un ménétrier ou d'un joueur d'orgue, mais, indifférent à la mélodie et au rythme, raclés ou moulus, c'est toujours la même sabotière que dansent les drilles, c'est le même chœur que braillent leurs voix psalmodiantes :

Nous irons au pays des roses...

Les serfs sont les seigneurs et les pauvres sont les riches.

Le salaire de toute une année sonne contre leur genou dans la poche profonde comme un semoir.

Jour de frairie, jour de kermesse révolutionnant les prêtres résignés de la terre ! Chaudes matinées qui font éclore les idylles : soirs orageux, instigateurs de carnages !

Ce n'est pas sans raison que les gendarmes surveillent à distance les « pays de roses ».

Ils sont pâles et tortillent nerveusement leur moustache, les gendarmes, car, vers le tard, à

l'heure des réactions, les farouches et les jaloux leur en font voir de rouges Ces bons drilles qui trinquent avec effusion sont prêts, pour un rien, à se jeter les pintes à la tête et à se déchiqueter comme des coqs. A force d'accoler son voisin, cet expansif compère a fini par le presser si étroitement contre sa poitrine qu'il l'a terrassé et un peu meurtri.

Tous ces festoyeurs ne s'ébaudissent pas, mais tous s'étourdissent. Ils noient leur souci dans la bière et l'étouffent dans le tapage. Ils boivent : les uns pour oublier, peut-être pour calmer le regret du toit et des visages familiers qu'ils délaissent ; les autres, au contraire, pour célébrer leur affranchissement du joug ancien et saluer, pleins de confiance, le foyer nouveau.

La plupart fraternisent d'emblée avec leurs camarades de demain et se déclarent sur le champ aux pataudes embauchées avec eux.

Et ces excellentes pâtes, ces irresponsables que la pensée fatiguerait, savourent sans se défier et sans se ménager, jusqu'à la licence, à corps perdu, le charme puissant de cette trêve où ils sont libres de leurs paroles, de leurs gestes et de leur chair. Ils ont des frénésies de chien qu'on détache, ce vertige que doivent éprouver, à leur premier essor vers l'espace, les oiseaux nés dans une cage ; et l'infini de leur bonheur rend celui-ci presque aussi poignant qu'une extrême souffrance. On ne sait par moments s'ils pleurent ou s'ils rient aux larmes, s'ils se trémoussent d'aise ou s'ils se tortillent dans les convulsions.

Comme le voyage est long et la journée pleine, vers le midi on arrête devant la principale « herberge » de la bourgade et on dételle. Les blousiers s'abattent sur les bancs de la grande salle, devant les platées fumantes. Mais malgré leurs fringales et l'ivresse de leur émancipation, qui se traduit le

jour durant par des défis d'une crudité féroce envoyés à Dieu, à sa vierge et à ses saints, ils n'omettent pas, entre deux signes de croix, de rapprocher leurs larges mains calleuses.

Plus tard, Blandine se rendit un compte exact et intense de tous ces sentiments et de toutes ces sensations, par le souvenir de ce qu'elle avait éprouvé et enduré lors d'une de ces mémorables journées des saints Pierre et Paul. Quoiqu'elle n'eût que treize ans passés à cette époque, elle était plus outrée chez les siens que la plus malheureuse servante. Sa marâtre, s'étant humanisée par hasard, ou peut-être pour l'humilier en la confondant avec les valets et mercenaires, l'autorisa à monter sur un vaste « rozenland » affrêté par cotisation. La petiote, rose et joufflue, aux yeux opalins variant du bleu céleste au vert marin, prit avec gratitude sa part de ces déduits ancillaires ; la belle humeur expansive de ces pauvres diables la réjouissait elle-même; elle goûtait un naïf plaisir à trôner sur ce char fleuri et turbulent, et à boire de la bière sucrée aux étapes désignées par le chef de la charretée. Les gars payaient la bière, les filles de quoi la sucrer; Blandine y allait à son tour de son écot de sucre en poudre. Elle riait, chantait et ballait comme ses compagnons et ses compagnes. Ne songeant à mal, les privautés qu'ils prenaient autour d'elle ne l'effarouchaient pas plus que les pourchas des oiseaux dans les branches ou la danse des insectes dans un rai de soleil. A l'heure du dîner, elle partagea le repas des autres *rozenlands* ; puis s'éloigna encore à leur suite, entraînée dans leur sillon de bombance et de caresses, se sentant leur petite amie, et ne pouvant se résoudre à les quitter.

Cependant vers le soir, une langueur, une morbidesse, un trouble la prenait. Les baisers et les étreintes autour d'elle participaient des extrava-

gances du rêve. Rien ne l'effrayait. Elle se trouvait dans des dispositions d'esprit extrêmement conciliantes.

La nuit est tombée. Personne ne prend plus garde à Blandine. Chaque servante est pourvue. Mais Blandine aura encore au moins trois saisons à attendre qu'un honnête garçon s'occupe d'elle. Son tour viendra ! C'est ce que lui disent, avec un hommage anticipé, en passant, les regards humectés ou brillants, ou les cuisses frôleuses des lurons. L'enfant ne lit dans ces yeux et ne tâte dans ces charnures qu'une sympathie un peu bourrue, voilà tout ! Autour d'elle, l'air si tiède chatouille et picote les dermes échauffés. Travaillées depuis des heures, les ambiances de désirs s'exaspèrent. Bientôt Blandine ne se rappellera plus les dernières beuveries et sarabandes auxquelles elle prit part. Mais ce qui l'enivre, c'est bien plus cette fermentation de robuste jeunesse autour d'elle, que le parfum des roses et la bière sucrée. Quasi-somnambulique, presque défaillante de bien-être, elle reprend place sur le « Rozenland » ou bien elle en descend avec les autres ; et le refrain toujours répété concourt à son état de demi-veille.

Cependant, à travers la campagne, les charrettes bâchées de toile blanche, aux cerceaux de fleurs, roulent plus lentement. Valets et servantes entendent bruire et sentent courir sur leur nuque comme une énervante brise d'équinoxe. C'est la respiration chaude des couples affalés sur les banquettes derrière eux. Elles soupirent ; ils halètent... La petiote finissait par s'endormir, assoupie par cette atmosphère plus capiteuse que les bouffées de la fenaison. Comme personne ne s'offre à la reconduire, il serait temps pour elle de mettre pied à terre et de rebrousser chemin, car les autres ne songent pas encore au retour, et le « pays de roses » est loin de la dernière station de son pèle-

rinage aux chapelles du boire. Pour la bande luronne le vrai plaisir ne fait même que commencer.

Enfin on se décide à réveiller la benjamine. L'un d'eux la mettra sur son chemin et rattrapera le « pays des roses » à l'étape suivante. Mais la petite remercie ce garçon. Inutile qu'il se dérange. Elle regagnera bien toute seule la chaumière paternelle. Des fois, les jours de marché, elle rentre plus tard encore et par quels temps et quels chemins ! Le drille obligeant se borne donc à lui indiquer la route à prendre.

— Ecoute, petite, tu traverseras la bruyère que voilà en obliquant de droite à gauche ; tu arriveras à une sapinière que tu laisseras à ta droite...

Blandine ne l'écoute déjà plus, la voix n'arrive même plus jusqu'à elle, car elle s'est éloignée d'un pas délibéré. Bonsoir à tous ! leur a-t-elle crié avec assurance. Leur réponse se perd dans les claquements du fouet et le fracas du « pays de roses » se remettant en marche.

Jamais Blandine n'avait eu peur. Puis, ce soir tout le pays n'est-il pas en joie ? Qui songerait à faire du mal à une enfant ?

Tout à l'heure, à table, après la ventrée, on a raconté, pourtant, force aventures terrifiantes ou affligeantes. Ainsi quelqu'un s'étant étonné qu'un certain Ariaan, dit le Roi des Vanneurs, longtemps au service d'un fermier de la paroisse, n'était pas de la partie, un des camarades de l'absent apprit à la compagnie que le gaillard avait mal tourné depuis leur fête dernière, même si mal que son patron n'avait pas cru devoir attendre la Saint Pierre nouvelle ou la date sacramentelle pour se priver de ses services. Malgré ses talents, le roi des Vanneurs avait été congédié d'urgence pour avoir fait la concurrence aux fouines, belettes, putois et autres amateurs de poules. N'ayant pas trouvé de maître à qui louer ses bras, sans doute devait-il

être hébergé pour l'instant dans l'un ou l'autre de ces asiles que la générosité de l'Etat ouvre aux pieds-poudreux.

La tablée s'était apitoyée pour la forme, non sans bâiller et s'étirer, sur la guigne d'un ancien compagnon, d'un boute-en-train, une belle fourchette et le reste ! Mais, comme l'avait fait observer l'un des gars, en rallumant sa pipe, ce n'était pas le moment de brasser mélancolie et, se rangeant à son avis, ils s'étaient empressés de deviser d'autre chose.

Comment se fait-il qu'en traversant la bruyère, la petite Blandine se remémore obstinément la mésaventure du Roi des Vanneurs ? Quoique Ariaan ne soit pas tout à fait un inconnu pour elle, il ne lui tient par aucun lien. Il avait demeuré une saison non loin de chez elle. Par la porte de la grange, Blandine l'entrevoyait furtivement, à sa besogne, nu jusqu'à la ceinture, rosâtre et moite, avenant tout de même dans la pénombre. En cadence le van battait son genou durillonné et finissait par user sa culotte de coutil toujours rapiécée au même endroit.

Blandine, en trottant, cesse de fredonner le refrain du jour pour se rappeler celui du vanneur :

Van ! Vanne ! Vanvarla !
Balle !
Vole !
Vanci ! Vanla !

Si son cœur se serre même un peu, tandis qu'elle presse le pas, ce n'est point par anxiété pour elle-même, mais par une sorte de commisération pour le dévoyé. La nuit attendrie prête à ces pensées vagues. L'obscurité diaphane rappelle de sombres pierreries. Les ténèbres scintillent comme si, trop véhéments, les parfums dont elles sont saturées, avaient pris subitement feu. Les

phosphorescences intermittentes des vers luisants s'accordent avec le cri-cri des grillons...

Tout à coup, tandis qu'il semble à la petite retardataire que ceux-ci exaspèrent leur crispante musique, Blandine est bousculée, étreinte, renversée sur un tertre par une forme humaine qui s'est ruée de derrière un buisson de genêts. L'assaillant lui retrousse les jupes, fourrage parmi ses chairs d'adolescente, la palpe, en soupirant, avec énergie mais sans brutalité, et finit par la prendre.

« Ariaan ! » Le nom qu'elle aurait voulu crier en reconnaissant le roi des Vanneurs lui est resté dans la gorge, refoulé par l'effroi. Elle éprouve une courte douleur, comme un déchirement de son ventre, suivi presque aussitôt après d'une étrange béatitude. Son être s'est-il doublé ? Dotée d'une sympathie nouvelle, elle s'est projetée hors d'elle-même pour se fondre en un délice infini.....

Pendant qu'il la tient sous lui, elle se sent surtout conjurée par les yeux révulsés du vanneur et elle associera, par la suite, l'imploration de ces yeux aux scintillements livides des lampyres, aux raclements des grillons, aux notes expirantes du refrain des « pays de roses » et au rythme de l'ancienne chanson d'Ariaan :

Van! Vanne !
Vanci ! Vanla!

Le rôdeur se releva, encore pantelant, le souffle plus précipité qu'à ses besognes d'antan, et, l'ayant aidée à se relever à son tour, il la tint quelques secondes par les poignets, la regarda avec une gratitude mêlée de repentir, et s'éloigna, tout en se rajustant, les jambes un peu flageolantes. Elle n'oublia jamais sa face saurette, et les zigzags que sa silhouette traçait dans l'espace immobile où il finit par s'enfoncer.....

Blandine se traîna, plutôt affligée qu'indignée,

jusqu'à sa maison et, en se couchant, elle se promit bien de ne raconter jamais ce qu'il lui était arrivé. Plutôt un instinct de solidarité qu'un sentiment de pudeur lui dictait ce silence. A la vérité elle ne parvenait pas à en vouloir à ce brutal, d'abord si impérieux, puis accablé, presque penaud ; elle était même convaincue qu'il lui aurait demandé pardon s'il l'eût osé, mais la tendresse et une certaine gratitude le rendaient presque aussi timide que le violent désir l'avait effréné. Quelques jours après Blandine apprit que le grand Ariaan avait été arrêté dans les environs, rejoint par les gendarmes, comme il traversait la Nèthe à la nage. Son pitoyable violateur était devenu un redoutable récidiviste. Elle se jura de se taire plus que jamais, afin de ne pas l'accabler, soucieuse de lui éviter de nouveaux désagréments, une aggravation de peine.

Mais la pauvresse avait compté sans les délations de la nature. Elle devint grosse.

La marâtre, pharisiennement vertueuse, jeta les hauts cris, s'arracha les cheveux, feignit de désespérer, mais elle était enchantée de cette occasion plausible de sévir contre sa victime, de donner libre cours à ses instincts dénaturés. Peut-être même, en envoyant cette enfant avec les « pays de roses » avait-elle espéré qu'on la lui déflorerait !

— Jour du jugement et de la damnation ! fulminait cette mégère. Honte et triple scandale ! C'en est fait de notre bon renom ! Catin des catins ! Quel exemple pour tes frères et sœurs ! Il est heureux pour toi que ton honnête homme de père soit mort. Il t'aurait crevée comme une chienne que tu es !

Elle la somma de s'expliquer :

— Son nom ? Me diras-tu son nom ?

— Jamais, pardonnez-moi de vous désobéir, ma mère.

— Son nom ! Parleras-tu ? Tiens !

Une gifle, puis une seconde.

— Son nom ?

— Non, mère.

— Ah tu refuses... C'est ce que nous allons voir... Son nom !... Car il faut qu'il t'épouse.

— Vous ne le voudriez pas pour gendre, ma mère.....

— Charogne ! C'est toi qui conviens de son indignité !... Il est donc si bas, ton galant, que nous, pouilleux, sommes trop propres pour lui !.,. Mais il s'agit bien de mariage ! Le gueux qui t'a débauchée mangera plutôt de la prison, car tu es mineure quoique nubile et précoce comme une chatte de gouttière !... Voyons, c'est sans doute l'un de ces « pays de roses », l'un ou l'autre porcher ivre qui t'aura efflanquée songeant à sa truie favorite ?... N'espère point le sauver car les juges lui arracheront bien un aveu ou ses camarades finiront par le vendre !

Cette fois elle répondit avec feu et non sans pitié :

— Non, ce n'est aucun des « pays de roses ». C'est un pauvre, un passant plus misérable que le plus infime d'entre eux ; je ne l'ai jamais vu auparavant et il n'est même point d'ici... Il était triste, m'a-t-il semblé... Un de ceux auxquels on fait volontiers l'aumône... Je ne lui aurais rien refusé, et je ne savais même pas avant ces derniers jours ce que je lui avais accordé...

— Misérable hypocrite ! Tu mens !

La furie appliqua de nouveaux soufflets à la fillette, en la sommant chaque fois de parler, puis, comme Blandine continuait à se rebiffer, elle se mit à la battre des poings et des pieds.

Pour se donner du cœur, sous les coups, Blandine, un sourire aux lèvres, se rappelait le grand garçon au teint de bronze nouveau aux yeux tris-

tes et implorateurs. Il lui était agréable d'endurer quelque chose pour cet homme traqué et honni.

La marâtre la traînait par terre, exaspérée par cette sérénité.

Alors, indifférente à la douleur, opiniâtrée dans son dévouement, Blandine se mit à chanter l'*Ave Maris Stella*, un des cantiques du mois de mai. Puis, sous les coups qui continuaient à pleuvoir sur elle, l'enfant se suggéra le bruit sec du van sur le genou d'Ariaan. Défaillante, mais moralement, inébranlable, elle mêlait les deux chants, le cantique religieux et la villanelle du manœuvre ; et, fermant les yeux, elle confondit en un souvenir fanatique les fumées de l'encens et la poussière s'élevant au-dessus du van, les parfums de l'église et la sueur du rustre :

Van !... Vanne !... Vanvarla !
Balle !... Vole ! Vanci ! Vanla !
Vanne !...Ave !... Maris !... Stella !

La voyant tout en sang, la forcenée la traîna dans l'auge à porcs, l'y enferma, et lui fit apporter par l'un des enfants une cruche d'eau et un quignon de pain. Le lendemain, la maraîchère tenta de revenir à la charge, mais elle eût succombé elle-même avant de tirer de Blandine ce qu'elle voulait savoir.

De guerre lasse, la vertueuse paysanne fit entreprendre sa fille par le curé.

Celui-ci fut paterne et patelin :

— Qu'est-ce à dire, petite Blandine, me faut-il croire ce que raconte votre digne mère ? On fait la méchante tête !... On se révolte. Après avoir fauté on refuse de dire son complice... Ah, c'est mal, bien mal cela !

— Mon père, j'ai avoué ma faute à ma mère et suis prête à vous la confesser, mais la délation me répugne...

— Tout beau, ma fille ! Comme nous nous exaltons ! Et si moi, votre pasteur, j'estimais qu'il vous faut nous livrer le nom de ce malfaiteur...

— Je refuserais tout de même, monsieur le curé.

Et comme le prêtre, interloqué par cette insubordination, lui lançait un regard dur, Blandine éclata en sanglots :

— Oui, je refuserais, monsieur le curé, ce nom je ne le dirais même pas au bon Dieu si sa providence l'ignorait ! Cet homme est déjà bien assez malheureux ! Le nommer serait lui valoir une nouvelle condamnation. On le retiendrait plus longtemps en prison à cause de moi !..,

La candide enfant avait été bien édifiée depuis ces derniers jours sur les lois humaines et les conventions du juste et de l'injuste.

— Mais, objecta le prêtre, vous l'aimez donc ce misérable !

—Je ne sais si je l'aime, mais je ne le hais point.

— Il vous a cependant fait du mal, mon enfant !

— Peut-être... Je veux même le croire, puisque vous l'affirmez ; mais, monsieur le curé, n'est-il pas dit dans le catéchisme que nous devons pardonner à nos ennemis, chérir jusqu'à ceux qui nous haïssent !...

Le prêtre maugréa, mais n'insista point.

La paysanne, curieuse et salace, changeant de tactique voulut au moins savoir si l'enfant avait été prise par violence.

Blandine,pour mieux dépister les limiers de justice et pallier la faute du pauvre diable, prétendit ne pas avoir essayé de se dérober à son attentat.

Mais un moment, la marâtre persistant à soupçonner l'un ou l'autre « pays de roses », la pauvre Blandine avait éprouvé de douloureux scrupules. En refusant de livrer le vrai coupable, n'exposait-elle point ces braves gars à être inquiétés, condamnés peut-être? Heureusement il leur fut facile,

à tous, d'établir leur parfaite innocence.

Les dignes garçons étaient extrêmement marris de l'aventure, surtout celui qui s'était proposé de reconduire Blandine et qui s'en voulait à présent de ne pas l'avoir accompagnée malgré elle.

Des fois aussi, la magnanime enfant entretint l'envie de se mettre à la recherche de celui qui l'avait déshonorée, de celui qui n'oserait pas réparer sa faute, non seulement parce qu'il avait commis un crime aux yeux des hommes, mais parce qu'aux yeux de la foule, la condition d'un bâtard et d'une fille-mère seraient préférable à celle du fils légal et de la compagne légitime du voleur et du vagabond. Blandine de plus en plus exaltée se sentait de taille à marcher à l'encontre de toute convention injuste, religieuse ou sociale.

Depuis cette fatale SS. Pierre et Paul, une vocation de dévouement et de sacrifice s'était déclarée lancinante et cruelle en son cœur.

Elle était décidée, elle se rendrait à la prison. Elle verrait Ariaan pour lui pardonner ; elle le disculperait par un sublime mensonge en s'accusant de s'être donnée à lui et de lui avoir caché son âge. Formée comme elle l'était, Ariaan aurait pu croire, de bonne foi, n'avoir séduit qu'une fille majeure. C'en était fait. Elle accepterait d'être la femme du voleur, du repris de justice...

Mais quel mystérieux pressentiment arrêta la jeune fille dans son élan de charité et lui fit entendre que son heure n'était pas encore venue, qu'un être bien autrement malheureux et anathème que ce candide voleur de poules l'attendait quelque part?

Pourtant elle hésitait encore, de sourds combats continuaient à se livrer en elle, lorsque l'événement rendit pour le quart d'heure tout sacrifice inopportum : Blandine mit au monde un enfant mort.

Ce dénouement désarmait la vindicte paroissiale et coupait court au scandale. La faute étant expiée de cette façon, même la marâtre traita la pauvresse avec moins de barbarie. Les frères et sœurs cessèrent de molester Blandine et de la tenir à l'écart comme une bête puante. On accepta ses services et elle obtint la grâce de pouvoir s'évertuer pour le bien de sa famille. A quelque temps de là, sa mère mourut. Blandine, alors âgée de quinze ans, se montra décidément de trempe héroïque, quoique toute simple. Elle prit le gouvernement de la maisonnée, vaqua aux multiples besognes, fit face à toutes les charges, dressa les enfants, n'eut de cesse avant d'avoir placé avantageusement les uns et les autres, ceux-ci en apprentissage, celles-là en condition. La vaillante petite mère œuvra si bien bien qu'elle se trouva mieux que réhabilitée. Le curé, tout le premier, n'en revenait pas ; à son admiration se mêlait une espèce de stupeur La vaillance et le caractère de cette mioche le confondaient.

V

Vers cette époque la douairière de Kehlmark ayant renoncé à son fastidieux train de maison et à son nombreux domestique pour se retirer dans une coquette villa du faubourg noble de la capitale, s'enquérait d'une personne de confiance tenant le milieu entre la dame de compagnie et la camériste. Une de ses vieilles amies, résidant l'été au village de Blandine lui vanta à la requête même du curé, cette courageuse fillette, sans omettre l'aventure dont elle avait été autrefois victime. Il se trouva que cette particularité des références était faite pour rallier à la pauvresse les sympathies de la grand'mère d'Henry, qui l'engagea aussitôt qu'elle se fut présentée.

Mais aussi quelle gentille et accorte villageoise ! Elle embaumait la santé et la droiture. Un galbe de statue grecque modernisé, avifié par des joues roses ; des yeux limpides et confiants, du bleu saphir très clair ; une bouche au pli gracieux et mélancolique ; les cheveux d'un blond cendre, un peu crespelés, séparés en bandeaux sur un front d'ivoire immaculé. De taille moyenne, admirablement prise, dans ses vêtements de paysanne, on eût dit une fille de qualité déguisée en pastourelle.

De son côté, Blandine s'était sentie attirée par cette septuagénaire de grande race, mais dépourvue de morgue ou d'afféterie et qui n'eût pas été déplacée, par son large esprit philosophique, au siècle de l'Encyclopédie et de Diderot. Femme de généreuse culture et sans préjugés, si elle demeurait jusqu'à un certain point entichée de la noblesse de naissance, c'est parce qu'en se comparant aux parvenus qui l'entouraient, elle avait bien été forcée de convenir de la supériorité des sentiments, du ton et de l'éducation d'une caste de plus en plus réduite, et encore mieux proscrite et abolie par la crasse des mésalliances financières que par la guillotine et les septembrisades. Mais, en revanche, elle considérait comme d'apanage vraiment aristocratique ces hautes qualités de cœur et de l'esprit qu'on rencontre à tout échelon de la société ; les posséder équivalait pour elle à des lettres patentes et tenait largement lieu d'un arbre généalogique. Malvina de Kehlmarck, née de Taxandrie, autrefois d'une beauté que, vers 1830, les « almanachs des Muses » proclamèrent ossianique, avait des yeux vifs, d'azur gris aux irisations de perle fine, des boucles à l'anglaise, un nez busqué, des lèvres spirituelles ; elle était grande, sèche et nerveuse, avec un port de reine, ce que les peintres appellent la ligne, encore solennisé par de traînantes robes de velours ou de satin noirs, aux larges manches de

guipures, de bonnets à la Marie Stuart, une toilette opulente et sévère que constellaient les escarboucles de ses bagues et de sa broche ; celle-ci, une tête de sphynx taillée dans un onyx et coiffée d'un pschent de brillants et de rubis.

Chez cette maîtresse femme rien de pédant ou de collet monté ; ni prude, ni vulgaire ; bonne sans mièvrerie, même avec brusquerie et goguenardise, mais affectueuse, loyale, d'une sensibilité infinie ; et pas pharisienne pour un brin, n'abhorrant que la trahison, la duplicité et la bassesse d'âme.

Cette athée évangélique devait infailliblement s'accorder avec cette chrétienne fort dissidente. La douairière se moquait sans malice de ce qu'elle appelait les momeries de Blandine, mais ne la contrariait en rien dans la pratique d'ailleurs très réduite de sa religion. Par son humeur enjouée, optimiste, frondeuse, Mme de Kehlmarck contrastait avec le caractère prématurément réfléchi et trempé de cette jeune fille qu'elle surnommait sa petite minerve, sa Pallas Athéné.

La vieille dame s'amusa à l'instruire, et lui apprit à lire et à écrire, si bien qu'elle en fit sa lectrice et son secrétaire.

Mais elle lui inculqua surtout une dévotion pour son petit-fils, son Henry qui étudiait alors au Bodenberg Schloss, et dont Mme de Kehlmarck disait naïvement à Blandine qu'il était son seul préjugé, sa superstition, son fanatisme. Sans cesse elle entretenait sa demoiselle de compagnie de ce petit prodige, de cet enfant précoce et compliqué. Elle lisait et se faisait relire les lettres du collégien, Blandine répondait à ces lettres, sous la dictée de la grand'mère ; mais très souvent elle trouvait, la première, le mot et même le tour de phrase ému que cherchait la vieille dame. Elle finit par écrire d'emblée toute l'épître, d'après le canevas qu'elle demandait à sa maîtresse ; et celle-ci avouait que le

style de Blandine était plus maternel encore que le sien.

La douairière lui montrait aussi les portraits du jeune comte ; et les deux femmes ne se lassaient point de parcourir durant des heures l'iconographie de leur fétiche : depuis un daguéréotype qui le représentait, remuant bébé, un pied déchaussé, sur les genoux de sa mère, jusqu'à l'épreuve la plus récente, montrant un premier communiant fluet aux grands yeux trop fixes.

Au début, Blandine avait feint de s'intéresser à tout ce qui concernait le petit Kehlmark et elle mettait elle-même l'entretien sur lui, uniquement pour plaire à l'excellente femme et flatter sa touchante sollicitude ; mais, insensiblement, elle se surprit à partager ce culte pour l'absent. Elle le chérissait profondément avant de l'avoir jamais vu.

Par la suite on verra qu'il y eut dans cet attachement une influence plus haute et plus providentielle qu'un simple phénomène d'auto-suggestion.

« Qu'il doit être grand à présent ! Et fort ! Et beau ! » conjecturaient les deux femmes. Elles se le décrivaient mutuellement, l'une apportant des retouches flatteuses à l'image que l'autre se faisait de lui. Combien il tardait à Blandine de le voir ! Elle languissait même en l'attendant. Et voilà qu'une sinistre nouvelle arriva de Suisse au moment des vacances qui devaient le rendre à son aïeule : Henry était tombé malade. Jamais Blandine n'avait connu pareilles transes. Elle serait volée au chevet du collégien si elle n'avait été retenue près de l'aïeule, suspendue elle-même entre la vie et la mort tant que son petit-fils ne fut hors de danger. Puis, quelle jubilation quand Blandine apprit le rétablissement du jeune homme.

La perspective du retour au pays, de cet enfant tant choyé, ne rendait pas Blandine la moins

anxieuse des deux femmes. Elle comptait les jours et, puérilement, les biffait sur un calendrier, comme le collégien devait le faire là-bas.

Quand Henry sonna à la grille de la villa, ce fut Blandine qui lui ouvrit. Elle crut voir un dieu. Tout son sang reflua vers son cœur. Elle l'adora d'emblée, respectueuse, sans espoir intéressé, sans ambition, pour lui-même, et comprit qu'en vivant toujours en la présence du jeune Kehlmark, elle aurait tout son désir, tout le but de ses aspirations. Plus tard, elle se rendit un meilleur compte de ce qui s'était produit en elle dès cette première mais décisive confrontation. Aussi, cette impression complexe ne pourra-t-elle se définir que par les phases successives de ce récit. En somme, Henry imposait étrangement à la pieuse Blandine. Dans ce coup de foudre préparé par un véhément afflux de sympathies, entrait un mélange de crainte, de navrance et d'admiration, peut-être même un peu de cette pitié occulte que nous éprouvons devant les choses rares, éphémères presque incompatibles avec la vie conforme.

— Ah, c'est mademoiselle Blandine, sans doute ! La petite fée dont bonne maman m'a fait un si chaleureux éloge ! dit le jeune homme en tendant la main à la camériste. Je vous suis bien, bien reconnaissant de vos soins pour elle ! ajouta-t-il avec un peu de timidité.

Les deux jeunes gens ne tardèrent pas à se traiter sur un pied de camaraderie. Sous des allures enjouées Blandine cacha le profond et grave amour qui la possédait. Etait-ce parce qu'elle se savait acquise à Kehlmark pour la vie qu'elle ne recourut à aucun des manèges par lesquels la femme s'attache un amoureux ? Cette absence de coquetterie contribua à mettre à l'aise cet adolescent timide et quinteux, inapte aux façons galantes. Il y avait des jours où il se montrait très empressé

pour elle ; d'autres jours, il la couvait de regards singuliers ou semblait l'éviter et même la fuir.

Trois ans se sont écoulés. On est au mois de mai, aux approches de la nuit. La douairière de Kehlmark dîne seule chez sa vieille amie, Mme de Gasterlé, comme elle y est accoutumée tous les mois. Blandine ira la reprendre chez cette dame au coup de dix heures. Henry s'est retiré dans sa chambre où il travaille,— où plutôt il prétend travailler, car le moment et la saison incitent aux imaginations, aux curiosités, aux énervements.

Par la fenêtre ouverte, le jeune comte entend les accordéons et les orgues d'un faubourg ouvrier dont le séparent quelques hectares de jardins de plaisance, distribués entre la villa de la douairière et celles des voisins, et séparés par des haies vives. Depuis plusieurs soirs, les bouffées dolentes des cuivres fignolant le couvre-feu dans une caserne d'artillerie, située là-bas aux confins du faubourg, parviennent à Kehlmark avec les fanfares des lilas qui agitent leurs thyrses jusque sous sa fenêtre.

On bâtit aussi dans le voisinage ; le gros œuvre sera demain sous toît, et, tout le jour, le jeune patricien a entendu les maçons tirer d'argentines musiques des briques qu'ils battent de leurs truelles. Plusieurs fois, sollicité, il s'est penché au dehors, et il a vu les manœuvres blancs et fauves, poupins garçons de la campagne, l'auget ou l'oiseau à l'épaule, inconscients équilibristes, gravir les échafaudages et affronter les vertiges. Parfois les feuillages les lui masquent, puis, brusquement, ils émergent de la futaie, en dramatique relief de chair active sur le bleu indifférent du ciel...

Pourquoi son cœur gonfle-t-il d'indicible nostalgie quand, après le coucher du soleil, il leur voit passer le rustique sarrau bleu par-dessus leurs nippes aussi barbouillées qu'une palette? Ce sera pire encore après-demain, quand ils auront fini ;

leur activité harmonieuse comme une orchestrique devenait une habitude flattant ses yeux et, il prévoit qu'ils lui manqueront, ces peinards ; l'un surtout, un alerte blondin, mieux équarri, plus cambré que les autres, qui trouvait, sans les chercher, des coups de reins, de jarret et d'épaules à désespérer un sculpteur. « Il y aura de ces aides-maçons dérobés à leur décoratif métier par la caserne », songe Kehlmark en entendant les appels du clairon, peut-être les leurs, expirer dans un friselis de feuilles et un remous de fragrances. Manœuvres, paysans, déracinés de leurs villages, soldats casernés, villages désirés et lointains, clochers lancinants qui vous trouent les cœurs en mal de pays : cette association d'idées fugaces tourna chez Kehlmark en une capiteuse suggestion rustique d'où se détacha tout à coup, symbolique, l'image de Blandine, non point la Blandine d'à present, mais la petite paysanne telle qu'elle s'avoua rétrospectivement à lui, le poète épris de force et de pleine nature.

— Elle est là-haut à sa toilette ! se dit-il, car l'heure approche de rejoindre bonne maman.

Somnambulique, les yeux ivres de courses agrestes et d'étreintes éperdues, il monte à la chambre de la petite.

Quoiqu'elle fût en chemise, Blandine n'eut qu'un frisson à peine frileux devant cette intrusion. C'était comme si elle l'avait attendu. Elle était en train de démêler sa luxuriante chevelure flottant sur ses épaules et, embaumant la lavande et les aromatiques herbages de son pays, elle se tourna vers lui avec un confiant sourire. Il la prit par les mains, mais presque sans la regarder, scrutant des absences, des au-delà, fermant même les yeux pour sonder ces perspectives fuyantes, et il la poussa soumise, sans une parole, vers le lit fraîchement refait. Elle, frémissante et ravie, continuait à sou-

rire et se donna comme à un nouveau vagabond.

Pourquoi se rappelait-il, avant le spasme, l'accordéonie au crépuscule, à travers les lilas en fleurs, et les jeunes villageois tirant le sarrau bleu sur les feuilles mortes de leurs hardes de travail? Était-ce parce que ces petits rustauds auraient pu être du pays de l'amante? Glorieux, il communiait en elle toute une humanité agreste; c'était la force, la saveur, le geste rude et charnu, la chair de la glèbe, la sève villageoise qu'il aimait en Blandine par ce soir nuptial. Cette fois et celles qui suivirent, il la posséda dans l'idée des désirs qu'elle aurait allumés chez de robustes manœuvres ruraux, dans la ruée fauve, fumeuse et dépoitraillée d'une priapée de kermesse.....

Un moment, Blandine avait rencontré le regard de ses yeux entr'ouverts. Quel abîme y découvrit-elle? L'abîme attire et l'amour est fait d'une part de vertige. Sans s'abandonner à la plénitude de la joie qu'elle avait espérée, sans se pâmer comme dans la bruyère phosphorescente entre les bras du Roi des Vanneurs, elle éprouva, du cerveau aux entrailles, une tendresse plus tragique pour le jeune comte de Kehlmark. C'est qu'elle avait surpris dans le regard d'Henry une angoisse infinie, dans son étreinte le cramponnement d'un noyé, dans son baiser la suffocation de l'assassiné qui appelle au secours.

Elle s'était livrée à lui, dominée par sa supériorité d'esprit; elle mit toujours du respect et de l'humilité dans leurs rapports. Ariaan, la brute saine et belle — Blandine en avait la conviction, à présent — n'avait jamais été consumé d'affres érotiques comparables à celles qui tisonnaient la chair et l'imagination de ce jeune patricien, trop cérébral, trop spéculatif.

Tout en l'adorant, elle l'approchait toujours avec une certaine inquiétude : la petite mort du nageur

au premier contact de l'eau. Elle le trouvait singulier, fantasque, presque effrayant. Par moments il dégageait la tristesse des paysages diffamés ; il était morne et glauque comme un canal traversant une banlieue encombrée de gravats et de scories. Le crépuscule qui pesait, par intermittences, sur ses pensées, passait comme une taie sur son beau regard bleu. Au plus fort de ses accès de bonté et de tendresse se produisirent des retours, des froids, de subits recroquevillements. Des réactions continuelles écartelaient son caractère. N'importe, dès la première apparition de Kehlmark, elle s'était sentie en présence d'un être mystérieux en qui parlait une voix inconnue dont elle resterait à jamais anxieuse ; elle s'était vouée à lui, sans espoir de salut, comme à un dieu qui la reléguerait éternellement loin de son paradis, et quand elle le regardait il y avait dans ses yeux à elle l'expression de ceux des martyres cherchant vainement à travers les nues le vol d'anges qui tardent à venir les enlever. Et pourtant, elle ignorait encore les rites et les pires épreuves de la religion d'amour à laquelle elle s'était consacrée.

VI

Leur saison charnelle ne dura guère. Quand leurs liens physiques se furent relâchés, puis dissous, Blandine ne s'en affligea guère et en fut à peine surprise. Pourtant elle l'aimait plus passionnément que jamais, et elle lui gardait une idolâtre reconnaissance de l'hommage qu'il lui avait rendu, s'estimant heureuse et fière de son attachement.

La douairière avait soupçonné leur bonne entente, mais elle ignora toujours jusqu'à quel point ils s'étaient aimés. Elle souriait à cette affection, car elle s'habituait de plus en plus à considérer Blan-

dine comme sa petite fille, comme la sœur, sinon la femme de son Henry.

Mme de Kehlmark admirait, elle aussi, son petit-fils, mais lucide, avertie par sa sollicitude même, elle le devinait exceptionnel jusqu'à l'anomalie; quelque chose lui disait, à elle aussi, que le jeune comte serait malheureux s'il ne l'était déjà. Elle s'alarmait de cette promptitude, ou plutôt de cette inquiétude de son génie. Il travaillait par boutades, s'enfermait dans sa chambre, demeurait des semaines sans voir la rue, lisant, rimant, composant des partitions, se saturant l'âme de Beethoven, Schumann et Wagner, barbouillant des toiles, rangeant ses paperasses; puis, à ces claustrations excessives, succédaient des périodes où il éprouvait un besoin féroce de s'étourdir, où il se complaisait à battre les quartiers interlopes, à courir les bouges à matelots et à chaloupiers, se livrant à un noctambulisme effréné, disparaissant durant plusieurs jours, passant des carnavals entiers sans voir son lit, et lorsqu'il venait s'y abattre, à la façon d'une épave échouée sur la grève ou d'un fauve pourchassé et blessé qui a pu se traîner jusqu'à sa tanière, à bout, démoli, c'était pour ne plus en sortir non plus de plusieurs jours et dormir, dormir, et dormir encore!

On juge des transes par lesquelles passèrent les deux femmes. Le plus souvent, elles ne savaient ce qu'il était devenu. En partant pour ces caravanes, il se gardait de dire où il se rendait, tout comme à son retour il se taisait sur l'emploi de son temps et la nature de ses frantises. Comment concilier ces déportements avec la ferveur filiale qu'il entretenait pour son aïeule! Au retour de ces équipées, il pleurait comme un enfant, demandait pardon à la bonne dame, mais, disait-il, c'était plus fort que lui; il lui avait fallu ce changement, cette diversion tumultueuse; il avait besoin de s'étour-

dir, de se griser de mouvement et de tapage pour chasser le diable sait quelle préoccupation ; car, sur celle-ci il refusait de s'expliquer. Ou bien il prétextait des maux de tête, des névralgies, reste de sa grave maladie d'autrefois à la pension.

Il lui arriva un jour, sur les instances de Mme de Kehlmark, de conduire Blandine au bal le plus folâtre de la saison. Vers l'aube, il l'entraîna, à la faveur du domino, dans des bastringues de moindre étage, l'acoquina avec des masques de rencontre, lui fit prendre sa part d'un plaisir canaille, dans des milieux qui l'enivraient comme un mauvais alcool, mais sans lui procurer la joie ou seulement l'illusion de la joie. On remarqua à la ville qu'il ne frayait guère avec les gens de sa caste et qu'il recherchait au contraire la camaraderie d'artistes et de lettrés besoigneux ou même de parasites infimes. Réfractaire à l'étiquette et au code mondain, il ne se montrait dans aucun salon.

Ses goûts et ses penchants offraient de bizarres contradictions. Ainsi, le même dilettante acquéreur de rares estampes et amateur de reliures de prix, collectionnait des défroques et des outils de pauvres, des couteaux de matelot, de sordides tickets d'entrées de bals faubouriens.

Après s'être montré d'une grande expansion, le jeune Kehlmark se rencognait dans une contrainte farouche. Sa joie même était désordonnée et une rauque intonation de voix en révélait parfois la sombre arrière-pensée, au point que Blandine douta longtemps qu'il eût connu un jour de véritable sérénité. Son plaisir grimaçait, son rire grinçait. Il avait l'air de porter au-dedans de lui cette aigre fumée dont parle le Dante : *portando dentro accidioso fummo*. Il semblait se monter le coup, vouloir étouffer un mal secret, imposer silence à l'on ne savait quel remords ! Dans ses grands yeux outre-mer, il y avait souvent de la provocation et

de l'offensive, mais lorsqu'il cessait de se composer un visage, ses yeux s'inondaient de cette navrance sans bornes que Blandine y avait surprise et qui l'avait conjurée pour la vie, cette navrance comparable aux affres d'une bête acculée, d'un supplicié montant à l'échafaud, ou mieux encore au regard à la fois sinistre et sublime d'un Prométhée ravisseur du feu défendu.

Généreux jusqu'à la prodigalité, passionné par les causes justes, révolté par les vilenies de la multitude, sensible à l'excès, il en arrivait à ne plus admettre la contradiction et à s'emporter contre quiconque s'avisait de le contrarier. Ainsi, un jour que Blandine voulait lui reprendre un gentil enfant de pauvres gens venus en visite chez Mme de Kehlmark, et pour lequel Henry s'était pris de tendresse, il s'oublia jusqu'à poursuivre son amie un poignard à la main et jusqu'à la blesser à l'épaule... Une détente se produisit aussitôt et, fou de désespoir, il se faisait horreur, menaçant de tourner contre lui l'arme qu'il avait dirigée contre Blandine.

Justement alarmée à la suite de cette alerte, la douairière lui ménagea, à son insu, pour ne pas l'impressionner fâcheusement, une entrevue avec un praticien célèbre, qui se rendit à la villa sous prétexte de demander à Kehlmark un renseignement bibliophilique. Le médecin étudia longuement le jeune homme, à la faveur d'une causerie sur la littérature à base scientifique.

Ayant revu la comtesse, le docteur diagnostiqua une irritabilité nerveuse dont ils s'ingénièrent vainement à découvrir la cause. A tout hasard, il prescrivit un régime hydrothérapique, la natation, l'escrime, le patinage, le cheval, et déclara, au surplus, n'avoir découvert chez le sujet, aucune lésion organique, aucune tare morbide. Au contraire, il prétendit n'avoir jamais rencontré plus souple in-

telligence, jugement aussi sain, pareille élévation de vues dans une nature plus vibrante ; et il finit par féliciter l'aïeule, en disant avec cette rude bonhomie professionnelle : « Madame, ou bien je suis une parfaite ganache, ou ce jeune exalté fera honneur à votre nom. Il a du génie, votre petit-fils ; il est de la trempe de ceux chez qui l'avenir recrute les artistes, les conquérants ou les apôtres ! » — « Que n'est-il plutôt de la trempe des élus du bonheur ! » soupira la douairière, peu ambitieuse, mais sensible pourtant à ces prédictions de gloire.

VII

En attendant que se vérifiassent ces brillants pronostics, Kehlmark se remit donc à ces exercices gymniques dans lesquels il avait excellé à la pension. Malheureusement, il apportait à ces sports la fièvre, l'outrance qu'il mettait dans ses paroles et ses actions. Il se complut en des prouesses de casse-cou, s'amusa à traverser à la nage de trop larges rivières, à naviguer à la voile par des temps houleux, à dresser des chevaux rétifs et vicieux. Un jour, sa monture s'emballait et, le long de la voie ferrée, galopait à la tête d'un train exprès, de front avec la locomotive, jusqu'au moment où elle s'abattait, entraînant son cavalier sous elle. Kehlmark en fut quitte pour une foulure. Une autre fois, le même cheval, écouteux à l'extrême, attelé à un dog-car prenait ombrage d'une brouette de maçon abandonnée au milieu de la rue, et, après un écart effrayant, se livrait à une course frénétique sur le square planté d'arbres, jusqu'à ce qu'il allât se jeter, avec la voiture, contre un réverbère. Kehlmark et son groom furent culbutés croupe par-dessus tête, mais se remirent aussitôt sur leurs pieds sans une égratignure. Le cheval sortait indemne de la collision. Quant à la voiture, dé-

foncée et tordue, un badaud, appâté par une gratification, se chargea de la rouler jusque chez le carrossier. Un commerçant du quartier s'empressa de mettre son cheval et sa voiture à la disposition de M. de Kehlmark. La nuit allait tomber, la douairière attendait Henry pour le dîner, et il était loin du logis. Le groom attira l'attention de son maître sur l'extrême excitation du cheval, qui pointait des oreilles et s'ébrouait encore tout frémissant, et lui conseilla d'accepter l'offre de ce bourgeois. Mais le comte ne consentit à emprunter que la voiture. La trop ardente bête fut attelée à la voiture du notable. Kehlmark reprit les rênes, le groom monta sur le siège non sans rechigner. Contre leur attente, le cheval semblait calmé et prit une allure normale.

Mais en débouchant sur un viaduc non loin de la gare ils avisèrent en contrebas de la rampe, une foule de monde ameuté devant un train de pétrole qui flambait en projetant des flammes hautes comme des maisons.

— Attention, monsieur le comte, ça va lui reprendre ! A votre place, je ferais demi-tour ! proposa Landrillon, le domestique.

Et il fit mine de vouloir descendre.

Mais Henry l'en empêcha en fouettant le cheval et en rendant les rênes, de sorte que la bête effarée s'engagea au trot à travers la cohue.

— A la grâce de Dieu ! avait dit le comte avec un sourire dédaigneux.

Déjouant les prévisions alarmantes du valet, cet animal qu'un bout de papier, qu'une feuille morte suffisait à apeurer traversa la foule, trotta sans manifester la moindre panique au milieu du crépitement des flammes, du sifflement de l'eau des pompes à vapeur, des cris et du tumulte des spectateurs.

— C'est égal, monsieur, nous l'avons échappé

belle ! dit Landrillon lorsqu'ils eurent dépassé la zone critique.

Et il bougonnait, rancunier, entre ses dents : « A des jeux pareils, il finira par laisser sa peau ! C'est son affaire, mais de quel droit risque-t-il la mienne, de peau ? »

On aurait dit, en effet, que le comte cherchait des occasions de se faire un malheur. De quelle peine pouvait-il bien être affligé pour mépriser ainsi la vie que deux femmes aimantes s'efforçaient de lui faire si radieuse et si douillette ?

A présent, la comtesse et Blandine passaient par des angoisses encore plus mortelles qu'autrefois. La pauvre aïeule espérait lui concilier l'existence en satisfaisant ses fantaisies les plus dispendieuses, mais du train qu'il menait, il finirait par se ruiner de biens et de corps. « Que deviendra-t-il quand je n'y serai plus ? se demandait la digne femme. Il aura bien besoin d'une compagne aimante et sage, d'une femme d'ordre, d'un ange gardien au dévouement profond et absolu ! »

Par un reste de préjugé, Mme de Kehlmark n'alla point jusqu'à recommander le mariage à ceux qu'elle appelait ses deux enfants, mais elle ne le leur aurait point déconseillé. Quand elle était seule avec Blandine, elle lui exprimait ses appréhensions pour l'avenir du jeune comte : « Il faudrait, disait-elle, une véritable sainte, une égide à ce grand enfant illusionné pour le conduire dans la vie, quelqu'un qui, sans l'arracher brutalement à ses chimères, le mènerait tout doucement par la main dans les sentiers de la réalité ! »

Blandine promit du fond de l'âme à sa bienfaitrice de toujours veiller sur le jeune comte et de ne se séparer de lui que s'il la chassait. La douairière eût voulu rendre leur union indissoluble, mais elle n'osa aborder ce sujet délicat avec Henry et lui faire part de son vœu le plus cher. A force

de se ronger le cœur, sa robuste santé finit par s'altérer et son état s'aggrava de jour en jour. Elle voyait approcher la mort avec cette fière résignation puisée dans les écrits de ses philosophes préférés; elle l'aurait même accueillie avec la joie que le travailleur, vaincu par la fatigue d'une rude semaine, manifeste à l'idée du repos dominical, si le sort de son cher garçon ne l'avait bourrelée.

Henry et Blandine se tenaient à son chevet, trompés par le calme de la moribonde, et ne pouvant croire à l'imminence de la fin.

Il paraît que le voisinage de la mort prête aux agonisants le don de seconde vue et de prophétie. La douairière de Kehlmark entrevit-elle l'avenir scabreux de son petit-fils? Craignit-elle de demander à Blandine d'associer irrévocablement sa destinée à celle d'Henry ? Toujours est-il qu'elle ne formula point son désir suprême. Avec un sourire plein d'ineffable adjuration, elle se borna à presser sacramentellement leurs mains réunies, et elle passa, triste, non de mourir, mais d'abandonner ses enfants.

Par testament, elle laissait à Blandine une somme assez forte pour assurer son indépendance et lui permettre de s'établir. Mais ne l'eût-elle point promis à la morte tant vénérée, que la jeune femme serait demeurée pour la vie avec Henry de Kehlmark.

Quand, quelques mois après la mort de l'aïeule, le comte, de plus en plus dégoûté du monde banal et conforme, annonça à la jeune femme son projet de s'installer à l'Escal-Vigor, loin de la capitale, dans une île luxuriante et barbare, elle lui dit simplement:

— Cela me convient parfaitement, monsieur Henry.

Malgré leur intimité, il était rare qu'elle ne fît précéder le nom du jeune homme de cette appella-

tion respectueuse.

Kehlmark, n'ayant sondé encore l'affection absolue qu'elle lui vouait, s'était imaginé qu'elle profiterait des libéralités de la défunte pour retourner en son pays natal de Campine et s'y mettre en quête d'un épouseur sortable.

— Que veux-tu dire? lui demanda-t-il, intimidé par l'air de douloureuse surprise qui avait envahi le visage de la jeune femme.

— Avec votre permission, monsieur Henry, je vous suivrai partout où vous jugerez bon de vous fixer, à moins que ma présence ne vous soit devenue importune.....

Et des larmes de reproche tremblaient à ses cils, quoiqu'elle fît un effort pour lui sourire comme toujours.

— Pardonnez-moi, Blandine, balbutia le maladroit... Vous savez bien que nulle compagnie, nulle présence ne pourrait m'être plus précieuse que la vôtre... Mais encore ne veux-je abuser de votre abnégation... Après avoir sacrifié quelques-unes des plus belles années de votre jeunesse à soigner ma vénérable aïeule, je ne puis consentir à ce que vous vous enterriez là-bas, dans un désert, avec moi; dans une situation fausse, exposée aux médisances de rustres malveillants; je le puis d'autant moins aujourd'hui que vous êtes libre. la chère défunte ayant essayé de reconnaître vos dévoués services en vous assurant de quoi ne dépendre de personne ... Vous pourrez donc vous établir avantageusement....

Il allait ajouter « et trouver un mari», mais les yeux de plus en plus éplorés de sa maîtrèsse lui firent sentir que cette parole eût été abominable.

— Oui, poursuivit-il en lui prenant les mains et en la regardant de ces yeux énigmatiques dans lesquels il y avait à la fois du malaise et de l'exaltation, vous méritez d'être heureuse, très heureuse, ma

bonne Blandine!.... Car vous fûtes si affectueuse, même meilleure que moi, son petit-fils, pour la morte bien aimée... Ah! moi, je lui occasionnai bien des soucis,— vous en savez quelque chose, vous sa confidente,— je la navrai bien malgré moi, mais cruellement tout de même... Et peut-être par mon caractère inégal et mes nombreuses frasques, ai-je hâté sa fin.... Mais crois-moi bien, Blandine, ce n'était pas de ma faute; non, non, jamais je ne le faisais exprès.... Il y avait autre chose, des choses que personne, pas même toi, ne pourrait comprendre et s'imaginer; la fatalité, l'inexplicable s'en mêlait....

Ici, son regard se fit plus nébuleux encore et, d'un revers de la main, il s'essuyait la sueur du front, en regrettant sans doute de ne pouvoir en même temps se débarrasser d'une image obsédante.

— Tandis que vous, Blandine, ajouta-t-il, vous ne lui aurez été que baume, sourire et caresse.... Ah, laissez-moi, ma pauvre enfant, c'est le moment de la séparation... Cela vaudra mieux pour vous sinon pour moi.....

Il se détournait tout bouleversé, lui-même prêt à pleurer, et s'éloignait en faisant le geste de la repousser, mais elle s'empara avidement de cette main qui se flattait de la bannir :

— Vous ne le voudrez pas, Henry! s'écria-t-elle avec un accent de supplication qui alla au cœur du jeune comte. Où m'en irais-je? Après votre sainte aïeule, il ne me reste que vous à chérir. Vous êtes ma raison d'être. Et surtout ne me parlez pas de sacrifice. Les années que j'eus le bonheur de passer auprès de Mme de Kehlmark n'auraient jamais pu être plus belles!... Je dois tout à votre grand'mère, monsieur le comte!...O laissez-moi bien humblement reporter sur vous la dette que j'ai contractée envers elle... Vous aurez besoin

d'un intendant, d'un administrateur pour s'occuper de vos affaires, gérer votre fortune, diriger votre maison... Vous entretenez de trop radieuses, de trop nobles idées pour vous tracasser à tous ces détails prosaïques et matériels. Compter, chiffrer, n'est pas votre fait ; moi, c'est ma vie... Je ne connais même que ça ! Allons, monsieur l'artiste, (elle se faisait adorablement câline) un bon mouvement, ne me renvoyez pas de cette fois-ci ; consentez à me maintenir dans l'emploi que je remplissais chez la comtesse... Si elle était ici, elle-même intercéderait pour moi... A moins que vous ne songiez à vous marier?

— Me marier ! se récria-t-il. Moi, me marier !

Impossible de se méprendre à l'intonation de ces paroles. Le comte de Kehlmark devait être en effet réfractaire à tout pacte conjugal.

Blandine parvint à peine à dissimuler sa joie ; du rire traversait ses larmes.

— Eh bien, Henry, dans ce cas je ne vous quitte plus. Qui tiendra votre grand château là-bas ? Qui prendra soin de vous ? Est-il quelqu'un qui connaisse vos goûts mieux que moi et qui mette autant de sollicitude à les flatter ? Non, Henry, la séparation est impossible... Vous ne pouvez pas plus vous passer de moi que je pourrais me proscrire de votre présence... Tenez, même si vous vous étiez marié, j'aurais voulu vivre à votre foyer dans l'ombre, obscure, soumise, rien que votre humble servante... Oui, si vous le désirez, je ne serai plus que votre fidèle factotum... Ah ! monsieur Henry, prenez-moi avec vous ; vous verrez je ne serai guère encombrante, je ne vous importunerai pas de ma personne, je m'effacerai autant que vous l'exigerez... D'ailleurs, je puis bien vous le dire, Henry, c'était le vœu de votre grand' mère, gardez-moi au moins, par égard pour la chère en allée.....

Et, profondément remuée, Blandine éclata de nouveau en sanglots; Kehlmark aussi se sentit ébranlé jusqu'au fond de l'âme.

Il attira doucement la jeune fille contre sa poitrine et la baisa fraternellement sur le front.

— Eh bien, qu'il soit fait selon ton désir! murmura-t-il, mais puisses-tu ne jamais t'en repentir, ne jamais me reprocher ce fatal consentement!

En prononçant ces dernières paroles, sa voix tremblait et s'assourdissait comme sous la menace d'une inéluctable catastrophe.

VII

Avec Blandine, le comte de Kehlmark avait emmené à l'Escal-Vigor, son seul domestique, le même qui l'accompagnait lors de l'accident de voiture.

Thibaut Landrillon était un courtaud râblu et solide, assez bien tourné. Ayant passé longtemps par la caserne, il en gardait le type et les façons du « fricoteur », du « casseur d'assiettes et de cœurs », comme il disait en son jargon de corps de garde. Rond de visage, il avait l'œil brun, émerillonné aux moiteurs lubriques, un petit nez carlin et frétillant de grosses lèvres de ce rouge de minium, signe, à la fois, de cruauté et de sensualité; un pinceau de moustache, la virgule; les joues allumées par une menace de couperose; de petites oreilles ourlées et poilues de satyre, les cheveux drus et broussailleux, le parler gras et gouailleur, les hanches roulantes, des jambes torses. Viveur de bas étage, il cachait, sous une rondeur de surface, et un bagout bongarçonnier, une âme rapace et trigaude.

Ses façons scurriles, ses sorties peuple et pimentées avaient cependant le don d'amuser et de dérider le pensif et toujours préoccupé, toujours tendu châtelain d'Escal-Vigor, à la façon dont les

clowns et les bouffons de cour trompaient et dissipaient autrefois l'hypocondrie ou le latent remords d'un tyran. Paillard vicieux ayant traîné dans les sentines de la débauche, palefrenier des pieds à la tête, le moral aussi imprégné de fumier que sa souquenille et ses bottes, ce garçon suintait, puait l'esprit d'une fleur de populace. Sa casquette sur l'oreille continuait à jouer le bonnet de police du troupier. Toujours les mains au fond des poches de la culotte, le brûle-gueule dans un coin de la bouche ou la chique promenée d'une joue à l'autre ; et s'entourant d'âcres jets de salive ou de bouffées suffocantes dont semblait se pimenter et se colorer son vocabulaire.

Aucun bienfait ne l'eût touché ou attendri. A l'égard de son maître qui l'avait cependant ramassé dans la boue, en dépit d'une cartouche jaune et de déplorables références, il entretenait l'envie, le mauvais gré, la rancune du gueux contre le riche et du bélître contre l'homme bien né, une hargne féroce dissimulée sous une luronnerie de gavroche. Sous ses allures désintéressées, il recélait un effréné désir de jouissances triviales, car du luxe et de la fortune, les tempéraments de cette trempe convoitent exclusivement les sensations toutes physiques que peuvent se payer les détenteurs de l'or. Quant aux plaisirs intellectuels que goûtait Kehlmark, Landrillon les tenait pour autant de niaiseries.

Le comte accordait une grande tolérance à ce drôle. Il souriait à lui entendre dégoiser ses équipées de batteur de bouges et de coureur de mansardes. Où Landrillon se montrait particulièrement impayable, c'était dans des charges de mysogine, dans des tirades paradoxales et ravalantes contre un sexe, qui, à l'en croire, ne lui avait cependant point ménagé ses complaisances.

Tant qu'ils avaient vécu à la ville, Landrillon ne

logeait pas chez la douairière, mais au-dessus des écuries reléguées à quelque distance de la villa ; Mme de Kehlmark n'ayant jamais pu s'habituer aux grimaces de ce singe.

Maintenant le gaillard était bel et bien dans la place et, comme on dit à la chambrée, s'il cachait son jeu, il avait du moins tiré son plan. Pas souvent qu'il se contenterait toute sa vie de ces grappillages et de ces carottes de domestique infidèle. Autrement sérieux, les projets du groom ! Si la rude Claudie ambitionnait de devenir comtesse de Kehlmark, Landrillon, lui, s'était promis d'épouser la gouvernante du château. Il va sans dire qu'il avait deviné d'emblée la liaison entre Henry et Blandine ; mais, pas dégoûté du tout, il se contenterait parfaitement des restes du maître. La majordome de l'Escal-Vigor représentait une gaupe assez friande aux yeux de cet amateur, mais il l'épouserait surtout pour l'amour de la « belle galette » qu'elle avait su soutirer à la vieille. De son côté, notre bourreau des cœurs n'avait pas amené non plus un mauvais numéro à la loterie des agréments naturels, et de plus il possédait quelques économies rondelettes.

Toutefois, la décente Blandine ne laissait pas d'en imposer quelque peu à cet épateur de souillons. C'est qu'elle ressemblait à une vraie dame, nom d'une pipe ! Pour sûr qu'elle lui ferait honneur, se prélassant derrière le zinc d'un bar fashionable et sportif où se donneraient rendez-vous les bookmakers et les petits jobards de la haute !

Mais il fallait commencer, mon garçon, par te faire bien venir de la demoiselle. Voilà le chiendent ! Jusque-là, partageant l'aversion de feu la comtesse, elle ne lui avait témoigné qu'une sympathie bien relative, mais Thibaut Croque-les-Cœurs n'était pas homme à se laisser rebuter. D'ailleurs, rien ne pressait, il avait le temps.

Peut-être se leurrait-elle encore de quelque illusion matrimoniale à l'endroit de Kehlmark? Thibaud fut assez étonné de la voir, devenue rentière, accompagner Kehlmark à Smaragdis. C'est même ce qui le décida à les y suivre.

« Malheur! se disait-il, si elle reste auprès du bourgeois, c'est qu'elle se flatte de l'engluer. Fichu calcul, pourtant. Le petit semble en avoir pris tout son saoul! Des nèfles, qu'il t'épousera! » — « Mais, j'y suis, ruminait-il, un autre jour en se tirant le nez ce qui, chez lui, était un signe de satisfaction, la mâtine songe à arrondir sa pelote en prenant la direction du ménage! Bon appétit! Nous ne nous en entendrons que mieux! »

Le drôle mesurait toute conscience à l'aune de la sienne. Ces malins manquent totalement de flair lorsqu'il s'agit de découvrir de nobles mobiles.

A l'Escal-Vigor, il résolut de pousser sa pointe sans plus d'hésitation. L'ennui aidant, négligée par le Dykgrave, Mme l'Intendante ouvrirait peut-être l'oreille avec un peu plus de complaisance aux déclarations du galant cocher. Si la mijaurée continuait à se retrancher derrière ses grands airs et à se draper dans sa vertu, le gaillard se flattait d'arriver à ses fins par d'autres arguments. A bout de patience et d'action persuasive, il était bien décidé à la prendre par surprise et par la force. Où serait le mal? Diantre, elle aurait pu rencontrer un mâle plus refroidi. En fait d'avantages, le cocher se croyait au moins l'égal de son maître. La belle ne perdrait point au change.

Kehlmark continuait donc à s'accommoder du ton et des façons de ce loustic égrillard, sur le caractère et le fond duquel il s'était totalement mépris. Le comte était même tenté de croire cette licence et ce cynisme dictés par un excès de franchise, une largesse de vue presque philosophique

et analogue à ses propres conceptions.

Henry avait été touché aussi par l'empressesement avec lequel le domestique avait consenti à quitter la capitale pour le suivre à Smaragdis :

— Eh bien, toi aussi, tu viendras te retirer avec moi sur ce perchoir à mouettes, mon pauvre Thibaut ! C'est gentil, ça !

Il était loin de se douter des ressorts de ce ruffian, et il poussait même l'aveuglement jusqu'à assimiler sa fidélité et son dévouement à ceux de de la noble Blandine. Pour tout dire, il se serait peut-être privé plus difficilement de la présence pétulante et tortillée de ce pitre, que de la caresse et de la ferveur que la jeune femme entretenait dans ses ambiances.

Par la suite on comprendra mieux pourquoi la gouaillerie, le sarcasme perpétuel et les blasphèmes de ce larbin flattaient l'âme amertumée du Dykgrave. On s'expliquera comment cette nature aimante, subtile et passionnée toléra si longtemps le voisinage de ce simple pourceau incapable de comprendre n'importe quel amour et n'ayant, semblait-il, eu de rapprochements génésiques que dans une atmosphère de lupanars et de triperies.

GEORGES EEKHOUD.

A suivre.)

LE ROY

(*Suite et fin* [1])

—

XXXV

Comme la brume du soir montait, Louis-Henri entra dans un village. Des groupes s'y agitaient, autour des bâtiments d'une usine.

Des mains se dressaient, énormes, vraies spatules noirâtres aux doigts ronds et déformés, mangés à l'entour des ongles, tout au bout de longs bras maigres, noirs aussi. De ci de là, les bâillements d'un haillon découvraient la beauté d'un muscle puissant déshonoré par la crasse croûteuse et dure. Les visages avaient cet écrasement, des traits, cette hébétude dans le regard qu'impose un travail lourd, monotone sans lendemain d'espoir. Les sourcils hérissés donnaient à quelques-uns une férocité basse ; d'autres sans poils, paraissaient des singes chétifs et stupides. Les barbes étaient mal fournies et mal plantées, de longs filaments rudes, d'une couleur déteinte et sale, poussant au hasard, depuis les meurtrissures des yeux jusqu'à l'arête de la pomme d'Adam.

Parmi ces misérables des femmes plus misérables encore par leurs loques plus amples et plus bigarrées, par leurs chignons graisseux et fétides ; quelques-unes, à des sortes de poches de chair filante et dégonflée qui étaient des seins, portaient, sus-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 102, 103 et 104.

pendues, des boules difformes, d'autre chair malpropre qui étaient des enfants.

Tout cela remuait, grondait, piaillait, sur un ton de fausset aigu, dans une poussière âcre et gluante de fumée et de sueur.

Une grande fille aux traits réguliers, d'âge incertain, s'approcha d'un petit homme falotement maigre dans ses loques ballantes.

— Hé ben, quoi? tu veux peut-être pas nous laisser tous crever de faim.

— Qu'est-ce que t'as à m'emm... Est-ce de ma faute? Tu veux une gifle?

— Une gifle. Essaye donc, ppa! Ah! tu saurais mieux taper sur moi que sur les voleurs, parait. Grand lâche, va!

— Quoi donc que tu dis, salope?

— Je dis que t'es un lâche, de nous laisser crever, et que si j'étais un homme, ça raterait pas le coup. Mais, nom de D... vous ne savez donc pas que faire de vos bras, tas de jean... f... et de faignants! Alors, comme ça, on vous payera pas, tandis que le patron, y se gobelottera dans sa cambuse avec des p... Mais, c'est à pleurer, à s'arracher l'œil. Plus de sou, plus de pain, plus de charbon. Et vous êtes là à vous tourner les pouces sur le ventre. Quand vous serez tous crevés, y'rigolera pas mal, l'aristo, pour tout le turbin que vous y aurez colloqué gratis. Mais vous le prendrez donc pas, vous l'étranglerez donc pas, vous lui mangerez donc pas le ventre, à ce microbe-là! Vous êtes pas des hommes, vous êtes pas des hommes! non! non! non! non! non!

Elle écumait. Il se fit un remous dans la foule, autour de Louis-Henri qui criait :

— Vous êtes laids, vous êtes laids : vous êtes affreux.

— Quoi qu'y dit, quoi qu'y dit?

— Comment, vous êtes laids ainsi, et vous êtes

la force ! Oui, mais une force emprisonnée et qui ne veut pas ! La force est belle, doit être belle, pourvu qu'elle veuille. Remuez-vous et vous verrez tous les fantômes s'évanouir.

— On ne comprend pas ce qu'y dit... Quelle langue parle-t-il ?

— Il parle bien ! C'est un beau gars ! dit la fille.

— Écoutez-moi ! Vous êtes la force, et moi je suis la volonté... O merveilleuse solution du problème. Le peuple est la force, et le Roy est la volonté ! Le corps et l'âme. L'être parfait.

— Mais !... qu'est-ce qu'y chante là ? Parle donc en français.

— C'est un bien beau gars ! répéta la fille.

Louis-Henri éclata de rire :

— Je vais vous parler clairement, dit-il. Vous rampez ! vous me faites l'effet d'une vermine. On vous a volé votre beauté, on vous a volé votre vouloir, on vous a volé votre âme... Et moi je viens vous rendre tout cela ! Je suis le Roy !

— C'est un fou ! Il nous emm... A l'eau le fou !

— Ah ! ah ! je suis un fou ! Et que direz-vous, si je vous emmène là où il y a du manger et du boire, de la liberté et du bonheur ! Je suis le Roy ! Tout m'appartient, et je puis tout vous donner, si je le veux, et si vous le voulez aussi.

— Vous voyez bien que c'est un fou !... A quoi sert d'écouter toutes ces gueuleries ?

— Qui veut manger à sa faim et boire à sa soif? Qui veut être libre et heureux ! Il suffit de vouloir pour que tout s'accomplisse. Les autres ne veulent pas, parce qu'ils ont basé leur état de choses sur l'abstention, le compromis, le médiocre et l'or qui est le ciment de tous les non-vouloir. Veuillez et l'univers est à vous.

— Assez ! assez !

— Mais non ! il a dit : Qui veut manger et boire.

— Qui veux être heureux et libre ?

— C'est un fou !

— Il parle bien !

— C'est un bien beau gars ! dit une fois encore la fille.

— Vous êtes des opprimés et moi aussi : nous ne pouvons nous développer. Personne ne peut se développer ici. On étouffe. La justice n'est que le droit de la force ici-bas. Nous avons la force. Appliquons notre droit jusqu'au bout, jusqu'au bout ! Qui veut manger et boire ?... Suivez-moi ! suivez-moi ! Je vous conduirai chercher le bonheur, là où il est.

— On pourrait toujours voir ! On pourrait toujours voir !

— Mais ousqu'il veut donc nous conduire ?

— Dieu est Liberté ! Au nom de Jésus de Nazareth, peuple, lève-toi et marche !... Suivez-moi !

— Il a parlé de Dieu ! Oh ! là là !

— Y a pas de Dieu !

— En v'là une blague !

— C'est un calotin !

— Il est beau, c'est pas un calotin ! Et puis qu'est-ce que ça peut vous faire, pourvu que vous ayez de quoi manger et de quoi boire ?

— Qui veut me suivre ? qui veut me suivre ?

— Je marche ! cria la fille, si vous êtes des hommes, allez où il y a de quoi manger et de quoi boire !

XXXVI

Un grand bruit de vitres cassées annonça que la devanture du boulanger venait de voler en éclats sous la pression de la cohue.

— Mes amis ! mes amis ! s'écria l'homme en se précipitant : ayez pitié de moi !

Louis-Henri le prit par le bras :

— Que veux-tu ?

— Je veux qu'on ne me vole pas mes pains ! Je veux qu'on ne me prenne pas ce qui est à moi !

— Et nous, nous voulons ne pas mourir de faim, ce qui est juste. Toi, tu ne sais ce que tu veux. Tu as fabriqué ces pains pour que les hommes s'en nourrissent. Hé bien, ils s'en nourrissent. Que demandes-tu de plus ?

Etonné du ton singulièrement calme du Roy, le boulanger reprit un peu de courage.

— Voyons, mon bon monsieur, ne vous raillez pas de moi, je vous en supplie. Dites donc à ces furieux de ne pas me prendre tout mon bien.

— Tout ! non pas ! On ne te prendra pas ta part. Avance la main et prends toi-même ce qui te reviens. Tiens, veux-tu ce pain-là ?

— Misérable ! misérable voleur ! et les autres pains ! tout ce qui était à moi ! tout ce que je possédais !

— Je crois que tu es fou ! les pains n'étaient-ils pas encore une fois destinés à être mangés ?

— O voleur ! voleur ! coquin, lâche, gredin, anarchiste !

Louis-Henri ricane.

— Mais non, tu n'es pas fou ! Tu es bel et bien un assassin, puisque tu voulais nous voler notre subsistance c'est-à-dire notre vie elle-même. O crapule ! tu n'avais pas fabriqué ces pains pour en nourrir les hommes en te nourrissant toi-même, mais pour les transmuer en cet or qui te dispensait d'être beau, intelligent, libre, agréable, qui te dispensait de vouloir enfin. O triple crapule ! tu me fais l'effet d'un cadavre infect et déjà aux trois quart décomposé, et j'aurais envie de te clouer à ce mur comme un cloporte, si je ne craignais de te voir tomber en pourriture sous ma main. Je suis le droit et la justice ; je suis surtout la force, et il n'y a pas à la justice d'autre critérium que la force. Soumets-toi, ou sinon !...

Dans les mains de l'homme brilla le canon d'un fusil de chasse ; mais il tremblait si fort que la balle passa à trois pieds de la tête du Roy pour s'aller loger dans une solive du plafond.

— Hé ! hé ! l'ami ! cria Louis-Henri en riant, tu croyais donc que c'était chose si facile que de tuer... Lâche ! je savais bien qu'il n'aurait pas le courage de me tuer... Il a seulement la volonté de fuir ! Laissons le en paix ; et maintenant que nous avons mangé, j'aperçois là-bas un marchand de vin. Allons boire !... Je suis la justice, je suis le droit, je suis la force !

XXXVII

Sous les étoiles, par les chemins noirs de nuit, la cohue processionnante s'achemine vers le château patronal, là-bas, sous la colline qu'enveloppe l'ombre épaisse des avenues de verdure.

On ne se doute de rien, au château, car à toutes les fenêtres brillent des lumières paisibles.

Au-dessus de la foule, pointent des bâtons, des outils aigus, des fusils non chargés, volés de ci de là. En tête, parade le Roy, sur un cheval noir requisitionné en ces termes :

— Moi, Louis XX, Roy de France et de Navarre, j'ai pris chez le sieur Leriche, camionneur de l'usine, un cheval noir, nécessaire à mon service et je lui sais gré de l'empressement avec lequel il me l'a amené selle et bride comme il convenait. Il est vrai que s'il avait agi différemment, je l'aurais fait attacher et fouetter au premier arbre jusqu'au sang.

Auprès de Louis-Henri, marche la grande fille, aux traits fortement accentués.

— Tu es beau ! Comment t'appelles-tu ?

— Je suis le Roy !

— Est-ce que tu es parent du contre-maître ? Lui aussi s'appelle Leroy !

Louis-Henri ne répond pas tout de suite ; puis au bout de quelques minutes :

— Je suis la volonté universelle !

— Pourquoi que tu ne parles pas toujours en français? Est-ce que tu es russe?

— Et toi, pourquoi n'es-tu pas belle? Cependant, tes traits sont bien formés, et tu m'as l'air bien faite. J'espère que je ne me trompe pas. Montre-moi tes seins !

— Mes... quoi !

— Tes tétons, si tu aimes mieux.

— A la bonne heure !

La fille écarte ses haillons sans la moindre hésitation.

— Tâte-moi cela ! C'est dur ! Ppa dit qu'il n'a jamais vu une fille de mon âge avoir des tétons si durs !

Louis-Henri se prend à rire. Il se penche sur le cou du cheval et plante entre les deux seins un baiser ferme et sonore.

Derrière eux un cri s'élève.

— C'est ça, y pelotte nos gonzesses ! Monte donc dessus, pendant que t'y es.

— J'entends pas de c' t'oreille-là. Je suis son père, moi ! All m'appartient.

Louis-Henri rit toujours, à gorge déployée.

— Ah ! vous pouvez bien la garder, si elle vous plaît ! fait-il. Pouah ! comme elle sent mauvais !

Le cheval s'arrêta, immobilisé par les poings qui s'incrustent en sa croupe.

— Quoi que t'as dit? quoi ! quoi ! quoi !... Alors, nous sentons mauvais, voyou d'aristo !

Le roi a cessé de rire. Il est furieux. Toute sa bestialité remonte à ses joues qui s'empourprent et se gonflent à ses yeux qui projettent des éclairs ; elle éclate enfin en invectives ordurières, tandis qu'il brandit ses poings formidables pour battre et broyer. Mais la fille déjà entre les coups s'est jetée :

— Charognes, crie-t-elle, c'est bien fait pour vous ! il vous répond sur le même ton que vous lui causez ; et c'est la monnaie de votre pièce qu'il vous rend. Voulez-vous pas embêter mon p'tit homme, mon gros chéri !

Elle se cramponne à la crinière du cheval noir, elle se jette sur Louis-Henri, les bras ouverts, goulument, ses seins, contre l'étoffe rude du manteau du Roy, s'écrasent, s'écorchent même, saignent sans qu'elle y prenne garde, toute aux paroles qu'elle lui souffle avec son haleine forte dans la figure.

— Fais semblant, dis comme moi, mon beau chien doré, dis comme moi pour eux. Tu es beau, je te gobe, je te gobe ; j'ai envie de toi. Tu trouves que je sens mauvais, et que je ne suis pas belle assez pour toi. C'est pas vrai, je suis très bien je t'assure. Y en a pas une de toutes ces p... de châteaux qui serait capable de te foutre autant de plaisir que moi, si je m'en mêle. Et pour ce qui est de l'odeur, la belle affaire ! Je me suis pas décrassée depuis huit jours. Voyons, je t'en fais juge ! Comment que je me serais arrangée pour ça, avec tous les gosses de ppa à habiller, à coucher, à gaver, et le fricot, et tout le reste ! Mais si je fourrais sur ma peau toutes les saletés des femmes à traînes, et du linge propre, comme tu m'en feras donner quand nous aurons pris la cambuse de là-bas tu verras comme je serai batte et que tu te feras pas prier pour tirer un coup avec moi, et que t'y reviendras même... Tu verras ça ! tu verras ça !

Et son corps souple, hisse sur l'encolure du cheval noir, se colle au corps du Roy, elle agrafe ses bras autour de son cou, elle cherche ses lèvres, sans oser les prendre, impudente et timide, audacieuse et tremblante.

Une exclamation joyeuse jaillit de la gorge de

Louis-Henri :

— Voilà donc enfin une femme, une femme qui veut aimer et être aimée. Et tu seras tout cela, puisque tu le veux, c'est infaillible. Tout ce qu'on veut doit s'accomplir. Au diable ta crasse, ta sueur et tes haillons ! Donne-moi tes lèvres, donne-moi ton sein, donne-moi ta croupe. Aujourd'hui un acompte, et demain le mariage. Je t'épouse. Tu seras reine !

— Vrai ! vrai ! tu blagues !

— Je ne blague pas ! Comment t'appelles-tu ?

— Je sais pas. Ils m'appellent tous : la putain ! Mais c'est pas mon nom, bien sûr !

— Baste ! tu t'appelleras Marie-Antoinette, et tu recommenceras la race des Lis.

— Moi, ta femme ! Pas possible !

— Vive Marie-Antoinette II, Reine de France et de Navarre !

— Oh ! chouette ! nom de D..., chouette !... Ohé, la coterie, y m'épouse, y m'épouse !... Tra ! la ! la ! Tra ! la ! la ! la ! la !

Et rythmant sa chanson des pieds et des mains, elle précipita à coups de talon le galop du cheval. Il fit un bond, emportant au vent, de sa course, l'homme debout sur les étriers et la femme deminue, les jupes relevées jusqu'aux cuisses, les seins pointés hors du caraco en lambeaux, suspendue par les bras aux épaules du cavalier. Toute la foule se rua derrière en criant.

XXXVIII

Au seuil de la grande avenue du château, les piliers de verdure se dressent, rigides et sombres. Au fond, le fantôme noir du château barre et écrase l'horizon : ses lumières clignotent, tels des yeux rieurs.

A droite du premier arbre, un poteau est planté

en sentinelle, tendant de haut sa pancarte comme un pistolet braqué. On ne peut lire les caractères épais tracés sur la pancarte, mais tout le monde sait bien qu'ils portent :

« Défense de pénétrer ici! »

Au reste, il y a ainsi, en embuscade, près toutes les entrées du château, des poteaux et des pancartes pareils.

Devant l'avenue inaccessible, le cheval noir, de lui-même, sous l'impression de l'habitude, s'est arrêté, un hennissement répond au sien, sous les arbres, puis le bruit d'un galop fuyard qui s'étouffe aux feutrages de l'herbe.

— En avant ! commande le Roy en poussant le cheval noir au travers de l'ombre.

— En avant! répète la fille en agitant les bras et les jambes.

Mais la foule, anxieuse, incertaine, tourbillonne sur place, n'osant reculer, et devant le principe à braver, tremblante.

— Veuillez, veuillez, crie Louis-Henri d'une voix forte et plus haut que le tumulte. Veuillez seulement et tous les fantômes vont s'évanouir... Le poteau !... à bas.

C'est vers la menace du poteau qu'il dirige le poitrail offensif du cheval.

— Je suis la volonté, le droit, la justice, la force. Je suis le Roy!

Sous le heurt brutal du cheval lancé, la poutre crie, s'agite et tombe.

— Voyez! voyez ! elle est tombée à terre, et non pas sur moi. En avant !

Le poteau vaincu n'est plus qu'un jouet aux mains de la multitude ; il s'allume comme une torche et des mains au-dessus des bras convulsés, des faces grimaçantes, l'agitent, embrasé. Un bruit immense remplit les ombres de l'avenue : le sol piétiné tremble, les branchages cra-

quettent ; des voix s'assurent à chanter, pour dissiper la peur, certains hurlent ; des filles rient, chatouillées ; d'autres râlent, écrasés contre des arbres ou piétinés sous dès pas farouches ; les derniers montent sur les premiers, crainte des fantômes qui menacent là où n'est pas la volonté universelle ; un grand souffle de baisers, de faim et de jurons plane sur tout ce tumulte.

Un peu devant, le résonnement uniforme des sabots du cheval noir fait grincer les cailloux et jaillir des étincelles.

— Halte-là !

Des chevaux hennissent ; un craquement clair de métal annonce la présence de fusils qu'on charge.

— Halte-là !

Toute la cohue coule du haut en bas de l'avenue. On hurle : des corps roulent sur la terre. Contre des pierres aiguës, les crânes s'ouvrent, et les plus faibles, terrassés, bavent de peur dans les flaques chaudes de leur sang. Autour de la poutre embrasée, oscillant au-dessus des ombres, de grandes chevelures dénouées et de longs bras grouillants fouettent l'air. L'horreur s'augmente de voir le cheval noir, comme en folie, dressant au-dessus des têtes son poitrail et ses sabots énormes.

— Place ! place ! canailles, lâche vermine ! rugit la voix frénétique du Roy.

Un étincellement, une pluie de feu. Plus haut que les têtes beuglantes de douleur et d'effroi, la main de Louis-Henri brandit la poutre en flammes. D'un geste, il rejette à l'ombre la fille qui se débat, et il crie :

— Pour vouloir, il faut être seul !

Tout s'éclaire. Au sommet de l'avenue, les gendarmes paraissent, très grands sur leurs chevaux, superbes, immobiles, le mousquet à la cuisse. A quelques pas en avant, le brigadier.

— Allez-vous-en. Rentrez chez vous, nom de D...!

Rentrez chez vous, au nom de la Loi !

En face l'un de l'autre, le brigadier et Louis-Henri s'observent. Louis-Henri agite la flamme grondante d'une seule main, le brigadier fait sonner son mousquet. Louis-Henri pousse son cheval.

— Rendez-vous !

— Moi... me... me... à toi, voyou !

— Rendez-vous, brigadier. Je suis le Roy, le droit, la justice et la force... Voici la deuxième sommation... A la troisième, les troupes royales vont marcher sur vous, et vous serez traités comme rebelles et criminels de haute trahison... Réfléchissez.

— Drôle !

— Je vous donne une minute pour réfléchir... Hurlez le ban, vous autres !

Clameurs ! la foule se rapproche. Les gendarmes demeurent immobiles.

— C'est inutile ! Fixe ! les rebelles se sont rendus !... Brigadier, vous reconduirez vos hommes à leurs cantonnements, et vous y attendrez mes ordres !... Marche !

Tout debout sur ses étriers, secouant sa torche gigantesque comme une immense chevelure de feu environnée de flammèches qui pleuvent à droite et à gauche sans l'atteindre, pourpre, les regards dévorants, fantastique et terrible, le Roy avance toujours.

Le brigadier se croit dans le cauchemar : il veut parler, pourquoi ? pour crier, pour s'éveiller. Sa langue se colle à son palais, et les hurlements de la foule lui ôtent tout espoir de s'entendre lui-même.

Au reste, il est trop tard. Les chevaux se cabrent, affolés. La ligne est rompue. Chaque cavalier n'est plus qu'une épave au milieu de la foule torrentueuse qui roule.

— Place ! place ! crie Louis-Henri de sa voix for-

midablement calme, attention à vos chevaux, messieurs ! Prenez garde d'écraser quelqu'un.

— Au cantonnement, brigadier...

— Place ! place ! place !

A la grille, il se fait un tumulte horrible ! Les premiers rangs sont projetés contre l'obstale, écrasés par les derniers. Le cheval noir, tout droit, se dresse et recule, piétinant dans le sang et les râles de mort.

— En avant ! crie Louis-Henri toujours.

La grille rompue s'abîme, entraînant sa cloche qui tinte sur tout le bruit lugubrement. Les sabots du cheval résonnent sur le pavé de la cour d'honneur.

La foule est dans le château.

XXXIX

Les fenêtres du château s'inondent de lumières, agitées, tremblantes. Dans la grande clarté dont s'emplit la cour, on aperçoit des ombres affolées qui détalent, hors de la loge du jardinier-concierge.

— Hue ! hue ! psst ! psst ! taïaut ! taïaut ! beuglent les envahisseurs.

Mais Louis-Henri fait cabrer le cheval noir et, à grands coups du cul de son coursier, refoule les plus hardis.

— Rangez-vous, les amis... Vous autres, là-bas, arrêtez, ou je tire.

Il n'a pas d'armes. Cependant les autres s'arrêtent et prennent racine. On entend la femme et les enfants qui pleurent.

— Assez de jérémiades, nom de D... ! Allez dire à votre patron que le Roy Louis XX lui accorde l'honneur de sa visite, qu'on ouvre les portes toutes grandes et qu'on nous reçoive comme il convient, moi et mes fidèles !... Et que personne ne cherche

à fuir. Le château est cerné... Allez !

... Dans le grand salon du baron Marignan, la terreur se déchaîne. Les dames ont disparu; dans les plis des tentures, derrière le grand piano à queue, sous les tables et les divans. Deux dans l'immense cheminée, les jupes relevées, oublient la peur de mourir, l'une près de l'autre. Une délicieuse jeune fille, derrière une harpe, s'attache au duc de Lille, folle d'amour et de terreur, adorable, offrant désespérément, à l'heure dernière, ce qu'elle refusait avec tant d'orgueil, sans entendre les grondements furieux du bien-aimé qui la secoue en jurant :

— Nom de D... veux-tu me lâcher et ne pas gueuler comme ça : ou nous sommes foutus !

Les autres hommes sont mêlés aux femmes, joue contre joue, mais bien sagement, sans bouger ni avancer un doigt.

Au milieu du salon, le baron Marignan et le baron Steissloch tous deux fous et se joignant piteusement les mains. Le baron Marignan, il y a une heure, invoquait pour payer ses ouvriers un emprunt que Steissloch refusait; maintenant c'est Steissloch qui supplie Marignan de prendre son argent pour leur sauver la vie, à tous.

—Mon signature, pon ami, pleure le pauvre juif, ça faut de l'or. Tites-leur que che fendrai mon hôtel, mon chevau, tous pour qu'ils soient payés, s'ii faut. Mon portefeuille, prenez, pon ami ! Il y a de l'or, peaucoup d'or. Ah ! courez, pon ami suppliez, payez ! Ah ! mon Dieu ! nous sommes perdus, perdus !

Et Marignan, congestionné, plus qu'aux trois quarts mort, les yeux en larmes, ne comprend plus, ne sait plus que joindre les mains, comme le juif, et imiter, autant que le permet la paralysie commençante de sa face, sa mimique désespérée.

Quelles clameurs ! quels résonnements ! Les

grandes portes-fenêtres du salon sont à terre, les flammes des lampadaires montent et s'entortillent, comme des serpents blancs; et au delà, toute cette foule qui va entrer, qui entre. Le premier, Louis-Henri sur son cheval noir. Les domestiques tout autour de lui, en bras de chemise ou la livrée retournée, pour racheter leur vie crient :

— Vive le Roy !

Puis, soulevés, puis portés par la masse humaine, le cheval et l'homme avancent toujours. Les meubles craquent et se renversent; des éclats de cristal, de porcelaine, roulent, rebondissent, aux angles, en paillettes multicolores; il pleut des pétales de fleurs et des flammèches d'incendie. Des feux se jouent au long des tentures, les enlacent et les tordent avec du sifflement et de la fumée.

La tête du cheval noir heurte lourdement le baron Marignan qui, sans un cri, sans desserrer ses mains jointes, oscille sur lui-même et s'abat en arrière, le visage noir, assommé par l'apoplexie foudroyante.

XL

Louis-Henri a hissé un fauteuil sur la table à jeu et il s'assied, paisible, au milieu du désordre.

Rien ne semble le distraire de sa méditation profonde : ni les portes culbutées, ni les meubles qu'on brise, ni les tentures qui brûlent, ni la folie des femmes du château qui chassées par le feu de leurs retraites, se sont ruées vers lui, par-dessus les meubles et la table escaladés, jusqu'à ses vêtements fétiches, jusqu'à ses mains qui tiennent la vie et la mort. Une très forte blonde, qui veut vivre encore, a repoussé toutes ses compagnes et conquis pour elle seule une main : elle l'a insinuée dans son corsage ouvert, enchâssée entre les

rondeurs fermes et douces de sa gorge et, agenouillée contre le siège du Roy, elle se laisse broyer la chair, sans une plainte. Il en est pour faire aux genoux du Roy un collier de leurs bras nus; d'autres baisent un doigt, d'autres s'enlacent au fauteuil; les moins favorisées, couchées à terre étalent aux pieds de Louis-Henri le tapis de leurs chevelures; la plus industrieuse, une petite brune, tapie sous le fauteuil même, tient sa main toute ouverte, résolue, dans l'occasion, de s'attacher à lui par le lien le plus fort.

Sous la table, les uns sur les autres, les vaincus tremblent.

— Hé bien! où donc est monsieur le baron Marignan, et pourquoi ne vient-il pas me présenter ses hommages?

Grand murmure de joie. Rires de la foule!

— Le voilà! Le voilà, le pante!

Et horrible, soutenu sous les bras par une cohue en délire, le cadavre s'avance jusqu'aux pieds du trône improvisé, incline tout d'une pièce sa tête noire, son buste, ensuite s'étale, sur les genoux, puis sur le ventre puis sur la face même, dans les débris de cristaux et les loques de tapis.

Un homme met le pied sur cette tête.

— Assez! assez! Vous êtes hideux! crie le Roy, et cependant, c'est la beauté que nous sommes venus chercher ici, qu'on m'amène les vivants!

— Les fifants! présent, pour le cerfice de Monseigneur! Les fifants, foilà!

La voix est sortie comme de dessous terre, puis entre les jambes, en pleine cohue l'homme surgit, petit, bedonnant, la face huileuse, l'œil en serrure de coffre-fort, le nez drôle. C'est Steissloch, Steissloch qui vit, en frissonnant de peur. Un grondement de colère qui a commencé de secouer la foule s'achève en un éclat de rire.

— Qui es-tu? demanda le Roy.

— Che suis le pouffon, le pouffon de fotre Machesté.

Et à côté du cadavre du baron Marignan, cocassement le juif s'allonge, frétillant, et se prosterne.

— Relève-toi ! Que veux-tu ?

— O très sublime Maître, che feux que du me brennes avec toi, que du me cardes auprès de da bersonne royale. Che feux que du me fasse peau gomme doi, atmiraple gomme doi, crand brince!

Preste Steissloch dépouille sa redingote de soirée et la jette sur les épaules du loqueteux le plus proche ; son ventre déborde bien à l'aise par-dessus le pantalon noir et ,comme une voile de navire, enfle la chemise empesée.

On rit plus fort.

Chacun veut à son tour faire résonner la paume de sa main sur ce tambour symbolique.

A chaque coup le juif a un sautillement plus bizarre, une grimace plus comique.

— Oh ! oh ! dabez ! dabez ! c'est solite. Che suis le pouffon du beuble, moâ.

Et cependant, à chaque coup, un bond nouveau le rapproche de Louis-Henri ; enfin il est à la table, il l'empoigne à deux mains, il l'escalade, et, sans souci des femmes dont son talon pétrit les gorges et les lèvres, il pousse jusqu'au Roy, se glisse et se pelotonne entre ses jambes.

Il est temps. Des offices, des caves, de la garderobe, un nouveau flot reflue et roule : sur les têtes, les austères laideurs des chapeaux d'hommes, la floraison chatoyante des chapeaux de femmes, l'épanouissement multicolore des ombrelles font horribles les chevelures hérissées et crasseuses, les visages noirs, les yeux caves ! De l'effort des membres grossiers, taillés en racine d'arbres, les fourreaux fins des redingotes et des corsages craquent, bâillent, éclatent ; les traînes autour des jambes s'entortillent en loques informes ; le vin moussant

encore en visqueux filaments aux lèvres baveuses rejaillit jusqu'aux fronts, descend au long des poitrines, s'étale, à chaque hoquet, en sanies rosâtres.

Et, planant sur la foule, au bout des bras, un amas grotesque de rubans, de joyaux, d'étoffes riches, soie sur velours, et or sur dentelles, la Putain, offrant dans un décor de féerie le bordel malpropre de ses seins mal lavés, d'un gris douteux, ceinturés de bandes de crasse rebelle, que ses deux mains, sans cesse, aspergent de flacons d'odeur.

— Vois comme je suis belle, mon p't'it ; comme je suis chouette maintenant. Y a pas une seule de ces carnes qui puisse aller à la cheville de bibitte. Une vraie dame de la haute, une vraie reine pour toi, quoi ?

Le flot monte encore et toujours. Et le juif qui sue d'épouvante, la face fondue, les yeux en coquilles d'œuf, arrache ses habits qu'il jette, et exhibe complaisamment sa nudité comique et, sautant pesamment sur les femmes râlantes, essoufflé, rendu, continue à crier :

— Prafo, prafo ! pienne ! pienne ! Dous le bremier, dous égaux ! A la ponne heure ! Che suis le pouffon du peuple, moâ. C'est peau, c'est suberbe ! Fife le beuble ! Prafo ! prafo !

Un coup de poing formidable domine le tumulte ; et Louis-Henri debout, exaspéré, crie :

— Nom de D..., nom de D... vous êtes horribles ! Soyez nus, soyez sales, soyez laids, mais soyez vous-mêmes enfin. Mais non ! vous êtes des singes, des singes ! des singes !

XLI

Lorsque le soleil parut, dans le brouillard du petit matin, à perte de vue, des corps ivres, vautrés dans des flaques de vin et d'alcool, jonchaient,

à perte de vue, le grand parterre autour d'un bassin plein d'eau. D'autres, debout ou assis, regardaient et riaient.

Louis-Henri, entièrement nu, malgré le froid, les bras croisés, contemplait deux gaillards qui, en pleine pièce d'eau, dans un éclaboussement d'eau, d'écume et de savon, pétrissaient de la chair vivante, frétillante et hurlante.

— Oh ! là ! là ! que c'est gelé ! Lâchez-moi, salauds, je vais mourir de froid, je vais mou... mou... Oh ! là là !

Et c'est des éclats de rire, succédant à des cris de détresse, puis des mugissements de douleur.

—Vous me chatouillez ! Hi ! hi ! hi !...Au secours ! grâce ! au secours !... Voulez-vous me lâcher ?

— Frottez ! frottez ! commande Louis-Henri, imperturbable, la crasse est un symbole de péché, parce qu'elle est un empiètement de l'extérieur sur nous-mêmes ; elle souille, elle déshonore notre nature. Frottez ! frottez !

Et les deux gaillards continuent leur exercice, parmi les rires tempétueux de la foule.

— Ayez pitié de moi ! ayez pitié de moi ! je ferai tout ce que vous voudrez ! ayez pitié de moi ! je suis claquée... cla... cla ... Oh ! là ! là ! là !... hi ! hi ! hi !

— Lâchez tout !

Comme une biche qui s'arrache péniblement à la dent harceleuse des chiens et cherche à gagner le couvert protecteur du bois, la fille hors des mains de ses persécuteurs, hors de l'eau glacée, bondit sur le parterre.

Son corps superbe que le froid teint de rouge comme une statue peinte de l'art antique, sous le ruissellement de ses cheveux lourds d'eau, resplendit, et sa ligne orgueilleuse, du nez aigu aux seins saillants et de la courbe puissante des hanches aux mollets musculeux, semble annoncer

une déesse.

Elle fuit, aveuglée par l'eau qui remplit ses yeux et sa bouche, et soudain sa poitrine gonflée heurte le gonflement d'une autre poitrine, ses genoux résonnent contre d'autres genoux immobiles, sa ceinture frémit, emprisonnée par deux bras.

— C'est moi !

— Ah ! c'est toi ! Tiens ! voilà le cas que j'en fais de toi !

Et, écartant du visage du Roy son visage enflammé, elle lui crache sa colère à la face.

— Bravo ! tu es bien ainsi !... Mais tu ne m'échapperas pas... M'aimes-tu ou me hais-tu ?

— Tous les deux ! Tu es beau et méchant. Ta peau me brûle, et je voudrais te manger la gueule !

— De mieux en mieux ! Sais-tu que nous voilà en bonne posture pour refaire le monde ? J'ai envie de te broyer dans mes bras !

— Et moi, de te déchirer avec mes ongles ! Lâche-moi, ou je cogne.

— Te lâcher, belle comme tu es, et propre maintenant, et pure et simple, comme une bête des champs. Tu es folle !

Ses bras se raidissent ; les os de la fille craquent dans cette étreinte

— Assez ! assez ! j'en puis plus !

— Commences-tu à m'aimer un peu ?

— Je voudrais te dévorer le cœur !

— C'est bien ! Va-t'en !

Louis-Henri desserre ses bras. Il recule, en regardant fixement la fille, puis détourne ses yeux et s'éloigne. La foule éclate de rire, car d'un bond, c'est la fille maintenant qui a rejoint le Roy, et l'enlaçant de ses bras souples et nerveux, lui imprimant ses dents dans les épaules, elle cria :

— Gredin ! gredin ! où vas-tu donc ?

— Je te quitte, puisque tu as horreur de moi.

— J'ai horreur de toi ! et c'est pour ça que je ne veux pas que tu t'en ailles.... Oh ! si j'avais la force de te battre ! Tiens ! tiens !

Elle lui donne des soufflets.

— Bats-moi donc, grand lâche !

— Alors, tu as envie de moi ?

— J'ai envie de t'écraser et que tu m'écrases !

— Qu'on aille chercher le prêtre ! commande Louis-Henri.

— Comment ?

— Quoi qu'y dit ?

— Pour quoi faire ?

— N'y a-t-il pas un prêtre parmi les prisonniers ? Qu'on aille le chercher !

Un malheureux abbé de château, les cheveux frisés retombant maintenant en touffes lamentables sur le collet déchiré d'une soutane en pièces, titubant à chaque pas, l'œil atone, la lèvre tremblante, paraît, poussé par un groupe hilare et furieux à la fois, sous le vent des huées ordurières de l'assistance.

Le malheureux a la tête si bien perdue que, conduit devant Louis-Henri et la fille, il ne semble point étonné de voir cet homme et cette femme nus.

— Mes amis, qu'est-ce que je vous ai fait ? demande-t-il d'une voix mourante.

— Je ne suis ni ton ami, ni ton ennemi. Je ne te veux aucun mal !

— Je vous jure par tout ce que j'ai de plus sacré au monde que je ne vous ai rien fait !

— Mais, mille diables, je ne dis point le contraire !... Sais-tu par cœur les prières du mariage ?

— Les... pri... pri...

— Hé bien oui ! les prières du mariage ? Cela me semble assez clair ! Mais il est évident que tu es incapable maintenant de te rappeler ton Pater. N'as-tu pas du moins sur toi un livre de prières

quelconque, un bréviaire?

— Un bré... bré... oui... un bréviaire !

— C'est bien !... Ecoutez, vous tous, et comprenez ! Il y a ici comme la cathédrale de Reims, le jour où Clovis le Grand épousa la Reine Clothilde. C'est ici la naissance d'un monde que nous allons recréer par notre volonte forte, notre volonté belle, notre volonté libre! Car la volonté est tout cela, beauté, liberté et force. Devant le ciel et la terre, je prends cette femme pour qu'une nouvelle humanité jaillisse de notre volonté commune ! N'est-ce pas le plus magnifique acte de volonté que d'évoquer Dieu au travers de l'infirmité de ce pauvre prêtre poltron? Et de plier sans en rien affaiblir le plus magnifique Désir de la chair asservissante devant le symbole, fût-ce le plus humble, du Paraclet éternellement Libérateur, n'est-ce pas la plus haute harmonie qui se puisse réaliser sur la terre ? Apprenez de nous à vouloir.

Et la foule stupéfaite se tait, tandis que Louis-Henri incline sa toison vaste et que l'abbé balbutie des prières.

Les prières sont achevées.

D'un choc terrible devant tous, l'homme et la femme s'étreignent l'un l'autre dans leur amoureuse fureur. Elle est tombée sur le tapis verdoyant de l'herbe où le soleil levant allume chaque goutte de rosée comme autant de cierges de fête, et son grand corps a rudement mesuré la terre. Lui, sur elle, aussitôt s'abat, comme sur sa proie ; les chairs résonnent, heurtées, et les os craquent entre les bras presseurs.

Pas un cri, on entend le souffle court et haletant de leurs poitrines qui se mêlent parfois, une jambe se dresse comme de défi, ou les deux fronts s'entrechoquant et retentissant.

Un grand cri ou l'ardeur du triomphe se renforce du râle voluptueux de la défaite; et, chair insinuée

dans la chair, lèvres contre lèvres, les deux corps unis et confondus frémissent ensemble d'un seul émoi ainsi qu'un être nouveau épanoui de se trouver deux en lui-même...

Les rires cessent, les clameurs tombent. Toutes les têtes se tournent, toutes les oreilles se tendent.

Là-bas, un roulement de tambour, un piétinement de foule en marche. Puis soudain, déchirant le silence, l'âpre stridence des clairons.

Un cri part et roule de groupe en groupe :

— Les soldats ! les soldats !

Puis éclate en un hurlement de fureur et de désespoir :

— Nous sommes foutus !

— Et pourquoi cela donc ?

Louis-Henri est debout, magnifique dans sa nudité triomphante, un soleil d'orgueil dans les yeux, les lèvres chargées de sourires.

— Pourquoi, foutus ! N'avez-vous pas compris encore ? Etes-vous si fermés à la vérité qu'elle ne puisse se faire jour en vous par aucun exemple !... Veuillez ! veuillez seulement, et tous les fantômes vont s'évanouir... Pas de barricades ! pas de fuite ! pas d'armes ! Mettez-vous nus comme moi, et beaux, libres, forts, volontaires, sortons au-devant d'eux !

Il dit, et semblable à ces Cimbres héroïques, qui, sous l'œil des légionnaires romains, faisaient rouler du haut des glaciers des Alpes leurs splendides corps nus, il s'avance au travers de la foule en désordre et, d'un geste impérieux, il montre ceux qui sonnent, là-bas !

Un grand sourire du soleil a déchiré les brumes, et les petites pelotes bleues et rouges, par mouvements saccadés et mécaniques, aux sons bruyants de leurs fanfares, remplissent l'horizon et sur la campagne lumineuse s'étalent et grandissent.

Louis-Henri, tout debout, les bras croisés, les

contemple du haut de lui-même.

Le soleil ruisselle sur son corps en ondes d'or ; autour de son front bas et carré, les cheveux rouges semblent un buisson de feu. Et il sent se gonfler en lui la joyeuse fierté des chevauchées antiques, l'âme rugissante de ceux qui voulurent et qui, cheveux au vent, regard fixe, cherchèrent la beauté dans la mort !

— Tout nus ! tout nus ! En avant !... Veuillez seulement, et tous les fantômes vont s'évanouir... En avant ! en avant !

Il a pris son élan. Déjà il voit les pelotes bleues et rouges toutes hérissées d'aiguilles brillantes, et chacune de ces aiguilles est un canon de fusil, et chacun de ces fusils est pour lui. Derrière, il entend des pas de foules, ceux qui le suivent, épanouissant leurs corps hors des haillons infects, en pleine lumière. L'air vibre de hurlements.

Mais plus haut que les hurlements, l'aboiement amer des fusils a retenti, et la trombe des balles passe au-dessus des têtes. Un avertissement seulement !

Tous se taisent et s'arrêtent.

— Hé bien ! s'écrie le Roy, que faites-vous ? Ne vous avais-je pas dit : Veuillez, et tous les fantômes vont s'évanouir ? Pour ceux qui veulent, les balles sont d'inoffensifs cailloux... En avant ! en avant !... Beauté, force, liberté !

Et, souriant, calme, nu, Louis-Henri, ralentissant le pas pour donner aux siens le temps de le rejoindre, tandis que les pelotes rouges et bleues s'agitent pour recharger, s'avance lentement, vers la mort sans doute, vers l'« Inconnu ».

Fin

Pomponne-lez-Lagny, Septembre 1897.

ALBERT DELACOUR.

REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

Lettre à M. Alfred Fouillée, philosophe idéaliste, sur son entêtement à ne pas vouloir comprendre la beauté et la majesté démocratiques du baccalauréat moderne.

Lettre à M. Alfred Fouillée, philosophe idéaliste, sur son entêtement à ne pas vouloir comprendre la beauté et la majesté démocratiques du baccalauréat moderne. — Philosophe et curieux sans doute de toutes sortes d'humanités vieilles et nouvelles, vous avez lu quelques-uns de ces livres méprisés du XVIIe siècle intitulés modestement « Recueil de différentes choses », « Dissertations sur plusieurs sujets », « Réflexions diverses »; et vous avez certainement constaté combien ces humbles in-douze, rédigés par d'anonymes amateurs de belles-lettres, abbés goutteux, officiers réformés, commis retraités, négociants enrichis, auteurs à gages, combien cette petite littérature est saine, forte et encore instructive, combien surtout elle est supérieure à la petite littérature d'aujourd'hui, non pas à la plus basse, à celle qui d'ordinaire nous récrée ou nous avertit. Sans doute il s'est passé bien des choses dans les cerveaux depuis deux siècles; il s'en est passé aussi dans les cornues et sur les mers et dans les rues, les champs et les déserts; sans doute, en un certain sens, l'« Histoire Naturelle » de M. Focillon est supérieure à celle de Buffon et M. Lavisse possède sur la chronique des empires des notions qui ont manqué à Bossuet et, finalement, il a filtré jusque dans les classes primaires des lueurs dont ne furent pas éclairés les régents du collège de Clermont; sans doute le fleuve de l'intelligence et du savoir a débordé sur les anciennes grèves, mais c'est précisément pourquoi, si l'étiage des eaux est plus élevé au centre du fleuve, il s'est plus abaissé le long des bords, qui ne

sont plus qu'un marécage. Relativement au niveau intellectuel le plus haut, un homme moyen d'aujourd'hui est placé à une distance moins grande de la vase et du fond qu'il ne l'était au temps de Racine : ce qu'on appelle le prolétariat intellectuel n'est peut-être que le troupeau de grenouilles qui barbotent parmi les roseaux. Il y a une élite, mais à peu près comme dans un panier de pommes cueillies au hasard il y en a qui sont dessous et d'autres qui sont dessus ; nul n'a qualité pour faire le tri du panier, mais on peut supposer que les places données aux pommes n'ont rien de particulièrement définitif. Je crois vraiment que la caractéristique de notre époque est la médiocrité : talents et virginités, vertus et caractères, vices, audaces, amours, haines et désirs, tout y va par moitiés ; rien n'est complet ; c'est le règne du quasi, du demi et du simili. On célèbre Jasmin sur le même ton que Chateaubriand ; les révolutionnaires, devenus membres du Parlement, touchent avec soin de beaux appointements ; un nouveau Casimir Delavigne est notre Victor Hugo ; les novateurs littéraires démarquent Bernardin de Saint-Pierre ; on sent poindre l'abbé Delille ; la Comédie-Française attend Ponsard ; Sainte-Beuve s'appelle Claretie et Théophile Gautier, Faguet.

Voilà, Monsieur, quelques-unes des raisons (vous ne les trouverez peut-être pas très claires) qui me forcent à blâmer votre attitude et votre entêtement. Vous persistez à croire, malgré des désirs journaliers, que les tendances de la civilisation sont nécessairement orientées vers la beauté, la science, le désintéressement, et vous oubliez, vous philosophe, plusieurs lois et d'abord celle du moindre effort. Les hommes sont fatigués. Ils inventent maintenant des moyens de s'instruire accélérés. On n'a plus le souci du savoir ; le baccalauréat fut inventé pour peupler la France de gens ayant l'air d'avoir fait des études : qu'importe, dès lors, la qualité réelle des études, du moment que le certificat final est de bonne peau de veau, bien tannée, bien blanchie et bien poncée ? Il y a sur la rive gauche, dans une rue qui monte vers la gare Montparnasse, un restaurant, fréquenté par les gens de bourse et d'intelligence également moyennes, lequel offre au passant, écrit sur

une pancarte, le prospectus de ses enchantements, subitement clos par cette affirmation : « Dîner au Champagne : 2 fr. 75. » Ce dîner fait comprendre bien des choses, et notamment le baccalauréat moderne ; il est symbolique, et la pancarte, véritable, pièce de musée, mérite une place à Carnavalet, parmi les témoins véridiques de notre époque.

Vous semblez craindre l'avènement de quelque chose d'extraordinaire qui s'appellerait le baccalauréat primaire. La loi du moindre effort, chère aux humanités lasses, l'imposera naturellement. Il suffira pour devenir médecin de savoir lire et écrire, d'abord, puis d'ingurgiter quelques manuels, puis d'apprendre à tailler proprement la chair vive. Jadis les barbiers cumulaient le métier de chirurgien ; dans la civilisation prochaine, les garçons bouchers feront des chirurgiens délicieux. Ils ont de la main. Les avez-vous vus désarticuler un jarret? C'est merveilleux. Tout le monde doit avoir un métier et s'occuper exclusivement, d'abord de politique, ensuite de son métier. Le reste est vain. Vous citez, dans une de vos dernières lettres au *Temps*, quelques grands savants qui furent en même temps des hommes de haute culture générale : Cuvier, Claude Bernard, Darwin, Huxley ; soit, mais pourquoi omettre Edison ? Peut-être direz-vous qu'Edison n'est pas un grand savant, ni même un savant ; sans doute, mais c'est un homme très pratique et soyez sûr que s'il avait trouvé (par hasard) la «pasteurisation» de la bière, il n'aurait pas abandonné des droits d'auteur qui «valaient» des millions. Or, vous avez bien vu, par les discours et les écrits de M. Jules Lemaître (un lettré, celui-là !) que nous manquons précisément d'hommes pratiques. Un homme pratique est un homme qui s'enrichit, ou qui, s'il est déjà riche, triple et quintuple sa fortune. Enrichissez-vous! c'était la devise de Guizot ; c'est le rêve anglican. Et pourquoi ne serait-il pas un peu le nôtre ? La moitié des terres du monde est toujours inculte. Pendant qu'en Europe on se bat pour quelques jardinets qui ne nourrissent plus le cultivateur, il y a en Afrique et dans l'Amérique du Sud plus de terres vierges libres et fécondes que tous les bras européens n'en pourraient ensemencer en un siècle. Vous aimeriez, sans doute, à voir une telle expan-

sion de l'énergie humaine encouragée et dirigée par les gouvernements qui, seuls, ont la force puisqu'ils ont la durée. Le nôtre a compris son devoir: il a créé le baccalauréat moderne. Il y avait naguère dans les fermes, en Normandie, un usage très singulier : le nouveau valet de ferme, s'il était un peu balourd, on l'envoyait, au premier jour de tempête, quérir chez un voisin « la poulie à détourner le vent ». Pour détourner le vent qui ameute sur nous les sauterelles du fonctionnarisme, on nous a dotés du baccalauréat moderne, — et vous trouvez la plaisanterie mauvaise? On vous l'a pourtant démontré — et moi-même j'y fis mon possible — la méconnaissance du latin suffit à modifier l'orientation des volontés. Il n'y a qu'un moyen, un seul, pour devenir un homme prarique, c'est de n'avoir jamais traduit un vers de Virgile. Un fonctionnaire n'est pas un homme pratique, c'est un homme borné ; jamais un adolescent ignorant le latin ne rêvera des belles siestes à l'ombre des cartons verts; muni d'une absence miraculeuse de talisman, il se sentira aussitôt disposé aux fructueuses entreprises, et aux commerces graves, aux métiers sérieux. La question est résolue. Si vous n'êtes pas convaincu, c'est que vous êtes doué d'un entêtement vraiment philosophique.

On vous dit : Les carrières libérales sont encombrées; il serait bon que la plupart des étudiants, au lieu d'étudier le droit et la médecine, fussent persuadés qu'il est tout aussi honorable, et plus lucratif, de commercer que d'être un triste avocat ou un lamentable medecin. Pour ces jeunes gens, pour ceux que nous avons pu convaincre (eux ou leurs pères), nous creons le baccalauréat moderne. — Qui ne leur ouvrira la porte ni des carrières libérales ni des grandes écoles, ni des administrations? — Au contraire, et plus facilement puisque la clef est plus facile à manier.

Alors, Monsieur, vous repondez avec une certaine insolence : Je ne comprends pas.

Vous êtes dédaigneux.

Peut-être aussi vos adversaires ne vous ont-ils pas dit toute leur pensée.

Je ne serais pas étonné qu'en certains milieux bibliques, le latin fût considéré tel qu'une langue réaction-

naire et, pour tout dire, cléricale et papiste. C'est la langue de l'Eglise, mais ce n'est ni celle de Luther, ni celle de Knox, et il y a là quelque chose de choquant pour l'homme de progrès et de gênant pour l'homme biblique que la langue des humanités ne soit, au fond, quoi ? que la langue des curés. Je n'ose insister. Si stupide que soit le fanatisme religieux, si grossière que soit la haine des hommes de la Bible contre ceux pour qui les psaumes ne sont que des cantilènes et la Genèse des contes symboliques, la *Holy Bible C° Ld* n'avouera jamais son plan commercial. Quant aux protestants libéraux, il n'y a aucune raison de leur prêter des pensées aussi disgracieuses.

Mais l'abolition du latin — c'est une question d'années — aura une conséquence bien inattendue : celle de réveiller et d'affermir l'influence du clergé. Lorsqu'il n'y aura plus, faute d'élèves, que de rares professeurs de Faculté enseignant le latin chacun à l'unique élève, successeur désigné, il y aura encore en France quarante mille solitaires qui, dans une petite maison voisine d'une église, liront du latin dans un livre relié en noir ; et comme ils seront désormais seuls à comprendre cette langue perdue, ils l'aimeront plus qu'aujourd'hui, ils l'étudieront ; ils seront, comme jadis les moines, leurs frères, les gardiens dédaignés mais fidèles de la vieille civilisation latine, ils ne la comprendront pas très bien sans doute, mais qu'importe ? Le vase sera intact et le parfum sera pur. L'influence de ces prêtres, en attendant l'heure du réveil, sera très grande. Ils auront le monopole de quinze ou vingt siècles de l'histoire du monde ; ils interpréteront à leur gré tous les documents non encore traduits : ils seront les maîtres du langage et les rois de l'éducation ; ils seront l'élite ; ils seront les intellectuels.

Combien faut-il de temps pour qu'un tel état soit un fait accompli ? Trois ou quatre générations, moins d'un demi-siècle.

Je suis loin d'attribuer au latin je ne sais quelle valeur éducatrice ou magique. Les études classiques n'augmentent pas l'intelligence et n'améliorent pas les caractères. Cependant elles ont une vertu, parce qu'elles sont une richesse : il y a des choses qu'on n'apprend qu'en latin,

comme il y a des choses qu'on n'apprend qu'en anglais. Lesquelles ? Tout le monde les connaît et personne ne peut les nommer. Ces choses innommables ont une valeur, puisque leur possession suffit à différencier, selon un certain plan, ceux qui les retiennent de ceux qui ne les ont jamais possédées. Le latin est certainement un lien social et un lien international. Il est bien évident que le médecin qui n'aura pas « fait ses classes » ne sera qu'un officier de santé, un vétérinaire humain ; l'ingénieur qui n'a pas de lettres n'est jamais qu'un contremaître parvenu. A quoi voit-on cela ? A rien. Cela ne se voit pas ; cela se sent. D'ailleurs les études latines, si elles furent exclusives, laissent un relent un peu fort. Tout se tempère dans le dosage empirique que l'on appelle l'humanisme : c'est une de ces liqueurs qui deviennent grossières ou fades si l'opération n'a pas été faite selon les règles baroques mais sages de la tradition vénérable.

Peut-être l'ignorez-vous, Monsieur, et cela n'a d'ailleurs aucune importance, mais je goûte peu les diplômes. Celui contre lequel vous protestez n'est certes pas fait pour modérer mon aversion. Quelle peut être la valeur réelle d'un papier qui certifie qu'un adolescent sait un peu de français, un peu d'allemand, un peu de physique? Il faut bien savoir quelque chose. Il y a des gens qui ignorent l'allemand et la physique, mais connaissent la serrurerie ou la charpente. Leur délivre-t-on des lettres patentes? Non. Mais pourquoi? Car si j'ai pour l'humanisme une tendresse certes bien désintéressée, je n'en ai pas une moindre ni différente pour les arts et les métiers. Un forgeron très habile que j'ai fréquenté étant enfant fut certainement l'homme qu'en aucun temps j'admirai le plus: Vulcain, tout cocu, m'a toujours semblé bien supérieur, ironique et adroit, au vulgaire Dieu empanaché ; il est plus beau de forger de subtils filets d'airain que de donner, dans des tas de chair humaine, des coups de pointe. Si j'étais l'utopiste d'un Etat, je classerais les soldats à un rang subalterne, peut-être au dernier ; je ne les comprends d'ailleurs que mercenaires, obéissants et stupides. Un de vos collègues, M. B ***, proféra jadis sur ce sujet quelques paroles

excellentes, quoique un peu déclamatoires ; mais comme il les a reniées,

(Saint Pierre a renié Jésus : il a bien fait,

disait secrètement M. P***, autre protestant célèbre), comme il a trouvé « opportun » de les renier, je ne les citerai pas pour argument en faveur du diplôme que vous réprouvez ; cependant, êtes-vous bien sûr que les « humanités » soient plus nécessaires à un militaire qu'à un forgeron ? Sur ce point, vos adversaires, s'ils avaient dit toute leur pensée, ne vous auraient laissé rien à répondre. Mais ils sont discrets. Avez-vous remarqué combien les Français deviennent discrets ? L'« affaire » a vraiment été révélatrice de ce nouvel état d'esprit. Que de discrétion dans ces deux groupes hétérogènes qui se partagent la France pendant que l'Angleterre et la Russie se partagent la Chine ! Que de prudence ne faut-il pas à M. Jaurès pour être d'accord avec M. Reinach ! Que de ruses chez M. Drumont pour ne pas désobliger M. Arthur Meyer ! Spectacle délicieux peut-être, ou du moins touchant !

Il y eut parmi les philosophes un homme admirable qui fonda à la fois le positivisme et l'idéalisme, Thomas Hobbes. Magnifiquement incohérent, il résuma, en son génie trouble, les deux grandes tendances de l'humanité. C'est l'homme le plus homme qui fut jamais. Si, au lieu de discuter sur les deux baccalauréats et sur plusieurs capitaines d'Etat-Major, d'Artillerie ou de Gendarmerie, nous lisions le *Léviathan* ?

Je suis, Monsieur, votre admirateur,

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Victor Hugo : *Les Années Funestes*, Hetzel et May, 2 fr. — Victor Margueritte : *Au fil de l'heure*, E. Plon et Nourrit, 3.50. — Charles Guérin : *Le Cœur solitaire*, « Mercure de France », 3.50. — Maurice Magre : *La Chanson des Hommes*, Fasquelle, 3,50. — Henry Ghéon : *La Solitude de l'Eté*, » Mercure de France » 3.50.

Les Années Funestes. *Ab Jove principium* ! Chaque fois qu'une œuvre nouvelle de Victor Hugo est divulguée, elle justifie l'admiration presque aveugle que lui ont vouée les poètes et donne raison à leur ferveur envers lui. L'heure était

particulièrement propice pour publier ces poèmes contemporains des *Châtiments*. Jamais en notre langue, même chez d'Aubigné, l'invective ne se haussa à un tel ton lyrique ; l'injure brutale, le calembour grandiose, les coups de canne et les coups de botte, les acrobaties formidables et sinistres, virtuosité de la haine frappant l'ennemi avec ses armes discourtoises, seraient simples jeux de pamphlétaire ; mais ici les Euménides mêmes hurlent dans les strophes et, selon son vœu, le poète n'est plus

. . . . . qu'un aspect irrité,
Une apparition d'ombre et de vérité!

On y relira ce chef-d'œuvre absolu, la *Mort de Saint-Arnaud* et la prodigieuse apostrophe aux mouches :

O mouches, il est temps que cet homme s'en aille.

Et égale aux autres, prise au hasard parmi les inédites, on admirera la pièce terrible, *Epizootie sur les hommes de Décembre*, dont je détache le début et la dernière strophe

Cela n'empêche pas le maître
De continuer le festin.
On a vu Mocquart disparaître ;
Espinasse est mort ce matin ;
Bineau suit Fortoul qui l'appelle ;
Le fossoyeur a pris sa pelle ;
Apportez les bières de plomb ;
Fossoyeur, aide à les descendre ;
Jette sur Morny de la cendre
Et de la fange sur Troplong.

Chacun son tour. Partez, complices!
Noir Saint-Arnaud au cœur d'acier,
Tu trébuches ; Magnan, tu glisses ;
Tu t'en vas, sanglant Pélissier;
Fould, la corruption est vraie :
Meurs, la mort fauche cette ivraie
Comme les moissonneurs le blé;
Billault tombe, Delangle tombe ;
Quand Dupin roula dans la tombe
Les vers de terre ont reculé.

. . . . . .

. . . . . .

Morts, faites vos festins funèbres.
Dressez-vous sur votre séant !
Et d'abord mangez des ténèbres.
Ensuite mangez du néant !

Sous les ifs que le vent balance
Mangez de l'oubli, du silence,
De l'horreur, de la surdité !
Mangez spectres et pourritures !
Emplissez vos bouches obscures
De l'ombre de l'éternité !

Au fil de l'heure. Stanislas de Guaita, en 1885, dans une curieuse préface à *Rosa Mystica*, faisait le dénombrement des poètes contemporains, de ceux qui étaient dès lors en possession de la gloire ou de la notoriété et de ceux qui débutaient encore presque inconnus. Voici comment il appréciait M. Victor Margueritte, très jeune alors, à peine issu du lycée, qui venait de publier chez P. Schmitt la *Chanson de la Mer*; « il est habile à percevoir intuitivement les secrets rapports par où se relient les choses de l'âme à celles de la vie extérieure. » La phrase de Stanislas de Guaita, qui était mage, semble divinatoire : elle attribue dès cette époque à M. Victor Margueritte des qualités très subtiles qu'il acquit postérieurement ; car la *Chanson de la Mer*, écrite dans une langue sonore et riche, d'éclat peu nouveau, décelait surtout une maîtrise technique extraordinaire chez un très jeune homme, mais ne révélait en lui l'art de découvrir des correspondances nouvelles et des analogies imprévues. Les jours passèrent et le poète parut aboli par l'homme d'action, sauf qu'à de lointains intervalles M. Victor Margueritte abdiquait le silence et, des confins du désert, datait des poèmes toujours très purs, mais où l'inquiétude de vivre était exprimée par des images détournées de leur sens apparent : les lavandières et les tisseuses arabes accomplissant des gestes primitifs et presque rituels, perçues par lui selon son émotion intime du moment, signifièrent les heures noires et les heures blanches et l'angoisse funèbre les lendemains appréhendés ; le rythme plus souple ondulait mystérieusement au gré de la pensée plus diverse et la rime parfois s'assourdissait en assonance où, par un volontaire discord graphique, les singuliers et les pluriels rimaient contre la norme habituelle. Je ne sais pas que M. Victor Margueritte ait jamais revendiqué le droit de priorité en ces menues innovations ; encore sied-il de rappeler ses titres chronologiques à les faire valoir.

Dans le présent recueil, la partie la plus récente et qui donne le mieux l'idée de son talent délicat et grave, le *Parc enchanté*, est composée sur le plan d'une allégorie mentale à qui s'appliquerait fort exactement la parole ancienne de Stanislas de Guaita ; ce sont des poèmes hautains et mélancoliques, d'une rare harmonie linéaire et symétrique, non sans parenté avec les belles ordonnances où se complaît maintenant M. Henri de Régnier et si les allées rectilignes en leur sévère

majesté en imposent d'abord par leur charme un peu triste, la lumière des aubes et des crépuscules s'y joue à souhait et dans le même décor fait alterner de changeantes images qui sont toute la vie et l'âme du poète, projetée hors de lui et lui apparaissant par un mirage dont il n'est pas dupe sous les formes multiples de son rêve :

Avec le parc immense elle s'identifie ;
Et l'étale miroir des pièces d'eau verdies
Où se disout l'amas des feuilles violettes
Mêlée au vague paysage la reflète.
Promeneuse à jamais d'elle-même exilée
Elle ne voit surgir, au tournant de l'allée,
Qu'elle-même à jamais dans le jardin désert !

Le Cœur solitaire. M. Charles Guérin dans les notules qui servent de post-face à son précédent livre, le *Sang des crépuscules*, après avoir élucidé très sagacement l'emploi de l'assonance et de l'allitération, déclarait en manière de conclusion et de profession de foi : « Si les poètes d'aujourd'hui n'ont plus les grandes âmes des poètes d'autrefois, du moins ont-ils la noblesse d'être loin de l'odieux troupeau — cloîtrés dans l'orgueil de leur Rêve. » Je doute qu'il souscrivît encore à ces opinions vieilles de quatre ans et cependant, en fait, quoiqu'il prétende, lui aussi, puisque tel est le cri du jour « ouvrir la fenêtre sur la vie », il est demeuré un artiste très conscient et très soigneux et n'a pas cru qu'il fût nécessaire, pour témoigner de sa sincérité, de renoncer à toutes les grâces profanes et aux complexités raffinées. Le ciel en soit loué ! car il importe peu au fond que les poètes se réclament de théories provisoires, mais il est indispensable, pour notre joie, qu'ils gardent intègre le souci de la beauté et ne condescendent pas aux bas vagissements des mauvais élégiaques.

Dès longtemps nous n'avons entendu célébrer avec une pareille intensité de passion la douceur et l'amertume de la chair sensuelle, le dégoût des heures vaines dépensées en futiles plaisirs et l'âpre volupté des déchéances consenties, simultanément ; dès longtemps aussi, on n'avait associé avec une telle plénitude l'universelle nature, dédaigneuse de nous, aux sursauts passagers de la fragile et magnifique humanité. Non certes que l'œuvre de M. Charles Guérin soit exempte de toute tare ; il advient que par recherche de simplicité, la langue d'ordinaire imagée s'appauvrisse étrangement en formules abstraites et banales :

Tristesse de l'esprit qui dissèque les lys
. . . . . .
Pour qui la volupté ne fut pas la luxure...

Mais ces défaillances sont peu fréquentes et jamais elles ne vont jusqu'à altérer gravement l'eurythmie générale d'un poème. Il est certes dangereux d'évoquer les noms sacrés et les œuvres définitives à propos de quelqu'un d'entre nous, fût-ce le meilleur, et cependant je voudrais redire que j'ai goûté ici, grâce à l'aisance du rythme et à l'art d'animer les choses familières d'une puissante vie intérieure, un peu du charme puissant et doux qui fait des *Contemplations* un livre à part en notre langue.

La Chanson des Hommes. Gœthe, si je ne me trompe, dit que tous les poèmes devraient être des poèmes d'actualité; il entendait par là apparemment que tout poème avait nécessairement pour origine une idée ou une sensation conforme à l'être actuel du poète qui le composait et, en ce sens, le *Caïn* de Leconte de Lisle, encore que situé par l'imagination de l'auteur dans la légende biblique, était un poème d'actualité pour lui, puisqu'il y exprimait sous une forme symbolique l'éternelle révolte de l'homme, la sienne, contre le stupide et féroce vieillard à barbe blanche. Aucun grand poète n'a vécu en réalité loin des autres hommes; tous ont celébré à leur manière des joies et des douleurs immédiates, sous l'espèce de la beauté. Et s'il n'était oiseux et inutile de discuter les préfaces, j'aurais peut-être quelque grande querelle à engager avec M. Maurice Magre qui croit, non sans une belle et juvénile ingénuité, avoir découvert des vérités nouvelles, alors qu'il formulait simplement des axiomes primordiaux. Mais il y a une tendance fort dangereuse à vouloir, pour être « compris de tout le monde », reproduire les gestes de la vie de tout le monde d'une manière quasi cinématographique et ce que nous découvrons de beauté, par une surprise d'exotisme, dans les actes et dans les existences qui ne nous sont point accoutumés, n'est pas de la beauté pour les acteurs mêmes; si bien que le meilleur moyen d'émouvoir ou d'intéresser le marin ou le forgeron sera de ne leur parler ni de la mer, ni de la forge, dont ils connaissent trop les spectacles et qu'on risque pour « porter quelque douceur à un cœur simple » de ne plaire qu'aux lettrés.

Aussi bien, le livre de M. Maurice Magre est-il tel qu'il sera aimé surtout par ceux qui ont gardé le goût de l'éloquence latine et des amples développements lyriques sur des thèmes éternels. Il se peut que les sujets soient modernes; ils sont traités d'après les traditions antiques. Le rythme en est abondant et facile, non sans un peu de monotonie dans l'emploi de l'alexandrin trop régulièrement coupé en hémistiches ou en ternaires. Que si j'avais un reproche à adresser à M. Maurice Magre, ce serait plutôt de ne pas se soucier toujours de la précision des termes, faute d'observation directe

et parce que son art est d'ordre surtout décoratif, comme en cette strophe peu respectueuse de la flore littorale :

Appareillons pour l'archipel aux îles blanches,
Où de brunes cités, le long des vagues, penchent
Leurs jardins clairs fleuris d'algue et de goëmons.

Et encore, pour en terminer avec les critiques, je ne vois guère pourquoi, ayant le désir de faire des alexandrins normaux, il hésite sur la quantité des mots en *ion* qu'il fait alternativement compter pour une ou deux syllabes, ainsi qu'en une même page (P. 129), il attribue trois syllabes à *mendié* et deux à *tablier*.

Qu'importent les objections de détail qui ne prévalent pas contre le robuste chant d'une voix pure, jamais lasse, et préférable à toutes les gloses, un peu malignes peut-être, mais qui me furent inspirées par une très vive estime pour l'œuvre passée et une très vive espérance que l'œuvre future lui sera supérieure encore. Voici la fin d'un beau poème : *Le retour des poètes ;* c'est le retour à la nature pour en interpréter les aspects et en émerveiller les autres hommes qui n'en saisissent pas toujours la beauté latente :

Nous sommes les amis des arbres et des herbes,
Nous parfumons nos doigts avec l'eau des ruisseaux,
Nous nous couchons, le soir, parmi les lits des gerbes
Et les oiseaux des champs dorment sur nos manteaux !

Si nos yeux n'ont pas de couleur et restent graves,
Si nous sommes vêtus comme des étrangers,
C'est que chez les marchands nous devînmes esclaves
Et qu'au pays des mers nous avons voyagé.

Nous revenons aux champs oubliés et nous sommes
Ces tranquilles amants de la terre et des bois,
Ceux dont les luths feront fleurir comme autrefois
D'immortelles chansons sur les lèvres des hommes.

La Solitude de l'été. M. Henri Ghéon est l'un de ces poètes qui retournent ou prétendent retourner à la nature et s'il mène à bien la série qu'il a commencée, il aura composé avec une méthode presque didactique quelque chose comme des *Géorgiques* françaises. L'ambition est haute et périlleuse. On risque de voir la terre et la campagne d'après les livres, à travers Virgile et Lamartine, et de composer des paysages fictifs trop semblables à ceux qu'ils décrivirent :

La nature revit dans le livre des hommes,
plus douce, moins éclatante et moins habile ;
j'ai pris Virgile et Lamartine

pour sentir les prairies qu'ils chantent
et que l'été a trop vite séchées ;
j'ai choisi un hêtre pour m'abriter
ainsi qu'un vrai pasteur d'églogue,
et j'ai cru percevoir la musique grinçante
d'un tailleur de pierres, sur la route, comme à Saint-Point.
Renversé, une main sous la tête, et de l'autre
tenant le livre, j'ai dit les vers
au timbre tour à tour claironnant et lointain,
et comme j'ai senti couler sur mes paupières
une molle lumière rose,
je n'ai point regretté d'avoir les yeux trop faibles
pour lire le poème embrasé du soleil.

M. Henri Ghéon a échappé heureusement au bucolisme livresque. Je n'oserais dire qu'il ait évité toujours un autre danger, celui de la description trop minutieuse qui fait d'une phrase poétique un fragment de manuel scolaire (par exemple, P. 37, le passage sur les champignons) et une véritable leçon de choses :

Car le colza fane vite,
il monte en branchages blonds
chevelus comme du chanvre
et porte en ses graines l'huile
dont on emplira les lampes
au fond des maisons...

On le bat à même l'aire,
on en fait des bottes craquantes,
fourrage maigre, dure litière ;
on arrache les racines
et on les brûle pour finir,
car leur cendre est fécondante.

Il paraît vraiment, et par ces citations mêmes, que l'âge du didactisme soit clos à jamais ; c'est une conception contradictoire que de prétendre en même temps à l'exactitude scientifique et à la beauté pittoresque qui est d'un autre ordre.

Je ne sais pas si André Chénier eût jamais achevé son grand poème dont quelques vers isolés sont exquis, et M. Sully-Prudhomme échoua, malgré la haute noblesse de son esprit, dans une tentative semblable.

M. Henri Ghéon, d'ailleurs, ne sacrifie que rarement par excessif désir de simplicité à la sécheresse des nomenclatures descriptives. Il a vu le monde avec des yeux ingénus et avertis à la fois : il sait les transformations des choses, la grande loi des pourritures renaissant en des êtres nouveaux (cf. le *Dépotoir*, l'un des plus beaux poèmes du livre, trop long

pour être cité en entier, et trop homogène pour qu'on en détache un fragment); mais il note aussi, comme le doit faire tout bon poète, les apparences fugaces des objets et des hommes, et les similitudes qui ne sont pas perçues dès l'abord, soit qu'il montre les troncs grêles des bouleaux qui

partent en fumée
comme des sources qu'on ignore
et que révèle
leur jet d'argent...

ou qu'il asseye au bord des routes « les enfants bruns aux cheveux longs qui tressent l'osier » :

Ils vont si vite
parfois,
dans l'ivresse du rythme
où les baguettes ploient,
que l'on ne distingue plus leurs doigts
des osiers clairs,
ni les osiers clairs du soleil qui passe
à travers les mailles.
et que l'on croit
qu'ils font des vanneries légères
de chair, de soleil et de bois.

Parce que, en maintes pages du livre, il se rencontre de pareilles images, loué soit M. Henry Ghéon qui a créé par les soirs d'hiver beaucoup de lumière et de joie !

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Liane de Pougy : *L'Insaisissable*, Nilsson, 3.50. — Mathilde Serao *Au pays de Cocagne*, E. Plon, 3.50. — Dick May : *L'Alouette*, « Revue Blanche », 3 50. — Jean de Ferrières : *Leur fille*, Ollendorff, 3.50. — J. H. Rosny : *Un autre Monde*, E. Plon, 3.50. — Jean Reibrach : *La Force de l'Amour*, Ollendorff. 3.50. — Tristan Bernard : *Sous toutes réserves*, Ollendorff, 3.50. — François Dhers : *Monsieur le Prétendant*, Victor Havard, 3.50. — Robert Eude : *Grisée*, Havard fils, 3.50. — Martial Hémon : *L'Inutile Vertu*, Ollendorff, 3.50. — Simon Boubée : *Mauricette*, Calmann Lévy, 3.50. — André Gladès : *Resistance*, Perrin, 3.50. — Gens de lettres : *En pique-nique*, Armand Colin, 3.50. — Louis Gallet : *Le Capitaine Satan*, Juven, 3.50. — Emile Bergerat : *Le cruel Vatenguerre*, Ollendorff, 3.50. — Gyp : *Le Journal d'un Grinchu*, Flammarion, 3.50.

L'Insaisissable, par Liane de Pougy... Si les mères font les enfants, les courtisanes font les hommes... Gloire aux grandes courtisanes qui ont la conscience de leur état et de leur valeur !...

Madame Liane de Pougy est une femme du monde. Elle a écrit un roman qu'elle intitule *vécu*, mais il est chaste, je le crois beaucoup moins vécu que rêvé. Je ne connais rien de plus doux, de plus délicat et de plus spirituel aussi que ce perpétuel aveu du désir qu'elle nous fait, durant 261 pages, en une absolue pureté d'intention. L'auteur n'a pas besoin de se défendre d'avoir *commandé* son livre à un secrétaire bienveillant. Ce n'est pas un homme qui aurait pu nous offrir cette image de petite fille s'ennuyant devant sa glace et ne parvenant plus à se saisir, parce qu'elle se voit trop et que sa beauté la grise. Ce n'est pas non plus un homme, poète ou prosateur, qui aurait eu des gaucheries et des phrases balbutiantes de première communiante devant un dieu tout à coup révélé. J'estime fort le roman de Liane de Pougy, car ce n'est pas une œuvre de métier. Il y a par ci par là le paragraphe *Montépin* qui est la preuve même de la naïveté de l'entreprise. Au second volume, Mme de Pougy peut devenir un écrivain fort remarquable, car elle a une grâce tout à fait spéciale. Si elle a eu la faiblesse de donner son œuvre à relire, c'est au lecteur que je veux attribuer certaines pages inutiles. Je reprocherai le portrait et le sous-titre à ce même lecteur. J'aurais aimé, à la place de Mme de Pougy, laisser aller mon premier livre presque incognito, sans le fard trop voyant d'un titre et d'un sous-titre trop connu, mais le reste est d'une femme, d'une créature bien élevée, mettant à certains gestes toute la tenue désirable. Il y a des métaphores charmantes, des euphémismes délicieux, et quand elle se trompe, l'héroïne, elle avoue avec la plus exquise pudeur. Un peu décevante cette histoire de celle qui possède tout et veut encore quelque chose, mais si morale ! Elle a eu peur d'un tzigane qui mangeait des ronds de saucisson et elle s'est blessée aux aspérités d'un député influent qu'elle n'ose qualifier comme il convient. (Le bonhomme se faisant apporter son chocolat dans le lit des splendeurs et de la *Splendeur* est bien la plus fine satire qu'on puisse essayer de nos honorables.) Mais, chère Madame, ce sont eux, centre, droite, ou extrême gauche, socialistes, dreyfusards ou anti-dreyfusards, qui ont donné lieu à l'expression : *aller par bancs*. Je comprends que Liane de Pougy hésite à les traiter de maquereaux... moi, je ne peux pas hésiter, souffrez donc que je l'écrive en toutes lettres. Il y a si longtemps que le café de la France « fout le camp » au milieu de leur buvette et de leurs parlotes ! Tout ce chapitre sur le député est vraiment très bien. Maintenant je n'aime pas beaucoup l'aventure *dame aux camélias* renversée, du petit jeune homme qui crache du sang. Elle est sincère, oui, mais elle est tout au long dans *Nana* ; pour une Josiane de Valneige, c'est trop peu... ou trop.

Voici donc une œuvre de femme qui sera défendue aux collégiens et aux prétendues jeunes filles et que je voudrais faire lire à toute créature capable d'avoir un cœur. Le style en est pondéré, joli, simple, affectueux comme une bonne caresse. Il n'y a pas d'impossible en ce rêve de l'*Insaisissable*, mais il y a la science de la vie, la saine science, le cerveau bien dégagé de la matière, la chasteté de l'acte accompli jusqu'au bout et dans toutes ses apaisantes réalisations : c'est le récit d'une existence honnêtement et foncièrement vécue et c'est aussi pour cela que c'est un rêve, que ce roman est encore une illusion à nous donner parmi tant de déceptions nécessaires. Je l'aime pour ce qu'il contient de mensonge... comme j'aimerais la preuve absolue de l'honneur d'un soldat. Josiane de Valneige tient le drapeau de l'Amour et son devoir est de nous faire croire que l'Amour existe, dernière patrie ! L'*Insaisissable* se dédie à Jean Lorrain. Je féliciterai mon ami Jean Lorrain, ce grand enfant si calomnié, d'avoir indiqué une évolution à ce « *cerveau de poupée* » (le mot est de Madame Liane) et je ne le blâmerai point d'avoir le courage de s'en laisser louer publiquement. La tendresse d'Aspasie honore un homme, au moins dans les républiques de l'esprit... c'est-à-dire en regardant un peu plus loin que Félix Faure.

Au pays de Cocagne, par Mathilde Serao. L'auteur de ce roman est très connu en Italie et en France. C'est un des meilleurs écrivains classiques du dit pays de Cocagne où il n'en est pas beaucoup de vraiment classiques. L'œuvre, conçue d'après les mœurs napolitaines, nous offre un tableau fort soigné d'un état gangrené, du peuple aux grands, par le jeu des loteries. Je me demande si le gouvernement italien fut satisfait de feuilleter ce volume ! Le type de Cavalcanti et celui de sa fille Bianca sont de belles trouvailles qui ont le reflet de bronze des statues, trop hautes, sculptées par Victor Hugo, mais c'est d'une lecture très attachante. Ce roman a une belle allure, sans cependant, être privé d'une sensibilité fort intelligente, et une réelle compréhension de la passion sous toutes ses formes.

L'**Alouette**, par Dick May. J'imagine que ceci a été écrit par une tendre jeune fille qui croit encore qu'on *lance* un livre, qu'on rencontre un mari sur le trottoir, que les cénacles de jeunes existent, que l'on peut vivre avec une tasse de chocolat et que les étudiantes sont des femmes honnêtes, ce qui n'est jamais vrai dans le sens exact du mot, car une femme honnête n'étudie jamais rien. L'*Alouette*, c'est le titre d'une revue, rive gauche, la revue de Jeunes qui est la trompette de la renaissance latine, et cette belle jeune fille tendre s'en va jeter en cette gueule de cuivre son premier roman. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on la reçoit à fauteuils ouverts et que

l'on *lance* et son nom et son livre. Le malheur, pour la psychologie de cette œuvre, c'est qu'il n'y a jamais que l'auteur qui s'aperçoit d'un *lançage*. Les autres... y compris les directeurs de revues jeunes ou vieilles, n'entendent pas parler de cet avènement et passent à un autre crime. Inutilement du reste. L'héroïne épouse un bon garçon et lui fait le sacrifice de sa naissante gloire. Tout finit bien mal pour le féminisme, puisque ça finit dans les bras d'un homme, c'est-à-dire légitimement!

Leur Fille, par Jean de Ferrières. Un ménage à trois détruit par un scrupule de *leur fille* qui désire une existence plus propre et qui n'a pas plus tôt chassé l'amant de sa mère qu'elle en prend un pour son propre compte. C'est naturel, simple et de bon goût mais, malgré les qualités du style, faut avoir la passion de l'adultère pour en saisir toutes les délicates nuances. Il y a un peintre qui garde le portrait de sa maîtresse dans le plus simple appareil au beau milieu de la maison du mari et leur fille le découvre. C'est d'une imprudence exagérée, comme littérature, au moins.

Un autre Monde, par J.-H. Rosny. A peine indiqué dans une nouvelle, cet autre monde aurait dû donner deux volumes bien remplis de détails curieux et le lecteur ne se serait pas plaint, car il aurait eu l'intuition d'une nouvelle atmosphère. L'auteur s'est arrêté, on ne devine pas pourquoi, beaucoup trop tôt. Le début même de ce conte scientifique faisait prévoir de plus amples développements. Un être naît doué de facultés exceptionnelles de vision, d'ouïe, d'élocution et de tact. Il aperçoit *l'autre monde*, non pas l'invisible surnaturel, mais le plus surnaturel invisible scientifique : les animaux protoplasmiques se mouvant dans l'air et rayonnant de couleurs inconnues... car pourquoi connaîtrions-nous toutes les couleurs ? Avec un tel départ on devrait aller très loin sans lasser aucun lecteur, les ingénieuses explications des Rosny étant toujours assez claires pour intéresser les différentes classes de curieux. L'être bizarre finit prosaïquement par épouser une petite hystérique et il nous laisse brusquement, sur l'espérance qu'il a d'un enfant encore plus perfectionné que lui-même... nous sommes un peu déçus, d'autant que nous croyons savoir que l'auteur avait vu dans cet *autre monde*, jadis, le plan d'un très vaste ouvrage. De très jolies nouvelles autour de la première.

La Force de l'Amour, par Jean Reibrach. Femme adultère qui se laisse mourir après avoir refusé sa fille à son amant. Roman un peu long et qui ne prouve pas grand chose. Si la femme adultère donne sa fille, elle est la sacrifiée bénie, si elle ne la donne pas elle est la révoltée bénie ; de toutes les manières, les romanciers ont raison quand ils parlent de

la force de l'amour ; mais est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de varier au seul point de vue du lecteur ? Jean Reibrach écrit correctement et il semble parti pour écrire comme Zola sans s'arrêter jamais, toujours en marche comme la Vérité... Cependant il n'entend pas plus à l'amour que l'Autre n'entend à l'humanité, et ils sont un peu fatigants, tous les deux, à répéter des mots sans suite. Il y a une petite silhouette de femme-enfant, Marsa, qui est cependant jolie dans ce gros livre.

Sous toutes réserves, par Tristan Bernard. Livre amusant et d'une lecture aussi agréable qu'une bonne tasse de café bien parfumé après déjeuner. Cela empêche de dormir et fait digérer facilement toutes les autres littératures dont quelques-unes sont lourdes, si j'ose dire ! A noter la découverte du rôle *d'apprivoiseur d'anchois*, pour pièce norvégienne.

Monsieur le Prétendant, par François Dhers. Un roman politique dont le dénouement a lieu au milieu de l'incendie du bazar de la Charité. Il servira d'apothéose longtemps, cet incendie. Sous les décombres il paraît qu'on trouva un sceptre et une couronne royale presque fondue. Etrange !

Grisée, par Robert Eude. Une femme enivrée par l'amour des planches. Elle est épousée pour sa beauté, son talent, et son mari s'étonne de ne pas lui suffire malgré toute la douceur qu'il met à la conduire aux abîmes de l'art. Roman un tantinet prétentieux comme style.

L'Inutile Vertu, par Martial Hémon. Un magistrat intègre (paraît qu'il y en a encore !) élève sa fille le plus sévèrement possible, car il se souvient des égarements de la mère, mais la petite créature, terrorisée, va mourir dans les bras de cette mère indigne, plus indulgente et surtout plus naturelle. Les gens vertueux sont, en effet, une plaie pour leur famille. Ce roman avec son aspect funèbre a l'air d'un salutaire épouvantail.

Mauricette, par Simon Boubée. Une jeune fille que l'on veut séduire et qui résiste... pour épouser un homme qu'elle n'aime pas et qu'elle rend malheureux. Autre inutile vertu. Ils vont bien les romanciers !

Résistance, par André Gladès. Ce livre est mieux l'histoire d'une jeune passive assez sotte qui cède, au contraire, à tout et au premier venu. Relevée, comme il convient toujours, par le célèbre amour maternel, elle fait des études médicales des plus brillantes et se consacre virilement à son doctorat. La première partie ne faisait nullement prévoir la seconde, on est un peu dérouté. La résistance consiste à ne pas vouloir épouser son séducteur parce qu'il a cessé de lui plaire, mais l'ennui c'est qu'elle en épouse un autre, ce qui est céder, je pense, une seconde fois.

En pique-nique, par des Gens de lettres. A part la *Dernière maîtresse* de C. Montagne, écrit en une langue 1830 assez amusante et donnant un petit ragoût spécial, tout le reste est terriblement vide. Je sais bien que les *Pique-nique* nécessitent généralement l'apport du même homard par tous les convives... mais ça manque de sel, positivement.

Le capitaine Satan, par Louis Gallet. Pour faire croire que c'était *du même*, on a mis en sous titre : *Aventures de Cyrano de Bergerac*. Grand roman de cape et d'épée illustré dehors et dedans. Pour la documentation et les anachronismes ça vaut du Rostand, mais c'est en prose, donc très supérieur. A lire par les grandes chaleurs.

Le cruel Vatenguerre, par Emile Bergerat. Commencée par un grand journal, cette publication des mémoires d'un grand homme, genre Rabelais, fut suspendue pour cause d'embêtement général. En effet, il n'y avait pas, là-dedans, les habituelles porcheries que guettent les lecteurs du rez-de-chaussée des quotidiens. C'est pourtant plein de jolies choses simples, d'une ironie trop simple, mais, saine et très appréciable. Ce n'est pas méchant, c'est parfois très drôle. Expurgé de quelques mots, d'ailleurs inutiles, on pourrait en tirer un ouvrage destiné aux bibliothèques scolaires et tel il apparaîtrait bien meilleur aux grandes personnes.

Journal d'un Grinchu, par Gyp. Ce livre me parvient en dernière heure... de sorte que j'aurai irrévérencieusement commencé mon article par la lecture de l'œuvre d'une débutante et je le termine en feuilletant le volume d'une grande arrivée ; mais le dernier plaisir est toujours le meilleur. Maurice Barrès, à qui ce livre est dédié, voulait, étant très jeune, risquer l'œuvre réaliste par excellence, c'est-à-dire nommant tout le monde et faisant se mouvoir les habituels héros du boulevard avec leurs tares et leurs titres naturels. Je crois que Gyp a réussi ce que Barrès a complètement raté, encore tout dernièrement, parce que Gyp touche bien plus profondément à l'humanité que notre *ex-prince de la jeunesse* intellectuelle. (Gyp est tellement plus prince que lui !) *Le journal d'un grinchu* pourrait aussi s'appeler : *le journal d'un cocu*. Il s'agit d'un mari trompé qui le sait et s'en arrange avec une douce philosophie. Il est spirituel, pas trop, ironique, juste assez, malheureux sans phrase et homme si sincèrement que l'on se sent étonné du tour de force de transposition réalisé par l'auteur femme. Sans gros mot et sans exagération de métier, on prend sur le vif une douleur de tous les jours, qui a l'air d'une chose presque normale et c'est dans la pondération des gestes, du langage, surtout dans la merveilleuse composition de tout ce thème d'apparence lâché qu'on voit le fonds humain dans lequel puise sans fatigue l'auteur de cette étude

si parfaitement habile. Le comte de Maillane va dans son monde et il y rencontre le juif. Ça l'exaspère. Le juif est l'amant de sa femme et la paie comme une fille de restaurant de nuit. De nouveau la vieille France en face de la nouvelle ! et les séances de la chambre et les causeries de salon ne sont point épargnées, mais on en sort juste ce qu'il faut pour donner le contact de toute une société et aucun journalisme ne domine en ce journal. On nomme tout par son nom. Une note admirable sur l'adultère : « Ma femme me trompe mais je ne me considère pas comme déshonoré... Si j'avais cru confier mon honneur à une femme en l'épousant, je ne me serais jamais marié ! » Toute une noblesse tient dans cette phrase. Puis on divorce avec grâce, une grâce qui hurle de souffrance, qui hurle jusqu'à ramasser un chien dans la rue, lui, comte de Maillane, pour se donner l'illusion d'une caresse reconnaissante. Il a épousé sa femme sans un sou de dot et il lui donne, furtivement, dans un dernier serrement de main, trois cent mille francs de *gants* à cet objet de luxe auquel il ne reproche rien... pas même son luxe. Le reproche, la colère et les injures. c'est bon pour l'impuissance, et cet échantillon de grinchu ne grinche que pour la forme, c'est-à-dire pour les plis d'une feuille de rose du bouquet de sa femme et non pour les coups reçus en plein cœur. Ce livre est un drame noir en ce sens qu'il est d'un ton égal et de la plus merveilleuse courtoisie française qui puisse encore exister. Plus royaliste que le roi, certes, mais toujours prêt à se faire tuer pour... la chimère de droit divin. Je n'aime pas tout ce que contient ce livre de parti pris, cependant, je suis dans la vive admiration du *travail* de cette œuvre. Gyp se sert du langage ordinaire, des mots les plus communs et elle ne vise jamais à aucun effet, et cependant, son art est si grand qu'il égale la nature même. Ce que je comprends qu'elle déteste Zola, le plus entier des faux réalistes !...

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

F. Pillon : *L'année Philosophique* : Alcan, in-8°, 5 fr. — J. Pérès : *L'Art et le Réel, essai de Métaphysique fondée sur l'Esthétique* ; Alcan, in 8°, 3.75. — E. Goblot : *Essai sur la classification des Sciences* ; Alcan, in-8°, 5 fr. — Chr. Cherfils : *Un essai de religion scientifique. introduction à Wronski, philosophe et réformateur*, Fischbacher, in 8°, 6 fr.

Le huitième numéro de **l'Année philosophique** n'est ni moins intéressant, ni moins bien rempli que les précédents. Renouvier y traite de « l'Idée de Dieu », M. Lionel Dauriac de « la philosophie de M. Paul Janet » et M. Pillon de « la

critique de l'atomisme épicurien ». Une consciencieuse bibliographie philosophique, pour l'année écoulée, y fait suite, comme toujours, aux articles originaux. Renouvier s'attaque au concept d'un Dieu impersonnel. Il essaie de montrer qu'un anthropomorphisme épuré est encore le meilleur remède contre l'athéisme, et que tous les panthéismes et tous les monismes où Dieu n'est qu'un nom de l'Absolu, inconditionné, infini, partant contradictoire et inconcevable, sont autant d'athéismes déguisés. Il faut résolument retirer à Dieu la substantialité et les attributs métaphysiques, qualifications absolues qui sont « des négations changées de sens, transportées au positif ». Restreindre, comme le veut le phénoménisme, l'idée de Dieu à des notions accessibles sans contradiction, aux qualités de la personne morale et raisonnable portées seulement au plus haut degré de perfection. Telle est *l'idée positive* de Dieu, affirmée et en même temps contredite par la théologie scolastique, affirmée et contredite par la philosophie du XVII^e^ siècle (Cartésianisme et Spinozisme), finalement rejetée par les systèmes modernes au point de ne plus occuper qu'une place purement nominale dans l'enseignement contemporain. Vouloir éliminer de l'idée de Dieu, tous les caractères anthropomorphiques et y laisser subsister les attributs métaphysiques, c'est en définitive nier Dieu ou se contredire. Il est à craindre qu'une réaction se produise, malheureusement au profit de la superstition plutôt que du véritable esprit religieux. Il faut donc restaurer l'idéal divin en insistant sur son caractère moral et sur ses attributs psychologiques. Seul moyen de sauvegarder cet idéal en respectant la logique et les résultats positifs de la critique de la connaissance. — L'article de M. Pillon est une suite à son histoire de l'idéalisme au XVIII^e^ siècle, qui a déjà occupé plusieurs numéros précédents. L'auteur y déploie heureusement ses qualités bien connues de solidité logique et de discernement critique. Nous appellerons tout particulièrement l'attention du lecteur sur la discussion de la théorie de la liberté et de la contingence des futurs. M. Pillon reproduit le célèbre passage du Περὶ Ερμήνειας, où Aristote démontre l'impossibilité d'appliquer aux événements futurs le principe dit « d'exclusion de milieu ». « Il n'est pas nécessaire, disait le philosophe de Stagyre, que de toute affirmation et de toute négation opposée, l'une soit vraie et l'autre fausse, car il n'en est pas des propositions qui s'appliquent aux choses qui sont, comme de celles qui s'appliquent aux choses qui ne sont pas mais qui peuvent être ou ne pas être. » Ainsi, de deux affirmations contradictoires touchant les choses passées ou présentes, l'une est nécessairement vraie, et l'autre nécessairement fausse. Mais c'est commettre une faute de logique que

de vouloir étendre ce principe aux choses futures. Dans ce cas, la disjonction n'est plus permise. D'un événement futur simplement possible je puis bien dire qu'il est nécessaire *qu'il arrive ou n'arrive pas*, mais je ne puis dire que *l'un* des deux termes de l'alernative est, dès à présent, vrai et l'autre faux. Sophisme dans lequel on est trop souvent tombé ; sophisme qui va de pair avec la prétention de concilier avec la liberté la certitude des futurs, avec les extravagantes subtilités de l'éternité *tota simul*, de la prescience divine et de l'harmonie préétablie. En restituant à la thèse aristotélicienne son autorité tant de fois méconnue par les théologiens et les philosophes, même les plus grands (par ex. Leibniz), M. Pillon fait preuve de vraie et profonde métaphysique. La définition du libre arbitre au moyen du principe de contradiction, qu'Aristote proposait il y a plus de 2000 ans, est encore aujourd'hui la plus nette et la plus exacte de toutes. La certitude des futurs, même reservée à l'intelligence divine, en implique le déterminisme et ruine le libre arbitre. Epicure avait compris Aristote, et restreignait comme lui le champ d'application du principe de contradiction au passé et au présent. De nos jours, Leibniz et Bayle, aveuglés par des siècles de théologie, avaient perdu le sens du problème, et allaient jusqu'à accuser de légéreté et d'incohérence Aristote et Epicure. On n'a pas manqué de les imiter. Tout récemment encore, nous nous souvenons d'avoir lu, dans un ouvrage de M. Fonsegrive sur le libre arbitre, la même pseudo-réfutation de la thèse de l'Hermeneia. M. Pillon, et il est heureux que son autorité intervienne ici, restitue à la thèse son antique vérité, que les modernes ont méconnue, en montrant leur infériorité logique par rapport aux penseurs grecs. « Leibniz et Bayle, dit M. Pillon, se sont montrés dans cette critique aussi superficiels que Cicéron. » Et ce n'est pas peu dire, car le grand orateur n'était qu'un métaphysicien de cuisine.

Revenant ensuite à Epicure, M. Pillon montre que le *clinamen* des atomes s'accorde parfaitement avec l'ensemble de la doctrine et que c'est la seule hypothèse qui puisse préserver du déterminisme un système réaliste tel que l'atomisme et lui donner la cohérence logique qui lui manquait. « Epicure semble avoir très bien vu — ce qui a échappé à Bayle — que la nécessité physique, affirmée par Leucippe et Démocrite, s'accordait mal avec leur doctrine du vide et de la pluralité des éléments et des mondes ; que nier le plein, le continu, l'unité des Eléates, menait à nier le déterminisme absolu ; et donc que l'atomisme ne pouvait être, par sa nature et par ses principes caractéristiques, qu'une doctrine de contingence et de liberté. »

§

— **L'Art et le Réel**, de M. Péres, est un essai de métaphysique fondée sur l'esthétique. Il y a un sentiment du réel, un sentiment de l'existence au sens parfait. Or c'est dans le sentiment du beau que cette intuition du réel atteint peut-être sa forme la plus accomplie. L'art a pour fonction de raviver en nous l'intuition du reel, qui tend à s'oblitérer par l'habitude. Grâce au sentiment du beau, l'objet et le sujet se fondent et se pénètrent. L'art nous replace au milieu du réel et nous met en sympathie directe avec lui. D'autre part, en voulant approfondir la nature du réel, on est amené à envisager plus particulièrement l'homme même et « à y reconnaître ces attributs distinctifs qui, le mettant à part des autres créatures vivantes, font de lui tout à la fois la personne, l'être moral, et plus particulièrement l'être par lequel et avec lequel la réalité se pose, qui a pour destinée de s'étendre par la pensée et par l'action jusqu'à embrasser l'universalité des choses, et dont les inclinations ont pour fonds primordial un attachement à ce qui dure, étant par là même l'image de l'être véritable supérieur à la catégorie du temps ». Or c'est dans l'art, mieux que dans toute autre activité, que se reflètent précisément ces attributs de la nature humaine. « L'art, c'est encore l'homme. » Ainsi, l'art apparaît comme le centre de convergence de l'individualité et de l'universalité, l'unité de la personne humaine, avec ses attributs distinctifs et ses légitimes aspirations, et de la réalité concrète, vivante, infinie : « l'unité de l'idéal et du réel », disait naguère Hegel.

Si l'on considère ensuite les manifestations de l'art dans l'histoire de l'humanité, on voit que l'activité esthétique est l'accompagnement naturel de la vie sociale. Les mêmes caractères qui rendent belle l'œuvre d'art définissent également la perfection d'une société. De même que le progrès social est un effort constant vers l'organisation de plus en plus étendue et la centralisation de plus en plus consciente, de même la perfection de l'œuvre d'art consiste dans la plénitude du sentiment qu'elle éveille en nous d'une harmonie et d'une pénétration mutuelle des éléments du réel, dont chacun conserve néanmoins en elle sa signification et sa valeur propres. De là la possibilité de prendre les jugements esthétiques comme types de vérités objectives et de s'en servir comme de principes d'explication. Avec une semblable méthode, la vie sociale devient intelligible, l'histoire cesse d'être une énigme et la notion de progrès acquiert une vérité supérieure. L'art symbolise et présage la fin de l'humanité dans l'unité parfaite. A ce degré, l'art est une manifestation

du divin et la clef des problèmes que les métaphysiques fondées sur l'abstrait ont en vain essayé de résoudre. L'art, aidé par la science, à laquelle il s'opposera de moins en moins, à mesure que l'humanité progressera, nous renseignera, mieux que toute théologie, sur la fin dernière et la destinée de la personne humaine.

Tel est à peu près le sens résumé de la thèse de M. Pérès. A la soutenance, il était visible que ses juges ne la comprenaient pas comme l'auteur l'aurait désiré. Nous lui reprocherions aussi volontiers son obscurité peut-être voulue. L'art, d'une part, le Réel, de l'autre, tels sont les deux termes données au début, les deux points de départ ; il était indispensable de les définir et de ne point se contenter d'analogies et de métaphores. De même que M. Janet, nous avons cherché une définition du Réel et nous ne l'avons trouvée nulle part. L'art n'est pas défini davantage. Enfin, M. Pérès parle souvent de l'unification du sujet et de l'objet. Nous voudrions savoir où et quand il a pu saisir ce moment dialectique, où la distinction du sujet et de l'objet cesse d'être la base même de la conscience rationnelle, en dehors de laquelle il est impossible de seulement parler de sujet et d'objet.

Bref, la clarté et la précision des prémisses font défaut dans l'ouvrage de M. Pérès. Son élégante dialectique demeure pour ainsi dire sans effet sur le lecteur. Celui-ci, avec la meilleure volonté cependant d'admirer et de comprendre, écarquille les yeux et n'y voit goutte, parce que l'essentiel manque, à savoir l'éclairage de la lanterne.

§

— M. Goblot reprend, après Ampère, Comte et Spencer, la **Classificatien des sciences**. Une science est un système de propositions générales. Déterminer l'objet d'une science, c'est déterminer ce qui est susceptible de donner naissance à un système de vérités générales rationnellement justifiées. Or, si l'on examine les sciences aujourd'hui constituées, on s'aperçoit que chacune d'elles présente un certain ordre de développement dans les idées tel que toutes ses propositions dérivent d'un point de départ unique, qui est, pour chaque science, son véritable commencement, et qu'il lui est impossible de dépasser. Il y a, pour chaque ordre de connaissance, une notion unique, irréductible, dont toutes les autres découlent, et qui établit l'hétérogénéité entre les diverses branches du savoir.

M. Goblot commence donc, — ce dont nous le louerons — par s'inscrire en faux contre les classifications monistiques et contre l'illusion de la croyance en un principe unique et

suprême du savoir. « Non, il n'y a point de loi unique qui contienne toutes les autres. En supposant que la science pût s'élever à une loi absolument générale dans laquelle toutes les autres seraient enveloppées, l'esprit ne pourrait les y apercevoir, car cette loi serait un rapport unique entre deux termes abstraits, tandis que « le torrent éternel des événements et la mer infinie des choses » sont entièrement déterminés... Il y a un nombre défini de notions fondamentales et irréductibles, qui représentent les éléments premiers de toute connaissance. » Voilà du moins une position nette, et qui inspire confiance. Chaque science a sa vérité, et, si les sciences sont tributaires les unes des autres, chacune d'elles a toutefois son domaine propre. Vérité reconnue par l'auteur pour les sciences mathématiques, cosmologiques et biologiques. Vérité que l'on devrait bien étendre aussi à la psychologie et à la métaphysique, c'est-à-dire à ces sciences noologiques que l'on veut aujourd'hui, ou bien, compromettre avec les sciences de l'étendue, ou bien dont on veut faire je ne sais quelles *regulæ principiorum* s'immisçant dans les affaires de celles-là au point d'en paralyser et l'évolution et le génie propres.

— Le premier travail de la classification des sciences sera donc de dégager les notions fondamentales et irréductibles. Elles suggèrent des problèmes d'une nature spéciale qui forment eux-mêmes une science définie, la Logique. La classification des sciences est un problème de Logique, « c'est-à-dire, ajoute l'auteur, de psychologie sociale ». Pourquoi retomber ici dans le sophisme à la mode? Si la logique est une branche de la sociologie, celle-ci, d'après M. Goblot lui-même, constituant avec la biologie un groupe unique, on tourne dans un cercle. Ce sera une branche de la Bio-psycho sociologie qui renfermera le dernier mot sur les sciences antérieures, envisagées du dehors, et qui en déterminera les concepts génériques. La sociologie deviendrait alors cette science suprême, cette science des sciences, dont M. Goblot paraissait nier si radicalement la possibilité. La Logique n'est pas plus de la psychologie sociale, que le calcul différentiel n'est une branche de la physique mathématique. La logique, psychologie sociale, est-ce que cela ne rappelle pas « la pensée, fonction du cerveau », « la sensation, mouvement d'atomes », et autres sophismes grossiers qui ne reposent que sur des confusions d'idées. Dans une étude parue, il y a quelques années, dans la *Revue philosophique*, M. Fouillée ne s'était-il pas avisé d'expliquer la genèse des principes rationnels par l'évolution biologique et sociale, montrant ainsi la nécessité des principes d'identité et de causalité déterminée par les conditions de la lutte pour l'existence? M. Goblot tombe dans

une erreur analogue. La logique n'est pas justiciable de la psychologie sociale, parce que cette dernière ne pourrait se constituer qu'en observant précisément les règles qu'elle voudrait démontrer. On n'explique pas ce qui explique et on ne démontre pas ce qui sert à démontrer. M. Goblot ne s'est pas suffisamment rendu compte (comme tant de bons esprits du reste) de qu'il faut entendre par *a priori*, et, cependant, ne pose-t-il pas lui-même l'*a priori* comme base de sa classification ? La partie de l'ouvrage qui traite des sciences mathématiques est en tous points remarquable. La critique du raisonnement mathématique est juste. Le raisonnement mathématique n'est pas qu'un enchaînement de syllogismes ; mais un examen fécond et progressif des relations mutuelles et nécessaires entre les détails d'une même idée. Le processus de la découverte, en mathématique, qui est contrairement à l'opinion commune, la caractéristique de la méthode déductive, va du simple au complexe et « s'élève aux plus hautes généralisations par l'analyse des cas spéciaux privilégiés ».

M. Goblot, comme maint auteur contemporain, subordonne la géométrie à l'arithmétique pure. Est-il cependant si sûr que la science des nombres ne soit point une forme de la science de l'espace ? La pureté rationnelle de la science des nombres n'est peut-être qu'une illusion. Les relations des nombres ne sont peut-être intelligibles qu'autant qu'elles symbolisent l'espace et qu'elles nous représentent l'espace pur. La géométrie n'est peut-être que la science la plus directement accessible, la plus manifestement spatiale. Mais il n'est point prouvé que la pensée mathématique en général ne soit pas la pensée même de l'espace, dans sa pureté intuitive et débarrassée de tout contenu sensible. La mathématique est la science de l'ordre et de la mesure. Ordre et mesure n'impliquent-ils pas l'espace, au même titre que la figure ? Non l'espace empirique, mais l'espace intelligible, forme essentielle de la pensée.

L'ouvrage de M. Goblot témoigne d'une érudition encyclopédique, rare même parmi les philosophes, d'une érudition au courant des progrès actuels de chaque science en particulier. Il est impossible, dans un cadre restreint comme celui dont nous disposons ici, de l'analyser dans son entier, même sommairement ; l'on ne peut qu'en recommander la lecture.

Qu'il nous soit permis de signaler une inadvertance au passage suivant : « Les ondes lumineuses sont longitudinales, les ondes sonores et calorifiques sont transversales. » (p. 138). Cela est inexact. En ce qui concerne la lumière, la théorie vibratoire de Young et Fresnel suppose au contraire que la vibration des particules d'éther, qui constitue la lumière, est

perpendiculaire au rayon lumineux, c'est-à-dire transversale. Quant à la théorie électromagnétique, n'invoquant aucune représentation de ce genre, elle n'a pas à se préoccuper de la transversalité ou de la longitudinalité des vibrations. Elle considère uniquement la propagation d'une perturbation électromagnétique sans expliquer en quoi consiste cette perturbation. Les vibrations sonores sont tantôt longitudinales, tantôt transversales. Le son rendu par un tuyau est dû à des compressions et dilatations alternatives des tranches de la colonne d'air (vibrations longitudinales). Dans une corde vibrante au contraire, les parties de la corde exécutent des oscillations perpendiculaires à la direction de propagation des ondes (vibrations transversales.) Enfin, les vibrations calorifiques, s'il s'agit de la charleur rayonnante, sont de même nature que les vibrations lumineuses. Mais, lorsque la chaleur se propage par conductibilité, il n'y a point d'ondulations, ni de rayons de propagation. On admet, il est vrai, que la chaleur est déterminée par une agitation vibratoire des molécules du corps chaud, mais sans faire aucune hypothèse sur la forme ou la direction de la trajectoire de ces molécules.

§

— Sous le titre d'**Essai de Religion scientifique**, M. Cherfils essaie d'intéresser le public philosophique à *Hoene Wronski*, ce mathématicien mystique et métaphysicien qui vécut en France une existence mouvementée au commencement du siècle. Que Wronski ait été profond géomètre et logicien hardi, cela paraît difficilement contestable. Le raisonnement par lequel il ramène à l'unité les quatre antinomies Kantiennes, et que reproduit M. Cherfils (p. 52), est un exemple probant de la pénétration de sa critique. Pour ce qui est des prétentions métaphysiques de Wronski, c'est une autre question. Wronski veut tout réformer et tout reconstruire par le moyen de ce qu'il appelle « la loi de création ». Wronski est un marchand d'Absolu, denrée bien dépréciée de nos jours ; il prétend fonder la « philosophie absolue ». Le nœud de cette vaste synthèse réside dans la « loi de création ». Quel en est l'énoncé, c'est que le lecteur eût avant tout désiré connaître. Or on a beau tourner et retourner les pages de M. Cherfils, on ne trouve rien — du moins nous n'avons rien trouvé, nous l'avouons humblement, — qui ressemble à cette loi suprême. Voici d'ailleurs un échantillon de la métaphysique proposée à notre admiration : « La *trinité messianique* consiste en :

« 1° Loi suprême — absolu (en Dieu et en l'homme), comme principe inconditionnel de toute réalité.

» 2° Problème universel — création propre de l'homme

(en vertu de sa rationnalité créatrice) : raison absolue ou liberté indéfinie.

» 3° Concours final — solution du mystère de cette création propre par la loi même de création (détermination nouvelle des idées philosophiques de nécessité, liberté, individualité et universalité). » (p. 99). Cette citation suffit, à elle seule, à montrer que la métaphysique tant décriée aujourd'hui, si elle veut reconquérir son influence, devrait d'abord se débarrasser de ses charlatans. Car il y a un charlatanisme en philosophie, qui consiste à donner pour des explications de ce que la science positive renonce à expliquer, des formules majestueuses, où les idées très générales masquent le vide de la pensée.

Louis Weber.

LES REVUES

La Revue Blanche. — La Revue des Revues. — Memento.

J'imagine que les *Petits Messieurs de Nèvres* eussent formé l'un des plus délicats chapitres des *Passe-Temps de M. d'Amercœur* qu'avait annoncés le *Centaure*. M. de Régnier n'a peut-être jamais, avec autant de finesse dans l'ironie et l'émotion, ressuscité la grâce du XVIII^e^ siècle, qu'en ces quatre lettres publiées par la **Revue blanche**. Il faudrait recourir à des correspondances authentiques pour en trouver l'équivalent, et rien n'est encore moins assuré. Car il ne s'agit point de pastiche qui est un exercice où l'on réussit à force de patience, avec un peu de goût. Mais la ressemblance y est souvent bornée à une similitude de forme. Autre chose est d'assouplir sa pensée, de la mêler si étroitement à un décor, qu'il paraisse l'avoir inspirée, qu'elle l'anime d'une vie réelle et point fanée. On n'aurait pas la tentation de signer du nom de tel épistolier les lettres de Mme de Nèvres, de M. Bautour, ou de M. Le Tilleul. Elles sont bien de M. de Régnier et, cependant, les filles de la bonne Mme Pilou eussent éprouvé quel agrément à écouter la lecture de ces portraits que M. Bautour trace de ses nouveaux maîtres :

« L'aspect même de M. le Duc, comme vous savez, avertit des dangers de sa nature. C'est toujours un assez gros homme, de forte carrure et de haute prestance. Son visage osseux et sanguin ressort dans une ample perruque grise. Il a la jambe fine et la main belle, une grande aisance de manières et une exacte politesse, et ce noble équilibre ne se rompt que par des colères subites dont l'éclat retentit d'âpres jurements dont il poursuit, la canne levée, ceux qui les ont provoqués. Si la qualité des coupables le force à modérer les

mouvements de sa bile, l'irritation que lui cause cette retenue donne à son mécontentement une durée singulière; de brutal il devient rancunier, et on n'y perd rien. Un grand luxe est répandu sur ses habits. Il l'étend à son logis, à sa table, à ses équipages qu'il veut fort magnifiques en tout. Aussi, ses grandes dépenses à la cour avaient-elles dérangé sa fortune. Il en fait encore une fort considérable en sa province, où il s'est retiré avec l'assentiment du roi pour y restaurer son bien en en modérant l'emploi. Ainsi diminué, l'état de sa maison, tout en restant conforme à son rang, l'est moins à ses goûts, qui sont fastueux à l'excès.

» Mme la duchesse, par contre, vit fort simplement. Sa beauté, qui a été étincelante, brille encore d'un doux reflet. Elle use moins de sa figure et de son port pour éblouir que pour charmer. La première fleur de son visage est passée, mais il sort de sa personne un parfum de grâce qui ne passera pas, car le principe en est dans le bien d'une âme pure. L'ajustement de Mme de Nèvres témoigne d'un souci délicat de donner au siècle un exemple de réserve et de dignité. Sa conversation est mesurée, son maintien modeste et noble. On y sent l'usage du plus grand monde et la pratique des vertus. Son mérite domestique est admirable. Les orages de M. le Duc la battent de leurs secousses. Elle les subit avec résignation. Sa fidélité à ses devoirs d'épouse la soumet à son mari, corps et âme. Il use de tous deux, mettant l'une à l'épreuve de son humeur, l'autre au service de son instinct. L'âge n'y a rien changé.

» Très porté au goût des femmes et les voulant toutes trouver en la sienne, il y est terriblement assidu. Il l'a beaucoup aimée et continue à l'aimer beaucoup pour la secrète mortification de la pauvre dame, confondue de la persévérance de cette ardeur que rien n'a lassée, pas même un usage de quinze années, la nuit et souvent le jour, quand l'envie lui en prend, et cela plus d'une fois presque au vu et au su de tous, et, je puis dire, presque sous mes yeux, si j'en juge par les fâcheuses postures où il m'arriva de les surprendre, sans que M. le Duc s'en embarrassât le moins du monde.

» Quant à elle, elle gémit qu'il ne se fatigue pas d'avoir plaisir à son corps et d'en tirer parti, non content d'en avoir produit les deux fils qu'il faut au maintien d'une maison, l'un pour en soutenir le nom, l'autre pour l'étayer au cas où l'aîné viendrait à manquer, soit par quelque infirmité naturelle, soit par quelque circonstance fortuite. »

Tels sont les parents des « Petits Messieurs de Nèvres » dont l'aîné, débile, astreint à de violents travaux qui répugnent à sa nature, meurt à la chasse, « décousu » par un sanglier, et dont le cadet, M. le Chevalier, impétueux et

bouillant, est confié au savant M. Le Tilleul, médecin de la Faculté, qui le conduit à la mort avec une certitude incomparable, édifiée sur de beaux raisonnements.

« Quant à moi, — écrit encore M. Bautour, prêtre, docteur en Sorbonne, — la paix des champs m'a donné des idées de retraite. L'oraison funèbre que je fis de M. le comte de Nèvres dans l'église du Landal a attiré sur moi l'attention de notre Évêque qui, pour m'attacher à lui, m'a offert un canonicat. J'y trouverai de grands loisirs et des occupations réglées. Ma vie s'y bornera, et il ne me reste qu'à louer Dieu du tour qu'elle a prise. Les vêpres sonnent. Ma journée aussi va être sur son déclin. Le soleil est oblique sur la campagne. J'en fréquente les chemins. Ils conduisent mes pas; tout en marchant, je réfléchis et j'herborise. J'y satisfais ce goût commun des simples qui, jadis, nous lia d'amitié ; mais je n'en connais que les noms et les couleurs, tandis que vous savez en appliquer aux corps les effets bienfaisants et les vertus secrètes. »

Pourtant, M. le Chevalier est soumis à l'examen de quatre médecins assistés de deux apothicaires. C'est un robuste gamin de onze ans. On le déshabille et le place debout sur une table « pour mieux reconnaître sa stature et l'architecture de son corps ». Voici comme l'affaire est narrée par M. Le Tilleul à son ami d'Église :

« Sur un signe de M. Verduret, un des apothicaires s'approcha. Il tenait à la main une cornue de verre transparent où M. Verduret sollicita M. le Chevalier de vouloir bien uriner. A cela rien ne put le résoudre, ni le commandement de M. le Duc, ni aucune de nos instances. Il se tenait immobile, muet et irrité. Tout à coup il se ravisa et déclara fort poliment qu'il ne pisserait point qu'on ne le coiffât du bonnet carré de M. Verduret et qu'on ne lui en chaussât les bésicles. Force fut d'en passer par où il voulait et il nous rendit notre complaisance. L'ampoule de verre commençait à s'emplir de belle urine, quand, d'un mouvement brusque, il se dégagea et d'un jet vigoureux, lancé en plein visage de M. Verduret, lui obscurcit la vue au point qu'il laissa tomber le vaisseau qui se rompit, et, en même temps, avec un grand rire, il sautait d'un bond sur le plancher et, évitant les apothicaires qui gardaient la porte, il s'échappait, tout nu, les bésicles au nez, et bonnet en tête.

» Quand nous eûmes séché les éclaboussures de cette politesse et que nous nous fûmes rassis autour de la table, M. Lobau se leva pour dire son avis... »

Deux des Hippocrates se réjouissent de la florissante santé de l'espiègle. Mais elle inquiète le vénérable M. Verduret :

« Certes, — observe-t-il, — la nature s'est préparé en M. le Chevalier une fort belle demeure et je la crois volontiers bien

conditionnée, mais il faudrait, pour rendre l'habitation parfaite, y réformer certains usages, en mieux régler le mobilier et le service. Il y a en M. le Chevalier un certain tumulte de corps. Telle salle regorge, tel couloir est obstrué, tel recoin méphitique. J'y voudrais établir beaucoup de propreté et de convenance. Il faudrait là un intendant habile et je n'en vois pas qui convienne mieux que M. Le Tilleul, car ni M. Lobau, ni M. Dubon ne me paraissent se prêter à ce que nous souhaitons d'eux. Quant à moi, mon édifice particulier chancelle trop sous les coups du temps et mon grand âge s'oppose à ce que je puisse compter sur assez de vie pour suivre celle de M. le Chevalier jusqu'où il la faudra mener. »

Et M. Le Tilleul, doctement, ajoute :

« Il était temps que j'intervinsse dans la santé de M. le Chevalier et je puis dire en vérité que, s'il atteint l'âge d'homme, il le devra à la façon vigoureuse et raisonnable dont je l'aurai médicamenté.

» Je me trouvai en présence d'un corps précocement encombré d'humeurs contraires qui s'y livraient combat en tous sens et dont il était urgent de reprendre la fonction. Une intempérie naturelle y entretenait une dangereuse chaleur de sang dont il fallait à tout prix tempérer la surabondance, car il en résultait un dangereux excès de force, une nature fumante qui prédisposait M. le Chevalier, pour l'avenir, aux plus grands embarras. J'en tirais l'augure des dispositions fougueuses de son caractère, de son besoin de mouvement et de cris, de son penchant à la colère. Il fallait, tout d'abord, éteindre et mortifier ce tempérament afin de gagner quelques chances de le diriger à mon gré. Je lui appliquai un régime suivi. Les apothicaires le visitèrent régulièrement et j'obtins par là que le ventre s'ouvrit de belles selles bouillonnantes et d'excréments assez mal figurés. Cela fait, je le rafraîchis de tisanes et de boissons émollientes et le fis dormir, au lit, très couvert. Il me donna des sueurs abondantes. Tout autre s'en fût trouvé considérablement affaibli, mais M. le Chevalier resta indomptable. Je réitérai ; je m'obstinai. Il résista. Cela durait assez pour que je commençasse, sinon à désespérer, du moins à m'irriter d'un corps si ingrat, et j'en arrivais à penser que quelque maladie infantile serait la bienvenue qui viendrait à mon aide et me remettrait M. le Chevalier, si l'on peut dire, pieds et poings liés, qui abattrait d'elle-même en lui ce qui tardait trop à me céder, qui réduirait cette nature si prématurément coriace et si intraitablement récalcitrante.

» Par bonheur, la saison fut molle et pluvieuse et il s'y développa beaucoup de contagions auxquelles l'âge de M. le Chevalier le rend sujet et, sans espérer une petite vérole qui eût été à souhait, je pris quelque espoir au moins d'une rougeole

qui pourrait à la rigueur nous en tenir lieu.

» Mon souhait ne fut pas trompé et il se réalise en plein. M. le Chevalier ressentit, il y a quelques jours, une violente douleur du cou et de la partie inférieure de l'épine du dos. La fièvre se montra et on lui tira du sang. La nuit fut inquiète et fâcheuse. Enfin les pustules viennent de paraître. Je tiens la maladie qu'il nous faut. Vous savez tout ce que j'en attends. Je n'ai pas résisté au plaisir de vous en faire part, heureux d'y trouver l'occasion de me dire, Monsieur le Chanoine, votre très humble serviteur. »

C'est, enfin, Mme de Nèvres qui mande à sa « bonne sœur », Mme la Chanoinesse du Chapitre de Poulangis :

« Vous accusez de votre solitude l'état que vous avez choisi. Hélas! je vous envie. Votre abondon me semble enviable, il ne pleure personne et ce n'est que vous-même que vous regrettez. Moi je déplore une double perte et, depuis le funeste accident de M. le Comte et la petite vérole de M. le Chevalier qui l'emporta si brusquement, je traîne une vie misérable. J'aurais désiré l'employer à votre gré, mais M. le Duc verrait mon départ avec chagrin. Il ne s'y prêterait pas. Je lui dois mes derniers jours d'épouse. Bientôt l'âge fera de moi une compagne inutile à son espoir et je ne peux le priver d'aucune des chances que nous ayons de remplacer les deux fils que le Ciel nous a enlevés et dont il peut nous rendre encore, sinon le regret moins amer, peut-être le dommage moins grand, par une naissance que j'appelle de tous mes vœux et à laquelle M. le Duc travaille de toutes ses forces. »

Dans la *Revue blanche*, également, M. Gustave Kahn publie un essai fort aigu sur Arthur Rimbaud, où il peut avoir fixé d'une manière définitive certains traits de ce génie précoce et complexe. Il y reconnaît du Musset, un peu de « mürgérisme », de l'Hugo, du Barbier, du Delacroix, et l'âme de Baudelaire. Mais l'explication de M. G. Kahn touchant le trop fameux « sonnet des voyelles » est si ingénieuse qu'il faut l'accepter :

« On repasse mille fois par ses sentiers de jeunesse, sans s'apercevoir que c'est le même sentier, car l'humeur du matin y a, comme une nature prodigieusement vivace et rapide, disposé d'autres fleurettes. La difficulté même qu'a un jeune homme d'étreindre et de traduire ce qu'il a de vraiment personnel, qui est son regard sur les choses et le timbre de sa voix pour en parler, lui fait apparaître ses pensées existantes, mais difficilement saisissables, parce que embryonnaires, comme compliquées à l'excès, rares et profondes. Les coteaux où mûrit son vin lui paraissent des Himalayas, et la route

serpentine qu'il suit, en musant, quoi qu'il en ait, pour aller cueillir ses grappes, prend des lointains à ses lenteurs. Une fois sur sa colline, il aperçoit des horizons si candidement clairs qu'il est sûr qu'aucun œil humain ne les a entrevus ; il faut bien des noms nouveaux pour les fruits des nouvelles Amériques qui surgissent à une contemplation toute neuve, et de là des trouvailles et des exagérations, des chefs-d'œuvre d'impulsion jeune, et des théories qui attendront confirmation, le plus souvent la trouveront dans l'âge mûr, en se dépouillant de l'acquis qui les gênait, les notions antérieures une fois mieux classées. Rimbaud, comme tous les jeunes gens de génie, eût certes désiré renouveler entièrement sa langue, trouver, pour y serrer ses idées, des gangues d'un cristal inconnu. Sans doute Rimbaud était au courant des phénomènes d'audition colorée ; peut-être connaissait-il par sa propre expérience ces phénomènes. Je ne suis pas assez sûr de la date exacte du Sonnet des Voyelles pour avancer autrement qu'en hypothèse que : Rimbaud a parfaitement pu écrire ce sonnet, non en province, mais à Paris ; que, s'il l'a écrit à Paris, un de ses premiers amis dans cette ville ayant été Charles Cros, très au fait de toutes ces questions, il a pu contrôler, avec la science, réelle et imaginative à la fois, de Charles Cros, certaines idées à lui, se clarifier certains rapprochements à lui personnels, noter un son et une couleur. Les vers du sonnet sont très beaux — tous font image. Rimbaud n'y attache pas d'autre importance, puisqu'on ne retrouve plus de notation selon cette théorie dans ses autres écrits. Ce sonnet est un amusant paradoxe détaillant une des correspondances *possibles* des choses, et, à ce titre, il est beau et curieux. Ce n'est pas la faute de Rimbaud si des esprits lourds, fâcheusement logiques, s'en sont fait une méthode plutôt divertissante ; c'est encore moins sa faute si on a attribué à ce sonnet, dans son œuvre et en n'importe quel sens, une importance exorbitante. »

Le cas de M. Henry Béranger n'est pas moins curieux que *le cas de M. F. Brunetière* qu'il étudie dans la **Revue des Revues**. Si l'on peut comparer M. Brunetière à un sanglier qui bouterait à tort et à travers, M. Béranger est un marcassin qui ne grandira pas. Et c'est pourquoi il a parfaitement observé son modèle dans ces lignes :

« Sans être un grand écrivain, ni un véritable penseur, peut-être M. Brunetière a-t-il offert le spectacle d'une de ces existences puritaines qui commandent le respect et communiquent à une philosophie même incertaine leur force morale ? Lamennais, Quinet, Michelet, Renan, ont eu du caractère. Prêtres ou professeurs, ils ont risqué et perdu leurs situations sociales, quelquefois même leur gagne-pain, pour obéir

à leur conscience. Ils ne se sont pas fait de leurs doctrines des marche-pieds sociaux; ils n'ont pas bénéficié de leurs évolutions intellectuelles.....

» Au bout de leurs conversions, la plupart des grands esprits ont trouvé l'exil, la misère, parfois le martyre. M. Brunetière y a trouvé l'Académie, les honneurs, la fortune. Ce catholique par retour d'âge paraît un personnage de Balzac plutôt que de la *Vie des Saints*. C'en est assez pour lui valoir l'admiration un peu servile d'une vaste clientèle, c'en est trop pour mériter d'être salué grand caractère.....

» S'il écrit comme on chicane, s'il parle comme on requiert, si ses périodes sont des considérants du tribunal et ses conjonctions des écrous de sûreté, c'est qu'il ne se soucie pas de plaire ni de convaincre, mais de condamner et d'asservir.

» Si son intelligence rétrécit tout ce qu'elle touche, si elle réduit la littérature à une classification de genres, et la religion à une gendarmerie gouvernementale; si cette même intelligence ne s'empare des idées que pour les fausser, si elle décrète dans l'art et dans la science des « banqueroutes » et des « faillites » d'ailleurs imaginaires, si elle manipule les systèmes ou les œuvres comme un politicien les partis parlementaires; si elle n'a ni le respect, ni l'amour « de l'humble vérité »; si elle s'accommode successivement (peut-être simultanément) d'un pessimisme évolutionniste et d'un nihilisme clérical, c'est qu'elle ne se soucie ni de croire, ni d'aimer, mais seulement de dominer...

» Mais nous voudrions aussi que les hautes situations occupées par M. Brunetière, que l'influence dont il dispose, que la vitalité dont il abuse ne trompent personne. Il faut le dire et le répéter : M. Brunetière, en dehors d'une clientèle qu'il oblige et d'une Église qu'il sert, ne représente que soi-même. En cléricalisant la *Revue des Deux-Mondes*, il a pu troubler la France intellectuelle et la travestir devant l'étranger. L'avenir montrera, le présent montre déjà le néant de ces parades, les misères de ce travesti. »

MEMENTO. — **Nouvelle Revue.** — *Gustave Moreau*, par M. C. Mauclair.

L'Ermitage. — *Le Naturisme en danger*, par M. H. Ghéon.

La Cité d'Art donne asile aux poètes du Roussillon, de la Bretagne, du Languedoc, de la Provence, du Quercy, et à des poètes divers. Voici une jolie pièce de M. Marc Lafargue : *Printemps*.

Oh ville, toits de rose et cours d'ombre, tilleuls
dont les branches en fleurs pénètrent dans les chambres,
où les lilas comme des flammes dans les glaces
sont les feux du printemps que l'on voit sur le seuil!

Oh ville, oh grands hôtels où chantent des fontaines
sur les petits cailloux bleuis au fond des cours,
loin du soleil et près des grands murs de velours
monte l'obscure paix des lauriers solitaires.

Je suis seul. Les lilas s'effeuillent sur mes mains
dont la triste lueur s'allume en la lumière
de l'astre qui rayonne et rit dans la clairière

des vieux bouquins, de l'or, des cuirs, des parchemins
où je m'ensevelis dans le divin silence
tandis que l'air bondit sur les tuiles ardentes.

La Silencieuse, « feuille d'idées et de littérature », « lancée deux fois par mois », s'assure la « collaboration de sourds-muets et d'entendants ».

La Coupe insère un *Chant en l'honneur des lilas nouveaux* de M. E. Signoret.

CHARLES-HENRY HIRSCH

LES JOURNAUX

L'Idéal à vingt ans (*Figaro*, 10 août et suiv.) — Les Esclaves en Italie (*Bulletin de la Société contre la mendicité des enfants*, août). — Anecdotes sur Chateaubriand (*Le Journal*, 10 août). — Si nous devons aller nus (*Le Temps*, 30 juillet).—La Littérature française jugée par un prince allemand (*Le Temps*, 4 août). — L'histoire de Napoléon 1er racontée par un vieux soldat russe (*Le Temps*, 16 août).

« Quel était votre idéal de la vie à vingt ans ? — L'âge mûr l'a-t-il réalisé ? »

Telles sont les deux questions que M. Jean-Bernard a posées à une quantité d'hommes (et de femmes) célèbres; illustres même : car la huitième série des réponses, et ce n'est peut-être pas la plus belle, nous fait connaître les pensées secrètes de MM. Larroumet, Benjamin-Constant, Georges Ohnet et Yves Guyot. La vérité m'oblige cependant à déclarer que je n'ai jamais rien lu d'aussi cruellement ridicule. On a raillé jadis la fameuse enquête de M. Huret où de bonnes choses cependant se retrouveraient parmi l'étalage comique des petites haines et des grosses vanités ; celle de M. Jean-Bernard est effrayante, par le sérieux de tous ces « arrivés » à mentir sans grâce et sans esprit. Très peu d'entre eux semblent d'ailleurs avoir compris la question. C'était à prévoir, puisque seuls les esprits supérieurs obéissent à une « vocation ». M. Larroumet dit, selon l'attitude d'un patriote modeste :

« A vingt ans, je sortais de l'armée et j'entrais dans l'Université. Je croyais fermement que, cinq ou six ans après, la France reprendrait à la Prusse ses provinces et ses drapeaux.

Comme tous les hommes de ma génération, je conserve l'amère tristesse de 1871, je crois toujours que, par les blessures alors ouvertes, saignent l'honneur et la force de notre pays.

» Je visais, comme un but très lointain, une chaire de littérature française dans une Faculté du Midi, Bordeaux ou Toulouse. La vie m'a donné beaucoup plus que ce que j'espérais d'elle. J'aurais préféré qu'elle me donnât moins comme homme et davantage comme Français. »

En somme, son « idéal de vingt ans » était de reprendve l'Alsace et la Lorraine : cela n'a rien de bien particulier.

M. Ohnet a des réticences admirables. A une question supplémentaire : « Quel est le plus grand des romanciers morts», il répond : Balzac.

« Et le plus grand des romanciers vivants ?

» Oh ! ça, c'est l'affaire de la postérité.

M. Yves Guyot déclare qu'il a « toujours subordonné toutes les considérations à ses convictions », et M. Jean-Bernard cite à ce propos une anecdote concluante :

« Il y a une quinzaine d'années, il avait publié un roman, *la Famille Pichot ou l'Enfer social* : je proposai à M. Yves Guyot de sortir un drame en cinq actes du roman, — proposition acceptée. La pièce terminée, il fallait la faire jouer. Il y avait, au troisième acte, une grève et on voyait, comme dans le roman, les soldats tirant sur les mineurs. C'était en somme les malheurs de la Ricamarie mis à la scène. La censure ne voulut pas laisser passer le drame. Plus tard, M. Zola, dans *Germinal*, reproduisit une scène analogue ; la censure refusa encore de laisser jouer cette scène. La question fut portée au Conseil des ministres qui maintint l'interdiction. Seulement cette fois M. Yves Guyot était ministre ; il poursuivait ce qu'il avait lui-même écrit quelques années auparavant. »

On voit le ton de sincérité de ces petites confessions. Quand donc rencontrerons-nous l'homme dédaigneux qui consente à avouer franchement, et même avec cynisme, son véritable état d'âme ?

§

L'esclavage, maintenant borné aux enfants, est resté bien traditionnel en Italie ; on y conçoit guère autrement le travail des mines. Un jeune esclave, destiné au métier de *caruso*, de porteur de minerai, vaut en Sicile de 50 à 300 lires, selon l'âge et la force. M. Rossi descendit, il y a quelques années, avec un député, dans une mine de soufre et voici ses impressions vraiment infernales :

« Tous deux aperçurent, en arrivant, une collection de

nains entièrement nus, au dos rond, aux jambes torses et aux petits visages de vieux. C'étaient les *carusi* d'une usine occupant treize cents ouvriers. Deux de ces enfants prirent des lampes et servirent de guides aux visiteurs.

» Nous commençâmes à descendre, dit M. Rossi, en nous courbant et en nous accrochant des mains à la voûte. Les degrés, creusés dans le sol, sont très irréguliers, tantôt hauts et tantôt bas, humides et glissants. Nous vîmes les *carusi* qui remontaient, ployés sous leur charge de soufre. Puis, nous entendîmes des gémissements angoissés. C'étaient les plaintes de ces misérables, qui devenaient plus distinctes à mesure que nous nous rapprochions; c'étaient les gémissements de jeunes créatures haletantes et oppressées, qui n'avaient plus la force de marcher, et qui devaient cependant avancer coûte que coûte, de peur que le mineur ne vint les stimuler à coups de bâton ou en leur brûlant les mollets avec une lampe. Nous arrêtâmes quelques-uns de ces enfants, et nous constatâmes qu'ils avaient la peau des épaules et toute l'échine excoriées, rouges et couvertes de calus, de cicatrices et de meurtrissures. »

M. Rossi entendit l'un d'eux dire en pleurant à un camarade :

« Je suis si las que je ne peux plus ; je vais jeter mon sac par terre ! Et, en effet, il était vaincu par la fatigue. Ayant déposé sa charge, il pleurait silencieusement, accroupi sur une marche. Il avait les yeux bleuis, les paupières rougies, et de grosses larmes roulaient sur ses joues livides.

» Dans ma carrière de journaliste, dit M. Rossi, dans mes voyages, j'ai vu fusiller, pendre, lyncher, massacrer; j'ai vu des scènes horribles en tout genre et des morts de toute espèce : je n'ai rien vu qui m'ait tant impressionné !

» Les pauvres petits essaient souvent de s'enfuir. Malheur à celui que son maître rattrape ! Plus d'un *caruso* meurt assommé, et les autres ouvriers n'interviennent pas. « C'est le droit du maître ! » disaient les mineurs à M. Rossi, qui s'indignait de leur impassibilité. »

§

M. Claretie, excellent anecdotier et qui serait un Bachaumont, s'il avait un peu plus de liberté d'esprit — et de langage, conte des choses sur l'Ancêtre. D'abord, la belle Cancalaise qui va aux fêtes de Saint-Malo, croyant que Chateaubriand est un *saint* qu'on vient de canoniser. Ensuite, fragment d'une lettre de Chateaubriand à Béranger, en 1839 :

« Les *Mémoires* seront complets vers la fin de l'année et si je reste encore quelques jours sur cette terre, je compte les

passer assis et les bras croisés à regarder le ciel. La politique, vous savez que depuis longtemps je n'y crois plus ; peuples et rois, tout s'en va ; liberté et tyrannie ne sont à craindre ou à espérer pour personne. Une chose seulement me fait rire, c'est qu'il y a des hommes d'esprit qui prennent tout ce qui se passe au sérieux ; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils assistent à la mort d'une vieille société et qu'eux-mêmes ne sont plus que des malades incurables dans un hospice »...

« Il avait — comme Lamartine — voulu tâter du théâtre, lui qui, pour théâtre, avait eu le monde.

» On joua, une fois, à Versailles, sa tragédie de *Moïse*. Il attendait le résultat de la représentation en son logis de Paris. Ayant envoyé son domestique aux nouvelles :

» — Eh bien ? demanda l'auteur tragique lorsque le domestique apparut.

» — Eh ! bien, monsieur, cela a très bien marché. On s'est amusé, oh ! amusé... *On a ri tout le temps* !... »

« C'est l'abbé Deguerry, le futur curé de la Madeleine, qui avait apporté l'extrême-onction à Chateaubriand. Pour l'aller visiter, il traversait Paris, coupé et bossué par les barricades de juin 1848.

» Ce sera, disait le mourant, la dernière guerre civile que je verrai. Mais vous en verrez d'autres, vous, mon cher abbé !

» M. Deguerry en vit une autre, en effet. Il racontait que pendant l'agonie du grand écrivain, un joueur d'orgue — sans chercher une facile antithèse, par simple hasard — jouait à quelques pas de la maison mortuaire l'air, un moment célèbre, de la romance du *Dernier des Abencérages* : « Combien j'ai douce souvenance ! »...

» Du moins fit-il de la politique *étoilée*, regardant en haut.

» Trop haut, parfois.

» Inutile Cassandre, j'ai fatigué le trône et la Patrie de mes avertissements dédaignés... » Et il laissait retomber son bras lassé. Henri Heine explique la cause de ces dédains. Celui qu'il appelle le Don Quichotte de la légitimité était un polémiste trop littéraire. « Il ne tirait qu'avec des pierres précieuses au lieu de bonnes balles de plomb bien vulgaires et bien incisives. » Quand le pouvoir n'est pas le lot du génie, il est la proie des médiocres. »

M. Claretie conclut ainsi son petit recueil :

« Et si les jolies filles de Cancale croient encore que ce *Chateaubriand* fut un *saint*, elles ne se trompent qu'à demi : les grands hommes font partie du calendrier de la patrie ! »

§

Il y a un endroit en Europe où, comme le désire M. Pierre Louys, on peut sans crainte se promener tout nu en nombreuse compagnie. Malheureusement les hommes se promènent d'un côté et les femmes de l'autre. Ainsi l'a ordonné, sans doute pour obéir aux préjugés, le fondateur de l'établissement médical de Veldes, sur les bords de l'Adriatique, en Autriche ; on y soigne, par la nudité, la maladie assez vague nommée « fatigue de vivre ». C'est M. Henry de Varigny qui nous conte cette histoire :

« La journée du malade est en général la suivante :

» Il se lève tôt — il ou elle — à cinq heures du matin, et, après les ablutions accoutumées, se dirige vers le jardin. Il est nu comme un ver, ou du moins n'a d'autres vêtements qu'une simple ceinture. Un chapeau aussi, pour éviter l'insolation. Et le voilà équipé. Dans chaque moitié du jardin il y a une colline et c'est sur cette colline ombragée par endroits, que se passe la plus grande partie de la journee. Chacun emporte avec lui son déjeuner, lequel est frugal : du miel, du lait, du pain, comme en prennent les bergers d'Arcadie. Sur cette colline s'opère la plus grande partie de la cure. Fait-il chaud ? on se couche à terre, dans la verdure, à l'ombre d'un arbre, pour lire, pour causer avec ses compagnons. Fait-il frais ? on marche sur l'herbe, on se livre à des jeux pastoraux, à des exercices violents, à toutes les occupations de plein air qu'un chacun peut se donner dans les champs. Ou bien encore on s'allonge au soleil, se faisant rôtir un côté puis l'autre, et s'initiant aux joies si chères au lézard et au crocodile.

» Après quelques heures ainsi passées, le sujet quitte la colline pour descendre dans le vallon. Et là, toujours nu, il grimpe sur un toit en pente douce, où, une heure durant, il se couche au soleil, la tête seule étant couverte...

» Et l'après-midi ressemble à la matinée. La plupart des malades l'inaugurent toutefois au moyen d'une sieste en plein air, après quoi, ils vont et viennent dans le jardin, jouant, marchant, causant, lisant ou s'adonnant à quelque occupation de grand air, ou bien se rôtissant au soleil. »

§

Aux eaux d'Ems, M. Adolphe Brisson a eu l'honneur d'être présenté au prince Georges de Prusse, oncle de l'empereur Guillaume II. Ce personnage qui fit jadis de longs séjours à Paris a gardé un souvenir très vivant de notre théâtre, qu'il

se plaît à toujours incarner dans Rachel. Il narre sur la grande tragédienne une anecdote qui rappelle un épisode de *La Faustin*. Sur la littérature française d'aujourd'hui, il s'est exprimé ainsi :

« — Vous êtes en voie de transformation. Pendant vingt ans vos littérateurs vous ont traînés dans les bas-fonds du réalisme et de la grossièreté. Ils dépensaient un talent énorme à retracer des peintures qui offensaient la délicatesse. Vous revenez, ce me semble, à un plus juste sentiment de la beauté. L'art n'existe pas, en dehors de la noblesse de l'inspiration et de l'harmonie des formes. »

Que n'avons-nous ce prince allemand comme critique autorisé !

§

Voici une page d'histoire qui deviendra célèbre ; c'est Napoléon raconté par un vieux soldat russe, devenu cocher de place dans une petite ville de garnison. Nous devons ce morceau extraordinaire à M. Art Roë qui rédige en ce moment de curieuses notes sur la *Vie militaire russe* :

« — N'est-ce pas, Dachko, tu connais bien la France ?

» — *Juste ainsi*, je la connais.

» Il se retourne vers nous, ses lèvres épaisses nous sourient, et je ne saurais dire de quel timbre étrange sa réponse sonne à mon oreille ; c'est comme une voix inconnue qui me parlerait dans un téléphone, à l'autre bout du monde.

» — ... Les Français nous ont fait la guerre en l'an XII, je le sais bien. Ils sont venus à Moscou pour la couverture d'or qui est sur le clocher de l'Ivan-Veliki. Les gredins voulaient la prendre, mais leur corde a cassé, et la couverture d'or s'est brisée en tombant par terre. Voilà pourquoi Moscou n'est plus la capitale. Autrefois, elle était la capitale, et maintenant, c'est Piter.

» — Ah ! finaud, rusé ! Tu as lu ça dans les gazettes !

» — Pourquoi lire dans les gazettes ? observe, en haussant les épaules, Dachko, qui ne sait pas lire. Les anciens se souviennent, ils racontent les choses.

» — Ainsi, grâce à Dieu, le tsar français n'a pas emporté le toit de l'Ivan-Veliki !

» — Il est arrivé malheur au tsar français, repart gravement Dachko. Il a perdu son chapeau dans cette guerre de l'an XII, et ses sujets n'ont plus voulu lui obéir : voilà son malheur. « Où est ton chapeau ? qu'ils lui disaient ; sans chapeau, tu n'es plus notre tsar. » C'est pourquoi il est revenu en Russie pour chercher son chapeau ; mais, cette fois, il est revenu par mer et il a débarqué à Sébastopol. Je le sais parfaitement

bien : je suis moi-même soldat de Sébastopol. « Que viens-tu me réclamer ton chapeau ? lui a dit le tsar Nicolas Pavlovitch; Dieu sait où est ton chapeau ! » — *Chapeau*, dans la vieille langue russe signifie *couronne*, me souffle Platon. Et Dachko:

» — Le Français a détruit la ville, mais il n'a pas retrouvé son chapeau. C'est pourquoi ses sujets l'ont congédié, et il n'est plus leur tsar. Ils se gouvernent tout seuls : ils nomment un bailli, avec un conseil communal ; tantôt un menuisier, un forgeron..,

» — Ou peut-être un officier ?... un professeur ?

» — Jamais d'officier, jamais de professeur, mais un homme qui travaille de ses mains. Un tailleur, un savetier, voilà celui qu'ils nomment ; et quant au tsar, ils n'ont plus de tsar...

» Platon Constantinovitch rit dans sa barbe, les mains croisées sur la baguette de fusil qui lui sert de canne :

» — N'est-ce pas vrai? me demande-t-il, et sans m'attendre :

» — Dachko, cet officier est Français. Il reconnaît que tu as dit la vérité. »

R. de Bury.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Il faut vraiment être malade à la campagne pour relire la collection complète de la *Revue des Deux-Mondes!* — Mais c'est le seul moyen d'avoir la joie de retrouver, dans un vieux numéro d'il y a quinze ans, un article de M. Brunetière sur les *Cafés-Concerts*...

M. Brunetière dit des choses fort sages — comme toujours. Il reconnaît que les *scies* de cafés-concerts ont la même valeur documentaire que les fabliaux ou les mazarinades... Il cite même, parce qu'il a mission d'être érudit, le *Chansonnier de Clairambault-Maurepas* et le *Recueil général et complet des Fabliaux des treizième et quatorzième siècles*... Il déclare : « *La musique en est horriblement vulgaire.* » — C'est son avis ; mais il insinue : « *Il n'est pas si facile qu'on le croit de vider les mots d'une langue de tout ce qu'ils contiennent de sens.* » — C'est une excellente réflexion, et qui prouve qu'il a fort bien compris le *but* de *la scie de café-concert*..., son rôle essentiel dans la vie contemporaine.

Mais ce qui m'a fort instruit, c'est de comparer, à l'aide des citations que fait M. Brunetière, la *scie* d'il y a quinze ans à la *scie* d'aujourd'hui — je crois que l'on peut affirmer que nous sommes en progrès, et cependant..... !

Oh ! les thèmes de la génération d'hier étaient excellents : *Si t'as des poches — Mademoiselle, écoutez-moi donc — J'pro-*

mène le chien de ma sœur — J'vends du buis l'jour des Rameaux... et comportaient de parfaits refrains, d'une simplicité mélodique extrême et se *retenant* si bien que beaucoup ne sont pas encore tout à fait oubliés ! L'*Amant d'Amanda* est ainsi, je pense, immortel — (le curé d'ici est fier d'une petite boîte à musique ornée d'un paysage suisse qui moud fort agréablement cet air avec la *Valse des Roses*)— mais il me semble que les « *paroles* » n'atteignaient pas alors comme aujourd'hui cette viduité de sens parfaite que M. Brunetière, après avoir reconnu qu'elles devaient l'avoir, leur accorde...

Le but de la *scie* est de satisfaire facilement à l'*esprit gaulois*. M. Brunetière définit l'esprit gaulois (qu'il méprise), « *ce mélange d'optimisme vulgaire, de raillerie libertine et de polissonnerie prétentieuse qui, bien décidément, tient au fond de l'esprit français si peut-être il n'est ce fond lui-même* ». — Je veux bien, en changeant les adjectifs. On admettra alors qu'il vaut mieux occuper cet *esprit gaulois* à fredonner des *scies* que le laisser diriger les existences.

Pendant que l'on chantonne : « *les pauv' petites chattes, é z-ont des poils aux pattes* », l'esprit pas gaulois demeure libre de se livrer aux plus pures spéculations sur la justice immanente, les justes lois ou la théorie des Quaternions..... La *scie*, dans les conditions de la vie intellectuelle moderne, est une *soupape* indispensable. Il faut souhaiter qu'elle soit aussi perfectionnée que possible...

Or, je constate que depuis quinze ans, si la partie *paroles* de ladite soupape s'est améliorée, la partie *musique* s'est très fâcheusement compliquée !... Il se crée des *scies* admirables, mais personne ne réussit à s'en souvenir... « *La petite horreur à sa mère* » et autres créations de Polaire sont des choses géniales — mais on ne les *retrouve* plus en sortant de la *Scala* ou de *Marigny*... c'est sans doute l'influence du Wagnérisme.

Il y a là un danger très grave : l'*esprit gaulois*, pour s'occuper, est obligé d'avoir recours à la romance sentimentalo-osse, prétentieuse et à prétentions philosophiques de ces Messieurs de Montmartre... On risque de modifier complètement l'âme française ! Il conviendrait que les nationalistes s'inquiétassent... *Caveant* !... si j'ose m'exprimer ainsi...

Chacun comprend, en effet, quelle immense et importante différence il y a à s'appliquer machinalement : « *Tu sais, si 'as des poches, — Mon pauv' vieux, moi j'te l'dis franchement : — Fouill'-toi delicatement, — Fouill'-toi délicatement, — J'endant un petit moment* » (autrefois) ou bien (aujourd'hui) : « *Pas d'ma faute, répondit la Girafe, — C'est la faute au Photo — C'est la faute au Photo — La faute au Photographe* » ou à roucouler des choses d'un sentiment aussi marqué que : « *Pour être bien sûr d'être aimé par une, — J'ai dit à trois que*

je les aimais!...» ou bien : « *Qu'importent les trahisons des lèvres que nous baisons!...* » ... ça tombe sous le sens (comme dit Jarry)... Il faut donc absolument que l'on fasse des *scies* « *chantables* » ... C'est très beau d'être « musicien », mais je n'ai jamais pu, le mois dernier, obtenir, avec les éléments choraux que je pouvais réunir dans ma famille, un ensemble satisfaisant sur *Benjamin* (musique de Claude Terrasse), tandis qu'il m'aurait suffi de cinq minutes pour obtenir une interprétation parfaite de « *Il n'a pas d'parapluie — Ça va bien quand il fait beau — Mais quand il tombe de la pluie — Il est mouillé jusqu'aux os* ».

Il est des cas où le souci de l'art lui-même doit faire place aux nécessités nationales. J'ai vu le danger — je le signale. Quantité de jeunes poètes sont prêts à produire des couplets aussi stupides, aussi rengaines, aussi vulgaires que l'on peut le souhaiter — il faut que de jeunes musiciens sachent adapter à ces paroles des *airs* très faciles et *dont on ne puisse pas se débarrasser*. — Car sans cela le triomphe de la *romance* s'affirmera... L'esprit français qui a du bon — (« *Elles n'étaient pas mauvaises — Les Traditions françaises*)... disparaîtra, et optimisme, raillerie et polissonnerie, comme dit M. Ferdinand Brunetière, seront remplacés, dans les couches profondes de la nation, par les sentimentalités de M. X, Y et Z (de Montmartre), poètes-chansonniers... Nous n'aurons pas gagné au change, la France non plus — pauvre France!...

Où allons-nous! — comme dit mon éminent confrère A.-Ferdinand Herold...

JEAN DE TINAN.

P. S. — Les *Lectures Antiques* de mon autre éminent confrère Pierre Louys réussissent trop brillamment pour que je résiste au désir de donner, dans ma partie, quelques extraits de nos grands publicistes modernes. M. Henry Kistemaeckers écrit dans le *Journal* du 2 août :

« *Dans ce soir de Juillet* (on est au « Jardin de Paris ») *pique d'étoiles et caressé de brise, les arômes féminins, tout de suite, le grisèrent. Ils se mêlaient à l'ozone de la terre humide ainsi qu'au vif éther des verdures mouillées et parcouraient des gammes d'une étrange sensualité depuis la saine odeur des mousses jusqu'au relent bestial des cheveux et des aisselles, du souffle poivré des lauriers à la subtile haleine des sexes.*

... Robert, les narines dilatées et les paupières mi-closes, respirait cet air de gazon, d'alcôve, de linge et de peau..... et l'hallucination était si ardente qu'un moment vint où tout se volatilisa sous la frange abaissée de ses cils, et que, dans le jardin incendié d'une lueur verdâtre, les reflets de soie devinrent des reflets de chair. Il vit les seins sous les corsages, les cuisses sous les jupes, et les hanches nues sous les ceintures... »

Et voilà!!! — c'est rudement bien! T

MUSIQUE

Concours de chant du Conservatoire.— *Le Couronnement de la Muse*, poème et musique de G. Charpentier.

Pendant de longues années les musiciens luttèrent pour ou contre Berlioz; plus tard le combat recommença autour de Wagner ou de Franck. Immuable, le Conservatoire demeura étranger à toutes ces agitations. Aujourd'hui il n'a pas encore pris parti, ou plutôt, la victoire de ces maîtres étant définitive et désormais incontestable, il n'a pas encore pris son parti de l'évolution survenue dans la musique dramatique depuis trente ans, et, paisiblement, il continue à inculquer à ses élèves les traditions d'un répertoire dont les infortunés bientôt ne trouveront plus l'emploi !

On a vu parfois pénétrer sous la coupole de l'Institut des hommes jeunes encore qui n'avaient pas craint de railler sans pitié les usages religieusement observés par leurs futurs confrères. Il n'est pas d'exemple que leur présence dans la docte assemblée ait jamais modifié la moindre coutume établie. Avec l'habit vert, l'esprit « qu'académique on nomme » était entré en eux. Le Conservatoire, c'est un peu l'Académie. Directeur, professeurs, secrétaires peuvent changer, l'esprit de la maison reste identique. Haines et passions s'y transmettent avec les vieux murs, ces vieux murs décrépits entre lesquels peu à peu s'est desséché puis est mort le triste et presque symbolique marronnier qui seul, dans l'ombre froide, tentait de donner une impression de vie verdoyante.

Quelqu'un récemment s'étonnait qu'en ces séances de concours, clôture de l'année scolaire, pas une œuvre n'eût été interprétée de tel compositeur vivant, en qui de nombreux musiciens de notre pays ou étrangers veulent voir le chef de la jeune école française (expression qui ne signifie pas grand chose, je l'avoue, et contre laquelle lui-même se défendrait, mais que je me plais à employer pour ce qu'elle a le don d'horripiler certains). — C'est que, fut-il répondu, M. *** est notre ennemi ! — N'avoir pas accompli toutes ses études musicales faubourg Poissonnière, n'avoir pas brigué le Prix de Rome (c'est-à-dire, pour MM. les officiels, le prix de la classe de composition), s'être borné à écrire en toute indépendance de superbes ouvrages, c'est être un ennemi ! Par bonheur, ce titre en quelque sorte indélébile (car il ne peut se rendre à volonté, non plus que la Légion d'honneur, et persiste même sur les épitaphes, n'étant pas réservé aux seuls vivants), ce titre se porte en bonne compagnie ; les palmarès ne nous montrent-ils pas, en effet, que si Gluck est à demi toléré, par

contre Bach, Berlioz, Franck, Wagner sont implaçablement proscrit du Conservatoire ! Ce ne sont pas des amis de la maison.

L'élu des cours de chant de la rue Bergère, le vrai, presque le seul, c'est Meyerbeer ; et à l'heure actuelle, où les œuvres nées de l'association, on pourrait presque dire du syndicat : Scribe-Meyerbeer, s'effritent, et ne parviennent plus à exciter quelque intérêt même avec le secours des voix les plus exceptionnelles — à l'heure où chacun épris de sincérité se détourne de cet art conventionnel, triomphe d'un éclectisme commercialement calculé — il y a encore des professeurs pour s'obstiner à révéler uniquement aux élèves les mystères du *Pardon de Ploërmel* ou de *l'Etoile du Nord*. Ils ne songent donc pas que le malheureux lauréat, muni de son prix, devra refaire toute son éducation, car, à moins d'être engagé au casino d'Enghien, jamais plus sans doute il ne sera Hoël, non plus que le Shakespeare ivre du *Songe d'une nuit d'été* (Thomas scripsit) dont chaque année une scène est soigneusement exhumée au concours d'opéra-comique. Comment ces sortes d'ouvrages pourraient-ils l'initier au véritable art lyrique ? comment y puiserait-il de sûrs principes pour se guider dans l'interprétation des œuvres qu'il sera appelé à créer ? Ce n'est pas :

« *Triste exilé sur la terre étrangère* »

que lui fera chanter M. Bruneau dans son prochain drame lyrique, bien que M. Zola, son collaborateur *en prose et contre tout*, parle volontiers de lui-même ; et il est incontestable que l'étude exclusive de rôles où la déclamation est sans vérité et la prosodie sans précision constitue une fâcheuse préparation à ceux que lui confiera M. d'Indy, ou à ceux qu'inspirera au talent de M. G. Charpentier la Muse qu'il vient de couronner avec fracas. Six cents musiciens en effet ont pris part à cette cérémonie : chœurs, orchestre, deux musiques militaires, des cuivres à toutes les fenêtres de l'Hotel de ville, et des cloches (1)... D'après l'ampleur et la multiplicité des moyens employés, on pourrait supposer qu'il s'agit là d'une très importante partition. Point : c'est une œuvre retentissante, mais de proportions médiocres, et non une œuvre architecturale conçue grandiosement selon la formule de Berlioz. Aussi bien n'était-il pas question cette fois de célébrer des morts illustres de « Trois glorieuses » ou le souvenir de Napoléon I, mais tout simplement l'élection d'une

(1) Dans sa *Rubens-cantate* Peter Benoit a employé aussi des canons. L'autorité militaire aurait-elle refusé à M. Charpentier ces puissants instruments ?

petite ouvrière promue au rang de Muse, par le suffrage de quelques « Robes et manteaux ». Et cependant de hautes ambitions sont encloses dans ces quelques pages ; l'auteur, nous a-t-on dit, a voulu parler au peuple, exalter l'humble prolétaire, chanter en son honneur des hymnes démocratiques, faire de la musique sociale sinon socialiste... C'est son droit, mais il ne nous semble pas que ce vaste programme, aux aspirations générales autant que généreuses, soit réalisé. L'œuvre reste locale, et de circonstance. Nous sommes tout disposé à reconnaître la philanthrophie et l'esprit de charité de M. Charpentier, celle-ci fût-elle bien ordonnée, mais nous ne pouvons cependant, comme ont fait ses plus volontaires panégyristes, nous borner à exalter ses intentions, sans aborder l'analyse détaillée de son œuvre elle-même.

Le personnage principal en est la Muse. Précédée d'une fanfare, elle entre au bruit des acclamations :

Jour d'allégresse
Et jour d'amour,
Fraternelle kermesse,
Tout est rose,
Tout flamboie,
C'est la joie,
L'apothéose !

Puis des cloches annoncent la fête du Plaisir.

On danse.

« Ha ! Ha ! » dit la foule : c'est la joie.

Arrivent des artistes, et comme évoquée par leurs désirs, surgit la Beauté (une danseuse).

« Ah ! Ah ! » s'écrie de nouveau le chœur, et c'est l'admiration. Mais voici un Pierrot fort sombre et préoccupé, il représente la souffrance humaine, et tâche à faire comprendre par la seule mimique ses sentiments de révolte et d'aspiration vers l'anarchie.

« Ah ! ah ! » chante encore le peuple, et c'est l'angoisse et la douleur.

« Ah ! ah ! » pourraient à leur tour dire les auditeurs, variant une dernière fois la prédominante onomatopée du poème, et cette fois ce serait l'étonnement et aussi l'interrogation. En effet, à moins d'avoir lu d'avance les chroniques explicatives des gazettes amies, il est douteux qu'ils puissent saisir le sens de ce spectacle.

Mais le poète parle (la Muse, la Beauté, le Pierrot-humanité et le buste de Michelet — celui-là non obligé — sont des personnages muets), le poète qui seul est

« *idoine à louanger* »

parle donc, mais son verbe n'apporte pas à l'assoiffé de clartés de bien définitives illuminations.

O jolie !

clame-t-il.

« *Cette danseuse est une fleur de vie faite d'un peu de chacun de nous tous. Et cette fleur vivante c'est notre âme sous la forme d'une fleur qui serait une femme, fleur femme dont la grâce, le parfum, se traduisent en cadences afin que tes sens aussi bien que ton âme puissent apprécier l'hommage suprême.* »

Mais, quoiqu'elle soit « *faite d'un peu de chacun de nous tous* », nous ne savons pas en somme quelle est dans sa robe de soie

cette demoiselle
garnie de dentelle

comme dit une vieille chanson. Pourquoi est-elle l'Elue, la Salvatrice, l'Inspiratrice ? Nous la voyons tendre les bras à l'Humanité, lui rendre l'espoir. Est-elle l'*Ouvrière*, et incarne-t-elle le labeur honnête ? — se contente-t-elle d'être jolie et de consoler par sa beauté et son amour facile

Les jeunes dieux
Les chercheurs d'absolu ?...

Est-elle Mimi-Pinson ou s'appelle-t-elle Jenny ? — Est-elle tout simplement *la femme*, ou une petite déesse Raison en réduction ? Ou bien plutôt serait-elle la fille du peuple, la fleur poussée spontanément sur le sol de France, l'humble fleur de nos champs, dont le parfum a grisé nos poètes, est-elle l'âme de notre terre, notre chanson populaire ? —...

Non — malgré son indécision, elle s'affirme un personnage plus précis, c'est une

Parisienne sculptée dans de l'éternité...(?...)

et pour achever de nous troubler en notre incertitude, elle nous apparaît en compagnie d'un Pierrot au visage plâtré, d'un poète en veston, dans le cadre d'une place publique sur une sorte de reposoir laïque aux tentures rouges chargées de crépines d'or, entourée de danseuses en jupe courte, avec les étudiants, les gymnastes et sans doute les francs-maçons qui constituent le fond de tout défilé moderne. En résumé, la conception de cette œuvre où se mélangent avec quelque incohérence réalités et allégories demeure énigmatique.

De la partition se détache un leitmotif (personne n'en est exempt !), c'est le cri (1)

(1) M. G. Charpentier n'est pas le premier qui ait songé à utiliser les « cris de Paris » dans une composition musicale : Kastner les a employés dans une symphonie, et déjà Jeannequin avait écrit une fantaisie chorale dont ils sont les seuls éléments.

Voilà l'plaisir, mesdam's !

et l'auteur ne pouvait faire un choix plus heureux. Dès l'introduction ce thème annonce la joie, puis il ouvre le bal, et circule continuellement dans la trame symphonique avec son sens précis de gaîté et d'allégresse. Mais pourquoi M. Charpentier, dans la marche du début, l'a-t-il amputé de sa jolie terminaison à laquelle il a subtitué

V'là des beaux canards ?

Ce nouveau thème, ainsi accolé au premier, le dénature en perdant lui-même son caractère. Plus loin

Mouron pour les p'tits oiseaux

accompagne d'une manière touchante l'entrée des petits miséreux. Par contre, les autres « cris » très nombreux qui surgissent à tout moment apparaissent au petit bonheur, comme par hasard, quand l'harmonie permet de les faire entendre. C'est ainsi qu'au moment où la Muse descend de son char, tous les instruments à voix retentissante clament sur un roulement de tambour

Artichauds, des beaux artichauds !

et

Oh ! les pomm' d'terre au boisseau !

Ce n'est plus le triomphe de la Muse, c'est l'apothéose des légumes, de tous les légumes, car la carotte elle-même,

La carotte, fraîche et belle !

n'est pas oubliée. Mais il ne faut voir là aucune arrière-pensée de symbole. S'il était entré dans cet ordre d'idées, M. Charpentier n'eût pas manqué sans doute d'accompagner ses

divins gueux
aux longs cheveux

par

Merlans frais à frire !

et non par

la caneuss' rempailleuss' de chaises !

Quoi qu'il en soit de ces critiques légères, il convient de reconnaître que M. Charpentier à qui est familière la recherche de l'effet a su le rencontrer avec sa musique. Non pas, comme on pourrait le croire, par le choix de mélodies personnelles de caractère vraiment populaire et typique, ou par un agencement instrumental des « cris » choisis particulièrement heureux, ou par une impressionnante sonorité — mais tout au contraire par une discrétion qui a causé une agréable surprise

La tentation pouvait lui venir de profiter des masses orchestrales et chorales dont il disposait pour faire retentir une bruyante *Marseillaise* aux accents de laquelle se seraient peut-être mêlées les voix des innombrables spectateurs qui encombraient toutes les rues avoisinant l'Hotel de ville. Il l'a évitée, ne laissant percevoir de notre hymne national que quelques mesures à peine — tout ce que s'en peut permettre sans doute un Pierrot dont les prédilections vont plutôt à la Marseillaise de Ravachol. En outre il s'est gardé des brutalités coutumières aux apothéoses finales, et a terminé son œuvre par un doux rappel de « Mouron pour les p'tits oiseaux », tandis que le chœur exhale un dernier « ah ! ah ! » (cette fois c'est la consolation, et c'est l'espoir), nous laissant sous une impression de sérénité presque religieuse.

Il convient surtout de ne pas attacher une portée trop grande à cette œuvre dont la seule prétention musicale est sans doute de révéler solennellement l'amour de l'auteur pour le peuple, ce qui est évangélique et peut conduire à la députation, et aussi d'appeler sur lui l'attention publique, ce qui est humain. Le tempérament dramatique de M. Charpentier, dont il nous a donné la preuve dans une scène saisissante des *Impressions fausses* et dans la poignante *Chanson du chemin* lui inspirera, nous n'en doutons pas, d'autres œuvres plus mûries, et qui, moins que celle-là, seront d'intérêt passager.

Quand à ce *Couronnement de la Muse*, malgré les conseils de ses amis, l'exécution n'en est pas à souhaiter pour lui dans une salle de concert. A ces sortes d'ouvrages il faut le plein air, et le souffle ambiant de la vraie foule, communiquant quelque chose de sa vie propre aux personnages qui paradent sur les tréteaux. Du reste, dans ces conditions, les occasions se présenteront fréquentes de faire exécuter cette cantate, lorsqu'on voudra célébrer quelque rosière, quelque lauréate du prix Montyon, ou quelque autre muse locale. Déjà la partition de M. Charpentier a rempli ce rôle à Lille. Une variante indiquée dans le texte :

Oyez ces ris
De tous côtés
C'est la joie { *de Paris* / *d'une ville*
Aux pieds de la Beauté

permet la généralisation du poème. Un seul mot restera à modifier

« *Parisienne* sculptée dans de l'éternité »

et il n'est pas douteux que, avec un peu de réflexion, l'auteur ne découvre facilement le vocable à substituer, fût-il un peu

étrange, qu'il s'agisse d'exalter une Muse de Lons-le-Saulnier (Lédonienne) de Pont-à-Mousson (Mussipontaine) ou de Puteaux.

PIERRE DE BRÉVILLE.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES : André Mellerio : *La Lithographie en couleurs*, Publication de l'Estampe et l'Affiche, 3 fr. 50. — Georges Meunier : *Histoire de l'Art*, Félix Alcan, 1 fr. — Ferdinand Bac : *Les Amants*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — M. G. Lami : *Entre Femmes*, album de 20 aquarelles, Simonis Empis, 5 fr. — *Paris Instantané*, Henri May et Ludovic Baschet, la livraison 0,60. — LES REVUES : *Les Maîtres de l'Affiche*; *L'Estampe moderne*; *L'Estampe et l'Affiche*; *L'Œuvre d'Art*; *Le Journal des Artistes*; *La Plume*; *Le Parisien de Paris*; *Revue populaire des Beaux-Arts*; *Revue des Arts graphiques*; *L'Art décoratif moderne*; *L'Intermédiaire des Chercheurs et des curieux*; *Le Rire*; *Le Courrier Français*; *The Artist*; *The Studio*.— LES ESTAMPES : Lobel : *Une Nuit de Baccara*, litho tirée à 15 ex. — Léandre : en-tête de facture pour l'*Exposition d'art moderne, rue Tronchet*. — AFFICHES RÉCENTES.

J'ai déjà plusieurs fois parlé ici même de la lithographie en couleurs, de l'importance qu'elle avait prise, et qu'elle prenait chaque jour dans l'art de notre époque. J'ai expliqué l'origine de ce grand mouvement chromolithographique et montré que le véritable initiateur avait été Jules Chéret. D'autres à sa suite se sont adonnés à embellir nos murailles d'affiches artistiques et peu à peu l'on est arrivé à réduire le format de la chromolithographie murale à celui de l'estampe. Je ne reviendrai pas plus longuement sur tout cela. Je constate une fois de plus la renaissance de l'estampe sous la forme nouvelle de la chromolithographie et je renvoie le lecteur soucieux de se documenter largement sur le mouvement actuel et sur ses représentants à un livre fort bien fait de M. André Mellerio : **La Lithographie en couleurs**.

Je n'ai pas grand chose à dire de l'**Histoire de l'Art**, de M. Georges Meunier. C'est une compilation de noms et de dates, un résumé de l'art de l'humanité en cent cinquante pages. C'est un livre probablement destiné aux écoles.

Les dessins de M. Bac, dans **Les Amants**, sont bien, trop bien. On dirait des photographies. Légendes parfois amusantes comme celle-ci. La scène se passe dans un bal masqué : LUI : *Vous n'êtes pas comme les autres, à la bonne heure!... Vous vous tenez bien; vous devez être d'une bonne famille?* ELLE : *Non, j'suis pas d'une bonne famille... j'ai mal au cœur...*

Les vingt d'aquarelles d'**Entre Femmes**, par M. G. Lami, ne manquent pas d'une certaine grâce féminine, malgré des fautes de dessin souvent grossières.

Paris Instantané est un recueil de photographies qui sera

complet en douze fascicules. Il contient très peu de clichés vraiment pittoresques. On aurait pu tirer meilleur parti à la fois du procédé photographique et des paysages parisiens.

Les Revues. — **Les Maîtres de l'Affiche** (juillet). — Ce fascicule contient une ancienne affiche de Jules Chéret : *Cadet Roussel*, qui est devenue introuvable; le *Napoléon* d'Eugène Grasset, annonçant une Vie illustrée du grand Empereur, publiée dans le *Century Magazine*; une affiche allemande d'Otto Fischer, pour une *imprimerie artistique* de Dresde; enfin, la *Prière de la Vierge d'or*, composition de l'artiste américaine Miss Ethel Reed.

(Août). *Le Casino d'Enghien*, par Jules Chéret; *A Jeanne d'Arc*, par De Feure; *Grande Tuilerie d'Ivry*, par Alex. Charpentier; *Lippincott's Magazine*, affiche américaine, par Will. Carqueville.

L'Estampe moderne (juin). — Sommaire : *Au Pays noir*, par J. G. Besson; *La Ronde*, par Henri le Sidaner; *Lutèce*, par A. Giraldon; *Bal de Barrière*, par Steinlein.

(Juillet). *Maris Stella*, par Maximilienne Guyon; *Dante rencontre Béatrix*, par Henri Martin; *Un Marché en Zélande*, par Fernand Piet; *Le Chemin de la Mort*, par E. Trigoulet.

L'Estampe et l'Affiche (15 juin). — Très intéressant et documenté article de M. Roger Marx sur *Théodore Chassériau et son œuvre de graveur*. J'en détache les si justes lignes suivantes : « Plus un talent offre de singularités imprévues, plus il paraît défier l'analyse. Qui veut dévoiler les origines de la personnalité et les sources secrètes de l'inspiration doit en interroger les témoignages spontanés, directs, immédiats, sans quoi le sphinx ne livrera pas son énigme. Les estampes de Théodore Chassériau facilitent incomparablement cette découverte de l'inconnu; elles possèdent au plus haut point, nous l'avons dit, la valeur édifiante; elles montrent dans l'émule d'Ingres et de Delacroix, l'initiateur de Puvis de Chavannes et de Gustave Moreau; elles attestent, chez ce peintre disparu à trente-six ans, un génie exceptionnel en soi, auquel fut dévolue par surcroît la rayonnante puissance d'action des précurseurs. »

Dans le même numéro, un article sur *la Médaille* aux Salons, par M. Charles Saunier.

(15 juillet). *Historique des ex-libris*, article très documenté et illustré de nombreuses pièces, par le Dr Bouland.

L'Œuvre d'Art (20 juillet). — Une partie du fascicule est consacrée à l'horrible amas de casseroles que M. Puech intitule *Monument de Francis Garnier*. Les artistes auraient vraiment le droit et le devoir de pétitionner pour qu'on enlevât de la place de l'Observatoire l'immondice qu'on a eu l'audace d'y déposer avec accompagnement de musique mili-

taire et de discours officiels. On devrait se souvenir qu'il y a sur cette même place deux chefs-d'œuvre : la Fontaine de Carpeaux et la plus belle statue de Paris, le Maréchal Ney, par Rude. Il est vrai qu'on a relégué cette dernière dans un bouquet d'arbres comme si on en avait honte. Cependant, à la place de M. Puech, je n'aurais pas affronté la comparaison ! Pauvre Francis Garnier, c'était bien la peine d'être une énergie et une intelligence et de mourir en héros pour qu'on te représente aujourd'hui comme au milieu d'un bateau de fleurs de bas étage, parmi des femmes nues, aux accessoires d'un notoire mauvais goût. A quand l'installation officielle, place de l'Observatoire, d'un bazar à treize ?

Le même numéro se rachète par d'intéressantes notes sur *Benvenuto Cellini à la Cour de France ;* un article de M. Cordier sur l'*Église Saint-Barthélemy-le-Grand*, à Londres, et la suite de l'étude de M. Bengesco sur *Le Mobilier français au Moyen Age et pendant la Renaissance.*

Le Journal des artistes (3 juillet). — A propos de la mort de Burne-Jones, dans un article intitulé *On demande un art de vérité et de vie*, M. Manuel Devaldès écrit les lignes suivantes :

« A un Burne-Jones, peintre symboliste et mystique qui, selon John Ruskin, avait « le dessin le plus pur et le plus simple qu'il est possible à un crayon d'enfanter », je préfère, par exemple, un Claude Monet, peintre robuste et fougueux de la Nature puissante, évocateur de la Vie que nous devons aimer puisqu'elle est le triomphe de la Nature dont nous sommes les intentionnels et parfaits miroirs. »

(24 juillet). M. G. Grandin demande la création d'*Archives de l'Art Français.* Cette bibliothèque contiendrait particulièrement les catalogues de toutes espèces, les principales critiques des Salons et des expositions d'art, les avis de naissance, mariage, etc. illustrés, petites pièces ordinairement perdues et qui peuvent servir de documents pour l'avenir, les lettres conservées au ministère des Beaux-Arts et relatives aux commandes et achats de l'Etat, etc. etc. — Excellente idée à soutenir.

La Plume vient de réunir en un volume broché, orné d'un frontispice à l'aquarelle de Grasset, intitulé *la Sculpture*, les six fascicules spéciaux qu'elle a consacrés à A. Falguière, sculpteur et peintre. Près de 120 reproductions montrent un Falguière inconnu du public.

Le Parisien de Paris consacre en grande partie ses numéros des 3 et 10 juillet au Musée Carnavalet et au Conservatoire des Arts-et-Métiers.

Revue Populaire des Beaux-Arts (23 juillet). — M. Raymond Bouyer dans son dernier article sur les Salons con-

sacre quelques pages intéressantes aux objets d'art à la Société Nationale des Beaux-Arts.

(6 août). Article de M. Jules Claretie sur Jean-François Millet.

Revue des Arts graphiques (9-16 juillet). — Couverture nouvelle par Georges Grellet. Un article sur la publicité cycliste avec de nombreuses reproductions d'affiches.

L'Art Décoratif Moderne (juillet). — Quelques mots très justes de M. Arthur Maillet sur les artistes et la critique.

L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux (20 juillet). — A noter la publication dans cette revue de documents généalogiques sur les Vernet et sur leurs alliances notamment avec la famille de Moreau-le-Jeune et avec celle de Paul Delaroche.

Le Rire (30 juillet). — Il faut toujours citer les admirables dessins de Léandre, notamment *M. G. Clemenceau* ; *Le tonitruant Labori, dit l'homme qui rit et le doux Leblois* ; et surtout *L'énigmatique Picquart et le sympathique Esterhazy*.

Le Courrier français (17 juillet). — «... *Ta gueule, eh sale outil!* » par Willette.

(7 août). Numéro consacré à la revue des Ambassadeurs avec dessins de Willette et de Widhopff.

The Artist (juillet). — Une longue étude non signée sur Edward Burne-Jones. J'en extrais les lignes suivantes :

« De même que Rosetti s'était tourné vers Madox Brown dans sa première jeunesse, de même Burne-Jones à vingt-deux ans alla vers Rosetti dont il avait vu les illustrations des poèmes d'Allingham. Né d'une famille inartistique, sans aucun ancêtre artiste connu, élevé à Birmingham, la ville la moins esthétique du monde, destiné à l'Eglise par son éducation, la vue du dessin de *Elfuimere* signé D. G. R. fit le même effet sur Burne-Jones que la vue de *Harold* avait fait sur Rosetti sept ans auparavant. Il ne pouvait penser à rien autre et s'en entretenait dans les cours d'Oxford avec son ami William Morris, un autre étudiant destiné à entrer aussi dans les ordres, et tous les deux cultivaient leur enthousiasme. »

N'est-il pas curieux de voir primitivement destinés aux ordres deux hommes comme Burne-Jones qui fut un révolutionnaire en peinture, et William Morris, qui fut un des plus ardents socialistes de son époque?

Du même article :

« Quand toutes les critiques de détails ont été épuisées, on dit de Burne-Jones (et ceci est je pense un de ses grands défauts) qu'il ne prend aucun intérêt aux mœurs, aux gens et aux pensées de son propre temps. Il est partaitement vrai que n'avoir pas peint les robes de chez Worth ou les mobiliers des grands magasins est une louange à lui accorder. »

En vérité, il ne s'agissait pas de formes de robes. La grande infériorité de Burne-Jones, ce n'est pas d'avoir préféré aux modes modernes les robes amples et les draperies sans siècle, c'est de n'avoir point fait vivre les plis des étoffes et les corps qu'elles recouvrent. Il ne lui a manqué que cela, au peintre si curieux du *Chant d'Amour*, pour être un puissant génie.

L'article sur Burne-Jones est accompagné de reproductions nombreuses, ainsi qu'un article sur le Salon de Paris où il est particulièrement question de Puvis de Chavannes, Rodin, Carrière, Billotte, Guiguet, Charles Cottet, Thaulow, Cazin, Anquetin, Blanche, Raffaëlli.

(Août). Un article sur Charles Cottet, avec de nombreuses reproductions. Le commencement d'une étude sur les préraphaélites accompagnée d'œuvres de Millais, Hunt, etc.

The Studio (juillet). — Une étude sur l'œuvre de Bertram Priestman par A. L. Baldry; *Les terres-cuites de Tanagra* par Marius B. Huish; un article sur le *Balzac* de Rodin par Gabriel Mourey; reproductions d'œuvres de Thaulow, Whistler, du portrait de Verlaine par Carrière et d'une sculpture de M. George Frampton représentant en un horrible écroulement sa majesté Victoria, impératrice et reine; un portrait en médaille de Robert Louis Stevenson, par A. Saint-Gaudens; d'Alexandre Charpentier la médaille offerte à Emile Zola; dessins coloriés pour des boucles de ceinture en émail.

Les Estampes : A signaler de M. Lobel une lithographie de beaucoup de caractère : **Une nuit de Baccara** et dans la *petite estampe* un en-tête de facture dessiné par Léandre pour l'**Exposition permanente d'œuvres d'art moderne, rue Tronchet**. Léandre s'y est dessiné lui-même à côté de Rodin, Carabin, Weber, Orazi, etc.

Affiches récentes. — Imprimerie Chaix : **La Fête des Mitrons, aux Ambassadeurs**, par Chéret.

Imprimerie Bourgerie : **Exposition internationale d'Automobiles**, par Nardac. — **Etablissement thermal d'Enghien-les-Bains**, par Léonce Burret. — **Le Petit Bleu**, par Choubrac.

Imprimerie F. et M. Moreau : **Royan** par Fraipont.

Yvanhoé Rambosson.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

On a commencé à célébrer un peu partout, cet été, dans nos petites villes et nos communes rurales, le centenaire de la « Guerre des Paysans » autrement dit de la Vendée Belge.

Sans l'esprit cléricalement réactionnaire et gallophobe qui

s'y mêle de la part des organisateurs, cette commémoration serait des plus louables.

En effet les humbles rustres, les héros anonymes qu'il s'agit de glorifier s'insurgèrent non pas contre les idées de la Révolution ou contre la France, mais contre la pire des démagogies, contre l'odieux militarisme, contre les pillards et la racaille du Directoire.

Les beaux jours des Droits de l'Homme étaient déjà loin en 1798. L'ère des philosophes était passée ; passée aussi l'ère des hommes d'action généreuse et féconde ; les uns et les autres avaient même scellé de leur sang, sur l'échafaud, l'évangile nouveau : celui d'une religion de fraternité, de liberté et de justice. Les « brigands » d'ici se révoltèrent non pas contre l'affranchissement des corps et des âmes que leur avait apporté, l'émancipation de l'Escaut, avec la première invasion française, après la bataille de Jemmapes, mais contre un servage insupportable auquel se flattaient de les soumettre les dégénérés et les énergumènes de la Terreur, ceux qui constituent pour ainsi dire l'arrière-fait de la Révolution.

Tous les historiens de bonne foi sont d'accord pour approuver nos pastoureaux à commencer par les grands historiens de France.

Quoi de plus légitime que cette révolte ? Une grêle de coups de sabre et de crosse s'abattait sur tous les propriétaires, communautés et particuliers, pour les obliger à livrer leur bourse et tous leurs effets de valeur quelconques, ce qu'ils faisaient jusqu'à rester en chemise et sans le sou. Quand on les avait dépouillés on finissait par réclamer leur sang et leur peau. « Règle générale, dit Hippolyte Taine dans ses *Origines de la France contemporaine*, dans le petit Etat, Belgique ou autre, qu'il s'agit d'exploiter à fond, le général le plus proche ou le résident en titre ameute contre les pouvoirs établis, les mécontents qui ne manquent sous aucun régime, notamment les déclassés de toute classe, les aventuriers, les bavards de cafés, les jeunes gens à tête chaude, bref, les Jacobins du pays ; désormais pour le représentant de la France, ils sont le *peuple* du pays, ne fussent-ils qu'une poignée et de la pire espèce. »

Les paysans qui avaient assisté avec longanimité à l'emprisonnement ou à la proscription de leurs prêtres non assermentés, voire à la fermeture de leurs églises, furent poussés à bout le jour où, en vertu de la loi de la conscription, tout Belge, âgé de vingt à vingt-cinq ans devenait le soldat, le défenseur armé, le mercenaire de l'oppression.

Promulguée le 5 septembre 1798, cette loi avait été suivie, le 23 du même mois, du décret de mobilisation d'un corps de 200.000 hommes, comprenant les conscrits de la première classe, c'est-à-dire les jeunes gens de vingt à vingt et un ans.

Contrairement à ce qui s'était produit pour d'autres édits, cette fois loi et décret affichés le 5 octobre, en français et en flamand, soulevaient non seulement une réprobation platonique, mais rencontraient une résistance inattendue dans tous les rangs de la population.

Nul ne se faisait inscrire sur les rôles.

Inquiétés par les recruteurs les jeunes gens riches, nobles, patriciens, fils de gros bourgeois passerent pour la plupart en Angleterre.

Les pauvres diables fuirent dans les campagnes. De véritables campements de « Jacques » se formaient dans la Campine et le pays de Waes. D'abord les conscrits se contentèrent de refuser le service et de dépister leurs traqueurs. C'étaient des réfractaires et pas encore des insurgés.

Lorsque les rabatteurs s'éloignaient, les fugitifs, avertis par leurs parents, quittaient leurs cachettes, regagnaient leurs toits et reprenaient leur métier, quitte à disparaître à la première alerte.

Aucune rencontre n'avait encore eu lieu entre paysans et colonnes jacobines. Mais on prévoyait, dès le commencement d'octobre 1798, que cette partie de cache-cache ne durerait pas, et que la collision était prochaine. Le malaise, la tension augmentait de part et d'autre. La température morale s'alourdissait.

C'est le 18 octobre, à Rupelmonde petite bourgade au confluent de l'Escaut et du Ruppel, berceau du géographe Mercator, que l'étincelle fut mise aux poudres.

Cinq gendarmes du Directoire se prirent de querelle avec quelques paysans ; ceux-ci ayant eu l'avantage en profitèrent pour sonner le tocsin et abattre l'arbre de la liberté.

Quelques jours après, la conflagration était générale. On n'entendait, de lieue en lieue, que le son des cloches, des tambours et des cornes, les hurlements des chiens et des hommes, et les coups de fusil. On se battait le long de l'Escaut et du Ruppel, dans la contrée dite le Petit Brabant, et dans tous les écarts de la sablonneuse et farouche Campine.

Des combats se livraient autour de Malines et, un instant, cette ville tombait par surprise au pouvoir d'une compagnie de rustres des environs ; mais ces vainqueurs inexpérimentés, tacticiens novices, de plus, mal secondés par la population urbaine, ne tardaient pas à se faire saisir au cœur de leur conquête par des troupes du général Béguinot, et le soir même de leur capture, on les fusillait au nombre de quarante, presque tous jeunes gens de dix-huit à vingt ans, dans le cimetière de la cathédrale. J'ai conté cet épisode dans les *Fusillés de Malines*.

La guerre dura quelques mois et fut accompagnée de cru-

autés atroces de la soldatesque du Directoire. Celle-ci n'avait même pas l'excuse de représailles car, à la différence des Vendéens et des Chouans, les brigands de Belgique se conduisirent avec une magnanimité vraiment unique dans l'histoire des Jacqueries. Mais la répression fut implacable. Des villages florissants, tel Bornhem — où devait naître le fier poète Emile Verhaeren, un réfractaire, lui aussi! — furent brûlés et saccagés de fond en comble. Les paysans remportaient l'avantage dans des combats d'escarmouches, mais dans les batailles rangées ils eurent le dessous, et l'ennemi en fit un grand carnage, notamment en novembre autour de Moll.

Retranchés dans Herenthals, les paysans armés de gourdins, de faux et de fusils de rebut résistèrent durant vingt-quatre heures à des soldats aguerris. Ils laissèrent six cents des leurs sur la Bruyère ensanglantée. (Et c'est depuis, veut une tradition, que les fleurs y sont plus empourprées que dans les landes d'alentour!) Cela n'empêcha point les survivants des rebelles d'aller se reformer plus au fond de la Campine et dans le Hageland. Ils y reçurent même des renforts. Trois jours ils disputèrent la petite ville de Diest à leurs investisseurs. Délogés, passés au fil de l'épée, mitraillés sans merci, de nouvelles moissons de héros semblaient se lever de ces charniers. Mais le dernier coup leur fut porté le 5 décembre à Hasselt où ils se firent massacrer au nombre de huit cents.

Les paysans s'étaient aussi soulevés dans la forêt de Soignes, autour de Bruxelles, sous le commandement de Constant de Roux Miroir et de Charles de Loupoigne, dit Cousin Charles.

Dans le Luxembourg, les montagnards de l'Œsling, pays des chênes, avaient longtemps aussi résisté à l'arbitraire et aux spoliations des traînards, des faussaires et des imposteurs de la Révolution. Acculés dans Clervaux par les troupes du Directoire, une poignée d'adroits tireurs, embusqués sous les futaies du parc, s'avisèrent de tenir tête au vainqueur. Une vingtaine de soldats furent abattus. Mais les tirailleurs, las de cette tuerie, finirent par jeter leurs fusils. Comme ailleurs les feux de peloton d'exécution et les guillotinades eurent raison des dernières résistances et mirent fin à cette « guerre des gourdins » ou *Klüppelkrieg*.

Ces rustauds se comportèrent admirablement devant les conseils de guerre. Touchés par leur bravoure, leur crânerie et leur jeunesse, maintes fois les juges tentèrent de leur tendre une perche de salut :

— Vos fusils n'étaient pas chargés ?

— Au contraire, ils l'étaient et même copieusement.

— Mais vous les aviez déchargés sur le gibier de la forêt ?

— C'est ce qui vous trompe. Nous avons bel et bien tiré sur les Français!

— Sans le vouloir, alors? Parce qu'on vous y obligeait?

— Non pas. De notre propre gré; parce que nous le voulions. Le mensonge nous répugne.

Il est à remarquer que la noblesse et les gens de condition se désintéressèrent complètement de ce mouvement patrial (j'évite à dessein de me servir du mot patriotique, tant de fois prostitué).

Tous ces beaux fils titrés et cousus d'or avaient fui à l'étranger. Chose assez piquante, aujourd'hui ce sont les héritiers de ces francs-fileurs, des hobereaux ou de gros propriétaires terriens, qui se sont mis à la tête des comités locaux réunis en vue de la commémoration de cette insurrection essentiellement démocratique. Mais peut-être est-ce là, pour cette cléricaille nobiliaire, une façon de faire amende honorable et de réparer la couardise de leurs illustres aïeux.

C'est à peine si dans la liste des chefs du mouvement on rencontre le nom d'un seul gentilhomme. M. Reydams, l'archiviste si distingué de la ville de Malines, auquel on doit déjà de nombreux éclaircissements sur cette période peu connue ou plutôt méconnue, est parvenu à recueillir quelques particularités sur un jeune seigneur ayant « chouanné » avec les simples garçons de ses fermiers. Il s'agit de M. de Meer, baron de Moorsele qui, après avoir pris part à un coup de main contre l'Abbaye d'Afflighem au pouvoir des Jacobins, fut arrêté à Duffel sur la dénonciation d'une femme, et passé par les armes à Bruxelles.

Mais les autres chefs appartiennent tous à la roture. Ce sont les Rollier — ancêtres maternels d'un de nos poètes flamands, Emmanuel Hiel — les Eelen, les Van Gansen, les Meulemans et les Corbeels.

Le libraire Corbeels et Meulemans l'arpenteur, arrêtés après le combat de Moll, furent fusillés à Tournai.

Je rappelais plus haut le supplice de quarante paysans à Malines.

Une exécution analogue eut lieu à Bruxelles le 17 février 1799, un dimanche, entre les portes de Louvain et de Seherbeek. Vingt et un jeunes gens furent canardés au milieu d'un grand appareil militaire. Les fusillards craignaient de voir éclater une émeute; aussi la place Royale avait-elle été occupée par des troupes rangées en ordre de combat et munies de canons.

Presque tous les patients avaient été fait prisonniers après la prise de Hasselet qui, ainsi que je l'ai déjà dit, fut le dernier fait d'armes de cette guerre désespérée.

Dans le nombre, comme à Malines, se trouvaient des en-

tants de dix-sept et de dix-huit ans, dont plusieurs petits valets de ferme de Tamise et de Willebroeek.

Les noms de ces obscurs martyrs n'ont pas été moins estropiés que ceux des fusillés de Malines.

Ne conviendrait-il pas à défaut d'un monument qui risquerait d'être bien laid, parce qu'il émanerait d'inesthétiques politiciens et officiellards — de rappeler, par une simple plaque encastrée dans la façade d'une maison sise sur l'ancien terrain du supplice, cette immolation de vingt et un adolescents de nos campagnes, coupables de s'être soulevés contre les banqueroutiers et les avorteurs de la Révolution?

En attendant, la série des fêtes du centenaire de notre Vendée s'ouvrira au commencement du mois de septembre par l'inauguration, à Moll, d'un monument à la mémoire des héros du 23 novembre 1798. Il est fâcheux que ce monument représentant un paysan blessé à mort et soutenu par un frère d'armes, soit si peu heroïque ou du moins que les modèles adoptés par les sculpteurs soient si vulgaires et paient si médiocrement de physionomie et d'allures. Les beaux types ne manquent pourtant point au pays de Campine! Où diable, M. de Beule est-il allé dénicher ces deux figures d'abrutis de la glèbe? En voilà qui donneraient raison à ceux qui n'ont vu en ces insurgés de 1798 que d'aveugles, d'inconscients fanatiques, friands de servitude et de ténèbres morales. Pauvres partisans! Après avoir été fusillés par les Français, voici qu'ils ont été de nouveau livrés au *Beul*, au bourreau!

Vrai, ce n'est pas sous les espèces de ces congréganistes empotés que leurs fervents se représenteront ces galbeux va-nu-pieds! Que ne s'est-on adressé plutôt à Jef Lambeaux, à Constantin Meunier ou à Julien Dillens pour prêter à ces rudes garçons un modelé digne des originaux?

Non, le monument de Moll calomnie ces plastiques blousiers. Il suffisait pourtant d'ouvrir les yeux et de choisir. Sans me vanter, je crois mieux avoir ressuscité la chair et l'âme de ces brigands dans mes *Fusillés de Malines*. Ainsi que je le dis à la fin de cet essai historique: chérissant et vénérant la mémoire de ces patriotes impolitiques, pour fixer leurs traits et reproduire leur rôle en des pages votives, je ne recourus point à des incantations redoutables. Aux cœurs aimants, l'intensité de la tendresse suffit pour conjurer les élus. J'ai simplement entrepris le pèlerinage aux campagnes qu'ils hantèrent. J'ai retrouvé la chair de leur chair et le sang de leur sang chez plus d'un plastique moissonneur ou valet de charrue, mais surtout chez les moins rassis de ces pacants, par exemple chez un braconnier qui me dévisageait au passage et me saluait d'un bonsoir martelé comme l'angelus du clocher

voisin. Plus d'une fois le réfractaire, l'insoumis contemporain se transfigurait en un guerillero de 1798. C'étaient bien en ces gars un peu basanés, nerveux, dégourdis, en ces Flamands plutôt noirs que blonds, les yeux à la fois fervents et exaltés, les grosses lèvres frémissantes, la voix passionnée, le geste intrépide des *Jongens* de 1798. C'est presque d'après nature que j'ai portraicturé l'un d'eux : « un dégourdi brunet ce Tistiet Vervl, et singulièrement affectif, avec sa mine luronne et florissante, ses joues saines et fournies, sa large bouche aux commissures relevées par un pli à la fois espiègle et câlin, de beaux yeux marron pétillants de hardiesse ou subitement radoucis et songeurs ; le nez droit aux narines évasées, le menton carré, la chevelure broussailleuse et désordonnée dont les mèches frisaient jusqu'au bas du front bien modelé et masquaient de menues oreilles de jeune faune. De stature moyenne, bien découplé, les membres agiles et robustes, il portait presque avec élégance des guenilles sentant bon la feuillée, le foin, la sève et la grume. »

Ils abondent dans la région les gaillards de cette figure. Combien n'en ai-je rencontré dans mes haltes à Tremeloo, Zoersel, Schrieck et Rymenam, mais surtout autour de Moll.

Jacob Smitz, le maître peintre, qui vit à Achterbosch, près de cette bourgade, aurait pu prêter au sculpteur une couple de ses modèles à physionomie intrépide et expressive.

GEORGES EEK HOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Stefan George ; *Das Jahr der Seele,* Berlin, Verlag der *Blaetter für die Kunst.* — Arno Holz : *Phantasus,* Berlin, Johann Sassenbach, M.2. — Georg Stolzenberg : *Neues Leben,* Berlin, Johann Sassenbach. — Franz Evers : *Paradiese,* Leipzig, Verlag Kreisender Ringe, M. 2. — Memento.

Avant d'être connu en Allemagne, M. Stefan George s'était fait chez nous une certaine célébrité dans des milieux spéciaux. Tout en ignorant son œuvre, on l'avait sacré grand poète et futur chef du symbolisme allemand. Et il fallut bien que le jeune barde, lorsqu'il revint dans ses foyers, se fît allouer par ses amis l'auréole que les cénacles parisiens lui avaient si bénévolement prêtée. C'était cette fois une belle auréole toute neuve qui n'avait encore été portée par personne et quoiqu'elle fût d'un modèle un peu démodé, elle lui seyait à merveille. Pour que son éclat ne se ternisse point on fonda une revue, où, irrégulièrement, au gré des collaborateurs, on le ravivait à grands coups d'encensoir. M. George se contenta de sourire et se laissa faire. On le plaça à côté de Wagner, de Nietzsche et de Bœklin, le Poète à côté du Musicien, du

Philosophe et du Peintre, on écrivit des commentaires à son Œuvre, enfin on l'éleva si haut qu'il devait finir par perdre pied. Les petits poètes des « *Blaetter für die Kunst* » ne pouvaient que nuire au développement du solitaire de Binger. Il il y a des comparaisons qu'il est dangereux de faire : en voulant exalter le talent du poète on l'enlevait complètement au jugement du public. On demandait de l'admiration, on n'obtint que des haussements d'épaules. Maintenant la voix du « maître » risque de se perdre parmi les clameurs de l'« école ». Et cela est bien dommage pour M. Stefan George qui mérite mieux que d'être accaparé par une société d'admiration mutuelle.

L'esthétique de M. Stefan George, si on en croit ses disciples, est celle de Gœthe sur ses vieux jours, mais aussi celle des romantiques allemands et de notre symbolisme d'il y a dix ans. L'objectivation des sentiments primaires — le sentiment n'étant plus un but, mais un moyen, — la souveraineté esthétique qui se libère entièrement du sujet — le sujet d'un poème n'ayant pas d'autre importance que le marbre de la statue, — la chaleur dans l'expression, avec des termes précis (où ne se joint point « l'indécis »), telles sont à peu près des revendications du « synthétisme allemand ». La forme fait le poète » a dit l'un de ses représentants et nous voici revenu à la vieille discussion de l'art pour l'art. Des recherches sur le but de l'œuvre d'art intéressée ou désintéressée préoccupent beaucoup ces jeunes gens. Volontiers ils s'en tiendraient à la formule donnée par Schopenhauer dans le quatrième livre du « *Monde* » : *l'art c'est l'idée platonicienne.* Mais il y a tant d'autres définitions du beau sur lesquelles il serait si facile de fonder de jolies petites théories esthétiques : « La perfection réalisée dans le monde des sens », avaient dit Wolf et Baumgartner; « une finalité sans fin qui plaît universellement et sans concept », avait répondu Kant (— c'est la formule que donnent les manuels de bachot, en allemand elle est très claire : *Schœn ist*, etc., mais en français elle ne veut rien dire) ; et Fichte avait parlé de « l'unité dans la diversité », Schelling, de « ce qu'il y a d'éternel dans le passager », Hegel, de « la réalisation immédiate de l'Idée »; « la présence de l'Idée dans l'apparence limitée » reprenait plus tard Fr.-Th. Vischer; « ce qui est immanent aux choses », écrivait Horwiez, et Herbart, « ce qui plaît immuablement »... (en voulez-vous de l'érudition !). Malheureusement, ce petit jeu de société n'a guère de résultats pratiques et on n'arrivera jamais à déduire une œuvre d'une théorie d'art.

La dernière plaquette de M. Stefan George, **Das Jahr der Seele** (*l'Année de l'âme*), contient de fort jolies pièces. J'y aime particulièrement la série des *Danses tristes* dont quelques

strophes rappellent si délicieusement le Gœthe de la « *Heimkehr* ». Ce sont des *lieds* doux et désenchantés où le poète chante la mélancolie des choses mortes, l'amertume des méditations solitaires dans la pénombre des foyers abandonnés. Je signale surtout : *Ich weiss du trittst zu mir ins Haus...* » et

« *Vous vous êtes approchés de l'âtre*
Où toute lueur est morte »

et encore, ces trois strophes résignées qui closent le volume avec leur fin imprévue :

« *Car toutes les choses que nous avons appelées fleurs*
Se sont réunies à la source morte. »

Avec leur langue précise et condensée, leur prosodie régulière aux harmonies calculées, ces pièces sont tout à fait intraduisibles. J'aime beaucoup moins d'autres vers pompeux au style recherché, tels ceux de ces « dédicaces » réunies sous un titre bizarre qu'aurait pu trouver M. Mallarmé : « *Permettez ce jeu : vos ombres découpées en hâte pour orner le palais de mon ce souvenir.* » Ici, la langue devient enchevêtrée et inhabile. M. George passe sans cesse d'une image dans une autre, il détorque le sens des mots, il change d'une ligne à l'autre le temps de ses verbes. L'idée générale devient difficile à saisir, non à cause de son obscurité, mais parce que nous ne pouvons plus suivre les périodes de la phrase. Involontairement, j'ai songé à l'effet grotesque de ces fameux vers de Klopstock.

« *Hallers Doris, die sang, selber des Liedes werth,*
Hirzels Daphne, den Kleist innig wie Gleimen liebt. »

Ce n'est plus de l'art spirituel où nous devons « être émus par les mots comme par des narcotiques », c'est quelque chose d'informe et de mort-né. Le poète a supprimé dans la trophe toute ponctuation pour en faire « un tout musical », il fait imprimer les substantifs avec des minuscules, ce qui donne lieu à des contre-sens, parce qu'il n'est pas entièrement sûr de ses termes. Il a des gaucheries dans l'expression, mais on nous dit qu'il ne faut pas nous en plaindre parce que c'est là « la pauvreté du plus riche ». Les aspirations de M. Stefan George sont très hautes, mais il est plus artiste que poète. Il s'est construit un idéal admirable qu'il s'efforce de faire prospérer dans une cave. C'est une fleur somptueuse et artificielle, sans sève et sans vie. Portez-la au grand jour, elle s'évanouira sous les rayons du soleil. Et que le poète de *l'Année de l'âme* ne m'en veuille pas si je n'ai dit qu'avec réticence tout le bien que j'en pense. J'ai mis beaucoup de temps à l'admirer, mais je finirai bien par l'aimer autant que je l'admire, quand j'aurai complètement oublié qu'il a des

disciples qui promènent de par le monde leur personnalité compromettante.

§

Si M. George s'astreint à une poétique sévère et précise, M. Arno Holz, au contraire, se livre à une débauche de mots désordonnés. Il est vrai qu'il prétend connaître la signification exacte de ces mots, qu'il veut même les coordonner d'après des règles précises, sciéntifiquement. C'est là, écrit M. Holz dans la *Zukunft*, une inventon tout à fait originale dont il réclame la paternité. Si j'ai bien compris, il s'agit d'une suppression complète de toute règle avec « l'aspiration à une certaine musique, avec des mots qui se suffisent à eux-mêmes » (sic). Voici un spécimen des vers que M. Holz obtient avec ce procédé. Ils sont extraits d'un petit volume qui s'intitule **Phantasus** et qui doit lancer cette belle innovation. Je traduis facilement, les vers de M. Holz n'ayant ni rythme, ni assonances, ni rimes :

« *Je suis couché au lit et je viens de boire mon café.*
Déjà le feu pétille dans le poêle,
par la fenêtre,
remplissant toute la chambrette,
une lumière neigeuse.
Je lis.
Huysmans. Là-bas.
... Alors,
en sa blanche splendeur,
l'âme du Moyen-Age rayonna dans cette salle...
Soudain
quelque part dans la maison
la voix d'un serin,
les plus belles roulades!
Je laisse tomber le livre.
Mes yeux se ferment,
— je suis de nouveau couché là, la tête dans l'oreiller... »

Tout le volume est plein de ce « lyrisme télégraphique » que des revues graves se donnent maintenant la peine de discuter en Allemagne. M. Holz avait déjà inventé le « naturalisme conséquent » dans le drame, le voilà en train de renouveler la poésie. Qui sait ce que l'avenir nous réserve encore de sa part!

Déjà l'auteur de *Phantasus* fait école. M. Stolzenberg nous annonce que la *technique nouvelle* lui a aidé à trouver son chemin de Damas. Voici donc un autre petit volume du même format que le précédent, où nous trouvons ce même

procédé de notation rapide et informe. Mais si M. Stolzenberg a surpassé son maître, il n'a pas pu renier cependant le réel talent poétique qui se cache sous ce verbalisme incohérent. **Neues Leben** ne marque pas pour M. Stolzenberg une vie nouvelle. Il retournera à une discipline plus sévère, les meilleures pièces de son recueil l'indiquent déjà, et il nous donnera, modestement, de jolies petites œuvres traditionnelles et sentimentales.

M. Franz Evers n'est pas un novateur. Sans se soucier de recherches esthétiques il chante son rêve d'amour et de régénération. **Paradiese** n'est pas un de ses meilleurs volumes. Il n'a pas la grande éloquence de ses *Chants royaux* ni la chaude passion de ses *Psaumes*. Il sait cependant y dire le ravissement des « fortes âmes » devant les bonheurs célestes. On s'y embrasse un peu trop à genoux, mais un souffle d'amour passe sur les prairies embaumées et « la beauté s'appuie, en souriant, contre un bouleau ». C'est d'un lyrisme que Henri Heine aurait pu signer, mais la prodigalité d'un Liliencron a certainement passé par là.

§

Dans **Neue deutsche Rundschau** (août), M. Arthur Eloesser fait, à propos de récents livres allemands, une intéressante parallèle entre la vie littéraire en France, où la « caste » des littérateurs est constamment en relations personnelles avec ses aînés et l'existence recluse et « en dehors de la société » que mène l'homme de lettres allemand. Le premier état de choses facilite les débuts, le second conserve davantage l'individualité, mais augmente les difficultés que présente l'art d'écrire.

M. Jacob Wassermann, le génial auteur des *Juifs de Zirndorf*, donne dans la **Zeit** (30 juillet) de curieux aperçus sur « la technique et l'esthétique du roman ».

Die Geselleschaft (15 août) publie un très bon portrait de M. Henri de Régnier accompagné d'une étude sur l'œuvre du poète par M. von Oppeln-Bronikowski et d'excellentes traductions de vers et de proses.

Je parlerai la prochaine fois des romans et des volumes de critique et analyserai les articles nécrologiques que les revues consacrent à Bismarck.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

John Edward Courtenay Bodley : *France*, 2 vol. gr. in-8°, I : XVII-328 pages : II : VI-476 pages : 21 s. net, Macmillan, London. — G.Bernard Shaw : *Plays : Pleasant and Unpleasant* ; 2 vol. in-18, I : XXVI-235 pages, II : XVIII-320 pages, avec un portrait de l'auteur, 10 s. Grant Richards, London. — Russell Veitch : *Willow Leaves, a wreath of Memories*, in-8°, 60 pages, 2 s 6 d. Unicorn Press, London. — REVUES. — *Cosmopolis*. — *Fortnightly Review*. — *Nineteenth Century Review*. — *National Review*.—*Contemporary Review*.— *Temple Bar*. — *Blackwood's Magazine*. — *Cornhill Magazine*. — *Macmillan's Magazine*. — *Century Magazine*. — *University Magazine*. — *New Century Review*. —*Bookman*.— *Saturday Review*. — *Literature*. — *The Outlook*. — *Lady's Realm*.

Tous ceux qui, en Angleterre, auront lu l'œuvre importante que M. Bodley a publiée il y a quelques mois, auront acquis sur l'organisation des pouvoirs et l'administration de la France des idées plus nettes et plus claires que la plupart des Français, qui n'ont jamais eu sous les yeux une étude aussi impartiale et aussi consciencieuse des avantages et des inconvénients du système actuel de gouvernement et des institutions républicaines. Je voudrais excuser l'intrusion dans ce compte-rendu, exclusivement littéraire d'habitude, d'un essai d'histoire politique qui n'a qu'un intérêt tout spécial. En France, nous nous désintéressons volontiers des questions politiques — et ce fait n'a d'ailleurs pas échappé à M. Bodley — et nous les considérons comme secondaires et négligeables ; mais il en est tout autrement en Angleterre ; là le patriotisme est essentiellement différent du nôtre ; à force de chercher sans cesse l'amélioration de l'humanité, nous sommes arrivés à la négation de la patrie ; et sans discuter ici si nous avons raison ou tort, il est bon de constater que chez les Anglo-Saxons il existe une sorte de solidarité de race, tendant à des fins exclusivement pratiques c'est-à-dire profitables à l'individu et à la communauté britannique. Peu importe l'humanité — tout ce qui n'est pas *british* est inférieur par définition, et par conséquent a tort de ne pas l'être. De toute évidence, les Anglo-Saxons ont la confiance inébranlable de leur infinie supériorité de race et l'espoir, non moins inébranlable, qu'un jour ou l'autre tout sera devenu de gré ou de force *british*. Le développement extraordinaire de leur influence devrait nous donner à réfléchir. Mais en France la politique générale n'arrive qu'après la politique d'arrondissement. D'ailleurs, même chez ceux qui sont au courant des choses anglaises, il y a un certain aveuglement. Et à ce point de vue il est curieux de comparer le livre de M. Bodley avec le livre fameux de M. Demolins. Ce dernier généralise sans cesse, préoccupé, quoi qu'il en ait, de questions plus hautes que la simple application pratique ; et il n'est certainement documenté qu'insuffisamment. Au

contraire, le livre de M. Bodley n'a aucune prétention à soutenir une quelconque cause humanitaire ; tout simplement M. Bodley a passé 7 ans en France, entièrement préoccupé de l'œuvre qu'il avait conçue et amassant patiemment et avec discernement des documents et des faits. Et il n'a pas seulement habité Paris, il a résidé dans chacune des provinces pour se faire lui-même une idée personnelle, impartiale et indépendante, des caractères divers qui composent la République Française. Merveilleusement préparé par une culture préalable de la littérature, de l'histoire et de l'art français, et comprenant par conséquent les manifestations les plus hautes du génie français, M. Bodley très facilement a pu pénétrer les différents caractères du peuple et saisir les différences subtiles et profondes qui séparent un Lorrain d'un Gascon, un Provençal d'un Breton. Et jamais il ne se laisse écarter du but qu'il poursuit, il ne collecte que les faits nécessaires à sa thèse, à son sujet, sans se permettre jamais une digression qui, brillante sans doute, serait inutile et sans profits, Il n'a pas un instant l'intention de se poser en docte apologiste ou détracteur systématique, malgré tout ce que peut avoir de tentant cette attitude pour un réclamiste ou un cabotin. M. Bodley s'est simplement occupé de renseigner exactement son pays, les esprits éclairés et curieux de ses compatriotes sur l'état réel et exact des choses en France ; et cela le met à l'aise, et lui permet une équitable impartialité. Il serait vraiment souhaitable qu'un tel livre fût traduit et pût être mis entre les mains de tous, pour qu'on comprenne enfin, en dehors de tout parti et de toute secte, tout ce qu'il est nécessaire encore de supprimer et d'établir pour parvenir à un état de choses à peu près satisfaisant. Pourtant il y aurait une chose à craindre ; M. Bodley, en fin de compte, malgré tous les faits déplorables qu'il cite et qu'il expose, montre une solide confiance, une foi extraordinaire en l'esprit français. Et ce témoignage de sa noble et parfaite indépendance serait mépris en France indiscutablement. Les faits qu'il accumule seraient tenus comme non avenus et sa conclusion seule serait retenue, et quelle vanité on en tirerait ! Il est impossible ici d'analyser ces deux importants volumes qui ont eu en Angleterre, malgré leur prix élevé, un succès énorme, caractéristique des différences de race ; et il faut envier ceux qui ont eu le privilège de lire cette œuvre ; car l'auteur ne s'est pas borné à un exposé simple et sec des conditions politiques de notre pays. Il sait aller des *Codes* et du *Journal Officiel* aux livres d'Anatole France et de Taine, aux critiques de Jules Lemaître et aux opinions de Leroy-Beaulieu. Il puise ses arguments et ses documents dans la vie, dans les livres, au théâtre, partout où ils sont nécessaires et intéressants. Il y aurait d'innombrables passages,

mille opinions, mille déductions à citer ; mais tout cela perdrait de sa véritable importance. Il faut lire l'œuvre entière ; tout morcellement la déprécie et en diminue la réelle valeur.

Il est bien difficile, sinon impossible, de savoir, à la lecture seulement, si une pièce de théâtre est jouable ou non. Telle pièce qui est ravissante à voir jouer est tout bonnement assommante à lire, et telle autre amusante à lire, est ennuyeuse à voir à la scène. Dès qu'on a à parler de pièces de théâtre, il faut pouvoir se placer au point de vue dramatique à l'exclusion de tout point de vue purement littéraire. Mais est-ce possible ? Tous ceux qui ont écrit sur Shakespeare, ou même sur les tragiques grecs, n'avaient guère eu souvent l'occasion de voir leurs œuvres dramatiques représentées, et leur opinion, dès qu'elle s'aventurait dans des discussions scéniques, devenait discutable et incontrôlable. D'un autre côté, il est discutable aussi d'affirmer que le point de vue littéraire s'oppose en ces cas au point de vue dramatique et réciproquement. Peut-on dire qu'une pièce bonne littérairement est nécessairement détestable dramatiquement ? Il est fort difficile de résoudre ces questions et dangereux de tenter de les concilier. Pourtant, voici deux volumes contenant sept pièces classées, par leur auteur même, les trois premières sous la qualification : *unpleasant*, et les autres sous celle de : *pleasant*. Tout d'abord, on pourrait discuter son choix ; telle qui est pour lui *pleasant*, peut paraître à d'autres *unpleasant* et le contraire est encore possible. Pour se tirer d'embarras, il reste tout simplement à essayer de dire franchement l'impression laissée par une lecture attentive des sept pièces, en laissant de côté les qualifications apparemment artificielles de l'auteur. Deux préfaces, il est vrai, extrêmement spirituelles et plaisantes tentent de faire accepter cette division, mais il faut considérer ces deux dissertations surtout comme paradoxales et fantaisistes. La même chose s'impose souvent au cours de la lecture. Les indications copieuses relatives à la mise en scène et au jeu des personnages abondent de traits de ce genre, et au bout de peu de temps il apparaît très clairement que l'auteur prend un malin plaisir à se laisser apercevoir à toute occasion — et trop souvent. Littérairement, ce peut être une qualité et la lecture de ces pages dialoguées en est certainement plus attrayante, mais reste à savoir si, sur la scène, cet attrait subsisterait. Comme je n'ai jamais eu l'heureuse chance de pouvoir assister aux représentations des pièces de M. G. Bernard Shaw, je n'ai aucune compétence pour pouvoir juger de leur valeur dramatique et je dois avouer en ce cas que leur seule lecture est des plus amusantes et des plus entraînantes. Beaucoup d'observation, d'esprit, de traits fins et mé-

chants parfois de satire et d'ironie, ne rachètent pas cependant la trop fréquente absurdité des situations et des personnages. M. Bernard Shaw, comme l'a dit M. Max Beerbohm. est un de ces merveilleux observateurs qui peuvent voir à travers les murs. Mais le fait même qu'un homme peut voir à travers les murs, implique qu'il n'aperçoit pas le mur.C'est justement parce que ni les muscles, ni les nerfs ne font impression sur les rayons X que Herr Rœntgen peut nous montrer nos os et les boîtes à sardines que nous pourrions avoir avalées. M. Bernard Shaw est comme les rayons X, il n'aperçoit que le squelette et les éléments étrangers au corps humain, et, en conséquence, il pense que le reste n'existe pas. Il a beau faire mouvoir ses squelettes et les faire danser de la façon la plus comique du monde, il ne peut faire que ce soient des êtres humains et tout son esprit et son imagination ne peuvent suppléer au manque d'émotion et de sincérité de ses personnages. Et en terminant je veux me réserver le droit de changer d'opinion, si nécessaire, le jour où j'aurai vu les pièces de M. Bernard Shaw à la scène. Mon présent jugement est basé sur une lecture bénévolente, et j'ai essayé de donner aussi exactement que possible l'impression que cette lecture m'a laissée.

Le troisième des *Books of Verse*, que publie *The Unicorn Press*, vient de paraître. Autant que les deux précédents, il se recommande par le soin avec lequel il est édité ; le papier est agréable à l'œil et au toucher, les caractères sont simples et artistiques, et l'impression extrêmement claire. Sur la couverture le titre se détache et le nom de l'auteur, avec un ornement d'aspect agréable. Ces livres, d'un prix modique, font regretter la banalité désolante des plaquettes publiés en France pour des prix souvent beaucoup plus élevés, et jamais avec autant de goût. Ce volume contient **Willow Leaves**, *a wreath of Memories*, et porte le nom de Mr Russell Veitch. C'est environ une trentaine de courts poèmes, guirlandes de souvenirs, comme les appelle le poète, d'un charme discret, ecrits sans prétention en une forme régulière et souple. Tout cela est bien un peu frigide et se passe trop entre l'auteur et lui-même, mais il y a néanmoins quelques élans, trop tôt retenus, et des essais d'émotion fort louables. Il faut souhaiter que les prochains *Books of Verse* soient aussi parfaits de contenu que d'aspect extérieur.

Une nouvelle édition en 30 volumes des **Œuvres de Carlyle** est actuellement publiée chez Chapman and Hall, par les soins de M. H. D. Traill, qui a écrit spécialement une très remarquable introduction.

Mrs Lynn Linton vient de mourir : elle était née en 1822 à Keswick, et pendant cinquante ans fut mêlée à la vie litté-

raire de son pays; elle connut beaucoup Walter Savage Landor, Charles Dickens, Thackeray, Forster; ses romans n'ont pas grande valeur littéraire, mais quelques-uns furent très populaires, entre autres : *Through the long Night, Christopher Kirkland*, et *The True Story of Joshua Davidson.*

Revues : **Cosmopolis** (août). — Une étude très remarquable sur *Gabriele d'Annunzio*, par Mrs. Virginia M. Crawford; de M. Vernon Lee, de sages réflexions sur *The Young Generation and the Old*; la suite des notes de Max-Muller sur ses *Indian Friends* et un article de M. W. Miller sur *The Regeneration of Greece.*

The Fortnightly Review (août). — Un article anonyme des plus intéressants sur *Mr John Morley* et le *Manchesterism;* et un autre signé Delta sur *Mr Chamberlain as Foreing Minister*; les contributions littéraires importantes sont une étude de Walter Sickel sur *The Two Byrons*, et de Mr Joseph Knight sur *The real Cyrano de Bergerac.* Mr William Archer apprécie en quelques pages Mr A.-E. Housman, le *Shropshire Poet*, et Mr William Sharp parle longuement de *Burne Jones.*

The Nineteenth Century Review (août). — Un article elogieux et partial de Sir Wemyss Reid sur *Mr Gladstone and his Party.* Sir G. S. Clarke prône habilement un rapprochement entre *England and America.* Antonio Gonzalez Perez, membre de la Junte Cubaine fait un réquisiroire sur la domination espagnole à Cuba. Mr F. Wedmore disserte sur *The Theatrical Position* et the Hon. G. C. Bodrick présente avec intérêt l'aspect actuel de *The University of Oxford in 1898.*

The National Review (août). — Un article fort bien renseigné de Mr L.-J. Maxse sur *M. Cavaignac's Vindication of Captain Dreyfus.* Le vice-amiral Colomb continue ses *Impressions of the War*; Mr Frank Bullen rend intéressante sa *Reminiscence of Manila* et Mr Arthur Shadwell examine *Journalism as a Profession.*

The Contemporary Review (août). — Beaucoup de questions théologiques et ecclésiastiques sont traitées dans ce numéro et Mr A.-L. Cotton dit d'intéressantes choses sur the *Kelmscott Press and the new Printing.*

Temple Bar Magazine (août). — Deux intéressants articles, de Mr Herbert Sanders sur la poésie de Thomas Carew, et de Mr Alf. Diplock sur Pierre Loti; et d'intéressants détails sur l'industrie cigarière à Cuba.

Blackwood's Magazine (août). — Des lettres inédites de Southey adressées à John May; Sir Herbert Maxwell dit d'amusantes choses à propos d'*Odd Volunes; Murray of Brougthon*, par Andrew Lang et *Smollett and the Old Sea Dogs.*

Cornhill Magazine (août). — Un spirituel article du D John Todhunter sur *Reading a Dictionary* ; et d'autres contributions diversement intéressantes.

Macmillan's Magazine (août). — *Jules Michelet*, par H.-C. Macdowall et *the Basis of International Law*, par Thomas Baty.

The Century Magazine (août). — Le numéro est presque entièrement consacré à d'intéressants articles sur la guerre hispano-américaine, par des témoins oculaires.

The University Magazine (août). — La fin des remarquables études du Dr Robert Park sur la *Science of Emotions*.

The New Century Review (août). — *The Best Irish Books*, par W. P. Ryan ; *Stray Thoughts on Friedrich Nietzsche*, par Gertrud Burdett ; *Mysticism in Modern Drama*, par Charles Test Dalton.

The Bookman (août). — Une intéressante correspondance entre le Dr William Barry et Mr George Moore, à propos du récent livre de ce dernier ; un article de Béatrice Harraden sur Mrs Lynn Linton ; et une interview de Mrs R. L. Stevenson.

The Saturday Review (23 juillet). — Un fragment de l'intéressante étude de M. Frank Harris sur *The True Shakespeare* et des articles d'Arthur Symons et de Max Beerbohm. — (30 juillet). La suite du *True Shakespeare* de Frank Harris, *Some Comments on the French Deputies*, par Albert D. Vaadam, et un premier article d'Arthur Symons sur la dernière œuvre de Tolstoï. — (6 août). De nombreuses contributions à propos de et sur Bismarck ; un article de Max Beerbohm et la suite de la critique du livre de Tolstoï, par Arthur Symons.

Literature (23 juillet). — *Culture and the Classics* à propos des polémiques actuelles en France sur ce sujet ; un poème de A.-P. Graves ; *Among my Books*, par Max Muller et une étude sur Prosper Mérimée, par Henry James. — (30 juillet). Des considérations générales sur Tolstoï, un poème par Reginald Hughes, et une lettre d'Amérique par W. D. Howells. — (6 août). *Le mot juste* à propos d'une récente enquête en France sur les qualités nécessaires à l'écrivain ; *Among my Books*, par Mr A. S. Hume. et une nouvelle de E. Hulme Beaman.

The Outlook (23 juillet). — Des vers de F.-M. Kueffer et une critique de A. Kinross. — (30 juillet). Un fragment de Stevenson et un poème de Laurence Housman. — (6 août). Des vers d'Albert Kinross, et un bon article de W.-P. Ryan : *That Irish Renaissance*.

Lady's Realm (août). — Un article de Sarah Grand sur

The New Woman and the Old, pour démontrer que toutes deux ne sont pas toujours intolérables.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Henry Lyonnet : *Le Théâtre hors de France, 1re série, Le Théâtre en Espagne*, ouvrage illustre de 50 photo-gravures, Ollendorff. — Alfred Gassier : *Le Théâtre Espagnol, San Gil de Portugal de Moret* Ollendorff. — Boris de Tannenberg : *Un dramaturge espagnol : M. Tamayo y Baus*, Perrin et Cie.

On a beaucoup parlé de l'Espagne en ces temps derniers : les tristes événements qui ont amené la perte de Cuba ont généralisé dans le public français un sentiment de sympathie depuis longtemps professé par tous ceux qu'intéressaient les lettres et les arts espagnols.

Ce mouvement a eu sa répercussion en librairie et les livres s'occupant de la littérature de nos voisins ne sont plus introuvables : quelques éditeurs semblent même se convaincre qu'on peut publier sur le pays de Cervantes et de Lope de Vega autre chose que des notes de touriste.

Il y a là une série d'efforts qui ont avec la tache que nous nous efforçons de mener à bien dans le *Mercure de France* une analogie suffisante pour qu'il nous soit permis exceptionnellement d'y consacrer une chronique que laissait un peu vide les œuvres que nous avons reçues d'Espagne.

Parlons donc de deux ou trois ouvrages ayant trait au Théâtre Espagnol.

M. Henry Lyonnet a ouvert avec bonheur une série illustrée qu'il consacre au **Théâtre hors de France**. Le premier volume estampillé d'un portrait de gracioso fantaisiste est consacré au *Théâtre en Espagne* et illustré de cinquante gravures, d'après des photographies recueillies par l'auteur.

C'est simplement un ouvrage de vulgarisation : l'auteur ne s'en cache pas, il nous dit en substance dans un chapitre préface : « On connaît mal en France les théâtres étrangers : pour les connaître, il suffirait de lire les œuvres principales généralement traduites, bien qu'on les ignore. En outre, voici pour ceux qui voudraient connaître le détail des représentations. J'ai collectionné des renseignements et des photographies au petit bonheur de mes voyages, on m'a présenté aux acteurs et aux actrices : les abonnés et même mes voisins de café m'ont pourvu suffisamment d'anecdotes. J'ai vu, de mes yeux vu, ce qu'on appelle vu ! vous pouvez me croire. Je connais le théâtre à l'étranger. »

L'auteur nous mène donc au Théâtre Espagnol ; nous assistons aux Lundis classiques et aussi aux jours de gala. C'est Sarah Bernhardt donnant la réplique à la Guerrero, Diaz de Mendoza le soir d'un bénéfice.

Dans un récit facile et bon enfant, M. Lyonnet nous fait assister aux fastes de la vie madrilène ; l'épithète est généralement laudative et toujours un peu rehaussée selon l'usage des gens qui fréquentent les coulisses.

Joignez à cela une véritable manie des reproductions photographiques : je ne me plains pas de rencontrer les jolis portraits de Maria Guerrero, mais à quoi nous sert la photographie des affiches, des billets d'entrée, des feuilles de salle portant les numéros de toutes les places ? c'est abuser du document. Nous quittons le Théâtre Espagnol pour entrer à la Comédie et assister derechef à un gala, à une représentation classique et au bénéfice du premier acteur ; le tout est orné de nouveau de photographies et de documents en grisailles.

Nous arrêterons là nos critiques : mais vraiment, combien nous eût semblé préférable, à cette information au jour le jour dûe au hasard des conversations, une étude un peu ferme, rattachant les théâtres que dirigent à notre époque la Guerrero et Mario, au glorieux passé des théâtres de la Cruz et del Principe.

Cet art que vous comparez au nôtre a, lui aussi, un passé ; une tradition régit ces artistes que vous envisagez comme isolés.

Pourquoi ne pas chercher à voir leur véritable originalité, en la comparant à celle de leurs devanciers ?

En parlant de Mario, l'auteur du théâtre en Espagne écrit : « Une tournure dont Bressant et Febvre ont imprimé chez nous le cachet... Pas aussi bénisseur que Lafontaine.... pas aussi bougon que feu le père Derval à qui il ressemble beaucoup physiquement. »

Comment diable le lecteur pourra-t-il choisir le type qui approche le plus de Mario ? Voici sa photographie : or il me semble que je vois Proudhon. J'ai voulu porter toute mon humeur contre cette première partie du livre : le Théâtre Espagnol et la Comédie sont d'anciennes institutions ; il nous eût plû d'en voir parler avec compétence. Madrid badigeonne volontiers les fresques de son glorieux passé : est-ce à nous de suivre dans la mobilité l'humeur des madrilènes ? Gardons-nous en visitant les pays étrangers de ces gens qui se bornent à porter sur les générations d'acteurs les mêmes compliments.

Nous préférons les chapitres qui suivent : la silhouette de Vico évoquée dans l'hôtellerie de Tarragone est un brin de roman comique.

La partie excellente du livre est celle qui traite des petits théâtres madrilènes : ici l'auteur est à son aise ; de nombreux documents photographiques le sollicitaient, il n'a eu qu'à choisir il l'a fait avec beaucoup de goût.

Il existe, à Madrid et à Barcelone, des périodiques illustrés qui insèrent au jour le jour les reproductions des pièces à succès.

Il y avait une jolie enquête à établir sur ce genre de spectacles, en feuilletant les collections de ces journaux et en choisissant les meilleures pièces publiées par eux. C'est ce qu'a fait M. Lyonnet dans la deuxième partie de son livre à laquelle nous ne ménagerons pas nos éloges : il s'y fait remarmarquer par des qualités de vulgarisateur à tous crins, une franchise et une bonne humeur très françaises et surtout par une très louable initiative sur un terrain qui, par ma foi, offrait bien des difficultés.

C'est également chez l'éditeur Ollendorff que vient de paraître le **Théâtre Espagnol** par Alfred Gassier, un volume in-4° carré.

On se rappelle les représentations d'un **San Gil de Portugal** de Moreto, qui furent données à l'Odéon en avril 1897. La presse fut unanime à louer les qualités d'une belle adaptation faite avec goût par M. Gassier : nous avons donc ouvert le volume avec un très vif plaisir. L'ouvrage se compose d'un historique du théâtre espagnol depuis ses origines jusqu'à nos jours : il est suivi de notes assez curieuses sur Moreto, d'une traduction et d'une analyse du *San Gil* et même de notes s'adressant plus particulièrement aux artistes ayant pris part à cette représentation.

L'œuvre est considérable, écrite un peu hâtivement, et il ne faut pas nous étonner d'y trouver des lacunes et des erreurs : elle servira du moins de guide précieux à ceux qui veulent juger de l'ensemble du théâtre espagnol et qui n'ont pas le loisir de se reporter à des ouvrages spéciaux.

Enfin la biographie de Moreto et les détails sur le *San Gil* sont certainement très intéressants.

L'auteur divise le théâtre classique en théâtre antérieur, théâtre contemporain, et théâtre postérieur à Lope de Vega.

Dans l'historique des origines, il nous a semblé que M. Gassier n'établissait pas assez nettement les transformations archaïques du très ancien théâtre espagnol, qui eut tour à tour une forme *religieuse*, une forme *palatiane* et une forme *populaire*.

L'influence de Torrès Naharro n'est pas très justement comprise : c'est une des grosses lacunes du début de cet ouvrage.

L'auteur tranche également en quelques mots au profit de

l'Espagne les discussions encore ouvertes au sujet de l'antériorité du théâtre portugais. La solution n'est pas sans appel, car elle n'est pas motivée.

Nous avons retrouvé, au milieu de citations un peu connues et d'ingénieux rapprochements avec les théâtres étrangers de la même époque, un joli tableau des premières troupes espagnoles. Mais c'est à Lope que sont consacrées les pages les plus enthousiastes : M. Gassier a fort exactement fait la part du côté archaïque qui se trouve dans ce poète : il n'avait pas malheureusement les derniers détails que nous recueillons dans l'édition complète des œuvres du grand dramaturge, que publie en ce moment l'académie espagnole : mais, aidé des souvenirs de Montalvan, il a crayonné avec bonheur quelques-uns de ces traits que nous croyions sortis de l'imagination féconde des faiseurs de zarzuelas.

L'étude de l'école de Valence et de Guilhen de Castro, pour être longue, n'est pas absolument complète. Nous ferons ce même reproche aux pages consacrées à Tirso de Molina : l'auteur n'a pas tenu compte des derniers documents publiés en Espagne par M. Cotarelo y Mori.

Je tiens pour simples *lapsus calami* quelques erreurs de traduction et je préférerais le nom espagnol à certaines expressions trop francisées qui deviennent incompréhensibles, par exemple, entremets pour *intermeses*, pas au lieu de *paso*.

Laissons sans critique les chapitres consacrés à Alarcon, Rojas et Calderon et passons au XVIII^e^ siècle : un genre est né et M. Gassier a omis de nous faire voir ses racines profondes, sous la floraison du siècle de Philippe IV : le *saynete* est l'héritier légitime du théâtre populaire du XVI^e^ siècle.

L'étude sur Ramon de La Cruz nous a semblé bien mesquine et bien sèche : ses prédécesseurs, ses contemporains, ses successeurs ont été omis, nous les ignorerions encore sans la traduction publiée chez Charles et consacrée par M. Léo Rouanet aux intermèdes du XVIII^e^ siècle.

A la fin de l'ouvrage, des lacunes et une trop grande précipitation : avons-nous une esquisse suffisante de la période romantique ? pouvons-nous espérer connaître la période actuelle ? Je ne le crois pas. Certes les noms d'auteurs fourmillent, à tel point que M. Gassier n'a pas voulu les relever : le glossaire eût augmenté d'un quart ce volume déjà fort compact ; l'analyse des pièces n'a pas non plus été ménagée ; elle gagnerait à être moins courte, car l'auteur, qui a une entente très réelle du théâtre classique, nous montre par la multiplicité de ses aperçus et l'exactitude de sa documentation qu'il avait en moins les matériaux nécessaires à l'édification de cet ouvrage, pendant de la littérature anglaise, auquel avait songé Taine. Considérons en réalité l'ouvrage de M. Gassier comme une

encyclopédie du théâtre espagnol, beaucoup de renseignements, des aperçus personnels qui aboutissent rarement sur de vastes échappées, un désir très vif de ne laisser passer aucun auteur, aucune œuvre sans la nommer, la caractériser et l'analyser. Somme toute, un travail utile, consciencieux, considérable, auquel chacun pourra rendre hommage.

Toute la fin du volume serait incompréhensible pour qui ne serait pas au courant d'une question préalable : M. Gassier fait suivre son étude sur le *San Gil* d'une série de remerciements où les noms de MM. Sarcey et Ginisty figurent assez bizarrement.

Il faut savoir que la pièce traduite par M. Gassier parut sur les affiches de l'Odéon sous un titre peu usité en Espagne et qu'on n'hésita pas à l'attribuer à Moreto.

Les chroniqueurs madrilènes ne manquèrent pas de railler l'ignorance française ; le *San Gil*, qui s'apppelle couramment « *Tomber pour s'élever* », porte comme estampille, dans son dernier vers, le nom de ses trois auteurs, lesquels avaient eux-mêmes fait un emprunt à un dramaturge antérieur. Or, dans sa conférence, M. Sarcey l'avait attribué au seul Moreto et sans sourciller avait pris ce thème pour faire l'éloge du dramaturge ignoré de lui et du public. M. Gassier explique que l'erreur ne vient pas de lui.

Durant le glorieux séjour que Novelli fit à Paris, M. Boris de Tannenberg réunit quelques amis pour leur faire part, avant la représentation du *Drama Nuevo*, de quelques notes qu'il désirait publier sur Tamayo y Baus, l'auteur de cette pièce.

Le trop modeste conférencier a pu constater l'attention apportée par son auditoire sur un sujet qui nous était complètement inconnu : une belle voix, un goût parfait et un sujet depuis longtemps caressé avaient opéré ce miracle.

Cette conférence vient d'être publiée chez Perrin et Cie : c'est une excellente monographie de l'œuvre de Tamayo y Baus, dont la silhouette est esquissée dans un court avant-propos et dans quelques notes finales. Ces documents ont été contrôlés au cours de différents séjours que M. Boris de Tannenberg fit en Espagne.

L'analyse de l'œuvre du dramaturge occupe presque toute la plaquette ; trois grands drames y sont étudiés : *Folie d'amour*, *Une affaire d'honneur*, *Un drame Nouveau*, avec une méthode et une clarté parfaites.

Peut-être serait-ce avec une bibliothèque composée de plaquettes de cette valeur qu'on pourrait arriver à faire comprendre au public français les beautés du théâtre espagnol?

Plus courtes, incomplètes et époumonnées, les analyses trop rapides ne sauraient satisfaire que les snobs. Les Espa-

gnols eux-mêmes ne trouveront pas chez eux un ouvrage sur Tamayo à mettre en parallèle avec les soixante-cinq pages que M. de Tannenberg a consacrées à celui qui fut une des plus curieuses figures du XIX^e^ siècle,

EPHREM VINCENT.

LETTRES LATINO-AMÉRICAINES

Auteurs divers : *Cuentos Mejicanos*, Mejico.— Jose Ingegnieros : *La Mentira patriotica*. — Alberto Ghiraldo : *Paris*, Buenos-Aires. — Revues.

Bien des gens croient au Nouveau-Monde que l'influence des littératures européennes est un des obstacles à l'avènement désiré de « l'américanisme », c'est-à-dire de la cristallisation esthétique de l'âme américaine et de son objectivation par l'intermédiaire de l'art. Ce n'est pas là mon opinion et j'ose même affirmer le contraire. A mon avis, nous devons à l'influence des littératures européennes, et spécialement de la littérature française, un grand perfectionnement des organes nécessaires à l'interprétation de la beauté; nous leur devons les méthodes d'observation, le goût pour ordonner nos impressions. La lecture des livres exotiques est une espèce de voyage idéal qui nous enseigne à distinguer ce qu'il y a de particulier dans les paysages et les mœurs au milieu desquels nous sommes nés et nous avons grandi. Si ça nous éloigne un peu de la race, c'est juste ce qu'il faut pour mieux apprécier ses reliefs, ses nuances, et ses traits caractéristiques. Ainsi fait-on pour un tableau qui doit se voir à quelque distance et non pas le nez sur la toile.

La nouvelle génération littéraire de Mexico offre une preuve de cette théorie. Après ses excursions à travers le domaine de la littérature française, elle revient avec des sens affinés, une imagination cultivée, un vocabulaire choisi qu'elle met au service de la vie et de la littérature nationales. Presque tous les auteurs qui contribuent à cette anthologie de **Cuentos mejicanos** ont été inspirés par des sujets régionaux; presque toutes les figures se meuvent dans des paysages de soleil et de couleur, et si beaucoup d'entre elles font l'effet d'avoir hanté les pages de Pole, de Maupassant, de Richepin et même des *Véristes* italiens, l'horizon qui les entoure leur donne le sceau de la nationalité américaine. En leur tannant le visage, en leur accentuant ou en leur effaçant quelque trait moral ou matériel, le paysan de la Provence, de la Calabre et même le moujik peuvent passer poure des fils du Nouveau Continent. Peut-être l'humanité est-elle

moins variée que nous ne le croyons. J'ai eu l'occasion de vérifier que les types populaires de l'admirable Tolstoï ont presque les mêmes préoccupations, les mêmes vices, les mêmes vertus que ceux de mon pays natal et de plus une manière semblable de s'exprimer. Moi-même, je ne suis pas le seul à partager les inquiétudes de Levine en face du problème de la vie, et notez bien qu'entre la zone torride et Iasnaia Poliana, il y a quelques accidents ethniques et géographiques.

C'est dommage que l'édition des *Cuentos Mejicanos* ne soit pas en rapport avec la valeur artistique du volume. Il y a là deux ou trois contes de Ruben Campos qui ont « l'odeur du terroir ». Ses *Dos Compadres* sont une *cavalleria rusticana*, plus rustique et plus chevaleresque que celle des compères de Verga popularisés par Mascagni. Alberto Leduc trace des profils de femmes avec assez de perspicacité; Jose Ferrel est un aqua-fortiste à l'âme sombre ; Ciro Ceballos un misogyne ; Jose Juan Tablada se complaît aux visions d'outre-tombe ; Couto Castillo, Gregorio Aldasoro, Ana Ruiz, Rafael Delgado, Pedro Argüelles et Larranaga Portugal complètent cet intéressant recueil, où chacun s'exprime suivant son tempérament. Mais en général, le ton est ironique et triste, quand il n'est pas d'un scepticisme amer.

Dans la ville de Buenos-Aires, Jose Ingegnieros et d'autres esprits avancés initient le peuple argentin à la lutte sociale et l'invitent à s'enrôler dans l'armée libertaire du monde. La question argentino-chilienne qui est sur le point de produire une guerre entre les deux pays limitrophes a fourni à Ingegnieros le sujet de la conférence qu'il a donnée devant le « Centre socialiste ouvrier de Buenos-Aires » et qu'il a publiée sous le titre de **La Mentira patriotica : El Militarismo y la Guerra.**

L'auteur de cette conférence a fondé de concert avec le jeune et grand poète Léopoldo Lugones le journal *La Montana* pour la propagande de leurs idées. Dans la chronique où j'en trouve la nouvelle, je lis cette demande malicieuse faite par Gomez Carrillo au directeur de *La Montana*: « Pourquoi publier dans votre feuille des poésies d'auteurs français sans les traduire? Pour l'élite intellectuelle? Bien, très bien, mais alors dites-nous en toute franchise que votre journal est une publication aristocratique et que vous êtes en contradiction avec vous-même, puisqu'il est impossible d'être à la fois aristocrate et socialiste.» Je ne sais si le compagnon Ingegnieros se contredit réellement ou s'il le fait en connaissance de cause ; malheureux qui ne se contredit au moins dix fois par jour, comme disait l'autre ; ce qu'il y a de certain, c'est que Ingegnieros, comme nombre de socialistes, unit à son amour pour les travailleurs et les

ignorants une distinction intellectuelle et une érudition peu communes. Sa conférence est écrite dans une langue très élégante avec une grande noblesse d'idées et une grande abondance de citations. Par instants les poètes lui prêtent leurs chants pour annoncer les Temps Nouveaux et pour soutenir sa thèse.

Puisse sa conférence contribuer à apaiser les passions qui se lèvent des deux côtés des Andes, avant-coureurs d'une guerre pour ainsi dire civile et fratricide. L'auteur fait voir aux ouvriers du Chili et de l'Argentine que la guerre est provoquée par les capitalistes et les politiciens des deux nations et qu'elle ne profitera qu'à eux. Et il termine en rappelant les belles paroles de fraternité, paix, justice, humanité. Mais les peuples comme les individus agissent plus en conformité de ce qu'ils sont que *suivant l'image qu'ils se sont formée d'eux-mêmes.* Cette image peut être « héroïque », « colonisatrice », « artistique », « industrielle », etc. L'image que le Chili se forme de lui-même, c'est celle d'un peuple pratique, fort et « anglo-saxon », c'est ainsi qu'il dépense des millions pour soutenir une marine puissante et pour jouer dignement son rôle. La République Argentine le suit dans cette voie, plus peut-être par instinct de préservation et orgueil patriotique. Et voilà les deux pays face à face, prêts à faire un essai d'énergie dont la réalisation peut entraîner des conséquences funestes non seulement pour eux mais pour tout le continent. Cette tendance à s'organiser militairement s'exerce aux dépens de la vie mentale et du bien être de l'ouvrier ; c'est cette tendance pseudo-patriotique qu'attaque Ingegnieros dans sa conférence.

Paris est un poème du jeune poète Alberto Ghiraldo. A Valbuena et Cie de vérifier si les strophes y sont accommodées aux règles traditionnelles ou si elles contiennent du remplissage, tout ce que je puis dire, moi, c'est qu'il exprime : avec un enthousiasme juvénile, une émotion lyrique, son amour et sa vénération pour ce Paris qui n'existe peut-être que dans nos imaginations et qui est plutôt un symbole. « Paris, chante Ghiraldo, foi de mon idéal, résumé de l'Univers. » L'inoubliable Julian de Casal ne voulut pas visiter Paris pour ne pas perdre sa « Dernière illusion », l'illusion qui lui faisait voir une ville exclusivement consacrée au culte de la beauté, plus fantastique que fantaisiste, plus mystique que mystificatrice. Oh ! comme il rirait, et avec quel rictus moqueur, le Parisien qui prend tranquillement son bock, de ces strophes fétichistes de Ghiraldo et de « l'illusion » de Casal, qui est celle de tant d'autres en Amérique ! C'est cet engouement de l'Amérique dont les Français (soyons pratiques, que diable !) n'ont pas su profiter ; non seulement

les artistes, mais les bourgeois ont les yeux tournés vers la ville de Paris et vers la France ; j'ai toujours été surpris de voir l'aveuglement et le dédain avec lesquels la France a répondu aux sympathies de l'Amérique. Car enfin elle n'a pas de motifs de haine ni de ressentiment contre nous. Il y a des phrases toutes faites pour parler des pays à demi sauvages de l'Amérique du sud ; si l'on mentionne Chicago, ou quelque autre des prodigieuses villes de l'Union du Nord, c'est pour mettre en lumière, dans le cadre banal conventionnel, les cochons que les chroniqueurs ont toujours entre les deux yeux.

Je pense à l'immense quantité de pouvoir moral et même matériel que la France pourrait exercer dans l'Amérique indo-latine et qui lui échappe, grâce à l'ignorance des uns et à la mauvaise volonté des autres. Les Anglais et les Allemands ont à lutter là où les Français s'acclimateraient facilement, eux et leurs industries, leur commerce, leur art, leurs idées d'innovation..... Mais c'est là une opinion que, je l'espère, M. Lemaître méditera et répandra dans sa prochaine campagne et qu'en ma qualité d'étranger je ne puis qu'indiquer pour ne pas abuser de l'hospitalité et ne pas outrepasser les limites d'un compte-rendu littéraire.

Alberto Ghiraldo me pardonnera d'avoir oublié son poème pour parler de la ville, de la nation que nous aimons tant, lui et moi, et qui, comme une dame hautaine, méprise l'homme qui est venu des pays du soleil pour baiser le bord de sa robe.

Les derniers numéros de **El Cojo Ilustrado** (Caracas) nous offrent une nouvelle série de contes par Manuel Diaz Rodriguez ; son *Cuento Verde* est un joyau que garderont les anthologies ; des articles de Cesar Zumeta, Blanco Fombona, Elias Toro, Gomez Carrillo, Rodo, etc. ; des poésies de Guillermo Valencia, Rocamonde, Arciniegas, Julio Florez et le poème *El Ave Merops*, de Leopoldo Diaz, dont les lecteurs du *Mercure* auront, je crois, l'occasion de lire la traduction.

Dans **El Repertorio Colombiano** (Bogotà), Monsieur Roberto Suarez insère des notes sur Marie Bashkirtseff et diverses poésies inédites de Jose Asunsion Silva, mais on rapporte que ces œuvres ont subi quelques altérations à être copiées d'après les manuscrits originaux.

On annonce l'apparition de deux revues à Buenos-Aires, l'une consacrée à l'étude de la science sociale, et l'autre, organe des nouveaux écrivains. On parle aussi de la réunion dans cette ville d'un congrès littéraire latino-américain.

PEDRO EMILIO COLL

LETTRES NÉERLANDAISES

Dit zijn Vlaamsche Vertelsels, uit den volksmond opgeschreveu. (*Voici des contes flamands écrits sous la dictée du peuple*),par Pol de Mont et Alfons de Cock, avec 30 dessins par Charles Doudelet ; à Gand,chez Vanderpoorten et à Deventer,chez Kluwer et Cie. —*Schoppenboer* (*Valet de Pique*), par Cyriel Buysse ; Amsterdam, H. J. W. Becht. — *De Bruid van Quinten Metsys*, En verhaaltje in drie bedrijven door Hendrik de Marez; Antwerpen, de Nederlandsche Boekhandel (*La Fiancée de Quinten Metsys*, Un récit en trois actes par Hendrik de Marez : Anvers, la Librairie Néerlandaise.

Le livre de MM. Pol de Mont et Alfons de Cock est une lecture délicieuse pour quiconque comprend un peu l'âme flamande, et sait goûter la poésie d'un peuple simple et naïf.

Ils sont plus de cent cinquante, les contes de toute sorte recueillis par MM. de Mont et de Cock. Ils ont été groupés très judicieusement en neuf rubriques, qui sont les suivantes: *Randonnées* ; *Contes casse-tête* ; *Contes menteries*; *Contes d'animaux*; *Contes de plantes*; *Contes facétieux ; Contes de diables et de fantômes, de sorcières, de gnomes et de nymphes* ; *Contes satyriques et railleurs* ; *Contes divers.*

Ils ont été recueillis, depuis des années, dans toutes les contrées de la patrie flamande, depuis les dunes de la mer du Nord jusqu'aux bords de la Meuse, mais plus spécialement dans cette charmante contrée comprise entre la Senne et la Dendre, l'ancien et pittoresque « Payottenland ».

Et ce sont bien les vrais, les savoureux contes populaires, tels que se les narrent encore tous les jours les bons campagnards flamands. Et ces contes jouent un grand rôle dans la vie de ces simples gens. Pendant la période des récoltes,ce sont eux qui, dans les granges où les Flamands et les Flamandes, réunis par dix, par vingt, pour éplucher les fleurs de houblon, agrémentent le long et pénible travail. Ce sont ces contes qui rendent charmantes les soirées d'hiver, lorsque la famille autour de l'âtre racommode les outils pour les travaux de l'été.

En les lisant, on croit voir de vieilles images, de ces véritables images populaires, gravées maladroitement dans une planche de poirier et teintées à la main, bien loin des procédés savants, mais si sincères dans leur naïve bonhomie flamande.

A part les admirables chansons, ce sont bien ces contes et ces images qui caractérisent le plus l'esprit flamand. Il faut connaître les uns pour savourer les autres. Il faut les connaître et aussi l'œuvre de ces quelques rares artistes qui, en quittant l'internationalisme qui égalise tout, retournent aux vieilles traditions en les rajeunissant — tels que Doudelet,

Melchers, G. M. Stevens...

Et le grand mérite du présent livre est de nous avoir rapporté ces contes presque intacts, dans leur forme originale, avec toute la saveur qu'ils ont dans la bouche des « diseurs » populaires.

Que de recueils ont été publiés où l'auteur s'est cru autorisé à *corriger* les dictions. Grave erreur ! Il a ainsi détruit ce que les textes avaient d'intéressant.

C'est pourquoi il nous est doublement agréable de signaler ce livre-ci, où tout a été rapporté consciencieusement, je dirais presque scientifiquement, si ce terme ne discordait pas avec la poésie qui parfume l'ouvrage !

Je viens de mentionner le nom de Doudelet.— C'est lui, en effet, qui illustra ce livre d'une trentaine de dessins. Quoiqu'étant un des admirateurs les plus sincères de cet artiste, j'avoue qu'ils ne m'ont pas semblé tous d'égale valeur. Parmi les meilleurs, citons: la vignette du titre, « *le petit verre de Nôtre-Dame* », « *la fille enlevée par son amant mort* », « *Jan qui alla conquérir la Princesse, ni à pied ni à cheval* », « *le voleur fieffé* », etc. Ceux-là sont vraiment remarquables. Il en est d'autres, par contre, qui leur sont bien inférieurs. Il me semble que l'artiste n'a pas travaillé à son aise, qu'il ne s'est point donné le loisir de bien étudier son sujet et d'en soigner l'exécution. Mais toutes les planches, même les moins réussies, ont, sans contredit, le caractère absolument Flamand qui convenait à cet ouvrage. Elles en ont pénétré l'âme, l'esprit : et par là se révèle encore l'artiste supérieur, maître de ses sujets.

Tant pour les folkloristes de métier que pour les poètes en quête d'originalité, ce livre constitue un document de la plus haute valeur.

§

Cyriel Buysse est un écrivain qui ne peut manquer d'intéresser le public français. Non seulement il a fait quelques tentatives pour produire de la littérature française, mais son genre est entièrement inspiré par celui des grands romanciers contemporains de l'école réaliste française. Né à Gand, dans cette partie de la Flandre où le paysan est méchant, vindicatif, brutal et sensuel, il a pris sur le vif ses sujets pour les mettre en scène d'après les règles des Zola, des Lemonnier, des Maupassant...

C'est donc un double but que poursuit Cyriel Buysse: celui d'introduire dans la littérature néerlandaise un genre encore peu pratiqué, et de peindre la vie intime des habitants d'une intéressante contrée de la Flandre.

Je ne suis point d'avis que, par les quatre ou cinq ouvrages importants qu'il a publiés jusqu'à présent, y compris son **Schoppenboer**, il ait entièrement atteint le but. Mais ses efforts n'en sont pas moins méritoires, et, surtout, ils donnent de belles promesses, puisque, jusqu'ici, chaque livre nouveau a marqué un progrès dans la voie choisie.

Le présent ouvrage nous raconte la vie de trois frères, qui, après un incendie qui détruisit une partie de leurs biens, et la mort de leur père, vécurent ensemble, célibataires, labourant, menant une vie d'abstinence, de travail opiniâtre, luttant solidairement pour reconquérir le bien qu'ils avaient perdu. C'est le développement du caractère de chaque individu qui fait l'objet de ce livre. Les types sont fortement prononcés, comme sculptés à grands coups dans la pierre.

L'aîné, un vieillard précoce, les cheveux rares sur les tempes, était calme et d'humeur égale. Il ne sortait jamais que pour aller à la messe. Après la mort du père, il devint le chef de la maison.

Le second, Domien, est un travailleur obstiné. Mais à certaines époques, après des mois de travail et de continence, ses passions, longtemps étouffées, éclatent. C'est alors trois ou quatre jours de formidable orgie ; il court les mauvaises auberges, puis rentre sans souffler mot et se plonge dans un sommeil de bête, pour reprendre son travail le lendemain.

Le cadet, Jan, estropié lors de l'incendie, est plus calme, ne buvant pas et travaillant régulièrement. Mais de temps en temps il se console auprès de la servante, vieille et laide. Cela se passe simplement, durant des années, comme s'il ne pouvait en être autrement. Et personne n'en sut jamais rien.

Voilà, en silhouette, les trois personnages principaux de ce livre, dont les menus faits ne tendent qu'à mettre en évidence les caractères et notamment celui de Jan, le cadet, qui, amoureux d'une jeune fille qu'un autre épouse, se dégoûte de la vie, roule vers la débauche, faisant sa société de voleurs et d'assassins. Un soir de remords et qu'il veut fuir ses terribles compagnons, ceux-ci lui attachent au dos le valet de pique : tout le village le hue et lui jette des pierres, et le sobriquet de « Valet de Pique » lui reste comme une flétrissure. Il finit assommé par le mari de celle qu'il aima jadis, qu'il a toujours aimée, et qu'il a prise un soir au bord d'un champ.

La description des cabarets et des bandits aux surnoms sonores et significatifs est remarquable et révèle un monde qui offre un vaste champ d'étude.

Le roman est écrit en un beau style harmonieux qui contraste singulièrement avec celui des ouvrages précédents du même auteur. Ce qui manque cependant, dans le *Schoppen-*

boer comme dans ses ouvrages précédents, c'est une proportion bien gardée entre les différentes parties du récit. On croirait, en certains endroits, que l'auteur ne domine pas entièrement son sujet et qu'il se laisse entraîner jusqu'à pécher contre l'unité. Il suit aussi sans discernement l'exemple de certains auteurs français quant à l'emploi de termes osés. Je me demande quel avantage il y a là. Comme s'il n'y avait que ce moyen pour caractériser les personnages!

En somme, le *Schoppenboer* est une œuvre remarquable, à mon avis la meilleure, la plus complète que Buysse ait écrite.

Nous parlerons, sous peu, de son nouveau roman qui est sous presse : *'n Leeuw van Vlaanderen* (*Un Lion de Flandre*).

§

Qui ne connaît la légende du fameux peintre flamand Quinten Metsys, qui, forgeron de son métier, abandonna le marteau et l'enclume pour apprendre l'art de la peinture, afin de mériter la main de sa bien-aimée? Que de fois n'a-t-elle été contée, la belle et naïve légende, que de poètes ne l'ont choisie comme sujet de leurs poèmes!

Et pourtant M. de Marez est parvenu à nous la présenter sous une forme très nouvelle, très originale. C'est un *récit en trois actes*, dit-il. Par ce sous-titre, il nous avertit tout de suite, que son ouvrage, quoique dialogué, n'a point la prétention d'être une pièce de théâtre, et par là même il justifie certains passages qui ne s'accorderaient pas entièrement avec les exigences de la scène.

Le premier acte nous montre le jardin de Quinten Metsys à Anvers, voisin de celui du peintre Maître Laureyns, père de Alyt, dont Quinten est amoureux. Celui-ci sollicite sa main, mais le père refuse de marier sa fille à un vulgaire forgeron, ne faisant pas partie, comme lui, de la noble corporation de Saint-Luc. — Quinten, résolu à vaincre tous les obstacles, part pour l'Italie afin d'y apprendre l'art de la peinture. Pendant son absence, Alyt est allée voir sa tante au béguinage de Gand, où se passe le second acte. La bonne vieille tâche de consoler sa nièce, qui, depuis longtemps, n'a plus eu de nouvelles de son Quinten, et elle l'engage à renoncer au monde, à se retirer dans la douce tranquillité du béguinage.

Dans la crypte de la petite église, il y a une source miraculeuse, vouée à *sainte Godelive* (aimée de Dieu) et ayant la propriété de guérir le mal d'amour. — Alyt y descend avec sa tante. « Va, mon enfant, dit celle-ci, jette tes habits, baigne-toi de façon qu'aucune partie de ton corps ne reste intacte, et tu sortiras de cette eau bénite pure et immaculée comme un ange, dégagée de la chaîne de l'amour,

armée contre les séductions du monde ; et ainsi commencera pour toi une nouvelle vie de calme, de repos et de bonheur »...

Restée seule, Alyt, nue et prête à se plonger dans l'eau, s'y voit reflétée dans toute la beauté de ses formes virginales. Elle est troublée, elle croit voir une sainte, une nymphe... enfin elle se reconnaît... mais elle reconnaît aussi sa propre âme, elle comprend que ce n'est pas sa vocation de se séparer du monde, elle sent qu'elle appartient à la vie, qu'elle doit aimer, qu'elle veut aimer Quinten...

Le troisième acte représente l'atelier du Maître Laureyns. — Quinten revient après une longue absence. Et avant que le père ne soit rentré, Quinten achève, en y peignant le portrait de Alyt, une tête de madone que Maître Laureyns avait ébauchée. En rentrant, celui-ci, vaincu et enchanté, ne s'oppose plus au bonheur de ses enfants.

Voilà la légende telle qu'elle nous est racontée par Hendrik de Marez, charmante et naïve.

Nous pourrions cependant lui reprocher d'avoir, en plusieurs endroits, perdu quelque peu le vrai ton qui convient à ce genre de composition. Certains propos de ces gens simples sentent un peu la rhétorique. Aussi nous semble-t-il qu'il a donné trop d'importance au second acte, qui — quoique étant le meilleur, peut-être, en lui-même — est un peu déplacé et ne contribue pas directement au développement de l'action.

A part ces critiques, *De Bruid van Quinten Metsys* est une œuvrette qui honore son jeune auteur.

PAUW.

VARIÉTÉS

Tentatives dramatiques récentes en Angleterre. — Henri Beyle et Francisque Sarcey.

Tentatives dramatiques récentes en Angleterre. — Du 20 juin au 1er juillet, cinq représentations d'une tragédie grecque furent données sur le théâtre en plein air de Bradfield-College. Les représentations sont triennales et l'*Antigone*, de Sophocle, qui fut choisie cette année, est la seconde des pièces que le Collège ait montées. Le très petit village de Bradfield est situé à environ huit milles anglais à l'ouest de Reading, dans le Berkshire, et la contrée environnante est assez boisée et accidentée. Les bâtiments du Collège s'élèvent sur une pente qui descend vers un petit affluent de la Tamise ; ils sont en brique rouge et d'une architecture simple

et harmonieuse. Tout près de là, se trouve le *Théâtre Grec*, taillé à même dans une ancienne carrière à chaux. Il est la propriété privée du recteur du Collège, le Révérend H.-B. Gray. D.D., au goût et à l'énergie duquel sont dus la beauté du théâtre et le succès des représentations. Le plan horizontal du théâtre est circulaire. L'*auditorium* occupe environ les trois quarts du cercle laissant le reste pour l'édifice du théâtre et les εἴσοδοι, ou passages, à chaque bout, et il se compose de dix-huit rangées de gradins, ayant un pied de haut et un yard de large, et pouvant contenir deux mille personnes. On entassa du côté où primitivement le sol allait en pente, et par lequel on pénétrait dans la carrière, la chaux et le gravier dont on débarrassait le centre et l'on y planta des arbres. Ainsi, le couronnement de l'*auditorium*, qui, dans les théâtres grecs, était orné d'une colonnade, fut nivelé également et se trouve bordé d'arbres et d'arbustes. De l'autre côté, un taillis naturel et surplombant à pic, s'élève au-dessus des gradins les plus élevés et procure aux spectateurs une ombre agréable, sans obscurcir la lumière. On a eu le bon goût de laisser une partie du taillis s'avancer hardiment jusque dans l'*auditorium*. Cette tache de verdure est par elle-même fort agréable et ajoute à l'impression reçue que le théâtre de Bradfield n'est pas simplement le tombeau remis au jour d'un drame défunt, mais la scène et le temple d'un Art antique et encore très moderne. Les représentations malheureusement ne furent pas données par le beau temps ; et par un jour de soleil, le spectateur peut sans grand effort d'imagination se croire daus le théâtre à demi achevé d'une cité grecque des moins opulentes. Le chant des oiseaux et l'ombre des feuillages septentrionaux ne diminue pas cette impression, mais donne une vie réelle à ce spectacle étrange et archaïque et prête aux détails archéologiques la puissance de l'Art. Mais il ne faut pas croire que les détails archéologiques ont été négligés. L'*auditorium* est copié sur le modèle d'un théâtre grec de Sicile.

L'orchestre, ὀρχήστρα, le plan circulaire, fermé sur les trois quarts de sa circonférence par les sièges les plus bas de l'*auditorium*, est recouvert par des dalles triangulaires d'ardoise et de pierre blanche, arrangées suivant un modèle décrit par Vitruve. L'autel de Bacchus qui s'élève au centre sur des degrés rectangulaires est la copie d'un autel d'après Epidaure. Cet autel représente le θυμέλη, estrade en forme d'autel des théâtres antiques, sur laquelle se tenait le chef du chœur pour diriger ses groupes et autour de laquelle ils évoluaient. On discute si des sacrifices furent offerts ou non sur le θυμέλη, mais à Bradfield on eut raison d'adopter la version affirmative, parce que les fumées de l'encens

qui, de temps en temps, s'élèvent de l'autel, rehaussent la beauté de la scène et accentuent la nature religieuse de la danse du chœur et de la tragédie grecque en général.

La scène proprement dite se trouve au fond, légèrement à l'écart du cercle de l'orchestre, au milieu du segment restant du plan circulaire inoccupé par l'*auditorium*. Elle s'élève devant un arrière-plan d'arbres agréables. C'est une construction permanente en bois, sur le modèle du théâtre de Mégalopolis. Vue de l'auditorium, elle présente une façade ouverte dans toute sa longueur et couronnée d'un fronton porté sur quatre colonnes; le tout pose sur une base plus haute que l'orchestre d'environ quatre pieds. De chaque côté de la scène, du λογεῖον, séparé par une colonne, est un espace étroit réservé aux musiciens. Le *proscenium* est percé de trois entrées fermées par des tentures et flanquées de colonnes. Au centre est la porte royale, par laquelle entrent les personnages royaux de la pièce. De chaque côté se trouve une entrée plus étroite : celle de droite, pour les personnages arrivant du dehors, de la contrée extérieure; et celle de gauche, pour ceux venant de la ville. Des tentures pendues en travers des coins et attachées aux colonnes immédiatement derrière celles qui séparent la scène des musiciens, dissimulent les loges des acteurs. Un héraut s'avance à la porte royale, souffle un appel de trompette et annonce que la pièce va commencer. Le sujet d'*Antigone* est trop connu pour être raconté ici. La pièce fut donnée intégralement à Bradfield, et naturellement dans le texte original. Malgré l'absurdité notoire de la prononciation du grec qui prévaut en Angleterre, il fallut l'accepter telle; aucun autre système de prononciation n'étant employé ni compris. Les rôles étaient tenus par des élèves et des maîtres de Bradfield-College, à l'exception d'Antigone, Ismène et Eurydice qui furent attribués à deux dames. Il est bien regrettable qu'aucun jeune homme n'ait pu remplir ces rôles, comme ce fut le cas il y a trois ans, lorsque le difficile rôle d'Alceste fut joué avec succès par un des élèves du collège. En Grèce, les femmes étaient sévèrement exclues de toute participation à ces actes solennels du culte des dieux, excepté en tant que spectatrices. De plus, ayant des occasions d'assister à des représentations du théâtre moderne, plus nombreuses que celles dont jouit ordinairement un écolier anglais, elles sont plus disposées à imiter les conventions de la scène moderne, qui, en tant tout au moins qu'elles ont rapport à la scène anglaise, doivent être absolument évitées pour la production de pièces grecques; rien ne peut être plus étranger à l'esprit grec. Sur la scène antique, l'usage des masques munis de porte-voix excluait toute contorsion faciale et permettait peu de modu-

lations de la voix. L'expression s'obtenait par des attitudes plastiques et les seuls gestes restreints qui fussent admis étaient ceux qui paraissaient, aux Grecs subtils, esthétiquement possibles à des statues en motion. Cependant les dames de Bradfield méritent d'êtres louées pour la clarté avec laquelle elles ont énoncé les iambes grecs, quoiqu'on puisse présumer qu'elles ne possédaient qu'une mince connaissance de la langue. A vrai dire, chacun des mots prononcés par n'importe lequel des acteurs pouvait être distinctement entendu de toutes les parties de l'*auditorium*. On n'employa pas non plus le cothurne, comme n'étant pas nécessaire et hors de proportion en un aussi petit théâtre. Dans des théâtres tels que celui d'Athènes, qui tenait trente mille personnes, le cothurne et le masque à porte-voix étaient indispensables à la fois pour la vue et l'ouïe.

La musique des chœurs était d'un caractère très simple rappelant beaucoup plus les lectures traditionnelles encore chantées dans les synagogues les soirs de sabbat, ou les litanies de la Passion comme les dit l'Église catholique le Vendredi-Saint, que n'importe quelle musique entendue ailleurs. Elle a été composée par M. Abdy Williams qui nous a courtoisement fourni les détails suivants quant à sa méthode.

« Les chœurs sont chantés d'un bout à l'autre à l'unisson. Le rythme est strictement limité au mètre des mots. Les modes grecs sont employés autant qu'il est possible. La mélodie suit les accents grammaticaux. La variété est obtenue par des passages aux registres hauts ou bas de la voix. Les genres diatoniques et enharmoniques grecs sont également employés. L'accompagnement est presque toujours au-dessus de la mélodie. Les flûtes jouent à l'unisson des voix. Des passages de l'Hymne Delphique à Apollon (découvert par l'École Française d'Athènes en 1893) et d'autre musique grecque ancienne sont occasionnellement imités. La partie instrumentale de la musique et jouée sur quatre αὐλοί, flûtes, copiées sur celles trouvées à Pompéi, et cinq κιθάραι, lyres à neuf cordes accordées, en clef de fa aux notes E. F. G. B bémol. B dièze. C. D. E.

» On voit que tout ceci consiste en les tétracordes meson, diazeugmenon et synemmenon du genre diatonique ; tandis qu'un tétracorde chromatique peut être représenté par A. B bémol. B dièze. D. en clé de fa.

» Les αὐλοί sont munis d'anches de clarinettes. Comme ils sont joués par des écoliers, ils sont simplifiés autant que possible sans perdre leur caractère distinctif. Le plus long αὐλός donne les sons A. B. C. D. E bémol. E dièze. F. en clé de fa ; le plus court : D. E. F. G. A. B bémol. B dièze. C. D.

» On voit qu'une variété considérable de tétracordes peut être obtenue avec ces instruments. Quant au ton, ils ressemblent beaucoup à ceux trouvés dans les tombeaux égyptiens et exposés à l'Association musicale il y a quelques années. Grâce à la petitesse des trous, les αύλοί sont très doux de tons. Le ton des κιθάραι est plus pénétrant qu'on ne l'attendrait d'instruments aussi petits. »

Parmi les acteurs, Créon était d'une dignité contenue et ses discours débités avec sonorité. Le Premier Messager, quoique d'une taille peu proportionnée, fut très remarquable par la grâce de ses gestes. Vêtu des robes flottantes d'une femme grecque, il n'aurait pas été déplacé dans le rôle d'Antigone. Des personnages muets, le petit guide du prophète aveugle Tirésias avait une tournure charmante et gracieuse; il avait un air superbe dans sa tunique de peau de léopard, avec sa chevelure frisée et ses beaux pieds nus dans des sandales. Tous les costumes étaient agréables et harmonieux, encore qu'il soit douteux que de telles nuances fussent connues de la Grèce antique. Les mouvements du chœur n'étaient pas aussi satisfaisants, mais il faut se rappeler qu'il n'existe pratiquement aucune autorité en la matière. On sait simplement qu'ils représentaient des évolutions guerrières en l'honneur de Dyonisos. A Bradfield, le chœur était correctement composé de figures vénérables et barbues. On peut se demander s'il n'eût pas été préférable de négliger pour ce détail l'exactitude archéologique, et en laissant de côté les masques, de laisser aussi de côté avec eux les barbes grises. En plein jour, ces symboles de caducité semblaient grotesques — horribles même — ajustés à des figures juvéniles entièrement en désaccord avec eux. Dans de telles circonstances, de jeunes guerriers donneraient mieux l'impression d'une danse rituelle guerrière, en l'honneur d'un dieu juvénile et vigoureux, et énonceraient plus convenablement les principes éternels du droit que le chœur grec était supposé représenter. Une telle innovation ne pourrait en rien se justifier sur le terrain archéologique. Mais la question entière de la production des tragédies grecques est accablée de difficultés. On sait si peu de choses certaines même de la musique grecque et de la prononciation de la langue; on sait encore moins ce qu'étaient les danses du chœur. Il est donc impossible de respecter exactement les données archéologiques, même si tout art qui le fit, ne fût pas mort de cela même, et n'eût cessé ainsi d'être de l'Art. D'un autre côté, les nobles tragédies grecques, telles que nous pouvons les lire, sont totalement incompatibles avec les exigences de la scène moderne. La complète disproportion entre le réalisme laborieux du décor moderne et le maniérisme artificiel des acteurs, et

le désaccord de ces deux choses et la profonde simplicité des mots grecs rendent, dans ces conditions, leur production insignifiante et inartistique. La représentation d'une pièce grecque dans un décor représentant Paris ou Londres, avec des costumes contemporains, et l'arrivée *ex machina* d'un millionnaire sur un automobile pourrait être un intéressant spectacle ; ce serait certainement plus conforme aux larges canons de l'Art. Mais le parti adopté par le Dr Gray est le meilleur : chercher soigneusement et saisir quelque chose de l'esprit grec et s'efforcer, avec ce que nous possédons de détails de son expression, de reproduire son effet sur les spectateurs, en évitant toutes minuties qui le détruiraient.

§

Le *Irving Amateur Dramatic Club* a donné trois matinées de *Measure for Measure*, qui prenaient un intérêt particulier de l'extrême rareté du spectacle et de l'essai critique de Walter Pater sur la pièce. Le Club s'est acquitté à souhait de sa tentative ambitieuse. Les amateurs qui tenaient les rôles peuvent être félicités d'avoir pour la plupart évité l'imitation d'acteurs professionnels actuels et fameux. Les dames, en particulier, dans les rôles d'Isabella et de Mariana, réussirent mieux que la plupart des actrices professionnelles qui interprètent Skakespeare sur les scènes de Londres. L'orchestre, composé entièrement d'une famille de musiciens de talent, était tout à fait remarquable.

§

Pelléas et Mélisande, tel que le donna M. Forbes Robertson, fut une agréable surprise pour les admirateurs de M. Maeterlinck. Il faut louer hautement M. Forbes Robertson pour avoir si bien réussi dans une entreprise aussi difficile. Son rôle de Golaud, dans les trois derniers actes, fut très finement joué. Mrs. Patrick Cambell joua aussi très bien la scène de la fenêtre. Mais tous deux ont trop l'expérience d'un autre genre pour être tout à fait en rapport avec Maeterlinck à la scène. Le Pelléas de M. Martin Hervey était en parfaite harmonie avec le décor charmant et les costumes soigneusement reproduits d'après les dessins de Rossetti et de Burne-Jones. La mort regrettée de ce dernier, qui prit tant d'intérêt à la préparation de la pièce, ajoutait encore à l'émotion. La belle et plaintive musique de M. Gabriel Fauré fut hautement appréciée. Le rideau de gaze qui était tendu devant la scène lorsque la pièce fut jouée par le Théâtre de l'Œuvre, ne fut pas employé. Si, à cette occasion, il ajoutait un sens de distance et de mystère, il aurait ici défiguré les claires lignes du

décor préraphaélite. Naturellement, la pièce perdit beaucoup à être traduite, la version anglaise étant médiocre, même aux meilleurs endroits.

§

De *Cyrano de Bergerac*, il suffit de dire que la pièce fut jouée comme elle avait été jouée à Paris. Coquelin a été reçu à Londres par les salles bondées et par la critique, avec tout au moins une reconnaissance de ses merveilleux pouvoirs suffisante pour blesser l'amour-propre de la Scène Anglaise, s'il est quelque artiste qui ne reconnaisse pas la catholicité de l'Art et ne se réjouisse de l'honneur accordé à un acteur consommé. Il est curieux d'apprendre qu'un artiste du talent de M. Will-Rothenstein fait à la fois les portraits de Coquelin et de M. Martin Hervey. Il sera intéressant de voir comment il traitera un sujet aussi préraphaélite que Pelléas et si éloigné de sa manière habituelle.

§

Il faut dire un mot de ce petit mélodrame délicat et exotique : *The Cat and the Cherub*, qu'on vient de reprendre pour la troisième fois pendant quelques jours. C'est à la fois si romantique et si réaliste que ce pourrait avoir été écrit par un admirateur des contes de Balzac. L'esprit des spectateurs est divisé par la terreur et la compassion aux incidents tragiques et au curieux sentiment de résignation bouddhique que la posture chinoise produit adroitement. Il n'est pas besoin de dire que la pièce ne fut pas populaire, mais elle attira maints admirateurs enthousiastes qui assistèrent fidèlement aux représentations.

MORE ADEY.

Henri Beyle et Francisque Sarcey. — Ah ! je sais bien, — tous les aînés que la faveur publique a, justement ou non, honorés trouvent en nous les plus méfiants lecteurs et les critiques les plus sévères. M. Francisque Sarcey, malgré sa bonhomie, n'a pas échappé à ce fait si général qu'il devient loi. Et voici que, devant élogieusement écrire sur lui, j'éprouve comme un embarras. Mais, aussi, dans cette gêne, il y a quelque joie. Nous sommes d'accord avec l'écrivain du *Temps* ou plutôt, — puisqu'il est dit que la jeune génération doit se montrer irrévérencieuse vis-à-vis de l'ancienne, — M. Sarcey est d'accord avec nous.

Cela va faire sourire, entre autres, M. Jean de Mitty, qui

déclare que certains points de notre critique « accusent, sinon une information insuffisante, tout au moins une manière d'entendre l'œuvre de M. de Stendhal, qui est, proprement, celle de M. Sarcey ».

Mais, — pour parler beyliquement, — je cherche à voir la vérité et à la dépeindre de la façon la plus touchante possible. Et M. Francisque Sarcey, s'étant occupé du consul de Civita-Vecchia, en des pages aujourd'hui très rares, il me plaît de songer à lui.

A propos d'une édition, presque inconnue, de la *Chartreuse de Parme*...

« C'est seulement en 1880 que l'on commencera à me comprendre », affirmait Henri Beyle.

Trois ans après cette date, un libraire tirait, à l'usage des bibliophiles, une nouvelle édition de la *Chartreuse de Parme*, illustrée de trente-deux eaux-fortes, avec un tirage unique de cinq cents exemplaires, sur papier Japon et sur vélin. M. Francisque Sarcey était chargé de la préface.

Je note à dessein ces détails. M. Sarcey, lui-même, en donna le motif :

« Qui eût dit à Stendhal, il y a quarante ans, qu'un jour viendrait où son œuvre de prédilection serait choisie par un éditeur, ami des beaux livres, pour être relevée de toutes les séductions de la typographie, pour être enrichie de toutes les lumières et de toutes les grâces que l'art du dessin ajoute au texte, pour être offerte, comme une perle rare dans un magnifique écrin, à un public d'amateurs triés sur le volet? J'imagine que s'il pouvait revenir au monde et s'admirer sous ce vêtement somptueux, il sentirait quelque chose de cette orgueilleuse satisfaction dont il fut délicieusement chatouillé quand Balzac, de sa robuste main, lui renversa sur la tête une énorme charretée d'éloges. »

Le commentateur d'Henri Beyle a raison de le faire remarquer. Nous avons encore présent à la mémoire ce passage de l'*Essai sur l'Amour* où l'auteur confesse qu'il avait fait « cadeau de son manuscrit » à un libraire et que celui-ci « l'imprima sur mauvais papier et dans un format ridicule ». Stendhal, envoyant le 12 février 1842, quelques-uns de ses ouvrages à Monsieur E... F..., avait soin d'écrire : « Le papier sera moins laid quand vous aurez fait relier et bien battre les volumes. L'indifférence que j'avais pour les intérêts me fit donner le manuscrit et ne pas surveiller la qualité du papier. »

Malheureusement l'édition de luxe n'est pas dans toutes les mains. Il est vrai que les autres ne le sont pas davantage, — et il est impossible, à l'heure actuelle, d'acheter *Armance*, *les Notes d'art et de littérature*, *Racine et Shakespeare*, *les Chroniques*, *les Nouvelles* et *la Correspondance*. Oui, il existe de ces

anomalies...

Il est donc intéressant de connaître ce que préfacie M. Francisque Sarcey, — d'autant plus qu'il fait appel à des souvenirs personnels. Le rédacteur du *Temps* a suivi la méthode beyliste. Il a choisi, parmi les anecdotes, — les plus significatives et les plus suggestives. Et grâce lui soit rendue! Si le nom de Stendhal a enfin percé les ténèbres et se montre dans une glorieuse clarté, c'est en partie à M. Sarcey qu'on le doit. Lui-même nous l'apprend.

En 1848, à l'Ecole normale où il est élève, chacun s'occupe avec passion des productions littéraires, — et chacun ignore jusqu'aux titres des ouvrages de Beyle. Mais voici que, par hasard et plusieurs mois après, un professeur, amoureux de Mérimée, M. Jacquinet, cite la *Chartreuse de Parme*. Et le jeune Sarcey, un jour de sortie, se promenant le long des quais et trouvant ce livre dans une boîte à vingt sous s'empresse de l'acheter. Il le lit, puis le communique à ses amis. Alors tous sont « pris d'une passion pour les héros de Stendhal et pour Stendhal lui-même... Balzac était dieu à l'Ecole normale. On fait dans la chapelle qui lui était réservée une niche à côté de lui pour Stendhal... » C'est que tous reconnaissent Beyle pour un aïeul ou plutôt pour un précurseur. « Il y avait dans nos éloges comme un secret plaisir à le venger du dédain qu'il avait souffert, provoqué, cherché ! » Chacun, enfin, est victime de ce phénomène décrit dans l'*Amour* et que l'auteur appelle la *cristallisation*.

Ainsi « cristallisés », les jeunes gens de la rue d'Ulm, lancés par la suite dans l'université ou dans le journalisme, n'oublient pas l'auteur bien-aimé. Ils veulent le faire connaître et chérir du public. About, Weiss, Yung sont des plus ardents, — mais plus ardent encore Taine, le premier qui imprima cette phrase devenue célèbre : *Stendhal qui fut le plus grand psychologue des temps modernes*, et qui, comme si ce n'était pas déjà un assez bel éloge, ajouta, en note au bas de la page : *et peut-être de tous les temps*.

« La reconnaissance est toujours proportionnée aux bienfaits », faisait remarquer, en 1802, le jeune Henri à sa sœur Pauline. S'il est vrai que M. Sarcey ait fait connaître l'auteur d'*Armance* à ceux qui nous apprirent à l'aimer, que de reconnaissance nous lui devons !

Et puis, le futur rédacteur du *Temps* ne s'est pas contenté de communiquer à ses condisciples de l'Ecole normale les œuvres de Stendhal. « Il me serait impossible de compter le nombre de personnes que je forçais, en quelque sorte, à lire le *Rouge et le Noir* et la *Chartreuse de Parme*. Je m'en allais partout, comme saint Paul, répandant la bonne nouvelle d'un homme de génie retrouvé. »

L'âge a peut-être affaibli l'enthousiasme mais non pas l'admiration. Lorsqu'il lui arrive de relire une des œuvres de Stendhal, qui ont passionné sa jeunesse, M. Sarcey avoue qu'il éprouve « ce mélange d'attendrissement et d'inquiétude que l'on sent quand on se retrouve en présence d'une ancienne maîtresse que l'on a beaucoup aimée autrefois et depuis longtemps perdue de vue. On ne saurait la regarder sans émotion, car chacun des traits de son visage rappelle le souvenir des illusions premières et rien de plus délicieux que cette lointaine image. »

Quand même, — l'admiration subsiste. Et M. Sarcey de défendre l'écrivain dont, en 1849, il acheta le premier volume, sur les quais, dans une boîte à vingt sous.

Balzac a déclaré que la *Chartreuse* est un roman qui ne se tient pas, qui ne forme pas un tout vivant et organisé. Emile Zola a porté pareil jugement : la *Chartreuse*, c'est trois romans superposés dans un roman.

M. Francisque Sarcey répond à Balzac et à Zola que l'idée première de Stendhal a été de peindre les mœurs de l'Italie à un moment donné de son histoire. Beyle voulait un héros qui traversât des milieux différents, toutes les conditions de la hiérarchie sociale. Il a inventé Fabrice comme Lesage a inventé Gil Blas. Le tort des auteurs de la *Comédie humaine* et des *Rougon-Macquart* est d'avoir voulu trouver dans la *Chartreuse* un roman où Fabrice ramène autour de lui tous les éléments d'une seule et même action. Or il n'y faut point chercher cela. Ne l'oublions pas : c'est l'Italie que le consul de Civita-Vecchia a voulu nous faire connaître, aimer et pratiquer, comme lui-même, durant la meilleure part de sa vie, la connut, l'aima et la pratiqua. Il n'y a donc qu'à se laisser aller et à goûter le récit des événements qui portent Fabrice. Il n'y a aussi qu'à se laisser aller pour voir « la peinture exacte et animée de ce que furent les joies, les tristesses, les espérances, les façons de vivre et d'être heureux de l'Italie », pour trouver — à l'encontre d'Emile Zola, — que la première partie de la *Chartreuse* n'est ni longue ni inutile.

Qu'on se reporte au chapitre XXIII de l'*Essai sur l'Amour* : des coups de foudre, — mot ridicule, qu'il faudrait changer, affirme Stendhal, mais qui traduit exactement le clair éveil d'un amour latent. L'âme a parfois une mélancolie qu'on ne peut expliquer, elle est ennuyée de vivre sans aimer et elle doit surmonter toutes les craintes de la vie. Alors elle se fait, sans s'en apercevoir, un modèle idéal. « Elle rencontre un jour un être qui ressemble à ce modèle, la cristallisation reconnaît son objet au trouble qu'il inspire et consacre pour toujours au maître de son destin ce qu'elle rêvait depuis longtemps. » Dans cette rue d'Ulm, si chagrinante, dans ces

études de l'Ecole normale, le jeune Sarcey — eh! oui, il fut jadis comme les autres! — laisse s'ouvrir son âme à toute espérance nouvelle, où il y a de la tendresse et de l'ardeur. Il se crée un modèle idéal, et ce modèle, c'est la duchesse Sanseverina, ô Stendhal! M. Francisque Sarcey en est amoureux fou, et il en veut à Emile Zola de la mauvaise humeur qu'il témoigne à cette pauvre Gina. Celle-ci a eu des amants et des amants, qu'elle a pris et quittés avec une superbe indifférence, — mais Gina ne serait point de son pays si elle n'avait point d'amants! s'écrie l'ancien normalien qui « en raffole » toujours. Car Stendhal l'a faite si séduisante! si chatte et si lionne!

Et de l'inaltérable amitié qu'il ressent pour la belle Italienne, le critique du *Temps* éparpille quelques bribes sur les autres personnages du roman. Ceux-ci forment une admirable galerie d'originaux. En deux traits, Stendhal a donné à chacun d'eux une physionomie si particulière et les « a peints si vivants, si criants de ressemblance qu'on croit les reconnaître et qu'ils laissent dans l'esprit un souvenir inoubliable ».

Le préfacier de la *Chartreuse* a relu les merveilleuses pages avec les mêmes palpitations de cœur qu'au temps jadis. Il l'affirme, en termes identiques, et il affirme aussi qu'à l'instar de *Manon Lescaut*, il est probable que nos arrière-neveux liront encore et avec plaisir les livres d'Henri Beyle dont le suprême bonheur est d'avoir, ainsi que l'abbé Prévost, créé et mis au monde des êtres vivants, qui nous apprennent tout ce que nous pouvons savoir sur toutes les formes de l'amour connues et à connaître.

Pour ce, ne doit-il pas lui être beaucoup pardonné de ses critiques, parfois étranges et si pâles? Pourquoi pas?

C'est cette interrogation que je *veux* poser en terminant. Stendhal — revenons toujours à lui — a écrit: Vouloir, c'est avoir le courage de s'exposer à un inconvénient; s'exposer ainsi c'est tenter le hasard, c'est jouer.

Jouons donc, — et d'ailleurs ne sommes-nous pas en temps de vacances?

RAPHAËL MAIROI.

ECHOS

Une lettre de M. Maurice Le Blond. — Felicien Rops. — Au Nouveau-Théâtre. — Emile Verhaeren au Théâtre du Parc. — Les œuvres de Friedrich Nietzsche.

Une lettre de M. Maurice Le Blond.

Carolles, 7 août 98.

Cher monsieur Vallette,

Dans votre dernier numéro, le rédacteur du *Mercure de France*, préposé à l'analyse des revues, reproduit une lettre

de M. Stuart Merrill me concernant, et qui essaye, par tous les moyens, d'être malveillante pour moi. Comme il est probable que votre rédacteur la passera sous silence, permettez-moi donc de signaler à mon tour, aux lecteurs du *Mercure*, la lettre que j'écrivis, dans le numéro de la *Plume* du 15 juillet, où je réponds aux insinuations de M. Stuart Merrill, et qui contient en outre quelques révélations assez piquantes.

Croyez, etc.

MAURICE LE BLOND.

§

Félicien Rops, de qui la mort nous fut annoncée ces jours derniers, restera de ce temps un des artistes les plus originaux et les plus singuliers. Parmi le peuple docile des graveurs, il innova une manière âpre, énergique, puissante, il renouvela, modifia, combina, selon des volontés précises, les procédés divers, se créa de la sorte un faire personnel et savoureux. En même temps, comme il répugnait aux besognes serviles et vaines, il réussit à donner une expression à des rêves de son imagination, à des fièvres de ses sens, à l'extase ardente de son désir ou de sa douleur. Il fut un grand inventeur, un contemplatif et un enthousiaste ; il fut dans la ferveur palpitant au songe apparu de la forme féminine, il évoqua les conflits magnanimes et affolés de la chair et la joie maligne de ses sereins triomphes. Félicien Rops donnant une voix au cri des étreintes, aux angoisses de l'espoir charnel, est comparable, parce qu'il diffère d'eux : sentiment plus aigu, extases navrées, etc., aux inviteurs minutieux et fervents du XVIII^e^ siècle : les Saint Aubin, Moreau le Jeune...

Il ne sied pas, à l'heure où l'on s'incline devant la tombe à peine refermée, d'entrer plus avant dans la dicussion de l'œuvre. Elle est, en somme, admirable, et a creusé vers le ciel stupéfait un monument qui parle pour notre âge.

§

Au Nouveau-Théâtre. — L'ouverture du Nouveau-Théâtre de la rue Blanche, dont M. Paul Franck a pris la direction, est fixée au 1^er^ octobre. Le premier spectacle de la saison sera, comme nous l'avons annoncé, le *Rembrandt* de MM. Virgile Josz et Louis Dumur.

Les huit tableaux que comporte l'ouvrage, brossés jusqu'aux moindres détails sur des documents de l'époque, reconstitueront, avec toute la vraisemblance possible, le milieu où a vécu le grand maître hollandais. Quant aux costumes, confiés à la maison Guilbert, ils sont dessinés d'après Ter Borch,

Van Ostade, Gérard Dou, Pieter de Hooch, Jan Steen et Rembrandt lui-même. C'est dire qu'aucune part ne sera laissée à la fantaisie dans la mise en œuvre de ce drame, qui présentera ainsi une restitution curieuse de la vie hollandaise au XVII^e siècle.

M. Abel Deval, dont les récentes créations à la Renaissance, aux côtés de Sarah Bernhardt, ont été si remarquées et dont on se rappelle le Peer Gynt du théâtre de l'Œuvre, interprétera le rôle de Rembrandt.

Par une heureuse coïncidence, les fêtes du couronnement de la reine Wilhelmine et l'importante exposition d'œuvres de Rembrandt, qui ont lieu ce mois-ci à Amsterdam, ne peuvent manquer d'ajouter aux représentations de cette pièce l'attrait, toujours favorable, de l'actualité.

Souhaitons le succès à l'intéressante entreprise de M. Paul Franck.

§

Emile Verhaeren au Théâtre du Parc. — Le Théâtre du Parc, de Bruxelles, doit jouer cet hiver un nouveau drame d'Emile Verhaeren : *Le Cloître*, quatre actes.

§

Les œuvres de Friedrich Nietzsche. — On nous demande fréquemment quand et chez qui paraîtra en France la traduction des œuvres de Nietzsche. Nous publierons cet automne, en deux volumes in-8, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit par Henri Albert, et *Par delà le Bien et le Mal*, traduit par L. Weiscopf et Georges Art.

Nous continuerons sans doute la série par *La Généalogie de la Morale*, traduit par Georges Art, et *Le Cas Wagner*, *Le Crépuscule des Idoles*, *Nietzsche contre Wagner*, *L'Antechrist*, *Poésies*, traduction d'Henri Albert.

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(TOME XXVII)

—

N° 103. — JUILLET 1898

Pierre Quillard.....	**Georges Clemenceau.**.	5
Georges Lainé.....	*Psychologie sociale de l'Espagne*.....	15
Walter Pater (Georges Khnopff *trad.*).....	*Portraits imaginaires* : *Sébastien van Storck*.....	42
Edmond Jaloux.....	*Hymne*.....	71
Remy de Gourmont.....	*Sur la Langue française* : *La Déformation verbale considérée comme force créatrice*.....	74
Georges Périn.....	*Les Fiançailles*, trois contes.	86
Richard Ledent.....	*Les Poèmes de l'Age*.....	107
Auguste Strindberg (Georges Loiseau *trad.*).....	*Margit* (*La Femme du Chevalier Bengt*), drame en cinq actes (Actes IV et V)....	110
André Fontainas.....	**Claude Monet**.....	159
Pierre Louys.....	*Lectures antiques* : *La Jeunesse et le Mariage de Théodora*.....	167
Albert Delacour.....	*Le Roy*, roman (suite).....	174

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont.....	*Epilogues*.....	214
Pierre Quillard.....	*Les Poèmes*.....	221
Rachilde.....	*Les Romans*.....	227
Marcel Collière.....	*Histoire, Sociologie*.....	233

Charles Merki	*Voyages, Archéologie*	240
J. Drexelius	*Romania, Folklore*	246
Jacques Brieu	*Esotérisme et Spiritisme*	249
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	252
R. de Bury	*Les Journaux*	257
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	264
Jean de Tinan	*Cirques, Cabarets, Concerts*	269
Pierre de Bréville	*Musique*	270
André Fontainas	*Art moderne*	278
Virgile Josz	*Art ancien*	283
Yvanhoë Rambosson	*Publications d'Art*	287
Les Xiii	*Le Meuble et la Maison*	291
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	295
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	298
Ephrem Vincent	*Lettres espagnoles*	304
Pedro Emilio Coll	*Lettres latino-américaines*	308
Mercvre	*Publications récentes*	313
	Echos	317

N° 104. — AOUT 1898

Portrait de Thomas Carlyle d'après Samuel Laurence, gravé par Julien Tinayre.	Hors texte	
Edmond Barthélemy	**Thomas Carlyle**, essai	321
Jacques Nervat	*La Ville, le Travail et la Mort*	353
Eugene Demolder	*Sonatines* (trois contes)	355
Frédéric Nietzsche (Henri Albert *trad.*)	*Flaneries inactuelles*	367
Paul Briquel	*La Purification*	387
Marcel Réja	*La Danse et l'Art*	390
Jean Madeline	*Le Dispensateur de Beauté*	405
Louis Lestelle	*L'Ame qui neige*	416
C. M. Savarit	*Sur la Vérité morale*	418
Pierre Louys	*Lectures antiques: Poésies de Nossis*	430
Albert Delacour	*Le Roy*, roman (suite)	433

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues*	509
Rachilde	*Les Romans*	514
Gaston Danville	*Psychologie*	520
Henri Mazel	*Science sociale*	526
Victor Charbonnel	*Questions morales et religieuses*	532
Charles Merki	*Voyages, Archéologie*	539
R. de Bury	*Bibliophilie, Histoire de l'Art*	546
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	549

R. de Bury. . . . . *Les Journaux* 556
A.-Ferdinand Herold. . . . . *Les Théâtres*. 563
Jean de Tinan . . . . . *Cirques, Cabarets, Concerts* . . 566
Pierre de Bréville. . . . . *Musique* 570
Georges Eekhoud. . . . . *Chronique de Bruxelles*. 575
Henri Albert. . . . . *Lettres allemandes* 580
Henry-D. Davray . . . . . *Lettres anglaises*. 583
Philéas Lebesgue. . . . . *Lettres portugaises* 591
Jean Rowalski, ... *Lettres tchèques*. 594
Raphaël Maïroi. . . . . *Variétés : Les faux inédits de Stendhal*. 597
Mercvre. . . . . *Publications récentes*. 601
Echos 604

N° 105. — SEPTEMBRE 1898

Pierre Louys. . . . . *Chanson des Rois Mages*, musique sur les paroles de Henri Heine. 609
Paul Gérardy. . . . . *L'Œuvre de Bismarck*. 613
Stuart Merrill. . . . . *Doute. Pluie d'Automne. L'Appel dans le Jardin*. . . 634
Rachilde. . . . . *La Mort d'Antinoüs*, conte. 638
Albert Mockel. . . . . *Réprimande à Bilitis*, poèmes 647
Pierre Lasserre. . . . . *Introduction au Faust de Gœthe*. 652
Georges Pioch. . . . . *Etang*, poésie. 672
Edmomd Barthélemy. . . . . **Thomas Carlyle**, essai (suite). 673
Paul-Louis Garnier. . . . . *La Fête de l'Automne et des Vergers*. 693
Remy de Gourmont. . . . . *Réflexions sur le Saint François d'Assise de M. Paul Sabatier*. 696
Georges Eekhoud. . . . . *Le Comte de la Digue*, roman (1re partie). 705
Albert Delacour. . . . . *Le Roy*, roman (fin). 773

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont. . . . . *Epilogues*. 797
Pierre Quillard. . . . . *Les Poèmes*. 803
Rachilde. . . . . *Les Romans*. 810
Louis Weber. . . . . *Philosophie* 816
Charles-Henry Hirsch. . . . *Les Revues*. 824
R. de Bury. . . . . *Les Journaux*. 831
Jean de Tinan. . . . . *Cirques, Cabarets, Concerts*. . . . 837
Pierre de Bréville. . . . . *Musique*. 840
Yvanhoé Rambosson. . . . . *Publications d'Art*. 846
Georges Eekhoud . . . . . *Chronique de Bruxelles*. 850
Henri Albert . . . . . *Lettres allemandes*. 856

HENRY-D.DAVRAY ..... *Lettres anglaises*..... 861
EPHREM VINCENT..... *Lettres espagnoles*..... 867
PEDRO EMILIO COLL..... *Lettres latino-américaines*..... 872
PAUW ..... *Lettres néerlandaises*..... 876
MORE ADEY, RAPHAEL MAIROI.. *Variétés: Tentatives dramatiques récentes en Angleterre—Henri Beyle et Francisqne Sarcey*.... 881
MERCVRE *Echos*..... 890
Tables du tome XXVII..... 893

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(TOME XXVII)

HENRI ALBERT

REVUE DU MOIS : Lettres allemandes..... 580-856

EDMOND BARTHÉLEMY

Thomas Carlyle, essai..... 321-673

PIERRE DE BRÉVILLE

REVUE DU MOIS : Musique.....270-570-840

JACQUES BRIEU

REVUE DU MOIS : Esotérisme et Spiritisme..... 249

PAUL BRIQUEL

La Purification..... 387

R. DE BURY

REVUE DU MOIS : Les Journaux.....257-556-831

— Bibliophilie, Histoire de l'Art..... 546

VICTOR CHARBONNEL

REVUE DU MOIS : Questions morales et religieuses..... 532

PEDRO EMILIO COLL

REVUE DU MOIS : Lettres latino-américaines..... 308-872

MARCEL COLLIÈRE

REVUE DU MOIS : Histoire, Sociologie..... 233

GASTON DANVILLE

REVUE DU MOIS : Psychologie..... 520

HENRY-D. DAVRAY

REVUE DU MOIS : Lettres anglaises.....298-583-861

ALBERT DELACOUR

Le Roy, roman (fin).....174-433-773

EUGÈNE DEMOLDER

Sonatines (trois contes)..... 355

(1) Les titres de poèmes sont imprimés en italique.

J. DREXELIUS
REVUE DU MOIS : Romania, Folklore 246
GEORGES EEKHOUD
REVUE DU MOIS : Chronique de Bruxelles.....295-575-850
Le Comte de la Digue, roman (1re partie.....705
ANDRÉ FONTAINAS
Claude Monet..... 159
REVUE DU MOIS : Art moderne..... 278
PAUL-LOUIS GARNIER
La Fête de l'Automne et des Vergers.....693
PAUL GÉRARDY
L'Œuvre de Bismarck.....613
REMY DE GOURMONT
Sur la langue française : La Déformation verbale considérée comme force créatrice..... 74
REVUE DU MOIS : Epilogues.....214-509-797
Réflexions sur le Saint-François d'Assise de M. Paul Sabatier.....696
A.-FERDINAND HEROLD
REVUE DU MOIS : Les Théâtres.....264-563
CHARLES-HENRY HIRSCH
REVUE DU MOIS : Les Revues 252-549-824
EDMOND JALOUX
Hymne..... 71
VIRGILE JOSZ
REVUE DU MOIS : Art ancien..... 283
GEORGES LAINÉ
Psychologie sociale de l'Espagne..... 15
PIERRE LASSERRE
Introduction au Faust de Gœthe.....652
PHILÉAS LEBESGUE
REVUE DU MOIS : Lettres portugaises..... 591
RICHARD LEDENT
Les Poèmes de l'Age..... 107
LOUIS LESTELLE
L'Ame qui neige..... 407
PIERRE LOUYS
LECTURES ANTIQUES : La Jeunesse et le Mariage de Théodora. — Poésies de Nossis.....167-430
JEAN MADELINE
Le Dispensateur de Beauté, conte..... 405

RAPHAËL MAIROI

Revue du Mois : Variétés : Les faux inédits de Stendhal.
— — Henri Beyle et Francisque Sarcey. 597-886

HENRI MAZEL

Revue du Mois : Science Sociale 526

CHARLES MERKI

Revue du Mois : Voyages, Archéologie 240-539

STUART MERRILL

Doute. Pluie d'Automne. L'Appel dans le Jardin..... 634

ALBERT MOCKEL

Réprimande à Bilitis..... 647

MORE ADEY

Revue du Mois : Variétés : Tentatives dramatiques récentes
— en Angleterre.....880

JACQUES NERVAT

La Ville, le Travail et la Mort..... 353

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

(**Henri Albert** *trad.*)

Flâneries inactuelles..... 367

WALTER PATER

(**Georges Khnopff** *trad.*)

Portraits imaginaires : Sébastien van Storck..... 42

PAUW

Revue du Mois : Lettres néerlandaises..... 876

GEORGES PÉRIN

Les Fiançailles (trois contes)..... 86

GEORGES PIOCH

Etang..... 672

PIERRE QUILLARD

Georges Clemenceau..... 5
Revue du Mois : Les Poèmes 221-803

RACHILDE

Revue du Mois : Les Romans.....227-514-810
La Mort d'Antinoüs, conte.....638

YVANHOÉ RAMBOSSON

Revue du Mois : Publications d'Art.....287-846

MARCEL RÉJA

La Danse et l'Art..... 390

JEAN ROWALSKI

REVUE DU MOIS : Lettres tchèques..... 594

C.- M. SAVARIT

Sur la Vérité morale..... 418

AUGUSTE STRINDBERG

(**Georges Loiseau** *trad.*)

Margit (La femme du chevalier Bengt), drame en cinq actes (Actes IV et V)..... 110

JEAN DE TINAN

REVUE DU MOIS: Cirques, Cabarets, Concerts.....269-566-837

LES XIII

REVUE DU MOIS : Le Meuble et la Maison..... 291

EPHREM VINCENT

REVUE DU MOIS : Lettres espagnoles..... 304-867

LOUIS WEBER

REVUE DU MOIS : Philosophie..... 816

GRAVURE

JULIEN TINAYRE

Portrait de Thomas Carlyle d'apres Samuel Laurence (Hors texte, en tête du N° 104).

DESSIN

HENRY DETOUCHE

Vignettes nouvelles.....166-173-695

LASKOWSKI

Vignette nouvelle..... 158

ARMAND RASSENFOSSE

Vignettes nouvelles.....646-704-772

RAOUL THOMEN

Vignettes nouvelles.....633-671

MUSIQUE

PIERRE LOUYS

Chanson des Rois Mages, sur les paroles de Henri Heine..... 609

Le gérant : A. VALETTE.

Paris. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon, 128, rue d'Alésia.